I
L.3

1. C. 4. 31

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRESENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET, DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGETAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur l'*Original Anglois, *& où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été* supprimé *ou* omis *par le Traducteur; éxactement distingué ses* Additions *du Reste de l'Ouvrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME TROISIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. XLVII.

Avec Privilége de Sa Majesté Impériale, & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.

Google

AVERTISSEMENT
DE Mr. L'ABBÉ PREVOST.

SI l'eſtime du Public répondoit toûjours à ſon empreſſement pour un Livre, je ne ſerois pas mal-fondé à juger favorablement de mon entrepriſe; & trois Editions des deux premiers Tomes, dont la vente ne s'eſt pas réfroidie dans l'eſpace d'une année, me mettroient peut-être en droit d'en tirer des concluſions aſſez flateuſes. Mais une longue expérience m'a trop appris comment ces apparences de ſuccès doivent être expliquées. J'ai reconnu par l'éxemple d'une infinité d'Ecrivains, & quelquefois par le mien, que ſouvent les ſuffrages du Public tombent moins ſur la forme que ſur la matière d'un Ouvrage; c'eſt-à-dire, qu'en faveur de l'utilité ou de l'agrément du ſujet, on fait grace de ſes fautes à l'Auteur: diſtinction humiliante, qui réduit ſon partage à l'indulgence. Ma rigueur n'ira pas ſi loin pour moi-même, que je veuille me faire abſolument l'application de cette remarque; mais après avoir déclaré qu'une juſte défiance de mes forces me retient du moins dans le doute, je n'en aurai que plus de hardieſſe à vanter le mérite de mon ſujet, lorſque je fais ſi peu de fond ſur celui de mon travail.

Le troiſième Tome de l'Hiſtoire Générale des Voyages, offre une variété extrême de choſes utiles & curieuſes. Il n'eſt plus néceſſaire ici de plaider pour le déſordre des récits, & pour la ſéchereſſe des Deſcriptions. Le Plan de l'Ouvrage, dont l'éxécution n'a pû commencer proprement qu'au quatrième Livre, parce que les premières Découvertes des Portugais, & les anciennes Relations Angloiſes n'étoient pas ſuſceptibles de l'ordre qu'on s'eſt propoſé, ſe trouve déſormais rempli avec une fidélité qui ne ſera plus ſujette à ſe démentir. Les Journaux des Voyageurs deviennent plus intéreſſans dans leurs extraits. Les Réductions forment des corps réguliers, qui portent toûjours le double caractère de l'agrément & de l'inſtruction. Les Mœurs, les Uſages, la Géographie, l'Hiſtoire civile & naturelle, &c. ſont traités méthodiquement (*a*). En un mot, je ne vois plus d'apologie à faire, dans la ſuite de ce Recueil, que pour quelques Voyageurs moins éclairés, ou moins attentifs, dont on ne diſſimulera point les défauts, mais qu'on n'a pas dû ſupprimer dans un Ouvrage où l'on ſe propoſe de recueillir toutes les Relations de Voyages.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Hollandois ayent entrepris de réimprimer un Livre ſi utile, comme ils l'ont annoncé dans un Programme qui m'eſt tombé entre les mains. Mais faiſant profeſſion de donner mon travail, ſans y changer, diſent-ils, un ſeul mot, ils auroient pû s'en tenir de même à copier éxactement (*b*) les Cartes & les Figures. C'eſt entendre mal leurs intérêts,

(*a*) Ce ne ſera proprement que dans le quatrième Tome de cette Edition, qui eſt preſque achevé, qu'on verra l'Hiſtoire Naturelle des Pays dont il eſt parlé, traitée méthodiquement. On attend pour la publier, qu'on puiſſe y joindre les Planches que Mr. Prevoſt promet avec ſon quatrième Volume. R. d. E.

(*b*) Ils n'en donnent pas quarante dans les deux Tomes, quoique j'en aye donné environ quatre-vingt.

térêts, & décréditer toutes leurs promeſſes, que de faire eſpérer de leurs Artiſtes une perfection ſi ſupérieure à celle des nôtres. On n'y ſera pas trompé en France, où perſonne n'ignore la décadence de la Gravûre Hollandoiſe, depuis la mort du fameux *Picart*, tandis qu'elle n'a pas ceſſé de ſe perfectionner à Paris.

A l'égard des Supplémens, par leſquels ils veulent faire appercevoir dans leurs Notes, ce que j'ai cru devoir retrancher du Texte Anglois ou devoir y joindre, j'étois fort éloigné de m'attendre à l'honneur d'un Commentaire. Mais j'appréhende encore qu'une affectation de cette nature, qui ne peut ſervir qu'à multiplier inutilement (*c*) les Volumes, ne nuiſe beaucoup à leur Edition. Ce que j'ai retranché dans quelques Relations regarde des détails inutiles, ſur leſquels on m'a même reproché de n'avoir pas été plus ſévère, ou des répétitions choquantes. Mes Additions conſiſtent dans les Liaiſons Hiſtoriques, qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits & quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux (*d*). Je ſuis trompé, ſi des Remarques en forme de Commentaire, ſur cette eſpéce de changemens, ne paroîtront pas ſuperflues. J'ai ſupprimé auſſi pluſieurs Notes Angloiſes, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honnêtes-gens auroient trouvé choquantes. Dans quel Pays du Monde, & dans quelle Religion même, liroit-on volontiers des invectives contre le Gouvernement & la Religion d'autrui, ſur-tout lorſqu'elles ne ſont d'aucun uſage pour l'éclairciſſement du Texte Hiſtorique ? Où eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe approuver qu'à l'occaſion du nom de *Serviteurs de Dieu*, que d'humbles Miſſionaires s'attribuent, les Anglois ayent remarqué dans une Note qu'*ils méritent plûtôt celui de Serviteurs du Diable* ? Dans une autre, ils prétendent que le Père *Baglion*, excellent Miſſionaire Jéſuite, devoit être nommé *le Père Bélial*, & qu'au lieu de Saint Dominique, il faudroit dire *Saint Démoniaque*, &c. Les belles idées ! & que je ſuis coupable d'avoir retranché des Notes de cette importance, ou d'en avoir adouci les expreſſions, ce que le Programme Hollandois appelle des contre-ſens ! Les principes d'honnêteté qui régnent en France me paroiſſent ſi juſtes & ſi néceſſaires, qu'ils m'ont ſervi de régle dans tous mes Ecrits. J'aurois fort mal auguré du ſuccès d'un Ouvrage que je n'aurois pas ſoigneuſement purgé de toutes ces indécences.

Mais il m'importe peu que les Hollandois s'écartent de mes régles dans une Edition à laquelle j'ai refuſé de prendre part, & que je déſavoue. On ſent fort bien qu'en s'appropriant mon travail, par une uſurpation qui bleſſe toutes ſortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injuſtice & pour faire illuſion au Public ; ſur-tout lorſqu'en diminuant les frais de l'Edition par le retranchement d'un ſi grand nombre de Figures & de feuilles, ils ne laiſſent pas d'éxiger pour chaque Volume à peu près le même prix que les Libraires de France. Il ſe trouvera même, ſuivant le projet qu'ils ont adroitement conçu de transformer mes dix Volumes en douze, qu'à la fin

(*c*) Ils annoncent douze Volumes, au-lieu de dix que j'ai promis. Cependant il eſt certain que mes retranchemens ne montent pas à plus de deux feuilles. D'ailleurs les deux premiers Tomes de leur Edition ne contiendront que cent vingt-cinq feuilles, tandis que les miens en ont près de cent cinquante : d'où il faut conclure qu'ils employent un plus petit caractère, ou qu'ils défigurent les pages en y mettant beaucoup plus de lignes.

(*d*) Sans faire injuſtice à Mr. Prévoſt, le Public eſt fondé à lui demander qu'il cite l'endroit des Auteurs Originaux dans leſquels il glane. On ſçaura alors à quoi s'en tenir. R. d. E.

fin de l'Ouvrage, leur Edition ſe ſera vendue plus cher que celle de Paris.

QUOIQU'IL en ſoit, mes ſoins ne faiſant qu'augmenter pour la perfection de mon entrepriſe, j'avertis le Public que les Figures de *l'Hiſtoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* ne ſeront délivrées qu'au mois de Juillet prochain, avec le quatrième Tome. La raiſon de ce délai ne ſçauroit déplaire aux Curieux. Après avoir remarqué que la plûpart de ces Figures ſe reſſemblent peu dans les diverſes Relations des Voyageurs, j'en ai conclu que les unes ou les autres manquent d'éxactitude ; & ne m'appercevant point que les Anglois y ayent apporté aſſez de choix, j'ai pris le parti d'en donner de nouveaux Deſſeins, d'après nature, ſur les Animaux, les Végétaux, & les autres curioſités de cette eſpèce qui ſe trouvent dans les plus riches Cabinets de Paris. L'éxécution d'un ſi beau projet a pris plus de tems que je ne m'en ſuis accordé pour la Publication de chaque Volume. Mais perſonne ne doit ſe plaindre d'un retardement dont l'avantage eſt ſenſible. On en ſera quitte pour différer ſix mois à faire relier le troiſième Tome.

RÉPONSE

Des Editeurs de Hollande à l'Avertiſſement précédent.

DANS l'Avertiſſement qu'on vient de lire, Mr. *Prevoſt* a pris à tâche de décrier cette Edition, ſans l'avoir vue, & uniquement ſur l'expoſé du Programme, qui en a été publié. Il auroit mieux fait d'attendre qu'elle fut parvenue juſqu'à lui ; cela l'auroit vrai-ſemblablement empêché de tomber dans diverſes erreurs, qu'il nous importe de relever.

IL nous accuſe d'avoir retranché un grand nombre de Cartes & de Figures, qui ornent ſon Edition, & d'en avoir réduit quatre-vingt qui ſe trouvent dans les deux premiers Tomes, à moins de quarante. Mais s'il avoit attendu la publication de notre troiſième Volume, qui finit préciſément avec le IIe. Volume de l'Edition de Paris, il y auroit vû paroître ces Planches qu'il nous blâme d'avoir ſupprimé ; & nous aſſûrons ici le Public une fois pour toutes, qu'il ne nous arrivera jamais d'en omettre une ſeule. C'eſt-là tellement notre intention que nous n'avons pas même cru devoir retrancher le Portrait de Mr. *Prevoſt*, dont on auroit cependant pu ſe paſſer à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci.

MAIS ſi nous ne ſupprimons aucune de ces Planches, nous avons au moins grand tort *de les annoncer*, c'eſt encore Mr. Prevoſt qui parle, *comme auſſi belles que celles de Paris* ; & cela pourquoi ? *parce que depuis la mort du fameux* Picart *la Gravûre eſt tombée en Hollande, tandis qu'elle n'a pas ceſſé de ſe perfectionner à Paris.*

C'EST-À-DIRE qu'il n'y a point de Graveur paſſable dans ces Provinces & que toute l'Europe, qui admire la force du burin d'un *Wandelaar*, & la délicateſſe de celui d'un *Houbraken*, & de pluſieurs autres qu'il nous ſeroit aiſé de

nommer, eſt de mauvais goût. Tous les François ne ſeront pas dans les Idées de Mr. *Prevoſt*, & rendront plus de Juſtice à l'habileté des Graveurs de Hollande. C'eſt dans cette confiance que nous ôſons en appeller au jugement des connoiſſeurs de cette Nation. Qu'ils prononcent ſi nos Planches, gravées par Mr. *van der Schley*, digne Elève du fameux *Picart*, ne valent pas bien celles qui ont été faites à Paris; & ſi nous n'avons pas leur ſuffrage en notre faveur, nous accorderons à Mr. *Prevoſt*, que, quoiqu'il ne les ait pas vûes, il n'a pas laiſſé que d'en parler avec connoiſſance de cauſe.

Mr. Prevost déſaprouve que nous ayons fait remarquer dans des notes ce qu'il a cru devoir ajoûter ou retrancher de ſon Original. Mais il ſemble n'avoir pas bien compris le plan ſur lequel nous avons travaillé. Ce qu'il a ajouté ſe trouve diſtingué par une marque qui eſt à la marge du texte; & nous avons lieu d'être ſurpris qu'il nous blâme à cet égard. S'il veut bien ſe donner la peine de lire l'Avertiſſement que nous avons mis à la tête du premier Tome, il y verra que nous avons pris ce parti, afin de relever le ſoin qu'il a apporté pour rendre ſa Traduction ſupérieure même à ſon Original; car on ne ſçauroit diſconvenir que pluſieurs de ces Additions ne ſoient intéreſſantes, ſur-tout lorſqu'il les a glanées après les Anglois dans les Auteurs Originaux. Mais auſſi il faut avouër que celles qu'il appelle des Liaiſons Hiſtoriques ne ſont pas toutes de ce genre; des Liaiſons qui ſont purement de l'invention d'un Traducteur, ne ſont pas toûjours fort juſtes; & il nous ſeroit aiſé de faire voir que pluſieurs de celles de Mr. *Prevoſt* ſont dans ce cas, ſi nous n'étions pas perſuadés que le Lecteur s'en ſera pleinement convaincu par le moyen des Marques qui les font diſtinguer. Quant aux paſſages que Mr. *Prevoſt* à trouvé à-propos de ſupprimer, nous ne les avons pas non plus inſéré dans les Notes, mais dans le texte même, & comme nous les avons auſſi diſtingué par un Caractère Marginal, il eſt aiſé de voir s'ils conſiſtent tous dans des répétitions inutiles, comme Mr. *Prevoſt* voudroit le faire croire. Il s'en faut beaucoup auſſi que leur nombre ſoit auſſi petit qu'il le prétend; nous en avons ſuppléé dans les deux premiers Tomes près de douze-cens; & il n'y a qu'à les parcourir pour voir que Mr. *Prevoſt* eſt bien éloigné du véritable compte, quand il dit qu'ils ne montent pas en tout à plus de deux feuilles. C'eſt préciſément pour prévenir une pareille aſſertion, que nous avons cru devoir les diſtinguer par des marques particulières; & nous avons lieu de nous féliciter d'avoir pris ce parti; puiſque, ſans qu'il ſoit néceſſaire de nous étendre davantage ici ſur cet article, il met les Lecteurs en état de juger aiſément de l'étendue & du prix de notre travail. Au reſte nous ne nions pas que Mr. *Prévoſt* n'ait eu quelques fois raiſon de ſupprimer des détails & des répétitions inutiles; auſſi l'avons-nous imité en cela; mais en avertiſſant toûjours dans une note des raiſons que nous avions pour ne pas ſuppléer à ſes Omiſſions. Il diſtingue les retranchemens qu'il a fait dans le texte d'avec les notes qu'il a jugé à-propos de ne pas traduire; les unes, dit-il, étoient inutiles; c'eſt ſans doute parce qu'elles contenoient ou des citations, ou des détails de Géographie, ou des éclairciſſemens ſur l'Hiſtoire civile & naturelle des Pays dont il eſt queſtion. Mais nous avouons qu'à l'égard des inutilités de ce genre, nous ne ſommes pas auſſi ſcrupuleux que Mr. *Prevoſt*; nous les avons toutes fait reparoître dans cette Edition. Quelques autres Notes, ajoute-t-il, auroient paru choquantes à d'honnêtes-gens, parce qu'à

ſon avis, elles renferment des invectives peu décentes contre la Religion Catholique. Nous ne diſconvenons pas tout-à-fait de cela; il eſt vrai que les Auteurs Anglois ont quelques fois employé des expreſſions, qu'un Eccléſiaſtique de la Communion de Rome pouvoit ſe diſpenſer de rendre mot à mot; auſſi les avons-nous adoucies de façon qu'elles n'offrent rien de choquant aux Lecteurs raiſonnables, de quelque Communion qu'ils ſoient. Mais il faut avouer en même-tems que Mr. *Prévoſt* a pouſſé la délicateſſe trop loin; ſi les Anglois ont parlé dans quelques occaſions avec trop d'aigreur, c'eſt moins quand il s'agiſſoit de la Religion Catholique même, que de quelques Superſtitions, ou de certains Eccléſiaſtiques libertins, que Mr. *Prévoſt* n'a garde de vouloir prendre ſous ſa protection.

En voilà aſſez pour faire voir qu'il nous attribue mal-à-propos d'avoir voulu commenter ſon Ouvrage. Suppléer à ſes Omiſſions, & diſtinguer ſes Additions; eſt-ce-là faire un Commentaire? Ce qui mériteroit mieux ce nom, ſont les notes dans leſquelles nous avons rectifié la Traduction, lorſqu'elle n'étoit pas conforme à l'Original. Si c'eſt à cet égard que Mr. *Prevoſt* dit agréablement qu'il ne s'attendoit pas à l'honneur d'un Commentaire, il ne ſe rend pas la juſtice qui lui eſt due; puiſqu'il y a bien des endroits dans ſa Traduction, qui ſeroient inintelligibles ſans ce ſecours; & afin qu'il ne nous accuſe pas d'alléguer ce fait ſans preuves, nous prendrons au hazard les premières expreſſions qui ſe préſenteront à l'ouverture du Livre. Il dit (*a*), que les revenus annuels que le Prince Henri retiroit *des Cannes de Sucre qu'il avoit fait planter dans l'Iſle de Madère*, montoient à plus de 60000. Arobes, dont chacune fait *environ* 500 *livres, monnoye de France.* Qui croiroit, ſans notre commentaire, que cette phraſe ſignifie que ce Prince retiroit toutes les années 15000 *quintaux de Sucre*? Devineroit-on, ſi nous ne l'avions pas dit, *qu'une certaine ſorte de pâte* (*b*), déſigne *des Citrouilles*? Quand Mr. *Prevoſt* nous rapporte (*c*) qu'un Ambaſſadeur du Roi de Perſe fit à Albuquerque divers préſens qui conſiſtoient entr'autres en *Parfums*; pour rendre cette phraſe intelligible, ne falloit-il pas remarquer que ces *Parfums* ſont des *Animaux dont les Perſans ſe ſervent à la chaſſe des Gazelles*? Lorſqu'il dit (*d*) en parlant de l'Expédition (*e*) du Comte de Cumberland, que ce Seigneur s'empara de trois Bâtimens François, *ſans approfondir les droits*; ſoupçonneroit-on que cela ſignifie qu'il s'en ſaiſit *parce qu'ils étoient de bonne priſe*? Une preuve, ſuivant Mr. *Prevoſt*, (*f*), de la hardieſſe des Habitans d'un Canton d'Irlande, c'eſt qu'ils ſont *ſans cloches, ſans tambours, & ſans trompettes*; ne faut-il pas être auſſi-bien au fait de ce ſtile, que nous y ſommes, pour ſçavoir que cette phraſe ſignifie que les Habitans de ce Canton n'ont ni cloches, ni tambours, ni trompettes *pour appeller les gens à l'Egliſe*? N'étoit-il pas à-propos d'avertir que ce qu'il appelle *liqueur* (*g*), eſt *de la farine*; qu'un *Chien* eſt un *Bijou* (*h*), dans ſon langage; qu'un Eléphant *bleu* (*i*) eſt un Eléphant *blanc*; que des oreilles *entières*

(*a*) Voyez Tom. I. pag. 6.
(*b*) *Ibid.* pag. 55.
(*c*) *Ibid.* pag. 131.
(*d*) *Ibid.* pag. 331.
(*e*) Remarquons ici en paſſant que par-tout Mr. Prevoſt à pris à tâche de faire enviſager cette Expédition, comme une véritable courſe de Corſaire; quoique le Comte fut muni d'une Commiſſion de la Cour d'Angleterre qui étoit alors en guerre avec l'Eſpagne.
(*f*) *Ibid.* pag. 344.
(*g*) Tom. II. pag. 3.
(*h*) *Ibid.* pag. 279.
(*i*) *Ibid.* pag. 313.

entières (*k*) ſont des oreilles *percées*; que des *paons* (*l*) ſont des *poëles à frire*, qu'une Frégate où l'on trouve *treize petites piéces d'Artillerie* (*m*) eſt un Bâtiment chargé de *treize balots d'étofe*? Toutes ces expreſſions, & quelques *centaines* d'autres de la même nature, ne méritoient-elles pas bien *l'honneur d'un Commentaire*? A la vérité nous aurions pu inſérer dans le texte même la Traduction littérale, en ſupprimant celle de Mr. *Prévoſt*; mais n'auroit-ce pas été là prendre une liberté dont il auroit eu raiſon d'être choqué; la méthode que nous avons ſuivie le rend intelligible à tous les Lecteurs, ſans qu'il puiſſe dire que nous ayons rien changé à ſon Ouvrage; & nous eſpérions nous être mis par-là à couvert du reproche qu'il nous fait de nous être approprié ſon travail par *une uſurpation qui bleſſe toutes ſortes de droits*. Cette phraſe lui a été dictée apparemment par la juſte crainte que notre Edition ne faſſe tomber celle de Paris; car il n'y a qu'une raiſon d'intérêt qui ait pû l'aveugler au point de s'écarter des premières régles de la Politeſſe, dont il ſemble faire profeſſion. Pour ce qui eſt de la choſe en elle-même, nous avons été en droit de donner une Edition de cet Ouvrage, ſur la fidélité de laquelle le Public pût faire fond, & nous croyons n'avoir rien fait en cela, qui ne ſoit autoriſé par la pratique conſtante des Libraires de France auſſi-bien que de ceux de nos Provinces.

APRÈS ce que nous venons de dire, il n'eſt pas néceſſaire de nous arrêter à prouver que ce n'eſt pas un inconvénient pour cette Edition, ſi elle eſt compoſée de douze Volumes, tandis que celle de Paris n'eſt compoſée que de dix. On comprend aiſément que les Additions qu'on y fait, ne permettent pas qu'elle ſoit moins étenduc.

AVANT que de finir, il eſt bon d'avertir les Lecteurs que nous continuerons toûjours avec la même éxactitude à rendre cette Traduction auſſi conforme à l'Original qu'il ſera poſſible. Nous pouſſerons même l'attention plus loin; Nous éxaminerons les ſources où les *Auteurs Anglois* vont puiſer; & s'il leur échape quelques inadvertences, nous prendrons la liberté de les relever, perſuadés qu'ils ſont trop raiſonnables pour le trouver mauvais. On s'appercevra dans ce troiſième Tome, que nous avons déja pris ce ſoin.

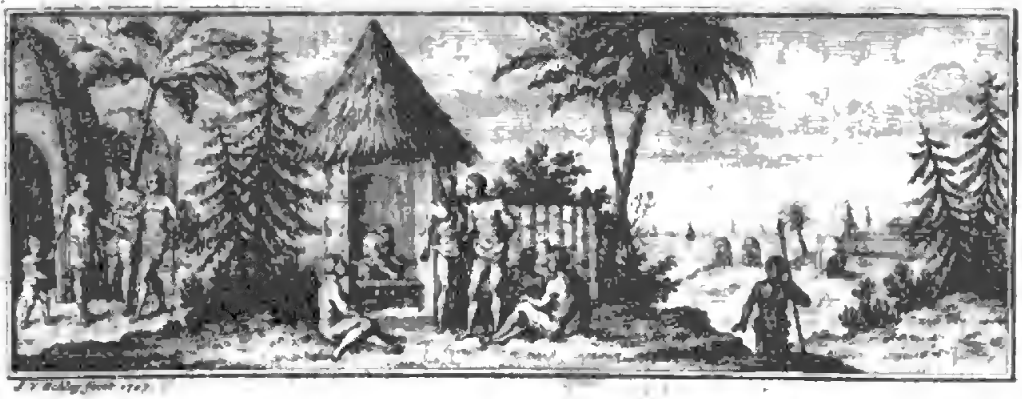
(*k*) *Ibid.* pag. 331.
(*l*) *Ibid.* pag. 400.
(*m*) *Ibid.* pag. 406.

	Ce Volume Contient	*Sols*	*Flor.*
62	Feuilles, y compris le Titre Rouge. à 1 ſol. - - *font*	3	2 - 0
41	Figures & Cartes Géographiques. - à 3 ſols. - - *font*	6	3 - 0
1	Vignette. -	0	2 - 0
	pour le *petit Papier*.	9	7 - 0
	pour le *grand Papier*.	14	0 - 0

Selon les Conditions de la Souſcription, ceux qui ont ſouſcrit ne payeront

pour le PETIT PAPIER que - - 7 - 15 - 0
pour le GRAND PAPIER - - - - 11 - 12 - 0

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME (a).

VOYAGES EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE ET DANS LES ISLES ADJACENTES,

AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Isles Canaries & de l'Isle Madère, par Thomas Nicols.

[IL n'y a perſonne qui ne puiſſe remarquer ſenſiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'éxécution du plan qu'on s'eſt formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir ſuivi leurs Marchands au long d'une immenſe étendue de Côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont guères pû nous apprendre que les noms, & ſortant enfin d'une carrière ennuyeuſe & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractère de l'agrément & de l'utilité.] INTRODUCTION.

THOMAS

(a) C'eſt le IV. de l'Original. R. d. E.

NICOLS. 1560. Qui étoit Nicols.

THOMAS *Nicols*, qu'ils font monter le premier ſur la ſcène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-ſept ans (*b*) aux Canaries, & qu'il n'a pû réſiſter à la paſſion d'écrire, en liſant les erreurs & les fauſſetés de quelques Voyageurs, ſur-tout celles d'André *Thevet*, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dédié au Cardinal de Sens, Garde des Sceaux de France, prétend n'avoir rien apporté dont il n'ait été témoin.

HACKLUYT (*c*) nous a conſervé l'Ouvrage de Nicols, mais ſans date, & ſans autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demeuroit aux Iſles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célébres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Caſtelin. Il paroît par d'autres témoignages que ces trois Marchands Anglois étoient aſſociés en 1554 pour le commerce de Guinée: & les deux derniers juſqu'en 1556, mais ſans Mr Loke, de ſorte qu'on en peut conclure que la réſidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille auſſi de quelques-uns de ſes termes, que ſon ouvrage fut compoſé pluſieurs années après ſon retour. Quoiqu'il en ſoit, il a toûjours paſſé pour une piéce d'autant plus curieuſe, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choſes qui lui ſont propres, telles par éxemple, que les Caves des Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raiſon, qui a dû faire choiſir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la deſcription des Canaries, on ajoûte, qu'il eſt le ſeul qui ait parlé de toutes les Iſles de ce nom. Mais pour donner une juſte perfection à cet article, en ſuppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à ſes lumières, celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occaſion d'écrire ſur le même ſujet ſans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Médecin, dont l'ouvrage, compoſé vers le milieu du dernier ſiécle, a paru digne au Docteur Sprat [qui a été enſuite Evêque de Rocheſter,] d'être inſéré dans l'hiſtoire de la Société Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les obſervations ſur le Pic de Ténériſe en 1715, ont été placées dans les Tranſactions Philoſophiques.

Raiſons qui font placer ici ſa Relation.

Suplémens qu'on y joint.

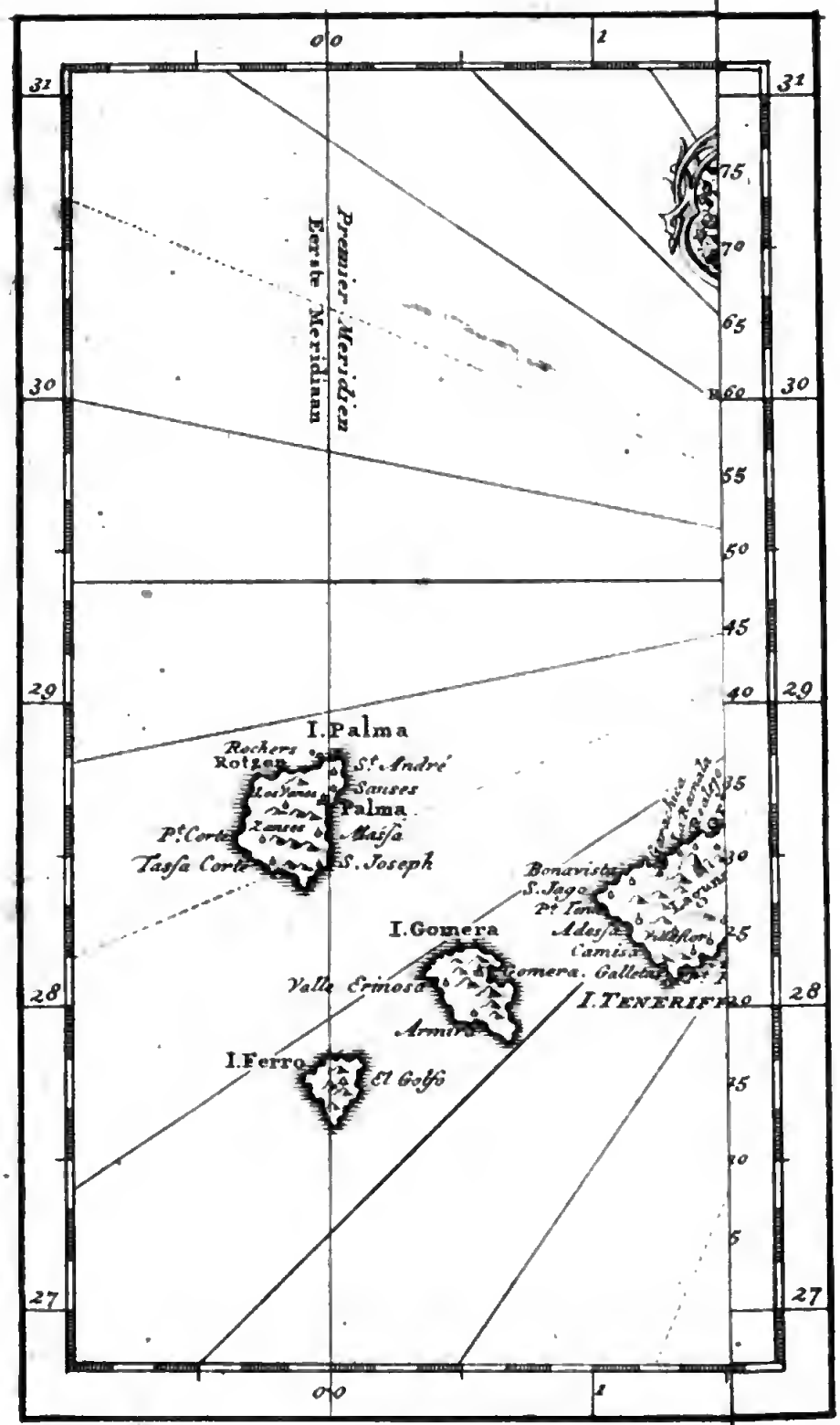
Exacte poſition des Iſles Canaries.

LES Iſles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en eſt à quarante lieuës, s'étendent l'eſpace de cinq degrés trente minutes de l'Oueſt à l'Eſt. Du Sud au Nord leur étendue n'eſt que de deux degrés quinze minutes; mais ſi l'on y comprend l'Iſle de Madère & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles ſont ſituées entre le premier Méridien, qui traverſe la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-ſept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord; ou, ſi l'on y comprend les deux autres Iſles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette poſition, qui eſt celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle eſt fondée ſur d'éxactes obſervations, dont on aura ſoin de rendre compte dans le cours de cet article.

(*b*) *Angl.* ſept ans. R. d. E.

(*c*) Vol. II. Part. II. pag. 3.

§. I.



J.V. Schley direx.

KAART van de KANARISE

Door N. BELLI

NICOLS. 1560.

§. I.

Iſles Canaries en général.

CES Iſles ſont au nombre de ſept. Leur première découverte fit naître des conteſtations fort vives entre les Eſpagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient excluſivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoiſſance eſt dûe aux Eſpagnols; & l'on ne peut conteſter, du moins, qu'ils n'en ayent fait la première conquête, avec le ſecours de pluſieurs Anglois.

Difficultés ſur leur découverte & ſur leur nom.

ON ne s'eſt pas mieux accordé ſur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui ſe nomme proprement Canarie, a donné ſon nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui ſe trouvoient dans ſon ſein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Inſulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils penſoient de ce récit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient ſçû que leur Iſle eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit ſans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Oueſt & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourriſſent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquérans mêmes, que les Iſles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine eſpèce de Cannes dont on aura l'occaſion de parler. Ces Cannes croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe, elles rendent un jus couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon ſubtil, & dont quelques Eſpagnols éprouvèrent malheureuſement le danger dans le tems de leur première découverte. A l'égard des Cannes de Sucre, il eſt certain qu'elles y furent plantées par les Eſpagnols, pluſieurs années après la conquête. Ainſi le nom de Canarie ne peut être venu des Cannes de Sucre.

Origine & caractère des premiers Inſulaires.

LES Inſulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes ſans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même (*d*). Ils ſe nourriſſoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chèvres. Ils faiſoient auſſi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils compoſoient une eſpèce de pain, appellé *Goffia*, qui eſt encore en uſage parmi leurs deſcendans. L'Auteur en a mangé pluſieurs fois avec goût, & le trouve extrêmement ſain.

QUANT à l'origine des Inſulaires, ce qu'il en a pû découvrir de plus vraiſemblable, c'eſt qu'ils viennent de certains éxilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blaſphêmé les Dieux de Rome; cependant il confeſſe qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

LES

(*d*) On n'y parle, il eſt vrai, qu'une même langue, mais qui eſt diverſifiée par des Dialectes particuliers à chaque Iſle.

NICOLS. 1560.

Dépendance des Canaries.

LES Canaries ſont ſous le gouvernement du Roi d'Eſpagne, dont les Officiers font leur réſidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne poſſede proprement que les trois Iſles fécondes, qui ſont Canarie, Ténérife & Palma (*e*), il s'eſt réſervé le pouvoir d'éxercer ſa juriſdiction dans les autres, pour garantir les Vaſſaux de l'oppreſſion de leurs Seigneurs (*f*).

Nombre de ces Iſles.

SUPPLEMENT. Nicols ne compte que ſept Iſles, la grande Canarie, Ténérife, Gomera, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a ſix autres, qui ſont ſituées autour de Lancerotta. Elles ſe nomment Gratioſa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Infierno, & Lobos, qui s'appelle auſſi Vecchio-Marino, & qui eſt placée entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui ſont entre les Canaries & Madère; petits Rocs à la vérité, qui ne ſont utiles à rien; & c'eſt apparemment ce qui a cauſé le ſilence de Nicols.

Si les Anciens ont connu les Canaries.

DANS ſon titre, il employe l'alternative d'Iſles Canaries, ou d'Iſles Fortunées, en ſuppoſant que ce ſont celles dont on trouve le nom dans Ptolomée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce ſont les mêmes, plûtôt que les Iſles du Cap-Verd, comme d'autres ſe l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Iſles, ſituées au long de la Côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vrai-ſemblance qu'ils connuſſent les Iſles du Cap-Verd, ſans connoître les Canaries, (ce qu'il faudroit néanmoins penſer, dans la ſuppoſition que les premières fuſſent les Iſles Fortunées) puiſque les Canaries ſont directement dans la route qui y conduit, qu'elles ſont la moitié plus proches du Continent, & la moitié moins éloignées du Détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, ſi les Grecs avoient étendu leurs connoiſſances vers le Sud, auſſi loin que les Iſles du Cap-Verd. Enfin, ce qui ſemble décider la queſtion, c'eſt qu'une des Iſles Fortunées eſt nommée formellement Canarie par Ptolomée; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer, que ceux qui ont découvert les Canaries les ayent ainſi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il eſt certain que les Arabes, ſucceſſeurs des Romains dans les ſciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux inſtruits de tout ce qui appartenoit à l'Afrique, ont appellé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'eſt-à-dire Iſles Fortunées.

D'où vient le nom d'Iſles Fortunées.

LES Anciens plaçoient leur Elyſium aux Iſles Fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureuſe température de l'air & de la fécondité du terroir (*g*). D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'ôſoit encore s'éloigner des Côtes, [c'eſt-à-dire avant qu'on fit uſage de la Bouſſole,] quelque ancien Navigateur pouſſé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Iſles, leur donna le nom de Fortunées, parce qu'il croyoit leur être redevable de ſon ſalut (*h*). A l'égard du nom de Canarie, la plûpart des Ecrivains

(*e*) La découverte de ces trois Iſles a été faite aux dépens du Roi. Voyez *P. Martyr. Decad. I. pag. 9.*

(*f*) Le Roi a cédé la propriété de ces Iſles, à l'exception des trois qui viennent d'être nommées, à ceux qui en ont fait la découverte ou la conquête & à leurs héritiers.

(*g*) Beckman, dans la Rélation de ſon Voyage à Borneo, pag. 5. & d'autres Auteurs diſent que l'Air de ces Iſles, eſt fort ſain, quoique très chaud; & que le terroir y eſt extrêmement fertile.

(*h*) Voyez les Voyages d'Atkins en Guinée, Bréſil &c. en 1721. p. 31.

crivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de Chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans ſa Deſcription de l'Afrique nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Ténérife. On ne ſçauroit douter qu'elles ne fuſſent connues des Romains; mais après la chûte de l'Empire, elles furent oubliées, pendant pluſieurs ſiécles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long-tems l'Eſpagne ſous le joug. La première mention qu'on en trouve parmi les Modernes, eſt vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Eſpagne. En 1417, Betancour conquit Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent ſubjuguées par Fernando Pereyra & ſa femme (*i*), au nom peut-être de Maſſiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Iſle de Madère. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquérir les autres Iſles; mais il abandonna ce deſſein, ſur les prétentions du Roi de Caſtille. L'année 1445 ſe paſſa ſans aucun changement (*k*), & peu après, la grande Canarie fut conquiſe par Pedro de Vera, ſimple habitant de Xericium, comme Palma & Ténérife le furent enſuite par Alphonſe de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique (*l*). Enfin l'an 1483, elles furent annéxées à la Couronne d'Eſpagne, par un traité entre Alphonſe de Portugal & Ferdinand de Caſtille.

NICOLS. 1560.

Conquête de ces Iſles.

EN 1445, lorſqu'Aluiſe da Cada-Moſto en fit le voyage, les quatre Iſles, qui avoient été déja conquiſes, étoient habitées par des Chrétiens ſoûmis à l'Eſpagne; & leur Gouverneur étoit un Eſpagnol, nommé Herrera, natif de Séville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur obſerve, que les trois autres Iſles étant plus conſidérables, les Eſpagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Ténérife quatorze ou quinze mille.

Par qui elles étoient habitées.

ON peut prendre une idée de ces Aborigenes, ſur ce qu'on rapporte de ceux qui ſe ſont conſervés dans l'Iſle de Ténérife. Linſchoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race groſſière & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le deſirent. Ils font alaiter leurs Enfans par des chèvres. Tous leurs biens ſont en commun, c'eſt-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoiſſent pas d'autres richeſſes. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'uſage du feu. Ils regardoient l'effuſion du ſang avec horreur (*m*), de ſorte qu'ayant pris un petit Vaiſſeau Eſpagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuſe vengeance que de les employer à garder les chèvres, éxercice qui paſſoit entr'eux pour le plus mépriſable (*n*). Ne connoiſſant pas le Fer, ils ſe ſervoient de pierres tranchantes pour ſe raſer les cheveux & la barbe. Leurs maiſons étoient des cavernes creuſées entre les rochers.

Anciennes mœurs des Habitans.

CET excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'euſſent quelque idée d'un état futur; car chaque communauté avoit toûjours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorſqu'ils perdoient leur Chef, ils lavoient ſon corps avec beaucoup de ſoin; & le plaçant debout dans une caverne, ils lui mettoient

(*i*) *P. Martyr. Dec. I. p. 9.*
(*k*) Voyez la Navigation de Cada Moſto, dans la Collection de Ramuſio. Vol. I. pag. 98.
(*l*) *P. Martyr. ubi ſupr.*
(*m*) Voyages de Herbert. pag. 3.
(*n*) Voyez Cada Moſto, *ubi. ſup.*

NICOLS. 1560.

toient à la main une ſorte de ſceptre, avec deux cruches à ſes côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une proviſion néceſſaire pour ſon voyage (o).

Du tems de Cada-Moſto, chaque Iſle étoit diviſée en pluſieurs Seigneuries. L'Iſle de Ténérife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit ſouvent entre ces petits Etats faiſoit oublier les ſentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toûjours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une ſorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend auſſi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de ſuif. Cette onction, qu'ils renouvelloient ſouvent, leur rendoit la peau ſi épaiſſe, qu'elle ſervoit encore à les défendre contre le froid. [Les Hommes auſſi-bien que les Femmes ſe ſervoient du jus de certaines herbes, pour ſe peindre le corps en verd, en rouge, & en jaune; couleurs qu'ils eſtimoient le plus.]

Neuf ſortes d'Idolâtrie dans une même Iſle.

IL paroît que chaque canton avoit ſes uſages & ſon culte de Religion particuliers. Dans l'Iſle de Ténérife, on ne comptoit pas moins de neuf ſortes d'Idolâtrie; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planettes &c. La Polygamie étoit un uſage général; mais le Seigneur avoit les premiers droits ſur la virginité de toutes les femmes, qui ſe croyoient fort honorées lorſqu'il vouloit en uſer.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conſervèrent long-tems une (p) pratique fort barbare. Quelques jeunes perſonnes s'offroient toûjours pour être ſacrifiées à ſon honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au ſommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles myſtérieuſes, accompagnées de diverſes cérémonies; après quoi les victimes ſe précipitant elles-mêmes dans une profonde Vallée, étoient déchirées en piéces avant que d'y arriver. Mais pour récompenſer ce ſanglant hommage, le Seigneur ſe croyoit obligé de répandre toutes ſortes de biens & d'honneurs ſur les parens des morts; [ce qui fait douter ſi le ſacrifice ne ſe faiſoit pas plûtôt à la tendreſſe du ſang, qu'au reſpect pour le Souverain.]

Cérémonie barbare.

DURRET dans (q) la Relation de ſon voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Eſpagnols leur ont donné, étoient une Nation robuſte & de haute taille, mais maîgre & bazanée, que la plûpart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vîte. Ils étoient ſi grands mangeurs qu'un ſeul homme mangeoit quelquefois dans un ſeul repas, vingt lapins & un chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (r) il reſte encore dans l'Iſle de Ténérife quelques deſcendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils compoſent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toûjours des proviſions, ſuſpendues dans des peaux de Boucs, au deſſus de leurs fours. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'eſt pas une nourriture qui les tente. Ils ſont ſi agiles & ſi legers, qu'ils deſ-

Caractère & qualités des Guanches.

Leur agilité ſurprenante.

(o) Herbert. pag. 4.
(p) Voyez Cada Moſto, *ubi. ſupr.*
(q) Durret, pag. 72.
(r) Hiſt. de la Société Royale, pag. 212. & ſuiv.

descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien exercés, s'y rompent quelquefois le cou. Ils se servent pour cela d'une sorte de pique, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyent pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignage (*s*) qu'il les a vû monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effrayoit. Sprat raconte l'Histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Château d'immense hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laissèrent pas de s'échaper, au travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoûte qu'ils ont une manière extraordinaire de siffler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles; ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assûre encore, qu'ayant fait siffler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement. NICOLS. 1560.

Force avec laquelle ils siflent.

ON trouve aussi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une bale de Mousquet. Cada-Mosto assûre la même chose, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils disent tous deux sur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de justesse, qu'ils sont sûrs d'atteindre au but qu'on leur marque; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils brisent un bouclier; ☞ & si loin, qu'on la perd de vûe dans l'air. [Peu de tems après la découverte de ces Isles, les habitans étoient si habiles dans ce genre d'éxercice, qu'un homme offrit de donner douze Oranges à trois personnes, & d'en prendre douze pour lui, en s'engageant de frapper ses Antagonistes avec chacune de celles qu'il jetteroit, pendant qu'il pareroit en même-tems de la main toutes celles dont on tâcheroit de le toucher.]

A l'égard des productions de ces Isles, les Espagnols n'y trouvèrent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fromage, qui étoit fort bon dans son espéce, les peaux de Boucs que les habitans passoient en perfection, & le suif (*t*), qu'ils avoient en abondance. Dans la suite on y a planté des vignes & semé toutes sortes de grains. Lorsque Sir Richard Hawkins (*v*) fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays (*x*); mais il s'engendre dans le bled un ver qui se nomme Gorgossio, & qui en consume toute la substance sans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du sucre, des conserves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui est propre par conséquent aux gros ouvrages des Vaisseaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes espéces, & beaucoup de bestiaux. La plûpart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur provision d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les représenter comme une source féconde de toutes sortes de commodités, mais relèvent particuliérement les bestiaux, le bled, le miel, la cire, le sucre, le

Productions naturelles des Canaries.

(*s*) Voyage de Sir Richard Hawkins à la Mer du Sud, & toutes les Relations Espagnoles de ces Isles.

☞ (*t*) Cada Mosto *ubi sup.*

(*v*) Hawkins, *ubi sup.*

(*x*) Beckman vante aussi le millet, pag. 4.

NICOLS. 1560. le fromage & les peaux. Le vin des Canaries eſt agréable & très-fort. Il ſe tranſporte dans toutes les parties du Monde (*y*). Roberts (*z*) prétend que c'eſt le meilleur vin de l'Univers. Linſchoten (*a*) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoûte qu'il n'y pas de grains qu'elles ne produiſent avec la même abondance, & parmi les beſtiaux qu'elles nourriſſent, il compte les Chameaux.

Qualité de leurs vins.

Eau médiocre. LE Maire (*b*) rend le même témoignage à la fécondité de ces Iſles pour tout ce qui eſt agréable & néceſſaire à la vie; mais il parle moins avantageuſement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puiſqu'ils ſe croyent obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le Maire fait obſerver que le tems de la moiſſon aux Canaries eſt communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moiſſons chaque année. Il ajoûte qu'il y a vû un ceriſier porter du fruit ſix ſemaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Oriſelle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de ſoin & de ménagement dans ces Iſles, tandis qu'elle croît (*c*) ſans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiſeaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naiſſent en France, n'ont ni le ſon ſi doux, ni le plumage ſi beau & ſi varié que dans le lieu de leur origine (*d*).

Double moiſſon.

Végétaux. OUTRE les Végétaux qu'on a nommés, ces Iſles produiſent aujourd'hui des pois, des féves; & des *coches*, qui ſont une ſorte de grain ſemblable au maïs, dont on ſe ſert pour engraiſſer la terre; des papas, des groſeilles, des framboiſes & des ceriſes, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes ſortes de racines, de légumes & de ſalades, avec une variété infinie de fleurs. Entre les poiſſons, le maquereau y (*e*) eſt dans une prodigieuſe abondance, & l'eſturgeon n'y eſt guéres moins commun (*f*) puiſqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont auſſi beaucoup de chevaux & de daims (*g*).

CES obſervations regardent toutes les Canaries en général; mais Lancerotta eſt particuliérement renommée pour ſes chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténériſe pour ſes vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ſes oiſeaux de mer, & Gomera pour ſes daims (*h*).

Différence de cherté pour les proviſions. IL eſt utile d'obſerver que les proviſions ſont plus chéres dans les Iſles de commerce que dans les autres; de ſorte que l'avantage des Vaiſſeaux eſt toûjours de relâcher à celles-ci, lorſqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'eſt Dampierre qui peſe ſoigneuſement ſur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheuſe expérience. Durret nous apprend que les Soldats qui ſont à la garde des Forts y ſont tranſportés d'Eſpagne.

(*y*) Voyages des Hollandois, Vol. I. pag. 96.
(*z*) Voyage au Cap-Verd, pag. 4.
(*a*) Voyez ſes Voyages. Chap. 96. pag. 177.
(*b*) Voyage aux Canaries, pag. 19.
(*c*) Le Maire, *ubi ſup.*
(*d*) Durret, *ubi ſup.* pag. 71.
(*e*) Voyages de Dampierre, Vol. III. pag. 8.
(*f*) Durret, *ubi ſup.*
(*g*) Dampierre, *ubi ſup.*
(*h*) Le même, *ibid.*

§. II.

NICOLS. 1560.

§. II.

Iſle Canarie.

SA longueur eſt de douze milles, à peu-près ſur la même largeur. Elle eſt regardée comme la principale des Iſles du même nom, mais par la ſeule raiſon qu'elle eſt le ſiége de la Juſtice & du Gouvernement. La Cour Souveraine eſt compoſée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui ſont en poſſeſſion de toute l'autorité, & qui reçoivent les appels de toutes les autres Iſles. Grandeur de l'Iſle.

LA Ville ſe nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Eſpagnol *la Ciudad* (*a*) *das Palmas*, communément *Palme* ou *Canarie*. Elle eſt ornée d'une magnifique Cathédrale, où les Offices & les Dignités ſont en fort grand nombre. L'adminiſtration ordinaire des affaires civiles eſt entre les mains de pluſieurs Echevins qui forment un Conſeil. La Ville eſt grande (*b*), & la plûpart de Habitans fort riches. Le ſable, dont l'Iſle eſt compoſée, rend les chemins ſi propres, qu'après la moindre pluye, on y marche communément en ſouliers de velours. L'air eſt tempéré, ſans qu'on y connoiſſe jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moiſſons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il eſt d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui ſe nomment *Telde*, *Galder* & *Guia*. L'Iſle a douze Manufactures de Sucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers (*c*). Différens noms de la Capitale. Trois autres Villes.

VOICI la méthode qui eſt en uſage aux Canaries pour le Sucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'eſpace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Eſpagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un ſillon on la couvre de terre. Elle y eſt arroſée par de petits ruiſſeaux, qui ſont ménagés avec une écluſe. Cette plante, comme une ſorte de racine, produit pluſieurs cannes, qu'on laiſſe croître deux ans ſans les couper, & non ſix mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe juſqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles, qui ſe nomment *Cobolia*, on les tranſporte en fagots à l'Inganios, où elles ſont pilées dans un moulin, & le jus eſt conduit par un canal dans une grande chaudière, où on le laiſſe bouillir juſqu'à ce qu'il ait acquis une juſte épaiſſeur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de ſucre, pour le tranſporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe à le purger & à le blanchir. Des reſtes de la chaudière, qui s'appellent *Eſcumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compoſe une troiſième ſorte de ſucre, qui ſe nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations, ſe nomme *Remiel* ou *Melaſſe*, & l'on en fait encore une autre ſorte de ſucre, nommée *Refinado*. Méthode des Canaries pour la culture & la fabrique du Sucre.

LORSQUE la première récolte eſt finie, on met le feu à toutes les feuilles qui ſont reſtées dans le champ, c'eſt-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui conſume toutes les tiges, juſqu'au niveau de la terre; & ſans autre ſecours que Tems de ſa récolte.

(*a*) [C'eſt du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procédures de Juſtice.]

(*b*) *Angl.* eſt belle. R. d. E.

(*c*) *Angl.* & on y fait une très grande quantité de fort bon ſucre. R. d. E.

Digitized by Google

NICOLS. 1560.

que le ſoin d'arroſer & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produiſent dans l'eſpace de deux ans une ſeconde moiſſon, qui ſe nomme *Zoca*. La troiſième, qui arrive dans le même période, eſt appellée *tertia Zoca*, la quatrième, *quarta Zoca*, & toûjours de même juſqu'à ce que la vieilleſſe des plantes oblige de les renouveller.

Fruits divers.

L'ISLE Canarie produit un vin d'une bonté ſpéciale, ſur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'eſt pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverſes eſpèces, [les patates] & ſur-tout le *Plantano* ☞

Plantano.

ou le Plantain. Cet arbre n'eſt pas propre aux édifices. Il croît ſur le bord des ruiſſeaux. Son tronc eſt fort droit, & ſes feuilles extrêmement épaiſſes. Elles ne viennent pas aux branches, mais aux ſommet de l'arbre, où elles ſortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, ſur leſquelles croiſſent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme eſt à peu-près celle du concombre. Ils ſont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture auſſi délicieuſe. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe enſuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainſi continuellement. L'Iſle de Canarie eſt fort bien fournie (*d*) de bêtes à cornes, de chameaux, de chèvres, de poules, de canards, de pigeons & de groſſes perdrix. Le bois eſt ce qui lui manque le plus. Sa ſituation (*e*) eſt à vingt-ſept degrés du Nord.

Divers témoignages ſur la même Iſle.

SUPPLEMENT. Cette Iſle a de tous côtés treize ou quatorze lieuës d'étendue, & ſon circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle eſt la même que les Anciens, particulièrement Ptolomée, ont appellée du nom qu'elle porte encore. C'eſt la principale de toutes ces Iſles. Le nom de ſa Capitale eſt *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (*f*).

LE MAIRE, qui étoit dans cette Iſle en 1628, nous apprend que la Ville eſt défendue par un Château ſitué ſur une Colline, mais peu capable (*g*) de réſiſtance. Elle eſt au Sud-Sud-Oueſt, à une lieuë & demie de la Rade, où l'ancrage eſt auſſi bon, qu'il eſt dangereux contre le rivage même de la Ville, à cauſe des rocs qui ſont cachés ſous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie environ douze mille Habitans, dont on aſſûre que le courage ſupplée à la foibleſſe de leurs murs. Elle n'a guères moins d'une lieuë de circuit, ſes Edifices ſont fort beaux; & la plûpart des Maiſons ont deux étages, avec des Plate-formes au ſommet: la Cour Epiſcopale, le Tribunal de l'Inquiſition, & le Conſeil ſouverain, qui eſt comme le Parlement des ſept Iſles, ont leur ſiége à Canarie; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur réſidence (*b*) à Ténériſe. Il y a dans Canarie quatre Couvens (*i*); les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Récolets

Fortifications de Canarie.

Cours & Couvens de la Capitale.

(*d*) Herbert dit que la grande Canarie eſt pleine de chèvres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de ris, d'orge & d'une variété de fleurs & de raiſins. Voyages d'Herbert, pag. 4. Linſchoten y joint les chameaux.

(*e*) C'eſt plutôt 25 degrés. La Capitale du moins eſt à cette dernière latitude.

(*f*) Beckman Voyages à l'Iſle Borneo, pag. 4. & ſuivantes.

(*g*) Durret dit qu'elle a une bonne Citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaiſſeaux demeurent à l'ancre; pag. 71. & ſuivantes.

(*b*) Tous les autres diſent qu'ils demeurent à Canarie.

(*i*) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genois.

colets (*k*). L'Auteur fut appellé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre viſites; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le careſſèrent beaucoup, ☞ elles le chargérent de biſcuits, & de toutes ſortes de confitures [ſéches & liquides, de limonade, de malvoiſie, & de toutes ſortes de fruits, qu'elles lui envoyoient ſur des plats & des ſoucoupes de porcelaine, garnies de roſes, d'oeillets, de fleur d'orange, de jaſmin, & de tubereuſes, ſans compter ✠ force bouquets.] [& cela avec des politeſſes, dont il crut devoir la meilleure partie à ſon ſéxe.] Il leur fit auſſi quelques préſens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Conſul à Canarie; le Maire fut appellé pour voir ſa femme, dont les infirmités auroient demandé des Médecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (*l*). NICOLS. 1560.

LE Plantano ou le Plantain, aux Indes Occidentales, eſt de la hauteur d'un Pommier ordinaire; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en groſſeur à meſure qu'il s'éleve. Dans ſa ſubſtance, il reſſemble beaucoup à la tige du Choux; les feuilles ſont communément plus larges que l'Auteur ne le fait obſerver. La reſſemblance qu'il donne au fruit avec le concombre ſeroit aſſez juſte, s'il avoit ajouté qu'il eſt plus gros; il croît en grappe, qui en porte depuis ſeize juſqu'à trente & quarante. Lorſqu'il commence à mûrir, ſa couleur eſt d'un brun blanchâtre: il eſt alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaiſſe, d'un verd pâle. A meſure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jauniſſent; & lorſqu'il commence à paſſer, la peau devient noire; mais ſi on la leve, le fruit eſt d'un jaune foncé & rougeâtre, qui ſemble beaucoup à l'or. Il n'y a perſonne qui ne le trouve délicieux. Obſervation ſur le Plantain.

☞ [POUR éclaircir ce qui a été dit ſur les Cannes de ſucre, nous décrirons ici la maniére de les planter, & de faire le Sucre dans la Jamaïque. Premiérement on plante les cannes dans des creux ou foſſés d'environ un pied en quarré, & qui pour l'ordinaire n'ont pas plus de ſix pouces de profondeur. On met dans chacun de ces quarrés quatre ou ſix tronçons de cannes; les nouvelles cannes pouſſent par les nœuds de ces tronçons & ſont en état d'être coupées au bout de ſeize ou dix-huit mois. Le premier jet s'appelle cannes de plan; on donne au ſuivant le nom de Rottins de la premiére année; au troiſiéme, celui de Rottins de la ſeconde année &c. Il y a peu de terroirs qui donnent plus de trois ou quatre récoltes de Rottins.

DANS la Jamaïque, pour expédier l'ouvrage, on ſe ſert de cinq, de ſix, & même de ſept chaudiéres, dont la derriére s'apelle *Tech*, ou la Batterie; aprés qu'on a fait paſſer le ſucre par toutes ces chaudiéres, on le met dans les Rafraichiſſoirs, mais auparavant on y jette un peu de chacun pour perfectionner ſon grain. Du Rafraichiſſoir on le tranſporte dans des Canots, auxquels on donne le nom de pots, apparemment parce qu'on les a dabord fait de terre; à préſent ils ſont compoſés de quatre planches, jointes de façon qu'elles forment une pyramide, mais un peu ouverte à ſon ſommet, qu'on nomme le fond du pot, parce que cette partie eſt ſituée vers en bas dans les purgeries, pour que les ſédimens du ſucre puiſſent s'écouler. C'eſt avec la

(*k*) Le Maire dit que c'eſt un Couvent de Récollettes. R. d. E.

(*l*) Le Maire, Voyage aux Canaries, pag. 19. & ſuiv.

NICOLS. 1560. la liqueur qui en ſort, qu'on fait par la diſtillation la meilleure eſpèce de Rum: la moins eſtimée ſe fait avec l'écume que jette le ſucre, quand il bout dans les chaudières. Le ſucre qui ſe prépare de cette manière s'appelle Moſcouade, ou ſucre brut; celui dont l'Auteur a parlé ci-devant ſe nomme ſucre terré. Le ſucre qui s'attache aux parois des Rafraichiſſoirs eſt fort dur; on lui donne le nom de Pannelle. Il y a peu de cette dernière eſpèce de ſucre, & l'on n'en fait pas beaucoup uſage]

§. III.

Iſle de Ténérife.

Situation de Ténérife. CETTE Iſle eſt au 27e. degré & demi (*a*) de latitude. Sa (*b*) diſtance de l'Iſle de Canarie eſt de douze lieuës au Nord. On lui donne dix-ſept lieuës (*c*) de longueur: la terre en eſt haute. Au milieu de l'Iſle s'éleve une Montagne ronde, qu'on appelle le (*d*) Pic de Teithe, & dont la hauteur eſt ſi prodigieuſe, qu'elle a plus de quinze lieuës de chemin. [Elle a à peu-près la figure d'une de ces meſures dont on ſe ſert pour meſurer le charbon de terre, & qu'on nomme chauderons.] Du ſommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il ſort quelquefois des flammes & du ſouffre. A deux milles au-deſſous, on ne trouve que de la cendre & des Pierres de Ponce. A deux milles encore, la Montagne eſt couverte de neige pendant toute l'année: un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur ſurprenante, qui ſe nomment *Vinatico*, dont le bois eſt fort peſant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre ſorte, qu'on appelle Barbuſane, & qui eſt de la même qualité que le Pin: plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur: le paſſage en eſt charmant, par la quantité de petits Oiſeaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulièrement qui eſt fort petit, & de la couleur de l'Hyrondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine: ſon chant eſt délicieux; mais s'il eſt renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems

Son Pic & ſa Deſcription.

Arbre Vinatico & Barbuſane.

Oiſeau charmant.

TÉNÉRIFE produit les mêmes fruits que l'Iſle de Canarie. Il s'y trouve auſſi, comme dans les autres Iſles, une ſorte d'Arbriſſeau nommé Taybayba, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaiſſit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui ſe nomme *Dragon* (*e*) eſt propre à l'Iſle de Ténériſe. Il croît ſur les terres hautes & pierreuſes; & par les inciſions qu'on fait au pied il en ſort une liqueur qui reſſemble au ſang, & dont les Apoticaires font une drogue médicinale. On fait, du bois de cet Arbre, des Targettes ou de petits Boucliers qui ſont fort en eſtime, parce qu'ils ont cette propriété

Taybayba, arbriſſeau.

Dragon, & ſon uſage.

(*a*) La partie la plus Méridionale eſt preſqu'à 28 degrés. La partie du Nord à 28 degrés 40 minutes.

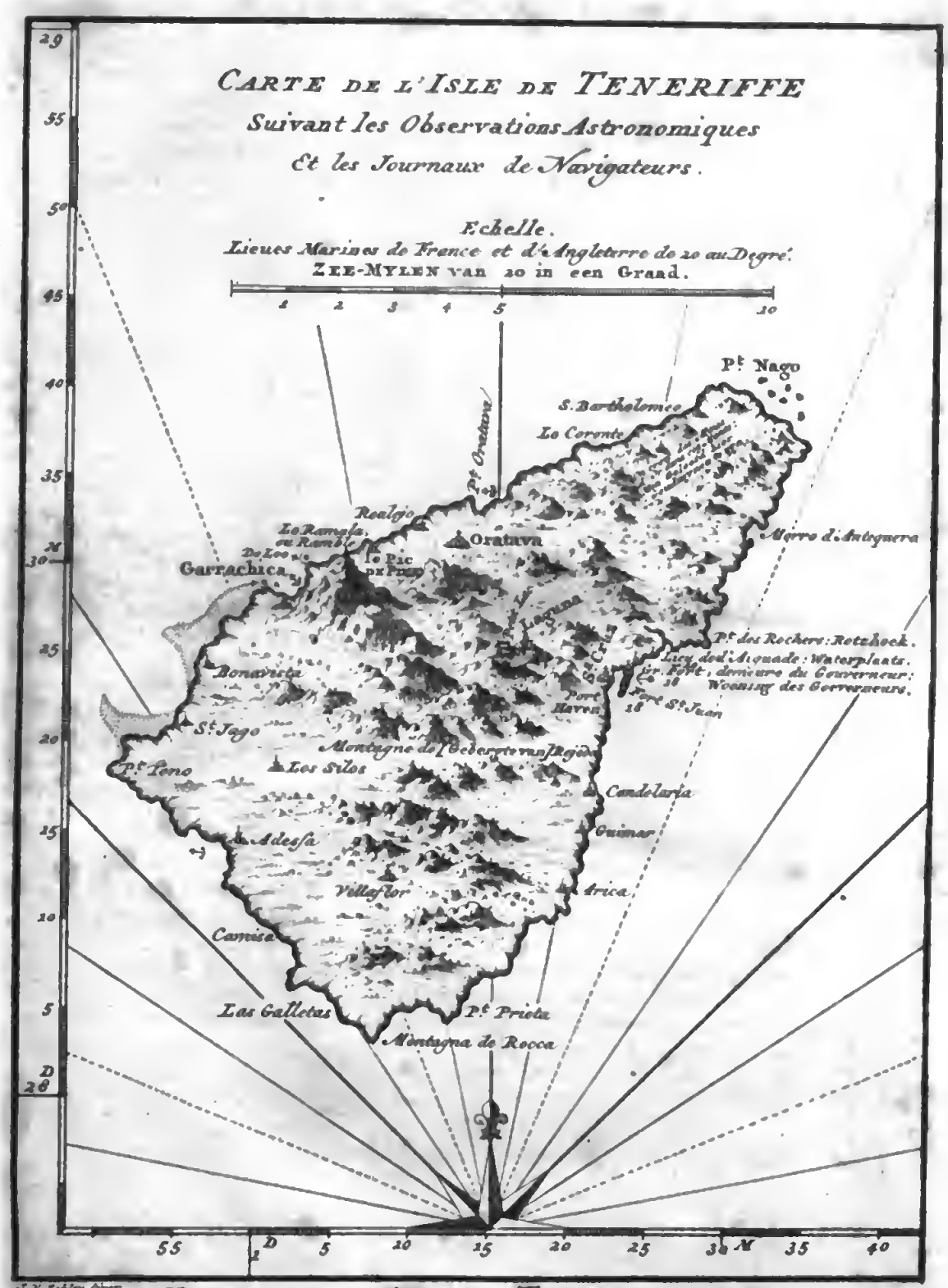
(*b*) Plûtôt à l'Oueſt qu'au Nord-Oueſt.

(*c*) La longueur de Ténériſe eſt conteſtée. Les uns lui donnent 22 lieuës, d'autres plus ou moins. Sa largeur eſt fort irrégulière, depuis trois lieuës juſqu'à quinze, & ſon circuit d'environ ſoixante lieuës. *Beckman*, Voyage à Borneo, pag. 4. & ſuiv. Dellon aſſûre qu'elle a dix-huit lieuës de long & dix de large.

(*d*) Ou de *Tayda*, c'eſt ainſi que le nomment Varene & Beckman. Ils ajoûtent que les Habitans le nomment *Pico de Terraria*. Dapper dit la même choſe dans ſa Deſcription de l'Afrique.

(*e*) Durret confirme cet endroit, pag. 7. Ce jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, ou ſang de Dragon.

Digitized by Google



KAART van 't EILAND TENERIFFE,
Volgens Sterrekundige Waarneemingen, en Daghregisters van ZEELIEDEN.

priété qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient ſi fort au bois qu'on ne l'en retire pas ſans peine. NICOLS. 1560.

CETTE Iſle porte plus de bled que toutes les autres ; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de Grenier dans les tems de diſette & de cherté. Il croît ſur les Rochers de Ténérife une ſorte de mouſſe, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Iſle a douze Inganios ou Manufactures de ſucre ; mais on y admire particuliérement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieuë de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il eſt ſitué entre deux Villes, dont l'une ſe nomme Larotava, & l'autre Rialejo. Ce petit eſpace produit tout-à-la-fois de l'eau excellente, qui s'y raſſemble des Rocs & des montagnes ; des grains de toutes eſpèces ; toutes ſortes de fruits ; de la ſoye, du lin, du chanvre, de la cire & du miel ; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de ſucre, & beaucoup de bois à brûler. En général l'Iſle de Ténérife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays ; le meilleur croît ſur le revers d'une Colline, qui s'appelle Ramble. La Ville Capitale, nommée (*f*) *Lagane*, eſt ſituée ſur le bord d'un Lac, à trois lieuës de la Mer. Elle eſt bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroiſſes. C'eſt la réſidence du Gouverneur ; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Eſpagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Iſle de Ténérife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*.. Avant la conquête, cette Iſle avoit ſept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui ſe nourriſſoient des mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déja remarqué que la ſépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes conſiſtoit à les placer debout dans une grande caverne ; & s'ils avoient joui de l'autorité ſouveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de ſceptre, avec un vaſe plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau ſi ſéche qu'il la compare au parchemin ; mais il n'ajoûte rien ici qui puiſſe expliquer comment ils étoient ſi bien conſervés. Chaque Iſle avoit ſa langue particulière, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Mouſſe pour les teintures.

Prodigieuſe fécondité d'un petit Canton.

Ville Capitale de Ténérife.

Sépulture des Princes Canariens.

LES Iſles de Canarie, de Ténérife & de Palme (*g*) appartiennent au Roi d'Eſpagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles ſont auſſi ſous la Juriſdiction d'un ſeul Evêque, dont le revenu annuel eſt de douze mille ducats.

SUPPLEMENT. Ténérife, quoique la ſeconde des Iſles Canaries en dignité, eſt la plus conſidérable par l'étendue, les richeſſes & le commerce.

SIR Edmund Scory, homme de ſçavoir, prétend que cette Iſle fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier ; & le nom de Ténérife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Iſle de Palme, dans la langue deſquels *Tener* ſignifie de la neige, & *Iffe* une montagne (*h*).

Ténérife nommé Nivaria.

LE Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques ſur l'Iſle de Ténérife.

(*f*) Plus proprement S. Chriſtoval de la Laguna, ou S Chriſtophe du Lac.

(*g*) Ces trois Iſles ſont les principales, & leur ſituation eſt au milieu des autres.

(*h*) Voy. le Pilgrimage de Purchaſs. pag. 715.

NICOLS. 1560.

Ténérife. Il obſerve que ſon étendue étant Nord & Sud, ſes principaux Ports ſont du côté de l'Eſt & de l'Oueſt. Il nomme pour les plus conſidérables (*i*) Oratava à l'Oueſt, & Santa-Cruz à l'Eſt. C'eſt Oratava qui eſt le plus célébre par le Commerce. Les Anglois y ont un Conſul & pluſieurs Marchands. Il eſt plus dangereux dans les vents de l'Oueſt, que Santa-Cruz dans ceux de l'Eſt. La meilleure eau ſe trouve auſſi à Santa-Cruz; de ſorte que les Bâtimens y envoyent leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port eſt éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en eſt ſéparé que par une petite langue de ſable où l'abordage eſt extrêmement doux & commode. C'eſt le plus ſûr des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades ſont tellement ouvertes, l'une à l'Eſt, & l'autre à l'Oueſt, que les Vaiſſeaux ſe voyent ſouvent forcés de mettre en mer, & de laiſſer même couler leurs ancres pour faire plus de diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'eſt pas à plus d'un demi (*k*) mille du rivage, ſur trente, quarante & cinquante braſſes d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaiſſeaux, ils ſont fort reſſerrés l'un (*l*) près de l'autre. Le Rivage eſt généralement fort élevé, & même eſcarpé dans la plûpart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte: la Ville, qui eſt ſans murs & fort petite, eſt défendue auſſi par deux autres Forts (*m*).

Ses principaux Ports & leurs propriétés.

Ses Fortifications.

LES maiſons de Santa-Cruz ne ſurpaſſent pas le nombre de deux cens; mais elles ſont toutes de pierre, à trois étages [& couvertes de tuiles:] les meilleurs Edifices ſont l'Égliſe Paroiſſiale & deux Couvens (*n*).

[LES Forts dont on vient de parler ne purent pas garantir les Galions d'Eſpagne contre l'Amiral Blake, quoiqu'ils ſe retiraſſent auſſi près qu'il leur fut poſſible ſous le plus conſidérable. Les Anglois endommagèrent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs boulets de canon dans les murailles de ce Fort. Les débris de ces Galions ne ſont qu'à 15 braſſes d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y eſt reſtée.]

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (*o*) Laguna ſur une petite éminence

(*i*) Dampierre rapporte ſur la foi d'autrui, qu'Oratava eſt plus grande que Laguna, qu'elle a pluſieurs Couvens, mais une ſeule Paroiſſe. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feüillée a fait en 1724, le 26 d'Août, pluſieurs obſervations ſur la longitude de cette Iſle. Il a trouvé la diſtance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 degrés 23 minutes, & par conſéquent entre Paris 18 degrés 48 minutes; [& entre Ferro, qui eſt à l'Oueſt, un degré 12 minutes. Le même Auteur place cette Ville 5 minutes à l'Eſt de Laguna.]

(*k*) Durret dit, un mille.

(*l*) Vis-à-vis de Santa-Cruz eſt un autre Port nommé *la Rota*. Le reſte de l'Iſle eſt environné de rochers inacceſſibles, *Supplement au Voyage des Indes Orientales par Dellon*, pag. 6.

(*m*) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre baſtions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui eſt le lieu le plus ſûr de l'Iſle pour l'abordage; que ſur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts; & au Sud, un Château avec des tours rondes, & deux petits Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Durret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts, il en joint un quatrième en forme de Tour.

(*n*) On y voit trois Monaſtères d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve auſſi un Hermitage le plus agréable du monde, [& à travers lequel coule l'eau d'une Source qui ſe rend à la Ville, & qui ſort des montagnes,] *Durret*, pag. 74.

(*o*) Le P. Feüillée, par l'obſervation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre 1724.

éminence: la terre des deux côtés de la Rade, eſt parſemée de rocs; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Au long des Montagnes, tout eſt rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de ☞ Rochers, qui ne produiſent que [des buiſſons qu'on nomme Dildos, & qui reſſemblent à] cette eſpéce de Cannes venimeuſes, dont Nicols a fait mention.

NICOLS. 1560. Laguna, Capitale de Ténériſe.

LA Ville de Laguna forme une Perſpective fort agréable du côté qu'elle s'étend ſur le penchant de la Colline; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'eſt ni petite, ni mal-bâtie; ſes Maiſons ſans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville conſidérable, [elles ſont bâties comme celles de Santa-Cruz] On en diſtingue pluſieurs, qui s'élevent comme autant de Palais: elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes; un Hôpital, quelques ☞ Chapelles & deux Egliſes Paroiſſiales, avec de fort beaux Clochers. [Les Couvens d'hommes ſont ceux de S. Auguſtin, de S. Dominique, de S. François, & de S. Diégo ou S. Jaques.] Les rues ſont ſpacieuſes & fort belles: elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui eſt entourée de fort beaux bâtimens. La plûpart des maiſons ſont ornées de jardins, & de parterres ou de terraſſes, ſur leſquelles on voit régner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La ſituation de Laguna peut recevoir quantité d'embelliſſemens. Comme elle domine ſur la mer, & qu'elle eſt ouverte du côté de l'Eſt, elle a l'avantage du vent de commerce, qui eſt ordinairement fort doux; de ſorte que pendant tout le jour elle n'eſt guères ſans quelque ſouffle rafraîchiſſant, dont la Plaine voiſine tire tant d'avantage, que l'herbe y eſt d'une verdure charmante. Cette Plaine eſt terminée à l'Oueſt par des Montagnes, qui lui fourniſſent une autre ſource d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux: la principale fontaine (*p*) eſt conduite juſqu'à la Ville par des tuyaux de pierre, élevés ſur des piliers. De l'autre côté, c'eſt-à-dire à l'Eſt; la nature a placé un Lac, ou un Etang (*q*) d'eau fraîche, d'un demi-mille de tour: on voit dans toutes les ſaiſons ſur ſes bords une multitude de Beſtiaux; mais en Hiver il eſt couvert de toutes ſortes d'Oiſeaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaiſir de la chaſſe; c'eſt de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin ſi l'on conſidère dans la Capitale de Ténériſe, la ſituation, l'étendue de ſa vûe à l'Eſt; (car la vûe s'étend juſqu'à la grande Canarie) ſes Jardins, ſes Allées d'arbres & ſes Boſquets, ſa Plaine, ſon Lac, ſon Aqueduc, & la douceur des vents dont elle eſt rafraîchie; elle doit paſſer pour une habitation délicieuſe. On ne fait pas la même peinture du reſte de l'Iſle, qui eſt rempli de Rochers & de Monts eſcarpés, dont les

Sa Deſcription par Dampierre.

1724, trouva que cette Ville eſt ſituée à 22 degrés 28 minutes Oueſt de Toulon, & par conſéquent 5 minutes Oueſt d'Oratava, & un degré 7 minutes Eſt de Ferro.

(*p*) C'eſt la Fontaine dont Durret parle. Mais Dellon ajoûte que la fraîcheur de l'eau y eſt entretenue par de grands arbres qui ſont autour de la Source & que toutes les Collines voiſines ſont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau tombe des rochers avec un doux murmure, & ſe raſſemblant dans un canal, arroſe la Plaine l'eſpace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un Aqueduc, qui la conduit l'eſpace d'une demi-lieuë juſqu'à deux cens pas de la Ville, où elle eſt reçue dans deux elternes. *Dellon, ubi ſup.*

(*q*) Il y a auſſi, près de la Ville, ſur une petite Colline, un Lac environné d'autres Collines, qui abreuve les beſtiaux des Habitans. *Dellon, ubi ſup.*

NICOLS. 1560.

les Voyageurs ne ſe dégagent qu'avec peine, avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en ſert auſſi pour les chariots & les autres voitures.

DE Laguna, on découvre au Sud-Oueſt une pointe de Montagne qui ſurpaſſe toutes les autres ; mais qui paroît peu conſidérable dans ce point de vûe, parce qu'elle eſt environnée de pluſieurs autres Monts ; c'eſt le fameux (r) Pic, qui eſt regardé avec raiſon comme la partie du Globe Terreſtre la plus éloignée du Centre.

Autre deſcription par Scory.

LA terre, dit Sir Edmund Scory, s'éleve inſenſiblement depuis le Port de Santa-Cruz juſqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale eſt admirablement ſituée au milieu d'une Plaine, dont la circonférence eſt d'environ dix milles, & qui eſt environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Oueſt. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville : c'eſt ordinairement à midi qu'il commence, pour durer juſqu'à minuit, quoiqu'en-même tems il ſouffle pleinement Sud-Eſt ſur Mer. Pendant la nuit, ſa fraîcheur eſt quelquefois exceſſive, à cauſe de la roſée qui tombe alors en abondance. Les Maiſons de la Ville ſont bâties de pierre brutes, preſque toutes à deux ou trois étages : elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuiſine ; mais ſeulement un fourneau contre le mur. Auſſi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville eſt fort belle, & les rues aſſez droites : elle n'a point de murailles ; mais elle eſt bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Oueſt, & ſur lequel il ſe trouve quantité d'Oiſeaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus gros que ceux de Barbarie.

JE ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroiſſent tous les ſoirs aux environs du Lac. C'eſt un ſpectacle fort agréable que de voir les Négres occupés à les chaſſer & même à les combattre ; ils ſont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroi (s) aſſiſtant un jour à cette chaſſe, & voyant le plaiſir que l'Auteur y prenoit, l'aſſûra qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Eſpagne au Duc de Lerme, étoit revenu d'Andalouſie à Ténérife, c'eſt-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas repoſé ſur quelque Vaiſſeau, il avoit fait d'un ſeul vol deux cens cinquante lieuës d'Eſpagne ; auſſi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de ſon départ d'Eſpagne juſqu'à celui de ſa priſe, il ne s'étoit paſſé que ſeize heures (t).

Vol prodigieux d'un Faucon.

Obſervations ſur le Pic de Ténérife.

LE fameux Pic de Ténérife eſt, ſuivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linſchoten aſſûre qu'on le voit en Mer de ſoixante (v) milles ; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce

(r) Le P. Feüillée a trouvé que le Pic eſt à 22 degrés 29 minutes 30 ſecondes Oueſt de Toulon. Par conſéquent il doit être une minute 30 ſecondes Oueſt de Laguna, & un degré 5 minutes Eſt de Ferro. La latitude eſt de 28 degrés 30 minutes d'après les mêmes obſervations.

(s) D'autres ne l'appellent que Gouverneur Général.

(t) Obſervations de Sir Edmund Scory, dans le Pilgrimage de Purchaſs, pag. 785.

(v) Le Maire dit quarante lieuës ; Beckman, cinquante ; Durret, ſoixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchaſſ raconte que *Thomas Briam*, un de ſes amis, l'avoit vû de 48 lieuës dans un tems ſerein. Il ajoûte à la marge que d'autres prétendent l'avoir vû de cent cinquante milles. *Pilgrimage*, pag. 783.

Digitized by Google

ce que le reſte de l'année il eſt couvert (*x*) de neige, quoiqu'il n'en paroiſſe point dans tous les lieux voiſins; qu'on employe trois jours à gagner le ſommet, d'où l'on découvre auſſi-tôt toutes les autres Iſles; & qu'il en ſort beaucoup de ſouffre (*y*) qui eſt tranſporté en Eſpagne. Beckman dit, que cette merveilleuſe Montagne eſt ſituée au centre de l'Iſle, & qu'elle s'élève comme une Pyramide, ou plûtôt comme un pain de ſucre; mais qu'il ne put en voir le ſommet (*z*), parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas pyramidal de Rocs brutes (*a*), qui ont été comme incruſtés enſemble par quelque embraſement ſoûterrain qui dure encore. NICOLS. 1560.

ON ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs ſur la véritable hauteur du Pic (*b*), que ſur la diſtance d'où l'on peut l'appercevoir en mer. Cependant, par une obſervation ſur le Barometre, on a reconnu que le vif-argent s'abbaiſſe d'onze pouces au ſommet de la Montagne, c'eſt-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, ſuivant les Tables (*c*) du Docteur Halley, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde aſſez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il obſerve auſſi que les Hollandois y placent leur premier Méridien (*d*). Sa hauteur meſurée à l'aide du Barometre.

DAMPIERRE obſerve que l'Iſle de Ténériſe eſt abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on tranſporte ſouvent dans les autres Pays; & qu'elle ſurpaſſe (*e*) en fertilité toutes les Iſles voiſines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (*f*) connu dans le monde. Durret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloës pour une production naturelle de Ténériſe. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une eſpèce de poix, qu'on en tire par une méthode fort ſimple: on couche l'arbre coupé en piéces, ſur une foſſe qu'on ouvre dans la terre; & mettant le feu (*g*) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la foſſe. Corail à Ténériſe. Poix de pin.

CETTE Iſle produit trois ſortes d'excellent vin, qui ſont connus ſous les noms de Canarie, de Malvoiſie, & de Verdona; les Anglois les confondent tous trois ſous le nom commun de Sack. Beckman obſerve que les Vignes qui produiſent le Canarie, ont été tranſplantées du Rhin à Ténériſe par les Eſpagnols, ſous le régne de Charles-Quint: on prétend que dans une ſeule année, il en eſt venu juſqu'à quinze & ſeize mille muids (*h*) en Angleterre. Dampierre, le Maire & Durret donnent la préférence à la Malvoiſie de Ténériſe ſur celle de tous les autres Pays (*i*) du Monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoûtent qu'elle n'étoit pas connue à Ténériſe avant que les Eſpagnols Trois ſortes d'excellent vin.

(*x*) Le Maire dit qu'il eſt perpetuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(*y*) Voyage de Linſchoten, Chap. 90. pag. 177.

(*z*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4. & ſuiv.

(*a*) Atkins, Voyage de Guinée, pag. 30.

(*b*) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dellon & Durret 47812 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(*c*) Voyez le Parfait Géographe, Part. I. pag. 348.

(*d*) Voyez des détails plus curieux ſur le Pic à la dernière Section de ce Chapitre.

(*e*) Voyez ſes Voyages, Vol. III. pag. 3. & ſuiv.

(*f*) Son Voyage aux Iſles du Cap-Verd, pag. 4.

(*g*) Voyage à Lima, pag. 71.

(*h*) Herbert dit que Ténériſe ſurpaſſe Canarie en raiſins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barrils de vin, pag. 4.

(*i*) Les Anglois l'appellent par corruption Malmſey.

NICOLS. 1560.

Eſpagnols y euſſent apporté quelques ceps de Candie, qui produiſent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'Iſle même de Candie; le tranſport & la navigation ne font qu'augmenter ſa bonté. Dampierre parle auſſi du Verdona, ou du vin verd. Il eſt plus fort & plus rude que le Canarie; mais il (*k*) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il eſt fort eſtimé. Comme il croît à l'Eſt de l'Iſle, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Oueſt, s'embarque à Oratava (*l*).

Origine du vin de Canarie.

DELLON obſerve que le prix d'une pipe de Malvoiſie ne ſurpaſſe pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-ſept réaux. Ainſi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf liv. de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe eſt compoſée. Dellon ajoûte que l'argent étant fort commun à Ténériſe, les Marchands Etrangers commercent avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandiſes dont la vente eſt la plus certaine aux Canaries, ſont les épées, les piſtolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris; les rubans, & toutes ſortes de linge, fin & commun (*m*).

Prix de la Malvoiſie.

Marchandiſes eſtimées à Ténériſe.

IL ne manque rien aux richeſſes de Ténériſe, s'il eſt vrai, comme le Capitaine Robert nous l'aſſûre, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il obſerve à cette occaſion qu'un pauvre homme, plus avide de richeſſes que ſes voiſins, fut ſurpris ſur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres inſtrumens, qui firent connoître ſes intentions. On trouva même déja ſur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut ſi avéré, qu'il fut pendu peu de jours avant (*n*) l'arrivée du Capitaine.

Mine d'or. Elle coûte la vie à un Pauvre.

UN homme d'eſprit, qui a fait ſur l'Iſle de Ténériſe des obſervations curieuſes, dont on doit la publication au (*o*) Docteur Sprat, parle ainſi des productions de cette Iſle. „ Les Vignes qui produiſent l'excellent vin „ de Ténériſe croiſſent toutes ſur la Côte, à la diſtance d'un mille de la „ Mer. Celles qui ſont plus loin dans les terres ſont beaucoup moins eſti„ mées, & ne réuſſiſſent pas mieux quand on les transplante dans les au„ tres Iſles.

Obſervations d'un homme d'eſprit, publiées par Sprat.

„ DANS quelques endroits de l'Iſle de Ténériſe, il croît une ſorte d'arbriſ„ ſeau, nommé *Legnan*, que les Anglois achetent pour du bois aromatique. „ On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux „ fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce „ qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Ténériſe produit du coton & „ de la coloquinte. Les roſiers y fleuriſſent à Noël. Il n'y manque rien aux „ roſes, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes „ n'y croiſſent point. Les rochers y ſont couverts de créte-marine. Il croît „ ſur les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, ſi forte & même „ ſi venimeuſe qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'eſt pas ſi „ pernicieuſe aux autres animaux. On a vû juſqu'à quatre-vingt épis de fro„ ment ſortir d'une ſeule tige; il eſt auſſi jaune & preſqu'auſſi tranſparent que

Limon Pregnada.

(*k*) Voyez les Voyages de Dampierre, Vol. III. pag. 3. & ſuiv.
(*l*) Dellon, Supplément, pag. 6.
(*m*) Robert, Voyage aux Iſles du Cap-Verd.
(*n*) Hiſtoire de la Societé Royale, pag. 208.
(*o*) *Ibid.*

„ que l'ambre. Dans les bonnes années un boiſſeau de ſemence en a rendu „ juſqu'à cent. NICOLS. 1560.

„ LES Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre ſont nés dans les „ *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en deſcendant des montagnes. L'Iſle „ de Ténérife eſt auſſi fort abondante en cailles & en perdrix, qui ſont d'une „ grande beauté & beaucoup plus groſſes qu'en Europe. Les pigeons ra- „ miers, les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes „ de Barbarie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des eſſains d'a- „ beilles. Les chèvres ſauvages grimpent quelquefois juſqu'au ſommet du „ Pic. Les porcs & les lapins ne ſont pas moins communs dans l'Iſle. A l'é- „ gard du poiſſon, il y eſt généralement de meilleur goût qu'en Angleterre. „ [On y trouve des Goulus de mer & des Dauphins.] Les écreviſſes de mer „ n'y ont pas les pattes ſi grandes. Le *Clacas*, qui eſt ſans contredit le meil- „ leur coquillage de l'Univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve ſouvent „ cinq ou ſix ſous une grande écaille. On eſtime auſſi une ſorte d'anguille, „ qui a ſix ou ſept queuës, longues d'une aune, jointes à un corps & à une „ tête de la même longueur. Les *Turtles* * & les *Cabridos* ſont des poiſſons qui „ l'emportent ſur nos truites.

Où naiſſent les Serins à Ténérife.

Poiſſons excellens. Clacas, Anguilles monſtrueuſes.

Turtles & Cabridos.

„ LE Port de Santa-Cruz eſt au côté Nord-Eſt de l'Iſle; mais elle a trois „ autres Villes qui le ſurpaſſent en beauté comme en grandeur, S. Chriſto- „ val de Laguna, Oratava & Garrachico.

SIR Edmund Scory (*p*), qu'on a déja cité, étoit aux Canaries vers le commencement du dix-ſeptième ſiécle. L'idée qu'il nous donne de Ténérife eſt plus éxacte que tout ce qui ſe trouve dans les Relations qui ont ſuivi la ſienne. Cette Iſle eſt partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui reſſemble beaucoup à la nef d'une Egliſe, dont le Pic fait comme le clocher. Si on la diviſe en douze parties, il y en a dix qui ne ſont compoſées que de montagnes impraticables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reſte conſiſte en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que, malgré la petiteſſe de l'eſpace, il a vû tirer dans une année cinq mille deux cens hannaks, de froment, outre une prodigieuſe quantité d'orge & de ris. [Ce Terroir eſt ſi bon qu'il n'y a rien qu'il ne put produire, s'il étoit cultivé comme il faut.]

Autre idée de Ténériſe par Scory.

LES principaux Vignobles ſont ceux de Buena Viſta, Dante, Oratava, Figueſte, & ſur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Iſle. Il y a deux ſortes de vins fort eſtimés, la Malvoiſie & le Verdona. Celui-ci vient d'un grain fort long & paſſe pour peſant. L'autre d'un grain rond, [qui forme une liqueur divine,] & digne d'être tranſportée dans toutes les parties du Monde. Elle eſt à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y a pas de Pays qui fourniſſe de meilleures eſpèces de melons, de grenades, de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La ſoye, le miel, & par conſéquent la cire, y ſont de la même excellence; & ſi ces trois ſources de richeſſes y étoient cultivées avec plus de ſoin, elles ſurpaſſeroient celles de Florence & de Naples.

Les principaux Vignobles.

LE côté du Nord eſt rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le

Ses Arbres.

(*p*) Obſervations de Scory dans le Pilgrimage, pag. 785.

* Les Turtles ſont une eſpèce de Tortues.

NICOLS. 1560. le cèdre, le cyprès, l'olivier ſauvage, le maſtix, le ſavinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garrachico, on trouve une forêt entière de pins, qui parfume l'air des plus délicieuſes odeurs. L'Iſle n'a pas de canton qui n'en produiſe; c'eſt le bois dont ſe ſont les tonneaux & tous les autres uſtenciles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargiſſant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne ſe corrompt jamais ni dans l'eau, ni ſous terre. Il eſt preſqu'auſſi rouge que le bois du Bréſil, auquel il ne céde pas non plus en dureté; mais il n'eſt pas ſi onctueux que l'autre eſpèce. Il s'en trouve de ſi gros, que les Eſpagnols ne font pas difficulté d'aſſûrer fort ſérieuſement, que toute la charpente de l'Egliſe de los Rémédios à Laguna, [qui a quatre-vingt pieds en longueur, ſur quarante huit en largeur,] eſt compoſée d'un ſeul de ces arbres.

Egliſe bâtie d'un ſeul arbre.

Arbre nommé Dragon, & ſes propriétés.

MAIS l'arbre qu'on appelle Dragon, ſurpaſſe tous les autres par ſes propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'éleve fort haut, ſon écorce reſſemble aux écailles d'un dragon ou d'un ſerpent; & c'eſt delà ſans doute qu'il tire ſon nom. Ses branches, qui ſortent toutes du ſommet, ſont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles ſont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles [qui ont environ deux pieds de longueur,] ſortent comme entre les doigts. La ſubſtance du tronc ſous l'écorce n'eſt pas un véritable bois; c'eſt une matière ſpongieuſe, qui ſert fort bien, quand elle eſt ſéche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en ſort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *ſangre de draco* ou ſang de dragon. Elle eſt beaucoup meilleure & plus aſtringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (*q*) altèrent ordinairement de quatre à un.

DANS la proportion de ſa grandeur, l'Iſle de Ténérife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Iſle de l'Océan. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on eſt porté à croire qu'il l'a ſuppoſé plus grand, lorſqu'il ajoûte (*r*) que l'Iſle peut mettre douze mille hommes ſous les armes. A l'égard des Habitans Eſpagnols, Dellon & Durret obſervent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune eſt aiſée, ſont fort affables & fort polis; mais que le caractère des Pauvres eſt, comme en Eſpagne, l'orgueil & la pareſſe. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de ſe donner le moindre mouvement pour ſe rendre la vie plus douce; quoique le poiſſon, le gibier & les autres commodités ſe préſentent en abondance. Dampierre (*s*) ajoûte que les femmes, [auſſi lâches que les hommes pour le travail,] ſe couvrent d'un grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On ſuppléera dans l'article ſuivant au Caractère des Habitans de Ténérife, par une relation curieuſe qui regarde les Guanches.

Nombre des Habitans de Ténérife.

Pareſſe des Eſpagnols.

(*q*) Dellon & Durret, *ubi ſup.*

(*r*) *Angl.* le Maire en fait monter le nombre à quinze mille hommes; mais Dampierre le ſuppoſe plus grand lorſqu'il dit &c. R. d. E.

(*s*) *Angl.* Dellon. R. d. E.

§. III.

NICOLS. 1560.

§. III.

Iſles de (a) Gomera, de Palma, d'Hiero ou Ferro, de Lancerota & de Fuerte-Ventura.

LA première de ces cinq Iſles eſt ſituée à l'Oueſt de Ténériſe, à ſix lieuës de diſtance. Elle n'a pas plus de huit lieuës de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les différends civils, les Vaſſaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur réſidence dans l'Iſle de Canarie. La Capitale de l'Iſle porte le même nom. C'eſt une fort bonne Ville (*b*) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (*c*) des rafraîchiſſemens. L'Iſle fournit à ſes Habitans leur proviſion de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'eſt-à-dire, une Manufacture de ſucre; mais elle produit des Vignes en abondance, [& de l'Orchel.] Sa latitude, 27 degrés du Nord (*d*).

Situation de Gomera, & ſes propriétés.

Iſle de Palma (e).

CETTE Iſle eſt à douze lieuës de Gomera au (*f*) Nord-Oueſt. Sa forme eſt ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieuës de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ſes vins & de ſon ſucre. Sa Capitale, qui ſe (*g*) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle eſt ornée d'une très-belle Egliſe. L'adminiſtration des affaires & de la Juſtice eſt entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conſeil d'Echevins. L'Iſle n'a qu'une autre Ville, nommée S. André, aſſez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent ſucre; deux qui ſe nomment *Zanzes*, & les deux autres *Taſſacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs beſoins, les Habitans ont recours à l'Iſle de Ténériſe.

Situation de Palma.

SUPPLEMENT. Les meilleurs vins de Palma croiſſent dans un Canton qui ſe nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barrils de Malvoiſie. Il n'eſt pas moins fertile en fruits (*h*) & en beſtiaux. Vers l'année 1652, il ſe forma dans cette Iſle un Volcan, avec un tremblement de terre ſi violent, qu'il ſe fit ſentir juſqu'à Ténériſe, où la première éruption du ſouffre enflammé fut entendue comme un coup de tonnerre. On vit de la même Iſle, pendant plus de ſix ſemaines, la flamme auſſi brillante dans les ténébres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y vit tomber quantité de cendre & de ſable, que le vent avoit la force de tranſporter (*i*) à cette diſtance.

Canton de Brenia, le meilleur pour le vin.

Volcan, dans l'Iſle de Palma.

Iſle

(*a*) Ou la Gomera.
(*b*) Hawkins dit qu'elle eſt à l'Eſt.
(*c*) Il y a une belle rivière d'eau douce à trois lieuës au Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.
(*d*) La Partie Nord de Gomera eſt 28 degrés dans nos Cartes.
(*e*) Ou la Palma.
(*f*) Elle eſt abſolument au Nord dans les Cartes.
(*g*) Hawkins la place à l'Eſt de l'Iſle.
(*h*) Voyez le Parfait Géographe, Part. II. pag. 221.
(*i*) Voyez la Relation du Pic de Ténériſe dans l'Hiſtoire de Sprat.

NICOLS. 1560.

Iſle de Ferro, d'Hiero (*k*) ou *de Fer.*

L'ISLE de Ferro n'eſt qu'à deux lieuës à l'Oueſt de Palma. Son circuit eſt d'environ ſix lieuës. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa ſituation (*l*) eſt à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions ſont la chair de chévre & l'orchel. On n'y a jamais vû qu'un ſeul Vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui ſe nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la pluye, à la faveur d'un grand arbre (*m*) qui ſe trouve au milieu de l'Iſle, [dont les feuilles reſſemblent à celles de l'Olivier] & qui eſt ſans ceſſe couvert de nuées. L'eau qui diſtille ſur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a conſtruites au pied de l'arbre, & ſuffit pour (*n*) les beſoins des Habitans & des beſtiaux.

Vignoble unique dans l'Iſle de Fer ou Ferro.

SUPPLEMENT. La plûpart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet Arbre, & quelques-uns y joignent des circonſtances qui augmentent le prodige. Ils obſervent (*o*) que le trone a deux braſſes d'épaiſſeur, qu'il s'éleve de quarante-huit pieds, & que le diamétre de ſes (*p*) branches eſt de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (*q*) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une roſée ſi abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles ſont de pierre, profondes de ſeize pieds, & larges de vingt (*r*) pieds quarrés. Leur ſituation eſt au Nord de l'arbre. Dapper ajoûte que les Inſulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Eſpagnols *Santo*; qu'il eſt d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toûjours la verdure du laurier, mais qu'elles ne ſont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fruit, il porte (*s*) une ſorte de noix ou d'aveline qui eſt fort douce & fort agréable. Pour conſerver plus ſûrement l'Arbre Santo, on a pris ſoin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorſque les Eſpagnols ne trouvant dans l'Iſle ni fontaines, ni puits, ni rivière, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Inſulaires leur dirent qu'ils ramaſſoient l'eau de pluye dans des vaſes. Ils avoient couvert ſoigneuſement leur arbre avec de la terre & des

Merveilleux Arbre qui lui fournit de l'eau.

(*k*) Les Eſpagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(*l*) Sa latitude a trente minutes de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé ſa longitude à 20 degrés Oueſt de l'Obſervatoire de Paris. C'eſt la même que M. de L'Iſle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes [François] tracent leur premier Méridien par l'Iſle de Fer. [en conſéquence d'une ordonnance de Louis XIII. en 1534.]

(*m*) Pierre Martyr dit qu'il eſt ſur la plus haute terre de l'Iſle. Décad. I. pag. 12.

(*n*) Dapper dit qu'il a fourni leur proviſion d'eau à des Flottes entières.

(*o*) Beckman, pag. 7.

(*p*) Durret, Voyage de Lima, *ubi ſup.*

(*q*) Linſchoten dit qu'il eſt toûjours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne groſſiſſent ni ne diminuent. Voyez ſes Voyages, pag. 177.

(*r*) Linſchoten dit qu'il y a quantité de citernes ſous l'arbre & à l'entour, & que l'eau eſt claire, legère & fort belle. *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde éxactement avec Linſchoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent recevoir dans des vaſes; ce qui eſt conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet Arbre.

(*s*) Linſchoten dit que les feuilles ſont longues & étroites, & toûjours vertes.

Digitized by Google

des cannes, dans l'eſpérance que leurs Vainqueurs ſe trouveroient forcés d'abandonner l'Iſle. Mais le ſecret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (*t*) le découvrit à ſon Galant Eſpagnol. Nicols. 1560.

Diverſité d'opinions ſur cet Arbre.

La plûpart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un ſeul Arbre qui fournit à l'Iſle ſa proviſion d'eau; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Inſulaires tirent le même ſervice. Il raconte que le grand Arbre eſt dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils ſont environnés au Sud-Eſt, reçoivent ſur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaiſſies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent ſur l'Arbre qui eſt au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les citernes; mais ce ſecours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramaſſent l'eau (*v*) de pluye avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conſervent dans d'autres citernes. Quoique le récit de Hawkins différe ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un ſeul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté ſi ſérieuſement: c'eſt Le Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Iſles Canaries en 1628. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonſtances qu'on a rapportées juſqu'ici; mais il nous aſſûre que les ayant toûjours regardées comme une fable (*x*) il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de le Maire furent priſes dans l'Iſle de Ténérife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confeſſe enſuite d'avoir trouvé quelques Inſulaires qui lui tinrent un langage différent (*y*), & qui reconnoiſſant l'éxiſtence de pluſieurs Arbres (*z*) de cette nature, ſe réduiſirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une auſſi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Le Maire le traite de fable, & ſe dément.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité juſqu'ici les noms ne parlent que ſur le témoignage d'autrui; mais nous y joindrons le récit de Louis Jackſons, qui paſſe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchaſs qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vû l'Arbre de ſes propres yeux; qu'il lui avoit trouvé la groſſeur d'un chene, l'écorce fort dure, & ſix ou ſept aunes de hauteur; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saule (*a*), mais blanches au côté inférieur; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits; qu'il eſt ſitué ſur le revers d'une Colline; que pendant le jour il paroît flétri, & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorſque la nue qui le couvre commence à s'épaiſſir, enfin qu'il en donne aſſez pour ſuffire à toute l'Iſle, c'eſt-à-dire, ſuivant le récit de Jackſons, à huit mille ames & à cent mille beſtiaux (*b*). Il ajoûte que l'eau

Rélation d'un témoin oculaire.

(*t*) Voyez Dapper, ſur les Iſles Canaries.

(*v*) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud. pag. 25.

(*x*) Le Maire *ubi ſub.* pag. 28.

(*y*) *Id Ibid.*

(*z*) Dans la Relation même de Le Maire, il n'eſt pas parlé de pluſieurs de ces Arbres; il y eſt dit ſimplement que quelques habitans avouèrent à l'Auteur qu'il pouvoit y avoir eu un tel arbre, mais qu'il n'avoit jamais fourni cette prodigieuſe quantité d'eau qu'on lui attribue R. d. E.

(*a*) *Angl.* les branches rudes, & les feuilles ſemblables à celles du laurier. R. d. E.

(*b*) Purchaſſ remarque que le Chevalier Edmond Scory diminuoit beaucoup ce nombre.

NICOLS. 1560. l'eau eſt conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un grand réſervoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de briques & pavé de pierres; que de-là on la tranſporte dans des barrils à divers endroits de l'Iſle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand baſſin eſt rempli toutes les nuits (*c*).

Jugement ſur cette variété d'opinions.

APRÈS avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne ſoyons pas portés à rejetter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vû, ſur-tout à l'égard d'un fait dont on ne ſçauroit démontrer l'impoſſibilité, il nous ſemble néanmoins que le récit de Le Maire eſt le plus probable, parce qu'il eſt plus aiſé de concevoir que pluſieurs arbres puiſſent fournir de l'eau à l'Iſle de Ferro qu'un ſeul: on pourroit demander auſſi comment faiſoient les Inſulaires avant la naiſſance de cet Arbre, ou quelle ſeroit leur reſſource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linſchoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voiſins de la Côte; mais qu'il eſt ſi difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrain de l'Iſle eſt ſi ſec, qu'il ne s'en (*d*) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

Etat préſent de l'Iſle de Ferro.

LE même Voyageur ajoûte que l'Iſle de Ferro eſt fort ſtérile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de ſucre, & quantité de fruits & de plantes; ſans parler d'un grand nombre de beſtiaux, qui fourniſſent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (*e*) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Iſle en eſſuya pendant ſix ſemaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de pluſieurs tremblemens de terre (*f*).

Volcan terrible.

Iſle de Lancerota ou *Lanzarota.*

CETTE Iſle eſt (*g*) au 26e. degré de latitude, à dix-huit lieuës de la grande Canarie vers le Sud-Eſt; & ſa longueur eſt de douze lieuës. Ses ſeules richeſſes ſont la chair de chèvre & l'*Orchel.* Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Auguſtin de Herrera, qui ſe qualifioit Comte de Fuerte-Ventura & de Lanzarota; mais ſes Vaſſaux avoient le droit d'appel aux Juges Royaux de Canarie, comme on l'a déja fait obſerver. Cette Iſle envoye chaque ſemaine à Canarie, à Ténérife & à Palma, des Barques chargées de chair de chèvre ſéchée, qui s'appelle *Tuſſinetta*, & dont on ſe ſert dans ces Iſles au lieu de lard.

Comté de Lanzarota. A qui il appartient.

SUPPLEMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieuës, du Nord au Sud, ſur neuf lieuës de largeur (*b*). Son circuit eſt d'environ quarante lieuës. Elle fut

(*c*) Purchaſs obſerve que le même arbre croît dans l'Iſle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, ſi l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y raſſemblent qu'après-midi, & ſe diſſipent enſuite deux heures avant le jour, après quoi les feuilles & l'arbre entier diſtillent de l'eau & ne ſéchent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, pag. 784.

(*d*) Linſchoten, *ubi ſup.* Barbot prétend que cet arbre eſt connu aujourd'hui pour une fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 525.

(*e*) Ce fut la même année que Port-Royal à la Jamaïque fut englouti par un Tremblement de terre.

(*f*) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 30.

(*g*) C'eſt peut-être une faute d'impreſſion, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(*b*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.

Digitized by Google

fut priſe en 1596. par les Anglois, ſous la conduite de Léonidas (*i*) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (*k*) plus de ſoin. Marmol dans ſa Deſcription de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillèrent avec le reſte de l'Iſle; & d'où ils enlevèrent quatre cens ſoixante-huit Priſonniers. NICOLS. 1560. Ville de Cayas.

LANCEROTA n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports ſur la Côte Orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne ſont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui eſt le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuſe ſituation de ces deux Ports les rend ſi déſerts qu'on n'y voit pas même une maiſon. Ils ſont à trois lieuës de la Ville, & le chemin de communication eſt entre des montagnes; cependant on a bâti une Egliſe à Cavallos. Deux Ports dans l'Iſle de Lancerota.

LE Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, ſon Chapelain, nous ont laiſſé deux Relations de la priſe de Lancerota, où l'on trouve une Deſcription (*l*) curieuſe de la Ville & de ſes anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Allegranza, la plus ſeptentrionale des Canaries, & preſqu'immédiatement, celle de trois petites Iſles nommées Granges, ils les laiſſèrent à l'Oueſt, pour venir relâcher dans l'après-midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jettèrent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Eſt-Sud-Eſt, proche (*m*) d'une dangereuſe chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Iſle & de Fuerte-Ventura poſſédoit plus de cent mille livres ſterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou ſix cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de ſable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pû emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes proviſions. Berkeley réſolu de pourſuivre les Fuyards, envoya ſur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très-fort, ſitué au ſommet d'une Colline. On ſe crut dans la néceſſité de former un ſiége; mais une centaine d'Eſpagnols ou d'Inſulaires qui gardoient la Place, cherchèrent leur ſûreté dans la fuite. Les Anglois entrant ſans réſiſtance trouvèrent douze piéces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie ſupérieure du mur, à la hauteur d'une pique; de ſorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pû la défendre contre cinq cens. Expédition du Comte de Cumberland dans cette Iſle. Ville & Château abandonnés.

LA Ville étoit compoſée de plus de cent maiſons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Egliſe Deſcription de la Ville.

(*i*) Comme c'eſt le même dont on a donné ici une autre Relation, il eſt certain que ſon nom étoit Georges, [& l'on ne conçoit pas pourquoi Purchaſſ, de qui celle-ci eſt tirée, le nomme Leonidas.]

(*k*) Herbert, *ubi ſup.* pag. 5.

(*l*) Purchaſſ, Pilgrim. Vol. IV. pag. 1151 & 1155.

(*m*) C'eſt apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

NICOLS. 1560.

gliſe même n'en étoit pas différente. Elle étoit ſans fenêtres, & ne recevoit de lumière que par la porte: il n'y avoit aucune diviſion pour le chœur; des deux côtés régnoit un banc de pierre qui alloit juſqu'à l'Autel Les Anglois y trouvèrent différentes marques de la Religion Romaine, [telles que des bulles & des indulgences.] Il y avoit à peu de diſtance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley défendit que les Edifices fuſſent détruits ou brûlés.

Uſages & qualités des Habitans.

QUOIQUE les Habitans fuſſent ſi agiles qu'il fut impoſſible aux Anglois d'en arrêter un ſeul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, obſerva qu'ils ſont fort bazanés (*n*) & d'une taille fort haute. Leurs armes ſont des piques & des pierres. Lorſqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils ſe jettent par terre; mais auſſi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils ſe relevent avec leurs piques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Iſle s'étend Nord-Eſt & Sud-Oueſt: elle eſt à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. [On la croit plus grande que l'Iſle de Wight.] Une chaîne de Montagnes, qui la diviſe, ſert d'azyles à quelques bêtes ſauvages, qui n'empêchent pas les chèvres, les moutons [& les ânes] d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, [& de chameaux] & moins encore de chevaux [qui y ſont petits.] Les Vallées ſont ſéches & ſabloneuſes; elle ne laiſſent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moiſſon devoit ſe faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une ſeconde vers le mois de Septembre.

Propriétés de l'Iſle.

Iſle de Fuerte Ventura (*o*).

CETTE Iſle eſt à 27 degrés (*p*) de latitude: on ne la compte éloignée que de cinquante lieuës du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Eſt de la grande Canarie. On lui donne quinze lieuës de long ſur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions ſont le froment, l'orge, les chèvres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la diſtance d'une lieuë, elle a une autre petite Iſle, qui ſe nomme *Gratioſa*. Les plus grands Vaiſſeaux paſſent ſans danger dans l'intervalle.

Situation & étendue.

SUPPLEMENT. Sa longueur du Sud-Oueſt au Nord-Eſt n'eſt pas moins de vingt-cinq lieuës: mais elle eſt fort irrégulière dans ſa largeur; car elle eſt compoſée de deux Péninſules, jointes par un Iſthme qui n'eſt large que de quatre lieuës. Son circuit eſt d'environ ſoixante-dix lieuës, à cauſe des deux Golphes (*q*) qui ſont formés par l'Iſthme; cette Deſcription eſt conforme à celle de nos Cartes.

Villes de Fuerte-Ventura.

DAPPER dit que Fuerte-Ventura a trois Villes ſur les Côtes; *Lanagla*; *Tarafalo* & *Pozzo-Negro*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Oueſt, dont on vante la bonté. Entre cette Iſle & celle de Lancerota, les

(*n*) Ce récit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté juſqu'ici des Guanches. [Mais les Voyageurs modernes parlent ſi peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'eſt éteinte, ou qu'elle eſt fort diminuée.]

(*o*) D'autres écrivent *Forte Ventura*.

(*p*) La Partie du Sud eſt à 28, & la Partie du Nord à 29.

(*q*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.

Digitized by Google

GEZIGT van de PIEK van KANARIE, op XXXIV MYLEN ten NOORD WESTE.
1. 't Eiland GOMERA, 't geen zig op XLV MYLEN, als een KLYNE-WOLK vertoond.
2. TENERIFFA. 3. De PIEK. 4. Gedeelte van GROOT-KANARIE.

GEZIGT van de PIEK, boven de WEST-ZYDE van GOMERA,
op XV MYLEN Afstand. 5. De PIEK. 6. 't Eiland GOMERA.

I. V. Sichem direx.

les plus nombreuſes Flottes peuvent trouver (*r*) une retraite ſûre & commode; mais la Côte eſt dangereuſe au Nord-Eſt, & la mer y bat furieuſement contre une multitude de rocs. SCORY. 1600.

(*r*) Hawkins, *ubi ſup.* pag. 24.

§. IV.

Trois Voyages au ſommet du Pic de Ténérife, avec des obſervations ſur l'origine des Guanches, & ſur les Caves des Morts.

Remarques préliminaires ſur les Auteurs de ces Relations.

IL manque tant de circonſtances aux anciennes deſcriptions du Pic de Ténérife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici raſſemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui ſont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les ſeuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal éxact de ce voyage. La première eſt du Chevalier Scory, Homme de ſçavoir, qui a fait ſur l'Iſle de Ténérife & ſur le Pic, des obſervations, dont Purchaſs a publié l'Extrait (*a*). Mais cet Editeur en ayant négligé la datte, on eſt réduit à ſuppoſer (*b*) qu'elles ſont de l'année 1600. L'Extrait eſt compoſé 1°. d'un voyage au Pic & des obſervations de l'Auteur. 2°. de ſes Remarques ſur la nature du terroir de Ténérife, & ſur ſes productions. 3°. d'un détail ſur les anciens Habitans de l'Iſle. 4°. d'une Deſcription de Laguna. Le ſecond & le dernier de ces articles ont déja trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la deſcription de Nicols. Les deux autres vont entrer ici; mais il faut obſerver que Purchaſs ſuivant ſa méthode ordinaire, qui eſt de mutiler groſſièrement ſes meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier; de ſorte qu'on ignore à quoi le reſte avoit rapport.

LE ſecond voyage au Pic eſt inſéré dans l'Hiſtoire de la Société Royale de Londres (*c*) par le Docteur Sprat, enſuite Evêque de Rocheſter: elle y eſt ſans nom d'Auteur & ſans datte; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonſtances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troiſième voyage eſt de M. Edens, qui le fit en 1715, & qui a conſenti que ſa Relation fut inſérée (*d*) dans les Tranſactions de la Société Royale. Comme ces trois piéces ſont extrêmement curieuſes, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici ſéparément; & pour n'y laiſſer rien à deſirer, on y joindra pluſieurs obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de Ténérife, communiquées par l'Auteur de la ſeconde Relation.

Deſcription du Pic de Ténérife, & Recherches ſur les Guanches.

LA fameuſe montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Ténérife, cauſe une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend

(*a*) Voyez *Pilgrim.* pag. 785.

(*b*) Il eſt certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canarles en 1582, mais il paroît enſuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(*c*) Publié pour la première fois en 1667, *in* 4°. 200. pages.

(*d*) Nombre 345, pag. 317; & dans l'Abrégé des *Jones*, Vol. V. Part. II. pag. 147.

SCORY. 1600.

étend ſa baſe juſqu'à (*e*) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demies de chemin juſqu'au ſommet. Quoiqu'elle paroiſſe ſe terminer en pointe fort aigue, comme un pain de ſucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de reſſemblance; elle eſt plate néanmoins, à l'extrémité, dans l'étendue de plus d'un arpent. Le centre de cet eſpace eſt un gouffre d'où il s'élance de groſſes pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant ſept lieuës ſur des Mules ou ſur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun eſt obligé de porter ſes proviſions de vivres.

Manière de monter au Pic de Ténériſe.

LE dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, eſt orné des meilleurs arbres de toutes les eſpéces; & le terrein eſt même arroſé de petits ruiſſeaux ſortant de leurs ſources, qui venant à ſe joindre, deſcendent juſqu'à la mer en larges torrens, ſurtout lorſqu'il arrive quelque pluye violente qui les groſſit. Quand on eſt au milieu du chemin, le froid devient inſupportable; & l'on eſt forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour ſeulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieuës du ſommet, où la chaleur n'eſt pas moins (*f*) extrême qu'au fond de la Vallée; ainſi par une raiſon toute oppoſée on eſt obligé de marcher du côté du Nord, & ſeulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage eſt le cœur de l'Eté, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au ſommet vers la fin de la nuit, on peut y paſſer quelques heures; mais il eſt impoſſible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Eſt, des vapeurs ſi ardentes qu'on les croiroit ſorties d'un four enflamé.

On ne peut s'arrêter long-tems au ſommet.

Le Soleil paroît tourner ſur ſon centre.

IL eſt remarquable que du ſommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorſqu'il eſt monté ſur l'horiſon, que lorſqu'on le voit au-deſſous de ſoi, & qu'il ſemble tourner ſur ſon centre. Le Ciel y eſt fort clair & fort ſerein. Il n'y tombe jamais de pluye, & le vent ne s'y fait jamais ſentir (*g*); on rapporte la même choſe du Mont Olympe. Quoique l'Iſle ſoit ſi remplie de Rochers qu'on en compte juſqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, diviſée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'eſt au fond que les nuées, qu'on a pluſieurs milles (*h*) au-deſſous de ſoi.

TOUTE la partie d'en haut eſt ouverte & ſtérile, ſans aucune apparence d'arbre ou de buiſſon. Il en ſort du côté du Sud pluſieurs ruiſſeaux de ſouffre qui deſcendent dans la région de la neige: auſſi paroît-elle entremêlée dans pluſieurs endroits de veines de ſouffre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Eté. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaiſſeau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuſe groſſeur; auſſi les Eſpagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*, [dans lequel on fait bouillir toutes les

Ruiſſeaux de ſouffre.

Proviſions

(*e*) Ville Maritime, au côté Nord-Oueſt de l'Iſle, & au Sud d'Oratava.

(*f*) Elle pouvoit venir alors de quelque effervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur exceſſive.

(*g*) D'autres ont trouvé au ſommet, du vent & du froid. Scory eſt le ſeul qui parle de ce tournoyement du Soleil, [& de ces vapeurs ardentes, qui viennent du côté de l'Eſt].

(*h*) Dans l'Anglois il y a *pluſieurs furlongs*, ce ſont des meſures de chemin, dont huit ſont un mille. R. d. E.

Digitized by Google

Proviſions de l'Enfer.] Mais les Naturels de l'Iſle étoient perſuadés ſérieuſement que c'eſt l'Enfer, & que les ames des méchans y faiſoient leur ſéjour, pour être tourmentées ſans ceſſe, tandis que celles des bons habitoient l'agréable Vallée, où l'on a bâti la Ville de Laguna: en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air ſoit plus douce, ni de perſpective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine, [qui eſt arroſée par quantité de ruiſſeaux formés par la réunion de divers filets d'eau, qui deſcendent des montagnes.]

SCORY. 1600.

Idée des anciens Habitans.

ON connoît peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des Eſpagnols; ils le ſont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas ceſſé de ſubſiſter dans la Ville de Candelaria, reſſemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, [Gentilhomme François,] qui découvrit le premier leurs Iſles, les repréſente (*i*) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu; mais au contraire le Chevalier Scory aſſûre qu'ils reconnoiſſoient un pouvoir ſuprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Achuhuchumar, Achguaya-xerax, qui ſignifient le plus grand, le plus ſublime, le conſervateur de tout ce qui éxiſte. Lorſqu'ils manquoient de pluye, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des Saiſons & par quelqu'autre diſgrace, ils conduiſoient leurs moutons & leurs chèvres dans un lieu deſtiné aux éxercices de Religion; & ſevrant ce jour-là les petits du lait de leurs mères, ils tiroient du ſang à tous leurs Troupeaux, dans l'opinion, que c'étoit le moyen d'appaiſer la colère divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'Immortalité & d'une punition future du crime, puiſqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'Enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayotta; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils euſſent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

Origine des Guanches.

Sacrifice fort ſingulier.

DANS les affaires civiles, ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils ſe reconnoiſſoient les Vaſſaux; & le ſerment de leur ſoûmiſſion ſe renouvelloit à leur mariage. Le droit de ſucceſſion étoit établi parmi eux, ſans y admettre les Bâtards: ils avoient un certain nombre de Loix, auxquelles ils faiſoient profeſſion d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature: on en voit encore un très-grand nombre, [entre leſquelles on croit diſtinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation.] L'Iſle de Ténérife fut gouvernée long-tems par un ſeul Roi, qui portoit le nom d'*Aldexe*: enſuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conſpiré contre leur Père, diviſèrent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Frères. Ils s'éleva, entr'eux & leurs Succeſſeurs, des guerres qui affoiblirent inſenſiblement la Nation; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injuſtices mutuelles conſiſtoient à ſe dérober des beſtiaux, particulièrement des Chèvres mouchetées, dont ils faiſoient beaucoup d'eſtime, [& qu'ils regardoient

Leur Gouvernement civil.

Cauſe de leurs guerres.

(*i*) Ce n'eſt pas le ſeul éxemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont repréſenté comme Athée, & qu'on a trouvé dans la ſuite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injuſtice. [Peut-être n'y a-t-il aucune Nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui ne croye pas en un Etre ſuprême. Cette croyance ſe répand par-tout où il y a la moindre lueur de raiſon.]

Scory. 1600. doient comme des animaux ſacrés:] il y a beaucoup de reſſemblance, pour la taille & la couleur, entre leurs Chèvres & les Daims d'Angleterre.

Leurs Mariages. Ils avoient une forme établie pour les Mariages: elle conſiſtoit à demander le conſentement des Pères avec quelques cérémonies; mais après l'avoir obtenu, il y avoit peu de formalités pour la conſommation: auſſi des liens ſi faciles ſe rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer ſucceſſivement pluſieurs autres, avec cette reſtriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce paſſoient pour illégitimes: le Roi ſeul étoit éxempt de cette loi, en faveur de la ſucceſſion; il avoit droit ſous le même prétexte d'épouſer ſa Sœur. A la naiſſance d'un enfant, une femme choiſie pour cet office lui verſoit de l'eau ſur la tête; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une ſorte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouſer un homme de la même race.

Exercices de leurs jeuneſſes. Les Jeunes-gens s'éxerçoient à ſauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais ſur-tout à la danſe, dont ils ſont encore aujourd'hui leur plaiſir & leur gloire. La vertu & l'honnête ſimplicité étoient en ſi haute recommandation parmi eux, que, par une loi inviolable, ceux qui faiſoient quelque violence à une femme, étoient punis de mort.

Géans. La plûpart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne compléxion. Il s'y trouvoit quelquefois des Géans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & ſon corps, qui fut trouvé dans la caverne ſépulchrale des Rois de Guymur, de la race deſquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'Iſle, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, ſur-tout les Femmes, qui avoient auſſi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une caſaque courte de peau d'agneau, ſans manches & ſans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les Femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette caſaque ſe nommoit *Tomarce*; mais la modeſtie leur y faiſoient joindre une autre robe de peau, qui deſcendoit par deſſous, juſqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indécence pour leur ſéxe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les enſeveliſſoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (*k*).

Habillement des Guanches.

Leurs Alimens. Pour Alimens, les Guanches ſemoient de l'orge & des fèves; le froment leur étoit inconnu. Ils faiſoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en uſe en Eſpagne, ils en tiroient la farine, pour en compoſer une ſorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'eſt ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faiſoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chèvre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Il s'aſſembloient alors, pour joindre d'autres réjouiſſances à la bonne chère. Leur Roi, qui préſidoit à ces aſſemblées, diſtribuoit de ſa propre main trois Chèvres à chaque bande, compoſée de vingt Guanches, & du Giffio

(*k*) L'article qui regarde la ſépulture des Morts, & toutes les cérémonies des cavernes ſépulchrales eſt renvoyé à la fin de la troiſième Relation. [Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds paroît une éxagération.]

Giffio à proportion: après quoi toutes les bandes venoient ſucceſſivement devant le Monarque, & montroient leur habileté [à ſauter, à courir, à luter, à lancer le javelot, à danſer, &] dans tous les éxercices dont l'uſage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armiſtice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverſer le Pays de leurs ennemis; & ſouvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des feſtins mutuels avec un parfait oubli de toutes ſortes de reſſentimens. Dans la ſaiſon d'enſemencer les terres, le Roi faiſoit des lots de chaque canton, & les diſtribuoit entre les Hommes. On ſe ſervoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles myſtérieuſes en y jettant la ſemence; tous les ouvrages domeſtiques étoient le partage des Femmes.

Scory. 1600. Leurs Fêtes.

Ils ont une ſorte de fruit qu'ils nomment Mozan, de la groſſeur d'un pois: il eſt d'abord très-verd; enſuite rougiſſant à meſure qu'il meurit, il devient enfin très-noir. On le compareroit à nos groſeilles noires, s'il n'étoit d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en ſucent que le jus [qu'ils nomment Joya:] Ils en font une eſpéce de miel, qu'il appellent Chacerguen. Le Mozan ſe cueille fort meur: on le laiſſe ſécher au ſoleil pendant ſept ou huit jours; enſuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce qu'il s'épaiſſiſſe en ſyrop. C'eſt la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont auſſi l'uſage de la ſaignée aux bras, aux temples & au front; mais leur lancette n'eſt qu'un cizeau (*l*) fort aigu.

Fruit qu'ils nomment Mozan, & ſon uſage.

Second Voyage au Pic de Ténérife.

Quoique le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il aſſûre que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes-gens, dont le témoignage ne ſouffre aucune exception. Après s'être pourvûs d'un Guide, de Chevaux & de Domeſtiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Ténérife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arrivèrent à huit heures du matin au pied de la Montagne (*m*), où ils s'arrêtèrent ſous un grand Pin, pour s'y rafraîchir juſqu'à deux heures après-midi; enſuite continuant leur chemin au travers de pluſieurs montagnes ſabloneuſes & ſtériles, ſans y trouver un ſeul arbre, ils eurent beaucoup à ſouffrir de la chaleur juſqu'au pied du Pic, où ils ne trouvèrent pour abri que de gros Rochers, qui ſembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

Anonyme. 1652. Départ d'Oratava.

A ſix heures du ſoir ils commencèrent à monter le (*n*) Pic; mais après avoir marché l'eſpace d'un mille, ils trouvèrent le chemin ſi difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laiſſer derrière eux avec leurs Domeſtiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs reſſentirent des foibleſſes & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomiſſemens

Les Voyageurs reſſentent des foibleſſes & des tranchées.

(*l*) *Angl.* qu'un caillou. R. d. E.

(*m*) *Angl.* au ſommet de la première montagne qui eſt vers le Pic. R. d. E.

(*n*) On l'appelle proprement *Teitbe*, *Teyde* & *Terraira*. [C'eſt par excellence qu'on le nomme ſimplement le Pic de Ténérife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage ſe fait d'un côté du Pic différent de l'autre.]

ANONYME. 1652. vomiſſemens & des tranchées; mais ce qui parut encore plus ſurprenant, le crin des chevaux ſe dreſſa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barrils, ils le trouvèrent ſi froid qu'ils n'en purent boire ſans l'avoir fait chauffer: cependant l'air étoit calme & modéré; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint ſi violent & ſi froid, qu'étant forcés de s'arrêter ſous les roes, ils y allumèrent de grands feux pendant toute la nuit.

ILS recommencèrent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'eſpace d'un mille, un des Voyageurs ſe trouva ſi mal qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reſte de la Compagnie continua ſa marche juſqu'au pain de ſucre, [c'eſt-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme.] La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combatre fut le ſable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des ſouliers, dont la ſemelle étoit plus large d'un doigt que le cuir ſupérieur: ils gagnèrent avec beaucoup de peine le deſſus des Rochers noirs, qui eſt plat comme un pavé. Comme il ne leur reſtoit plus qu'un mille juſqu'au ſommet, ils ſentirent redoubler leur courage; & ſans être tentés de ſe repoſer, ils gagnèrent enfin le ſommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée auſſi épaiſſe qu'elle leur avoit paru d'en bas; mais ils n'y ſentirent que des exhalaiſons aſſez chaudes, dont l'odeur étoit celle du ſoufre, [& qui les incommodoient fort au viſage.]

Souliers pour marcher dans le ſable.

Sommet du Pic, & ce qu'on y trouve.

DANS la dernière partie de leur marche, ils ne s'étoient apperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux; mais ils le trouvèrent ſi violent au ſommet, qu'ayant voulu commencer par boire la ſanté du Roi, & faire une décharge de leurs fuſils, à peine pouvoient-ils ſe ſoûtenir. Ils avoient beſoin de réparer leurs forces, que la fatigue avoit épuiſées. Leur ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouvèrent ſans force; le vin au contraire leur parut plus vif & plus ſpiritueux qu'auparavant.

Forme & qualités de la Chaudière.

LE ſommet du Pic, ſur lequel ils étoient, ſert comme de bord au fameux gouffre que les Eſpagnols appellent *Caldera*: Ils jugérent que l'ouverture peut avoir une portée de mouſquet de diamétre; & qu'elle s'étend vers le fond l'eſpace d'environ quatre-vingt verges. Sa Forme eſt celle d'un entonnoir; ſes bords ſont couverts de petites pierres tendres (*o*), mêlées de ſouffre & de ſable, entre leſquelles il s'éxhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui ſont ſi dangereuſes, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre aſſez groſſe, faillit d'être ſuffoqué. Les Pierres mêmes ſont ſi chaudes qu'on ne peut y toucher ſans précaution. Perſonne n'òſa deſcendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrain s'enfonçant ſous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les riſques, & qu'étant parvenus juſqu'au fond ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une eſpèce de ſouffre clair, qui paroît comme du ſel ſur les pierres.

Ce qu'on découvre du ſommet du Pic.

DU haut de cette célébre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en eſt à quatorze lieuës; l'Iſle de Palma qui en eſt éloignée de dix-huit, celle de Goméra qui n'en eſt qu'à ſept lieuës, & celle de

(*o*) *Angl.* de petites pierres détachées. R. d. E.

de Ferro à plus de vingt; mais leur vûe s'étendoit à l'infini ſur la ſurface de l'Océan, & l'on en doit juger par une ſimple remarque: c'eſt que la diſtance de Ténérife à Gomera, qui eſt de ſept lieuës, ne paroiſſoit pas plus grande que la largeur de la Tamiſe. ANONYME. 1652.

AUSSI-TÔT que le Soleil parut à l'Horiſon, l'ombre du Pic parut couvrir non-ſeulement l'Iſle de Ténérife & celle de Gomera, mais toute la Mer, auſſi loin que les yeux pouvoient s'étendre; & la pointe du Mont ſembloit tourner diſtinctement (*p*), & ſe peindre en noir dans les airs. Lorſque le Soleil eût acquis un peu d'élévation, les nuées ſe formèrent ſi vîte qu'elles firent perdre tout-d'un-coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Iſle de Ténérife, à la réſerve de quelques pointes des montagnes voiſines qui ſembloient percer au travers. Nos obſervateurs ne pûrent ſçavoir ſi ces nuées s'élèvent quelquefois au-deſſus du Pic même; mais quand on eſt au-deſſous, on s'imagineroit qu'elles ſont ſuſpendues ſur la pointe, ou plûtôt qu'elles l'enveloppent; & cette apparence eſt conſtante pendant les vents de Nord-Oueſt: c'eſt ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognoſtic certain de quelque tempête. Effets du Soleil dans ce lieu.

UN des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au ſommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert ſous un roc, pour ſe garantir de la fraîcheur de l'air, il s'apperçut bientôt que ſes habits étoient fort humides; il jetta les yeux autour de lui, & ſa ſurpriſe fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des rocs. Il remarqua auſſi que du ſommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui ſe raſſemblent ou qui ſe diſperſent ſuivant la facilité qu'elles trouvent à leur paſſage. Humidité au ſommet du Pic.

APRÈS avoir paſſé quelque tems au ſommet du Pic, les Anglois deſcendirent par une route ſabloneuſe juſqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de ſucre; & comme elle eſt ſi roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur cauſa de l'admiration: ſa forme eſt celle d'un four, dont l'ouverture ſeroit au ſommet. Ils eurent la curioſité d'y deſcendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domeſtiques. La profondeur de cette cave eſt de dix verges, & ſa largeur de quinze. En deſcendant, ils furent obligés de s'arrêter ſur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui eſt directement au-deſſous de l'ouverture de la cave. Il a ſix braſſes de profondeur, ſans que les Anglois puſſent juger ſi c'eſt une ſource d'eau vive, ou l'aſſemblage de la neige fondue, ou la diſtillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons ſuſpendus, qui deſcendent juſqu'au tas de neige, dont le fond eſt rempli; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid quittèrent ce lieu pour continuer de deſcendre. Ils arrivèrent à Oratava, vers cinq heures du ſoir, le viſage ſi rouge & ſi cuiſant, que pour ſe rafraîchir, ils furent obligés de ſe faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs. Cave ou Grotte ſinguliére.

LA

(*p*) *Angl.* & vers le bord de l'horizon, la pointe du mont ſembloit ſe relever diſtinctement. R. d. E.

ANONYME. 1652. Hauteur du Pic, ſa ſtérilité.

LA hauteur perpendiculaire du Pic eſt d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, de buiſſons [ni d'arbres, excepté de Pins;] mais au milieu du ſable blanc, ils remarquèrent une plante qui a quelque reſſemblance avec le Jonc (*q*). Près du lieu où ils avoient paſſé la nuit, ils découvrirent auſſi pluſieurs de ces Cannes quarrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols: leur racine a preſqu'un demi-pied de largeur, & les ſcions ſont hauts de ſept à huit pieds. Ils portent au ſommet un petit fruit rouge, qui rend, en le preſſant, une ſorte de lait ſi venimeux, que ſi l'on en diſtille ſur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber auſſi-tôt le poil. Il s'en trouva de ſecs, dont les Anglois ſe ſervirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'eſt pas propre au Pic de Ténérife. Elle croît dans toutes les parties de l'Iſle, & quelques Naturaliſtes la prennent pour une eſpèce d'Euphorbium.

Eſpèce d'Euphorbium.

Troiſième Voyage au Pic de Ténérife, par M. Edens.

EDENS. 1715.

LE MARDI 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du ſoir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domeſtiques & des chevaux pour le tranſport de leurs proviſions, partit du Port d'Oratava: leur Guide étoit le même qui en avoit ſervi depuis pluſieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

Départ d'Oratava.

ILS arrivèrent avant minuit à la Ville d'Oratava (*r*), qui eſt à deux milles du Port; & ſuivant les inſtructions du Guide, ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Détail de la route.

LE jour ſuivant, à une heure du matin, ils s'avancèrent juſqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. Delà, ſuivant le pied de la montagne, ils gagnèrent une plaine que les Eſpagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'eſt-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le ſuppoſe, d'un trou très-profond qu'on trouve un peu plus loin ſur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui deſcend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aiſés, ils arrivèrent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Eſpagnols appellent *la Cruz de la Solera*, [& qui eſt faite d'une piéce de Solera, c'eſt-à-dire d'une longue perche, qui a un trou à chacun de ſes bouts. Les Eſpagnols s'en ſervent pour trainer du bois qu'ils attachent à une extrémité, tandis que des bœufs ſont attelés à l'autre. On dit que cette croix a été miſe dans cet endroit, parce que quelqu'un y a été tué.] Delà nos Voyageurs apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils euſſent monté preſque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

UN

(*q*) *Angl.* Ils remarquèrent une ſorte de Genets fort touffus. R. d. E.

(*r*) La Ville & le Port ſont ſur la Côte du Nord.

EDENS. 1715.

UN demi-mille plus loin, ils ſe trouvèrent ſur le dos d'une montagne fort rude & fort eſcarpée, qui ſe nomme *Caravalla*; nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'obſerver; Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la manière dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui reſſemble à la partie d'avant d'une Caravelle (*s*), on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent pluſieurs ruiſſeaux de ſouffre enflamé, qui deſcendoient de la montagne en ſerpentant (*t*), & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le ſouffre avoit commencé à s'enflamer. Ils eurent le même ſpectacle la nuit ſuivante, lorſqu'ils ſe retirèrent ſous les rocs pour s'y repoſer; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient enſuite ces ruiſſeaux ardens (*v*).

Quantité de pins ſur les montagnes.

Ruiſſeaux de ſouffre enflamé.

VERS cinq heures du ſoir ils arrivèrent au ſommet de la Montagne, où ils trouvèrent un fort gros arbre, que les Eſpagnols appellent *el Pino de la Merienda*, c'eſt-à-dire, l'arbre de la Colation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de térébentine. Nos Anglois en allumèrent un grand, à peu de diſtance, & s'arrêtèrent pour ſe rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux déſerts & ſabloneux. Depuis cet endroit juſqu'aſſez près du Pain de ſucre, on eſt fort incommodé par l'abondance du ſable.

Lapins qui habitent ces lieux.

ILS ſe remirent en marche vers ſix heures; & trois quarts d'heure après ils arrivèrent à *Portillo*, c'eſt-à-dire, à l'ouverture de pluſieurs grands rocs, d'où ils recommencèrent à découvrir le Pic, qui ne leur paroiſſoit plus qu'à deux lieuës & demie d'eux. Leur Guide les aſſûra qu'ils étoient à la même diſtance du Port. Mais le Pic ne ceſſoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A ſept heures & demie, ils arrivèrent à *las Faldas*, c'eſt-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, juſqu'à la Stancha, qui n'eſt qu'à un quart de mille du pain de ſucre, ils eurent à marcher ſur de petites pierres ſi mobiles, que les chevaux y enfonçoient juſqu'au-deſſus du pied. La couche en devoit être fort épaiſſe, puiſque l'Auteur y fit un grand trou ſans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort mobiles.

A meſure qu'on s'approche du Pain de ſucre, on voit quantité de grands rocs diſperſés, qui, ſuivant le récit du Guide, ont été précipités du ſommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve auſſi des tas, qui ont plus de ſoixante toiſes (*x*) de longueur; & l'Auteur obſerve que plus ils ſont loin du pied du Pic, plus ils reſſemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui ſont moins éloignés paroiſſent plus noirs & plus ſolides. Il y en a même qui ont la couleur du cailloux, avec une ſorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été altérés par le feu: au lieu que la plûpart des autres tirent beaucoup ſur le charbon de forge; ce qui ne laiſſe pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent,

Effets des Volcans.

☞(*s*) L'Auteur remarque qu'une Caravelle eſt un Bâtiment de ſtructure antique, & qui étoit fort en uſage autrefois en Eſpagne. Elle eſt mal façonnée de tous côtés; ſa proue eſt aigue; ſes mâts panchent en avant; ſes voiles ſont triangulaires; & reçoivent mieux le vent que les autres, mais elles ne ſont pas ſi commodes à manier.

(*t*) *Angl.* Ils virent à une hauteur peu conſidérable dans l'Air, du ſouffre enflamé comme une fuſée, qui retomba en forme de rayons de feu. R. d. E.

(*v*) *Angl.* mais ils ne purent remarquer ſi ces Feux produiſoient quelque bruit. R. d. E.

(*x*) *Angl.* ſoixante verges. R. d. E.

EDENS. 1715.

nent, ils n'ayent ſouffert les impreſſions d'une ardente chaleur. [Il y en a quelques-uns qui ſont pouſſés hors de la Caldera, ou du Goufre, qui eſt au haut du Pie, & d'autres ſortent d'une Cave ou Citerne qu'on voit en y allant, & (y) que quelques Voyageurs ont cru n'avoir point de fond.]

La Stancha, où les Voyageurs paſſent la nuit.

A neuf heures, les Voyageurs arrivèrent à la Stancha, un quart de mille au-deſſus du pied du Pie, au côté de l'Eſt. Ils y trouvèrent trois ou quatre grands roes, durs & noirs, qui s'avancent aſſez pour mettre pluſieurs perſonnes à couvert. Ils placèrent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-mêmes une retraite commode, ils commencèrent par ſe livrer tranquillement au ſommeil. Enſuite leurs gens préparèrent diverſes ſortes de viandes qu'ils avoient apportées. Comme leur deſſein étoit de ſe repoſer pendant tout le jour, Edens profita du tems pour obſerver mille objets qui le frappoient d'admiration. A l'Eſt du Pie, on voit à quatre ou cinq milles de diſtance pluſieurs montagnes, qui s'appellent *Malpeſſes*; & plus loin au Sud, celle qui porte le nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans, comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puiſſe douter, à la vûe des roes noirs & des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui reſſemblent à tout ce qu'on rencontre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réfléxions d'Edens, rien n'eſt comparable à cet amas confus de débris entaſſés les uns ſur les autres, qui peuvent paſſer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer à dormir; mais étant repoſés de la fatigue qui les avoit forcés d'abord au ſommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit ſi peu commode; & leur unique reſſource fut de jouër aux cartes pendant le reſte de l'après-midi; [tandis que Edens s'amuſoit plus agréablement à contempler les différens objets qui s'offroient à ſa vûe.] Vers ſix heures du ſoir, ils découvrirent la grande Canarie, qu'ils avoient à l'Eſt quart au Nord.

Les Voyageurs ne peuvent dormir.

LA faim redevint ſi preſſante, qu'on fit un ſecond repas avant neuf heures. Chacun ſe promit enſuite de pouvoir dormir ſous le rocher. On ſe fit des lits avec les habits, & l'on choiſit des pierres pour oreillers. Mais il fut impoſſible de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en approchoient. D'autres étoient perſécutés par les mouches, avec un extrême étonnement d'en trouver un ſi grand nombre dans un lieu où l'air eſt ſi rude & ſi perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y ſont attirées par les chèvres, qui grimpent quelquefois ſur ces roes; d'autant plus que dans une caverne fort proche du ſommet de la montagne, il trouva une chèvre morte. Elle n'avoit pû monter ſi haut ſans beaucoup de peine; & s'étant ſans doute échauffée dans ſa marche, le froid l'avoit ſaiſie juſqu'à lui cauſer la mort. A moins qu'on ne veuille ſuppoſer qu'elle étoit morte de [faim, ou peut-être] de quelque vapeur ſulphureuſe qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus probable, parce que l'Auteur ajoûte qu'elle s'étoit ſéchée juſqu'à tomber preſqu'en poudre. Enfin le Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on ſe remit en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit plus

Ils ſont ſurpris de trouver beaucoup de mouches.

(y) C'eſt la Cave qui eſt ſituée au pied du Pain de ſucre, & dont il eſt parlé dans le Journal précédent.

plus de mener les chevaux, on laiſſa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

EDENS. 1715.

ENTRE la Stancha & le ſommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La première eſt parſemée de petits cailloux, ſur leſquels il eſt aiſé de gliſſer. L'autre n'eſt qu'un amas monſtrueux de groſſes pierres, qui ne tiennent à la terre que par leur poids, & qui ſont mêlées avec beaucoup de confuſion. Après s'être repoſés pluſieurs fois, les Voyageurs arrivèrent au ſommet de la première montagne, où ils prirent quelques rafraîchiſſemens. Enſuite ils commencèrent à monter la ſeconde, qui eſt plus haute que la première, mais plus ſûre pour la marche, parce que la groſſeur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en eſſuyèrent pas moins de fatigue pendant une groſſe demi-heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de ſucre, qui leur avoit été caché par l'interpoſition des deux montagnes.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

AU ſommet de la ſeconde, ils trouvèrent le chemin aſſez uni, dans l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au pied du Pain de ſucre, où regardant leurs montres, ils furent ſurpris qu'il fût déja trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune ſe faiſoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient ſur la mer des tas de nuées, qui paroiſſoient au-deſſous d'eux comme une Vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent aſſez frais au Sud-Eſt quart au Sud où il demeura preſque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demi-heure qu'ils furent aſſis au pied du Pain de ſucre, ils virent ſortir en pluſieurs endroits une vapeur ſemblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages diſparoiſſoit bientôt & faiſoit place à d'autres petits tourbillons qui ſuivoient les premiers. A trois heures & demie, ils ſe remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelqu'autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au ſommet dans l'eſpace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reſte de la Compagnie n'y arrivèrent qu'à quatre heures.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de ſucre.

LE ſommet du Pic eſt un Ovale, dont le plus long diamétre s'étend du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Sud-Eſt. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toiſes (z) de longueur, ſur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand goufre, qu'on a nommé *Caldera*, c'eſt-à-dire la Chaudière, dont la partie la plus profonde eſt au Sud. Il eſt aſſez eſcarpé ſur tous ſes bords; & dans quelques endroits il ne l'eſt pas moins que la deſcente du Pain de ſucre. Toute la Compagnie deſcendit juſqu'au fond, où elle trouva vers quarante toiſes (a) de profondeur, des pierres ſi groſſes que pluſieurs ſurpaſſoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la Chaudière, peut ſe paîtrir comme une ſorte de pâte; & ſi on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on eſt ſurpris de la voir brûler comme du ſouffre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorſqu'on y leve une pierre on y voit du ſouffre attaché. Au-deſſus des trous d'où l'on voit ſortir de la fumée, la chaleur eſt ſi ardente qu'il eſt impoſſible d'y tenir long-tems la main. La cave, où Edens trouva une chèvre morte, eſt au Nord-Eſt quart à l'Eſt, dans l'enceinte du ſommet. Le Guide l'aſſûra qu'il s'y diſtilloit ſouvent du véritable eſprit de ſouffre; mais ce Phénoméne ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y paſſèrent.

Forme & étendue du ſommet du Pic.

Goufre nommé Caldera.

Diverſes obſervations ſur le Pic.

EDENS

(z) *Angl.* cent-quarante Verges. R. d. E. (a) *Angl.* quarante Verges. R. d. E.

EDENS. 1715.

EDENS obſerve que c'eſt une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de quelques Relations, que la reſpiration ſoit difficile au ſommet du Pic: il rend témoignage qu'il n'y reſpira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air auſſi froid qu'il l'eut jamais reſſenti en Angleterre dans les plus rudes Hyvers. A peine put-il demeurer ſans ſes gants. Il tomba une roſée ſi abondante que tout le monde eut ſes habits mouillés. Cependant le Ciel ne ceſſa point d'être fort ſerein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent ſur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit juſqu'à l'Iſle de Gomera; & celle du ſommet leur paroiſſoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de ſucre. Mais les nuées étant aſſez épaiſſes autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Iſles que la grande Canarie & Gomera.

Cave ou Citerne qu'Edens trouve à ſon retour.

A ſix heures du matin, ils penſèrent à partir pour retourner ſur leurs traces. A ſept heures, ils arrivèrent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui paſſe pour être ſans fond. Leur Guide les aſſûra que c'étoit une erreur, & que ſept ou huit ans auparavant, il l'avoit vûe à ſec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne peut avoir trente-cinq braſſes de long ſur douze de large, & que ſa profondeur ordinaire eſt d'environ quatorze braſſes. Elle a ſur ſes bords une matière blanche, que les Anglois, ſur la foi de leur Guide, prirent pour du ſalpêtre. Il s'y trouvoit auſſi dans pluſieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de ſucre. Mais il n'en avoit jamais bû de ſi froide. [A l'entrée de la Caverne, la glace étoit rompue, & faiſoit voir les pierres qui étoient au fond.] Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginèrent que l'eau couloit dans la citerne.

Caverne ſépulchrale.

TROIS ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de ſquelletes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur ſi extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Géans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne (*b*).

LE 15 d'Août, ils rentrèrent à ſix heures du ſoir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

Conjecture ſur l'origine du Pic, avec la Deſcription de la Cave des Morts, & des Momies de l'Iſle Ténérife.

ANONYME. 1652. A qui l'on doit ces obſervations.

L'AUTEUR de la ſeconde Relation du Pic, y joint un détail curieux ſur l'Iſle de Ténérife, & ſur les Habitans. Elle n'eſt pas ſon ouvrage; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vêcu vingt ans dans cette Iſle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverſes remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réſervé ce qui concerne l'Hiſtoire naturelle de l'Iſle, & les Momies qu'on y a trouvées,

(*b*) C'eſt apparemment une de ces Caves ou Grottes qu'on a déja vûes dans l'article précédent, [& où les Guanches mettoient leurs morts.]

vées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curioſité que le Pic même.

ANONYME. 1652.

L'OPINION du Médecin, ou du Marchand, eſt que tout le terroir de Ténérife étant imprégné de ſouffre, a pris feu dans (c) les anciens tems; & que l'Iſle entière, ou la plus grande partie, a ſauté tout-à-la-fois. Alors ſont ſortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vaſtes rocs, qui paroiſſent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Iſle; mais particulièrement dans la partie du Sud-Oueſt: & ſuivant les mêmes idées, la plus grande partie du ſouffre s'étant trouvée au centre de l'Iſle a ſoulevé le Pic à cette hauteur prodigieuſe qui fait (d) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur eſt perſuadé que ceux qui obſerveront attentivement, ſur les lieux, la ſituation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout-d'un-coup dans ſon opinion; car ces grandes maſſes ſont couchées autour du Pic, à trois ou quatre milles de diſtance, l'une ſur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du ſouffre, a crevé tout-d'un-coup, pour vomir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par deſſus les autres, ſur-tout vers le Sud-Oueſt; car dans cette partie de l'Iſle, depuis le ſommet du Pic juſqu'à la Côte, on voit non-ſeulement de vaſtes amas de ces rocs brûlés, mais juſqu'aux traces d'une infinité de fleuves de ſouffre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir, que la ſtérilité paroît ſon partage éternel. Du côté du Nord on ne voit preſqu'aucun rocher.

Explication phyſique des apparences du Pic & des environs.

L'AUTEUR conçoit que dans le tems de la grande éruption, il ſortit du fourneau pluſieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces ſur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particulièrement dans les *Azulcios*, qui ſont de hautes montagnes de cette partie Sud-Oueſt, où peu de perſonnes ont pénétré. Mais l'Auteur, qui ſe vante d'avoir eu le tems & la curioſité de les viſiter, rend témoignage qu'il y a vû, dans pluſieurs endroits, de la terre blanchâtre (e), mêlée de pierres bleues, qui ſont couvertes d'une rouille jaune, ſemblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué auſſi de petites ſources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre. Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, aſſûroit qu'ayant apporté ſur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré aſſez d'or pour en faire deux groſſes bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes Occidentales, répétoit ſouvent qu'il ne doutoit pas que l'Iſle de Ténérife n'eût d'auſſi bonnes Mines que celles du Méxique & du Pérou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuillères d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuſes, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de ſafran, qui a le goût du fer.

Mines & Minéraux.

Faits qui ſervent de preuves.

LE même Ecrivain nous apprend que l'Iſle eſt remplie de ſources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait (f); & qu'à Laguna, où l'eau eſt rare, on l'épure

(c) Voyez l'Hiſtoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, pag. 204.

(d) On prétend que le Pic de St. Philippe ou de Fuégo, une des Iſles du Cap-Verd, s'eſt formé de même. Voyez le Voyage de Roberts dans ces Iſles, pag. 416.

(e) *Angl.* de la terre bleuâtre. R. d. E.

(f) L'eau qui a ce goût n'eſt pas eſtimée des Mariniers; ils la croyent mêlée d'eau de Mer.

ANONYME. 1652.

pure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plûpart des obſervations de Nicols.

Caves des morts. A quel titre l'Auteur les viſite.

A l'égard des enterremens, il raconte que ſa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des ſervices conſidérables aux Inſulaires, il obtint d'eux la liberté de viſiter leurs Cavernes ſépulchrales; ſpectacle qu'ils n'accordent à perſonne, & qu'on ne peut ſe procurer malgré eux, ſans expoſer ſa vie au dernier danger. ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs Ancêtres; & la curioſité des Etrangers paſſe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils ſont ſi fiers & ſi jaloux de leurs uſages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Eſpagnole en mariage. L'Auteur ſe trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée preſqu'uniquement par les deſcendans des anciens Guanches, eut le crédit de ſe faire conduire à leurs Caves. Ce ſont des lieux anciennement creuſés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur ſuivant la diſpoſition du terrain. Les corps y ſont couſus dans des peaux de chèvres, avec des courroyes de la même matière, & les coutures ſi égales & ſi unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe eſt exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cauſe beaucoup d'admiration, c'eſt que tous les corps y ſont preſqu'entiers; [mais ils ont perdu leur couleur & ſont un peu ridés.] On trouve également dans ceux des deux ſéxes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les lèvres, & la barbe; & juſqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre cens dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés ſur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre ſi dur, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer. ☞

Ce qu'il y trouve.

Découverte d'une cave & d'un corps.

UN jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chaſſe fort exercée dans l'Iſle de Ténérife; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & diſparut lui-même ſans qu'on pût reconnoître ſes traces. Un des Chaſſeurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des roes & des broſſailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra; mais ſa frayeur ſe fit connoître auſſi-tôt par ſes cris. Il y avoit apperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête repoſoit ſur une pierre, les pieds ſur une autre; & le corps ſur un lit de bois. Le Chaſſeur devenu plus hardi en ſe rappellant les idées qu'il avoit ſur la ſépulture des Guanches, coupa une grande piéce de la peau que le Mort avoit ſur l'eſtomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus ſouple que celle de nos meilleurs gants, & ſi éloignée de toute ſorte de corruption, que le même Chaſſeur l'employa pendant pluſieurs années à d'autres uſages. Ces cadavres ſont auſſi legers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vû quelques-uns de briſés, proteſte qu'on y diſtingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les artères, qui paroiſſent comme autant de petites cordes.

Art d'embaumer pratiqué par les Guanches.

SI l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres, une Tribu particuliére qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conſervoit comme un myſtère ſacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu compoſoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne ſe mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Iſle, la plûpart furent détruits par les Eſpagnols, & leur

Cave Sépulcrale des Guanches.

GRAF-SPELONK der GUANCHOS.

Digitized by Google

leur ſecret périt avec eux, La tradition n'a conſervé qu'un petit nombre d'in- Anonyme. 1652.
grédiens qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mêlé de graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chèvre. Ils faiſoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une eſpèce de lavande qui croît en abondance entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lara*, d'une ſubſtance gommeuſe & glutineuſe, qui ſe trouve ſur le ſommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une ſorte de *Cyclamen* ou de Truffe, la ſauge ſauvage, qui croît par-tout dans les montagnes; enfin pluſieurs autres ſimples qui faiſoient dans ce mélange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins, & le laver avec une leſcive faite d'écorce de Pins, ſéchée au Soleil pendant l'Eté, ou dans une étuve en Hyver. Cette purification étoit répétée pluſieurs fois. Enſuite on faiſoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand ſoin de la laiſſer ſécher à chaque repriſe. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entièrement pénétré les cadavres, & que la chair ſe retirant, on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorſque le corps étoit devenu extrémement leger. Alors on le coûſoit dans des peaux de chèvres, comme on l'a déja fait obſerver. Il eſt remarquable que pour éviter la dépenſe, lorſqu'il étoit queſtion des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient couſus auſſi dans des peaux, mais auxquelles on laiſſoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient ſi fines, & paſſées ſi (*g*) proprement, qu'elles ſe conſervent fort douces & fort ſouples juſqu'aujourd'hui.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui ſont les dépoſitaires d'un ſi reſpectable ſecret, & qui ne doivent jamais le révéler. Enfin l'Auteur obſerve que la grande Canarie a ſes caves comme Ténérife, & que les Morts y étoient enſevelis dans des ſacs; mais que loin de ſe conſerver ſi bien, les corps y ſont entièrement conſumés. Caves des Rois toûjours inconnues.

Les Guanches ont dans ces lieux funébres des vaſes d'une terre ſi dure qu'on ne peut venir à bout de les caſſer. Les Eſpagnols en ont trouvé dans pluſieurs caves, & [les pauvres gens] s'en ſervent au feu pour les uſages de la cuiſine.

Il ne reſte pour la perfection d'un article ſi curieux, qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (*b*) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque ſéxe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de compoſer une certaine préparation de poudres différentes [faites de genêt, d'une ſorte de pierres, d'écorce de pins,] & de pluſieurs herbes mêlées enſemble, & liées avec du beurre de chèvre, qu'après avoir lavé ſoigneuſement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les expoſant au Soleil & les tournant ſans ceſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent entièrement ſecs & roides: (le tems de cette Supplément de Scory.

(*g*) Hiſtoire de la Société Royale par Sprat, pag. 209. & ſuiv. On ne trouve rien qui puiſſe faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. [Ceux qui les font venir d'Afrique pourroient rapporter leur ſecret à la même origine, & le faire remonter même juſqu'à l'Egypte.]

(*b*) Pilgrimage de Purchaſſ, pag. 783.

ANONYME. 1652. te cérémonie régloit pour les Parens la durée du deuil) qu'enſuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chèvres, couſues enſemble avec une adreſſe & une propreté merveilleuſe; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Miniſtres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténérife avoit vû pluſieurs de ces corps, qui étoient enſevelis depuis plus de mille ans. [Cependant il n'ajoûte point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité.] Purchaſſ rend témoignage lui-même qu'il avoit vû deux de ces Momies à Londres (*i*).

(*i*) Pilgrim. de Purchaſſ pag. 783.

§. VI.

Deſcription de l'Iſle de Madère.

NICOLS. 1560. L'ISLE de Madère eſt ſituée à 32 degrés de latitude du Nord, [au Sud-Oueſt du Détroit de Gibraltar,] & à ſoixante-dix lieuës de l'Iſle Ténérife au Nord-Eſt (*a*). Elle fut découverte par un Anglois, nommé *Macham*; mais conquiſe enſuite & poſſédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres ſauvages de toutes les eſpèces, [comme Cèdres, Cyprès, Pins, &c.] dont elle étoit remplie. Cependant on fut perſuadé aſſez long-tems qu'entre l'Iſle de Palma & celle-ci, il y avoit une Iſle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madère, [où Macham avoit abordé.]

Sa découverte, ſon nom & ſa ſituation.

MADÈRE produit un revenu conſidérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui ſe nomme Funchal, eſt fortifiée par un Château. Le Port eſt commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Egliſe Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établiſſement du Clergé, [qui eſt ſous la dépendance d'un Evêque.] Le Gouvernement eſt formé ſur celui de Portugal, où l'appel des cauſes ſe porte en dernière inſtance.

Ses Villes, ſa grandeur & ſes productions.

[LE circuit de l'Iſle eſt d'environ trente lieuës. Sa terre eſt haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croiſſent ſur des montagnes, au travers deſquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverſes machines.] Elle a une ſeconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade eſt auſſi fort avantageuſe aux Vaiſſeaux; [Elle doit ſon nom à Macham, qui en a fait la découverte.] On compte dans l'Iſle de Madère ſix (*b*) Ingenios, où l'on fait d'excellent ſucre. Elle produit une abondance extrême de toutes ſortes de fruits; poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues; & des légumes de toute eſpèce. L'arbre qui donne le ſang de dragon y croît auſſi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ſes excellens vins, qui ſe tranſportent dans tous les autres Pays du Monde.

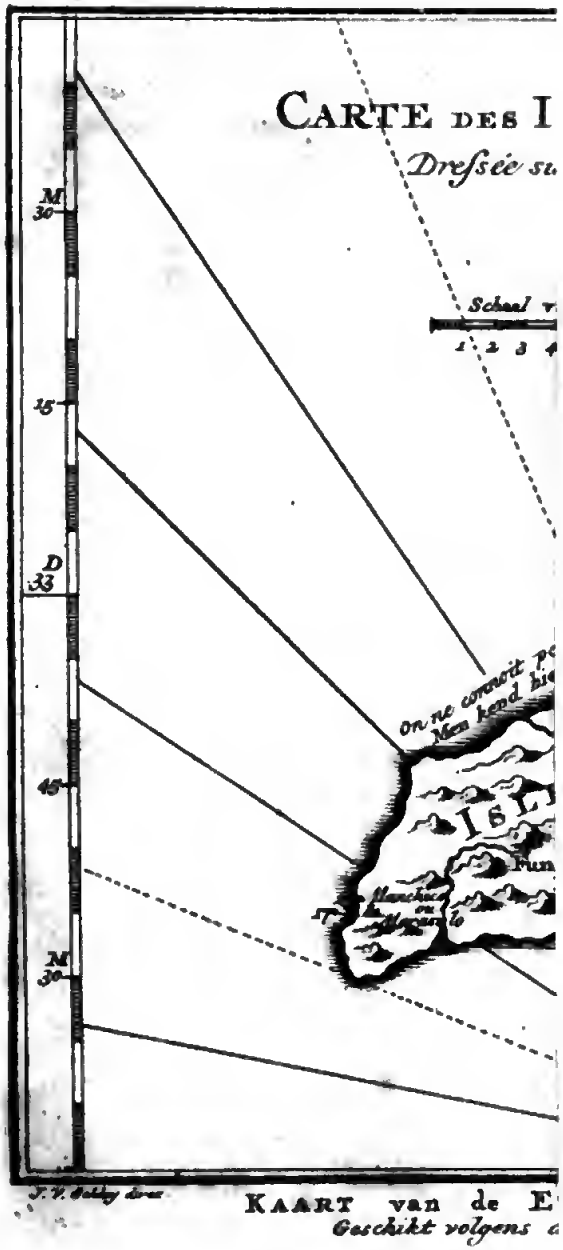
Iſle de Puerto-Santo.

DU côté du Nord, à douze lieuës (*c*) de diſtance, on trouve une autre Iſle, nommée Port-Saint, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre

(*a*) Ou plûtôt ſuivant notre Carte dreſſée d'après des obſervations aſtronomiques, au Nord-Oueſt ou au Nord quart à l'Oueſt.]

(*b*) *Angl.* ſeize. R. d. E.

(*c*) L'Auteur s'eſt trompé en ne mettant que trois lieuës



parémment du nom *Deſerts*. [On en compte trois.]

(*f*) Elle eſt au Nord de la Pointe Nord-Eſt de Ténérife, dont elle eſt éloignée de trente lieuës & ſoixante de Madère.

(*g*) Le Chevalier Richard Hawkins dit ex-

Et loin que nous lui faſſions un crime des informations qu'il a priſes de différentes perſonnes, nous croyons au contraire qu'il faut blâmer la plûpart des Voyageurs de ce qu'ils ne font pas la même choſe].

Ille, nommée Port-Saint, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre

(a) Ou plûtôt ſuivant notre Carte dreſſée d'après des obſervations aſtronomiques, au Nord-Oueſt ou au Nord quart à l'Oueſt.]

(b) *Angl.* ſeize. R. d. E.

(c) L'Auteur s'eſt trompé en ne mettant que trois lieuës

Digitized by Google

propre œconomie. L'Iſle de Madère produiſant (*d*) peu de bled, ils ſe ſont livrés à l'Agriculture, qui les rend indépendans du ſecours de leurs voiſins. A ſix lieuës de Madère, du côté de l'Eſt, on trouve encore quelques Iſles, nommées (*e*) les Déſerts, qui dans une fort petite étendue ne produiſent que de l'orchel & des chèvres. NICOLS, 1560. Les déſerts.

ENTRE Ténérife & Madère, la nature a placé, preſqu'à la même diſtance de ces deux Iſles, celle qu'on nomme les (*f*) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas plus d'une lieuë de tour, & l'on n'y a jamais vû d'arbre ni de fruit. Cependant les chèvres y trouvent de quoi ſe nourrir entre les rochers & les pierres. Les Sauvages.

SUPPLEMENT. Dapper & quelqu'autres Géographes, comptent Madère entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne ſa Deſcription à celle de ces Iſles, il eſt fort éloigné de la comprendre ſous le même nom, puiſqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à ſept.

IL eſt remarquable que pluſieurs Ecrivains mettent ſous le nom de Madère (*g*) l'Iſle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Eſpagne, on diſe même aſſez communément, *les Madères*; [comme on n'en compte plus à préſent qu'une, il faut que ce ſoit un ancien uſage qui ait donné lieu à cette expreſſion.] Nous n'avons aucune Relation particulière de ces deux Iſles. La plûpart des Voyageurs ne faiſant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & ſouvent ſans y deſcendre, nous ont laiſſé peu de lumières ſur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverſes Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier eſt (*h*) *Aluiſe de Cada Moſto*, qui étoit à Madère en 1455. Son voyage aux Iſles du Cap-Verd eſt inſéré dans la (*i*) Collection Italienne de Ramuſio, & trouvera place dans celle-ci. Jean *Ovington*, Chapellain (*k*) du Roi Guillaume, nous a donné dans ſon voyage de Surate en 1689 un Chapitre entier ſur les propriétés de Madère. Enfin Jean *Atkins*, Chirurgien de Vaiſſeau, qui a publié ſon voyage de Guinée, du Bréſil, Remarques de divers Ecrivains. Deux Iſles ſous le nom des Madères. Trois Auteurs qui ont parlé de Madère.

(*d*) Elle en tire ordinairement ſa proviſion de France & de l'Iſle de Ténérife. Cependant il y a des années où elle peut ſe paſſer de ce ſecours. On aſſûre qu'en 1455, elle produiſit trente mille *ſtares* Vénitiens, qui ſont dix-huit cens ſoixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(*e*) Le Chevalier Jean Narborough dit que les *Déſerts* ſont des Iſles nues & ſtériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne ſont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Eſt de Madère; qu'il y a de l'eau ſuffiſamment dans l'intervalle, ſans aucun danger pour les Vaiſſeaux. Voyez ſon Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3. Ces Iſles ſont appellées auſſi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apparemment du nom *Déſerts*. [On en compte trois.]

(*f*) Elle eſt au Nord de la Pointe Nord-Eſt de Ténérife, dont elle eſt éloignée de trente lieuës & ſoixante de Madère.

(*g*) Le Chevalier Richard Hawkins dit expreſſément que les Iſles Madères ſont au nombre de deux, l'une nommée la grande Madère, l'autre Porto-Santo. Voyez ſon Voyage à la Mer du Sud, pag. 24.

(*h*) Son nom a déja paru dans les Sections précédentes.

(*i*) Volume I. pag. 97.

(*k*) Il ſervoit d'Aumônier ſur le *Benjamin*, Le Capitaine Hamilton l'a cenſuré ſans fondement dans ſa Relation des Indes Orientales, imprimée en 1727 à Edimbourg, [comme n'ayant compoſé la plus grande partie de ſon ouvrage que ſur les Relations d'autrui. En ſuppoſant la vérité de cette accuſation, on eſt toûjours obligé de reconnoître qu'il y a dans ſon Livre pluſieurs remarques très curieuſes. Et loin que nous lui faſſions un crime des informations qu'il a priſes de différentes perſonnes, nous croyons au contraire qu'il faut blâmer la plûpart des Voyageurs de ce qu'ils ne font pas la même choſe].

NICOLS. 1560. Bréſil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas crû devoir ſupprimer ce qu'il avoit obſervé dans cette Iſle.

Situation de cette Iſle. MADÈRE, qui a tiré ſon nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, eſt ſituée entre 32 degrés douze minutes, & 32 degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnel (*l*) prétend que par de bonnes obſervations, il a trouvé que cette Iſle eſt à 32 degrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, ſuivant ſon calcul, eſt 18 degrés quinze minutes, de Londres. Mais il eſt certain que la latitude eſt ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les obſervations du Chevalier Narborough (*m*) placent 10 degrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madère eſt vers 32 degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Eſt de Ferro. Elle a ſoixante-quinze milles de longueur, ſur trente de largeur.

Sa grandeur conteſtée. LE Docteur Fryer, dans ſa Relation (*n*) de l'Inde Orientale, aſſûre que c'eſt la plus grande Iſle de l'Océan Atlantique. Mais Ténérife peut lui diſputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Iſle de Madère cent quarante lieuës de circuit, & d'autres cent ſoixante; tandis que Cada Moſto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur obſerve (*o*) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais ſans aucun Port. Puerto-Santo n'en eſt qu'à douze lieuës, & ſe découvre aiſément dans un tems ſerein (*p*).

Différentes opinions ſur ſa découverte. OVINGTON, dans ſon voyage de Surate, obſerve que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la première découverte de Madère à Jean Gonſalve & Triſtan, ſous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Iſle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1342, un Gentilhomme Anglois (*q*) qui avoit épouſé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour paſſer de Briſtol en France, fut pouſſé par des vents impétueux juſques dans cette Iſle. Il y prit terre; mais la trouvant ſans Habitans & ſans culture, il tomba dans une mélancolie ſi profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile & gagnèrent heureuſement la Côte de Barbarie. Ils y trouvèrent quelques Portugais, auxquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Iſle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver, ſi on leur fourniſſoit des Vaiſſeaux & des hommes. Cette offre parut ſi avantageuſe aux Portugais, que l'ayant propoſée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les ſecours qu'ils deſiroient, avec leſquels ils trouvèrent effectivement l'Iſle de Madère; & dans peu d'années, ils firent de ce Pays ſauvage, un jardin de plaiſir (*r*).

Première colonie envoyée à Madère. SUIVANT Cada Moſto, le Prince Dom Henri envoya la première Colonie à Madère, vers l'année 1431, ſous la conduite de Triſtan Teſſora & de Jean (*s*) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le

(*l*) Voyez ſon Voyage, pag. 3.
(*m*) Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3.
(*n*) Voyages de Fryer, pag. 3.
(*o*) Navigation de Cada Moſto; dans Ramuſio.
(*p*) Voyez ci-deſſus Tome I. aux premières pages.
(*q*) C'eſt Machan, dont on a déja parlé. Son hiſtoire eſt racontée différemment au Tome I. & plus au long à la ſuite de cet article.
(*r*) Voyez ſon Voyage à Surate, pag. 4. & ſuiv.
(*s*) D'autres le nomment Gonzalvo.

Digitized by Google

Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Ile de Madere.

GEZIGT van de STAD en de RÉE van FUNCHAL, HOOFDSTAD van 't Eiland MADÉRA.

Digitized by Google

le partage de l'Iſle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans penſèrent auſſi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint ſi impoſſible de l'arrêter, que pluſieurs perſonnes, entre leſquelles Gonzales (*t*) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en ſe retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurèrent dans l'eau juſqu'au cou, ſans aucune nourriture. Madère étoit alors habitée dans (*v*) quatre parties; Manchico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins conſidérables; & la totalité des Habitans (*x*) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'eſt pas ſurprenant que depuis tant d'années ils ſe ſoient multipliés juſqu'à ſe trouver en état, ſuivant le récit d'Atkins, ☞ de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes ſous les armes (*y*); [ce qu'ils ont déja pû faire depuis la Révolution arrivée en Portugal, lorſqu'en 1640 les Portugais ſecouèrent le joug des Eſpagnols.]

NICOLS. 1560. Forêts brûlées, & danger des Habitans.

En 1601, lorſque Moquet ſe trouvoit (*z*) dans cette Iſle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garniſon de l'un étoit compoſée d'Eſpagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madère, & qu'il devoit nommer Funchal, eſt ſituée dans une Vallée, au pied d'une montagne, d'où il ſort, dit-il, une ſi prodigieuſe abondance de ſources, qu'elles cauſent quelquefois des inondations terribles juſqu'à ruiner les Ponts, les Maiſons, les Egliſes, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint-Denis en France, mais fort peuplée, à cauſe du grand nombre d'Eſclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de ſucre. Jean *de Cloux* qui avoit épouſé la Niéce de Dom Criſtoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Conſul de France; & diverſes Nations de l'Europe avoient des (*a*) Facteurs dans l'Iſle. [De tous côtés on y voit d'agréables maiſons de Campagne.]

Situation de Funchal.

LE Chevalier Narborough, qui s'y trouvoit en 1669, obſerve que Funchal, ou Fonchiale, c'eſt ainſi qu'il l'écrit, eſt ſitué dans une Baye au Sud de l'Iſle, & fort près de la mer. Elle eſt défendue par un mur & par d'autres Fortifications du côté du rivage (*b*). Pluſieurs ruiſſeaux d'eau fraîche, dont elle eſt arroſée, viennent ſe jetter dans la Baye par une arche qui paſſe ſous le mur. Le rivage eſt couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond eſt fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaiſſeaux peuvent jetter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye eſt à 32 degrés (*c*) dix minutes de ☞ latitude du Nord; [& à dix degrés & une minute Oueſt du Lézard.] Barbot qui étoit à Madère en 1681, repréſente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans ſa longueur. Il ajoûte qu'elle eſt munie de trois Forts ou de

Deſcription de Funchal & de ſa Baye.

(*t*) Ovington raconte à peu près la même choſe, *ubi ſup.* pag. 6.

(*v*) Là-deſſus quelques-uns ont prétendu que les Chefs avoient diviſé l'Iſle en quatre Parties.

(*x*) Cada Moſto, *ubi ſup.*

(*y*) Atkins, Voyage de Guinée, &c. pag. 28.

(*z*) Voyages de Moquet en 1601, pag. 17. & ſuiv.

(*a*) *Angl.* & par une bonne artillerie. R. d. E.

(*b*) Voyages de Moquet en 1601. pag. 19.

(*c*) Voyez Voyage de Norborough au Detroit de Magellan en 1669, pag. 3.

NICOLS. 1560. de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (*d*) ſa réſidence.

Elle ſe nomme proprement Fonchal. OVINGTON obſerve que le nom de cette Ville eſt *Tonchal* ou Tonzal, mais qu'on la nomme communément Funchal (*e*) à cauſe du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui eſt l'année de ſon voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Egliſes, [ou Chapelles.] C'eſt le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui conſiſte principalement en vin & en ſucre. Le ſucre de Madère paſſe pour le meilleur de l'Univers.

LES Campagnes de l'Iſle ſont fort montagneuſes, mais elles n'en ſont pas moins fécondes & moins délicieuſes. La Ville eſt rafraîchie par ſept ou huit rivières, & par quantité de petits ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes. On ne ſçauroit voir ſans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils ſont auſſi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment eſt pernicieuſe (*f*) au raiſin.

Autre idée de la même Ville. LE Capitaine Uring étoit à Funchal en 1717. Il raconte qu'elle eſt défendue par deux grands Forts, & que ſur un roc à quelque diſtance du rivage elle en a un troiſième (*g*) qui eſt capable d'une bonne défenſe par ſa ſituation. Derrière la Ville, continue-t'il, le terrain s'éleve par degrés juſqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'eſpace de pluſieurs milles. Cette campagne eſt remplie de jardins, de vignobles, & de maiſons agréables; ce qui rend la perſpective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui ſont conduites aſſez loin par des Aqueducs, & qui ſervent aux Habitans pour arroſer & pour embellir leurs jardins (*h*).

FUNCHAL, dit Atkins qui y étoit en 1720, eſt la réſidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (*i*) grande & bien peuplée. Elle a ſix Paroiſſes, pluſieurs Chapelles, trois (*k*) Monaſtères d'Hommes & trois de l'autre ſéxe. Les Religieuſes ſont moins reſſerrées à Funchal qu'à Liſbone. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes ſortes de bagatelles. Le Collége des Jéſuites eſt un fort bel Edifice. [Ici de même que dans les autres pays Catholiques, ces Religieux ſont attentifs à bien vivre, & ils ſont fort reſpectés tant pour leur érudition que pour leurs richeſſes.] A l'égard des Habitans, c'eſt un mélange de Portugais, de Négres & de (*l*) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages.

Mauvais Port à Funchal. LE Port eſt incommode & dangereux, ſur-tout pendant les vents d'Oueſt & de Sud-Oueſt, qui régnent librement dans la Rade. L'ancrage n'eſt ſûr qu'à plus d'un mille du rivage, ſur un fond de quarante braſſes, & ſeulement du côté de l'Oueſt. Encore eſt-on forcé, lorſque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (*m*) cables & de gagner promptement la

(*d*) Voyez la Relation de Barbot dans la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 524.

(*e*) La plûpart des Ecrivains la nomment Funchal, & ne varient qu'entre Fonchal & Fonchiale.

(*f*) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 7.

(*g*) On l'appelle Loo.

(*h*) Uring, Hiſt. de ſes Voyages, pag. 334.

(*i*) *Angl.* & par les punaiſes.

(*k*) Il eſt Suffragant du Patriarche de Liſbonne. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faiſoit ſa réſidence à Funchal. [Voyez les Voyages de Wybants van Warwick. Vol. II. part. II. pag. 500.]

(*l*) Voyez Cada Moſto.

(*m*) Voyage d'Atkins en Guinée, pag. 26.

Digitized by Google

la mer. Les bords du rivage ſont ſi rudes, que les cargaiſons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on eſt obligé de choiſir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre ſous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Oueſt. Mais ſi la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaiſſeau à tous les hazards. Si les logemens ſont plus ſûrs à terre, ils ne ſont guères plus commodes; car on y eſt (*n*) ſans ceſſe tourmenté par les mouches & par d'autres inſectes (*o*) NICOLS. 1560.

Autres Villes de Madère.

BARBOT nous apprend qu'outre Funchal, l'Iſle a deux autres Villes, *Moncerico* & *Santa-Cruz*; qu'elle a trente-ſix Paroiſſes, un Collége, [un Couvent de Jéſuites] cinq autres Monaſtères, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maiſons de Campagne (*p*).

Leur ſituation.

LES Cartes particulières mettent trois Villes dans Madère, toutes dans la partie méridionale de l'Iſle. *Marafylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle. L'ancrage y eſt excellent, ſur douze, quinze, dix-ſept & vingt braſſes: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Iſle. C'eſt entre cette pointe & Santa-Cruz, que Machico doit être ſituée. Quoique ſon nom ne paroiſſe pas ſur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Egliſe, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madère eſt excellent. Ovington (*q*) aſſûre qu'il eſt fort tempéré, & que le Ciel y eſt preſque toûjours clair & ſerein. Il obſerve à cette occaſion que les climats, qui ſont, comme Madère, entre le 30e. & le 40e. degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, ſont non-ſeulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables à la conſtitution humaine, & par conſéquent les plus favorables à la ſanté.

Agrémens de cette Iſle.

MOQUET (*r*) parle de Madère comme du plus charmant ſéjour de l'Univers. L'air, dit-il, y eſt d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être ſurpris que les Anciens y ayent placé (*s*) les Champs Eliſés. Ainſi Moquet ſemble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madère entre les Canaries (*t*).

Mauvais chemins.

SUIVANT la Deſcription d'Atkins (*v*), l'Iſle eſt un amas de Montagnes, entremêlées de Vallées fertiles. Les parties hautes ſont couvertes de bois, qui ſervent de retraite aux chèvres ſauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y ſont fort mauvais; ce qui oblige d'y tranſporter le vin dans des barrils (*x*), ſur le dos des ânes.

LA Deſcription que Cada Moſto nous a donnée de Madère, ſemble préférable

(*n*) Barbot (dans la Collection de Churchill, pag. 524 Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoûte que la raiſon qui force les Vaiſſeaux de gagner la mer, eſt pour éviter les Iſles *Deſiertes* ou *Deſerts*.

(*o*) Barbot, *ibid.* pag. 27.

(*p*) *Idem*, *ibid.* pag. 524.

(*q*) Ovington, Voyage de Surate, pag. 7.

(*r*) Moquet, *ubi ſup.* pag. 17. & ſuiv.

(*s*) Narborough dit que le terrain eſt formé de Collines irrégulieres, qui ſont couvertes de bois charmans.

(*t*) Quelques Anciens ont mis leur Elyſium aux Iſles Fortunées, qui étoient les Canaries.

(*v*) Voyage d'Atkins en Guinée, &c. pag. 23 de ſuiv.

(*x*) *L'Anglois dit* qu'on les tranſporte dans des Outres, faits de peau, & qui leur communiquent quelque goût. R. d. E.

NICOLS. 1560. Diminution de fertilité à Madère.

ble à toutes celles qui ſont venues (*y*) après lui. Il obſerve que le terrain quoique montagneux, eſt d'une rare fertilité; qu'il produiſoit autrefois juſqu'à trente mille ſtares (*z*) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit ſoixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture, (*a*) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il eſt rempli de ſources excellentes, outre ſept ou huit rivières; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal, la penſée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette tranſplantation dans un climat plus chaud, leur donna tant de fécondité, qu'elles (*b*) ſurpaſſèrent toutes les eſpérances [& qu'on a tiré d'une ſeule récolte, de quoi faire quatre-cens Cantaros de ſucre, à cent douze livres, poids de Venize, le Cantaros:] que le vin y étoit fort bon de ſon temps, quoiqu'alors extrémement près de ſon origine; & l'abondance ſi grande, que les tranſports étoient déja conſidérables. Entre les vignes qui furent portées à Madère, le Prince Henri fit choiſir à Candie quelques ceps de Malvoiſie, qui réuſſirent parfaitement. En général le terroir de Madère eſt ſi favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y ſont (*c*) d'une groſſeur extraordinaire, [puiſqu'on en voit qui ont depuis deux juſqu'à quatre paumes en longueur.] On y trouve auſſi, dans ſa perfection, le raiſin noir qui ſe nomme *Pergola*. Cada Moſto ajoûte que les Habitans (*d*) commençoient alors la vendange à Pâques.

Vins de Madère.

L'ISLE ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en diſtingue trois ou quatre eſpèces, qui viennent des ceps de Candie: Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle eſt beaucoup plus fort. La troiſième eſpéce, qu'on nomme Malvoiſie, eſt véritablement délicieuſe. La quatrième eſt le *Tinto*, qui n'eſt pas moins coloré que la Malvoiſie (*e*) mais qui lui eſt fort inférieur par le goût. On le méle avec d'autres vins, autant pour les conſerver que pour leur donner de la couleur. Cada Moſto remarque qu'en le faiſant cuver, on y jette une ſorte de pâte, compoſée de la pierre de *Jeſſ* qu'on pile avec beaucoup de ſoin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madère a cette propriété, qu'il ſe perfectionne, ou, s'il a ſouffert quelque altération, qu'il ſe répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde ſoit ouverte, & qu'il puiſſe recevoir l'air (*f*).

LE

(*y*) Vers 1455, c'eſt-à-dire, 35 ans après la découverte.

(*z*) Le *Stare* eſt une meſure de grains, qui péſe trois livres. *Ogilby*, pag. 744.

(*a*) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine ſoixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il obſerve enſuite qu'il y a des années où le bled manque à Madère, juſqu'à mettre l'Iſle dans le danger de la famine. [Pour prévenir cet inconvénient, on oblige quelquefois les Vaiſſeaux qui abordent là, de fournir une quantité ſuffiſante de grains, avant qu'on leur permette de trafiquer aux Açores. C'eſt ce qu'il a vû faire en 1689, lorſqu'il étoit dans cette Iſle] *Voyage à Surate*, pag. 10. Le Capitaine Uring aſſûre que l'Iſle ne produit guéres que ſa proviſion pour trois mois, & qu'elle tire le reſte des autres Pays. *Voyages d'Uring*, pag. 334.

(*b*) Atkins, *ubi ſup.*

(*c*) Ovington obſerve qu'après l'Incendie des Bois dont on a parlé, les cendres cauſérent cette extrême fertilité, [qui a fait donner à cette iſle, le nom d'Iſle de la Reine.]

(*d*) Cada Moſto, dans Ramuſio, Vol. I. pag. 98.

(*e*) *Angl.* que le Tinto d'Alicante. R. d. E.

(*f*) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 8. & ſuiv.

LE produit d'un vignoble ſe partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui preſſent le raiſin. Cependant on voit la plûpart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vandangeurs languiſſent dans la pauvreté, Les Jéſuites étant en poſſeſſion du meilleur vignoble de Malvoiſie en tirent un profit conſidérable, [& ont le monopole de cette eſpèce de vin.]

NICOLS. 1560. Partage du profit. Malvoiſie des Jéſuites.

ON compte qu'années communes, l'Iſle de Madère donne vingt mille pipes de vin. Il s'en conſume huit mille entre les Habitans, [on en employe trois ou quatre à remplir ce qui ſe perd dans les tonneaux,] & le reſte ſe tranſporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particulièrement à la Barbade où les Anglois le préfèrent à toutes ſortes (*g*) de vins de l'Europe.

ATKINS prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers tems de la découverte, donnèrent beaucoup de fécondité aux Cannes (*b*) de ſucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en Vignobles qui dédommagèrent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoiſie eſt un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jéſuites de Funchal. La vendange ſe fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madère n'a proprement que deux ſortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, ſuivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il eſt teint; quoique les Habitans s'obſtinent à (*i*) le déſavouer. [On mêle de la chaux dans ces Vins, pour les préſerver contre les chaleurs des Indes Occidentales, auxquelles les autres eſpèces de vins ne réſiſtent pas ſi bien.]

Cauſes de fertilité.

MADÈRE produit une ſingulière abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de ceriſes, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de réſider dans cette Iſle, y ont tranſporté d'Angleterre des groſeilles, des framboiſes, des noiſettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réuſſi dans un climat chaud, que la plûpart des fruits de Madère ne font ſous un Ciel auſſi froid que le nôtre. La *Banane* eſt eſtimée (*k*) des Habitans avec une ſorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; juſqu'à ſe perſuader que c'eſt le fruit défendu, ſource de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils allèguent la grandeur de ſes feuilles, qui ont aſſez de largeur pour avoir ſervi à couvrir la nudité de nos premiers Pères. C'eſt comme un crime à Madère de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit enſuite dans la ſubſtance du fruit quelque reſſemblance avec l'image du Sauveur crucifié. [Les oranges & les limons, y ſont en ſi grande quantité, que quand on mange à l'ombre des arbres qui les porte, on a le plaiſir de voir ces fruits tomber d'eux-mêmes dans les plats.]

Fruits de l'Iſle.

Banane pris pour le fruit défendu.

LES

(*g*) *Ibid.* pag. 9. Le Capitane Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie eſt achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez ſon Voyage, pag. 334.

(*b*) Dapper qui écrivoit long-tems avant l'altération dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors ſi haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(*i*) Atkins, Voyage en Guinée, &c. pag. 24.

(*k*) Ou *Banana*.

NICOLS. 1560.

LES Habitans font de leurs citrons (*l*) une ſorte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaiſſeaux. le ſucre qu'ils y font entrer ſe tranſporte rarement, parce qu'il eſt lui-même (*m*) fort rare. On en preſcrit l'uſage avec ſuccès pour la maladie Angloiſe, qu'on appelle *Conſomption*.

Sucket, confiture.

Cèdre & Naſſo.

ENTRE les arbres, Cada Moſto vante beaucoup le Cèdre & le *Naſſo* (*n*) de Madère. Le premier eſt fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur eſt d'un agrément ſingulier. On en fait de belles planches, qui ſervent particulièrement pour les lambris. Le *Naſſo* eſt couleur de roſe. Outre les planches, on en fait des bois de fuſil, & des arcs d'un excellent reſſort. On envoye les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (*o*).

ATKINS découvrit dans les jardins de Madère une curioſité qui lui parut fort extraordinaire. C'eſt la fleur immortelle (*p*), qui étant cueillie dure pluſieurs années ſans ſe faner. Elle croît comme la ſauge, & la fleur reſſemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit pluſieurs, qui ſe trouvèrent auſſi blanches & auſſi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

CADA Moſto rapporte que de ſon tems l'Iſle étoit abondante en toutes ſortes de beſtiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de ſangliers. Les Pèrdrix & les Phaiſans ſont communs dans l'Iſle. On y voit des Phaiſans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux ſauvages, excepté des cailles. Quelques Habitans racontèrent à l'Auteur, que dans l'origine de l'Etabliſſement, on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui ſe laiſſoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne ſe défiant d'aucune trahiſon regardoient ſtupidement l'Oiſeleur tandis (*q*) qu'il concertoit ſa perte. Il ajoûte que ce récit lui parut d'autant plus vrai-ſemblable qu'on voyoit encore la même choſe dans quelques Iſles nouvellement découvertes (*r*).

Peu d'animaux ſauvages.

LES principales proviſions de l'Iſle ſont le chevreau, le porc, le veau, qui eſt communément aſſez maîgre, les légumes (*s*), les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (*t*) Marchés fixes, la Campagne envoye dans les Villes ce qu'elle juge néceſſaire à la conſommation. Uring ſe plaint qu'ordinairement les alimens y (*v*) ſont fort chers. Le Commerce ſe fait par des échanges. Atkins obſerve que les proviſions qu'on reçoit le plus volontiers à Madère ſont la farine, le bœuf, le pilchard & le harang, le fromage, le beurre, le ſel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce ſont des chapeaux, des perruques, des chemiſes, des bas, toutes ſortes de groſſes étoffes, & de (*x*) draps fins, ſur-tout les noirs, qui ſont la couleur ordinaire des Portugais. On demande auſſi des meubles & des uſtenciles, comme

Proviſions de l'Iſle.

(*l*) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui ſe tranſportent auſſi, pag. 19. Cada Moſto rend le même témoignage de ſon tems, pag. 98.

(*m*) Ovington, *ubi ſup.* pag. 10.

(*n*) D'autres nomment par préférence le Dragon & le Gayac, qui eſt pourtant médiocre à Madère. Voyez le Parf. Géog.

(*o*) Cada Moſto, *ubi ſup.*

(*p*) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 27.

(*q*) Alcaforado s'eſt fort étendu ſur la familiarité des oiſeaux.

(*r*) Cada Moſto, dans Ramuſio, pag. 97.

(*s*) *Angl.* les Choux. R. d. E.

(*t*) Voyage de Guinée par Atkins, pag. 20.

(*v*) Voyez ſes Voyages, pag. 335.

(*x*) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaiſſeaux Anglois.

Digitized by Google

me de la vaiſſelle d'étain, des chaiſes, des écritoires, du papier, des livres de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (y); le vin commun ſur le pied de trente Milreys la pipe; la Malvoiſie ſur le pied de ſoixante. Chaque Milrey monte à douze ſchellings & demi, dont ſix & demi ſe payent en marchandiſes de la même valeur, & ſix en billets. Mais lorſqu'il eſt queſtion d'un envoi conſidérable, ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils tranſportent enſuite ces (z) marchandiſes au Bréſil, elles ſont quelquefois d'une grande cherté à Madère. NICOLS. 1560.

☞ [POUR la ſatisfaction du Lecteur, Atkins a inſéré dans ſa Relation un petit détail des marchandiſes de peu de valeur qui ſont de débit à Madère. Le voici. On peut y vendre deux habits, à moitié uſés, pour une Pipe de Vin. Trois perruques déja portées, pour le même prix.

	ſols	deni.
UN pain de ſucre.	1. -	8.
LA livre de fromage.	0. -	8.
CELLE du Biſcuit.	0. -	2.
UNE piéce de bœuf.	0. -	10.
ON y achete 100 Citrons.	1. -	3.
- - - - - - - 100 Limons.	1. -	8.]

LES Marchands Anglois qui réſidoient à Madère pendant le ſéjour qu'Ovington fit dans cette Iſle en 1689, n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient ſuivant les uſages de leur Patrie, ſe traitant fort bien dans leurs Maiſons de Campagne & n'épargnant rien pour ſe rendre la vie agréable. Là, ils s'aſſembloient entr'eux ſous des bereeaux d'orangers, & de limoniers, raſraîchis continuellement par des ruiſſeaux d'eau vive. Rien n'approche de la ſcène qu'ils avoient devant les yeux. Les Collines étoient couvertes de vignobles, & les Vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les boſquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perſpective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit ſerein. Le chant des oiſeaux y faiſoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaiſſeaux formoient un autre point de vûe plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournaſſent les yeux, ils trouvoient ſans ceſſe de nouveaux charmes (a) dans cette admirable diverſité d'objets dont ils étoient environnés. Remarques particuliéres d'Ovington. 1689. Délicieuſe ſituation de douze Anglois.

DANS le tems de la vendange, les pauvres n'ont guéres d'autre nourriture, que le pain & le raiſin. Sans cette ſobriété, il leur ſeroit difficile d'éviter la fiévre dans une Saiſon ſi chaude; & les plaiſirs des ſens auxquels ils s'abandonnent ſans réſerve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempéramens. Auſſi les Portugais mêmes les plus riches s'impoſent-ils des régles de ſobriété, dont ils ne s'écartent preſque jamais. Ils ne preſſent jamais leurs Convives de boire. Les domeſtiques qui ſervent dans un repas ont toûjours

(y) Dapper y joint le ſucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoûte le maddar. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les Habitans de Madére plus civils que ceux des Canaries. Cada Moſto obſerve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, pag. 98.

(z) Atkins, *ubi ſup.* pag. 25.

(a) Voyage à Surate d'Ovington, pag. 12. & ſuiv.

OVINGTON. 1689.

toûjours la bouteille à la main, mais ils attendent ſi éxactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un ſimple ſigne ne ſeroit pas entendu. Cette affectation de tempérance eſt portée ſi loin, qu'un Portugais n'oſeroit uriner dans les rues, parce qu'il s'expoſeroit (*b*) au reproche d'yvrognerie.

Sobriété des Portugais.

Leur parure à Madère.

LES Habitans de Madère ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déférence, comme Ovington ſe l'imagine, pour le Clergé de l'Iſle, qui s'y eſt mis en poſſeſſion d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment ſans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inſéparables. On les voit ſervir à table, l'aſſiéte à la main, & l'épée au côté, juſques dans les plus grandes chaleurs; & leurs épées ſont d'une longueur extraordinaire.

Leurs Maiſons.

LES Maiſons n'ont rien néanmoins qui ſente le faſte. L'édifice & les meubles ſont de la même ſimplicité. On voit peu de Bâtimens qui ayent plus d'un étage. Les fenêtres ſont ſans vîtres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le ſoir, elles ſe ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (*c*) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lézards, qui nuiſent beaucoup aux fruits & aux raiſins. Les ſerpens & les crapaux qui multiplient prodigieuſement aux Indes, s'accommodent peu de l'air de Madère (*d*).

Nul animal venimeux.

Cauſe de l'altération du terroir.

L'ISLE a beaucoup perdu de ſa fertilité depuis l'origine de ſes Plantations. A force de fatiguer la terre, on a tellement diminué ſa force, qu'on eſt obligé dans pluſieurs endroits de la laiſſer repoſer pendant trois ou quatre ans; & lorſqu'elle ne produit rien après ce terme, elle eſt regardée comme abſolument ſtérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la moleſſe des Habitans qu'à l'affoibliſſement du terrain. Tous les vices, & ſur-tout celui de l'incontinence, régnent à Madère dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autoriſé les femmes à ſatisfaire auſſi leurs inclinations déréglées. Elles n'en perdent jamais l'occaſion, particuliérement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce déſordre ſur l'uſage établi de ſe marier ſans ſe connoître, & ſouvent ſans s'être vûs. Il raconte que pendant ſon ſéjour à Madère, un jeune homme fort riche devant épouſer une jeune perſonne qui l'étoit auſſi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, ſans avoir jamais eu l'occaſion de ſe voir. Cependant une curioſité peu conforme à l'uſage, conduiſit le jeune homme chez celle qui devoit etre ſa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hazard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voiſine. Il y jetta auſſi-tôt les yeux par le trou de la ſerrure, en priant qu'on lui fit diſtinguer ſa femme. Demain, lui dit-on. Il ſera aſſez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & ſon origine, pour ſe garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui ſont en grand nombre à Madère. Les hommes n'ont point la même délicateſſe

Singularité de leur mariages.

(*b*) *Ibid.* pag. 14.

(*c*) Tous les poiſons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou ſecs, comme le vitriol, il ſemble que ces qualités ou leur mélange devroient plûtôt ſe trouver à Madère qu'en Irlande, qui eſt un Pays humide & par conſéquent moins propre à former toutes ces cauſes, [& il n'y a ajoute-t-il, aucun poiſon qui ſoit ſimplement humide; car l'humidité eſt une qualité purement paſſive, & qui n'eſt pas nuiſible par elle même]. [Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madère n'en n'a point.]

(*d*) *Ibid.* pag. 15-18.

licateſſe dans le choix de leurs femmes; mais on regarde comme la dernière baſſeſſe, de prendre pour une jeune fille, un mari qui n'eſt pas de la même Religion; & cette rigueur s'étend juſqu'aux Anglois, avec la ſeule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugaiſes en ſe faiſant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'eſt pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on paſſe ſur l'objection en faveur des richeſſes; mais on a vû rompre auſſi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la déciſion des Caſuiſtes s'accorder là-deſſus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaiſamment qu'il n'auroit jamais regardé la ſobriété & la continence comme un obſtacle au mariage. Cependant une Dame de Madère, qui ſe propoſoit de donner ſa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toûjours joui d'une ſanté parfaite, ſans s'être amuſé avec les femmes de mauvaiſe vie, & ſans avoir jamais gagné de maladie honteuſe, conclut que tant de ſageſſe ne pouvoit venir que d'une conſtitution foible, & ne le crut pas propre à devenir ſon (*e*) gendre.

Ovington. 1689.

Différence que les Portugais mettent entre les Juifs & les Anglois.

Raiſons biſarres d'un refus.

Le meurtre eſt dans une ſorte d'eſtime à Madère. Il y eſt devenu comme une marque de diſtinction; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ſes mains dans le ſang d'autrui. La ſource de ce déteſtable uſage, eſt la protection que l'Egliſe accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui ſont en grand nombre. Funchal en eſt rempli, & les Campagnes mêmes en ont pluſieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature eſt la honte de [la religion & de] l'humanité. C'eſt aſſez qu'un Criminel puiſſe toucher le coin de l'Autel, pour braver toutes les rigueurs de la Juſtice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre eſt le banniſſement ou la priſon, dont il peut même ſe racheter par des préſens.

Le meurtre trop libre à Madère.

Le Clergé y eſt très nombreux [& comme dans tous les autres pays catholiques il augmente tous les jours, & cela pour opprimer les Laïques, avec leſquels ils ſemble vouloir diſputer qui l'emportera par le nombre.] Il paroît ſurprenant que tant de riches Eccléſiaſtiques puiſſent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un ſi petit nombre d'Habitans (*f*). Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet perſonne au Sacerdoce, s'il ne jouit déja de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Egliſe. On ſe garde bien d'y recevoir ceux qui ſont deſcendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Egliſe, nommée Saint-Jacques, où l'on permet aux Prêtres Afriquains d'officier. Les Jéſuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. [Ils ſe ſont acquis la reputation dont ils jouiſſent, par la facilité avec laquelle ils accordent l'abſolution à leurs pénitens, & par leur affectation à vouloir paſſer pour plus ſaints que les autres. Pour cela, ils dérobent ſoigneuſement à la connoiſſance du Public, toutes les énormités & les irrégularités, de même que les plus petits défauts dans la conduite des membres de leur Société. Il n'y a que leur ignorance qu'ils ne puiſſent pas déguiſer.

Richeſſe du Clergé.

(*e*) *Ibid.* pag. 18. & ſuiv.

(*f*) On a déja remarqué qu'Ovington étoit Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il ſervoit en qualité d'Aumônier, ſur un Vaiſſeau de Roi nommé le *Benjamin*; [ainſi il doit être cru ſur l'article du Clergé.]

Ovington. 1689.

déguiſer. Entre ceux à qui Ovington parla, de trois à peine y en avoit-il un qui entendit le latin. S'ils chaſſent quelqu'un de leur Couvent, ils cachent ſcrupuleuſement la faute qu'il a commiſe, de peur que ſi le bruit s'en répandoit dans le public, cela ne diminuât le reſpect qu'ils éxigent du peuple. Lorſqu'on leur demande pourquoi ils ſe ſont ainſi défaits d'un de leurs membres, ils répondent ſimplement, c'eſt parce qu'il étoit indigne de notre Société.] [On n'eſt pas ſurpris qu'Ovington, qui étoit Prêtre de l'Egliſe Anglicane, les maltraite un peu; mais c'eſt pouſſer trop la haine que de vouloir faire paſſer, ſans preuves, la réputation d'honnêteté dont ils jouiſſent, pour un voile dont ils ont l'adreſſe de couvrir leurs déſordres; & les Auteurs de ce Recueil ſont encore plus coupables, lorſqu'ils avertiſſent ici malignement qu'Ovington doit être crû ſur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Eccleſiaſtique (*g*).]

Egliſe des Jéſuites.

L'Egliſe des Jéſuites ſurpaſſe toutes les autres en richeſſe & en beauté. L'Auteur eut l'occaſion de la voir dans tout ſon luſtre, le jour où l'on célébroit la Fête de S. Ignace. La muſique étoit des plus belles, les ornemens extraordinaires, & les illuminations compoſoient un ſpectacle magnifique. [La veille de tous leurs Saints, de même que celle de St. Jean Baptiſte, ſe célébroit à la clarté d'un prodigieux nombre de lampes, qu'on plaçoit au haut des Clochers après le coucher du Soleil, mais toutes ces Illuminations n'étoient rien en comparaiſon de celle que les Jéſuites firent cette nuit-là; de loin elles éblouiſſoient les yeux des ſpectateurs. Quelques-unes de leurs Chapelles ſont bâties ſur la deſcente de montagnes ſi eſcarpées, qu'il ne faut pas moins que la protection des Saints à qui elles ſont dédiées, pour garantir d'une chute très dangereuſe ceux qui en ſortent.] Près de cette Egliſe eſt un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit pluſieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais ſi l'on a la liberté de les voir, il ne faut laiſſer rien échapper qui les offenſe; car dans la plus humiliante ſituation, ils conſervent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confuſion & de repentir (*h*).

Hopital pour les maux vénériens.

Les Egliſes ſont les lieux où l'on enſevelit les Morts. On orne avec beaucoup de ſoin le cadavre; mais on l'enterre ſans cercueil, & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre, pour le conſumer plus promptement; de ſorte qu'en moins de quinze jours ſa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Egliſe Romaine a décidé [peu charitablement,] ſur le ſort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madère ſont moins conſidérés que les carcaſſes mêmes des bêtes; car on leur refuſe toutes ſortes de ſépultures, & leur partage eſt d'être précipités dans la Mer. Ovington rapporte un exemple de cet uſage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut ſous ſes yeux. Tous les Marchands de la même Nation voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le tranſporter entre les rochers, dans l'eſpérance qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche.

La Sépulture refuſée aux Hérétiques.

(*g*) Voyez le Voyage d'Ovington; pag. 23. & ſuiv.

(*h*) *Ibid.* pag. 25, 26.

che. Les Portugais ſe rendirent en foule au lieu de la ſépulture, éxhumérent le corps, & l'expoſèrent aux inſultes publiques; après quoi ils le jettèrent dans l'Océan. On en uſe de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaiſe. Il n'y pas de lieu qui paroiſſe aſſez vil pour y enterrer un Hérétique; [& lui rendre les derniers devoirs de l'humanité, c'eſt commettre un péché mortel.] On appréhende que les vapeurs de ſon cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres ſe laiſſe quelquefois adoucir par une ſomme d'argent. L'Auteur rapporte l'éxemple d'un enfant qui avoit été ſecrettement enterré, & pour lequel on obtint grace, [à des conditions, qui devroient paroître fort étranges, ſi le récit d'Ovington avoit ici plus de vrai-ſemblance. Mais comme il n'en parle que ſur le témoignage d'autrui, on peut ſuppoſer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables.] Il raconte donc que le Clergé Portugais éxigea que l'enfant fût éxhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (*i*), il conſentit qu'on lui rendît la ſépulture.

OVINGTON. 1689.

La même pratique s'éxerce aux Indes.

Exception peu vrai-ſemblable.

LES Chanoines de l'Egliſe Cathédrale jouiſſent du plus heureux ſort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur régle les oblige à la vérité de ſe rendre à l'Egliſe dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favoriſe point aſſez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont ſoin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle faſſe entendre quatre heures, lorſqu'il en eſt réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout-à-la-fois leur ſommeil & leur réputation.

Chanoines de Madère.

[A u reſte cette cenſure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître aſſez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que ſon Capitaine eſſuya de la part des Eccléſiaſtiques de Madère. Il en rejette la principale cauſe ſur les Jéſuites, en les accuſant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il eſt ſurprenant qu'il prétende leur en faire une offenſe.]

Embarras des Anglois à l'occaſion de quelques-uns de leurs Matelots convertis par les Jéſuites.

Quelques Matelots Anglois [qui ſçavoient la langue Portugaiſe ayant été bien reçus au Collége des Jéſuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaiſſeau ſe diſpoſoit à partir. Ils] ſe trouvèrent abſens à la revûe que leur Capitaine fit de l'Equipage. [On devina aiſément qu'ayant pris la réſolution de ſe faire Catholiques, ils avoient renoncé au voyage des Indes.] Le Capitaine s'adreſſa au Gouverneur, qui ordonna, pour ſatisfaire la Nation Angloiſe, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais ſon autorité n'alloit pas juſqu'à pouvoir forcer le Collége des Jéſuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils ſe rendirent à bord, d'où ils envoyèrent au rivage leur Pinaſſe bien armée; dans l'eſpérance d'y enlever quelques pêcheurs & de les faire ſuppléer à la place de leurs Matelots. En croiſant dès le premier jour, le hazard leur fit rencontrer deux Eccléſiaſtiques, qui ſe rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Révérends, [comme l'Auteur les appelle,] furent extrêmement ſurpris de ſe voir arrêtés par une trouppe de Matelots; mais leur douleur ſurpaſſa beaucoup leur étonnement, lorſqu'on leur déclara

Ils arrêtent deux Prêtres par repréſailles.

(*i*) *Ibid.* pag. 27.

Ovington. 1689.

clara qu'il falloit dire adieu au délicieux ſéjour de Madère & ſe preparer au voyage des Indes [au cas que les Jéſuites ne rendiſſent pas les Matelots Anglois, qu'ils avoient enlevé.] Ils demandèrent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refuſérent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prières & des inſtances paſſionnées, [ils demandoient pour l'amour de Dieu & de la Vierge Marie] d'être ſecourus à toutes ſortes de prix. Le Capitaine écrivit en même-tems au Conſul de ſa Nation pour juſtifier ſa conduite.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'allarme ſe répandit dans toute la Ville, & le Peuple auſſi animé que le Clergé, déclara que ſi l'on ne ſe hâtoit de lui rendre ſes Prêtres, toute la Nation Angloiſe en porteroit la vengeance à Madère. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Iſle, commencèrent à trembler pour leur ſûreté. Ils tentèrent inutilement toutes ſortes de moyens pour appaiſer la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ſes Prêtres & maudiſſant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obſtination du Capitaine ne les expoſât bientôt aux dernières violences, ils demandèrent la permiſſion de ſe rendre à bord, pour lui faire entendre raiſon; & dans le doute du ſuccès, ils portèrent avec eux tout leur argent, réſolus de ne pas retourner dans la Ville, s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Priſonniers ſans cauſer un tort conſidérable à l'Angleterre. [La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Eccléſiaſtiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie.] Enfin s'étant déterminé à ſatisfaire les Portugais, [il renvoya les deux Prêtres, qui, ſuivant la remarque de l'Auteur, lui auroient été auſſi inutiles ſur mer, qu'ils le ſont ſur la terre; &] [il abandonna ſa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (*k*) a crû bien l'exercer en parlant fort injurieuſement de l'Egliſe Romaine & de ſes Miniſtres.]

Ils ſont obligés de les rendre.

Leur vengeance.

Iſles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.

Découverte & propriétés de Puerto-Santo.

Cada Moſto, qui eſt entré le premier dans quelque détail ſur ces deux Iſles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (*l*) 1418, le jour de la Touſſaints; & que c'eſt de cette Fête qu'elle a tiré (*m*) ſon nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une Colonie, ſous la conduite de (*n*) Barthélemi Pereſtrella, qu'il revêtit de la (*o*) qualité de Gouverneur. On donne à l'Iſle environ (*p*) quinze milles de tour.

Le même Auteur ajoûte qu'elle produit aſſez de bled & d'avoine pour ſa proviſion; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (*q*), mais ſur-tout une prodigieuſe quantité de lapins. Entre pluſieurs eſpèces d'arbres, elle a le

(*k*) Ovington, *ubi ſup.* pag. 31. & ſuiv.

(*l*) L'Auteur ſe trompe. C'eſt en 1413.

(*m*) Faria en donne une autre raiſon. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(*n*) Dans Ramuſio, c'eſt Pollaſtrello.

(*o*) Lorſque Breſton ſe ſaiſit de Puerto-Santo, en 1595, l'Iſle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de beſtiaux, ni de fruits, d'oiſeaux & de poiſſon. Voyez Hakluyt, troiſième Vol. de ſa Collection, pag. 578.

(*p*) Barbot dit huit lieuës. D'autres plus ou moins. Elle eſt à douze lieuës au Nord-Eſt de Madère.

(*q*) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

Digitized by Google

le dragon, dont la ſéve ou le jus ſe tire dans certaines Saiſons; [il découle par des inciſions qu'on a faites au bas du tronc l'année auparavant,] & forme une gomme qui par diverſes épurations (r) devient ce que les Apoticaires nomment ſang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on eſtime le goût, & qui eſt jaune, avec la forme d'une ceriſe. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le poiſſon eſt abondant ſur les Côtes, ſur-tout la Dorade (s) & le Dentali. L'Iſle n'a pas de Port; mais la Rade eſt commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Eſt; ce qui la rend dangereuſe lorſque le vent ſouffle de ce côté-là. Cada Moſto (t) borne ici ſes éclairciſſemens. OVINGTON. 1689.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preſton s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec ſoixante hommes. Elle étoit alors aſſez grande & fort bien bâtie. Les Habitans ſe retirérent avec ce qu'ils avoient de plus précieux ſur une montagne voiſine, où les Anglois n'oſérent les attaquer. Ils propoſérent une rançon pour la Ville; mais Preſton ſe reſſentant de quelques inſultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler juſqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Iſle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (u) comme une récompenſe de leurs ſervices. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Iſle, y trouva (x) quelques Villages & pluſieurs Hameaux. Elle eſt priſe & brûlée par les Anglois.

NICOLS parle de Saint Brandon (y), ſans expliquer la grandeur ni les propriétés (z) de cette Iſle. Linſchoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (a) environ cent lieuës de Ferro, le hazard a fait ſouvent rencontrer une Iſle nommée par les gens de mer, *San-Borandon*, ou Boranora. Ceux qui l'ont vûe la repréſentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes ſortes de proviſions ſont en abondance. On prétend qu'elle eſt habitée par des Chrétiens; mais perſonne n'a pû rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Eſpagnols, qui ſont partis pluſieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réuſſi à la découvrir; ce qui a fait ſuppoſer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'eſt une Iſle enchantée, qui ne ſe montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ſes jours & ſes tems pour ſe faire voir & pour diſparoître, ou que c'eſt la force des Courans qui en éloigne les Vaiſſeaux. Enfin d'autres conjecturent plus raiſonnablement que l'Iſle étant fort petite & preſque toûjours enveloppée de nuages, les Courans ne permettent guéres en effet qu'on puiſſe en approcher aſſez pour la voir. Quoiqu'il en ſoit, on Opinions diverſes ſur l'Iſle de S. Brandon.

(r) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries. *C'eſt-là une Remarque du Traducteur, qui ſans doute n'aura pas fait attention à ce que diſent les Auteurs Anglois: ceux-ci obſervent ſimplement* qu'il paroît par cette Rélation, que le ſang de Dragon eſt un jus épaiſſi. R. d. E.

(s) Orate Vecchio.

(t) Voyez la Collection de Ramuſio, Volume I. pag. 96.

(u) Collection de Hackluyt, Volum. III. pag. 578.

(x) Barbot, dans la Collection de Churchill, Volum. V. pag. 524.

(y) Elle eſt ainſi nommée dans la Traduction Françoiſe des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Boranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieuës, d'autres à cent milles des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Oueſt.

(z) Nicols la place entre Madère & Palma. Pour accorder cette ſituation avec Linſchoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(a) Voyages de Linſchoten, pag. 177.

OVINGTON. 1689. on eſt perſuadé, ſuivant Linſchoten, que l'Iſle de Saint Brandon éxiſte, à la diſtance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûte-t'il, d'un fait qui eſt atteſté par divers témoins oculaires. Malgré l'air de perſuaſion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil ſont portés à croire que c'eſt une Iſle chimérique, comme celle d'*O-Bréſil*, qui ſemble ſe jouër auſſi de la curioſité des Matelots.

§. VII.

Hiſtoire de la Découverte de l'Iſle de Madère.

ALCAFORADO. 1421. Remarques préliminaires.

ON trouve, dans pluſieurs Auteurs, différentes Relations de la même Découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la première Décade de ſon *Aſie*. Le Docteur Manuel *Clement* en a publié l'Hiſtoire en Latin, avec une Epitre dédicatoire au Pape Clément V. Manuel *Tome* a compoſé ſur le même ſujet un Poëme Latin ſous le titre d'*Inſulana*. Antoine *Galvano* s'étend ſur cette découverte dans le Traité des Entrepriſes des Eſpagnols & des Portugais (*a*) juſqu'à l'année 1550. Manuel de *Faria y Souſa*, illuſtre Commentateur du *Camoens* (*b*), cite Galvano à la première Stance du cinquiéme Chant de la Luſiade. Mais nous n'avons pas de Relation ſi complette que celle de François *Alcaforado*, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précédé celles de tous les autres Ecrivains, elle fut compoſée pour le Prince, [dans un tems où l'attention du Public auroit expoſé les moindres fauſſetés au démenti;] & perſonne n'étoit plus capable qu'Alcaforado de donner un détail éxact de cet événement, puiſqu'il étoit au nombre de ceux qui aſſiſtèrent à la ſeconde découverte.

SON Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Dom Franciſco Manuel. Enſuite ayant été traduit en François, il parut à Paris (*c*) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pû ſe procurer l'Original. [on ne ſçait pas même où il a été imprimé. Le Traducteur dit que le Manuſcrit Original eſt gardé avec ſoin par Dom Franciſco: cela ſemble inſinuer que l'Edition Portugaiſe n'a pas précédé de beaucoup la Françoiſe.] L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le ſtyle chargé de comparaiſons, de digreſſions, d'étimologies, & de réfléxions ennuyeuſes, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conſervé ſcrupuleuſement les moindres circonſtances hiſtoriques.

Doutes ſur la vérité de cette Hiſtoire.

IL eſt fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Hiſtoriens Anglois; & que Hackluyt, qui en a parlé le premier, eſt obligé à Galvano de tout ce qu'il (*d*) rapporte après lui. [Mais, par l'Extrait que nous allons donner, nous nous approprierons en quelque

(*a*) Imprimé en 1560, traduit en Anglois & publié *in* 4°. par Hakluyt. Purchaſs en a mis l'extrait dans ſon Pilgrimage, Vol. II. pag. 1671.

(*b*) Faria parle auſſi de cette découverte de Madère dans ſon Aſie Portugaiſe.

(*c*) Sous le titre de Relation hiſtorique de la découverte de l'Iſle de Madère. [C'eſt un petit format, de cent-huit pages, ſans la préface qui en contient douze, & d'où nous en avons tiré les particularités qu'on lit ici. L'Ouvrage eſt imprimé en aſſez grands caractères].

(*d*) Collection de Hackluyt, Vol. II. Part. II. pag. 1.

quelque façon cette Hiſtoire, & les Anglois ne ſeront plus étrangers dans un événement qui a rendu un de leurs Compatriottes fameux pendant pluſieurs ſiécles, parmi les autres Nations.] On ne peut diſſimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette Hiſtoire, dans certains endroits où les circonſtances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raiſon de rejetter l'ouvrage, il faut ſuppoſer qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il eſt vrai du moins que ce qui regarde la perſonne de Machan ſe trouve confirmé par Ovington, qui écrivoit ſur le témoignage des Habitans même de Madère. ALCAFORADO. 1421.

Sous le régne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'eſprit & de courage, nommé Robert (*e*) Machin, ayant conçû une paſſion fort vive pour une jeune perſonne d'une naiſſance ſupérieure à la ſienne, obtint la préférence ſur tous ſes Rivaux. Mais les parens de ſa Maîtreſſe, qui ſe nommoit Anne d'Arfet, s'apperçurent des ſentimens de leur fille; & dans la réſolution de ne pas ſouffrir un mariage qui bleſſoit leur fierté, ils ſe procurèrent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, juſqu'à ce que le ſort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouſer un Homme de qualité, dont Machin refuſa de déclarer le nom après ſa triſte avanture. Anne fut auſſi-tôt conduite à Briſtol dans les terres de ſon mari. L'Amant priſonnier obtint immédiatement la liberté; mais animé par le reſſentiment de ſon injure autant que par ſa paſſion, il entreprit de troubler le bonheur de ſon Rival. Quelques amis lui prêtèrent leur ſecours. Il ſe rendit à Briſtol, où, par des artifices ordinaires à l'Amour, il trouva le moyen de voir ſa Maîtreſſe. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inſpirée pour lui. Ils réſolurent enſemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle ſe fit conduire au bord du Canal par un domeſtique de confiance; & ſe mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaiſſeau, que ſon Amant tenoit prêt pour leur fuite. Cauſe des avantures de Machan. Il enlève ſa Maîtreſſe.

L'ANCRE fut levée auſſi-tôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choiſir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut ſi peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vûe avant la nuit, il ſe trouva le lendemain comme perdu dans l'immenſité de l'Océan. Cette ſituation dura treize ✠ jours, pendant leſquels il fut abandonné à la merci des Flots. [On parle d'un tems où la Bouſſole n'étoit point encore en uſage dans la Navigation.] Enfin, le quatorziéme jour au matin, ſes gens apperçurent fort près d'eux une terre qu'ils prirent pour une Iſle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins ſurpris de voir quantité d'Oiſeaux d'une forme nouvelle, qui vinrent ſe percher ſur leurs mâts, & leurs vergues, ſans aucune marque de frayeur. Une tempête le jette dans l'Iſle de Madère.

ILS mirent la Chaloupe en mer. Pluſieurs Matelots y étant deſcendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuſes nouvelles & de grands témoignages de joye. L'Iſle paroiſſoit déſerte; mais elle leur offroit du moins un

(*e*) Galvano, & Hackluyt après lui, l'appellent Machyn. Ils ne marquent pas préciſément l'année de cette avanture. Galvano dit ſeulement que ce fut vers 1344, ſous le régne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAFORADO. 1421. un azyle après de ſi longues & ſi mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux ſans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vû des ruiſſeaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & ſa Maîtreſſe, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empreſſement que pour aller ſe rafraîchir dans un ſi beau Pays. Ils s'y firent conduire auſſi-tôt dans la Chaloupe, en laiſſant le reſte de leurs gens pour la garde du Vaiſſeau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancèrent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouvèrent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruiſſeau, qui deſcendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit ſon ombre, leur fit prendre la réſolution de s'arrêter dans cette belle ſolitude. Ils y dreſſèrent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer ſur leur ſituation. [Ils y paſſèrent le tems très agréablement; ils faiſoient continuellement de nouvelles découvertes, & les productions du pays leur fourniſſoient toûjours des ſujets d'admiration.] Mais leur tranquillité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Eſt arracha le Vaiſſeau de deſſus les ancres, & le jetta ſur les Côtes de Maroc; où s'étant briſé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite priſon.

Il s'établit à terre.

Le vent entraîne ſon Vaiſſeau dans l'Afrique.

MACHIN n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de ſon Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle diſgrace répandit la conſternation dans ſa troupe, & fit tant d'impreſſion ſur ſa compagne, qu'elle n'y ſurvêcut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient ſuivi ſon départ avoient abbatu ſon courage. Elle en avoit tiré de noirs préſages, qui lui faiſoient attendre quelque funeſte cataſtrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre juſqu'à l'uſage de la voix. Elle expira deux jours après, ſans avoir pû prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident ſi tragique ne vêcut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grace à ſes amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creuſé ſa foſſe au pied d'une ſorte d'autel, qu'ils avoient élevé ſous le grand arbre. Ils y placèrent auſſi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois ſur ce triſte monument, Ils y joignirent une inſcription qu'il avoit compoſé lui-même & qui contenoit en peu de mots ſa pitoyable avanture. Elle finiſſoit par une prière aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Egliſe ſous le nom de *Jeſus Sauveur*.

Sa Maîtreſſe meurt, & lui après elle.

APRÈS la mort du Chef, le reſte de la Troupe ne penſa qu'à ſortir d'un lieu ſi déſert. Tous les ſoins furent employés à mettre la Chaloupe en état de ſoûtenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vûe, s'il étoit poſſible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaiſſeau, on alla tomber ſur la même Côte, & l'on n'y eſſuya pas un meilleur ſort.

Eſclavage de ſes gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

LES priſons de Maroc étoient alors remplies d'Eſclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le ſont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Eſpagnol de Séville, nommé Jean de Morales, qui ayant éxercé longtems la profeſſion de Pilote, prit beaucoup de plaiſir au récit des Priſonniers Anglois. Il apprit d'eux la ſituation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre auxquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Hiſtorien ſe croit obligé de reprendre les circonſtances qui conduiſirent à la ſeconde Découverte de Madère.

JEAN

JEAN Premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Caſtille, entreprit de paſſer en Afrique à la tête d'une puiſſante Armée, pour la conquête de Ceuta qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infants de Portugal, entre leſquels Dom Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt, ſe diſtingua ſingulièrement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques, trouva l'occaſion chez les Mores [& les Juifs,] de prendre des informations ſur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une paſſion inſurmontable pour les Découvertes. Après la réduction de Ceuta, il ſe retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint-Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terca-Nabal*, mais qui prit enſuite le nom de *Villa do Infante*. Il s'y livra ſi entièrement à l'exécution de ſes projets, qu'il y deſtina d'abord tous les revenus de ſon Ordre.

ALCAFORADO. 1425.

Cauſes de la ſeconde Découverte de Madère.

LE principal inſtrument ſur lequel il jetta les yeux pour une ſi noble entrepriſe, fut Juan Gonſalvo Zarco, Gentilhomme de ſa Maiſon. La valeur de Zarco s'étoit ſignalée au Siége de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduiſit le premier l'uſage de l'artillerie ſur les Vaiſſeaux. Il avoit découvert, en 1418, l'Iſle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faiſoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il paſſa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiſer ſur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Dom Sanche, dernier Fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laiſſé en mourant une groſſe ſomme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Eſpagne un *Foiſt*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Eſclaves Chrétiens ſortirent des priſons de Maroc. Jean de Morales (*f*) qui fut de ce nombre, paſſoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorſque la Flotte de Zarco traverſoit le Détroit. Les deux Couronnes, ſans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autoriſoient le Commandant Portugais à ſe ſaiſir du Foiſt. Cependant la cargaiſon n'ayant pû lui inſpirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu aſſez d'habileté

Gonſalvo Zarco, principal inſtrument du Prince Henri de Portugal.

Comment il rencontre Jean de Morales.

(*f*) Il faut avouër que l'objection qui naît ici contre la vérité de cette Hiſtoire, eſt difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ſes Compagnons partirent auſſitôt, & trouvèrent Jean de Morales dans les priſons de Maroc. Or ſi l'on ſuppoſe, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Caſtille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la priſon de Morales n'ait pas duré moins de ſoixante-ſeize ans juſqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle ſeroit encore plus long, ſi l'avanture de Machin étoit arrivée dès la 1328, comme Herbert l'écrit. L'Auteur même de cette Hiſtoire place cet événement ſous le Régne d'Edouard III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la dernière année de ce Régne, ce ſeroit toûjours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la priſon de Machin; ce qui eſt non-ſeulement peu probable, mais contraire au ſens de l'Hiſtorien, qui ſemble mettre un eſpace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expreſſément que Machin paſſa lui-même en Afrique, & qu'il fut préſenté enſuite au Roi de Caſtille. A la vérité cette ſuppoſition de la Chronique peut paſſer pour l'invention de quelque Eſpagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Eſpagne ſur Madère; mais la première objection demeure dans toute ſa force. On n'y voit même aucune autre réponſe, que de dire, ou que Morales avoit bleſſé la vérité en déclarant qu'il ſçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Eſclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidellement ce qu'il tenoit de Morales.

Digitized by Google

ALCAFORADO. 1421. bileté pour le croire capable de ſervir le Prince Henri dans ſes deſſeins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cauſe de ſa détention que pour en marquer de la joye, & s'offrir volontairement au ſervice du Prince de Portugal. Il s'empreſſa même de communiquer à Zarco l'eſpérance qu'il avoit de ſe faire conſidérer tout-d'un-coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Iſle que les Anglois avoient découverte, & l'hiſtoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Il le mene au Prince Henri. ZARCO charmé de ce qu'il entendoit, n'eut rien de ſi preſſant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un ſi riche préſent à ſon Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ſes propoſitions, que Henri dépécha [Zarco & Morales] au Roi ſon Père, pour lui en relever les avantages, & demander la permiſſion de les éxécuter.

Obſtacles levés. ELLES trouvèrent des obſtacles à la Cour, par l'oppoſition ſecrete de quelques ennemis du Prince. Mais, ſur les informations de Zarco, il s'y rendit lui-même, & ſa préſence fit évanouir auſſi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaiſſeau, accompagné d'une Chaloupe à rames, ſuivant l'uſage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval (*g*), Ruy Paës, Alvares Alfonſo, François Alcaforado Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez.

Départ pour la découverte de Madère. ZARCO toucha dans ſa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoit laiſſés deux ans auparavant, lui racontèrent comme une vérité conſtante, qu'au Nord-Eſt (*b*) de l'Iſle, on voyoit ſans ceſſe des ténébres impénétrables, qui s'élevoient de la Mer juſqu'au Ciel; que jamais on ne s'appercevoit qu'elles diminuaſſent, & qu'elles paroiſſoient gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cauſe inconnue. Comme on n'ôſoit encore s'éloigner de la terre, faute (*i*) d'Aſtrolabe, & d'autres inſtrumens dont l'invention eſt poſtérieure, & qu'on s'imaginoit qu'après avoir perdu la vûe des Côtes, il étoit impoſſible d'y retourner, ſans un ſecours miraculeux de la Providence; cette prétendue obſcurité paſſoit pour un abîme ſans fond, ou pour la bouche même de l'Enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumiéres, ſoûtenoient que c'étoit l'ancienne Iſle de Cipango, que le Ciel ſe plaiſoit à tenir cachée ſous un voile myſtérieux, dans laquelle on étoit alors perſuadé que les Evêques Eſpagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens, pour ſe garantir de l'eſclavage & de l'oppreſſion des Mores, [& des Sarrazins.] Ils ajoûtoient qu'on ne pouvoit entreprendre ſans crime de pénétrer dans un ſecret ſi divin, puiſqu'il n'avoit point encore plû au Ciel de faire précéder cette découverte par les

Opinions fabuleuſes ſur cette Iſle.

(*g*) *Angl.* François de Carvalall. R. d. F.

(*b*) Ce devroit être au Sud-Oueſt, qui eſt la ſituation de Madère par rapport à Puerto-Santo.

(*i*) Si cette remarque eſt véritable, voici la déciſion d'un point fort conteſté, puiſque l'Auteur déclare que les inſtrumens néceſſaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorſque Puerto-Santo & Madère furent découverts par les Portugais. D'un autre côté, il eſt clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puiſqu'ils l'étoient lorſque l'Auteur compoſa ſa Relation; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que c'eſt une interpolation de Dom Franciſco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires; ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuſcrit avant lui. [On verra dans la ſuite quelques exemples de ſemblables additions.]

les ſignes qui ſont annoncés dans les anciennes Prophéties, [qui parlent de ce Miracle.] ALCAFORADO. 1421.

LES exhortations de Morales firent mépriſer à Zarco ces fauſſes terreurs. Ils jugèrent tous deux que les ténèbres dont on vouloit leur faire un ſujet d'épouvante, étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo juſqu'au changement de la Lune, pour obſerver quel effet il produiroit ſur l'ombre. La Lune changea, ſans qu'on s'apperçût de la moindre altération dans ce Phénoméne. Alors tous les Avanturiers furent ſaiſis d'une ſi vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entrepriſe, ſi Morales n'étoit demeuré ferme dans ſes idées, ſoûtenant toûjours d'après les informations qu'il avoit reçûes des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faiſoit comprendre à Zarco que cette terre, étant ſans ceſſe à couvert du Soleil par l'épaiſſeur de ſes forêts, il en ſortoit une humidité continuelle, qui produiſoit cette nuée épaiſſe, l'objet de tant de craintes & de fauſſes imaginations. Difficultés qui n'arrêtent point Zarco & Morales.

ENFIN Zarco, ne conſultant plus que ſon courage, mit à la voile un jour au matin, ſans avoir communiqué ſa réſolution à d'autres qu'à Morales; & pour ne laiſſer rien manquer à ſa découverte, il tourna directement la proue de ſon Vaiſſeau vers l'ombre la plus noire. Cette hardieſſe ne fit qu'augmenter les allarmes de ſon Equipage. A meſure qu'on avançoit, l'obſcurité paroiſſoit plus épaiſſe. Elle devint ſi terrible qu'on ôſoit à peine en ſoûtenir la vûe. Vers le milieu du jour en entendit un bruit terrible, qui ſe répandoit dans toute l'étendue de l'horiſon. Ce nouveau danger redoubla ſi vivement la frayeur publique, que tous les Matelots pouſſerent de grands cris, en ſuppliant le Capitaine de changer de route & de leur ſauver la vie. Il les aſſembla d'un viſage ferme, & par un diſcours prononcé avec le même courage il leur inſpira une partie de ſa réſolution. L'air étant calme & les Courans fort rapides, il fit conduire ſon Vaiſſeau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit ſervoit de marque pour s'avancer ou ſe retirer, ſuivant qu'il paroiſſoit plus ou moins violent. Déjà la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Eſt elle étoit ſenſiblement moins épaiſſe, mais les vagues ne ceſſoient pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obſcurité quelque choſe de plus noir encore, quoiqu'à la diſtance où l'on étoit, il fût impoſſible de le diſtinguer. Quelques Matelots aſſurérent qu'ils avoient apperçu des Géans d'une prodigieuſe hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclairciſſant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne doutérent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent preſqu'auſſitôt, lorſqu'ils n'ôſoient encore s'y attendre. La joye des Matelots ſe conçoit plus aiſément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint-Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vûe d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait diſparu, la perſpective devint charmante juſqu'aux montagnes. Approche du Vaiſſeau vers l'Iſle, & frayeur des Matelots. Premiére vûe de la terre.

RUY Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrérent dans une Baye, qu'ils trouvérent conforme à la deſcription que Morales avoit reçûe des Anglois. Etant deſcendus au rivage, ils découvrirent ſans peine le monument de Machin, & les autres Ruy Paës & Jean de Morales y deſcendent les premiers.

ALCAFORADO. 1421. autres marques qu'ils s'attachèrent à diſtinguer. [Après avoir ſatisfait leur piété au tombeau des deux Amans,] ils portèrent ces heureuſes nouvelles au Vaiſſeau. Zarco prit poſſeſſion du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt. Enſuite rapportant ſes premières vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La datte de ce grand événement eſt le 8 de Juillet, jour de Sainte Eliſabeth.

Recherches que Zarco fait dans l'Iſle.

LE premier ſoin des Avanturiers Portugais, fut de chercher dans le Pays, des Habitans & des Beſtiaux. Mais ils n'y trouvèrent que des oiſeaux de diverſes eſpèces, & ſi peu farouches qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main. On réſolut de ſuivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Oueſt, on trouva une Plage où quatre belles rivières venoient ſe rendre dans la Mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin, on arriva dans une Vallée arroſée par une autre rivière. Plus loin encore, on trouva une ſeconde Vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva ſur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils paſſèrent une Pointe qui s'avançoit aſſez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnèrent le nom de *Pauta dos Gralhos*, qu'elle conſerve encore.

CETTE pointe, avec une autre langue de terre, qui en eſt à deux lieuës, forme un Golphe, alors bordé de beaux cèdres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une Vallée, d'où ſortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand baſſin avant que d'entrer dans la Mer. Tant d'agrémens naturels engagèrent Zarco à faire deſcendre encore une fois ſes gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la Mer autour d'eux, & par conſéquent qu'ils étoient dans une Iſle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du Continent d'Afrique.

Il reconnoît que ſa découverte eſt une Iſle.

ZARCO ne penſa plus qu'à choiſir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne aſſez vaſte, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais ſi remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis, qui eſt devenue la Capitale de l'Iſle, [& la Métropole de tout l'Orient pour le ſpirituel] en a tiré le nom (*k*) de *Funchal*. Là, trois belles rivières ſortant de la Vallée & s'uniſſant pour ſe jetter dans la mer, forment deux petites Iſles, dont la ſituation tenta Zarco d'en faire approcher ſon Vaiſſeau. Enſuite il continua ſa route par terre juſqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage ſi doux & ſi uni qu'il lui donna le nom de *Playa formoſa*. Un peu plus loin, il fut arrêté par un ruiſſeau d'eau claire, mais ſi rapide, que deux de ſes gens ayant entrepris de le paſſer à la nage, furent emportés par le

Divers lieux qu'il viſite & qu'il nomme.

(*k*) On trouve ici dans cette Relation une remarque ſur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions aux Manuſcrit d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pû parler de pluſieurs choſes qui n'arrivèrent qu'environ quatre-vingt ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, [qui n'a eu lieu que vers le ſeizième ſiécle; ou autour de l'an 1500: & ce ne fut encore que pluſieurs années après, que l'Archevêque des Indes y fit ſa réſidence; & cependant c'eſt à cette réſidence qu'il eſt fait alluſion dans ces mots, *la Métropole de tout l'Orient pour le ſpirituel.*].

le Courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'euſſent été promptement ſecourus. Cet accident fit nommer le ruiſſeau *Soccoridos*; cauſe plus heureuſe que celle qui a fait nommer *Agraviados* une rivière de la Mer Arabique dont les Hiſtoriens Portugais (*l*) font mention. ALCAFORADO. 1421.

EN continuant ſa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une ſorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux; ce qui rendit ſa curioſité d'autant (*m*) plus vive, que juſqu'alors il n'en avoit point encore apperçu. Mais il fut bientôt détrompé en voyant ſauter dans l'eau un grand nombre de Loups-Marins. Ils ſortoient d'une caverne que l'eau avoit creuſée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le ſurnom de *Camera dos Lobos*, qui s'eſt tranſmis (*n*) à ſa poſtérité, [de la même manière que Scipion & Germanicus ont tiré des ſurnoms des Provinces qu'ils avoient conquiſes.] Camera de Lobos.

LES nuées devinrent ſi épaiſſes dans cet endroit, que faiſant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque choſe de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briſer, Zarco prit la réſolution de retourner vers ſon Vaiſſeau. Il ſe pourvut d'eau, de bois, d'oiſeaux & de plantes de l'Iſle, pour en faire préſent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, ſans avoir perdu un ſeul homme dans le voyage. Raiſons qui arrêtent Zarco.

LE ſuccès d'une ſi belle entrepriſe lui attira tant de conſidération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ſes découvertes. Il préſenta au Roi pluſieurs troncs d'arbres d'une groſſeur extraordinaire; & ſur l'idée qu'il donna de la prodigieuſe quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Iſle couverte, ce Prince la nomma l'Iſle Madère. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Iſle; titre auquel ſes deſcendans joignent aujourd'hui celui de Comte (*o*). Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit. L'Iſle eſt nommée Madère.

LE ſecond voyage ſe fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de ſa femme, Conſtance Rodrigue de Sa (d'autres diſent d'Almeyda;) de Juan Gonſalvo ſon fils aîné, & de ſes deux filles, Hélène & Béatrix. Il retrouva ſon Iſle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore diſtinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y eſt formée depuis, a conſervé le nom de *Machino* ou *Machico*. En deſcendant au rivage, il fit abbatre le bel arbre ſous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé; & l'uſage qu'il en fit auſſi-tôt fut pour bâtir une Egliſe, qu'il dédia à *Jeſus Sauveur*, ſuivant les intentions de Machin qui ſubſiſtoient encore dans ſon épitaphe. Il donna aux triſtes reſtes des deux Amans une ſépulture honorable dans le chœur. Son ſecond voyage à Madère. Port nommé Machico. Egliſe batie.

APRÈS

(*l*) Cette réflexion ſur la Rivière de *los Agraviados*, dans le Golphe Arabique, eſt une autre interpolation; puiſque l'événement qu'elle ſuppoſe eſt poſtérieur de cent vingt ans à la découverte de Madère.

(*m*) Machin avoit vû différentes ſortes d'animaux.

(*n*) On reconnoît encore ici une interpolation.

(*o*) C'eſt encore ici vrai-ſemblablement une autre interpolation.

ALCAFORADO. 1421. Fondations de Funchal.

APRÈS avoir accordé ſes premiers ſoins à la Religion, il choiſit pour l'établiſſement de ſa Colonie, l'endroit de l'Iſle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle Vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jetta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuſe. Conſtance ſa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine; ce qui ſe trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui ſuppoſe deux Egliſes bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort ſuſpect tout ce qu'il raconte enſuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant ſept ans; d'autant plus que Madère n'a jamais été ſans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de ſucre, dont on a vû juſqu'à cent cinquante à la fois.

Autres diſpoſitions en faveur du Prince Henri.

APRÈS la mort du Roi Jean, Edouard ſon Fils & ſon ſucceſſeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Iſle pour tout le tems de ſa vie, en dédommagement des ſommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation ſe fit à Cintra par un Acte ſolemnel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité ſpirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Chriſt. Alphonſe, ſucceſſeur d'Edouard, confirma ces diſpoſitions en 1439. A l'égard de Juan Gonſalvo Zarco, dont le mérite & les ſervices méritoient auſſi des récompenſes, les Princes ſes Maîtres changèrent ſon nom & ſes armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit [ſur un champ de ſinople] une tour d'argent ſupportée par deux Loups-marins & chargée d'une Croix d'Or. Ses Deſcendans conſervent encore le même nom & les mêmes armes. [Ce changement d'armes ne doit pas paroître fort ſurprenant, puiſqu'on changea auſſi celles de Portugal, qui étoient auparavant d'Argent, à une Croix d'Azur.]

Récompenſe de Zarco.

CHAPITRE II.

Voyage d'Aluiſe da Cada Moſto, au long des Côtes d'Afrique juſqu'à Rio grande, en 1455.

CADA MOSTO. 1454. Remarques préliminaires ſur les voyages de Cada Moſto.

NOUS avons deux voyages de Cada Moſto, qui ſe trouvent dans les Collections de Ramuſio & de Grynæus; l'un, aux rivières de Sanaga ou Sénégal; de Gambra, ou Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Iſles du Cap-Verd.

CES deux Ouvrages ayant été [vrai-ſemblablement] compoſés en Italien, Ramuſio nous les a conſervés dans la même langue; mais Grynæus en a donné une Traduction Latine, qui diffère de l'Original dans pluſieurs points eſſentiels, [& ſur-tout dans les dattes.] Par éxemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Veniſe, en 1454, & la Traduction en 1504. On juge aiſément que de part ou d'autre l'erreur vient de l'Impreſſion, & l'on eſt d'abord porté à croire, que c'eſt l'Imprimeur du Latin qui doit être accuſé de cette négligence.

Digitized by Google

gence. Mais la conjecture ſe change en certitude, lorſqu'on obſerve enſuite que le Prince Henri, par qui Cada Moſto (*a*) fut employé, mourut en 1463. CADA MOSTO. 1454.

LES deux voyages ſont précédés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction compoſée par celui qui a pris ſoin de les recueillir. On lit dans la ſeconde de ces deux piéces, qu'Aluiſe da Cada Moſto fut le premier qui découvrit les Iſles du Cap-Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (*b*) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Moſto, lorſqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant repréſenté les Pays voiſins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ſes Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ſes découvertes pouvoient être d'une utilité conſidérable pour le commerce. Ramuſio paroît avoir été perſuadé que par les rivières du Sénégal, & de la Gambra (*c*) qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Melli, & faire ainſi paſſer l'Or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vaſtes & dangereux déſerts qui ſéparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le ſel, ſuivant Leon, étoit la marchandiſe la plus précieuſe qu'on pût porter aux Négres, on ſe propoſoit de prendre du ſel dans l'Iſle de *Sal*, qui eſt une des Iſles du Cap-Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne ſuppoſoit pas que le cours eut moins de cinq-cens milles. On eſpéroit d'en tirer, pour échange, de l'Or & des Eſclaves; & tandis que l'Or paſſeroit en Europe, les Eſclaves devoient être tranſportés au marché de Saint-Jago, autre Iſle du Cap-Verd, d'où il ſeroit aiſé de les conduire immédiatement aux Indes Occidentales. Imaginations de Ramuſio ſur le Commerce.

POUR entreprendre un ſi beau commerce, il auroit été néceſſaire alors d'obtenir le conſentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, juſqu'à pluſieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramuſio, dont je rapporte ici les raiſonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puiſque tous les Européens avoient la permiſſion de porter leur commerce [à l'Iſle de St. Thomas, qui eſt ſous l'Equateur, c'eſt-à-dire] juſqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en n'avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté pluſieurs fois; mais les obſtacles qu'ils y ont trouvé marquent aſſez, que ſi le ſuccès n'eſt pas impoſſible, il n'eſt pas auſſi facile que Ramuſio ſe l'imaginoit. D'ailleurs il ſuppoſoit une communication entre le Niger & les autres rivières qui tombent dans la mer Occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monſieur de l'Iſle l'a rejettée lui-même dans ces derniers tems; & ſa dernière Carte d'Afrique repréſente le Sénégal, la Gambra & le Niger comme des fleuves abſolument ſéparés. Défauts de ſon projet.

CADA Moſto, dans ſa Préface, après avoir fait l'Apologie de ſon Ouvrage

(*a*) Ramuſio écrit toûjours Aluiſe da Cada Moſto. [Aluiſe eſt le même nom que Louis].

(*b*) Voyez le Chapit. I. du Tome I.

(*c*) *Augl.* & de Rio Grande. R. d. E.

Digitized by Google

CADA MOSTO. 1454.

ge & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enriquez, c'eſt-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élévation de ſon génie & ſon habileté dans toutes les connoiſſances Aſtronomiques. Il ajoûte qu'il ſe livra tout entier au ſervice de la Religion, en faiſant la guerre contre les Mores, & que ſes Exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean ſon Père, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeller, & lui recommanda de ne jamais abandonner l'héroïque réſolution de pourſuivre les ennemis de la ſainte Foi. Ce généreux Prince engagea ſa parole; & pour la remplir preſqu'auſſitôt, il entreprit avec Dom Edouard ſon Frère, & ſucceſſeur de Jean, cette fameuſe guerre contre le Royaume de Fez, qui dura pluſieurs années. Son zéle ne ſe relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque année ſes Caravelles pour croiſer ſur les Côtes (*d*) d'Azafi, & de Meſſa; mais n'étant pas moins paſſionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commiſſion celle d'avancer ſans ceſſe au long de la Côte. Elles pouſſèrent en effet juſqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (*e*), & qui n'a tiré ce nom que de l'impoſſibilité qu'on ſe figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prince Henri, qui penſoit autrement, ajoûta trois Caravelles au nombre qu'il avoit juſqu'alors envoyées. Elles paſſèrent le Cap d'environ cent milles; & n'ayant trouvé au-delà que des Côtes ſabloneuſes & déſertes, elles revinrent ſur leurs traces.

Eloge du Prince Henri de Portugal par Cada Moſto.

Ardeur invincible de ce Prince pour les Découvertes.

LEUR progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte en Mer, l'année ſuivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus, & d'aller auſſi loin qu'il ſeroit poſſible, en promettant d'enrichir par ſes bienfaits tous ceux qui tenteroient cette entrepriſe. Ils partirent; mais tout leur courage & leur reſpect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pouſſer plus loin leurs Découvertes. Cependant la force de ſon jugement ne lui faiſoit pas voir avec moins de clarté, qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles Nations. Il ne ſe laſſa point d'envoyer des Caravelles, juſqu'à l'heureux tems où l'on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du déſert, & par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainſi les Négres ayant été découverts, on continua de découvrir ſucceſſivement les autres Nations, comme Cada Moſto va nous l'apprendre. Tel eſt le fond de ſa Préface.

Age de Cada Moſto, & ſes vûes en commençant ſes Voyages.

IL raconte enſuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans lorſqu'il entreprit ſon voyage; qu'il en avoit déja fait pluſieurs dans quelques parties de la Méditerrannée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit propoſé de recommencer pour travailler à ſa fortune; car il ne déſavoue pas qu'avec le deſſein d'employer ſa jeuneſſe, ſon principal objet ne fût d'acquérir des richeſſes & des dignités. Ce qui donne beaucoup de prix à ſes Relations, c'eſt qu'elles ſont les plus anciennes qui nous reſtent des Navigations Portugaiſes. S'il y en a quelques-unes qui les ayent précédées, ce ne ſont que de courts extraits & de ſimples abrégés donnés par les Hiſtoriens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voyageurs. Cada Moſto étoit un homme d'eſprit & d'intelligence, qui a fait un uſage

(*d*) Zafi, ou al Saffi.

(*e*) Faria prétend que le Cap Non fut doublé & celui de Bojador découvert en 1415, c'eſt-à-dire, pluſieurs années avant la mort du Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage. On rend compte ici de la Préface de Cada Moſto, ſans s'attacher à l'éxactitude de la Chronologie.

uſage continuel de ces deux qualités dans ſon Ouvrage; & ſi l'on excepte quelques circonſtances ſur leſquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plûpart des Voyageurs ſont expoſés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus interreſſant que le ſien. On y trouvera particulièrement un détail fort inſtructif ſur le commerce d'or de Tombuto & ſur ſes principales branches, qui ont été ſi peu connues de nos derniers Voyageurs: ce qui marque aſſez que ce n'eſt pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matières obſcures; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juſte des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux. [Dans des Grynæus, & dans Ramuſio, ces Voyages ſont diſtingués par des Sections, que nous n'avons pas ſuivies ici.]

CADA MOSTO. 1454.

Mérite de ſes Journaux.

CADA Moſto, réſolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua ſur une Galère Vénitienne commandée par le Capitaine Marco Zeno, Chevalier [de Malte.] Ils partirent de Veniſe le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'élevèrent près du Cap Saint-Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il ſe trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un Village nommé *Ripoſera*, où il s'étoit retiré volontairement pour ſe livrer à l'étude. Ce célébre Protecteur de la Navigation & des Voyageurs, envoya auſſi-tôt au Vaiſſeau, Antoine Gonzalez ſon Sécretaire, accompagné d'un Vénitien nommé (*f*) Patricio Conti, qui étoit alors Conſul de ſa République en Portugal, & que ſon goût pour les Voyages attachoit auſſi au ſervice du Prince. Ils portoient quelques montres du ſucre de Madère, du ſang de dragon de la même Iſle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverſes queſtions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaiſſeau que Dom Henri avoit fait peupler pluſieurs Iſles déſertes, & que les richeſſes qu'ils leur montroient en étoient déja les fruits. Ils ajoûtèrent que ces eſſais n'étoient rien en comparaiſon des grandes choſes que le Prince avoit éxécutées; que depuis telle & telle année il avoit pénétré dans des Mers juſqu'alors inconnues, & dans des Pays où ſes gens avoient fait des découvertes incroyables; que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entrepriſes avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné quelquefois juſqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut ſi merveilleux aux Vénitiens, que la plûpart des paſſagers, & particulièrement Cada Moſto, ſe ſentirent enflamés de la paſſion des voyages. Ils demandèrent ſi le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs ſervices. On leur répondit qu'il ne la refuſoit à perſonne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettroit: C'étoit 1°. d'équiper & de charger un Vaiſſeau à leurs dépens; ou ſeulement de le charger, parce qu'il fourniſſoit volontiers des Caravelles. 2°. Que dans le premier cas, il ſe réſervoit au retour, la quatrième partie des biens qu'on rapportoit; & que dans le ſecond, il éxigeoit la moitié de la cargaiſon. 3°. Que ſi le voyage manquoit de ſuccès, le Prince ſe chargeoit de tous les frais. Mais on prit ſoin d'aſſûrer, qu'il étoit impoſſible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une ſi belle entrepriſe. Gonzalez ajoûta que Dom

Cada Moſto part de Veniſe & relâche au Cap St. Vincent.

Rencontre du Prince Henri à Ripoſera.

(*f*) Grynæus dit, ſans le nommer, que c'étoit un Patricien de Veniſe.

CADA MOSTO. 1454. Dom Henri ſeroit charmé d'y voir entrer des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec diſtinction, parce qu'étant perſuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il ſçavoit que les Négotians de Veniſe étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce [de cette eſpèce de Marchandiſes.]

Cada Moſto ſe détermine à ſervir les Portugais.

CADA Moſto ne balança point à ſe rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même ſon ardeur par une infinité de nouvelles promeſſes. La jeuneſſe, la curioſité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laiſſèrent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandiſes qui convenoient à ſes nouveaux deſſeins. Enſuite, étant retourné à bord, il diſpoſa de celles qu'il avoit deſtinées pour les Pays-Bas; & ne réſervant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laiſſa partir ſans lui les Galères Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à ſa réſolution, & le combla de careſſes pendant le ſéjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Lagos. Mais Cada Moſto l'ayant chargée preſqu'entièrement à ſes frais, ils partirent enſemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Eſt.

1455.

Il arrive à Puerto-Santo.

DÈS le 25, ils arrivèrent à l'Iſle de Puerto-Santo, qui eſt éloigné de ſix cens milles au Sud, du Cap Saint Vincent (*g*). Il y avoit déja près de vingt-ſept ans que cette Iſle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrèrent dans *Monchrico* (*h*) un des Ports de l'Iſle de Madère, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Iſles peuvent ſe voir l'une de l'autre. Celle de Madère étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les ſoins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Triſtan Teſſera, & Gonzalez Zarco, deux de ſes Gentilshommes, entre leſquels l'Iſle & le Commandement étoient partagés. Triſtan occupoit la partie où le Port de Manchico eſt ſitué; & Zarco, celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

Il touche à Madère.

MADÈRE avoit déja quatre Habitations conſidérables; Manchico, Santa-Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, ſans compter d'autres établiſſemens qui commençoient à ſe former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cens hommes (*i*) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Iſle eſt arroſée par huit rivières, qui la traverſent preſqu'entièrement & ſur leſquelles on avoit conſtruit des moulins à ſcier les planches, qui en fourniſſoient de diverſes ſortes au Portugal. Les plus eſtimées étoient celles de Cédre & de Naſſo, dont on employoit les premières à tous les uſages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fuſil (*k*). Le Cédre reſſemble beaucoup au Cyprès; mais il rend une odeur extrémement agréable. Le bois de Naſſo eſt couleur de roſe & d'une rare beauté. Cada Moſto rend témoignage que la vendange ſe faiſoit alors à Madère vers le tems de Pâques, au plus tard, l'octave d'après.

Il

(*g*) On retranche ici de ce Journal la deſcription de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madère, qui ont déja trouvé place dans le Chapitre précédent.

(*h*) C'eſt apparemment ce que les autres nomment *Machico*, ou Manchico.

(*i*) C'eſt-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(*k*) *Angl.* & des Arbalettes. R. d. E.

IL quitta cette Iſle, pour prendre au Sud ; & dans peu de jours il arriva aux Iſles Canaries, qui ſont à trois cens vingt milles de Madère. Il compte ſept Canaries, dont quatre étoient habitées par des Chrétiens ; Lancerota, Fuerte-Ventura, Gomera & Ferro. Elles avoient pour Seigneur, ſous l'autorité du Roi d'Eſpagne, un Gentilhomme Eſpagnol, nommé Herrera, natif de Séville. On tranſportoit de ces Iſles à Cadix & dans la rivière de Séville, une grande quantité de l'herbe qui ſe nomme *Orchel* ou *Oricello*, pour les uſages de la teinture. Les peaux de chèvres, le ſuif & le fromage faiſoient le reſte du commerce. L'Auteur remarque que les Habitans naturels des quatre Iſles ſoûmiſes aux Chrétiens étoient les Canarins, & qu'ils avoient différens langages qu'ils n'entendoient point entr'eux. Leurs habitations étoient de ſimples Villages, ſans fortifications & ſans défenſe dans les Plaines, mais ſi bien fortifiés dans les Montagnes, qu'il falloit un Siége pour les forcer. Les trois autres Iſles, qui ſe nomment la grande Canarie, Ténérife & Palma n'avoient encore que des Idolâtres pour Habitans. Elles étoient mieux peuplées que les quatre autres, ſur-tout celle de Ténérife, qui eſt la plus grande, & qui ne contenoit pas moins de quatorze à quinze mille ames. On en comptoit huit ou neuf mille dans la grande Canarie. Palma n'en avoit qu'un petit nombre, quoiqu'elle parût charmante en perſpective. Ces trois Iſles étant bien gardées par des Habitans fort courageux, les montagnes d'une hauteur exceſſive, & les Places imprenables, il avoit été juſqu'alors impoſſible aux Chrétiens de s'en rendre Maîtres. Ténérife eſt une des plus hautes Iſles du Monde, & ſe découvre de fort loin en mer. L'Auteur fut aſſûré par quelques Matelots, qu'ils l'avoient apperçue de ſoixante & ſoixante-dix lieuës Eſpagnoles, qui font environ deux cent cinquante milles d'Italie. Elle a dans ſon centre une montagne en forme de diamant, d'une hauteur merveilleuſe & toûjours brûlante. Cada Moſto apprit ces circonſtances, de pluſieurs Chrétiens qui avoient été priſonniers dans cette Iſle. Il prétend que depuis le pied de la montagne juſqu'au ſommet, il n'y a pas moins de quinze lieuës Portugaiſes, qui font ſoixante milles d'Italie. [Mais on a vû, dans le Chapitre précédent, des régles plus juſtes pour la véritable hauteur du Pic.]

CADA MOSTO. 1455. Il paſſe aux Canaries.

Etat où ces Iſles étoient alors.

(*l*) L'ISLE de Ténérife avoit alors neuf Maîtres ou neuf Princes, qui prenoient le titre de Ducs. C'étoient autant d'Uſurpateurs, qui avoient diviſé l'autorité ſouveraine, après s'en être ſaiſis par la force. Les guerres qu'ils avoient entr'eux cauſoient ſouvent beaucoup de carnage. Leurs armes n'étoient que des pierres, & des maſſues, en forme de dards, dont la pointe étoit armée d'os ou de corne au lieu de fer. Ceux à qui ce ſecours manquoit, ſe contentoient de faire durcir leurs maſſues au feu. La plûpart des Habitans étoient continuellement nuds, quoique pluſieurs ſe couvriſſent de peaux de chèvres. Mais ils s'enduiſoient la peau de ſuif, mêlé avec le jus de quelques herbes, qui la rendoient aſſez épaiſſe pour réſiſter au froid. D'ailleurs, étant ſi avancés au Midi, ils n'avoient jamais beaucoup à ſouffrir de l'Hiver. Leur demeure étoit des grottes & des cavernes au pied des montagnes. Ils ſe nourriſſoient d'orge, de chair & de lait de chèvre, qu'ils avoient en abondance

Anciens uſages.

(*l*) On trouvera dans le Chapitre précédent la Deſcription entière de Ténérife, & du Pic, avec celle des autres Canaries.

CADA MOSTO. 1455.

bondance, & de quelques fruits; mais particulièrement de figues. Comme le climat eſt fort chaud, ils faiſoient leur moiſſon aux mois d'Avril & de Mai. On connoiſſoit peu leur Religion, parce qu'ils n'avoient pas de culte établi. Les uns adoroient le Soleil; d'autres la Lune & les Etoiles. On leur attribuoit juſqu'à neuf ſortes d'idolâtrie. Leurs femmes n'étoient pas communes; mais ils n'avoient pas de loi qui les gênât pour le nombre. Ils ne prenoient une vierge, qu'après avoir propoſé à leur Seigneur de paſſer la première nuit avec elle; & ceux qui obtenoient cette grace, s'en croyoient fort honorés.

Ancienne Religion.

Informations de Cada Moſto.

SI l'on veut ſçavoir d'où Cada Moſto avoit tiré ces connoiſſances, il répond que les Chrétiens des quatre Iſles s'approchoient ſouvent de Ténérife pendant la nuit, & qu'ils y enlevoient ſouvent des Inſulaires de l'un & l'autre ſéxe, qu'ils vendoient en Eſpagne pour l'eſclavage. Lorſqu'il arrivoit à ces Barbares de faire quelques priſonniers Eſpagnols, ils n'avoient pas la cruauté de les faire mourir; mais par un mépris, qu'ils regardoient comme la dernière punition, ils les employoient à nettoyer les Chèvres & à tuer les mouches dont ces animaux ſont tourmentés.

Sacrifice barbare.

LES anciens Canarins étoient dans l'uſage d'offrir à leur Seigneur, non ſeulement leurs ſervices & leur fidélité, mais le ſacrifice même de leur vie, lorſqu'il entroit en poſſeſſion de l'autorité ſouveraine. Il s'en trouvoit toûjours pluſieurs qui paſſoient de l'offre à l'éxécution. Ils ſe rendoient avec un nombreux cortège ſur le bord de quelque profonde Vallée, où les victimes après quantité de cérémonies & de paroles myſtérieuſes, ſe précipitoient à la vûe de tout le monde. Le même uſage obligeoit le Seigneur de marquer une conſidération particulière aux Parens des Morts & de les diſtinguer par des honneurs & des bienfaits. L'Auteur fut informé de cette coûtume barbare par divers Canarins qui avoient quitté leur Nation pour embraſſer le Chriſtianiſme. Ils ſont d'une légèreté extrême à la courſe, & fort agiles à deſcendre & monter au milieu de leurs rocs & de leurs précipices. Ils ſautent [à pieds nuds] de pierre en pierre, & ſouvent ils s'élancent à des diſtances incroyables. Leur adreſſe à jetter des pierres eſt ſi merveilleuſe, qu'ils ſont ſûrs de toucher toûjours au but. Les deux ſéxes ſe peignent le corps, en verd, en rouge, en jaune, avec le jus de certaines herbes, & cette variété de couleurs paſſe entr'eux pour un grand ornement. Cada Moſto relâcha dans les deux Iſles de Gomera & de Ferro. Il toucha auſſi à celle de Palma; mais ſans y deſcendre.

Adreſſe & légèreté des Canarins.

AYANT remis à la voile, il continua ſa courſe vers l'Ethiopie; & le vent ne ceſſant pas de le favoriſer, il arriva au Cap-Blanco, qui eſt à [huit cent] ſoixante-dix milles des Canaries. Il obſerve que portant au Sud dans ce paſſage, il ſe tint ſans ceſſe éloigné de la Côte d'Afrique, qu'il laiſſoit ſur la gauche; les Canaries étant fort avancées dans la mer du côté de l'Oueſt. Il fit voile ainſi pendant la moitié (*m*) de ſa courſe; après quoi, prenant plus à gauche, il chercha la vûe des Côtes, dans la crainte de paſſer le Cap ſans l'appercevoir; car on eſt enſuite aſſez long-tems ſans découvrir la terre. Les Côtes s'enfoncent après le Cap, & forment un Golphe, qu'on appelle *Forna d'Arguim*,

Cada Moſto arrive au Cap-Blanco.

Deſcription de cette Côte.

(*m*) *Angl.* les deux tiers. R. d. E.

d'Arguim, du nom d'une petite Iſle qui eſt ſituée dans le Golfe même. Il n'a pas moins de cinquante milles d'enfoncement, & l'on y trouve trois autres Iſles, auxquelles les Portugais avoient déja donné des noms. La première porte celui de *Blanca*, à cauſe de ſes ſables blancs. La ſeconde, celui d'Iſle *das Garzas*, ou des Hérons, parce qu'on y trouva un ſi grand nombre d'œufs de ces animaux, qu'on en remplit deux Barques; la troiſième celui de (*n*) *Coori*. Elles ſont toutes trois petites, ſabloneuſes, & déſertes; mais celle d'Arguim a de l'eau fraîche. Cada Mosto. 1455.

Il faut obſerver qu'au Sud du Détroit de Gibraltar, la Côte, qui eſt celle de Barbarie, n'eſt pas habitée au-delà du *Cap-Cantin*, d'où l'on trouve juſqu'au Cap-Blanco une Région ſabloneuſe & déſerte, qui eſt ſéparée de la Barbarie par des montagnes (*o*) du côté du Nord, & que ſes Habitans nomment (*p*) *Sara*. Du côté du Sud elle touche au Pays des Négres, & dans ſa largeur elle n'a pas moins de cinquante ou ſoixante journées. Ce déſert s'étend juſqu'à l'Océan. Il eſt couvert de ſable blanc, ſi aride & ſi uni, que le Pays étant d'ailleurs fort bas, il n'a l'apparence que d'une Plaine juſqu'au Cap-Blanco, qui tire auſſi ſon nom de la blancheur de ſon ſable, où l'on n'apperçoit aucune ſorte d'arbre ou de plante. Cependant rien n'eſt ſi beau que ce Cap. Sa forme eſt triangulaire, & les trois pointes qu'il préſente ſont l'une de l'autre à la diſtance d'un mille. Iſles du Golfe d'Argin ou d'Arguim. Déſerts de Sara.

On trouve ſur cette Côte une prodigieuſe quantité de gros Poiſſon de toutes les eſpèces & d'une bonté extraordinaire: [il reſſemble aſſez pour le goût au Poiſſon qui ſe mange à Veniſe.] Le Golfe d'Arguim eſt fort [peu] profond dans toute ſon étendue; il eſt plein de rocs, & traverſé par des Courans qui rendent la navigation fort dangereuſe dans les ténèbres, [& pendant le jour il faut toûjours avoir la ſonde à la main.] Cada Moſto apprit qu'il s'y étoit déja perdu deux Vaiſſeaux. La ſituation du Cap-Blanc eſt au Sud-Oueſt du Cap-Cantin.

Derrière le Cap-Blanc, dans l'intérieur des terres, on trouve à ſix journées du rivage, une Ville nommée *Hoden*, qui n'a pas de murs, mais qui eſt fréquentée par les Arabes & les Caravanes de Tombuto (*q*) & des autres Régions du Pays des Nègres. Leurs alimens ſont des dattes & de l'orge. Ils boivent le lait de leurs Chameaux, [& de quelques Animaux: & ils n'ont point de vin.] Le Pays eſt ſi ſec qu'ils y ont peu de vaches & de chèvres, [& encore leurs vaches ſont-elles très petites en comparaiſon de celles d'Italie.] Ils ſont Mahométans, & fort ennemis du nom Chrétien. N'ayant point d'habitations fixes, ils ſont ſans ceſſe errans dans les déſerts, & leurs courſes s'étendent juſques dans cette partie de la Barbarie qui eſt voiſine de de la Méditerranée. Ils voyagent toûjours en grand nombre, avec un train nombreux de Chameaux, ſur leſquels ils tranſportent du cuivre, de l'argent, & d'autres richeſſes, de la Barbarie & du Pays des Négres à Tombuto, pour en rapporter de l'or & de la *Malaguette*, [qui eſt une eſpèce de poivre.] Leur couleur eſt bazanée. Les deux ſéxes ont pour unique vêtement, une ſorte de robe blanche bordée de rouge. Les Hommes portent le turban, à la manière Ville nommée Hoden. Commerce des Négres à Tombuto.

(*n*) Grynæus écrit *Cori*.
(*o*) C'eſt les Monts Atlas.
(*p*) Ou Sarrah.
(*q*) Grynæus met *Atanibute*.

CADA MOSTO. 1455.

manière des Mores, & vont toûjours nuds pieds. Leurs déſerts ſont remplis de Lions, de Panthères, de Léopards, & d'Autruches, dont l'Auteur vante les œufs après en avoir mangé pluſieurs fois.

Commerce des Portugais au Golfe d'Arguim.

LE Prince Henri de Portugal, connoiſſant l'importance du Golfe d'Arguim, en avoit défendu l'entrée pour l'eſpace de dix ans, à tous ceux qui n'étoient pas compris dans ſon Ordonnance, c'eſt-à-dire à ceux qui n'avoient pas dans l'Iſle du même nom une Habitation & des Facteurs approuvés. Les Portugais, qui jouiſſoient du privilège, commerçoient avec les Arabes qui venoient ſur la Côte. Pour l'Or & les Négres qu'ils tiroient de ces Barbares, ils leur fourniſſoient différentes ſortes de marchandiſes, telles que des draps de laine & d'autres étoffes, des tapis, de l'argent & de l'alkhizeli. Le Prince fit bâtir un Château dans l'Iſle d'Arguim, pour la ſûreté du Commerce; & tous les ans, il y arrivoit des Caravelles du Portugal. Les Négotians Arabes menoient au Pays des Négres quantité de Chevaux de Barbarie, qu'ils y échangeoient pour des Eſclaves. Un beau Cheval leur valoit ſouvent juſqu'à douze ou quinze Négres. Ils y portoient auſſi de la ſoye de Grenade & de Tunis, de l'argent & d'autres marchandiſes, pour leſquelles ils recevoient des Eſclaves & de l'Or. Ces Eſclaves étoient amenés à *Hoden*, d'où ils paſſoient aux montagnes de Barka, & de-là en Sicile. D'autres étoient conduits à Tunis, & ſur toute la Côte de Barbarie. Le reſte venoit dans l'Iſle d'Arguim; & chaque année, il en paſſoit ſept ou huit cens en Portugal.

AVANT l'établiſſement de ce Commerce, les Caravelles Portugaiſes, au nombre de quatre & quelquefois davantage, entroient bien armées dans le Golfe d'Arguim, & faiſoient pendant la nuit des deſcentes ſur la Côte, pour enlever les Habitans de l'un & l'autre ſéxe qu'elles vendoient en Portugal. Elles pouſſérent ainſi leurs courſes au long des Côtes, juſqu'à la rivière du Sénégal, qui eſt fort grande, & qui ſépare la Nation des Azanaghis de la première Contrée des Négres.

Nation des Azanaghis, & ſes uſages.

LES Azanaghis [ſont bazanés ou plûtot d'une couleur d'un brun très foncé; ils] habitent pluſieurs endroits de la Côte au-delà du Cap-Blanco. Ils ſont voiſins des déſerts, & peu éloignés des Arabes de Hoden. Ils vivent de dattes, d'orge, & du lait de leurs Chameaux. Comme ils ſont plus proches du Pays des Négres que de Hoden, ils y ont tourné leur commerce, qui ſe borne à tirer d'eux du millet [des légumes] & d'autres ſecours pour la commodité de leur vie. Ils mangent peu, & l'on ne connoît pas de Nation qui ſupporte ſi patiemment la faim. [Une écuellée de farine d'Orge leur ſuffit pour un jour entier. A la vérité leur ſobriété doit être attribuée en partie à la rareté des vivres dans leur pays.] Les Portugais en enlevèrent un grand nombre, & s'en trouvoient mieux pour eſclaves que des Négres. Mais, depuis quelque tems, le Prince Henri avoit fait la paix avec eux, & formé des régles de commerce qui ne permettoient plus aux Portugais de les inſulter. Il eſpéroit que ſe familiariſant avec les Chrétiens, ils recevroient d'autant plus facilement les impreſſions du Chriſtianiſme, qu'ils n'avoient que des idées fort confuſes de la Religion de Mahomet.

CADA Moſto attribue une coutume fort ſingulière à la Nation des (r) Azanaghis.

(r) L'Auteur les appelle ſouvent Indiens, c'eſt-à-dire, Indiens Orientaux. On ne leur donnoit pas d'autre nom avant le Voyage de Gama.

Azanaghis. Ils portent, dit-il, autour de la tête une ſorte de mouchoir qui leur couvre les yeux, le nez & la bouche; & la raiſon de cet uſage eſt que ☩ regardant [le nez &] la bouche comme des canaux fort ſales, ils ſe croyent obligés de les cacher auſſi ſérieuſement que d'autres parties auxquelles on attache la même idée, dans des Pays moins barbares. Auſſi ne ſe découvrent-ils la bouche que pour manger. CADA MOSTO. 1455.

ILS ne reconnoiſſent aucun Maître; mais les plus riches ſont diſtingués par quelques témoignages de reſpect. En général il ſont tous fort pauvres, menteurs, perfides, & les plus grands voleurs du monde. Leur taille eſt médiocre. Ils ſe friſent les cheveux, qu'ils ont fort noirs, & flottans ſur leurs épaules. Tous les jours ils les humectent avec de la graiſſe de poiſſon, & quoique l'odeur en ſoit fort déſagréable, ils regardent cet uſage comme une parure. Ils n'avoient jamais connu d'autres Chrétiens que les ☞ Portugais, [qui avoient fait ſur eux un grand nombre d'eſclaves, &] avec leſquels ils avoient eu la guerre pendant treize ou quatorze ans. Cada Moſto aſſûre que lorſqu'ils avoient vû des Vaiſſeaux, ſpectacle inconnu à leurs Ancêtres, ils les avoient pris pour de grands oiſeaux avec des aîles blanches, qui venoient de quelque Pays éloigné. Enſuite les voyant à l'ancre & ſans voiles, ils avoient conclu que c'étoient des Poiſſons. D'autres obſervant que ces machines changeoient de place, & qu'après avoir paſſé un jour ou deux dans quelque lieu, on les voyoit le jour ſuivant à cinquante milles, & toûjours en mouvement au long de la Côte, s'imaginèrent que c'étoient des eſprits vagabonds, & redoutoient beaucoup leur approche. En ſuppoſant que ce fût des créatures humaines, ils ne pouvoient concevoir qu'elles fiſſent plus de chemin dans une nuit, qu'ils n'étoient capables d'en faire en trois jours; & ce raiſonnement les confirma dans l'opinion que c'étoit des Eſprits. Pluſieurs Eſclaves de leur Nation, que Cada Moſto avoit vûs à la Cour du Prince Henri, & tous les Portugais qui étoient entrés les premiers dans cette mer, rendoient là-deſſus le même témoignage.

Imaginations des Azanaghis à la vûe des premiers Vaiſſeaux.

ENVIRON ſix journées dans les terres au-delà de Hoden, on trouve une autre Ville nommée *Teggazza*, qui ſignifie Caiſſe d'or, d'où l'on tire tous les ans une grande quantité de ſel de roche, qui ſe tranſporte ſur le dos des Chameaux à Tombuto, & delà dans le Royaume de *Melli*, qui eſt du Pays des ☞ Négres. Les Arabes vagabonds, qui font ce commerce, [auſſi-bien que les Azanaghis] diſpoſent, en huit jours, de toutes leurs marchandiſes, & reviennent ☞ chargés d'or. [Car ils ont pour la charge d'un Chameau juſqu'à deux ou trois-cens Mitigals; & chaque Mitigal eſt de la valeur d'un ducat].

Ville de Teggazza, d'où l'on tire du ſel.

CE Royaume de Melli eſt ſitué dans un climat fort chaud, & fournit ſi peu d'alimens pour les Bêtes, que de cent Chameaux qui font le voyage avec les Caravanes, il n'en revient pas ordinairement plus de vingt-cinq. Auſſi cette grande Région n'a-t'-elle aucun quadrupéde. Les Arabes mêmes & les Azanaghis y tombent malades de l'excès de la chaleur. On compte quarante journées à cheval, de Teggazza à Tombuto, & trente de Tombuto à Melli. Cada Moſto ayant demandé aux Négres quel uſage les Marchands de Melli font du ſel, ils répondirent qu'il s'en conſumoit d'abord une petite quantité dans le Pays, ſecours ſi néceſſaire à des Peuples ſitués près de la Ligne, où les jours & les nuits ſont d'une égale longueur, que ſans un tel préſervatif contre la chaleur, leur ſang ſe corrompt bientôt. Ils employent peu d'art à le

CADA MOSTO. 1455.

préparer. Chaque jour ils en prennent un morceau qu'ils font diſſoudre dans un vaſe d'eau; & l'avallant avec avidité, ils croyent lui être redevables de leur ſanté & de leurs forces. Le reſte du ſel eſt porté à Melli en groſſes piéces, deux deſquelles ſuffiſent pour la charge d'un Chameau. Là, les Habitans du Pays le briſent en d'autres piéces, dont le poids ne ſurpaſſe pas les forces d'un homme. On aſſemble quantité de gens robuſtes qui les chargent ſur leur tête, & qui portent à la main une longue fourche, ſur laquelle ils s'appuyent (s) lorſqu'ils ſont fatigués. Dans cet état, ils ſe rendent ſur le bord d'une grande eau, ſans que l'Auteur ait pû ſçavoir ſi c'eſt la mer ou quelque fleuve; mais il panche à croire que c'eſt de l'eau douce, parce que dans un climat ſi chaud il ne ſeroit pas néceſſaire d'y porter du ſel ſi c'étoit la Mer. [Ces porteurs ſont ordinairement des Négres qu'on prend à gages, & dont on eſt obligé de ſe ſervir faute de Chameaux ou d'autres bétes de ſomme; & par ce qui vient d'être dit, on comprend qu'ils doivent être en très grand nombre, de même que ceux auxquels ils portent ce ſel.]

Uſage du ſel parmi les Négres.

Commerce du ſel, & ſa méthode.

LORSQU'ILS ſont arrivés au bord de l'eau, les maîtres du ſel font décharger la marchandiſe, & placent chaque monceau ſur une même ligne, en y mettant leur marque. Enſuite toute la Caravane ſe retire à la diſtance d'une demie journée. Alors d'autres Négres, avec leſquels ceux de Melli ſont en commerce, mais qui ne veulent point être vûs, & qui ſont apparemment les Habitans de quelques Iſles, s'approchent du rivage dans de grandes Barques, éxaminent le ſel, mettent une ſomme d'or ſur chaque monceau, & ſe retirent avec autant de diſcrétion qu'ils ſont venus. Les Marchands de Melli retournant au bord de l'eau, conſidérent ſi l'or qu'on a laiſſé, leur paroît un prix ſuffiſant. S'ils en ſont ſatisfaits, ils le prennent & laiſſent leur ſel. S'ils trouvent la ſomme trop petite, ils ſe retirent encore, en laiſſant l'or & le ſel; & les autres, revenant à leur tour, mettent plus d'or, ou laiſſent abſolument le ſel. Leur commerce ſe fait ainſi ſans ſe voir; uſage ancien, qu'aucune infidélité ne leur donne jamais occaſion de changer. Quoique l'Auteur trouve peu de vrai-ſemblance dans ce récit, il aſſûre qu'il le tient de pluſieurs Arabes, des Marchands Azanaghis, & de quantité d'autres perſonnes, dont il vante le témoignage.

Négocians inviſibles.

IL demanda aux mêmes Marchands pourquoi l'Empereur de Melli, qui eſt un Souverain ſi puiſſant, n'avoit point entrepris, par force ou par adreſſe, de découvrir la Nation qui ne veut ni parler ni ſe laiſſer voir. Ils lui racontérent que peu d'années auparavant, ce Prince ayant réſolu d'enlever quelques-uns de ces Négocians inviſibles, avoit fait aſſembler ſon Conſeil, dans lequel on avoit réſolu qu'à la premiére Caravane, quelques Négres de Melli creuſeroient des puits au long de la riviére, prés de l'endroit où l'on plaçoit le ſel, & que s'y cachant juſqu'à l'arrivée des Etrangers, ils en ſortiroient tout-d'un-coup pour faire quelques priſonniers. Ce projet avoit été exécuté. On en avoit pris quatre, & tous les autres s'étoient échappés par la fuite. Comme un ſeul avoit paru ſuffire pour ſatisfaire l'Empereur, on en avoit renvoyé trois, en les aſſûrant que le quatriéme ne ſeroit pas plus maltraité. Mais l'entrepriſe n'en eut pas plus de ſuccès. Le Priſonnier

Entrepriſe de l'Empereur de Melli, pour les découvrir.

Ce qui l'empêche de réuſſir.

(s) *Angl.* & qui portant deux longues fourches, ſur leſquelles ils repoſent leur charge. R. d. E.

nier refusa de parler. Envain l'interrogea-t'on dans plusieurs langues. Il garda le silence avec tant d'obstination, que rejettant d'un autre côté toutes sortes de nourriture, il mourut dans l'espace de quatre jours. Cet événement a fait croire aux Négres de Melli que leurs Négotians étrangers sont muets. Quelques-uns néanmoins pensent avec plus de raison que le Prisonnier étant revêtu de la forme humaine ne pouvoit pas être privé de l'usage de la parole; mais que dans l'indignation de se voir trahi, il avoit pris la résolution de se taire jusqu'à la mort. Ceux qui l'avoient enlevé rapportèrent à leur Empereur, qu'il étoit fort noir, de belle taille, & plus haut qu'eux d'un demi-pied; que sa lèvre inférieure étoit plus épaisse que le poing, & pendante jusqu'au dessous du menton; qu'elle étoit fort rouge & qu'il en tomboit même quelques gouttes de sang; mais que sa lèvre supérieure étoit de la grandeur ordinaire: qu'on voyoit entre les deux, ses dents & ses gencives [d'où il découloit aussi du sang], & qu'au deux coins de la bouche, il avoit quelques dents d'une grandeur extraordinaire; que ses yeux étoient noirs & fort ouverts: enfin que toute sa figure étoit terrible.

CADA MOSTO. 1455.

CET accident fit perdre la pensée de renouveller la même entreprise d'autant plus que les Etrangers, irrités apparemment de l'insulte qu'ils avoient reçûe, laissèrent passer trois ans sans reparoître au bord de l'eau. On étoit persuadé à Melli, que leurs grosses lèvres s'étoient corrompues par l'excès de la chaleur, & que n'ayant pu supporter plus long-tems la privation du sel, qui est leur unique remède, ils avoient été forcés de recommencer leur commerce. La nécessité du sel en est établie mieux que jamais dans l'opinion des Négres de Melli; ce qui est assez indifférent à l'Empereur, pourvû qu'il en tire beaucoup d'or. C'est tout ce que l'Auteur a pu se procurer de lumière (*t*) sur des faits si difficiles à vérifier. Mais en les reconnoissant fort étranges, il ajoûte qu'on ne doit pas les traiter de fabuleux, après les divers témoignages sur lesquels ils sont appuyés; & lui-même, dit-il, qui a vû dans le monde & entendu tant de choses merveilleuses, il ne fait pas difficulté de les croire.

Effet du Sel contre les maladies des Négres.

L'OR qu'on apporte à Melli se divise en trois parts; une qu'on envoye par la Caravane de Melli à *Kokhia*, sur la route du grand Caire & de la Syrie; les deux autres à Tombuto, d'où elles partent séparément; l'une pour (*v*) *Toet* & de-là pour Tunis en Barbarie: l'autre pour Hoden, d'où elle se répand jusqu'aux Villes d'Oran & d'One (*x*), dans l'intérieur du Détroit de Gibraltar, & jusqu'à Fez, Maroc, Arzila, Azafi, & Messa, hors du Détroit. C'est dans ces dernières Places que les Italiens & d'autres Nations Chrétiennes viennent recevoir cet or pour leurs marchandises. Enfin le plus grand avantage que les Portugais ayent tiré du Pays des Azanaghis, c'est que de l'or qu'il envoye chaque année à Hoden, ils trouvèrent le moyen d'en attirer quelque partie

Route de l'or, pour traverser l'Afrique.

(*t*) Le témoignage des Afriquains paroîtra sans force. Cependant il est vrai que tous les Voyageurs s'accordent à le rapporter; ce qui suffit du moins pour sauver le crédit de Cada Motto. Jobson, qui étoit dans la Rivière de Gambra ou de Gambia en 1620, répéte la même chose avec les mêmes circonstances. Moette le rapporte aussi d'après le témoignage des Mores de Maroc. Voyez ses Voyages en 1671, [dans la Collection de Stephens, Vol. II. pag. 81. A la vérité cet Auteur ne parle point de ces terribles lèvres. mais chaque fiction a cours pendant un certains tems, & peut-être que le tems de celle-ci est passé.]

(*v*) Grynæus met *Ato*.

(*x*) Grynæus met *Hona*.

CADA MOSTO. 1455. partie ſur les Côtes (y) du Golfe d'Arguim, & de ſe le procurer par leurs échanges avec les Négres.

La monnoye inconnue chez les Azanaghis.

DANS les Régions des Mores bazanés, il ne ſe fabrique point de monnoye. On n'y en connoît pas même l'uſage, non plus que parmi les Négres. Mais tout le commerce ſe fait par des échanges d'une choſe pour une autre, & quelquefois de deux pour une. Cependant les Azanaghis & les Arabes ont, dans quelques-unes de leurs Villes intérieures, de petites coquilles (z) qui leur tiennent lieu de monnoye courante. Les Vénitiens en apportoient du Levant, & recevoient de l'or pour une matière ſi vile. Les Négres ont pour l'or un poids qu'ils appellent Mitigal, & qui revient à la valeur d'un ducat. [Les Habitans des déſerts de Sara, n'ont ni Religion ni Souverain ; cependant dans certains endroits, les plus riches d'entr'eux, acquièrent quelque autorité ſur les autres.] Les femmes portent des robes de coton, qui leur viennent du Pays des Négres ; & quelques-unes, des eſpèces de frocs qu'on appelle *Alkhezeli*. Mais elles n'ont pas l'uſage des chemiſes. Les plus riches ſe parent de petites plaques d'or. Elles [ſont bazanées &] font conſiſter leur beauté dans la groſſeur & la longueur de leurs mamelles. Dans cette idée, à peine ont-elles atteint l'âge de ſeize ou dix-ſept ans, qu'elles ſe les ſerrent avec des cordes, pour les faire deſcendre quelquefois juſqu'à leurs genoux. Les hommes montent à cheval [à la manière des Mores,] & font leur gloire de cet exercice. Cependant l'aridité de leur Pays ne leur permet pas de nourrir un grand nombre de ces animaux, ni de les conſerver long-tems. La chaleur eſt exceſſive dans cette immenſe étendue de ſables, & l'on y trouve fort peu d'eau. Il n'y pleut que dans trois mois de l'année, ceux d'Août, de Septembre & d'Octobre. Cada Moſto fut informé qu'il y paroît quelquefois de grandes troupes de Sauterelles jaunes & rouges, de la longueur du doigt. Elles ſont en ſi grand nombre, qu'elles forment dans l'air une nuée capable d'obſcurcir le Soleil, & de douze ou quinze milles d'étendue. Ces incommodes viſites n'arrivent que tous les trois ou quatre ans ; mais il ne faut pas eſpérer de vivre dans les lieux où l'armée des Sauterelles s'arrête, tant elle cauſe de déſordre & d'infection. L'Auteur en vit une multitude innombrable, en paſſant ſur les Côtes.

Parure de leurs femmes.

Exercice des hommes.

Armées de Sauterelles.

Rivière de Sénégal. Son embouchure.

APRÈS avoir doublé le Cap-Blanco, la Caravelle Portugaiſe continua ſa courſe juſqu'à la rivière de Sannaga, ou du Sénégal, qui ſépare le déſert & les Azanaghis, du fertile Pays des Négres. Cinq ans avant le voyage de Cada Moſto, cette grande rivière avoit été découverte par trois Caravelles du Prince Henri, qui y avoient établi des articles de commerce avec les Mores ; & depuis ce tems-là, il ne s'étoit point paſſé d'année où le Portugal n'y eût envoyé quelques Vaiſſeaux.

LA rivière du Sénégal a plus d'un mille de largeur à ſon embouchure, & l'entrée en eſt fort profonde. Avant que de ſe reſſerrer dans ſon lit, elle offre une Iſle, qui préſente un Cap vers la Mer. Des deux côtés, on trouve des bancs de ſable & des Baſſes qui s'étendent aſſez près du rivage ; ce qui oblige les Vaiſſeaux d'obſerver le cours de la marée [, qui revient de ſix heures en ſix heures,]

(y) Ce récit des lieux d'où vient l'Or, & de la manière dont il traverſe l'Afrique, eſt le plus ancien & le plus vrai-ſemblable.

(z) Ce ſont apparemment les petites Coquilles qu'on appelle Porcelaines, ou Coris.

heures,] pour entrer dans la rivière. Elle y remonte l'eſpace de ſoixante-dix milles, ſuivant le témoignage que l'Auteur en reçut d'un grand nombre de Portugais, qui y étoient entrés dans leurs Caravelles. Depuis le Cap-Blanco, qui en eſt à trois cens quatre-vingt milles, la Côte ſe nomme Anterota, & borde le Pays des Azanaghis ou des Mores bazanés. Cette Côte eſt continuellement ſabloneuſe juſqu'à vingt milles de la rivière. CADA MOSTO. 1455.

CADA Moſto fut extrêmement ſurpris de trouver la différence des Habitans ſi grande, dans un ſi petit eſpace. Au Sud de la rivière, ils ſont extrêmement noirs, grands, bienfaits, & robuſtes. Le Pays eſt couvert de verdure, & rempli d'arbres fruitiers. De l'autre côté, les hommes ſont bazanés, maîgres, de petite taille, & le Pays ſec & ſtérile. L'opinion (*a*) des Sçavans eſt que la rivière du Sénégal ſort de celle de *Ghion*, qui vient du Paradis terreſtre. Les Anciens nommoient cette branche *Niger*, & prétendoient qu'ayant arroſé l'Ethyopie & s'avançant à l'Oueſt vers l'Océan, elle ſe diviſoit en pluſieurs autres branches. Le Nil, qui ſort auſſi du Ghion, arroſe l'Egypte & tombe dans la Méditerranée. Grande différence entre les hommes dans un petit eſpace.

LE premier Royaume des Négres (*b*) eſt le Sénégal, ſitué ſur la rivière du même nom, & ſes Peuples ſe nomment Jalofs. Tout le Pays eſt fort bas, non-ſeulement au long de la rivière, mais fort loin au-delà juſqu'au Cap-Verd, qui eſt la plus haute terre de toute cette Côte, à quatre cent milles du Cap-Blanco. Ce Royaume de Jalofs ou du Sénégal a pour bornes à l'Eſt, le Pays de Tukhuſor; au Sud, le Royaume (*c*) de Gambra; l'Océan à l'Oueſt, & la rivière au Nord. Pays des Négres.

LE Roi du Sénégal ſe nommoit alors *Zukholin*, il n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Cette Couronne n'eſt pas héréditaire. Trois ou quatre des principaux Seigneurs, dont le Pays eſt rempli, s'accordent ordinairement pour ſe choiſir un Maître, qui ne régne qu'autant qu'il leur plaît. Ils le détrônent par la force, à moins que le Roi ne ſe rende aſſez puiſſant lui-même pour leur réſiſter; ce qui met dans le Gouvernement la même inſtabilité qu'en Egypte, où le Soudan du Caire craint ſans ceſſe d'être banni ou maſſacré. D'ailleurs il ne faut pas juger de ces Rois ſur l'idée que l'Europe a des ſiens. Leurs Peuples ſont également pauvres & féroces. Ils n'ont pas de Villes fermées, ni d'autres habitations que de miſérables Villages, dont les maiſons ſont couvertes de chaume. La pierre & le ciment ne leur manqueroient pas; mais ils n'en connoiſſent pas l'uſage. Le Royaume du Sénégal n'a, ſuivant l'Auteur, que deux cent milles d'étendue au long des Côtes, & la même profondeur dans les terres. Le Roi n'a pas de revenu certain: mais les Seigneurs du Pays, pour gagner ſa faveur, lui ſont préſent de Chevaux & d'autres Bêtes, telles que des Vaches & des Chèvres. Ils y joignent différentes ſortes de Richeſſes du Roi de Sénégal.

(*a*) Toutes ces notions du Niger & du Nil ont été reconnues fauſſes.

(*b*) Quoique les premiers Cantons des Négres ſoient ſur la Rivière de Sénégal, ils n'avoient pas de Royaume de ce nom. On peut croire même que le nom de cette Rivière lui vient des Azanaghis, que quelques Ecrivains nomment auſſi Sanhagas, & qui habitent du côté du Nord. Quoiqu'il en ſoit, la ſuppoſition d'un Royaume de Sénégal ou de Sannaga, eſt une fauſſeté que pluſieurs Géographes ont copiée d'après Cada Moſto.

(*c*) Il n'y a pas non plus de Royaume de Gambra, mais une Rivière nommée *Gambra* ou *Gambia*, dont les bords ſont habités auſſi par les Négres, qui étoient diviſés en Tribus plutôt qu'en Royaumes.

CADA MOSTO. 1455.

de légumes & de racines; ſur-tout du millet. La plus grande partie de ſes richeſſes lui vient de ſes vols & de ſes brigandages. Il enleve, pour l'eſclavage, les Peuples des Pays voiſins. Il ne fait pas plus de grace à ſes propres Sujets. Une partie de ces Eſclaves eſt employée à la culture des terres qui lui appartiennent: le reſte eſt vendu ſoit aux Azanaghis & aux Marchands Arabes qui les prennent en échange pour des Chevaux & d'autres commodités, ſoit aux Vaiſſeaux Chrétiens depuis que le commerce eſt ouvert avec eux. Chaque Négre peut prendre autant de femmes qu'il eſt capable d'en nourrir. Le Roi n'en a jamais moins de trente ou quarante, qu'il diſtingue entr'elles, ſuivant leur naiſſance & le rang de leurs Péres. Il les entretient dans certaines habitations (d) voiſines de ſa Cour, huit ou dix enſemble, avec des femmes pour les ſervir, & des Eſclaves pour cultiver les terres qui leur ſont aſſignées, [& du revenu deſquelles elles vivent.] Elles ont auſſi des Vaches & des Chévres, avec des Eſclaves pour les garder. Lorſque le Roi les viſite, il ne ſe fait accompagner d'aucunes proviſions, & c'eſt d'elles qu'il tire ſa ſubſiſtance pour lui-méme, & pour tout ſon cortége. Tous les jours, au lever du Soleil, chaque femme de l'habitation où il arrive, prépare trois ou quatre couverts de différentes viandes, telles que du Chevreau, du Poiſſon & d'autres délicateſſes du goût des Négres, qu'elle fait porter par ſes Eſclaves, au logement du Roi; de ſorte qu'en s'éveillant, il trouve quarante ou cinquante mets qu'il ſe fait ſervir ſuivant ſon appétit. Le reſte eſt diſtribué entre ſes gens. Mais comme ils ſont toûjours en fort grand nombre, la plûpart ſont toûjours affamés. Il ſe promene ainſi d'une habitation à l'autre, pour viſiter ſucceſſivement toutes ſes femmes; ce qui lui procure ordinairement des enfans en grand nombre. Mais lorſqu'une femme devient groſſe, il n'approche plus d'elle. Tous les Seigneurs ſuivent le méme uſage.

Ses Femmes, & maniére dont il les entretient.

Religion du Pays.

CES Négres ſont profeſſion de la Religion Mahométane, mais avec moins de lumiére & de ſoûmiſſion que les Mores blancs. Cependant les Seigneurs ont toûjours prés d'eux quelques Azanaghis ou quelques Arabes pour les éxercices de leur culte; & c'eſt une maxime établie parmi les Grands de la Nation, qu'ils doivent être plus ſoûmis aux loix divines que le Peuple, [qui n'a point Religion.] Mais depuis qu'ils ſont devenus familiers avec les Chrétiens, leur reſpect eſt fort diminué pour le Mahométiſme, [qu'ils n'ont embraſſé que parce qu'ils n'avoient aucun commerce qu'avec les Azanaghis ou les Arabes.]

Habillement des hommes & des femmes.

LES Négres du Sénégal ſont toûjours nuds, excepté vers le milieu du corps, qu'ils ſe couvrent de peaux de Chévres, à peu prés dans la forme de nos hautes chauſſes. Mais les Grands & les Riches portent des chemiſes de coton, que les femmes filent dans le Pays. Le tiſſu de chaque piéce n'a pas plus de ſix pouces de largeur, car ils n'ont pu trouver l'art de faire leurs piéces plus larges. Ils ſont obligés d'en coudre cinq ou ſix enſemble pour les ouvrages qui demandent plus d'étendue. Leurs chemiſes tombent juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les manches en ſont fort amples; mais elles ne leur viennent qu'au milieu du bras. [Ils portent des Caleçons de coton, qui leur deſcendent

(d) *Angl.* dans certains Villages. R. d. E.

deſcendent juſqu'au bas de la jambe, & qui ſont ſi larges, qu'ils ont entre trente & quarante empans de circonférence Quand ils ſont noués, ils ſont tout pliſſés; par devant ils ont la figure d'un ſac, mais par derrière, ils trainent par terre, & reſſemblent aſſez à une longue juppe. Ceux qui ſont revêtus de cet ajuſtement ont une figure des plus bizarres; cependant ils en ſont charmés, & ils demandent ſouvent aux Européens, s'ils ont jamais vû d'habillement de meilleur goût.] Les femmes ſont abſolument nues depuis la tête juſqu'à la ceinture; le bas eſt couvert d'une juppe de coton, qui leur deſcend juſqu'au milieu des jambes. Les deux ſéxes ont la tête & les pieds nuds; mais ils ont les cheveux fort bien treſſés, ou noués avec aſſez d'art, quoiqu'ils les ayent fort courts. Les hommes s'employent, comme les femmes, à filer & à laver les habits. CADA MOSTO. 1455.

LE climat eſt ſi chaud qu'au mois de Janvier la chaleur ſurpaſſe celle de l'Italie au mois d'Avril; & plus on avance, plus on la trouve inſuportable. C'eſt l'uſage pour les hommes & les femmes de ſe laver quatre ou cinq fois le jour. Ils ſont d'une propreté extrême pour leurs perſonnes; mais leur ſaleté au contraire eſt exceſſive dans leurs alimens. Quoiqu'ils ſoient d'une ignorance & d'une groſſièreté étonnante ſur toutes les choſes dont ils n'ont pas l'habitude, l'art & l'habileté même ne leur manque pas dans les affaires auxquelles ils ſont accoutumés. Ils ſont ſi grands parleurs que leur langue n'eſt jamais oiſive. Ils ſont menteurs, & toûjours prêts à tromper. Cependant la charité eſt entr'eux une vertu ſi commune, que les plus pauvres donnent à dîner, à ſouper, & le logement aux Etrangers, ſans éxiger aucune marque de reconnoiſſance. Chaleur du climat. Caractère des Habitans.

ILS ont ſouvent la guerre dans le ſein de leur Nation ou contre leurs voiſins. Leurs armes ſont la Targette, qui eſt compoſée de la peau d'une bête qu'ils nomment *Danta*, & qui eſt fort difficile à percer; la Zagaye, ſorte de ☞dard [léger, & de la longueur d'un empan,] qu'ils lancent avec une adreſſe admirable, armée de fer dentelé; ce qui rend les bleſſures extrêmement dangereu☞ſes: une eſpèce de cimeterre, [fait de fer qui n'eſt pas trempé,] courbé en arc, & qui leur vient des Négres de Gambra; car s'ils ont du fer dans leur Pays, ils l'ignorent, & leurs lumières ne vont pas juſqu'à le pouvoir mettre en uſage. Ils ont auſſi une ſorte de javeline, qui reſſemble à nos demi-lances. Avec ſi peu d'armes, leurs guerres ſont extrêmement ſanglantes, parce qu'ils portent peu de coups inutiles. Ils ſont fiers, emportés, & ſi pleins de mépris pour la mort qu'ils la préfèrent à la fuite. Ils n'ont point de Cavalerie, parce qu'ils ont peu de Chevaux. Ils connoiſſent encore moins la navigation, & juſqu'à l'arrivée des Portugais ils n'avoient jamais vû de Vaiſſeaux ſur leurs Côtes. Ceux qui habitent les bords de la rivière ou le rivage de la mer ont de petites Barques, qu'ils nomment Zappolies & Almadies, compoſées d'une piéce de bois creux, dont la plus grande peut contenir trois ou quatre hommes. Elles leur ſervent pour la pêche, ou pour le tranſport de leurs uſtenciles au long de la rivière. Ils ſont les plus grands Nageurs du monde, & l'Auteur leur a reconnu cette qualité par un grand nombre d'expériences. Leurs guerres & leurs armes.

APRÈS avoir paſſé la rivière du Sénégal, Cada Moſto continua de faire voile au long de la Côte, juſqu'au Pays de *Budomel*, qui eſt plus loin d'environ huit cent milles. Toute cette étendue eſt une terre baſſe, ſans aucune montagne. La Caravelle s'arrêta pour ſe procurer des informations ſur le Prince mê- Pays du Prince de Budomel.

CADA MOSTO. 1455.

me de Budomel, que pluſieurs Portugais avoient déja vû, & dont ils louoient beaucoup le caractère. On avoit à bord quelques Chevaux Eſpagnols, qui ſont fort eſtimés par les Négres, des étoffes, de la ſoye & d'autres marchandiſes.

AUSSI-TÔT qu'on eut jetté l'ancre dans une Rade qui ſe nomme *Palma* de Budomel, Cada Moſto envoya [un Négre qui étoit] ſon Interpréte au rivage, pour y donner avis de ſon arrivée & faire des propoſitions de commerce. Le jour ſuivant, on vit paroître le Prince Négre, avec un cortège de quinze Chevaux, & d'environ cent cinquante hommes de pied. Il fit inviter les Portugais à deſcendre, en promettant de leur rendre ſervice. Cada Moſto ne fit pas difficulté de ſe rendre à terre dans la Chaloupe, & fut reçu avec beaucoup de civilité. Après quelques momens d'entretien, il livra au Prince ſept Chevaux avec les harnois, & pluſieurs autres marchandiſes, de la valeur d'environ trois cent ducats. Le payement devoit ſe faire à la maiſon du Prince, qui étoit à vingt-cinq milles du rivage, & Cada Moſto fut invité à l'aller recevoir de ſes propres mains. Il réſolût de ſe fier à l'opinion qu'on lui avoit donnée de Budomel, & de paſſer même quelques jours dans ſa maiſon, pour ſatisfaire ſa propre curioſité. Avant que de partir, Budomel lui fit préſent d'une jeune fille de douze ans, qu'il lui donnoit, lui dit-il, pour le ſervir dans ſa Cabane. [La Négreſſe fut acceptée, & envoyée à bord.]

Commerce de Cada Mosto avec ce Prince.

LE Prince Négre fournit des Chevaux à Cada Moſto & tout ce qui étoit néceſſaire pour la commodité du voyage. Lorſqu'on fut arrivé à quatre milles de l'habitation, il chargea *Bisboror* ſon Neveu, & Seigneur d'une Ville voiſine, de le traiter avec toutes ſortes de careſſes. Cada Moſto paſſa vingt-huit jours dans ce lieu, [où il fut toûjours en bonne compagnie, & traité fort civilement.] On étoit au mois de Novembre. Il rendit de fréquentes viſites au Prince Budomel, avec ſon Neveu; & dans chaque voyage il fit ſes obſervations ſur les uſages du Pays. Mais il eut l'occaſion d'en faire beaucoup plus en deſcendant par terre juſqu'à la rivière du Sénégal. Le tems étoit devenu ſi mauvais que ne pouvant retourner au Vaiſſeau ſans danger, il prit le parti de l'envoyer à l'entrée de cette rivière, & de s'y rendre lui-même à Cheval. Il fait remarquer ici que pour faire porter ſes ordres à bord, il demanda parmi les Négres ſi quelqu'un vouloit ſe charger de ſa lettre. Pluſieurs s'offrirent avec empreſſement. Le Vaiſſeau étoit à trois milles du rivage. La mer étoit fort haute, & le vent très-impétueux. Il paroiſſoit impoſſible d'éxécuter une commiſſion, d'autant plus effrayante, qu'il y avoit quantité de bancs de ſable au long des Côtes, & plus loin d'autres bancs, entre leſquels il paſſoit un Courant d'une ſi grande violence qu'il étoit très-difficile de le paſſer à la nage; ſans parler de la force des vagues, qui ſe briſoient ſur les bancs, & qui ſembloient former un obſtacle invincible. La grandeur du péril n'arrêta pas les Négres. Cada Moſto ayant demandé à deux d'entr'eux ce qu'ils deſiroient pour récompenſe, leurs prétentions ſe bornèrent à deux *Mavulgis* d'étain, dont chacun revient à trois liards de notre monnoye. Ils entreprirent de porter la lettre à ce prix. „ On ne peut ſe repréſenter, dit l'Auteur, les difficultés „ qu'ils eurent, dans une mer ſi furieuſe, à paſſer les bancs de ſable. Quel„ quefois je les perdois de vûe, & je les croyois enſevelis dans les flots. Enfin „ l'un des deux, ne pouvant réſiſter plus long-tems à la force des vagues, tour„ na le dos au péril & revint au rivage; mais l'autre, apparemment plus vi„ goureux, paſſa les bancs, après avoir diſputé plus d'une heure contre la vio„ lence

Il pénétre avant lui dans les Terres.

Il revient par terre au Sénégal.

Habileté des Négres à nager.

„ lence des vents & de l'eau. Il porta ma lettre, & m'apporta la réponſe, CADA MOSTO. 1455.
„ [que j'oſois à peine toucher, comme une choſe merveilleuſe & ſacrée.]
„ Ainſi, conclud Cada Moſto, j'appris que les Négres de Budomel ſont les
„ plus habiles Nageurs du monde.

ON a déja remarqué que les Rois & les Seigneurs Négres n'ont ni Villes ni Châteaux. Ils ne ſont pas ici mieux partagés, & leurs plus riches habitations ſont de miſérables Villages. Le Prince Budomel étoit maître d'une [petite] partie du Royaume; mais dans un Pays, où la ſubordination des rangs eſt peu connue, ſa qualité de Seigneur ou de Prince, & le reſpect que les autres Négres avoient pour lui ne venoient que de l'opinion qu'ils avoient de ſes richeſſes. Le mérite perſonnel, tel que la force, le bon ſens, la juſtice, le courage & la bonne mine, produiſent quelquefois le même effet; & Budomel avoit auſſi ce ſecond avantage (*e*). Le lieu de ſa réſidence n'étoit ni une Ville fermée, ni un Château fortifié. On lui avoit aſſigné, pour lui & pour ſes femmes, le domaine de quelques habitations qu'il parcouroit ſucceſſivement. Celle où Cada Moſto s'étoit arreté étoit du nombre. Elle n'avoit que cinquante maiſons couvertes de chaume, bâties l'une fort près de l'autre, avec un foſſé & de grands arbres qui les environnoient, & deux au trois paſſages pour y ſervir d'entrée. Cependant chaque maiſon avoit ſa cour, avec un enclos de hayes vives. Budomel avoit neuf femmes dans ce lieu, & plus ou moins dans d'autres Villages. Chaque femme étoit ſervie par cinq ou ſix jeunes filles, avec leſquelles le Prince pouvoit coucher quand il le ſouhaitoit, ſans que ſes femmes s'en trouvaſſent offenſées. Les deux ſéxes ſont également laſcifs. Budomel preſſa beaucoup Cada Moſto de lui apprendre quelque ſecret pour ſatisfaire pluſieurs femmes, [& il promettoit de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, s'il vouloit lui rendre ce ſervice.] Il étoit perſuadé que les Chrétiens avoient plus de lumières là-deſſus que les Negres. La jalouſie eſt le vice commun de toute la Nation. C'eſt outrager un Négre que d'entrer dans la maiſon de ſes femmes, & ſes fils mêmes en ſont exclus.

Réſidence du Prince Budomel.

Son Cortège & ſon Palais.

BUDOMEL étoit toûjours accompagné d'environ deux cent Négres; mais [cette garde ou ce cortége n'étant retenu près de lui par aucune loi,] les uns ſe retirent, d'autres viennent; & par la correſpondance qui régne entr'eux, les places ſont preſque toûjours remplies. D'ailleurs il ſe rend ſans ceſſe à l'habitation du Prince, quantité de perſonnes des habitations voiſines. A l'entrée de ſa Maiſon, on rencontre une grande cour, qui conduit ſucceſſivement dans ſix autres cours, avant que d'arriver à ſon appartement. Au milieu de chacune eſt un grand arbre, pour la commodité de ceux que leurs affaires obligent d'attendre. Tout le cortége du Prince eſt diſtribué dans ces cours, ſuivant les emplois & les rangs. Mais quoique les cours intérieures ſoient pour les plus diſtingués, il y a peu de Négres qui approchent familièrement de la perſonne du Prince. Les Azanaghis & les Chrétiens ſont preſque les ſeuls qui ayent l'entrée libre dans ſon appartement & qui ayent la liberté de lui parler. Il affecte beaucoup de grandeur & de majeſté. On ne

(*e*) *Angl.* Mais dans un pays où il n'y a point de richeſſes, & où l'on ne connoit pas même l'uſage de la monnoye, les Seigneurs ne s'y font eſtimer que par leurs bonnes manières, & par le nombre de gens qui ſont toûjours à leur ſuite; & cependant ils ſont plus reſpectés & plus craints par leurs ſujets, qu'aucun Prince d'Italie. R. d. E.

CADA MOSTO. 1455.

ne le voit chaque jour au matin que l'eſpace d'une heure. Le ſoir, il paroît pendant quelques momens dans la dernière cour, ſans s'éloigner beaucoup de la porte de ſon appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ſes Sujets: mais c'eſt dans ces occaſions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que ſoient ceux qui viennent ſolliciter des graces, ils ſont obligés de ſe dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Enſuite lorſqu'ils entrent dans la derniére cour, ils ſe jettent à genoux, en baiſſant le front juſqu'à terre; & des deux mains, ils ſe couvrent la tête & les épaules de ſable (*f*). Perſonne, juſqu'aux parens du Prince, n'eſt éxempt d'une ſi humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent aſſez long-tems dans cette poſture, continuant de l'arroſer de ſable. Enfin, lorſque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, ſans quitter le ſable & ſans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne ceſſe pas de s'entretenir avec d'autres perſonnes. A la fin de leur diſcours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un ſimple coup d'œil, il leur fait ſa réponſe en deux mots. Cada Moſto, qui fut témoin pluſieurs fois de cette ſcène, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de reſpects à prétendre, s'il daignoit ſe montrer à la race humaine. Il ajoûte que cet excès de ſoûmiſſion ne peut venir que d'un excès de crainte: c'eſt-à-dire, que les Négres ſe voyant enlever leurs femmes & leurs enfans [pour la moindre faute], [par ceux qui les ſurpaſſent en richeſſes & en puiſſance,] prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les reſpecter plus que Dieu même, dont ils connoiſſent à peine le nom.

Orgueil des Princes d'Afrique à l'égard de leurs Sujets.

LA complaiſance de Budomel alla ſi loin pour Cada Moſto, qu'il le conduiſit dans ſa (*g*) Moſquée, à l'heure de la prière. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ſes Prêtres, avoient reçu ordre de s'y aſſembler. En entrant dans le Temple avec quelques-uns de ſes principaux Négres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Enſuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de ſon long ſur la terre, qu'il baiſa repectueuſement. Les Azanaghis & ſon cortège ſe proſternèrent & baiſèrent la terre à ſon éxemple. Il ſe leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Budomel conduit l'Auteur à ſa Moſquée. Ce qui s'y paſſe.

AUSSI-TÔT qu'il eût fini, il ſe tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce qu'il penſoit de ce culte, & le priant de lui donner quelqu'idée de la Réligion des Chrétiens. Cada Moſto eut la hardieſſe de lui répondre, en préſence de ſes Prêtres, que la Réligion de Mahomet étoit fauſſe, & que celle de Rome étoit la ſeule véritable. Ce diſcours fit rire les Arabes & Budomel (*b*). Cependant, après un moment de réfléxion, ce Prince dit à Cada Moſto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richeſſes & d'eſprit. Il ajoûta

Hardieſſe de Cada Moſto, & raiſonnement de Budomel.

(*f*) Johſon, dans ſon Voyage de la Gambra en 1620, a fait preſque toutes les mêmes remarques.

(*g*) Marſeds, ou Egliſes.

(*b*) *Angl.* ce diſcours déplut fort aux Arabes, & fit rire Budomel. R. d. E.

ta que celle de Mahomet lui paroiſſoit bonne auſſi, & qu'il étoit même perſuadé que les Négres étoient plus ſûrs de leur ſalut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un Maître juſte, & que faiſant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réſervât de grandes récompenſes aux Négres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainſi beaucoup de ſens & de réfléxion dans tous ſes diſcours. Il prit plaiſir à faire raiſonner Cada Moſto ſur les principes & les cérémonies de ſa Religion. Son attachement pour la ſienne n'étoit pas ſi grand, qu'il n'eut embraſſé facilement le Chriſtianiſme, s'il n'eut appréhendé d'irriter les Négres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Moſto, qui étoit logé dans ſa maiſon, & paroiſſoit charmé lui-même de l'entendre parler ſur cette matière. CADA MOSTO. 1455.

LA table de Budomel & des Seigneurs de ſa Nation étoit entretenue par leurs femmes, ſuivant l'uſage du Sénégal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Négres mangent à terre ſans aucune régularité, ☞ & ſans autre compagnie que [deux ou trois de leurs principaux Négres, &] leurs Morcs, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les inſtructions. L'uſage du Peuple eſt de ſe mettre dix ou douze autour d'un ſeul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandiſe n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort ſobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume eſt de recommencer quatre ou cinq fois le jour. Table des Seigneurs Négres.

LA chaleur eſt ſi exceſſive dans les Régions des Négres, qu'il n'y croît ni froment, ni ris, ni aucune ſorte de grain qui puiſſe ſervir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureuſement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverſes ſemences qu'ils reçoivent des Vaiſſeaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré, & de fréquentes pluyes, qu'ils n'ont preſque jamais; car ils paſſent neuf mois ſans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'eſt-à-dire, depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des féves & des noiſettes de diverſes couleurs. Leur féve eſt large, platte & d'un rouge aſſez vif. Ils en ont auſſi de blan- ☞ ches, [& une très grande quantité d'une autre eſpèce fort petite.] Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'eſt le tems des pluyes, les rivières s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moiſſon ne prend ainſi que trois mois. Mais les Négres entendent peu l'œconomie, & ſont d'ailleurs trop parcſſeux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent néceſſaire pour le cours de l'année, ſans penſer jamais à faire des proviſions qu'ils puiſſent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, eſt de ſe mettre cinq ou ſix dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de béches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluyes lui donnent aſſez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence. Alimens du Pays. Agriculture des Négres.

LEURS liqueurs ſont l'eau, le lait & le vin de Palmier. Ils tirent la derniére d'un arbre qui ſe trouve en abondance dans le Pays, & qui n'eſt pas celui qui produit la date, quoiqu'il ſoit de la même eſpèce. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en ſort toute l'année. Il n'eſt queſtion que de faire Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

CADA MOSTO. 1455.

deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y ſuſpendre des calebaſſes pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin juſqu'au ſoir un arbre ne remplit pas plus de deux calebaſſes. Elle eſt d'un fort bon goût; & ſi l'on n'y mêle rien, elle enyvre comme le vin. Cada Moſto aſſûre que le premier jour elle eſt auſſi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, juſqu'à devenir fort aigre. Cependant elle eſt plus ſaine le troiſième ou le quatrième jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de ſa douceur elle devient purgative. Cada Moſto en faiſoit uſage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'eſt pas en ſi grande abondance que tout le monde en ait à diſcrétion. Mais comme les arbres qui le produiſent ſont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun ſe procure une certaine quantité de liqueur par ſon travail; & les mieux partagés ſont toûjours les Seigneurs, qui employent plus de gens à la recueillir.

Leurs fruits.

LES Négres ont diverſes ſortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'Europe, mais qui ſont excellens ſans le ſecours d'aucune culture, quoiqu'ils puſſent être encore meilleurs ſi l'on prenoit ſoin de les cultiver. En général le Pays eſt très-fertile. Il eſt rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne ſont pas connus en Europe. On y trouve auſſi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce [fort profonds,] remplis de poiſſons qui ne reſſemblent point à ceux d'Italie; ſur-tout un grand nombre de ſerpens d'eau, que les Négres nomment *Kalkatrici.*

Poiſſons, ſerpens d'eau.

ILS ont une huile dont ils ſont uſage dans leurs alimens, ſans que l'Auteur ait pû découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle eſt compoſée. Elle a trois qualités remarquables: ſon odeur, qui reſſemble à celle de la violette; ſon goût, qui approche de celui de l'olive; & ſa couleur, qui teint mieux les vivres que le ſaffran.

ON trouve dans le Pays des Négres, différentes ſortes d'animaux, mais ſur-tout une prodigieuſe quantité de Serpens, dont quelques-uns ſont fort venimeux. Les plus grands, qui ont juſqu'à deux toiſes (*i*) de longueur, ſont ſans pieds, & n'ont pas d'aîles, comme on a pris plaiſir à le publier. Mais ils ſont ſi gros, qu'on en a vû pluſieurs qui avalloient une Chèvre d'un ſeul morceau. Les Négres racontent que ces terribles animaux ſe retirent en troupes dans certains cantons du Pays, voiſins des montagnes, où les Fourmis blanches, qui ſont d'autres monſtres, ont auſſi leur retraite, & par un inſtinct merveilleux, bâtiſſent, avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche, des maiſons pour ces terribles voiſins. L'Auteur raconte [d'après les Négres] que ces maiſons reſſemblent à des fours, & qu'on en voit juſqu'à cent cinquante dans un même lieu. [On peut croire juſqu'ici que la vrai-ſemblance n'eſt pas bleſſée. Mais Cada Moſto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.]

Serpens de terre.

LES Négres, dit-il, ſont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes ſortes d'occaſions, mais ſur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon ſens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans le

(*i*) *Angl.* deux pas. R. d. E.

le Pays de Budomel, & logé auſſi chez Bisboror ſon neveu, il avoit entendu à minuit de grands ſifflemens autour de la maiſon. Ce bruit ayant troublé ſon ſommeil, il avoit vû Bisboror qui ſe levoit, & qui donnoit ordre à deux Négres de lui amener ſon Chameau, en diſant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit ſi tard. Bisboror avoit répondu qu'il étoit appellé par quelques affaires, mais qu'il ſeroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Le Génois curieux d'apprendre le fond de cette avanture, lui fit de nouvelles queſtions à ſon arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisboror, des ſifflemens autour de la maiſon vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes beſtiaux.

CADA MOSTO. Enchantemens prétendus des Négres.

LE Génois paroiſſant ſurpris de ce diſcours, Bisboror ajoûta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel ſon oncle faiſoit beaucoup plus; que lorſqu'il vouloit empoiſonner ſes dards, il avoit coûtume de former un grand cercle, dans lequel il raſſembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voiſinage; qu'enſuite il leur laiſſoit la liberté de ſe retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux: que le voyant ſeul il le tuoit, & que mêlant dans ſon ſang la ſemence d'une certaine plante, il infectoit ſi puiſſamment ſes dards, que leur moindre bleſſure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois aſſûroit encore que le Prince Bisboror lui avoit offert de le rendre témoin de pluſieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux ſpectacle, il avoit refuſé ſes offres. Cada Moſto conclud de ce témoignage, que les Négres ſont d'habiles Sorciers; & pouſſant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoûte que l'hiſtoire des Serpens lui paroît fort vrai-ſemblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui ſçavent auſſi les enchanter.

Art de Budomel pour empoiſonner ſes dards.

LE Pays du Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chévres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accommodent pas d'un climat ſi chaud. Ainſi la nature a pourvû, ſuivant la différence des Pays, à toutes les néceſſités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en paſſer dans un Pays auſſi froid (*k*) que celui qu'ils habitent; au lieu que les Négres, qui n'ont pas beſoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y ſupplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches ſont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'eſt une rareté parmi eux qu'une Vache rouſſe. Elles ſont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proye, tels que les Lions, les Panthéres, les Léopards & les Loups, ſont en grand nombre dans le Pays des Négres. [On y a des Chévres & des Liévres.] Les Eléphans ſauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Veniſe; mais ils ne peuvent jamais être apprivoiſés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur obſerve ſeulement qu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire. On en peut juger par

Animaux privés.

Bêtes de proye.

(*k*) Cependant dans la plûpart des pays de l'Europe, & même dans les Iſles Britanniques, les Habitans alloient nuds dans les commencemens.

CADA MOSTO. 1455.

par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette eſpéce, à la machoire inférieure, comme le Sanglier; avec la ſeule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Eléphant la tournent en bas. Cada Moſto avoit cru, ſur les récits communs, avant ſon voyage, que les Eléphans ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'eſt une étrange fauſſeté, & qu'il les a vûs, non-ſeulement plier les genoux en marchant, mais ſe coucher & ſe lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort (*l*). Quelque ſauvages qu'ils ſoient naturellement, ils ne font aucun mal lorſqu'ils ne ſont point attaqués. Mais ſi quelqu'un les irrite, ils ſe défendent avec leur trompe, que la nature leur a donné à la place de nez, & qui eſt d'une exceſſive longueur. Ils l'étendent & la reſſerrent à leur gré. S'ils ſaiſiſſent un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent preſqu'auſſi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'eſt envain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils ſont d'une vîteſſe ſurprenante. Les plus jeunes ſont ordinairement les plus dangereux (*m*). La portée des femelles eſt de trois ou quatre petits à la fois. Ils ſe nourriſſent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent juſqu'à leur bouche avec le ſecours de leur trompe, [qui eſt un cartilage fort (*n*) épais.] L'Auteur, pendant tout le ſéjour qu'il fit chez les Négres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

Fauſſe opinion qu'on a de l'Eléphant.

Portée de l'Eléphant. Sa nourriture.

MAIS il vit un grand nombre d'oiſeaux, & ſur-tout quantité de perroquets, que les Négres haïſſent beaucoup, parce qu'ils détruiſent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de pluſieurs eſpéces. Cada Moſto n'en diſtingua que de deux ſortes; les uns ſemblables aux Perroquets qu'on apporte (*o*) d'Alexandrie, mais un peu plus petits; les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le col, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, ſur-tout de la petite eſpéce, dont pluſieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en reſta plus de cent cinquante qu'il vendit en Eſpagne, un demi-ducat piéce. Ces oiſeaux ont beaucoup d'adreſſe à conſtruire leurs nids. Ils ramaſſent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tiſſu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de ſorte qu'y étant ſuſpendu, il eſt agréablement balancé par le vent. Sa forme eſt celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laiſſent qu'un ſeul trou pour leur ſervir de paſſage. On eſt porté à croire que la nature leur fait choiſir les branches foibles, pour ſe garantir des Serpens, à qui leur peſanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Négres ont une grande abondance de de ces gros oiſeaux, qu'on appelle en Europe (*p*) *Poules de Pharaon*, & qu'on y apporte du Levant. Cada Moſto, ſans s'arrêter aux noms ni aux deſcriptions, ajoûte qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune reſſemblance avec ceux d'Italie.

Perroquets de deux eſpéces.

Manière dont ils conſtruiſent leur nids.

PENDANT

(*l*) *Angl.* Leurs grandes dents ne tombent jamais avant leur mort. R. d. E.

(*m*) *Angl.* Ils ſont plus dangereux quand ils ont des petits, qu'en un autre tems. R. d. E.

(*n*) Mais cependant très fléxible.

(*o*) C'eſt-à-dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voye. R. d. T.

(*p*) Apparemment des Poules d'Inde. R. d. T.

PENDANT le ſéjour qu'il fit chez Bisboror, ſa curioſité le conduiſit pluſieurs fois au Marché ou à la Foire des Négres, qui ſe tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de diſtance de ſon Habitation. Il s'y aſſembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de perſonnes des deux ſéxes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient auſſi des Marchés dans leurs Cantons. C'eſt-là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, ☞& quelques piéces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois auſſi [des armes, & même] de l'or, mais en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune ſorte de coin, le commerce ne ſe fait que par des échanges. Ils troquent une choſe pour une autre, ou deux pour une, ſuivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à conſidérer Cada Moſto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroiſſoient pas moins étonnés de ſes habits que de ſa couleur. Il étoit vêtu à l'Eſpagnole, c'eſt-à-dire, qu'il portoit un manteau ſur une veſte de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur ſalive, pour s'aſſûrer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en ſe rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

CADA MOSTO. 1455. Marchés & Foires des Négres.

Leur admiration à la vûe de Cada Moſto.

LES Chevaux ſont dans une eſtime égale à leur rareté parmi les Négres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amenent de Barbarie, & des Pays voiſins de l'Europe. Mais l'extréme chaleur ne les laiſſe pas vivre long-tems. ☞D'ailleurs les [feuilles de] féves & le millet, qui ſont leur unique nourriture, les engraiſſent ſi fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre pluſieurs Négres, depuis neuf juſqu'à douze & quatorze, ſuivant ſa beauté. Lorſqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ſes Sorciers, qui allument un feu d'herbes ſéches, ſur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répétant quelques mots. Ils l'oignent enſuite de la meilleure huile, & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, ſans le laiſſer voir à perſonne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître ſe perſuade qu'il peut s'expoſer avec confiance à toutes ſortes de périls.

Eſtime qu'ils ont pour les chevaux. Ils les conſervent difficilement.

LES femmes des Négres ont l'humeur fort gaie, ſur-tout dans leur jeuneſſe, & prennent beaucoup de plaiſir à la danſe & au chant. Le tems de ces divertiſſemens eſt la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aiſément l'Auteur, lorſqu'il aſſûre que les danſes des Négres ſont fort différentes de celles d'Italie.

Gaieté des femmes, & leurs danſes.

RIEN ne cauſoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuſes (*q*) & l'artillerie de la Caravelle Portugaiſe. Cada Moſto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Négres qui étoient montés à bord, leur effroi ſe fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorſqu'il leur eut déclaré que d'un ſeul coup de cette furieuſe machine, il pouvoit

Effroi que l'artillerie cauſe aux Négres.

(*q*) *Angl.* les Arbalettes. R d. E.

CADA MOSTO. 1455.

voit ôter la vie tout-d'un-coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarèrent à leur tour, qu'une choſe ſi pernicieuſe ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorſqu'ils entendirent le ſon d'une cornemuſe. Les différentes parties de cet inſtrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit ſur différens tons. Cada Moſto riant de leur ſimplicité, les aſſûra que c'étoit une ſimple machine & la mit entre leurs mains ſans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurèrent perſuadés que des ſons ſi doux & ſi variés ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raiſon, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de ſemblable. Ainſi tout leur paroiſſoit admirable, juſqu'aux moindres inſtrumens du Vaiſſeau. [Ils prenoient les ſabords de la ſainte-barbe, pour des yeux véritables, qui ſervoient à conduire le Bâtiment.] Ils répétoient ſans ceſſe que les Européens devoient être des ſorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même: que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec leurs Vaiſſeaux, ceux-là ne manquoient pas leur route ſur mer, à quelque diſtance qu'ils fuſſent de la terre; [ce que les Négres ne pourroient faire ſans le ſecours du Démon. On comprend aiſément que leur ignorance dans l'art de la Navigation, & dans l'uſage de la bouſſole, étoit la cauſe de leur étonnement. Mais ce qu'ils admiroient le plus, étoit une chandelle qui bruloit dans un chandelier. Ils n'avoient jamais rien vû de ſemblable, & ils étoient enchantés de la beauté de ce ſpectacle: La ſeule lumière dont ils faiſoient uſage pendant la nuit, étoit celle du Feu de leurs foïers.]

Leur ignorance.

LES Négres ſucent le miel dans la gauffre, & laiſſent la cire comme une choſe inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la manière d'en tirer le miel, & leur demanda enſuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reſte. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrêmement ſurpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur préſence. Les blancs, s'écriérent-ils, n'ignorent rien. Cada Moſto finit la deſcription du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoît que deux inſtrumens de muſique; l'un qui vient des Mores (*r*), & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Ils n'ont que deux inſtrumens de muſique.

UN ſi long ſéjour ayant donné l'occaſion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il réſolut après avoir acheté quelques Eſclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Sénégal il y avoit une autre rivière, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déja rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage ſans acquérir d'immenſes richeſſes. Une ſi belle eſpérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre auſſitôt à la voile.

Cada Moſto ſe détermine à doubler le Cap-Verd.

UN jour au matin, il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Uſo di Maro, Gentilhomme Génois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au ſervice du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le deſſein de paſſer le Cap-Verd, & de chercher

Rencontre de deux Vaiſſeaux auxquels il ſe joint.

(*r*) Ramuſio le nomme *Tabaube*, & Grynæus l'appelle *Sambuka*.

chercher fortune en faiſant de nouvelles découvertes. Cada Moſto, qui n'avoit pas d'autre vûe ſe joignit avec eux. Ils firent voile enſemble vers le Sud, ☞ſans ceſſer de voir la terre, & dès le jour ſuivant [à environ trente milles d'Italie, de l'endroit d'où ils étoient partis,] ils découvrirent le Cap. CADA MOSTO. 1455.

ON lui donne le nom de Cap-Verd, parce que les Portugais qui l'avoient découvert pour la première fois l'année précédente, l'avoient trouvé couvert d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure. Il s'avance aſſez loin dans la Mer; & ſa pointe eſt terminée par deux petites montagnes. Autour du Promontoire on trouve pluſieurs Villages de Négres du Sénégal, compoſés de chaumières qu'on découvre en paſſant à la voile. La Côte a quelques bancs de ſable, qui s'étendent dans la mer l'eſpace d'un demi-mille. Cap-Verd.

APRÈS avoir doublé le Cap-Verd, les trois Vaiſſeaux apperçurent trois Iſles déſertes, & remplies de grands arbres. Le beſoin d'eau leur fit prendre le parti de relâcher dans celle qu'ils jugèrent la plus grande & la plus fertile. ☞Mais ils n'y trouvèrent aucune ſource, [excepté dans un ſeul endroit, où il leur fut impoſſible de faire leur proviſion.] Cependant comme elle etoit remplie de nids d'Oiſeaux, & d'œufs dont ils ne connoiſſoient pas l'eſpèce, ils s'y arrêtèrent un jour entier, qu'ils employèrent à la chaſſe & à la péche. Ils prirent un nombre incroyable de poiſſons, entre leſquels il ſe trouva des [Dentali &] Dorades (*s*) qui peſoient douze & quinze livres. Trois Iſles voiſines du Cap.

ON étoit alors au mois de Juillet. Le jour ſuivant, ils continuèrent leur courſe, en conſervant toûjours la vûe de la terre. Ce côté du Cap forme un Golfe. La Côte en eſt baſſe & couverte de beaux arbres, dont la verdure s'entretient ſans ceſſe; c'eſt-à-dire que les feuilles nouvelles ſuccédant ſans intervalle à celles qui tombent, on ne s'apperçoit jamais comme en Europe que les arbres ſe flétriſſent. Ils ſont ſi près de la mer qu'on s'imagineroit qu'ils en ſont arroſés. La perſpective eſt ſi belle qu'après avoir navigué à l'Eſt & à l'Oueſt, l'Auteur déclare qu'il n'en a jamais vû de comparable. Le Pays eſt arroſé de pluſieurs petites rivières, dont on ne peut tirer aucun avantage, parce qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux d'y entrer. Verdure continuelle des arbres.

AU de-là du petit Golfe, la Côte eſt habitée par deux Nations de Négres, l'une nommée les *Barbaſins*, l'autre les *Serreres*, qui n'ont aucune dépendance du Sénégal. Ils ſont ſans Rois & ſans Maîtres. La diſtinction ne vient parmi ☞eux que des richeſſes ou des qualités perſonnelles. [Ils ne veulent pas avoir de Maîtres, peut-être parce qu'ils craignent qu'ils n'enlèvent leurs femmes & leurs enfans, pour les vendre, & les reduire ainſi dans l'eſclavage; comme ils voyent que cela ſe pratique, parmi les autres Négres qui ſont ſoûmis à des Princes.] Ils ſont idolâtres, ſans aucunes loix, & d'un caractère fort cruel. Leurs armes plus familières ſont l'arc & la fléche. S'il ſort une goutte de ſang de la bleſſûre, on en meurt immédiatement. Ils ſont du plus beau noir du monde, & de la plus belle taille. Leur Pays eſt rempli de bois, de lacs & de rivières; ce qui ſert merveilleuſement à les défendre, car on ne peut approcher d'eux que par des défilés fort étroits. C'eſt auſſi ce qui a toûjours ſervi à la conſervation de leur liberté. Les Rois du Sénégal ont tenté pluſieurs fois de les ſubjuguer, & n'ont remporté que de la honte de leur entrepriſe. Nations des Barbaſins & der Serreres.

EN

(*s*) Ramuſio dit *Orate Vecchie*; Grynæus, *Oſtreas Veteres*.

CADA MOSTO. 1455.

EN avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une rivière, qui eſt large d'une portée d'arc, mais ſans profondeur. Ils lui donnèrent le nom de *Barbaſini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à ſoixante milles du Cap-Verd. Ils continuèrent de ſuivre la Côte pendant tout le jour; & le ſoir, ils jettèrent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Sôleil, ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir ſans ceſſe un homme au ſommet du grand mât, & deux à l'avant du Vaiſſeau, pour obſerver ſi la mer battoit ſur quelque roc ou ſur quelque banc de ſable. Ils arrivérent à l'entrée d'une autre rivière, qui ne paroiſſoit pas moins large que celle du Sénégal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordoient juſqu'à la pointe du rivage, les déterminèrent à faire deſcendre un de leurs Interprètes Négres. Chaque Vaiſſeau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Eſclaves que les Portugais avoient enlevés (*t*) dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres; [Ils avoient embraſſé le Chriſtianiſme. Leurs Maîtres les avoient laiſſé partir à condition que ceux à qui ils les avoient confiés, leur donneroient pour chacun deux Eſclaves à leur choix d'entre ceux qu'ils rameneroient; & ſi l'un de ces Interprétes pouvoit faire avoir quatre Eſclaves à ſon Maître, il obtenoit ſa liberté.] On tira au ſort lequel des trois Vaiſſeaux enverroit les ſiens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Genois. Il dépêcha auſſi-tôt une Barque armée, avec ordre à ſes gens de ne pas deſcendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprète, qui étoit chargé de prendre des informations ſur le Gouvernement & ſur les richeſſes du Pays; [Dès que les habitans avoient vû les Vaiſſeaux qui s'approchoient de la Côte, ils avoient pris leurs armes, & s'étoient mis en embuſcade, pour ſe ſaiſir de ceux qui débarqueroient.]

Rivière de Barbaſini.

Un Interprète deſcend au rivage.

CEUX qui conduiſoient la Chaloupe, mirent l'Interprète à terre, & s'étant éloignés à quelque diſtance, ils virent pluſieurs Négres du Pays qui s'avançoient à ſa rencontre. Mais après quelques diſcours, ils les virent tomber ſur lui avec leurs armes (*v*), & le tuer miſérablement ſans qu'ils puſſent lui donner du ſecours. Cette nouvelle, qu'ils ſe hâtèrent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuèrent de ranger la Côte, qui étoit baſſe, mais toûjours couverte d'arbres, dont la beauté ne faiſoit qu'augmenter. Enfin ils arrivèrent à l'embouchure d'une fort grande rivière. Dans ſa moindre largeur, elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paroiſſoit s'y oppoſer à la navigation. Ils y entrèrent avec confiance, & le jour ſuivant ils apprirent que c'étoit la rivière de Gambra.

Il eſt maſſacré par les Négres.

LES gens des trois Caravelles ſe crurent proches de quelque riche Contrée, qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs eſpérances. Ils réſolurent de ſe faire précéder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit auſſi loin qu'il ſeroit poſſible; avec ordre, s'il rencontroit des bancs de ſable, de ſonder toutes les profondeurs; &, ſi la rivière ſe trouvoit toûjours navigable, de retourner inceſſamment, de jetter l'ancre

Grande Rivière de Gambra.

On y entre.

(*t*) *Angl.* que les Portugais avoient achetés des Seigneurs du Sénégal. R. d. E.

(*v*) avec leurs *Gomies*, ſorte d'épées courtes que portent les Mores. R. d. E.

l'ancre & de faire connoître le ſuccès de ſon entrepriſe par des ſignes. Il ne trouva pas moins de quatre braſſes ; ſur quoi, lorſqu'il eût donné les avis dont on étoit convenu, on prit encore la réſolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées, avec ces inſtructions: que ſi les Négres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournaſſent ſans aucune diſpute, parce qu'il n'étoit pas queſtion d'employer la force pour une entrepriſe de commerce, & qu'il ne falloit rien eſpérer que de la civilité & de la douceur. CADA MOSTO. 1455.

LES Chaloupes ayant commencé à remonter la rivière, trouvèrent, pendant l'eſpace de deux milles, douze & ſeize braſſes de fond. Elles continuèrent d'avancer, & les deux rives lui parurent toûjours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'appercevant qu'elles commençoient à ſe courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugèrent point à-propos de pénétrer plus loin. En retournant, elles apperçurent, à l'entrée d'une petite rivière qui tomboit dans la grande, trois petites Barques, que les Négres nomment Almadies, [& que les Italiens appellent Zoppoli,] compoſées d'une ſeule pièce de bois, dans la forme de nos Eſquifs. Quoique les Voyageurs fuſſent aſſez forts pour ſe défendre, la crainte des fléches empoiſonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle; mais n'ayant pas été moins pourſuivis par les Négres, ils furent ſurpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés, à leur tour, d'un ſpectacle auſſi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurèrent quelque tems à la regarder: mais on employa inutilement toutes ſortes de ſignes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remontèrent ſur leurs traces.

Les Chaloupes rencontrent des Négres & les évitent.

Etonnement des Négres.

LE jour ſuivant, à trois heures du matin, les deux Caravelles, qui étoient demeurées à l'embouchure, [eſpérant de trouver des gens plus civiliſés que ceux qu'on avoit vû dans les Almadies], profitèrent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la rivière, & réjoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagèrent l'une à la ſuite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'eſpace de trois ou quatre milles, qu'elles ſe virent ſuivies d'un grand nombre d'Almadies, ſans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirèrent de bord, & s'avancèrent vers les Négres, après avoir pris ſoin de ſe couvrir de tout ce qui pouvoit ſervir à les défendre contre leurs fléches empoiſonnées. Le combat paroiſſoit inévitable. Les Almadies ſe trouvoient déja ſous la proue du Vaiſſeau de Cada Moſto, qui étoit le plus avancé; & ſe diviſant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze, qui portoient environ cent cinquante Négres, tous bienfaits & de belle taille. Ils avoient des chemiſes blanches de coton, & ſur la tête une ſorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Négre, couvert d'une targette ronde qui ſembloit être du cuir, obſervoit les objets & les événemens. Dans la ſituation où ces Barbares étoient aux deux côtés du Vaiſſeau, ils ceſſèrent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurèrent ainſi tranquilles juſqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la

Combat des trois Caravelles contre les Négres.

CADA MOSTO. 1455.

vûe du péril. Lorſqu'ils les virent fort proches, ils abandonnèrent leurs rames, & ſans autre préparation, ils ſe mirent à lancer leurs fléches. Les trois Caravelles ne firent aucun mouvement; mais elles tirèrent quatre coups de canon qui rendirent les Négres comme immobiles. Ils mirent leurs arcs à leurs pieds, & jettant les yeux de tous côtés avec les dernières marques de frayeur, ils paroiſſoient chercher la cauſe d'un bruit ſi terrible. Cependant s'étant raſſûrés lorſqu'ils eurent ceſſé de l'entendre, ils prirent courage & recommencèrent à tirer avec beaucoup de furie. Ils n'étoient plus qu'à la diſtance d'un jet de pierre. Les Portugais leur envoyèrent quelques coups d'arquebuſe (*x*), dont le premier perça un Négre au milieu de la poitrine, & le fit tomber mort. Sa chute effraya les autres, mais elle ne les empêcha point de continuer leur attaque. On leur tua beaucoup de monde, ſans perdre un ſeul homme ſur les trois Vaiſſeaux.

L'artillerie les effraye.

Ils reprennent courage.

CEPENDANT lorſqu'ils eurent remarqué leur perte, ils prirent la réſolution de tourner tous leurs efforts ſur la plus petite des trois Caravelles, qui étoit fort mal armée. Cada Moſto jugea de leur deſſein par la diverſité de leurs mouvemens. Il fit avancer la petite Caravelle entre les deux autres. L'ordre fut donné en même tems pour une décharge générale de l'artillerie & des arquebuſes (*y*). [Quoiqu'on prît encore ſoin de ne pas tirer ſur les Almadies, le bruit & l'agitation même de l'eau cauſèrent tant d'épouvante aux Négres, qu'ils ſe retirèrent en déſordre.] Après leur départ, on lia les trois Caravelles enſemble, & par le moyen d'une ſeule ancre on les rendit auſſi fermes qu'un Vaiſſeau l'eſt dans le plus grand calme.

Ils ſe retirent avec perte.

CADA Moſto chercha l'occaſion, pendant les jours ſuivans, de faire connoître aux Habitans du Pays, qu'on ne penſoit point à leur nuire. Les Interprètes s'approchèrent d'une Almadie, ſaluèrent les Négres dans leur langue, & leur demandèrent pourquoi ils avoient attaqué des Etrangers qui ne deſiroient que leur amitié, comme ils s'étoient procuré celle des Négres du Sénégal, & qui étant venus d'une Région fort éloignée, avec des préſens pour eux de la part du Roi de Portugal, n'aſpiroient qu'à d'heureuſes conditions de paix & de commerce. Ils les prièrent de leur apprendre du moins quel étoit le nom de leur Pays, & celui de leur rivière; & les invitant à venir prendre ſur les trois Vaiſſeaux toutes les marchandiſes qui pourroient leur plaire, ils les aſſûrèrent qu'on ne leur demanderoit en échanges qu'une petite partie de leurs propres commodités, ou rien même, s'ils ne ſe croyoient obligés de rien donner en recevant beaucoup.

Efforts des Portugais pour ſe lier avec eux.

A toutes ces inſtances, les Négres répondirent qu'ils avoient entendu parler des Blancs & de leur arrivée au Sénégal; qu'il falloit être bien méchant pour former avec eux quelque amitié, puiſqu'on n'ignoroit pas que leur nourriture étoit la chair humaine, & qu'ils n'achetoient des Négres que pour les dévorer: que pour eux, ils ne vouloient aucune liaiſon avec des gens ſi cruels; qu'ils s'efforceroient de les tuer, & qu'ils feroient préſent de leurs dépouilles à leur Prince, qui faiſoit ſon ſéjour à trois journées de la mer; que leur Pays ſe nommoit *Gambra* (*z*), & leur rivière d'un autre nom, dont l'Auteur

Ils rejettent la paix & le commerce.

(*x*) *Angl.* coups d'arbalêtes, dont ils admiroient les dards. R. d. E.

(*y*) *Angl.* des arbalêtes. R. d. E.

(*z*) Il paroît ici que le vrai nom de ce Pays [& non de la Rivière] eſt *Gambra* & non *Gambia*, comme pluſieurs Hiſtoriens l'écrivent

teur ne put ſe ſouvenir. Pendant cette conférence, le vent devint ſi favorable que les trois Caravelles en profitèrent pour s'avancer vers les Négres. Mais ils prirent la fuite à cette vûe ; & telle fut la fin d'une guerre pour laquelle Cada Moſto avoit beaucoup plus d'éloignement qu'eux. Cada Mosto. 1455.

Les Commandans des trois Caravelles n'en réſolurent pas moins de remonter la rivière l'eſpace de cent milles, dans l'eſpérance de rencontrer des Peuples mieux diſpoſés. Mais ils trouvèrent de la réſiſtance dans leurs Matelots, qui, dans l'impatience de retourner en Europe, déclarèrent ouvertement qu'ils n'iroient pas plus loin. Cada Moſto & les autres Chefs, ſe défiant de leur autorité, prirent le parti de mettre le lendemain à la voile pour retourner au Cap-Verd. Retour des trois Caravelles.

Pendant le ſéjour qu'ils avoient fait dans la rivière, ils n'avoient vû qu'une fois l'étoile du Nord, & fort bas à l'Horizon ; car l'ayant obſervée dans un tems fort clair, elle ne paroiſſoit que de la hauteur d'une lance au-deſſus de la mer. Ils obſervèrent auſſi preſqu'à la même élévation ſix étoiles fort grandes & fort brillantes, qui ſe préſentoient au Sud ſous cette figure, & qu'ils prirent pour le *Chariot*. Mais n'ayant point encore perdu de vûe l'étoile du Nord, ils ne pouvoient eſpérer de voir mieux cette conſtellation. Dans le même endroit, ils trouvèrent que le 1 de Juillet, la longueur de la nuit étoit d'onze heures & demie, & celle du jour à proportion. Le climat eſt exceſſivement chaud. On aſſûra l'Auteur que dans l'intérieur des terres, la pluye même eſt d'une chaleur extrême. Cependant l'air devient quelquefois plus tempéré ; & le tems, où cette diminution arrive, porte le nom d'Hyver. Il commence au mois de Juillet, par des pluyes qui continuent juſqu'au mois d'Octobre, & qui tombent tous les jours vers midi. Lorſqu'il s'élève des nuées au Nord-Eſt quart à l'Eſt, ou à l'Eſt-Sud-Eſt, les pluyes ſont accompagnées de violens tonnerres. C'eſt néanmoins dans cette ſaiſon que les Négres commencent à planter & à ſemer, comme ceux du Sénégal. Leurs vivres ſont le millet, les légumes & les racines, la chair de Chèvre & le lait. Ils ont des crépuſcules fort courts, car il ne ſe paſſe pas plus d'un quart d'heure entre les ténébres & le lever du Soleil. Dans ce petit intervalle le Ciel paroît troublé, comme s'il étoit obſcurci par une fumée épaiſſe. Cada Moſto s'imagine que cette ſubite apparition du Soleil vient de ce que le Pays eſt fort bas & ſans montagnes, [& il dit que ce fut-là le ſentiment de tout l'équipage.]

Obſervâtions aſtronomiques.

Chaleur du climat.

Apparences du Soleil.

crivent. Ce n'eſt donc pas des Portugais qu'il l'a reçu. Cependant Jobſon dit qu'il n'a jamais entendu les Habitans nommer autrement leur Rivière que *Gi* ou *Ji*, qui ſignifie Rivière dans leur Langue. Voyez ci-deſſous Liv. VII.

CHA-

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

CHAPITRE III.

Second Voyage d'Aluiſe da Cada Moſto en 1456, & découverte des Iſles du Cap-Verd.

Motifs du ſecond voyage de Cada Moſto.

LA barbarie des Négres de Gambra & la révolte des Matelots Portugais n'ayant pas laiſſé le tems à Cada Moſto de connoître parfaitement le Pays, il s'aſſocia l'année ſuivante avec le Gentilhomme Génois qu'il avoit rencontré, pour recommencer le même voyage. Leur projet fut ſi agréable au Prince Henri, qu'il les fit accompagner d'une troiſiéme Caravelle équipée en ſon nom. Les trois Bâtimens partirent de Lagos au commencement du mois de Mai. Un vent favorable les porta dans peu de jours aux Canaries; & ſans s'y arrêter, ils continuèrent leur courſe avec la même faveur du Ciel juſqu'à la vûe du Cap-Blanco. Mais ayant tenu la mer pendant toute la nuit ſuivante, ils furent ſurpris avant la fin des ténébres par un orage du Sud-Oueſt, qui les fit porter à l'Oueſt quart au Nord, pendant trois jours & deux nuits, pour céder à la violence des vagues plûtôt que de retourner en arrière. Le troiſiéme jour, ils découvrirent la terre, avec une joye extrême de la trouver dans un lieu où ils s'en croyoient fort éloignés. Deux hommes, qu'ils firent monter au Perroquet ayant reconnu clairement deux grandes Iſles, la ſatisfaction fut d'autant plus vive ſur les trois Vaiſſeaux, que tout le monde ſe perſuada qu'elles étoit ignorées des Européens. Comme on les crut inhabitées, & que les Chefs n'aſpiroient qu'à trouver l'occaſion de s'enrichir, ils oublièrent la Gambra, pour ſaiſir ce que la fortune leur préſentoit. Ils cherchèrent un ancrage commode autour de l'une des deux Iſles, & l'ayant trouvé, ils dépêchèrent au rivage une Chaloupe bien armée.

Tempête, qui lui fait découvrir les Iſles du Cap-Verd.

Il deſcend dans la premiére, & la trouve déſerte.

QUELQUES Matelots, qui prirent terre, rapportèrent qu'après avoir pouſſé aſſez loin leurs recherches, ils n'avoient découvert aucune marque d'habitation. Le jour ſuivant, Cada Moſto, pour éclaircir tous les doutes, fit deſcendre dix hommes armés de fuſils & d'arbalêtes, avec ordre de ſe rendre au ſommet d'une montagne qui paroiſſoit fort élevée, & d'obſerver de-là, non-ſeulement ſi l'Iſle étoit habitée, mais s'il n'y en avoit pas d'autres à la portée de la vûe. Ils ne virent point d'Habitans; mais ils trouvèrent un prodigieux nombre de Pigeons qui ſe laiſſoient prendre à la main, & dont ils apportèrent leur charge aux Vaiſſeaux. De la montagne ils avoient découvert trois autres Iſles, dont l'une étoit ſous le vent, vers le Nord; & les deux autres au Sud, dans leur route, à la vûe l'une de l'autre. Ils avoient crû découvrir encore à l'Oueſt quelque choſe qui reſſembloit à des Iſles, mais dans un ſi grand éloignement qu'ils n'avoient pû les diſtinguer. Cada Moſto fut peu tenté de s'y rendre, parce que les jugeant déſertes, comme celle où les Caravelles avoient abordé, il craignit d'employer inutilement une ſaiſon précieuſe. Mais il eut l'honneur d'en avoir découvert quatre. Ceux que cette nouvelle y con-

Ses gens en découvrent d'autres.

y conduiſit après lui (*a*) en trouvèrent dix, de différentes grandeurs, habitées ſeulement par des Pigeons & d'autres Oiſeaux. Les trois Caravelles levèrent l'ancre, pour s'approcher des deux qu'on ne voyoit point encore du ſommet des Mâts. Elles ſe firent bientôt appercevoir, & l'une paroiſſant couverte d'arbres, on chercha le moyen d'y aborder. Le hazard fit découvrir l'embouchure d'une rivière. Comme l'eau manquoit ſur la flotte, on y mouilla pour renouveller la proviſion. Pluſieurs Matelots, qui remontèrent aſſez loin dans la Chaloupe, apperçurent des lacs couverts de fort beau ſel, dont ils apportèrent une grande quantité ſur leur bord. L'eau de la rivière ne leur parut pas moins bonne. Ils y trouvérent une multitude de Tortues, dont pluſieurs avoient l'écaille de la grandeur d'une Targette. Ils en prirent un grand nombre que les Cuiſiniers de la Flotte préparèrent diverſement, comme ils avoient déja fait au Golfe d'Arguim, où les Tortues ſont dans la même abondance, mais beaucoup plus petites. La curioſité en ayant fait goûter à l'Auteur, il les trouva d'auſſi bon goût que le veau, & d'une odeur excellente. On prit le parti d'en ſaler une bonne quantité pour la proviſion du voyage.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456. Rafraîchiſſemens qu'il trouve dans la ſeconde.

CADA Moſto fit pêcher d'autres Poiſſons dont l'abondance lui parut ſurprenante; & ſans en connoître les noms, on en mangea beaucoup, avec autant d'admiration pour leur groſſeur que pour leur bonté. L'embouchure de la rivière eſt large d'une portée d'arc. Son lit peut recevoir un Bâtiment de cent cinquante tonneaux. La flotte y paſſa deux jours à ſe rafraîchir, & n'en partit qu'avec d'excellentes proviſions, entre leſquelles il faut compter un nombre incroyable de Pigeons gras. Cada Moſto nomma la première de ces Iſles, *Buena Viſta*, comme la première ſur laquelle ſa vûe étoit tombée à la fin de la tempête; & l'autre *S. Jago*, parce qu'il étoit parti de *Lagos* (*b*) le jour de Saint Jacques & de Saint Philippe.

Rivière commode.

Cada Moſto nomme deux Iſles du Cap-Verd, Buena Viſta, & S. Jago.

IL remit à la voile pour s'approcher du Cap-Verd; & tombant à la vûe de la terre dans un lieu nommé Spedegar, il ne ceſſa plus de ſuivre les Côtes juſqu'aux *deux Palmes*, lieu ſitué entre le Cap-Verd & la rivière du Sénégal. Il connoiſſoit ſi bien cette mer que dès le jour ſuivant il doubla le Cap. Il continua de s'avancer ſans obſtacle juſqu'à la rivière de Gambra, dans laquelle il ne fit pas difficulté de s'engager auſſi-tôt. Quelques Négres qu'il rencontra dans leurs Almadies n'eurent pas la hardieſſe de s'approcher de la Flotte. On remonta, la ſonde à la main, l'eſpace d'environ dix milles, juſqu'à la vûe d'une Iſle dont on s'approcha pour y jetter l'ancre. [Elle avoit la figure d'un fer (*c*) à repaſſer.] Un Matelot de la Flotte, qui ſe nommoit André, étant mort le même jour, il y fut enterré, & comme il étoit aimé de ſes Compagnons, ils donnèrent à cette Iſle le nom de Saint André, quelle porte encore.

Il arrive à la Rivière de Gambra & la remonte.

ON continua de remonter la rivière de Gambra, ſans faire beaucoup d'attention à quelques Almadies, qui ſuivoient de loin les Caravelles. Cependant Cada Moſto mit dans ſa Chaloupe quelques-uns de ſes Interprétes, pour tenter

(*a*) Cet endroit fait connoître que la Relation de Cada Moſto fut compoſée quelques années après ſon Voyage, & qu'elle fait ici alluſion à la découverte d'Antoine de Noli, en 1462. Il eſt ſurprenant que Faria n'ait pas parlé de Cada Moſto, à qui l'honneur de cette découverte appartient proprement.

(*b*) *Angl.* parce qu'il y avoit jetté l'ancre. R. d. E.

(*c*) Ramuſio l'appelle *Poletine*. Cette Iſle ſemble être celle de St. Jaques, quoique les diſtances ne s'accordent pas trop bien.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

ter les Négres par de nouvelles invitations. On leur fit voir quantité de colifichets. On les leur offrit. On leur répéta mille fois qu'ils pouvoient s'approcher ſans crainte, & qu'ils ne devoient attendre que des bienfaits & des careſſes d'une troupe d'Etrangers qui leur reſſembloient auſſi peu par la férocité que par la couleur. Enfin, ſurmontant leur défiance, ils s'avancèrent par degrés; & deux d'entr'eux (*d*), qui entendoient parfaitement le langage des Interprétes, montèrent ſur le vaiſſeau de Cada Moſto. Ils marquèrent beaucoup de ſurpriſe en voyant l'intérieur de la Caravelle, avec toutes ſes voiles & tous ſes agrets; [Ils n'avoient pas d'idée qu'on put aller ſur mer autrement qu'à force de rames.] Ils ne parurent pas moins étonnés de la couleur & de l'habillement des Etrangers.

Ses Interprétes attirent les Négres.

ON leur fit beaucoup de civilités, & l'on y joignit pluſieurs petits préſens, dont ils parurent extrêmement ſatisfaits. Cada Moſto leur demanda le nom de leur Pays & celui de leur Prince. Ils répondirent que le Pays ſe nommoit *Gambra*, & leur Prince *Foroſangoli*; que ſa réſidence étoit entre le Sud & le Sud-Oueſt à neuf ou dix journées de diſtance; qu'il étoit tributaire du Roi de Melli, le plus grand Prince des Négres: mais que des deux côtés de la rivière il y avoit quantité d'autres Seigneurs dont la demeure étoit moins éloignée; & que ſi Cada Moſto ſouhaitoit d'en être connu, ils lui en feroient voir un qui ſe nommoit Battimanſa. Cette offre fut ſi bien reçue, que redoublant les careſſes, on garda les deux Négres dans la Caravelle, en continuant de remonter ſuivant leur direction. Enfin l'on arriva près du lieu où Battimanſa faiſoit ſa réſidence; & ſuivant le calcul de l'Auteur, ce ne pouvoit être à moins de quarante milles de l'embouchure.

Informations qu'on reçoit d'eux.

IL faut obſerver qu'on n'avoit pas ceſſé de remonter à l'Eſt, quoiqu'on eût rencontré pluſieurs autres rivières qui tombent dans celle de Gambra. Dans le lieu où l'on étoit arrivé, ſa largeur n'étoit plus que d'un mille. On y jetta l'ancre; & Cada Moſto députa au Prince, avec les deux Négres, un de ſes Interprétes, qu'il chargea de quelques préſens, [& entr'autres d'un bel habit de ſoye, fait en forme de chemiſe, & nommé par les Mores Alzimba.] Il leur donna ordre auſſi de déclarer à Battimanſa qu'un Roi Chrétien, qui ſe nommoit le Roi de Portugal, avoit envoyé de l'extrémité du Monde quelques-uns de ſes Sujets pour lui offrir ſon amitié, & des richeſſes inconnues aux Afriquains, que le Ciel avoit accordées aux Royaumes de l'Europe.

Cada Moſto députe au Prince Battimanſa.

AUSSI-TÔT que les Meſſagers eurent expliqué leur commiſſion à Battimanſa, il envoya quelques Négres à la Caravelle. On fit avec eux un traité d'amitié, & divers échanges pour de l'or & des Eſclaves. Mais la quantité d'or n'approchoit pas des eſpérances qu'on avoit conçues ſur le récit des Peuples du Sénégal, qui, étant fort pauvres, avoient une haute idée des richeſſes de leurs voiſins. D'ailleurs les Négres de la Gambra n'eſtimoient pas moins leur or que les Portugais. Cependant ils marquèrent auſſi tant de goût pour les bagatelles de l'Europe, que les échanges furent aſſez avantageux. Pendant onze jours que les Caravelles demeurèrent à l'ancre, il y vint, des deux côtés de la rivière, un grand nombre de ces Barbares, les uns attirés par la curioſité, d'autres pour vendre leurs marchandiſes, entre leſquelles il ſe trouvoit toûjours quelques anneaux d'or. Ils apportoient du coton cru & travaillé. La plûpart des piéces étoient

Traité de paix avec les Négres de Gambra.

(*d*) *Angl.* un d'entr'eux. R. d. E.

étoient blanches; quelques-unes rayées de bleu, de rouge & de blanc. Ils avoient auſſi de la civette, & des peaux de l'animal du même nom; de gros Singes & de petits, qu'ils donnoient à fort bon marché, c'eſt-à-dire pour la valeur de neuf ou dix liards. L'once de civette ne revenoit pas à plus de neuf ou dix ſous. Ils ne la vendoient point au poids, mais à la quantité. D'autres apportèrent des fruits, ſur-tout des dattes ſauvages, que les Matelots mangeoient avidement, quoiqu'ils les trouvaſſent inférieures à celles de l'Europe, & d'un goût fort différent. Cada Moſto n'y voulut pas toucher, par ménagement pour ſa ſanté.

Cada Mosto. II. Voyage. 1456. Commerce avantageux.

Les Caravelles étoient continuellement remplies d'une multitude de Négres, qui ne ſe reſſembloient ni par la figure ni par le langage. Ils arrivoient & s'en retournoient librement dans leurs Almadies, hommes & femmes, avec autant de confiance que ſi l'on s'étoit connu depuis long-temps. Ils n'ont pas d'autre inſtrument que leurs rames pour la navigation. Leur uſage eſt de ramer debout, ſans tenir les rames appuyées ſur le bord de la Barque. Elles ſont de la forme d'une demi-lance, longues de ſept ou huit pieds, avec une planche ronde, de la grandeur d'une aſſiette, qui eſt attachée à l'extrémité. Ils s'en ſervent fort adroitement au long des Côtes & dans leurs rivières; mais la crainte d'être pris par leurs voiſins & vendus pour l'eſclavage, ne leur permet guères de ſe hazarder trop loin dans la mer.

Curioſité des Négres.

Cada Mosto s'étant apperçu que la fièvre commençoit à ſe répandre entre ſes Gens, fit conſentir les autres Chefs à regagner l'embouchure du fleuve. Les ſoins qu'il avoit donnés au commerce ne l'avoient point empêché de faire ſes obſervations ſur les uſages du Pays. Il avoit remarqué que la Religion des Négres de la Gambra conſiſte en diverſes ſortes d'Idolâtries. Ils reconnoiſſent un Dieu; mais ils ſont livrés à toutes les ſuperſtitions de la ſorcellerie. On voit parmi eux quelques Mahométans, qui n'ont pas néanmoins d'habitation fixe, & qui portent leur commerce dans d'autres Contrées, ſans que les Gens du Pays connoiſſent leurs marches & leurs diverſes relations (*e*). Il y a peu de différence, pour les alimens, entre les Négres de la Gambra & ceux du Sénégal. Mais ils mangent de la chair de chiens, uſage que l'Auteur n'a vû dans aucun autre lieu. Leur habillement eſt de toile de coton, qu'ils ont en abondance; ce qui eſt cauſe ſans doute qu'ils ne vont pas nuds comme au Sénégal, où le coton eſt plus rare. Les femmes ſont vêtues comme les hommes; mais elles prennent plaiſir dans leur jeuneſſe à ſe faire, ſur les bras, ſur le cou & ſur la poitrine, différentes figures avec la pointe d'un aiguille chaude. La chaleur du climat eſt extrême, & ne fait qu'augmenter à meſure qu'on avance vers le Sud. Cada Moſto le trouva beaucoup plus chaud ſur la rivière qu'au rivage de la mer, parce que la grande quantité d'arbres qui couvrent ſes bords y tient l'air renfermé. Il en vit un d'une groſſeur prodigieuſe, près d'une ſource d'eau fort fraîche où les Matelots faiſoient leur proviſion. Ayant pris la peine de le meſurer, il lui trouva dix-ſept coudées de tour. L'arbre étoit creux; mais ſon feuillage n'en étoit pas moins verd, & ſes branches répandoient une ombre immenſe. Il s'en trouve

Leur Religion & leurs uſages.

Uſage des femmes.

Groſſeur de arbres.

(*e*) *Angl.* parce que les gens du Pays ſont fort ignorans; ce que Ramuſio exprime en diſant *& non ſanno fermi a caſe perche li paeſani non ne ſanno coſa alcuna.* R. d. E.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

ve néanmoins de plus grands encore; d'où l'on peut conclure que le Pays eſt fort fertile. Auſſi eſt-il arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux.

Multitude d'Eléphans.

IL eſt rempli d'Eléphans; mais les Négres n'ont encore pû trouver l'art de les apprivoiſer. Pendant que les Caravelles étoient à l'ancre dans le fleuve, trois Eléphans ſortis des bois voiſins vinrent ſe promener ſur le bord de l'eau. On y envoya auſſi-tôt la Chaloupe avec quelques gens armés; mais à leur approche, les Eléphans rentrérent dans l'épaiſſeur du bois. Ce ſont les ſeuls que l'Auteur ait vû vivans. (*f*) Gnumi Manſa, Seigneur Négre, lui en fit voir un jeune, mais mort. Il l'avoit tué dans les bois, après une chaſſe de deux jours.

Chaſſe de ces animaux.

Les Négres n'ont pour armes, dans ces chaſſes, que leurs arcs & des zagayes empoiſonnées. Leur méthode eſt de ſe placer derrière les arbres, & quelquefois au ſommet. Ils paſſent d'un arbre à l'autre en pourſuivant l'Eléphant, qui de la groſſeur dont il eſt, reçoit pluſieurs bleſſures avant que de pouvoir ſe tourner & faire quelque réſiſtance. Il n'y a pas d'homme qui ôſât l'attaquer en pleine campagne, ni qui pût eſpérer de lui échaper par la fuite. Mais cet animal eſt naturellement ſi doux, qu'il ne fait jamais de mal s'il n'eſt offenſé. Les dents de celui que l'Auteur avoit vû mort n'avoient pas plus de trois paumes de long; ce qui marquoit aſſez qu'il étoit fort jeune en comparaiſon de ceux qui ont les dents longues de dix & douze paumes. Jeune comme il étoit, il avoit autant de chair que cinq ou ſix bœufs enſemble. Le Seigneur Négre fit preſent à Cada Moſto de la meilleure partie, & donna le reſte à ſes Chaſſeurs. Cada Moſto apprenant qu'elle pouvoit ſe manger, en fit rôtir & bouillir quelques morceaux, pour ſe mettre en droit de raconter dans ſon Pays qu'il avoit fait ſon dîner de la chair d'un animal qu'on n'y avoit jamais vû. Mais il la trouva fort dure & d'un goût déſagréable: ce qui ne l'empêcha point d'en faire ſaler une partie, dont il fit préſent au Prince Henri à ſon retour [avec quelques poils noirs & épais qu'il avoit pris ſur le Corps de cet Animal, & qui avoient une paume & demie de longueur.] Il obſerve que l'Eléphant a le pied rond comme les Chevaux, mais ſans ſabot; & qu'à la place, il a reçu de la nature une peau noire, dure & fort épaiſſe, avec cinq gros durillons ſur le devant, qui ont la forme d'autant de têtes de cloux. Le pied du jeune Eléphant avoit une paume de diametre. Gnumi Manſa fit préſent à Cada Moſto d'un autre pied d'Eléphant, qui avoit trois paumes & un pouce de largeur, avec une dent longue de douze paumes. L'Auteur porta l'un & l'autre au Prince Henri, qui les envoya peu de tems après à la Ducheſſe de Bourgogne, comme une curioſité des plus rares.

On mange leur chair.

Serpens & autres animaux.

LA rivière de Gambra & toutes les eaux de la même Côte ont un grand nombre de ces Serpens qui ſe nomment *Calkatrici*, & d'autres animaux qui ne ſont pas moins redoutables. On y voit quantité de Chevaux-Marins, animaux amphibies, qui reſſemblent beaucoup à la Vache-Marine. Ils ont le corps auſſi gros qu'une Vache de terre, mais les jambes fort courtes & le pied fourchu, la tête large comme le Cheval, & deux dents monſtrueuſes qui s'avancent comme celles du Sanglier. L'Auteur en a vû de deux paumes

Chevaux-Marins & leur figure.

&

(*f*) Jobſon nous apprend que dans la Langue du Pays, Manſa ſignifie Roi, ou Seigneur. Il appelle cette Langue, la Langue de *Mandingo*.

& demie de longueur. Cet animal ſort de l'eau pour ſe promener ſur la rive, & marche à la manière des Quadrupédes. Cada Moſto ſe vante qu'aucun Chrétien n'en avoit vû avant lui, excepté peut-être dans le Nil. Il vit auſſi des Chauve-Souris, ou plûtôt des Chouettes (*g*) longues de trois paûmes, & quantité d'autres Oiſeaux fort différens des nôtres, mais preſque tous fort bons à manger.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456. Monſtrueuſes Chauve-Souris.

EN quittant le Pays du Prince Battimanſa, les trois Caravelles mirent peu de jours à deſcendre la rivière. Elles emportoient aſſez de richeſſes, pour leur ſervir de motif à s'avancer plus loin au long des Côtes, & perſonne ne marqua d'éloignement pour cette entrepriſe. Cependant comme le cours de la Gambra les emportoit fort loin au-delà de ſon embouchure, & que la terre d'ailleurs s'avançoit au Sud-Sud-Oueſt juſqu'à une certaine pointe qu'on prit pour un Cap, Cada Moſto jugea qu'il falloit gagner le large à l'Oueſt. Mais en s'approchant de la pointe, on s'apperçut que ce n'étoit point un Cap, & que de l'autre côté le rivage étoit fort droit & fort uni. On ne fut pas moins obligé de s'en éloigner à quelque diſtance, parce que le battement des vagues fit connoître qu'il y avoit des bancs ou des rocs à pluſieurs milles dans la mer; & l'on mit deux Hommes, l'un à la proue, l'autre au perroquet, pour découvrir les dangers dont on ſe croyoit menacé. A ces précautions, on ajoûta celle de n'avancer qu'à la lumière du jour, & de jetter l'ancre à l'entrée de la nuit. Pour éviter toute ombre de diſpute, les Caravelles tiroient chaque jour au ſort laquelle des trois feroit l'avant-garde. On ſuivit cette méthode pendant deux jours, en ſe tenant ſans ceſſe à la vûe de la Côte. Le troiſième, on découvrit l'embouchure d'une rivière, qui avoit un demi-mille de largeur, & vers le ſoir, on vit un petit Golfe, qu'on prit pour une autre rivière. Mais comme les ténèbres approchoient, on jetta l'ancre, dans la réſolution d'y entrer le lendemain. C'étoit un Golfe, mais on y apperçut bientôt la véritable embouchure d'une fort grande rivière, dont les deux rives étoit couvertes d'arbres verds d'une grandeur & d'une beauté extraordinaire. On prit le parti non-ſeulement d'y mouiller, mais d'armer deux Chaloupes pour ſe procurer des informations. Les Interprétes, après quelques heures d'abſence, rapportèrent que la rivière ſe nommoit *Kaza Manſa*, du nom d'un Seigneur Négre qui faiſoit ſa réſidence à trente milles du rivage, mais qui étoit alors occupé d'une guerre contre ſes voiſins.

Cada Moſto continue de ſuivre les Côtes d'Afrique.

Rivière de Kaza Manſa.

LES circonſtances étant ſi peu favorables, on ſortit le lendemain du Golfe. Il eſt à cent milles de la rivière de Gambra. Trente-cinq milles plus loin, on trouva un Cap, ou du moins une pointe plus élevée que le reſte de la Côte. Sa terre qui paroît rouge, lui fit donner le nom de *Capo-Roxo*. En continuant d'avancer, on découvrit l'embouchure d'une rivière aſſez large, à laquelle on donna, ſans y entrer, le nom de *Sainte Anne*. Plus loin on en découvrit une autre, à peu près de la même grandeur, qui fut nommée *Saint Dominique*, ou *San Domingo*. Celle-ci eſt à cinquante-cinq ou ſoixante milles de Capo-Roxo.

Rivières de Sainte Anne & de S. Dominique.

LE jour d'après, on apperçut un enfoncement, qu'on prit d'abord pour un Golfe auquel on ne donnoit pas moins de vingt milles de profondeur. Mais

(*g*) Grynæus dit des Chauve-Souris & des Chouettes.

CADA MOSTO. II. Voyage. 1456.

Mais il fut aiſé de reconnoître bientôt l'embouchure d'une très-grande rivière, & de diſtinguer les beaux arbres qu'elle avoit de l'autre côté, ſur la rive du Sud. On fut long-tems à la traverſer ; & ce ne fut qu'en touchant la terre, qu'on découvrit quelques Iſles, à peu de diſtance en mer. Cada Moſto, réſolu de les reconnoître, fit conſentir tous les Chefs à mouiller l'ancre. Le lendemain, on en vit venir à la rame deux grandes Almadies, qui s'approchèrent hardiment des Caravelles. L'une portoit environ trente hommes, & l'autre ſeize. Leur audace faiſant naître des défiances, on prit les armes pour les attendre. Mais lorſqu'ils furent aſſez près, ils levèrent un linge blanc au ſommet d'une rame, pour annoncer la paix. Les Portugais répondirent par le même ſigne. Alors, la plus grande des deux Almadies s'avança vers le Bâtiment de Cada Moſto, & tous les Négres donnèrent des marques de ſurpriſe, en voyant des viſages blancs. Ils examinèrent la forme du Vaiſſeau, les mâts, les ponts, les voiles & les cordages. Un Interprète leur demanda le nom de leur Pays ; mais leur langage ne pût être entendu. On ne laiſſa pas d'acheter d'eux quelques anneaux d'or, en convenant du prix par divers ſignes. Mais Cada Moſto fut extrêmement mortifié de ſe voir dans la néceſſité de les quitter ſans en avoir tiré plus de lumières. Il en conclut même que ſes Interprétes ne lui étant plus d'aucune utilité, il ſerviroit peu de pénétrer plus loin. Ainſi prenant le parti de retourner ſur ſes traces, il fit entrer les deux autres Commandans dans ſes intentions.

Négres que les Interprétes ne peuvent entendre.

Obſervations de Cada Mosto.

ILS paſſèrent deux jours à l'embouchure de la rivière, qu'ils nommèrent (*b*) *Rio Grande*. L'Etoile du Nord leur parut fort baſſe. Entre autres obſervations, ils trouvèrent, dans les marées, des différences qu'ils n'avoient encore vûes dans aucun Pays. Au lieu qu'à Veniſe & dans les autres Pays de l'Europe, le flux & le reflux s'entreſuivent de ſix en ſix heures, le flux dure ici quatre heures, & le reflux douze heures (*i*). L'arrivée du flux eſt d'une violence incroyable. Trois ancres ſuffiſoient à peine pour ſoûtenir chaque Caravelle ; & la force de l'eau l'emportant même ſur celle du vent, on fut obligé de lever les voiles.

Il retourne en Portugal.

EN ſe remettant en mer pour retourner en Portugal, la curioſité porta Cada Moſto à viſiter deux grandes Iſles & quelques petites, qu'il découvrit à trente milles du Continent. Les deux grandes ſont habitées par des Négres. La terre en eſt fort baſſe, & couverte de beaux arbres. Mais la difficulté du langage parut encore un obſtacle invincible, & l'on partit enfin pour le Portugal, où l'on arriva heureuſement.

(*b*) Suivant Faria, Rio Grande avoit été découverte par Nunnez Triſtan dès l'année 1447, c'eſt-à-dire neuf ans auparavant. Voyez ci-deſſus, le Chap. I. du Tome I.

(*i*) *Angl.* huit heures. R. d. E.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Voyage de Piedro de Cintra (a) à Sierra Leona, écrit par Cada Moſto.

LES deux entrepriſes de Cada Moſto excitèrent quantité de Portugais à tenter la fortune ſur ſes traces. Entre pluſieurs Vaiſſeaux qui firent le même voyage, le Roi de Portugal fit partir deux Caravelles, après la mort du Prince Henri, ſous le commandement du Capitaine *Piedro de Cintra*, un de ſes Gentilshommes ordinaires, avec ordre de s'avancer plus loin ſur les Côtes des Négres, & d'y faire de nouvelles (*b*) découvertes. Un jeune Portugais qui s'engagea pour ce voyage, & qui avoit ſervi de Sécretaire à Cada Moſto dans les ſiens, vint le voir à ſon retour, & lui donna la relation de toutes les découvertes de Cintra, en commençant à Rio Grande, ✠ qui avoit été le terme du voyage précédent. [Cada Moſto prit enſuite la peine de l'orner de ſon ſtile.]

CINTRA. 1462.

Auteur & motif de ce Voyage.

LES deux Caravelles abordèrent aux deux grandes Iſles qui ſont à l'embouchure de Rio Grande. Quelques Négres, que Cintra ſe fit amener, parlant un langage auquel les Interprétes ne purent rien entendre, il pénétra dans leurs terres, pour y chercher leurs habitations. Il ne trouva que des chaumières fort pauvres, la plûpart ornées de quelques ſtatues groſſières, que les Négres adoroient. N'ayant pû tirer aucune information des Habitans, il continua de faire voile au long des Côtes, juſqu'à l'embouchure d'une autre rivière, qui n'a pas moins de trois ou quatre milles de largeur, & qui eſt à quarante milles de Rio Grande. Elle s'appelle *Beſegue*, du nom d'un Seigneur Négre, qui fait ſa réſidence aſſez près dans les terres. Plus loin, les Portugais trouvèrent un Cap, auquel ils donnèrent le nom de *Cap Verga*. Toute la Côte, qui eſt d'environ cent quarante milles depuis la rivière de Beſegue juſqu'à ce Cap, eſt fort montagneuſe & couverte de beaux arbres; ce qui rend la perſpective agréable dans l'éloignement. Quatre-vingt milles plus loin, au long de la même Côte, ils trouvèrent un autre Cap, le plus haut qu'ils euſſent jamais vû, & terminé au centre par une pointe fort aigue. Il eſt couvert de beaux arbres, dont la verdure ne s'altère jamais. On le nomma *Sagres*, à l'honneur du Prince Henri, qui avoit fait bâtir une forteresſe de ce nom au Cap de Saint Vincent; & pour diſtinguer ces deux lieux, les Portugais appellent celui-ci le Cap *Sagres de Guinée*.

On ſe rend à Rio grande.

Rivière de Beſegue.

Cap-Verga.

✠ [L'AUTEUR, ſans expliquer comment Cintra ſe fit entendre des Habitans, entre dans un détail de leurs uſages qui ſuppoſe une grande connoiſſance du Pays.] Ils ſont idolâtres. Les objets de leur culte ſont des ſtatues de bois qui ont la forme humaine, auxquelles ils offrent leurs alimens. Les hommes & les femmes ſont plûtôt bazanés que noirs. Ils ont au viſage & ſur les autres parties du corps différentes marques, qu'ils ſe font volontairement avec un fer

Cap de Sagres de Guinée.

Mœurs des Habitans.

(*a*) Ramuſio écrit *Sintra*.
(*b*) Faria met ce Voyage avant la mort du ✠ Prince Henri. [Mais ſon témoignage ne peut être mis en balance avec celui de l'Ecrivain.]

CINTRA. 1462.

fer chaud. Les deux ſéxes ſont également nuds, & couverts ſeulement d'un morceau d'écorce d'arbre au milieu du corps. [Ils n'ont pas des armes, parce qu'il n'y a pas de fer dans leur Pays.] Leur nourriture eſt le ris, le millet, avec diverſes ſortes de féves, plus groſſes que les nôtres. Ils ont auſſi des Bœufs & des Chèvres, mais en petite quantité. A peu de diſtance du Cap, on voit deux petites Iſles, couvertes de beaux arbres, mais ſans Habitans.

Deux Iſles près du Cap.

LES Négres de cette rivière (*c*) ont de grandes Almadies, qui ſont capables de contenir juſqu'à trente & quarante hommes. Ils rament debout, comme on l'a déja fait obſerver de pluſieurs autres Nations. Leurs oreilles ſont percées de pluſieurs trous, dans leſquels ils paſſent diverſes ſortes d'anneaux d'or. Ils en portent de même au nez, qui eſt auſſi percé; & lorſqu'ils prennent leur nourriture, ils quittent cet incommode ornement. Les femmes de diſtinction portent des anneaux juſqu'aux parties que la nature leur apprend à cacher: [& cela eſt pour elles une marque de nobleſſe, qu'elles peuvent cependant quitter & reprendre quand bon leur ſemble.]

Anneaux d'or que les Négres portent au nez, &c.

APRÈS avoir doublé le Cap de Sagres, Cintra découvrit, quarante milles plus loin, l'embouchure d'une rivière qu'il nomma *Saint Vincent*, & qui a quatre milles de largeur. A cinq milles de cette rivière, il en trouva une autre dont l'embouchure eſt encore plus large, & qu'il nomma *Rio Verde* (*d*). Toutes ces Côtes ſont montagneuſes, mais ſûres pour la navigation & l'ancrage. Vingt-quatre milles au de-là de Rio Verde, on trouva un autre Cap, que les Portugais nommèrent *Liedo*, c'eſt-à-dire, gaye & riante, parce que la vûe en eſt fort agréable.

Rivière Saint Vincent.

Rio Verde.

DEPUIS le Cap Liedo, la montagne régne l'eſpace de cinquante milles au long de la Côte. Elle eſt fort haute & couverte de gros arbres verds. Dans l'endroit où elle finit, on découvre à ſept ou huit milles en mer, trois Iſles dont la plus grande n'a pas plus de dix ou douze milles de tour. Cintra leur donna le nom d'*Iſles Saluezze*, & à la montagne celui de *Sierra Leona*, à cauſe d'un effroyable tonnerre qui ſe fit entendre du ſommet, & qui reſſembloit au mugiſſement des Lions.

Iſles Saluezze, Sierra Leona.

AU-delà de cette montagne, dont la cime eſt toûjours cachée dans les nues, on trouva une Côte baſſe, & dangereuſe par ſes bancs de ſables, qui s'avancent fort loin dans la mer. A trente milles de Sierra Leona, les Portugais découvrirent une grande rivière, dont l'embouchure eſt large de trois milles. Ils lui donnèrent le nom de *Rio Roxo*, parce que l'eau leur en parut rougeâtre. Plus loin, ils trouvèrent un Cap qu'ils nommèrent auſſi Roxo, parce que les terres étoient de la même couleur; & par la même raiſon ils donnèrent le nom de Roxo à une petite Iſle déſerte, qui eſt à ſept ou huit milles de la Côte. De cette Iſle, qui n'eſt auſſi qu'à neuf ou dix milles de la rivière, ils obſervèrent que l'étoile du Nord ne paroiſſoit élevée au-deſſus de la mer que de la hauteur d'un homme.

Rio Roxo.

Apparence de l'étoile du Nord.

APRÈS le Cap Roxo, la mer forme un Golfe, vers le milieu duquel il entre

(*c*) Comme l'Auteur n'a parlé ici d'aucune Rivière, il faut ſuppoſer quelque omiſſion. C'eſt apparemment la Rivière de Pougue, qu'il a oublié de nommer. Elle eſt dans notre ſeconde Carte.

(*d*) L'Auteur remarque que ce furent les Matelots du Roi, qui donnèrent ces noms à ces deux rivières.

tre une rivière que les Portugais nommèrent Sainte Marie aux Néges, parce qu'ils la découvrirent ce jour-là. De l'autre côté de cette rivière, la terre forme une pointe, au bout de laquelle on voit une petite Isle. Le Golfe est rempli de bancs de sables qui s'avancent à dix ou douze milles de la Côte, & contre lesquels l'eau bat fort impétueusement, avec des Courans d'une grande violence. Ces bancs firent donner à la petite Isle le nom de *Scanni*. Vingt-quatre milles plus loin, on trouva un grand Cap auquel on donna le nom de Sainte Anne, à l'honneur du jour. CINTRA. 1462. Isle Scanni.

SOIXANTE-dix milles au-delà du Cap Sainte Anne, on découvrit une rivière, qui fut nommée *Rio das Palmas*, parce qu'il s'y trouve une grande abondance de Palmiers. L'embouchure, quoiqu'assez large, est remplie de bancs ☞ de sables & de basses qui rendent l'entrée fort dangereuse. Soixante [dix] milles plus loin, on vit une autre rivière, qu'on nomma *Rio de Fumi*, parce qu'au moment qu'on l'apperçut, la Côte parut couverte de fumée. A vingt-quatre milles de cette rivière, on trouva un Cap qui s'avance beaucoup dans la mer, & derrière lequel est une haute montagne, qui lui fit donner le nom de *Capo del Monte*. Environ 60 milles plus loin, on tomba sur un autre Cap, mais petit, avec une montagne de hauteur médiocre; ce qui le fit nommer *Capo Cortese* ou *Mesurado*. Après avoir jetté l'ancre, on apperçut la nuit suivante, entre les arbres, quantité de feux, que les Négres effrayés de la vûe des Vaisseaux avoient allumés pour s'entr'avertir. Rio das Palmas. Rio de Fumi. Capo del Monte. Capo Mesurado.

AU-delà du Cap, pendant l'espace d'environ seize milles, on voit au long du rivage une grande forêt d'arbres verds, que les Portugais nommèrent *Bois de Sainte Marie*. Les Caravelles y ayant mouillé, on vit paroître quelques ☞ Almadies, dont chacune portoit deux ou trois Négres [nuds,] armés de bâtons pointus. Deux ou trois d'entr'eux avoient des arcs, & des targettes de peau. Leurs oreilles & leur nez étoient percés; mais au lieu d'anneaux d'or, ils y avoient quelque chose de blanc qui ressembloit à des dents humaines. Les Interprètes leur parlèrent long-tems sans pouvoir se faire entendre. Trois de ces Négres étant montés fort hardiment sur une Caravelle, on en prit un; & les deux autres furent renvoyés libres, suivant l'ordre qu'on avoit apporté du Roi de Portugal. Ce Prince, jugeant que les Interprètes n'entendroient pas toûjours la langue des Pays qu'on alloit découvrir, avoit souhaité que par force ou par adresse on se saisît de quelque Habitant; dans l'espérance qu'entre les Négres, dont le nombre étoit fort grand en Portugal, il s'en trouveroit quelqu'un qui pourroit l'entendre, ou qu'en apprenant la langue Portugaise, il se mettroit lui-même en état de donner quelques lumières sur son propre Pays. Bois de Sainte Marie. Cintra prend un Négre par l'ordre du Roi.

CINTRA n'ayant rien à se proposer dans un plus long voyage, prit la résolution de retourner en Portugal. Il y présenta son Négre au Roi, qui le fit éxaminer par d'autres Négres. Mais il ne se trouva qu'une femme, Esclave d'un Portugais de Lisbonne, à laquelle son langage ne fût pas inconnu; non quelle y trouvât celui de son propre Pays, mais elle sçavoit une autre langue que le Négre sçavoit aussi. Cada Mosto ignora quels éclaircissemens l'on avoit tirés de lui, parce que le Roi les tint fort secrets; excepté néanmoins au sujet des Licornes, dont on déclara ouvertement que le Pays du Négre contenoit un fort grand nombre. Ce Barbare fut traité pendant quelques mois avec beaucoup de bonté & de caresses. On lui fit voir diverses curiosités du Royaume. Il retourne en Portugal. Unique éclaircissement qu'on tire des Négres.

CINTRA. 1462. me. On lui donna des habits fort propres; & l'année ſuivante, on le fit partir pour ſon Pays dans une Caravelle.

CADA Moſto ajoûte que ce fut le ſeul Vaiſſeau qui entreprit ce voyage avant ſon départ pour Veniſe, qui fut le premier de Février 1463.

CHAPITRE V.

Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Iſles du même nom. en 1721.

ROBERTS. 1721. Obſervations ſur cet Ouvrage.

DANS cette Relation, qui fut publiée à Londres en 1726 (*a*), l'Auteur déclare qu'à la réſerve de ce qu'il rapporte ſur le témoignage d'autrui, il n'écrit rien qui ne ſoit d'une éxacte vérité; & qu'avec de fortes raiſons de croire ce qu'il (*b*) n'a pas vû de ſes propres yeux, il ne laiſſe pas d'en parler avec plus de ménagemens & de précautions. Il ajoûte à cette apologie que ſi l'on ne prend pas beaucoup de plaiſir à ſes avantures, il ne doute pas du moins que la Deſcription qu'il donne des Iſles du Cap-Verd, de leurs productions, de leurs manufactures, &c. ne ſoit d'une extrême utilité pour les Anglois qui portent leur commerce dans ces Iſles. [Il s'excuſe ſur ce que l'Ouvrage n'eſt pas trop bien digéré; qu'il auroit pû l'être mieux, s'il s'étoit propoſé de publier ſes Avantures; mais qu'il n'a pû réſiſter aux empreſſemens de ſes Amis, qui ont profité d'un moment de foibleſſe pour les rendre publiques.] La première partie (*c*) de l'Ouvrage contient les avantures de l'Auteur. Le reſte eſt donné à la Deſcription des Iſles du Cap-Verd, & peut paſſer pour la meilleure Relation qu'on ait de ces Iſles dans aucun langage. Elle eſt accompagnée de pluſieurs (*d*) Cartes de l'Iſle, compoſées par Roberts même, & de quatre Planches: 1. Une vûe de la Baye de *Salt Point* dans l'Iſle de *S. Jean*, où l'Auteur aborda dans ſa Chaloupe. 2. L'arbre nommé, *le Dragon*. 3. Un homme & une femme de la même Iſle, nuds, ſuivant l'uſage du Pays. 4. Les mêmes, en habits dont ils ont auſſi l'uſage. On s'eſt arrêté d'autant plus volontiers au détail des infortunes de Roberts, qu'ayant paſſé onze (*e*) jours entre les mains des Pyrates, ce récit devient utile pour la connoiſſance des uſages & des mœurs de ces Brigands.

Deſſein du Voyage.

LE 14 de Septembre 1721, le Capitaine Roberts s'engagea au ſervice de quelques Marchands de Londres pour le Voyage de Virginie. Là, il devoit prendre le commandement d'un Vaiſſeau nommé le *Dauphin*, avec une cargaiſon pour la Côte de Guinée; d'où il devoit retourner à la Virginie ou aux Barbades, ſuivant l'eſpérance qu'il auroit de rendre ſon voyage plus utile aux Propriétaires.

LE

(*a*) C'eſt un *in* 8vo. de 29 feuilles avec l'*Epitre Dédicatoire* à *Guillaume Teller* de *Gorleſtown* dans le Comté de *Suffolk*, qui eſt datée de *Sbad Thames* le 11e. *Juin* 1726.

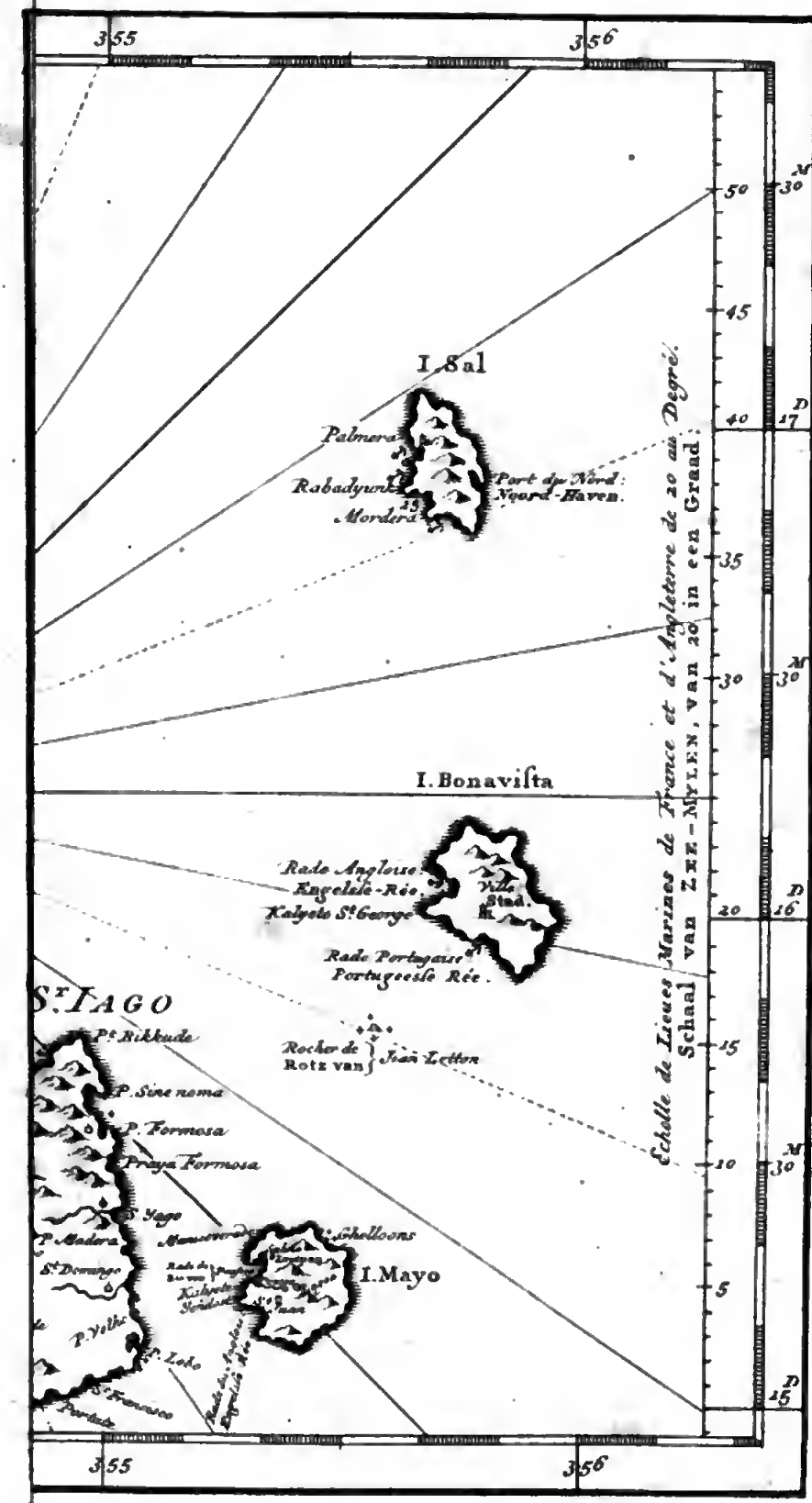
(*b*) *Angl.* & que ſans avoir de raiſons de douter de ce qu'il R. d. E.

(*c*) *Angl.* les trois-cens quatre-vingt ſix premières pages. R. d. E.

(*d*) *Angl.* d'une Carte de ces Iſles. R. d. E.

(*e*) *Angl.* Dix. R. d. E.

Digitized by Google



s. *en* Aanmerkingen, *der* ervaarendste ZEELIEDEN.

Digitized by Google

Roberts. 1721.

Le Capitaine Scot, un des Chefs de l'entrepriſe, faiſant voile à la Virginie dans un Vaiſſeau de vingt-deux piéces de canon, nommé le *Roi Sagamore*, Roberts partit avec lui. Mais un vent contraire les ayant forcés de relâcher à Plymouth, ils trouvèrent dans ce Port le Comte de *Belhaven*, nommé au Gouvernement de la Barbade, que la même raiſon avoit forcé d'y entrer ſur le *Royal Anne*, grand Vaiſſeau de guerre. Le tems s'étant adouci, ſans promettre beaucoup de conſtance, ce Seigneur remit à la voile, ſous de ſi malheureux auſpices, qu'il fut jetté [par la faute, à ce qu'on croit, de ſon Lieutenant,] ſur les rocs du Lézard, où il périt avec la plus grande partie de ſon équipage. Scot, plus attentif à ſa ſûreté, attendit un mois entier pour ſe remettre en mer. Sa courſe fut heureuſe, & n'eut même rien de remarquable; excepté les obſervations de Roberts ſur l'Iſle de Ténériſe, dont on a déja rendu compte dans la deſcription de cette Iſle.

Roberts part avec le Capitaine Scot.

Naufrage de Mylord Belhaven.

Ils arrivèrent à l'Iſle de Sal, une des Iſles du Cap-Verd; mais n'y trouvant aucun des Habitans, ils en partirent le ſoir à huit heures, & le lendemain ils abordèrent à dix heures du matin dans l'Iſle de Buona-Viſta, où leur deſſein étoit de prendre leur cargaiſon de ſel. Ils mouillèrent dans la Rade Angloiſe, ſous la petite Iſle, au-delà du Roc abîmé.

On arrive aux Iſles du Cap-Verd.

Le jour ſuivant ils deſcendirent au rivage, pour convenir de prix avec les Ouvriers qui devoient tirer le ſel des Mines (*f*), & pour acheter d'autres marchandiſes, telles que des Chevaux & des Anes, dont ils vouloient faire une partie de leur cargaiſon (*g*). Ils s'attachèrent enſuite au travail. La méthode [du Pays] eſt que les gens d'un Vaiſſeau reçoivent le ſel aux Mines (*b*) & le tranſportent à peu de diſtance dans quelque lieu propre à le faire ſécher [où ils le mettent en grands monceaux.] après quoi les Habitans le chargent ſur des Anes, & mettent un Négre pour conduire ces animaux par troupes, dont chacune eſt compoſée de quinze. Mais il faut prendre garde de ne pas faire porter plus de ſel à la fois qu'on n'a de gens pour l'embarquer auſſi-tôt; car s'il en arrive trop au lieu de l'embarquement, il n'y a point de ſoins ni de précautions qui puiſſent le garantir du ſable, que le moindre ſouffle met en mouvement, parce qu'il eſt d'une extrême légèreté. Il ſe mêle alors avec la marchandiſe, & lui cauſe un tort irréparable pour la vente. L'Auteur donne un autre conſeil, qui regarde la cargaiſon des Bêtes vivantes. Tandis qu'on s'occupe à faire tirer le ſel, il faut veiller ſoigneuſement à faire porter chaque jour du foin aux animaux qu'on veut conſerver; car ſi l'on s'en repoſe ſur la fidélité des Négres, ils violent leurs engagemens avec tant de mauvaiſe-foi, qu'on perd ſes meilleures Bêtes, ou que devenant moins propres au travail, leur valeur diminue dans d'autres lieux. Enfin l'Auteur ajoûte qu'il faut apporter aſſez d'eau pour la proviſion du Bâtiment, tandis qu'on eſt à tirer le ſel; parce que les ſources étant fort éloignées des Mines, il en coûte beaucoup pour faire venir de l'eau ſur le dos des Anes, & que ſi l'on a des Beſtiaux à bord il eſt impoſſible de fournir à cette dépenſe.

Méthode de tirer du ſel.

Précautions pour le faire tranſporter.

On

(*f*) *Angl.* avec les Habitans qui devoient leur aider à porter le ſel des Marais Salans juſqu'au Vaiſſeau. R. d. E.

(*g*) *Angl.* pour fixer celui des Marchandiſes, & pour acheter des Chevaux & des Anes pour voiturer leur ſel. R. d. E.

(*b*) *Angl.* le faſſent eux-mêmes. R. d. E.

ROBERTS. 1721.

ON quitta l'Iſle de Buona-Viſta pour ſe rendre à celle de Maio, ou de Mai, où l'on trouva cinq Bâtimens qui chargeoient du ſel pour la Mer Baltique. Cette rencontre fut heureuſe pour les Matelots Anglois, qui commençoient à ſe reſſentir de ce qu'ils appellent la famine de l'Oueſt; c'eſt-à-dire, à manquer d'eau & de tabac. De l'Iſle de Mai, on mit à la voile pour celle de S. Jago: mais ayant voulu s'approcher du Port *Villa de Praya* avec toutes les voiles, on fut jetté par le vent au-deſſous de la Rade, & pendant trois jours on s'efforça inutilement d'y entrer. La diſette d'eau fit périr dans cet intervalle une partie des Anes; triſte leçon qui apprit aux Anglois à ſerrer leurs voiles en approchant de cette Baye, parce qu'il y ſouffle ordinairement un vent de terre dont il n'eſt pas aiſé de ſe garantir.

Dangers près du Port Villa de Praya.

APRÈS avoir renouvellé la proviſion d'eau & de bois, & pris du foin & des cocos verds pour les Beſtiaux, on tourna les voiles vers la Barbade. Dans le paſſage on trouva une Baleine morte, & ſur elle un prodigieux nombre d'Oiſeaux qui la dévoroient, quoique la terre la plus proche fût à plus de trois cens licuës. On aborda au Port de la Barbade vers la fin du mois de Mars 1722. Les Chevaux & les Anes étoient en ſi mauvais état qu'on n'en put vendre qu'un petit nombre; & les proviſions ſe trouvoient ſi chères au Marché que ſi quelques honnêtes gens de l'Iſle, amis de nos Marchands, ne leur en euſſent fourni gratis, il auroit fallu prendre le parti de tuer la plus grande partie de ces animaux. Pour comble de diſgrace, le vin de Canarie qu'on avoit acheté à Ténériſe, ſe vendoit moins que celui de Madère, quoiqu'il eût coûté le double & qu'il fût beaucoup meilleur. Mais le goût des Habitans de la Barbade eſt ſi déclaré pour le Madère, qu'ils le préfèrent à tout autre vin.

Baleine morte & dévorée par les Oiſeaux de mer.

1722. Scot ſe rend à la Barbade.

TOUS ces contre-tems firent hâter ſon départ au Capitaine Scot (*i*). Roberts, à qui ſa réſolution déplut, [lui ayant demandé ſon Congé, l'obtint le 24 d'Avril, &] l'engagea, pour ſes gages & pour quelque argent prêté, à lui acheter une Felouque, nommée *la Marguerite*, d'environ ſoixante tonneaux, pour exercer le commerce [en ſon propre nom.] L'ayant chargée de diverſes marchandiſes pour la Côte de Guinée & pour les Iſles du Cap-Verd, la crainte de quelques Pyrates, qui croiſoient aux environs des Iſles Caraïbes, l'obligea de partir avec Scot, vers le milieu du mois de Juillet. Cependant il en fut ſéparé, trois jours après, par un coup de vent. Enſuite ſon mauvais ſort le fit tomber malade. Tandis qu'il étoit confiné dans ſon lit, le Pilote, par inattention ou par ignorance, perdit ſa route. Il erra long-tems ſans ſe reconnoître. Enfin, par de longs détours, on arriva vers le milieu d'Octobre (*k*) à l'Iſle de Sal.

Roberts quitte Scot, & commande un petit Bâtiment.

Son Pilote perd ſa route.

Il arrive à l'Iſle de Sal.

ON jetta l'ancre dans la Baye de Palmera, qui eſt au Nord de l'Iſle. C'étoit la ſaiſon des Tortues vertes. Roberts obſerve à cette occaſion que les François viennent ſouvent aux Iſles du Cap-Verd dans la ſeule vûe d'y prendre des Tortues, qu'ils ſalent au rivage, [& qu'ils ſéchent enſuite] à peu près comme la Morue de Terre-Neuve, & qu'ils vendent [de même que l'huile] aux Indes Occidentales avec beaucoup de profit. Ils gardent les écailles pour la

(*i*) *Angl.* prendre la réſolution au Capitaine Scot de ne point aller à la Virginie, ſelon les Ordres qu'il en avoit. R. d. E.

(*k*) Le tems n'eſt pas marqué dans l'Auteur, mais on le conjecture de celui où il fut pris par les Pyrates.

la France, où le débit en eſt plus avantageux qu'en Angleterre; ſur-tout celui des Tortues de ces Iſles, qui ont l'écaille plus fine & plus tranſparente que dans tout autre lieu. D'ailleurs ils y trouvent quelquefois de l'Ambre gris particulièrement dans l'Iſle de Sal; & l'on prétend que ſi les Chats ſauvages, & même les Tortues vertes, ne mangeoient pas cette précieuſe gomme, on y en trouveroit beaucoup davantage. ROBERTS. 1722. Tortues vertes. Ambre gris.

ROBERTS, qui avoit beſoin de rafraîchiſſemens, ayant envoyé ſa Chaloupe à terre pour lui trouver quelques Tortues nouvellement pêchées, la vit revenir en moins de deux heures. Elle lui en apportoit une, qui peſoit entre deux & trois cens livres, avec un Négre de Saint Nicolas, qui lui en fit préſent au nom de ſes Compagnons. Ils étoient venus à Sal au nombre de ſoixante, pour y pêcher des Tortues par l'ordre d'un Capitaine de Vaiſſeau qui étoit allé depuis près d'un an (*l*) charger [du ſel] à Buona-Viſta. Mais une ſi longue abſence leur faiſant perdre l'eſpérance de le revoir, ils offroient à Roberts la moitié de leurs Tortues, de leur huile, de leurs écailles & de leur ambre gris, pour tranſporter l'autre moitié dans l'Iſle de Saint-Nicolas [d'où ils étoient tous natifs.] Comme ſon deſſein étoit de ſe rendre dans cette Iſle, il leur offrit d'y tranſporter leurs marchandiſes; mais il ne voulut point accepter leur préſent ſans ſçavoir (*m*) à qui le fond appartenoit. Le Négre croyoit avoir été employé par un Capitaine Anglois. Cependant on lui nomma les Ports d'Angleterre & d'autres lieux qu'il ne put reconnoître. Enfin Roberts nomma les Bermudes, & le Négre aſſûra que le Capitaine étoit venu de ces Iſles. Le jour ſuivant, on mit à la voile pour Saint Nicolas, après s'être chargé de ſix Négres, avec deux de leurs femmes & un enfant à la mammelle, [ſans rien prendre de ce qui leur appartenoit que ce qui étoit néceſſaire pour leur Voyage.] On mouilla, la nuit ſuivante, dans la Rade de *Trefall*, ſur ſix braſſes de fond. Négres à la pêche des Tortues.

LE lendemain au matin, il vint à bord un Prêtre Portugais, qui ſe donna pour le Maître de tout ce que les Négres avoient acquis dans l'Iſle de Sal. Il prétendoit les y avoir envoyés pour la pêche des Tortues [& de l'ambre gris,] avec la convention d'un ſalaire [pour ceux qui n'étoient pas ſes eſclaves.] Comme le plus grand nombre y étoit reſté avec le fruit de leur travail, & que ſur le récit de Roberts il appréhendoit qu'ils ne lui manquaſſent de fidélité, il convint avec lui que pour la ſomme de cent dollars & un bel Eſclave, il iroit prendre à Sal les Négres & leur pêche. [Roberts ne ſe fit pas preſſer, dans une occaſion ſi ſimple de gagner de l'argent, & de ſe rendre agréable aux Portugais.] Mais il ſe fit promettre que les cent dollars lui ſeroient comptés avant que les Négres & les marchandiſes fuſſent débarqués. Traité de Roberts avec un Prêtre Portugais.

AVANT ce voyage, il quitta la Rade de *Trefall*, qui eſt à quinze ou dix-huit milles de la Ville, pour aller jetter l'ancre dans l'ancienne Rade de *Paraghiſti*, d'où le chemin eſt plus court & plus commode juſqu'à la Ville de S. Nicolas. Il ſe propoſoit de trocquer ſon bled & ſon ris pour des étoffes (*n*) de coton, de l'ambre gris, du ſang de dragon, & d'en vendre même une Projets de Roberts.

(*l*) *Angl.* dix ſemaines. R. d. E.

(*m*) *Angl.* Il leur offrit le paſſage pour rien; mais il ne voulut point ſe mêler des marchandiſes ſans ſçavoir. R. d. E.

(*n*) De celles qu'on porte aux Côtes de Guinée, & que les Portugais nomment Baraful.

ROBERTS. 1722.

une partie argent comptant. D'un autre côté il avoit appris que les Iſles au-deſſus du vent étoient dans un ſi grand beſoin de proviſions, que depuis un an il étoit mort [à St. Nicolas] plus de cinq cens perſonnes de faim & de miſère. Ainſi la principale partie de ſa cargaiſon conſiſtant en ris & en blèd, il n'avoit à ſe promettre que de grands avantages. Cependant il réſolut de ne pas remettre plus loin à ſatisfaire le Prêtre Portugais, de peur que ſes Négres ne trouvaſſent le moyen de revenir ſans ſon ſecours. Cette entrepriſe ne demandoit pas plus de huit jours; & dans la ſaiſon où l'on étoit, il ne devoit pas craindre qu'il arrivât d'autres Vaiſſeaux pour lui enlever ſes eſpérances de commerce, [qui n'étoient point diminuées par la nouvelle que le Capitaine Scot y avoit été dix jours auparavant, parce qu'il ne leur avoit pas pû fournir aſſez de proviſions.]

Il s'arrête à Curriſal.

DANS cette réſolution il tourna le lendemain vers *Curriſal*, pour y renouveller ſa proviſion d'eau & de bois. Ce lieu eſt fort commode pour l'eau, qui y deſcend juſqu'à la mer; mais le bois eſt aſſez loin, & le chemin ſi difficile, que ſans l'aſſiſtance de quatre Négres, qui étoient à bord avec le Prêtre, il ne ſeroit jamais parvenu à s'en procurer. Auſſi ne l'avoient-ils accompagné que pour lui rendre ce ſervice (*o*), & le quittèrent-ils lorſqu'il mit à la voile.

Il rencontre des Pyrates.

LE jour ſuivant vers dix heures du matin, il fut arrêté par un calme, qui dura tout le reſte du jour. Vers le ſoir, il découvrit trois Bâtimens; & le premier, qu'il obſerva ſoigneuſement avec ſa lunette, lui parut gros & chargé. Il ne douta point que les autres ne fuſſent de même, & qu'ils n'arrivaſſent enſemble [pour faire de l'eau.] Cependant comme le calme continuoit, & qu'ils ne faiſoient aucun ſigne, il paſſa la nuit à l'ancre. Mais le vent s'étant levé avec le Soleil, il apperçut bientôt, ſur le Vaiſſeau qu'il avoit obſervé, un grand nombre d'hommes en chemiſe, & une longue bordée de canons, qui lui rendirent cette rencontre fort ſuſpecte. Il étoit trop tard pour ſe dérober par la fuite. Déja le Vaiſſeau étoit fort proche. Cependant lorſqu'il fut à la portée du canon, il arbora le Pavillon d'Angleterre; ce qui rendit l'eſpérance aux Anglois. Roberts ſe hâta de faire paroître auſſi le ſien. Il remarqua que le Vaiſſeau portoit environ ſoixante-dix hommes & quatorze piéces d'artillerie. Le Capitaine ſe faiſant voir ſur l'avant, demanda à qui appartenoit la Felouque & d'où elle venoit. Roberts répondit qu'elle étoit de Londres & qu'elle venoit de la Barbade. Fort bien, lui dit-on, c'eſt ce qu'on n'ignoroit pas. Là-deſſus, on lui ordonna bruſquement d'envoyer ſa Chaloupe.

Les Pyrates l'abordent & l'interrogent.

ROBERTS ne fit pas difficulté d'obéïr. Le Capitaine du Vaiſſeau étoit un Portugais, nommé *Jean Lopez*, comme on l'apprit enſuite; mais ſçachant fort bien la Langue Angloiſe, il avoit jugé-à-propos de ſe faire paſſer pour un Anglois, né vers le Nord de l'Angleterre, ſous le nom de *John Ruſſel*. Il demanda aux deux Matelots que Roberts lui avoit envoyés, où étoit le Patron de la Felouque. Ils lui montrèrent Roberts, qui étoit à ſe promener ſur ſon tillac. Auſſi-tôt la fureur paroiſſant dans ſes yeux, il l'accabla d'injures.

Qui étoit leur Capitaine.

Roberts

(*o*) *Angl.* les quatre Négres & le Prêtre étoient venus à bord pour aller à *Sal*; & il ne le quittèrent que parce qu'ils ſe trouvèrent malades la nuit qu'il ſe propoſoit de lever l'Ancre, ſi le calme ne l'en avoit pas empêché. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

Roberts étoit en mules & en chemiſe, auſſi peu capable de défenſe par ſa ſituation que par la petiteſſe & le mauvais état de ſon Bâtiment. Il comprit dans quelles mains il étoit tombé, & qu'en déclarant ſon mépris par le ſilence, il s'expoſoit à ſe faire tuer d'un coup de balle. Sa réponſe fut une marque honnête d'étonnement ſur la manière dont il ſe voyoit traité. On continua les outrages, & l'on y joignit les plus furieuſes menaces, avec des reproches de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même à bord. Il répondit que n'ayant entendu demander que la Chaloupe, il n'avoit pas cru que cet ordre le regardât perſonnellement. Quoi! miſérable chien, reprit Ruſſel, tu feins de ne m'avoir pas entendu. Je vais te faire prendre de meilleures manières.

Ses emportemens & ſes menaces.

✠ [Le récit des emportemens d'un Pyrate mériteroit peu d'entrer dans cette Hiſtoire, ſi l'Auteur n'avoit averti qu'il le croit utile pour faire connoître les mœurs de cette (*p*) odieuſe race.]

RUSSEL donna ordre auſſi-tôt à quelques-uns de ſes gens de lui amener Roberts, & chargea dix ou douze autres de ces Brigands de prendre poſſeſſion de la Felouque. A l'arrivée de Roberts, qui lui fut amené ſur le champ, il tira ſon ſabre, en répétant, avec d'affreux blaſphêmes, qu'il ſçauroit lui apprendre à vivre. Le malheureux Roberts ſe crut à ſa dernière heure, & continua de s'excuſer ſur ſon ignorance. Mais l'autre, dans le deſſein apparemment de l'effrayer, tenoit ſon ſabre levé & continuoit ſes menaces. Un de ſes gens affecta de lui retenir le bras, & promit à Roberts qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Alors Ruſſel voulut ſçavoir pourquoi il étoit ſi mal vêtu: L'excuſe de Roberts fut qu'il ne s'attendoit pas à paroître devant un homme ſi redoutable. Et pour qui me prenez-vous, reprit Ruſſel? Ici Roberts fort embarraſſé chercha long-tems ſa réponſe. Enfin, dans la crainte de l'offenſer également par la vérité ou par la flaterie, je crois, répondit-il, que vous êtes un Homme de diſtinction, qui fait de grandes entrepriſes ſur mer. Tu mens, répliqua Ruſſel; ou ſi tu crois dire vrai, apprends que nous ſommes Pyrates.

Il ſe fait amener Roberts, & le maltraite.

ROBERTS lui ayant offert d'aller ſe vêtir plus décemment, il lui dit, en jurant plus que jamais, qu'il étoit trop tard & qu'il demeureroit dans l'habillement où il s'étoit laiſſé prendre; mais que ſon Bâtiment & tout ce qu'il contenoit ne lui appartenoit plus. Je ne le vois que trop, répondit Roberts. Cependant lorſqu'il m'eſt impoſſible de l'empêcher, j'eſpère de vôtre généroſité que vous vous contenterez de ce qui peut vous être utile, & que vous me laiſſerez le reſte. Le Pyrate lui dit, avec moins de brutalité, que ſes Compagnons en décideroient. Mais en même-tems il lui demanda un Mémoire exact de tout ce qu'il avoit à bord, ſur-tout de ſon argent; & s'il s'y trouvoit quelque choſe de plus qu'il n'auroit accuſé, il proteſta qu'il le feroit brûler vif avec ſa Felouque.

Diſcours du Pyrate, & réponſes de Roberts.

TOUS les gens du Vaiſſeau, qui prêtoient l'oreille à cette conférence, avec un air affecté de compaſſion, lui conſeillèrent d'un ton d'amitié d'être ſincère dans ſa déclaration, ſur-tout à l'égard de l'argent, des armes & des munitions, qui étoient, lui dirent-ils, leur objet principal; en l'avertiſſant que leur uſage étoit de punir fort ſévèrement les gens de mauvaiſe-foi. Il leur rendit

Fauſſe compaſſion des Pyrates.

(*p*) Malgré cet Avertiſſement le Traducteur a ſagement ſupprimé la plus grande partie des termes injurieux & des diſcours emportés du Pyrate. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

rendit le compte le plus fidèle qu'il pût trouver dans ſa mémoire. [ajoûtant que s'il avoit la liberté de recourir aux papiers qui étoient dans le Vaiſſeau, il ſeroit en état de donner un inventaire plus juſte de la Cargaiſon. A quoi Ruſſel répondit qu'il en auroit ſoin & qu'il s'en ſerviroit pour vérifier ſa déclaration. Cependant les Pyrates viſitoient le Vaiſſeau de Roberts, dans lequel ils ne trouvèrent au-delà de ce qu'il avoit déclaré qu'une bague & des boucles d'Argent, dont il ne s'étoit pas ſouvenu. Pendant cet intervalle, le Prêtre Portugais & les Négres, qui avoient vû ce qui s'étoit paſſé & ne ſçachant à quoi tout cela aboutiroit, s'éloignoient du rivage pour s'enfuir dans les Montagnes. Les Pyrates les apperçurent, & les ayant fait remarquer à Ruſſel, celui-ci demanda à Roberts s'il les connoiſſoit? N'ôſant pas déguiſer la vérité, il déclara naturellement ce qui en étoit.] Aux queſtions qu'on lui fit ſur le deſſein de la navigation préſente, il ne répondit pas moins ſincèrement qu'il alloit à Sal, pour remplir ſes conventions avec un Prêtre Portugais. Mais Ruſſel lui apprit là-deſſus que ſon Prêtre ne verroit jamais le tréſor ſur lequel il fondoit ſes eſpérances, parce qu'il l'avoit fait enlever par quelques Fripons de ſa Troupe, qui avoient pris la fuite avec leur butin. Il ajoûta que les informations qu'il avoit reçues touchant l'arrivée de Roberts, joint à quelques lumières ſur une ſomme de quinze cens ou deux mille dollars que le Prêtre & le Gouverneur de S. Nicolas avoient dans leurs coffres, étoient le ſeul motif qui l'avoit amené; ſans quoi, ſon deſſein & celui de ſes Compagnons auroit été de ſe rendre à Buona-Viſta. Roberts lui demanda de qui il tenoit tous ces éclairciſſemens. Il répondit que c'étoit du Capitaine Scot. Mais vous êtes donc de ſes amis, reprit Roberts? Plus qu'il ne mérite; répliqua le Corſaire; car nous nous ſommes contentés de brûler ſon Vaiſſeau, & nous l'avons mis à terre dans l'Iſle de Buona-Viſta.

Ce qu'ils avoient déja fait, & ce qu'ils alloient entreprendre.

CEPENDANT Ruſſel ne pouvant perdre de vûe le Prêtre & le Gouverneur, prit la réſolution de s'avancer dans la Rade de Paraghiſi, pour gagner la Ville & les y ſurprendre. Il donna ordre à Roberts de lui ſervir de Guide dans ſa Felouque. Comme elle n'avoit pas ceſſé d'être à l'ancre, les Pyrates laiſſèrent couler le cable, pour s'épargner l'embarras de la manœuvre. Les deux autres Bâtimens étoient demeurés juſqu'alors immobiles ſur leurs ancres; mais lorſqu'ils virent le premier à la voile, la *Roſe*, Vaiſſeau de trente-ſix piéces de canon, commandé par *Edmond Lo*, Chef général des Pyrates, ſe mit en mouvement pour le ſuivre. S'étant bientôt rejoints, Ruſſel rendit compte à Lo de ce qui s'étoit paſſé, & de l'eſpérance qu'il avoit le même ſoir d'enlever le Prêtre & le Gouverneur. Son projet fut applaudi, & Lo fit paſſer ſur ſon bord quelques-uns de ſes gens pour le renforcer.

Edmond Lo, Général des Pyrates.

LE Vaiſſeau de Ruſſel continua de s'avancer juſqu'à la hauteur de *Porto-Lappa*, qui eſt une petite Baye entre Curriſal & Paraghiſi. Là, un Pyrate de la Troupe fit ſerment que ſuivant ſes lumières, c'étoit l'endroit le plus proche de la Ville & le plus commode pour débarquer. Auſſi-tôt Ruſſel fit tourner vers la Baye; & lorſqu'on fut à demi-lieuë de la terre, il deſcendit dans ſa Chaloupe avec trente-cinq hommes, pour gagner le rivage. Le Vaiſſeau n'en eut pas moins ordre de continuer ſa courſe, & d'aller mouiller dans l'ancienne Rade de Paraghiſi.

Ils enlevent le Gouverneur & le Prêtre de S. Nicolas.

LE lendemain Ruſſel & ſes gens revinrent à bord, avec le Prêtre, le Fils du Gouverneur, & cinq ou ſix Négres, qu'ils avoient enlevés. On mit à la voile

voile auſſi-tôt, pour rejoindre les deux autres Vaiſſeaux, qui étoient demeurés à l'entrée de la Rade. Le Général paroiſſant ſur le ſien, demanda de loin s'il y avoit d'heureuſes nouvelles. Ruſſel répondit qu'il ſe réſervoit lui-même à lui en rendre compte. Le Prêtre & les autres Priſonniers furent mis dans la Chaloupe, & Roberts avec eux, pour être préſentés au grand Général Lo. Ruſſel les ſuivit dans ſon propre Eſquif. ROBERTS. 1722.

„ A leur entrée dans le Vaiſſeau, tous les Pyrates vinrent les ſaluer ſucceſſivement & les aſſûrer qu'ils étoient touchés de leur infortune. Cette cérémonie ſe fit ſi gravement que les Priſonniers ne purent diſtinguer ſi c'étoit une inſulte. On leur dit du même ton qu'il falloit rendre leurs reſpects au Commandant. Un Canonier ſe chargea de lui préſenter Roberts. Il trouva Lo aſſis ſur un canon, quoiqu'il y eût des chaiſes près de lui. Mais un Héros de cet Ordre ne pouvoit paroître que dans une poſture Martiale. Ayant ordonné qu'on le laiſſât ſeul avec Roberts, il lui dit qu'il prenoit part à ſa perte; qu'étant Anglois comme lui, il ne ſouhaitoit pas de rencontrer ſes Compatriotes, excepté quelques-uns dont il étoit bien-aiſe de châtier l'arrogance: mais que la fortune le faiſant tomber entre ſes mains, il falloit qu'il prît courage & qu'il ne marquât point d'abattement. Roberts répondit qu'au milieu de ſon chagrin, il ſe flattoit encore qu'ayant affaire à des gens d'honneur, ſa diſgrace pourroit tourner à ſon avantage. Le Corſaire lui conſeilla de ne pas ſe flatter trop, parce que ſon ſort dépendoit du Conſeil & de la pluralité des voix. Il ne deſiroit point, répéta-t'il, de rencontrer des gens de ſa Nation; mais comme lui & ſes Compagnons n'attendoient rien que de la fortune, ils n'ôſoient marquer de l'ingratitude pour ſes moindres faveurs, dans la crainte que s'en offenſant, elle ne les abandonnât dans leurs entrepriſes. Enſuite prenant un ton fort doux, il preſſa Roberts de s'aſſeoir, mais ſans lui faire l'honneur de quitter lui-même ſa poſture. Roberts s'aſſit. Alors, le Général lui demanda ce qu'il vouloit boire. Il répondit que la ſoif n'étoit pas ſon beſoin le plus preſſant; mais que pour reconnoiſſance pour tant de bonté, il accepteroit volontiers tout ce qui lui ſeroit offert. Lo lui dit encore qu'il avoit tort de ſe chagriner & de s'abattre; que c'étoit le hazard de la guerre, & que le chagrin étoit capable de nuire à la ſanté; qu'il feroit beaucoup mieux de prendre un viſage riant, & que c'étoit même la voye la plus ſûre pour mettre tout le monde dans ſes intérêts. [Tous ces conſeils étoient ſans doute autant d'ironies, & Roberts fut ſurpris de trouver cette figure ſi familière à des Corſaires.] Allons, reprit Lo, vous ſerez plus heureux une autre fois. Et ſonnant une cloche, qui fit paroître un de ſes gens, il donna ordre qu'on apportât du *Pounch*; & dans le grand baſſin, ajoûta-t'il. Il demanda auſſi du vin. L'un & l'autre fut ſervi avec beaucoup de diligence. En buvant avec Roberts, il lui promit tous les ſervices qui dépendroient de lui. Il regrettoit beaucoup, lui dit-il, qu'il n'eût pas été pris dix jours plûtôt, parce que ſa Troupe avoit alors en abondance diverſes ſortes de marchandiſes qu'elle avoit enlevé à deux Vaiſſeaux Portugais qui faiſoient voile au Bréſil, telles que des étoffes de ſoye & de laine, de la toile, du fer & toutes ſortes d'uſtenciles; il auroit pû engager ſes Compagnons à lui en donner une partie, qu'ils avoient jetté dans la mer comme un bien ſuperflu: que s'il le rencontroit quelque jour dans „ une

Roberts eſt préſenté au Général Lo. Leur entretien.

Ironie des Corſaires.

ROBERTS. 1722.

„ une occaſion ſi favorable, il lui promettoit de le dédommager de ſa perte; „ enfin qu'il faiſoit profeſſion d'être ſon ſerviteur & ſon ami. Quand j'au- „ rois ôſé lui faire une réponſe outrageante, dit Roberts, tant de careſſes, „ feintes ou ſincères, m'en auroient ôté la force, & m'obligeoient de le „ remercier.

Ruſſel eſt admis à l'Audience, avec les Priſonniers Portugais.

CEPENDANT on avertit le Général que le Capitaine Ruſſel, avec les Priſonniers Portugais, attendoit ſes ordres pour entrer. Il conſentit à les voir. Les principaux Corſaires entrèrent avec eux & remplirent tout l'eſpace. Lo fit aſſeoir les Priſonniers. Enſuite il ſe fit raconter par Ruſſel toutes les circonſtances de l'Expédition. Les trente-cinq hommes, qui étoient deſcendus à terre, avoient commencé par ſe ſaiſir de deux Négres de l'Iſle [envoyés par le Gouverneur pour s'informer d'où ils venoient & quel étoit leur deſſein, &] dont ils s'étoient fait des Guides pour s'approcher de la Ville pendant la nuit. Ils y étoient arrivés à neuf heures du ſoir, & le chemin qu'ils avoient fait par terre ne ſurpaſſoit pas douze milles. Ainſi, trouvant les Portugais ſans défiance, ils avoient pû compter qu'il ne leur échaperoit aucune partie du butin. Ils s'étoient rendus d'abord à la maiſon du Gouverneur, où ils avoient laiſſé une Garde. Enſuite ils étoient allés ſurprendre le Prêtre dans la ſienne. Il ne faiſoit qu'arriver de Curriſal: mais quelque étonnement qu'il eût dû recevoir de cette viſite, il avoit eu le courage de n'en faire paroître aucune marque. Il avoit fait ſervir de la viande & du vin, en priant ſes Hôtes de ne pas s'offenſer de la mauvaiſe chère qu'il leur faiſoit dans une occaſion ſi peu prévûe, & leur promettant de leur préſenter le lendemain tout ce que l'Iſle avoit de meilleur.

Récit de ſon Expédition.

RUSSEL l'avoit remercié. Mais il lui avoit déclaré qu'étant chargé d'une commiſſion importante, il ſouhaitoit que l'éxécution n'en fût pas différée; qu'ayant appris par des témoignages certains, que lui & le Gouverneur avoient dans leurs coffres une bonne proviſion de dollars, il étoit venu pour demander ſa part de ce tréſor, ſur le principe que rien n'étoit plus nuiſible au Commerce que de tenir l'or & l'argent caché & d'en arrêter la circulation. A cette déclaration le Prêtre avoit répondu, ſans ſe troubler, que ceux qui lui avoient donné ces informations l'avoient trompé, & qu'il n'y avoit aucune vrai-ſemblance que dans une Iſle ſi déſerte & ſi peu cultivée, on pût amaſſer des tréſors. La replique de Ruſſel avoit été, qu'ayant reçu de la Nature deux ſecours pour la vérification de cette eſpèce de faits, c'eſt-à-dire, des yeux & des mains, il alloit les employer. Loin d'en paroître plus timide, le Prêtre avoit fait allumer quantité de cierges, car il n'avoit pas d'autres chandelles; en regrettant ſeulement que ces proviſions eccléſiaſtiques, qu'il recevoit de l'Evêque de S. Jago, fuſſent employées à d'autres uſages que ceux du ſervice divin. Ruſſel avoit fait viſiter tous les coins & tous les détours de la maiſon, où n'ayant trouvé que vingt dollars, il avoit dédaigné de prendre une ſi petite ſomme. Delà il étoit retourné à la maiſon du Gouverneur. Les recherches s'y étoient faites avec le même ſoin, mais avec auſſi peu de ſuccès. Ne doutant point alors de la fauſſeté des informations, il avoit fait faire une garde éxacte à ſes gens pendant le reſte de la nuit, & le matin il avoit réſolu d'emmener quelques Priſonniers pour la ſatisfaction du Général.

Il ne trouve pas d'argent dans l'Iſle.

Chagrin du Général des Corſaires.

LO, qui avoit écouté ce récit avec pluſieurs marques de chagrin, ne put s'empêcher ici de l'interrompre. Eſt-ce-là, dit-il en jurant, ce qui me revient d'avoir

d'avoir attendu toute la nuit! Quel beſoin avons-nous de ces Miſérables? C'eſt de l'argent qu'il nous faut; & s'ils n'en ont point, je les donne au Diable avec leur Iſle. ROBERTS. 1722.

RUSSEL piqué de ſe voir interrompu ſi bruſquement, répondit d'un ton fort aigre qu'il avoit autant d'intérêt que le Général & toute la Troupe à trouver de l'argent quand il y en avoit, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui quand il aſſûroit qu'il n'avoit rien négligé; qu'il étoit perſuadé que le Prêtre & le Gouverneur n'avoient que vingt dollars, qui partagés entre tous leurs Compagnons, ne feroient pas ſix ſols à chacun pour ſa part; & que pour leur honneur, il ne jugeoit pas à-propos de s'arrêter à de ſi petites ſommes. Pour moi, continua-t'il, je ne m'attache qu'à ce qui mérite mon attention; & quand je trouverai quelque choſe de cette nature, je ferai voir que je ne manque ni de hardieſſe, ni de courage. Mais ſi je fais le métier de Voleur, je veux que l'occaſion ſoit digne de moi, ſur-tout dans des lieux que nous devons regarder comme un azile contre une infinité de cas qui peuvent nous arriver. Lo parut ſe repentir de ſon emportement. Il déclara d'un ton plus doux, que tout ce que Ruſſel avoit dit étoit vrai; qu'il le reconnoiſſoit pour homme de courage & de jugement, & que ſans diſputer ſur une bagatelle, il le prioit d'achever ſon récit. Fermeté de Ruſſel à lui répondre.

RUSSEL flatté de cet éloge, reprit ſa narration. De la maiſon du Gouverneur, il avoit envoyé ordre au Prêtre de le venir trouver; mais ce ruſé Portugais avoit déja pris la fuite avec tous ſes Eſclaves. Il ne reſtoit chez lui qu'une vieille femme, de qui l'on apprit ſon évaſion. Ruſſel s'en prenant au Gouverneur, qui étoit un homme fort âgé, ne lui avoit donné que deux heures pour retrouver les Fugitifs; & paroiſſant peu touché de lui entendre dire qu'il ſeroit peut-être impoſſible de les découvrir, parce qu'il y avoit des retraites impénétrables dans les Montagnes, il avoit juré que s'ils ne paroiſſoient pas dans deux heures, il réduiroit la Ville en cendres. Une partie des Négres s'étant mis à chercher le Prêtre, on l'avoit enfin découvert. Il étoit venu d'un air ſoûmis, faire des excuſes de ſa fuite, en la traitant lui-même de folie & d'imprudence, puiſqu'il n'avoit aucune raiſon de ſe cacher. La ſeule vengeance que Ruſſel en avoit tiré, avoit été de ſe réjouir avec tous ſes gens aux dépens de ſon vin & de ſes proviſions, & d'inviter même tous les Habitans à prendre part à la Fête; mais après s'être amuſé long-tems de ſon chagrin, il lui avoit déclaré qu'il falloit le ſuivre à bord, avec le Gouverneur & cinq ou ſix autres Inſulaires. Le Prêtre effrayé de cet ordre avoit demandé, la larme à l'œil, s'il devoit s'attendre à l'eſclavage. On l'avoit aſſûré, pour le conſoler, que les Pyrates étoient auſſi bons Chrétiens (*q*) que lui, & qu'on ne penſoit qu'à le préſenter au Général, pour rendre témoignage que le Gouverneur & lui n'avoient pas d'argent. Ils étoient venus ſans avoir fait d'autre objection. Vous les voyez devant vous, ajoûta Ruſſel, en s'adreſſant au Général. Diſpoſez d'eux comme vous le jugerez-à-propos. Ruſſel reprend ſon récit. Fuite du Prêtre Portugais, & menaces de Ruſſel.

LO parut fort content de la conduite de ſon Capitaine. Il fit diverſes queſtions aux Priſonniers; & n'ayant pas d'autre utilité à tirer de leur préſence, il les fit remettre à terre avec aſſez d'humanité. Les Priſonniers Portugais ſont renvoyés.

ROBERTS

(*q*) *Angl.* membres de l'Egliſe Romaine. R. d. E.

ROBERTS. 1722. Roberts trouve une conſolation dans ſa captivité.

ROBERTS ne ſut pas traité ſi généreuſement. On lui déclara qu'il ne manqueroit de rien ſur le Vaiſſeau, mais qu'il falloit y demeurer juſqu'à ce que le Conſeil eût décidé de ſon ſort. Le jour ſuivant, tandis qu'il étoit à rêver triſtement ſur le tillac, un des Pyrates s'approcha de lui, & lui ayant marqué civilement la part qu'il prenoit à ſa peine, lui demanda s'il ne ſe ſouvenoit point de l'avoir vû. Il ajoûta qu'il avoit ſervi ſous ſes ordres lorſqu'il commandoit en 1718 une Frégate de trois cens tonneaux, nommée *la Suſanne*. Pendant cet entretien, deux autres Pyrates, qui avoient été dans le même tems à ſon ſervice, s'approchèrent auſſi, & lui tinrent les mêmes diſcours. Il ſe rappella leur figure; mais ſa ſurpriſe augmenta beaucoup, lorſqu'ayant ajoûté qu'ils avoient entr'eux 40 ou 50 piéces de toile fine, & 5 ou 6 ballots d'étoffes de ſoye, avec d'autres marchandiſes, ils l'aſſûrèrent qu'ils attendoient que le Conſeil eût décidé de ſon ſort, & lui eût du moins rendu ſa Felouque, pour lui faire une petite cargaiſon, à laquelle ils joindroient tout ce qu'ils pourroient obtenir de leurs autres Compagnons. Là-deſſus, regardant autour d'eux, comme s'ils euſſent appréhendé d'être entendus, ils ſe rapprochèrent pour lui dire plus ſecrétement, que s'il ne prenoit garde à lui, il ſeroit forcé de demeurer avec eux, parce que ſon Pilote avoit déclaré qu'il connoiſſoit parfaitement la Côte du Bréſil, & que le deſſein des Pyrates étoit de tourner de ce côté-là, lorſqu'ils auroient croiſé quelque tems ſur celle de Guinée; qu'il n'avoit qu'une ſeule voye pour s'en garantir, mais que ſa liberté & leur propre vie dépendant de ce qu'ils alloient lui confier, ils lui demandoient un ſecret inviolable: qu'entre les loix ſur leſquelles leur aſſociation étoit fondée, ils s'étoient impoſé, avec un redoutable ſerment, celle de ne forcer aucun homme marié à les ſuivre; que ſon Pilote, à qui l'on avoit déja demandé s'il l'étoit, avoit répondu qu'il n'en étoit pas sûr, mais qu'il le croyoit néanmoins; & qu'eux au contraire, qui l'avoient reconnu dès le premier moment, ils s'étoient efforcés de lui rendre ſervice en aſſûrant qu'il étoit marié, & qu'il avoit quatre enfans; qu'ils avoient rendu témoignage d'ailleurs à la bonté de ſon caractère & à ſa fidélité dans ſes promeſſes: que s'il vouloit donc être libre, c'étoit à lui de ſoûtenir qu'il avoit effectivement une femme & cinq ou ſix enfans.

Loi inviolable des Pyrates.

Ruſſel veut la violer pour l'intérêt commun.

ILS lui apprirent encore qu'un homme des plus diſtingués dans leur Troupe demandoit avec beaucoup d'inſtances que ce ſerment fût annullé, ſous prétexte que la néceſſité devoit être leur principale loi, & qu'il leur étoit impoſſible de croiſer ſur les Côtes de Guinée ſans un Pilote qui les connût; que pour ſe faire écouter plus facilement, il ajoûtoit que dans la courſe qu'on alloit faire en Guinée, on pouvoit eſpérer de prendre quelqu'un qui eût les qualités néceſſaires ſans avoir celle d'homme marié, & qu'alors on mettroit Roberts au rivage; mais qu'il falloit attendre cette heureuſe rencontre pour ſe défaire de lui. A la vérité, le Général étoit fort oppoſé à cet avis, & repréſentoit que ſi l'on violoit une fois quelque article des ſermens fondamentaux, on ne pouvoit plus être ſûr de rien. Toute la Troupe panchoit pour ſon opinion. Cependant Ruſſel, qui étoit le Chef du Parti contraire, s'étoit acquis tant de conſidération, qu'il étoit à craindre que ſon ſentiment ne l'emportât. Après ce diſcours, les trois Matelots appréhendant de ſe rendre ſuſpects, quittèrent Roberts & lui laiſſèrent le reſte de ſes intérêts à ménager.

A peine s'étoient-ils retirés, que le Général parut ſur le tillac, pour ordonner

ROBERTS. 1722.

ner qu'on aſſemblât le Conſeil avec le ſignal ordinaire. C'étoit un Pavillon de ſoye verte, que les Pyrates appelloient *the green Trumpeter*, c'eſt-à-dire le *Trompette verd*, parce qu'il portoit la figure d'un homme avec la trompette à la bouche. Tout le monde s'étant rendu ſur le Vaiſſeau du Général & s'étant placé, les uns dans ſa chambre, les autres ſur les ponts, & dans les endroits que chacun voulut choiſir, il leur déclara qu'il ne les avoit fait aſſembler que pour déjeûner avec lui. Cependant il ſe tourna vers Roberts, à qui il demanda publiquement s'il étoit marié. Sa réponſe fut qu'il l'étoit depuis dix ans, & qu'en partant de Londres il avoit cinq enfans, ſans compter un ſixième dont ſa femme étoit groſſe. On continua de lui demander s'il avoit laiſſé ſa famille à ſon aiſe. Il répondit qu'ayant autrefois eſſuyé pluſieurs diſgraces, la cargaiſon de ſa Felouque compoſoit une grande partie de ſon bien, & que s'il avoit le malheur de la perdre, il n'eſpéroit guères de pouvoir donner du pain à ſes enfans. Lo, regardant Ruſſel, lui dit qu'il falloit y renoncer. Renoncer à quoi; répondit l'autre en blaſphêmant. Vous m'entendez, reprit le Général; & jurant à ſon tour, il répéta qu'il y falloit renoncer. Ruſſel, s'échauffant beaucoup, prétendit que la première loi de la nature étoit, pour chacun, le ſoin de ſa propre conſervation, & rapporta pluſieurs Proverbes (*r*) pour prouver que la néceſſité n'a pas de loi. Lo répliqua doucement qu'il n'y conſentiroit jamais; mais que ſi la pluralité des voix étoit contraire à ſon ſentiment, il ſe réduiroit à la patience. Il ajoûta que tout le monde étant aſſemblé, c'étoit une affaire qui pouvoit être décidée ſur le champ. Alors il donna ordre à tout le monde de ſe rendre ſur les ponts, & Roberts fut averti de demeurer dans la chambre.

Le Conſeil dura deux heures. Lo & Ruſſel étant deſcendus les premiers, demandèrent à Roberts s'il n'étoit pas vrai que ſa Felouque étoit en fort mauvais état. Hélas! répondit-il, elle fait eau de tous côtés. Elle fait eau? reprit Ruſſel. Qu'en feriez-vous donc, ſi elle vous étoit rendue? D'ailleurs vous êtes ſans Matelots, car à préſent tous les vôtres ſont à nous. Et continuant de lui repréſenter ſes beſoins, il s'efforça long-tems de lui faire ſentir ſa miſère. Enſuite, venez, venez, lui dit Lo, nous examinerons votre affaire en recommençant à boire. On apporta du pounch en abondance, & chacun ſe mit à parler de ſes expéditions paſſées, en Terre-neuve, aux Iſles de l'Amérique, aux Canaries. L'heure du dîner étant arrivée, Lo les invita tous. On leur ſervit des viandes, qu'ils s'arrachèrent de la main l'un de l'autre, comme une Troupe de Chiens affamés. C'étoit, diſoient-ils, un de leurs plus grands plaiſirs; & rien ne leur paroiſſoit ſi Martial.

Le jour ſuivant, un des trois Matelots, qui avoient parlé la veille à Roberts, vint lui faire des excuſes de leur peu d'empreſſement, qu'il rejetta ſur un des articles de leur ſociété, par lequel il étoit défendu ſous peine de mort, d'entretenir des correſpondances ſecrétes avec un Captif. Il lui apprit qu'il n'avoit pas beaucoup à ſe louër de ſon Pilote; qu'il le croyoit diſpoſé à prendre parti avec les Pyrates, & que le reſte de ſes gens ne lui étoient pas plus fidéles; de ſorte que ſi on lui rendoit ſa Felouque, il ne lui reſteroit que ſon valet & un petit garçon pour la conduire; qu'il auroit ſouhaité, lui & ſes Compagnons

Le Conſeil des Pyrates eſt aſſemblé.

On interroge Roberts. Partage des Chefs.

Embarras de Roberts.

Explications utiles qu'il reçoit.

(*r*) *Angl.* allégua le Proverbe; *Que la néceſſité n'a point de Loi.* R. d. E.

ROBERTS. 1722. Compagnons, de pouvoir lui offrir leurs ſervices; mais qu'ils étoient liés par un autre article, portant que ſi quelqu'un de la troupe propoſoit quelque choſe qui tendît à la ſéparation, ou qui marquât quelqu'envie de ſe retirer, il ſeroit poignardé ſur le champ, ſans autre formalité. Il ajoûta que juſqu'au moment où le Pilote de Roberts avoit déclaré que ſon Maître connoiſſoit parfaitement les Côtes du Bréſil, Ruſſel avoit témoigné de l'inclination à le ſervir, & qu'il avoit parlé de le dédommager de la perte de ſon bled & de ſon ris, en lui formant une petite cargaiſon de toiles, d'étoffes, de chapeaux, de ſouliers, de bas, de galons d'or & de quantité d'autres marchandiſes, que les Pyrates gardoient dans la ſeule vûe de les donner à ceux qu'ils prenoient, lorſqu'ils les avoient déja connus ou qu'ils ſe ſentoient pour eux de l'amitié; mais que Ruſſel ayant changé de diſpoſition, ce ſeroit peut-être envain que Lo prendroit les intérêts de Roberts, parce que Ruſſel ayant été deux fois Général, avoit conſervé beaucoup d'aſcendant ſur toute la Troupe, & que d'ailleurs il avoit toûjours traité les Priſonniers avec plus de ménagement que Lo.

Propoſition de Ruſſel. AUSSI-TÔT que cet homme eut quitté Roberts, Lo parut; & ſans toucher au ſujet de ſa peine, il lui parla de pluſieurs ſujets indifférens. Roberts fut obligé de ſoûtenir gayement une converſation fort fatiguante; car les Pyrates prennent un air d'autorité ſi abſolue, qu'au moindre mécontentement, ils outragent leurs Priſonniers, de coups ou de paroles, & le plus vil de la Troupe s'en fait quelquefois un amuſement. Ruſſel arriva dans le même tems, & s'adreſſant à Roberts avec un viſage riant, il lui dit, que plus il penſoit à la propoſition de lui rendre ſa Felouque, moins il y trouvoit d'avantage pour lui-même; qu'il l'avoit pris pour un homme ſenſé; mais que dans les inſtances qu'il faiſoit pour obtenir ſa Chaloupe, il ne voyoit que de l'obſtination & du déſeſpoir; que pour lui, il croyoit l'honneur de la Compagnie interreſſé à ne pas ſouffrir qu'un galant-homme courût volontairement à ſa perte; que lui voulant beaucoup de bien, il avoit cherché pendant toute la nuit quelqu'expédient plus utile à ſes véritables intérêts que la reſtitution de ſa Felouque, & qu'il croyoit l'avoir trouvé: qu'il falloit commencer par mettre le feu à ce mauvais Bâtiment: nous vous retiendrons, continua-t'il, en qualité de ſimple Priſonnier, tel que vous êtes à préſent; & dans cette ſuppoſition, je vous promets & je m'engage à vous faire promettre par toute la Compagnie, que la première Priſe que nous ferons, ſera pour vous. Ce ſecours, ajoûta-t'il, ſervira mieux que votre Felouque à rétablir vos affaires, & pourra vous mettre en état de quitter la mer pour aller vivre heureux avec votre famille.

Réponſe de Roberts. ROBERTS lui fit des remercimens; mais témoignant peu de goût pour ſes offres, il le pria de conſidérer que loin d'être auſſi avantageuſes qu'il paroiſſoit le croire, elles n'étoient propres qu'à conſommer ſa ruine. Quelle eſpérance auroit-il jamais de pouvoir diſpoſer du Vaiſſeau & de la cargaiſon qu'on vouloit lui donner? Qui voudroit les acheter de lui, s'il n'étoit en état de prouver qu'il avoit droit de les vendre? Et ſi les Propriétaires en apprenoient quelque choſe, ne ſeroit-il pas obligé de leur reſtituer la valeur entière de leur bien, avec le riſque d'être jetté dans un cachot & de ſe voir mener peut-être au ſupplice.

Ruſſel l'embarraſſe par ſes inſtances. CETTE réponſe n'embaraſſa point Ruſſel. Il la traita d'objection frivole. A l'égard du droit ſur le Vaiſſeau & de la crainte d'être découvert, il prétendit

prétendit que les Pyrates pouvoient faire à Roberts un billet de vente, & lui donner par écrit d'autres titres qui aſſûreroient ſa poſſeſſion: qu'il étoit aiſé d'ailleurs de ſe dérober à la connoiſſance des Propriétaires, parce que les Pyrates ſçavoient toûjours, ſoit par les déclarations du Maître d'un Vaiſſeau, ſoit par ſes papiers, dont ils avoient ſoin de ſe ſaiſir, qui étoient les principaux Intéreſſés dans une cargaiſon & quel étoit leur Pays ou leur demeure. Il ajoûta que les écrits & les titres pouvoient ſe faire ſous un autre nom que celui de Roberts & lui ſervir juſqu'à la fin de ſa vente; après quoi il pourroit reprendre ſon véritable nom, & s'aſſûrer ainſi de n'être jamais découvert. ROBERTS. 1722.

ROBERTS ſe vit forcé de reconnoître qu'il y avoit non-ſeulement de la vrai-ſemblance, mais une eſpèce de certitude dans cette propoſition. Il loua même l'eſprit & l'habileté de Ruſſel. Cependant après avoir confeſſé qu'un plan ſi adroit pouvoit le mettre à couvert, il eut le courage de déclarer qu'il étoit retenu par un motif beaucoup plus puiſſant que la paſſion de s'enrichir: c'étoit ſa conſcience, dont il craignoit les remords. De-là, s'étendant ſur la néceſſité de la reſtitution, il toucha pluſieurs points qu'il crut capables de réveiller dans ſes Auditeurs quelque ſentiment de repentir. En effet ſon diſcours produiſit différentes impreſſions. Les uns le félicitèrent ſur ſon éloquence, & lui dirent qu'il étoit propre à faire un bon Aumônier de Vaiſſeau. D'autres lui déclarèrent bruſquement qu'ils n'avoient pas beſoin de Prédicateur, & que les Pyrates n'avoient pas d'autre Dieu que l'argent, ni d'autre Sauveur que leur épée. Mais, il s'en trouva auſſi quelques-uns qui louèrent ſes principes, & qui ſouhaitèrent que l'humanité du moins fût plus reſpectée dans leur Troupe. [Ce qui tourneroit à leur honneur, & les rendroit plus eſtimables aux yeux de Dieu & des hommes.] Cette variété de propos fut ſuivie de quelques momens de ſilence. Mais Ruſſel le rompit, pour prouver à Roberts par quantité de ſophiſmes, qu'en ſuppoſant même que la Pyratcrie fût un crime, ce n'en pouvoit être un pour lui de recevoir ce que les Pyrates auroient enlevé, parce qu'il n'auroit pas de part à leurs priſes, & qu'il étoit priſonnier malgré lui. Suppoſez, lui dit-il, que nous ayons pris la réſolution de brûler notre butin ou de le jetter dans la mer. Que devient le droit du Propriétaire, lorſque ſon Vaiſſeau & ſes marchandiſes, ſont brûlés? L'impoſſibilité de ſe les faire jamais reſtituer anéantit toutes ſortes de droits. Dites-moi, conclut Ruſſel, ſi nous ne faiſons pas la même choſe, lorſque nous vous donnons ce qu'il dépend de nous de brûler. Probité de Roberts, & ſon effet ſur les Pyrates. Sophiſme de Ruſſel pour gagner Roberts.

LO & tous les Spectateurs ſembloient prendre plaiſir à cette diſpute [& diſoient que Ruſſel, qui trouvoit rarement d'Antagoniſte de ſa force, en avoit rencontré un dans la perſonne de Roberts.] Mais celui-ci s'appercevant que le ton de ſon adverſaire devenoit aigre, briſa tout-d'un-coup, en déclarant qu'il reconnoiſſoit à la Troupe le pouvoir de diſpoſer de lui; mais qu'ayant été traité juſqu'alors avec tant de généroſité, il ne faiſoit pas moins de fond ſur leur bonté à l'avenir: que s'il leur plaiſoit de lui rendre ſa Felouque, c'étoit l'unique grace qu'il leur demandoit; & qu'il eſpéroit, par un travail honnête, de réparer ſes pertes préſentes. Lo, touché de ce diſcours, ſe tourna vers l'aſſemblée: Meſſieurs, dit-il, je trouve que ce pauvre-homme ne propoſe rien que de raiſonnable, & je ſuis d'avis qu'il faut lui rendre ſa Chaloupe. Prière à laquelle Roberts ſe réduit.

ROBERTS. 1722.

pe. Qu'en penſez-vous, Meſſieurs? Le plus grand nombre répondit oui; & le différend fut ainſi terminé.

Il obtient ſa demande.

VERS le ſoir, Ruſſel voulut traiter Roberts ſur ſon bord, avant leur ſéparation. La converſation fut d'abord aſſez agréable. Après le ſouper, on chargea la table de Pounch & de vin. Le Capitaine prit une raſade, & but au ſuccès de la Troupe. Roberts n'oſa refuſer cette ſanté. On but enſuite à la proſpérité du commerce, dans le ſens des avantages qui devoient en revenir aux Pyrates. La troiſième ſanté fut celle du Roi de France. Enſuite Ruſſel propoſa celle du Roi d'Angleterre. Tout le monde la but ſucceſſivement (s) juſqu'à Roberts. Mais Ruſſel ayant mêlé dans le Pounch quelques bouteilles de vin pour le fortifier, Roberts, qui avoit de l'averſion pour ce mêlange, demanda qu'il lui fût permis de boire cette ſanté avec un verre de vin. Ici Ruſſel ſe mit à blaſphémer, en jurant qu'il lui feroit boire une raſade de la même liqueur que la Compagnie. Hé bien, Meſſieurs, reprit Roberts, je boirai plûtôt que de quereller, quoique cette liqueur ſoit un poiſon pour moi. Tu boiras, répondit Ruſſel, fut-elle pour toi le plus affreux poiſon; à moins que tu ne tombes mort en y portant les lévres. Roberts prit le verre, qui tenoit preſqu'une bouteille entière, & porta la ſanté qu'on avoit nommée. La ſanté de qui? interrompit Ruſſel. Mais, dit l'autre, c'eſt la ſanté qu'on vient de boire; celle du Roi d'Angleterre. Et qui eſt-il le Roi d'Angleterre? demanda Ruſſel. Il me ſemble, lui dit Roberts, que celui qui porte la Couronne eſt Roi, du moins pendant qu'il la porte. Et qui la porte? inſiſta Ruſſel. C'eſt le Roi Georges, répondit Roberts. Alors Ruſſel entrant en furie, s'emporta aux dernières injures & jura que les Anglois n'avoient pas de Roi. Il eſt ſurprenant, lui dit Roberts, que vous ayez propoſé la ſanté d'un Roi, dont vous ne reconnoiſſez pas l'éxiſtence. Le furieux Corſaire, ſautant ſur un de ſes piſtolets, l'auroit tué, s'il n'eut été retenu par ſon voiſin. Il fauta ſur l'autre, en répétant pluſieurs fois que l'Angleterre n'avoit pas d'autre Roi que le Prétendant. Ses voiſins l'arrêtèrent encore. Le Maître Canonier, [qui étoit à table, homme conſidéré dans la Troupe, ſe leva d'un air ferme &] & s'adreſſant à la Compagnie; Meſſieurs, leur dit-il, ſi notre deſſein eſt de ſoûtenir les loix qui ſont établies & jurées entre nous, comme je vous y crois obligés par les plus puiſſans motifs de la raiſon & de notre propre intérêt, il me ſemble que nous devons empêcher Jean Ruſſel de les violer dans les accès de ſa fureur. Ruſſel, qui n'étoit pas encore revenu à lui-même, entreprit de défendre ſa conduite; mais le Canonier s'adreſſant à lui du même ton, lui déclara qu'on ne lui avoit pas donné le pouvoir de tuer un homme de ſang froid, ſans le conſentement de la Troupe, qui avoit les Priſonniers ſous ſa protection. Je vois, ajoûta-t'il, que ce qui vous irrite eſt de n'avoir pu violer nos articles au ſujet de Roberts. On ſçaura mettre un frein à vos emportemens, & garder le Priſonnier juſqu'à demain, pour le conduire à bord du Général, qui, [à la pluralité des voix] ordonnera de ſon ſort avec plus d'équité. Toute la Compagnie paroiſſant approuver ce diſcours, Ruſſel à qui l'on avoit ôté ſes armes, reçut ordre de demeurer tranquille s'il ne vouloit offenſer la Troupe &

Souper que Ruſſel lui donne, & ſes circonſtances.

Fermeté d'un Canonier qui ſauve la vie à Roberts.

(s) C'eſt l'uſage d'Angleterre. R. d. T.

& ſe voir traité comme un mutin. Le Canonier dit à Roberts qu'on l'auroit conduit ſur le champ au Général, s'il n'eut été défendu, par un ordre exprès, de recevoir les Chaloupes après neuf heures du ſoir. ROBERTS. 1722.

Le lendemain, il fut tranſporté ſur le Vaiſſeau de Lo, [qui lui promit ſa protection.] Dans l'après-midi, Ruſſel vint à bord, accompagné de François Spriggs Commandant du troiſième Vaiſſeau des Pyrates. Il dit au Général que le Pilote & les Matelots de Roberts vouloient entrer au ſervice de la Troupe en qualité de Volontaires. Lo répondit que rendre la Felouque à Roberts ſans aucun de ſes gens, c'étoit le livrer à la mort; & qu'il valoit autant lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet. Je ne m'y oppoſe pas, repliqua Ruſſel; mais ce que je propoſe eſt pour l'utilité de la Compagnie; & je voudrois voir qui ſeroit aſſez hardi pour me contredire. Il ajoûta qu'en qualité de *Quartier-Maître*, & par l'autorité que lui donnoit cet emploi, il vouloit que le Pilote & les Matelots fuſſent reçus ſur le champ dans la Troupe: que graces au Ciel il ſoûtenoit la juſtice & l'intérêt public, comme il y étoit obligé par ſon Poſte; & que ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de s'y oppoſer, il avoit un piſtolet à ſa ceinture, & une poignée de balles pour ſe faire raiſon. Enſuite ſe tournant vers Roberts; mon ami, lui dit-il, la Compagnie t'a rendu ta Felouque, & tu l'auras. Tu auras deux Hommes, & rien de plus. Pour les proviſions, tu n'auras que ce qui eſt actuellement dans ton Vaiſſeau. Il m'eſt revenu, continua-t'il, que pluſieurs de nos gens ſe propoſent de te former une cargaiſon. Mais je leur en fais défenſe, en vertu de mon autorité; parce qu'il n'eſt pas ſûr que les marchandiſes qu'ils veulent te donner, ne nous ſoient pas bientôt néceſſaires à nous-mêmes. En un mot, je jure par tout ce qu'il y a de redoutable, que s'il paſſe quelque choſe de nos Vaiſſeaux dans le tien, ſans ma participation & ſans mon ordre, je mets auſſi-tôt le feu à ta Felouque & je t'y brûle toi-même avec tout ce que tu poſſédes (*t*).

Nouveaux outrages de Ruſſel.

Sa furieuſe obſtination.

Comme ſon emploi de Quartier-Maître lui donnoit effectivement ce pouvoir, Lo ne put s'oppoſer à ſa réſolution. Il ne reſtoit plus qu'à conduire Roberts ſur ſa Felouque. Il quitta le Vaiſſeau du Général ſans que perſonne [quelque amitié que pluſieurs euſſent pour lui,] oſât lui préſenter le moindre ſecours, effet des menaces de Ruſſel; car la généroſité eſt une vertu fort commune entre les Corſaires. Comme ce furieux Capitaine étoit prêt à retourner ſur ſon propre Bord, il ſe chargea de prendre Roberts dans ſa Chaloupe. En arrivant à ſon Vaiſſeau, il donna ordre que le ſouper fût préparé; & dans l'intervalle il ſe fit apporter du pounch & du vin, avec des pipes & du tabac. Tous les Officiers furent invités, & Roberts avec eux. Ruſſel lui dit qu'il l'exhortoit à boire & à manger beaucoup, parce qu'il avoit un voyage auſſi difficile à faire que celui du Prophète Elie au mont Horeb, & que n'ayant ni vivres ni liqueurs dans ſa Felouque, il devoit faire un bon fond dans ſon eſtomac, pour réſiſter long-tems à la ſoif & à la faim; [parce qu'autrement il ne pouvoit échaper ſans miracle.] [Une raillerie ſi amère fit ſentir à Roberts tout le malheur de ſa ſituation.] Cependant, il répondit qu'il eſpéroit mieux de la généroſité de ceux qui lui laiſſoient la vie & la liberté. Ruſſel

Il emmene Roberts ſur ſon Bord. Leur dernier entretien.

(*t*) Le Traducteur a ſagement retranché de cette converſation pluſieurs choſes de peu conſéquence; & qui, à proprement parler, ne ſont que des répétitions inutiles de ce qu'il en a conſervé. R. d. E.

ROBERTS. 1722. Ruſſel jura qu'il n'avoit plus d'autre faveur à ſe promettre que le ſouper qui ſe préparoit.

JE le conjurai, dit l'Auteur, plûtôt que de m'abandonner dans cet état aux funeſtes extrémités qui ſembloient me menacer, de me mettre à terre dans l'Iſle voiſine, où ſur les Côtes de Guinée; enfin de faire de moi tout ce qu'il jugeroit-à-propos dans ſa colère ou dans ſa bonté, pourvû qu'il me diſpenſât d'entrer à ſon ſervice. Il me répondit qu'il avoit dépendu de moi d'être de ſes amis; mais qu'ayant mépriſé ſon amitié, il falloit me tenir au choix que j'avois fait; & qu'il avoit encore pour moi plus de bonté que je ne devois en attendre, après l'avoir mis plus mal avec ſa Compagnie qu'il n'y avoit jamais été, & qu'il n'y vouloit être.

ROBERTS s'étant excuſé par l'innocence de ſes intentions, le ſupplia, lui & tous ſes Convives, de le regarder comme un objet de pitié plûtôt que de vengeance. Il répondit „ vos argumens & vos perſuaſions ſont inutiles. Il „ eſt trop tard. Vous avez refuſé notre pitié lorſqu'elle vous étoit offerte; „ votre ſort eſt décidé. Rempliſſez-vous l'eſtomac, pour ſoûtenir vos for- „ ces auſſi long-tems que vous le pourrez; car il y a beaucoup d'apparence „ que le repas que vous allez faire ſera le dernier de votre vie; à moins „ qu'ayant la conſcience ſi tendre, vous ne ſoyez aſſez bien avec le Ciel pour „ en obtenir des miracles. Si je ſens quelque pitié, c'eſt pour les deux „ Hommes qui doivent vous ſuivre. Je ſuis tenté de les prendre avec moi, „ & de vous laiſſer profiter ſeul des ſecours du Ciel. Quelques perſonnes de l'Aſſemblée lui dirent que ces deux hommes s'expoſoient volontairement à ſuivre leur Maître & qu'ils étoient réſolus de partager toutes ſes diſgraces. Apparemment, reprit Ruſſel, qu'il leur a rendu la conſcience auſſi délicate que la ſienne. Vous verrez que le Ciel ne refuſera rien à de ſi honnêtes-gens.

Raillerie de Ruſſel.

CES railleries furent continuées pendant le ſouper. A dix heures, Ruſſel fit appeller quelques Matelots qu'il avoit nommé pour la garde de la Felouque, & leur demanda s'ils avoient tout enlevé ſuivant ſes ordres. Ils jurèrent qu'ils n'avoient rien laiſſé, & qu'il n'y reſtoit que de l'eau. Comment de l'eau; reprit Ruſſel en blaſphémant. Ne vous avois-je pas donné ordre de vuider tous les tonneaux; Nous n'y avons pas manqué, répondirent-ils, & l'eau que nous avons laiſſé n'eſt que de l'eau de mer, qui entre de tous côtés dans le Bâtiment. Cette réponſe calma le Corſaire, & lui donna occaſion de redoubler ſes ironies (v). [Le Canonier ſeul parut conſerver quelques reſtes ☞ d'humanité. Il conjura Ruſſel de prendre garde qu'il rendroit un jour compte de cette action, qu'il ſouhaiteroit alors n'avoir jamais faite. Vous avez obtenu, ajouta-t'il, le conſentement de la Compagnie, je ne ſçais comment; c'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage; je ſçais ſeulement une choſe, c'eſt que moi, auſſi-bien que la plûpart d'entre nous, ne nous ſommes reünis que pour gagner de l'argent, & non pas pour tuer des hommes de ſang-froid ou par eſprit de vengeance. Je vous déclare donc, que ſi pareille choſe arrive à l'avenir, je tâcherai de quitter la Compagnie auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible.

Triſte état de la Felouque de Roberts.

(v) Ici l'on trouve encore dans l'Original Anglois une converſation fort peu intéreſſante entre Ruſſel & quelques Matelots, au ſujet de ce qu'ils avoient enlevé ou laiſſé dans la Felouque. R. de E.

ROBERTS 1722.

ble. Ruſſel ne lui repondit rien; mais s'addreſſant à Roberts, il dit qu'avant de ſe ſéparer il vouloit lui faire un préſent afin qu'il ſe ſouvînt de lui: ſur quoi il lui préſenta un vieux Mouſquet & quelques bagatelles ſemblables.] Enfin lorſqu'il ſe ſentit preſſé du ſommeil, il donna ordre que Roberts & ſes deux Hommes fuſſent conduits à leur Felouque. En mettant le pied dans l'Eſquif, Roberts crut entendre la voix de ſon Pilote, qui lui diſoit avec un faux air de triſteſſe; Capitaine, vous êtes donc réſolu de m'abandonner. „ Je „ lui demandai, raconte Roberts, ſi ce n'étoit pas lui-même qui me quittoit „ volontairement. Il me répondit; je crois que j'y ſuis forcé. Adieu donc „ lui dis-je. Il m'appella encore une fois, pour me prier d'écrire à ſon frè- „ re, & de lui marquer où je l'avois laiſſé. Je lui répondis que j'ignorois „ la demeure de ſon frère. Il demeure, me dit-il, à Carlingfort en Irlan- „ de. Traître, lui répondis-je, ne m'avez-vous pas dit à la Barbade que „ vous étiez Ecoſſois, & que toute votre famille étoit en Ecoſſe. Il ne ré- „ pliqua point. Le tems étoit obſcur. En un moment nous perdimes le „ Vaiſſeau de vûe. [C'eſt la dernière fois que j'ai parlé à aucun de cette „ troupe; & je ne ſouhaite pas de jamais les voir, ſi ce n'eſt dans quel- „ que lieu d'éxécution.]

Adieu qu'il reçoit de ſon Pilote.

Ce Pilote, que Roberts avoit pris à la Barbade, lui avoit dit effectivement qu'il étoit d'Ecoſſe; & qu'ayant ſervi ſur un Bâtiment de la Nouvelle Angleterre, il avoit perdu tout ſon bien dans un naufrage. A la vérité, il étoit preſque nud lorſque Roberts l'avoit engagé à ſon ſervice, & ſa conduite n'avoit pas laiſſé d'être ſi bonne à la Barbade, qu'il n'y devoit rien à ſon départ. Roberts en avoit eu la preuve dans la liberté qu'on lui avoit laiſſé de partir; car la méthode de cette Iſle, eſt d'arrêter un Capitaine pour les dettes de ſes gens, & de ne lui laiſſer lever l'ancre qu'après avoir ſatisfait leurs créanciers ſur leurs gages futurs, ou qu'après avoir donné de bonnes cautions. Roberts, prévenu en faveur de ſon caractère, lui avoit acheté des habits & les inſtrumens néceſſaires pour ſa profeſſion. Il ne lui avoit trouvé aucun des vices qui ſont communs entre les gens de mer, tels que le jurement & le blaſphême, l'yvrognerie, la débauche, &c. C'étoit un Presbitérien rigide, qui obſervoit ſcrupuleuſement les loix de ſon Egliſe; & les ſeuls démêlés que Roberts avoit jamais eus avec lui, n'avoient regardé que l'Egliſe Anglicane, contre laquelle il s'emportoit ſouvent dans ſes diſcours. Cependant, depuis qu'il s'étoit familiariſé avec les Corſaires, [ou plûtôt qu'il en avoit repris le métier] il étoit devenu plus méchant qu'eux. Il avoit formé en deux jours l'habitude de toutes ſortes de vices. Son nom étoit *Hunter*.

Caractère du Pilote.

[Comme c'étoit dans ſon propre Eſquif que Roberts avoit eu la liberté de retourner à ſa Felouque, il attendit impatiemment le jour pour reconnoître en quel état elle lui étoit rendue.] Il y trouva d'abord de quoi remplir ſon chapeau de miettes & de croutes de biſcuit, avec quatre ou cinq poignées de tabac à fumer. [& des pipes rompues à proportion.] Tout étant précieux pour lui dans la ſituation qu'on lui avoit annoncée, il recueillit ſoigneuſement ces miſérables reſtes. Il retrouva ſa bouſſole (*x*), ſon quart de cercle,

Roberts arrive dans ſa Félouque. Proviſions qu'il y trouve.

(*x*) *Angl.* il retrouva ſon Arbalète. *C'eſt un Inſtrument dont les Pilotes ſe ſervent pour prendre la hauteur.* R. d. E.

ROBERTS. 1722.

cle, & quelques autres inſtrumens de mer. On lui avoit laiſſé ſon lit, comme un meuble inutile pour les Corſaires, qui, à l'exception des ſeuls Officiers, n'ont pas d'autres lits que le Tillac. Pour proviſions de bouche, il ne trouva que dix bouteilles d'eau-de-vie & trente livres de ris, avec une fort petite quantité de farine. L'eau qui reſtoit dans les tonneaux ne montoit pas à plus de trois pintes.

Il employe trois jours à réparer ſes voiles. Sa nourriture.

SES recherches tournèrent enſuite vers les voiles. A la place des ſiennes, on en avoit mis de vieilles, qui étoient à demi-pourries. Mais quelque Pyrate avoit eu l'humanité de laiſſer ſix aiguilles, avec un peu de fil retors, & quelques piéces de vieux canevas, dont il commença auſſi-tôt à faire uſage. Ce travail l'occupa pendant trois jours, lui & ſes deux Hommes. Ils ne vécurent dans cet intervalle, que de farine & de ris cru, avec quelques verres d'eau-de-vie, pour épargner leur eau, dont ils eſpéroient faire de la pâte. Le quatrième jour, ils firent un petit gâteau, qu'ils partagèrent fidellement en trois parts, & qui fut le meilleur mets qu'ils euſſent mangé depuis qu'ils avoient quitté les Pyrates. Un autre jour ils compoſèrent une ſorte de bouillie, qui les ſoulagea beaucoup. C'étoit le 3 de Novembre. [Avec une extrême difficulté, ils avoient mis leurs voiles en état de ſervir.] Roberts obſerva le même jour, qu'il étoit à dix-ſept degrés de latitude Nord. Le Pilote de Ruſſel lui avoit dit en le quittant, qu'on étoit à ſoixante-cinq ou dix lieuës de l'Iſle S. Antoine, Eſt quart au Sud demi-Eſt.

Il tourne vers les Iſles du Cap-Verd.

DANS cette ſuppoſition il porta vers les Iſles du Cap-Verd, ſur-tout vers celle de S. Nicolas. Le 7 de Novembre, il ſe trouva par ſes obſervations à ſeize degrés cinquante-cinq (y) minutes du Nord, environ quarante-ſix lieuës de S. Antoine. La nuit ſuivante, il tomba un peu de pluye, qui lui donna le moyen de recueillir quatre ou cinq pintes d'eau. Elle fut ſuivie d'un calme de pluſieurs jours. [l'Auteur prend cette occaſion pour définir, en faveur de ceux qui n'entendent pas les termes de Marine, trois eſpèces de vents qui ont beaucoup d'affinité. La première eſt une légère agitation de l'air, qui ne s'étend pas au de-là d'un demi-mille, & quelques-fois pas plus d'un Acre ſur l'eau. Si ce vent parvient juſqu'au Vaiſſeau, il eſt déja tombé avant qu'on ait déployé les voiles. Il différe de ce qu'on nomme *Briſe*, en ce que celui-ci ſouffle ſur la Mer du moins d'un côté, auſſi loin que la vûe peut s'étendre. L'un & l'autre ne cauſent qu'une legère agitation à la ſurface de l'eau, qui fait néanmoins qu'on peut l'appercevoir à une diſtance aſſez conſidérable. Ces Vents ſoufflent d'ordinaire après ou durant le calme. Ils diffèrent tous les deux du *Vent frais*. Ce dernier eſt plus fort, & la *Briſe* en prend le nom lorſqu'elle continue à ſouffler quelque tems. Le *Vent frais* a divers degrés ſelon qu'il ſouffle avec plus ou moins de véhémence.] Le 10, avec le ſecours d'un vent frais qui dura juſqu'au ſeize, il s'avança juſqu'à la vûe de S. Antoine, à dix-huit ou dix-neuf lieuës de diſtance. Le calme ayant recommencé l'après-midi du 16, il prit un *Shark*, [que les François nomment le Requin.] Cette pêche lui coûta beaucoup de peine, & mit même le Bâtiment en danger par les violentes ſecouſſes du monſtre marin, qui avoit onze pieds & demi de longueur. Roberts & ſes deux Compagnons jugèrent qu'il ne devoit pas peſer moins de trois-cens livres. Après l'avoir crû

Pêche d'un Shark, monſtre marin.

(y) *Angl.* cinquante-ſix. R. d. E.

crû mort ſur le tillac, ils lui virent recommencer ſes mouvemens avec tant de furie qu'ils ne purent les arrêter qu'en lui coupant une grande partie de la queue, ou réſide ſa principale force. Ils lui trouvérent dans le ventre cinq petits [vivans] qui n'avoient encore que la groſſeur d'un [petit] merlan. Son foye n'étoit pas d'un noir rougeâtre, comme il eſt ordinairement dans les animaux de cette eſpéce, mais d'un fort beau gris. Roberts faiſant auſſi-tôt du feu avec ſon fuſil, ſeule arme qu'on lui avoit laiſſée, ſe ſervit d'eau de mer pour faire cuire quelque partie de ſa pêche, dont il fit un repas, qui lui parut délicieux. Comme il manquoit de ſel pour conſerver le reſte, il le coupa en longues tranches qu'il fit ſécher au Soleil. Son fuſil lui devint un meuble fort utile, parce qu'on ne lui avoit laiſſé aucun autre inſtrument pour allumer du feu. Etant auſſi ſans chandelle, il ſe ſervoit pendant la nuit d'un charbon ardent pour obſerver l'aiguille aimantée & régler ainſi ſa courſe.

ROBERTS. 1722.

Uſage qu'il en fait.

DANS le ſéjour que l'Auteur avoit fait avec les Pyrates, il avoit découvert la route qu'ils vouloient prendre, quoiqu'ils affectaſſent d'en faire un ſecret. Leur deſſein étoit de gagner directement la Côte de Guinée, & d'y croiſer auſſi long-tems qu'il leur ſeroit poſſible. De-là ils devoient prendre vers les Côtes du Bréſil, où ils ſe promettoient des monts d'or, & deſcendre enſuite vers les Iſles, pour ſe rendre à la fin du Printems ſur les Côtes de l'Amérique Septentrionale, d'où ils vouloient gagner en Eté celles de Terre-neuve.

Plan des Pyrates pour leurs courſes.

LE 17, Roberts n'étant qu'à huit lieuës de S. Antoine, crut pouvoir uſer de ſon eau fraîche avec un peu moins d'épargne. Il y fit cuire quelques tranches de ſon Poiſſon avec du ris. La vûe de la terre excitant ſes eſpérances, il mangea pour la première fois avec autant de goût que d'appétit. Le lendemain (z) au matin il découvrit clairement *ſaint Antoine*, *ſaint Vincent*, *ſainte Lucie*, *Terra-Bianca* & *Monte-Guarde*, qui eſt la plus haute montagne de l'Iſle S. Nicolas. Elle ſe fait voir de tous les côtés de l'Iſle, dans la forme d'un pain de ſucre, dont la pointe vient enſuite à s'élargir. Enfin, le 20, il mouilla dans la Rade de Curriſal, ſur ſeize braſſes, à un quart de mille du rivage. Son premier ſoin fut de chercher le cable que les Pyrates avoient laiſſé couler dans leur première rencontre. Il en avoit apperçu le bout en arrivant dans la Rade. Il prit ſa Chaloupe pour le retrouver, avec un paquet de petite corde qu'il ſe propoſoit d'attacher à l'extrémité, dans l'eſpérance de le ramener ainſi juſqu'à Bord. Mais la nuit vint interrompre ſon entrepriſe.

Roberts arrive à Curriſal.

UN de ſes gens, nommé *Potter*, lui demanda la permiſſion de ſe rendre à terre dans l'Eſquif pour en apporter de l'eau fraîche. Il y conſentit; & ſe ſentant accablé de ſommeil, il donna ordre à l'autre de veiller juſqu'au retour de ſon Compagnon; après quoi il ſe mit à dormir. S'étant éveillé en ſurſaut avant la fin de la nuit, il appella ſon homme, qui ne lui fit pas de réponſe. Il ſe leva pour le chercher, & l'ayant trouvé endormi ſur le Tillac, il s'apperçut en jettant les yeux autour de ſoi, que le Courant l'avoit éloigné de l'Iſle. Sa ſurpriſe fut extrême. Il ſe voyoit expoſé aux flots pendant toute la durée des ténébres, & dans une ſituation plus dangereuſe que jamais, ſans eſpérer

Il perd un de ſes hommes.

(z) *Angl.* le dix-neuvième. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

eſpérer que Potter pût le rejoindre. Cependant le jour étant venu l'éclairer, il trouva le moyen avec beaucoup de peine, de gagner une Baye ſabloneuſe que les Habitans nomment *Puttako*, où il jetta l'ancre le 22 de Novembre ſur ſix braſſes d'un beau fond de ſable.

Vaines offres de ſept Négres.

VERS le ſoir, il lui vint ſept Négres de Paraghiſi, qui lui apportèrent une petite proviſion d'eau, de la part du Prêtre & du Gouverneur de S. Nicolas. Ils [ſe donnèrent pour Mariniers &] l'aſſurèrent qu'il pouvoit s'approcher de Paraghiſi, auſſi-tôt que le Courant ſeroit paſſé, c'eſt-à-dire dans l'eſpace d'une heure; & lorſqu'il leur parla d'attendre un de ſes gens qui étoit reſté à Curriſal, ils lui proteſtèrent que le vent étant contraire, il ſe paſſeroit au moins quinze jours avant qu'il pût remonter au long de la Côte. Cette objection l'ayant emporté ſur ſes deſirs, il mit à la voile avec les Négres, [pour aller au-devant de Potter.] Mais le vent ſe trouva ſi fort, qu'il fut obligé de relâcher dans un lieu qui ſe nomme *Porto-Gary*; & voulant tenter un nouvel effort, ſa grande voile fut ſi maltraitée, que les Négres parlèrent de l'abandonner pour rentrer dans leur Barque. Il employa toutes ſortes de motifs pour leur faire perdre cette penſée. Il leur repréſenta d'un côté, qu'il y auroit de la barbarie à le laiſſer ſans ſecours; & de l'autre, qu'ils alloient s'expoſer encore plus follement à la fureur des flots, dans une Barque beaucoup plus fragile que ſon Bâtiment. Il ne put les perſuader. Leur réponſe fut qu'ils ne voyoient pas plus de danger dans leur Barque que dans un Vaiſſeau ſans voiles, ſans eau & ſans proviſions; ou que s'il falloit périr, ils aimoient mieux que ce fut à la vûe de leur demeure que dans des lieux éloignés. Un d'entr'eux ajoûta que Roberts étoit ſûr de ne manquer de rien lorſqu'il toucheroit à quelqu'autre terre; au lieu que la ſeule ſûreté qu'il y avoit pour eux étoit d'y tomber dans l'eſclavage. [C'eſt pourquoi, ajouta-t-il, je ſuis réſolu, quoiqu'il en arrive, de me confier à la Chaloupe & à *St. Antoine*; & je ne doute point qu'il n'obtienne mon ſalut de Dieu. Allons donc, dit-il aux autres, & faiſons voeu à ce Saint, que ſi nous arrivons heureuſement chez nous, nous ferons chanter une Meſſe dans ſon Egliſe le premier Dimanche après nôtre retour. Vouons la même choſe à la bien-heureuſe Vierge Marie, Mère de Dieu, afin qu'elle commande à ſon Fils d'aider *St. Antoine* à nous conduire heureuſement à terre.

IL faut ſçavoir, remarque l'Auteur, qu'il y a une grande différence, tant pour le prix que pour l'efficace, entre une Meſſe chantée & une Meſſe dite, la coutume de l'Egliſe Romaine étant de mettre à ces ſortes de choſes un prix proportionné à leur mérite. La première ſe chante par le Prêtre accompagné du Chœur, compoſé d'un petit nombre d'hommes inſtruits dans cette Iſle par le Maître de la muſique. Cette Meſſe coute dix *Teſtons*, c'eſt-à-dire environ cinq ou ſix Schellings, qu'on donne au Prêtre, qui eſt chargé de payer les Muſiciens. La Meſſe ordinaire n'en coûte que deux, de ſorte que ſa proportion avec l'autre par rapport à l'efficace, eſt comme un à cinq. C'eſt ce qui fait qu'il eſt preſque honteux, pour tout autre que pour les plus pauvres, de faire dire une Meſſe ſoit pour un Vivant ſoit pour un Mort. Chanter & dire des Meſſes eſt auſſi une des branches les plus lucratives de leur Commerce.]

Roberts retombe dans un cruel embarras.

SUR cela les Négres ayant quitté nôtre Auteur, malgré ſes plaintes & ſes reproches & le vent continuant avec beaucoup de furie, il demeura incertain de quel côté il devoit porter. Sa ſituation ne lui laiſſoit guères d'eſpérance de pouvoir gagner l'Iſle de May ou celle de S. Jago. Il ne connoiſſoit pas celles

celles de S. Jean & de S. Philippe. Les Cartes qu'il en avoit vûes étoient fort imparfaites ; & dans pluſieurs Relations il ſe ſouvenoit d'avoir lû que ces deux Iſles ſont fort dangereuſes. Il trouva néanmoins dans la ſuite que l'idée qu'il en avoit conçue étoit tout-à-fait fauſſe. ROBERTS. 1722.

✠ [IL paſſa la nuit dans toutes les allarmes qu'on peut ſe repréſenter.] Mais à la pointe du jour il apperçut à l'Eſt-Nord-Eſt *Terra Vermilia*, ou *Punta de ver* ✠ *Milhari*, comme la nomment les Habitans. [Il eut beſoin du jour entier & de la nuit ſuivante pour s'en approcher. Le lendemain, ſans s'être apperçu que perſonne fût monté ſur ſon Bord, il entendit la voix d'un homme qui demandoit en Portugais ſi le Vaiſſeau étoit à l'ancre. Auſſi-tôt il découvrit trois Négres, de qui étoit venue cette queſtion. Il leur répondit que dans l'embarras mortel où il étoit, à peine connoiſſoit-il la ſituation ; mais qu'il cherchoit l'Iſle de S. Jago. Alors un d'entr'eux, qui ſe nommoit *Colau-Verde*, l'aſſûra qu'il connoiſſoit parfaitement S. Jago, S. Philippe & S. Jean ; qu'il pouvoit le mener dans quelque Port de ces trois Iſles qu'il voulût choiſir : que celle de S. Philippe étoit abondante en proviſions, mais l'ancrage mauvais & la mer fort haute ; qu'au contraire S. Jean avoit un excellent Port, où il promettoit de le conduire ſûrement. [Ils ajoutérent tous enſemble qu'ils étoient fâchés que leurs Camarades, après avoir bû de ſon Rum, l'euſſent abandonné, que pour eux, ils étoient reſtés par amitié & par reſpect pour lui, & qu'ils étoient réſolus à ne point le quitter. Il parut cependant que la véritable raiſon pourquoi ils n'avoient pas ſuivis les autres, c'eſt qu'étourdis par l'yvreſſe, ils étoient tombés yvres-morts dans le lieu où ils avoient bû.]

Secours imprévû qu'il reçoit de trois Négres.

ROBERTS accepta leur offre. Il s'efforça d'abord, avec le ſecours des trois Négres, de réparer un peu le déſordre de ſes voiles. Enſuite, ſe livrant à la conduite de Colau, il porta droit à la pointe Nord de S. Philippe. L'ayant doublée, il tourna plus au Sud en ſuivant les Côtes, juſqu'à la vûe de *Ghors*, qui eſt une partie de la même Iſle. De-là il découvrit l'Iſle de S. Jean, vers laquelle il porta directement ; & lorſqu'il eut paſſé les petites Iſles qui ſont ſituées dans l'intervalle, avec beaucoup de confiance pour Colau, qui lui fit prendre au-deſſus de la plus Orientale, il gagna aiſément la pointe Oueſt de S. Jean. Il reſtoit, ſuivant le Pilote Négre, à s'avancer vers la pointe Nord, que les Habitans nomment *Ghelungo*, & qui eſt éloignée de l'autre d'environ deux lieuës. Alors Roberts voulut ſçavoir de ſon Pilote, où il plaçoit le Port. Mais il fut extrêmement ſurpris de reconnoître aux incertitudes de Colau, qu'il l'ignoroit. L'unique éclairciſſement qu'il en tira, fut qu'il étoit ſûr de ne l'avoir point encore paſſé. Ils s'attachérent à ſuivre la Côte, en obſervant ſoigneuſement leur ſituation. Enfin le Port ſe fit appercevoir ; mais ce ne fut qu'après qu'on fut arrivé ſous le vent ; car étant derrière une pointe, il faut l'avoir paſſée pour le découvrir ; & comme le vent eſt toûjours aſſez fort au long de la Côte, il devient très-difficile de remonter pour gagner le rivage : ſans compter qu'on eſt pouſſé par un Courant fort impétueux qui augmente beaucoup la difficulté. Roberts embarraſſé par ces obſtacles demanda à ſon Pilote, s'il ne connoiſſoit point au-deſſous du vent quelque endroit où l'on put mouiller. Le Négre répondit non, & que ſi l'on ne gagnoit pas le rivage avant qu'on eut paſſé *Punta de Sal*, non-ſeulement il ſeroit impoſſible d'aborder ; mais très-difficile d'éviter le naufrage. Roberts lui demanda conſeil. Je n'en ai pas d'autre à vous donner, lui dit le Négre, que d'aborder ſur les rocs,

Il gagne l'Iſle de Saint-Jean.

Les embarras de Roberts augmentent.

ROBERTS. 1722. rocs, d'où chacun ſe ſauvera comme il pourra. Mais je ne ſçais pas nager, lui répondit Roberts, & mon Matelot non plus. La replique du Négre fut qu'étant ſi près des rocs, il alloit aborder [ſans s'embarraſſer de ſon conſentement.] ☞ Roberts prenant ſon fuſil lui dit qu'il ſçauroit empêcher qu'on ne lui fit violence ſur ſon Bord. Le Négre ſauta auſſi-tôt dans l'eau, & lui ſouhaitant une bonne fortune, il gagna la terre à la nage. Ses deux Compagnons, qui ne ſçavoient pas ſi bien nager, n'ôſérent ſuivre ſon éxemple, & proteſtèrent même qu'ils n'étoient pas capables de laiſſer Roberts ſans ſecours; mais ils le prièrent auſſi de ne les pas abandonner aux flots ſans eau & ſans proviſion. Il leur dit qu'il ne cherchoit que le moyen d'aborder dans un lieu ſûr, ou même de ſe faire échouër; & lorſqu'ils lui repréſentèrent de quoi Colau l'avoit menacé, il répondit que ce perfide, comme ils avoient pû le remarquer eux-mêmes, s'étoit attribué des connoiſſances qu'ils n'avoit pas [& que s'il l'avoit ☞ ſçû, il ſeroit préſentement en ſûreté, & peut-être, en état de les mettre à terre à St. Nicolas.] Alors les deux Négres chargèrent Colau d'imprécations, & ſouhaitèrent de le voir périr avant qu'il put gagner les rocs. Roberts leur dit que s'ils vouloient travailler à la pompe pour ſoulager un peu la Felouque, il eſpéroit encore de les mettre ſûrement à terre. Mais ils lui déclarèrent qu'ils ne travailleroient à rien que lorſqu'ils le verroient à l'ancre (*a*), s'engageant néanmoins par d'horribles ſermens à ne pas l'abandonner.

Son Pilote Négre s'échappe à la nage.

Les deux autres refuſent de l'aider.

ROBERTS s'approcha du rivage, & ſerra de ſi près Punta de Sal, que vers l'extrémité de la pointe un homme auroit pû ſauter du Bord ſur le rivage. La raiſon, qui lui faiſoit tant hazarder contre les rocs étoit ſenſible. Cette pointe lui paroiſſant l'extrémité de la Côte au-deſſous du vent, il n'étoit pas ſûr, au-delà, de trouver la terre aſſez avancée pour remorquer facilement. D'ailleurs les rocs étoient unis, & fort eſcarpés. Il ſçavoit qu'ordinairement cette ſorte de rocs ne s'avancent pas ſous l'eau; & la difficulté n'étant que d'y grimper lorſqu'il en ſeroit aſſez proche pour y mettre le pied, il cherchoit quelque lieu qui fut favorable à ce deſſein. Mais à la première vûe qu'il eut de la terre, de l'autre côté de la pointe, il découvrit une petite Baye aſſez profonde, dans laquelle il ne balança point à s'engager. La ſonde, qu'il avoit à la main, lui donna d'abord treize braſſes; enſuite douze. Un Courant du Nord, qui entre dans la Baye, l'aidant beaucoup plus que ſes voiles, il s'approcha inſenſiblement de la terre; & quoique le rivage lui parut fort inégal, ce qui eſt ordinairement la marque d'un mauvais fond, il ne ſe vit pas plûtôt ſur neuf braſſes qu'il mouilla l'ancre à toutes ſortes de riſques. Les deux Négres ſe voyant ſi près de la terre, ſe jettèrent auſſi-tôt dans l'eau, & nagèrent heureuſement juſqu'au rivage.

Il entre dans une Baye de Saint Jean.

Secours qu'il reçoit de trois Inſulaires.

[LA nuit approchoit. Roberts la paſſa tranquillement dans ce lieu.] Au point ✠ du jour, trois Inſulaires parurent ſur le bord de la mer, [& n'appercevant ✠ que deux Hommes ſur la Felouque,] ſe mirent librement à la nage pour venir à bord. Ils firent des offres civiles à Roberts, juſqu'à lui propoſer d'aller dîner (*b*) à terre avec eux. Il leur répondit qu'il ne ſçavoit pas nager.

☞ (*a*) C'étoit, ſans doute, une ruſe de leur part. Ils craignoient que, ſi le Vaiſſeau étoit une fois vuide d'eau, Roberts ne gagnât la mer avec eux: au lieu que le danger de couler à fond l'Obligeoit à relâcher dans ce lieu.

(*b*) *Angl.* ce dîner ſe bornoit à lui fournir de l'eau & un potage de Courge. R. d. E.

ROBERTS. 1722.

ger. Leur étonnement fut extrême. Ils répétèrent pluſieurs fois qu'il leur paroiſſoit bien étrange, que des gens qui traverſoient la grande mer, oſaſſent l'entreprendre ſans ſçavoir nager; [& que tous les Anglois devroient ſçavoir nager, eux qui entreprenoient plus de Voyages ſur l'eau qu'aucune autre Nation, & plus même que les Portugais, de qui, à ce qu'on leur avoit dit, les autres peuples avoient appris la Marine. Enſuite] vantant l'uſage de leur Nation, ils l'aſſurèrent qu'il n'y avoit pas d'enfant parmi eux qui ne pût ſe ſauver de toutes ſortes de périls à la nage; [que leurs femmes même y étoient fort habiles; & qu'aucun d'eux ne ſe hazarderoit à aller pêcher ſur un roc s'il ne ſçavoit nager, de peur que tombant dans l'eau il ne ſe noyât.] Cependant comme l'eau manquoit à Roberts, ils conſentirent à lui en apporter. Etant bien-tôt revenus avec deux calebaſſes qui tenoient environ douze pintes, Roberts leur offrit de préparer pour eux quelques tranches de ſon poiſſon. A la vûe des tranches ſéches, ils lui dirent qu'ils croyoient les reconnoître pour la chair d'un poiſſon qu'ils nommèrent *Sarde*: ſur quoi ils demandèrent s'il ne dévoroit pas les Hommes. Roberts leur ayant répondu qu'on en avoit quantité d'éxemples, ils jettèrent avec effroi ce qu'ils tenoient entre leurs mains, en diſant qu'ils n'auroient jamais crû que des hommes fuſſent capables de manger un animal qui ſe nourrit de leur chair. [Sur-tout des Anglois qu'ils regardoient pour le peuple le plus délicat & le plus propre de l'Univers.] Ce mécontentement ne les empêcha point de travailler à la pompe, & de nettoyer entièrement la Felouque. Roberts, pour les récompenſer de leur travail, leur offrit un verre d'eau-de-vie, en regrettant que les Pyrates ne lui euſſent pas laiſſé le pouvoir de leur en donner plus libéralement. Ils refuſérent d'en boire. Puiſqu'il en avoit ſi peu, lui dirent-ils, & qu'il étoit accoûtumé à cette liqueur, ils lui conſeilloient de la garder pour ſes beſoins. Ils ajoûtèrent que l'eau étoit leur boiſſon naturelle & qu'ils s'en trouvoient fort bien; qu'ils n'avoient jamais goûté d'*aqua ardenta* (c'eſt le nom qu'ils lui donnoient) quoiqu'ils n'ignoraſſent pas qu'elle étoit fort bonne; mais qu'ils ſe ſouvenoient qu'un Pyrate François nommé *Maringouin*, ayant abordé dans leur Iſle avec une groſſe proviſion de cette liqueur, qu'il n'avoit pas épargnée aux Habitans, la plûpart de ceux qui en avoient bu, étoient devenus fous pendant pluſieurs jours, parce qu'ils n'y étoient point accoûtumés, & que d'autres en avoient été dangereuſement malades: [où étoient morts de fiévre chaude;] que cependant il ſe trouvoit encore des Négres qui ſouhaitoient d'être enlevés par quelque Pyrate, pourvû qu'ils fuſſent conduits dans une Région où cette liqueur chaude fut en abondance.

Diſcours qu'ils lui tiennent & lumiéres qu'il en reçoit.

ROBERTS leur demanda s'ils avoient beaucoup de coton dans leur Iſle. Ils lui dirent que chaque année en produiſoit abondamment. Mais que la rareté des pluyes avoit rendu la dernière aſſez ſtérile: qu'il n'y avoit pas de Négre néanmoins qui n'eût cinq ou ſix robes, quoiqu'ils en fiſſent peu d'uſage; que les Vaiſſeaux venant rarement dans leur Iſle, ils employoient le coton à leurs propres beſoins, & qu'il n'y avoit pas d'Habitant qui ne lui en donnât volontiers quelque piéce pour racommoder ſes voiles. Mais il les aſſûra qu'il ne prendroit rien d'eux ſans le payer. Si j'avois eu, dit Roberts, quelques grains de verre ou d'autres bagatelles, j'aurois acquis tout le coton de l'Iſle.

Abondance de coton dans cette Iſle, ſans aucun commerce.

ILS admirèrent beaucoup ſon horloge de ſable & ſes Inſtrumens Aſtronomiques.

ROBERTS. 1722.

miques. [Les Portugais, à qui ils avoient quelquefois vû des machines de la même eſpèce, n'avoient jamais voulu leur en apprendre l'uſage.] Roberts prenant plaiſir à leur donner quelque explication, ils lui dirent que tous les Blancs étoient autant de *Fittazaers*, nom qu'ils donnent à leurs Sorciers. Il leur répondit que toute correſpondance avec le Diable faiſoit horreur aux Anglois, & que dans leur Pays les Sorciers étoient brûlés vifs. C'eſt une fort bonne loi, lui dirent-ils, & nous en ſouhaiterions ici l'uſage. Mais pour expliquer l'habileté des Blancs, ils conclurent que ſans être auſſi méchans que les Sorciers, puiſqu'ils les puniſſoient par le feu, ils devoient être plus ſçavans que le Diable même; & la raiſon qu'ils en apportèrent, c'eſt qu'ils avoient remarqué que leurs Sorciers, dont le ſçavoir venoit du Diable, n'avoit aucun pouvoir contre les Blancs. Là-deſſus, ils prièrent Roberts d'employer ſes lumières pour les empêcher de nuire à leurs beſtiaux, & ſur-tout à leurs enfans, qu'ils faiſoient mourir par des maladies de langueur, lorſqu'ils portoient de la haine à leur famille. [Comme il étoit environ neuf heures, ils ſouhaitèrent qu'il allât coucher; mais auparavant ils lui demandèrent combien de fois ſon horloge de ſable devoit s'écouler avant le jour. Il le leur dit, après quoi il demanda s'ils étoient ſûrs d'en tenir un Compte juſte? Ils répondirent, oui; ajoûtant qu'il ne devoit pas croire qu'ils fuſſent comme les Négres du Continent; car, quoique Noirs, ils croyoient qu'il y avoit un Dieu & un Chriſt; & ils en remercioient *St. Antoine*, qu'ils mettoient au deſſus de tous les Saints, même de *St. Jean*, le Patron de l'Iſle, & ſous la protection du quel les Portugais l'avoient miſe à leur arrivée dans le Pays. La raiſon de cette préférence, étoit que *St. Antoine* avoit dirigé les Portugais vers eux; & qu'il les avoit amené à la connoiſſance de Dieu, de Chriſt, de *St. Jean* & de tous les autres Saints, auſſi-bien que de la Vierge Marie, qui étant la Mère de Dieu pouvoit ordonner à ſon Fils ce qu'elle jugeoit-à-propos. Ils étoient pleinement convaincus que Dieu ne pouvoit rien refuſer à ſa Mère; & c'eſt la raiſon pourquoi ils lui addreſſoient plus ſouvent leurs prières qu'à Dieu ou à Jeſus-Chriſt; parce qu'étant femme, ſemblable à celles de ſon ſéxe, elle ſe laiſſoit plus aiſément perſuader que les hommes. Ils ajoûtoient que pluſieurs d'entr'eux pouvoient lire, écrire, & faire des Comptes, quoiqu'ils n'euſſent pas l'uſage des lettres, comme les Anglois, qui, comme on leur avoit dit, l'emportoient ſur tous les peuples du monde pour la Navigation, la Médecine, la Magie, & l'Arithmétique.

Idées des Négres ſur les Sorciers.

LE lendemain, au lever du Soleil, l'Auteur entendit un grand bruit, vers le ſommet des rochers les moins élevés, comme s'il y avoit eu une centaine de perſonnes. Les Négres lui dirent, qu'ils croyoient que c'étoit les Avant-Coureurs de la Compagnie envoyée par le Gouverneur; mais ils lui firent remarquer en même-tems que le bruit ſe multiplioit entre les rochers, & qu'ils ſçavoient fort bien que ces gens n'étoient qu'au nombre de deux.]

Manière dont Roberts entendoit les Négres.

ON ſera peut-être ſurpris, dit Roberts, que j'entendiſſe ſi parfaitement leur langage. Mais ſçachant la Langue Portugaiſe, qui fait une grande partie de la leur, mêlée avec l'ancien Mandingo, qui eſt leur première Langue, ils ne me diſoient rien dont je ne compriſſe du moins le ſens. D'ailleurs leurs moindres paroles ſont accompagnées de tant de mouvemens & de geſticulations, ſur-tout dans cette Iſle & dans celle de S. Philippe, que leur penſée ſe fait entendre avant qu'ils ayent achevé de l'exprimer.

DANS

ROBERTS. 1722.

Dans l'après-midi le vent devint fort impétueux & le Ciel ſe couvrit de nuages ſi épais, que Roberts ſe crut menacé d'une tempête. Il étoit venu à bord pluſieurs autres Négres. A ſa prière un d'entr'eux ſe mit à la nage, tenant le bout d'une corde pour amarrer le Bâtiment contre les rocs. Mais il le fit ſi légérement, que la corde ayant coulé auſſi-tôt, ſon travail devint inutile. Roberts le pria inutilement de recommencer. Il répondit que ſi le vent éloignoit la Felouque, il ſe chargeoit, lui & ſes Compagnons, de porter les deux Anglois au rivage [en fuſſent-ils cent fois plus éloignés.] Cependant quelques-uns d'entr'eux conſentirent à retourner à terre, pour chercher Colau Verde, dont l'adreſſe & l'effronterie pourroient être de quelque ſecours (*c*). Le vent fut inégal pendant la nuit ſuivante. Une heure avant le lever du Soleil, il plut beaucoup (*d*) au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt; ce que les Négres expliquérent comme un ſigne de vent, qui ne feroit qu'augmenter pendant le jour. [ce qui arriva à point nommé quoique, ajoûte l'Auteur, je n'en euſſe rien pu remarquer auparavant.] En effet le Soleil ſe leva fort clair. Mais vers huit heures, le vent ſouffla fort impétueuſement, & devint ſi furieux vers le milieu du jour, que Roberts n'avoit jamais vû les vagues dans une telle agitation. Il ne ſçavoit quel parti prendre, & tous ſes efforts ſe tournérent à perſuader aux Négres de ne pas l'abandonner. Le reſte du jour & la nuit ſuivante ſe paſſérent avec moins d'allarmes. Mais le lendemain, qui étoit le 29 de Novembre, les vents redevinrent ſi furieux, qu'ayant arraché le Bâtiment de deſſus ſon ancre, ils le précipitérent ſur la pointe d'un roc, où il ſe briſa miſérablement. L'eau pénétroit de toutes parts, & les Négres à cette vûe ſe jettérent à la nage pour gagner la terre. Cependant ils revinrent au ſecours de Roberts, & de ſon Matelot, qui jettoit des cris lamentables. A la faveur de quelque planches briſées ils les conduiſirent au pied d'un roc, où ils trouvérent aſſez de facilité à monter plus de quinze pieds au-deſſus des flots. Là, le roc s'applaniſſant dans un eſpace de neuf ou dix pieds, ils s'arrêtérent pour reprendre haleine, tandis que d'autres Négres qui avoient vû leur diſgrace du ſommet de la Côte, leur apportérent de l'eau & quelques alimens du Pays. Ils allumérent du feu dans le même endroit, pour faire cuire des courges; & le tems ayant commencé à s'adoucir, ils y paſſérent toute la nuit.

Tempête qui briſe ſon Bâtiment.

Il eſt ſauvé par les Négres.

Le jour ſuivant fut employé par les Négres à ſauver les débris de la Felouque, ſur-tout les moindres piéces de bois où il reſtoit quelque trace de peinture. Ils dirent à Roberts que s'il pouvoit imaginer quelque moyen de rejoindre enſemble les mâts, le gouvernail & quelques autres parties qui ne paroiſſoient pas fracaſſées, ils croyoient pouvoir les conduire juſqu'au Port d'*Ouans*, où peut-être en tireroit-il quelque utilité. Il admira leur bonté dans cette propoſition, & touché de reconnoiſſance, il leur promit que s'il arrivoit dans ce Port quelque Bâtiment qui eût beſoin de ces triſtes reſtes, il les vendroit dans la ſeule vûe de leur en donner le prix, & de récompenſer leurs ſervices par un préſent fort inférieur à ſa reconnoiſſance. Leur ſenſibilité pour cette promeſſe, mérite d'être repréſentée dans les termes de l'Auteur. „ Ils lui proteſ-

Leur bonté naturelle.

„ térent

(*c*) *Angl.* cependant quelques-uns allérent à terre pour chercher Colau-Verde & plus de ſecours. R. d. E.

(*d*) *Angl.* avant le lever du Soleil l'air paroiſſoit chargé & comme enflammé.

ROBERTS. 1722. Idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

„ tèrent qu'ils croyoient n'avoir fait que leur devoir en aſſiſtant des Etran-
„ gers (*e*) dans l'infortune; que malgré la différence de leur couleur, & quoi-
„ qu'ils fuſſent regardés par les Blancs comme des Créatures d'une autre eſ-
„ péce, ils étoient perſuadés que tous les hommes ſont de la même nature;
„ mais qu'ils avouoient néanmoins que Dieu les avoit créés fort inférieurs
„ aux Blancs. Roberts, ſurpris de leur trouver tant de raiſon, leur répon-
dit, qu'au fond il n'y voyoit pas d'autre différence que la couleur, & qu'il n'en connoiſſoit pas d'autre cauſe que la chaleur exceſſive de leur climat. Il ajoûta que ſi quelque Blanc venoit vivre dans leur Iſle avec une femme de ſon Pays, expoſé comme eux à l'ardeur du Soleil, il ne doutoit pas que dans trois ou quatre générations leur poſtérité ne fût de la même couleur & de la même complexion.

Il fut beaucoup plus ſurpris de leur entendre dire, [qu'on leur avoit appris] ☞ que dans cette ſuppoſition les Blancs perdroient peut-être leur couleur, mais que leurs cheveux conſerveroient toûjours leur nature & ne deviendroient pas friſés comme ceux des Négres. Ils lui dirent encore [qu'ils n'avoient que trop ✠ reconnu, par une longue expérience,] qu'il y avoit ſur eux quelque malédiction, & qu'ils étoient faits pour être les Serviteurs & les Eſclaves des Blancs (*f*). Roberts, aſſez content de les voir dans cette idée, leur répondit que c'étoit une opinion aſſez reçue dans le monde. Ils entrérent ſi fort dans ſa réponſe, qu'ils la confirmérent en lui diſant que c'étoit une vérité prouvée par l'uſage annuel des Blancs, qui venoient [annuellement, à ce qu'on leur avoit dit,] ☞ prendre ou acheter des milliers d'Eſclaves en Guinée. [que, pour ☞ ce qui les regardoit, ils ne ſçavoient pas ſi la liberté dont ils jouiſſoient étoit une faveur qui leur fut accordée par toutes les Nations ou ſeulement procurée par les *Brancas*, qui les premiers les avoient placés dans ce lieu; Mais que de quelque part qu'elle leur vint, il ſe croyoient obligés à faire tout le bien qu'il pouvoient aux Etrangers en général, & aux *Anglois* en particulier, qui ont toûjours paſſé pour les meilleurs Amis des Portugais. Ils ajoûtoient qu'on leur avoit même dit qu'un Roi d'Angleterre avoit épouſé la fille d'un Roi de Portugal (*g*). Ce que Roberts leur ayant confirmé, ils donnérent mille marques d'amitié, d'eſtime & de reſpect pour les Anglois, dont ils diſoient faire autant de cas que des Portugais.]

Leur habileté à nager & à plonger.

NON-SEULEMENT les Négres ſauvérent tous les débris qui étoient ſur la ſurface de la Mer; mais plongeant avec une hardieſſe extrême, ils ramenérent du fond des flots deux pots de fer qu'ils ſe hâtérent de rendre à Roberts. Ils excellent à nager & à plonger. [& diſent que ſans la crampe, un homme pourroit reſter pluſieurs jours dans l'eau.] ☞ La petite Baye de Punta de Sal étant d'une eau ſi claire, que dans le beau tems on voit le fond juſqu'à huit & dix braſſes, c'eſt un de leurs plus doux éxercices, après la pêche, de jetter une pierre au fond de l'eau & de parier entr'eux qui aura le plus d'adreſſe à la retrouver. Ils ont un art de ménager leur haleine, qui les fait demeurer au fond plus d'une minute.

VERS

☞ (*e*) Ils donnent le nom d'Etrangers à tous les Européens, excepté aux Portugais, qu'ils appellent *Braucas* ou *Blancs*.

☞ (*f*) Les Prêtres Portugais leur avoient ſans doute dit cela pour les tenir dans la crainte.

☞ (*g*) C'étoit Catherine, femme de Charles II, qui eut pour Douaire l'Iſle de *Mayo*, comme on le verra ci-deſſous.

Digitized by Google

ROBERTS. 1722.

VERS midi, ils firent à Roberts un dîner, compoſé de courges bouillies & de quelques poiſſons qu'ils avoient pêchés. Pendant que les deux Anglois oublioient leur infortune, pour manger avec aſſez d'appétit, il leur vint un Meſſager du Seigneur Lionel Conſalvo, Gouverneur de l'Iſle, qui s'excuſoit de n'être pas venu lui-même, parce qu'il étoit tourmenté d'un rhume. Il envoyoit à Roberts quelques courges & trois ou quatre pommes de terre, en lui faiſant eſpérer, pour le jour ſuivant, une piéce de chevreau ſauvage. Au même moment, il parut un autre Meſſager de la part du Prêtre. Loin d'apporter quelques proviſions aux deux Anglois, il étoit chargé par ſon Maître de leur demander s'ils n'avoient pas ſauvé quelques reſtes de farine. Après cette queſtion, il ajoûta, comme de lui-même, que s'il leur reſtoit de l'aqua ardenta, ils feroient beaucoup de plaiſir au Prêtre de lui en envoyer. Roberts lui montra les reſtes de ſon naufrage, qui conſiſtoient dans quelques planches & les deux pots de fer. A la vûe des deux pots, le Meſſager releva beaucoup le pouvoir de ſon Maître, qui le rendoit plus capable d'être utile aux Etrangers que le Gouverneur même; & pour concluſion, il déclara aux Anglois qu'ils lui feroient plaiſir de lui envoyer un des deux pots. D'autres Négres vinrent ſucceſſivement, & parmi eux Domingo (*b*) Gomez, fils d'Antonio ☩ Gomez, qui avoit été Gouverneur de l'Iſle avant Lionel Conſalvo. [Roberts prit une juſte opinion de Conſalvo en ne voyant qu'un Négre dans Gomez. Les Portugais dédaignent de venir commander perſonnellement dans une Iſle ſi pauvre, & laiſſent volontiers prendre aux Négres leurs noms & leurs ☞ tres.] Gomez [auſſi-bien que ſon Frére,] préſenta au Capitaine Anglois quelques courges, un papayo & des bananes, avec un gâteau compoſé de bana- ☞ nes & de maïz. [Ils diſoient que le gâteau étoit un préſent de leur Mére, qui leur enverroit du lait s'ils ſouhaitoient.] Roberts lui ayant demandé ce qu'il éxigeoit de ſa reconnoiſſance pour tant de faveurs, il répondit qu'il ſeroit fort ſatisfait de ſon amitié; & que tous les autres Habitans n'avoient pas d'autre prétention, à la réſerve du Prêtre, qui ne ceſſeroit pas, ſuivant ſa coûtume, de lui faire beaucoup de demandes; mais qu'il le prévenoit là-deſſus, afin qu'il ne ſe laiſſât pas tromper. Roberts lui dit qu'à ſon retour en Angleterre, il ne manqueroit pas de ſe louër beaucoup de la généroſité des Négres, pour engager ſes Compatriotes à venir ſouvent dans leur Iſle. Gomez répondit que malheureuſement l'Iſle ne produiſoit rien d'avantageux au Commerce; que ſon pére & d'autres Négres fort anciens ſe ſouvenoient d'y avoir vû des Etrangers qui leur avoient dit qu'elle étoit fort pauvre, & que non-ſeulement les Habitans en étoient fort miſérables, mais que leur miſére étoit la raiſon qui empêchoit les Vaiſſeaux de les viſiter.

Meſſage de la part du Gouverneur & du Prêtre de l'Iſle.

Le Gouverneur eſt un Négre.

Pauvreté de l'Iſle.

PENDANT cet entretien, Roberts obſerva un Négre qui paroiſſoit prêter l'oreille avec une attention extraordinaire; & jettant les yeux plus particuliérement ſur lui, il crut remarquer qu'il ne reſſembloit pas aux Négres de Guinée, mais qu'il étoit bazané comme les Arabes des Parties Méridionales de Barbarie, & qu'il avoit les cheveux droits & bruns, quoiqu'aſſez courts. Tandis qu'il le conſidéroit, il fut extrêmement ſurpris de lui entendre dire en

Roberts y trouve un Anglois nommé Franklin.

(*b*) Il y a dans l'Anglois *Gomms*; mais il eſt clair que c'eſt une faute.

ROBERTS. 1722. Avantures de Franklin.

en Anglois, que l'Iſle produiſoit quantité de richeſſes qui n'étoient pas connues des Portugais, & dont les Inſulaires ignoroient l'uſage; telles que l'or, de l'ambre gris, de la cire & divers bois de teinture. En s'expliquant davantage, Roberts apprit avec une joye égale à ſon étonnement, que cet Etranger étoit Anglois, né à Carleon ſur la Riviére d'Usk, dans le Pays de Galles (*i*), que ſon nom étoit Charles Franklin, & qu'il étoit fils d'un Juge de Paix. Il avoit commandé pluſieurs Bâtimens de Briſtol. Dans un voyage aux Indes Occidentales il avoit été pris par le Pyrate *Barthelemy*, & conduit ſur la Côte de Guinée, d'où il avoit trouvé le moyen de s'échaper. Il s'étoit réfugié à Sierra Leona, chez un Prince Négre, nommé *Thome*. Barthelemy avoit employé les menaces pour l'arracher de cet azile; mais le Prince Thome, fidéle à ſes promeſſes, lui avoit fait une réponſe fiére & mépriſante, qui avoit obligé le Pyrate à ſe retirer. Après ſon départ, le Capitaine *Plunket*, Chef du Comptoir Anglois de Sierra Leona, ayant entendu parler de Franklin, & le prenant pour quelque Scélérat de la Troupe du Pyrate, l'avoit fait demander au Prince Thome, dans la ſeule vûe de le condamner au ſupplice, ſuivant la rigueur des loix Angloiſes. Le Prince Négre en avoit averti Franklin, ſans lui cacher qu'il étoit embaraſſé par la crainte de déplaire aux Anglois. Franklin, comprenant qu'il lui ſeroit difficile de prouver ſon innocence, l'avoit conjuré d'attendre l'arrivée de quelque Vaiſſeau de Briſtol, dont il connût le Capitaine. Son malheur avoit touché ſi vivement le Prince, qu'il avoit obtenu le renouvellement de ſa protection avec un redoutable ſerment. [Après quoi il fit dire à Plunket, qu'il étoit pleinement convaincu de l'innocence de l'homme blanc qui s'étoit mis ſous ſa protection; & qu'il ne pouvoit s'empêcher de le ſecourir & de le défendre comme un étranger en détreſſe; d'autant plus qu'il étoit du même pays que le Capitaine, avec lequel il avoit toujours vécu en bonne intelligence.] Cependant, Plunket ne ſe relâchant pas dans ſes inſtances, il avoit ſouhaité pour l'intérêt de la paix, d'être envoyé plus loin dans les terres, & le Prince ne lui avoit pas refuſé cette faveur. Outre le motif de ſa ſûreté, il avoit appris qu'on trouvoit beaucoup d'or dans l'intérieur du Pays, ſur-tout entre douze & treize degrés de latitude, tant du Nord que du Sud, & peut-être juſqu'à l'extrémité méridionale de cette vaſte Région [dont il auroit pû tirer plus de parti qu'un autre, parce qu'il avoit été quelque-tems en apprentiſſage chez un orfévre de Briſtol. L'occaſion de ſatisfaire ſa curioſité étoit très favorable pour lui, puiſqu'il pouvoit facilement entrer dans le pays, ſans donner lieu aux habitans de le prendre pour un eſpion. En effet, ceux des Côtes ont grand ſoin de prévenir ceux de l'intérieur du Pays contre les *Bakkaraus*, ou les *Blancs*, qu'ils diſent n'avoir d'autre but que de les emmener comme eſclaves; & ils font accroire à ceux-ci que le pays eſt déſert & rempli de bêtes féroces, dont ils ſçavent qu'ils ont une grande frayeur; & que d'ailleurs il n'y a point d'or que celui qu'on ramaſſe ſur le bord des Riviéres, au long des Côtes. Leur but, en déguiſant ainſi les choſes, eſt de ſe rendre maîtres de tout le Commerce, & d'empêcher ceux de l'intérieur des terres de traiter avec les étrangers. D'ailleurs ces habitans ſont dans l'idée

Fidélité d'un Prince Négre.

Endroit de la Guinée où l'on trouve beaucoup d'or.

que

(*i*) Ce qui l'avoit fait appeller *Gualego* par les Habitans de S. Jean, mot, qui dans leur langue, ſignifie un *Galois*.

que les *Bakkaraus* ont un Nouveau Monde, infiniment meilleur que l'Ancien, où ils ſe propoſent d'aller demeurer & dans lequel ils envoyent tout ce qu'ils ont de plus précieux, y faiſant faire tout le travail néceſſaire par les Négres qu'ils viennent annuellement chercher en Guinée, qui y doivent travailler ſans relâche & ſans eſpérance d'être rachetés, juſqu'à ce qu'il ſoit mis dans un bon ordre & que les *Bakkaraus* y ſoient établis. Alors, n'ayant plus beſoin de l'Ancien Monde, ils y enverront les Négres pour l'habiter, & ils ne ſeront plus inquiétés par les Blancs, qui n'y reviendront jamais: ils ſoupirent après cet heureux tems. Ils s'imaginent encore que les *Bakkaraus* n'ont d'autre penſée que de les tranſporter de *Guinée* dans ce Nouveau Monde, où ils les livrent au pouvoir de certains *Fittazacs*, ou eſpèce de demi-Dieux, qui ſont chargés du ſoin de le rendre auſſi agréable & auſſi délicieux qu'il eſt poſſible. Ces *Fittazacs*, diſent-ils, ſont ceux qui impoſent les tâches aux Négres, & qui, pour la moindre faute, *fum fum*, ou les battent, ſans miſéricorde. ROBERTS. 1722.

FRANKLIN avoit eu occaſion de s'inſtruire des opinions de ces Habitans, par ſa longue réſidence parmi eux; & il avoit ſi bien ſçû gagner leurs bonnes graces, que] le Prince Thome l'envoya au Roi de Bembolu, accompagné de quatre Gardes & d'un *Bâton d'Etat*, qui lui tenoit lieu d'une Lettre de créance. Son voyage avoit duré ſept jours, & ſur le calcul de ſa marche, il croyoit avoir fait environ cent milles. Il avoit paſſé dans ſa route par pluſieurs Villes, où il avoit été fort bien reçu. Pendant les quatre premiers jours, il n'avoit fait aucune remarque importante: mais il avoit enſuite obſervé que l'or étoit fort commun parmi les Habitans. L'attention que ſes Gardes avoient continuellement ſur lui, l'avoit empêché de prendre des informations. Il apprit d'eux-mêmes qu'ils avoient ordre de lui ôter toutes les occaſions d'acquérir trop de lumières, & de le conduire par les routes les plus déſertes, mais ſur-tout de ne pas lui laiſſer la liberté d'écrire. Le Prince Thome avoit eu ſoin de lui prendre tous ſes papiers, ſous prétexte de les conſerver juſqu'à ſon retour; mais les Négres étant perſuadés que les Blancs ſont autant de *Fittazaers* ou de Sorciers, s'imaginent que le Diable ou quelque Génie, eſt toûjours prêt à leur fournir les commodités dont ils ont beſoin. [Auſſi les Gardes avoient-ils ordre, s'ils lui voyoient quelque papier, ou s'il faiſoit mine d'écrire, de le livrer incontinent au Roi *Aukadingo*, qui étoit, ce ſemble, leur ennemi auſſi-bien que des Blancs, & ſur lequel ſeul les *Fittazaers* ou les Génies des *Bakkaraus* n'avoient aucun pouvoir.] Enfin, il étoit arrivé à la Cour du Roi de Bembolu, où la vûe du Bâton d'Etat l'avoit fait recevoir avec beaucoup de civilité & d'affection. Il y avoit fait l'admiration du Roi & de tout ſon Peuple, qui n'avoient jamais vû d'Européen dans leur Ville.

Franklin eſt envoyé au Roi de Bembolu.

ROBERTS ayant remarqué, pendant le diſcours de Franklin, que les Négres qui étoient autour de lui, l'écoutoient fort attentivement, leur demanda s'ils avoient compris quelque choſe à ſon récit. Ils lui dirent que non, mais qu'ils admiroient que le Seigneur Carolos (ils donnoient ce nom à Franklin) eût trouvé le moyen de lui parler dans une Langue qu'ils n'entendoient pas. Franklin leur apprit alors qu'il étoit du même Pays que Roberts. Une nouvelle ſi ſurprenante fut répandue auſſi-tôt dans toute l'Aſſemblée. Ils venoient tous prier Roberts de la confirmer de ſa propre bouche, parce qu'ils ont

ROBERTS. 1722. ont pour principe de ne pas s'en rapporter au témoignage d'autrui, lorſqu'ils peuvent employer celui de leurs propres ſens.

Roberts veut voir la Ville des Négres. L'IMPATIENCE de Roberts étoit de voir leur Ville. Franklin lui en avoit repréſenté le chemin comme inacceſſible, par la multitude de rochers eſcarpés & pointus qu'il falloit traverſer. Les Négres, qu'il interrogea auſſi, confirmèrent la même choſe, & lui firent une deſcription extravagante de leur Iſle.

[CEPENDANT lorſque *Franklin* voulut un peu la rectifier, ils prirent une pincée de Tabac en fronçant le ſourcil, & l'un d'eux élevant ſa voix dit, qu'il étoit bien ſurpris que *Franklin* prétendit mieux connoître l'Iſle qu'eux qui en avoient parcouru tous les ſentiers, ce dont il n'oſeroit ſe vanter. Il ſe plaignit auſſi de ce qu'il parloit toûjours au Capitaine dans une langue qu'eux n'entendoient point, tandis qu'il pouvoit s'expliquer avec lui dans la leur. Cette querelle, qui ne venoit que de leur jalouſie, n'eut pas de ſuite. Cependant cela n'empêchoit pas l'Auteur de ſouhaiter d'être à la Ville, où le Gouverneur & le Prêtre l'avoient invités. C'eſt auſſi ſurquoi les Négres ne ſe trouvèrent pas d'accord. Roberts les entendit raiſonner entr'eux là-deſſus. L'un diſoit, qu'à la place du Capitaine, il iroit loger chez le Seigneur *Antonio Gomez* plûtôt que chez aucune autre perſonne de l'Iſle, parce que ſa cuiſine étoit mieux fournie que celle du Gouverneur. Il eſt vrai, diſoit un autre, mais perſonne ne mange plus ſouvent de la Viande & du Poiſſon que le Prêtre. J'en conviens, diſoit un troiſième, mais s'il loge chez lui, il demandera au Capitaine juſqu'à ſes Habits; car vous connoiſſez l'homme. Nous ne pouvons rien avoir d'un peu joli qu'il ne nous le demande auſſi-tôt. Les Etrangers, ſur-tout les Anglois, reprenoit un autre, ne ſont pas dans une ſi grande dépendance des Prêtres, & ne les eſtiment pas autant que nous &, ſi je ſuis bien informé, les Portugais eux-mêmes n'en font pas auſſi grand cas; Le pouvoir des Prêtres ſur nous eſt le fruit de nôtre ignorance. En effet, continua-t-il, la choſe ne peut pas être autrement, parce que, quelque chétives que ſoient nos connoiſſances, c'eſt au Prêtre ſeul que nous en ſommes redevables; comme lui doit ce qu'il ſçait au livre d'où les Portugais ont tirés les inſtructions qu'ils lui ont donné, qu'ils lui ont laiſſé en partant, & dont l'Evêque s'eſt ſervi pour donner le pouvoir de pardonner les péchés: Mais ces Etrangers n'ont pas beſoin de recevoir des inſtructions du Prêtre; & tout l'avantage qu'ils retirent de lui, c'eſt d'en obtenir l'abſolution de leur péchés.]

CEPENDANT dans le lieu où Roberts étoit, il ſe voyoit expoſé le matin & le ſoir à périr par la chute des pierres, qui rouloient du ſommet de la montagne. Les Négres lui dirent que ces mouvemens venoient des chévres ſauvages qui ſe retiroient le ſoir ſous les rocs. En effet l'Auteur obſerve que l'Iſle entière, n'eſt qu'un compoſé de montagnes, qui s'élèvent l'une au-deſſus de l'autre, & que le ſommet de l'une étant comme le pied de l'autre, elles forment enſemble une eſpèce de dôme. Lorſqu'il ſe fut déterminé à partir, Domingo voulut lui ſervir de guide, avec la précaution de le lier derrière lui, pour le ſoûtenir dans ſa marche. La première partie du chemin ſe fit aſſez facilement; & l'on s'arrêta pour prendre quelques momens de repos. Mais en avançant plus loin, Roberts s'apperçut bientôt qu'il lui ſeroit fort difficile de continuer. Quelques Négres s'écartant pour chercher une meilleure route, firent tomber une groſſe piéce de roc, qui mit

Difficultés inſurmontables du chemin.

en

en danger tous ceux qui les ſuivoient. Domingo déclara qu'il n'expoſeroit pas le Capitaine Anglois pendant le jour, parce que l'ardeur du Soleil rendoit les rocs moins capables de conſiſtance & les pierres plus faciles à ſe détacher; au lieu que l'humidité de la nuit formoit une eſpèce de ciment qui les arrêtoit. Sur ce raiſonnement, dont Roberts ajoûte qu'il reconnut la vérité par ſon expérience, on ne penſa qu'à retourner au lieu d'où l'on étoit parti. Domingo propoſa de faire venir une Barque pour gagner la Ville par la voye de la mer. Quoique ce deſſein demandât pluſieurs jours, Roberts ſe vit forcé d'y conſentir par les premières atteintes d'une violente fièvre. Tant de chagrins & de fatigues, joint à l'ardeur exceſſive du Soleil qu'il falloit eſſuyer continuellement, avoient épuiſé ſes forces. Il tomba dans une maladie ſi dangereuſe, que pendant plus de ſix ſemaines ſon Matelot & Franklin déſeſpérèrent de ſa vie. Les Négres lui rendirent plus de ſervices & de ſoins qu'il n'auroit pû s'en promettre dans la région la plus polie de l'Europe, & la plus affectionnée aux Anglois. Enfin lorſqu'il fut en état d'entrer dans la Barque, les Négres qui ſe chargèrent de le conduire avec Domingo, prirent au Sud-Oueſt, & trouvèrent toûjours la mer fort calme; au lieu que de l'autre côté le vent ne ceſſe pas de ſe faire ſentir, ſur-tout à meſure que le Soleil s'approche du Méridien. On arriva le ſoir à *Furno*, où Roberts trouva un cheval du Gouverneur, ſur lequel il monta pour ſe rendre à ſa maiſon. Ce n'étoit proprement qu'une cabane. Il y fut reçu fort civilement; mais ayant promis à Domingo de loger chez lui, il ſe rendit enſuite chez le Signor Antonio, Père de ce Négre. On y avoit déja pris ſoin de lui préparer un lit, ſecours précieux, ſi l'on conſidère le Pays & les Habitans. Il étoit compoſé de quatre pieux, enfoncés dans la terre à de juſtes diſtances, & de quatre piéces de bois informes qui les joignoient enſemble, ſans autre lien que des cordes de Bananier. Le fond étoit rempli d'une paillaſſe de cannes, ſur laquelle on avoit mis une grande quantité de feuilles féches de Bananier, couvertes d'une natte; & pour draps, deux piéces d'une étoffe blanche de coton. La courte-pointe étoit auſſi de coton à rayes bleues & blanches.

ROBERTS. 1722.

Il y va par mer.

Maladie qui l'arrête.

Il arrive à Furno & à la Ville.

Deſcription de ſon lit.

ROBERTS paſſa deux mois dans la maiſon du Seigneur Antonio Gomez, ſans pouvoir ſe rétablir. Mais ayant commencé à reprendre ſes forces, il ſe fit un amuſement de la Pêche. Il employoit ſouvent trois ou quatre jours entiers à cet éxercice. Les Négres portoient le bois dont ils avoient beſoin pour allumer du feu & faire cuire le poiſſon. Ils trouvoient du ſel ſur les rocs, où la chaleur du Soleil le formoit naturellement de l'eau de la mer.

Il s'amuſe à la Pêche.

DANS la familiarité où Roberts vivoit avec les Négres, il s'informa quels Vaiſſeaux ils avoient vûs dans leur Iſle depuis quelques années. Il n'en étoit arrivé que deux dans l'eſpace de ſept ans; l'un d'Angleterre, qui avoit acheté des Porcs; l'autre, Portugais, qui tranſportant des Eſclaves de S. Nicolas au Bréſil, avoit relâché à S. Jean pour faire de l'eau, mais s'étoit vû enlever de deſſus ſes ancres par une violente tempête. L'intention de Roberts étoit de paſſer dans l'Iſle de S. Philippe, où il ſçavoit que les Vaiſſeaux abordoient plus ſouvent. Après de longues réfléxions, il prit le parti de raſſembler tous les débris de ſa Felouque, & d'en compoſer une Barque, avec le ſecours des Négres. Il lui donna vingt-cinq pieds de long, ſur dix de largeur, & quatre pieds dix pouces de profondeur. Il la calfata de coton & de mouſſe, avec un enduit de ſuif mêlé de fiente d'âne. Cette compoſition acquit tant de dureté

Il forme une Barque des débris de ſa Felouque.

ROBERTS. 1722.

en ſéchant au Soleil, que non-ſeulement la chaleur n'étoit pas capable de la fondre, mais que l'eau de la mer, ne pouvoit l'endommager. La fiente d'âne la défendoit contre les poiſſons, qui auroient mangé le ſuif ſans ce mélange. D'ailleurs Roberts n'auroit pû ſe procurer aſſez de ſuif pour fournir à tout l'ouvrage; car il obſerve que quarante Chévres ne lui en donnoient pas plus de cinq livres, & qu'une Vache graſſe n'en rendoit pas davantage.

Franklin l'abandonne; ce qui ne l'empêche pas de partir.

LORSQU'IL crut avoir mis ſa Barque en état de ſuporter la Mer, il obtint des Négres une ancre qu'ils avoient pêchée après le départ du Vaiſſeau Portugais, dont on a raconté l'accident. Ils s'approcha ainſi de Furno, d'où il ſe rendit à la Ville, pour y faire ſes derniers adieux: mais il fut fort ſurpris que Franklin, après lui avoir promis conſtamment de s'embarquer avec lui, eut changé tout-d'un-coup de réſolution. Il affecta de paroître ſatisfait de ſes raiſons (*k*), & ſans autre compagnie que ſon Matelot & ſix Négres qui s'étoient offerts à le ſuivre, il partit deux heures avant le jour, avec la marée du matin. Son eſpérance étoit de pouvoir traverſer le Canal avant les vents dont on a parlé, qui ſont ordinairement fort impétueux vers midi. Il gagna le vent au-deſſus de *Villa*, pour tomber à *Fonte de Villa*, qui eſt une Baye ſabloneuſe, mais où il ſe crut obligé d'entrer, parce que le vent commençoit à tourner au Nord. Il eut la patience de ſuivre la Côte juſqu'à la pointe de (*l*) Noſſa Singora, qu'il doubla heureuſement; & s'engageant dans la Baye du même nom, il y mouilla ſur ſix Braſſes. Cette Baye eſt auſſi ſabloneuſe, mais l'eau fort claire, & plus tranquille qu'à Fonte Villa, du moins pendant le vent qui ſouffloit. Cependant Roberts s'y arrêta peu, ſur l'avis de quelques Négres envoyés par Thomé-Santi, qui lui conſeillèrent de gagner une autre petite Baye, nommée *Laghate*, où la mer étoit ſi unie, avec ſi peu de difficulté au rivage, qu'il pourroit s'en approcher & deſcendre à toute heure. Ils s'offrirent à lui ſervir de Guides juſqu'à la Baye. Thomé-Santi commandoit la Cavalerie de l'Iſle. Il avoit reçu ordre du Gouverneur de s'avancer ſur les Dunes juſqu'à Noſſa Singora, pour la ſûreté de la Côte, en attendant qu'on fût informé quel étoit le deſſein de Roberts.

Diverſes Bayes de l'Iſle Saint-Philippe.

Il arrive à celle de Laghate.

[LA Baye de Laghate étoit telle que les Négres l'avoient repréſentée] ✠ Roberts trouva dans l'Iſle de S. Philippe, qui ſe nomme auſſi *Fuogo*, deux Charpentiers Négres qui avoient été élevés au comptoir François du Sénégal, & qui avoient enſuite paſſé cinq ans à Nantes en Bretagne pour ſe perfectionner dans leur profeſſion. Ils lui firent appercevoir tant de défauts dans ſa Barque, qu'il ſe détermina à retourner avec eux dans l'Iſle de S. Jean, où le bois étoit en abondance. Thomé-Santi & quelques autres Paſſagers lui demandèrent la permiſſion de l'accompagner. Il mit à la voile une heure avant la marée, & profitant d'un vent Sud qui dura juſqu'à la pointe de Noſſa Singora, il eut le bonheur d'y arriver avant le reflux. Enſuite ouvrant la pointe, il ne fut pas moins heureux à trouver le vent de commerce qui le fit avancer juſqu'à *Bakavillier* avant la fin du reflux. Mais trouvant enſuite le vent au Nord, il craignit de ne pouvoir gagner Furno avec la marée ſuivante, ce qui lui fit jetter l'ancre à Bakavillier, pour attendre celle d'apres.

Il retourne à Saint-Jean pour reparer ſa Barque.

(*k*) *Angl.* il fut forcé d'aquieſcer aux raiſons qu'il allegua de ſon changement. R. d. E.

(*l*) Nom corrompu, pour Neuſtra Segnora. R. d. T.

Digitized by Google

ROBERTS. 1722.

d'après. Elle le ſervit ſi bien avant la fin de la nuit, qu'étant parti à quatre heures du matin, il arriva vers midi à Furno. Ses Paſſagers lui donnèrent dix robes de coton, qui lui ſervirent à faire une fort bonne voile, & des habits pour lui & pour ſon fidéle Matelot.

Comment il ſe fait une voile & des habits.

IL ſe paſſa deux mois avant que les réparations de ſa Barque fuſſent achevées. Enfin remettant à la voile, avec la réſolution de ſe rendre à S. Jago, il ne laiſſa pas de toucher à S. Philippe, pour y remettre Thomé-Santi & les autres Paſſagers. Il y paſſa trois jours, à prendre de l'eau & des proviſions; après quoi, partant pour S. Jago, il confeſſe que s'il n'employa que dix jours à ce paſſage, il en eut l'obligation à la connoiſſance qu'il avoit du Courant, ſans quoi les difficultés qu'il eut à vaincre ſeroient devenues peut-être inſurmontables. Il chercha la Baye qui s'appelle *Rivero das Bharkas*; mais après y avoir mouillé, le chagrin de n'y voir aucun Vaiſſeau & d'y trouver fort peu de ſel, lui fit prendre le parti de gagner l'Iſle de May. Il s'étoit fait une petite cargaiſon de Courges & de Maïz, dont il eſpéroit tirer beaucoup de profit dans cette Iſle, où il n'ignoroit pas qu'on étoit affligé depuis longtems par la famine. Son expérience lui avoit appris que la meilleure route pour ſe rendre à l'Iſle de May étoit de gagner la pointe Nord de S. Jago. Il leva l'ancre, pour l'aller jetter, à la marée ſuivante, dans la Baye de *Rivero de Pinta*. La marée d'après il gagna *Porto Terrafall*, où il fut obligé d'attendre pendant treize jours un meilleur tems. Enfin faiſiſſant une marée contre le vent, il s'avança juſqu'à *Porto Facienda*. Mais n'ayant pû gagner la pointe du Nord, il vint tomber dans une Baye inconnue, qu'il nomma *Porto Signore Georges*, par des raiſons qui vont être expliquées. L'entrée de cette Baye eſt fermée par quantité de rocs, dont le plus large ne l'étoit pas de plus d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-deſſus de l'eau, & s'étendant à plus d'un mille du rivage: mais, avec beaucoup d'attention & de défiance, il trouva le moyen de paſſer au travers de tant d'écueils. Il ſe trouva dans la Baye comme dans un nid auſſi ſûr qu'agréable, à couvert de tous côtés, & ſans découvrir même la mer, à qui les rocs ſervent comme de rempart. Le fond eſt de ſable mêlé de limon, depuis cinq braſſes juſqu'à trois. Il vit bientôt paroître un Homme fort âgé, ſuivi de quatre Eſclaves armés de lances, qui le pria civilement de deſcendre à terre, & qui lui offrit (*m*) dans l'intervalle un melon d'eau. Il prit lui-même la peine de le couper, avec un air de goût ✠ & de propreté qui ſembloit marquer un homme de diſtinction. Roberts [trouva le melon excellent; mais il] ſentit d'abord peu de penchant à ſuivre l'Etranger, parce qu'il ſe ſouvenoit d'avoir appris que cette partie de S. Jago eſt habitée par des Bandits, qui s'y font une retraite contre les pourſuites de la Juſtice. Cependant il ſçavoit auſſi que cette race de Brigands ſe laiſſe gagner de bonne-foi par les préſens & les témoignages d'amitié (*n*). Cette penſée lui fit prendre la réſolution de deſcendre à terre. Il y fut reçu par le Vieillard avec beaucoup de civilités, & ſans ſe rendre importun par ſa curioſité, il apprit bientôt de lui-même qu'il ſe nommoit *Signore Georges Wharela*; qu'il étoit

Il paſſe à Saint-Jago, d'où il veut gagner l'Iſle de May.

Baye inconnue qu'il nomme Porto Signore Georges.

Rencontre du SeigneurGeorges Wharela.

(*m*) *Angl.* c'eſt Roberts qui offrit le melon d'eau à l'Etranger, & qui le lui jetta de ſa Chaloupe dans la Mer, où il l'envoya chercher par un de ſes Eſclaves. R. d. E.

(*n*) *Angl.* Mais voyant qu'il avoit accepté ſon préſent, ce qui paſſe parmi ces Peuples, pour une marque ou un lien d'amitié, il ſe hazarda d'aller à terre. R. d. E.

ROBERTS. 1722. étoit le Juge du Pays; que toutes les terres qu'on pouvoit découvrir de la Baye lui appartenoient; qu'il avoit des Mines d'argent dans ſon domaine; mais qu'il ignoroit le moyen de les mettre à profit, & que juſqu'alors il n'avoit pas voulu faire venir les Artiſtes de la Ville, dans la crainte que le Roi de Portugal ne ſe ſaiſît de ſes richeſſes [ajoûtant que ce ſeroit, peut-être un moyen de leur faire perdre leurs privilèges, qu'ils avoient conſervés depuis que l'Iſle de *St. Jago* étoit habitée.] Cependant il promit de faire voir à Roberts quelques eſſais de ſes Mines.

Ses Mines d'argent.

Roberts les trouve fauſſes.

IL en fit apporter le lendemain. Mais Roberts, qui avoit trop d'expérience pour être trompé par de fauſſes apparences, ne trouva dans le minéral qu'un morceau de roc feuilleté, avec un mêlange de quelques paillettes blanches qui brilloient au Soleil comme de petits grains de criſtal. [Le Vieillard aſſez ſurpris de ne pas remarquer dans ſes yeux les marques d'admiration auxquelles il s'attendoit, fit emporter triſtement ſes eſſais,] & ne laiſſa pas de lui faire (o) préſent d'un Chevreau gras & de quelques pintes de lait.

LE tems ayant changé pendant la nuit ſuivante, Roberts en profita le lendemain, pour s'avancer juſqu'à *Bighude*, qui eſt la pointe Nord-Eſt de S. Jago. Vers midi, le vent devint Nord-Eſt, & le ſervit ſi heureuſement qu'il eut à trois heures, la vûe de l'Iſle de May, & celle de *Monte Pinoſo*, qui portoit Sud-Eſt quart à l'Eſt. Dès le lendemain il mouilla dans *Porto Engleſe*, que les Habitans de l'Iſle nomment *Tindoſs*: mais n'y trouvant pas de Vaiſſeaux, & la Côte lui paroiſſant inégale, il remit en mer pour gagner *Kalyete*, ou *Paceco*, qui eſt au-deſſus de Kalyete. Il auroit pû s'arrêter à Paceco, s'il n'eut fait réflexion que les mines de ſel en ſont trop éloignées. Ayant pouſſé juſqu'à Kalyete, où il jetta l'ancre, il s'y fit apporter du ſel par les Habitans, qui prirent en échange les denrées qu'il avoit ſur ſa Barque.

Il gagne la pointe de Saint Jago.

Et de-là Kalyete dans l'Iſle de May.

TANDIS qu'on chargeoit le ſel, les Négres dont l'équipage de Roberts étoit compoſé, s'étant imaginé que ſon deſſein étoit de les tranſporter à la Barbade avec cette cargaiſon, l'abandonnèrent ſans lui avoir témoigné leur défiance. Il demeuroit dans le dernier embarras, avec ſon unique Matelot, lorſque deux autres Négres, l'un natif de S. Nicolas, l'autre de S. Antoine, vinrent lui offrir leurs ſervices. Le dernier l'aſſûra qu'il ſe déferoit plus avantageuſement de ſon ſel dans l'Iſle de S. Antoine, & qu'il y pourroit prendre un grand nombre de Tortues, pour les aller vendre enſuite à S. Nicolas où les proviſions étoient encore fort rares. Roberts ſuivit d'autant plus volontiers cette ouverture, que s'il ne pouvoit gagner ces deux Iſles, il étoit ſûr d'avoir ſous le vent celle de S. Jago, où il pourroit toûjours tomber.

Diverſes courſes de Roberts.

IL partit de Kalyete dans cette réſolution; mais le vent ſecondant mal ſon deſſein, il abandonna le projet d'aller à S. Nicolas & à S. Antoine, pour ſe rendre droit à S. Jago, en portant vers la pointe Nord-Eſt de cette Iſle. Il y trouva une belle Baye, d'environ deux lieuës de largeur, au Sud de Bighude, & n'apprenant pas qu'elle eût de nom, il lui donna celui de Porto Sine Nome. Il y jetta l'ancre dans un lieu fort commode; mais le Négre de S. Antoine lui dit que cette ſtation n'étoit pas ſûre, parce que c'étoit la principale

Baye de Bighude.

Porto Sine Nome.

(o) *Angl.* & remerçia Roberts de ſon melon, dont la ſemence lui faiſoit un grand plaiſir, parce que venant de dehors, le fruit ſeroit toûjours une rareté dans l'Iſle; & en échange il lui fit. R. d. E.

cipale habitation des Bandits. A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'il leur vint du rivage une volée de pierres, qui fut ſuivie d'une autre, & qui n'auroit pas reçu d'interruption, ſi Roberts ne s'étoit aviſé de nommer aux Négres qui l'inſultoient du rivage, le Seigneur Georges Wharela, comme un de ſes meilleurs Amis. A ce nom, ils lui promirent la paix & leur amitié. Cependant il ſentit peu d'inclination à demeurer plus longtems près d'eux ; & levant l'ancre dans un tems fort calme, il ſe ſervit de ſes rames pour gagner *Porto Formoſa*, où il prit de l'eau & du bois. ROBERTS. 1722. Porto Formoſa.

ETANT deſcendu lui-même au rivage, il y rencontra le Signor *Antonio Thavar*, un des plus diſtingués du Canton, qui ne marchoit pas ſans être accompagné de huit Eſclaves armés de lances & de piſtolets. Il étoit obligé à cette précaution, par le voiſinage de *Wilhancas* & de *Terrafall*, autres habitations de Bandits; & lorſque Roberts lui eut appris l'accueil qu'il avoit reçu à Porto Sine Nome, il le félicita du bonheur qu'il avoit eu d'échaper à cette dangereuſe race. Thavar étoit un Blanc de race Portugaiſe & d'un caractère ſi obligeant qu'il offrit à Roberts une demie douzaine de ſes Négres pour lui faire ſa proviſion de bois. Le lendemain, il lui envoya un âne chargé de vivres & de fruits. Enfin ſes civilités s'étant ſoûtenues juſqu'au départ, il lui fit préſent, le dernier jour, de ſix fromages [qui tous enſemble peſoient environ une livre & demie,] de quantité de Poiſſon, & d'une calebaſſe remplie de miel, [ou plûtôt de Melaſſe.] Civilités que Roberts reçoit du Signor Thavar.

ROBERTS quitta Porto Formoſa, pour ſuivre la Côte avec un excellent vent juſqu'à Porto Madera. Il y mouilla contre un roc, ſous lequel il étoit fort à couvert; mais le lieu n'étant point habité, & le chemin paroiſſant trés-mauvais juſqu'à la Ville de S. Jago, il ſe remit à ſuivre les Côtes vers *Praya Formoſa*, & de-là juſqu'à *Porto Lobo*, où il reçut une lettre du Commandant Général de toutes les Iſles du Cap-Verd, avec un Homme & un Cheval pour le conduire à la Ville. Ainſi laiſſant ſa Barque à l'ancre, il entreprit le chemin par terre. On ne lui parloit que de vingt milles, mais il en trouva plus de quarante. Porto Madera. Praya Formoſa. Porto Lobo.

LE tems approchoit où l'air devient extrêmement dangereux à S. Jago. Roberts aſſûre qu'à l'exception de *Cachao*, le Continent de Guinée n'a pas de lieu plus mal-ſain que cette Iſle, [pendant les mois de Juin & de Juillet.] D'ailleurs c'eſt la ſaiſon de l'année où l'on y voit arriver le moins de Vaiſſeaux (*p*). Avec ces lumières, il conſervoit toûjours le deſir de gagner quelque Iſle au-deſſus du vent, ſur-tout celle de S. Nicolas, où il y avoit le plus d'apparence de trouver quelque Bâtiment de l'Europe. Auſſi ne s'arrêta-t'il à S. Jago que pour y faire l'échange de ſon ſel & ſe procurer une aſſez bonne cargaiſon de Maïz, de Manioc, de Noix de Cocos, de Plantains & de Bananes. Enſuite ayant remis promptement à la voile, il s'efforça de gagner l'Eſt de l'Iſle, non-ſeulement parce qu'il pouvoit s'avancer de-là plus facilement avec un vent de Sud ou d'Oueſt, mais encore parce que c'eſt le côté de l'Iſle où les Rades ſont les plus ſûres, à la réſerve néanmoins de Kalycte & de S. Martin. S'étant donc avancé juſqu'à la hauteur de *Porto Lobo*, il ſe propoſa d'abord de toucher, s'il étoit poſſible, à Bona-Viſta, Mauvais air de Saint-Jago. Ville de Saint Jago.

(*p*) C'étoit vers la fin de Juin, ou le milieu de Juillet 1724. Car l'Auteur eſt fort négligent à marquer les dattes.

ROBERTS. 1724. Viſta, où le marché eſt excellent pour les proviſions. Mais le Courant du Nord lui fit abandonner cette réſolution, & prendre celle de ſe rendre à Porto Madera; où il attendit le vent pendant huit jours. Enfin le trouvant favorable, il porta droit à l'Iſle de May. Vers la fin du jour, un autre vent le força de mouiller devant Kalyete. Il prit le lendemain vers l'Eſt, en côtoyant par *Paceco*, & *Navia Coverada*, à la vûe de pluſieurs feux que les Habitans allumoient dans l'eſpérance de l'attirer dans leurs Cantons. Mais il étoit réſolu de n'interrompre ſa courſe qu'après avoir paſſé les *Gallons*, qui ſont une longue chaîne de rocs, au Nord-Eſt de l'Iſle. Alors il porta directement vers Bona-Viſta, où il ſeroit bientôt arrivé, s'il n'eut été ſurpris par un calme, ſuivi de vents incertains qui le firent errer pendant trois ſemaines dans le Canal. Il fut forcé de tourner autour de la pointe Sud de l'Iſle, où il eut l'occaſion d'obſerver ce que les Pilotes appellent la rivière, & qui n'eſt qu'une chaîne de roes abîmés & de ſables cachés, entre leſquels la mer paſſe & bat, l'eſpace d'une lieuë & demie avec beaucoup de violence. Cependant il s'y trouve des canaux aſſez profonds pour le paſſage de toutes ſortes de Bâtimens. Roberts en prit un qui n'avoit pas moins de trois ou quatre braſſes d'eau. Mais le battement de la mer eſt ſi effrayant qu'on le croiroit beaucoup plus dangereux. Enfin s'étant approché de Bona-Viſta, il entra dans la Rade Angloiſe, où il trouva une petite Barque Portugaiſe, abandonnée par les Pyrates. Il s'en ſervit pour faciliter ſa cargaiſon de ſel. On étoit alors au milieu du mois d'Août 1724. La ſaiſon étoit devenue ſi pluvieuſe que ce travail lui prit trois ſemaines.

Kalyete. Paceco. Navia Coverada. Rocs nommés les Gallons.

Arrivée d'un Bâtiment de Briſtol à Bona-Viſta.

DANS cet intervalle, il vit arriver un Bâtiment de Briſtol, dont le Capitaine lui témoigna tant d'amitié qu'il n'auroit pas balancé à le ſuivre, s'il n'eut appris de lui-même le véritable deſſein de ſon voyage. Ici Robert, ſans nommer cet Officier, déclare que ſon projet lui parut contraire à ce qu'il nomme la Juſtice univerſelle, & que c'eſt la raiſon qui l'empêche de rapporter ſon nom, comme ce fut celle qui lui ôta la penſée de le ſuivre. Cependant il aſſûre qu'il n'étoit pas queſtion de Pyraterie.

IL fut ſi bien traité par le Capitaine de Briſtol, que malgré toutes ſes précautions, ce changement de régime lui cauſa pluſieurs jours de fièvre. Mais les ſecours qu'il reçut de la même main, le délivrèrent bientôt de ce fâcheux accident; [& en partant, le Capitaine lui laiſſa quelque remédes, & ☞ des proviſions de bouche; comme du pain, du vin, de l'eau de vie, du ſucre, du beurre, des gruaux, de la farine, & en général tout ce qu'il pouvoit s'imaginer lui être néceſſaire.] L'obſcurité où Robert affecte ici de s'envelopper ne l'empêche pas de nous apprendre que le Capitaine avoit à bord, l'Evêque de S. Jago & le Viſiteur Général, avec leur Cortège, qui alloient viſiter toutes les Iſles; après quoi le Viſiteur devoit faire la viſite de toute la Côte de Guinée qui eſt ſous la domination du Roi de Portugal. [Quel ☩ moyen de s'imaginer comment tant d'honnêtes Portugais pouvoient ſe trouver ſur un Bâtiment de Briſtol, ou ce qu'il y avoit de contraire à la Juſtice univerſelle dans la commiſſion qu'un Anglois prenoit de les conduire? A moins que ſon deſſein ne fût peut-être d'abuſer de leur confiance pour les retenir priſonniers, & leur faire acheter leur liberté. Il pouvoit l'avoir communiqué à Roberts, qui, dans ſes principes de Religion & d'honneur, avoit ſans doute refuſé d'y conſentir. Mais cette explication n'eſt qu'une conjecture.

Etranges Paſſagers qu'il avoit à bord.

Conjecture ſur cet événement.

ROBERTS. 1724.

ture. Il falloit d'ailleurs que le Capitaine ne fût pas un Homme ſans mœurs & ſans probité, puiſque] l'Evêque de S. Jago, ſurpris des marques d'affection qu'il donnoit à Roberts, lui ayant demandé s'il étoit ſon Parent; il répondit d'un ton Romain: c'eſt un Chrétien, un Proteſtant, un Homme, & mon Compatriote; quatre titres qui lui donnent droit à mes ſervices & à mon amitié.

ROBERTS partit la nuit ſuivante, pour l'Iſle de S. Nicolas, qui eſt la plus renommée pour le commerce des Anes. Il ſe fait particuliérement aux mois de Novembre & de Décembre, au lieu que celui de Janvier eſt la ſaiſon ordinaire pour la cargaiſon du ſel. En arrivant à S. Nicolas, Roberts chercha la Rade qui ſe nomme *Porto Ghuy*, parce que la mer y eſt plus tranquille que dans celle de Paraghiſi. Il y entra le lendemain, & dans peu de jours il fit l'échange de ſon ſel, meſure pour meſure, contre du Maïz & du bled d'Inde.

Rade de Porto Ghuy.

DE petites pluyes, qui commençoient à tomber par intervalles, lui firent craindre l'arrivée des vents du Sud ou de l'Oueſt, qui étoient les ſeuls qu'il eût à redouter. Mais les Négres l'aſſûrèrent qu'il ne devoit pas s'allarmer, & lui montrant une montagne pointue qui ſe nomme *Monte Iradre*, ils lui apprirent que le brouillard dont elle étoit couverte annonçoit toûjours les vents du Nord auſſi long-tems qu'elle en ſeroit enveloppée. Malgré ces aſſûrances, il s'éleva un orage qui briſa la Barque de Roberts contre les Rochers. Heureuſement il étoit alors à terre avec tous ſes gens.

La Barque de Roberts ſe briſe contre les rocs.

SON unique reſſource conſiſtoit dans quelques lettres de recommandation qu'il avoit obtenues à Bona-Viſta, de l'Evêque de S. Jago & de ſes Prêtres. Il en avoit une de l'Eveque pour deux Religieux de S. Antoine. L'Aumônier de ce Prélat, qui étoit le même Prêtre que le Pyrate Ruſſel avoit pris à Saint-Nicolas, lui en avoit donné une auſſi pour ſon Succeſſeur. Avec ce ſecours il ſe rendit à la Ville, où il fut ſi bien reçu, que le Succeſſeur du Prêtre ayant beſoin de bois pour élargir le Chœur de ſon Egliſe, lui offrit auſſi-tôt dix dollars des débris de ſa Barque. Et, pour s'en aſſûrer la poſſeſſion, il prononça une excommunication publique contre ceux qui en détourneroient un ſeul clou. Roberts ſe trouva plus riche en argent qu'il ne l'avoit été depuis pluſieurs années. Mais il fut attaqué d'une fiévre tierce, qui le rendit fort languiſſant juſqu'à la fin d'Octobre. Les ſecours qu'il reçut du Prêtre & des Habitans contribuèrent beaucoup moins à ſa ſanté, que l'heureuſe nouvelle qu'il reçut enfin de l'arrivée d'un Vaiſſeau Anglois, qui avoit jetté l'ancre à Terrafall. Tandis qu'il cherchoit à ſe procurer un Cheval pour ce voyage, on lui apporta une lettre du Capitaine, dont le nom étoit John Harfoot, qui ſe trouva heureuſement de ſa connoiſſance. Ayant appris des Négres, le nom & les infortunes de Roberts, il s'étoit hâté de lui écrire, pour le preſſer de ſe rendre à bord. Leur joye fut extrême de ſe revoir. Harfoot devoit faire voile à la Barbade. Il tira beaucoup d'avantage des conſeils de Roberts pour faire ſa cargaiſon; & partant enſemble, ils s'arrêtèrent quelques jours à Bona-Viſta. Enſuite ils paſſèrent par l'Iſle de May, d'où ils allèrent jetter l'ancre à Porto Praya dans celle de S. Jago. Ils y trouvèrent un autre Vaiſſeau Anglois, qui revenoit des Côtes de Guinée avec ſa cargaiſon d'Eſclaves, de cire & de dents d'Eléphans pour Liſbonne. Le nom du Capitaine étoit Moyſe Durel, & celui du Vaiſſeau le ☞Merry Thougt, [dont les propriétaires étoient Mr. *Lewen*, Marchand de *Londres*, Mr. *Henri Gibs*, Marchand de *Liſbonne*, & le Capitaine lui même.]

Reſſource qu'il trouve dans ſa diſgrace.

Arrivée d'un Vaiſſeau Anglois commandé par un de ſes amis.

Roberts

ROBERTS. 1724. Il rencontre un autre Vaiſſeau Anglois ſur lequel il part pour l'Europe.

Roberts ne balança point à ſaiſir cette occaſion pour retourner droit en Europe. Il partit le 15 de Novembre avec Durel, en portant au Nord, dans la vûe de ſe rendre à *Porto Cidade*. Mais le Bâtiment commençant à faire eau, on fut obligé de relâcher à Sainte Lucie. Quelques autres diſgraces, qui lui arrivèrent dans ce Port, le mirent en ſi mauvais état, que Roberts conſeilla au Capitaine de tourner vers la Barbade. Il y avoit à bord cent quatre-vingt Eſclaves, un Supercargo Portugais, quelques Officiers de la même Nation, & le Seigneur *Antonio de Barra*, dernier Gouverneur de Cachao. Ce Gentilhomme fit quelques objections contre la Barbade, & repréſenta particulièrement que ce n'étoit qu'une petite Iſle. Roberts lui répondit qu'à la vérité c'étoit une Iſle; mais qu'à la réſerve d'un Roi, d'un Patriarche, d'un Evêque & d'un Homme noble, il n'y avoit rien à Lisbonne qu'on ne pût trouver dans l'Iſle de la Barbade. On ſe détermina enfin à prendre cette route; mais le Capitaine, pour juſtifier ſa conduite, eut ſoin de faire ſigner ſa réſolution par tous les Officiers Portugais. On arriva dans la Baye de Carliſle le 25 Décembre 1724. On y paſſa quelques ſemaines, & remettant à la voile pour Lisbonne, on eut la vûe des Côtes du Portugal au commencement du mois de Mars. Roberts trouva au Port de Lisbonne, Alexandre *Baxter*, Commandant d'un Brigantin, qui lui accorda généreuſement le paſſage juſqu'à Londres, où il arriva ſur la fin de Juin, avec ſon fidèle Matelot.

Il eſt forcé d'aller à la Barbade.

1725. Son arrivée en Portugal & de-là à Londres.

CHAPITRE VI.

Deſcription des Iſles du Cap-Verd.

ROBERTS. En divers tems. INTRODUCTION.

IL ſe trouve aſſez de Voyageurs qui nous ont donné une courte Deſcription de quelque Iſle du Cap-Verd, à laquelle ils ont touché en faiſant voile vers le Sud; mais le Capitaine Roberts eſt le ſeul qui en ait publié la Deſcription générale. Auſſi fera-t'elle le fondement de cet article, en y joignant, ſuivant notre méthode, les Obſervations des autres Ecrivains.

ROBERTS, après avoir donné, dans ſa Première Partie, l'hiſtoire de ſes propres avantures, préſente, dit-il, dans la Seconde, le détail de ſes Remarques ſur la nature, la ſituation, les productions & les uſages des Pays du Cap-Verd. Il diſtingue deux tems de ſa vie, auxquels il rapporte ſes lumières: celui du Commerce qu'il a fait dans ces Iſles; & le dernier tems, où n'ayant guères d'autre qualité que celle de Voyageur, & même d'Habitant, il a pû ſatisfaire encore plus ſoigneuſement ſa curioſité. Aux remarques qu'il a faites de ſes propres yeux, il a joint celles qu'il a pû recueillir du témoignage des Habitans naturels, quand il les a trouvées dignes de ſon attention & de ſa confiance. Car les Peuples de ces Iſles ayant quantité de notions confuſes que leurs Ancêtres ont apportées de Guinée, [jointes à ce que leurs Prêtres leur ont raconté des plus communes Legendes des Saints,] il s'eſt diſpenſé de recueillir toutes ces fables (*a*).

IL

(*a*) Pour ce qui concerne la fidélité de la Narration de l'Auteur, voici ce qu'il nous apprend

ROBERTS. En divers tems.

IL s'eſt attaché particulièrement à tout ce qui concerne le commerce, ſoit pour la nature des productions, ſoit pour la commodité des lieux. [Il regrette ſeulement dans ſa Dédicace, de n'avoir pas eu les connoiſſances néceſſaires pour pénétrer dans la nature des Sels, des Minéraux, &c. qu'il avoit une ſi belle occaſion d'éxaminer. D'ailleurs, ſon deſſein n'étant pas de faire imprimer ſon Voyage, il n'avoit rien écrit que ſur quelques chiffons de papier, faute de livres pour le mettre dans un meilleur ordre.] La Carte qu'il a pris la peine de compoſer appartient proprement à ſon Ouvrage; c'eſt-à-dire qu'elle répond à tous les lieux dont il fait la Deſcription. Il en relève beaucoup l'éxactitude (*b*). En effet, comme on a déja vû dans la Relation de ſon Voyage, qu'il y a peu d'Iſles dont il n'ait ſuivi les Côtes, & qu'il paſſoit continuellement de l'une à l'autre, on conçoit que ſa Carte mérite beaucoup de préférence ſur celles qui ont été publiées par des Voyageurs moins inſtruits, du moins par rapport à la diſtance mutuelle des Iſles, à leur figure & à leur grandeur (*c*). A l'égard du point de leur ſituation, il peut reſter quelque doute; non que Roberts n'ait pris ſoin de marquer la latitude & même la longitude de chaque Iſle à la tête de ſa Deſcription; mais on ne voit pas que ces poſitions ayent été obſervées, à l'exception de celle de Paraghiſi; ou ſi elles l'ont été, on ne ſait pas connoître particulièrement dans quel lieu, ce qui les rend de fort peu d'uſage. On peut ſuppoſer à la vérité qu'elles ont été priſes au milieu de chaque Iſle; mais quand cette ſuppoſition auroit plus de vrai-ſemblance, elle ne pourroit regarder que Mayo & S. Philippe, puiſque les Côtes Septentrionales des Iſles de Sal & de S. Jean, & les Côtes Méridionales de S. Jago, S. Nicolas & S. Antoine, répondent fort bien aux latitudes qui ſont marquées dans la Deſcription. La Carte de Roberts ne paroît pas plus ſûre pour les longitudes; car ſi elles s'accordent avec ſa Deſcription ſur les Côtes Orientales de Sal, de Bona-Viſta, de S. Jago & de S. Philippe, les mêmes Côtes ſont trop à l'Oueſt de quatre minutes pour l'Iſle de May, & trop à l'Oueſt auſſi de vingt minutes pour celle de S. Jean, tandis qu'au contraire celles de S. Nicolas y ſont trop peu de vingt-deux minutes, & celles de S. Antoine trop peu auſſi de cinquante-trois. Il eſt donc certain que les latitudes & les longitudes de Roberts ne ſont point éxactes, ou que ſes Plans ont été gravés avec beaucoup de négligence. On eſt porté à faire tomber le reproche ſur les Graveurs, quand on conſidère que les contrariétés de la Carte & de la Deſcription pouvoient être accordées facilement.

Obſervations ſur la Carte de Roberts, & ſur ſes défauts.

IL faut encore obſerver que, ſi Roberts a marqué ſur les Côtes pluſieurs Places qui ne ſe trouvent pas dans les autres Cartes, en leur reprochant cette omiſſion, il n'a pas laiſſé d'en omettre quelques-unes [dont il parle dans ſa Deſcription,] qui l'expoſent à la même cenſure, telles que *Ribeira Grande* dans l'Iſle

prend lui même, pag. 453. de ſes Voyages: *je puis aſſûrer n'avoir rapporté aucune fauſſeté tant dans ce qui me regarde, que dans ce que j'ai dit des Habitans de ces Iſles.*

(*b*) Voyez pag. 453.

(*c*) La Carte du Capitaine Roberts diffère de la nôtre qui ſe trouve à la pag. 12. du I. Volume, pour la figure & la grandeur de quelques-unes de ces Iſles; mais elles s'accordent pour ce qui regarde leur poſition, excepté celle de *S. Philippe* & de *S. Jean*, ou *Fuego* & *Brava*, qui dans la nôtre giſſent du Nord au Sud, & dans la ſienne de l'Eſt à l'Oueſt. Nous jugeons, par les fréquens tours qu'il a fait entre ces Iſles, que ce doit être leur véritable poſition.

ROBERTS. En divers tems.

l'Iſle de S. Jago, & *S. Domingo Abacou*. Il a négligé auſſi de marquer le lieu de chaque Place par un petit cercle, pour en aſſûrer éxactement la poſition. Enfin il a tracé rarement la courſe de ſon Vaiſſeau; & s'il l'a fait quelquefois, ce n'eſt point avec autant d'éxactitude qu'on devoit l'attendre d'un Voyageur ſi curieux & ſi attentif.

[C'EST dans la vûe de remédier à tous ces défauts, qu'on a compoſé une nouvelle Carte, où l'on s'eſt aidé de la ſienne pour corriger les autres, & des autres auſſi, pour ſuppléer à la ſienne. Mais il eſt échapé de donner le nom de Sainte Lucie à S. Vincent, & celui de S. Vincent à Sainte Lucie; erreur de gravûre, dont il ſuffit que le Lecteur ſoit averti (*d*).]

(*d*) l'Erreur de gravûre, dont parle le Traducteur, ne ſe trouve pas dans cette Nouvelle Carte; mais bien dans celle de la pag. 12. du I. Volume, comme on l'a déja obſervé. R. d. E.

§. I.

Obſervations générales ſur les Iſles du Cap-Verd.

Origine de leur nom.

LES Portugais, en découvrant ces Iſles, leur donnèrent le nom de *las Ilhas de Cabo-Verde*. Le Cap tire le ſien de la verdure perpétuelle dont il eſt couvert; & les Iſles, du Cap vis-à-vis duquel elles ſont ſituées. Cependant elles ſont nommées auſſi par les Portugais *las Ilhas Verdes*, ſoit par ſimple contraction, ſoit par alluſion à l'herbe verte, qu'ils nomment *Sargoſſo*, dont toutes ces Iſles ſont environnées. Elle a beaucoup de reſſemblance avec le creſſon d'eau, & ſon fruit reſſemble à la groſeille. La Mer en eſt couverte depuis le vingtième degré juſqu'au vingt-quatrième. Dans quantité d'endroits elle eſt ſi épaiſſe, qu'elle préſente comme un grand nombre d'Iſles flotantes, qui ſont capables d'arrêter les Vaiſſeaux lorſque le vent n'eſt point aſſez fort pour leur faire ſurmonter cet obſtacle; ſans qu'on puiſſe (*a*) s'imaginer ce qui produit cette verdure dans une partie de l'Ocean, qui eſt à plus de cent cinquante lieuës des Côtes de l'Afrique, & qui n'a pas de fond. Les Hollandois appellent les Iſles du Cap-Verd, Iſles de Sel, parce qu'il s'y en trouve beaucoup.

Herbe dont la Mer eſt couverte.

Nombre des Iſles du Cap-Verd.

ON en compte dix: *Sal*, *Bona-Viſta*, *Mayo*, *S. Jago*, *Fuego*, ou S. Philippe, *Brava*, *S. Nicolas*, *Sainte Lucie*, *S. Vincent* & *S. Antoine*. D'autres en comptent douze, & quelques-uns quatorze; mais ils donnent mal-à-propos le nom d'Iſles à quatre Rocs, dont les deux premiers, qu'on a nommés *Ghuny* & *Carnera*, ſont au Nord de *Brava*; & les deux autres, nommés *Chaor* & *Branca*, à l'Oueſt de S. Nicolas.

Leur poſition.

LES Iſles du Cap-Verd prennent un peu plus de trois degrés du Sud au Nord, avec la même étendue de l'Eſt à l'Oueſt; c'eſt-à-dire qu'elles ſont entre quatorze degrés trente minutes & dix-ſept degrés quarante-cinq minutes de latitude. De même leur longitude, de Ferro, eſt entre quatre & ſept degrés. Sal, Bona-Viſta & Mayo ſont un peu plus à l'Eſt, du Nord au Sud; S. Jago, Fuego & Brava plus au Sud, de l'Eſt à l'Oueſt: S. Nicolas,

(*a*) Voyages de Mandeſlo aux Indes, pag. 271.

las, Sainte Lucie, S. Vincent & S. Antoine plus au Nord-Oueſt, ſur la même ligne, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. Ovington dit qu'elles s'étendent dans la forme d'un croiſſant (*b*), dont le côté convexe eſt tourné vers le Continent d'Afrique. Beckman obſerve qu'elles préſentent une perſpective fort agréable à ceux qui les traverſent à la voile. Mayo, qui eſt la plus proche du Cap-Verd, en eſt éloignée d'environ quatre-vingt-treize (*c*) lieuës, Oueſt quart au Nord. La ſituation de ces Iſles eſt très-favorable pour le rafraîchiſſement (*d*) des Vaiſſeaux qui font le voyage de Guinée ou des Indes Orientales, [& il en va peu dans ces Pays, ſans s'y arrêter. La flotte Portugaiſe du Bréſil n'y manque jamais.]

ROBERTS. En divers tems.

TOUT le monde convient que l'air des Iſles du Cap-Verd eſt d'une chaleur extrême & fort mal-ſain. Sir Richard Hawkins prétend que le climat eſt un des plus pernicieux à la ſanté des hommes, qui ſoit connu dans l'Univers. Il y avoit abordé deux fois, avec le chagrin d'y perdre la moitié de ſes gens par (*e*) des fiévres malignes & par la diſſenterie. Comme il y pleut rarement, la terre y eſt ſi brûlante qu'on n'y ſçauroit poſer le pied dans les lieux où le Soleil fait tomber ſes rayons. Le vent du Nord-Eſt, qui s'y leve un peu avant quatre heures après-midi, apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine dont les effets ſont ſouvent mortels. Auſſi les Habitans ont-ils la précaution de (*f*) ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend juſqu'aux épaules, & le corps d'une robe fourrée, ou doublée de coton. Hawkins obſerve encore que dans ce climat, comme aux Côtes de Guinée & dans tous les Pays chauds, la Lune a beaucoup d'influence ſur le corps humain, & qu'il eſt par conſéquent fort dangereux d'y paſſer (*g*) la nuit à l'air [ou de laiſſer ſeulement une fenêtre ouverte.]

Qualité de l'air & du climat.

Précaution des Habitans.

Influence de la Lune.

BECKMAN (*h*) remarque que dans la plûpart des Iſles du Cap-Verd, le terroir eſt pierreux & ſtérile, ſur-tout dans celles de Sal, de Bona-Viſta & de Mayo. Sal & Mayo ont un grand nombre de Chevaux Sauvages. Outre les Chevaux, Mayo a quantité de Chèvres, & du ſel en ſi grande abondance, qu'on en pourroit charger, dit-on, plus de deux mille Vaiſſeaux. Les autres Iſles ſont beaucoup plus fertiles & produiſent du ris, du maïz, du bled d'Inde, des bananes, des limons, des citrons, des oranges, des grenades, des noix de cocos, des figues & des melons. On y trouve auſſi du coton & des cannes de ſucre; [dont on fait une double récolte.] Les Chèvres y donnent généralement trois au quatre Chevreaux d'une portée, & ſouvent trois fois dans une année. Les vignes y portent auſſi deux fois.

Principales productions des Iſles du Cap-Verd.

DAMPIERRE obſerve que les Oiſeaux & les Bêtes ſont les mêmes dans toutes les Iſles du Cap-Verd; mais que pluſieurs Iſles ſont mieux partagées que les autres, de pâturages & d'autres alimens pour certaines eſpéces d'Animaux. S. Jago par exemple ayant plus de bois & de grains, nourrit un plus grand nombre (*i*) de Volatiles. La principale partie des Beſtiaux conſiſte en Chèvres & en

(*b*) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 40.
(*c*) Voyage à Borneo, pag. 8.
(*d*) Voyage en Afrique & à la Barbade, dans la Collection de Churchill, Volume VI. pag. 188.
(*e*) Avec des tranchées furieuſes.
(*f*) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud, pag. 27.
(*g*) *Ibid.* pag. 28.
(*h*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 9.
(*i*) Voyage autour du Monde Vol. III. pag. 25.

ROBERTS. En divers tems.

en Moutons. Les Bœufs & les Vaches y ſont rares. Mais il s'y trouve un ſi grand nombre d'Anes, que les Vaiſſeaux Anglois en font un commerce (*k*) particulier à la Barbade & dans leurs autres Plantations.

LA richeſſe des Habitans conſiſte dans leurs peaux de Chèvres & dans le ſel de Bona-Viſta, de Mayo & de S. Jago. Barbot rapporte qu'ils préparent excellemment leurs peaux, à la manière du Levant; & Beckman (*l*) aſſûre qu'il n'y en a pas de meilleures au monde dans la méme eſpéce. Dapper dit que la Volaille [comme les poules, les grues, les tourterelles, les coqs-d'Inde, les pintades, les cailles, les flamingos,] multiplie admirablement dans toutes les Iſles. Ce témoignage eſt confirmé par Mandelſlo, qui prétend que les Poules, les Pintades, les Phaiſans (*m*) & les Pigeons y furent apportés par les Portugais. Les Cailles, les Perdrix, les Ramiers & les Poules d'Inde y ſont à fort bon marché; & les Lapins dans une extrême abondance.

Abondance des Tortues.

ON y prend un ſi grand nombre de Tortues, que pluſieurs Vaiſſeaux viennent s'en charger tous les ans, & les ſalent pour les tranſporter aux Colonies de l'Amérique. Ces animaux prennent les tems de pluye pour faire leurs œufs dans le ſable, & les laiſſent éclore au Soleil. C'eſt alors que les Habitans leur donnent la chaſſe, ſans autre embarras que de les tourner ſur le dos avec des pieux, car elles ſont ſi groſſes qu'on n'en auroit pas la force avec les mains. La chair des Tortues n'eſt pas moins en uſage dans les Colonies, que la Morue dans (*n*) tous les Pays de l'Europe.

ATKINS obſerve que les Portugais, établis aux Iſles du Cap-Verd, reçoivent indifféremment tous les Vaiſſeaux qui s'y arrêtent, & leur vendent à fort bon marché des rafraîchiſſemens & des proviſions. Mais S. Jago eſt la principale (*o*) ſource. Barbot nous apprend que les François du Sénégal & de Gorée envoyent prendre leurs proviſions dans cette Iſle, lorſqu'ils reſſentent la diſette dans cette partie de la Nigritie, & qu'ils en tirent des vivres, pour des Eſclaves & d'autres richeſſes. Vers l'an 1593, dans le tems que le Chevalier Hawkins étoit en voyage, ils faiſoient un commerce conſidérable à S. Jago, à Fuego, à Mayo, à Bona-Viſta, à Sal & à Brava, où ils venoient continuellement de Guinée & de Bénin. Ils en tiroient des Eſclaves, du ſucre, du ris, des étoffes de coton, de l'ambre gris, de la civette, des dents d'Eléphans, du ſalpêtre, des pierres de ponce, des éponges, & quelque petite quantité d'or, que les Inſulaires tiroient eux-mêmes (*p*) du Continent.

Commerce des François dans ces Iſles.

Les Anglois y achetent des Anes.

SUIVANT le Capitaine Philips, le principal commerce des Iſles du Cap-Verd en 1693, conſiſtoit dans le ſel de Mayo, que les Vaiſſeaux Anglois venoient charger pour l'Iſle de Terre-Neuve. On y voyoit auſſi pluſieurs Bâtimens de la méme Nation, qui prenoient cette route en allant à leurs Colonies de l'Amérique, pour acheter des Anes & d'autres beſtiaux, dont ils trouvoient (*q*) à ſe défaire avantageuſement à la Barbade. Roberts obſerve qu'on trouve à S. Jago (*r*) une pierre ſingulière dont on verra la Deſcription dans l'article de Mayo.

LE.

(*k*) Ibid. pag. 21.
(*l*) Voyage de Borneo pag. 10.
(*m*) *Angl.* les Paons. R. d. E.
(*n*) Voyez Barbot Deſcription de la Guinée. pag. 539.
(*o*) Voyage d'Atkins en Guinée fait en 1721. pag. 31.
(*p*) Hawkins, *ub. ſup.* pag. 29.
(*q*) Voyage de Philips en Afrique, pag. 188.
(*r*) *Angl.* dans la plûpart de ces Iſles. R. d. E.

Digitized by Google

Le même Auteur raconte que toutes les Iſles du Cap-Verd étoient preſque inhabitées lorſqu'elles furent découvertes par (*s*) les Portugais; mais il ne put apprendre des Habitans, dans quelle année ils virent arriver ces nouveaux Hôtes. Ils ſe ſouvenoient ſeulement d'avoir vû arriver à S. Jago une troupe d'Etrangers qui s'y étoient établis; & qui avoient envoyé diverſes Colonies dans les autres Iſles. Ces Etabliſſemens particuliers s'étoient mal ſoûtenus, parce qu'ayant manqué de vivres, la famine en avoit ruiné pluſieurs. La pluye leur avoit manqué long-tems. A peine ſe ſouvenoit-on, [en 1723,] dans les Iſles de Bona-Viſta, de Mayo, & particulièrement dans l'Iſle de Sal, d'en avoir vû depuis ſix ou ſept ans (*t*). Il n'en étoit tombé du moins que dans les Montagnes, où les Habitans racontent que les nuées ſe raſſemblent, & qu'étant beaucoup plus peſantes, elles ſe fendent, [pour arroſer inutilement des lieux ſtériles & déſerts.] Les Iſles de Sal, de Bona-Viſta & de Mayo, qui ſont fort plates, arrêtent d'autant moins les nuées, qu'elles en ſont continuellement chaſſées par le vent; & c'eſt à cette raiſon qu'on attribue la ſéchereſſe qui régne dans ces trois Iſles.

Roberts. En divers tems.

Manière dont ces Iſles ſe ſont peuplées.

Sal, Sainte Lucie & S. Vincent, trois des plus grandes Iſles du Cap-Verd, n'ont aucun (*v*) Habitant; tandis que les autres ſont aſſez bien peuplées de Négres & de Mulâtres. On en donne une raiſon qui mérite d'être rapportée. Les premiers Portugais, ſur-tout ceux de S. Jago, ſe procuroient des Négres de Guinée pour le travail de leur Colonie; mais comme la plûpart ne menoient pas une vie fort régulière, ils ſe croyoient obligés, en mourant, de donner la liberté à quelques-uns de ces miſérables Eſclaves, pour expier une partie de leurs déréglemens. Après avoir reçu la liberté, la plûpart ne penſoient qu'à s'éloigner de leurs Tyrans, & paſſoient dans les Iſles voiſines, où l'air différant peu de leur climat naturel, ils trouvoient le moyen de s'établir heureuſement. Les Portugais voyant leur proſpérité, y paſſèrent après eux. Mais le commerce du Portugal déclina bientôt dans cette Partie de l'Afrique, lorſque les autres Nations de l'Europe eurent pénétré dans la Guinée & juſqu'aux Indes Orientales. Alors le nombre des Négres, qui n'avoit pas ceſſé de ſe multiplier, devint ſi ſupérieur à celui des Blancs, que ceux-ci pour éviter la honte de la ſoûmiſſion, ſe retirèrent à S. Jago ou en Portugal. Ceux qui reſtèrent diſperſés parmi les Négres, n'eurent plus d'autre reſſource que de ſe joindre à eux par des mariages, qui produiſirent (*x*) cette race couleur de cuivre dont toutes les Iſles ſe trouvent peuplées. Le Roi de Portugal obſervant ce qui s'étoit paſſé dans l'eſpace de pluſieurs années, donna la plûpart des Iſles du Cap-Verd aux Seigneurs de ſa Cour, & ne ſe réſerva que celle de S. Jago, à laquelle il a joint dans ces derniers tems, Saint Philippe. Cependant le Gouverneur de S. Jago prend le titre de Gouverneur général de toutes les Iſles du Cap-Verd, & de la Côte de Guinée depuis la Rivière du Sénégal juſqu'à Sierra Leona. Les Seigneurs particuliers peuplèrent leurs Iſles, de Vaches, de Chèvres & d'autres Beſtiaux. Ils les gouvernoient d'abord

Teſtament des Portugais.

Origine d'une ſorte de Négres.

(*s*) Voyez ci-deſſus les circonſtances de leur découverte dans la Relation de Cada Moſto. Ovington dit (pag. 38.) qu'en 1689. il y avoit encore dix Iſles ſans Habitans; mais c'eſt une erreur groſſière.

(*t*) *Angl.* ſeize ou dix-ſept. R. d. E.

(*v*) Dampierre Vol. I. pag. 70. & Beckman pag. 8. diſent que les premiers Habitans furent des Portugais bannis.

(*x*) Voyages de Roberts, pag. 387. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems. Gouvernement des Iſles du Cap-Verd.

d'abord par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort médiocre, puiſque non-ſeulement le pouvoir de vie & de mort, mais les autres punitions corporelles, appartenoient au Gouverneur de S. Jago. Dans ces derniers tems, on a établi pour toutes les Iſles, un Officier nommé *Ovidor*, qui eſt revêtu de la Juriſdiction civile, & même de l'inſpection & du ménagement des revenus de la Couronne; de ſorte qu'il ne reſte (y) au Gouverneur général que l'adminiſtration militaire.

Leurs Fortifications & leur revenu.

LE Port de S. Jago eſt comme la Douäne Portugaiſe pour tous les Vaiſſeaux de cette Nation, qui commercent dans les Parties de la Guinée dépendantes du Portugal. Mais les revenus que la Couronne tire des Iſles du Cap-Verd ne ſont pas conſidérables. A la vérité, il lui en coûte peu pour la garde de ces Iſles, car il n'y a pas d'autres Fortifications qu'à S. Jago & à S. Philippe. Encore les Ouvrages ſont-ils d'une foible défenſe, excepté ceux de la Ville même de S. Jago, qui ont été conſtruits par les Eſpagnols tandis que le Portugal étoit ſous leur domination. Auſſi les Iſles du Cap-Verd ne ſont-elles défendues (z) que par leur propre Milice, ſans le ſecours d'aucunes Troupes du Roi. Il faut obſerver que les Habitans de S. Jago & de S. Philippe étant Vaſſaux immédiats de la Couronne, ſont ſur un meilleur pied que ceux des autres Iſles, qui changent ſouvent de Propriétaires & de Maîtres, [ſelon qu'il plaît au Roi.]

ROBERTS dit qu'il pourroit s'étendre fort au long ſur les Manufactures de coton (a) des Iſles du Cap-Verd, & prouver que les Vaiſſeaux Anglois pourroient s'y fournir à beaucoup meilleur compte qu'en Angleterre, des étoffes qui ſervent au commerce des Eſclaves en Guinée; mais qu'il n'oſeroit décider en général, ſi ce ſeroit à l'avantage de l'Angleterre. Il pourroit, dit-il, s'étendre auſſi ſur le nitre que pluſieurs de ces Iſles produiſent; mais il croit s'être aſſez expliqué ſur un point qui étoit preſqu'inconnu en Europe avant ce qu'il en a publié. A la vérité, continue-t'il, on avoit tranſporté en Portugal, quelques années auparavant, une quantité conſidérable de nitre tiré de l'Iſle de S. Vincent; & ce commerce avoit été abandonné, ſur ce qu'on croyoit avoir découvert que la plus grande partie étoit de la nature du ſel marin. Il avoue même qu'en ayant fait l'expérience, il avoit trouvé qu'il s'allumoit difficilement, qu'il ne s'en diſſipoit pas un huitième, & que le reſte demeuroit fixe comme le ſel de mer. Mais il aſſûre que dans la même Iſle, il en a trouvé d'autre, dont il ne reſte pas la moitié après l'inflammation, & quelquefois même, pas un quart. Dans l'Iſle de S. Jean, il eſt ſi volatile & ſi inflammable qu'il s'évapore entièrement, à l'exception de celui qu'on ramaſſe prés de la Mer. Roberts laiſſe aux Curieux à trouver la raiſon de cette différence.

Obſervation ſur le nitre des Iſles du Cap-Verd.

Obſervations ſur les Marées.

IL obſerve que la Mer, autour des Iſles du Cap-Verd, a régulièrement ſon flux & ſon reflux dans l'eſpace de ſix heures & quelques minutes; que les mortes-marées ont auſſi leur cours régulier, excepté lorſqu'il eſt troublé par les vents incertains, qui ſont ici plus fréquens que dans tous les autres lieux du monde. Mais quelque tranquille que le tems puiſſe être, la Mer y eſt toûjours plus agitée dans les Bayes vers les pleines Lunes & dans leurs changemens,

(y) Voyages de Roberts, pag. 388.
(z) *Ibid.* pag. 388.
(a) Voyez ſes Voyages, pag. 453.

changemens, que pendant les Quartiers. L'Auteur a remarqué que, tandis qu'un gros vent ſoulevoit beaucoup la mer dans le Canal qui ſépare S. Philippe & S. Jean, elle étoit fort douce à Furno, qui eſt une Baye de la dernière de ces deux Iſles. Au contraire, vers la pleine Lune ou dans le changement, lorſqu'il régnoit depuis trois ou quatre jours un calme profond dans le Canal & que la mer y étoit auſſi tranquille que la Tamiſe, elle s'élevoit ſi impétueuſement au rivage, qu'à Furno même on ne pouvoit entrer dans une petite Barque ſans s'expoſer à ſe voir couvert d'eau. ROBERTS. En divers tems.

LE courant de la Marée eſt au Nord-Eſt, & le reflux au Sud-Oueſt, à moins qu'il ne ſoit détourné par les pointes de quelques Iſles ou par la forme irrégulière des Côtes. Le flux & le reflux ſont également réguliers entre S. Jago & S. Philippe. Ils ſont plus violens entre S. Philippe & S. Jean, comme entre S. Jean & les petites Iſles qui ſont au Nord. Mais les plus impétueuſes marées ſont entre S. Nicolas & S. Antoine, ſur-tout dans l'étroit Canal qui ſépare Sainte Lucie de S. Vincent. Roberts compare leur vîteſſe à celle des marées de la Tamiſe (*b*). Autres obſervations.

IL ajoûte à la variété des vents & aux pointes des Iſles, une troiſième cauſe, qui altére le cours naturel des marées; c'eſt la force des Courans, dont il n'entreprend pas néanmoins de déterminer la qualité ni le nombre. Ce qu'il a pû découvrir de leur qualité, c'eſt qu'un peu avant la ſaiſon des pluyes, qui eſt au mois de Juin, de Juillet, d'Août & quelque partie de Septembre, les Courans ſont au Nord-Eſt; & qu'alors, à quelque diſtance des Iſles, le flux commence à s'avancer vers les Canaux, & s'y engage avec une impétuoſité fort ſupérieure à celle du reflux. Au contraire, lorſque les Courans portent au Sud-Oueſt, ce qui arrive ordinairement vers la fin des pluyes, & quelque tems après, le reflux eſt plus violent que le flux. Courans périodiques.

CES Courans dépendent des ſaiſons, qui ne reviennent pas toûjours dans les mêmes tems de l'année, quoique la différence ne ſoit pas fort grande. On attend la pluye avec les vents du Sud vers la fin de Juin; cependant on ne les a quelquefois qu'au mois de Juillet, ou même vers le milieu du mois d'Août. Le mois de Septembre amene généralement, mais avec beaucoup de variété, des vents impétueux d'Eſt, de Sud-Eſt & de Sud-Sud-Eſt; accompagnés de pluyes. Au mois d'Octobre, ce ſont des vents de Sud-Sud-Oueſt & de Sud-Oueſt. Vers la fin du même mois, ce ſont ceux d'Oueſt-Nord-Oueſt, & de Nord-Oueſt, avec des tonnerres, des éclairs, de groſſes pluyes, & quelquefois des ouragans d'une grande violence, mais qui durent peu. Dans l'intervalle de ces pluyes, & dans le tems qui les précéde, l'air eſt ſerain, & les vents doux & variables; mais c'eſt encore une propriété de cette ſaiſon, qu'un petit vent du Sud ſouleve plus la Mer qu'un vent impétueux du Nord. Au mois de Novembre, s'il tombe un peu de pluye, elle eſt généralement ſuivie d'un vent frais du Nord, qui devient quelquefois fort violent; mais une groſſe pluye l'abbat auſſi-tôt & rend la Mer fort unie. Différence des Saiſons & des Vents.

APRÈS la ſaiſon des pluyes, il eſt fort ordinaire que le tems ſe tourne aux brumes, ſur-tout pendant le jour; & ſi les pluyes ceſſent dès le commencement de Novembre, cette diſpoſition de l'air commence alors & dure ſouvent juſqu'à

(*b*) Voyez ſes Voyages, pag. 454. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems. qu'à la fin de Janvier. Dans tout cet intervalle, les vents ſont impétueux, Nord, Nord-Nord-Eſt & Nord-Eſt quart Nord. Mais au mois de Février, de Mars & d'Avril, ils ſont aſſez conſtamment Nord-Eſt quart Nord; &, delà juſqu'au tems des pluyes, preſque toûjours Eſt. A meſure qu'ils deviennent plus Eſt, ils vont en s'affoibliſſant.

Vents Travado & Turnado. LORSQUE le vent qui amène la pluye ſouffle, ſuivant la ſaiſon, il dure peu s'il eſt ſubit & violent; & les Portugais l'appellent alors *Travado*. Lorſqu'avec beaucoup de violence il eſt accompagné de tonnerre & d'éclairs, ils le nomment *Turnado*.

§. II.

Iſles de Sal & de (a) Bona-Viſta.

Poſition de l'Iſle Sal. ROBERTS place l'Iſle de Sal à dix-ſept degrés de latitude du Nord, & cinq degrés (*b*) dix-huit minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. Elle n'a ni rocs, ni bancs de ſable qui en rendent l'approche difficile. Cependant l'ancrage n'y eſt pas commode dans la ſaiſon des pluyes. La meilleure Rade eſt celle qui eſt devant la Ville de Palmera. Elle a l'apparence de deux Bayes, qui ſont ſéparées au milieu par une pointe de Rochers.

Rade de Palmera. LA ſituation de cette Rade eſt au côté Occidental de l'Iſle. On la reconnoît facilement à trois Palmiers, dont elle tire ſon nom, & qu'on a conſervés d'autant plus ſoigneuſement, qu'outre l'avantage de ſervir de marque aux Vaiſſeaux, ils ſont ſeuls de leur eſpéce dans toute l'étendue de l'Iſle. Un mille au Sud de la Rade, on voit une petite Iſle, ſi couverte de fiente d'Oiſeaux qu'elle paroît blanche comme de la neige. Pour entrer dans la Rade, il faut avoir les trois Palmiers [à l'Eſt quart] au Nord, & s'avancer juſques au Sud-Oueſt de la petite Iſle. Avec un petit Bâtiment, on peut entrer dans celle des deux Bayes qui eſt au Nord, ſûr d'y pouvoir mouiller par-tout ſur trois braſſes ou trois braſſes & demie. Quand on eſt vers *Rabadijunk*, l'autre Baye paroît fort belle, quoique le fond en ſoit fort mauvais: mais après avoir paſſé la pointe de *Morderea*, on peut jetter l'ancre dans toutes les parties de la Baye, qui porte ce nom, & trouver un bon fond ſur toute ſorte de profondeur. L'Iſle a pluſieurs autres Bayes, où les petits Vaiſſeaux peuvent mouiller; mais (*c*) celles-ci ſont les principales.

Iſle voiſine. Rabadijunk. Morderea.

Cinq montagnes. DE cinq montagnes qu'on compte dans l'Iſle de Sal, les plus hautes ſont celle du Nord & celle de l'Eſt, qui préſentent la forme de deux pains de ſucre. Sal étoit autrefois bien fournie de Chèvres, de Vaches & d'Anes; mais vers l'an 1705, peu d'années avant que Roberts y abordât, le défaut de pluye la fit abandonner par tous les Habitans, à l'exception d'un Vieillard qui réſolut

(*a*) De Buena Viſta, *ou* Bona Viſta; les gens de mer ont fait par corruption *Boa-Viſta*. R. d. T.

(*b*) Suivant notre Carte elle eſt à cinq degrés trente minutes du Cap-Verd; de ſorte que la différence eſt ici d'environ douze minutes. Dampierre prétend (Vol. I. pag. 70.) qu'elle eſt à ſeize degrés de latitude du Nord, & dix-neuf degrés trente-trois minutes de longitude Oueſt du Lézard; ce qui fait environ trois degrés huit minutes plus que Roberts. Il ajoûte qu'elle s'étend du Nord au Sud d'environ huit ou neuf lieuës, & qu'elle n'a pas plus de deux lieuës de largeur.

(*c*) Voyage de Dampierre Tom. I. pag. 390.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

ſolut d'y mourir ; ce qui arriva affectivement la même année. La ſéchereſſe avoit été ſi exceſſive, que la plus grande partie des Beſtiaux périrent de ſoif & de faim. Cependant il tomba un peu de pluye, qui rétablit inſenſiblement ce qui étoit reſté, juſqu'à ce qu'un bizarre événement acheva, deux ou trois ans après, de l'extirper entièrement. Un Bâtiment François, arrivé à Sal pour la pêche des Tortues, fut contraint par le mauvais tems, d'y laiſſer une trentaine de Négres, qu'il avoit apportés de Saint Antoine pour ce travail. Ces malheureux, ne trouvant aucun autre aliment, vêcurent de Chèvres ſauvages, & ne laiſſèrent qu'un vieux Bouc, qu'ils ne purent prendre dans les montagnes. Ils tuérent auſſi preſque toutes les Vaches ; de ſorte qu'à la fin ils furent réduits à manger les Anes.

ENVIRON ſix (*d*) mois après, un Vaiſſeau Anglois faiſant voile à l'Iſle de May, pour y charger du ſel, apperçut de la fumée qui s'élevoit de l'Iſle de Sal. Comme il n'ignoroit pas qu'elle étoit déſerte, il ſe figura que ce devoit être l'équipage de quelque Vaiſſeau, qui s'étoit briſé contre cette Iſle. Il y envoya ſa Chaloupe ; & la compaſſion lui fit recevoir à bord les trente Négres, qu'il remit à terre dans l'Iſle de Saint Antoine. Roberts apprit cet incident d'un des Négres qui avoient eu part à l'avanture.

Beſtiaux qui y ſont reſtés.

LES Négres de Saint Nicolas qui accompagnèrent Roberts en 1722, lui dirent qu'il y avoit alors dans l'Iſle de Sal neuf Vaches ou Taureaux, avec le ſeul Bouc dont on a parlé ; mais que le nombre des Anes y étoit encore fort grand, quoique beaucoup moindre qu'avant la ſéchereſſe. [Ils faiſoient ce récit, ſur le témoignage de leurs propres yeux.]

[DANS le tems que Roberts étoit dans ces Iſles, les habitans de Sal n'avoient d'autres Végétaux à manger, qu'une plante qui avoit été ſemée peu d'années auparavant à *Palmera*, & qui y réuſſiſſoit fort bien. On la ſème en Octobre & en Novembre, & elle ne pouſſe qu'au printems. Elle s'attache alors aux Cotoniers (*e*), qui ſe trouvent à portée, comme le Houblon fait en Angleterre aux perches qui lui ſervent d'appui. Cette plante eſt bonne à manger au mois d'Août (*f*).]

Uſage du coton.

LE coton qui croît aux Iſles du Cap-Verd, n'y a jamais été d'un grand uſage. Cependant les Habitans de quelques Iſles s'en ſervent pour garnir leurs lits ; [ou s'ils en font des robes, c'eſt pour s'en ſervir fort rarement.] L'Auteur obſerve que c'eſt le meilleur amadoux qu'il y ait au monde. Le bois de cet arbriſſeau jette une flamme éclatante, mais ne dure pas long-tems au feu ; & lorſqu'il eſt bien ſec, il s'enflame par le ſeul frottement (*g*).

LES dates de l'Iſle de Sal ſont auſſi bonnes que dans aucun autre Canton de l'Afrique. Mais des trois Palmiers dont on a parlé, il n'y en a qu'un qui porte du fruit.

Eau qui ſe trouve dans l'Iſle.

LA Vallée de Palmera eſt arroſée par un ruiſſeau qui ſe forme dans la ſaiſon des pluyes & qui continue de couler un mois après qu'elles ſont paſſées. Mais il ſe ſéche alors, & l'Iſle ſe trouve abſolument ſans eau fraîche. Cependant on a remarqué qu'en creuſant la terre un peu au-deſſus du Palmier qui porte du fruit, on peut encore s'en procurer juſqu'à Noël (*b*).

[IL

(*d*) *Angl.* environ ſeize mois. R. d. E.
(*e*) On en trouvera la deſcription dans ce que le Capitaine Dampierre a jugé-à-propos de dire de l'Iſle de *Mayo*.
(*f*) Voyez les Voyages de Roberts pag. 391.
(*g*) Ibid. pag. 392. 429.
(*b*) Ibid.

ROBERTS. En divers tems.

[IL y a en abondance des Crabes de terre & des Tortues, comme dans les Indes Occidentales.] Entre pluſieurs ſortes de Poiſſons qui abondent ſur les Côtes, il y en a un que les Négres appellent *Mear*, de la grandeur d'une Morue, mais plus épais, qui prend le ſel comme la Morue. Roberts eſt perſuadé qu'un Vaiſſeau pourroit en faire plûtôt ſa cargaiſon qu'on ne la fait de Morue dans l'Iſle de Terre-Neuve, & qu'elle ſe vendroit auſſi-bien, ſurtout à Ténérife. Le ſel étant ſi près, l'opération en ſeroit plus prompte, & ſe feroit à moins de frais; d'autant plus que les Négres de Saint Antoine & de Saint Nicolas ſont d'une adreſſe extrême pour la pêche & la ſalaiſon (*i*).

Poiſſon nommé Mear. Uſage qu'on en pourroit faire.

Ambre gris.

ON trouve plus ſouvent de l'ambre gris dans l'Iſle de Sal que dans toutes les autres Iſles. Mais les Chats ſauvages, & les Tortues vertes (*k*) en dévorent la plus grande partie. Dampierre raconte que pendant le ſéjour qu'il y fit en 1683, un certain Coppinger acheta une piéce de faux ambre-gris, couleur de fiente de Pigeon (*l*), mais ſans aucune odeur. Un Marchand de Briſtol, nommé Read, dit à Roberts qu'il en avoit trouvé une piéce à Fuego, qui ſurnageoit près de ſon Vaiſſeau, & qui étoit de véritable ambre gris [ſon Maître avoit fait ſa fortune par ce moyen.]

On le contrefait. Lieux où il ſe trouve.

L'AUTEUR remarque qu'il s'en trouve à Nicobar & dans le Golphe de la Floride, mais que les Habitans ont l'art de le contrefaire, & que cette fraude en impoſe quelquefois aux Marchands. Il ajoûte qu'un Négotiant nommé Hill, homme d'honneur, lui en montra un morceau, d'une beaucoup plus grande piéce, qui avoit été trouvée dans la Baye de Honduras. Elle étoit de couleur foncée, tirant ſur le noir, de la dureté du fromage tendre & d'une odeur fort agréable. Roberts, qui avoit beaucoup voyagé, aſſûre qu'à la réſerve des Bermudes, des Iſles de Bahama, & de cette Côte d'Afrique, avec les Iſles qui ſont entre Mozambique & la Mer Rouge, il n'a jamais pû (*m*) vérifier qu'on ait trouvé de l'ambre gris dans d'autres lieux.

Différentes obſervations ſur l'Iſle de Sal.

DAPPER dit que l'Iſle de Sal eſt preſqu'entiérement couverte de pierres, & qu'elle n'a ni arbres ni plantes, enfin qu'elle ne produit que des Chèvres, dont on tue tous les ans un grand nombre pour en prendre ſeulement la peau. Le Capitaine Cawley, qui étoit à Sal en 1683, n'y trouva pas de fruits ni d'eau douce; mais (*n*) il y vit quantité de Poiſſon & quelques Chévres fort petites. L'Iſle n'avoit alors que cinq Habitans; le Gouverneur, un Mulâtre, deux Capitaines, un Lieutenant, & un Valet pour les ſervir. Ils étoient tous Négres; mais ils vouloient être appellés Portugais, & c'étoit les choquer que de leur donner un (*o*) autre nom. Seize ans après, le Capitaine Dampierre ne trouva que cinq ou ſix Hommes dans l'iſle, avec un Gouverneur fort pauvre, qui lui fit un préſent de trois ou quatre Chèvres maîgres, en l'aſſûrant que c'étoient les meilleures du Pays. Dampierre lui donna par reconnoiſſance un habit complet; car il eut pitié de lui en voir un fort déchiré, avec un chapeau qui ne valoit pas un ſol. Il acheta de lui vingt boiſſeaux de ſel

(*i*) Ibid. pag. 392.
(*k*) Ibid. pag. 20.
(*l*) *Angl.* de fiente de Brebis. R. d. E.
(*m*) Dampierre, Vol. I. pag. 72.
(*n*) Voyage de Cawley dans les Voyages de Dampierre, Vol. IV. pag. 4.
(*o*) Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient noirs, mais ils ſe vantent que leur ſang eſt mêlé de celui des Portugais.

ſel pour quelques autres vieux habits; & voulant le combler de joye, il lui (*p*) donna un peu de plomb & de poudre à tirer. ROBERTS. En divers tems.

EN 1689, Le Guat vit dans l'Iſle de Sal un Cheval ſauvage de couleur baye, d'une belle taille. Il y vit auſſi un Chat ſauvage, ou un Renard, avec un grand nombre d'Ancs & de Chèvres: mais la chair de Chèvre ne flatta pas beaucoup (*q*) ſon palais. Le même Auteur obſerve qu'une multitude d'Oiſeaux de mer vint ſe percher ſur ſes mâts ou ſe repoſer ſur ſes ponts, & qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main; mais que leur chair faiſoit un fort mauvais aliment. Dans l'Iſle il n'apperçut pas d'autres volatiles que des Moineaux, encore les trouva-t'il moins (*r*) gros qu'en France. Il ajoûte qu'il avoit apporté des Canaries, une Hirondelle qu'il laiſſoit ſortir de ſa cage tous les matins, & qui revenoit fidellement le ſoir; mais qu'elle fut tuée par accident. Le rivage, continue-t'il, eſt couvert de Tortues, ſur-tout dans la ſaiſon de leur ponte. Il en prit deux, dont chacune ne peſoit pas moins de cinq-cens livres. ☩ [Elles avoient l'écaille d'une beauté admirable.] [Le Guat admira auſſi pluſieurs (*s*) Coquillages très beaux, qu'il vit ſur le rivage.] ☞ Hirondelle privée.

DAMPIERRE, qui étoit à Sal en 1699, obſerve que l'Iſle eſt fort ſtérile. On n'y voit pas un arbre, à l'exception de quelques ronces qui ſe préſentent du côté de la Mer. Quoiqu'il n'y eut pas d'herbe, il y vit quelques miſérables Chèvres, qui trouvent leur nourriture. Mais il (*t*) ne put découvrir aucun autre animal, [quoiqu'il jugeât qu'il devoit y avoir quelques oiſeaux ſauvages.] ☞

LE Guat remarque, avec Roberts, que la nature y forme elle-même le ſel, dans les fentes des rocs, ſans autre ſecours que la chaleur (*v*) du Soleil. Cawley rend témoignage que de ſon tems, les Vaiſſeaux Anglois y venoient ſouvent charger du ſel pour les Indes Occidentales, & que les ſalines (*x*) y avoient alors environ deux milles de longueur. Dapper dit que vers la pointe Sud-Eſt, près d'une Côte ſabloneuſe, on comptoit de ſon tems ſoixante-douze mines de ſel (*y*).

ON ne doit pas oublier dans la Deſcription de l'Iſle de Sal, les Oiſeaux que les Portugais ont nommés *Flamingos*, & la forme de leurs nids, d'après le Capitaine Dampierre qui avoit vû pluſieurs de ces animaux. Ils ont à peu près la figure du Héron; mais ils ſont plus (*z*) gros, & de couleur rougeâtre. Ils ſe raſſemblent en grand nombre, & leur habitation ordinaire eſt dans les lieux bourbeux où il y a peu d'eau. C'eſt-là qu'ils bâtiſſent leurs nids, en ramaſſant la boue, qu'ils élèvent d'un pied & demi au-deſſus de l'humidité. Le pied en eſt aſſez large; mais ils vont en diminuant juſqu'au ſommet, où la nature apprend aux Flamingos à creuſer un trou dans lequel ils dépoſent leurs œufs. Comme ils ont la jambe fort longue, ils les couvent en tenant le pied Oiſeaux nommés Flamingos; leur forme, leurs nids & leurs propriétés.

(*p*) Dampierre, Vol. I. pag. 70.
(*q*) Voyage de Le Guat aux Indes Orientales, pag. 11.
(*r*) *Ibid.* pag. 13. & 18.
(*s*) *Ibid.* pag. 13.
(*t*) Dampierre, Vol. I. pag. 70.
(*v*) Le Guat, *ubi ſup.* pag. 13.
(*x*) Cawley & Dampierre diſent ici la même choſe. Ce dernier dit que l'Iſle eſt pleine de marais ſalans. Vol. I. pag. 7. & Vol. IV. pag. 4.
(*y*) *Angl.* ſoixante-douze Marais Salans. R. d. E.
(*z*) Mandelſlo dit que ces oiſeaux ont le corps blanc & les ailes d'un rouge preſque de feu, & qu'ils ſont de la groſſeur des Cygnes. Voyez ſes Voyages, pag. 271. d'autres diſent qu'ils ſont gros comme une Oye.

ROBERTS. En divers tems.

pied ſur la terre & le croupion ſur le nid. Ils ne ſont jamais plus de deux œufs ; mais il eſt rare qu'ils en faſſent moins. Les petits ne commencent à voler que lorſqu'ils ont acquis preſque toute leur groſſeur. En récompenſe, ils courent avec une vîteſſe ſingulière. Cependant l'Auteur en prit quelques-uns ; & n'ayant pas manqué de faire l'eſſai de leur chair, il la trouva d'un fort bon goût, quoique maîgre & fort noire. Ils ont la langue fort groſſe, & vers la racine un peloton de graiſſe qui fait un excellent morceau. Un plat de langues de Flamingos ſeroit, ſuivant Dampierre, un mets digne de la table des Rois. La couleur des petits eſt d'abord un gris clair, qui s'obſcurcit à meſure que leurs aîles croiſſent : mais il leur faut dix ou onze mois pour arriver à la perfection de leur couleur & de leur taille. Ces Oiſeaux ſe laiſſent approcher difficilement. Dampierre & deux autres Chaſſeurs, s'étant placés le ſoir près du lieu de leur retraite, les ſurprirent avec tant de bonheur, qu'ils en tuèrent quatorze de leurs trois coups. Ils ſe tiennent ordinairement ſur leurs jambes, l'un contre l'autre, ſur une ſeule ligne, excepté lorſqu'ils mangent. Dans cette ſituation, il n'y a perſonne, qui, à la diſtance d'un demi-mille, ne les prît pour un mur de brique (*a*), parce qu'ils en ont éxactement la couleur.

Deſcription de l'Iſle de Bona-Viſta.

II. L'ISLE de *Buena-Viſta*, *Bona-Viſta*, *Boa-Viſta*, ou *Bona-Viſt*, a reçu ce nom des Portugais, parce qu'elle eſt la première des Iſles du Cap-Verd (*b*) qu'ils ayent découverte. Elle eſt à ſeize degrés dix minutes de latitude du Nord, & cinq degrés quatorze minutes de longitude, Oueſt du Cap. Sa longueur (*c*) du Sud-Eſt au Nord-Oueſt eſt de huit lieuës ; & ſa largeur, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, d'environ quinze milles.

Ancienne abondance à Bona-Viſta.

IL y a trente ou quarante ans, que de toutes les Iſles du Cap-Verd, Bona-Viſta paſſoit pour la plus abondante en Vaches, en Chèvres, en Porcs, en Chevaux, en Anes, en Maïz, en Courges, en Melons d'eau & en Patates. Roberts, ſur le témoignage déſintéreſſé d'un vieux Négre, hazarde ici une Hiſtoire qui lui paroît incroyable à lui-même. Un Gouverneur de Bona-Viſta, dit-il, entre pluſieurs préſens qu'il crut devoir au Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois qui avoit chargé du ſel dans ſon Iſle, lui envoya une Patate ſi groſſe, que deux Hommes furent obligés de la lier d'une corde (*d*) & de la porter avec un pieu ſur leurs épaules, comme les Braſſeurs portent un baril de bierre. Mais en 1722, il n'y croiſſoit plus de Patates (*e*) ni preſque aucune autre plante. Les Vaches mêmes y ont été détruites, à la réſerve de trente ou quarante qui appartiennent au Gouverneur (*f*). Cependant Roberts y vit apporter par le Capitaine Manuel Domingo un jeune Taureau, qui produiſit en peu de tems ſept Veaux ou Geniſſes (*g*).

LA plûpart des Habitans nourriſſent des Chèvres, dont le lait fait leur principal aliment, avec le Poiſſon & les Tortues. Pour les autres proviſions, leur plus grande reſſource eſt dans l'arrivée des Vaiſſeaux Anglois qui viennent

(*a*) Dampierre, Vol. I. pag. 70.

(*b*) Ce ſont les Anglois, qui l'appellent *Bona-Viſt*. Le Docteur *Fryer* prétend que ce nom lui vient de quatre collines qui forment une belle perſpective pour ceux qui en approchent. Voyez ſes Voyages, pag. 5.

(*c*) Voyages de Roberts, pag. 393.

(*d*) *Ibid.*

(*e*) *Ibid.* pag. 394.

(*f*) *Angl.* Appartiennent au propriétaire de l'Iſle, R. d. E.

(*g*) Barbot parle d'une ſorte d'Anes roux, d'une grande taille, que les François & les Hollandois achetent à Bona-Viſta pour leurs Plantations. Deſcript. de la Guinée, pag. 538.

Digitized by Google

viennent charger du ſel, & qui employent les Inſulaires au travail. Ils ſont payés en biſcuit, en farine, en vieux habits, &c. On leur donne auſſi de la ſoye crue, dont ils ſe ſervent (*b*) pour orner leurs chemiſes, leurs bonnets, & la coeffure de leurs femmes. Les Hommes ſont généralement vêtus à la manière de l'Europe, ſoit parce qu'ils n'ont guères d'autres habits que ceux qu'ils reçoivent des Anglois, ou parce qu'ils ont appris à tailler leurs étoffes de coton d'après ces modèles. Les femmes, c'eſt-à-dire, celqui ſont habillées, portent des jupes de coton, liées d'une ceinture. Leurs chemiſes ſont faites comme celles des Hommes, mais ſi courtes qu'elles ne leur paſſent guères l'eſtomac. Leurs mouchoirs de cou ſont brodés à l'aiguille, de différentes figures de ſoye, ſur-tout ceux des jeunes filles & des veuves, qui ont toutes l'humeur fort vive & fort enjouée. Les pauvres, & les vieilles n'employent que du coton bleu pour ces ornemens. Sur la chemiſe, elles ont toutes une ſorte de camiſole, avec des manches qui ſe boutonnent. Elle n'a pas plus de quatre pouces par devant; mais elle ſe ferme ſous le ſein, qu'elle ſert à ſoûtenir. Sur cette camiſole, elles portent une mante de coton, qui eſt toûjours bleue pour les femmes mariées, & qui paſſe pour d'autant plus riche que le bleu en eſt plus foncé. Mais les jeunes filles la portent indifféremment blanche ou bleue, rayée ou d'une ſeule couleur. Il y a peu de femmes qui portent des ſouliers & des bas; encore n'eſt-ce que les jours de fête; mais les hommes ont l'uſage de ces deux chauſſures. Dans toute l'Iſle, Roberts n'en vit pas trois qui euſſent les jambes & les pieds nuds.

ROBERTS. En divers tems.

Payement des Négres pour leur travail.

Leurs habits pour les deux ſéxes.

CETTE Deſcription de leurs habits ne regarde néanmoins que les jours de fête; car, dans tous les autres tems, les deux ſéxes vont preſque nuds. Les femmes n'ont qu'un léger morceau d'étoffe de coton, autour de la ceinture, qui leur tombe juſqu'aux genoux; & les hommes une ſorte de hautes-chauſſes, à laquelle on n'éxige même que la grandeur néceſſaire pour ſauver la bien-ſéance. Quelques-uns, faute de hautes-chauſſes, portent à la ceinture de vieux lambeaux d'habits; & leur pareſſe eſt telle qu'ils ne prendroient point une aiguille pour raccommoder le meilleur habit du monde.

Leur pareſſe.

LE même vice leur fait négliger le coton, quoique leur Iſle en produiſe plus que toutes les autres enſemble. Ils attendent, pour en ramaſſer, qu'il leur ſoit arrivé quelque Vaiſſeau qui leur en demande, & leurs femmes ne penſent à le filer que lorſqu'elles en ont beſoin. Auſſi quand la ſaiſon de le recueillir eſt paſſée, on n'en trouveroit pas cent livres dans l'Iſle entière. Cependant Roberts aſſûre qu'elle en fourniroit aiſément, chaque année, la cargaiſon d'un grand Vaiſſeau. Il remarque même que dans quelques années où toutes les autres Iſles en ont manqué, celle de Bona-Viſta en a toûjours produit abondamment. C'eſt ſur cette obſervation qu'il propoſe d'en faire un commerce dans la Guinée. Il voudroit qu'on le mît en *Barrafouls*, dont il prétend qu'en fort peu de tems on pourroit faire un ou deux mille, qui ne reviendroient qu'à ſix ou huit ſols piéce. Le Barrafoul eſt d'environ cinq pieds & demi de longueur, ſur quatre de largeur, meſure Angloiſe. Avec cette quantité, dit Roberts, on achéteroit cent Eſclaves, & quelquefois la

Autres effets du même vice.

Projet d'un commerce de coton.

(*b*) Voyages de Roberts. pag. 394.

ROBERTS. En divers tems.

la moitié plus, dans tous les endroits de la Guinée où le coton ſe vend bien.

BONA-Viſta produit de fort bon ſel. L'Auteur en fit une cargaiſon dans le cours de l'année 1724, pendant la ſaiſon des pluyes, c'eſt-à-dire dans un tems où le rivage de la Rade étoit ſi humide & ſi gliſſant que les Anes avoient beaucoup de peine à le tranſporter à bord. La pluye ayant fondu le ſel dans les mines, les Négres que Roberts mit au travail trouvérent le moyen de le congeler dans l'eſpace de trois ſemaines & d'en faire ſa proviſion (*i*).

Bona-Viſta produit de l'Indigo.

L'Iſle produit auſſi de l'Indigo, qui croît naturellement comme le coton, ſans autre peine pour les Habitans que celle de le cueillir. Malheureuſement ils n'ont pas l'art de ſéparer la teinture, ou de faire comme aux Indes Occidentales, ce qu'on appelle la pierre bleue. Ils ſe contentent de prendre les fueilles vertes & de les broyer dans des mortiers de bois, faute de moulins. Ils en forment ainſi une eſpéce de bouillie, dont ils compoſent des tourteaux ronds, qu'ils font ſécher pour leur uſage.

Expérience inutile de l'Auteur.

L'AUTEUR eſt perſuadé que dans cet état même, l'Indigo de Bona-Viſta mériteroit d'être tranſporté en Angleterre. Il prit la peine d'y en apporter cinq ou ſix tourteaux, pour eſſayer s'il pourroit les rendre utiles au commerce. Il les mit entre les mains d'un Négotiant. Mais on manqua d'art & de méthode pour cette expérience. Roberts ignoroit lui-même comment il falloit s'y prendre, pour en tirer la teinture. Il apprit dans la ſuite, de quelques Habitans de Saint Nicolas, que cette opération peut ſe faire par le moyen d'une leſcive. Mais il s'imagine qu'il y a des voyes plus ſûres, qu'il exhorte les Anglois à tenter (*k*).

Pierre végétable.

LA Pierre végétable (*l*) eſt plus commune à Bona-Viſta que dans les autres Iſles. Elle ſort en tiges, comme la téte d'un choux-fleur, ou comme le corail; mais elle eſt plus poreuſe que le corail, & d'une couleur griſâtre, [aſſez ſemblable aux Coquillages pétrifiés.] On trouve auſſi de l'ambre gris autour de Bona-Viſta. Qu'on ſe garde ſeulement de l'artifice des Inſulaires, qui ont trouvé le ſecret de l'altérer ou de le contrefaire, avec une ſorte de gelée ou d'excrément que la mer jette ſur leurs Côtes (*m*).

BONA-VISTA le céde à l'Iſle de Sal pour le Poiſſon, excepté contre un Roc, qu'on a nommé *John Letton*, où il n'eſt ni moins bon, ni moins abondant qu'à Sal. Cependant il manque ſi peu dans les autres lieux, que d'un ſeul coup de filet, Roberts prit un jour cinquante-ſix Mulets, & quantité d'autres Poiſſons (*n*).

Deux Rades dans l'Iſle de Bona-Viſta.

Rade Angloiſe.

LA terre de l'Iſle eſt baſſe dans ſa plus grande partie, mais elle a des montagnes de rochers & des collines de ſable. La Côte de l'Eſt & celle de la pointe Sud-Eſt, en tournant vers le Sud juſqu'à la Rade Angloiſe, ne ſont compoſées que de ſable blanc mêlé de quelques rocs noirs. Il y a deux Rades fréquentées par les Vaiſſeaux. La plus célébre eſt la Rade Angloiſe, qui eſt au Sud de la petite Iſle. Elle eſt belle & ſpacieuſe, mais elle a quantité de petites Baſſes pierreuſes, qui ſortent du rivage du Nord. Cependant on y peut mouiller de tous

(*i*) Voyez le Voyage de Roberts, pag. 337. C'eſt plus qu'on n'en pourroit faire à Mayo, comme on le verra ci-deſſous.
(*k*) Voyages de Roberts, pag. 397.
(*l*) Voyages de Roberts, pag. 402.
(*m*) *Ibid.*
(*n*) *Ibid.*

Digitized by Google

te de a pe- t, & Baſſes On ne eſure s; ce nt le men-

ROBERTS. En divers tems.

auſ- l'a- aux dyete e de rges. lève ton- Oueſt ointe nt le près ne ſi flots s la

Rade Portugaiſe.

Roc de Jean Lotton.

na- Les qui aine no- ges. leſ-

Les Inſulaires aiment les Anglois.

de-

CET[illegible] de latitude du Nord, & cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. Elle eſt à quatorze lieuës, Sud quart à l'Oueſt de Bona-Viſta.

[illegible]tes

Poſition de l'Iſle de May.

(a) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut découverte au mois de May.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

la m
bien.

B c
le cc
tems
voier
fel da
de le

Bona-Vista produit de l'Indigo.

L'Iſl
autre
n'ont
tales
fueill
Ils e
teau

Expérience inutile de l'Auteur.

L'
mérit
cinq
Il les
thod
s'y p
bitan
leſciv
glois

Pierre végétable.

L
tres I
corai
ſez ſe
tour
ont t
ou d'

Bo
Roc,
dant
coup
Poiſſ

Deux Rades dans l'Iſle de Bona-Vista.

Rade Angloiſe.

L
gnes
Sud-I
que d
par l
p

2 le Voyage de Roberts, pag. 337.
l'on n'en pourroit faire à Mayo.
le verra ci-deſſous.
oyages de Roberts, pag. 397.

(l) Voyages de Roberts, pag. 402.
(m) *Ibid.*
(n) *Ibid.*

tous côtés ſur un fond de treize braſſes juſqu'à quatre, pourvû qu'on évite de s'engager dans les Baſſes. A la diſtance d'un mille de la pointe Sud de la petite Iſle, on trouve un Rocher, qui s'étend plus d'un mille au Sud-Oueſt, & qui eſt fort eſcarpé du côté même de l'Iſle, quoiqu'il ſoit environné de Baſſes de tous les autres côtés. Entre l'Iſle & ce Rocher, le canal eſt fort libre. On ne trouve jamais moins de neuf braſſes de fond contre le roc; mais à meſure qu'on avance vers l'Iſle, le fond ſe charge par degrés juſqu'à cinq braſſes; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puiſſe jetter l'ancre en ſureté. Cependant le meilleur ancrage eſt dans l'endroit où la pointe Sud de la petite Iſle commence à ſe préſenter au Nord-Oueſt (*o*). ROBERTS. En divers tems.

L'AUTRE Rade a pris le nom de Baye ou de Rade Portugaiſe. Sans être auſſi bonne & auſſi commode pour le débarquement que la première, elle a l'avantage d'être plus proche de la Ville. D'ailleurs elle n'a rien de nuiſible aux Vaiſſeaux que ſon rivage, ſur-tout lorſqu'on eſt au Sud des Baſſes de *Kalyete Saint-Georges*, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à la pointe Sud-Eſt. Le Roc de Jean Letton eſt ſitué à cinq lieuës au Sud-Oueſt de Kalyete Saint Georges. Dans le beau tems on peut voir Bona-Viſta de ce roc. Sa pointe Nord s'élève au-deſſus de l'eau, de la groſſeur d'un Bâtiment de deux ou trois cens tonneaux. Du même côté, il eſt fort eſcarpé; mais il s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt & à l'Eſt-Nord-Eſt d'environ une demi-lieuë. Roberts paſſa ſur ſa pointe Oueſt-Sud-Oueſt ſans ceſſer d'avoir dix braſſes. Il découvrit clairement le fond, qui lui parut couvert d'une prodigieuſe quantité de Poiſſons. Après l'avoir paſſé, il jetta l'ancre dans une eau fort claire, où il fit une pêche ſi abondante, qu'il fut obligé d'en rendre une partie à la Mer. Il vit alors les flots ſe briſer aſſez impétueuſement contre le roc, mais il l'avoit paſſé dans la haute marée (*p*). Rade Portugaiſe. Roc de Jean Letton.

IL obſerve [avec complaiſance] que les Habitans de Bona-Viſta aiment naturellement les Anglois, & ſçavent tous quelques mots de leur langue. Les femmes mêmes font tous leurs efforts pour l'entendre. Le Gouverneur, qui ſe nommoit *Signor Pedro Letton*, étoit un homme d'honneur; & le Capitaine Manuel Domingo, avec la même probité, parut à Roberts un des plus nobles & des plus ſenſibles caractères qu'il eût jamais trouvé parmi les Négres. Il ſçavoit lire en François & en Anglois. Il avoit [pluſieurs Livres, entre leſquels Roberts vit] une Bible françoiſe (*q*). Les Inſulaires aiment les Anglois.

L'ISLE de Bona-Viſta appartenoit au vieux Marquis das Minhas; mais depuis ſa mort, le Roi de (*r*) Portugal l'a donnée à d'autres Seigneurs.

(*o*) *Ibid.*
(*p*) *Ibid.* pag. 399.
(*q*) *Ibid.* pag. 400.
(*r*) *Ibid.* pag. 394.

§. III.

Iſles Mayo (*a*) ou *de May.*

CETTE Iſle, ſuivant Roberts, eſt ſituée à quinze degrés douze minutes de latitude du Nord, & cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. Elle eſt à quatorze lieuës, Sud quart à l'Oueſt de Bona-Viſta. Poſition de l'Iſle de May.

(*a*) Elle porte ce nom, parce qu'elle fut découverte au mois de May.

ROBERTS. En divers tems.

ta. La plus grande partie de ſa terre eſt baſſe, mais elle eſt diſtinguée par trois montagnes, dont la plus Orientale & la plus haute ſe nomme *Pinoſa*. La plus Septentrionale porte le nom de *Saint Antonio*.

Sa diſtance de Saint-Nicolas.

DAMPIERRE (*b*) dit que l'Iſle de May eſt éloignée d'environ quarante milles, Eſt quart-Sud-Eſt, de celle de S. Nicolas; que ſa circonférence eſt d'environ ſept lieuës; que ſa forme eſt ronde, avec quantité de pointes de rocs qui s'avancent d'un mille, ou plus, dans la Mer. Il obſerve, à l'occaſion de ces pointes, qu'en faiſant voile autour de l'Iſle, on voit l'eau qui s'y briſe & qui ſemble avertir du danger. Il fit ainſi le circuit des deux tiers de l'Iſle de May en 1699, ſans y découvrir d'autres obſtacles à la Navigation. Cependant, quelques Ecrivains prétendent qu'au Nord & au Nord-Nord-Oueſt de l'Iſle, il y a des Baſſes dangereuſes qui s'étendent aſſez loin dans la Mer. Ce témoignage eſt confirmé par le Capitaine Roberts, qui repréſente la partie du Nord comme remplie de Rocs & de Baſſes [dont quelques-uns s'étendent aſſez avant dans la Mer.]

Ecueils au Nord de l'Iſle.

Le plus redoutable de ces écueils eſt une chaîne de rochers qui s'étend de la longueur d'une lieuë, & que le reflux laiſſe à ſec dans pluſieurs endroits. Mais entre cette chaîne & le rivage, il y a un Canal où les Bâtimens trouvent aſſez d'eau pour leur paſſage, quoiqu'il ne ſoit pas ſans danger pour ceux qui ne le connoiſſent pas parfaitement (*c*).

Sa ſéchereſſe & ſa ſtérilité.

TOUTE l'Iſle eſt fort ſéche, & généralement ſi ſtérile, que dans les meilleurs Cantons la terre eſt fort mauvaiſe. C'eſt une ſorte de ſable, ou de pierre calcinée, ſans aucune apparence d'eau qui puiſſe l'humecter, excepté dans la ſaiſon des pluyes, qui s'écoulent auſſi rapidement qu'elles tombent. Cependant on trouve au centre de l'Iſle une ſource, dont il ſe forme un petit (*d*) ruiſſeau, qui prend ſon cours dans une vallée entre deux collines. Mais elle ſuffit ſi peu pour la proviſion des Vaiſſeaux, que ceux qui viennent charger du ſel dans l'Iſle de May, ſont obligés de toucher à S. Jago pour faire de l'eau. D'ailleurs ce ruiſſeau eſt éloigné de la Baye. On trouve ſeulement à un demi-mille du rivage, un petit puits d'eau fraîche, qui ſert à déſaltérer les Anes (*e*).

Beſtiaux qu'elle nourrit.

QUOIQUE l'Iſle de May n'ait pas moins ſouffert de la ſéchereſſe que Sal & Bona-Viſta, il s'y trouve un plus grand nombre de Vaches, qui paſſent même pour les plus graſſes & les meilleures de toutes ces Iſles. La plûpart des Négres y nourriſſent auſſi des Chèvres. Mais il y a moins de Poiſſon qu'à Bona-Viſta. (*f*) Les Tortues n'y ſont pas plus abondantes. Dampierre rend témoignage qu'il y a vû quantité de Bœufs, de Vaches & de Chèvres, mais fort peu d'Oiſeaux. On y voit du bled, des Yams, des Patates & quelques Lataniers. En 1683, lorſque (*g*) Dampierre y fit quelque ſéjour, les Bœufs, les Chèvres & les Anes y étoient en plus grand nombre que dans toutes les autres Iſles; mais lorſqu'il y retourna, quinze ans après, les Pyrates avoient ravagé l'Iſle, diminué l'abondance des Beſtiaux, & détruit même une partie des Habitans.

LES principaux fruits de l'Iſle de May ſont les figues & les melons d'eau; mais

(*b*) Dampierre met l'Iſle de May à 15 degrés, Vol. I. pag. 75.
(*c*) Roberts, pag. 400.
(*d*) Dampierre, *ibid*, pag. 16.
(*e*) *Ibid* pag. 21.
(*f*) Roberts, pag. 401.
(*g*) Dampierre, Vol. I. pag. 75.

mais Dapper dit que les figuiers y ont ſi peu d'écorce, que le fruit en devient fort inſipide. Les Négres s'y nourriſſent de Pompions, & d'une ſorte de légume, ſemblable aux féves, qu'ils nomment (*b*) *Callavance*. Ils ont auſſi quelques arbres dans l'intérieur de l'Iſle, mais on n'en apperçoit point vers les Côtes, à la réſerve de quelques (*i*) buiſſons diſperſés qui ſe préſentent ſur le dos des Collines. Entre les Végétaux, on compte la pierre dont on a vû la deſcription dans l'article de Bona-Viſta (*k*).

ROBERTS. En divers tems.

Ses fruits & ſes légumes.

LE Coton eſt beaucoup moins abondant à May qu'à Bona-Viſta, mais les Inſulaires en auroient plus qu'ils n'en ont beſoin pour leur uſage, s'ils n'étoient pas atteints du même vice (*l*) que leurs voiſins. Dampierre dit qu'il en a vû quelques arbriſſeaux près du rivage; mais qu'il s'en trouve davantage au milieu de l'Iſle, où les Inſulaires ont (*m*) leurs habitations. On y voit auſſi une ſorte de ſoye de coton, qui croît ſur les Côteaux (*n*) ſabloneux des Salines, ſur un arbriſſeau fort tendre, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans une ☞ coſſe de la groſſeur d'une pomme [mais plus longue.] Lorſqu'elle eſt parvenue à ſa maturité, la coſſe s'ouvre d'elle-même & ſe partage inſenſiblement en quatre quartiers. Cette ſoye n'eſt pas plus précieuſe que l'autre, & ne ſert qu'à couvrir des oreillers (*o*) & d'autres couſſins. L'Auteur ayant mis quelques-unes de ces coſſes dans une armoire avant qu'elles fuſſent tout-à-fait mûres, fut ſurpris de les voir s'ouvrir & jetter leur coton en deux ou trois jours. Il en lia d'autres, aſſez fort pour les empêcher de s'ouvrir; mais les ayant un peu deſſerrées quelques jours après, le coton ſe fit un paſſage pour en ſortir par degrés, comme la poulpe ſort d'une pomme qu'on fait rôtir. Dampierre trouva, dans la ſuite, du coton de la même eſpéce à Timor (*p*), aux Indes Orientales, où le tems de ſa maturité eſt le mois de Novembre. Il n'en n'a vû dans aucun autre lieu (*q*).

Coton de l'Iſle de May.

Soye de coton & ſes propriétés.

LE même Auteur aſſûre qu'il y a pluſieurs ſortes de petits & de grands Oiſeaux dans l'Iſle de May; tels que des Pigeons, des Tourterelles, des *Mi-* ☞ *niotes* qui ſont de la groſſeur du Corbeau & de couleur griſe; [mais bons à manger] des *Cruſias*, autre ſorte d'oiſeaux gris, de la groſſeur du Corbeau, qui ne paroiſſent que pendant la nuit; & qui ſervent de reméde contre la *Conſomption*, mais qu'on ne mange que dans cette maladie; des *Rabekes*, eſpéce de Hérons gris, qui ſont une bonne nourriture; des *Corlues*; des Poules de Guinée, que nous nommons Pintades, d'après les Portugais qui les ont nommées *Galinhas Pintadas*. Elles ſont de la même nature que les Perdrix, mais plus groſſes que les Poules d'Angleterre, avec de longues jambes qui leur ſervent à courir aſſez vîte, & de courtes aîles qui ne leur permettent pas de voler bien loin. Elles ſont ſi fortes qu'un homme auroit peine à les tenir. Leur bec eſt épais, ☞ mais tranchant; [leurs jambes longues;] leur col long & mince, & leur tête fort petite pour la groſſeur du corps. Le mâle a ſur la tête une ſorte de petite crête, de la couleur d'une noix ſéche, & fort dure. Des deux côtés, on

Oiſeaux de diverſes eſpéces.

Pintades, ou Poules de Guinée.

(*b*) Dampierre. Vol. III. pag. 17.
(*i*) *Ibid.* pag. 16.
(*k*) Roberts, pag. 422.
(*l*) Voyez l'article précédent. pag. 157.
(*m*) Dampierre, Vol. III. pag. 16.
(*n*) Sur les mêmes Côteaux il croît une plante qui ſerpente ſur la terre comme la vigne, avec de larges feuilles. C'eſt peut-être la Patate d'Eſpagne.
(*o*) Dampierre en trouva de deux ſortes au Bréſil, Vol. I. pag. 164.
(*p*) Voyez ci-deſſus.
(*q*) Dampierre, Vol. III. pag. 15.

ROBERTS. En divers tems.

on lui voit une eſpèce d'oreille ou d'oüye rouge. Mais la Poule n'a aucun de ces ornemens. Le plumage des Pintades eſt tacheté fort régulièrement de gris clair & foncé. Elles ſe nourriſſent de vers, ou de Cigales, qui ſont en abondance, dans l'Iſle de May. Leur chair eſt douce, tendre & fort agréable. Les unes l'ont blanche; d'autres, noire; mais les deux eſpèces ſont également bonnes. Les Habitans n'employent que des chiens [dont ils ont un grand nombre] pour les prendre; & cette chaſſe eſt d'autant plus aiſée, qu'outre la peſanteur de leur vol, elles ſont ordinairement deux ou trois cens dans une ſeule bande. Si on les prend jeunes, elles s'apprivoiſent autant que les Poules (*r*).

Poiſſons.

QUOIQUE le Poiſſon ne ſoit pas dans la même abondance à May qu'à Bona-Viſta, le Dauphin, la Bonite, le Muller, le *Snapper*, le Poiſſon d'argent, &c. ne manquent pas dans la Baye. L'Auteur obſerve même que la Mer a peu de lieux plus favorables pour le Filet. D'un ſeul coup, il amena un jour au rivage ſix douzaines de grands Poiſſons, la plûpart d'un pied & demi ou deux pieds de longueur. Il s'y trouve auſſi des Tortues (*s*); & chaque jour on y voit (*t*) paroître quelques petites Baleines.

Pêche d'Atkins.

ATKINS raconte qu'étant dans l'Iſle de May, en 1721, il prit à la ligne, des Brêmes, que les Portugais nomment *Porgas*, des *Sauteurs*, des *Groupes*, un *Roc-Fiſh*, & pluſieurs de ceux qu'on nomme *Juifs*. Le *Roc-Fiſh* eſt épais, court, d'un jaune foncé ſous le ventre, aux oüyes & à la gueule. Le *Juif* a la gueule double. Celle d'en haut ne lui ſert pas pour avaller; mais elle eſt remplie de petits Canaux qui pompent l'air. Il a les nageoires de la Morue, & ſa chair eſt excellente (*v*), [auſſi-bien que celle des autres eſpèces.]

DAMPIERRE remarque qu'aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, il vient ſur les Côtes de l'Iſle de May une eſpèce ſingulière de petites Tortues de Mer pour y faire leurs œufs; mais elles n'ont pas la chair ſi bonne que celle des Indes Occidentales. On doit obſerver que dans les latitudes du Nord comme dans celles du Sud, les Tortues font leurs œufs dans la ſaiſon de la pluye (*x*), quoiqu'il ſemble que tombant avec tant d'impétuoſité & d'abondance elle ne dût être propre qu'à les corrompre. Mais quelque violente que ſoit la pluye, elle ſe perd auſſi-tôt dans le ſable, fort au-deſſous ſans doute des œufs que les Tortues y enſeveliſſent; où, ſi elle ne va point au-delà, le Soleil qui vient l'échauffer, ne la rend que plus propre (*y*) à les faire éclore (*z*).

Remarque ſur la ponte des Tortues.

Chair & peaux de Chèvres.

L'INDIGO & l'ambre gris ne ſont pas inconnus dans l'Iſle de May, quoique l'un & l'autre y ſoient rares. Barbot nous apprend que les Inſulaires ſalent la chair des Chèvres & la tranſportent dans des tonneaux. Ils préparent les peaux avec beaucoup de propreté [comme on fait en Turquie.] Dapper aſſûre qu'ils en vendent tous les ans plus de cinq mille (*a*).

MAIS

(*r*) Roberts, pag. 402.
(*s*) *Angl.* des Marſouins. R. d. E.
(*t*) Dampierre, *ibid.* pag. 17.
(*v*) Atkins Voyage en Guinée. pag. 32.
(*x*) Dampierre, Vol. I. pag. 75. a toûjours obſervé la même choſe, non-ſeulement pour les Tortues, mais encore pour les Crocodiles, les Alligators, les Guanos, & tous les autres Amphibies qui font des œufs.
(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 19.
(*z*) *Angl.* la pluye s'imbibe auſſi-tôt dans le ſable, & ne pénétre, peut-être, pas juſques aux œufs, ne ſervant ainſi qu'à concentrer la chaleur, dans le ſable. R. d. E.
(*a*) Roberts, pag. 402.

Digitized by Google

Roberts. En divers tems. Richeſſes de l'Iſle de May en Sel.

Mais leur principale richeſſe eſt le Sel. L'Iſle de May eſt la plus célèbre de celles du Cap-Verd pour cette utile Marchandiſe, dont les Anglois viennent charger annuellement pluſieurs Vaiſſeaux (*b*). Le tems de leur cargaiſon eſt ordinairement l'Eté. Dampierre dit que malgré la difficulté de l'abordage, l'Iſle de May eſt extrêmement fréquentée pour le Sel (*c*). En 1699, il ne lui fallut que ſix jours pour en ramaſſer quatre-vingt tonneaux (*d*) & dans le même tems, il vit arriver dans la Rade pluſieurs Bâtimens, qui venoient faire la même cargaiſon pour Terre-neuve, où Barbot aſſûre que les Anglois en font un grand commerce. Le même Auteur ajoûte que l'Iſle de May pourroit en fournir tous les ans la cargaiſon de mille Vaiſſeaux.

Manière dont le Sel s'y fait.

Dampierre a décrit la manière de faire & de charger le Sel, avec un détail plus éxact qu'on ne le trouve dans aucun autre Voyageur. A l'Oueſt, c'eſt-à-dire dans la partie de l'Iſle où la Rade eſt ſituée (*e*), la nature a formé une grande Baye ſabloneuſe qui eſt traverſée par un banc de ſable, large ſeulement d'environ quarante pas, mais long de deux ou trois milles. Entre ce banc, & les Collines qui lui répondent ſur la Côte, on voit une Saline, ou un étang de Sel, d'environ deux milles de longueur, ſur un demi-mille de largeur. La moitié de cet eſpace eſt preſque toûjours à ſec, mais la partie qui eſt au Nord ne manque jamais d'eau. C'eſt dans cette dernière partie que depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de May, c'eſt-à-dire dans toute la ſaiſon de la ſéchereſſe, on trouve toûjours du Sel. L'eau dont il ſe forme eſt amenée de la Mer, par de petits aqueducs pratiqués (*f*) dans le banc de ſable. Cette opération ne ſe fait qu'aux marées vives, & remplit plus ou moins la Saline, ſuivant la hauteur de la marée. S'il s'y trouve déja du Sel lorſque l'eau de la mer y eſt introduite, il ſe diſſout auſſi-tôt; mais deux ou trois jours ſuffiſent pour renouveller la congellation; & l'on recommence la même choſe, chaque fois qu'on emporte le Sel & que l'étang ſe vuide. On avoit la marée d'une Nouvelle-Lune lorſque l'Auteur fit ſa cargaiſon. Tout le monde l'aſſûra que c'étoit le tems le plus favorable; mais il ne put s'en imaginer la cauſe. (*g*).

Ceux qui viennent charger du Sel le prennent à meſure qu'il ſe forme, & le mettent en tas dans quelque endroit ſec avant qu'on introduiſe de l'eau nouvelle. Il eſt fort remarquable que dans cet étang, le Sel ne commence à ſe congeler (*h*) que dans la ſaiſon ſéche; au lieu que dans les Salines des Indes Occidentales, c'eſt au tems des pluyes, particuliérement (*i*) dans l'Iſle de la Tortue.

Commerce de Sel par les Anglois.

Les Anglois font un grand commerce de Sel dans l'Iſle de May; & communément ils y ont un Vaiſſeau de guerre pour la garde des Vaiſſeaux (*k*), & des Barques, qui s'y rendent de toutes leurs Colonies. Le nombre de ces Bâtimens monte

(*b*) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 32.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 75. & Vol. III. pag. 21.
(*d*) *Angl.* en 1699, il s'arrêta ſix jours à Mayo, où il prit ſept ou huit tonneaux de Sel pour ſon Voyage. R. d. E.
☞(*e*) Ce doit être la Rade Angloiſe décrite ci-deſſous. Celle dont il parle Vol. I. pag. 75 & ſituée au Nord-Oueſt doit-être *Paa-Seco*.
(*f*) *Angl.* par un trou, comme celui d'une Ecluſe. R. d. E.
(*g*) Dampierre Vol. I. pag. 12.
(*h*) C'eſt ce qu'aſſûre Barbot dans ſa Deſcription de la Guinée (pag. 538.) mais Roberts fit ſa cargaiſon à Bona-Viſta dans la Saiſon des pluyes.
(*i*) Dampierre, Vol. I. pag. 56.
(*k*) Barbot dit la même choſe, *ubi ſup.*

ROBERTS. En divers tems.

monte quelquefois juſqu'à cent dans une année, ſans autre dépenſe que celle de faire ramaſſer le Sel dans la Saline, & de le faire tranſporter à bord. Il ne leur en coûte pas beaucoup, parce que les Anes étant fort communs dans l'Iſle, ils en ſont quittes pour les louër des Négres, & que la pauvreté du Pays ne leur fourniſſant pas d'autre (*l*) occupation, ils prennent la peine eux-mêmes de conduire les Anes. La Saline n'eſt pas à plus d'un demi-mille de la Rade, de ſorte que les mêmes Anes font pluſieurs fois le voyage dans un jour. On a réglé (*m*) le nombre de ces courſes & les Négres ne permettent pas qu'on en faſſe davantage. Il y a dans la Saline une ſorte de Ponton, que les Anglois nomment *Frape Boat*. [L'on y met d'abord le Sel ; & il eſt fait pour cet uſage. Il y a un tillac, qui s'étend depuis la poupe juſques à un tiers de la longueur du Bâteau,] au milieu duquel on a élevé des ais de ſéparation, pour (*n*) garantir des vagues les Eſquifs qui viennent y recevoir le Sel; car la mer eſt toûjours agitée [au rivage, quoiqu'elle ſoit fort tranquille dans la Baye.] On a pourvû de même par des eſtaccades & des cordages à tous les inconvéniens qui pourroient interrompre le travail (*o*). Dampierre s'eſt fort étendu ſur toutes ces précautions de l'art pour l'utilité des lieux où la Mer eſt violente. On y eſt, dit-il, moins heureux qu'en Amérique, où le Sel ſe fait ordinairement en pleine Baye, ſans (*p*) qu'il y ait jamais vû d'eſtaccades (*q*)

Précautions qu'on a priſes dans la Saline.

ROBERTS

(*l*) Fryer, dans ſes Voyages (pag. 6.) dit qu'on amene le Sel au rivage dans des brouettes pouſſées par le vent.

(*m*) Dampierre, Vol. III. pag. 13.

(*n*) *Angl.* bateau. Là s'éléve une eſpèce de tambour, non pas du fond de cale, mais de l'extrémité du tillac à deux pieds de hauteur, ou environ, qui eſt bien calfaté partout. Cela ſert à. R. d. E.

(*o*) Le Traducteur a extrêmement abrégé tout cet article, que nous croyons devoir donner dans toute ſon étendue, & tel qu'il ſe trouve dans l'Original. Le voici. Pour tenir le bateau le Cap contre terre & la pouſſe à la Mer, il y a deux perches plantées en dedans, l'une à la tête & l'autre au milieu, vis-à-vis du Tambour, mais qui ſont d'un pied plus hautes que cette ſéparation ; au ſommet de chacune de ces perches, il y a une entaille aſſez grande pour recevoir une petite corde, dont l'un des bouts eſt attaché à un poteau ſur le rivage, & l'autre à un grapin, ou à une Ancre qui eſt aſſez loin dans la Mer; cette petite corde ſert à haler le bateau de part & d'autre; & les perches le tiennent ferme, en ſorte qu'il ne ſçauroit branler, ſi la corde eſt bien tendue. Mais pour l'affermir d'autant mieux, il y a des cordes, dont les unes partagent la longueur du bateau en trois parties, & en ſerrent les côtés contre les bancs des rameurs; & les autres ſont placées de telle manière, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bâteau de s'écarter les unes des autres. Pour cet effet il y a des trous à certaine diſtance tout le long de la quille au dedans du bateau par leſquels on paſſe ces cordes qu'on ajuſte le long des côtes & qu'on y attache avec des Rabans. De cette manière, quand même il y auroit des clous & des chevilles, qui viendroient à ſauter par le choc des vagues, les cordes pourroient toûjours retenir les membres du Bateau unis enſemble. C'eſt ainſi qu'on a ſoin de renforcer ces Bateaux, & c'eſt à cauſe de cela qu'on les appelle *Frape-boat*, c'eſt-à-dire *Bateau-cordé*. Deux hommes ſuffiſent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verſer le Sel qu'on y apporte du rivage dans des ſacs. D'abord que le Bateau eſt aſſez près de terre, un de ces hommes, qui ſe tient de bout proche du tambour, plie auſſi-tôt la petite corde autour de la perche qui eſt-là, & arrête par ce moyen le bateau avant que la Mer puiſſe le détourner. Lorſque ces deux hommes ont reçu leur charge, ils halent en Mer, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis de la violence des houles, & enſuite ils déchargent leur Sel dans une autre Barque, qui le tranſporte à bord du Navire. Sans le ſecours d'un pareil Bateau, il n'eſt pas trop ſûr d'y aborder en quelque tems que ce ſoit; car quoique la Mer ſoit d'ordinaire fort calme dans la Rade, néanmoins elle bat avec violence contre le rivage; & il ſeroit à-propos que tous les Navires qui vont-là euſſent un de ces *Bateaux cordés*, ou qu'ils en empruntaſſent un des autres Vaiſſeaux qui s'y trouvent, car les habitans n'en ont point. R. d. E.

(*p*) Dampierre Vol. III. pag. 13.

(*q*) *Angl.* Pour l'utilité des lieux, où la Mer eſt violente; comme, par éxemple, en diverſes

ROBERTS obſerve que l'Iſle a deux Rades, où les Vaiſſeaux peuvent être en ſûreté; outre pluſieurs Criques, qui ne reçoivent que des Barques, & qui ne méritent pas d'être obſervées. La Rade du Nord ſe nomme *Paſeco* ou *Paceco*. On y peut mouiller ſur ſix, ſept ou huit braſſes. Le fond eſt pierreux, mais ſans être fort nuiſible aux cables, excepté entre les rochers de corail, qu'on peut éviter en amenant la pointe la plus Orientale de la Baye au Nord-Oueſt ou au Nord-Oueſt quart au Nord. Au long de la Côte, juſqu'à la pointe de *Yingdoſt* on trouve quantité de Rocs & de Baſſes, dont quelques-unes (*r*) s'étendent juſqu'à deux milles du rivage.

ROBERTS. En divers tems.

Rades de l'Iſle de May.

Pointe de Yingdoſt.

C'EST après la pointe de Yingdoſt qu'eſt ſituée la Rade Angloiſe, où s'arrêtent les Bâtimens (*s*) qui viennent charger du Sel. Le fond en eſt généralement fort mauvais, & parſemé de rocs vers la pointe Sud de la Baye. Celle du Nord n'eſt pas moins propre à couper les cables, mais il n'y a pas tant de rocs qui puiſſent arrêter les ancres & cauſer leur perte. On prétend que ce ſont les Anglois mêmes qui ont rendu cette Baye ſi mauvaiſe, en y jettant leur leſt. Le centre de la Baye eſt beaucoup meilleur pour le fond, & n'a pas moins de huit braſſes juſqu'à douze. Mais le mouillage (*t*) n'y eſt pas ſûr à la fin du mois de Juin & dans le cours de Juillet, où les vents deviennent ☞ fort variables: [Alors il vaut mieux mouiller hors de la Rade à quinze ou dix-huit braſſes de profondeur].

Rade Angloiſe.

Ses qualités.

DAMPIERRE dit que les Habitans vivent au milieu de l'Iſle, aſſez près de cette Baye, dans trois petites Villes, qui ont chacune leur Egliſe & leur Prêtre. Il ne compte que ſix ou ſept milles de leurs habitations juſqu'au rivage. *Pinoſa*, qui eſt la principale, a deux Egliſes. Les deux autres ſe nomment *Saint Jean* & *Lagoa*. Rien n'eſt ſi miſérable que leurs Maiſons. Elles ſont bâties de bois de figuier, qui eſt le ſeul arbre qu'ils y puiſſent employer; & couvertes (*v*) d'une ſorte de canne ſauvage. Les Inſulaires, ſans en excepter leurs Gouverneurs & leurs Prêtres, ſont des Négres, qui tirent vrai-ſemblablement (*x*) leur origine d'Afrique; quoiqu'étant ſoûmis au Portugal, ils en ayent la Religion & la Langue. Ils ſont bien-faits, robuſtes, gras & charnus. Cependant l'Iſle paroît ſi ſtérile & ſi pauvre aux yeux d'un Etranger, qu'il a peine à comprendre d'où les Habitans peuvent tirer leur embonpoint. A la vérité, Dampierre aſſûre après de juſtes informations, que leur nombre ne ſurpaſſe pas deux cens trente (*y*).

Habitations & vie des Inſulaires.

Leur nombre.

ROBERTS obſerve qu'ils différent peu de ceux de Bona-Viſta, mais qu'ils ☞ ont moins d'inclination pour les Anglois [ils ſont habillés de même manière; mais

diverſes Rades des Indes Orientales & Occidentales, où elles ſeroient fort utiles, quoiqu'il n'y ait jamais vû aucun de ces Bateaux. R. d. E.

☞ (*r*) Voyez les Voyages de Roberts pag. 401.

☞ (*s*) Ce doit être la Rade, dont Dampierre fait mention, ſituée à la partie Occidentale de l'Iſle; tout comme celle qu'il dit être au Nord-Oueſt doit être celle de *Paceco*. Voyez ci-devant.

(*t*) Roberts, pag. 401.

☞ (*v*) Dampierre, Vol. III. pag. 17. [Le toit des Maiſons Eſpagnoles de la Jamaïque eſt bâti de même.]

(*x*) C'eſt une vérité dont on ne peut douter. Voyez ci-deſſus la Deſcription générale.

(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 19. Dapper dit qu'en 1505, il y avoit deux cens vingt-cinq Habitans, & qu'en 1628, il n'y en avoit plus que cent cinquante.

ROBERTS. En divers tems.

mais il n'y en a que peu qui ayent un habit complet pour les jours de Fête.] Pendant le ſéjour qu'il y fit en 1722, il vérifia que l'Iſle n'avoit pas beaucoup plus de deux cens Habitans, preſque tous Négres, ou du moins avec beaucoup moins de Mulâtres & de Blancs que les autres Iſles (z).

DAMPIERRE prétend que les Inſulaires de May, quoique fort mal en alimens, vivent mieux que ceux des autres Iſles, à l'exception ſeulement de (a) S. Jago. Ils tirent, dit-il, la plus grande partie de leurs vivres, des Anglois, qui leur donnent, pour récompenſe de leurs ſervices, tout ce qu'ils peuvent retrancher de leurs proviſions, avec quelque argent, & de vieux habits. Auſſi s'en trouve-t'il pluſieurs qui ſont vêtus aſſez honnêtement, quoique la plûpart ſoient preſque nuds. Ils profitent de la ſaiſon des Anglois pour gagner quelque choſe, parce qu'ils n'ont aucun Bâtiment qui puiſſe leur ſervir au commerce, & que les Vaiſſeaux Portugais ne venant point dans leur Iſle, ils n'ont que les Anglois pour reſſource (b). [Ainſi c'eſt à l'Intérêt, qu'il faut rapporter l'eſtime que Roberts leur attribue pour ſa Nation.]

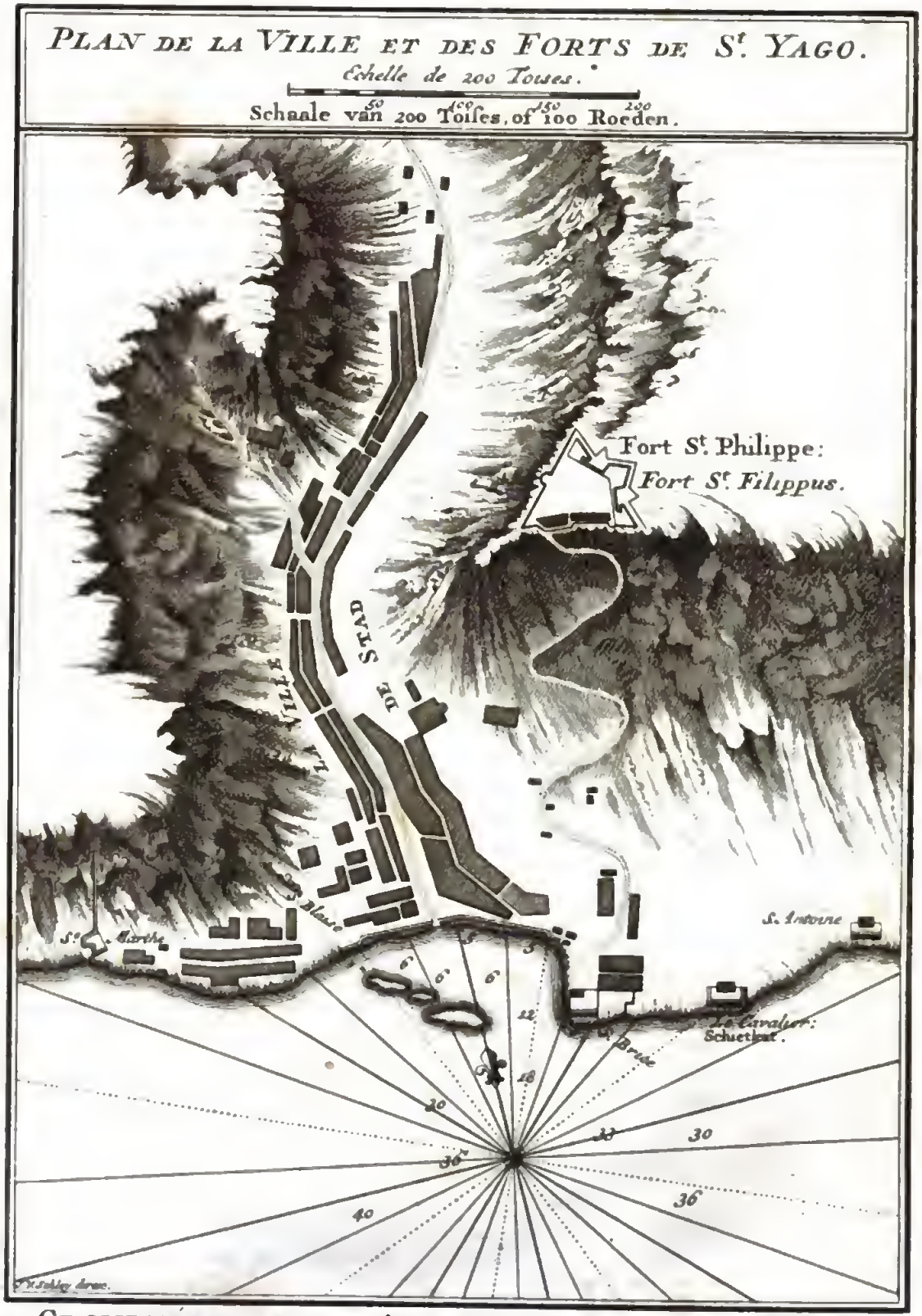
Reſſource qu'ils ont pour les alimens.

DANS la ſaiſon des Tortues, ils veillent pendant la nuit ſur le ſable de leurs Côtes, pour ſurprendre ces animaux. [Pour cet effet, ils ont de petites huttes dans certains endroits, où ils ſont à couvert de la pluye & où ils peuvent dormir.] C'eſt encore un ſecours qu'ils ont contre la faim; car il vient un grand nombre de Tortues aux Iſles du Cap-Verd. Mais lorſque cette ſaiſon eſt paſſée, il ne leur reſte que la chaſſe des Poules de Guinée, & le ſoin de leurs petites Plantations. S'ils ont envie de paſſer dans l'Iſle de S. Jago, il faut qu'ils obtiennent la permiſſion du Gouverneur, & le paſſage ſur quelque Bord Anglois. Le Gouverneur de l'Iſle de May prend ſa commiſſion du Gouverneur Portugais de S. Jago. Celui qui occupoit cet emploi, en 1699, (c) étoit d'un excellent caractère, & fort généreux dans ſa pauvreté, comme les Habitans ſont preſque tous. Il s'attend à recevoir un petit préſent de tous les Commandans de Vaiſſeaux qui viennent charger du Sel. Il ſe fait honneur d'être invité à bord; & cette ſaiſon étant comme celle de ſa récolte, il ne (d) quitte pas un moment les Anglois. En 1725, Roberts trouva pour Gouverneur, un Négre, nommé le Capitaine *Vincent Alva* (e), mais beaucoup plus connu des Anglois ſous le nom de *Peter Vincent*.

L'Iſle de May eſt expoſée aux Pyrates.

LES Pyrates, qui deſcendent ſouvent dans cette Iſle, en ont quelquefois enlevé les Beſtiaux & même les Habitans. En 1683, ſept ou huit jours avant l'arrivée de Dampierre, il y aborda un Vaiſſeau Anglois, dont l'Equipage étant deſcendu ſous ombre d'amitié, ſe ſaiſit du Gouverneur & de quelques autres Inſulaires. Ils furent conduits à bord, d'où on les força d'envoyer chercher leurs meilleurs Beſtiaux pour racheter leur liberté. (f) Mais c'étoit un artifice, qui n'aboutît qu'à les enlever eux-mêmes avec ce qu'ils avoient de plus précieux; & peut-être n'ont-ils jamais revû leur Iſle. Le Capitaine Anglois qui commit cette indigne action, étoit de Briſtol, & ſe nommoit

(z) Roberts, pag. 402.
(a) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(b) *Ibid.* Vol. III. pag. 20.
(c) *Ibidem.*
(d) *Ibidem.*
(e) Roberts, pag. 402.
(f) Les Habitans n'avoient pas voulu permettre aux Matelots de débarquer.



GRONDTEKENING van de STAD en FORTEN van S.t IAGO.

nommoit *Band*. Il avoit failli de brûler le Vaiſſeau de Dampierre dans la Baye de Panama (*g*). Le même Voyageur, étant à May en 1699, fut témoin du retour d'un Gouverneur, qui avoit été pris de même (*b*) par les Pyrates, & qui avoit paſſé un an ou deux dans leurs chaînes. ROBERTS. En divers tems.

L'ISLE de May, avec *Tanger*, & *Bombay* dans l'Inde, avoit fait partie de la dot de Catherine d'Arragon, lorſqu'elle fut mariée en Angleterre. On doit préſumer que les Anglois n'auroient point abandonné leurs prétentions ſur cette Iſle, s'ils avoient crû qu'elle méritât d'être conſervée. Elle fit partie de la dot de Catherine d'Arragon.

(*g*) Dampierre, Vol. I. pag. 75. (*b*) *Ibid.* Vol. III. pag. 18. & ſuiv.

§. IV.

Iſle de S. Jago, de Santiago, ou de Saint Jacques.

LA découverte de cette Iſle étant arrivée le premier jour de May, comme celle de la précédente, elle reçut le nom de Saint Jacques, dont la Fête ſe célèbre le même jour. Suivant Roberts, elle eſt ſituée à quinze degrés de latitude du Nord, & ſix degrés cinq minutes de longitude (*a*) Oueſt du Cap-Verd. Le Capitaine *Philips* la place à quinze degrés (*b*) vingt-cinq minutes de latitude, en prenant ſa régle apparemment de *Praya*, où il avoit abordé. Origine du nom.

S. JAGO eſt la plus grande de toutes les Iſles du Cap-Verd. Sa longueur, ſuivant *Beckman* (*c*), eſt d'environ quarante-cinq lieuës; ſa largeur de dix; & ſon circuit de quatre-vingt-cinq (*d*). Philips ne lui donne qu'environ vingt lieuës de longueur, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt; & dix de largeur, Eſt-Nord-Eſt & Oueſt-Sud-Oueſt (*e*). Elle eſt éloignée, ſuivant Dampierre, de quatre ou cinq lieuës de Mayo, à l'Oueſt; & ſur le même témoignage c'eſt la principale, la plus fertile & la mieux peuplée des Iſles du Cap-Verd (*f*), quoiqu'elle ſoit montagneuſe & qu'elle ait quantité de terres ſtériles. Philips dit qu'elle eſt remplie de montagnes hautes & déſertes (*g*). Grandeur de l'Iſle.

A l'égard de l'air, Roberts obſerve que dans les ſaiſons pluvieuſes elle eſt plus mal-ſaine & plus dangereuſe pour les Etrangers que toutes les autres Iſles. Si l'on excepte *Cachao*, dit-il, la Guinée même n'a pas de lieu plus funeſte à la ſanté que S. Jago. Il compare cette Iſle aux Pays où la peſte fait ſes ravages (*h*). Qualités de l'air & du terroir.

SUIVANT Beckman (*i*), le terroir de S. Jago eſt extrêmement agréable, & produit également ce qu'il y a de plus utile & de plus délicieux pour la vie. Ovington juge néanmoins qu'elle n'eſt pas ſi agréable que Madère, ni ſi montagneuſe; d'où il conclut qu'elle eſt plus propre aux Plantations (*k*).

ROBERTS obſerve que toute la partie Sud-Eſt de l'Iſle eſt une terre plate;

(*a*) Roberts, pag. 403.
(*b*) Voyage de Philips en Afrique & à la Barbade, fait en 1693. pag. 183.
(*c*) Voyage à Borneo, pag. 9.
(*d*) *Angl.* quatre vingt-quinze. R. d. E.
(*e*) Philips, *ubi ſup.*
(*f*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(*g*) Philips, *ubi ſup.*
(*h*) Roberts, pag. 335.
(*i*) *Ubi ſup.* pag. 12.
(*k*) Voyage à Surate, pag. 40.

ROBERTS. En divers tems.

te; & qu'à la réſerve de Campo de *Terrafal* tout le reſte s'éleve en montagnes. La plus haute eſt celle de *Saint Antonio*, qui eſt vers le centre de l'Iſle. Lorſqu'on voit la haute terre de Terrafal à l'Eſt ou à l'Oueſt, on la prendroit pour une Iſle, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſez proche pour appercevoir la terre baſſe, qu'on a nommée *Campo*, (*l*) & qui joint cette partie à tout le reſte. C'eſt dans ce dernier lieu que les Portugais formérent leur premier établiſſement (*m*), parce qu'ils le trouvèrent, non-ſeulement le plus agréable, mais encore le plus fertile & le mieux réglé pour les faiſons; ſans compter qu'il eſt arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux.

Mont Saint Antonio.

Abondance de pâturages & de beſtiaux.

L'ISLE de S. Jago ayant beaucoup (*n*) d'eau fraîche ne peut manquer d'excellens (*o*) pâturages. Ses animaux les plus conſidérables ſont les Bœufs & les Vaches, qui ſont en grand nombre, ſuivant Dampierre, quoiqu'ils ſe vendent juſqu'à vingt dollars. Les Chevaux, les Anes, les Mulets, les Daims les Chèvres & les Porcs n'y ſont pas en moindre abondance. On y trouve des Singes, qui ont le (*p*) viſage noir & la queuë fort longue.

SIR Richard Hawkins dit qu'on y trouve des Civettes, & qu'il n'a (*q*) vû nulle part des Singes d'une auſſi belle proportion. Roberts aſſûre que de toutes les Iſles du Cap-Verd celle de S. Jago eſt la ſeule qui (*r*) produiſe des Singes, & qu'elle en a dans toutes les parties. Philips les nomme *Jackanapes*. Il rend témoignage qu'ils multiplient dans les (*s*) montagnes, où il en a vû un fort grand nombre. Beckman parle d'une abondance (*t*) extrême de Bœufs, de Porcs, & de Chèvres. Mais, ſuivant Cornwal, (*v*) les Chèvres y ſont fort maîgres. Philips aſſûre qu'il en a vû trois ou quatre troupeaux de cinq cens, qui s'avançoient ſur la Côte vers (*x*) ſon Vaiſſeau. [Il ajoûte que les Moutons n'y ſont pas exquis & que les Porcs n'y valent pas grand choſe.]

Oiſeaux de diverſes couleurs.

ENTRE les volatiles de S. Jago, Dampierre nomme les Parakiſes, les (*y*) Perroquets, les Pigeons, les Tourterelles, les Hérons, les Faucons, l'Oiſeau qui vit de Crabbes, les *Galdens*, qui ſont plus grands, mais de la même eſpéce, les Corlues, &c; mais ſur-tout des Coqs & des Poules, privés & ſauvages. Roberts dit qu'on y trouve des Oiſeaux de toutes les eſpéces, ſurtout des Poulets de Guinée ou des Pintades, des Paons; & des Poules domeſtiques, qui vont le matin, en troupes, chercher leur nourriture dans les montagnes, d'où elles reviennent (*z*) le ſoir aux lieux habités, comme les Pigeons en Europe. Cornwall ajoûte (*a*) que S. Jago a des Poules d'Inde. Beckman y joint des Oyes & des Canards, avec cette circonſtance remarquable (*b*), que la plûpart des Oiſeaux de l'Iſle ont les os auſſi noirs que le Jais, & la

Propriété des oiſeaux de Saint Jago.

(*l*) Roberts, pag. 409.
(*m*) *Ibid.* pag. 403.
(*n*) Dampierre dit que l'eau eſt bonne à S. Jago, mais difficile à tranſporter, & que le bois y eſt rare & cher, pag. 3. Vol. IV. [Le Capitaine Cornwall remarque que l'Iſle eſt abondante en ſources d'eau-fraîche, & qu'on en peut auſſi trouver en creuſant des puits. Voyez *les Obſervations ſur divers Voyages aux Indes*. pag. 7.]
(*o*) Roberts, pag. 404.
(*p*) Dampierre, Vol. III. pag. 25.
(*q*) Voyage à la Mer du Sud, pag. 31.
(*r*) Page 411.
(*s*) Voyage en Afrique, &c. pag. 183
(*t*) Voyage à Borneo. pag. 13.
(*v*) Obſervations ſur divers Voyages aux Indes pag. 7.
(*x*) Voyage en Afrique, &c. pag. 187.
(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 25. Hawkins dit que ce ſont des Perroquets gris, pag. 31.
(*z*) Roberts, pag. 404.
(*a*) Obſervations &c. pag. 7.
(*b*) Voyages à Borneo. pag. 13.

Digitized by Google

la peau de la même couleur que celle des Négres, quoique la chair en ſoit auſſi blanche que celle des Oiſeaux de l'Europe, & ne ſoit pas moins bonne. Philips dit en général que la volaille de S. Jago eſt (*c*) d'une bonté médiocre. Roberts. En divers tems.

Cette Iſle porte en abondance, du maïz, du bled de Guinée, des plantains, des bananes & des courges (*d*), des oranges, des limons, des tamarins, des pommes de Pin, des melons d'eau. La noix de coco, la guave, & la canne de ſucre n'y croiſſent pas moins abondamment. On fait peu de ſucre dans l'Iſle, & l'on s'y contente de la melaſſe. La vigne n'y croît pas mal, & l'Auteur eſt perſuadé qu'avec un peu de culture on feroit de fort bon vin, ſi le Roi de Portugal ne s'y oppoſoit par (*e*) des raiſons d'Etat. Ovington dit qu'il y a peu de vignes à S. Jago, & que le vin qu'on y boit vient (*f*) de Madère. Dapper prétend qu'il vient de Lisbonne. Le même Auteur met le cèdre entre les arbres de l'Iſle, & nous apprend que les herbes & toutes les plantes de l'Europe y croiſſent fort bien, mais qu'elles demandent d'être renouvellées tous les ans. Vignes de Saint-Jago.

Le coton y croît auſſi, & reçoit plus de culture que dans les autres Iſles, puiſque Dampierre aſſûre que les Habitans en recueillent aſſez pour ſe faire des habits & pour en faire paſſer une grande (*g*) quantité au Bréſil. Le Capitaine Cornwall parle de l'abondance de (*b*) leur coton, & de leurs proviſions; mais il ravalle beaucoup leur ſucre. Entre leurs fruits, Dampierre relève une ſorte de pomme que les Anglois ont (*i*) nommée *Couſtarde* (Cuſtard apple), de la groſſeur d'une grenade & preſque de la même couleur. Sa peau tient le milieu, pour la ſubſtance & l'épaiſſeur, entre celle de la grenade & celle de l'orange de Séville; plus ſouple que celle-ci, & plus caſſante que la première. Ce qui la rend fort remarquable, c'eſt qu'elle eſt toute environnée de petits nœuds comme d'autant de clous. La chair en eſt blanche, tendre, douce & agréable, avec la couleur & le goût ſi ſemblable à la Couſtarde Angloiſe, que c'eſt ce qui lui en a fait donner le nom. A la place de pepins, elle a quelques petits noyaux ou de petites glandes. L'arbre qui la porte eſt de la grandeur d'un Coignaſſier, avec des branches fort minces, mais longues & en grand nombre. Le fruit croît à l'extrémité, & pend par ſon propre poids au bout d'une queuë de neuf ou dix pouces de long. Le plus grand arbre ne porte pas plus de vingt ou trente pommes (*k*). Dampierre a vû le même fruit dans toutes les parties de l'Amérique, Iſles & Continent. Il ne le repréſente pas moins commun aux Indes Orientales. On trouve auſſi dans toutes ces Contrées, ſuivant le même Auteur, le *Papa*, qui eſt un fruit de la groſſeur du Melon muſcat, creux de même, avec autant de reſſemblance, au-dedans & au-dehors, pour la forme & la couleur. Seulement il porte au centre une poignée Coton. Deux fruits eſtimés; la Couſtarde, ſorte de pomme. Le Papa.

(*c*) Voyag. en Afrique, pag. 187.

(*d*) Ovington dit que les Bananes de S. Jago ſont meilleures que celles de Madère, pag. 40. Dampierre ajoûte des Dattes. Philips met les Oranges au-deſſus de celles du Portugal. Elles s'y donnent preſque pour rien.

(*e*) Roberts, pag. 404.

(*f*) Dampierre prétend qu'ils ont du vin de leur cru, mais qu'ils le négligent, parce qu'ils en reçoivent des Vaiſſeaux de l'Europe, & que d'ailleurs ils en boivent fort peu. Vol. III. pag. 23.

(*g*) Voyage à Surate, pag. 40.

(*b*) Obſervations ſur divers Voyages, pag. 7.

(*i*) Dampierre, Vol. III. pag. 24. A la Jamaïque on l'appelle *Sweet Sops*.

(*k*) *Ibid.* Vol. III. pag. 25.

ROBERTS. En divers tems.

poignée de graine noirâtre, de la groſſeur d'un grain de bled, d'un goût preſqu'auſſi chaud que celui du poivre. Le fruit eſt fort agréable dans ſa maturité; mais il n'a pas la moindre ſaveur avant ce tems-là. On le fait cuire alors avec la viande, comme les navets; & les Européens mêmes en mangent volontiers.

L'ARBRE qui porte le Papa a dix ou douze pieds de hauteur, ſon tronc, près de la terre, n'a pas moins d'un pied & demi ou deux pieds de diamètre. Mais il s'élève en diminuant juſqu'au ſommet. Il eſt entièrement ſans branches. Ses feuilles qui ſont fort grandes, ſortent immédiatement du tronc, au bout d'une tige, qui augmente en longueur à meſure que la feuille eſt plus éloignée de la cime de l'arbre. Leur forme eſt ronde & dentelée. Elles commencent à ſortir ſix ou ſept pieds au-deſſus de la terre, & elles deviennent plus épaiſſes en montant vers le ſommet, elles ſont très larges, & ſerrées contre le tronc. Le fruit croît entr'elles, avec d'autant plus d'abondance qu'elles ont plus d'épaiſſeur; de ſorte qu'à la cime il eſt en ſi grand nombre que l'un tient à l'autre; mais ſa groſſeur alors ne ſurpaſſe pas celle des Navets communs. Ce qu'on a dit d'abord ne regarde que le fruit d'en-bas, qui croît entre des (*l*) feuilles moins épaiſſes.

Poiſſons de S. Jago.

DAMPIERRE dit que le Poiſſon eſt le même à S. Jago qu'à May & dans (*m*) les autres Iſles. Philips ſe vante d'en avoir pris en grand nombre & d'excellent dans la Baye. Ses hameçons n'étoient pas oiſifs un moment; & lorſqu'il eut employé le filet, ſa pêche ſe trouva ſi abondante, que ſes gens ne pouvant la manger, en ſalèrent une grande partie.

Foſſiles.

DE tous les Voyageurs qui ont écrit ſur les Iſles du Cap-Verd, Roberts eſt le ſeul qui ait parlé des productions ſouterraines de S. Jago. Il en remarque deux principales. L'une qui s'y trouve en abondance eſt cette eſpéce de Marcaſſite que les Portugais nomment *Beurre d'or*. Il eſt généralement opaque, quoiqu'il s'en trouve d'un peu tranſparent. A l'ombre, ſa couleur eſt un bleu foncé; mais au Soleil, il a la vraye couleur de l'or. L'Auteur apprit de quelques perſonnes (*n*) intelligentes, qui avoient réſidé long-tems dans différens Cantons du Bréſil & qui avoient été mêlées dans les entrepriſes des Mines, qu'il y a une mine d'or où l'on trouve une grande quantité de ce *Beurre-d'or*. Les mêmes perſonnes aſſurèrent Roberts que la peinture qu'on fait avec cette Marcaſſite eſt auſſi brillante que la véritable dorure. Le ſecond Foſſile eſt une Pierre rouge, ou une eſpéce d'Ocre fort curieux, qui ſe trouve ſur une montagne du côté du Nord. Elle eſt de la nature de la craye d'Angleterre, mais plus molle, & toûjours un peu plus peſante que ſa poudre, qui a l'odeur de la plus belle farine. Elle s'étend dans la terre par différentes veines, & quoiqu'à la ſurface elle paroiſſe ſemblable au roc ordinaire, elle change à meſure qu'elle s'en éloigne, juſqu'à prendre entièrement la couleur du ſouffre. La couche qui ſuccède eſt d'un jaune clair; & celle qui ſuit, eſt couleur de chair. Après celle-ci, on en trouve une où le rouge prévaut. Enfin la dernière eſt rouge foncé, mais vif & brillant (*o*).

Marcaſſite, nommée *Beurre d'or*.

Sorte d'ocre, & ſes différences.

ROBERTS

(*l*) *Ibidem.*

(*m*) Voyage en Afrique & à la Barbade, pag. 187.

(*n*) *Angl.* apprit d'une perſonne, R. d. E.

(*o*) Il avoit pris des eſſais, [de l'un & de l'autre de ces minéraux] qu'il perdit à S. Nicolas avec ſa Barque. pag. 312.

Digitized by Google

Roberts vit à Terrafal une pierre de roc (*p*) d'un jaune gris fort lumineux, mêlé de paillettes brillantes, qui reluiſoit au Soleil comme le criſtal. [Il n'explique pas ici ſes conjectures.] Roberts. En divers tems.

L'Isle de S. Jago a le privilége d'être comme la Douäne Portugaiſe, pour tous les Vaiſſeaux [de cette Nation] qui vont commercer au Nord de Sierra Leona juſqu'en Guinée. Cet avantage, joint à la commodité de ſa ſituation pour le commerce, y avoit conduit quantité de Marchands, qui faiſoient fleurir une Manufacture de *Barrafouls*; mais leur entrepriſe ayant décliné par les raiſons (*q*) qu'on a déja fait remarquer, [la plûpart ont pris le parti de retourner à Liſbonne, ou de s'établir dans d'autres Colonies.] Cependant l'Iſle en a conſervé pluſieurs, & cette occaſion lui a procuré un grand nombre d'autres Habitans qui ont fort bien ſervi à la peupler. La Cour de Portugal, pour les encourager par ſes bienfaits, n'a pas fait difficulté de leur accorder la propriété des terres à perpétuité, ſans ſe réſerver (*r*) aucune rente ni la moindre eſpéce de taxe. L'Iſle de Saint Philippe eſt la ſeule, qui jouiſſe de cette faveur avec S. Jago. Cependant une diſtinction de cette nature n'a point été capable d'y attacher long-tems les Portugais. Quoique les terres leur appartiennent, ils en laiſſent l'uſage aux Négres, pour aller jouir du revenu dans leur Patrie. Il y avoit ſi peu de Blancs à S. Jago lorſque Roberts y paſſa (*s*), qu'il n'en compta pas plus de trois pour quarante Négres. Pierre lumineuſe. Priviléges de S. Jago & de ſes Habitans. Il s'y trouve peu de Blancs.

Dampierre aſſûre que les premiers Habitans de S. Jago furent des Portugais bannis pour vol, pour meurtre, & pour d'autres crimes de la (*t*) même infamie. Le Capitaine Cornwall les traite (*v*) de Malfaiteurs tranſportés (*x*), qui, s'étant mêlés avec la race de leurs Colonies de Guinée, n'ont conſervé qu'une reſſemblance imparfaite de figure & de langage avec les Portugais de l'Europe, quoique leur ambition continuelle ſoit de n'en être pas diſtingués. Ils ſont devenus vrais Mulâtres, de haute taille, mais mal proportionnés; ſur-tout les femmes, qui ont les lèvres groſſes, le nez plat, & les inclinations auſſi déréglées que leur viſage eſt difforme. [Le Commerce qu'ils ont avec leurs Eſclaves qui ſont des Négreſſes de Guinée, fait que,] ſi l'on excepte le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentilshommes, & les Religieux (*y*), qui ſont envoyés de Lisbonne, tout le reſte eſt de la même couleur & de la même difformité. Le Capitaine Beckman ajoûte à cette peinture, qu'ils ſont pauvres, pareſſeux, portés au larcin, Catholiques de nom, mais la plûpart d'une ignorance & d'une ſtupidité qui leur fait ignorer juſqu'aux premiers (*z*) principes de leur Religion. Cependant il faut obſerver que Beckman n'ayant tiré ce portrait général des Habitans de l'Iſle, que d'après ceux de Praya, on y doit mettre quelque exception, ſur-tout pour l'article du vol; car Dampierre qui reconnoît ce vice dans les Habitans de Praya, rend un meilleur témoignage à ceux de S. Jago. Ils ne ſont guères moins pauvres, dit-il, Leur origine. Leurs qualités.

(*p*) Roberts, pag. 414.
(*q*) Voyez ci-deſſus la Deſcription générale.
(*r*) Roberts, pag. 403.
(*s*) *Ibid.* pag. 404.
(*t*) Dampierre, Vol. IV. pag. 4.
(*v*) Obſervations, &c. pag. 6.
(*x*) *Angl.* Cornwal dit qu'ils ne ſont pas meilleurs que des Malfaiteurs tranſportés. R. d. E.
(*y*) Dampierre, Vol. III. pag. 23. & IV. pag. 4.
(*z*) Voyage à Borneo, pag. 12.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

dit-il, parce qu'ils ont peu de commerce; mais la préſence d'un Gouverneur Portugais les contient (*a*) dans l'ordre.

Eccléſiaſtiques de S. Jago.

L'ÉVÊQUE & les Chanoines doivent être Portugais de naiſſance; mais pour le ſervice des autres Iſles, & pour les fonctions ſubalternes de celles même de S. Jago, on admet les Mulâtres & les Négres aux degrés eccléſiaſtiques. Ceux qui ſe préſentent pour le Sacerdoce reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité; & ſi l'on ne parvient pas à les rendre fort ſçavans, on s'efforce du moins de leur inſpirer du reſpect pour leur état & du zéle pour les fonctions de leur Miniſtère. Philips fait entendre (*b*) que les plus ignorans & les plus déréglés ne ſont pas toûjours les Négres. Si les Sociétés eccléſiaſtiques du Portugal ont quelque Sujet ſcandaleux dont elles veulent ſe défaire, c'eſt à S. Jago qu'elles trouvent le moyen de l'envoyer; & l'on ſe figure aiſément que, dans un lieu où la diſcipline eſt moins ſévère qu'à Lisbonne, il n'arrive guéres d'amandement pour les vices. Cependant il s'y trouve, ſuivant le témoignage de Roberts (*c*), des Eccléſiaſtiques vertueux, qui font honneur à leur profeſſion (*d*).

LE

(*a*) Damplerre, *ubi ſup.*
(*b*) Voyage de Philips en Guinée, pag. 188.
(*c*) Roberts, pag. 405. & ſuiv.
(*d*) [Tout ce Paragraphe n'eſt qu'un Abrégé très imparfait de ce que diſent les Auteurs Anglois; comme on peut s'en aſſûrer par la Traduction qu'on en va donner dans cette Note. Le Clergé de Portugal, dit l'Original, paſſe généralement pour le plus ignorant de toute la Chrétienté. Il a la coûtume d'envoyer dans les Colonies les plus mauvais de ſes Membres, qui, ayant eu le bonheur d'échaper des mains de l'Inquiſition, feroient peu d'honneur à leur miniſtère dans les endroits où ils ſont connus. Ces Eccléſiaſtiques mènent d'ordinaire une vie ſi relâchée & ſi ſcandaleuſe, qu'ils ne peuvent qu'être très déſagréables à l'Évêque, homme d'un caractère fort doux. Auſſi leur préfére-t'il les Négres, quoiqu'ils n'ayent d'autre éducation que celle qu'ils ont reçu à *S. Jago*, parce qu'ils ſont de mœurs plus réglées; c'eſt ce qui fait que la plûpart des Prêtres de ces Iſles & de la Côte de Guinée ſont de cette couleur. Cependant aucun d'eux n'eſt jamais admis à la dignité d'Evêque, de Chanoine, ou de Chapelain de l'Evêque; ces poſtes devant toûjours être remplis par des Blancs. Il eſt poſſible que, parmi ces mauvais Prêtres, il s'en trouve quelques-fois d'un meilleur caractère. Il arrive ſouvent que le défaut d'Amis pour obtenir un Bénéfice en Portugal, oblige un honnête-homme à rechercher une Miſſion hors du Pays, qui lui donne de quoi vivre.

Cette préférence, que l'Evêque donnoit aux Négres de bonnes mœurs ſur les Blancs qui menoient une vie déréglée, lui attira des chagrins de la part des Cordeliers de *S. Jago*, quoiqu'il fut de leur Ordre. Ces bons Pères s'aviſoient de tourner en ridicule l'ignorance des Prêtres Négres toutes les fois qu'ils en avoient l'occaſion. Pour remédier aux inconvéniens qui en pouvoient naître, l'Evêque leur fit défendre, ſous peine d'être renfermés dans leur Cloître, de ſe mêler de rien de ce qui ſe paſſoit hors de leur Couvent.

On amene à *S. Jago* un grand nombre de jeunes Négres pour en faire des Prêtres. Dès qu'ils ont pris ce parti, on tâche, ſoit par recommandations ſoit par préſens, de les mettre ſous la protection de quelqu'un de ceux qui poſſédent les principales dignités de la Cathédrale. Ceux-ci, ſans ſe donner beaucoup de peine pour leur Inſtruction, les préſentent enſuite à l'Evêque, qui, aprés un éxamen & un diſcours ſérieux ſur la dignité, l'importance, & les grandes difficultés des Fonctions Sacerdotales, éxige d'eux qu'ils s'engagent ſolemnellement à avoir une bonne conduite & leur donne ſa Bénédiction. Tout cela les met en droit de porter l'habit d'Etudiant, qui conſiſte dans une ſoutane & un manteau de bayette noire. Achetant enſuite une Grammaire latine & quelques Catéchiſmes où ſont contenus les élémens de leur Religion, ils travaillent à s'en fourrer dans la tête autant qu'ils en ont beſoin pour diſputer ſur les queſtions qu'ils renferment; & c'eſt pour ce genre d'éxercice qu'ils s'aſſemblent le ſoir dans quelque rue où ils peuvent être à l'ombre. Mais rarement leurs Diſputes grammaticales s'élevent-elles au deſſus de la déclinaiſon des noms, n'y en ayant qu'un très petit nombre qui ayent pouſſé leurs Etudes juſques à pouvoir conjuguer un verbe dans tous ſes modes & tous ſes tems.

Quand

ROBERTS. En divers tems.

LE même Voyageur ayant fait deux fois le tour de l'Iſle & viſité tous les Ports, nous en a laiſſé deux Relations; l'une dans le Journal de ſon voyage, l'autre dans ſa Deſcription particuliére de toutes les Iſles. Elles doivent trouver place ici ſucceſſivement, parce que l'une ſert à jetter du jour ſur l'autre, & que les moindres différences ſont importantes pour la Géographie: [au reſte le premier eſt écrit dans le même ordre qu'il fit cette petite Navigation.]

Ports de l'Iſle de S. Jago.

(*f*) DE *Furno* ou *Fuerno*, à l'Eſt de Saint Philippe, Roberts traverſa le Canal & ſe rendit à *Rivera das Bbarkas*, Baye de l'Iſle de S. Jago. Là, il prit la réſolution de gagner la pointe Nord de l'Iſle, pour paſſer dans l'Iſle de May; & quoiqu'en apparence cette route fût la plus longue, il ſçavoit au fond qu'elle eſt la plus courte. Il fit donc voile vers la riviére de *Prata* ou *Plata*, & de-là à Terrafal; enſuite à *Porto Faciendo*, & à *Porto Signore Georges*, ſans mettre ordinairement d'autre intervalle, dans ſa courſe que celui des marées. [C'eſt l'unique moyen par lequel il ſupplée à l'omiſſion des diſtances.] La Baye Porto Signore Georges, [qui eſt ici la ſeule qu'il décrive,] eſt petite, & cachée par quantité de rocs de différentes grandeurs, dont le plus grand néanmoins n'eſt pas plus long que d'un jet de pierre, la plûpart élevés au-deſſus de l'eau. Ils s'étendent à la diſtance d'une demi-lieuë du rivage,

Quand ils ont aſſez feuilleté ces Livres, l'Evêque leur fait ſubir un ſecond éxamen, à l'iſſue duquel il permet aux plus avancés de lire quelques Ouvrages d'un genre plus relevé. Ils s'éxercent quelque tems ſur ceux-ci comme ils ont fait ſur les précédens; après quoi ils ſont éxaminés une troiſiéme fois par le Vicaire général de l'Evêque, qui eſt en même-tems premier Juge de l'Inquiſition avec le titre de Dr. en Théologie, Sçience dont il ne ſçait peut-être rien. Cet Officier donne aux Candidats un certificat, dont la teneur dépend beaucoup du préſent, &c. qu'on lui fait. C'eſt ſur ce Certificat que l'Evêque leur donne d'abord l'Ordre de ſous-Diacre, en leur faiſant prêter ſerment de garder le ſecret, tant ſur les myſtéres dont on les a déjà inſtruits, que ſur ceux qu'on leur révélera dans la ſuite. Ils reſtent dans cette claſſe juſqu'à ce que leur mérite ou leur crédit les mette en état de recevoir le ſecond Ordre, qui eſt celui d'Evangéliſte. Cette Dignité leur donne le privilége de lire la Liturgie, & ils peuvent aſſiſter le Prêtre qui dit la meſſe, en liſant les Epitres & les Evangiles.

Ce n'eſt cependant pas aſſez, ils ambitionnent tous l'Ordre de Prêtriſe qui leur donne droit de dire la Meſſe; & pour l'obtenir, ils mettent tout en uſage. Mais avant que d'y être admis, on leur fait jurer, de la manière la plus ſolemnelle, de perſévérer dans l'obéïſſance au S. Siége, ſe ſoûmettant à croire & à faire tout ce qu'il jugera à-propos de commander; & de tenir ſecrets tous les Myſtéres de la Religion que l'Egliſe trouve bon de ne pas révéler aux Laïques. C'eſt-là tout ce que quelques Prêtres Négres en ont dit à l'Auteur; ce qui ſuppoſe bien d'autres choſes dont ils n'ont pas crû devoir l'inſtruire. Quoiqu'il en ſoit, dès qu'ils ont reçu l'Ordre de Prêtriſe, ils travaillent à obtenir un Bénéfice, le plûtôt qu'il leur eſt poſſible.

Le Capitaine Roberts fait enſuite remarquer la maniére dont les Supérieurs profitent de l'ignorance de ces pauvres-gens. Ils leur font accroire que s'ils commettoient quelque faute contre l'Inquiſition ou l'Evêque, ils ſeroient perdus ſans reſſource. Et pour les en perſuader d'autant mieux, ils les aſſûrent que s'ils s'en alloient après la faute commiſe, ils ne ſeroient reçus chez aucune Nation Chrétienne, & que s'ils ſe retiroient parmi les Hérétiques, ils ſeroient éternellement damnés dans l'autre vie, & ſûrement Eſclaves dans celle-ci. Ce même principe les empêche d'écouter rien qui ſoit contraire aux ſentimens de l'Egliſe Romaine, hors de laquelle il n'y a point de ſalut. Ils refuſent même le nom de Chrétiens à ceux qui n'en ſont pas membres; & pluſieurs de leurs Prêtres auſſi-bien que la plus grande partie du Peuple, croyent qu'ils ne ſont pas batiſés. Sur quoi l'Auteur obſerve que, non-ſeulement dans ces Pays, où l'ignorance eſt ſur le trône, mais encore en *Eſpagne* & en *Portugal*, il eſt ordinaire, dans l'incertitude ſi un homme eſt Proteſtant ou Catholique Romain, de lui demander, s'il eſt Chrétien.]

(*e*) Voyag. de Roberts, pag. 306. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

vage, & rendent l'accès de la Baye fort difficile : mais lorſqu'on y eſt entré, c'eſt un lieu auſſi ſûr qu'agréable, où l'on eſt à couvert de toutes ſortes de vents, & ſi bien enfermé qu'on n'apperçoit pas même la Mer. Le fond eſt d'un ſable limoneux depuis cinq juſqu'à trois braſſes.

Bighude.

DE-LA, Roberts s'étant avancé dans la matinée juſqu'à *Bighude*, qui fait la pointe Nord-Eſt de S. Jago, quitta la Côte à midi avec un vent Nord-Eſt, & découvrit, vers trois heures, le Mont Pinoſe dans l'Iſle de May. De Kalyete dans la même Iſle, il revint à San Jago, où il tomba dans une grande & belle Baye au Sud, à laquelle il donna le nom de *Porto ſine Nome*. Il y mouilla, dans la partie du Nord, ſous la haute terre. Ayant enſuite ſondé une petite Crique ſablonneuſe, il y trouva tant d'eau qu'il ne ſentit le fond que fort près du rivage; [ce qui devoit lui paroître d'autant moins ſurprenant,] qu'il n'avoit pour ſonde qu'une pierre, au bout d'une ligne qui lui ſervoit à la Pêche. Quoiqu'il eût trouvé [une grande pointe formée par de petits cailloux] marques d'un excellent fond, la terre eſt ſi haute qu'appréhendant d'être ſurpris par quelque vent de Mer qui lui eut fermé la ſortie de la Baye [& qui, ſoufflant alors, alloit en augmentant à meſure que le jour étoit ſur ſon déclin,] il remit à la voile (*f*) pour ſe rendre à *Porto Formoſo*; & du même vent il gagna enſuite celle de *S. Jago*. De-là il ſe rendit à *Porto Madera*. Mais ne trouvant pas d'Habitans dans cette Baye, il continua de s'avancer vers *Praya Formoſa*, où il toucha; de-là à *Saint Domingo*, & à *Porto Lobo*, d'où il alla par terre à (*g*) la Ville, qui en eſt éloignée de vingt milles, du plus mauvais chemin du monde. [Il y apprit du Seigneur *Pedro Baldera Veſla*, que *Kalyetes* paſſoit pour le meilleur Port de *S. Jago*, contre l'opinion de Roberts qui avoit donné la préférence à *Porto Lobo*.] De Porto Lobo, il ſuivit la Côte, en paſſant à la vûe des Bayes de *San Franciſco* & de *Portate*; & le jour lui manquant pour gagner Kalyete, il mouilla juſqu'au lendemain à *Villa Praya*, d'où il ſe rendit à (*h*) *Kalyete*. Mais attendant bien-tôt un vent Sud, il réſolut de gagner la Côte Eſt de l'Iſle, parce que non-ſeulement la navigation eſt plus aiſée avec le vent de Sud ou d'Oueſt, mais que les Rades de cette Côte ſont beaucoup plus ſûres; car de l'autre côté il n'y en a pas une où l'on puiſſe être en ſûreté, à l'exception de Kalyete Saint Martin; mais avec ces vents on n'en ſçauroit ſortir, quoiqu'ils ſoient les ſeuls avec leſquels on puiſſe gagner le côté de l'Eſt. Roberts ſe rendit donc de Kalyete à *Porto Praya*.

Porto ſine Nome.

Porto Formoſo.

PortoMadera.

Praya Formoſa.

S. Domingo.

Porto Lobo.

S. Franciſco.

Portate.

Kalyete S. Martin.

DANS ſa Deſcription générale des Iſles du Cap-Verd, il commence par celle de Porto Praya, qui eſt au Sud de l'Iſle de San Jago; & tournant par l'Oueſt, il fait encore une fois le tour de l'Iſle pour revenir au même lieu.

Deſcriptions particulières.

Porto Praya eſt ſitué proprement à la pointe Sud-Oueſt de S. Jago. C'eſt le 1er. Port de l'Iſle & le plus célèbre. Il offre une perſpective charmante. La Ville & le Fort ſe préſentent au milieu de la Baye, ſur une terre aſſez haute, mais plate, avec une Vallée des deux côtés, où les Palmiers & les Cocotiers forment encore une vûe fort agréable. Le meilleur ancrage eſt au-delà de l'Iſle, dans la

(*f*) *Angl.* il ſortit en ramant. R. d. E.

(*g*) Roberts entend ſans doute la Ville Capitale de l'Iſle, qui s'appelle S. Jago, ou Ribeira Grande, au Sud-Oueſt de l'Iſle.

(*h*) Il y a pluſieurs Kalyetes dans les différentes Iſles. R. d. T.

la partie Nord-Oueſt de la Baye; quoique dans la partie ouverte on puiſſe mouiller auſſi ſur un fond de beau ſable, depuis quinze juſqu'à cinq ou ſix braſſes. L'eau fraîche ne manque pas ſur la Côte (*i*). Roberts. En divers tems.

A deux lieuës de Praya, Oueſt-Nord-Oueſt, on trouve *Kalyete S. Martin*, petite Crique, qui n'eſt large que de la longueur d'un [demi] cable, & qui ne laiſſe pas d'avoir ſeize ou dix-huit pieds d'eau. [Vous pouvez y mouiller ſur une Ancre, & la poupe attachée à un Arbre qui eſt au milieu de la pointe de terre, laquelle eſt toute remplie de petites pierres.] On peut y demeurer ſûrement à l'ancre pendant toute la ſaiſon des pluyes, & l'eau fraîche n'y manque pas non plus. Mais quoique le lieu ſoit ſans danger, on ne le découvriroit pas aiſément ſi (*k*) l'on ne prenoit un Négre à Porto Praya, pour s'y faire conduire. L'Auteur obſerve ſeulement que malgré tous les avantages de cette petite Baye, c'eſt l'endroit de l'Iſle le plus pernicieux à la ſanté pendant (*l*) les pluyes. De Kalyete à la Ville de Saint Jago ou de Ribeyra grande, on ne compte que quatre milles par terre, d'un chemin aſſez uni, mais fort pierreux. Par mer, cette Ville n'eſt pas à plus d'une lieuë du rivage, au Nord-Oueſt de Kalyete. Sa Rade n'a rien d'extraordinaire que la mauvaiſe qualité du fond, qui eſt ſi tranchant qu'on n'y demeure pas long-tems ſans perdre quelque ancre entre les rocs, ou ſans y avoir quelque cable endommagé. Cet accident a cauſé la perte de pluſieurs Vaiſſeaux. Auſſi n'y voit-on qu'un petit nombre de Portugais, qui n'y font pas même un long ſéjour. Les Hollandois y relâchoient autrefois pour les rafraîchiſſemens; mais il ne touchent à préſent qu'à Porto Praya (*m*). Celle de Kalyete S. Martin. Celle de la Baye de S. Jago.

Rivéra de Plata eſt une fort longue Baye, d'un fond très-net, depuis douze & quatorze braſſes juſqu'à trois. Elle eſt plus commode que Porto Praya, pour faire de l'eau, parce que le ruiſſeau coule juſqu'au bord de la Mer [dans lequel on peut jetter les tonneaux, qui s'y rempliſſent d'eux-mêmes par leur ouverture, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y employer des ſeaux.] On y trouve d'ailleurs toutes ſortes de rafraîchiſſemens, tels que des Fruits, des Racines, des Oiſeaux, des Chèvres, & des Vaches, à meilleur prix qu'à Porto Praya & qu'à la Ville (*n*). Celle de Rivèra de Plata.

Terrafal eſt un Port eſtimé, mais il ne fournit aucune proviſion; & quoiqu'on y ſoit fort ſûrement lorſqu'on y eſt entré, l'accès en eſt fort difficile. Terrafal.

On trouve enſuite la Baye de *Porto Faciendo*, qui eſt grande & nette, avec un bon fond, depuis dix juſqu'à quatre braſſes. L'eau fraîche y eſt en abondance; mais comme cette partie de l'Iſle ne conſiſte qu'en pâturages, on ne peut s'y procurer d'autres proviſions que des Vaches & des Chèvres, qui y ſont à la vérité moins chères (*o*) que dans aucun autre Canton de l'Iſle. L'Auteur y obtint un jeune Taureau, d'environ deux ans, pour une vieille chemiſe qui n'auroit pas valu ſix ſols en Angleterre. Porto Faciendo.

Entre cette Baye & Bighude, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de S.

(*i*) Roberts, pag. 409.
(*k*) *Ibid.* pag. 410.
(*l*) *Ibid.* pag. 340.
(*m*) *Ibid.* pag. 410.
(*n*) *Ibid.* pag. 410. & ſuiv. En 1593, lorſque le Chevalier Hawkins étoit à S. Jago, il y avoit dans l'Iſle, une Cité, dit-il, & deux Villes. *Voyage à la Mer du Sud*, pag. 29.
(*o*) *Angl.* à la vérité à auſſi bon marché. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

S. Jago, on trouve plusieurs autres petites Rades, mais le Pays est désert & stérile, la Côte dangereuse & parsemée de rocs, dont quelques-uns sont cachés sous l'eau. Ceux qui se font appercevoir ne sont pas à plus d'un mille du rivage (*p*). Quand on a doublé la pointe de Bighude, la Côte tourne au Sud de *Porto fine Nome*, dont a déja lû la Description. La Baye suivante est celle de *Porto Formoso*, à laquelle il ne manque rien pour la beauté, suivant l'origine de son nom. Vers la pointe, un petit Bâtiment peut être à couvert de toutes sortes de vents. Mais, sans expliquer ce qui lui manque, l'Auteur declare qu'elle n'est pas favorable au commerce.

Pointe de Bighude.

Porto Formoso.

Baye & Ville de S. Jago.

LA Baye de S. Jago est aisément reconnue par l'Eglise de la Ville, dont les murs sont blancs, & le toît de tuiles fort rouges. La Ville est située au milieu de la Baye, sur un terrain qui s'élève; avec deux Vallées, l'une au Sud & l'autre au Nord, toutes deux fort bien plantées de Cocotiers & de Palmiers. Le fond de la Baye est d'un beau sable. L'ancrage y est sûr, depuis dix brasses jusqu'à douze. Un peu au Nord de l'Eglise, la Mer est ordinairement fort agitée au long du rivage. C'est d'ailleurs un des Cantons de l'Isle où toutes les commodites qu'elle produit se trouvent avec plus d'abondance.

Porto Madera.

AU Sud quart à l'Est de cette Baye, on rencontre, à deux ou trois milles, celle de Porto Madéra, dont l'entrée n'a pas plus d'un jet de pierre de largeur, entre deux pointes de rocs fort escarpées, où la profondeur de l'eau est depuis neuf jusqu'à six brasses. Après avoir passé la pointe Nord, on tombe sur quatre brasses & trois brasses & demie; mais on y est à couvert de tous les vents. On n'y conserve pas même la vûe de la Mer. Un cable de trois pouces y tient ferme à l'ancre un Bâtiment de trois cens tonneaux. Le fond est de sable mêlé de craie; mais, plus haut, il est de limon fort doux. Enfin le Port est excellent quand on y est entré, & l'accès n'en est pas difficile: mais il n'est pas aisé de l'appercevoir, parce qu'une pointe cache tellement l'autre, qu'on ne découvre l'ouverture qu'après l'avoir passée. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable. Ainsi la seule ressource pour ne pas s'y tromper, c'est de prendre (*q*) à S. Jago un Négre qui puisse servir de Guide.

ON trouve, après Porto Madera, plusieurs petites Bayes jusqu'à *Porto Lobo*; mais il n'y en a point qui n'ayent quelque danger pour les Vaisseaux, parce que la Côte est remplie de rocs à fleur d'eau, quoiqu'ils ne s'étendent point à plus d'un mille du rivage.

Porto Lobo.

PORTO LOBO est un Port des plus sûrs, quand on y est entré. Il est à l'abri de toutes sortes de vents. Mais l'entrée en est fort étroite, & bordée de part & d'autre par une chaîne de rocs abîmés, qui la rendent fort dangereuse pour les Etrangers, s'ils ne sont bien sûrs de leurs Pilotes. L'intérieur de cette Baye a l'apparence d'un Lac, [par la tranquillité qui y régne continuellement.] Son étendue de tous côtés est d'environ trois-quarts de mille; sa profondeur de douze ou quatorze pieds seulement, excepté vers la pointe Nord, où l'on trouve dix-huit ou vingt pieds. Le fond est limoneux jusqu'à l'extrémité du Lac, où le limon se change en un fort beau sable. La partie

(*p*) Voyage de Roberts. pag. 411.

(*q*) Roberts, pag. 311. 411. & suiv.

partie montagneuſe de l'Iſle de S. Jago ſe termine un peu au Nord de Porto Lobo; & ſi l'on excepte quelques Collines, on ne trouve plus que des campagnes plates juſqu'à Porto Praya.

ROBERTS. En divers tems.

ENTRE Porto Lobo & Praya, on rencontre la Rade de *San-Franciſco*, qui eſt une petite Baye ſabloneuſe, avec une Vallée plantée de Palmiers & de Cocotiers. Mais le fond en eſt fort mauvais, & l'on n'y trouve pas d'eau fraîche. Une lieuë au-delà de San-Franciſco, on arrive à la petite Baye de *Portate*. C'eſt une ſtation fort commode pour les petits Bâtimens & les Chaloupes; mais inacceſſible pour les grands Vaiſſeaux, à cauſe d'un roc abîmé qui en fait tout le danger. La Rade ſuivante eſt celle de *Porto Praya*, qu'on a déja décrite.

Fin de la partie montagneuſe de l'Iſle.

San Franciſco.

ON ne s'accorde pas bien ſur la ſituation & le nombre des Villes de S. Jago. Hawkins (*r*) n'y comptoit qu'une Cité, & deux Villes en 1593. Dampierre (*s*) ne parle que de deux grandes Villes, & de quelques Villages fort bien peuplés. Roberts compte quatre Villes, & les nomme, *San Jago*, *San Domingo*, *San Domingo Abacace*, & *Villa de Praya*. Il y joint une Cité, qu'il appelle *Cidada de Rebeyra grande*, en faiſant entendre clairement que c'eſt la Capitale de l'Iſle. Cependant tous les autres Voyageurs donnent indifféremment à la Capitale le nom de Ribeyra grande & de S. Jago; d'où il faut conclure qu'elle n'a ces deux noms que pour la diſtinguer de l'autre S. Jago, qui eſt dans la partie Orientale de l'Iſle, & qui eſt une des quatre Villes de Roberts, avec un Port qu'il a décrit. On ne doit pas faire difficulté de s'en rapporter à lui, puiſqu'ayant vû toutes ces Places, à la réſerve de San Domingo, Ville intérieure, dit-il, à douze milles de la Capitale par les terres; il parle ici ſur le témoignage de ſes propres yeux. C'étoit à S. Jago que le Gouverneur, l'Evêque, & les autres perſonnes de diſtinction faiſoient leur demeure en 1585, lorſque l'Amiral (*t*) *Drake* attaqua l'Iſle. Il marcha vers cette Ville à la tête de ſix cens Hommes; & les Habitans ayant pris la fuite, il la réduiſit en cendres. Elle avoit déja été ſaccagée en 1582 par *Manuel Peradez* (*v*), Portugais, qui commandoit une Flotte Françoiſe.

S. Jago brûlée par l'Amiral Drake.

Saccagée par une Flotte Françoiſe.

☞ [LA plûpart des Voyageurs ne font mention que de *S. Jago* & de *Porto Praya*, parce que c'eſt les ſeuls Ports de cette Iſle fréquentés par les Européens. Mais ils compenſent cette négligence par le grand nombre de remarques utiles, qu'ils nous fourniſſent & ſur le Pays en général & ſur ſes Habitans. Nous en allons extraire ce qu'il y a de plus important.]

LA Ville de S. Jago, ou de *Ribeyra grande*, eſt ſituée à trois lieuës de Praya, vers l'Oueſt. Dampierre la place dans la partie Sud-Oueſt de l'Iſle, à quinze (*x*) degrés de latitude du Nord; mais Cornwal prétend avoir obſervé qu'elle eſt à quinze degrés (*y*) cinq minutes. Cette Ville, ſuivant le premier de ces deux Voyageurs, eſt appuyée contre deux montagnes, entre leſquelles on découvre une belle Vallée, qui ſe rétrécit beaucoup en s'éloignant

(*r*) Voyage à la Mer du Sud, pag. 29.
(*s*) Vol. I. pag. 76.
(*t*) Voyez le Livre intitulé, *le Héros Anglois*, ou *Drake reſſuſcité*, pag. 129.
(*v*) Hawkins, *ubi ſup.* pag. 27.
(*x*) Dampierre, Vol. III. pag. 22.
(*y*) Cornwall, *ubi ſup.* pag. 6.

ROBERTS. En divers tems.

gnant de la mer. (z) Le même Ecrivain donne le Plan de la Ville & de la Baye.

Différentes Descriptions de cette Ville.

D'UN autre côté, l'Auteur des Voyages de Drake (a) raconte qu'en 1585, lorſque ſon Héros prit cette Ville, elle étoit de forme triangulaire, & ſituée dans une Vallée fort étroite entre deux montagnes, l'une à l'Eſt, l'autre à l'Oueſt, qui ſembloient pancher ſur elle, & ſur leſquelles on avoit fait différentes fortifications pour la ſûreté de la Place. Il ajoûte qu'elle étoit environnée d'un mur, & baignée par la Mer, du côté du Sud, avec un Fort ſur le rivage. Il y avoit cinquante piéces de canon dans la Ville & dans les Forts. La Vallée étoit diviſée par un petit ruiſſeau d'eau douce, qui formoit aſſez près du rivage un étang, où les Vaiſſeaux pouvoient aiſément faire leur proviſion. A l'extrémité de la Ville, du côté du Nord, la Vallée s'ouvroit aſſez pour former quantité de Vergers & de Jardins qui étoient remplis d'orangers, de citroniers, de cannes de ſucre & de diverſes ſortes d'arbres & de fruits. [On ne peut concilier ces deux Deſcriptions, qu'en ſuppoſant que la Ville a changé de place & de forme en ſe relevant de ſes ruines.]

DANS le Voyage du Chevalier Antoine Sherley à S. Jago & aux Indes Occidentales, en 1569, on trouve la Deſcription (b) ſuivante. „ S. Jago „ eſt ſituée entre deux montagnes fort roides, & commandée par trois ex- „ cellens Forts. Le principal eſt placé au ſommet de la montagne qui eſt à „ l'Eſt, & pend en quelque ſorte ſur la Ville; de ſorte qu'elle n'a point une „ rue où l'on puiſſe être à couvert du mouſquet. Les deux autres Forts ſont „ ſur le rivage: mais ils commandent tous trois & la Ville & la Rade. On „ ne peut gagner le ſommet des deux montagnes que par un petit ſentier, où „ il ne peut paſſer qu'un Homme à-la-fois. La Mer vient battre le front de „ la Ville.

A l'égard du ruiſſeau, Dampierre obſerve (c) qu'il y a dans la Vallée, du côté de la Mer, une rue au long de laquelle paſſe un filet d'eau, qui va ſe décharger dans un bel étang, ou dans une petite Baye fabloneuſe, ordinairement fort tranquille; de ſorte que les Vaiſſeaux peuvent s'en approcher ſans péril & faire aiſément leur proviſion d'eau, [quoique la Rade ſoit pleine de rochers & mauvaiſe pour les Vaiſſeaux.] Le Capitaine Philips donne une autre (d) deſcription du même ruiſſeau. Il paſſe, dit-il, au travers de la Ville, un petit ruiſſeau, large de douze ou quinze pieds, & d'un pied de profondeur, qui en fort ſous le pied du mur; & qui va ſe rendre dans la Mer, après avoir arroſé un beau Verger, planté de Cocotiers & d'Orangers (e).

DAPPER dit plus ſimplement que la rivière de S. Jago prend ſa ſource à deux milles de la Ville, & ſe décharge dans la Mer par une embouchure, qui peut avoir une portée d'arc de largeur. [*Durret* l'appelle *Ribeira Corea*; & dit que ſes bords ſont couverts de Cèdres, de Cocotiers & d'autres arbres fruitiers (f).]

DAMPIERRE donne à la Ville (g) deux ou trois cens maiſons, toutes bâties

(z) Dampierre, *ubi ſup.*
(a) Le Héros Anglois, pag. 128.
(b) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 599.
(c) Dampierre, Vol. III. pag. 22.
(d) Philips, *ubi ſup.* pag. 187.
(e) Voyages de Fryer, pag. 7.
(f) Voyage de Durret à Lima, pag. 85.
(g) Dampierre, Vol. III. pag. 22.

bâties de pierres brutes; avec un Couvent & une Egliſe. Philips ne ſait pas monter le nombre des (*b*) Maiſons au-delà de deux cens; mais il compte deux Couvents, l'un d'hommes, & l'autre de filles, avec une grande (*i*) Egliſe près du Château. Cette Egliſe eſt apparemment la Cathédrale, que Roberts nous repréſente comme un fort bel Edifice. Il nomme un Couvent de Cordeliers, en faiſant remarquer, qu'ils ſont preſque les ſeuls dans l'Iſle qui mangent du pain frais, parce qu'ils reçoivent tous les ans de Lisbonne une proviſion de farine. Ils ont un des plus beaux Jardins du monde & rempli des meilleurs fruits. Un petit bras de la rivière, qu'ils ont eu la permiſſion de détourner, leur fournit continuellement de l'eau pour la fraîcheur de leurs parterres & pour les commodités de leur Maiſon. Après l'Egliſe Cathédrale, il n'y a pas d'Edifice dans la Ville & au-dehors, qui approche (*k*) de la beauté de leur Couvent. La Maiſon du Gouverneur eſt dans un lieu élevé, d'où il a tellement la vûe de toutes les autres, que leur ſommet eſt de niveau avec les fondemens de la ſienne (*l*). S'il faut juger de tous ces Bâtimens, par la deſcription que le Docteur Fryer nous fait de ceux (*m*) qu'il a vûs [ſur le ſommet de la montagne,] ils n'ont qu'un étage; ils ſont couverts de branches & de feuilles de Cocotiers; les fenetres ſont de bois, & les murs de pierres, liées avec de la vaſe. Leur grandeur, dit-il, n'eſt que d'environ quatre aunes, dont la moitié eſt occupée par la porte. L'ameublement répond à la grandeur & à la forme.

ROBERTS. En divers tems.

Fortifications de la Ville.

IL ne paroît pas que les Fortifications de la Ville ayent été fort augmentées, depuis le tems de l'Amiral Drake & du Chevalier Sherley. Dampierre obſerve que près du lieu où l'on débarque, on voit preſqu'au niveau de la Mer, un petit Fort, où la garde ſe fait ſoigneuſement. Au ſommet de la montagne, il y a un autre Fort, qui doit être plus grand, ſi l'on en juge par le mur qu'on apperçoit de la Rade. Il n'eſt pas ſans artillerie; mais l'Auteur ne put ſçavoir le nombre des piéces (*n*) ni de quel uſage peut être cette Fortereſſe. Philips aſſûre qu'elle contient douze canons; qu'elle eſt ſituée à l'Eſt de la Ville, & qu'elle (*o*) ſe préſente fort bien du côté de la Mer. Il eut le tems d'obſerver la garniſon. Cependant, ſans nous apprendre ſi elle étoit nombreuſe, il ne parle que de ſept ou huit petites maiſons, prêtes à tomber, & d'une Egliſe qui eſt proche du Corps-de-garde. Sur le bord de la montagne, il remarqua un parapet, muni de ſix petits canons de fer, en ſi mauvais état (*p*) qu'ils ne ſe ſoûtenoient pas ſur leurs affuts. Près du rivage [& ſur le panchant d'un précipice,] on apperçoit ſix autres petites piéces, qui ſont braquées vers le Port, & qui ſaluérent le Vaiſſeau ſur lequel le Docteur Fryer alloit aux Indes Orientales. A peu de diſtance de cette batterie, on voit un Corps-de-garde qui fait face à la terre, & d'où l'on obſerve les (*q*) Vaiſſeaux qui s'approchent du Port. [La promenade que ce Dr. fit depuis le rivage de la Mer

(*b*) Voyag. en Afrique & aux Barbades. *ubi ſupra.*

(*i*) Barbot donne cinq cens maiſons à la Ville. Voyez la Deſcription de la Guinée, pag. 538.

(*k*) Roberts, *ubi ſup.* pag. 405.

(*l*) Philips, pag. 187.

(*m*) Fryer, pag. 8.

(*n*) Dampierre, Vol. III. pag. 22. On a déja vû que le Fort commande le Port & la Ville.

(*o*) Vol. I. pag. 76. Ailleurs il dit que le Fort commande la Rade.

(*p*) *Ibid.* pag. 187.

(*q*) Fryer, pag. 8.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

Mer juſqu'au ſommet de la Montagne répandra encore plus de jour ſur cette Deſcription. Après être débarqué, il paſſa par le bois, d'où, ſortant par une porte pratiquée dans un mur fait de boue & de pierres & élevé juſqu'à hauteur d'appui, il entra dans une cour au pied de la Montagne, où il trouva une Compagnie de Milice levée pour y être en garniſon. Leurs mouſquets, leurs piques & leurs drapeaux étoient appuyés contre le mur, qui n'auroit pas pû ſupporter ce poids, ſi lui-même n'avoit été ſoûtenu par quelques arbres. Les Soldats qui s'y promenoient avoient la pique à la main & une longue épée liée ſur le dos. Ils tirèrent le chapeau aux Anglois, leur faiſant une révérence juſqu'à terre. La Montagne eſt fort eſcarpée; & cependant, à la grande ſurpriſe de l'Auteur, les gens du Pays y grimpent montés ſur des ânes avec un ſinge en croupe, & paſſent par des précipices où il n'y a qu'eux & des Chèvres qui puiſſent aller. Ils trouvèrent un autre mur au ſommet de la Montagne, ſur la porte duquel étoit peinte une Croix. Au de-là & ſur la gauche, ils virent un Bâtiment qui devoit être une priſon ou un Corps-de-garde. A peu de diſtance de-là & du même côté, il y avoit une rangée de Maiſons dont on a déja parlé. Avançant toûjours, le chemin ſe trouva meilleur & tout uni ils apperçurent ſur la droite une Croix & un peu plus loin une Chapelle, deſſervie par un de leurs Pères Négres. Pas loin de-là étoit le Corps-de-garde, qui devoit fournir des ſentinelles du côté de la Mer; les ſix petits Canons & un autre Corps-de-garde dont on a déja parlé.]

LE même Auteur ajoûte qu'aux environs de la Ville, le Pays eſt montagneux & rempli de rocs; mais que plus loin dans les terres il eſt fort agréable, bien arroſé, & fourni de toutes les commodités néceſſaires à la vie (*r*).

IL ne ſera point inutile de joindre à la Deſcription de Roberts, les remarques de quelques autres Ecrivains ſur la Baye ou le Port de S. Jago.

Obſervations ſur la Baye de S. Jago.

LE Docteur Fryer dit que ſa forme eſt un demi-cercle d'environ quatre milles d'étendue; que ſa pointe la plus avancée (*s*) regarde le Sud-Oueſt, demi-Oueſt; & l'autre, [où il y a une entrée dans la Mer,] l'Eſt quart au Sud & Sud; que le fond eſt couvert de corail de toutes les eſpéces; le rivage (*t*) ſabloneux, [& commode pour le débarquement.] Le Capitaine Philips dit que la Baye de S. Jago eſt plus petite & plus expoſée que celle de Praya, & que (*v*) le fond eſt pierreux & fort mauvais. Dampierre déclare que c'eſt la plus mauvaiſe Rade où il ſoit jamais entré. Il n'y a pas, dit-il, d'ancrage ſûr, pour plus de trois Vaiſſeaux à la fois; encore doivent-ils être fort près l'un de l'autre. [La meilleure place eſt celle qui eſt près de terre, où il faut s'amarrer; mais le Bâtiment doit être petit. Ceux qui dirent à l'Auteur que la Baye étoit bonne, le trompèrent; & quand il y fut, il auroit été charmé d'en être dehors.] Un Bâtiment Anglois, commandé par le Capitaine Bareſoot, qui vint y mouiller dans le même-tems, perdit bientôt deux de ſes ancres; & l'Auteur même (*x*) en perdit une. L'Iſle de Fuego s'apperçoit clairement de la Baye de S. Jago, dont elle n'eſt éloignée que de ſept ou huit lieuës

(*r*) *Ibid.* pag. 7. & ſuiv.
(*s*) *Ibid.* pag. 6.
(*t*) Il a donné un Plan de la Baye, & de la Côte à l'Oueſt.
(*v*) Voyage en Guinée, pag. 187.
(*x*) Cela s'accorde avec la Deſcription de Roberts, dont on a déja parlé.

lieuës. Pendant la nuit, on (*y*) voit des flammes qui s'élevent du ſommet de ſa montagne, & de la fumée pendant le jour (*z*). ROBERTS. En divers tems.

PHILIPS remarque qu'on appréhende ſi fort à S. Jago, qu'il ne s'échape quelque Habitant ſur les Vaiſſeaux Etrangers, qu'on ne ſouffre aucune Barque dans l'Iſle. Il n'en vit pas une à S. Jago ni à Praya (*a*). On fait même la garde (*b*) dans cette vûe, tandis qu'il s'y trouve quelque Bâtiment. L'Auteur raconte à cette occaſion qu'un vieil Officier Flamand, qui commandoit dans le Château, ſouhaitoit beaucoup de partir avec lui; mais qu'il n'eut pas la hardieſſe de tenter cette entrepriſe. Contrainte des Habitans de l'Iſle.

DAPPER appelle le Port de S. Jago. *Porto Reibeira Corea*, & le place au Nord-Oueſt de *Cabo Tubarao*. Ce Cap eſt apparemment la pointe Eſt de la Baye. Le *Pilote Anglois* dit que le Cap *Tubarao* eſt au Sud-Oueſt de Praya, & le Port *Reibeira* à l'Oueſt de cette pointe. Autre nom de S. Jago. Cap Tubarao.

SUIVANT le Capitaine *Philips*, la plus grande partie des Habitans de la Ville eſt compoſée de Portugais; mais dans le reſte de l'Iſle, le (*c*) nombre des Négres l'emporte de vingt pour un. *Fryer* dit que les Naturels du Pays ſont d'un beau noir; qu'ils ont les cheveux friſés; qu'ils ſont de belle taille; mais ſi Voleurs & ſi effrontés qu'ils regardent un Etranger en face tandis qu'ils coupent quelque morceau de ſon habit ou qu'ils lui prennent ſa bourſe. Leur habillement, comme leur langage, eſt une mauvaiſe imitation des Portugais. [Il y en a peu aſſez bien vêtus pour avoir le corps entiérement couvert; l'un a les jambes, l'autre les épaules, un troiſiéme le dos, & quelques-uns tout le corps, nuds.] Celui qui peut ſe procurer un vieux chapeau garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes blanches, & des hautes-chauſſes, avec une longue épée, quoique ſans bas & ſans ſouliers, marche d'un air fier, en ſe contemplant, & ne ſe donneroit pas pour le premier Seigneur de Portugal (*d*). Habits & caractére des Habitans.

LES femmes ne ſont pas ſi bien faites que les hommes. Elles ont les lévres plus groſſes, le corps plus épais avec une taille plus courte, les mamelles pendantes, & les mains fort larges. Leur habillement conſiſte dans un pagne, ou une piéce d'étoffe dont elles ſont enveloppées depuis la ceinture juſqu'en bas. Le reſte du corps eſt nud, ſans excepter les pieds. Cependant les plus diſtinguées (*e*) portent des colliers & des bracelets, avec de fauſſes pierreries aux oreilles. Elles ont une ſorte de voile qui leur tombe depuis la tête juſqu'aux genoux, avec un corſet & des manches pendantes.

LE Docteur Fryer ayant été invité par quelques Habitans, trouva, pour toute galanterie, du tabac à fumer. L'inſtrument qui leur ſert de pipe s'appelle *Hubble buble* [à cauſe du bruit qu'il fait.] C'eſt un long roſeau, que la fumée rend fort brun, & qui paſſe au travers d'une coque de coco remplie d'eau. Il s'applique contre une eſpéce de fourneau où l'on allume du tabac ſans Fête qu'ils donnent aux Etrangers.

(*y*) Dampierre Vol. III. pag. 36.
(*z*) Voyag. de Fryer pag. 10.
(*a*) Dampierre dit qu'ils ſont ſi abſolument ſans Barques, qu'ils ſont obligés d'acheter même leur Sel des Vaiſſeaux étrangers. [Sans dire la raiſon pourquoi ils n'en n'ont point, il ajoûte qu'il en a vû à S. Nicolas.]
(*b*) Philips *ubi ſup.* pag. 188.
(*c*) Philips, *ibid.* pag. 187.
(*d*) Fryer. pag. 9.
(*e*) Fryer, *ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

ſans le hacher (*f*), & chacun ſuce la fumée auſſi long-tems qu'il y prend plaiſir. Ce n'eſt pas la bonne chére qu'il faut ſe propoſer chez les Habitans de S. Jago, car ils ne boivent, que de l'eau, & leurs alimens ſont les fruits de la terre (*g*). [Cette Iſle a été pillée deux ou trois fois. Le 16 de Novembre 1585, le Chevalier *François Drake*, ayant mouillé entre la Ville & *Praya*, débarqua au de-là de mille hommes ſous les Ordres du Lieutenant général *Carliſle*. S'avançant enſuite du côté de la Place, ils deſcendirent dans la Vallée par la Colline qui eſt à l'Orient; mais les habitans ayant pris la fuite à l'approche des Anglois, ils plantérent leurs Etandarts ſur le Fort qui eſt vers la Mer. Ils y reſtérent quinze jours, durant leſquels ils amaſſérent des proviſions, mais ils n'y firent aucun butin, après quoi ils y mirent le feu, pour vanger la mort d'un Anglois que les habitans avoient cruellement maſſacré (*h*).

Au mois de *Septembre* de l'an 1696, le Chevalier *Antoine Sherley* alla de *Praya* à *S. Jago* avec deux-cens quatre-vingt hommes. Quand ils en furent aſſez près, ils ne trouvérent d'autre chemin qu'un ſentier ſi étroit qu'il n'y pouvoit paſſer qu'un homme de front. Les Anglois furent ſurpris de la force de la Place; & les Ennemis attendoient qu'ils fuſſent deſcendus dans la Vallée, à une demi-portée de mouſquet au de-là, dans la penſée qu'alors ils ſeroient obligés de ſe rendre. Le Général, s'apperçevant qu'il étoit coupé dans ſa retraite, prit le ſeul parti qui lui reſtoit, ſçavoir celui de deſcendre hardiment. Il fut pourſuivi par l'Ennemi, qui, de côté & d'autre, l'accabloit de pierres: Mais ceux qui voulurent attaquer ſon arrière-garde furent ſi bien reçus qu'ils n'oſérent plus l'approcher. Il y avoit encore un demi-mille de-là juſqu'à la Ville, où leurs Piquiers s'oppoſérent au paſſage des Anglois. Les Portugais, ayant alors été renforcés juſqu'au nombre de trois mille, les attaquérent, en tuérent pluſieurs & les incommodérent beaucoup depuis le Fort le plus élevé. Ils étoient réduits à une grande extrémité, lorſque leurs Vaiſſeaux parurent dans la Rade, où ils attirérent le feu du Fort, & contre lequel ils tirérent toute la nuit tant de la Flotte que des Forts inférieurs. Les Portugais, s'imaginant que le deſſein des Anglois étoit de l'emporter d'Aſſaut, abandonnérent la Ville pour aller le défendre; ce qui donna moyen aux gens de *Sherley* de ſe retirer à leurs Vaiſſeaux, après avoir été Maîtres de la Ville deux jours & deux nuits (*i*).

BEEKMAN, qui étoit dans cette Iſle en 1713, dit que les François l'avoient priſe, peu d'années auparavant, avec quatre-vingt ou cent hommes. Ils l'abandonnérent bien-tôt après, emportant tout ce qu'ils pûrent (*k*).

BARBOT remarque qu'ils prirent & pillérent la Ville en 1712; ce qui, autant qu'on peut le conjecturer, eſt la même choſe que ce que veut dire Beekman (*l*).]

Gouvernement de l'Iſle.

A l'égard du Gouvernement, on a déja fait remarquer que l'Iſle de S. Jago

(*f*) *Angl.* la ſurface en eſt preſſée par un fort vilain Godet, qu'il rempliſſent de tabac ſans le hacher. R. d. E.
(*g*) *Ibid.* pag. 8.
(*h*) Voyez les Voyages de *Drake* pag. 129.
(*i*) Voyez la Collection de *Hackluyt* pag. 599. & ſuiv.
(*k*) Voyage à *Borneo* pag. 13.
(*l*) Deſcription de Guinée pag. 538.

S. Jago n'a jamais ceſſé d'appartenir au Roi de Portugal. Le Gouverneur qui commande au nom de ce Prince, étend ſa Juriſdiction non-ſeulement ſur toutes les Iſles du Cap-Verd, mais encore ſur tous les Domaines du Portugal dans la haute Guinée (*m*). ROBERTS. En divers tems.

LA Ville de S. Jago eſt un Siége Epiſcopal. L'Evêque, qui eſt Suffragant de Lisbonne (*n*), compte toutes les Iſles du Cap-Verd [& toutes les Côtes de Guinée] dans ſon Diocéſe. Il eſt [nommé par le Roi, &] toûjours envoyé du Portugal. Outre le Palais qu'il a dans la Ville, il jouit d'une fort belle maiſon de Campagne à trois ou quatre milles dans les terres, qui ſe nomme *Trinidade* (*o*). [C'eſt à S. Jago où réſident le Gouverneur & l'Oyder, ou le Juge; & c'eſt-là où eſt l'Audience, ou les Cours de Juſtice.]

EN 1689, le Gouvernement eccléſiaſtique & civil étoit entre les (*p*) mains de l'Evêque. Mais en 1693, lorſque Philips paſſoit à S. Jago, le Gouverneur étoit un Laïque, qui ſoûtenoit ſa dignité avec aſſez d'éclat. Sa Maiſon étoit ſpacieuſe, accompagnée d'une belle cour, ornée d'un balcon de fer, d'où la vûe s'étendoit ſur la Mer. Il offrit une colation à Philips. Elle conſiſtoit dans une boëte de marmelade & du pain blanc, avec une bouteille [à moitié pleine] de vin de Madére [ſi mauvais & ſi chaud qu'il fut ſur le point de faire rendre au Capitaine tout ce qu'il avoit dans l'eſtomac.] Il refuſa d'aller à bord, parce qu'il étoit arrivé à quelques-uns de ſes Prédéceſſeurs d'être arrêtés par des Pyrates, qui leur avoient fait racheter leur liberté à grand prix, ou qui avoient éxigé d'eux des proviſions. Sa naiſſance étoit diſtinguée, & ſes qualités naturelles [& acquiſes] fort eſtimables; [mais il étoit tout déguenillé, & portoit une longue perruque qui lui deſcendoit juſques au milieu du corps, & à laquelle il ne reſtoit pas la moindre friſure (*q*).] Beckman, qui étoit à S. Jago en 1713, trouva moins de difficulté à perſuader au Gouverneur de ce tems-là de ſe rendre ſur ſon Vaiſſeau, où il le traita fort bien [& lui fit préſent de quelques fuſils.] Mais il en fut mal récompenſé. Ayant accepté un dîner au Château, le jour ſuivant, il ſe trouva ſi malade en retournant à bord, lui & tous les Anglois qui l'avoient accompagné, qu'il eut recours aux contre-poiſons. Mais ſoit qu'il fut déja trop tard, ou que la force du mal l'emportât ſur les remèdes, tous les convives eurent des vômiſſemens terribles, avec des convulſions & des tranchées inſuportables. [Le Chirurgien, qui avoit été du repas, & qui ne pût vomir que le troiſiéme jour, enfla prodigieuſement par tout le corps.] Ils commencèrent à ſe rétablir le cinquiéme jour; mais il y en eut deux qui tombèrent dans une langueur, dont ils ne furent délivrés que pluſieurs mois après, par la mort. Beckman partit déſeſpéré de n'avoir pû ſe vanger d'une ſi noire perfidie (*r*).

Maiſon du Gouverneur.

Pluſieurs Anglois empoiſonnés dans une collation.

QUOIQUE la Ville de S. Jago ſoit fort pauvre, & qu'elle n'ait preſque aucun commerce, Dampierre obſerve qu'outre les Vaiſſeaux étrangers que le

Commerce de S. Jago.

(*m*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.

(*n*) *Ibid.* [Vol. III. pag. 22. Voyez auſſi *Barbot*, Deſcription de Guinée, pag. 538. *Philips* Voyag. en Guinée, pag. 187. & Hawkins Voyag. à la Mer du Sud, pag. 29.]

(*o*) Roberts, pag. 404.

(*p*) Ovington, pag. 41. du Voyage de Surate.

(*q*) Philips *ubi ſup.* pag. 185.

(*r*) Beckman, dans le Voyage de Borneo, pag. 14. & ſuiv.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

le hazard y amene, il y vient tous les ans un ou deux Bâtimens Portugais, dans leur route pour le Bréſil. Ils y vendent quelques marchandiſes de l'Europe, & ſe chargent des étoffes de coton qu'ils trouvent dans l'Iſle. Les Marchands de Lisbonne y envoyent chaque année un autre Vaiſſeau, qui prend le ſucre, & qui (*s*) retourne directement en Portugal avec cette cargaiſon. Dampierre trouva dans le Port deux Bâtimens Portugais qui devoient faire voile au Bréſil, & une Pinque Angloiſe qui avoit acheté, dans une autre Iſle, des Anes pour la Barbade (*t*).

Comment les Proviſions s'y vendent.

ON ne peut acheter la moindre proviſion dans l'Iſle de S. Jago ſans une permiſſion expreſſe du Gouverneur; & le droit de vendre les Beſtiaux appartient à lui ſeul. Dampierre étant venu de Praya pour ſe procurer des rafraîchiſſemens, le Gouverneur fit publier le ſujet de ſon arrivée par un Crieur public; après quoi il lui fut aiſé de trouver du maïz & de la volaille, en échange pour le Sel qu'il avoit apporté. Mais ce fut du Gouverneur même qu'il acheta des Beſtiaux, avec la néceſſité (*v*) de les payer argent comptant. Philips fut traité de même, avec cette différence, qu'étant ſans argent, il ne put obtenir ni Veaux ni Bœufs, & qu'on lui fit beaucoup valoir la permiſſion qu'il obtint de prendre quelques Chèvres & quelques Moutons en échange pour du Sel. Mais, dès le lendemain de ſon arrivée, il vit le rivage couvert de Marchands, qui lui préſentèrent des Oranges, des Limons, des Cocos (*x*), des Singes, &c. L'un tenoit une Chèvre entre les jambes, l'autre un Porc lié au poignet, celui-ci un Singe ſur ſes genoux, un autre quelques Poules de Guinée entre ſes bras; & les Matelots Anglois s'empreſſant de faire avec eux des échanges pour de vieilles chemiſes, de petites boëtes & d'autres meubles, car rien n'eſt inutile à S. Jago, cette ſcène formoit un ſpectacle fort amuſant. [Le Capitaine Philips ayant demandé à ☞ un des habitans, qui étoit venu lui offrir des proviſions, de lui fournir quinze Chèvres, dix Moutons, quatre Porcs, ſoixante Poules, cinq-cens Oranges & autant de Citrons, il trouva tout cela au bord de la Mer, & il l'acheta à un prix fort raiſonnable. Il en donna environ trois livres ſterlings en monnoye d'Eſpagne, qui eſt tout ce qu'il avoit pû ramaſſer parmi l'équipage, & paya le reſte en fuſils, corail & toile-peinte (*y*).]

Excellent marché de vieux habits.

TOUS les Voyageurs conviennent que rien ne ſe vend ſi bien dans cette Iſle que les vieux habits. Ovington dit que c'eſt la marchandiſe (*z*) la plus courante, & celle dont la vanité des Habitans n'eſt jamais raſſaſiée. Aux vieux habits, Cornwal ajoûte les coûteaux & les cizeaux, qui rapportent plus de profit que (*a*) l'argent comptant. Beckman a vû les Habitans de S. Jago accourir au Port avec leur volaille & ce qu'ils ont de meilleur, diſputer entr'eux la préférence pour un couteau de deux ſols, & pleurer de chagrin en le voyant donner à celui dont (*b*) les Anglois agréoient la marchandiſe

(*s*) Dampierre, Vol. III. pag. 23.
(*t*) *Ibid.* pag. 21.
(*v*) *Ibid.* pag. 22.
(*x*) Le Docteur Fryer obſerve qu'en arrivant à S. Jago il fut ſurpris de la quantité de Singes qu'il ſe vit offrir. On ne lui demandoit qu'un lambeau d'habit, ou quelques aunes de mauvais ruban pour un Singe.
☞(*y*) Philips Voyage en Guinée, pag. 187. & ſuiv.
(*z*) Ovington Voyage à Surate, pag. 41.
(*a*) Obſervations ſur divers Voyages, pag. 6. & ſuiv.
(*b*) Voyage à Borneo, pag. 13.

Digitized by Google

chandiſe (*c*) [il n'eſt pas étonnant que le beurre & le fromage ſoient de bon débit à *S. Jago*, puiſqu'au raport d'Ovington les habitans ne ſçavent pas le faire (*d*). Mais peut-être n'en font-ils point parce qu'ils n'ont pas de pain pour manger avec; au moins n'en avoient-ils point alors.] Autrefois ils avoient chez eux un célèbre Marché d'Eſclaves, qui étoient tranſportés immédiatement de-là aux Indes Occidentales. Mais ce commerce a pris un autre cours. ROBERTS. En divers tems.

PRAYA, ou Playa, comme l'appelle Hawkins, ſignifie dans la langue Portugaiſe, grève ou rivage. Le même Auteur dit que la Ville de ce nom eſt à trois lieuës de S. Jago, vers l'Eſt, au fond d'une (*e*) Baye qui ſe nomme auſſi Praya. Beckman place le Port de Praya à quinze degrés de latitude du Nord, & vingt degrés trente minutes (*f*) de longitude, de Londres. Mais Dampierre marque quatorze degrés cinquante (*g*) minutes de latitude, & vingt-quatre degrés quarante-ſept minutes de longitude Oueſt de Londres. C'eſt le premier de ces deux calculs qui paroît le plus éxact. Il ne diffère de nôtre Carte, pour la longitude, que de cinquante-cinq minutes; au lieu que celui de Dampierre excéde de deux degrés dix minutes. Praya, ſuivant le témoignage de Sherley (*h*), étoit une fort jolie Ville en 1596, avec un Fort monté de ſix ou huit piéces d'artillerie. Mais ce n'eſt à préſent qu'une miſérable habitation. En 1713, Beckman y trouva pour Egliſe un mauvais Bâtiment qui n'avoit que l'apparence d'une grange. Les maiſons étoient ſéparées à beaucoup de diſtance, ſans aucune forme de rues. On voyoit (*i*) les ruines d'un vieux Château, où il reſtoit encore ſept ou huit canons de fer ſans affuts. Philips raconte qu'en 1699, les Soldats du Château de Praya avoient l'air de gens qui meurent de faim. L'Officier qui les commandoit [ne paroiſſoit guéres mieux nourri.] C'étoit un vieux (*k*) Flamand, qui devoit avoir été fort maltraité par la fortune, pour regarder ce poſte comme une récompenſe. [il demeuroit dans une vieille Maiſon & rendoit de grands reſpects au Lieutenant du Gouverneur, jeune-homme de vingt-ans, parce qu'il étoit Portugais.] Manuel Parades, dont on a déja cité le nom, ſaccagea la Ville de Praya en 1582 (*l*) comme celle de S. Jago. L'Amiral Drake (*m*) la brûla trois ans après; & Sherley (*n*) la prit en 1596. Elle tomba enſuite, avec toute l'Iſle, au pouvoir des François en 1712. Situation de la Ville de Praya. Ce qu'elle eſt aujourd'hui.

SIR Jean Narborough, qui étoit à Porto Praya en 1659 (*o*), dit que ce n'eſt pas proprement un Port, mais ſeulement une fort belle Baye, dont la forme eſt ronde, avec des montagnes fort roides du côté de l'Eſt. Il ajoûte qu'au fond de la Baye il y a une autre montagne, où le Château étoit ſitué; qu'il étoit défendu par quatre piéces de canon; mais peu capable de réſiſtance. Au ſommet Porto Praya.

(*c*) *Angl.* Beckman dit que les Habitans apportent au Port leur bétail & leur volaille pour l'échanger contre de vieux habits, des étuis noirs, des chapeaux, des couteaux, de l'huile, du beurre, du fromage, & en général contre tout ce qui eſt du crû & des Manufactures des Etrangers. R. d. E.

(*d*) Ovington *ubi ſup.*

(*e*) Voyage de Hawkins à la Mer du Sud. pag. 27.

(*f*) Beckman, *ubi ſup.* pag. 11.

(*g*) Dampierre, Vol. IV. pag. 3.

(*h*) Haekluyt, Vol. I. pag. 599.

(*i*) Beckman, *ubi ſup.* pag. 12.

(*k*) Voyage de Philips en Guinée, pag. 184.

(*l*) Hawkins, pag. 27.

(*m*) Voyage de Drake *ubi ſup.* pag. 130.

(*n*) Sherley *ubi ſup.* pag. 599.

(*o*) *Angl.* en 1669, R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

met de la même montagne, il y avoit un autre Fort muni de trois canons. Dans la partie Nord-Oueſt de la Baye, le rivage eſt de ſable & de gravier, mais couvert d'un bois de Cocotiers qui rend la perſpective agréable. Une rivière d'eau douce, qui ſort de la Vallée, vient ſe perdre dans la Mer au travers du ſable. Cette eau eſt non-ſeulement en abondance, mais de ſi bonne qualité qu'elle ſe conſerve long-tems en Mer. Du côté de l'Oueſt, & fort près du rivage, la nature a placé une Iſle couverte d'herbe, que Narborough fit couper pour nourrir ſes Beſtiaux. La Rade n'eſt pas une retraite fort ſûre contre la violence; car un Pyrate, ou tout autre Vaiſſeau de guerre, y peut enlever les Beſtiaux (*p*) ſans rien craindre des Forts; & la plus belle Flotte ne pourroit pas s'y garantir de quelques Brûlots qui entreprendroient ſa ruine, parce qu'il y ſouffle tous les jours un vent de Mer, & que toute la Baye étant ouverte de l'Eſt à l'Oueſt-Sud-Oueſt, elle a deux pointes, par (*q*) leſquelles on n'y peut guères éviter la ſurpriſe.

Danger de la Baye de Praya.

PHILIPS ayant ſondé ſoigneuſement Porto Praya, trouva par-tout un bon fond de ſable, depuis dix juſqu'à ſept braſſes. Il y jetta l'ancre entre le rivage & la petite Iſle, avec le Fort & l'Egliſe au Nord-Oueſt quart-d'Oueſt. Les vents de commerce y ſouffient entre Nord-Nord-Eſt, & Eſt-Nord-Eſt. La nuit eſt calme, & les matinées ſont rafraîchies (*r*) par un petit vent de terre extrémement doux. Barbot dit que la Rade eſt aſſez grande pour contenir à l'ancre, ſur quatorze braſſes, une Flotte de cent Vaiſſeaux (*s*) derrière la petite Iſle. Quelques Voyageurs, tels que Dampierre & Cornwall l'appellent par corruption *Baye de Prior*. Narborough lui donne le nom de *Pryam*, ſi l'on n'aime mieux rejetter cette faute ſur l'Imprimeur. [On conſeilla au Capitaine Philips, d'aller faire de l'eau dans une eſpèce d'étang qu'il y a dans le Verger de Cocotiers près de la Mer; mais n'y ayant point trouvé d'eau, il fut obligé de remplir ſes tonneaux à un puits, qui en eſt éloigné de trois bons cables & ſitué au milieu de pluſieurs quartiers de roc. On eſt obligé d'en puiſer l'eau avec des baquets, ce qui la rend un peu trouble & fait qu'elle n'eſt bonne que pour cuire les alimens (*t*).] Dampierre relève beaucoup la bonté du Port. Dans les tems de paix, dit-il, il eſt rarement ſans Vaiſſeaux. C'étoit autrefois un uſage comme établi pour les Anglois, les François & les Hollandois, d'y mouiller dans leurs Voyages aux Indes Orientales, aux Côtes de Guinée, ou à Surinam. Les Portugais y relâchoient même en allant au Bréſil. Mais peu de Vaiſſeaux y touchoient au retour (*v*).

Sa grandeur.

Corruption de ſon nom.

Autre Baye qui lui reſſemble beaucoup.

BECKMAN nous apprend qu'un mille à l'Eſt du Port, il y a une autre Baye ſi ſemblable à celle-ci, que ſans des inſtructions certaines on peut s'y méprendre. Il y fut trompé lui-même, quoique pluſieurs de ſes gens euſſent déja vû l'une & l'autre [elle n'eſt pas ſi bonne que la première.] Dans l'une, on a l'Iſle de May ouverte à la pointe Eſt de la Baye, au lieu que dans celle de Porto Praya, on perd quelque-tems la vûe de cette Iſle, juſqu'à ce qu'on ſoit aſſez avancé

(*p*) *Angl.* enlever les Bêtimens. R. d. E.
(*q*) Voyage de Narborough au détroit de Magellan, pag. 748.
(*r*) Philips, *ubi ſup.* pag. 183. Il a donné un Plan de cette Baye. Cornwall en a donné un auſſi, mais moins bon.
(*s*) Deſcription de la Guinée par Barbot pag. 538.
(*t*) Philips. *ibid.* pag. 183.
(*v*) Voyages de Dampierre, Vol. I. pag. 76. & Vol. III. pag. 21.

Digitized by Google

vancé pour jetter l'ancre. Dans la première encore, on a le ſommet de l'Iſle de Fuego vis-à-vis la pointe Oueſt de la Baye. Il y a beaucoup d'apparence que cette Baye, à l'Eſt de Porto Praya, n'eſt que *Porto Portate*, dont parle Roberts. Beckman, dans le ſéjour qu'il fit à Praya, prit une prodigieuſe quantité de Poiſſons (*x*), tels que des Mulets, des Brêmes, de grandes Ecreviſſes, & particulièrement de celui qu'on a nommé *le Soldat*, apparemment parce que ſa couleur eſt d'un rouge de ſang, avec des écailles de la grandeur d'un écu, rangées comme celles de la carpe. Il s'en trouva qui peſoient juſqu'à quatre-vingt livres. La Baye, d'ailleurs, a d'autres Poiſſons de toutes les eſpèces.

ROBERTS. En divers tems.

Poiſſon nommé le Soldat.

LE commerce de Praya conſiſte dans les Beſtiaux, la Volaille, & les Fruits, que les Habitans apportent aux Vaiſſeaux, pour les échanger, comme à S. Jago, contre de vieux habits, & ſur-tout contre du linge. En 1683, dans le Voyage de Dampierre, ils avoient encore la liberté de vendre ainſi (*y*) leurs gros Beſtiaux; & quelquefois, ils ne les donnoient que pour de l'argent. Mais dix ans après, c'eſt-à-dire, en 1693 dans le Voyage de Philips, on ne pouvoit plus acheter leurs Beſtiaux ſans la permiſſion du Gouverneur (*z*) de S. Jago.

Commerce de Praya.

LES Habitans de Praya ſe diſtinguent par leur orgueil & leur pareſſe. Ils ſont ſi pareſſeux, que malgré la fertilité de leur Canton, ils aiment mieux ſe réduire à recevoir leurs alimens & les autres néceſſités de la vie comme du hazard, que de tourner leur travail & leur induſtrie à la culture de la terre. A l'égard de l'orgueil, ſi vous demandez au plus vil Habitant du Canton, qui n'a pas ſouvent de quoi raſſaſier ſa faim, qui il eſt & comment il ſe nomme? il vous répondra auſſi-tôt qu'il eſt proche parent de quelque Seigneur Portugais; que lui, ou ſes Pères, ont été bannis par une Sentence injuſte, ſur de ſimples ſoupçons. Le plus modeſte (*a*) eſt fils d'un Capitaine ou d'un Colonel. Cependant ces gens ſi nobles n'ont pas honte de ſe revêtir du vieil habit d'un Etranger. C'eſt un ſpectacle curieux de leur voir endoſſer fièrement les guenilles qu'ils viennent d'échanger pour leurs fruits & leur volaille, & juſqu'à la camiſole d'un ſimple Matelot. Leurs femmes ſont extrémement libertines (*b*). Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec tous ces vices, ils languiſſent dans la miſère. Leurs Officiers mêmes ne ſont pas plus à-couvert de la pauvreté. Ovington rend témoignage qu'en 1689, ayant offert au Commandant deux fromages & quelques autres proviſions de Mer, dans l'eſpérance d'en obtenir du pain frais, ſon préſent fut reçu avec avidité; mais qu'il ne ſe trouva pas dans tout le Canton un morceau de pain à lui vendre où à lui donner, & que les Habitans regardoient au contraire comme une précieuſe faveur de recevoir de lui quelques piéces de biſcuit. Mais tous les Voyageurs s'accordent à leur attribuer un vice encore plus odieux, qui eſt l'inclination au larcin. Dampierre avertit ceux qui relâcheront dans leur Baye, d'être continuellement ſur leurs gardes, ou de s'attendre (*c*) à voir diſparoître tout ce qu'ils ont autour d'eux. Il obſerve dans un autre endroit (*d*) qu'il n'a vû nulle part le vol ſi commun qu'à Praya. Ils prendroient votre chapeau, dit-il, en plein-midi, à la

Vices & miſère des Habitans.

Leur inclination & leur habileté pour le vol.

(*x*) Beckman, *ubi ſup.* pag. 12.
(*y*) Dampierre, Vol. I. pag. 76.
(*z*) Philips, *ubi ſup.* pag. 184.
(*a*) Beckman, *ubi ſup.* pag. 13.
(*b*) Ovington, *ubi ſup.* pag. 41.
(*c*) Dampierre, Vol. III. pag. 23.
(*d*) Dampierre, Vol. IV. pag. 3.

ROBERTS. En divers tems.

la vûe d'une compagnie nombreuſe; & la fuite les dérobe auſſi-tôt à vos pourſuites. Ovington dit que s'accordant enſemble pour voler (*e*) les Etrangers, deux ou trois d'entr'eux s'efforcent de partager votre attention par leurs diſcours, tandis qu'un autre vous arrache votre chapeau ou votre épée. S'ils trouvent quelqu'un ſeul dans le voiſinage de la Ville, ils ne manquent pas de le dépouiller entièrement. Beckman remarque qu'ils n'ont pas moins de légèreté dans les jambes que d'adreſſe & de ſubtilité dans les mains. Ils dérobent tout ce qu'ils trouvent, en ſe fiant à leur agilité pour s'échaper (*f*).

ILS n'ont pas plus d'honnêteté & de bonne-foi dans le commerce. Dampierre déclare que ſi les marchandiſes d'un Etranger paſſent dans leurs mains avant qu'il ait reçu la leur, il eſt ſûr de perdre ce qui eſt ſorti des ſiennes. A peine peut-il s'aſſûrer que ce qu'il a reçu d'eux ne lui ſera point enlevé (*g*). Beckman parle d'une friponnerie qui leur eſt (*h*) fort ordinaire dans la vente de leurs Beſtiaux. Ils les amenent par les cornes ou par les jambes, avec une corde pourrie. Lorſqu'ils en ont reçu le prix, ſuivant les conventions, & qu'ils les ont délivrés, ils ſe retirent à quelque diſtance, où ils font enſemble un bruit terrible, par leurs cris & leurs ſifflemens. Les Beſtiaux, que la vûe d'un viſage blanc, dit l'Auteur, n'a déja que trop effrayés, s'épouvantent encore plus & ſe donnent tant de mouvemens qu'ils rompent leur corde. Alors ils ne manquent pas de prendre la fuite vers les montagnes, d'où ils ſont venus.

Friponnerie plaiſante.

Cauſes de ce penchant au Vol.

DAMPIERRE s'imagine que les Habitans de Praya ont reçu l'inclination au Vol, de leurs Ancêtres, qui étoient des Criminels tranſportés (*i*), & qu'elle eſt paſſée chez eux comme en nature. On peut auſſi préſumer que la corruption de leurs mœurs vient de leur commerce avec les Pyrates, qui fréquentent beaucoup ce Port (*k*).

(*e*) Ovington, Voyage à Surate, pag. 41.
(*f*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 14.
(*g*) Dampierre, *ubi ſup.*
(*h*) Beckman, *ubi ſup.*
(*i*) Dampierre, *ubi ſup.*
(*k*) Beckman, *ubi ſup.* pag. 11.

§. V.

Iſle de S. Philippe ou *de Fuego.*

Origine du nom.

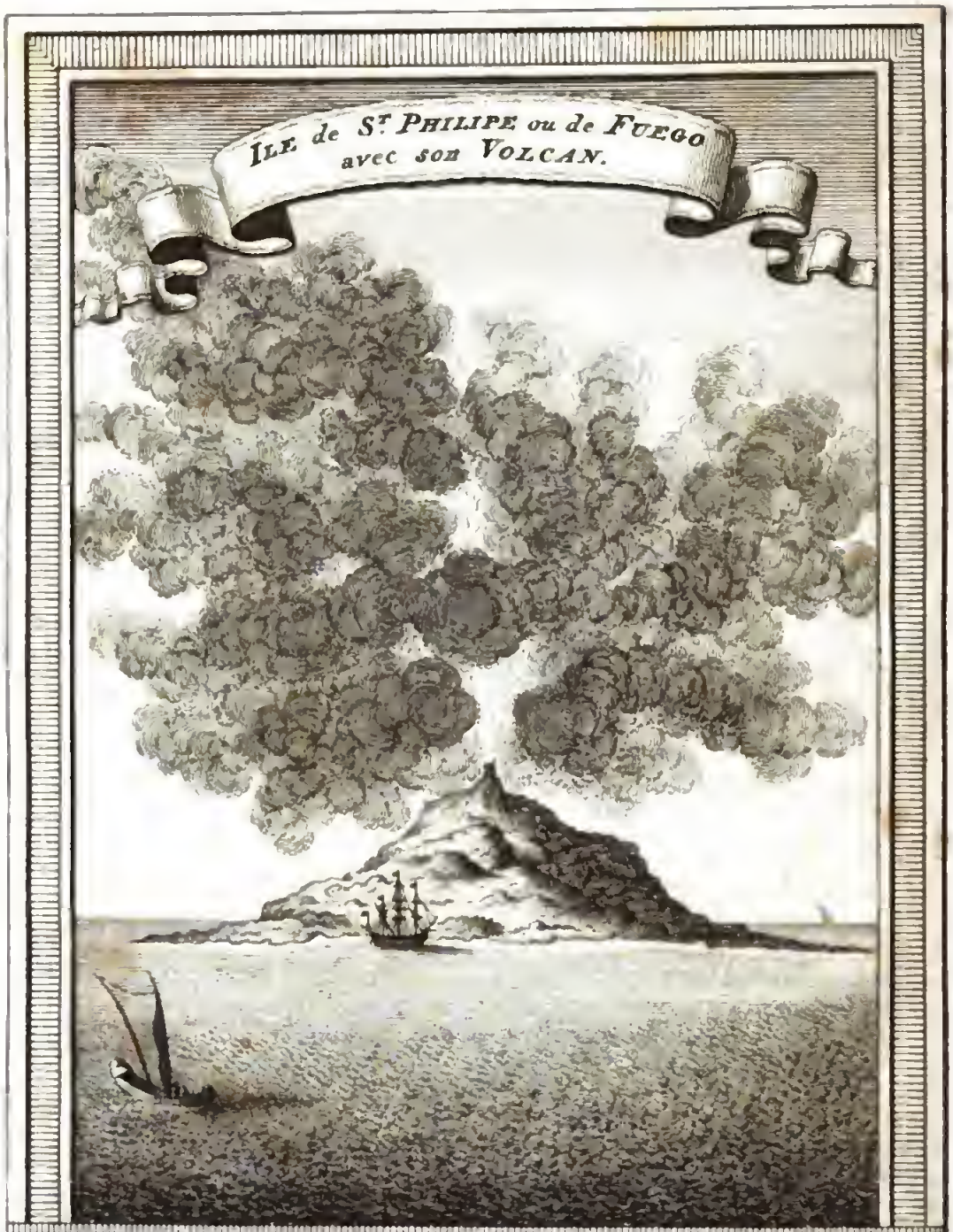
CETTE Iſle ayant été découverte par les Portugais le premier jour de May, qui eſt la Fête de Saint Jacques & de Saint Philippe, a reçu le nom d'un de ces deux Saints, comme S. Jago a pris le nom de l'autre, & Mayo celui du mois, pour avoir été découverte le même jour. Cependant on la nomme plus ordinairement l'Iſle de *Fuego* ou de *Feu*, à cauſe de ſon Volcan.

Situation.

SA pointe Nord-Eſt eſt à ſeize lieuës de la pointe de Terrafal dans l'Iſle de S. Jago. On la place à quinze degrés vingt minutes de latitude du Nord, & ſix degrés cinquante-quatre minutes de longitude, Oueſt du Cap-Verd (*a*).

ROBERTS obſerve que l'Iſle de Fuego & celle de Saint Jean étant fort petites,

(*a*) Voyages de Roberts, pag. 415.



EILAND van St. FILIPPUS, of van FUEGO, met zyn VUURBERG.

J. V. Schley deser.

tites, & peu fréquentées par les Anglois, les plans qu'ils en ont publiés ſont fort imparfaits. Leurs deſcriptions ne le ſont pas moins. Elles repréſentent les Côtes de ces deux Iſles comme fort dangereuſes, l'Iſle de Fuego en particulier comme déſerte, & les Rades comme très-mauvaiſes (*b*); autant d'erreurs que Roberts a reconnues par expérience.

ROBERTS. En divers tems.

Erreurs d'un grand nombre de Voyageurs.

LA terre de l'Iſle de Fuego eſt la plus haute de toutes les Iſles du Cap-Verd, ou plûtôt n'eſt qu'une montagne continuée depuis le rivage juſqu'au centre de l'Iſle, qui en eſt le ſommet. De la Mer, on n'y découvre pas la moindre Vallée. Les ouvertures ne paroiſſent au plus que des ravines, formées par l'eau qui découle dans le tems de pluye. Cependant lorſqu'on eſt à terre, ces ravines ſont de profondes Vallées, & leurs bords de très-hautes montagnes (*c*). Ainſi l'on ne peut juſtifier ceux qui s'étant contentés d'en juger par les apparences, ont prétendu que l'Iſle entière eſt une ſeule montagne. *Froger* (*d*) dit que ce n'eſt qu'un Volcan; Dampierre, que c'eſt une grande montagne (*e*) aſſez haute.

Montagnes de Fuego.

ENTRE pluſieurs monts, qui ſont en effet dans cette Iſle, le plus haut eſt le Pic. Il contient le Volcan. Mais il n'eſt guéres ſupérieur (*f*) à une autre montagne, qui s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, & qui fait les limites de la Juriſdiction du Capitaine *Montainbu*.

Deſcription du Pic.

LE Pic ou le Volcan, qui fait donner à l'Iſle le nom de *Fuego*, eſt ſitué au centre. On peut dire qu'il eſt au ſecond étage des nues, parce que l'Iſle a des montagnes inférieures, dont la cime s'y cache ſouvent (*g*) comme la ſienne. Le Volcan brûle ſans ceſſe, & jette des flammes qui (*h*) ſe font appercevoir de fort loin pendant la nuit. *Froger* dit qu'il a vû la flamme dans les ténébres, & (*i*) la fumée pendant le jour. C'eſt un ſpectacle horrible, ſuivant Beckman, que les flammes qui s'élevent pendant la nuit, dans des tourbillons de fumée. Il continua, dit-il, de les voir enſuite pendant le jour, quoiqu'il en fût encore à plus de ſoixante milles (*k*).

Horribles effets du Volcan.

ROBERTS, qui avoit paſſé quelque tems dans l'Iſle, raconte qu'il ſort du Volcan des rocs d'une groſſeur incroyable, & qu'ils s'élancent à une hauteur qui ne l'eſt pas moins. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant & ſe briſant ſur le penchant de la montagne, peut s'entendre aiſément de huit ou neuf lieuës, comme il l'a vérifié par ſa propre expérience. Il le compare à celui du canon, ou plûtôt, dit-il, à celui du tonnerre. Il a vû ſouvent rouler des pierres enflamées; & les Habitans l'ont aſſuré qu'on voyoit quelquefois couler du ſommet de la montagne des ruiſſeaux de ſouffre, comme des torrens d'eau, & qu'ils en pouvoient ramaſſer une grande quantité. Ils lui en donnèrent pluſieurs morceaux, qu'il trouva ſemblables au ſouffre commun, mais d'une couleur plus vive, & qui jettoit plus d'éclat lorſqu'il étoit enflamé. Il ajoûte que le Volcan jette auſſi quelquefois une ſi étrange quantité de cendres, que non-ſeulement elles couvrent tous les lieux voiſins, mais qu'elles étouffent toûjours quelques Chèvres (*l*). Cette circonſtance eſt confirmée par

(*b*) *Ibid.* pag. 131.
(*c*) *Ibid.* pag. 417.
(*d*) Froger, Voyage de la Mer du Sud, fait en 1695. pag. 57.
(*e*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.
(*f*) Voyages de Roberts, pag. 418.
(*g*) Ovington, pag. 42.
(*h*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.
(*i*) Froger, *ubi ſup.* pag. 57.
(*k*) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 10.
(*l*) Voyez Roberts, pag. 417.

ROBERTS. En divers tems.

par d'autres témoignages. L'Auteur du Voyage d'Antoine Sherley à S. Jago & aux Iſles Orientales, aſſûre (*m*) qu'en paſſant la nuit près de l'Iſle de Fuego, il tomba tant de cendre ſur le Vaiſſeau, que chacun pouvoit écrire ſon nom avec le doigt ſur toutes les parties du Tillac. Ovington obſerve qu'il ſort du même lieu tant de pierres de ponce, qu'on les voit nager ſur la ſurface de la Mer, & portées bien loin par les Courans. Il en a vû juſqu'à S. Jago (*n*).

Origine du Volcan.

IL ne faut pas oublier qu'au tems de la première découverte, l'Iſle de Fuego n'avoit pas de Pic ni de Volcan. Le Pic s'eſt formé par degrés, depuis l'éruption des flammes; & ſi l'on en croit divers récits, il ne fait qu'augmenter tous les jours (*o*).

Fable des Inſulaires.

LES Inſulaires de Fuego ont une tradition fort ſingulière ſur l'origine de ce monſtrueux Phénomene. Ils racontent que les premiers Habitans de l'Iſle furent deux Prêtres (*p*), qui s'y étoient retirés pour paſſer le reſte de leur vie dans la ſolitude. On ignore s'ils étoient *Minéraliſtes*, Métalliſtes, Alchimiſtes, [mais on dit qu'ils étoient] Sorciers. Pendant leur ſéjour, ils trouvérent une mine d'or, près de laquelle ils établirent leur demeure. Lorſqu'ils eurent amaſſé une bonne quantité de ce précieux métal, ils perdirent le goût de la vie ſolitaire, & cherchèrent l'occaſion d'un Vaiſſeau pour ſe rendre en Europe. Mais l'un des deux, qui s'attribuoit quelque ſupériorité ſur l'autre, ſe ſaiſit de la meilleure partie du tréſor, ce qui fit naître entr'eux une querelle ſi vive, qu'ayant éxercé tous leurs ſortilèges, ils mirent l'Iſle en feu, & périrent tous deux dans les flammes qui étoient leur ouvrage. Cet incendie s'éteignit dans la ſuite, excepté vers le centre, où le feu n'a pas ceſſé d'agir furieuſement (*q*).

Productions de l'Iſle de Fuego.

ROBERTS eſt preſque le ſeul Ecrivain de qui l'on ait reçu quelque éclairciſſement ſur la Géographie & l'Hiſtoire civile ou naturelle de Fuego. Quoique cette Iſle ſoit ſans rivières, & qu'elle ait ſi peu d'eau douce que les Habitans ſont obligés dans pluſieurs Cantons de faire ſept ou huit milles pour en trouver, elle ne laiſſe pas d'être aſſez fertile (*r*) en maïz, en courges, & en melons d'eau; mais [comme l'on n'y trouve point de Vallées (*s*)] elle ne produit pas de bananes, de plantains, ni preſque d'autre fruit que des figues ſauvages. Cependant on y trouve quelques guaves, plantées dans les Jardins, quelques orangers & quelques pomiers ſauvages, avec une aſſez bonne quantité de vignes, dont les Habitans font quelques (*t*) muids d'un petit vin, qu'ils boivent avant qu'il ait achevé de (*v*) cuver. L'Iſle n'a pas d'autre Canton déſert que le Pic & l'autre grande montagne qui la traverſe. Lorſque les Portugais

(*m*) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

(*n*) Ovington, *ubi ſup.*

(*o*) Roberts, *ubi ſup.* pag. 416.

(*p*) *Angl.* deux Moines. R. d. E.

(*q*) Roberts, pag. 416.

(*r*) Dampierre dit que la nourriture des Habitans eſt à peu près la même que dans les autres Iſles, & qu'ils ont des Chèvres, de la Volaille, des Plantains, des Noix de Cocos, &c. Vol. III. pag. 17. Mais Roberts aſſûre expreſſément qu'ils n'ont pas de Plantains, & qu'il n'a pas vû de Cocotiers.

(*s*) Il a cependant dit auparavant qu'il y a de profondes Vallées, ce qui donne lieu de croire que l'Auteur entend par-là ce qu'on nomme à la Jamaïque des *Ravines ſéches*, pour les diſtinguer de celles qui ont été formées par des Torrents.

(*t*) Voyages de Roberts, pag. 417. & ſuiv.

(*v*) Barbot dit que Fuego & Brava produiſent le meilleur vin du Cap-Verd. *Ubi ſup.* pag. 538.

Digitized by Google

Portugais commencèrent à l'habiter, ils y tranſportèrent avec eux des Eſclaves Négres, & quelques troupeaux de Vaches, de Chevaux, d'Anes & de Porcs. Le Roi y fit mettre des Chévres, qui furent abandonnées ſur les montagnes, où elles ſont devenues fort ſauvages. Le profit de leurs peaux appartient à la Couronne, & celui qui eſt chargé de cette ferme porte le titre de Capitaine de la montagne, avec tant d'autorité que perſonne n'oſe tuer une Chèvre ſans ſa permiſſion (*x*). ROBERTS. En divers tems.

L'ISLE de Fuego n'ayant jamais été fréquentée par les Vaiſſeaux Etrangers, de-là eſt venue l'opinion qu'elle étoit abſolument déſerte. Froger ſe fiant trop à cette fauſſe idée n'a pas fait difficulté de dire que les Portugais ont tenté pluſieurs fois de la peupler (*y*), mais que la grande quantité de Rocs & les cendres du Volcan ont été des obſtacles inſurmontables. Dampierre s'eſt contenté d'obſerver que l'Iſle eſt de peu d'importance (*z*) & qu'elle a quelques Habitans, qui vivent, dit-il, près de la Mer, au pied de la montagne. Il eſt certain au contraire, qu'elle n'en a pas moins de trois (*a*) ou quatre cens. Roberts, qui avoit cherché à s'inſtruire par de continuelles informations, raconte qu'à la vérité elle étoit demeurée déſerte pendant pluſieurs années; mais que, [le feu s'étant éteint par-tout ailleurs qu'au Pic, &] le Roi de Portugal ayant accordé à ceux d'entre ſes Sujets qui voudroient s'y établir, la (*b*) propriété des terres qu'ils entreprendroient de cultiver, il y en étoit paſſé pluſieurs. Comme c'eſt une coutume établie à S. Jago [de même qu'ici] d'accorder en mourant la liberté aux Eſclaves Négres, il eſt aſſez vrai-ſemblable qu'un grand nombre de ces Affranchis ont choiſi leur retraite dans l'Iſle de Fuego, comme on l'a fait obſerver de quelques autres Iſles; tandis que les Portugais l'ont quittée par des raiſons qu'on a déja (*c*) expliquées, [de ſorte que le nombre des Négres eſt dans cette Iſle à celui des blancs, comme un à cent.] Cependant la plûpart de ces Négres libres tiennent leurs terres des Blancs, qui ont conſervé la propriété des meilleurs Cantons, ſur-tout vers les bords de la Mer. Il s'y trouve des Blancs, qui ont juſqu'à trente & quarante Eſclaves. Pluſieurs Négres en achetent auſſi, pour du coton, qui tient lieu d'argent dans l'Iſle, comme le tabac [faiſoit autre-fois] à Maryland & dans la Virginie (*d*). [Une piéce d'étoffe a cours pour mille Réaux.] Erreur de quelques Ecrivains ſur cette Iſle. Origine de l'établiſſement des Portugais.

LA plûpart des Habitans de Fuego font profeſſion de la Religion Romaine, mais avec un mélange de ſuperſtitions qu'ils ont tirées des Négres. Ils ont une extrême averſion pour les Pyrates, depuis qu'ils ont eſſuyé les pillages de ces Brigands (*e*), [il y a environ une trentaine d'années.] Religion de l'Iſle.

FUEGO étoit autrefois le plus grand marché de coton qu'il y eut dans toutes les Iſles du Cap-Verd. Les Vaiſſeaux Portugais s'y chargeoient auſſi de Barrafouls, pour la Guinée. Mais ils en ont tant tiré que la ſource en eſt comme tarie (*f*) de ſorte que ce qui étoit autrefois la principale Production de l'Iſle, y manque Ancien commerce de Fuego.

(*x*) Roberts *ibid.*
(*y*) Voyage de la Mer du Sud, pag. 58.
(*z*) Dampierre, Vol. I. pag. 77.
(*a*) Un Négre dit au Capitaine Roberts que, vers l'an 1700, il y avoit dans l'Iſle de *St. Jean* autour de deux cens Habitans & trois ou quatre fois autant dans celle de *St. Philippe*. Voyez ſes Voyages pag. 137. Puis donc que Roberts fait monter à deux cens le nombre des Habitans de *St. Jean*, il doit y en avoir ſuivant cette proportion, ſix ou huit cens à St. Philippe.
(*b*) *Idem*, pag. 415. & 418.
(*c*) *Ibid.* pag. 418.
(*d*) Roberts, pag. 419.
(*e*) *Ibid.* pag. 295.
(*f*) *Angl.* Mais la dernière ſéchereſſe a preſque fait périr tous leurs Cotoniers. R. d. E.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

que aujourd'hui. Cette rareté du coton dans les Iſles de S. Jago & de Fuego, a porté les Portugais à défendre ſous de rigoureuſes peines aux Habitans de ces deux Iſles d'en vendre aux François & aux Anglois, qui en venoient prendre auſſi des cargaiſons entières pour la Guinée. Ce Réglement continue de s'obſerver à S. Jago; mais comme Fuego eſt ſans Douäne, il y eſt fort négligé (*g*). [Pour ſuppléer au défaut de commerce de Coton, ces Inſulaires ont vendu un grand nombre d'Eſclaves aux Portugais qui viennent chez eux. Cependant ils reviennent à leur ancien Négoce, & plantent beaucoup de Cotoniers, quoiqu'ils ne réuſſiſſent pas auſſi-bien qu'autrefois par le manque de pluye.]

Anes & Mulets.

LES Habitans de cette Iſle faiſoient autrefois un fort bon commerce d'Anes & de Mulets, qu'ils nourriſſoient en grand nombre, & qu'ils vendoient à très-bon marché. Mais une longue ſéchereſſe les a tellement détruits, que peu d'années avant le Voyage de Roberts, il n'en reſtoit que deux dans l'Iſle entière. Cependant ils recommençoient à multiplier, & les Inſulaires ſouhaitoient beaucoup que les Vaiſſeaux de l'Europe vinſſent renouveller ce commerce. C'étoient autrefois les François qui le faiſoient fleurir; mais ſoit qu'ils trouvent autre part des Anes à meilleur marché, ſoit que leurs Colonies n'en ayent plus le même beſoin, ou qu'ils ignorent peut-être que l'Iſle de Fuego peut encore leur en fournir, leurs Vaiſſeaux ne s'y ſont pas préſentés depuis qu'elle en a manqué (*h*).

LE ſeul Habitant que Roberts y ait trouvé propre au commerce, ſe nommoit le Capitaine Thomas *Santée* ou *Santi*; [homme intelligent qui veilloit ſoigneuſement au progrès de ſes Plantations.] Mais il n'y avoit perſonne dans l'Iſle qui parlât ou qui entendît un mot d'Anglois; ce qui n'empêchoit pas que les Inſulaires ne ſouhaitaſſent beaucoup de voir des Vaiſſeaux de cette Nation, juſqu'à promettre à Roberts de leur vendre tout le coton de leur Iſle, au mépris des défenſes du Portugal (*i*).

Propriété des Côtes.

L'ACCÈS de l'Iſle eſt ſûr & commode du côté du Nord-Oueſt, de l'Oueſt & du Sud. Mais au Sud-Eſt, à l'Eſt & au Nord-Eſt, il ſe trouve beaucoup de rocs, qui s'étendent à un mille du rivage, & qui ſans être fort près l'un de l'autre, ſe montrent en divers endroits, les uns au-deſſus de l'eau, d'autres à la ſurface. A quatre milles de la pointe Nord de l'Iſle, il y en a un qui eſt couvert de dix ou douze pieds d'eau, contre lequel Roberts a vû la Mer battre furieuſement dans les tems d'orage, mais d'autant plus dangereux dans les autres tems qu'il faut en être fort près pour l'appercevoir (*k*). Il n'eſt pas grand, & la Mer eſt fort nette aux environs.

Deux Rades.

FUEGO n'a pas beaucoup de lieux où les Vaiſſeaux puiſſent mouiller. Elle n'en a même que deux, qui doivent porter le nom de Rade l'un nommé *Fonte de Villa*, l'autre *la Ghâte*. [A l'exception de deux ou trois autres endroits,] toutes les Côtes ſont ſi roides & ſi eſcarpées (*l*) qu'il paroît impoſſible d'y prendre terre. L'Ecrivain du Voyage d'Antoine Sherley dit que Fuego eſt une petite Iſle que la nature a rendue inacceſſible, & que ce ne fut pas ſans

(*g*) *Ibid.* pag. 418. & ſuiv.
(*h*) *Ibid.* pag. 419.
(*i*) *Ibid.* pag. 420.
(*k*) *Angl.* Mais dans tout autre tems elle y eſt tranquille. R. d. E.
(*l*) *Ibid.* pag. 425.

ſans une extrême difficulté (*m*) que Sherley trouva une petite ouverture pour y débarquer.

ROBERTS.

ROBERTS, faiſant voile de Furno dans l'Iſle de Saint Jean, gagna celle de S. Philippe ou de Fuego, en tombant d'abord au-deſſous de *Villa* (*n*); d'où il s'avança juſqu'à la Baye ſabloneuſe qui porte le nom de *Fonte de Villa*. Enſuite continuant de ranger le rivage, il doubla la pointe de *Noſſa Singora*, autre Baye ſabloneuſe, où il jetta l'ancre un peu au Nord de l'Egliſe. Là, Signor Thomas *Santé* parut avec la Cavalerie de l'Iſle, par l'ordre du Gouverneur, que l'approche de (*o*) l'Auteur avoit allarmé. Un peu plus bas, il s'engagea avec ſa Barque dans la Baye de la *Ghate*. Il ne nomme pas d'autres lieux où il ait abordé.

En divers tems. Rades viſitées par Roberts.

LA principale Rade de Fuego eſt celle de Fonte Villa, qui eſt vis-à-vis (*p*) de la Ville. Elle eſt fort ſabloneuſe, excepté pendant les vents du Nord, qui chaſſent quelquefois le ſable juſqu'à laiſſer les rocs tout-à-fait nuds. Ces vents ſoufflent régulièrement aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. La Navigation n'eſt pas ſûre alors (*q*) vers la pointe de Noſſa Singora, qui eſt au Sud de la Ville. C'eſt-là qu'on voit ſur la montagne une Egliſe dédiée à Notre-Dame, d'où la pointe & la (*r*) Baye ont tiré leur nom. Ses murs ſont auſſi blancs que ſi l'on achevoit de la bâtir. Le toît eſt de tuiles rouges comme celui des maiſons de la (*s*) Ville. Mais dans ſa forme elle n'a que l'apparence d'une grange.

Fonte Villa.

Noſſa Singora.

☞ LA Baye de Noſſa Singora eſt aſſez bonne pendant les vents [de Nord, & meilleure encore pendant la mouſſon des vents de] Nord-Eſt ou Nord-Eſt quart au Nord. Ceux du Sud, quand ils ſont violens, comme il arrive aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, chaſſent (*t*) le ſable des rocs, & les rendent auſſi nuds juſqu'aux pieds, que le vent du Nord à Fonte de Villa. Dans l'une & l'autre de ces deux Bayes, on trouve un bon fond de ſable depuis quatorze braſſes juſqu'à dix, & l'on y peut mouiller aſſez ſûrement, excepté dans les deux ſaiſons qu'on vient de remarquer. Plus loin au Sud, on trouve une autre petite Baye ſabloneuſe, près d'une pointe de rocs bas & briſés (*v*), & vis-à-vis une fauſſe Vallée, qui n'eſt qu'une grande ravine, creuſée par l'écoulement de l'eau dans la ſaiſon des pluyes. L'ancrage y eſt fort bon, & le rivage aſſez commode pour le débarquement. On y trouve d'ailleurs de l'eau douce fort près de la Côte, avantage qui manque dans les deux autres ☞ Bayes, [où d'ailleurs la Mer eſt fort agitée près du rivage.] Il faut mouiller directement vis-à-vis l'ouverture de la ravine, ſi l'on ne veut trouver un fort mauvais fond au Sud & au Nord. Il n'y a de place commode (*x*) que pour deux Vaiſſeaux à l'ancre.

La Ghate.

QUOIQUE Roberts n'ait pas nommé cette Rade, il paroît certain que c'eſt

(*m*) Hackluyt, Vol. III. pag. 600. C'eſt-à-dire, que la Relation de ce Voyage ſe trouve dans la Collection d'Hackluyt. R. d. T.

(*n*) C'eſt apparemment la Capitale, que Roberts nomme ailleurs (pag. 422.) Villa de S. Philippo, dont Fonte de Villa eſt le Port.

(*o*) Roberts, pag. 394 & ſuiv.

(*p*) Il faut entendre la Capitale.

(*q*) *Angl.* Janvier. Alors il n'eſt pas auſſi ſûr de mouiller dans cette Baye que vers. R. d. T.

(*r*) Roberts, pag. 421.

(*s*) *Ibid.* pag. 294.

(*t*) *Ibid.* pag. 421.

(*v*) Il y a de l'apparence que c'eſt ici la Ghate.

(*x*) Roberts, *ibid.*

ROBERTS. En divers tems.

c'eſt celle de *la Ghate*, par la Deſcription qu'il en fait dans un (*y*) autre lieu.

Séjour des Blancs & leur revenu.

LA plûpart des Blancs font leur ſéjour dans la Ville (*z*) avec le Gouverneur; ce qui n'empêche pas qu'ils n'ayent des maiſons de Campagne dans les terres qu'ils poſſédent & qu'ils font cultiver par des Eſclaves. Le principal revenu de ces Plantations étoit autrefois le coton; mais depuis que l'Iſle en eſt dépourvûe, les Propriétaires font nourrir des Troupeaux de Porcs, de Volaille, & d'autres Animaux (*a*) que leurs Négres ont l'art d'élever. Le Gouverneur de Fuego étoit un Portugais, qui avoit commandé auparavant dans un Fort ou un Comptoir du Portugal, ſur la Côte de Guinée (*b*).

Ville de Saint-Philippe.

IL eſt ſurprenant que Roberts n'entre ici dans aucune explication ſur ce qu'il appelle *Villa*, ni ſur la ſituation & le nom propre de cette Place (*c*). Il a parlé, dans le Journal de ſon voyage, d'un Fort de l'Iſle de Fuego (*d*), mais il n'en dit pas un ſeul mot dans ſa Deſcription.

Deſcription de ſa Rade par Dapper.

Cependant il ne paroît pas douteux que *Villa* ne ſoit ici le même lieu que Dapper cite dans ſa Deſcription de l'Afrique, où il dit qu'à l'Oueſt de l'Iſle de Fuego, il y a une Rade, avec un Château bâti au pied d'une montagne; mais qu'un Courant fort impétueux, qui paſſe devant cette Rade, la rend fort incommode pour les Vaiſſeaux: que ceux qui font voile de l'Eſt vers ce lieu doivent porter au Nord lorſqu'ils en approchent, ſans quoi ils n'y arriveroient qu'avec beaucoup de peine, parce que non-ſeulement ils auroient toûjours le vent à combattre, mais que le fond eſt d'une inégalité qui peut tromper ſans ceſſe, & qu'il n'y a de repos & de ſûreté que dans la Rade même & ſous le Château (*e*).

L'Iſle de Fuego priſe par les Anglois.

L'ISLE de Fuego ou de Saint Philippe fut priſe au mois de Septembre 1596 par le Chevalier Antoine Sherley, qui fut long-tems à trouver un lieu propre au débarquement, & qui ne put mettre ſes gens à terre, qu'avec une extreme difficulté. L'Ecrivain de ſon Voyage dit qu'à la réſerve de l'eau fraîche, il ne trouva dans l'Iſle que de la miſére & de l'infection (*f*).

(*y*) Roberts, pag. 295.
(*z*) *Angl.* à *Villa*. R. d. E.
(*a*) *Ibid.* pag. 421. & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* pag. 295.
(*c*) Dans ſa Deſcription de *S. Jean*, il l'appelle *Villa* de *S. Philippe*.
(*d*) Voyage de Roberts pag. 388.
(*e*) Deſcription de l'Afrique par Dapper, pag. 729.
(*f*) Collection d'Hackluyt, Vol. III. pag. 600.

§. VI.

Iſle de S. Jean ou *Brava*.

Nom & ſituation.

L'ISLE de Saint Jean eſt ſituée à quinze degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & ſept degrés deux minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd. On compte environ ſix lieuës, à l'Eſt, de la Baye de Fuerno dans l'Iſle de Saint Jean, à Villa de Saint Philippe. On donne auſſi à l'Iſle de Saint Jean le nom de Brava, qui ſignifie ſauvage; apparemment parce qu'elle a été fort long-tems déſerte (*a*). Sa terre eſt fort haute, & compoſée de montagnes qui s'élèvent

(*a*) Roberts, pag. 422. & ſuiv.

s'élevent l'une ſur (*b*) l'autre en Pyramide. Cependant, à ſi peu de diſtance de Saint Philippe ou de Fuego, elle paroît baſſe (*c*) en comparaiſon. Elle eſt fertile en maïz, en courges, en melons d'eau, en bananes & en patates. Les Vaches, les Chevaux, les Anes & les Porcs y ſont en fort grande abondance (*d*). ROBERTS. En divers tems.

FRANCKLIN, dont on doit ſe ſouvenir d'avoir lû les avantures dans le Journal de Roberts, dit que l'Iſle entière n'étoit qu'un rocher ſtérile, diviſé par quelques Vallées couvertes d'une légère couche de terre, où les bananes, les courges & les patates croiſſent fort bien; qu'on y trouve quantité de figues ſauvages, qui ſervent de nourriture aux Habitans (*e*); qu'il y vient des papas, & que ceux qui prennent la peine d'y cultiver le maïz en recueillent aſſez abondamment; mais que les pareſſeux languiſſent dans une extrême pauvreté: que pluſieurs Habitans nourriſſent des Vaches, des Chevaux, des Anes & des Porcs; que les Porcs ſur-tout y ſont en fort grand nombre, parce que les Inſulaires n'en mangent la chair qu'aux jours de fête; & que les Chèvres ſauvages s'y ſeroient multipliées à l'infini, ſi la plus grande partie n'avoit été détruite (*f*). Une ſi grande diminution a fait porter une loi qui ne permet d'en tuer qu'au (*g*) Gouverneur, dans la vûe d'en conſerver du moins l'eſpéce; & les *Cauſſadars* ſont les ſeuls qui puiſſent entretenir des Chiens de Chaſſe avec la permiſſion du Gouverneur (*h*). Idée de l'Iſle S. Jean ſur le récit de Francklin.

LORSQUE le Gouverneur veut faire une Chaſſe générale, tous les Inſulaires ſont avertis, & reçoivent ordre de raſſembler tous les Chiens de l'Iſle. Ils en ont une eſpéce qui ſemble tenir le milieu entre le Baſſet & le Lévrier, qui ne reſſemble pas mal au Mungrel d'Angleterre, mais qui a les jambes plus courtes, le corps plus peſant & les oreilles plus grandes. Après la Chaſſe, tous les Inſulaires s'aſſemblent, & le Gouverneur diſtribue entr'eux une partie de ſa proye. Il envoye le reſte chez lui, mais c'eſt pour le partager encore entre les vieillards & les pauvres. Il donne auſſi quelques peaux, & toutes les autres demeurent aux Seigneurs des terres où l'on a pris l'amuſement de la Chaſſe. Lorſque le Gouverneur chaſſe ſeul, on n'employe que ſes Domeſtiques, il diſpoſe à ſon gré de la venaiſon & des peaux. C'eſt même un des principaux (*i*) avantages de ſon emploi. Roberts apprit des Habitans, que le Roi de Portugal avoit donné depuis peu leur Iſle à une Dame de ſa Cour. On amaſſoit pour elle toutes les peaux de Boucs & de Chèvres, dans un magaſin bâti exprès [depuis que les Portugais étoient maîtres de l'Iſle.] Mais Roberts a ſçu dans la ſuite qu'on les y avoit laiſſées pourrir ſans en faire aucun uſage (*k*). Chaſſe des Chévres Sauvages. Préſent que le Roi de Portugal fit de l'Iſle Saint-Jean.

LA chair de Chèvres, comme celle de tous les autres Animaux de l'Iſle, eſt d'une maîgreur extrême. On a déja vû que l'Auteur manquant de ſuif pour calfater ſa Barque, le Gouverneur, qui vouloit lui procurer ce ſecours, avoit ordonné une Chaſſe générale. De quarante Chèvres ou Boucs qui furent tués dans Maigreur des beſtiaux.

(*b*) Voyez ci-deſſus le Journal du même Voyageur.
(*c*) Roberts, pag. 428.
(*d*) *Ibid.* pag. 422.
(*e*) Dapper dit qu'elle produit du maïz, du millet, des melons d'eau, des figues, des meures, & d'autres fruits.
(*f*) Roberts, pag. 195. & ſuiv.
(*g*) Dapper dit que la propriété des Chèvres appartient au Gouverneur de S. Jago, & qu'elles ſont en petit nombre.
(*h*) Roberts, pag. 264.
(*i*) *Ibid.* pag. 265.
(*k*) *Angl.* Quelques-unes y étoient depuis ſi long-tems, que l'Auteur en remarqua pluſieurs qui étoient réduites en poudre. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

dans cette occaſion, on ne tira que quatre ou cinq livres de ſuif. Une Vache du Gouverneur, la plus graſſe qu'il eût dans ſon troupeau, n'en produiſit pas davantage (*l*).

L'ISLE de Saint Jean eſt fort abondante en ſalpêtre. Le Gouverneur offrit à Roberts de lui en procurer la cargaiſon d'une Felouque auſſi grande que celle qu'il avoit perdue, c'eſt-à-dire du port de ſoixante tonneaux. Le ſalpêtre croît dans les caves, où tous les murs en ſont couverts [comme d'une blanche gelée aſſez épaiſſe, & dans quelques lieux même il forme une congélation comme celle de la glace qui pend aux gouttières] & dans le creux des Rochers, où il ſe trouve de l'épaiſſeur de deux doigts. Roberts eut la curioſité de faire divers eſſais de la terre de l'Iſle. Il tira de certains endroits $\frac{1}{12}$ de nitre; & dans d'autres, depuis $\frac{1}{18}$ juſqu'à $\frac{1}{32}$. Il trouva que la plus grande partie des rocs eſt impreignée de ce minéral, & cimentée de nitre comme d'une ſorte de glue; car dans la ſaiſon pluvieuſe, où l'humidité (*m*) diſſout les ſels, il remarqua que les rocs s'encroutoient, & que la ſéchereſſe les faiſoit tomber enſuite en pouſſière (*n*). Il eſt perſuadé auſſi que cette Iſle eſt riche en Mines de cuivre, & peut-être en Métaux plus fins. Ses preuves ſont qu'il trouva pluſieurs fontaines acides, qui ne manquoient pas de vitriol, ce qu'il vérifia facilement en y mettant un couteau fort net, qui ſe couvrit, en moins d'une minute, de parties de cuivre très-épaiſſes, & d'une couleur preſqu'auſſi belle que celle de l'or. Il l'y laiſſa plus long-tems; & l'ayant fait ſécher il en fit tomber, en le grattant, une véritable poudre. Les endroits grattés conſervoient même quelque tems l'apparence du vermeil doré (*o*). Dans quelques Fontaines, les couteaux ſe coloroient plus vîte que dans les autres, & l'acidité diminuoit à proportion que la Source étoit éloignée.

Salpêtre & Métaux de l'Iſle de Saint-Jean.

Expériences de l'Auteur.

ROBERTS trouva différentes eſpéces de ſable peſant; l'un d'un bleu noirâtre, l'autre tirant ſur le pourpre, l'autre clair & brillant, l'autre d'un rouge foncé, &c. Il en trouva qui ſurpaſſoit le fer en peſanteur, & preſqu'auſſi peſant que le plomb.

Autres expériences.

UN jour qu'il grimpoit ſur les rocs au Sud de l'Iſle, il découvrit un rocher qui brilloit au Soleil dans l'éloignement, comme de l'or bruni, & qui lui parut, de près, comme revêtu d'une dorure fort épaiſſe. L'ayant frotté de la main, il n'y fit aucun changement; mais, avec un couteau, il en fit tomber une poudre ſi ménue, qu'à peine en put-il ramaſſer quelque partie. Il obſerva que le roc, ſous cette ſurface dorée, paroiſſoit d'une couleur noirâtre; & par d'autres obſervations, il trouva qu'il ne ſe doroit que dans les tems de pluye, lorſque l'eau avoit commencé à découler des montagnes (*p*).

UN autre jour, ayant remarqué un roc qui brilloit de même, d'une infinité de paillettes d'or, il les trouva preſque toutes comme autant de petites fibres de la groſſeur d'un cheveu. Cependant il en découvrit auſſi qui n'étoient pas moins groſſes qu'une éguille ordinaire, & ſe ſervant de ſon cou-

(*l*) *Ibid.* pag. 286.

(*m*) Roberts en a fait la remarque dans ſon Voyage, comme on la vû ci-deſſus.

(*n*) *Ibid.* pag. 428.

(*o*) Voyez ci-deſſus dans le Journal de Roberts.

(*p*) Il renouvella plus d'une fois la même obſervation. On doit pourtant remarquer ici que ſi les apparences étoient auſſi fortes qu'il les repréſente, ſur-tout pour les métaux dont il va parler, les Anglois n'auroient pas manqué de tirer parti d'une ſi belle découverte. R. d. T.

couteau, il en recueillit le poids d'une dragme, qu'il ne put méconnoître pour de l'or ſolide, autant du moins, qu'il fut capable d'en juger par ſes yeux. Il ajoûte qu'en pouſſant ſes recherches, il en trouva une partie plus compacte, de la longueur du doigt, qu'il ne tira pas aiſément du roc, où la veine s'enfonçoit beaucoup plus, & qu'il fut obligé de plier de différentes manières, après l'avoir cernée avec ſon couteau, pour l'en arracher. Elle étoit de la groſſeur du fil d'archal commun. Mais ſon couteau s'étant rompu dans l'opération, il fut obligé d'abandonner ſon entrepriſe pour rejoindre ſes Négres, auxquels il ſe garda bien de communiquer ce qu'il avoit vû. Cependant il en dit quelque choſe au Gouverneur, avant que de quitter l'Iſle, mais ſans lui apprendre le lieu; & comme on n'avoit jamais fait cette découverte avant lui, il eſt perſuadé, dit-il, que perſonne n'aura pouſſé la curioſité & le ſuccés plus loin (*q*). Il trouva auſſi dans pluſieurs endroits, le *Beurre-d'or* dont on a parlé dans la Deſcription de l'Iſle de S. Jago, mais en moindre abondance, quoiqu'auſſi brillant, avec la même apparence d'or (*r*).

ROBERTS. En divers tems.

Beurre d'or.

☞ L'ISLE Saint Jean eſt d'une abondance extrême en Poiſſon, [ſur-tout aux environs des petites Iſles.] Il y vient auſſi quantité de Tortues, qui y laiſſent leurs œufs dans la ſaiſon des pluyes. Mais les Habitans ne les employent pas plus à leur nourriture que ceux de S. Jago & de S. Philippe; quoique dans toutes les autres Iſles elles paſſent pour un mets délicieux, & que (*s*) Roberts en juge de même. Le principal éxercice des Inſulaires ☞[au rapport de *Francklin* (*t*)] eſt la Pêche à la ligne. C'eſt ce qui les rend ſi attentifs au naufrage des Vaiſſeaux, & ſi avides des moindres inſtrumens de fer qu'ils peuvent ſauver. Il y avoit alors dans l'Iſle un vieux Né- ☞gre, [Originaire de S. Philippe,] qui étoit pourvû d'un marteau, & qui avec du charbon de figuier, avoit trouvé l'art de former un hameçon d'un clou. Il vendoit l'hameçon pour un autre clou, & pour la proviſion de poiſſon dont il avoit beſoin. Roberts ajoûte que le poiſſon de l'Iſle eſt ſi vorace, qu'on le prendroit avec un ſimple crochet ſans amorce (*v*).

Abondance de poiſſon.

IL eſt remarquable que preſque tous les Poiſſons de l'Iſle Saint Jean ont ☞les dents grandes & tranchantes, [& plûtôt ſemblables à celles des Animaux voraces, qu'à celles des poiſſons des Côtes d'Angleterre,] de ſorte que les Inſulaires employent beaucoup de précautions pour les empêcher de couper leurs lignes. Les amorces ordinaires ſont la crabbe, & la chair des autres coquillages, ou celle même du poiſſon qu'on a déja pris. Mais la crabbe eſt l'amorce la plus ſûre (*x*).

Amorce dont ſe ſervent les Négres.

ROBERTS n'ayant pris, pendant long-tems, d'autre plaiſir que celui de la Pêche, eut l'occaſion d'obſerver comment les Inſulaires ramaſſent le Sel. Il ſe forme, par la chaleur du Soleil, dans les trous des rocs où il eſt reſté de l'eau de Mer. Les Négres ne manquent pas d'y en mettre eux-mêmes lorſque le tems

Manière dont ſe ſervent les Négres.

(*q*) Roberts, pag. 429. & ſuiv.
(*r*) Roberts, *ibid.* pag. 444.
(*s*) *Ibid.* pag. 430. & ſuiv.
☞(*t*) Quel que ſoit ce Francklin, il ſemble avoir été fort curieux. Il apprit à Roberts qu'il avoit fait pluſieurs recherches ſur la nature des Métaux & des Minéraux, & que, pendant ſon ſéjour en *Guinée*, il avoit fait des expériences ſur les terres, pierres, ſables, &c. qui tiennent du minéral. Le ſuccès de ſes recherches étoit rédigé par écrit.
(*v*) Roberts, pag. 195. & ſuiv.
☞(*x*) Leur Ligne eſt compoſée d'un roſeau ſauvage, d'un fil de coton bien tordu, & d'un vieux clou courbé. Voyez Roberts pag. 261.

ROBERTS. En divers tems. tems eſt trop calme. Il ne faut pas plus de deux ou trois heures au Soleil pour cette opération: [lorſque les trous ne ſont pas bien profonds, l'eau s'y change en Sel dans le tems qui s'écoule d'une marée à l'autre.] Roberts étoit ſurpris de trouver du Sel, de l'épaiſſeur de deux pieds, dans des lieux où il n'avoit vû que de l'eau, & d'en voir tirer quatre boiſſeaux d'un trou qui n'avoit pas plus de douze ou quinze pieds d'étendue. Il eſt porté à croire que certains rocs ont une qualité qui hâte la formation du Sel, & que d'autres au contraire ont quelque choſe qui l'empêche. Dans quelques-uns il a vû qu'après l'exhalaiſon de l'eau, il ne reſte qu'un ſédiment bourbeux, mais fort ſalé, & quelquefois une croute fort mince qui repoſe deſſus comme de la crême de tartre: [mais ſalée juſqu'à être corroſive;] au lieu que d'autres produiſent un quart ou un tiers de Sel, à proportion de leur grandeur & de l'eau qu'ils contiennent.

LES Habitans commencent par recueillir le Sel; enſuite ils s'occupent le ſoir à ſaler le poiſſon qu'ils ont pris; & le laiſſant pendant toute la nuit dans le tas de Sel, ils l'étendent le lendemain au matin pour le faire ſécher au Soleil. Ils peuvent alors le manger ſi la faim les preſſe; ce qui n'arrive guères qu'à la fin du jour, lorſqu'ils ont fini leur pêche. Dans les lieux où ils pêchent le plus ſouvent, leur uſage eſt de laiſſer des pots de terre, qui leur ſervent à faire bouillir le poiſſon; car ils en aiment beaucoup le bouillon, juſqu'à le préférer à celui de Chèvre & même de Bœuf (y).

Baleas, ſorte de Baleine. LES Baleas, qui ſont une eſpéce de Baleines, viennent dans les tems ordinaires de leur fray, aux environs des Iſles de May & de S. Jago, mais ſur-tout de celle de Saint Jean. Roberts a vû, dans la Baye de Fuerno, un mâle & une femelle prendre leurs amuſemens pendant trois jours. Ils rentroient le ſoir dans la Mer, & le lendemain à huit ou neuf heures ils revenoient dans la Baye. Ils y dormoient quelquefois deux heures entières, avec l'immobilité d'un Vaiſſeau à mâts & à cordes, joints enſemble dans un état qui auroit donné beaucoup de facilité à percer l'un ou l'autre, ou même tous deux enſemble. Roberts ajoûte que le mâle n'eſt pas auſſi gros de la moitié que la femelle. Ces Baleas ſont fort communs auſſi ſur les Côtes du Bréſil. On employe, pour les prendre, la même méthode que pour les Baleines de Groenland, & l'on en tire de l'huile. Quelques-uns prétendent que l'ambre gris n'eſt que le ſperme de ce Poiſſon, dont il ſe répand une partie dans leur accouplement, & qui n'étant d'abord qu'une ſorte de gelée blanchâtre acquiert en flottant dans l'eau ſa couleur & ſa dureté. Ils ajoûtent que le ſperme vierge, ou le premier répandu, eſt blanc & tranſparent, & que dans ſa congélation il conſerve la même couleur. Roberts rend témoignage qu'il a vû de cet ambre gris blanc, mais il n'a pû découvrir la cauſe de ſa blancheur ni ſon origine (z). On trouvoit autrefois beaucoup d'ambre-gris aux environs de l'Iſle de Saint Jean. [Une trentaine d'années avant que Roberts vint dans ces Iſles,] un Portugais nommé Jean Carneira, qui avoit été banni de Lisbonne pour quelque crime, & qui s'étant procuré une petite Chaloupe éxerçoit le commerce aux Iſles du Cap-Verd,

Opinions ſur l'ambre gris & l'ambre blanc.

(y) *Ibid.* pag. 263.

(z) Le P. Labat, dans ſon Hiſtoire d'Afrique Occidentale, tourne cette opinion en ridicule: mais ſi ce n'eſt pas le ſperme de la Baleine, on ne doute plus que ce ne ſoit quelque ſubſtance odoriférante, formée dans quelque bourſe voiſine de ſes teſticules. Voyez les Tranſactions Philoſophiques, N°. 387. pag. 256. ou l'Abrégé, Vol. VII. pag. 429.

Hommes et Femmes de l'Ile de S.t JEAN.

MANNEN en VROUWEN van 't EILAND S.t IAN.

J.V. Schley fecit 1767

Cap-Verd, trouva dans ſes courſes une piéce d'ambre gris d'une groſſeur incroyable. Non-ſeulement cette heureuſe pêche le fit rappeller dans ſa Patrie, mais il acheta, du fruit de ſon tréſor, des terres conſidérables en Portugal. Le roc auprès duquel la Fortune l'avoit favoriſé porte encore ſon nom (*a*). ROBERTS. En divers tems.

LE nombre des Inſulaires (*b*) ne monte pas à plus de deux cens. Roberts les repréſente comme les plus ignorans, les plus ſimples & les plus humains (*c*) de toutes les Iſles. Dans un autre lieu il loue beaucoup leurs vertus morales, ſur-tout leur charité, leur humilité & leur hoſpitalité. C'eſt les offenſer que de refuſer leurs bienfaits. Leur reſpect pour l'âge avancé mériteroit, dit l'Auteur, de ſervir d'éxemple à tous les hommes du Monde. Ils le (*d*) rendent aux vieillards de toutes ſortes de rangs & de Nations. Francklin fit à Roberts, dès le premier jour de leur rencontre, une peinture du caractère des Habitans, que l'expérience ne ceſſa pas de vérifier. Il l'aſſûra qu'il n'auroit pas beſoin de pêcher ni de ſe donner le moindre embarras pour ſa nourriture, parce que les Inſulaires lui offriroient volontairement toutes les commodités de l'Iſle. Ils avoient fait les mêmes offres à Francklin, qui n'avoit pris le parti de s'éxercer lui-même à la Chaſſe & à la Pêche, que pour diſſiper ſa mélancolie (*e*). Nombre des Inſulaires de Saint-Jean. Leur humanité.

PENDANT que l'Auteur fut malade (*f*) parmi eux, l'attention ne ſe relâcha jamais pour lui fournir ce qui étoit néceſſaire à ſa ſituation. Il ne ſe paſſoit pas de jour qu'il ne reçût la viſite de quelque Habitant, qui s'informoit ſoigneuſement de ſa ſanté, & qui lui apportoit quelque piéce de volaille ou quelque fruit. Le Gouverneur même le viſitoit preſque tous les jours, & lui ☞ envoyoit deux ou trois fois la ſemaine un quartier de chevreau, [ſouvent une moitié ou un entier.] Dans le même intervalle, il fut continuellement logé chez un des principaux Négres de l'Iſle; & lorſque ſa ſanté fut rétablie, il lui reſtoit cinquante & une piéces de volaille des préſens qu'il avoit reçus (*g*), entre leſquelles il ſe trouva deux cailles; ſans parler d'une grande quantité de lait, & de pluſieurs gâteaux de bananes, qui ſont une compoſition (*h*) de bananes & de maïz.

LE Poiſſon fait une grande partie de leur nourriture, ſur-tout le bouillon qui reſte après qu'il eſt cuit. Ils preſſoient Roberts d'en uſer dans ſa maladie, comme du meilleur reméde qu'il pût prendre contre (*i*) la fiévre. Ils ont la méthode d'en faire des ſoupes de courges (*k*), qu'ils font bouillir aſſez longtems pour leur donner une certaine épaiſſeur. La fleur de manyoke & de maïz leur ſert encore au même uſage. Ils font auſſi de l'un & de l'autre une fort bonne ſorte de pain (*l*). Leur nourriture.

ILS

(*a*) Roberts, pag. 431. & ſuiv.
(*b*) Vers l'année 1700, l'Iſle n'avoit que la moitié de ce nombre, ſuivant le témoignage d'un Négre de Saint Nicolas qui y étoit venu alors, & qui vivoit encore lorſque Roberts y arriva. *ibid.* pag. 137.
(*c*) *Ibid.* pag. 422.
(*d*) *Ibid.* pag. 228.
(*e*) *Ibid.* pag. 197.
(*f*) Voyez ci-deſſus le Journal de Roberts.
(*g*) *Ibid.* pag. 244. & 258.
(*h*) *Ibid.* pag. 185.
(*i*) *Ibid.* pag. 260. & 356.
☞ (*k*) Roberts dit qu'on fait à *S. Jago* une eſpèce de bouillie avec des Courges & du *Sherry* qui eſt la plus groſſe ſorte de *Maïz*. Elle reſſemble à la bouillie d'Orge. Voyez Roberts, pag. 318.
(*l*) *Ibid.* pag. 152. 164. & 334.

ROBERTS. En divers tems.

ILS ont une autre pâtiſſerie, qu'ils appellent *Kuskus* (*m*), compoſée de farine de bled d'Inde bouillie dans l'eau fraîche juſqu'à ce qu'elle prenne conſiſtance. Alors ils la coupent en tranches, qu'ils font ſécher au Soleil. Elle ſe conſerve pendant pluſieurs mois lorſqu'elle eſt bien ſéchée, & reſſemble beaucoup au biſcuit de mer. Roberts aſſûre que dans l'occaſion, elle peut ſervir ſur un Vaiſſeau juſqu'à la Barbade (*n*). [Les Inſulaires de St. Jean donnérent un éxemple de leur adreſſe à fendre du bois pour des planches, en conſtruiſant une Chaloupe pour l'Auteur. Après avoir coupé un arbre de la longueur qu'ils ſouhaitoient c'eſt-à-dire d'environ ſept ou huit pieds, ils firent avec des haches, au long de cette piéce de bois, deux eſpéces de rainures, vi-à-vis l'une de l'autre, auſſi étroites & auſſi profondes qu'ils pûrent. Affermiſſant enſuite cette piéce, ils remplirent les rainures de Coins, ſur leſquels ils jettèrent de groſſes pierres, & le bois fut bien-tôt fendu; ils coupèrent après cela le côté rond, pour donner à la planche l'épaiſſeur requiſe, & la polirent aſſez bien (*o*).]

En quel tems & comment l'Iſle s'eſt peuplée.

IL n'y a pas plus d'un Siécle (*p*) que l'Iſle de Saint Jean eſt peuplée. Pendant pluſieurs années, ſes Habitans ſe réduiſirent à deux familles Négres [qui ſuivoient encore la Religion de leur Pays,] juſqu'en 1680, que la famine ravageant l'Iſle de Fuego, quelques pauvres Habitans de cette Iſle paſſérent dans celle de Saint Jean ſur un Bâtiment Portugais. Ils furent reçus avec joye par les Négres de Saint Jean, qui avoient déja fort augmenté le nombre de Chèvres, de Vaches, & ſur-tout de Porcs, que les Portugais avoient laiſſés dans l'Iſle en la découvrant. [Ayant appris que les Portugais avoient amené dans leur Iſle, ces Négres nouvellement débarqués, pour les empêcher de mourir de faim dans celle de Fuego,] la compaſſion naturelle porta les Négres, à leur donner une partie de leurs Beſtiaux (*q*). [Cette généroſité ayant beaucoup diminué le nombre de leurs Porcs,] il arriva de-là que chacun entreprit de nourrir ſéparément les ſiens, & que le goût de la propriété prenant naiſſance, celui qui eut l'habileté d'en élever & d'en nourrir un plus grand nombre paſſa pour le plus riche. Il n'y eut que les Chèvres, [qui, appartenant au Seigneur de l'Iſle,] furent laiſſées dans les montagnes, & continuèrent d'être ſauvages.

LES nouveaux Habitans de Saint Jean apprirent aux autres l'art de filer le coton, qui croiſſoit naturellement dans l'Iſle, & d'en faire une ſorte d'étoffe pour ſe couvrir; car ils étoient nuds auparavant, comme la plûpart des Négres de la Côte de Guinée. Ils leur communiquèrent auſſi les principes de la Religion Romaine, autant du moins qu'ils avoient été capables de les prendre eux-mêmes dans l'Iſle de Fuego, dont ils étoient ſortis. Mais un Prêtre de cette Iſle ſe ſentit aſſez de zèle pour ſe faire conduire à Saint Jean (*r*), où il s'efforça de cultiver ces premières ſemences de l'Evangile. [A ſon arrivée, il publia qu'il étoit venu avec le pouvoir de pardonner les péchés, promettant de leur indiquer une route ſûre & aiſée pour aller au Ciel quelque mauvaiſes

La Religion s'y établit.

(*m*) Il reſſemble tant pour le nom que pour la manière de le préparer au *Kuskus* de Maroc.
(*n*) Roberts, pag. 289.
(*o*) *Ibid.* pag. 270.
(*p*) *Angl.* pas plus de deux Siécles. R. d. E.
(*q*) *Angl.* Ils leur offrirent de charger leur Vaiſſeau de Porcs en récompenſe de la charité qu'ils avoient eue pour des gens de la même couleur qu'eux. R. d. E.
(*r*) Voyage de Roberts, pag. 423.

Hommes et Femmes de l'Ile de S.t Jean dans leurs habits.

MANNEN en VROUWEN van 't EILAND S.t JAN, in hun GEWAAD.

mauvaiſes qu'euſſent été leurs actions; & déclarant, en même-tems, qu'il leur ſeroit impoſſible d'y aller, quelque bonnes qu'elles fuſſent, ſans y être admis par l'abſolution du Prêtre. N'ayant pas eu beaucoup de peine à leur perſuader ces choſes, dont ils étoient déja inſtruits en bonne partie, il les batiſa tous ſans ultérieures inſtructions. Il ſuffiſoit pour eux de croire, qu'ils étoient devenus Chrétiens par le batême, qu'ils iroient ſûrement au Ciel, qu'à la Réſurrection ils deviendroient blancs, &c. après quoi il leur diſoit la Meſſe, que ni eux ni lui n'entendoient. C'eſt ce dont il s'embarraſſoit fort peu. En effet, on eut lieu de douter de la bonté des motifs de ſon Voyage,] lorſqu'il parut éxiger des récompenſes trop mercenaires pour le ſervice qu'il leur avoit rendu. Il tira de l'un des étoffes de coton, de l'autre du coton cru & de l'Indigo, enfin de chacun ce qu'il avoit de meilleur, juſqu'aux Beſtiaux, dont il ☞ſe fit donner une grande partie. [Il leur perſuada que tout ce qu'ils lui donnoient étoit autant de préſens faits à Dieu, dont il n'étoit que le Receveur. C'eſt-là un préjugé, dont ils ſont imbus, non-ſeulement dans cette Iſle, mais encore dans toutes les autres, où les Prêtres ont auſſi eu le talent de ſe faire reconnoître pour Receveurs des Saints. En quittant *Brava*, celui-ci] accorda pour dernière faveur aux Inſulaires, une Meſſe, qu'il leur dit dans une ca- ☞verne de la Baye, qui en a pris le nom de Fuerno de Padre. [& une abſolution générale de tous les péchés qu'ils commettroient pendant ſon abſence.] Il leur promit de revenir tous les ans, & cette promeſſe fut éxécutée pluſieurs années conſécutives. Mais un jour qu'il étoit à leur dire la Meſſe dans la même caverne, une partie du roc, qui vint à ſe détacher, enſevelit le Prêtre & trente des Aſſiſtans ſous ſes ruines. On entendit pendant trois jours le bruit de leurs gémiſſemens, ſans qu'il fût poſſible de leur donner le moindre ſecours. Ainſi l'Iſle de S. Jean demeura longtems ſans aucun Miniſtre Eccléſiaſtique; ce qui donna lieu à la naiſſance & ☞au mélange de quantité de ſuperſtitions [qui ſont encore ſi intimement unies entr'elles qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence qu'on vienne à bout de les ſéparer.] Dans la ſuite du tems, l'Evêque de S. Jago ayant entrepris la viſite de toute ſa Province, laiſſa des Miniſtres fort ignorans dans chaque Iſle; & celle de Saint Jean eut pour ſon partage un Prêtre Négre, dont celui que Roberts y trouva étoit le quatrième Succeſſeur. Roberts aſſûre qu'il n'entendoit pas la Langue Latine; ce qui n'empêchoit point qu'ayant appris à lire dans le Miſſel, il ne célébrât les ſaints Myſtères & qu'il n'adminiſtrât ☞les Sacremens. [Il prenoit ce Miſſel pour *l'Ecriture Ste.* & lorſque Roberts lui diſoit que ce nom ne convenoit qu'à la Bible, & que les Anglois s'étoient ſéparés de l'Egliſe Romaine, parce qu'elle enſeignoit pluſieurs Dogmes contraires à ce qui eſt contenu dans ce ſacré Livre, il repondoit, qu'il pouvoit bien être que la Bible fût le meilleur Livre des Anglois, parce que, dans le tems de leur Apoſtaſie, le Pape n'avoit eu garde de leur donner le Miſſel, Livre infiniment ſupérieur à tout autre, & que perſonne, n'a droit de lire qu'un Prêtre légitimement ordonné par un Evêque de la Communion de Rome. Roberts lui objectant, que, n'entendant pas le Latin, il devoit ignorer la plus grande partie du contenu de ce Livre; il lui répondit que cette connoiſſance étoit réſervée à des Eccléſiaſtiques d'un ordre plus relevé, & que l'intelligence de ce Livre étoit un ſi grand Myſtère, qu'il ne ſçavoit pas qu'on l'eut jamais donnée à aucun Prêtre Négre. Il ajoûta qu'il en

ROBERTS. En divers tems.

Arrivée d'un Miſſionaire.

Mélange de ſuperſtitions.

ROBERTS. En divers tems. entendoit assez pour sçavoir ce qu'il devoit lire quand il s'agissoit de Batiser, de Marier, de Célébrer une Fête ou le jour du Dimanche: & que soit qu'il l'entendît ou ne l'entendît pas, Dieu ne manqueroit jamais de faire produire aux Sacremens leur effet: Que dailleurs, il étoit sûr de bien lire les paroles Sacramentales pour transubstantier l'Oublie dans la personne du Sauveur, & que, sans qu'il fut nécessaire de les entendre, il suffisoit d'avoir intention de consacrer. Il soûtenoit le même Système au sujet de l'efficace de son absolution, du pardon des péchés, des Messes pour les morts, le rachat des ames hors du Purgatoire & autres choses semblables. Malgré tout cela, il y en a parmi eux qui ont assez de bon sens pour avoir des doutes la-dessus, & ne respecter qu'extérieurement ces prétendus Mystères. Au reste, le Prêtre de S. Jean] souffroit l'usage des Superstitions établies, telles que de faire laver les enfans avant le Batême; [de couvrir la nouvelle Mariée de fleurs & de guirlandes, de lui rendre une espèce de culte le jour du Mariage, de la déshabiller & de mettre de la terre sur sa tête,] pour marque de sujettion; d'arroser d'eau les fosses des Morts, & quelquefois d'une quantité de jus de melons d'eau, &c. [C'est un Protestant, qui fait cette Relation, & qui ne manque pas d'y joindre des réflexions injurieuses pour l'Eglise Romaine (*s*).]

Mêlange de superstitions.

L'ISLE de Saint Jean est si négligée pour le Commerce, que dans l'espace de sept ans (*t*) on n'y avoit vû que deux Vaisseaux étrangers. Roberts apprit de Francklin & des Négres que les Matelots de quelques Vaisseaux François, qui venoient charger des Mulets à Saint Philippe, avoient quelquefois touché à Saint Jean dans leurs Chaloupes, pour y acheter de la volaille, & d'autres rafraîchissemens; mais comme il n'en étoit venu aucun depuis plusieurs années, les Insulaires concluoient que les François avoient abandonné (*v*) le Commerce de Saint Philippe, ou qu'ils trouvoient ailleurs qu'à Saint Jean les provisions dont ils avoient besoin.

Autorité du Gouverneur.

LE Gouverneur de l'Isle y éxerce la Justice (*x*), & décide les petits différends qui s'élèvent entre les Habitans. S'ils refusent d'obéïr à ses ordres, il a le pouvoir de les faire mettre dans une Prison, qui n'est qu'un parc découvert comme ceux où l'on renferme les Bestiaux en Europe. Là, dit l'Auteur, ils demeurent [quelquefois des jours entiers,] sans entreprendre de se mettre en liberté. Il est rare du moins de voir des rebelles. Lorsqu'il s'en trouve, le Gouverneur est en droit de les faire reprendre, & de leur faire lier les pieds & les mains dans la même prison, avec une garde pour les y retenir jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait à leur adversaire, & qu'ils ayent demandé pardon au [Gouverneur, qui peut les tenir en prison autant qu'il lui plaît.] Son autorité ne s'étend pas plus loin, dans le cas même de meurtre. Mais Roberts n'apprit aucun éxemple d'un crime si noir. On l'assûra seulement qu'un Meurtrier seroit gardé dans les chaînes pour attendre la sentence du Gouverneur de S. Jago ou de la Cour de Portugal (*y*). Quelquefois, pour les fautes légères, sur-tout lorsque le Coupable est d'un âge avancé, on ne lui donne que sa cabane ou celle d'autrui pour prison; ce qui est regardé comme une grande

Docilité des Insulaires.

(*s*) Roberts pag. 428.
(*t*) Voyez ci-dessus le Journal.
(*v*) Roberts, pag. 266. & suiv.
(*x*) *Ibid.* pag. 264.
(*y*) *Angl.* que les Amis du meurtrier sont tenus de le représenter lorsqu'il vient un Juge de Portugal. R. d. E.

de faveur; car la priſon publique eſt un châtiment auſſi redouté à Saint Jean que le dernier ſupplice en Angleterre. En 1722, le Gouverneur ſe nommoit Leonel Conſalvo. Il tenoit ſon emploi de Thomas Santi, qui avoit le titre de Procurador de l'Iſle Saint Jean, & qui faiſoit ordinairement ſa demeure dans celle de Fuego (z).

ROBERTS. En divers tems. Nom du Gouverneur.

LES Cartes & les récits des Pilotes ſont remplis d'erreurs ſur tout ce qui appartient à l'Iſle de S. Jean. Ils n'y reconnoiſſent qu'une bonne Rade, dont ils préſentent même l'entrée comme fort difficile, à cauſe de l'abondance des rocs (a). Saint Jean néanmoins a pluſieurs Bayes ou Rades, qui peuvent ſervir de retraite aux Vaiſſeaux. La principale & la meilleure eſt à la vérité celle de Fuerno, qui ſignifie un four ou une cave, ſoit qu'elle ait tiré ce nom de l'avanture tragique qu'on a rapportée (b) ou de ſa forme même, qui la met à couvert de toutes ſortes de vents. En effet, ſi l'on s'avance juſqu'au roc de Kaay, où l'on trouve aſſez d'eau pour un Vaiſſeau du premier rang, on y eſt tellement environné de la terre qu'on n'y peut reſſentir qu'un léger ſouffle des vents Sud quart à l'Eſt, & Sud quart à l'Oueſt, dont tout l'effet eſt de précipiter quelquefois l'eau de la Mer dans la Baye (c).

Erreurs des Cartes & des Pilotes, ſur l'Iſle de S. Jean.

COMME il eſt aſſez difficile d'en trouver l'entrée, quand on n'y a jamais relâché, Roberts donne les marques ſuivantes. Lorſque vous êtes vers la pointe Nord de Saint Philippe ou Fuego, ſi le tems eſt clair vous découvrez l'Iſle de Saint Jean. Mais, dans un tems obſcur, qui eſt aſſez ordinaire, portez au Nord quart à l'Oueſt juſqu'à deux lieuës de Saint Philippe, où vous trouverez les petites Iſles. De-là prenez vers la plus Orientale, dont vous vous approcherez aſſez pour en appercevoir la pointe Nord, & continuez d'en ſuivre la Côte à la diſtance d'un mille, juſqu'à ce que vous ſoyez vis-à-vis la pointe du Sud. Enſuite, portant directement vers la pointe Nord-Eſt de l'Iſle Saint Jean, qui eſt une pointe baſſe & platte, à laquelle vous ne ſçauriez vous méprendre, élargiſſez-vous ſeulement d'environ un demi-mille, juſqu'à ce que vous tombiez au Sud de l'Iſle, où vous commencerez à ſuivre la Côte à la diſtance de la longueur d'un cable. Vous arriverez devant une grande Caverne qui ſe préſente dans les rocs, & vous verrez bientôt, à moins d'un quart de mille devant vous, une baſſe pointe de roc qui s'avance médiocrement. C'eſt après cette pointe que vous trouverez Fuerno. Prenez un peu le large pour doubler cette pointe, parce que la Baye en eſt ſi proche que tournant en coude il ſeroit difficile autrement d'y entrer. Vous y pourrez jetter l'ancre dans toutes ſes parties; mais le meilleur endroit eſt le côté de l'Eſt.

Marques que Roberts donne pour connoître la Baye de Fuerno.

☞ [LE meilleur eſt d'amarrer le Vaiſſeau à terre, au moyen d'une petite hanſière, qui tenant à la poupe, eſt attachée ſur le rivage du côté du Nord, & qui aſſûrera le Bâtiment comme s'il étoit dans un four.] Si vous veniez de l'Eſt à Saint Jean, prenez garde de ne pas vous avancer trop vers la pointe Sud de Saint Philippe; car avec un vent commun il vous ſeroit impoſſible de gagner Fuerno, ni même aucune partie de l'Iſle (d).

AU

(z) Roberts, *ibid.* pag. 298.
(a) *Ibid.* pag. 131.
(b) *Angl.* des divers Antres, qui ſont aux environs. R. d. E.
(c) Roberts, pag. 432.
(d) *Ibid.* pag. 433.

ROBERTS. En divers tems.

Au Nord-Oueſt de Saint Jean, on trouve une autre Baye, qui ſe nomme *Faciend de Agua*, & qui eſt reconnoiſſable à quantité de Bananiers. D'ailleurs il n'y a pas d'autre Vallée qui ſe préſente du côté de la Mer. Le rivage de cette Baye n'eſt pas commode; mais on peut y mouiller ſûrement vers le centre, du côté du Nord, ſur huit, neuf & dix braſſes d'un fort bon fond. On apperçoit un Ruiſſeau d'eau fraîche, qui coule preſque juſqu'à la Mer.

Autres Bayes de Saint-Jean.

Plus bas, au côté Sud-Oueſt de l'Iſle, près d'une pointe baſſe & unie, qui s'élève tout d'un coup, on trouve la Baye de Ferrier, qui eſt double, c'eſt-à-dire, diviſée par des rocs d'une grande hauteur. Cette Rade eſt fort belle, & le Rivage très-commode pour le débarquement. Derrière l'endroit le plus Sud-Eſt de la Côte, la Nature a formé un Lac, ou un Baſſin d'eau douce, qui eſt conſtamment rempli de l'eau qui découle des Montagnes. [Le fond de cette Baye eſt par tout bon; dans quelques endroits c'eſt du ſable; mais en général il eſt de terre graſſe, & la Mer eſt ordinairement tranquille vers le rivage.] Il y a dans la partie Nord-Eſt de la Baye, un roc, qui forme une ſorte de Quai, dont les Chaloupes peuvent s'approcher. Cette ſtation ſeroit excellente, ſi elle n'étoit expoſée aux ſouffles violens qui ſortent des Vallées, ſurtout aux mois de Novembre, Décembre & Janvier, & qui ont quelquefois tant d'impétuoſité qu'ils enlevent un Vaiſſeau de deſſus ſes ancres. Cette diſgrace étoit arrivée quelques mois auparavant à une Frégate Portugaiſe. La Baye n'eſt pas plus ſûre dans la ſaiſon pluvieuſe & dans celle des vents incertains. Elle eſt ouverte aux vents Sud-Eſt, Sud & Sud-Oueſt, qui y ſoulèvent quelquefois les vagues, juſqu'à pouvoir briſer un Bâtiment contre les rocs de la Côte. Mais pendant le reſte de l'année, l'ancrage eſt fort bon; ſur-tout aux mois de Mars, d'Avril & de May, où l'on n'a le ſoir que des vents doux de mer; &, toute la nuit juſqu'à dix heures du matin, de petits vents de terre fort agréables. Roberts ajoûte que la Baye de Ferrière eſt plus fréquentée que celle de Fuerno, parce que celle-ci eſt beaucoup moins connue (*e*).

Baye de Ferrier.

Scio eſt une autre Baye de l'Iſle de Saint Jean, belle & ſabloneuſe, mais dont l'entrée eſt difficile, & qui n'a pas d'eau douce. Celle de *Sal-Point* ou de *la Pointe de Sable*, ſe trouve décrite dans le Journal de Roberts, & malheureuſement célèbre par ſon naufrage. L'Iſle a quelques autres Bayes; mais qui méritent peu d'attention. A l'extrémité des petites Iſles, vers la pointe la plus Sud-Oueſt, on trouve une petite Crique, [en forme de boulin], dans laquelle un petit Vaiſſeau peut mouiller. Quoiqu'elle ait quantité de rocs & de groſſes pierres on y voit clairement le fond, qui eſt-[là, de même que preſque par-tout ailleurs autour de ces Iſles,] depuis ſept juſqu'à douze braſſes, & la diſpoſition du lieu fait qu'on y peut entrer & qu'on en peut ſortir ſans danger (*f*).

Baye de Scio.

Petite Baye à l'extrémité des petites Iſles.

(*e*) Roberts pag. 434. & ſuiv.

(*f*) *Ibid.* pag. 435. Avec quelque netteté qu'on s'efforce de rendre les idées de Roberts, il eſt difficile que le Lecteur ne s'apperçoive pas ſouvent de ſa négligence. Mais on a mieux aimé lui laiſſer quelquefois ſon obſcurité que de ſuppléer témérairement à des noms, ou à des choſes ſur leſquelles on n'a pas d'autre témoignage que le ſien. R. d. T.

§. VII.

ROBERTS. En divers tems.

§. VII.

Iſle de Saint Nicolas.

Sa ſituation & ſa grandeur.

SUIVANT le Capitaine Roberts, Saint-Nicolas, ou *San-Nicolao*, qui eſt le nom en uſage parmi les Habitans, s'étend plus en longueur que les autres Iſles du Cap-Verd, à l'exception ſeulement de S. Jago. *Paraghiſi*, ſon principal Port, eſt éloigné (*a*) d'environ trente lieuës à l'Oueſt de Palmera dans l'Iſle de Sal. Elle eſt à 16 degrés 45 minutes de latitude du Nord, & à 6 degrés 52 minutes de longitude Oueſt du Cap-Verd (*b*).

DAMPIERRE dit que ſa forme eſt triangulaire; que le plus long de ſes trois côtés, qui eſt à l'Eſt, n'a pas moins de trente lieuës, & les deux autres, vingt lieuës chacun. Il ajoûte qu'elle eſt montagneuſe, & que toutes ſes Côtes ſont ſtériles (*c*).

ROBERTS la repréſente généralement comme une terre (*d*) fort haute [avec pluſieurs grandes Vallées.] Sa partie la plus élevée eſt une ſorte de pain de ſucre, qu'on peut nommer une montagne, dont le ſommet forme un pic, mais qui ne ſe termine pas en pointe. On l'appelle *Monte Gourda*. Sa ſituation eſt au Nord-Oueſt de l'Iſle, (*e*) mais aſſez loin dans les terres. De quelque côté qu'on arrive par la Mer, on le découvre à la diſtance de neuf ou dix lieuës (*f*).

Monte Gourda.

Diſpoſition d'une partie des Côtes.

LA Côte de Saint-Nicolas eſt ſi libre & ſi nette, que depuis la pointe Eſt juſqu'à une demi-lieuë de celle du Sud-Oueſt, un Vaiſſeau peut ſuivre le rivage à la portée de la voix (*g*).

Baye de Paraghiſi.

DANS la ſaiſon des vents variables, l'Iſle n'a pas de Rade qui ſoit ſûre; Mais lorſque le véritable vent de commerce eſt arrivé, elle a deux ou trois Bayes d'une bonté médiocre. La plus voiſine de la Ville eſt celle de Paraghiſi, où l'on peut mouiller aſſez ſûrement, parce que le vent n'y ſouffle jamais que du rivage. Elle a même une Crique, où l'on peut jetter l'ancre (*h*) entre quatre amarres de terre. Mais Roberts décrit une autre Baye, où il aima mieux mouiller, pour ſe mettre à couvert de l'importunité des Habitans. Quoiqu'il ne la nomme pas, il y a beaucoup d'apparence que c'eſt celle du *Puerto Velho*. Celle de Paraghiſi n'eſt qu'un boyau fort étroit entre deux pointes de roc, où les Bâtimens peuvent demeurer en effet comme dans une Rivière, ſoit ſur une ſeule ancre, ſoit à l'appui d'une ſimple amarre; & cette ſituation les expoſe à ſe voir ſans ceſſe incommodés par le concours des Habitans. Le chemin de Paraghiſi à la Ville eſt preſque uni; ce qui eſt fort rare dans toutes ces Iſles, où la terre eſt coupée de toutes parts (*i*) par des rochers & des montagnes. Au Nord de Paraghiſi, à la diſtance d'une demie-lieuë, on trouve un petit banc de ſable, qui n'eſt couvert que de quatre braſſes d'eau (*k*).

Puerto Velho.

ON

(*a*) Dampierre dit que S. Nicolas eſt environ vingt-deux lieuës à [l'Oueſt] Sud-Oueſt de Sal. Vol. I. pag. 74.
(*b*) Roberts, pag. 436.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.
(*d*) Roberts, pag. 23.
(*e*) *Ibid.* pag. 441. Roberts dit, vers la Pointe Oueſt.
(*f*) *Ibid.* pag. 115.
(*g*) *Ibid.* pag. 442.
(*h*) *Ibid.* pag. 441.
(*i*) *Ibid.* pag. 21 & ſuiv.
(*k*) *Ibid.* pag. 344.

ROBERTS. En divers tems.

ON rencontre enſuite la Rade de *Porto Lappa*, ſur laquelle on ne peut ſe tromper, parce qu'elle ſe préſente d'elle-même au Sud de l'Iſle. Mais le fond y eſt fort mauvais pour les cables & les ancres.

Porto Lappa. Currifal.

A l'Eſt de Porto Lappa, preſqu'à moitié chemin entre cette Rade & la Pointe Eſt de l'Iſle, on trouve celle de Currifal (*l*), qui a de l'eau fraîche en abondance, & dans une ſituation fort commode pour les Vaiſſeaux. Le meilleur endroit pour jetter l'ancre, eſt à l'Eſt, où l'on eſt fort à couvert. On a devant ſoi *Petra de Looma*, ou le Roc terrible, contre lequel la Mer vient ſe briſer avec un bruit continuel, ce qui a ſervi vrai-ſemblablement (*m*) à lui faire donner ce nom. Cette Rade n'eſt pas favorable au Commerce, parce qu'elle eſt ſituée à ſeize ou dix-huit milles de la Ville, & le chemin parſemé de rocs, avec la néceſſité de deſcendre & de monter ſans ceſſe (*n*).

Petra de Looma.

Ces Bayes ſont peu fréquentées.

TOUTES les Bayes qu'on vient de nommer, ſur-tout celles de Paraghiſi & de Currifal, ſont peu fréquentées par les Etrangers; & la ſeule raiſon que Roberts en ait pû trouver, c'eſt qu'elles n'ont aucune marque à laquelle on puiſſe les reconnoître. Cependant ſi l'on excepte la ſaiſon des *Tornados*, il ſe trouve toûjours au long de la Côte, des Pêcheurs ou d'autres Inſulaires, entre leſquels on peut ſe procurer un Pilote. D'ailleurs, en faiſant voile avec un peu plus de lenteur à la vûe du rivage, on donne le tems aux Habitans de s'aſſembler près des Bayes, en aſſez grand nombre pour en faire remarquer l'ouverture (*o*).

Baye de Terrafal ou Trefal.

LA plus célébre Rade de l'Iſle Saint Nicolas eſt celle de Tarrafal, ou Trefal, qui eſt ſituée à l'Oueſt de l'Iſle. Elle eſt aiſée à diſtinguer par la multitude de grandes Barques que les Inſulaires y ont ſans ceſſe, & qui entrent ou ſortent continuellement. Cette Baye eſt fort nette. On y trouve partout un excellent fond, particulièrement dans la partie du Nord. Du côté de la Mer, à la diſtance d'un quart de mille du rivage, la Nature a placé un rocher pointu, & des deux côtés de cette Pointe, deux Vallées auſſi étroites que profondes, d'où le vent ſort quelquefois fort impétueuſement. Si l'on veut ſe garantir de ces dangereux ſouffles, il faut jetter l'ancre vis-à-vis cette Pointe, c'eſt-à-dire entre les deux Vallées, où l'on trouve depuis ſeize juſqu'à trois braſſes.

ROBERTS remarque encore que l'entrée de la Baye eſt traverſée par un grand Banc de ſable, mais couvert d'environ dix braſſes d'eau; & qu'après l'avoir paſſé, on ſe trouve ſur un fond de douze, treize & quatorze braſſes, qui diminue graduellement juſqu'à quatre ou cinq (*p*).

L'eau commune à Saint-Nicolas.

IL n'y a preſqu'aucun endroit dans la baſſe terre de l'Iſle, où l'on ne puiſſe trouver de l'eau en creuſant; excepté lorſque la ſaiſon des pluyes a manqué. Mais on n'a pas beſoin de ce ſecours, parce qu'à un demi-mille de la Mer, on a toûjours de fort bonne eau dans la Vallée, d'où les Habitans l'apportent à très-bon marché ſur le dos de leurs Anes. De la Baye de Tréfal

(*l*) Sur la poſition que Roberts donne ici à Currifal, & ſur d'autres circonſtances, on eſt porté à croire que cette Baye devroit être placée dans la Carte, proche du lieu où l'on a mis *Porto Ghacy*. Sur ce qui regarde Currifal Voyez Roberts, pag. 17. 120.

(*m*) Roberts, pag. 441.

(*n*) *Ibid.* pag. 25.

(*o*) *Ibid.* pag. 443.

(*p*) Voyage de Cawley, pag. 4. [On le trouve dans le IV. Volume du Recueil de Dampierre. Ce Capitaine, ayant mouillé au Sud-Eſt de l'Iſle, y trouva de l'eau fraîche en creuſant des puits.]

Digitized by Google

fal on peut découvrir, dans un jour ſerain, toutes les Iſles qui ſont ſous le vent. Si le tems eſt un peu obſcur, on n'apperçoit pas celle de *Chaon*, ou des *Chiens* (*q*). ROBERTS. En divers tems.

LA Ville de Saint-Nicolas eſt une des mieux bâties & des plus peuplées de toutes les Iſles du Cap-Verd. Cependant les maiſons n'y ſont pas ſi grandes qu'à S. Jago, ſi bien cimentées, ni ſi bien couvertes. Les toîts, & celui même de l'Egliſe, n'y ſont que de chaume, ou de feuilles d'arbres. A l'égard du reſte, & ſur-tout de la régularité des rues, Saint-Nicolas l'emporte ſur S. Jago même. Mais quelque tems avant le Voyage de Roberts, un Pyrate Anglois, nommé le Capitaine Avery, ayant relâché dans l'Iſle, brûla une partie de la Ville, ſur quelques ſujets de plaintes qu'il prétendoit avoir reçus des Habitans (*r*). Etat de la Ville.

ON eſt étonné avec raiſon que Roberts n'ait placé, ni la Ville de Saint-Nicolas, ni celle de S. Jago dans ſa Carte. Il ne donne pas même dans ſa Relation, d'autre nom à la Ville de Saint-Nicolas, que celui de l'Iſle; & quand il dit que Paraghiſi en eſt plus proche que toute autre Rade, il ne la faut ☞ connoître que par le nom général de la Ville (*s*) [de même quand il dit que *Terrafal* en eſt éloigné de ſeize à dix-huit milles, & *Porto Lappa* de douze; on n'en peut conclure autre choſe ſinon qu'elle eſt à huit milles de Paraghiſi, comme nous l'avons placé dans nôtre Carte.] Silence de Roberts ſur ſa ſituation.

DAMPIERRE, qui aborda au Sud de l'Iſle en 1683, raconte (*t*) que le Gouverneur l'étant venu voir au rivage, lui dit que ſa Ville Capitale étoit dans une Vallée, à quatorze milles de la Baye où le Vaiſſeau avoit jetté l'ancre; qu'elle contenoit plus de cent familles, outre quantité d'autres Habitans qui étoient diſperſés dans des lieux plus éloignés. Elle eſt dans une Vallée.

JANNEQUIN dit que de toutes les Iſles du Cap-Verd, il n'y avoit de ſon tems (*v*) que May & Saint-Nicolas qui fuſſent habitées. C'eſt peut-être ſur ſon autorité qu'Ovington compte dix Iſles déſertes, entre douze qui ſont le nombre de ces Iſles (*x*).

ROBERTS aſſûre qu'avant la famine, Saint-Nicolas avoit plus de deux mille Habitans, & que le nombre ne ſurpaſſe pas aujourd'hui (*y*) treize ou quatorze cens. Ils ont un Prêtre Portugais pour le Gouvernement eccléſiaſtique; car ils ſont tous profeſſion de la Religion Romaine. Mais quoiqu'elle y ſoit plus pure que dans les autres Iſles, & qu'à S. Jago même, c'eſt-à-dire mêlée de moins de ſuperſtitions, ils ſont d'un caractère ſi dur & ſi peu docile, que ce Guide ſpirituel a beaucoup de peine à les conduire. Ils ſont tous ou noirs, ou couleur de cuivre, avec les cheveux friſés, à l'exception d'un petit nombre de race Françoiſe, qui ont été laiſſés dans l'Iſle (*z*) par le Pilote (*a*) Maringoüin, & de trois vieux Portugais, avec deux ou trois vieilles Nombre des Habitans de Saint-Nicolas.

(*q*) On ne trouve en aucun autre endroit l'*Iſle des Chiens*, mais c'eſt apparemment la même que l'*Iſle Chaon*.

(*r*) *Ibid.* pag. 439.

(*s*) Roberts, pag. 352. 25. 43.

(*t*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.

(*v*) Voyage de Lybie par Jannequin. pag. 215.

☞ (*x*) Voyage à Surate, pag. 38.

(*y*) Roberts dit que dans l'eſpace d'onze ou douze mois avant ſon arrivée, il en étoit mort cinq-cens de faim. Dapper rapporte qu'en 1625. il n'y avoit dans l'Iſle que dix-neuf perſonnes, ſçavoir huit hommes, ſept femmes & quatre filles.

(*z*) Environ vingt ans avant l'arrivée de Roberts, pag. 156.

(*a*) *Angl.* par le Pirate. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

vieilles femmes de la même Nation (*b*). Dampierre obſerve que le Gouverneur, dont il reçut la viſite, avec celle de trois ou quatre Inſulaires des plus diſtingués, étoit le plus blanc de ceux qu'il avoit vûs, mais qu'il ne laiſſoit pas d'être fort bazané. Ils étoient vêtus aſſez honnêtement, & tous armés d'épées & de piſtolets. Mais leur cortége, qui étoit compoſé de trente ou quarante hommes, ne paroiſſoit qu'un tas de miſérables, dont la nudité n'étoit cachée que par quelques vieux lambeaux d'habits (*c*).

Adreſſe & modeſtie des Femmes.

LES Femmes de l'Iſle ont beaucoup plus de hardieſſe à ſe ſervir de leurs mains & de leurs éguilles, que celles de toutes les autres Iſles. Celle qui ſe préſente en Public avec une coeffe ſans broderie, dans le goût des femmes de Bona-Viſta, eſt accuſée de pareſſe & de groſſièreté. Elles ſont auſſi plus modeſtes, & jamais on ne les voit paroître nues devant les Etrangers, comme elles en ont l'habitude à Saint-Jean. Si elles ne ſont point à travailler aux champs, on les trouve toûjours occupées à coudre ou à filer (*d*).

Caractère des Habitans.

C'EST dans l'Iſle de Saint-Nicolas qu'on parle la Langue Portugaiſe, avec une éxactitude qui eſt rare dans les meilleures Colonies de cette Nation. Mais ſi les Habitans ont cette reſſemblance avec les Portugais par le langage, ils ne reſſemblent pas moins à la Populace du Portugal par leur inclination à voler les Etrangers, & par leur ſoif pour le ſang, lorſqu'ils ſont animés par quelque ſujet de haine. Ils ſe ſervent de leurs couteaux avec autant de cruauté que d'adreſſe. Roberts prouve leur goût pour le larcin, par ſon propre éxemple. Lorſqu'il ſe trouva dans leur Iſle avec un ſeul Matelot, en 1722, ils entrèrent dans ſa Barque en aſſez grand nombre, & remarquant l'endroit, où Roberts avoit placé ce qui lui reſtoit de plus précieux, ils prirent droit de ſon infortune pour s'en ſaiſir, en lui diſant avec une impudence extrême, que ſa Barque & tous ſes biens étoient à eux, parce qu'il n'auroit pû éviter de périr ſans leur ſecours, & qu'ils lui avoient apporté quelques bouteilles d'eau fraîche. „ Double fauſſeté, ajoûte Roberts, car j'étois en ſûreté ſur mon an-
„ cre; & l'eau qu'ils avoient apportée pour moi, ils l'avoient employée à
„ leur propre uſage (*e*). „

Productions naturelles de Saint-Nicolas.

A l'égard des productions naturelles de cette Iſle, Roberts obſerve qu'on y trouve les mêmes ſortes de ſable & de pierres qu'à Saint Jean; & les Habitans prétendent ſur une ancienne tradition, qu'elles contiennent de l'argent & de l'or, qu'ils ignorent la manière d'en tirer. L'Iſle produit auſſi du Salpêtre & du Beurre d'or, mais en moindre quantité que S. Jago & Saint-Jean.

DAMPIERRE raconte que malgré les montagnes de Saint-Nicolas & la ſtérilité de ſes Côtes, il y a au centre de l'Iſle des Vallées où les Portugais ont leurs vignobles & leurs plantations, (*f*) avec du bois pour le chauffage. Le terroir, ſuivant Roberts, eſt fertile pour le maïz, pour les plantains, les bananes, les courges, les melons d'eau & muſcats, les limons, les limes, & les oranges douces & amères. On y voit quelques cannes de ſucre, dont les Habitans font de la mélaſſe. Ils ont des vignes, dont ils tirent, dans les bonnes

(*b*) Roberts pag. 444.
(*c*) Dampierre, Vol. I. pag. 74. & ſuiv.
(*d*) *Ibid.* pag. 437.
(*e*) Roberts, pag. 444. & 125. & ſuiv.
(*f*) Dampierre, Vol. I. pag. 74.

nes années, ſoixante ou quatre-vingt pipes d'un vin (*g*) tartreux. Roberts en apprit la quantité par la dîme du Prêtre. Le prix ordinaire eſt de trois livres ſterling par pipe; mais il eſt rare qu'on en trouve encore vers le tems de Noël; & la vendange (*h*) de l'Iſle ſe fait au mois de Juin & de Juillet. ROBERTS En divers tems. Vignes & vin qu'on en tire.

ON y trouvoit autrefois beaucoup de Sang-de-dragon, mais l'arbre qui le produit y eſt devenu ſi rare, que Roberts doute ſi l'on recueille annuellement vingt ou trente livres de cette gomme, & le plus ſouvent (*i*) corrompue & falſifiée. Les Habitans attribuent la ruine de leurs arbres au Pyrate *Avery*, qui ayant brûlé leur Ville & coupé leurs figuiers pour faire des Chaloupes & des Eſquifs à ſa Flotte, les mit dans la néceſſité d'employer leurs dragons à faire les lambris & les planchers de leurs nouveaux édifices. En effet, on ne voit guères d'autre bois dans leurs maiſons; quoiqu'étant creux, avec peu de dureté dans ſa ſubſtance, il ne ſoit pas extrêmement propre à bâtir. [L'on a deux méthodes pour tirer de cet arbre la gomme qu'on nomme *Sang-de-Dragon*. D'abord, c'eſt par inciſion, comme cela ſe pratique dans les autres eſpèces d'arbres dont on tire des réſines. La ſeconde méthode eſt de faire bouillir dans l'eau les branches de cet arbre, dont ces Inſulaires ont l'art de ſéparer la gomme; Mais alors elle n'eſt, ni ſi claire ni ſi bonne que celle qui ſe tire par inciſion.] Sang-de-dragon.

AVANT la dernière famine, les chèvres, les porcs & la volaille (*k*) étoient fort communs à Saint-Nicolas; mais quoique cette diſgrace n'eût duré que trois ans, Roberts aſſûre qu'elle y avoit cauſé plus de ravages que dans toutes les autres Iſles, parce que le Pays n'ayant guères d'autre commerce que celui (*l*) des Anes, il n'y paroiſſoit pas ſouvent un Vaiſſeau dans l'eſpace de deux ans, ſur-tout depuis que le beſoin de ces animaux étoit diminué aux Indes Occidentales. C'eſt ce qui avoit rendu les Habitans plus induſtrieux que tous leurs voiſins (*m*). Dans un tems plus heureux, ils avoient une ſi grande abondance de Chèvres & de Vaches, que ſans diminuer le fond, parce qu'ils ne les tuoient qu'à proportion du produit, ils embarquoient ordinairement ſur les Vaiſſeaux annuels du Portugal, deux milles peaux de Chèvres, des trois Iſles de Saint-Nicolas, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent, & cent peaux de Vaches qui ne venoient que de Saint-Nicolas. Mais la famine y avoit réduit le nombre des Vaches à quarante; & celui même des Chèvres ſauvages étoit tellement diminué, que le Gouverneur dit à Roberts, qu'il ne falloit pas eſpérer, de trois ans, qu'on en pût faire paſſer en Portugal (*n*). Beſtiaux & Volaille.

ROBERTS avoit emporté de Bona-Viſta dans ſa Barque une Geniſſe de l'année, dont le Capitaine Manuel Domingo lui avoit fait préſent, pour la tuer dans le voyage, & lui ſervir de nourriture. L'ayant conſervée vivante, il voulut la donner dans l'Iſle de Saint-Jean à Nicolas Gonſalvo, chez qui il avoit logé. Mais le Gouverneur s'y oppoſa, ſous prétexte que le droit d'élever &

(*g*) Cawley dit que le vin eſt mauvais. Dampierre obſerve (Vol. I. pag. 74.) que le vin tire, pour le goût, ſur celui de Madère, mais qu'il eſt pâle & épais.

(*h*) Roberts, pag. 436.

(*i*) *Ibid.* pag. 438. & ſuiv.

(*k*) Dampierre dit que les Chèvres n'y ſont pas auſſi bonnes que dans la plûpart des autres Iſles, mais qu'elles ſont meilleures qu'à Sal. Vol. I. pag. 74.

(*l*) Il dit ailleurs que S. Nicolas eſt l'Iſle la plus célèbre pour les Anes, pag. 342.

(*m*) Roberts. pag. 436. & ſuiv.

(*n*) *Ibid.* 437.

ROBERTS. En divers tems.

& de nourrir des Vaches n'appartenoit qu'au Seigneur Propriétaire [& dans la réalité parce que Gonſalvo étoit parent de ſon prédéceſſeur, qu'il n'aimoit point.] Roberts propoſa de faire ce préſent à *Manuel Souar Gum*, parent du Gouverneur. Alors, l'intérêt propre ſe déguiſant ſous un autre prétexte, le Gouverneur accorda ſon conſentement, parce qu'on pouvoit eſpérer, diſoit il, que cette Geniſſe ſerviroit à produire un nouveau troupeau pour le Propriétaire (*o*).

Réparation néceſſaire dans l'Iſle.

L'INDUSTRIE des Habitans de S. Nicolas ſembloit promettre, au jugement de Roberts, que leur Iſle ſeroit bientôt repeuplée des eſpèces d'animaux qui s'accommodent le mieux du Pays, ſur-tout de Porcs & de Volaille, dont il y avoit déja peu de familles qui ne fuſſent aſſez bien pourvûes. Cette réparation, s'étoit faite dans l'eſpace d'environ trois ans [avec dix porcs ſeulement, autant de piéces de volaille, & la moitié moins de chèvres,] & le ſuccès en avoit été ſi prompt (*p*) qu'on auroit déja pû charger à fort bon marché un Bâtiment, de Volaille, de Porcs; & même de Chevaux, dont la race étoit venue de Bona-Viſta, depuis quatorze ans, par les ſoins d'un Capitaine François, nommé *Rolland* (*q*).

Induſtrie des Habitans pour ſe vêtir.

LES Habitans de Saint-Nicolas ſe font des habits d'étoffe de coton, dans la même forme que ceux de l'Europe, & ſçavent travailler les boutons ſur tous les modéles qu'on leur préſente. Ils ſe font des bas de fil de coton, & d'aſſez bons ſouliers, du cuir de leurs Vaches & de leurs Chèvres, qu'ils ont l'art de tanner fort proprement. Ils faiſoient auſſi de leur coton pluſieurs ſortes de draps, & de matelats, qui étoient trop bons pour le commerce de Guinée, & que les Portugais venoient prendre pour celui du Bréſil. Mais à force d'en tirer, ils ont (*r*) rendu le coton auſſi rare que dans toutes les autres Iſles du Cap-Verd, (*s*) à l'exception de Bona-Viſta. D'ailleurs S. Nicolas n'a jamais été d'un grand commerce. Ses Anes & ſon Coton, avec quelques rafraîchiſſemens pour les Vaiſſeaux, ont toûjours été ſes principales richeſſes. Le Capitaine Cawley, qui y étoit en 1613, acheta des Habitans une proviſion (*t*) de plantains, de bananes & de vin. Il ſemble qu'aujourd'hui la meilleure partie de leur Commerce ſe réduit aux Tortues, dont ils prennent un grand nombre, & à quelques autres poiſſons, dont la pêche les éxerce beaucoup. Leur Iſle eſt la ſeule du Cap-Verd où l'on trouve une multitude de Barques, qui leur ſervent à pêcher entre les Iſles de *Chaon*, *de Branca*, de Sainte-Lucie & de Saint-Vincent. Ils vendent leur poiſſon argent comptant, ou pour les commodités dont ils ont beſoin. Les Portugais qui prenoient, dans l'Iſle, des draps de coton & des matelats pour le commerce du Bréſil, payoient ordinairement ces marchandiſes en monnoye de Portugal, parce qu'ils n'appportoient pas de commodités qui ſatisfiſſent les Habitans. C'étoient les François & les Anglois qui leur fourniſſoient des uſtanciles & d'autres marchandiſes de leur goût, pour leſquelles ils tiroient d'eux en échange des Anes & des rafraîchiſſemens. Mais la même famine qui détruiſit leurs beſtiaux, fit ſortir auſſi de l'Iſle tout l'argent que les Portugais y avoient laiſſé; car, dans

Leur Commerce préſent.

(*o*) Roberts, pag. 439. & ſuiv.
(*p*) *Ibid.* pag. 441.
(*q*) *Ibid.* pag. 439.
(*r*) *Angl.* Mais la ſéchereſſe y a rendu. R. d. E.
(*s*) *Ibid.* pag. 437.
(*t*) Dampierre, Vol. IV. pag. 4.

Digitized by Google

dans le beſoin où ils étoient de toutes ſortes de ſecours, un Vaiſſeau qui leur apportoit les moindres proviſions étoit ſûr de ſe les faire payer à grand prix (v). ROBERTS. En divers tems.

C'ÉTOIT autrefois le Marquis *das Minhas*, qui étoit Seigneur propriétaire de l'Iſle de Saint Nicolas, comme de celles de Sainte Lucie, Saint Vincent Saint Antoine. Mais, après ſa mort, le Roi ſe remit en poſſeſſion des trois premières, parce que Saint Antoine étoit la ſeule qui fût héréditaire dans la Maiſon das Minhas. Le Marquis envoyoit, chaque année, un Vaiſſeau dans ces trois Iſles, pour en apporter les peaux de Chèvres & les cuirs; ſeul avantage qu'il ait jamais tiré de la Conceſſion du Roi (x). Ancien Seigneur de Saint-Nicolas.

Iſles de Chaon, de Branca & de Sainte Lucie.

CES trois Iſles ſont également dépourvûes d'Habitans & d'eau douce; & les deux premières n'ont pas même de Beſtiaux. L'Iſle, ou plûtôt le Roc de *Chaon*, eſt éloignée d'environ trois lieuës, au Nord-Oueſt, de Terrafal. Les Habitans de Saint Nicolas y vont à la pêche dans leurs Barques. Le fond eſt fort mauvais entre Chaon & Branca. Trois Iſles déſertes & ſans eau.

ILHA BRANCA (y), ou l'Iſle blanche, eſt un Roc fort haut & fort eſcarpé, à deux ou trois milles de Chaon, entre Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. On y vient pêcher auſſi de l'Iſle Saint-Nicolas. Au Sud de l'Iſle ou du roc, la Nature a formé une ſorte de Crique ou d'ouverture, qui peut recevoir les Barques, mais ſi dangereuſe dans les grands vents, que les Pêcheurs de Saint Nicolas la fréquentent peu, quoique le poiſſon y ſoit dans une extrême abondance. Roberts ſuppoſe que cette Iſle a tiré ſon nom d'une veine blanche qui s'étend au long de la Côte du Sud, & qui préſente de loin comme des Collines de ſable blanc. Entre Branca & Sainte Lucie le fond eſt inégal, & briſé par quantité de rocs dans l'eau & dehors. Cependant, avec beaucoup de précaution, un Vaiſſeau peut y paſſer ſans péril; mais l'entrepriſe eſt dangereuſe pour ceux qui ſont étrangers dans ces Iſles. Branca produit le *Guana*, animal fort connu dans les Indes Occidentales; mais qui ne ſe trouve dans aucune autre Iſle du Cap-Verd. Sa forme reſſemble beaucoup à celle du Lézard. On en voit, à Branca, de quatre ou cinq pieds de long (z). Deſcription de Branca. Guana, ſorte de lézard.

SAINTE Lucie eſt ſituée à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la partie Nord-Oueſt de Saint Nicolas, à la diſtance de trois ou quatre lieuës. Elle a deux fort bonnes Bayes, l'une au Sud-Oueſt, l'autre au Sud-Eſt de l'Iſle. Les Chèvres & les Anes y ſont en aſſez grand nombre (a), mais elle n'a pas d'autres Habitans. Le Canal qui la ſépare de Saint Vincent eſt ſi rempli de rocs, qu'un Vaiſſeau ne peut s'y engager ſans témérité (b). Deſcription de Sainte Lucie.

FRÉZIER obſerve (c) que la Mer aux environs de ces Iſles, eſt brillante & comme enflamée pendant la nuit, juſqu'à jetter des eſpéces d'étincelles pour peu

(v) Roberts, pag. 440. C'eſt-à-dire, que tout leur manquant pour les échanges, il falloit qu'ils donnaſſent leur or & leur argent. R. d. T.

(x) Roberts, pag. 437. & ſuiv.

(y) *Branca*, eſt une corruption de *Blanca*. Les Cartes la nomment *Ilha Ronda*.

(z) Roberts, pag. 445. & ſuiv.

(a) Barbot s'eſt bien trompé dans la Deſcription de la Guinée (pag. 538) lorſqu'il a dit que cette Iſle eſt la plus peuplée après S. Jago.

(b) Roberts, pag. 446.

(c) Voyage à la Mer du Sud, pag. 9. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems. Phénoméne propre à cette Mer.

peu qu'elle ſoit agitée par le mouvement des Poiſſons ou par celui d'un Vaiſſeau. Quoiqu'il eût vû, dit-il, quelques explications de ce Phénomene dans Rohault & dans quelques autres Philoſophes, il n'auroit pas ceſſé de le trouver incroyable, s'il n'eût été convaincu par le témoignage de ſes propres yeux.

§. VIII.

Iſles de Saint Vincent & de Saint Antoine.

Bayes de Saint Vincent. Deſghat.

SAINT Vincent, que les Portugais nomment *San-Vicente*, eſt une Iſle baſſe & ſabloneuſe du côté Nord-Eſt, mais haute dans la plûpart de ſes autres parties, & fort riche en Rades & en Bayes.

LA principale de ſes Bayes au Nord, eſt celle *Deſghat*, qui s'étend vers le Nord-Eſt entre deux Pointes [ſabloneuſes] aſſez belles; ce qui n'empêche pas que la Mer n'y ſoit tranquille, & que les Vaiſſeaux n'y puiſſent mouiller ſûrement contre le rivage; mais l'entrée en eſt ſi difficile avec le vent de Commerce, qu'elle eſt peu fréquentée. Cependant les Pêcheurs de Saint-Nicolas y vont à la chaſſe des Tortues, & ſaiſiſſent le calme du matin pour y entrer à la rame.

Porto-Grande.

DU côté Nord-Oueſt, vis-à-vis l'Iſle Saint Antoine, on trouve *Porto-Grande*, qui eſt une grande & belle Rade, où l'on peut mouiller ſur un excellent fond de ſable à l'abri de tous les vents. Elle ſe fait reconnoître aiſément par un roc fort élevé, qui a l'apparence d'une tour, à l'entrée même de la Baye, & près duquel on peut paſſer des deux côtés ſans aucune crainte; [Mais ſi l'on a deſſein d'entrer dans la grande Baye, le meilleur eſt d'aller avec la marée contre le vent, en laiſſant le Rocher à droite.] Si le vent ſouffle au long de la haute terre, on y eſſuye des bouffées fort violentes; mais on le trouve plus égal lorſqu'on eſt au-delà. On ne manque point d'eau fraîche ni de bois dans la Baye; ni de Chèvres ſauvages, ſi l'on veut prendre la peine de les tuer (*a*).

Deſcription de cette Baye.

FROGER & Frézier, qui mouillèrent tous deux dans cette Rade, l'appellent Baye *S. Vincent*, & donnent le nom de *Pain de ſucre* au Roc ou à l'Iſle (*b*) qui eſt à l'entrée. Ils n'en paſſèrent qu'à la portée du mouſquet. Frézier dit qu'il y trouva vingt-ſept braſſes de fond, & qu'il n'eſt éloigné du rivage que de la longueur de deux cables; qu'en tournant pour le paſſer, les Vaiſſeaux ſont expoſés au ſouffle d'un vent fort impétueux qui vient des montagnes du Nord-Eſt, & que pluſieurs Bâtimens de l'Eſcadre de M. Dugué y perdirent leur Perroquet; que ce Roc, & la baſſe terre du côté du Nord, qui s'étend du pied des montagnes vers le Nord-Oueſt, & fort près de l'Iſle Saint Antoine, furent les ſignes qui leur firent diſtinguer, du Nord, l'entrée du Canal entre les deux Iſles (*c*).

ILS jettèrent l'ancre dans la Criqué, Sud quart à l'Eſt, ſur dix braſſes d'un beau fond de ſable & de gravier, un peu à l'Eſt du Roc [& à l'Eſt de la pointe

(*a*) Roberts, pag. 446. & ſuiv.
(*b*) Voyage de Frézier à la Mer du Sud pag. 51. [*Froger* l'appelle un *grand roc* & *Frézier* le qualifie de *petit*.]
(*c*) *Ibid.* pag. 9. & ſuiv.

GEZIGT van PORTO GRANDE, in 't EILAND S.t VINCENT.

T. V. Schley direx.

te de ſtribord en entrant.] Ils deſcendirent au rivage, pour tirer leur proviſion d'eau d'une petite rivière, qui coule pendant une grande partie de l'année dans une petite Crique, la plus enfoncée au Nord de la Baye; mais qui étoit alors à ſec (*d*). Roberts. En divers tems.

Dans la Carte de Roberts, la forme de Porto-Grande diffère beaucoup du plan de (*e*) Frézier. Au contraire ce plan s'accorde avec les vieilles Cartes Hollandoiſes, excepté qu'elles font le roc de l'entrée beaucoup plus grand que Frézier ne le repréſente. La poſition que Roberts donne à la même Baye ne répond pas mieux à la latitude de Frézier, qui la place à ſeize degrés cinquante minutes du Nord, c'eſt-à-dire, vingt-cinq degrés moins (*f*) que Roberts. Si le calcul de Frézier eſt éxact, on doit accuſer auſſi d'erreur la latitude que Roberts donne à Paraghiſi, & par conſéquent la poſition des trois autres Iſles au Nord, qu'il a réglée ſuivant cette latitude. Mais comme aucun de ces deux Ecrivains n'avertit que ſon jugement ait été le réſultat d'une obſervation actuelle, on balance en faveur duquel on doit ſe déterminer. Différence entre les Cartes.

Porto San-Pedro eſt une Baye fort libre & fort nette de l'Iſle Saint Vincent, vers la pointe Sud-Oueſt. On y peut mouiller ſur un fond de ſable, à la profondeur qu'on veut choiſir. Mais dans les ſaiſons douteuſes, il eſt dangereux d'y faire un long ſéjour, à cauſe des vents imprévûs qui ſortent impétueuſement de la Vallée. Porto San-Pedro.

A l'exception de Sal, il n'y a pas d'Iſle entre celles du Cap-Verd, où l'on prenne autant de Tortues qu'à Saint Vincent. Les Chèvres & les Anes y ſont auſſi en abondance, & le Salpêtre auſſi commun qu'à Saint Jean, mais moins eſtimé dans ſon eſpèce. Roberts fit au feu l'eſſai de l'un & de l'autre, & trouva que le premier laiſſoit toûjours quelque ſel fixe; au lieu que l'autre ſe diſſipe entièrement, à la réſerve du moins de celui qui ſe forme près de la Mer (*g*).

La Flotte de M. de Gennes, qui toucha à Porto-Grande en 1695, y fit une pêche fort abondante. Entre pluſieurs ſortes de Poiſſons, Froger en remarque un (*h*) qu'il appelle *Bourſe*, d'une beauté extraordinaire, des yeux duquel il ſort des rayons, & qui a le corps marqueté de taches éxagonales d'un bleu fort brillant. L'unique raſraîchiſſement du Vaiſſeau le Saint Joſeph, lorſque Frézier étoit à Saint Nicolas en 1712, fut une quantité extraordinaire de Poiſſon que l'équipage prit dans la Baye. Cependant il n'y a qu'une Crique, entre deux petites pointes à l'Eſt-Sud-Eſt, où l'on puiſſe employer le filet. Les autres lieux ſont ſi pleins de rocs qu'on ne s'y ſert que de l'hameçon [L'on y trouve des Mulets, des Carangues, des Machorans, des Poules d'eau, des Sardines, des Grondeurs, des Bécumes à dent blanche, & d'une eſpèce qui ont une queuë de rat, & des taches rondes par-tout.] Frézier donne la figure d'un de ces Poiſſons, qui étoit de la longueur de ſix pieds, & qui reſſembloit beaucoup au *Pertinbuabo* du Bréſil. Frézier parle auſſi de la *Bourſe*, qu'on a déja nommée (*i*) d'après Froger. Il fut aiſé de juger à la quantité d'écailles & de petites ſquelletes de Tortues, dont le rivage étoit parſemé, qu'il y en vient un très-grand nombre. Les Habitans de Saint Antoine s'y rendent tous les ans pour cette Pêche de l'Iſle Saint Vincent. Poiſſon de Saint-Vincent.

(*d*) Frézier pag. 4.
(*e*) Voyez la planche.
(*f*) *Angl.* vingt-cinq minutes moins R. d. E.
(*g*) Roberts, pag. 448.
(*h*) Froger, Relation d'un Voyage à la Mer du Sud, pag. 57
(*i*) *Frezier* ubi ſup. pag. 12. & ſuiv.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

cette pêche, qui fait également leur nourriture & le fond de leur commerce (*k*).

FROGER aſſûre qu'il ſe trouve, à S. Vincent, des Tortues qui pèſent juſqu'à trois & quatre cens livres. Il ne faut que dix-ſept jours à leur œufs pour acquérir toute leur maturité dans le ſable; mais les petites Tortues qui en ſortent, ont beſoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la Mer; ce qui fait que les deux tiers ſont ordinairement la proye (*l*) des Oiſeaux. Froger vit arriver un Vaiſſeau de Nantes, qui venoit charger (*m*) des Tortues pour la Martinique. Suivant le témoignage de Frézier, il y a beaucoup de Baleines dans les Bayes de Saint Vincent (*n*).

Tortues.

Baleines.

L'ISLE eſt fort montagneuſe & mal pourvûe (*o*) d'eau fraîche & de bois. L'Equipage du Saint Joſeph ayant trouvé la petite rivière à ſec, pénétra un peu plus loin & ne découvrit d'abord que des marais ſalés. A la fin, vers la pointe Sud de la Baye, on trouva un petit ruiſſeau qui deſcendoit des rochers (*p*) vers la Mer. On creuſa la terre pour y ramaſſer plus d'eau; mais on eut beaucoup de peine à la tranſporter à bord, parce que la Mer étoit fort agitée. Quoique cette eau fût très-douce & très-fraîche, elle ſe corrompit en moins de huit jours. A deux cens pas du ruiſſeau, il y avoit un Bois d'une ſorte de Tamarin, aſſez aiſé à couper, & fort proche du rivage (*q*).

Rareté de l'eau douce.

SAINT Vincent eſt une Iſle déſerte. M. de Gennes y trouva vingt Portugais de Saint Nicolas, qui s'y occupoient depuis deux ans à tanner des peaux de Chèvres, dont le nombre eſt fort grand. Ils ont des Chiens dreſſés pour cette Chaſſe. Un ſeul prend ou tue chaque nuit douze ou quinze de ces (*r*) animaux. Frézier raconte qu'il trouva dans la Baye quelques Cabanes, dont les portes étoient ſi baſſes qu'on n'y pouvoit entrer qu'en rampant ſur les mains. Pour meuble, il y vit de petites bougettes de cuir, & des écailles de Tortues, qui ſervoient de ſiéges, & de vaſes pour l'eau. Les Habitans, qui étoient des Négres, avoient pris la fuite à la vûe des François [quoique ceux-ci euſſent eu la précaution de mettre pavillon Anglois.] On en découvrit quelques-uns dans les Bois, mais ſans pouvoir les joindre & leur parler. Ils étoient tout-à-fait nuds (*s*).

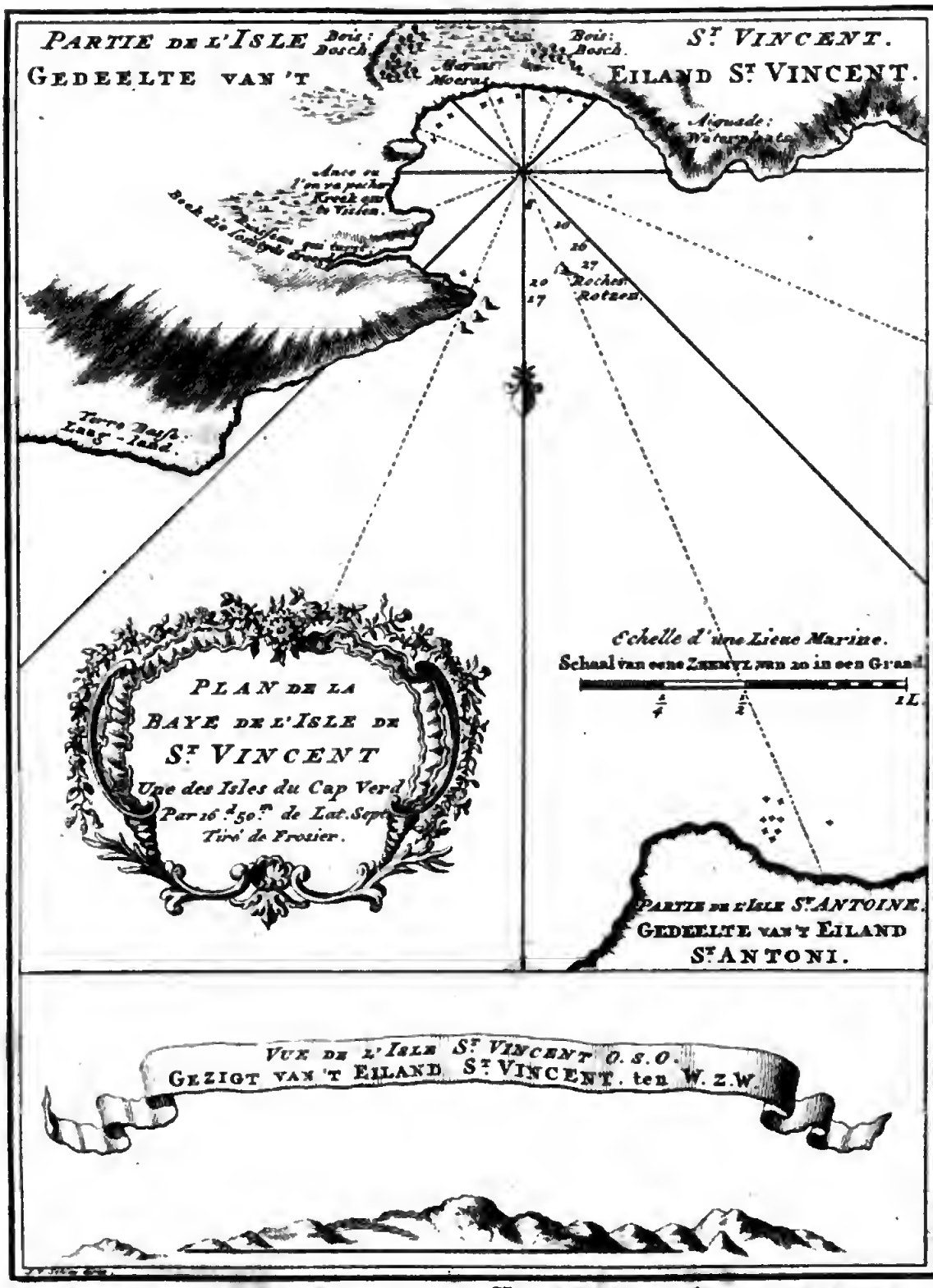
L'Iſle eſt déſerte. Habitans paſſagers qu'on y trouve.

A l'exception des [Anes &] Chèvres ſauvages, dont il eſt fort difficile d'approcher, on ne trouva point d'autres animaux qu'un petit nombre de Pintades. La terre eſt ſi ſtérile qu'elle ne produit aucun fruit. Seulement on rencontre, dans les Vallées, de petits bois tamarins, [des limoniers] & quelques arbuſtes de coton. M. de Gennes (*t*) y découvrit auſſi quelques plantes curieuſes, telles que le *Tithymallus-arboreſcens* ou l'Eſpurge à branches; l'*Abrotanum-mas*, d'une odeur & d'une verdure admirables;

Plantes curieuſes.

(*k*) Frézier pag. 13.
(*l*) Froger, *ubi ſup.* pag. 52.
(*m*) *Ibid.* pag. 55.
(*n*) Frézier, pag. 13.
(*o*) Froger, pag. 25. Dapper dit qu'on ne trouve d'eau qu'au Sud de l'Iſle; [il y coule un ruiſſeau de bonne eau fraîche de la plus haute Montagne; mais toutes les autres eaux ſentent le ſoufre & ſont ſaumâches]. Celle qu'on tire des puits eſt douce mais peu agréable.
(*p*) *Angl.* des terres eſcarpées vers la Mer. R. d. E.
(*q*) Frézier, pag. 12.
(*r*) Froger, pag. 52.
(*s*) Ces Négres n'étoient apparemment que des Paſſagers, venus pour tanner des peaux, car il ne paroît, par aucun Auteur, que l'Iſle ait jamais été habitée. Voyez le Voyage de Lybie par Jannequin, pag. 200. & Frézier. pag. 11.
(*t*) *Angl.* Mr. Frézier. C'eſt en effet lui qui fit cette découverte. R. d. E.

Digitized by Google



OPPERVLAKTE van de BAAIJE van't EILAND S.t VINCENT, een der *KABO-VERDEN EILANDEN*,
op 16 Graaden 50 Minuuten, Noorderbreedte. Getrokken uit Frazier.
N.B. Roberts, *plaatst deeze Baai 25 Min. hooger.*

Digitized by Google

mirables ; une fleur jaune dont la tige eſt ſans feuilles ; le *Palma-Chriſti*, ou le *Ricinus-Americanus*, que les Eſpagnols du Pérou appellent *Pillerilla*, & dont ils prétendent que les feuilles appliquées ſur le ſein des Nourrices attirent le lait [& ſur les reins le fait paſſer.] Sa ſemence reſſemble éxactement au pepin de la pomme des Indes. On en fait de l'huile au Paraguay. M. de Gennes (*v*) trouva auſſi [quantité de *Sedum* de différentes eſpèces, dont il y en a qui ont les feuilles groſſes & ſphériques comme une Aveline] des pommes de coloquinte (*x*), & du *Limonium-maritimum* fort épais ; du chiendent, de la lavande ſans odeur [&c.] Il ajoûte que près du roc qui eſt à l'entrée de la Baye, on pêche quelquefois de l'ambre gris, & que les Portugais en vendirent quelques piéces aux Vaiſſeaux de la Flotte Françoiſe (*y*). Roberts. En divers tems.

II. L'Isle de Saint Antoine, ou *Sant-Antonio*, eſt ſituée à [dix] ſept degrés dix-neuf minutes de latitude du Nord, & huit degrés deux minutes de longitude, Oueſt du Cap-Verd. C'eſt tout-à-la-fois la plus Occidentale & la plus Septentrionale de toutes ces Iſles. Frézier ne la met qu'à deux lieuës de Saint Vincent, d'autres la mettent à ſix lieuës. Sa terre eſt fort haute, & ne le céde guères de ce côté-là à celle de Saint Philippe ou de Fuego. D'un autre côté, ſi l'on conſidère (*z*) la hauteur de ſes montagnes & la profondeur de ſes Vallées, elle n'a guéres moins de terrein que S. Jago. L'eau fraîche y eſt en abondance (*a*). Iſle de Saint-Antoine. Sa ſituation.

S. Antoine n'a que deux Ports ou deux Rades, qui puiſſent recevoir les Vaiſſeaux à l'ancre. Le meilleur, qui eſt à l'extrémité Sud-Oueſt de l'Iſle, ſe nomme *Terrafal*. De cette Rade à la Ville & aux Cantons habités du Pays, le chemin eſt ſi difficile & ſi long qu'un Vaiſſeau peut y demeurer long-tems ſans que les Inſulaires en ſoient informés. Suivant leur propre témoignage, il y a quatre ou cinq jours de marche (*b*). Elle n'a que deux Rades. Terrafal.

La ſeconde Rade, qui eſt moins une Baye qu'une Côte ſabloneuſe, porte le nom de *Praya Simone*. Elle n'eſt à l'abri d'aucun vent ; mais on y eſt expoſé ſur-tout à celui qui ſouffle avec beaucoup de violence dans le Canal qui eſt entre cette Iſle & celle de Saint Vincent. [de ſorte qu'un Vaiſſeau eſt ſouvent obligé de lever l'ancre, avant que d'avoir fini ſes affaires.] La ſeule reſſource, dans les dangers preſſans, eſt de gagner *Porto-Grande*, Rade ſûre, dont on a donné la Deſcription dans l'article précédent. Cependant l'ancrage eſt aſſez commode à *Praya-Simone* dans les tems favorables. On diſtingue cette Baye par un petit Village, avec une petite Chapelle, qui ſe préſentent du côté du Nord [& qui ſont les ſeules marques viſibles auxquelles on puiſſe reconnoître ce côté de l'Iſle.] Une lieuë plus loin, en ſuivant la Côte, on découvre la Rade, où (*c*) l'on peut mouiller, dans la partie Nord-Eſt, ſur douze braſſes juſqu'à ſept. Praya Simone.

Au

(*v*) *Angl.* Mr. Frézier.

(*x*) Suivant Dapper la coloquinte s'y eſt tellement répandue qu'il ſeroit impoſſible de la détruire.

(*y*) Frézier, pag. 14.

(*z*) Dapper donne à Saint Antoine deux hautes montagnes, dont l'une, dit-il, eſt preſqu'auſſi haute que le Pic de Ténériſe, & cache ordinairement ſa tête dans les nues.

(*a*) Roberts, pag. 448. & ſuiv.

(*b*) C'eſt au mauvais chemin que cela doit être attribué, car l'Iſle n'a pas plus de trente-cinq ou quarante milles de longueur, du Nord au Sud.

(*c*) Roberts, pag. 452.

Digitized by Google

ROBERTS. En divers tems.

Au Nord de la Chapelle, à la diſtance d'une demie-lieuë, on trouve une petite Crique, nommée *Rivera de Traſa*, où l'on peut être en ſûreté avec une Barque. La Mer y eſt tranquille, & le rivage fort doux [de ſorte qu'on peut aiſément y décharger & charger les Marchandiſes.] Le bois & l'eau fraîche ne manquent pas dans la (*d*) Vallée. Dapper parle d'une autre Rade au Nord de l'Iſle, à ſeize degrés cinquante minutes de latitude.

Crique nommée Rivera de Traſa.

Fertilité de l'Iſle.

La multitude de ruiſſeaux dont l'Iſle eſt arroſée rend les Vallées ſi fertiles, que Saint Antoine le diſpute à toutes les autres Iſles du Cap-Verd pour le Maïz, les Bananes, les Plantins, les Patates, les Courges, les Melons d'eau & les Melons muſqués, les Oranges, les Limons, les Limes & les Guaves. On y trouve auſſi plus de Vignes; & ſi le vin n'eſt pas le meilleur de ces Iſles, il n'y en a point (*e*) où il ſoit en plus grande abondance ni à meilleur marché. Froger dit néanmoins que l'Iſle Saint Antoine a de bons vins & d'excellens fruits; & que l'air y étant fort ſain & fort tempéré, elle peut paſſer pour (*f*) un lieu délicieux.

Indigo de Saint-Antoine.

Sa deſcription.

Il y croît beaucoup d'Indigo. Les Marquis das Minhas y ont formé pluſieurs grandes Plantations, ſous la conduite d'un Portugais qui a trouvé de bonnes méthodes pour la ſéparation de la teinture. La plante, ou l'arbuſte qui porte l'Indigo, croît avec aſſez de reſſemblance au Genêt, mais elle a moins de grandeur. Ses feuilles ſont petites, pâles, vertes [remplies de ſuc &] aſſez ſemblables à celles du Bouis. On les cueille aux mois d'Octobre & de Novembre, pour les broyer en bouillie, dont on fait des tablettes & des boules pour la teinture. [De vertes qu'elles ſont d'abord, elles deviennent en ſéchant d'un bleu obſcur.]

Coton.

Sa deſcription.

Le Marquis das Minhas a formé auſſi des Plantations de coton, qu'il cultive avec ſoin, & des Manufactures dont il ſort de bonnes étoffes. L'arbuſte qui produit le coton eſt à peu près de la groſſeur d'un Roſier; mais s'étend beaucoup davantage. Ses feuilles ſont d'un verd d'herbe, & reſſemblent à l'épinard [pour la figure, mais elles ſont plus groſſes & plus douces.] La fleur eſt d'un jaune pâle. Lorſqu'elle tombe, il lui ſuccéde une coſſe ronde, où le coton eſt renfermé dans trois cellules, qui contient auſſi la ſemence, qui eſt noire & de forme ovale, de la groſſeur à peu près de ces féves que les François nomment haricots (*g*).

Les Vallées de l'Iſle Saint Antoine ſont couvertes de bois. Entre pluſieurs ſortes d'arbres, on y trouve en abondance celui qui produit la gomme, nommée [Adragante, ou] *Sang de Dragon* (*h*).

Sang de Dragon.

Les Anes & les Porcs y ſont non-ſeulement en grand nombre, mais plus grands [& plus forts] que dans les autres Iſles du Cap-Verd. Les Vaches n'y ſont pas moins communes, & les montagnes ſont remplies de Chèvres ſauvages (*i*).

Pierre tranſparente.

Sur une des montagnes de l'Iſle, on trouve une pierre tranſparente que les Habitans appellent *Topaze*; mais (*k*) Froger (*l*), qui parle, n'ôſe aſſûrer que ce ſoit la véritable pierre de ce nom.

L'Isle

(*d*) Roberts pag. 453.
(*e*) *Ibid.* pag. 449.
(*f*) Froger, pag. 54.
(*g*) Roberts, pag. 450. & ſuiv.
(*h*) *Ibid.* pag. 449.
(*i*) Froger dit qu'ils élevent un grand nombre de Bœufs, d'Anes, de Chèvres & de Porcs.
(*k*) Roberts, pag. 419.
(*l*) *Angl.* Mais Roberts qui R. d. E.

L'ISLE de Saint Antoine appartient au Marquis das Minhas, créé depuis peu Marquis de *Ghore*, qui envoye un Vaiſſeau tous les ans aux Iſles du Cap-Verd, pour apporter en Portugal les revenus de ſon Domaine. Il jouit des principales richeſſes de l'Iſle; c'eſt-à-dire, que les vaches, les chèvres ſauvages, le ſang-de-dragon, les pierres précieuſes, le beurre d'or, & l'ambre gris ſont à lui ſans partage. Il y a des peines rigoureuſes pour ceux qui ſeroient convaincus d'avoir caché de l'ambre gris. Cependant Roberts obſerve qu'avec un peu de connoiſſance de la langue du Pays, il n'eſt pas difficile d'obtenir des Habitans, à fort bon marché tout ce que l'Iſle produit. On envoye tous les ans au Roi de Portugal une certaine quantité de beurre d'or; mais l'Auteur ignore pour quel uſage (*n*).

ROBERTS. En divers tems.

ON aſſûre dans l'Iſle, qu'il s'y trouve une Mine d'argent; mais que dans la crainte que le Roi ne s'en ſaiſiſſe, les Marquis das Minhas différent toûjours à la faire ouvrir. On ajoûte qu'un Particulier, qui s'étoit retiré dans les montagnes pour y mener la vie Héremetique, en tira de l'or juſqu'à la charge d'un Âne (*o*).

L'Iſle appartient aux Marquis das Minhas.

FROGER dit que les Portugais de Saint Antoine, comme ceux des autres Villes, ſont d'une couleur ſombre & bazanée; mais qu'ils ont (*p*) le caractère fort doux & fort ſociable. Roberts confirme cet éloge. Il nous apprend que leur Iſle eſt une eſpèce de magazin d'Eſclaves. Dans le tems, dit-il, que les Portugais faiſoient le commerce des Eſclaves pour l'Eſpagne, le Marquis das Minhas, qui vivoit alors, fit acheter en Guinée une cargaiſon de Négres, & les établit à ſes frais dans ſon Iſle, où ils apprirent bientôt des Négres libres du Pays, la manière de former les Plantations, & de fournir à leur propre entretien. Ces Eſclaves multiplièrent ſi vîte, qu'indépendamment de ceux que le Marquis fit tranſporter en Portugal & au Bréſil, ils ſont les quatre cinquiémes des Habitans, dont le nombre total monte à deux mille cinq cens (*q*). Ils ont non-ſeulement leurs maiſons & leurs femmes, comme les Négres libres, mais encore des biens qu'ils eultivent pour eux-mêmes, avec la dépendance naturelle du Seigneur, ſous l'autorité d'un Inſpecteur, qui eſt ordinairement un Portugais Européen & qui porte le titre de *Capitaine More*. Ainſi l'Iſle eſt diviſée en deux ſortes de Négres, entre leſquels ils s'élève quelquefois des querelles, dont la fin eſt toûjours ſanglante. Les Négres libres font valoir leur liberté. Les autres leur reprochent de n'être que des Fermiers, qui peuvent être déplacés au gré du Maître, & fixés même à l'eſclavage, par la néceſſité, ou par la ſouveraine volonté du Marquis. Ces injures ſe terminent ordinairement par des coups, & les Négres libres qui ſont fort inférieurs en nombre ne remportent jamais l'avantage. L'Inſpecteur même a ſouvent beaucoup de peine à réprimer l'inſolence des Eſclaves. Mais comme ils ſont plus utiles que les autres à l'intérêt du Maître, la faveur panche de leur côté (*r*).

Mines d'or & d'argent.

Caractère des Inſulaires.

Négres de Guinée établis à S. Antoine.

Leurs querelles avec les Naturels de l'Iſle.

L'ABONDANCE des proviſions rend l'Iſle de Saint Antoine un lieu fort agréable pour les Vaiſſeaux. Froger raconte qu'y ayant envoyé ſa Chaloupe de Saint Vincent, ſes gens n'eurent que la peine de gagner quelques Maiſons fort voiſines

Abondance de proviſions à S. Antoine.

(*n*) Roberts. pag. 449. & ſuiv.
(*o*) Roberts *ibid.*
(*p*) Roger *ubi ſup.* pag. 54. & pag. 450.
(*q*) On aſſûra Frézier que l'Iſle contenoit environ deux mille Habitans. pag. 12.
(*r*) Roberts, pag. 451. & ſuiv.

ROBERTS. En divers tems.

voiſines de la Rade, d'où ils rapportèrent pluſieurs piéces de volaille (*s*), avec quantité de fruits, tels que des figues, du raiſin, des bananes, des oranges, & des melons d'eau. Quelques jours après, il les envoya au même lieu, ſuivant le conſeil des Habitans mêmes, qui avoient promis de donner avis de leur arrivée à la Ville. Les Chaloupes revinrent chargées de douze cens piéces de volaille, de cent Porcs, & de vingt-cinq Bœufs, avec une groſſe proviſion de fruits, pour leſquels ils n'avoient donné que de vieilles chemiſes, des grains de verre, des chapelets, de petits miroirs, des rubans, des couteaux & d'autres bagatelles, que les Inſulaires préfèrent à l'argent, parce qu'il paſſe peu de Vaiſſeaux dans leur Iſle (*t*).

LE Saint-Joſeph, ſur lequel Frézier fit le voyage de la Mer du Sud, fut beaucoup moins heureux. Du Port Saint-Vincent, il donna le ſignal de ſon arrivée par un coup de canon; mais il ne lui vint perſonne de Saint Antoine. On apperçut ſeulement pendant la nuit quelques feux, qui ſembloient répondre à ceux que les Matelots du Bâtiment avoient allumés auſſi. Deux autres Vaiſſeaux de la même Flotte, le Saint-Clement & le Saint-Malo, qui relâchèrent enſuite au même lieu, ne laiſſèrent pas de recevoir la viſite des Habitans de Saint-Antoine, qui leur apportèrent des bœufs, des chèvres, des figues, des bananes, des limons & du vin fort agréable (*v*) (*x*).

Silence des Voyageurs ſur la Ville Capitale.

ROBERTS, avec ſa négligence ordinaire pour les Villes Capitales, ne s'explique pas ſur la ſituation de la Ville de Saint-Antoine & ſe contente de la nommer *Villa* en parlant de la Baye de Terrafal. Froger, qui avoit abordé à Praya Simone, ou à Rivera des Trafa, car il ne fait pas connoître la Baye par ſon nom, dit que la Ville eſt ſituée au milieu des montagnes; ce qui en rend l'accès fort difficile. Il ajoûte qu'elle contient environ cinq cens Habitans, capables de porter les armes, outre un grand nombre d'Eſclaves Négres, & qu'elle a un Couvent de Cordeliers (*y*).

FRÉZIER rend témoignage qu'au-deſſus de la Rade où il jetta l'ancre, & qui doit être une des deux précédentes, il y a un petit Fort, monté de quatre piéces de canon (*z*), commandé par un Gouverneur Portugais. [En 1624 deux Prêtres gouvernoient l'Iſle au nom du Marquis das Minhas (*a*).]

DAPPER parle d'un Village ſitué à l'extrémité Nord-Oueſt de l'Iſle, & compoſé de vingt cabanes, qui étoient habitées vers le milieu du dernier Siécle par cinquante familles. Elles avoient pour Chefs un Capitaine, un Prêtre, & un Maître d'école, qui parloient fort bien la langue Portugaiſe, mais qui vivoient dans une grande pauvreté. L'Auteur ne nous apprend pas ſi cette habitation étoit alors la Ville Capitale.

Fragmens du Capitaine Roberts.

AVANT que d'abandonner les Iſles du Cap-Verd, il nous reſte à recueillir quelques fragmens du Capitaine Roberts, qui peuvent être utiles aux Voyageurs & à la Navigation, & qui n'ont pû trouver place dans l'extrait de ſa Deſcription ni dans ſon Journal.

LE premier regarde *Potter*, l'un des deux Matelots que les Pyrates lui avoient

(*s*) Le même Auteur dit qu'on fait dans l'Iſle une ſorte de pain mêlé de maïz & de bananes.

(*t*) Froger dit ici mal-à-propos que la propriété de l'Iſle appartient au Roi de Portugal. pag. 53. & 56.

(*v*) *Angl.* fort doux. R. d. E.

(*x*) Frézier, *ubi ſup.* pag 12.

(*y*) Froger, *ubi ſup.* pag. 54.

(*z*) Frézier, *ubi ſup.* pag. 12.

(*a*) Voyez Roberts pag. 352.

voient laiſſés, & qui fut ſéparé de la Felouque en arrivant (*b*) à Saint-Nicolas. Cet homme, après avoir embraſſé la profeſſon de Potier à Kinſton ſur la Tamiſe, s'étoit ſenti du penchant pour la Mer. S'étant adreſſé dans cette vûe à ceux qui engagent des Matelots & des Domeſtiques au ſervice des Vaiſſeaux, il avoit été trompé par un Perfide, qui ſous divers prétextes avoit eu l'adreſſe de le vendre en qualité d'Ouvrier pour ſervir cinq ans dans les Colonies de l'Amérique. Potter ne fut pas plûtôt à bord qu'il s'apperçut de cette trahiſon. Mais on répondit à ſes plaintes qu'on avoit fait de la dépenſe pour ſon entretien pendant quelques ſemaines, & pour lui acheter les néceſſités de ſon voyage; de ſorte que ſans employer la violence, qui auroit mal réuſſi dans un Port d'Angleterre, ſes ſeules dettes qu'il n'étoit pas en état d'acquiter, devinrent une raiſon qui le fit conſentir volontairement à partir. Il arriva à la Barbade, où il fut revendu. Roberts, qui étoit alors dans cette Iſle, apprenant ſon avanture de lui-même, & lui trouvant de l'intelligence avec un bon caractère, ſe laiſſa engager par ſes inſtances à le racheter pour la ſomme de douze livres ſterling, & le prit entre les Matelots de ſa Felouque. Il lui trouva toûjours, non-ſeulement du zèle pour ſes intérêts, mais de l'affection même pour ſa perſonne; ce qui le diſpoſa, dit-il, à le regarder moins comme un Valet que (*c*) comme ſon propre Fils. Il le perdit à Saint-Nicolas, par une ſuite d'infortunes qu'on a rapportées. Quelques expreſſions du Journal font juger qu'il le retrouva dans la ſuite; mais on n'apprend pas dans quel lieu (*d*), ni s'il le laiſſa derrière lui dans les Iſles, ou s'il le reprit à ſon ſervice en retournant en Europe. On a crû que cet éxemple devoit trouver place ici, pour ſervir à précautioner les jeunes-gens contre la perfidie de ceux qui les engagent, & pour leur apprendre en même-tems que l'honnêteté & la droiture ne demeurent jamais ſans récompenſe.

ROBERTS. En divers tems,

Hiſtoire du Matelot qu'il perdit à Saint-Nicolas.

ON ſe reproche en ſecond lieu d'avoir paſſé trop légèrement ſur les moyens que Roberts employa dans l'Iſle de Saint-Jean pour compoſer une Barque des débris de ſa Felouque. Il y a de l'utilité à tirer ici, diſent les Auteurs de ce Recueil, non-ſeulement pour les Voyageurs qui peuvent ſe trouver réduits à la même extrémité, mais pour les Nations les plus polies de l'Europe, qui prendront dans l'éxemple des Barbares de Saint Jean une bonne leçon de douceur & d'humanité.

Adreſſe de Roberts à ſe faire une Barque.

ROBERTS ne voyant aucune apparence de pouvoir quitter l'Iſle de Saint-Jean pour retourner en Europe, demanda au Gouverneur la permiſſion de ſe faire une Barque dont il vouloit être lui-même le Charpentier (*e*), dans l'eſpérance de gagner du moins l'Iſle de Fuego ou de Saint-Philippe. Les débris de ſa Felouque étoient encore ſur le ſable, où le zèle des Inſulaires les avoient raſſemblés; mais pendant deux ans qu'ils y avoient été négligés, les planches avoient achevé de pourrir, ou s'étoient fendues par l'ardeur du Soleil. C'étoit néanmoins ſur ces miſérables reſtes que Roberts comptoit d'éxercer ſon induſtrie. Il avoit ſauvé la plus grande partie des cloux de ſa Felouque; & s'il ne lui reſtoit pas de voiles, il ſe propoſoit d'en faire de ſes habits. Mais le Gouverneur

Unique reſſource qui lui reſtoit.

(*b*) Voyez ci-deſſus le journal de Roberts.
(*c*) Roberts, pag. 110. & ſuiv.
(*d*) *Angl.* & il l'y retrouva dans la ſuite; mais il n'en dit qu'un mot, ſans nous apprendre, s'il le laiſſa derrière. R. d. E.
(*e*) *Angl.* demanda au Gouverneur ſa vieille barque, offrant de la racommoder lui-même, dans l'eſpérance. R. d. E.

ROBERTS. En divers tems.

verneur rejetta ſa prière par un pur ſentiment de tendreſſe. Il lui repréſenta qu'il ne pouvoit faire le moindre fond ſur des planches tout-à-fait pourries d'autant plus que le péril eſt toûjours grand dans le Canal par la violence des vents & des Courans.

CEPENDANT il ajoûta que ſi Roberts ſe croyoit capable de fabriquer un Vaiſſeau, l'Iſle ne manquoit pas de bois pour en faire un neuf, & qu'il ne doutoit pas que tous les Inſulaires ne l'aidaſſent dans cette entrepriſe, [& qu'ils ne ſe chargeaſſent volontiers de l'ouvrage le plus pénible, tandis que lui & Franeklin s'attacheroient à ce qui demande plus de génie.] Il y avoit dans l'Iſle, lui dit-il, trois ou quatre haches dont on ſe ſerviroit pour couper des figuiers, & pour les fendre. Son frère, qui avoit demeuré quelque tems à S. Jago, en étoit revenu ſi bon Charpentier, qu'il avoit fait des portes pour la plûpart des maiſons de Saint-Jean, ſans parler d'un lit pour lui-méme, & d'une chaiſe pour le Prêtre. Roberts marquant la crainte où il étoit de ne pas avoir aſſez de elous, parce qu'on n'en avoit pû ſauver que ſix ou ſept mille, tant briſés qu'entiers, avec quelques pointes, & quelques verroux ou quelques crochets, le Gouverneur lui garantit que le vieux Négre, qui faiſoit les hameçons, étoit capable avec un peu d'inſtruction, de forger des elous de tout ce qui reſtoit de vieux fer. Comme on voyoit encore l'Eſquif de Roberts, qui étoit tombé en pourriture ſur le rivage: Faites une Barque, lui dit-il, qui n'ait que le double de cet Eſquif en longueur & en largeur: elle ſera capable de vous conduire ſûrement à Saint-Philippe, & vous aurez aſſez de fer pour un Bâtiment de cette grandeur. Roberts [avec toute ſa Géométrie] ne put jamais faire comprendre à ſon Exeellenee, qu'une Barque qui ſeroit plus longue & plus large du double, que l'Eſquif, ſeroit beaucoup plus que le double de toute ſa grandeur, [& par conſéquent que le double des elous qui avoient ſuffi pour l'Eſquif, ne ſuffiroient pas pour une Barque de la grandeur qu'il jugeoit néceſſaire.]

Offres du Gouverneur.

Fer qui reſtoit à Roberts.

Fer qui ſe trouvoit dans l'Iſle.

CEPENDANT après avoir pris la réſolution de l'entreprendre, ils penſérent à faire la viſite de toutes les parties de l'Iſle, pour chercher du bois (*f*), & ce qui ſe préſenteroit de plus utile. Les trois haches furent apportées, avec les autres inſtrumens de fer qui étoient entre les Inſulaires. Les haches n'étoient que des coupcrets de Boucher. Elles ſe trouvèrent aecompagnées de deux forets, & de trois marteaux, dont l'un du poids d'environ trois livres paroiſſoit un marteau de Cordonnier, & les autres de Tonnelier. Ces préparatifs furent ſuivis d'une aſſemblée générale des Habitans. Le Gouverneur leur apprit dans quelle vûe il les avoit appellés, & combien il ſeroit honorable pour leur charité d'aſſiſter un Etranger qui avoit beſoin de leurs ſecours. Ils répondirent d'une ſeule voix qu'il pouvoit diſpoſer d'eux, & qu'ils ne lui refuſeroient aucun ſervice; qu'ils regrettoient à la vérité que ce qu'ils alloient faire pour lui, ne dût ſervir qu'à les priver de ſa préſence; mais que n'ignorant pas que ſon Pays étoit un ſéjour plus agréable que leur Iſle, ils ne pouvoient s'offenſer de l'impatience qu'il avoit pour ſon départ, & que ſans cette raiſon ils l'auroient retenu malgré lui. Enſuite faiſant entr'eux la diſtribution du travail, ils convinrent que chacun manieroit la hache à ſon tour; que

(*f*) *Angl.* pour chercher les Outils. R. d. E.

Digitized by Google

que les autres porteroient le bois au rivage, & qu'on lui laiſſeroit quelque tems pour ſécher juſqu'à ce qu'il fût en état d'être mis en œuvre. ROBERTS. En divers tems.

L'ÉXÉCUTION répondit à ce plan. On avoit déja tranſporté une bonne quantité de bois, lorſque les flots amenèrent ſur la Côte près de *Scio* les débris d'un Bâtiment qui avoit fait naufrage. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour les vûes de Roberts. Les rocs ne lui permettant pas d'attirer cette maſſe au rivage, trente ou quarante Négres y attachèrent leurs lignes, & la conduiſant à la nage, ils la firent aborder avec beaucoup de difficulté dans une petite Crique qui eſt entre *Scio* & *Piſcari Picuana*. Ces reſtes d'un aſſez grand Vaiſſeau fournirent quantité de planches, de ſolives, de cloux, de chaînes & de pointes de fer, outre le mât de miſène qui étoit entier avec ſes agrets, & dont Roberts prit auſſi-tôt la réſolution de faire une Quille à ſa Barque. Secours que la Providence fournit à Roberts.

IL avoit vû conſtruire quelques Vaiſſeaux en Angleterre; mais n'étant pas Charpentier, il commençoit à douter de ſa propre habileté pour un métier qu'il connoiſſoit ſi peu. Cependant la honte d'abandonner une entrepriſe dans laquelle il s'étoit engagé avec tant de confiance & qui avoit déja cauſé tant de fatigue aux Négres, l'attacha plus que jamais à ſa réſolution. Il prit ſept ou huit Négres des plus intelligens, avec pluſieurs autres qui devoient ſervir d'aides à ſes Ouvriers & s'occuper par intervalles à la pêche, pour la proviſion commune. Mais lorſqu'il étoit prêt à commencer l'ouvrage, il fut arrêté par un nouvel obſtacle. Le Gouverneur l'étant venu trouver ſur le rivage, lui défendit de pouſſer plus loin ſon travail, parce que la Barque qu'il vouloit conſtruire lui paroiſſant trop petite & trop foible pour s'expoſer aux dangers du Canal, il jugeoit que le ſeul déſeſpoir lui avoit inſpiré ce deſſein, & le portoit à mépriſer la mort. Dans le chagrin d'un ſi cruel contretems, Roberts fut obligé de promettre que ſa Barque ſeroit plus grande au double que l'Eſquif; & ✠ de s'engager [par un ſerment formel] à demeurer dans l'Iſle, s'il lui donnoit moins de grandeur. Cependant il ne fit ſa quille que de vingt-cinq ☞ pieds [priant ſes ouvriers de n'en rien dire au Gouverneur.] Dans le cours de ſon ouvrage, il ſentoit à tous momens le beſoin d'une ſcie; car les haches allongeoient extrémement le travail. Les Négres, à qui il fit comprendre ſes déſirs en avoient une fort rouillée, qu'ils lui apportèrent. Elle étoit accompagnée d'une vieille lime, dont il ſe ſervit pour l'éguiſer. Obſtacle qui l'arrête.

☞ IL ſeroit trop long de le ſuivre dans le détail de ſes opérations. [Nous nous contenterons de remarquer qu'il fit deux Compas de bois; que les clous commençant à lui manquer, il ſe borna à clouër les extrémités des planches, mettant des chevilles dans le milieu; qu'il enfonçoit des moitiés de clous par le moyen d'une autre moitié, de façon qu'ils pouvoient tenir un peu aux deux planches; qu'il ſe ſervit de vieilles cordes, mais ſur-tout de coton & de mouſſe pour mettre entre les jointures des planches, les enduiſant de ſuif juſqu'à ce que l'eau n'y trouvât plus de paſſage; qu'il fit des Voiles avec celles qu'il avoit ſauvé de ſon Naufrage, & les toiles de coton que lui donnèrent les Habitans; en un mot qu'il ſe procura par adreſſe la plûpart des choſes qui lui manquoient.] Les Négres admiroient ſon induſtrie, en voyant prendre ſous ſes mains une nouvelle forme au bois & même au fer. Franeklin, ſur le ſecours duquel il avoit compté, étoit tombé malade au commencement de l'entrepriſe, & ne parut au rivage que lorſqu'elle approchoit Il n'eſt pas aidé par Francklin.

ROBERTS. En divers tems.

choit de ſa perfection. Il s'étoit vanté de pouvoir conſtruire régulièrement un Vaiſſeau. Mais quoiqu'il fût homme d'eſprit, & qu'il eût reçu aſſez d'éducation pour faire juger avantageuſement de ſa naiſſance, Roberts s'apperçut bientôt qu'il avoit plus de théorie que d'expérience. Il eſt vrai auſſi que les Négres le ſoupçonnant d'avoir fait naître à Roberts les premières idées de ſon ouvrage & lui en ſçachant fort mauvais gré, la crainte de les offenſer davantage ne lui permettoit pas d'éxercer ouvertement ſon ſçavoir.

Adreſſe des Négres à conſtruire ſon ancre.

IL ne manquoit plus à la Barque que d'y apporter l'ancre de la Felouque. Elle étoit reſtée ſous un roc dans la Baye de Salt-Point. Quatre ou cinq Négres s'y rendirent par les montagnes. Ils attachèrent à l'ancre une corde, avec laquelle ils eurent l'adreſſe de la dégager d'entre les rocs; & lorſqu'elle fut en Mer, ils la conduiſirent à la nage ſur la ſurface de l'eau, avec une facilité qui ſurprit beaucoup Roberts. Il n'auroit pas crû qu'une maſſe de ce poids put être ſoutenue par moins de douze ou quinze Nageurs; car le bois ſeul, après avoir été ſi long-tems dans l'eau, peſoit plus d'un quintal.

Roberts lance ſa Barque.

LE Gouverneur, le Prêtre & les Femmes de l'Iſle ſe trouvèrent au rivage le jour que la Barque fut lancée. Cette opération ſe fit encore heureuſement. Mais Roberts s'apperçut auſſi-tôt que ſon Bâtiment prenoit eau par divers endroits, quoiqu'il n'y eut aucune apparence de ce qui s'appelle proprement une voye d'eau. Il reſſerra la charpente autant qu'il lui fut poſſible, & ne ſe hazarda pas moins à gagner la Baye de Ferrier, pour y pêcher une ancre qu'un Vaiſſeau Portugais y avoit laiſſée depuis peu dans une tempête. Pluſieurs Négres, qui lui offrirent volontairement leur ſecours, plongèrent avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'ils tirèrent l'ancre du fond de la Baye, entre un grand nombre de rocs.

APRÈS l'heureux ſuccès de ſon travail, Roberts attendit la Chaſſe générale que le Gouverneur avoit ordonnée, pour lui procurer du ſuif de Chèvre, qu'il ſe propoſoit de faire ſervir à calfater ſa Barque. On a déja vû que les Chèvres étant fort maîgres, il n'en pût tirer aſſez de ſuif pour ſes beſoins, non plus que d'une Vache que le Gouverneur eut la généroſité de faire tuer dans la même vûe. Il prit le parti d'y méler de la fiente d'Ane brûlée & réduite en poudre; invention dont il tira le double avantage de garantir ſon ſuif de l'ardeur du Soleil & de la morſure des Poiſſons.

Son départ de l'Iſle Saint-Jean.

ROBERTS partit enfin, mais extrémement ſurpris de voir refuſer à Francklin l'occaſion de quitter avec lui l'Iſle de Saint-Jean. Après l'impatience qu'il lui avoit vûe d'en ſortir, il ne put attribuer le changement de ſes deſirs qu'à la crainte de la Mer dans une Barque ſi fragile & ſi mal équipée. Ayant tourné ſes miſérables voiles vers les baſſes Iſles, qu'il viſita ſucceſſivement, il ſe rendit à celle de Saint-Nicolas, où il relâcha d'abord à Porto Ghuy. C'eſt-là [vraiſemblablement] qu'il retrouva *Potter*, ſon Matelot; [car il le nomme enſuite pluſieurs fois, ſans nous apprendre autrement le lieu de leur rencontre.] Les Habitans du Canton achetèrent tout le Sel qu'il avoit pris dans les baſſes Iſles, & la ſaiſon ne pouvoit être plus favorable, puiſque c'étoit alors celle des Tortues.

Rencontre qu'il fait d'un jeune Anglois.

IL paſſa de Porto Ghuy à Paraghiſi, où il trouva un jeune Anglois, nommé *Georges*, qui ſe diſoit né dans la Province de Dévon. Il racontoit qu'ayant été

été pris, dans un voyage à la Virginie, par le Capitaine Loo, il s'étoit ſauvé depuis quelques mois d'entre ſes mains, à Saint-Vincent, pendant que ce Pyrate y faiſoit radouber le *Merry-Chriſtmas*, Vaiſſeau de Londres, dont il s'étoit ſaiſi dans le même voyage. Roberts prit aſſez de confiance à ce jeune homme pour lui laiſſer la garde de ſa Barque pendant la nuit, & ſe trouvant fort incommodé, il ſe fit tranſporter à terre dans un lieu où les Négres prirent ſoin de lui. Potter (*g*), dont la ſanté n'étoit pas meilleure, ſe trouva néanmoins aſſez bien le ſoir pour retourner à bord. Dans le cours de la nuit, le vent devint ſi impétueux du Sud-Oueſt, avec une pluye ſi violente, que l'inquiétude ſaiſiſſant Roberts, il s'avança ſur le rivage pour donner à Georges [& à Potter] des ordres convenables aux circonſtances. Mais après avoir crié long-tems, il revint encore plus inquiet de n'avoir pû ſe faire entendre. Un de ſes Négres, qui lui étoit fort affectionné, s'offrit à chercher ſa Barque à la nage, par la ſeule raiſon qu'il ne pouvoit ſouffrir, diſoit-il, qu'un Bâtiment qui l'avoit apporté avec tant de bonheur, périt près du Port, faute d'entendre les ordres du Capitaine. Et malgré tous les diſcours des autres Négres, qui lui repréſentoient la violence de la Mer & le danger de ſe mettre la tête en piéces contre les rocs, il s'élança du haut d'un rocher qui n'avoit pas moins de cinquante pieds au-deſſus de l'eau. Ce qui augmentoit ſon ardeur étoit un cri qu'il venoit d'entendre de la Barque, & qui étoit échappé à Potter (*h*) dans la crainte d'une vague qu'il avoit crue capable de l'abîmer. L'intrépide Négre gagna heureuſement le Bord. Mais le cable s'étant briſé preſqu'auſſi-tôt, les ordres qu'il portoit furent inutiles. La Mer jetta la Barque ſi loin ſur le rivage, que Georges, Potter (*i*) & le Négre en ſortirent facilement. Ils voulurent y rentrer lorſqu'ils furent revenus de leur effroi (*k*); mais des flots encore plus furieux la rentraînèrent avec tant d'impétuoſité, qu'elle s'alla briſer en piéces contre les premiers rocs L'arrivée du jour fit voir à Roberts les piéces de ſa Barque, qui flottoient au long du rivage, & la ruine d'un ouvrage qui lui avoit couté preſqu'un an de travail. Sa ſanté étoit déja fort mauvaiſe. Le chagrin de cette nouvelle diſgrace, joint (*l*) à la fatigue incroyable qu'il avoit eſſuyée pendant la nuit, augmentèrent tellement ſes incommodités, qu'elles ſe changèrent dans une maladie habituelle, dont il ne fut délivré qu'après ſon retour en Angleterre. [c'eſt à cette maladie que nous ſommes redevables de l'Hiſtoire de ſes Voyages.]

Roberts. En divers tems.

Roberts perd ſa Barque.

Secours qu'il trouve dans ſa maladie.

On a vû dans ſon Journal qu'il avoit pris quelques lettres de recommandation de l'Evêque de S. Jago [pour deux Religieux Gouverneurs de l'Iſle S. Antoine de la part du Marquis das Minhas] & de l'ancien Prêtre de Saint-Nicolas [pour ſon ſucceſſeur.] Elles lui attirèrent tant de conſidération, que s'étant rendu à la Ville, le Gouverneur lui offrit à dîner, & le logea chez le Signor Gonſalvo, qui avoit commandé autrefois dans l'Iſle. Il y vécut dans une langueur extréme, mais avec tous les ſecours qu'il pouvoit deſirer de l'affection des Inſulaires (*m*).

A

(*g*) *Angl.* ſon petit garçon dont la. R. d. E.

(*h*) *Angl.* échapé au jeune garçon. R. d. E.

(*i*) *Angl.* George, le jeune garçon & le R. d. E.

(*k*) *Angl.* Quand ils furent revenus de leur première frayeur, George y rentra; mais la Mer devenant plus groſſe, il ſe hâta d'en ſortir ſans avoir le tems d'emporter qu'une bouteille de vin de *Bona Viſta*. R. d. E.

(*l*) Voyez ci-deſſus le Journal de Robert.

(*m*) Le Traducteur n'a pas jugé-à-propos de traduire les diverſes eſpèces de Mets dont Roberts

ROBERTS. En divers tems.

A l'arrivée du Capitaine Harfoot (*n*), il lui rendit des ſervices conſidérables, par la connoiſſance qu'il avoit des Rades, & de la Langue du Pays. Ayant pris le parti de ſaiſir l'occaſion de ſon Vaiſſeau pour retourner en Europe, il lui propoſa d'accorder auſſi le paſſage à Georges, qui étoit capable de ſe rendre utile à bord par différentes ſortes de ſervices. Harfoot y conſentit; mais à peine eut-il mis à la voile, qu'obſervant ce jeune homme avèc plus d'attention, il crut ſe remettre ſon viſage. L'embarras de Georges & le ſoin qu'il affectoit de ſe cacher, confirmèrent ſes ſoupçons. Il ſe ſouvint qu'ayant été pris dans un voyage précédent par le Pyrate Loo, il avoit vû ce Matelot au nombre des Corſaires, auſſi empreſſé que les autres à le piller. Dans le premier mouvement de ſon indignation, il lui demanda d'un ton furieux comment il avoit eu l'imprudence d'attendre de lui quelque faveur. Georges fort conſterné s'excuſa ſur ſa qualité de Priſonnier, qui l'avoit mis dans la néceſſité d'obéïr aux ordres du Pyrate. Mais rien ne fut capable de fléchir Harfoot. Il crut faire aſſez pour un homme de cette ſorte, en le ſauvant du dernier ſupplice, dont rien n'auroit pû le garantir s'il eut été livré à quelque Vaiſſeau de guerre Anglois. Il le fit remettre à terre, en proteſtant qu'il ne lui accordoit la vie qu'à la conſidération de Roberts (*o*).

Dénouement des avantures de Georges.

Roberts fut régalé à dîner; ni la nature du ſoin qu'on eut de lui pendant ſa Maladie. Sans vouloir ſuppléer à cette omiſſion peu importante, nous remarquerons ſeulement, que Roberts ſua ſi abondamment durant ſa maladie, qu'on exprima un matin de ſon lit, la valeur de trois huitièmes d'une pinte meſure Angloiſe de ſueur. Il ſe loue beaucoup du ſoin qu'on avoit de changer les draps de ſon lit chaque matin, & quelques-fois pendant la nuit. R. d. E.

(*n*) *Ibidem.*

(*o*) Voyez dans le Journal comment Roberts prit le parti de quitter Harfoot pour monter ſur un autre Vaiſſeau qui ſe propoſoit de retourner droit en Europe, mais qui fut obligé de relâcher à la Barbade. Il employa ce tems, & tout celui de ſa maladie, à compoſer l'Hiſtoire de ſon Voyage. R. d. T.

HISTOIRE

KAART van de WESTKUST van AFRIKA, van KAAP BLANCO tot aan TANIT.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.
TROISIÈME PARTIE.
LIVRE SIXIÈME (a).

VOYAGES AU LONG DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP-BLANCO JUSQU'À SIERRA-LEONA.

Contenant la Deſcription de pluſieurs Pays, & de leurs Habitans.

CHAPITRE PREMIER.

Etabliſſemens des François entre le Cap-Blanc & Sierra-Leona.

INTRODUCTION.

CE que nous allons dire des Etabliſſemens des François ſur les Côtes d'Afrique, eſt tiré principalement d'un Livre intitulé, *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, &c. publiée *par Jean Baptiſte Labat* de l'Ordre des Frères Prêcheurs; imprimée à Paris en 1728, en cinq Volumes, in 12. Cet Ouvrage, n'eſt que le commencement d'un plan beaucoup plus vaſte; car Labat nous dit dans ſa Préface, qu'il ſe propoſoit de donner une Deſcription entière du reſte de l'Afrique,

(a) C'eſt le I. Livre du II. Tome de l'Original. R. d. E.

INTRODUCTION.

l'Afrique, dès qu'on lui auroit fourni des Journaux auſſi éxacts, que ceux de Mr. Brue, ſur leſquels il a travaillé. En 1731, il a publié une ſuite de cet Ouvrage, ſçavoir une Deſcription de la Guinée, en 4 Volumes in 12. Mais depuis lors, nous n'avons pas appris qu'il ait rien fait de plus pour l'éxécution de ſon projet (*b*); apparemment parce qu'on ne lui a pas communiqué les Mémoires dont il avoit beſoin.

LE premier Volume de ſon Afrique Occidentale contient un détail ſuccinct des Découvertes qui ont été faites ſur ces Côtes par diverſes Nations de l'Europe, & des différentes Compagnies Françoiſes qui ont fait le commerce du Sénégal, l'Hiſtoire des Etabliſſemens des François depuis le Fort d'Arguim, juſqu'à la Rivière de Sierra Leona; une Deſcription éxacte de ce Fort, & de la manière dont il a été pris & repris pluſieurs fois tant par les François que par d'autres Nations; une Deſcription de la Baye de Portendic; & enfin quelques remarques ſur les Arabes & les Mores qui font le commerce de la Gomme, & de l'Or; le tout eſt entremêlé de divers Articles qui appartiennent à l'Hiſtoire naturelle. Le ſecond Volume contient pluſieurs deſcriptions d'Animaux & de Végétaux; avec celle du Sénégal, depuis ſon Embouchure juſqu'aux cataractes de Felu, & des Nations qui habitent près de cette Rivière; & le livre ſe termine par quelques obſervations d'Hiſtoire naturelle. Dans le troiſième Volume on trouve la Relation de trois Voyages de Brue, ſur le Sénégal, mêlée de remarques géographiques, & d'obſervations ſur la manière de vivre des Négres, & ſur l'Hiſtoire naturelle. Le quatrième Volume contient les Découvertes du Royaume de Bambuk, par le Sieur Compagnon, avec une Deſcription de ce Pays, des Mines qui s'y trouvent, de l'Iſle de Gorée & du Cap-Verd, & enfin des Royaumes des Négres ſitués entre la Rivière de Sénégal & celle de Gambra. Le cinquième Volume comprend le Voyage que Brue a fait par terre depuis la Gambra juſqu'à Cachao, & celui qu'il a fait depuis Albreda juſqu'à l'Iſle de Biſſao, & aux autres Iſles voiſines, avec ſon retour en France. A cela Labat a ajoûté une Deſcription des Iſles Açores, & quelques Mémoires ſur le gouvernement civil du Portugal, & la Cour de Lisbonne: le tout tiré des Mémoires de Brue.

CET ouvrage eſt orné de Cartes générales & particulières des Côtes d'Afrique depuis le Cap d'Arguim, juſqu'à celui de Sierra Leona; outre les plans & les profils des principaux Forts, & des figures qui repréſentent les Habitans, les Quadrupédes, les Oiſeaux & les Végétaux des Pays dont il eſt parlé. Toutes ces Planches montent à ſoixante-ſeize.

QUANT au Plan de l'Auteur, il n'eſt pas fort régulier. Il n'a ſuivi ni ordre ni méthode dans l'arrangement de ſes matériaux. Les différens Chapitres, dans leſquels il a partagé ſon ouvrage, contiennent indiſtinctement des Articles d'Hiſtoire naturelle, de Géographie, des Avantures & des Journaux, placés confuſément. Cela ne diminue en rien l'autorité des Témoins qui ſont cités; cependant l'éxécution du plan en ſouffre. Comme notre deſſein eſt d'inſérer dans cette Collection les différens journaux que Labat a publiés, & qui contiennent des Découvertes faites dans l'intérieur de l'Afrique, où juſqu'à

(*b*) Labat a publié encore ſes propres Voyages dans les Iſles de l'Amérique, en 6 Volumes; on en trouvera l'extrait dans la ſuite de cette Collection. Le même Auteur a fait auſſi imprimer ſes Voyages en Eſpagne & en Italie.

INTRODUCTION.

qu'à préſent les Européens n'avoient pas pénétré, nous les rangerons dans un ordre plus convenable, & nous les accompagnerons des meilleures cartes, plans & figures qui ſe trouvent dans le Livre de Labat.]

Les François ont découvert la Côte Occidentale d'Afrique avant les Portugais.

QUOIQUE les Portugais s'attribuent les premières découvertes ſur les Côtes Occidentales d'Afrique, cet honneur leur eſt diſputé par la Nation Françoiſe. Dès l'année 1364, on trouve que les Vaiſſeaux de Normandie portoient leurs entrepriſes à Rufiſco, & juſqu'à Sierra Leona. Les François produiſent (*c*) un Traité d'aſſociation entre les Négocians de Dieppe & ceux de Rouen, du mois de Septembre 1365, pour l'éxercice de ce commerce; & l'année ſuivante en fit éclater les effets. Un nombre de Vaiſſeaux, plus grand qu'on ne l'avoit encore vû ſur les Mers de l'Europe (*d*), mit à la voile pour l'Afrique, dans la vûe d'étendre leur trafic au long des Côtes, & de le confirmer par la fondation de pluſieurs Comptoirs, (*e*) où les Habitans du Pays puſſent trouver conſtamment une vente ouverte, & les Vaiſſeaux François des cargaiſons toûjours prêtes. Ce fut dans la même vûe, qu'après avoir augmenté leurs Etabliſſemens au Sénégal, à Rufiſco, & ſur la rivière de Gambra, ils en formèrent d'autres à Sierra Leona, & ſur la Côte de Malaguete, avec deux Villes, ou deux Forts, dont l'un fut nommé le petit Paris, & l'autre le petit Dieppe. Ils étendirent ainſi leur Commerce en continuant de bâtir d'autres Forts, tels que celui de la Mine d'or, ou de *Mina*, ſur la Côte de Guinée, qu'ils élevèrent en 1382, & ceux d'Acra, & de Cormantin. Ces nouvelles ſources de richeſſes en jettèrent d'immenſes dans la Monarchie Françoiſe, qui n'auroient pas manqué de croître ſans ceſſe par de nouveaux progrès du Commerce, ſi les guerres civiles qui ſuccédèrent à la malheureuſe cataſtrophe de Charles VI. en 1392, n'euſſent interrompu de ſi belles entrepriſes.

Commerce des Normands, & leurs Comptoirs en Afrique.

Décadence & ruine de leur Compagnie.

LA part que les Ducs de Normandie (*f*) prirent aux troubles de la France, expoſa les Normands aux mêmes diſgraces. Ces fatales conjonctures cauſèrent bientôt la décadence du Commerce d'Afrique. La mort des principaux Négocians acheva de mettre les affaires de la Compagnie dans la dernière confuſion. Mais la principale cauſe de ſa ruine fut l'ambition de ceux qui s'étant enrichis par le Commerce, dédaignèrent bientôt la ſource de leur fortune, & s'allièrent avec la Nobleſſe pour faire perdre le ſouvenir de leur origine. Ainſi la fameuſe Compagnie Normande s'affoibliſſant par degrés, ſes plus floriſſans Comptoirs tombèrent auſſi ſucceſſivement. Les plus éloignés furent les premiers abandonnés; & de tant d'Etabliſſemens, il ne reſtoit à la fin du ſeizième Siécle que celui du Niger, qui fut nommé enſuite l'Iſle de *Sanaga*, (*g*) ou du Sénégal, & qui s'appelle aujourd'hui l'Iſle de Saint-Louis. On peut croire

(*c*) L'Original de ce Traité fut brûlé dans l'Incendie de Dieppe en 1694. mais on en trouve des témoignages [irrécuſables] dans un ancien Manuſcrit des Annales de la même Ville.

(*d*) *Angl.* plus grand qu'à l'ordinaire. R. d. E.

(*e*) Le Père Labat a fort bien expliqué ces Antiquités dans ſon Afrique Occidentale, Volume I. pag. 8. & ſuiv. [Ce n'eſt pas ſur des faits de cette nature que ſon autorité doit être ſuſpecte, puiſqu'il apporte des preuves autentiques. On examinera le caractère de ſes Ecrits dans un autre lieu.]

(*f*) Ces Ducs de Normandie doivent avoir été les Rois d'Angleterre.

(*g*) Ce qu'on appelle ici le Niger eſt la Rivière même de *Sanaga*, dont les François ont fait par corruption *Sénégal*. Voyez ci-deſſus Tome I. Chap. I. [On examinera dans la ſuite ſi c'eſt en effet le Niger.]

INTRODUCTION.

croire que la raiſon qui le fit ſubſiſter après la ruine des autres, fut non-ſeulement qu'il ſe trouvoit le plus proche de l'Europe, mais encore qu'étant couvert par l'embouchure de la rivière du Sénégal, dont le paſſage eſt fort difficile, il étoit mieux défendu contre l'invaſion des Etrangers. Auſſi les Succeſſeurs de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen, n'ont-ils pas ceſſé de conſerver ce Poſte, & d'y entretenir des Directeurs & des Facteurs pour la conduite de leur commerce. Labat nous en donne la ſucceſſion depuis Thomas Lombard en 1626, juſqu'à M. du Boulay en 1664, c'eſt-à-dire, juſqu'au tems où la Compagnie fut obligée de renoncer à ſes droits.

Succeſſion de pluſieurs Compagnies Françoiſes.

IL ne doit donc reſter aucun doute que les François ne fuſſent établis à l'embouchure de la rivière du Sénégal en 1626 (*b*). La direction de leur commerce étoit alors entre les mains de la Compagnie de Rouen, qui continua d'en jouir juſqu'en 1664. Mais, par l'autorité du Roi, elle fut obligée d'abandonner & de vendre ſes droits pour la ſomme de cent cinquante mille livres, à la nouvelle Compagnie qui prit le titre de Compagnie des Indes Occidentales. Cette Compagnie des Indes ménagea ſi mal ſes intérêts, qu'en 1673, le Roi l'obligea de céder ſes Patentes à une autre Compagnie de nouvelle création, pour la ſomme de ſoixante-quinze mille livres. La fortune ou la conduite manquèrent encore à celle-ci. Elle vendit, en 1681, ſes prétentions à une autre Société pour un million dix mille livres. Le Roi confirma cette troiſième Compagnie par des Lettres qui limitoient ſon Commerce entre le Cap-Blanc, & Sierra Leona, parce que le privilége de commercer au Sud du Cap de Bonne Eſpérance avoit été accordé à d'autres Négocians, aſſociés ſous le titre de Compagnie de Guinée.

EN 1694, cette dernière Compagnie voyant ſes affaires en déſordre, vendit, avec la permiſſion du Roi, dix-neuf ans qui lui reſtoient de ſon Privilége, à M. d'Apougny, pour la ſomme de trois cens mille livres. Dix-huit autres Négocians, qui s'aſſociérent à M. d'Apougny, formèrent une quatrième Compagnie d'Afrique, ſous le nom de Compagnie du Sénégal, pour laquelle ils obtinrent de nouvelles Patentes. Mais n'ayant pas plus de ſuccès que leurs Prédéceſſeurs, ils revendirent, en 1709, leurs droits pour la ſomme de deux cens cinquante mille livres, à une Compagnie de Marchands de Rouen, en ſe reſervant néanmoins, ſous certaines conditions, la moitié du Commerce. Ces conditions furent ſi mal obſervées, que les Marchands de Rouen furent confirmés excluſivement par le Roi, ſous le titre de cinquième Compagnie du Sénégal. Enfin la nouvelle Compagnie des Indes, ou de Miſſiſſipi, formée à Paris en 1717, acheta des Marchands de Rouen, pour la ſomme d'un million ſix cens mille livres, le Commerce d'Afrique, dont elle eſt encore en poſſeſſion (*i*).

Remarques ſur toutes ces Compagnies.

IL ne ſera point inutile de joindre ici quelques remarques ſur la naiſſance & le progrès de toutes ces Compagnies Françoiſes. La première qui avoit acheté les droits des Normands aſſociés, & ceux des Seigneurs Propriétaires de la Martinique, de la Guadeloupe, de Saint-Chriſtophe, de Sainte-Croix, de la

(*b*) Il paroît cependant par les Voyages de Jannequin, que nous donnerons à la ſuite de cette Introduction, que les François n'eurent aucun Comptoir dans ces quartiers-là, avant 1638.

(*i*) Recueil des Edits, Ordonnances & Déclarations du Roi. Labat, *ubi ſup.* pag. 19. & ſuiv.

INTRODUCTION.

la Grenade & de Marigalande, reçut du Miniſtère toute l'aſſiſtance & tout l'encouragement qu'elle pouvoit deſirer. Elle fut aidée des Vaiſſeaux & des Troupes du Roi. Enfin ne manquant de rien pour le ſuccès de ſes entrepriſes, il étoit impoſſible qu'elle ne parvînt pas à ſon but, ſi elle avoit ſçû ſe renfermer dans de juſtes bornes. Mais par une eſpèce de Monopole, en s'efforçant, ſous le titre de Compagnie des Indes Occidentales, de faire tourner tout le Commerce du Royaume en Afrique & en Amérique, elle ruina ſes propres affaires. [Son ambition, & l'envie de trop avoir lui firent perdre tout.] On peut la conſidérer comme la première Compagnie d'Afrique établie par autorité, car l'ancienne Compagnie Normande n'étoit qu'une aſſociation privée. Quoiqu'elle eût obtenu la diſpoſition des trente années qui reſtoient de ſon Privilége, avec une clauſe de redemption, lorſque ce tems ſeroit expiré; elle fut rompue long-tems avant le terme; & dès 1674 (*k*), les Iſles de l'Amérique furent réunies à la Couronne.

Première Compagnie.

Seconde Compagnie.

LES Patentes de la ſeconde Compagnie étoient pour trente ans, & ſes Priviléges excluſifs pour le Commerce, s'étendoient depuis le Cap-Blanco juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. Cette Compagnie ſe trouvant incommodée par l'Etabliſſement des Hollandois à Gorée & dans la Baye d'Arguim, obtint des ordres du Roi pour le départ d'une Eſcadre, ſous le commandement du Comte d'Etrées, qui prit Gorée en 1677. Elle arma elle-même quelques Vaiſſeaux, dont elle donna la conduite à M. du Caſſe, & qui ſe ſaiſirent du Fort d'Arguim au mois d'Août de l'année ſuivante. D'un autre côté, elle fit en 1679 des Traités avantageux avec les Rois de Ruſiſco, de Portodali, & de Joal, par leſquels ces Princes lui cédoient la propriété de toutes les Côtes entre le Cap-Verd & la rivière de Gambra, c'eſt-à-dire d'un eſpace d'environ trente lieuës de Côte, & de ſix lieuës dans les terres. Tous les Etrangers étoient exclus du Commerce dans cette étendue de Pays, & les Vaiſſeaux de la Compagnie affranchis de toutes ſortes de droits. Dans le cours de la même année, la Compagnie s'engagea par contrat, avec le Roi, à fournir chaque année, pendant l'eſpace de huit ans, deux mille Négres aux Iſles de l'Amérique qui appartenoient à Sa Majeſté, & le même nombre, ou plus s'il étoit néceſſaire, pour le ſervice des Galéres. Avec tant de ſujets d'eſpérance, qui n'auroit pas cru le ſuccès preſqu'infaillible? Mais les pertes que la Compagnie eſſuya par les guerres, & les dettes qu'elle fut obligée de contracter pour ſe ſoûtenir, la réduiſirent à la néceſſité de compoſer avec ſes Créanciers, qui ſe crurent fort heureux de pouvoir retirer le quart de leurs avances. Les diſgraces de deux Compagnies conſécutives donnèrent tant d'éloignement pour en former une troiſiéme, que le Miniſtère eut beaucoup de peine à raſſembler un nombre d'Aſſociés ſuffiſant. Il y avoit néanmoins aſſez de différence entre le prix de la ſeconde & celui de la premiere, pour faire juger que les fonds étoient conſidérablement augmentés dans la dernière des deux Adminiſtrations (*l*).

Troiſiéme Compagnie.

LA troiſiéme Compagnie qui fut formée en 1681, ſe promettoit plus de bonheur, lorſque le Miniſtère jugea qu'il étoit à-propos de diviſer le Privilége,

(*k*) Hiſtoire des Antilles par du Tertre. (*l*) Labat *ubi ſup.* pag. 19. & ſuiv.
R. d. T.

INTRODUCTION.

lége, en le reſtraignant pour la Compagnie, depuis le Cap-Blanc, juſqu'à la rivière de Gambra incluſivement, & formant pour le reſte une nouvelle Aſſociation ſous le titre de Compagnie de Guinée. [On commençoit à s'appercevoir à la Cour, qu'il n'étoit pas poſſible qu'un petit nombre de perſonnes, avec des fonds aſſez limités, puſſent pouſſer vivement le Commerce dans une ſi grande étendue de Pays. Cette réfléxion étoit très juſte, & il y avoit long-tems qu'on auroit dû l'avoir faite. Mais comme il n'étoit pas honorable, qu'on eut été toute l'année ſans s'appercevoir d'une choſe, qui ſautoit d'elle-même aux yeux des moins clairs-voyans] le Marquis de Seignelay, qui avoit alors l'Adminiſtration générale du Commerce, ne manquoit pas de prétexte. Il reprochoit à la Compagnie de n'avoir pas rempli ſes engagemens pour les deux mille Négres qui devoient être envoyés tous les ans aux Iſles de l'Amérique. Il ſe plaignoit d'ailleurs que la Compagnie n'avoit pas apporté d'Afrique autant d'Or qu'on s'y étoit attendu. En vain les Directeurs lui repréſentérent qu'ils ne s'étoient pas engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, & qu'ils avoient compté (*m*) de jouir paiſiblement des droits qu'ils avoient acquis; qu'il leur en avoit coûté quatre-cens mille livres pour rétablir & pour étendre le Commerce; que d'ailleurs ils avoient fait plus qu'ils n'étoient engagés par le Contrat, puiſque dans les deux dernières années & demie, ils avoient tranſporté en Amérique quatre mille cinq-cens ſoixante & un Négres, [ce qui étoit plus que n'éxigeoit le contrat, & que les habitans n'en avoient beſoin] & qu'il paroiſſoit par les Regiſtres de la Monnoye, qu'en trois ans ils avoient fait entrer dans le Royaume quatre-cens marcs d'Or. Toutes ces remontrances furent inutiles. Ils obtinrent ſeulement que les limites de la Conceſſion fuſſent élargis depuis le Cap-Blanc, juſqu'à Sierra Leona, la poſſeſſion de Gorée & d'Arguim confirmée, & leur droit continué pour fournir des Négres aux Iſles Françoiſes de l'Amérique (*n*).

LA fortune ne fut pas plus favorable à cette troiſiéme Compagnie. Ses affaires tombérent dans une décadence, qui l'obligea de demander la permiſſion de la Cour pour vendre les dix-neuf ans qui lui reſtoient de ſon Privilége, au ſieur d'Apougny, un de ſes Directeurs. Il ſe forma auſſi-tôt une nouvelle Aſſociation. L'éxemple du paſſé devant ſervir de régle à cette quatriéme Compagnie, elle crut effectivement pouvoir profiter de l'infortune de ſes prédéceſſeurs, & les meſures furent priſes avec toute la ſageſſe qui convenoit à cette vûe. Mais la durée n'en fut pas longue. Les affaires tombérent dans un tel déſordre, que le ſieur Brue, qui fut envoyé au Sénégal en 1697 pour les rétablir, l'ayant tenté ſans ſuccès, on fut forcé de vendre le Privilége en 1709, à une nouvelle Compagnie de Marchands de Rouen. Enfin ceux-ci, qui ne réuſſirent pas mieux, y renoncérent en 1717, & le revendirent à la Compagnie de Miſſiſſipi, qui a réuni le Commerce des Indes Orientales & Occidentales, & celui de l'Afrique, ſous une ſeule Direction (*o*).

Quatrième Compagnie.

Cinquième & ſixième.

LES bornes aſſignées à la troiſième Compagnie par ſes Lettres Patentes, s'étendent

(*m*) *Angl.* qu'ils ne s'étoient engagés à payer les dettes de la Compagnie précédente, que parce qu'ils avoient compté &c. R. d. E.

(*n*) Labat. pag. 24. & ſuiv.

(*o*) *Ibid.* pag. 30.

Digitized by Google

Bornes assignées par les Lettres Patentes.

Description de la Baye, de l'Isle & du Fort d'Arguim.

Baye de Sainte-Anne.

(p) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix brasses d'eau près du rivage, & que le Courant y est au Sud-Ouest. *Description de la Guinée*, pag. 529. [La Description de Labat y est assez avec celle-ci, *ubi sup.* pag.

INTRODUC-TION.

lég
la
Aſſ
per
for
dar
avc
nor
toi
lay
de
ger
aux
pas
reć
de
ble
cer
ils
det
mil
co
Re
Ro
Ills
le
firı
de

affi
mil
vil
Quatrième Compagnie. not
qu
tur
qui
res
Sér
de
de
Cinquième & ſixième. 17

ndent

gl. qu'ils ne s'étoient engagés à dettes de la Compagnie précédente, qu'ils avoient compté &c. R. d. E.

(n) Labat. pag. 24. & ſuiv.
(o) *Ibid.* pag. 30.

INTRODUCTION.

s'étendent depuis le Cap-Blanc juſqu'à Sierra-Leona. Dans cet eſpace, la France a les Établiſſemens ſuivans :

Bornes aſſignées par les Lettres Patentes.

I. L'ISLE & le Fort d'*Arguim*, près du Cap-Blanco. Elle a dans ſa dépendance la Rade & le Comptoir de *Portendic*, ou Portodali, qui eſt au Nord du Cap-Verd.

II. L'ISLE & le Fort du Sénégal, ou de *Saint-Louis*, à l'embouchure de la rivière du Sénégal. C'eſt la réſidence du Directeur général.

III. LE Fort & le Comptoir de *Saint-Joſeph*, près de *Mankanet*, ſur le bord du Sénégal, à 300 lieuës de ſon embouchure, près des Cataractes de Felu dans le Royaume de *Galam*. Il a dans ſa dépendance un petit Comptoir, & un Fort nommé *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, ſur la rivière de *Falemé*, dans le même Pays, mais appartenant au Royaume de *Bambuck*.

IV. L'ISLE & le Fort de *Gorée*, près du Cap-Verd.

V. Le Comptoir de Joal, ſur la Côte, entre l'Iſle de Gorée & l'embouchure de la Rivière de Gambra.

VI. LE Comptoir d'*Albreda*, au Nord de la même Rivière, vis-à-vis *Jamesfort*.

VII. *Vintain* ou *Bintam*, Comptoir ſur la Rivière du même nom, au Sud de la Rivière de Gambra, & fort près de l'embouchure.

VIII. Un Comptoir dans l'Iſle des Biſſages ou de Biſſo, près de *Cachao*.

IL reſte à donner quelque idée de ces Établiſſemens, dans l'ordre où l'on vient de lire leurs noms.

Deſcription de la Baye, de l'Iſle & du Fort d'Arguim.

LE Fort d'Arguim eſt ſitué dans une petite Iſle, un peu au Sud du Cap-Blanc, qui eſt ſitué lui-même ſur la Côte Occidentale d'Afrique, à vingt degrés trente minutes de latitude. C'eſt une pointe baſſe, qu'on ne découvre pas aiſément de la Mer, qui ſe termine au Sud par un Cap, long, bas & ſtérile, ſans verdure, ſans arbres, & ſans aucune marque qui puiſſe ſervir de régle aux Pilotes. Il a tiré ſon nom de la couleur blanche de ſa terre, qui eſt ſéche & ſabloneuſe. Son extrémité eſt ronde, & défendue par quantité de Bancs de ſable & de Baſſes, qui rendent le débarquement (*p*) fort dangereux. Il ſe préſente au Nord & au Sud; mais lorſqu'on a doublé la pointe du Sud, la Côte s'étend au Nord, & forme avec le Cap Sainte-Anne, qui eſt dans le même parallèle, à la diſtance de huit lieuës à l'Eſt, une profonde Baye, où l'on trouve quantité de Criques & de petites rivières. Cette Baye n'a pas moins de douze lieuës au Nord & au Sud. Le fond eſt inégal. Elle a une petite Iſle & pluſieurs Bancs de ſable. Ses Côtes ſont ſéches & ſtériles, abſolument déſertes & hors des voyes du Commerce. Du Cap Sainte-Anne juſqu'aux Salines, la Côte prend du Nord-Oueſt au Sud-Eſt l'eſpace d'environ ſix lieuës, & préſente vers le milieu de cet eſpace une petite Baye, près de laquelle on trouve quelques Salines naturelles, qui donnent abondamment du ſel dans les tems ſecs.

Baye de Sainte-Anne.

ASSEZ près de la pointe de Sainte-Anne, on trouve une autre Baye, de la même grandeur à peu près que la première. Elle a trois Iſles, dont la plus grande

(*p*) Barbot dit qu'on trouve huit ou dix brasſes d'eau près du rivage, & que le Courant y eſt au Sud-Oueſt. *Deſcription de la Guinée*, pag. 529. [La Deſcription de Labat s'accorde aſſez avec celle-ci, *ubi ſup.* pag. 57.]

INTRODUCTION.

Baye d'Arguim.

grande eſt nommée *Ghir* par les Arabes, & par les Européens *Arguim*. La longueur de l'Iſle d'Arguim eſt d'environ une lieuë & demie, & ſa largeur d'une lieuë. Les deux autres Iſles ſont moins grandes, mais ſont auſſi ſtériles. C'eſt de l'Iſle d'Arguim que le Golfe, ou la Baye, tire ſon nom. Il commence au Cap-Blanc & finit au Cap (*q*) Mirik, à l'embouchure de la Rivière de Saint-Jean. La Baye entre ces deux Caps, qui ſont à quarante lieuës l'un de l'autre, eſt défendue par un (*r*) Banc de ſable, long de vingt-cinq lieuës & large de deux ou trois, ſur lequel la Mer eſt toûjours fort groſſe.

Bancs fort dangereux.

Ce banc, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui ſe trouvent aux environs, rendent l'entrée de la Baye fort dangereuſe. La ſeule voye ſûre pour les Vaiſſeaux peſans, eſt entre le Cap-Blanc & l'extrémité Nord du grand banc, où l'on n'a pas moins de douze ou quatorze braſſes. La largeur du Canal eſt d'environ quatre lieuës. On trouve dans la Baye d'Arguim toutes ſortes de Poiſſons en abondance, & ſur-tout celui que les Hollandois nomment *Dicken Stockfish*, ou groſſes Morues, & les François *Vieilles*. Il y eſt d'une grandeur ſi extraordinaire, qu'on en a pris qui peſoient deux cens livres (*s*).

Situation de l'Iſle d'Arguim.

L'ISLE d'Arguim eſt à vingt-huit degrés (*t*) trente minutes de latitude du Nord, à la diſtance d'une lieuë du Continent d'Afrique. Les deux autres Iſles n'en ſont qu'à la portée du mouſquet. Mais on ne peut aborder dans celle d'Arguim qu'avec les Chaloupes. Le meilleur endroit pour y deſcendre eſt du côté du Sud, ſur un rivage plat, de gravier. Un Bâtiment, qui ne prend que dix ou douze pieds d'eau, peut fort bien s'en approcher à la portée du mouſquet. Entre l'Iſle & le Continent, on trouve un Canal où une Frégate de vingt piéces de canon peut [naviger, faire ſes bordées, &] demeurer ferme à l'ancre ſous le Fort, qui eſt ſitué ſur la pointe du roc, au Nord-Oueſt. Il a vingt toiſes (*v*) de face. Les murs ſont de brique & de pierre brute, ci-

Son Fort.

mentés enſemble, de l'épaiſſeur de quatre pieds, ſur trente ou trente-cinq pieds de hauteur. Du côté de la terre il y a deux Tours, dont celle qui tient la droite eſt quarrée. L'autre l'étoit auſſi; mais elle a été revêtue du côté de la Mer par un nouvel Ouvrage qui la fait paroître ronde. La courtine qui joint ces deux Tours forme un angle aſſez ſaillant (*x*). La porte qui eſt au centre, eſt défendue par un foſſé, [ſur lequel eſt le pont-levis,] & par un Ouvrage de pierre de la forme d'un fer à cheval, avec quatre embrazures. [Il y a quatorze embrazures ſur la Courtine & ſur les tours; avec deux Mortiers, l'un à bombe & l'autre à grenades ſur la Terraſſe, qui régne tout autour du Fort, & ſous laquelle ſont les logemens de la garnizon & les (*y*) Magazins.] Le reſte du Fort eſt environné par la Mer, [& eſt percé de vingt embrazures.] Il a une cîterne, & un Magazin à l'épreuve de la bombe (*z*).

Ses citernes.

L'ISLE a d'ailleurs deux cîternes, [qui ſont ce qu'il y a de meilleur dans ce Pays:] la plus grande eſt à deux cens pas de la porte du Fort. C'eſt un creux,

(*q*) Labat le nomme *Ciric*; mais ſi ce n'eſt pas une faute d'impreſſion, c'en eſt une de l'Auteur.

(*r*) Les Portugais l'appellent Secca de Gracia, & les François, Banc d'Eſtein.

(*s*) Labat, pag. 58. & ſuiv.

(*t*) Cela ne peut être vrai, puiſqu'elle eſt plus Sud que le Cap Blanco de dix ou douze minutes.

(*v*) *Angl.* Il a quarante toiſes. R. d. E.

(*x*) Labat dit au contraire qu'elle forme un angle un peu rentrant. R. d. E.

(*y*) Au deſſous du Fort il y a une petite Ville, habitée par des Mores qui ſont preſque tous pêcheurs.

(*z*) Labat. pag. 151. & ſuiv.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

creux, qu'on prendroit pour une carrière, & qui ſemble avoir été ouvert à force de travail, ou en faiſant ſauter le roc avec de la poudre. Il a dix toiſes de largeur & ſeize de longueur. Sa profondeur eſt de quinze ou ſeize pieds. Il forme une voûte fort ſpacieuſe, où quantité de perſonnes pourroient être à couvert du Soleil & de la pluye. Dans le centre eſt un grand puits, [profond de quatorze à quinze pieds, &] où l'on deſcend par pluſieurs degrés, dont le plus bas eſt au niveau de l'eau. Ce puits, lorſqu'il eſt plein, contient mille quatre cens tonneaux. [Les déblais que l'on a tiré en creuſant cette citerne, ſont répandus autour, & ſont comme une enceinte élevée qui la garantiſſent des ſables volans, que les vents y porteroient, & qui la rempliroient.] La petite citerne eſt au Nord de celle-ci, à ſept ou huit cens pas du Fort. On s'imagineroit, au premier coup d'œil, que c'eſt l'ouvrage de la Nature; mais en l'obſervant de près on reconnoît aiſément qu'il vient de l'Art, & vrai-ſemblablement de celui des Portugais, qui ſe ſont établis les premiers dans cette Iſle. L'ouverture eſt longue de dix toiſes & large de ſix (*a*). On trouve, au fond, deux baſſins ronds, d'environ huit pieds de profondeur, revêtus de bonne pierre, où l'eau ſe ramaſſe après s'être filtrée au travers du roc. [Cette eau eſt excellente. On deſcend dans la citerne par une rampe de ſept pieds de large, où il y a encore quelques marches de pierre de taille, que le tems a fort maltraitées (*b*).]

L'ISLE d'Arguim fut découverte par les Portugais (*c*) en 1444. Alfonſe y fit commencer en 1455, un Fort qui ne fut achevé qu'en 1492, par Jean II. ſon Succeſſeur. Trois Vaiſſeaux de Hollande étant entrés dans la Baye en 1638 (*d*), reconnurent la foibleſſe de la Place. [Ils s'en approchèrent le 29 Janvier, & mirent leur monde à terre ſans trouver aucune oppoſition. Ils dreſſèrent trois batteries, contre le Fort,] & s'en rendirent maîtres le 5 de Février. Les Hollandois augmentèrent les Fortifications & s'y maintinrent juſqu'en 1665, avec l'avantage d'un commerce fort conſidérable; mais ils en furent chaſſés par les Anglois après un ſiége de dix jours. Cependant l'importance d'une telle ſituation les fit revenir l'année ſuivante avec une puiſſante Eſcadre; & comme les Anglois avoient négligé de réparer les Fortifications, ils ſe remirent facilement en poſſeſſion du Fort. Ils travaillèrent auſſi-tôt à le rendre capable d'une bonne défenſe; & s'étant liés par un Traité avec les Mores, ils les engagèrent à venir former une petite Ville ſous la protection du Fort.

L'Iſle d'Arguim poſſédée par divers Maîtres.

LA Compagnie Françoiſe du Sénégal s'apperçut bientôt combien cet Etabliſſement étoit nuiſible à ſon Commerce [de la Gomme.] Elle équipa un Vaiſſeau de cinquante-ſix piéces de canon, & de quatre cens cinquante hommes, [nommé l'Entendu] dont elle donna le Commandement au fameux du Caſſe. Il partit du Havre-de-Grace le 23 d'Avril 1678; & paroiſſant devant Arguim le 10 de Juillet, il débarqua ſes Troupes ſans la moindre oppoſition. Le Gouverneur Hollandois, qui étoit dans le Fort avec cent hommes, n'avoit

Elle paſſe à la Compagnie Françoiſe du Sénégal, en 1678.

(*a*) *Angl.* L'Ouverture de cette grotte a ſix toiſes de largeur; le dedans en a dix, dans ſon plus grand diamètre. Sa voûte eſt ſurbaiſſée comme celle d'un four. R. d. E.

(*b*) Labat, pag. 153. & ſuiv.

(*c*) Barbot prétend qu'elle fut découverte en 1440, & le Fort bâti en 1441. Deſcript. de la Guinée, pag. 530.

(*d*) Barbot dit en 1633.

INTRODUCTION.

voit ôſé ſe préſenter hors de ſes murs; mais comptant ſur le ſecours des Mores, il parut diſpoſé à ſe défendre vigoureuſement. Du Caſſe manquoit de mille choſes néceſſaires pour un ſiége. Il prit le parti de rappeller ſes Troupes à bord, & de faire voile au Sénégal, où Fumechon, Directeur Général, lui fournit des munitions, & quatre petites Barques montées de ſoixante-dix hommes, qu'il commandoit lui-même. Ils partirent enſemble du Sénégal le 12 d'Août. Dans l'eſpace de dix jours, ils arrivèrent devant l'Iſle d'Arguim, où leur débarquement ne trouva pas plus d'oppoſition que la première fois. Le Gouverneur, ſommé de ſe rendre, répondit qu'il feroit ſon devoir. Mais du Caſſe ayant fait dreſſer deux batteries de quatorze piéces de canon fort près du Chemin-couvert, fit un feu ſi bruſque que la Contreſcarpe fut emportée le 26, & la brêche ouverte deux jours après, avec une mine prête à faire ſauter une partie du Fort. Drelincour, Gouverneur pour les Hollandois, crut qu'il étoit tems de propoſer une Capitulation (*e*). Elle fut ſignée le 29, avec des conditions honorables. La Garniſon Hollandoiſe devoit ſortir avec tous ſes effets, pour être tranſportée en Hollande ſur une Galiote de cinquante tonneaux; & les Mores qui étoient établis dans l'Iſle, obtinrent la liberté d'y demeurer. Les affaires de la Compagnie n'étant point alors aſſez floriſſantes pour fournir à la réparation du Fort & à l'entretien d'une Garniſon ſuffiſante, elle prit le parti de le raſer entièrement, en ſe réſervant le droit de renouveller les Fortifications dans un autre tems. La paix de Nimegue, confirma les François dans la poſſeſſion d'Arguim. En 1685, les Hollandois ſe reſſentant d'une perte ſi préjudiciable à leur commerce, & ne voulant pas violer ouvertement le Traité de Nimegue, entreprirent de ſe rétablir dans la Baye d'Arguim ſous le (*f*) Pavillon de Brandebourg. Leur Vaiſſeau fut pris, & leurs vûes renverſées. Mais ils recommencèrent bientôt cette entrepriſe avec plus de ſuccès; & lorſque la guerre fut allumée en 1688, ils réparèrent les anciennes Fortifications de l'Iſle (*g*).

Elle demeure à cette Compagnie par la paix de Nimegue.

Les Hollandois s'y établiſſent.

ILS s'y maintinrent ſans trouble juſqu'en 1721, que la Compagnie Françoiſe des Indes, qui avoit acheté en 1717 les droits de la cinquiéme Compagnie du Sénégal, équipa (*b*) trois Frégates, ſous le commandement de M. de Salvert, pour ſe remettre en poſſeſſion d'Arguim. Cette petite Eſcadre partit de l'Orient le 6 de Janvier 1721, & ſe rendit à Ténériſe, où elle devoit attendre trois autres Vaiſſeaux qu'on armoit au Havre, & qui avoient ordre de la ſuivre. M. de Salvert arriva aux Canaries le 3 de Février, mais lorſqu'il étoit prêt à jetter l'ancre dans le Port de Ténériſe, on lui tira une volée de canon du Fort ou du Château de Saint André. Au ſignal qu'il donna pour en apprendre la raiſon, il vit venir une Barque qui portoit le Pavillon (*i*) de Saint Roc, & qui s'approcha de la Flotte Françoiſe avec les précautions qu'on obſerve dans les tems de peſte. Elle apportoit une Lettre du Conſul François, pour informer le Commandant que le Roi d'Eſpagne avoit

La Compagnie Françoiſe des Indes s'en remet en poſſeſſion.

(*e*) Labat, *ubi ſup.* pag. 70. [Drelincour étoit un Réfugié François.]

(*f*) De-là l'erreur de Barbot, qui rapporte qu'en 1685. une Compagnie Brandebourgeoiſe s'établit dans la Baye d'Arguim.

(*g*) Labat. pag. 76.

(*b*) Labat, pag. 95. & ſuiv.

(*i*) C'eſt un Pavillon particulier dont on ſe ſert ſur Mer en tems de peſte.

Digitized by Google

avoit défendu tout commerce avec les Vaiſſeaux François, à cauſe de la peſte qui ravageoit alors la Provence; & qu'on fourniroit néanmoins à la Flotte toutes les proviſions qui lui étoient néceſſaires, pourvû qu'elle ſe tînt au large à quelque diſtance. En effet M. de Salvert reçut le lendemain les rafraîchiſſemens qu'il avoit demandés, mais on éxigea qu'il gardât la Barque avec les proviſions. INTRODUCTION.

LE déſagrément de cette ſituation lui fit prendre le parti de laiſſer dans l'Iſle, un ordre aux Vaiſſeaux qu'il attendoit, de le rejoindre au Cap-Blanc; & remettant à la voile, il arriva le 13 de Février à Portendic, où il trouva un des trois Vaiſſeaux du Havre, qui étoit arrivé la veille ſans avoir touché aux Canaries. Il mouilla devant la Barre ſur ſept braſſes & demie. [Il s'attendoit d'y trouver des Interlopes, mais il fut trompé; il n'y en avoit aucun.] Sa Chaloupe, qu'il envoya au rivage, lui rapporta que deux Bâtimens Hollandois de ſeize piéces de canon, & un Anglois de vingt-ſix, y étoient venus faire leur cargaiſon & s'étoient remis en Mer le 24 de Décembre, mais qu'on n'y avoit pas vû d'autres Vaiſſeaux depuis, quoique cette année, les gommes fuſſent en abondance. Il partit dès la même nuit, pour déguiſer ſa courſe aux Mores; & portant vers le Cap-Blanc, il y arriva le 20 au matin. Le reſte de ſon Eſcadre n'y étoit point encore. Il découvrit ſeulement, à une lieuë & demie du Cap, une Barque qui gagnoit la terre (*k*) dans une petite Baye. Tandis que ſes Chaloupes furent envoyées à la découverte, il tint conſeil, pour chercher le moyen d'entrer ſûrement dans la Baye, parce qu'entre ſes Pilotes & ſes Matelots, il n'y avoit perſonne qui connût cette Côte. Il fut obligé d'avancer la ſonde à la main, en ſe faiſant précéder de la Barque & de ſes quatre Chaloupes.

M. de Salvert Commandant d'une Eſcadre Françoiſe arrive devant l'Iſle d'Arguim.

IL arriva le 24 de Février, au ſoir, à cinq lieuës d'Arguim, où il fut obligé d'amarrer; & le 25, il ne s'efforça pas moins inutilement de trouver du paſſage pour s'approcher plus près de l'Iſle. Le jour ſuivant, il mit dans la Barque & dans les Chaloupes, les Troupes qu'il deſtinoit à faire le ſiége; & partant à leur tête, il alla deſcendre dans une petite Baye, où il vit un Corps de quarante ou cinquante hommes, qui paroiſſoient retranchés dans le deſſein de s'oppoſer à ſa deſcente. Mais ils s'éloignèrent, après avoir tiré quelques coups de fuſil, & s'étant placés ſur une éminence, ils tinrent ferme juſqu'au premier mouvement que les François firent pour s'avancer. Alors, s'étant encore retirés, ils ſe poſtèrent dans un lieu qui devoit être un retranchement, puiſqu'on ne leur voyoit que la tête, & le bout de leurs fuſils. Il fut aiſé à M. de Salvert de reconnoître qu'il n'avoit à faire qu'à des Mores, & que les prétendus Brandebourgeois avoient confié le Fort à la défenſe des Naturels du Pays. Il leur envoya un Trompette, pour les ſommer de rendre la Place. Mais loin d'écouter les propoſitions, deux d'entr'eux ſortirent du retranchement le ſabre à la main, & conſeillèrent au Trompette de ſe retirer. Le Commandant François ne douta pas qu'ils ne fuſſent réſolus de ſe défendre, à la faveur de l'artillerie du Fort. Les ordres furent donnés pour l'attaque; mais dès la première décharge, on vit les Mores ſe précipiter vers le Fort, d'où ils tirèrent auſſi-tôt deux coups de canon à mitrailles, qui ne firent aucun mal

Il la trouve défendue par les Mores.

(*k*) *Angl.* une Barque échouée. R. d. E.

INTRODUCTION.

mal aux Aſſiégeans. Au lieu du retranchement que M. de Salvert avoit ſuppoſé, il trouva une grande citerne, capable de contenir quatre cens hommes. L'eau, quoique médiocrement bonne, fut un grand rafraîchiſſement pour ſes Troupes. Il renvoya de-là ſon Trompette aux Mores, qui firent feu ſur lui.

Il les force de ſe retirer dans le Fort.

LORSQU'IL ſe vit réduit à former une attaque régulière, il fit reprendre un repos de quelques heures à ſes Gens; & les diviſant en trois Corps, il envoya le premier pour ſe ſaiſir d'une ſeconde citerne, qui n'eſt qu'à deux cens pas du Fort, & le ſecond pour apporter les munitions qui étoient reſtées dans les Chaloupes. Le troiſième eut ordre de chercher une troiſième citerne, qu'on ſuppoſoit encore plus près du Fort, & qui ne ſe trouva point. Les Mores voyant ce dernier détachement ſi près de leurs murs, firent une ſortie, dans laquelle ils repouſſèrent d'abord les François; mais le Piquet du Camp s'étant raproché, les força de ſe retirer, en laiſſant derrière eux un de leurs Gens bleſſé, & les pourſuivit juſqu'à la porte du Fort. La nuit du 26, les François s'occupèrent à démolir les maiſons des Mores, à la portée du piſtolet de leur retraite, malgré le feu continuel de leur canon & de leur mouſqueterie. Ils auroient pû les détruire plus facilement par le feu; mais ils avoient beſoin du bois de charpente pour faire cuire leurs vivres [dreſſer leurs batteries.] ☞ M. de Salvert renvoya le lendemain ſon Trompette aux Mores, pour leur déclarer qu'ils ſeroient traités ſans ménagement. Cette menace en fit ſortir un, qui répondit en langue Hollandoiſe, que le Fort ayant été remis à la garde des Mores, il alloit prendre les ordres de ſon Chef, dont il promettoit d'informer les François dans une heure. Il revint en effet, avec la réponſe du Chef, qui ordonnoit à ſes Gens de défendre le Fort juſqu'à la dernière pierre, [parce qu'il ſe ſouvenoit des mauvaiſes manières des François, lorſqu'ils ☞ l'avoient pris ſur les Hollandois.]

Attaque du Fort.

LE vingt-ſept au ſoir, ils firent ſortir à la faveur des ténébres, un Parti, qui s'étant gliſſé au long du rivage auroit ſurpris infailliblement le détachement qui devoit apporter, dans le cours de la même nuit, les proviſions des Chaloupes, ſi M. de Salvert n'eut découvert aſſez-tôt leur deſſein pour faire avancer du même côté une partie de ſes Gens & ſe poſter lui-même avec beaucoup d'avantage. Ce mouvement leur faiſant craindre qu'on ne leur coupât le paſſage, ils profitèrent de l'obſcurité pour rentrer dans leurs murs, [d'où ils firent un terrible feu, mais ſans effet.] ☞

LE dernier jour de Février & les deux premiers de Mars furent employés à faire amener au Camp l'artillerie. On dreſſa une piéce (1) de ſix livres de bale, derrière des barrils remplis de ſable qui ſervirent de Parapet, à la portée du mouſquet de l'angle du Baſtion du Sud. Le feu commença le 5 de Mars, à la pointe du jour. Il fut grand du côté des Aſſiégés, mais de leur ſeule Mouſqueterie, car ils faiſoient peu d'uſage de leur canon; & leur manière de s'en ſervir marquoit beaucoup d'ignorance. M. de Salvert ayant remarqué qu'ils recevoient des ſecours du Continent par leurs canots, & par une Barque qui étoit à l'ancre au pied du Fort, du côté de l'Eſt, entreprit de ſurprendre la Barque ou de la brûler. Mais les Mores la mirent en ſûreté du côté du Nord. Cependant les parapets des deux Baſtions

(1) *Angl.* On mit en batterie ſix canons R. d. E.

J.V. Schley deur.

KAART van de KUST van AFRIKA, van TANIT tot aan de *RIVIERE* van SENEGAL.

INTRODUCTION.

tions étoient déja tout-à-fait ouverts, & le canon du Sud démonté. Il ne reſtoit qu'à faire approcher les Batteries pour agrandir la brêche, & d'y planter les échelles. Le Mardi 8, l'artillerie recommençoit, lorſqu'on avertit M. de Salvert qu'il ne paroiſſoit plus perſonne ſur le rempart. Il envoya auſſi-tôt deux Officiers avec quelques Soldats pour s'aſſûrer de la vérité. Ils s'avancèrent, en rampant ſur le ſable, juſqu'au pied de mur, où ils apperçurent une échelle. Ils ne firent pas difficulté d'y monter; & de s'introduire dans le Fort, où ils ne trouvérent que deux Négres, une vieille femme du Pays, & les deux enfans de *Nicolas Both*, ancien Gouverneur d'Arguim, ☞[& qui étoit alors Priſonnier dans le Camp des François.] Il apprirent d'eux que tous les Mores avoient pris le parti de la retraite, avec quatre Blancs qu'ils avoient avec eux.

Les Aſſiégés s'échapent par la ſuite.

M. DE SALVERT prit immédiatement poſſeſſion du Fort, au nom de la Compagnie. Les munitions & les vivres y étoient encore en abondance; mais il n'y reſtoit ni marchandiſes, ni meubles. Les brêches furent réparées; & M. du Bellay nommé Gouverneur, avec une Garniſon ſuffiſante: après quoi M. de Salvert ayant fait embarquer ſon canon, ne tarda point à retourner à bord.

Les François prennent poſſeſſion du Fort & y laiſſent un Gouverneur.

LE 19, il apperçut un Bâtiment, qui avoit jetté l'ancre pendant la nuit à une demie lieuë de l'Eſcadre. Il envoya une Frégate pour le reconnoître. C'étoit un Vaiſſeau Hollandois de vingt-deux piéces de canon & de quatre-vingt hommes d'Equipage, chargé de marchandiſes pour la Côte, & d'une groſſe quantité de poudre. Il apportoit un Gouverneur pour le Fort d'Arguim. Une Galiote, qui étoit venue avec lui, pour le ſervice du Fort, avoit été ſéparée par le mauvais tems. Si ces deux Vaiſſeaux étoient arrivés plûtôt, il y a beaucoup d'apparence que les Mores ſe ſeroient défendus plus longtems. Comme les Hollandois n'avoient à bord aucune marchandiſe de contrebande, M. de Salvert ne penſa point à les chagriner; mais il envoya par ſa Barque, un renfort d'hommes & de munitions dans l'Iſle d'Arguim, avec ordre d'obſerver les mouvemens des Hollandois après ſon départ, & de voir ſur-tout s'ils n'entreprendroient pas de s'établir à Portendic, comme ils le firent bientôt. M. du Bellay, nouveau Gouverneur d'Arguim ne s'y arrêta que pour faire l'inventaire des proviſions du Fort. Il laiſſa le ſieur Duval, pour commander à ſa place, & s'étant rendu le 19 à bord du Jaſon (*m*), il arriva le 25 de Mars au Sénégal avec M. de Salvert.

M. de Salvert arrête un Vaiſſeau Hollandois.

PEU de tems après, on y reçut avis par des Lettres envoyées du Déſert (*n*), qu'il y avoit à Portendic deux Vaiſſeaux d'interlope, actuellement occupés à charger des gommes; l'un de vingt-huit, l'autre de vingt-deux piéces de canon. M. de Salvert partit le 25 de Mai ſur le Jaſon, accompagné d'une autre Frégate, dans l'eſpérance de les ſurprendre. Mais la Frégate, dont il s'étoit fait accompagner, ayant été obligée de relâcher à Gorée pour boucher une voye d'eau, il arriva ſeul à Portendic le 8 de Juin. Il y trouva deux Vaiſſeaux à l'ancre; mais ce n'étoient pas ceux qu'il eſpéroit. L'un étoit une petite Barque échapée d'Arguim; & l'autre, cette même Galiotte qui venoit à la ſuite

Il ſe rend à Portendic pour en ſurprendre deux autres.

(*m*) C'étoit le Vaiſſeau que montoit M. de Salvert.

(*n*) C'eſt une Commune du Sénégal, où l'on s'aſſemble tous les ans pour le Commerce.

INTRODUCTION.

ſuite du Bâtiment Hollandois. La Barque ſe ſauva heureuſement, en côtoyant de fort près le rivage. La Galiote, après quelque légère réſiſtance, tomba entre les mains des François. Elle appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, & ſa cargaiſon étoit compoſée d'uſtenciles & d'autres commodités pour les établiſſemens de Hollande. Jean *Vine*, qui avoit abandonné Arguim ſur la Barque avec quatre Mores, étoit déja dans cette Galiote; & vingt-cinq tonneaux de gomme qu'elle avoit à bord la rendoient d'ailleurs une fort bonne priſe (*o*).

Bonté de cette priſe.

Découverte importante que fait M. de Salvert.

M. DE SALVERT en éxaminant les Officiers, trouva qu'ils avoient ordre de porter des proviſions au Fort d'Arguim, & qu'ils avoient à bord le nouveau Gouverneur qui arrivoit pour cette Iſle nommé *Jean Reers*, avec trente-deux Soldats de recrue pour la Garniſon. Le Vaiſſeau que les François avoient laiſſé dans la Baye d'Arguim étoit deſtiné pour la Côte de Guinée. Il devoit ſeulement mettre le Gouverneur à terre; ou, s'il trouvoit le Fort pris, il avoit ordre de le laiſſer ſur la Galiote, comme il avoit déja fait avant que le mauvais tems l'en eût ſéparé. Reers étant venu dans la Galiote depuis le Cap Sainte-Anne, avoit relâché dans l'Iſle de *Tidre*, ou de *Ner* (*p*). Il y avoit trouvé Jean Vine, qui s'y étoit retiré avec les Mores, après avoir abandonné le Fort d'Arguim; &, profitant de l'occaſion, il avoit inſinué aux Mores que la Compagnie Hollandoiſe ayant appris que le deſſein des François étoit d'envahir leur liberté, l'avoit envoyé exprès pour faire un établiſſement ſur leur Côte, dans la vûe de protéger leur Commerce & de les défendre des inſultes de leurs Ennemis; que s'ils étoient diſpoſés à le ſeconder, il avoit apporté des matériaux pour bâtir un nouveau Fort, & des marchandiſes pour le Commerce; qu'ils devoient faire fond ſur les ſecours conſtans de la Hollande, dont ils avoient éprouvé depuis long-tems l'affection: enfin, par ces artifices, il avoit gagné une grande partie de ces Peuples.

Adreſſe d'un Gouverneur Hollandois pour gagner les Mores.

ENSUITE étant arrivé à Portendic, il avoit écrit au Prince *Aliſchandora*, Chef More de la Tribu d'*Etaraza* (*q*), qui avoit été de ſes amis dans un autre tems; car Reers avoit déja commandé dans l'Iſle d'Arguim au nom de la prétendue Compagnie de Brandebourg. Il parloit d'ailleurs auſſi parfaitement l'Arabe que ſa propre Langue, & ſa conduite lui avoit attiré l'eſtime & l'affection des Mores. Auſſi avoit-il ſi bien uſé de cet aſcendant, qu'Aliſchandora, malgré le Traité qu'il avoit conclu avec les François en 1717, lui avoit accordé la permiſſion de bâtir un Fort à Portendic, lui avoit promis de le ſecourir contre ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer, & lui avoit même fourni des hommes pour débarquer ſes marchandiſes, & pour commencer la Conſtruction de ſon Fort. Les Hollandois avoient déja ſur le rivage quatre canons de quatre livres de bale, & trois cens quintaux de poudre, avec les affuts (*r*) & des boulets, une Garniſon bien armée & fournie de proviſions, dix mille briques, quatre cens planches de vingt pieds de long, des ſolives pour les plates-formes, [des poutres de chêne] & une maiſon de bois qu'il avoient apportée en piéces, & qui n'attendoit que d'être montée. La Galiote étoit remplie d'autres commodités, qu'ils avoient débarquées à meſure qu'ils

Nouveau Fort que les Hollandois veulent bâtir.

(*o*) Labat. Tom. I. pag. 106. & ſuiv.

(*p*) Cette Iſle eſt à dix-huit lieuës d'Arguim, au Sud. On la trouve auſſi nommée *Naire*.

(*q*) D'autres le nomment Roi du Pays d'Addi.

(*r*) *Angl.* trois milliers de poudre, des uſtenciles. R. d. E.

INTRODUCTION.

qu'ils avoient chargé leur gomme ; de ſorte que les François y trouvèrent encore ſeize bales de toile [baſtas, trois cens planches de Pruſſe, quelques caiſſes de quincaillerie,] huit caiſſes d'armes, quatre milliers de poudre, des barres de fer, deux cens quintaux de tabac (*s*), & des matériaux pour conſtruire deux Barques (*t*).

Meſures que les François auroient dû prendre.

LA priſe de ce Bâtiment, que M. de Salvert envoya au Sénégal, & la découverte du projet d'un nouveau Fort, devoit ſuffire pour allarmer les François, & leur faire prendre de nouvelles meſures. Les plus preſſantes étoient de regagner, s'il leur étoit poſſible, l'eſprit d'Aliſchandora & des principaux Mores de ſa Tribu ; ou, ſi l'on ne réuſſiſſoit pas par les voyes de la douceur, d'y employer la force, en ſe joignant aux Mores d'Ebreghener leurs plus irréconciliables Ennemis. Il n'étoit pas moins néceſſaire d'avoir dans l'Iſle d'Arguim un Gouverneur prudent, & capable par de bonnes manières de rappeller les Mores qui s'étoient retirés, ou de former un nouveau Parti contre les Hollandois. Au lieu de pourvoir au dernier de ces deux beſoins, on avoit laiſſé dans la perſonne de Duval, l'homme le moins propre à l'emploi qu'il occupoit. Il étoit capricieux, violent, préſomptueux, incapable de recevoir un conſeil, auſſi foible néanmoins & auſſi irréſolu dans le danger, que fier & arrogant dans le ſuccès.

Imprudence du nouveau Gouverneur d'Arguim.

Loin d'employer la douceur pour gagner les Mores, il commença par les irriter. Ils étoient retournés volontairement de l'Iſle de Ner à celle d'Arguim dans l'eſpérance apparemment d'y être bien reçus par le nouveau Gouverneur ; mais l'accueil qu'ils obtinrent de lui, fut une volée de toute ſon artillerie & de ſa mouſqueterie. Il ne ſe borna point à cette hoſtilité. Etant ſorti du Fort avec ſa Garniſon, il fit pluſieurs Priſonniers qu'il maſſacra inhumainement. Sa barbarie alla juſqu'à les faire couper en piéces, & faire expoſer des lambeaux de leurs Cadavres ſur des poteaux autour de l'Iſle, pour faire connoître à ceux qui s'étoient échapés, ſur quel traitement ils devoient compter s'ils tomboient entre ſes mains. Il n'eſt pas ſurprenant qu'une ſi monſtrueuſe conduite ait rendu les Mores incapables de réconciliation. Ils ſont naturellement portés à la vengeance ; & les Hollandois, avec leur adreſſe ordinaire, ne manquèrent pas d'exciter leur reſſentiment.

Ses triſtes effets ſur la Garniſon.

Auſſi la Garniſon d'Arguim en éprouva-t'elle bientôt les effets. N'ôſant mettre le pied hors du Fort, elle y fut attaquée de la diſſenterie & du ſcorbut, qui en firent périr la plus grande partie. Les François n'étoient point accoutumés au climat. La cruauté & la mauvaiſe foi de leur Commandant leur avoient coupé toutes ſortes de ſecours. En un mot, le Fort devint bientôt un Hôpital.

LA triſte ſituation où ils ſe trouvèrent réduits eſt repréſentée fort au long dans un Journal du ſieur *Melay*, Magaſinier d'Arguim, dont on ſe borne à donner ici l'extrait (*v*).

Miſère des François.

LE ſieur Roberts, alors Directeur Général, apprenant le facheux état du Fort d'Arguim, qui ſe trouvoit bloqué par une Troupe de Mores furieux, envoya une Barque, nommée la Prompte, avec un renfort d'hommes & de munitions. Melay, Auteur du Journal, étoit du nombre. Ce ſecours arriva au

(*s*) *Angl.* 2000 livres de tabac. R. d. E.

(*t*) Labat *ubi ſup.* pag. 111. & ſuiv.

(*v*) Il ſe trouve dans l'Afrique Occidentale de Labat, Tome. I. pag. 116.

INTRODUCTION.

au Fort le 7 Juillet 1721. Il trouva que de quarante François qui avoient composé la Garnison, vingt-huit étoient morts; & que des douze qui restoient, la plûpart étoient si malades qu'en moins d'un mois il en mourut six. Nicolas Both, ancien Gouverneur Hollandois, qui étoit venu de France avec M. de Salvert, étoit resté dans le Fort. Duval auroit étendu son commerce & maintenu sa Garnison, s'il eût été capable de suivre ses avis. Cependant les malheurs dans lesquels il s'étoit précipité & les réprimandes du Directeur Général l'ayant rendu un peu plus traitable, il sentit enfin de quelle importance il étoit pour lui de se réconcilier avec les Mores; &, de concert avec Both, il résolut de se rendre dans l'Isle de Ner, où les Mores étoient retournés, pour leur faire des propositions de paix. Le jour du départ fut réglé; mais Duval se rappellant tous les excès auxquels il s'étoit emporté, manqua de courage au moment qu'il devoit s'embarquer.

Le Gouverneur cherche à se réconcilier avec les Mores.

Both se rend dans l'Isle de Ner & regagne les Mores.

BOTH partit seul, le 12 de Juillet, accompagné d'un Sécretaire, d'un More nommé *Eman*, qui avoit échapé à la fureur de Duval, & de sept Soldats de la Garnison. Il fut reçu civilement par les Mores, qui lui promirent de retourner à Arguim lorsqu'ils auroient appris qu'il en seroit Gouverneur; mais ils protestèrent qu'on ne les y reverroit pas sous le commandement de Duval. Both s'efforça de les adoucir par ses promesses. Il les engagea même à lui prêter deux Barques; l'une pour la pêche des Tortues, l'autre pour procurer des vivres à la Garnison du Fort. La seconde étant revenue la première, il l'envoya aussi-tôt à Arguim, chargée de trente Moutons qu'il avoit achetés, sous la conduite de deux Soldats François & de cinq Mores. Il écrivit en même-tems à Duval de traiter humainement les Mores, & de réparer ses cruautés par des caresses. Ce conseil fut suivi fidélement. Mais Duval dégoûté d'une Commission dans laquelle il s'étoit conduit si mal, prit le parti de se décharger du Commandement sur Both, & de se rendre au Sénégal, [avec trois hommes de la Garnison, & quelques Négres Esclaves, qu'il prit pour suppléer à l'équipage de la Barque, qui devoit le transporter.]

Ils retournent à Arguim.

APRES son départ, les assûrances que Both donna aux Mores qu'il ne reviendroit jamais, en attirèrent un grand nombre dans l'Isle d'Arguim. Ils y recommencèrent leurs Etablissemens. Le Commerce prit bientôt une nouvelle forme, & l'abondance qui régna dans le Fort servit à rétablir la Garnison. On comptoit déja trois cens Mores dans l'Isle, & les affaires n'auroient pas cessé de prospérer, sans l'imprudente conduite d'un Officier nommé *le Riche*. Cet homme, qui ressembloit à Duval par le caractère, leur donna tant de sujets de mécontentement, qu'abandonnant les Habitations qu'ils avoient sous le Fort, ils allèrent se placer beaucoup plus loin, c'est-à-dire, hors de la portée du canon, pour assûrer la liberté de leur retraite lorsqu'ils y seroient forcés par les événemens. Cette défiance causa beaucoup d'inquiétude à Both, dis que le Riche continua de se rendre odieux par de nouveaux sujets de plainte. Enfin les Chefs des Mores déclarèrent à Both qu'ils étoient déterminés à se retirer encore dans l'Isle de Ner, avec d'autant plus de raison que le Riche se vantoit d'obtenir bientôt le Commandement, & qu'ils le connoissoient aussi méchant que Duval.

Nouveaux mécontentemens.

CEPENDANT comme Both avoit entr'eux beaucoup d'amis, ils lui donnèrent avis que Reers, après avoir trouvé le moyen d'achever son Fort à Portendie, avoit équipé une grande Barque pour venir surprendre Arguim. Il parut

parut en effet, le 30 d'Août; mais, les Mores amis de Both ayant contenu les autres dans la ſoûmiſſion (*x*), il manqua ſon entrepriſe. Quelque tems après, Both fut informé par d'autres avis qu'il étoit arrivé à Portendic cinq Vaiſſeaux Hollandois, auxquels on ſuppoſoit la même vûe. Il n'en pouvoit douter, depuis que le 15 de Septembre, il avoit vû dans la Baye d'Arguim une autre Barque avec Pavillon Hollandois, conduite hors d'uſage, & dont le but étoit ſans doute de s'aſſûrer ſi le Fort étoit encore entre les mains des François. Auſſi-tôt que leur Pavillon avoit paru ſur le Fort, la Barque avoit fait divers mouvemens, après leſquels elle avoit enfin jetté l'ancre. Both y avoit envoyé un Charpentier Hollandois du Fort, avec deux François, pour ſçavoir ſes intentions. Ils avoient rapporté, à leur retour, qu'elle appartenoit à un Vaiſſeau Hollandois de 24 piéces de canon, qui étoit à l'ancre près du Cap Sainte-Anne, chargé de proviſions pour Reers, que les Hollandois croyoient déja maître d'Arguim.

INTRODUCTION.

Entrepriſes des Hollandois ſur Arguim.

QUOIQUE le Prince Aliſchandora eût aſſûré Both de ſon amitié pour les François, & qu'il eût même donné ordre à Reers de quitter Portendic, ces avis demandoient beaucoup de vigilance & de précautions contre une ſurpriſe. Both envoya au Sénégal, pour ſolliciter le Directeur Général de lui fournir du ſecours. Mais il apprit, dans l'intervalle, des nouvelles fort chagrinantes. Un More, nommé *Hamar Vonal*, à qui Duval avoit accordé pendant ſon Gouvernement, la permiſſion de commercer ſur les Côtes avec le Pavillon de la Compagnie, ayant rencontré *la Curieuſe*, Barque Françoiſe qui étoit partie du Sénégal pour Arguim, & qui avoit échoué près de *Texoli*, ☞ [petite Iſle de roches,] à cinq lieuës d'Arguim, avoit maſſacré le Patron, nommé *Georges du Boc*, & ſept Matelots. Duval même eut le malheur de tomber entre les mains de ce Brigand, qui lui fit porter la peine de ſon arrogance & de ſes cruautés. Il venoit du Sénégal, dans une Barque chargée de munitions. Hamar, s'étant joint avec deux petits Bâtimens Moreſques, étoit à la pêche aux environs du Cap-Blanc, lorſqu'il vit paroître la Barque Françoiſe. Il s'en approcha; & montrant à Duval ſes propres Paſſeports, il obtint de monter dans la Barque, où les Mores tuèrent Duval avec ſeize Matelots François. Ce tragique événement arriva le 16 d'Octobre 1721.

Feinte réconciliation d'Aliſchandora avec les François.

Priſe d'une Barque Françoiſe, & Matelots maſſacrés.

Duval eſt tué dans ſa Barque.

LES François d'Arguim reconnurent facilement leur Barque, lorſqu'ils la virent paroître à la Pointe Sud du Cap-Blanc avec trois Barques Moreſques; mais ne ſe défiant pas d'une ſi cruelle trahiſon, ils n'en furent informés (*y*) que pluſieurs jours après. Both fit mettre auſſi-tot ſa Garniſon ſous les armes. Il ſe ſaiſit de cinq parens de Hamar & de deux femmes de la même Nation. Il arrêta deux Barques qui appartenoient aux Mores, & qui étant leur ſeule reſſource pour quitter l'Iſle, lui donnèrent le pouvoir de les faire rapprocher ſous le canon du Fort. Enſuite il dépêcha le *Marbut* (*z*) ou le Prêtre de l'Iſle, avec trois Mores, pour aller déclarer au perfide Hamar que s'il ne ſe hâtoit de reſtituer la Barque, ſes parens ſeroient envoyés dans les cachots du Sénégal.

Précautions du Gouverneur d'Arguim.

(*x*) *Angl.* mais les Mores, auxquels on permit d'entrer dans le Fort, trouvant la Garniſon ſous les armes, renoncèrent à leur entrepriſe. R. d E.

(*y*) *Angl.* & ils ne doutèrent plus de la perfidie des Mores, mais ils ne furent informés du maſſacre qui y avoit été fait &c. R. d. E.

(*z*) Les François l'appellent *Marabou*. Quelques Auteurs Anglois écrivent *Marabouts*, & Jobſon *Margbuets*. *Marbut* ou *Morabet*, en Arabe, ſignifie un Hermite ou un Religieux.

INTRODUCTION.

négal. Mais la Fortune préparoit au Commandant d'Arguim une disgrace beaucoup plus sensible.

Alischandora se déclare contre les François.

ALISCHANDORA, levant enfin le masque, parut devant l'Isle le 26 d'Octobre, avec des forces considérables, & fit dire à Both qu'étant venu dans la Barque de Duval, avec son frère qui se nommoit Cherigny, & sept Mores, ils le prioient de leur accorder une conférence à bord. Il répondit que ce n'étoit pas l'usage pour un Gouverneur de s'éloigner si fort de sa Place, mais que le Prince seroit reçu avec honneur s'il vouloit prendre la peine de venir dans le Fort. La nuit suivante, quelques Mores se glissèrent sur les Barques qui étoient au pied du Fort, &, malgré le feu de la Garnison, les enlevèrent, avec tous les Canots qu'ils purent trouver. Après cette éxécution, Alischandora ne gardant plus de mesures, débarqua un Corps de quinze cens hommes, & se saisit des deux Citernes. Les Mores qui avoient leurs Habitations près du Fort, les quittèrent pour se joindre à leurs Compatriotes; & la seule vengeance que Both en put tirer fut de démolir leurs maisons & de faire transporter les matériaux dans ses murs. Depuis le 27 d'Octobre jusqu'au 16 de Novembre, Alischandora lui fit porter tous les jours de nouvelles propositions, en le pressant de lui rendre le Fort & de se livrer lui-même entre ses mains. Il s'étoit déja saisi de le Riche. Une Barque qui arrivoit du Sénégal fut prise aussi par les Mores, quoiqu'au signal qu'elle reçut du Fort elle eût remis à la voile pour s'écarter.

Alischandora débarque 1500 Mores.

BOTH voyant son eau & ses provisions diminuer, fit sortir les bouches inutiles. Mais lorsqu'il croyoit sa défense assûrée par de nouveaux soins, les Mores firent jouër une Mine, qu'ils avoient creusée sous une vieille voûte qui est à l'Est du Fort, sans qu'on se fût apperçu de leur travail. Elle causa plus de bruit que de mal. Cependant elle fit sauter une partie de la première Fortification; & l'ébranlement fut si furieux dans le Fort, que les portes des maisons & des armoires s'ouvrirent avec violence. Both, qui avoit à redouter d'autres périls de la même nature, & qui perdoit l'espérance d'être secouru du Sénégal, sans compter que les vivres & les munitions commençoient à lui manquer, fit proposer enfin au Prince Alischandora de lui remettre le Fort, à condition que les honneurs de la guerre fussent accordés à la Garnison, avec une Barque pour se rendre au Sénégal. Alischandora y consentit; mais le jour suivant, il rétracta sa promesse. Dans une situation si désespérée, Both prit le parti de faire construire secrettement une Barque, pour se retirer pendant la nuit avec ses gens, avec la résolution d'employer le reste de sa poudre pour faire sauter le Fort à son départ.

Mine que les Mores font jouër.

REERS, Gouverneur de Portendic, qui étoit d'intelligence avec Alischandora, fut informé de ce terrible dessein, & se crut obligé de prévenir la ruine du Fort par une composition moderée. Alischandora se livrant à ses conseils, demanda une conférence avec les François, à la portée du pistolet de leurs murs, On y convint que la Place seroit rendue, pourvû que Reers parût en personne & se rendît garant de la fidelité des Mores. Mais soit que Reers eût déja quitté leur Camp, où il étoit venu secrettement avec eux, soit qu'il ne fût pas empressé de paroître dans une occasion de cette nature, il envoya un de ses Officiers, à qui Both fut obligé de remettre le Fort. Alischandora prit possession du peu de munitions & de vivres qui restoient aux François, & leur fournit une Barque, dans laquelle ils se rendirent à Portendic.

Reddition du Fort d'Arguim.

Ils

Ils étoient au nombre de vingt-cinq. Reers leur rendit, ſuivant les articles, *la Prompte*, ancienne Barque de Duval, qui les tranſporta au Sénégal le 18 de Janvier 1722 (*a*). INTRODUCTION.

La Compagnie Françoiſe des Indes, qui étoit en poſſeſſion du Commerce d'Afrique depuis 1717, n'eût pas plûtôt appris la perte du Fort d'Arguim, qu'elle réſolut non-ſeulement de s'en remettre en poſſeſſion, mais encore de chaſſer les Hollandois de Portendic. Elle équipa, au Port de l'Orient, une Eſcadre de quatre Frégates & d'une Galiote, ſous le Commandement du Sieur Froger de la Rigaudière. Le Sieur Brue, nommé Commiſſaire Général pour le réglement des affaires de la Compagnie en Afrique, s'embarqua ſur la même Eſcadre. On nomme les Vaiſſeaux & leurs forces: La Compagnie des Indes entreprend de s'y rétablir.

	Canons.	Hommes.	Capitaines,
L'Apollon,	44	327	M. de la Rigaudière.
Le Duc du Maine,	24	200	M. de Joganville.
Le Maréchal d'Eſtrées,	22	140	M. de Landouine.
La Mutine,	18	143	M. de la Cliſſe.
L'Eſpérance,	8	23	M. Hory.

Eſcadre qu'elle y envoye.

Cette petite Flotte partit de l'Orient le 8 Décembre 1722. Mais elle fut arrêtée par les vents contraires juſqu'au 13 de Janvier, qu'elle remit à la voile. A trois lieuës de Madère, elle rencontra une Flotte Hollandoiſe de douze Vaiſſeaux, qui alloient aux Indes Orientales. De part & d'autre on arbora ſon Pavillon, mais on paſſa ſans ſe ſaluer. Le 30 de Janvier, M. de la Rigaudière arriva heureuſement à Gomera, une des Canaries, & fit complimenter le Gouverneur par ſon Major d'Eſcadre, en lui faiſant demander la liberté de renouveller ſa proviſion d'eau. Mais quoique les François produiſiſſent leurs billets de ſanté, ils trouvèrent cet Officier inflexible, à cauſe de la peſte qui régnoit encore en Provence. Il leur répondit qu'il y alloit de ſa tête, & que ſes ordres portoient peine de mort. L'Eſcadre ſe trouva forcée de porter vers le Cap-Blanc, où elle arriva le 6 de Février.

On lui refuſe de l'eau à Gomera.

Elle y trouva une Galiote, une Frégate & deux Chaloupes, qui étoient parties du Sénégal dès le 2 de Décembre, par l'ordre du Directeur Général, mais qui avoient employé deux mois à doubler le Cap-Blanc. Il leur manquoit une Corvette, nommée *la Bonne-Avanture*, qui avoit été ſéparée par le vent, & qu'on ſuppoſoit retournée au Sénégal, ou jettée peut-être vers les Antilles. M. de la Rigaudière apprit ici que les Hollandois avoient à l'ancre, ſous le Fort d'Arguim, un Vaiſſeau de vingt-deux piéces de canon, & fut informé par les Lettres du Directeur Général de tout ce qui s'étoit paſſé au Siége de cette Place. On lui marquoit auſſi que le Gouverneur Reers ſe ſoûtenoit à Portendic avec une petite Garniſon, & que les Hollandois avoient reçu avis du deſſein des François quatre mois avant leur arrivée. Son inquiétude fut que les quatre Bâtimens du Sénégal ayant conſumé toute leur eau, ne priſſent ce prétexte pour retourner ſur leurs traces, ſi les citernes d'Arguim leur manquoient. L'événement juſtifia ſes craintes. Cependant il entra dans la Baye

Elle trouve un renfort du Sénégal au Cap-Blanc.

(*a*) Labat, pag. 125. *& ſuiv.*

INTRODUCTION.

Baye d'Arguim, malgré la difficulté du paſſage, où l'Apollon échoua ſur le Banc, & ne put ſe dégager qu'à la faveur de la marée ſuivante. Le 12 de Février, toute l'Eſcadre jetta l'ancre devant l'Iſle, à la diſtance de cinq lieuës (*b*).

Elle entre dans la Baye d'Arguim.

DÈS le lendemain, on mit dans les petits Bâtimens, les munitions, l'artillerie & tout ce qui étoit néceſſaire pour le Siége. Mais lorſqu'ils s'approchèrent du rivage, ils virent paroître, au Nord-Oueſt de l'Eſcadre, un Vaiſſeau qui les obligea de retourner vers leur Flotte. Le Commandant détacha auſſi-tôt une Chaloupe, pour l'aller reconnoître & pour obſerver ſes mouvemens. Elle revint le matin du jour ſuivant; & le Vaiſſeau étranger parut avoir jetté l'ancre à trois lieuës au Nord-Oueſt. Alors M. de la Rigaudière envoya une Barque avec la même Chaloupe, pour l'obſerver de plus près. Ces deux Bâtimens s'étant avancés à moins d'une lieuë du Vaiſſeau, virent venir à eux ſa Chaloupe. Ils en prirent les Matelots pour mettre à leur place quelques-uns de leurs propres gens, & continuèrent de faire voile vers le Vaiſſeau. Mais étant au-deſſous du vent, il lui fut aiſé de s'échaper à toutes voiles en leur lâchant ſa bordée. Ils apprirent des Matelots qu'ils avoient pris, qu'il ſe nommoit le Fleſſingue; qu'il appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales; que le nom du Capitaine étoit Jacob Vanderſtolk; que l'Equipage étoit de trente-trois hommes, & l'artillerie de dix-huit piéces; enfin qu'il avoit à bord vingt Soldats & un Caporal pour le Fort d'Arguim. Il étoit parti d'Amſterdam le 30 de Novembre 1722. Il avoit relâché le 17 de Décembre à Plymouth, d'où il avoit remis à la voile le 10 de Janvier.

Un Vaiſſeau Hollandois leur échape.

LES Barques, avec les Munitions & les Troupes deſtinées pour ſa deſcente, partirent le ſeize au matin; mais les vents & les marées devinrent ſi contraires, que n'ayant pû gagner la pointe Sud de l'Iſle avant le ſoir, le débarquement fut remis au lendemain. Le 17, deux détachemens, chacun de deux-cens hommes, deſcendirent ſans réſiſtance. Ils s'avancèrent vers le Fort, juſqu'à la portée du canon; & Careron, Commis de la Compagnie, fut envoyé avec un Trompette pour ſommer le Gouverneur de ſe rendre. On fit dire en même tems au Capitaine d'un Vaiſſeau Hollandois qui étoit ſous le Fort, de ſe retirer, & d'aller mouiller librement près de l'Eſcadre Françoiſe, parce qu'il n'y avoit pas de guerre entre la France & la Hollande. Careron avoit ordre de réclamer cinq priſonniers François qui étoient dans le Fort.

Deſcente des François dans l'iſle d'Arguim.

REERS, qui en étoit le Gouverneur, répondit que la garde de cette Place lui ayant été confiée, il étoit réſolu de la défendre juſqu'à l'extrémité; que Both la lui avoit vendue, & qu'il la tenoit du Roi de Pruſſe pour la ſomme de trente mille riſdales. A l'égard des cinq François que M. de la Rigaudière faiſoit réclamer, il proteſta que trois d'entr'eux s'étoient engagés volontairement dans la Garniſon; que les deux autres, qui étoient MM. le Riche & de Vaux, lui avoient été remis par Aliſchandora pour la ſomme de ſix-cens riſdales qu'ils lui devoient, & qu'en payant cette dette, on pouvoit compter d'obtenir leur liberté.

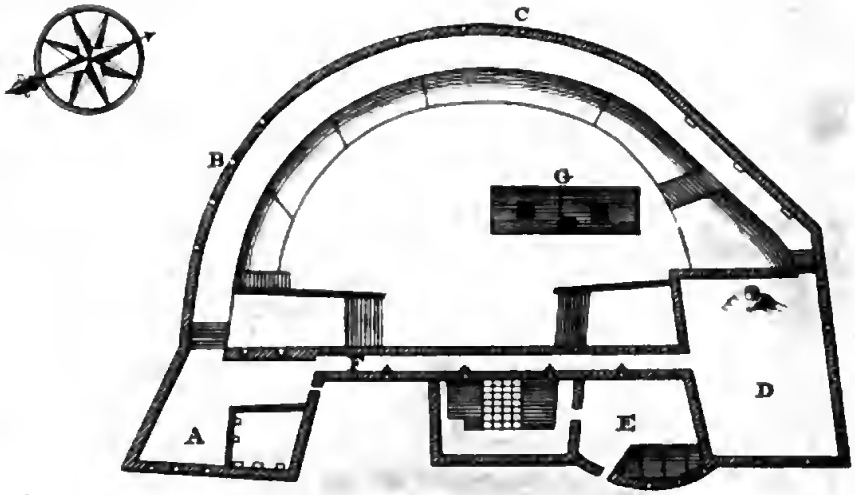
Ils ſomment le Fort de ſe rendre.

LE même jour, M. de la Rigaudière fit avancer ſes Troupes au Nord de l'Iſle, & détacha trois Compagnies pour prendre poſſeſſion des Citernes. En paſſant

(*b*) Labat. pag. 133 *& ſuiv.*

PLAN DU FORT D'ARGUIM

Pris par M.r Perrier de Salvert le 8 Mars 1721.



Echelle de 20 Toises.
Schaal van 20 Halve-roeden.
5 10 15 20

A. *Bastion de la Droite qui a 4 faces 4 Canons de 8 ℔. de Bale. et 3 de 3 ℔.*
Bolwerk aan de Regte Zyde, hebbende 4 Zyden, 4 Agtponders, en 3 Drieponders.

B. *Batterie de 4 Canons de 4 ℔. de Bale qui battent a la Mer.*
Battery van 4 Vierponders, bestrykende de Rée.

C. *Batterie de 4 Canons de 6 ℔. avec 4 autres petits de 8 onces, une Guerite au milieu de la Batterie, de plus 3 Pierriers d'une livre qui battent a la Mer.*
Battery van 4 Zesponders, 4 Kleyne Stukjes van 8 Oncen-bals, met een Schilderhuisje in 't Midde, en 3 Basiòn van 1 ℔. bestrykende de Zee.

D. *Bastion qui a 4 faces, 2 Canons de 24 ℔. et cinq autres de 8 ℔. de plus un Mortier de fonte de 50 ℔. de Bombe, sur le Bastion une Plateforme.*
Bolwerk van 4 Zyden, 2 Stukken van 24 ℔. 5 Agtponders, en een Mortier van 50 ℔. Bombs. Op 't Bolwerk is een Bedding.

E. *Dans la demy Lune 2 Canons de 12 ℔.*
In de Halvemaan, 2 Twaalfponders.

F. *Sur le Fossé le long de la muraille de la fausse porte il y a 4 Pierriers d'une livre.*
Boven de Gragt, langs den Muur van de Sluipdeure, zyn 4 Basiòn van 1 ℔.

G. *Les Cisternes.*
De Régenbakken.

PLATTE-GROND en GEZIGT van 't FORT van ARGUIN,
geligt door den H.r de SALVERT, den 8. Maart 1721.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

paſſant devant le Fort, elles eſſuyèrent huit ou dix coups de canon, mais ſans aucune perte. Elles trouvèrent la grande Citerne remplie de pierres, de ſable, & de carcaſſes de bêtes. Il reſtoit un peu d'eau dans la petite, mais qui ſentoit le ſel. Le tems ayant manqué aux Aſſiégés pour la remplir, ils n'avoient trouvé que cet expédient pour la corrompre. Une partie des François entreprit de nettoyer la grande Citerne, tandis que les autres firent avancer l'artillerie. Les Hollandois firent une ſortie la nuit ſuivante, dans l'eſpérance d'enlever deux piéces de canon, qui étoient près des Citernes; mais ils furent contraints de ſe retirer. Le 18, après des efforts inutiles pour nettoyer les Citernes, les Officiers de la Flotte jugèrent dans un Conſeil, que la diſette d'eau ne permettoit pas d'entreprendre un Siége long & difficile. M. de la Rigaudière fit ſigner cette délibération par tous les Officiers Généraux, ce qui n'empêcha pas M. Brue de proteſter au nom de la Compagnie des Indes contre treize articles du Mémoire, en répondant particulièrement à celui de l'eau, qu'il auroit été facile d'en tirer du Sénégal. L'artillerie & les Troupes n'en furent pas moins rembarquées le jour ſuivant. Cependant l'Eſcadre continua de demeurer à l'ancre dans la Baye juſqu'au 25, qu'elle mit à la voile pour le Cap-Blanc. Elle y arriva le 27. Après y avoir paſſé trois jours à l'ancre, elle fit voile à Portendic, pour ruiner le Fort Hollandois dans ſa naiſſance, & cette expédition lui ayant mieux réuſſi que la première, elle ſe rendit de-là au Sénégal. (c).

La diſette d'eau les force de ſe retirer.

CEPENDANT le mauvais ſuccès de celle d'Arguim rebuta ſi peu la Compagnie des Indes, qu'ayant équipé une nouvelle Eſcadre, elle en donna le commandement à M. de Salvert, qui s'étoit rendu maître de ce Fort en 1721. Il partit de France au mois de Janvier 1724, avec toutes les munitions qui pouvoient aſſûrer ſon entrepriſe; ſur-tout avec d'excellens Officiers & trois Compagnies de Marine. Le mauvais tems l'obligea de relâcher aux Canaries, où il prit des rafraîchiſſemens; après quoi remettant à la voile le 7 Février, il arriva le 14 devant l'Iſle d'Arguim. Il fit ſa deſcente avec tant de diligence, que les Hollandois ſurpris, n'eurent le tems, ni de faire des retranchemens, ni de corrompre les Citernes. M. de Rambures fut envoyé immédiatement pour ſe ſaiſir de la plus grande, & pour reconnoître la cauſe d'un feu qu'on avoit apperçu devant le Fort. Il revint avant la nuit. La Citerne n'avoit pas reçu d'altération. Les Aſſiégés n'avoient pas de Garde avancée; & les flammes qu'on avoit vûes venoient de l'Habitation des Mores, que les Hollandois avoient pris le parti de réduire en cendres.

Nouveaux préparatifs des François contre Arguim.

M. de Salvert eſt chargé de l'entrepriſe.

LE 15, à la pointe du jour, M. de Salvert fit avancer ſes Troupes ſur une ſeule colonne, & ſe campa vis-à-vis du Fort, à la portée du canon, derrière la courtine, où M. de la Rigaudière s'étoit campé l'année précédente. Il détacha quelques Soldats, pour ſe ſaiſir de la petite Citerne, & lui-même il alla choiſir un lieu pour y dreſſer ſes batteries. En s'avançant dans cette vûe, il découvrit un Corps de Mores qui marchoient vers la petite Citerne; ce qui l'obligea d'envoyer M. de Tremigan avec quinze Grenadiers, pour ſoûtenir ſon détachement. Cet Officier trouva les Mores déja repouſſés. Les Citernes étoient remplies d'excellente eau; ſecours qui contribua beaucoup au ſuccès du

Il met le Siége devant le Fort.

(c) Labat *ubi ſup.* pag 139. *& ſuiv.*

INTRODUCTION.

du Siége. A quatre heures après-midi, les Troupes Françoiſes ſe poſtèrent dans un lieu à couvert de l'artillerie du Fort. Le 16, un Officier, nommé M. de la Rue, avec toutes les Barques de l'Eſcadre, prit poſſeſſion d'une petite Crique au Sud-Oueſt de l'Iſle, & ſi voiſine du camp, qu'on y pouvoit faire paſſer aiſément les proviſions. Le même jour, M. de Salvert fit l'eſſai de quelques piéces de Campagne d'une nouvelle forme, & trouva qu'elles portoient au de-là du Fort. Pendant la nuit ſuivante, M. Belugard fut employé à dreſſer les batteries.

LE 17, à huit heures du matin, les Mores firent une ſortie; & s'étant diviſés en deux corps, ils allèrent attaquer les Cîternes à la faveur de l'artillerie du Fort. Mais ils furent repouſſés avec perte de quelques hommes. Le même jour, M. de Salvert envoya deux Chaloupes commandées par les ſieurs Dupuis & Courtois, pour croiſer au Nord de l'Iſle, & couper la communication du Fort avec le Continent. Le travail des batteries fut ſi ardent le 18, que les canons & les mortiers furent en état de jouër le 19. Alors le Commandant François envoya un Trompette aux Aſſiégés, pour leur propoſer de ſe rendre. Ils demandèrent juſqu'au lendemain pour délibérer. Ce tems fut employé par les François à perfectioner leurs batteries. Le jour ſuivant, qui étoit le 20, M. de Saint Pierre déguiſé en Trompette, ſe préſenta devant la porte du Fort, pour recevoir la réponſe à laquelle on s'étoit engagé. Il avoit ordre de faire des obſervations qui ſurpaſſoient les lumières d'un ſimple Soldat; mais on le preſſa de retourner au camp pour demander encore un jour de délai. Il fut renvoyé avec la même diligence, pour déclarer que ſi l'on tardoit un moment de plus à ſe rendre, le feu des batteries alloit commencer. Dans le chagrin d'un ordre ſi précis, le Gouverneur répondit bruſquement qu'il ſe pendroit plûtôt que de ſe déshonorer par une lâcheté, & qu'il ſe défendroit juſqu'à l'épuiſement de ſes forces.

Le Gouverneur fait mine de vouloir ſe défendre.

ON commença ſur le champ à tirer. Le feu fut ſi vif, que dès la troiſième bombe, le Gouverneur arbora le Pavillon blanc. Meſſieurs de Belugard & de Barilly furent envoyés pour ſçavoir ſes intentions. Il demanda encore quarante-huit heures pour déliberer. Mais cette propoſition ayant été rejettée, il délivra le Riche & de Vaux, qui étoient priſonniers dans le Fort, & donna des ôtages tandis qu'on régla la Capitulation. Les articles furent, 1°. Que les appointemens dûs à la Garniſon par la Compagnie des Indes, ſeroient payés ſur les effets qui ſe trouvoient dans le Fort. 2°. Qu'elle ſortiroit immédiatement avec ſon ſeul bagage. Auſſi-tôt que le Traité fut ſigné, M. de Salvert s'étant avancé avec ſes Troupes juſqu'à la porte du Fort, trouva le Gouverneur qui lui préſenta les clefs. Mais comme la porte étoit encore bouchée, les François furent obligés de paſſer ſur le mur avec des échelles, tandis qu'on travailloit à rendre l'entrée libre.

Arguim repris par les François.

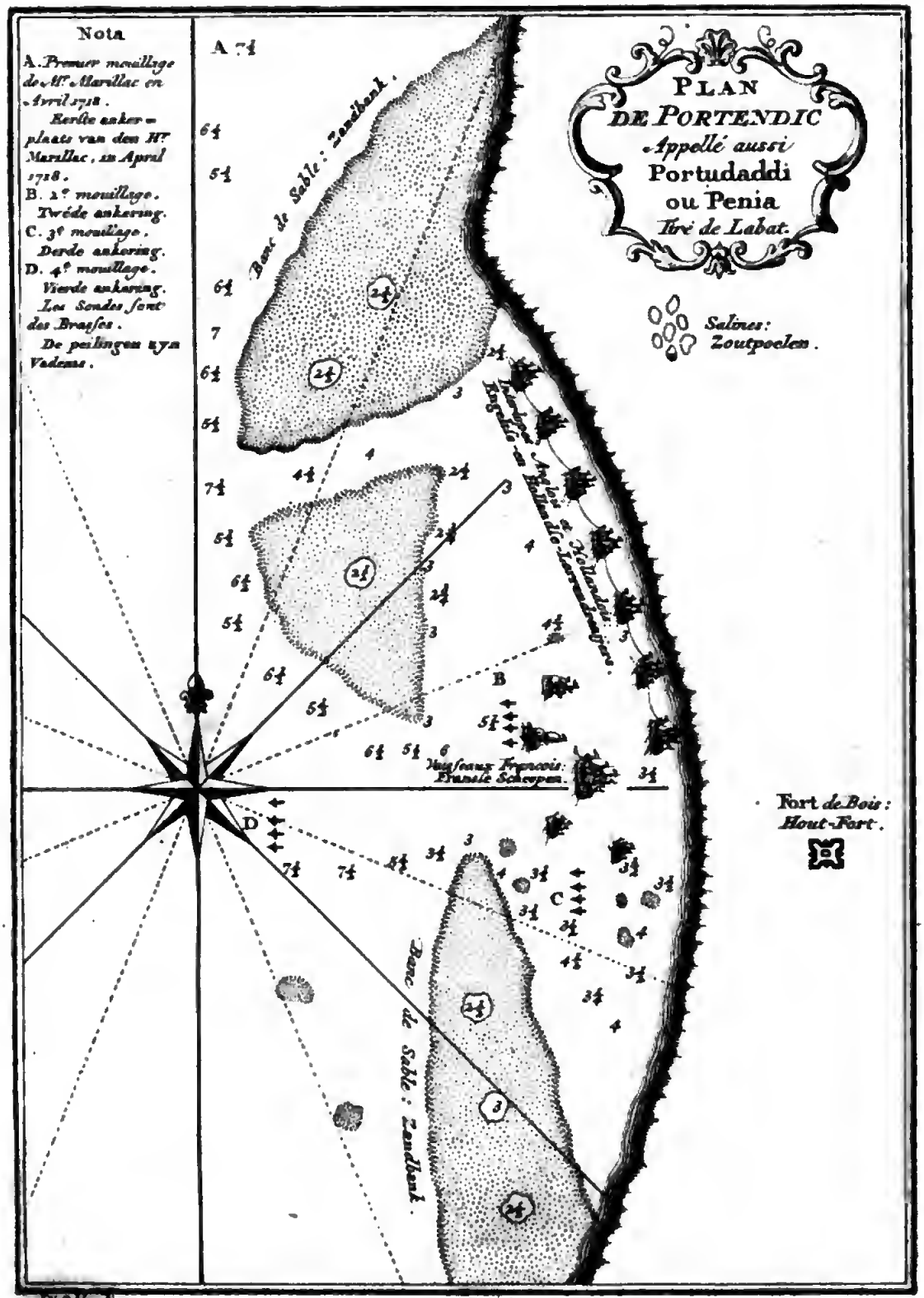
Capitulation.

M. de la Motte nommé Gouverneur.

M. de la Motte, nommé Gouverneur par la Compagnie, fut laiſſé dans l'Iſle d'Arguim avec une Garniſon, un Major, un Magaſinier, trois Sécretaires & un Chirurgien; après quoi l'Eſcadre Françoiſe fit voile à Portendic, où elle arriva le 1 de Mars 1724 (*d*).

PORTENDIC, ou plûtôt *Portodali* (*e*), que les Mores nomment (*f*) *Goura*, eſt

(*d*) Labat, pag. 224. & ſuiv.
(*e*) *Angl.* Porto d'Addi. R. d. F.
(*f*) Ou Jura, ou Gioura. C'eſt le même lieu que *Penha* ou Penſa, appellé auſſi Raſalgat, qui, ſuivant Barbot, eſt à ſept lieuës au Sud des Sept-montagnes, & quarante cinq lieuës



OPPERVLAKTE van PORTENDIC, ook genoemd PORTUDADDI, of PENIA, uit LABAT getrokken.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Deſcription de la Baye de Portendic.

eſt une Baye ſituée entre Arguim & le Sénégal. Elle eſt à dix-huit degrés ſix minutes de latitude du Nord. Deux grands Bancs de ſable, qui n'ont que deux ou trois braſſes d'eau, & qui joignent des deux côtés le Continent, lui ſervent de défenſe naturelle, & forment, au milieu, un Canal d'environ quatre-vingt braſſes de largeur, où la profondeur de l'eau eſt depuis cinq ☞ juſqu'à ſept braſſes. Celle de la Baye eſt depuis quatre juſqu'à ſix; mais [le fond eſt inégal &] pendant une grande partie de l'année, la violence de la Mer y rend l'ancrage fort dangereux. Elle a d'ailleurs un inconvénient fort conſidérable. C'eſt qu'un Vaiſſeau qui manque la latitude en venant du côté de l'Oueſt, ne trouve pas facilement le Canal. Du côté du Sud, on s'y trompe moins, parce qu'entre l'embouchure du Sénégal & Portendic, il n'y a pas de Baye, ni même de Crique remarquable, & qu'on n'y voit qu'une Côte briſée, avec de petites hauteurs par intervalles, juſqu'à trois lieuës de Portendic, où la terre venant à s'abbaiſſer, offre un rivage uni, & forme une petite Crique, que les François ont nommée le petit Portendic. Au Nord de cette Crique, on trouve quelques éminences, qui forment la pointe Sud de la grande Baye. Quand on eſt vis-à-vis cette pointe, il faut tenir pendant trois lieuës Nord quart Nord-Eſt (*g*).

Difficulté de la connoître.

Marques de terre.

Au Nord des éminences qu'on vient d'obſerver, on a trois lieuës d'un rivage bas & uni, au milieu duquel il ſe trouve trois arbres, également éloignés l'un de l'autre. Plus loin au Nord, il s'en trouve un quatrième, qui eſt ſeul, prés de deux Collines rondes, qu'on prendroit, dans un eſpace ſi bas, pour deux Vaiſſeaux à la voile. Voilà les meilleures marques de terre pour ceux qui arrivent du côté du Sud. Mais on ne les diſtingue pas ſi facilement du côté de l'Oueſt, parce que la terre eſt fort baſſe, & que les Bancs ne permettent pas de s'approcher aſſez du rivage. A l'Eſt & à l'Oueſt de Portendic, on trouve, à la diſtance de cinq lieuës, huit ou neuf braſſes d'eau. A deux lieuës & demie, on trouve encore ſept braſſes; mais c'eſt-là que commence le Banc, qui s'étend Nord-Oueſt quart d'Oueſt, & Oueſt-Nord-Oueſt, & qui n'a guères que trois braſſes & demie de fond. Au Sud de la Baye, on découvre encore dix ou douze petites éminences; & la terre, du côté du Nord, paroît verte & ☞ unie, [comme ſi c'étoit un bois tailli,] avec un Palmier ſur une pointe, à une lieuë du rivage. Pour reconnoître ces marques, il faut néceſſairement tenir un Matelot au Perroquet, d'où il appercevra auſſi une Saline qui ſe préſente comme un Lac, à deux cens pas dans les terres. Mais en approchant de Portendic, la prudence demande qu'on avance toûjours la ſonde à la main, & qu'on ſe faſſe même précéder d'une Barque, juſqu'à ce qu'on ait trouvé le Canal, & qu'on l'ait entièrement paſſé.

Vents qui régnent dans la Baye de Portendic.

Aux mois de Novembre, de Décembre, & de Janvier, les vents ſont Nord-Oueſt dans la Baye, & rendent la Mer ſi groſſe, qu'un Vaiſſeau perd quelquefois deux ou trois cables dans une nuit, & n'éviteroit pas d'être jetté ſur le rivage, s'il n'avoit toûjours d'autres cables prets. Le parti le plus ſûr eſt d'amarrer au Nord-Eſt ou au Sud-Oueſt. Aux mois de Février, de Mars, d'Avril & de May, les vents ſont ordinairement de terre depuis le lever du Soleil

lieuës au Nord du Sénégal. Il dit auſſi que c'eſt-là que les Hollandois alloient prendre des Gommes, après avoir perdu le Port d'Arguim. *Deſcription de la Guinée*, pag. 531.

(*g*) Labat. *ubi ſup.* pag. 212. *& ſuiv.*

INTRODUCTION. Soleil juſques vers midi, que ceux de Mer s'élèvent généralement du Nord-Nord-Oueſt au Nord-Oueſt. C'eſt la meilleure ſaiſon pour le Commerce de la Baye, & celle où la Contrebande y eſt dans ſa plus grande chaleur. [Quelques jours avant la nouvelle & pleine-Lune, les brizes ſont beaucoup plus fortes que dans d'autres tems, & elles empêcheroient abſolument la navigation des Chaloupes, qui vont à terre & qui en reviennent, ſi chaque Vaiſſeau ne mouilloit pas au Nord de la Baye, une petite Ancre de deux ou trois cens livres, avec un greſlin de trois pouces & de cent braſſes de longueur, dont le bout doit être arrêté à terre à un bon picu. On doit mettre le long du cable d'eſpace en eſpace des bouées pour le ſoûtenir, afin que les gens, qui ſont dans la Chaloupe le puiſſent attraper & s'en aider, ſoit pour aller à terre ſoit pour en revenir, les avirons ſont alors aſſez inutiles.] Aux mois de Juin, de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, qui ſont ici la ſaiſon des orages, les vents d'Oueſt-Sud-Oueſt, Sud-Oueſt, & quelquefois Sud, rendent la Baye abſolument inacceſſible. Les flots s'enflent ſi furieuſement ſur la Barre, que l'approche en eſt également dangereuſe & terrible.

Elle manque d'eau, mais le poiſſon y abonde.

UN autre défaut de la Rade de Portendic, c'eſt qu'elle n'a pas d'eau fraîche, ou qu'il faut l'aller chercher fort loin dans les terres, avec autant de difficulté que de danger. Auſſi prend-on le parti d'en acheter des Mores, qui la vendent cher, quoique fort mauvaiſe. En récompenſe, la Baye a beaucoup de poiſſons de diverſes eſpèces, telles que la Dorade, la Sole, la Parque & la Vieille. Les Vaiſſeaux qui s'y arrêtent en ſont toûjours bien fournis, & les Hollandois y envoyent ſouvent des Barques chargées de ſel, qui prennent leur cargaiſon de poiſſon pour les Côtes de Guinée (*b*).

Expédition des François contre les Hollandois de Portendic.

LORSQU'ILS eurent perdu l'Iſle d'Arguim en 1721, ils ſe retirèrent à Portendic, où l'on a vû qu'avec le ſecours de quelques Vaiſſeaux arrivés de Hollande, ils bâtirent un Fort de bois ſous la conduite du Gouverneur Reers, & ſous la protection des Mores. C'étoit une reſſource pour leur commerce dans le Pays, mais fort préjudiciable à celui des François. Reers, par l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit d'Aliſchandora, Chef des Mores, trouva le moyen, comme on l'a rapporté, de rentrer dans Arguim en 1722, ſans abandonner l'Etabliſſement de Portendic. M. de la Rigaudière ayant manqué de ſuccès contre Arguim en 1723, tourna vers Portendic, dans l'eſpérance d'y attaquer plus heureuſement les Hollandois. Il y jetta l'ancre le 4 de Mars, vis-à-vis l'Habitation des Mores, auxquels il fit annoncer par le ſieur Both, qu'il étoit venu pour renouveller paiſiblement le Traité de 1717. Deux Mores, qui ſe rendirent auſſi-tôt à bord du Commandant, lui dirent qu'Aliſchandora n'étoit éloigné que de deux journées avec ſes Troupes, & que les Hollandois ayant abandonné le Fort, les Mores s'en étoient mis en poſſeſſion. Comme la nuit approchoit, ils promirent de revenir à bord le jour ſuivant. Ils furent fidéles à cette promeſſe. L'un d'entr'eux, qui ſe nommoit Ibrahim, ayant reconnu M. Brue, témoigna une vive joye de le revoir, & confirma tout ce qu'il avoit dit la veille. Là-deſſus, M. de la Rigaudière prit la réſolution d'entrer dans la Rade, ſur le *Maréchal d'Eſtrées*, accompagné ſeulement de quelques Chaloupes bien armées, pour commencer une négociation avec *Bovali*, ou *Abu-Ali*, [Maître de l'Eſcalle, &] qui com-

M. de la Rigaudière entre dans la Rade.

(*b*) Labat pag. 214. *& ſuiv.*

commandoit dans le Fort. Le Both étant deſcendu au rivage, revint bientôt avec deux ôtages, de la part de Bovali, qui en demandoit auſſi de celle des François. On lui envoya le ſieur le Berg (*i*). La joye de Bovali fut extrême à la vûe de M. Brue, qu'il nomma ſon père, en proteſtant que ſon arrivée lui faiſoit oublier tout ce qu'il avoit ſouffert de l'injuſtice & des cruautés de Duval. Brue prit avantage de cette diſpoſition pour renouveller le Traité en quatre Articles. 1°. Qu'Aliſchandora reſtitueroit à la Compagnie Françoiſe le Fort de Portendic, alors entre les mains des Mores, avec la liberté d'y mettre une Garniſon. 2°. Qu'il rappelleroit les Mores qui étoient dans l'Iſle d'Arguim avec les Hollandois. 3°. Que dans toutes les occaſions il protégeroit les François & leur Commerce. 4°. Qu'il ne vendroit, & ne permettroit que ſes gens vendiſſent de la gomme, qu'à la Compagnie. Du côté des François, la Compagnie promettoit d'envoyer tous les ans deux Vaiſſeaux, avec des marchandiſes, pour le commerce des gommes, chaque quintal devant peſer ſept cens livres; & de payer les droits ordinaires. Ce Traité fut ſigné le 6 de Mars 1723 (*k*).

INTRODUCTION. Il entre dans le Fort. Son traité avec les Mores.

LE même jour, M. de la Rigaudière, avec ſix Officiers & vingt Soldats, prit poſſeſſion du Fort. Mais il en trouva la ſituation fort déſavantageuſe. Cet Ouvrage des Hollandois étoit dans un marais ſalé, cinq cens toiſes à l'Eſt de l'Habitation des Mores. De l'autre côté, à deux cens toiſes du Fort, il y avoit une autre Habitation; & ces deux Villages, ou ces deux Villes enſemble, contenoient trois ou quatre cens Habitans. Le Fort étoit bâti de bois, & conſiſtoit dans un double enclos de planches, qui avoit huit pieds de hauteur en dehors, [& quatre & demi en dedans.] Le pied de cette paliſſade étoit joint par deux ſolives, & le haut par une ſeule, mais les planches étoient ſi ſerrées, qu'elles paroiſſoient à l'épreuve du mouſquet (*l*). Le ſommet étoit garni de pointes de fer. [Cette clôture étoit percée de trois en trois pieds de crenaux triangulaires, comme ſont ceux des guérites de bois.] A chaque angle du Fort il y avoit deux embraſures, pour autant de piéces de canon. Cependant il ne s'en trouva que cinq piéces ſur les platte-formes, qui étoient des terre-plains revêtus de pierre (*m*). Au centre de la Place, les Hollandois avoient élevé une grande Maiſon de bois, avec des magaſins & pluſieurs ſales pour ſervir de logement à la Garniſon. Le Fort étoit [un quarré de dix toiſes de face par le dehors, &] environné de deux foſſés, larges de ſix pieds & de la même profondeur, ſéparés par une levée très-étroite & demi-pleins d'une eau fort puante,

Situation du Fort Hollandois.

DIVERSES raiſons portèrent le Conſeil à garder ce poſte; mais la principale vûe des François fut d'empêcher qu'il ne tombât dans les mains des Anglois, qui traitoient depuis quelque tems avec Bovali pour obtenir la liberté de s'établir à Portendic. M. de la Rigaudière donna le Gouvernement au Sieur Marion, contre l'inclination de M. Brue, qui lui connoiſſoit l'humeur trop vive

Les François prennent le parti de le garder.

(*i*) Labat l'appelle le Begue. R. d. E.

(*k*) Labat, *ubi ſup.* pag. 156. & ſuiv.

(*l*) *Angl.* le bas de cette paliſſade étoit renforcé par des montans doubles, & le haut de ſimples, ſi près les uns des autres, que cette clôture étoit aſſez forte pour réſiſter à la mouſqueterie. R. d. E.

(*m*) *Angl.* qui étoient de bois, & dont le milieu étoit rempli de terre & de maçonnerie. R. d. E.

INTRODUCTION.

vive pour le commerce des Mores. Mais on lui devoit ce dédommagement pour le Gouvernement d'Arguim, qui lui avoit été promis. Ses appointemens annuels furent réglés à dix mille quatre-vingt livres, outre deux mille cent livres pour ſa table (*n*). On lui laiſſa, pour Garniſon, trente-deux Soldats François, [y compris la femme d'un Soldat,] & ſix Eſclaves Négres. Sa Commiſſion fut ſignée le 9 de Mars; & le même jour, M. Brue régla divers articles avec Bovali, pour l'entretien du Fort. Mais l'expédition d'Arguim ayant été différée de quelque tems, M. Marion qui ſe voyoit enlever ſes eſpérances, s'ennuya bientôt à Portendic, & demanda inſtamment d'être rappellé. M. Brue, alors Directeur Général, lui envoya pour Succeſſeur le Sieur de l'Eſcaude, à bord du Vaiſſeau de M. de Landouine. Ils arrivèrent à Portendic le 15 d'Avril 1723. M. de Landouine y trouva la Garniſon ſi mécontente du Pays, que perſonne n'ayant voulu ſe charger du Commandement, ni même demeurer plus long-tems dans un lieu ſi triſte & ſi mal-ſain, il fut obligé de prendre tout le monde à bord. Mais ce ne fut pas ſans avoir encloué le canon & démoli le Fort, ce qui déſobligea beaucoup les Mores & devint fort nuiſible aux intérêts de la Compagnie (*o*).

Ils l'abandonnent en 1723.

Les Hollandois le rétabliſſent.

IL paroît par la Relation du ſecond Voyage de M. de Salvert à l'Iſle d'Arguim en 1724, que les Hollandois rétablirent le Fort de Portendic. Après avoir remis les François en poſſeſſion d'Arguim, ce Commandant fit voile à Portendic, où il arriva le premier de Mars. Tandis qu'il cherchoit un lieu commode pour ſa deſcente, les Hollandois firent feu ſur lui du Fort, & d'une batterie de cinq canons qui étoit poſtée ſur le rivage. Mais les Troupes Françoiſes ayant débarqué dans une petite Baye, une lieuë au Nord-Oueſt du Fort, ils y mirent le feu & l'abandonnèrent, quoiqu'Aliſchandora n'en fût qu'à deux lieuës avec ſix cens Mores, & qu'il n'attendît qu'un renfort pour les ſecourir. Le nouveau Fort étoit de bois comme le premier, avec huit pointes en forme d'étoile, ſur un eſpace de cinquante pieds quarrés. Il avoit été bâti près de l'ancien Fort, mais dans une ſituation plus avantageuſe. Depuis cette expédition, les François ont entretenu conſtamment un Comptoir à Portendic, ſous la dépendance de celui d'Arguim (*p*).

Il eſt repris par les François.

Etabliſſement des François au Fort Saint Louis.

LEUR ſecond Etabliſſement ſur la même Côte, eſt celui du Fort Saint Louis dans l'Iſle du Sénégal. Cette Iſle eſt ſituée à l'embouchure de la rivière du même nom. C'eſt la réſidence du Directeur Général, & le centre des affaires de la Compagnie. La ſituation du Fort eſt avantageuſe, quoiqu'il ſoit fort petit. Barbot le repréſente comme un lieu ſi mal fortifié, qu'il n'a pour ſa défenſe (*q*) qu'une paliſſade avec un mur de bouë, & trois batteries de canon, au nombre de quinze piéces. Mais il a changé de face depuis la Deſcription de Barbot. Labat raconte qu'il n'y reſte (*r*) que quatre vieilles tours des anciennes Fortifications; qu'elles ſont de bonnes pierres, & couvertes de tuile. Aux murs de boue, on en a fait ſuccéder de plus ſolides, avec pluſieurs ouvrages avancés. L'artillerie eſt d'environ trente piéces, & la Garniſon convenable

(*n*) *Angl.* réglés à mille quatre vingt livres de fixe, & deux mille cent livres de gratification outre ſa table. R. d. E.

(*o*) Labat, pag. 166.

(*p*) Labat, pag. 206.

(*q*) Deſcription de la Guinée, pag. 18. On trouvera ici, à l'article du Sénégal, des obſervations plus étendues ſur cette Iſle.

(*r*) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 230.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

venable à l'importance de la Place. Suivant la Relation de Barbot, James Booker, Agent général de la Compagnie Royale d'Afrique à Gambra, s'empara le 1 de Janvier 1692, de l'Iſle du Sénégal, dont les François étoient en poſſeſſion depuis cinquante ans. Deſmoulins leur Gouverneur ſe rendit ſans réſiſtance; mais Booker n'y trouva que les quinze piéces de canon, dont parle Barbot. Il donna au Fort le nom de *William-Mary* (*s*).

LABAT aſſûre que le Fort du Sénégal (*t*) n'a jamais changé de Maître. Cependant, quelques pages après, il reconnoît qu'il fut ſurpris par les Anglois, & qu'ils en conſervèrent la poſſeſſion pendant cinq ou ſix mois. Mais il ajoûte que ſans leur laiſſer le tems de s'y fortifier, & de gagner les Habitans naturels du Pays, un Capitaine François, nommé Bernard, les en chaſſa, avec un ſeul Vaiſſeau, qu'il nomme *le Leger*.

Etabliſſement des François au Fort Saint Joſeph.

LE troiſiéme Etabliſſement des François eſt le Fort & le Comptoir de Saint Joſeph, à trois cens lieuës dans la riviére du Sénégal, près d'un Village des Négres, nommé *Mankanet*. Ils en avoient formé un autre de même nom, plus loin encore ſur la même riviére, dans le ſecond voyage de M. Brue en 1699. Mais Labat raconte que les *Marbuts* ou les Mores de Dramanet, Village voiſin, s'appercevant qu'ils ſe rendoient les maîtres du Commerce, ſe repentirent bientôt d'avoir contribué à leur Etabliſſement. Leurs artifices, ſoûtenus ſecrétement par les Anglois (*v*) de Gambra, altérèrent tellement les diſpoſitions des Négres du Pays, que s'étant ſoûlevés en grand nombre, ils inveſtirent le Fort de Dramanet. Dans l'impoſſibilité de défendre un ſi mauvais poſte, les François y mirent le feu, & s'étant embarqués ſur la riviére au travers de mille dangers, ils regagnèrent l'Iſle de Saint Louis. Cette diſgrace leur arriva le 23 de Décembre 1702.

Formé par M. de Richebourg en 1717.

EN 1713, M. de Richebourg, Gouverneur de Gorée, forma le nouvel Etabliſſement de Mankanet, qui porte le nom de Fort de *Saint-Joſeph*, & qui eſt bien fortifié. Il a dans ſa dépendance le petit Fort de *Saint-Pierre*, près de *Kaniura*, ſur la riviére de Falemé, dans le Royaume de Galam; poſte important, parce qu'il commande l'entrée du Royaume de Bambuck, qui eſt riche en Mines d'or (*x*).

Quatriéme Etabliſſement des François à Gorée.

LES François ont un quatriéme Etabliſſement ſur la Côte Occidentale d'Afrique, qui ſe nomme l'Iſle & le Fort de Gorée. Ce nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Ville de Hollande (*y*). Mais ſuivant Barbot, (*z*) les Habitans du Pays le nomment *Barſaguiche*. Reynolds, dans ſon Voyage, le repréſente comme un lieu de commerce, ſous le nom de (*a*) Beſaguiche.

Deſcription de cette Iſle.

L'Iſle n'a pas plus de quatre cens vingt toiſes de longueur, & ſa plus grande largeur n'eſt que de cent vingt; de ſorte que ſa circonférence ne ſurpaſſe pas deux mille d'Angleterre. Elle s'étend Nord-Nord-Oueſt, & Sud-Sud-Eſt, à une portée de canon du Continent. Sa ſituation la rend preſque inacceſſible par la multitude de rocs qui l'environnent. Elle n'eſt ouverte qu'à l'Eſt-Nord-Eſt,

(*s*) Barbot, *ubi ſup.* pag. 483.
(*t*) Labat, *ubi ſup.* Vol. IV. pag. 108.
(*v*) Labat ne dit pas d'où étoient ces Anglois, & ne cite aucun garant de ce qu'il raconte; mais ce ne pouvoit être que les Anglois de Gambra.
(*x*) Labat Vol. II. pag. 121. & ſuiv. Vol. IV. pag. 23.
(*y*) *Angl.* de Zeelande. R. d. E.
(*z*) Deſcription de la Guinée, pag. 20.
(*a*) Voyez ci-deſſus au Vol. I.

INTRODUCTION. Eſt, par une petite Baye d'environ vingt (*b*) toiſes de largeur [ſur ſoixante de profondeur;] entre deux pointes, dont l'une nommée *la Pointe du Cimetière*, eſt aſſez élevée; & l'autre, beaucoup plus baſſe, eſt défendue par une pointe de ſable, où la Mer bat avec tant de violence, qu'on s'en apperçoit de fort loin au bruit & à l'écume des flots. L'ancrage eſt fort bon autour de l'Iſle, & ſur-tout dans la Baye. Barbot dit que la partie montagneuſe de l'Iſle ne laiſſe pas d'être platte au ſommet; mais qu'elle ne produit que des roſeaux & des joncs, qui ſervent de retraite à quantité de pigeons ſauvages. Le fond du terroir eſt une ſorte de ſable rougeatre, qui n'a ni bois, ni eau, ni pâturage. Les Citernes ſont remplies de l'eau qu'on apporte du Continent (*c*). La Garniſon ordinaire du Fort eſt d'environ trois cens hommes, en y comprenant les *Laptots*, ou les Négres libres. L'Iſle de Gorée n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès de ce lieu même eſt fort difficile (*d*).

Ses différens Forts. LABAT obſerve qu'elle fut cédée aux Hollandois en 1617, par *Biram*, Roi du Cap-Verd. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils nommèrent *Naſſau*, ſur un roc ſitué au Nord-Oueſt; mais ne le trouvant pas capable de défendre la Rade, ils en bâtirent un ſecond, ſous le nom de Fort d'Orange, un peu plus bas, & dans un lieu qui commande en effet le lieu du débarquement. Ils conſervèrent cet Etabliſſement juſqu'en 1663, que l'Amiral Holmes les en chaſſa. Cependant les Anglois s'y maintinrent ſi mal, que dès l'année ſuivante, Ruyter s'étant préſenté avec une puiſſante Eſcadre, obligea le Gouverneur, nommé *Abercromby* (*e*), de ſe rendre à diſcrétion. Les Hollandois augmentèrent leurs Fortifications & vécurent paiſibles juſqu'en 1677. Mais une Eſcadre d'onze Vaiſſeaux de guerre François, ſous le commandement du Comte d'Eſtrées, vint troubler leur repos le trente d'Octobre. Dès le jour ſuivant, Hapſac, Gouverneur Hollandois, fut ſommé de ſe rendre; & ſur ſon refus, les François ſe préparèrent à faire leur deſcente ſous le canon de leurs Vaiſſeaux: A cette vûe les Hollandois abandonnèrent le Fort d'en-bas pour ſe retirer dans l'autre, où demandant bientôt à capituler, ils ſe rendirent à diſcrétion.

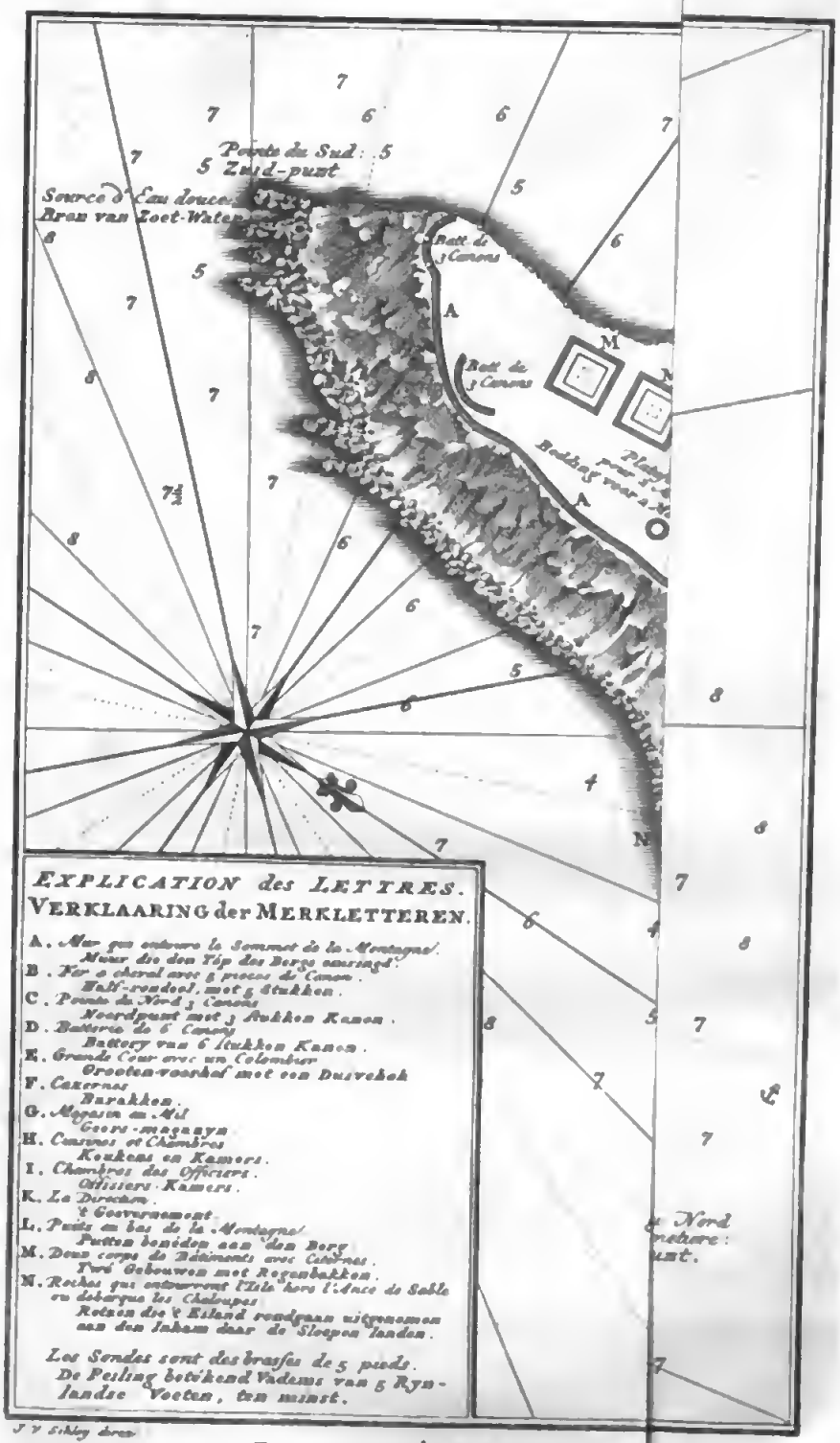
LE Comte d'Eſtrées trouva la Place en fort bon état. Le Fort inférieur étoit monté de quarante-deux piéces de canon, & les Fortifications ſoigneuſement entretenues. Mais ſes inſtructions ne portant pas de le conſerver, il démolit le Fort d'en-haut & démantela l'autre; après quoi il fit voile en Amérique. M. du Caſſe, qui étoit alors ſur la Côte d'Afrique avec un Vaiſſeau de guerre de quarante piéces de canon & de deux cens cinquante hommes, ayant appris la réſolution du Comte d'Eſtrées, ſe rendit à Gorée le 5 de Novembre 1677, & prit poſſeſſion de l'Iſle au nom de la Compagnie Françoiſe du Sénégal. Il conclut un Traité de Commerce avec les Rois Négres de *Ruſiſco*, de Joal & de Portodali, aux mêmes conditions que les Hollandois lorſqu'ils étoient en poſſeſſion de Gorée. A ſon retour en France, ſa conduite fut approuvée de la Cour, qui le renvoya l'année ſuivante en Afrique, avec des préſens pour les Rois Négres. La paix de Nimégue, qui fut conclue la même année, aſſûra aux François toutes leurs Conquêtes d'Afrique. Ils firent rétablir

(*b*) Labat lui donne cent-vingt toiſes de largeur. R. d. E.

(*c*) Barbot & Labat, *ubi ſup.*

(*d*) Voyage d'Iſliny, par Loyer, en 1701. pag. 41.

(*e*) Labat le nomme George Abekeromr. R. d. E.



GRONDTEKENING van

PLAN

Echelle de cent toises.
Schaal van honderd Halve-Roeden.

10 20 30 40 50 60 70 80 90 100

Explication des chiffres.
Verklaaring der Syffers.

1. *Cour du Fort St. François.*
Binneplaats van't Fort St. François.
2. *Maison du Gouverneur.*
Huis des Gouverneurs.
3. *Corps de Garde.*
Kortegaard.
4. *Cuisine.*
Keuken.
5. *Magazin.*
Magazyn.
6. *Quartier des Officiers, avec la Chapelle, et des magazins dessous.*
Offisiers huisinge, Kapel, en Voor-raadkelders.
7. *Loges des Esclaves.*
Wooning der Slaaven.
8. *Casernes.*
Barakken.
9. *Escaliers.*
Trap.
10. *Entrée du Fort.*
Ingang van't Fort.
11. *Canons pour défendre l'entrée.*
Geschut om den Ingang te verdedigen.
12. *Lieu du débarquement.*
Plaatse ter Ontscheepinge.
13. *Barriere.*
Slagboom.
14. *Latrines.*
Sekreeten.

aven.
es libres.
logen.
ais et puits necessaire.
n, en noodzaakelyke Putten.
lden.

*uqués d'une * pa.*
s tracés que com.
jettées.
t met een * gemerken
lus hierin maar geschetst

Plattegrond van't F

Digitized by Google

blir le Fort inférieur de Gorée ſur ſes anciens fondemens. Les Courtines & les Demi-Baſtions furent élevés à la hauteur de ſeize pieds. Le Fort d'en-bas reçut le nom de *Vermandois*, (*f*) [& l'autre, celui de *Saint-Michel.*]

INTRODUCTION.

Elle demeure aux François par la paix de Nimégue.

EN 1679, les Hollandois tentèrent de ſe remettre en poſſeſſion de Gorée. Ils envoyèrent un grand Vaiſſeau, nommé *le Château de Caroſſel*, ſous le Commandement du Sieur *Huybert*, avec ordre de ſurprendre l'Iſle de Gorée & tous les Etabliſſemens des François ſur la même Côte. Malheureuſement pour Huybert, du Caſſe étoit déja dans ces Mers avec ſon Eſcadre. Après avoir employé la douceur pour engager le Commandant Hollandois à ſe retirer, s'apperçevant qu'il entretenoit des intelligences avec les Négres, & qu'il s'efforçoit de les exciter à la révolte, il ſe crut obligé de ſaiſir ſon Vaiſſeau, dont il envoya l'Equipage au Château de Mina. Un autre Vaiſſeau Hollandois, qui arriva dans la même vûe, eut la prudence de ſe retirer au premier avis. Quelque tems après, Hapſac, ancien Gouverneur de Gorée, parut ſur la Côte, avec un Vaiſſeau de guerre, pour encourager les Négres à ſe ſoûlever contre les François, & les porta effectivement à piller les Comptoirs de Portodaly & de Joal. Mais du Caſſe, revenant à-propos de la Gambra, mit Gorée à (*g*) couvert, & rendit ſes repréſailles ſi vives, que les Rois Négres n'eurent plus d'empreſſement que pour la paix. En 1697, le ſieur Brue, envoyé à Gorée par la Compagnie, trouva les deux Forts en mauvais état. Il y fit toutes les réparations que le tems permettoit. Le Fort de Saint-Michel fut monté de vingt-quatre pieces de canon; & l'autre, qui prit le nom de Saint-François, de vingt-huit piéces. Les Fortifications ayant continué d'être entretenues ſoigneuſement, l'Iſle de Gorée eſt aujourd'hui preſque imprenable.

Les Hollandois tentent inutilement d'y rentrer.

Elle eſt devenue preſqu'imprenable.

CETTE Iſle eſt célébre par les Obſervations Aſtronomiques (*h*) de Mrs. des Hayes, Varin & de Glos, Membres de l'Académie Royale des Sciences, que le Roi Louis XIV. y envoya dans cette vûe. Ils obſervèrent en 1682, pluſieurs émerſions du premier Satellite de Jupiter. Les Aſtronomes François en ayant obſervé deux autres à l'Obſervatoire de Paris, la différence du tems qui réſulta de la premiére fut d'une heure dix-ſept minutes trente-quatre ſecondes; & celle de l'autre, d'une heure dix-ſept minutes, quarante ſecondes; d'où l'on conclut que la différence méridienne entre Gorée & Paris eſt de dix-neuf degrés vingt-cinq minutes. Comme le lieu de l'obſervation étoit d'environ cinq minutes plus Eſt que la pointe Oueſt du Cap-Verd, il s'enſuit que cette pointe eſt à dix-neuf degrés trente minutes Oueſt de Paris, ou trente minutes Eſt du Méridien de l'Iſle de Fer.

Obſervations Aſtronomiques à Gorée.

Longitude de Gorée.

LA latitude de Gorée fut priſe d'un grand nombre de hauteurs du Soleil & des étoiles fixes; entr'autres de la hauteur ſolſtitiale du Soleil le 21 de Juin, qui étoit de quatre-vingt un degrés trente-neuf minutes cinquante-une ſecondes: d'où réſulte la latitude de quatorze degrés trente-neuf minutes cinquante

Sa latitude.

(*f*) Labat, *ubi ſup.* Vol. IV. pag. 113. & ſuiv.

(*g*) Barbot dit que le 4 de Février 1692. les Forts de Gorée furent pris par *Booker*, Général des Anglois de la Gambra, & que *Felix*, Gouverneur de l'Iſle ſe rendit à diſcrétion, mais qu'elle fut repriſe en 1693. par les François. *ubi ſup.* pag. 424. qui rebâtirent alors le Fort de S. Michel.

(*h*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, Tom. VII. pag. 447. R. d. T.

INTRODUCTION.

quante & une ſecondes. Mais en accordant quelque choſe pour l'Inſtrument, les Aſtronomes François la déterminèrent à quatorze degrés quarante minutes, différence qui n'eſt que de quelques ſecondes. La pointe la plus Occidentale du Cap-Verd étant de trois minutes plus au Nord que Gorée, ſa latitude eſt par conſéquent de quatorze degrés quarante trois minutes, Ainſi celle de quatorze degrés vingt-cinq minutes, que Barbot donne au (*i*) Cap-Verd, n'eſt pas plus juſte que celle de quatorze degrés quinze minutes qu'il ſuppoſe à Gorée.

Obſervations ſur le Pendule à Gorée,

LES mêmes Aſtronomes trouvèrent, dans cette Iſle, la longueur du pendule de trente-ſix pouces ſix lignes $\frac{1}{2}$, ce qui faiſoit deux lignes moins qu'ils n'avoient trouvé à Paris, & $\frac{1}{4}$ de ligne moins que M. Richer ne l'avoit obſervé à la Cayene. Depuis le 31 de Mars juſqu'au 4 de Juin, ils remarquèrent

& ſur le Barometre.

que le Mercure ne s'étoit pas élevé dans le Barometre plus de vingt-ſept pouces trois lignes $\frac{1}{4}$; de ſorte que ſa variation n'étoit que de ſix lignes: ce qui diffère peu de ce qu'elle eſt dans la même ſaiſon à l'Académie Royale, quoique dans le cours de l'année, elle aille depuis vingt-[ſept] pouces deux lignes, juſqu'à vingt-huit pouces & demi. Ils obſervèrent qu'à Gorée, le Barometre étoit ordinairement plus haut lorſque le Thermometre étoit plus bas; & que généralement la hauteur du premier étoit de deux ou trois lignes de plus pendant la nuit, & recevoit plus d'altération (*k*) du matin au ſoir que du ſoir au matin.

Variation de l'aiguille aimantée.

LA variation de l'aiguille eſt incertaine à Gorée. Dans une ſi petite Iſle, on la trouve différente, ſuivant les Cantons, d'un degré juſqu'à quatorze, mais toûjours déclinant au Nord-Oueſt. On en attribue la cauſe à quelques Mines de fer, dont on croit voir effectivement des marques dans pluſieurs pierres qui reſſemblent au mache-fer. Lorſqu'on les approche de l'aiguille, ſur-tout ſi l'on en ôte le verre, elles y cauſent un mouvement ſenſible. Une autre cauſe de cette différence dans les variations, eſt une ſource d'eau minérale, qui diſtillant goute à goute d'un roc, ne laiſſe pas de remplir un muid dans l'eſpace de trois jours. Les Pilotes ne remarquent aucune variation à l'aiguille dans la rade de Gorée.

ENFIN les Aſtronomes François obſervèrent que les plus hautes & les plus baſſes marées y arrivent un jour ou deux après la pleine-Lune & ſon changement. La différence des marées eſt d'environ cinq pieds. Rarement s'élevent-elles d'un ou deux pieds plus haut, excepté lorſque les vents ſoufflent du Continent avec violence.

LE cinquième Etabliſſement des François eſt le Comptoir de *Joalla*, ou de *Joal*, qui n'a rien de remarquable que ſon Commerce d'Eſclaves, de cuirs, de dents d'Eléphans, & de cire. Suivant Barbot (*l*) le Fort eſt ſitué ſur la Rivière nommée Rio de la Gracia, qui ſépare les Royaumes de Joalla & de Portodali. Son embouchure eſt couverte par un banc de ſable, qui n'en permet l'accès qu'aux Canots & aux petites Barques. Cependant elle a une Rade, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſur cinq & ſix braſſes. Une lieuë au Nord de la Place, on rencontre en Mer quelques Baſſes, vis-à-vis une Pointe

Ecueils aux environs de Joalla.

ſabloneuſe

(*i*) Deſcription de la Guinée, pag. 20.
(*k*) Voyages au Cap-Verd, &c. pag. 65. dans le Recueil d'obſervations faites en pluſieurs Voyages, *in-fol. Paris* 1693.
(*l*) Barbot, *ubi ſup.* pag. 24.

INTRODUCTION.

ſabloneuſe que les François ont nommée la *Pointe-blanche*, & les Portugais *Fazucho*. Au Sud de cette Pointe, l'eſpace d'environ trois lieuës en Mer, on trouve d'autres Baſſes, qui ſe nomment *Baixos de Domingo Ramos*. Deux lieuës au Nord-Oueſt de la même Pointe, on découvre ſous l'eau une chaîne de rocs, qui s'appellent *Baixo de Barbocim*. Le Fort a du côté du Sud une autre rivière nommée *Rio das Oſtres* ou la Rivière des huîtres. Les François ont un fort bon Comptoir à Joalla; & le chemin du Fort à *Rufiſco* eſt aſſez commode par terre, au travers des Villages qui bordent la Côte.

Etabliſſement d'Albreda.

LE Comptoir d'*Albreda*, ſixième Etabliſſement des François, eſt au côté du Nord de la Rivière de Gambra, preſque vis-à-vis *Jamesfort*. Il doit ſon origine au Sieur Brue en 1698, pendant que les François étoient en poſſeſſion de Jamesfort, & qu'ils commandoient toute la rivière. Mais la paix de Ryſwick ayant rendu cette dernière Place à l'Angleterre, ils ſont demeurés maîtres d'Albreda (*m*).

EN 1717, ils furent obligés de l'abandonner par la violence & les extorſions du Roi de Barra, à qui leurs forces préſentes ne leur permettoient pas de réſiſter. Le Sr. Brue envoya vers ce Prince le Sr. de *Sains*, ancien Gouverneur de Gorée, pour lui faire des plaintes de ſon injuſtice. Il déſavoua le fait, parce qu'il n'ignoroit pas que les François commençoient à ſe fortifier par un autre Comptoir qui ſe formoit à *Vintain*. Ainſi celui d'Albreda (*n*) fut rétabli avec certaines précautions. *Moore* nous apprend (*o*) que le 17 de Novembre 1730, il fut conſumé par un Incendie.

Etabliſſement de Vintain, ou Bintam.

VINTAIN, ou *Bintam* eſt un ſeptième Etabliſſement des François ſur la Rivière de *Jereja*, nommée auſſi Rivière de Vintain ou de *Saint-Grigou*, qui ſe décharge dans celle de Gambra du côté du Sud, huit ou dix milles au-deſſus de Jamesfort. Le Comptoir de Jercja, qui eſt ſept lieuës (*p*) plus haut, dépend de celui de Vintain; mais ces deux Places ſont mal fortifiées & n'ont pas beſoin de l'être mieux. Leur Commerce eſt conſidérable. Le Sieur Brue, dans un Voyaye qu'il fit par terre d'Albreda à Kachao, trouva le Canton de Vintain fort avantageux pour un Comptoir. A ſon retour au Sénégal, en 1714, il obtint de l'Empereur, ou du Roi de Fogny, par un Traité, la permiſſion de s'y établir en 1718 (*q*).

Situation de la Ville des Négres.

LA Ville Négre de Vintain, eſt ſituée ſur la rive droite de la rivière, au revers d'une Colline qui reçoit l'ombrage d'un grand nombre d'arbres. Elle a pluſieurs Maiſons bâties à la Portugaiſe, dont la principale eſt le Comptoir des Anglois. Les Portugais y ont une fort belle Egliſe, & la Ville étoit autrefois plus conſidérable qu'aujourd'hui (*r*). Moore parle d'une belle Moſquée que les (*s*) Mahométans y ont bâtie, avec un gros œuf d'Autruche au ſommet. Il ajoûte que les proviſions y ſont à bon marché.

Etabliſſement de Biſſos.

ENFIN, le dernier Comptoir des François ſur cette Côte eſt celui de l'Iſle de *Biſſao*, ou *Biſſos*. C'eſt encore au Sr. Brue qu'ils ont l'obligation de cet Etabliſſement,

(*m*) Labat, *ubi ſup.* pag. 294.
(*n*) *Ibid.* Vol. I. pag. 314.
(*o*) Voyage de Moore dans l'intérieur de l'Afrique, pag. 51.
(*p*) Labat dit ailleurs qu'il n'eſt qu'à trois lieuës de Vintain par terre.
(*q*) On trouvera, ci-après, le Voyage du Sieur Brue à Kachao.
(*r*) Labat. Tom. V. pag. 4. & 307. & ſuiv.
(*s*) Moore, *ubi ſup.* pag. 74.

Digitized by Google

INTRODUCTION. Etabliſſement, pendant qu'il étoit Directeur Général en 1698. Il avoit obtenu le conſentement du Roi Négre; mais les Portugais de Kachao s'y étant oppoſés, le Gouverneur François qu'il y avoit établi, fut obligé de ſe retirer en 1699. Un ſecond voyage, que le Sieur Brue entreprit pour rétablir ſon ouvrage, ne ſervit qu'à faire naître des différends avec le Gouverneur de Kachao, dont la déciſion fut renvoyée à la Cour de Portugal (*t*).

BARBOT rapporte que ce Comptoir eſt environné d'une Courtine, défendue par ſix ou huit canons de fer, & qu'en 1702, les François, pour augmenter leur ſûreté, érigèrent un Fort dans une Iſle, près de l'embouchure de la Rivière de Kachao, revêtu auſſi d'une Courtine & muni de huit piéces d'artillerie. En 1694, un Prince Négre du Pays fut baptiſé à Lisbonne avec beaucoup de pompe, & reçut le nom d'Emmanuel (*v*).

(*t*) Labat. *ubi ſup.* pag. 89. *& ſuiv.* (*v*) Deſcription de la Guinée, pag. 428.

CHAPITRE II.

Voyage en Lybie, particuliérement au Royaume du Sénégal ſur le Fleuve Niger.

JANNEQUIN. 1637.

CET Ouvrage, compoſé par *Claude Jannequin*, Sieur de Rochefort, fut publié à (*a*) Paris en 1643. L'Auteur ſe juſtifie ſur deux points dans ſa Préface; 1°. D'avoir mis le Sénégal & le Cap-Verd dans la Lybie, qui de ſon propre aveu eſt fort éloigné de cette Côte. Si c'eſt une faute, dit-il, il y eſt tombé les yeux ouverts, & pour ſe conformer à l'uſage des Navigateurs, qui depuis deux Siécles, ont nommé la même Côte *Lybie Maritime* ou *les Sables brûlés.* Il entend ici ſans doute *Zarra* ou le *Déſert*, dans l'étendue duquel les Contrées dont il parle ſont ſituées. Le nom de Niger qu'il donne à la Rivière du Sénégal paroît lui cauſer moins de ſcrupule; car il ne fait aucune Apologie de cette imitation des Modernes, quoiqu'elle n'en demandât peut-être pas moins que l'autre.

Obſervations préliminaires.

Le Sénégal & le Cap-Verd nommés Lybie maritime.

SA ſeconde juſtification regarde la négligence de ſon ſtyle, dont il promet qu'on ſera dédommagé par la fidélité de ſes Relations. Il aſſûre qu'elles contiennent des remarques ſi curieuſes, qu'elles ne peuvent manquer de répondre à l'attente de ſes Lecteurs. Un Écrivain qui remplit des promeſſes de cette nature, a droit ſans doute de demander quelque indulgence pour ſon ſtile. Mais il ſemble que le Sieur Jannequin n'en a pas moins beſoin pour ſes Remarques. A parler naturellement la plûpart ſont fort ſuperficielles. Quoique de ſon propre aveu, par éxemple, il ait remonté la Rivière du Sénégal l'eſpace de ſoixante-dix lieuës, il ne nomme pas un ſeul Village ou une

Défauts reprochés à Jannequin.

(*a*) Chez Charles Rouillard, *in*-12. Il contient 228 pages, outre la Préface, & l'Epître dédicatoire à M. de Lyonne. Jannequin étoit natif de Châlons ſur Saone. Il fit ſes Voyages en qualité de Soldat. [On l'accuſe ici mal-à-propos de n'avoir pas mis d'autre datte que celle de ſon titre. Il s'en trouve quelques autres dans le cours de ſa narration.]

une ſeule Place de cette Rivière, ni même d'aucune autre partie d'un ſi grand Pays; à la réſerve néanmoins de *Terrier-rouge* où ſe termina ſon Voyage, & de *Biyurt* où il débarqua. Il eſt d'ailleurs ſi peu éxact qu'il ne garde aucune apparence de Journal, & qu'il ne marque pas même la datte de ſon retour en France; de ſorte qu'on n'en n'a pas d'autre que la datte générale de ſon titre, qui eſt l'année 1639. Ainſi l'on peut douter avec raiſon qu'un Auteur à qui la Géographie du Pays qu'il viſite, paroît ſi indifférente, ſoit fort capable de répondre à l'attente qu'il veut exciter par ſa Préface. Cependant il faut reconnoître que s'il n'avoit pas tant promis, on pourroit lui attribuer l'honneur d'avoir beaucoup mieux fait qu'on ne devoit l'eſpérer d'un Soldat. Ses obſervations ſur les mœurs & les uſages des Négres ſont aſſez inſtructives, & ſouvent fort éxactes & fort judicieuſes. Reconnoiſſons un autre mérite dans ſon Livre; c'eſt d'être la premiére Relation d'un Voyage François dans la Rivière du Sénégal, [& par-là même très-propre à nous ſervir d'Introduction à ce que nous allons dire ſur les Voyages & les Etabliſſemens des François au long de cette Rivière.] JANNEQUIN. 1637.

JANNEQUIN diviſe ſon Ouvrage en vingt-neuf Chapitres, précédés d'une ſorte d'Introduction, où il rend compte des motifs de ſon Voyage. Il avoit accompagné en Angleterre M. de Bellièvre, Ambaſſadeur de France, envoyé par Louïs XIII. pour renouveller l'amitié entre les deux Couronnes. [Il avoit débarqué à Rye, dans le Comté de Suſſex, d'où il s'étoit rendu à Londres, Ville, dit-il, très magnifique, & ſuperbement bâtie.] Mais ſa jeuneſſe lui faiſant deſirer de courir un peu le Monde, il quitta Londres & le ſervice de l'Ambaſſadeur, après avoir aſſez bien appris la Langue Angloiſe. Il paſſa à Dieppe, où ſe promenant un jour ſur le quai, il vit un Bâtiment, de deux-cens tonneaux, prêt à faire voile. Quelques Religieux, qui étoient dans le même lieu, lui apprirent que ce Vaiſſeau alloit au Sénégal, en Afrique, près du Cap-Verd; & s'appercevant qu'il marquoit de l'inclination pour ce Voyage, ces bons Pères, dit-il, qui le prirent pour quelque jeune Libertin, fugitif de ſa famille, employérent pluſieurs argumens pour lui faire perdre ce deſſein. Mais il avoit déja pris ſon parti. Sans s'arrêter à leurs remontrances, il s'informa où demeuroit le Capitaine. Il lui offrit ſon ſervice en qualité de Soldat, dans une Compagnie qu'il avoit à bord. Cet Officier, qui ſe nommoit Lambert, lui découvrant quelque capacité accepta ſes offres, & le fit ſon Ecrivain, ou ſi l'on veut, ſon Sécretaire.

Motifs & commencement de ſes Voyages.

Il s'embarque à Dieppe pour le Sénégal.

En qualité de Soldat & d'Ecrivain.

ILS quittérent le rivage, le 5 de Novembre 1637 (*b*); mais ils s'arrêtérent quelques jours dans la Rade, pour ſe fournir de quelques néceſſités qui manquoient encore au Bâtiment. Dans ce court intervalle, ils faillirent d'être enlevés de deſſus leurs ancres par une violente tempête, qui fit échouer à leurs yeux un Vaiſſeau, dont tout l'Equipage périt. Le tems ayant changé, ils mirent à la voile, & dans l'eſpace de deux jours, ils gagnérent (*c*) Ouceſſant & les Sorlingues. Mais ils y furent ſurpris d'une ſeconde tempête, qui dura trois jours, & qui leur enleva leur Vergue d'Artimon. Lorſque le tems ſe fut éclairci, ils furent ſurpris de ſe trouver à la hauteur des Açores. Vers le même lieu, leur Bâtiment

(*b*) Pag. 14.

(*c*) Jannequin écrit *Ouexen*, [& les Traducteurs Anglois *Uſebant*.]

JANNEQUIN. 1637.

Bâtiment faillit d'être brûlé, par la négligence de quelques Soldats yvres, qui mirent le feu à un barril d'eau-de-vie.

ILS apperçurent bientôt l'Iſle de Palma, une des (*d*) Canaries. Le Matelot qui faiſoit la garde ſur le hunier avertit qu'il découvroit près des Iſles de *Groſſeur* (*e*) un Vaiſſeau d'environ deux-cens cinquante tonneaux, qui faiſoit voile vers la Côte de Barbarie. On porta droit à lui; & l'ayant joint facilement, on trouva que c'étoit un Navire Marchand qui alloit des Canaries en Eſpagne.

LE jour ſuivant, on vit le Pic de Ténériſe. L'Auteur fait la même Deſcription qu'on a (*f*) déja vûe, de l'arbre merveilleux de Ferro; mais il ne la fait que ſur le témoignage d'autrui. Il s'étend auſſi ſur la cérémonie du *Baptême de Mer* [dont nous inférerons ici la deſcription par déférence pour l'Auteur, qui la regarde comme une curioſité propre à réveiller l'attention du Lecteur.] Ce bizarre uſage eſt d'un établiſſement immémorial parmi les Matelots dans certains endroits de la Mer, tels que le Détroit de Gibraltar, le Tropique du Cancer, la Ligne; & tous les Etrangers qui paſſent dans ces lieux pour la première fois, ſont forcés de s'y ſoûmettre. Le Pilote ſe met en robe de chambre, ou ſe couvre de quelqu'autre robe; & prenant entre les mains ſon Livre de Cartes, il ſomme tous ceux qui n'ont point encore fait le voyage, de paroître devant lui. Enſuite il leur fait faire ſerment, ſur ſon Livre, que toutes les fois qu'ils paſſeront dans le même lieu, ils obſerveront l'ancienne coûtume. Un autre homme, qui l'aſſiſte dans cette cérémonie, donne à chacun un petit coup de plat d'épée ſur le col. Après quoi, leur ayant demandé quelque petit préſent pour les Pauvres, il les abandonne aux Matelots, qui leur plongent trois fois le devant de la tête dans une cuve d'eau, & qui leur en jettent quelquefois quelques ſeaux ſur le corps pour rendre le Baptême plus complet. [Cela fait, il faut leur donner quelques bouteilles d'eau-de-vie, ou de vin, pour leur peine.] Jannequin prétend que perſonne n'eſt éxempté de cet uſage; & pour confirmer ſon opinion, il raconte que le Roi Henri IV. paſſant de Saint-Malo à la Rochelle, & ſe trouvant dans un Canal dangereux, qui ſe nomme le *Raz*, où il vit pratiquer cette cérémonie à ſes Matelots, demanda ſur quel droit elle étoit fondée; & qu'apprenant qu'elle eſt ſi ancienne qu'on n'en connoît pas l'origine, il ne fit pas difficulté de s'y ſoûmettre, [la regardant comme une pratique très louable, puiſque l'argent qu'on retiroit par-là étoit employé en aumones pour les Pauvres.]

Cérémonie du Baptême de Mer.

Témoignage de quelques autres Voyageurs ſur le Baptême de Mer.

COMME il manque pluſieurs circonſtances au récit de Jannequin, ce qu'on lit ici de lui ſemble demander d'être éclairci par le témoignage des autres Voyageurs. Durret, dont on a déja vû pluſieurs fois le nom, a décrit pleinement (*g*) les uſages du Baptême ſous la Ligne. Les Matelots ſe déguiſent de diverſes façons. L'un ſe noircit le viſage, l'autre ſe fait un maſque de pâte. D'autres paroiſſent armés de mouſquets & d'épées, de hallebardes,

(*d*) En nommant les Canaries (pag. 32.) Jannequin compte Madère dans leur nombre, [& omet la grande Canarie.]

(*e*) On ne ſçait ce que l'Auteur entend par ces Iſles. Ce ſont vrai-ſemblablement les *Salvages*.

(*f*) Voyez ci-deſſus la Deſcription de l'Iſle de Ferro.

(*g*) Voyage à Lima par Durret, pag. 92. & ſuiv.

des, de broches & de poëlons. Le Pilote, pour ſe faire diſtinguer, tourne la doublure de ſon habit en dehors, & prend, en manière d'écharpe, la première guenille qui ſe préſente. Dans cet équipage, ils marchent enſemble vers la chambre du Capitaine, précédés par les trompettes, les timbales & tous les inſtrumens qui ſe trouvent à bord. Après quelques ſanfares, le Pilote monte ſur le tillac, & donne ordre que les pavillons ſoient déployés. Il ſe place dans un fauteuil, pour préſider à la ſolemnité. On apporte devant lui une grande cuve remplie d'eau, avec un bâton qui la traverſe & dont les bouts ſont ſoûtenus par deux Matelots; [on la met au pied du grand mât.] Les Paſſagers de diſtinction paroiſſent les premiers & s'aſſeyent ſur le bâton, tandis qu'on leur préſente un baſſin, dans lequel ils ont la liberté de mettre quelqu'argent, qui les exempte d'être plongés dans l'eau. Cette eſpèce de rançon eſt réglée ſuivant la qualité des perſonnes, depuis un écu juſqu'à douze, & chaque ſomme eſt enregiſtrée. En même-tems un Matelot tient ſon coutelas ſuſpendu ſur le col du Candidat, & le Pilote préſentant ſon Livre de Cartes lui fait jurer, avec la main poſée ſur l'endroit où l'on ſuppoſe que le Vaiſſeau ſe trouve alors, qu'il obligera ceux qui paſſeront déſormais avec lui dans le même lieu, d'obſerver la même cérémonie. On ſe contente, pour les perſonnes de quelque diſtinction qui rachetent leur liberté par un préſent, de leur faire une petite croix noire ſur le front & de les arroſer de quelques goutes d'eau. Mais s'ils n'ont pas ſatisfait au Tribut, les deux Matelots lâchent le bâton qu'ils ſoûtiennent ſur la cuve, & les laiſſent tomber dedans, avec le ſoin de les y arroſer encore de quelques ſeaux d'eau qu'ils tiennent prêts. Un Amiral même n'eſt pas diſpenſé de ce ridicule uſage, avec la ſeule différence qu'il n'eſt pas rançonné pour le préſent. Lorſque la cérémonie eſt achevée, le Charpentier & les gens qui travaillent ſous lui ſe préſentent au Capitaine, chacun tenant à la main quelqu'inſtrument de leur profeſſion. Ils lui repréſentent que, ſuivant l'ancienne coûtume, tous les Vaiſſeaux qui n'ont point encore paſſé dans le même lieu, doivent payer; & ſi le ſien eſt de ce nombre, ils le prient de ſe conformer à cette régle. S'il leur fait un préſent, la ſolemnité finit à la ſatisfaction de tout le monde. Mais s'il refuſe de payer, ils ſe prétendent en droit de couper la figure du Beaupré. Les Mouſſes, qui n'ont jamais fait le voyage, ſont diſpenſés du Baptême, lorſqu'ils aiment mieux ſouffrir une autre cérémonie, qui eſt de recevoir ſur leurs épaules nues un certain nombre de coups de ſouët, au gré du Pilote. [Pour cela on en attache trois par une main au Cabeſtan; & dans l'autre main ils tiennent un fouët, dont ils ſe frappent les uns & les autres, juſqu'à ce que le Préſident mette fin au jeu].

JANNEQUIN. 1637.

Peinture qu'en fait Durret.

Le Père Labat, qui étoit Religieux Jacobin, raconte la manière dont il reçut le Baptême (*b*) dans ſon paſſage en Amérique. Son premier Pilote, vêtu ridiculement, avec une grande épée de bois dans une main, & dans l'autre ſon Livre de Cartes, ſomma tous les nouveaux Paſſagers de paroître devant ſon Tribunal. Il étoit environné de douze ou quinze de ſes Officiers, dans un habillement auſſi ridicule que le ſien. Labat, conduit par le Capitaine, qui devoit lui ſervir de Parrain pour la cérémonie, trouva le Pilote aſſis ſur une eſpèce

Baptême du P. Labat.

(*b*) Voyage aux Iſles de l'Amérique, Volume I. pag. 34. & ſuiv.

JANNEQUIN. 1637.

pèce de trône couvert de peaux de mouton. Ses Officiers étoient debout des deux côtés, & ſon Sécretaire attendoit, la plume à la main, pour enregiſtrer les préſens des Candidats. On avoit placé devant lui une cuve d'eau, avec un croc de fer qui la traverſoit, ſur lequel on fit aſſeoir Labat. Alors le Pilote lui tenant la main ſur la Carte Marine, lui fit promettre de faire obſerver la même cérémonie, à ceux qui paſſeroient le Tropique avec lui pour la première fois. Lorſque cette promeſſe fut achevée, le Pilote ſe leva gravement, & demanda au Capitaine quel nom il donnoit au Candidat. On lui donna le nom de *Prêcheur*, d'un Roc de la Martinique qui s'appelle de même. Après quoi le Pilote prit une coupe d'argent, dans laquelle il trempa ſes doigts, & marqua Labat au front. S'étant remis enſuite ſur ſon trône, il lui demanda quel préſent il vouloit faire à l'Equipage. Labat donna trois écus, avec un barril d'eau-de-vie. Pluſieurs Candidats, qui ne payèrent point, furent plongés ſans ménagement. [Cette digreſſion ne ſçauroit paſſer pour inutile dans un Ouvrage qui appartient proprement à la Marine.]

Jannequin relâche ſur la Côte de Barbarie.

LE Vaiſſeau de Jannequin continuant, ſa courſe arriva ſur la Côte de Barbarie, qu'il ne ceſſa pas de ſuivre pendant cinquante ou ſoixante lieuës, juſqu'au Cap-Blanc. Elle eſt baſſe; & le rivage, qui eſt de ſable brûlé, paroît continuellement fort uni. On relâcha au Cap-Blanc, dans la vûe d'y conſtruire quelques Barques, qui ſont néceſſaires pour entrer dans la Rivière du Sénégal; car les Vaiſſeaux ſont obligés de demeurer à l'ancre dans la Rade. Comme l'Auteur ignoroit encore les raiſons qu'on avoit de s'arrêter, il s'ennuya beaucoup du ſéjour qu'on lui fit faire dans un Pays qui lui parut maudit du Ciel. L'eau manquoit à bord, & l'on n'en put trouver ſur la Côte, à quelque profondeur qu'on ouvrit la terre, ou plûtôt le ſable, qui eſt véritablement brûlé, & ſi mol qu'on n'y peut marcher cinquante pas. Cependant les Gens de l'Equipage étoient obligés de porter aux Ouvriers tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Leur fatigue auroit été ſoulagée s'ils avoient trouvé les Habitans plus ſociables; mais ces Barbares, jugeant peut-être des Européens par eux-mêmes, n'oſoient s'approcher pour faire l'échange de leur poiſſon, qu'ils prennent avec des flèches, contre le tabac, l'eau-de-vie & le biſcuit des Matelots. Ils prenoient la fuite au moindre bruit qui partoit du Vaiſſeau, ou du chantier des Barques. Les François ne trouvèrent pas d'autre moyen, pour les engager dans quelque commerce, que de placer à quelque diſtance ce qu'ils vouloient donner pour leur Poiſſon, & de ſe retirer, en attendant à quoi ils ſe détermineroient. Ils comprirent cette manière de traiter; & prenant les marchandiſes qu'on leur offroit, ils laiſſèrent à la place une bonne quantité de poiſſon. Mais ſe défiant ſans doute de quelqu'artifice, ils regagnèrent leurs cabanes avec autant de précipitation que s'ils euſſent été pourſuivis. Ils menent une vie ſi miſérable, qu'on les prendroit pour des ſquelettes, reſſuſcités d'entre les Morts, plûtôt que pour des créatures humaines. L'unique ſoutien de leur vie eſt le Poiſſon [ſéché au ſoleil,] avec un peu de maïz & de tabac. A la vérité, le Poiſſon eſt ſi abondant ſur leur Côte que la mémoire de l'Auteur n'a pu lui faire rappeller la quatrième partie des noms. Les gens du Vaiſſeau prirent d'un ſeul coup de filet, trois cens Mulets, outre quantité d'autres eſpèces, telles qu'un Corbin & un Pantouflier, deux Poiſſons de la grandeur d'un homme, des Bonites, des Dorades, des Barbues, des Soles, des Carpes, des Bars, des Capitaines, des Machorans, des Rachaos, des Moines, des Négres,

Férocité des Mores de cette Côte.

Différentes eſpèces de Poiſſons au Sénegal.

JANNEQUIN. 1637.

gres, tirant tous leur nom de leur couleur ou de leur forme. Après avoir conſtruit une ſeule Barque, le déſagrément de ne pas trouver d'eau fraîche, fit remettre en Mer pour le Sénégal, où l'on arriva dans peu de jours.

Les François conſtruiſent une maiſon.

LE Vaiſſeau fut laiſſé à l'ancre près de la Barre; & le Capitaine, avec la plus grande partie de l'Equipage, entra dans la rivière, où il aborda au Village de Byurt, ou Biévre, [qui appartenoit à Jean (*i*) Barre] comme l'Auteur le nomme, à trois lieuës de l'embouchure. Là, les François, avec le ſecours des Négres, bâtirent une maiſon pour ſe mettre à l'abri des grandes roſées (*k*), qui ſont ſi dangereuſes dans le Pays, qu'on ne peut dormir l'eſtomac nud ſans s'expoſer à mourir le jour ſuivant. Pendant qu'une partie de l'Equipage faiſoit cuire des briques pour l'édifice, d'autres s'occupérent à décharger les marchandiſes, à payer les droits qui revenoient à quatre Princes du Pays, & à trafiquer avec les Négres. D'autres furent employés dans les Bois à couper des branches fourchues, pour bâtir, ſur la rivière, un Pont, qui devoit ſervir à recevoir les cuirs des Négres & à charger les Barques. Enfin d'autres allérent à la chaſſe des Cerfs & des Sangliers, & le reſte demeura pour jetter les fondemens de la maiſon. Cette dernière occupation fut la plus pénible, à cauſe de l'exceſſive chaleur, & de la difficulté qu'on avoit à trouver de l'eau.

Ils reçoivent deux Ambaſſadeurs Négres.

QUATRE ou cinq jours après leur arrivée, les François virent venir deux Alkades (*l*) Négres, fort bien montés, avec la qualité d'Ambaſſadeurs; l'un de la part du *Damel* (*m*), avec qui le Capitaine avoit contracté des liaiſons d'amitié dans un autre voyage, pour l'aſſûrer de ſa protection ſur ſon territoire; l'autre de celle du *Brack*, avec qui le Capitaine avoit eu quelque différend, mais pour le féliciter néanmoins de ſon arrivée, lui propoſer une réconciliation, & lui offrir en un mot le choix de la guerre ou de la paix. Le Capitaine, que Jannequin nomme ici pour la première fois *Lambert*, ne balança point à choiſir la paix; non qu'il appréhendât la guerre, mais dans la ſeule vûe de procurer du ſuccès à ſon Commerce. L'Auteur obſerve à cette occaſion que la crainte de l'artillerie faiſoit tant d'impreſſion ſur les Sauvages, que ſoixante François bien retranchés auroient été capables de faire tête à ſix mille Négres, [qui n'avoient pour armes que des Fléches & des Zagayes.]

Damel & Brack, Rois Négres.

L'AMBASSADEUR du Damel fut congédié avec les droits ordinaires, & des préſens pour ſon Maître, qui conſiſtoient en quelques barres de fer, du linge, quelques aunes de Frize rouge & bleue, de l'eau-de-vie, du miel, de l'argent, des bracelets, des piques, des miroirs, des couteaux, des grains de verre, du criſtal & du papier. Il fut chargé de dire à ſon Maître que ſes Sujets pouvoient ſe rendre librement ſur la Côte pour le trafic. L'Envoyé du Brack reçut auſſi des préſens pour le ſien, avec ordre de lui demander quelque diminution de droits, parce que le Capitaine avoit eu depuis peu le malheur de perdre un Vaiſſeau. Le Brack ne ſe fit pas preſſer pour accorder cette faveur; mais l'Auteur remarque que s'il l'eut refuſée, Lambert étoit réſolu de ne lui rien donner, & n'en ſeroit pas entré moins hardiment dans les terres de ſon Domaine.

LA

(*i*) Il ſera parlé dans la ſuite de ce Jean Barre, & de ſa Famille.

(*k*) Il paroît par ce paſſage, que les François n'avoient pas encore alors un Fort ou Comptoir ſur la rivière de Sénégal, quoique Labat ſemble dire le contraire. Vol. I. pag. 19.

(*l*) L'Auteur dit *Alkati*.

(*m*) L'Auteur ſemble regarder les noms de *Damel* & de *Brack* comme des noms propres; mais ce ſont des titres.

JANNEQUIN. 1637. Fatigues des François.

LA Maiſon, ou le Fort, fut achevé avec beaucoup de peine, à cauſe des chaleurs exceſſives, & du trouble qu'on recevoit ſans ceſſe d'un prodigieux nombre de petites mouches qui s'appellent *Marignons* ou *Maringouins*. D'un autre côté, les proviſions commençant à manquer, on étoit forcé de ſe réduire à la nourriture des Sauvages. Lorſqu'on eut vû la fin d'un ouvrage ſi difficile, on remonta la rivière dans la Barque, en commençant, à meſure qu'on avançoit, pour des cuirs, de l'ivoire, des gommes, des plumes d'Autruche, de l'ambre-gris & de l'or. Les deux rives, juſqu'à *Terrier-rouge* (*n*) ſont d'une verdure continuelle, & revêtus de beaux arbres, auſſi verds que les Orangers de France, avec les feuilles de la même forme, mais ſans aucun fruit. Ces arbres, que l'Auteur appelle *Paretuviers* (*o*), ont de petites racines qui ſortent de la terre, & qui ſont ſi fortes & en ſi grand nombre, qu'elles rendent le chemin fort difficile. Les Forêts ſont remplies d'échos, dont l'Auteur ne veut attribuer la cauſe qu'à la profondeur d'une ſi vaſte ſolitude. L'agrément de l'ombre, dit-il, qui ſert à rafraîchir le vent, la beauté de la perſpective, & le ſon des trompettes mille fois redoublé par les échos, n'étoient pas une petite conſolation pour les François dans ces climats brûlés du Soleil. Dans tous les lieux de leur paſſage, les Chefs des Négres venoient leur rendre des civilités, & leur apportoient pour préſens, des Sangliers, qu'ils tuent avec leurs zagayes, ou qu'ils prennent dans des filets & dans des trapes. Enfin les Négres leur furent utiles en mille occaſions, ſoit pour la Pêche ou la Chaſſe, ſoit pour leur ſervir de guides dans une infinité de lieux. Cependant Jannequin eſt perſuadé que la crainte avoit plus de part à leurs ſervices que l'affection. Les principaux Princes dont il rapporte les noms, ſont le Damel, Roi des Négres de *Lybie* (*p*), le Brack, Roi des *Foulis*; le *Kamalingo*, Roi ou Chef des Mores de Barbarie; & le grand *Samba Lamma*, Roi des Mores & des Barbariens (*q*), dit l'Auteur, qui bordent Tombuto. Les trois premiers ſont Tributaires du Samba Lamma (*r*), dont la Couronne eſt héréditaire. Les Seigneurs Négres ſont les *Alkhadhis* (*s*), ou Chefs de Villages, & les *Marbuts* ou les Prêtres.

Agrément des rives du Sénégal.

Arbres nommés Paretuviers.

Echos en grand nombre.

Principaux Princes du Pays.

JANNEQUIN n'eut aucune avanture extraordinaire dans ce Voyage; mais il fait le récit d'un combat dont il fut témoin, entre le Kamalingo, & un Lion terrible. Ce Prince voulant faire connoître ſon courage & ſon adreſſe aux François, les fit monter ſur quelques arbres, près d'un Bois fort fréquenté des bêtes farouches. Il montoit un excellent Cheval, & ſes armes n'étoient que trois javelines, que les Négres appellent *Zagayes*, avec un coutelas à la Moreſque. Il entra dans la Forêt, où rencontrant bientôt un Lion, il lui fit une bleſſure à la feſſe. Le fier animal accourut vers ſon ennemi, qui feignit de fuir, pour l'attirer dans le lieu où il avoit placé les François. Alors le Kamalingo tournant tout-d'un-coup l'attendit d'un air ferme, & lui lança

Combat d'un Prince Négre contre un Lion.

(*n*) Ce lieu eſt ſur la Rive du Nord, à 70 lieuës du Fort Louis. Voyez la Carte du Sénégal.

☞(*o*) Ou Paletuviers, ſorte de Mango.

(*p*) Jannequin entend les Négres voiſins du Sénégal. Voyez ci-deſſus l'Introduction de ce Voyage.

(*q*) On ne ſçait ce que l'Auteur entend ici par Barbariens. On verra d'ailleurs qu'il ſe trompe ſur tous ces titres.

☞(*r*) C'eſt peut-être le même qui eſt appellé par d'autres *Siratic*.

(*s*) On ſçait que Khadi, ou al Khadi, ſignifie Juge chez les Mahométans. Les François, au lieu de Marbuts diſent Marabouts.

Digitized by Google

lança une ſeconde javeline, qui lui perça le corps. Il deſcendit auſſi-tôt, & prenant un épieu, il alla au devant du Lion, qui venoit à lui la gueule ouverte, avec un furieux rugiſſement. Il lui enfonça ſon épieu dans la gueule même. Enſuite ſautant ſur lui, le ſabre à la main, il lui coupa la gorge. Après ſa victoire, qui ne lui coûta qu'une légère bleſſure à la cuiſſe, il prit quelques poils du Lion, & les attacha comme un trophée à ſon Turban (*t*). Jannequin conſeſſe que les Négres de ce Pays l'emportent tellement ſur les Européens pour la force & le courage, qu'un de ces Barbares renverſoit aiſément d'une ſeule main le plus robuſte des François; de ſorte que s'il étoit queſtion d'en venir aux coups, dans un combat d'homme à homme, il ne doute pas que l'avantage ne demeurât toûjours aux Négres. [On doit tenir compte à l'Auteur de ce qu'il a bien voulu rendre, à cet égard, juſtice aux Négres. Il n'eſt point porté à dire du bien d'eux, parce qu'ils étoient d'une croyance différente de la ſienne. Jannequin étoit un zélé Catholique, ou plûtôt un Bigot, qui ne pouvoit pas ſe réſoudre à reconnoître quelque bonne qualité dans ces Peuples.] Il parle ailleurs de leur commerce avec le Diable, dans des termes qui ne ſont pas un honneur extrême à ſes lumières; ſur-tout lorſqu'il déclare que les jeunes Négres ne peuvent (*u*) apprendre à lire & écrire l'Arabe, ſans le ſecours de l'Eſprit malin, [qu'ils appellent *Kamata*;] & qu'il paroît perſuadé que leurs Marbuts ou Marabouts reçoivent de lui, dans un commerce particulier, des informations ſur les choſes (*x*) dérobées. [Il traite de ſuperſtitions ridicules & diaboliques leurs *Grisgris*, ou charmes; qui cependant, de ſon propre aveu, reſſemblent beaucoup aux agnus Dei, qui ſont en uſage parmi les Catholiques, & dont ce ne ſont que des imitations.] Cependant ſi l'on paſſe à l'Auteur cette groſſière crédulité, qui paroît venir d'un défaut d'éducation, il paroît que ſes obſervations ſur les Négres ſont éxactes & fidèles. Mais on les remet, ſuivant la méthode qu'on s'eſt propoſée dans cet Ouvrage, à la Deſcription du Pays même, qui ne ſera pas éloignée de cet article & l'on ſe borne ici à ſuivre l'Auteur dans l'Hiſtoire de ſon Voyage.

JANNEQUIN. 1637.

Force des Négres.

Crédulité de l'Auteur.

IL raconte qu'un Négre lui ayant fait préſent de deux œufs d'Autruche, pour les porter en France, il les envelopa fort ſoigneuſement dans de l'étoupe, & les mit dans ſa caſſette. Quelque tems après, le hazard lui ayant fait jetter les yeux ſur ce dépôt, il fut ſurpris de voir remuer l'étoupe, & d'appercevoir qu'un de ſes œufs étoit caſſé. Il cherchoit avec ſurpriſe la cauſe de cet événement, lorſqu'il apperçut une jeune Autruche, qui s'efforçoit de rompre la membrane intérieure qui étoit encore entière (*y*). Il lui ouvrit auſſi-tôt le paſſage, & la trouvant toute formée, il la nourrit pendant huit jours avec de l'herbe. Il ne doute pas, dit-il, que la même choſe ne fût arrivée au ſecond œuf, s'il n'eût pris ſoin de le vuider, pour en porter l'écaille en France. [Mais il laiſſe droit de conclure, que les œufs d'Autruche n'ont

Oeuf d'Autruche qui produit ſans être couvé.

(*t*) Pag. 148.
(*u*) pag. 118.
(*x*) pag. 120.
(*y*) Ce que Jannequin trouvoit ſurprenant ne l'eſt pas aujourd'hui pour nous. Toutes ſortes d'œufs réuſſiſſent avec le ſecours d'une chaleur conſtante & modérée. [Mais ce qu'il y a ici de ſingulier c'eſt que la coque de l'œuf fut caſſée, pendant que la membrane intérieure étoit reſtée entière.]

JANNEQUIN. 1637. n'ont pas beſoin d'être couvés pour la formation des pouſſins, & pour les faire éclore.]

Effets du tonnerre & de la pluye au Sénégal. DANS le Chapitre où l'Auteur parle des Saiſons, il ſe plaint beaucoup de l'incommodité d'un climat, où le tonnerre & la pluye produiſent non-ſeulement de grandes inondations de rivières, mais encore des vers ſur les Hommes & ſur les animaux. C'eſt particulièrement aux mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, quelquefois même juſqu'au commencement de Novembre. Auſſi les Négres bâtiſſent-ils leurs maiſons dans des lieux élevés. Les François, qui avoient négligé cette précaution, eurent le déſagrément de voir leur premier étage rempli d'eau pendant toute la durée de cette ſaiſon, & de ne pouvoir ſortir ſans avoir l'eau juſqu'aux épaules. Ce contretems leur fit hâter les préparatifs de leur départ. Ils envoyérent à bord une partie des marchandiſes qu'ils s'étoient procurées par leurs échanges. Les cuirs & les peaux n'étant pas tannées, demandoient beaucoup de ſoin pour les garantir de l'humidité de la Mer. On les fit d'abord tremper pendant douze ou quinze heures dans de l'eau ſalée. Enſuite les étendant au Soleil, on les fit ſécher à demi. Après quoi les ayant doublées, on acheva de les faire ſécher entiérement dans cette ſituation, pour les mettre dans l'endroit le plus ſec du Vaiſſeau. Jannequin prend occaſion de tous ces embarras, pour condamner les Européens, qui ſe laiſſent conduire, par le deſir du gain, dans des Contrées où il prétend que les Négres ſeuls peuvent réſiſter à la chaleur & à l'intempérie du climat.

Départ du Vaiſſeau de Jannequin. LES incommodités de la ſaiſon, qui ne faiſoient qu'augmenter, ayant fait prendre aux François la réſolution de quitter un Pays ſi mal-ſain, l'Auteur ſe croit obligé d'apprendre à ſes Lecteurs que les Royaumes dont il a parlé ſont arroſés par le Niger; qu'après avoir traverſé le Royaume de Tombuto, ce fleuve ſe diviſe en trois branches: que la première paſſe en Barbarie, ſous le Tropique du Cancer; que la ſeconde arroſe les quatre Royaumes qu'il a nommes, & ſe jette dans la Mer entre la Barbarie & le Sénégal; & que la troiſième, dont le cours eſt plus long que celui des deux autres, ſe décharge près de la Côte de Guinée (z). Il ne donne pas plus d'étendue à ſa Deſcription, ſous prétexte que les Géographes ont aſſez parlé de ces rivières; de ſorte que n'ayant parlé qu'après eux, ce qu'il dit ne peut ſervir à prouver que le Sénégal ſoit une branche du Niger. Il ſembloit néanmoins, par le titre de ſon Livre, qu'on en pouvoit eſpérer d'autres éclairciſſemens.

Ses remarques Géographiques.

Maladie de l'Equipage, & leur reméde. LAMBERT mit à la voile pour les Iſles du Cap-Verd. Il y prit des rafraîchiſſemens, ſans leſquels il auroit perdu douze ou quinze Matelots, affligés de différentes maladies. Les uns étoient attaqués dans les nerfs, & reſſentoient des accès de foibleſſe qui reſſembloient beaucoup au mal caduc. D'autres étoient tourmentés du ſcorbut, & n'auroient pas conſervé une de leurs dents, s'ils n'avoient trouvé un reméde ſouverain dans la graiſſe des Tortues. Cependant on fut huit jours entiers à tourner entre les Iſles de Saint-Nicolas & de Saint-Vincent, qui ſont à ſept lieuës l'une de l'autre, avant que de pouvoir entrer dans la Baye de Saint-Vincent, où l'on trouva les

(z) Pag. 190.

Digitized by Google

les reſtes d'un Equipage François, dont le Vaiſſeau avoit péri quelque tems auparavant par l'ignorance du Pilote. Il s'étoit noyé trois Matelots. Ceux qui étoient échapés au naufrage, & qui avoient regardé comme un bonheur de pouvoir gagner une Iſle inhabitée, y avoient trouvé des Tortues. Avec le ſecours d'une pierre & d'un briquet, qu'un d'entr'eux avoit ſauvé dans ſa poche, ils avoient eu l'art de les préparer. Ils avoient vêcu de cette manière, juſqu'à ce qu'ils avoient découvert un Vaiſſeau Anglois qui faiſoit voile aux Iſles de Peru, & qui avoit envoyé ſa Chaloupe au rivage. Le Capitaine, quoique diſpoſé à les ſecourir, n'avoit pû recevoir que la moitié de leur nombre, parce que ſes proviſions n'étoient pas ſuffiſantes. Ils avoient tiré au ſort, & les plus heureux étoient paſſés ſur le bord Anglois, tandis que les autres avoient continué de vivre dans la même miſère juſqu'à l'arrivée de Lambert.

JANNEQUIN. 1637.

Naufrage d'un Vaiſſeau François.

L'ÉTAT déplorable où il les trouva réduits, le toucha d'une vive compaſſion. Tous les gens de l'Equipage étant entrés dans les mêmes ſentimens, chacun s'empreſſa de leur donner des veſtes, des bas & des hautes-chauſſes, pour couvrir du moins leur nudité. Outre les peines qu'ils avoient eſſuyées dans une ſituation ſi miſérable, on conſidéroit qu'ils avoient perdu tout le fruit de leur voyage. Cependant il falloit que la pitié de Lambert & de ſes gens fût extrême, pour leur faire oublier qu'ils commençoient eux-mêmes à manquer de vivres, & que depuis quatre jours, l'OEconome du Vaiſſeau avoit diminué la meſure ordinaire du biſcuit. Avec ce retranchement même, il ne leur en reſtoit que pour deux mois, qui étoient le plus court eſpace dans lequel ils puſſent eſpérer d'arriver en France. Auſſi ſe reſſentirent-ils de l'excès de leur charité vers la fin du Voyage.

Secours que les Matelots reçoivent du Vaiſſeau de Jannequin.

LES Tortues qu'ils trouvèrent en abondance à Saint-Vincent, ſervirent non ſeulement à rétablir les Malades, mais à prolonger leurs proviſions, par le ſoin qu'ils eurent d'en ſaler quelques barrils. Ils carénèrent auſſi leur Vaiſſeau, & la proviſion d'eau fut renouvellée.

LES vents furent ſi peu favorables à leur retour, qu'ils furent arrêtés beaucoup plus long-tems qu'ils ne s'y étoient attendu. Trois ſemaines avant qu'ils arrivaſſent à la vûe des Côtes de France, leurs proviſions ſe trouvèrent tellement diminuées, qu'ils furent réduits à trois onces de biſcuit par jour; encore étoit-il ſi moiſi, qu'ils étoient obligés de le tremper dans la graiſſe de leurs Tortues pour le pouvoir avaller. [Leur eau étoit ſi mauvaiſe, & ils en avoient ſi peu, que pendant huit jours, ils furent réduits à n'avoir qu'une petite quantité d'eau-de-vie tous les matins.] La faim, qui devint le mal commun, réduiſit les plus robuſtes à la figure d'autant deſquellettes. Jannequin proteſte qu'en ſe mettant au lit, il ſe trouvoit ſi maigre, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable à ſes propres yeux. Il ajoûte qu'en abordant à Camaret en Bretagne, les Soldats & les Matelots ſe hâtèrent de vendre leurs habits, leur linge & tout ce qu'ils ne portoient pas actuellement ſur eux, pour acheter des vivres; & qu'ils ſe remplirent ſi avidement l'eſtomac qu'en retournant à bord, ils étoient incapables de ſe remuer pour le ſervice du Vaiſſeau. Ils paſſèrent huit jours dans cette Baye, autant pour ſe remettre de leurs ſouffrances, que pour attendre quelques Vaiſſeaux du Canada & des Iſles de Peru, qui y avoient auſſi relâché par la crainte des Armateurs de Dunkerque, dont cette Côte étoit infeſtée. Les Capitaines de tous ces Bâ-

Triſte état où le ſien ſe trouve réduit.

Jannequin relâche à Camaret en Bretagne.

JANNEQUIN. 1637. timens convinrent de mettre enſemble à la voile, & choiſirent Lambert pour les commander juſqu'à Dieppe, où ils arrivèrent heureuſement dans l'eſpace de quarante-huit heures. Cependant ils faillirent de manquer ce Port, par l'inadvertance de leurs Pilotes, qui ne ſe croyoient encore qu'à la hauteur du Havre-de-Grace, lorſqu'à la pointe du jour ils reconnurent qu'ils étoient proche de Saint Valery. Ils entrèrent au Port de Dieppe avec la marée ſuivante.

Il arrive à Dieppe.

[POUR mettre le Lecteur bien au fait de ce que contient le Livre de Jannequin, nous joindrons ici le contenu des Chapitres. L'ouvrage commence par une Introduction, où l'Auteur s'étend ſur l'inclination qu'il a eu dès ſa jeuneſſe pour les Voyages, & ſur ſon arrivée en Angleterre pag. 1. Dans le I. Chap. il parle de ſon départ de Dieppe, & du ſéjour qu'il fit dans la Rade pag. 13. Le II. Chapitre contient une Relation des Iſles Canaries, avec la deſcription du Baptême de Mer, pag. 31. Le III. l'arrivée de l'Auteur au Cap-Blanc, avec quelques particularités, ſur les Mores, pag. 41. Le IV. Ce que firent les François après leur arrivée, & quelques Deſcriptions du Pays, pag. 57. Le V. une Ambaſſade de Damel & de Brack, deux Rois Négres au Capitaine Lambert, pag. 61. Le VI. un détail des droits qu'il faut payer aux Rois du Pays, pag. 66. Le VII. une énumération des Marchandiſes qui ſont de débit parmi les Négres; une Deſcription de la beauté de leur Pays, & de la civilité des Habitans, pag. 66. Le VIII. traite des Bâtimens des Négres, de leur manière de vivre, & de quelques autres particularités, pag. 72. Le IX. des Rois dont l'autorité s'étend au long du Sénégal, pag. 82. Le X. de la manière dont ils éliſent leurs Rois. Le XI. de la manière dont ils font la guerre, & de leur habileté à nager, pag. 86. Le XII. des raiſons pourquoi les Négres ont le Nez plat; de leurs habillemens, & de la manière dont leurs Rois traitent les Etrangers de diſtinction, pag. 92. Le XIII. parle de la manière dont ils adminiſtrent la Juſtice, pag. 103. Le XIV. de leur Religion, de leurs prières & de leurs abſolutions, pag. 105. Le XV. de leur Ramadan ou Jeûne, & de l'éxactitude avec laquelle ils l'obſervent, & des Cérémonies qui ſe pratiquent parmi eux aux nouvelles Lunes, pag. 109. Le XVI. de leur Circonciſion, pag. 115. Le XVII. de leur Superſtition, de leurs Grisgris, & autres Sortilèges, pag. 119. Le XVIII. de leurs Enterremens, pag. 123. Le XIX. de leurs Mariages, pag. 128. Le XX. traite de quelques Animaux, & particulièrement des Crocodiles & de la manière de les prendre, pag. 136. Le XXI. de la Chaſſe de l'Eléphant, pag. 144. Le XXII. décrit un combat ſingulier entre un Prince Négre, & un Lion, & parle de la force des Négres, pag. 147. Le XXIII. traite des Exercices & des Divertiſſemens des Seigneurs Négres, pag. 154. Le XXIV. traite des Autruches, la facilité avec laquelle on les apprivoiſe, & de la manière dont les Négres les prennent. A cette occaſion l'Auteur rapporte ce qui lui eſt arrivé avec deux œufs de ces Oiſeaux, pag. 157. Le XXV. roule ſur la pêche des Négres, pag. 173. Le XXVI. ſur la manière dont ils prennent les Chevaux-Marins, pag. 175. Le XXVII. ſur les mauvais effets de l'air de ce Pays, pag. 180. Le XXVIII. contient la Relation du Naufrage d'un Vaiſſeau qui échoua contre l'Iſle de S. Vincent, & dont l'équipage eut beaucoup à ſouffrir, pag. 196. Le XXIX. le retour de l'Auteur en France, & de l'extrémité où fut réduit tout l'Equipage du Vaiſſeau, parce que les proviſions manquèrent avant qu'on arrivât à Dieppe. pag. 208.]

JANNEQUIN

JANNEQUIN a joint trois Figures à ſa Relation. 1°. Celle du Poiſſon que les François nomment *Pantouflier*, & les Anglois *Hammerfish*, pag. 45. 2°. Une Ville des Négres, fort mal deſſinée, pag. 75. 3°. Un Négre, vêtu à la mode du Pays, pag. 94.

CHAPITRE III.

Voyages du Sieur André Brue au long des Côtes Occidentales d'Afrique.

BRUE. 1697.

C'EST au Père Labat qu'on doit la publication de ces Voyages dans ſa *Nouvelle Relation* de l'Afrique Occidentale, ou plûtôt ſon Ouvrage eſt compoſé preſqu'uniquement ſur les Mémoires qui lui avoient été fournis par le Sieur Brue. Quand on conſidère avec quelle prudence ce Directeur Général du Commerce François au Sénégal, ménagea les affaires de la Compagnie, & quelle conſidération il s'attira des Rois Négres dans tous ſes Voyages, on prend néceſſairement une haute idée de ſon eſprit & de ſon habileté. Un ſi long ſéjour en Afrique, avec une réputation ſi juſte, ne put manquer de lui fournir les meilleures occaſions pour s'inſtruire des mœurs & des uſages du Pays, & doit donner, par conſéquent, autant d'autenticité que d'agrément à ſes Relations.

Obſervations préliminaires.

Mérite de M. Brue.

IL fut nommé pour ſuccéder en 1697 au Sieur Jean Bourguignon, premier Directeur de la quatrième Compagnie Françoiſe du Sénégal. Les affaires de la Compagnie, qui étoient en fort mauvais état, changèrent avantageuſement ſous ſa direction, & ſeroient devenues encore plus floriſſantes, s'il eût reçu les ſecours néceſſaires à ſes entrepriſes. Il fit deux voyages ſur la rivière du Sénégal, l'un en 1697, l'autre en 1698, qui rétablirent le crédit de la Compagnie chez tous les Princes voiſins. En 1700, il fit par terre le voyage de la Gambra à Cachao, & de-là celui de l'Iſle de Biſſao, [ou (*a*) des Biſſages] pour les intérêts du même commerce. Mais les affaires ayant commencé à décliner par divers contretems, il fut rappellé en France dans le cours de l'année 1702 pour y communiquer ſes vûes ſur le moyen de les rétablir. La cinquième Compagnie du Sénégal le pria de reprendre la Direction générale en 1714, après avoir perdu le Sieur Muſtelier, qui étoit mort en 1711 à Tuabo. M. Brue paſſoit pour le ſeul homme de France qui pût rendre de l'éclat au commerce des François en Afrique. Mais ſes propres affaires ne lui permettant pas d'accepter cette Commiſſion, il propoſa, pour remplir ſa place, M. de Richebourg, alors Gouverneur de Gorée, que la Compagnie reçut à ſa recommandation.

Ses différens emplois au ſervice de la Compagnie Françoiſe.

CE nouveau Directeur eut le malheur de ſe noyer le 2 de Mai 1713, en traverſant la rivière du Sénégal. Alors M. Brue fut ſi vivement ſollicité par la Compagnie de reprendre ſon ancien poſte, qu'il ne pût refuſer d'y conſentir. Il partit de Nantes le 15 de Mars 1714; & le 20 d'Avril, il arriva heureuſement

(*a*) Labat écrit *Biſſaux*, *Cachaux*, en affectant toûjours les terminaiſons Françoiſes. On ſera ſouvent obligé de relever ſes fautes. R. d. T.

BRUE. 1697.

reuſement au Fort Saint-Louis. Le ſuccès de ſa conduite répondit aux eſpérances de la Compagnie. En 1715, il fit le voyage du Sénégal au Déſert, pour le commerce des gommes. La même annéc, il en fit un autre pour découvrir le Lac de Kayor. Enſuite la Compagnie des Indes ayant acheté avec l'approbation du Roi, les droits de la cinquième Compagnie du Sénégal, les Directeurs de ce nouvel Etabliſſement, qui connoiſſoient le mérite de M. Brue, l'engagèrent par des offres fort avantageuſes à conſerver la Direction générale, juſqu'au mois de Juin 1720, que ſes affaires l'obligèrent de retourner en France, après avoir réſidé, en deux fois différentes, onze années entières en Afrique.

L'Editeur de ſes Mémoires y mêle d'autres témoignages.

AUX Mémoires de M. Brue, le Père Labat a joint ce qu'il a pû trouver de conforme à ſes vûes dans les autres Auteurs. Mais n'ayant pas toûjours pris ſoin de citer ſes autorités, il nous laiſſe ſouvent embarraſſés à diſtinguer les informations qu'il avoit reçues de M. Brue, de ſes propres réflexions. Ainſi l'on ignore, aſſez ordinairement, à qui l'on a l'obligation de ce qu'il rapporte, ou dans quelle quantité ces additions ſont partie de ſon Ouvrage. A la vérité lorſqu'il parle des Végétaux, des Oiſeaux, & des autres Animaux, il cite ſouvent les Anciens & quelquefois les Modernes. Mais il en faut donc conclure que tout n'appartient pas à M. Brue; & dans les endroits mêmes où l'on pourroit croire que c'eſt d'après lui qu'il écrit, parce qu'il ne prend ſoin de citer perſonne, nous avons fait remarquer dans nos Notes, qu'il emprunte quelquefois, mot-à-mot, des paſſages entiers de pluſieurs Ecrivains modernes.

Embarras qui réſulte de ce mêlange.

En un mot, on ne peut s'aſſûrer qu'il ait donné aucune partie des Mémoires de M. Brue ſans mêlange, à la réſerve des Journaux, des Négociations, & des Deſcriptions. Cependant, quoiqu'il ait publié ſon Ouvrage pendant la vie de cet illuſtre Voyageur, il n'a pas fait difficulté de le donner pour garant de la vérité de ſes Relations.

Autre confuſion qu'on ſe propoſe ici d'éviter.

ON peut lui reprocher encore d'avoir mêlé confuſément dans ſa narration les Journaux & les matières, pour en rendre apparemment la lecture plus agréable par la variété des ſujets. Mais faiſant profeſſion dans ce Recueil de regarder l'utilité comme notre première régle, nous ne balançons pas à ſuivre ici la méthode dont nous nous ſommes fait une loi, en réduiſant notre narration à l'ordre du tems. Ainſi nous commencerons l'article de M. Brue par ſon voyage de Ruſiſco au Fort Louis, que l'Editeur place le dernier; & nous en placerons même un autre, [tiré de Barbot] dans l'intervalle, parce qu'on en peut tirer, pour la Géographie du même Pays, des éclairciſſemens qui ne doivent pas être rejettés plus loin.

§. I.

Différends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor.

Affection du Damel pour Brue.

IL n'y avoit pas long-temps que Brue étoit arrivé au Fort Louis, en 1697, avec la qualité de Directeur & de Gouverneur Général pour la Compagnie, lorſqu'à l'occaſion de cent cinquante Eſclaves, qu'il acheta dans l'eſpace de trois ſemaines à Ruſiſco, il fit connoiſſance avec *Latirſal Saukabé*, Roi de (*a*) Kayor,

(*a*) Villault écrit Kayllor.

Kayor, qui porte le titre de (*b*) *Damel*. Les préſens du Général François, joint aux marques de reſpect avec leſquelles il traita ce Prince, le mirent ſi bien dans ſon eſprit, qu'il ne ſe faiſoit point une partie de plaiſir à laquelle il ne fut invité. Le Damel fit danſer ſes femmes en ſa préſence, & ne pouvoit être un inſtant ſans le voir. Cette familiarité devint ſuſpecte au Général. Elle pouvoit couvrir quelque trahiſon; ou du moins ce pouvoit être un artifice, pour amener inſenſiblement quelque demande extravagante, qui pouvoit devenir l'occaſion d'une querelle. [Cependant il fut obligé d'uſer de diſſimulation, en affectant de vivre dans une grande familiarité avec ce Prince.] L'événement juſtifia ſes ſoupçons. Le Damel lui demanda un jour, avec beaucoup d'inſtances, une certaine quantité de marchandiſes qui ne pouvoit être accordée ſans nuire au Commerce François; & le Général embarraſſé eut beſoin de toute ſon adreſſe pour ſe défendre.

BRUE. 1697.

Naiſſance de leurs différends.

AVEC quelques civilités qu'il eût adouci ſon refus, il en reſta beaucoup de mécontentement au Roi Négre. Ce commencement de méſintelligence fut augmenté par la malignité ou l'imprudence du Gouverneur de Gorée, qui dit un jour à quelqu'un des Officiers du Damel, que le Général n'avoit pas fait voir ſes plus belles marchandiſes à ſon Maître, & qu'au lieu de lui préſenter des piéces de drap d'onze aunes, il ne lui en avoit donné que de cinq aunes & demie. C'étoit aſſez pour faire éclater le reſſentiment de ce Prince. Il reprocha vivement au Général de l'avoir trompé, & le menaça de ſa vengeance. Il ajoûta, en grinçant les dents, que les François devoient conſidérer de qui dépendoient leurs Comptoirs au Sénégal & à Gorée, qu'il pouvoit les en chaſſer, ou les y faire mourir de faim, en défendant à ſes Sujets de leur fournir des vivres; que ſi ſes Prédéceſſeurs avoient eu la foibleſſe de faire des Traités déſavantageux avec les François, & de leur céder une partie de leurs Côtes, rien ne l'obligeoit à ſe couvrir de la même honte; qu'il étoit le Maître dans ſes Etats; & qu'ayant le droit de commercer avec toutes les Nations du Monde, il ne manqueroit pas de forces pour réprimer ceux qui entreprendroient de s'y oppoſer.

Ils ont enſemble une explication fort vive.

BRUE lui repréſenta que s'il étoit réſolu de violer la foi d'un Traité qui avoit été jurée ſi ſolemnellement, il pourroit bientôt s'en repentir, parce que la Compagnie étoit aſſez puiſſante pour le forcer d'éxécuter ſes promeſſes; que le Roi de France ſe reſſentiroit de l'outrage qu'il verroit faire à ſes Sujets, & non-ſeulement ravageroit ſes Côtes, mais les aſſujettiroit par des Forts, dont toutes les Puiſſances d'Afrique ne pourroient ſecouër le joug; qu'à l'égard du Commerce, la Compagnie auroit toûjours ſoin de lui fournir les marchandiſes convenables, & ſeroit toûjours prête à les échanger pour les ſiennes. Enſuite, pour modérer ſon reſſentiment, il lui fit préſent de quelques piéces de drap d'onze aunes; [& il acheta de lui quelques eſclaves à cinq piéces de toiles de onze aunes chacune par tête, au lieu qu'auparavant on les avoit à cinq piéces de toile de cinq aunes & demie chacune.] La bonne intelligence parut rétablie par cette explication. Lorſque Brue quitta Rufiſco, le Damel le fit conduire juſqu'au rivage par ſes principaux Officiers, au bruit des tambours & des trompettes.

Leur racommodement.

QUELQUE

b) On ne nous apprend pas ce que ce titre ſignifie. R. d. T.

BRUE. 1697.

Guerre du Damel, & ſecours qu'il demande aux François.

QUELQUE tems après, l'Alkade (*c*) de Rufiſco fut envoyé au Général pour lui apprendre que Damel avoit réſolu de déclarer la guerre au *Burbaghiolof* (*d*), c'eſt-à-dire, au Roi des Jaloſs, & pour lui demander de ſa part un ſecours de douze *Laptots* (*e*), qui entendiſſent l'uſage des armes à feu. Brue, qui connoiſſoit les caprices de ce Prince, & qui ne vouloit lui donner aucun ſujet de plainte, fit aſſembler tous les Laptots qui étoient au ſervice de la Compagnie, & laiſſa au Député la liberté de choiſir. Mais comme la plûpart n'étoient pas Sujets du Damel, & n'avoient aucune obligation de le ſervir, ils refuſèrent d'accompagner l'Alkade; de ſorte que ce que le Général put faire de mieux, fut de lui donner deux de ſes Interprêtes, qu'il pourvut d'armes & de munitions. La guerre fut courte. Neuf jours après, le Damel renvoya ces deux hommes au Général, avec beaucoup de remercimens & de civilités.

IL s'étoit mis en campagne avec deux mille chevaux, & le même nombre de gens de pied, entre leſquels il en avoit deux cens qui portoient des armes à feu. Le reſte n'étoit armé que de zagayes, de ſabres & de fléches. Son équipage conſiſtoit en ſoixante-dix Chameaux, dont l'un portoit deux piéces de campagne, un autre ſa charge de mouſquets, un troiſième de la poudre & des bales, un quatrième les zagayes du Prince; & le reſte, de l'eau & des proviſions. Il avoit fait trente lieuës à la tête de cette armée; mais la Princeſſe *Linghera*, ſa Mère, lui ayant repréſenté qu'il s'expoſoit à périr avec toutes ſes Troupes, dans les Déſerts arides qu'il falloit traverſer pour gagner les Etats du Burbaghiolof, & les Grands [qui avoient fait agir cette Princeſſe] s'étant joints à elle pour lui faire changer de réſolution, il avoit pris le parti d'abandonner ſon entrepriſe.

Circonſtances de la guerre du Damel.

D'UN autre côté, le Burbaghiolof qui avoit aſſemblé ſes forces pour réſiſter à l'invaſion, n'apprit pas plûtôt cette retraite, qu'il fit marcher un Détachement ſous la conduite de *Biram Ruba*, ſon Lieutenant Général, pour ravager les Etats du Damel. Ce Général Négre prit & brûla ſix ou ſept Villages, enleva des Eſclaves, & fit un butin conſidérable ſans trouver la moindre oppoſition au ſuccès de ſes armes. Le Damel, informé de ſa diſgrace, ſe contenta de répondre que Biram Ruba, n'étant point Monarque, il dédaignoit de ſe meſurer avec un ſi vil ennemi. Cette excuſe donna fort mauvaiſe opinion de ſon courage. Ses Sujets auroient deſiré du moins qu'il eût fait marcher un de ſes Officiers à ſa place. Mais il avoit appréhendé, ſans doute, que celui qu'il auroit revêtu du Commandement de ſes forces, n'eût abuſé de ſa confiance pour s'emparer de la Couronne, [qu'il avoit uſurpée.] Cette idée, jointe à celle qu'il avoit du mécontentement de ſes Peuples, lui inſpira tant de jalouſie & de ſoupçons, qu'il n'ôſoit ſe fier à perſonne autour de lui, & qu'à l'exception des voyages qu'il faiſoit à Rufiſco pour le Commerce, il ſe tint conſtamment renfermé à *Saram*, ſur les limites de *Kayor* & de *Joal*,

Il eſt ſoupçonné de manquer de courage.

(*c*) Les Auteurs Anglois après avoir décidé, comme on l'a vû dans l'article précédent, qu'il faut mettre Alcadhis, ne laiſſent pas de ſuivre ici l'Auteur François. Mais je m'attacherai au plus grand nombre qui écrit *Alcade*. R. d. T. L'Auteur François écrit Alquier. R. d. E.

(*d*) Labat écrit *Bourbaguiolof*, d'autres *Bourguiolof*.

(*e*) Ce ſont des Négres libres. D'autres François écrivent *Lapſots*, Les Anglois appellent ces mêmes Négres *Gromettes* & *Gumets*.

Joal, avec un petit nombre d'Officiers & d'Eſclaves à qui il avoit donné ſa confiance. BRUE. 1697.

TANDIS qu'il étoit dans cette retraite, Brue ayant reçu par les Vaiſſeaux de France un aſſortiment de marchandiſes, ſe hâta, ſuivant ſa promeſſe de lui donner avis que s'il avoit un nombre ſuffiſant d'Eſclaves, les François du Comptoir étoient prêts à traiter avec lui. Les Princes Négres ont toûjours une reſſource commode pour ſe procurer des ſupplémens d'Eſclaves; c'eſt de vendre leurs propres Sujets. Les prétextes ne leur manquent pas pour juſtifier leur violence & leurs rapines. Le Damel eut recours à cette méthode, parce que devant déja beaucoup à la Compagnie, il n'eſpéroit pas que le crédit fut continué. Il ſe ſaiſit de trois cens Négres, [qui ne s'attendoient pas à cette injuſtice; & pour s'épargner les frais de leur entretien,] il fit avertir auſſi-tôt les François qu'il avoit des Eſclaves à leur livrer, & que ſi le Général vouloit ſe rendre à Rufiſco, il s'y trouveroit pour le recevoir.

Manière dont il ſe procure des Eſclaves pour le commerce.

BRUE s'y rendit & fut reçu avec de grands témoignages d'amitié. Les droits & les préſens, qui accompagnoient toûjours la premiére viſite, mirent le Prince en bonne humeur. Il avoit demandé un lit aſſez propre, avec une armure de la meilleure trempe, que le Général lui faiſoit apporter. Mais quoiqu'il trouvât le lit de ſon goût, il refuſa de l'acheter quand on en eut mis le prix à vingt Eſclaves. Il s'étoit flatté qu'on lui en feroit un préſent. La Compagnie n'étoit pas aſſez contente de ſes bons offices pour lui accorder cette gratification. Il ſe revêtit de l'armure, pour en faire l'eſſai; il la trouva trop peſante. D'ailleurs ſes (*f*) Marbuts lui avoient perſuadé que leurs Amulets, qu'ils appellent *Gris-gris* (*g*), le garantiroient de toutes ſortes de bleſſures, à l'exception des bales, que les Négres appellent *poufs*, & contre leſquelles leurs Prêtres confeſſoient que les enchantemens n'ont pas de vertu. Cependant le Damel regrettoit beaucoup de ne pouvoir obtenir plus de marchandiſes qu'il n'avoit d'Eſclaves à livrer. Brue lui propoſa d'accorder aux François la permiſſion d'en prendre eux-mêmes autant qu'il en falloit pour ſe payer. Mais il n'eut pas la hardieſſe d'y conſentir, dans la crainte d'exciter de nouveaux troubles. Ainſi, malgré ſon chagrin, il fut obligé de ſe paſſer pour cette fois, de ce qu'on ne voulut pas lui donner à d'autres conditions. Mais il en marqua beaucoup de reſſentiment. Il dit au Général François qu'il ſe reprochoit de s'être relâché trop facilement ſur pluſieurs droits dont la perte diminuoit ſon revenu, particuliérement ſur celui d'une barre de fer pour chaque Eſclave tranſporté, & ſur quelques impôts qui regardoient les proviſions. A la vérité ce Prince avide s'étoit efforcé d'augmenter les droits; mais la Compagnie avoit toûjours réclamé contre ſes prétentions, & demandé qu'ils demeuraſſent ſur l'ancien pied. Cependant il accompagna ſes plaintes de tant de menaces, que le Général, ſoûtenu alors par trois Vaiſſeaux de guerre, ne balança point à lui répondre que la Compagnie le forceroit d'éxécuter ſes Traités, & que ſi lui ou ſes Alliés entreprenoient quelque innovation,

Marchandiſes que les François lui préſentent.

Autre querelle entre le Damel & Brue.

(*f*) Ecrivant d'après les Anglois, je conſerve *Marbuts* qu'ils donnent pour le vrai nom au lieu de *Marabouts*. R. d. T.

(*g*) Les Anglois les appellent *Gregories*, mais ils conviennent que c'eſt une corruption.

BRUE. 1697. Feinte réconciliation.

novation, ils devoient s'attendre à voir ravager leur Pays avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par du Caſſe. Comme le Damel n'ignoroit pas que les effets pouvoient répondre aux menaces, il prit le parti de dévorer ſon chagrin, en attendant l'occaſion de le faire éclater. [De ſorte que le Général & lui ſe ſéparèrent aſſez bons amis.]

§. II.

Voyage, par terre, de Rufiſco au Fort Saint Louis (a).

Brue obtient des ſecours du Damel pour voyager par terre.

QUELQUE tems après cette conteſtation, Brue qui étoit à Gorée, ſe trouvant appellé au Sénégal par des raiſons preſſantes, & ſe défiant de la Mer dans une ſaiſon peu favorable; prit la réſolution de faire le voyage par terre. Il crut devoir donner avis de ſon deſſein au Damel, qui étoit alors à Rufiſco. Ce Prince lui promit toutes ſortes de ſecours & de commodités pour ſon entrepriſe, à condition qu'il voulût s'arrêter quelques jours avec lui. Le Général y conſentit; & dès le même jour, il ſe rendit à Rufiſco, qui eſt ſitué ſur la Côte, à trois lieuës de l'Iſle de Gorée.

Deſcription de Rufiſco.

SES Mémoires ne contenant aucune deſcription de cette Ville, il eſt naturel ici d'y ſuppléer par les Relations de quelques autres Ecrivains. Barbot obſerve que ſon véritable nom, tel qu'elle l'a reçu des Portugais, eſt *Rio-freſco*, c'eſt-à-dire, *Rivière fraîche*, d'une petite rivière qui traverſant des bois fort épais, conſerve en tout tems beaucoup de fraîcheur. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Viſhers Dorp*, du grand nombre de Pêcheurs qui l'habitent. Mais les François s'étant tenus au nom Portugais, ſe ſont contentés de le corrompre, en faiſant de *Rio-freſco*, Rufiſco ou Rufiſque (*b*).

A l'Oueſt-Sud-Oueſt de la Ville, il y a un (*c*) Cap; & vis-à-vis du Cap, à quelque diſtance, un grand rocher, environné de Baſſes fort dangereuſes, qui a reçu des Hollandois le nom de *Kampaen*, à l'honneur de *Claes Kampaen*, célebre Avanturier de leur Nation, qui s'en approcha le premier. Cependant le Canal entre ce rocher & le Continent, ne manque pas de profondeur, & les Vaiſſeaux ordinaires peuvent y paſſer ſans péril. Barbot aſſûre que toutes ſortes de Vaiſſeaux peuvent mouiller dans la Rade de Rufiſco (*d*) ſur un excellent fond de ſable, entre ſix & ſept braſſes, [à deux milles du rivage.]

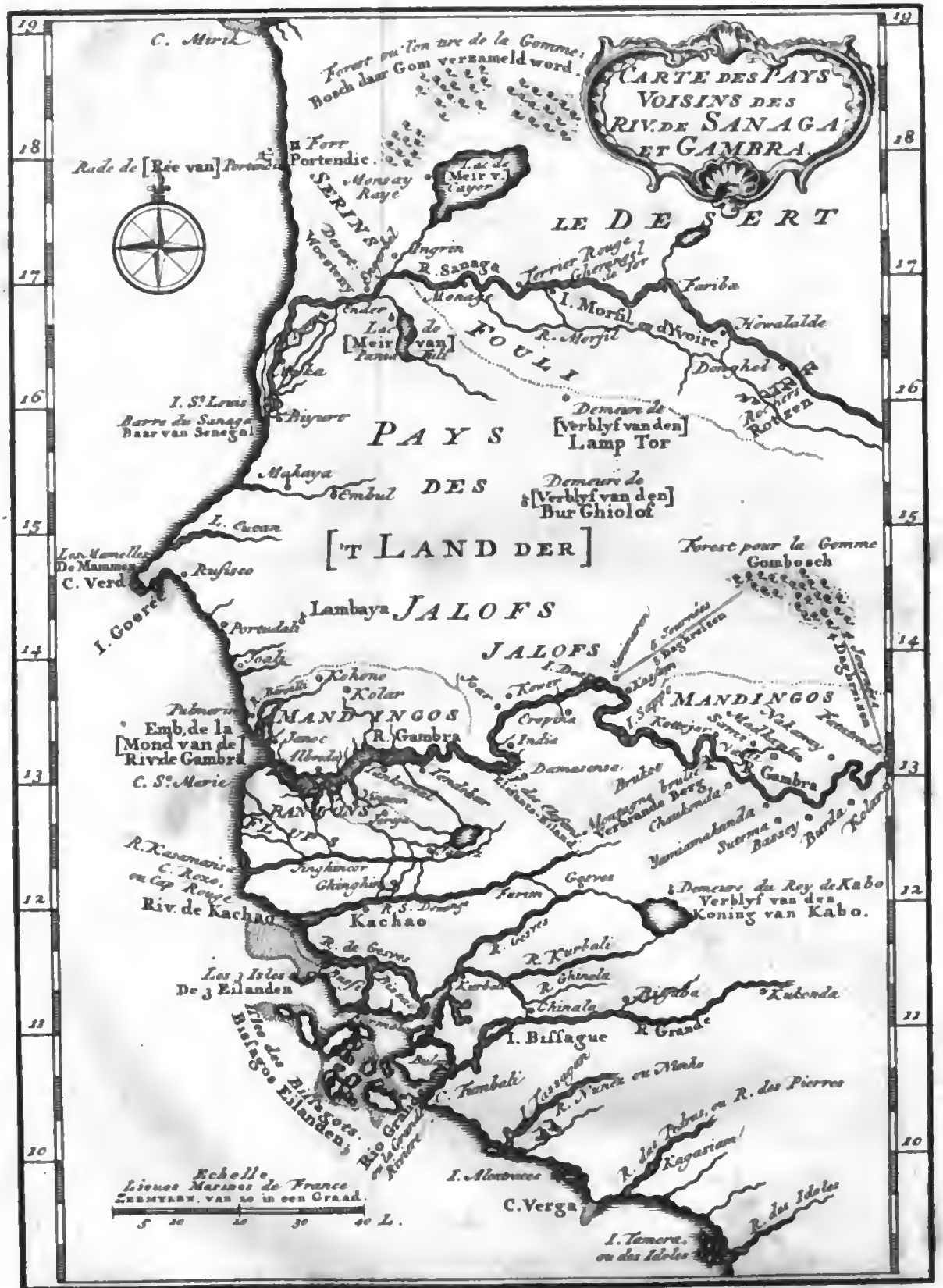
Bois de Comore. Cette Ville.

LA Ville de Rufiſco eſt entièrement couverte par un grand bois de Palmiers & d'autres arbres, au-delà duquel (*e*) on trouve des plaines à perte de vûe. Le bois, la plaine, & les petites Dunes ſabloneuſes qui ſont entre la Mer & la Ville, forment une perſpective fort agréable pour les Bâtimens qui s'approchent du rivage, ſur-tout dans la baſſe marée (*f*).

LE

(*a*) Labat, Tom. IV. pag. 151.
(*b*) Jobſon l'appelle Traviſco.
(*c*) C'eſt ici apparemment le Cap Bernard, près duquel eſt un Village, à deux lieuës de Rufiſco, Voyage d'Iſſiny par Loyer en 1701. pag. 54.
(*d*) Deſcription de la Guinée, pag. 22.
(*e*) Villault dit que la Ville eſt couverte à l'Eſt par un grand Bois, au-delà duquel s'étant avancé l'eſpace de quatre ou cinq cens pas, il découvrit des Plaines immenſes. Voyage de Guinée, pag. 25.
(*f*) Barbot en donne la figure.

Digitized by Google



KAART van de OMMELANDEN der *RIVIEREN* SANAGA en GAMBRA, of GAMBEA.

Digitized by Google

E. Zand-Oever.
F. Fransſe-Baai.

Digitized by Google

BRUE. 1697.

LE Damel a pluſieurs Officiers (*g*) qui font leur réſidence à Ruſiſco, ſous un Chef de la même Nation, que les Portugais nomment *Alcayde*. Ce Gouverneur eſt en même tems Juge de la Ville, avec un Lieutenant qui ſe nomme *Jerafo*. Ces deux Commandans ont l'adminiſtration de toutes les affaires, & la commiſſion de recevoir tous les Droits du Prince pour l'ancrage & les marchandiſes. Cependant on appelle de leur Tribunal à celui du *Kondi*, c'eſt-à-dire, du Viceroi & Capitaine Général de toutes les Troupes de Kayor (*h*).

Les Officiers du Damel y réſident.

(*i*) LA chaleur eſt inſuportable à Ruſiſco pendant le jour, ſur-tout à midi, dans le cours même du mois de Décembre (*k*). Du côté de la Mer, le calme eſt ordinairement ſi profond qu'on n'y reſſent pas le moindre ſouffle; & le bois arrête auſſi le mouvement de l'air du côté des terres. Auſſi les Hommes & les Animaux n'y peuvent-ils reſpirer; ſur-tout au long de la Côte dans la baſſe marée, car la réverbération du ſable y écorche le viſage & brûle juſqu'à la ſemelle des ſouliers. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'eſt la puanteur d'une prodigieuſe quantité de petits Poiſſons pourris que les Négres y jettent & qui répandent une mortelle infection. On les y met exprès, pour les laiſſer tourner en pourriture, parce que les Négres ne les mangent que dans cet état. Ils prétendent que le ſable leur donne une ſorte d'odeur nitreuſe, qu'ils eſtiment beaucoup (*l*).

Chaleur exceſſive du Pays.

Comment les Négres aiment le poiſſon.

LA Baye, que les François ont nommée *Baye de France*, abonde en pluſieurs ſortes de grands & de petits Poiſſons. Quantité de Pêcheurs en fourniſſent la Ville, & rendent le même ſervice aux Villages voiſins dans leurs Canots. La Ville de Ruſiſco eſt préciſément (*m*) au fond de la Baye. Il s'y fait un commerce conſidérable de cuirs, mais petits, parce qu'on n'y tue guères que de jeunes bêtes (*n*). Le Pays voiſin eſt rempli de beſtiaux & de volailles de différentes ſortes, ſur-tout de Pintades. Le vin de Palmier n'y eſt pas en moindre abondance, & les Négres le changent volontiers pour de l'eau-de-vie, qu'ils appellent *Sangara*, & qu'ils aiment exceſſivement. On a communément un Veau gras & de bonne taille pour deux piéces de huit, en marchandiſes ou en argent; une Vache pour la moitié de ce prix, & quelquefois moins. Les troupeaux y ſont ſi nombreux, que l'Auteur en ayant vû quelquefois venir d'eux-mêmes ſur le bord de la Mer, dans la baſſe marée, & demeurer dans l'eau juſqu'au ventre pour ſe rafraîchir pendant des heures entières, s'eſt efforcé inutilement de les compter.

Baye de France.

Abondance ce des troupeaux.

CHAQUE Vaiſſeau François donne aux Officiers du Damel une certaine quantité de marchandiſes dont on eſt convenu, pour le droit de prendre du bois

(*g*) Ruſiſco eſt le Port de Commerce du Royaume de Kayor, comme Portodali eſt celui de Baol. Labat, Tom. IV. pag. 199.

(*h*) Le Roi de Kayor, en 1666, ſe nommoit le *Damel Biram*. Villault, *ubi ſup.* pag. 24.

(*i*) Barbot, *ubi ſup.*

(*k*) Villault en parle plus favorablement au mois de Novembre. Il dit que l'air y eſt auſſi bon & auſſi chaud qu'en aucun endroit de la Côte, quoique Ruſiſco ſoit à quatorze degrés de la Ligne. *Ubi ſup.* pag. 25.

(*l*) Barbot, *ubi ſup.*

(*m*) Villault, qui mouilla dans cette Baye, dit que le fond en eſt ferme & graveleux, & qu'il n'a pas moins de ſix braſſes après la marée. Il ajoûte que la Ville a un petit Port à l'Oueſt, où une Frégate peut être en ſûreté. *Ubi ſup.* pag. 20. & 25.

(*n*) Du tems de Reynold, il ſe faiſoit auſſi là un bon commerce de dents d'Eléphans.

BRUE. 1697.

bois & de l'eau. Les Négres qu'ils employent ordinairement à leur fournir ces proviſions, & qui les apportent ſur leur dos juſqu'aux Chaloupes, ſe croyent bien payés de leur travail par quelques bouteilles de *Sangara*, c'eſt-à-dire d'eau-de-vie (*o*).

Nombre des Maiſons & des Habitans.

EN 1666, Rufiſco, ſuivant le témoignage de Villault, avoit environ deux cens maiſons, habitées par trois cens hommes, ſans y comprendre les femmes & les enfans. Il compare les édifices à ceux des Villages de Normandie. Mais *Loyer*, qui y étoit en 1710, aſſûre que cette Ville (*p*) valoit beaucoup mieux que celle du Cap-Bernard, & qu'elle contient entre deux & trois cens maiſons, bâties de roſeaux & de feuilles de Palmiers. Il ajoûte qu'étant la Capitale du Royaume de Kayor, les édifices y ſont plus grands & plus commodes que dans tout autre lieu du même Pays. Les François y font leur réſidence lorſqu'ils viennent du Sénégal ou du Fort Saint-Louis (*q*).

Figure & caractère des Habitans.

VILLAULT trouva fort ſurprenant que ſans ſçavoir lire ni écrire, tous les Habitans parlaſſent fort bien la Langue Portugaiſe. L'*Alcayde* ſçavoit également le François, l'Anglois & le Hollandois. Les Négres du Canton ſont d'aſſez belle taille, & la plûpart n'ont pas le nez écraſé. Ce ſont les meilleurs Eſclaves de l'Afrique. Ils ſont nuds comme dans toutes les autres parties de la Côte; & lorſqu'ils montent dans leurs Canôts ils ne font pas difficulté de ſe défaire d'une petite piéce d'étoffe qui leur couvre le devant du corps. Les femmes & les jeunes filles, dès l'âge de treize ou quatorze ans, ſont ſi laſcives, qu'elles invitent les Etrangers juſqu'au milieu des rues. Un Homme peut prendre autant de femmes qu'il ſe croit capable d'en nourrir. La jalouſie tourmente ſi peu les Négres de Rufiſco, qu'ils proſtituent leurs femmes pour une bagatelle, & qu'ils les offrent quelquefois gratis. Elles ont les cheveux liés ſur la tête, & couverts de quelques petites planches de bois qu'elles y attachent, comme un grand préſervatif contre l'ardeur du Soleil (*r*).

QUOIQUE le Pays ſoit bien fourni de Bœufs, de Vaches, de Moutons, de Chèvres, de Poules, de Pigeons, de Pintades, & d'un grand nombre d'Oiſeaux, la principale nourriture des Habitans eſt le poiſſon. Les autres productions, pour le Commerce, ſont les peaux, les gommes, l'yvoire, les plumes d'Autruche, l'indigo, & les étoffes de coton rayées de blanc & de bleu; de ſorte qu'il n'y auroit rien que d'avantageux à dire du Pays, s'il n'étoit pas ſi chaud; & même des Habitans, ſi les hommes n'étoient extrémement menteurs, & les femmes trop libertines.

Réception du Général François à Rufiſco.

BRUE fut reçu par l'Alkayde du Roi, & par une femme mulâtre, nommée *Signora Katti*, qui avoit part auſſi à l'adminiſtration. Il fut logé dans les maiſons du Roi, avec toute ſa ſuite, qui étoit compoſée de quatorze ou quinze Négres & d'autant de Laptots. L'Alkayde & la Signora Katti lui envoyèrent quelques nattes pour meubles; mais il fut fort ſurpris, en s'éveillant pendant la nuit, de les voir couchés tous deux dans ſa chambre, & de trouver la Signora à ſon côté. Il étoit tard, le lendemain, avant que les Chevaux & les Chameaux qui étoient commandés pour lui & pour ſon bagage fuſſent prêts à ſe mettre en marche; de ſorte qu'il ne put arriver le même jour qu'à la maiſon du *Kondi*, Général des Troupes du Royaume. Ce Seigneur Négre vint au devant

(*o*) Barbot. *ubi ſup.* pag. 22. *& ſuiv.*
(*p*) Loyer, *ubi ſup.* pag. 25.
(*q*) *Ibid.*
(*r*) Villault, *ubi ſup.* pag. 24. & 29.

Habits des Negres du CAP VERD.

KLEEDY der NEGERS, aan KABO VERDE.

J. V. Schley fecit 1747

vant de lui à quelque diſtance, avec vingt-cinq ou trente Chevaux, & le conduiſit à ſa maiſon, qu'il lui abandonna, pour lui faire paſſer la nuit avec plus de commodité. Il avoit fait préparer un grand ſouper, qui conſiſtoit en un Bœuf entier, du *Kuskus*, des Poules, des Canards, & quantité de lait frais. BRUE 1697.

Il eſt traité dans ſa marche par le Kondi.

LE jour ſuivant, Brue fit dix lieuës, dans un Pays ſabloneux, qui ne paroiſſoit pas néanmoins ſans culture. Au milieu du chemin il trouva un grand Lac d'eau ſomache, formé par un petit ruiſſeau dont l'eau ne laiſſoit pas (*s*) d'être fort douce, & ſur le bord duquel il s'arrêta pour faire rafraîchir ſon cortége. Ce Lac, ſuivant le témoignage des Habitans, ſe décharge dans la Mer entre le Cap-Verd & le Cap-Manuel. Il eſt rempli de Poiſſon, qui eſt pêché par une ſorte de Faucon avec autant d'adreſſe que par les Négres. Brue tua un de ces animaux, dans le tems qu'il prenoit ſon vol, avec un Poiſſon entre ſes ſerres, de la forme d'une Sardine, & du poids de trois ou quatre livres. Le Lac s'appelle *Sérères*, du nom de quelques Tribus de Négres qui habitent les lieux voiſins.

Lac des Sérères.

Nation des Sérères.

CES Sérères, qui ſe trouvent principalement répandus autour du Cap-Verd, ſont une Nation libre & indépendante, qui n'a jamais reconnu de Souverain. Ils forment, dans les lieux de leur retraite, pluſieurs petites Républiques, où ils n'ont pas d'autres loix que celles de la nature. Ils nourriſſent un grand nombre de Beſtiaux. L'Auteur prétend que la plûpart n'ayant aucune idée d'un Etre ſuprême (*t*), croyent que l'ame périt avec le corps. Ils ſont entiérement nuds. Ils n'ont aucune correſpondance de Commerce avec les autres Négres. S'ils reçoivent une injure, ils ne l'oublient jamais. Leur haine ſe tranſmet à leur poſtérité, & tôt ou tard elle produit une rigoureuſe vengeance. Leurs voiſins les traitent de Sauvages & de Barbares. C'eſt outrager un Négre que de lui donner le nom de *Sérère*. Cette Nation d'ailleurs eſt ſimple, honnête, douce, généreuſe, & très-charitable pour les Etrangers. Elle ignore l'uſage des liqueurs fortes. Un ſi bon caractère, ſans aucunes lumières de Religion, les rendroit peut-être plus capables de celles du Chriſtianiſme que les Négres Mahométans, auxquels il eſt impoſſible de les faire goûter, lors même qu'ils ſont tranſportés en Amérique (*v*). Ils enterrent leurs Morts hors de leurs Villages, dans des hutes rondes, auſſi-bien couvertes que leurs propres habitations. Après y avoir placé le corps dans une eſpèce de lit, ils bouchent l'entrée de la hute avec de la terre détrempée, dont ils continuent de faire un enduit autour des roſeaux qui ſervent de murs, juſqu'à l'épaiſſeur d'un pied. L'édifice ſe termine en pointe, de ſorte que ces lieux de ſépulture, paroiſſent comme un ſecond Village, & que les tombes des Morts ſont en beaucoup plus grand nombre que les Maiſons des vivans. Comme les Sérères n'ont point aſſez d'induſtrie pour faire des inſcriptions ou d'autres marques ſur ces Monumens, ils ſe contentent de mettre au ſommet, un

Nation des Sérères.

Elle eſt diviſée en République.

Caractère des Sérères.

Singularité de leurs Tombeaux.

(*s*) Il faut ſuppoſer que le terrain du Lac même avoit quelques parties nitreuſes qui changeoient la nature de cette eau.

☞(*t*) C'eſt-là vrai-ſemblablement une erreur, qui doit ſon origine aux préjugés, ou au défaut d'attention dans les Voyageurs. Si le fait étoit vrai, il détruiroit un ſentiment généralement reçu, c'eſt qu'un Peuple d'Athées ne ſeroit pas ſuſceptible de probité & de vertus.

☞(*v*) Labat témoigne ſouvent de la mauvaiſe humeur contre l'obſtination des Négres Mahométans, qui ne veulent pas embraſſer la Religion Catholique: Il affecte de n'en pas comprendre la raiſon, il eſt cependant aiſé de la trouver; c'eſt la forte averſion qu'ils ont pour l'Idolatrie & la Superſtition.

BRUE. 1697.

un arc & quelques fléches ſur ceux des hommes, & un mortier, avec le pilon, ſur ceux des femmes: le premier marque l'occupation des hommes, qui eſt preſqu'uniquement la Chaſſe; & l'autre celle des femmes, dont l'emploi continuel eſt de piler du ris ou du maïz.

Leur induſtrie à cultiver la terre.

IL n'y a pas de Négres qui cultivent leurs terres avec autant d'art que les Sérères. [Ils marquent en cela qu'ils ne ſont point pareſſeux, ce qui eſt le vice dominant de toute la Nation noire.] Si leurs voiſins les traitent de Sauvages, ils ſont bien mieux fondés à regarder les autres Négres comme des Inſenſés, qui aiment mieux vivre dans la miſére & ſouffrir la faim, que de s'accoutumer au travail pour aſſûrer leur ſubſiſtance. Leur langage eſt différent de celui des Jalofs, & paroît même leur être tout-à-fait propre. Ils ont pour boiſſon le vin de *Latanier*. Leur Canton produit un animal fort remarquable, dont on verra la Deſcription vers la fin de ce Livre, avec celle du Latanier. Ils l'appellent *Bomba*; & les Portugais l'ont nommé *Capivard*, apparemment parce qu'ils l'avoient vû pour la première fois aux environs du Cap-Verd.

Accueil qu'ils font à Brue.

LES Sérères reçurent le Général François avec beaucoup d'humanité, & lui préſentèrent du *Kuskus*, du Poiſſon, des Bananes, avec d'autres alimens du Pays. Il partit ſi tard de leur Village, que l'excès de la chaleur le força de s'arrêter après avoir fait trois lieuës. N'en ayant pu faire que ſept dans le cours de la journée, il arriva le ſoir dans un Village des Jalofs, qui étoit la réſidence d'un des plus grands Marbuts du Pays. Ce ſaint Négre avoit compté de recevoir la viſite & des préſens du Général François; mais il vit ſes eſpérances trompées. L'Alkayde de Rufiſco & la Signora (v) Katti, qui étoient du voyage, ne manquérent pas de le viſiter, accompagnés de quelques François, que la ſeule curioſité y conduiſit. Ils ſe mirent à genoux devant lui, & lui baiſérent les pieds; après quoi, il prit la main de la Signora, l'ouvrit & cracha dedans. Enſuite la lui faiſant tourner deux ou trois fois autour de la tête, il lui frotta de ſa ſalive, le front, les yeux, le nez, la bouche & les oreilles, en prononçant pendant cette opération quelques prières en Arabe. Il reçut leurs préſens, & leur promit un heureux voyage. La Signora fut raillée de ſa ſuperſtition, à ſon retour, & de s'être laiſſée oindre de la ſalive du vieux Marbut. L'Alkayde du Village, avec plus de politeſſe pour les Etrangers, vint audevant du Général, & lui offrit un Bœuf, du Kuskus, quelques piéces de volaille, du lait, du vin de Palmier, & un morceau de chair d'Eléphant (x), en s'excuſant de n'en avoir pas apporté davantage, ſur ce que n'étant tué que depuis deux jours, il n'étoit pas encore en état d'être mangé; car les Négres ne trouvent la chair bonne que lorſque les vers commencent à s'y mettre. Brue répondit à cette civilité par divers préſens, ſur-tout d'eau-de-vie. Quelques François ayant dit à l'Alkayde qu'ils n'aimoient pas la chair ſi vieille, il envoya auſſi-tôt ſix de ſes gens, chargés d'un quartier d'Eléphant, qui fut cuit à l'eau, & ſervi avec différentes ſauces. Il eſt certain que la chair de cet animal fait un aſſez bon aliment, lorſqu'elle eſt bien préparée. Mais elle n'eſt pas ſi bonne rôtie. La trompe paſſe pour l'endroit le plus délicat. Ce feſtin fut ſuivi d'une danſe, que les Négres nomment *Folgar*, & qui dura une partie de la nuit pour l'amuſement du Général. Lorſqu'il croyoit pouvoir prendre un peu de repos,

Cérémonies d'un Marbut.

La chair des Eléphans aſſez bonne à manger.

(v) Barbot l'appelle *Catalina*.

(x) *Angl.* & une trompe d'Eléphant. R d. E.

Digitized by Google

repos, ſon ſommeil fut encore troublé par les Enfans du Village, qui s'aſſemblèrent autour de la cabane du Marbut, pour répéter des verſets de l'Alcoran qu'ils avoient appris par cœur. Cet éxercice ſe fait à ſi haute voix, que le bruit eſt capable de rendre le maître ſourd. BRUE. 1697.

ON partit du Village aſſez tard, le jour ſuivant. Comme la marche étoit fort lente, Brue ſe donnoit le plaiſir de la Chaſſe en chemin. Au milieu des Bois, il découvrit les traces de quelques Eléphans, & bientôt il en apperçut 18 ou 20, les uns couchés comme un troupeau de Vaches, d'autres occupés à baiſſer des branches d'arbres, dont ils mangeoient les feuilles & les petits rameaux. La Caravane n'en étoit pas à la portée du piſtolet. Cependant comme il ne paroiſſoit pas qu'ils y fiſſent d'attention, les Gens du Général leur tirèrent quelques coups de fuſil, auxquels ils ne parurent pas plus ſenſibles qu'à la piquure des mouches, apparemment parce que les bales ne les touchèrent qu'aux côtes ou par derrière. Le même ſoir, on arriva ſur les terres de la Signora Katti, où quelques Eſclaves faiſoient le commerce pour elle. Le Général y fut bien traité avec toute ſa ſuite. On lui apprit qu'un quart de lieuë plus loin, il trouveroit le Village de *Makaya*, une des réſidences du Damel, qui s'y étoit rendu pour y recevoir les François.

Brue rencontre un troupeau d'Eléphans.

Makaya, maiſon du Damel.

ILS y arrivèrent, le jour ſuivant, à huit heures du matin. Devant la porte du Palais, ils trouvèrent une garde de quarante ou cinquante Négres, avec un grand nombre du *Guiriots*, ou de Muſiciens, qui ſe mirent à chanter les louanges du Général, auſſi-tôt qu'ils le virent à portée de les entendre. Le *Tagaraf* & le grand *Bukenet* (y) ſe préſentèrent pour le recevoir, & l'introduire à l'audience du Roi. Il ne fut pas aiſé à Brue, qui étoit d'une taille puiſſante, de paſſer par la première porte de ce Verſailles du Royaume de Kayor. Le guichet étoit ſi bas, qu'il fut obligé de ſe courber beaucoup. L'enclos contenoit quantité de Bâtimens, entre leſquels il y avoit un *Kalde* ou une ſale d'audience, ouverte de tous côtés. Le Damel y étoit aſſis ſur une petite couche dont la Compagnie lui avoit fait préſent. Il ſe leva lorſque Brue fut entré; & lui préſentant la main, il l'embraſſa, avec beaucoup de remercimens de s'être détourné ſi loin de la route pour le voir. Le Général lui fit ſon Compliment & lui offrit les préſens de la Compagnie avec deux barrils d'eau-de-vie. L'ordre fut donné pour le traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufiſco les Chevaux & les Chameaux qu'il y avoit loués. Il fut conduit enſuite à l'audience des femmes du Roi. Ce Prince en avoit quatre de légitimes, ſuivant la loi de Mahomet; mais ſes concubines étoient au nombre de douze, malgré les remontrances des Marbuts. Un jour qu'ils lui reprochoient cette intempérance, il leur répondit que la loi étoit faite pour eux & pour le Peuple; mais que les Rois étoient au-deſſus.

Brue y eſt bien reçu.

Intempérance du Damel.

LES femmes du Damel ayant pris ſoin de fournir des proviſions au Général, il ſe crut obligé de leur faire quelques préſens. C'étoit le Roi qui ſe chargeoit lui-même de ces détails, lorſqu'il avoit la raiſon libre: mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un moment ſans en boire, il étoit yvre auſſi long-tems qu'il avoit de cette liqueur. Quatre jours ſe paſſèrent avant que le Général pût le trouver en état de l'entendre, & ſes deux barrils étoient déja preſqu'épuiſés. On parla de Commerce dans cette audience; & les François achetèrent

Son yvrognerie.

(y) Labat écrit Jagaraf & Bouquenet. [On ne nous apprend pas la ſignification de tous ces titres. Les Anglois diſent:] „ Peut-être Bu„ kenet ſignifie-t'il grand Tréſorier.

BRUE. 1697. achetérent quelques Eſclaves & quelques dents d'Eléphans. Mais comme il étoit entré quelques Flacons d'eau-de-vie dans le marché, le Damel en remit la concluſion au jour ſuivant. Il fit venir ſes femmes pour danſer devant Brue; & lorſqu'elles eurent fini, il le força lui-même de danſer avec lui. Enfin il continua de le traiter avec les plus grandes marques de diſtinction; mais il remit de jour en jour l'affaire du Commerce. Les Chameaux & les Chevaux furent auſſi différés.

Il force le Général de danſer.

L'IMPATIENCE ſaiſit Brue. Un jour au ſoir, après avoir ſouhaité une heureuſe nuit au Roi, [qui crut qu'il ne pourroit pas partir ſans chevaux,] il prit la réſolution de partir à pied, & de faire porter ſon bagage par ſes Eſclaves. En effet il ſe mit en marche à la pointe du jour. Mais à peine étoit-il ſorti de Makaya, qu'il vit venir après lui le Yagaraf, qui le preſſa de retourner. Cependant il réſiſta ſi conſtamment, que cet Officier ſe réduiſit à lui demander le tems de donner avis au Roi de ſon départ. Ce Prince réveillé, par une démarche ſi bruſque, l'envoya prier auſſi-tôt d'attendre quelques momens, avec promeſſe de lui envoyer des Chevaux & des Chameaux. Brue commençoit à trouver la route ſi mauvaiſe, qu'il prit le parti d'attendre. Bientôt il vit arriver les Gens du Roi au grand galop, avec toutes les commodités que ce Prince lui avoit fait eſpérer pour ſon voyage. Les bagages furent chargés & l'on partit ſous la conduite du Yagaraf, qui accompagna la Caravane une partie du chemin.

Brue part ſans l'en avertir.

ON arriva le ſoir dans un Village, où les gens du Roi prirent un Bœuf au milieu du 1er. troupeau qui ſe préſenta. Ils enlevèrent de même une Vache & un Veau. La chair en étoit excellente. Mais les maîtres de ces Animaux firent leurs plaintes au Général, qui leur donna, pour les conſoler, un ou deux flacons d'eau-de-vie. Le jour ſuivant, après s'être mis en marche de grand matin, on s'arrêta vers midi pour faire repoſer l'Equipage. Le hazard fit trouver un grand troupeau de Vaches, dont le lait fut d'autant plus agréable qu'on n'avoit apporté de Makaya que de l'eau fort mauvaiſe. On arriva de bonne heure dans le Village d'un Parent du Roi, qui étant averti de l'approche du Général, vint au devant de lui avec un cortége de vingt Cavaliers fort bien montés. Il montoit lui-même un Barbe de haute taille, qui lui avoit couté vingt Eſclaves. L'accueil qu'il fit aux François répondit à cette galanterie. La journée ſuivante fut fort longue, mais au travers d'un beau Pays, dont la plus grande partie étoit cultivée. On y voit des plaines entières couvertes de tabac. Le ſeul uſage que les Négres faſſent du tabac eſt pour fumer; car ils ne ſçavent ni le mâcher, ni le prendre en poudre.

Continuation de ſa route.

ON arriva le ſoir à Biurt (z), où le Chef de la Ville vint recevoir le Général, & le logea dans ſa maiſon. Quoique la fatigue du voyage lui rendît le repos fort néceſſaire, il ne put ſe refuſer aux empreſſemens de ſon Hôte, qui fit tuer un Bœuf pour le traiter. Le lendemain, on ſe rendit à l'Iſle de *Jean Barre*, d'où le Général renvoya les Gens & les Chevaux du Roi. Il trouva dans ce lieu une Barque & quelques Canots, qui le tranſportèrent au Fort-Louis, après un voyage de douze jours, en y comprenant le ſéjour qu'il avoit fait à Makaya.

Dz

(z) Labat varie entre Bievert & Bieurt. Barbot met conſtamment Biurt.

BRUE. 1697.

DE la Barre du Sénégal à Gorée on ne compte que trente lieuës, mais par Rufiſco & Biurt il n'y en a pas moins de quarante. D'ailleurs Brue fit des journées très-courtes, & le détour qu'il fit par Makaya rendit ſa route encore plus longue. Cependant, il apprit par l'événement que c'étoit l'avoir beaucoup abrégée; car les Vaiſſeaux qui étoient partis de Gorée dans le même tems que lui, arrivèrent au Sénégal quinze jours après. Il n'avoit pas perdu ſes peines dans une marche ſi fatiguante. Outre un aſſez bon Traité pour le Commerce des Eſclaves, qu'il n'auroit jamais obtenu du Damel ſans le voir perſonnellement, il avoit fait pluſieurs Obſervations qui méritent de trouver place ici.

Meſure du voyage du Brue.

(a) QUOIQUE les Négres du Pays, Payens & Mahométans, ayent l'uſage de la Poligamie, il ne leur eſt pas permis d'épouſer deux ſœurs. Latirfal Saukabé ſe croyant diſpenſé de cette loi avoit deux ſœurs entre ſes femmes. Les Marbuts & les Mahométans zelés en murmuroient, mais ſecrétement, parce que ce Prince n'étoit pas traitable ſur ce qui pouvoit bleſſer ſes plaiſirs. Il ne doutoit pas de l'éxiſtence d'un Paradis; mais il déclara naturellement à Brue qu'il n'eſpéroit pas d'y être reçu, parce qu'il avoit été fort méchant, & qu'il ne ſe ſentoit, diſoit-il, aucune diſpoſition à devenir meilleur. Effectivement, il s'étoit rendu coupable de mille actions cruelles. Il avoit dépouillé, banni, ou tué ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire. Comme il poſſédoit deux Royaumes, il ſe croyoit plus grand que tous les Monarques de l'Europe; & faiſant quantité de queſtions à Brue ſur le Roi de France, il demandoit comment il étoit vétu, combien il avoit de femmes, quelles étoient ſes forces de terre & de Mer, le nombre de ſes Gardes, de ſes Palais, de ſes revenus, & ſi les Seigneurs de ſa Cour étoient auſſi bien vétus que les Seigneurs Négres. Brue avoit beaucoup de peine à lui perſuader que le Roi ſon maître avoit douze mille Soldats pour la garde ordinaire de ſa maiſon, qu'il pouvoit mettre en campagne une Armée de trois cens mille Hommes d'Infanterie & de cent mille Chevaux, entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens Vaiſſeaux de guerre & quarante Galères, ſans parler d'une quantité innombrable de petits Bâtimens; & que ſon revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de deux cens millions de livres. Mais ce qui paroiſſoit le plus incroyable au Damel, c'étoit de s'entendre aſſûrer qu'un ſi grand Roi n'avoit qu'une femme. Il demandoit comment il pouvoit faire lorſqu'elle étoit enceinte ou malade. Le Général répondit qu'il attendoit qu'elle ſe portât mieux. Bon, lui dit le Monarque Négre, il a trop d'eſprit pour être capable de tant de patience.

Obſervations qu'il fit dans cette route.

Opinion que le Damel avoit de ſa propre grandeur.

UN jour, il fit préſent au Général, d'une femme, qui paroiſſoit d'une condition ſupérieure à l'Eſclavage. En effet elle avoit été l'épouſe d'une des principaux Officiers de la Cour. Son mari, la ſoupçonnant de quelque infidélité, auroit pû ſe faire juſtice de ſes propres mains; mais comme elle étoit d'une famille diſtinguée, il avoit pris le parti de porter ſes plaintes au Roi, qui l'ayant jugée coupable, l'avoit condamnée à l'Eſclavage, & l'avoit donnée à Brue. Les parens de cette malheureuſe femme vinrent ſolliciter les François en ſa faveur, & ſupplièrent le Général d'accepter en échange une Eſclave beaucoup plus jeune, dont il auroit par conſéquent plus de profit à tirer. Il y conſentit; &

Ce qui rend ſages les femmes des Seigneurs Négres.

(a) Labat Tom. IV. pag. 187. & *ſuiv.*

Brue. 1697.

& l'autre fut conduite auſſi-tôt par ſa famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des Grands aſſez chaſtes, ou du moins leur cauſe beaucoup d'embarras à cacher leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au Roi après leur conviction, elles ſont ſûres de ne jamais trouver en lui qu'un Juge inéxorable, qui accorde toûjours une prompte juſtice aux Maris dont il reçoit les plaintes.

Curioſité du Damel pour voir un grand Vaiſſeau.

Le Port de Ruſiſco ne recevant guéres que des Barques & des Chaloupes, le Damel, qui ſouhaitoit beaucoup de voir un Vaiſſeau, pria le Général d'en faire venir un près de cette Ville. Brue lui répondit qu'il étoit fâché de ne le pouvoir, parce qu'il n'y avoit point aſſez d'eau pour un Bâtiment tel qu'il le deſiroit; mais qu'il en feroit venir un de dix piéces de canon, qui ſerviroit à lui donner quelqu'idée de ceux qui en portent juſqu'à cent piéces. Il fit amener effectivement une Corvette, appareillée dans toute ſa pompe, avec les Pavillons déployés. Le Damel & tous ſes Courtiſans ſe rendirent ſur le rivage pour joüir de ce ſpectacle. On fit faire quantité de mouvemens à ce petit Vaiſſeau, & les François s'étoient attendus que le Roi monteroit à bord. Mais ſoit qu'il craignît la Mer, ou qu'ayant à ſe reprocher ſes extorſions & ſes violences il appréhendât qu'ils ne le retînſſent Priſonnier, il n'ôſa ſe procurer cette ſatisfaction. Lorſqu'il eut raſſaſié ſa curioſité, il demanda au Général de combien les grands Vaiſſeaux ſurpaſſoient celui qu'il avoit vû. Sans répondre directement à cette queſtion, Brue lui conſeilla d'envoyer un de ſes Officiers, pour être plus ſûr de ce qu'il vouloit ſçavoir, par le témoignage de ſes propres gens. L'ordre fut donné à quelques Négres d'aller prendre les meſures. Ils revinrent, les bras remplis des cordes qu'ils avoient employées, & qu'ils étendirent devant le Damel. Quel Canot! s'écria-t'il, & que la ſcience de Blancs eſt prodigieuſe.

Revûe de ſes Troupes.

Pour donner de l'amuſement au Général, ce Prince fit un jour en ſa préſence la revûe d'une partie de ſes Troupes, ſous la conduite du *Kondi* ſon Lieutenant-Général. Ce Corps d'armée montoit à cinq cens Hommes, armés de ſabres, d'arcs & de fléches, & couverts de cottes de maille, qui conſiſtoient en deux morceaux d'étoffe de la forme d'une Dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge ou d'autres couleurs, parſemé de caractéres Arabes que les Marbuts croyent également propres à jetter l'effroi parmi leurs Ennemis & à garantir ceux qui les portent de toutes ſortes de bleſſures; à la réſerve néanmoins de celles des armes à feu, parce que l'invention, leur a-t'on dit, eſt poſtérieure au tems de Mahomet. Sous ces cotes de maille les Négres ont une multitude d'Amulets, qu'ils appellent Griſgris; & celui qui en eſt le plus chargé doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Exercice que le Kondi fait faire aux Troupes.

Le Kondi s'étant mis à la tête de ſa Troupe, la diſpoſa ſur quatre rangs, & fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Ce Prince étoit dans le magaſin que la Compagnie avoit fait bâtir à Ruſiſco. Quoiqu'il ne fût pas fort éloigné de cette petite Armée, il monta à cheval, & prenant ſa lance il fit les mêmes mouvemens que s'il eût été prêt à combattre. Brue fut obligé de prendre un Cheval auſſi pour l'accompagner. Ils s'avancèrent juſqu'au milieu de la ligne. Le Kondi, à la vûe de ſon Maître, ôta ſon turban, [dépouilla ſa chemiſe, qu'il laiſſa pendre ſur ſon bras gauche,] & ſe jettant à genoux, ſe couvrit trois fois la tête de pouſſiére. Mais le Roi, qui n'étoit plus qu'à ſix pas, lui fit porter ſes ordres par un de ſes Guiriots militaires. Le Kondi, après les avoir

☞avoir reçus dans la même ſituation, ſe couvrit la tête, [remit ſa chemiſe,] & les fit éxécuter. Enſuite il reprit ſa premiére poſture, en attendant de nou- ☞veaux ordres, qu'il reçut encore, & qui ne produiſirent que [des cris & quelques] mouvemens fort irréguliers; de ſorte qu'il ſeroit difficile de rallier des Troupes ſi mal diſciplinées ſi leurs rangs étoient une fois rompus. Cet éxercice dura trois ou quatre heures; aprés quoi le Roi reprit le chemin de la Ville, au bruit des tambours, & précedé par ſes Guiriots, qui chantoient ſes louanges, comme s'il eût remporté une victoire ſignalée.

Brue. 1697.

Les Serpens ſont fort communs dans tout le Pays, depuis Rufiſco juſqu'à Biyurt. Ils ſont extrémement gros, & leur morſure eſt fort dangereuſe. Les Griſgris paſſent dans l'eſprit des Négres pour un charme tout-puiſſant contre ces terribles animaux. La vérité eſt que les plus redoutables peuvent être chaſſés facilement, mais que cette race d'Hommes imbécilles aime mieux attribuer leur ſûreté aux impoſtures de leurs Marbuts, qu'à leurs propres ſoins (*c*). D'ailleurs Labat remarque qu'il y a une eſpéce de ſimpathie entre les Serpens & les Négres. On voit ces affreux monſtres ſe gliſſer librement dans les cabanes, où ils dévorent les rats, & quelquefois la volaille. S'il arrive qu'un Négre ſoit mordu, il applique auſſi-tôt le feu à la partie bleſſée, ou la couvre de poudre à tirer, qu'il brûle deſſus. Il s'y fait une cicatrice (*d*) qui fixe le venin, lorſque le reméde eſt aſſez promptement employé; mais s'il vient trop tard, les parties nobles ſont bientôt attaquées, & la mort eſt infaillible. La Nation des Sérères n'eſt pas ſi familière avec les Serpens que les autres Négres, parce que n'ayant pas de Marbuts ni de Griſgris (*e*), elle ne ſe fie qu'à ſes précautions pour s'en garantir. Elle leur déclare une guerre ouverte, avec des trapes qu'elle tend avec beaucoup d'adreſſe & qui en prennent un grand nombre. Elle mange leur chair qu'elle trouve excellente.

Serpens du Royaume de Kayor.

Leur familiarité avec les Négres.

Plusieurs de ces Serpens ont juſqu'à vingt-cinq pieds de long, ſur un pied & demi de diametre. Mais les Négres prétendent que les plus grands ſont moins à craindre que ceux qui n'ont que deux pouces d'épaiſſeur & quatre ou cinq pieds de longueur. On a du moins plus de facilité à les éviter, parce qu'ils peuvent être apperçus de plus loin, & qu'ils n'ont pas tant d'agilité que les petits. Il y en a de verds, qu'on a peine à diſtinguer dans l'herbe. D'autres ſont tachetés, ou ſemblent briller du moins de différentes couleurs. On prétend qu'il s'en trouve de rouges, dont les bleſſures ſont incurables. Mais Labat s'imagine que la plûpart de ces récits ſont autant de fables des Marbuts, pour relever le prix & la néceſſité de leur Griſgris; car la couleur, dit-il, peut-elle rien changer (*f*) à la qualité du poiſon? Cependant il confeſſe que ſi l'artére eſt bleſſée, le poiſon paſſe ſi vîte au cœur, que tous les remédes arrivent ☞trop tard; au lieu que s'il ne pénétre que dans les chairs [ou dans les veines,] il eſt beaucoup plus facile de l'arrêter. Les plus grands ennemis de ces Serpens ſont les Aigles, dont le nombre eſt fort grand dans le Pays. Il ne s'en trouve

Leur grandeur monſtrueuſe.

Aigles en grand nombre.

(*c*) *Angl.* Mais les Négres n'ont pas aſſez d'habileté pour cela, & d'ailleurs que gagneroient les Marbuts ſi leurs Griſgris devenoient inutiles? R. d. E.

(*d*) *Angl.* une eſcarre. R. d. E.

☞(*e*) Labat, quoiqu'Eccléſiaſtique, ne peut pas s'empêcher de décrier, ces artifices des Prêtres; n'auroit-il point ici en vûe les agnus Dei, dont les gens de ſa profeſſion font ſi ſouvent uſage?

(*f*) Labat, *ubi ſup.* pag. 195. & ſuiv. Ce raiſonnement eſt mauvais. La couleur ne change point la qualité, mais elle marque le changement. R. d. T.

BRUE. 1697.

trouve pas de ſi gros dans aucune autre Région du monde. Mais il n'y a pas de lieu non plus où leur repos ſoit moins troublé; car la pointe des fléches ne fait pas plus d'impreſſion ſur eux que la morſure des Serpens. Il faut que leurs plumes ſoient extrémement fermes & ſerrées. Ils portent un Serpent entre leurs griffes, & le mettent en piéces pour ſervir de nourriture aux Aiglons, ſans en recevoir le moindre mal. Les Aigles du Cap-Verd reſſemblent ſi fort à ceux de l'Europe, qu'on n'a pas crû devoir en parler.

§. III.

Route de Rufiſco à Biyurt, & du Fort Louïs à Kayor, ſuivant Barbot (a).

Différens Villages des Négres de Kayor.

EN partant de Rufiſco, on trouve à la diſtance d'une lieuë, au Nord-Eſt, le Village de *Beer*, & deux lieuës plus loin celui de *Jandos* qui appartient à un Vaſſal du Roi de Joala. Les Palmiers y ſont abondance. De Jandos, on compte trois lieuës, au Nord, juſqu'au bord d'un Lac (*b*) que les Habitans nomment *Eutan*, & les Portugais *Allagoas;* deux noms qui ſignifient Lacs dans les deux Langues. Il a quatre milles de longueur; & ſa largeur eſt d'une demie lieuë. Dans la ſaiſon des pluyes, il en ſort pluſieurs petites rivières. L'abondance du Poiſſon y eſt prodigieuſe, quoiqu'en Eté il ſoit preſque à ſec. Le fond eſt couvert d'une ſorte de petites écailles (*c*), que les Habitans nomment *Simbos*, & qui reſſemblent beaucoup à celles qui ſervent de monnoye dans le Royaume d'Angola. De ce Lac, la route tourne au Nord-Eſt vers *Enduto*, Village où le Gouvernement demeure toûjours dans la plus ancienne famille. C'eſt un lieu commode, & les Voyageurs s'y arrêtent ordinairement pour y paſſer la nuit. Après Enduto, la route tourne au Nord-Oueſt, & conduit dans un Village, où les Prêtres (*d*) des Cantons voiſins font leur réſidence ordinaire (*e*). On prend enſuite à l'Eſt pour gagner un autre Village, nommé *Endir*, d'où l'on ſe rend à *Sanyeng*, lieu que pluſieurs familles Portugaiſes avoient choiſi autrefois pour leur demeure. Il y reſte encore deux de leurs maiſons, qui ſont fort grandes, & dont chacune a devant elle un arbre d'une groſſeur extraordinaire, ſur lequel les Portugais ont formé de petits cabinets par le mélange des branches. On trouve dans le même lieu, un puits profond de dix braſſes, qui fournit à tout le Canton de l'eau fraîche, & d'un goût ſi délicieux qu'on la croiroit mêlée de miel. Les Négres aſſûrent que l'eau de certains torrens, près de ce Village, eſt pernicieuſe aux Chameaux & aux Dromadaires, quoiqu'elle ſoit bonne pour tous les autres animaux.

Beer.
Jandos.
Lac d'Eutan.
Enduto.
Endir.
Sanyeng.

Mangor, ſéjour du Damel.

DE Sanyeng, la route conduit à *Mangor*, réſidence du Damel pendant une partie de l'année; & de Mangor à *Emboul*, où ce Prince tient une partie de ſes femmes (*f*). Leur demeure eſt un ſpacieux édifice, ſéparé de la Ville

(*a*) Deſcription de la Guinée, pag. 26.
(*b*) C'eſt vrai-ſemblablement le Lac des Sûrères.
(*c*) *Angl.* Coquilles. R. d. E.
(*d*) Les Négres les appellent *Lyeberins*, & les Mores les nomment *Byberines*.
(*e*) Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt le même Village, où demeuroit le Marbut dont on a parlé dans l'article précédent.
(*f*) Cela s'accorde avec la Relation de Cada Moſto. Voyez ci-deſſus.

Digitized by Google

NEGER, speelende op den BALLARD, of BALAFO.

1 Instrument musical des Negres nommé Balafo Speelhout der Negers, genoemd BALAFO.

2 Huttes ou Maisons des Negres du Senegal: Hutten der Negers in Senegal.

Guérin Fil. del. J. v. Schley sculp.

Ville par une paliſſade, ou une haye de roſeaux. Les avenues ſont plantées de grands Palmiers, où les Négres font des courſes à cheval. C'eſt l'habitation des principales femmes du Roi, qui ſont diſtinguées des autres par le nom de *Sogona*. Il eſt défendu aux hommes d'en approcher à plus de cent pas.

BRUE. 1697.

Emboul, réſidence de ſes femmes.

A dix lieuës de Mangor, on arrive au Village d'*Embar*, réſidence du plus proche héritier de la Couronne; d'où l'on gagne *Biyurt*, Ville (*g*) ſituée ſur le Sénégal, preſque vis-à-vis l'Iſle de Saint-Louïs. C'eſt le ſéjour des Officiers du Roi pour les droits & les taxes. Les Habitans de ce lieu ſont ſi pareſſeux, qu'ils ne s'occupent d'aucune ſorte d'ouvrage ou de travail. Ils abandonnent ce ſoin à leurs femmes; & dans leur oiſiveté, ils cherchent l'occaſion de faire la débauche avec les Matelots de l'Europe.

Embar.

OUTRE les lieux qu'on vient de nommer, on apperçoit des deux côtés de la route quantité de Hameaux ou d'autres Villages diſperſés. Mais les Voyageurs ne doivent pas ignorer que pendant toute l'année la chaleur eſt inſupportable dans ce Pays, à l'exception des mois de Novembre & de Décembre, où elle reçoit quelque diminution; & que ſi l'on ne trouve quelques arbres, ſous leſquels on puiſſe ſe mettre à couvert pour s'y rafraîchir quelques momens, il ne faut pas penſer, du matin juſqu'au ſoir, à s'arrêter dans les campagnes. On fait porter ſes proviſions ſur le dos des Anes, qui ſont des animaux fort peſans dans le Royaume de Kayor. Cependant les Agens François, qui marchent à cheval, n'ont pas d'autre monture pour leurs domeſtiques que des Anes ſans ſelles, ce qui rend leur route fort lente & fort difficile. La nuit, ils s'arrêtent dans quelque Village, où l'on ne trouve pas plus de commodité pour les hommes que pour les bêtes. La plûpart des Habitans vivent de racines, faute de bled & d'autres grains. Ils pourroient s'en procurer par leur travail, s'ils n'étoient d'une pareſſe égale à leur pauvreté.

Autres Villages du Royaume de Kayor.

LEURS maiſons, ou leurs hutes, ſont de paille; mais plus ou moins commodes, ſuivant l'induſtrie de ceux qui les habitent. La forme en eſt ronde. Elles n'ont pour porte qu'un trou fort bas, comme la gueule d'un four; de ſorte qu'ils ne peuvent y entrer qu'en rampant. Comme elles n'ont pas d'autre ouverture pour recevoir la lumière, & que le feu qu'on y entretient continuellement répand une épaiſſe fumée, il n'y a au monde que des Négres qui puiſſent les habiter, ſur-tout à cauſe de la chaleur, qui vient également de la voute & d'un fond de ſable brûlé qui en fait le plancher. Leurs lits ſont compoſés de petits pieux, placés à deux doigts l'un de l'autre, & joints enſemble par une corde. Aux quatre coins, d'autres pieux un peu plus gros, ſervent à ſoûtenir tout l'édifice. Les Négres de quelque diſtinction mettent une natte ſur ces riches chalits.

Maiſons ou hutes des Négres de ce Pays.

ON voit encore à Biyurt les ruines d'un Fort que les Portugais avoient preſque achevé en 1483, ſous le commandement de Pierre Vas d'Acunha Biſagudo, que le Roi Jean II. avoit envoyé dans cette vûe avec une Flotte de vingt Caravelles, chargées d'hommes & de matériaux. Ce Prince s'étoit laiſſé engager dans cette entrepriſe par *Bemoy*, Souverain du Pays, & Succeſſeur (*b*) de *Bur Biram*

Ruines d'un Fort Portugais & ſon origine.

(*g*) Barbot écrit toûjours Byhurt, quoique les autres varient ſur ce nom. De l'Iſle, dans ſa Carte, nomme cette Ville *Ganguel*, & remarque que c'eſt la réſidence du *Petit-Arak*, Roi Négre qui porte ce titre.

(*b*) Il étoit le Frère, mais non le Succeſſeur

Digitized by Google

BAUE. 1697.

Biram Roi des Jalofs, qui ayant été chaſſé par ſes Sujets, s'étoit rendu à pied au long de la Côte, juſqu'à l'Iſle d'Arguim, il s'étoit embarqué avec un petit nombre de ſes Sujets pour aller ſolliciter le ſecours du Roi de Portugal. Bemoy retourna dans ſon Pays avec cette Flotte, deſcendit au rivage, & commença l'édifice du Fort; mais le Pays parut ſi mal-ſain aux Portugais, & la ſituation du lieu ſi mauvaiſe à cauſe du courant impétueux de la rivière, que d'Acunha craignant d'en être nommé Gouverneur, prit la cruelle réſolution de maſſacrer (*i*) ce malheureux Prince ſur ſon Vaiſſeau, & de retourner à Lisbonne avec tous ſes gens, ſans avoir fini ſon entrepriſe. Le Roi Jean fut extrémement irrité de ſa conduite & du meurtre de Bemoy; mais il laiſſa le coupable ſans punition.

Pourquoi les routes de terre furent ouvertes dans le Pays de Kayor.

LA route de Rufiſco par terre, aux bords du Sénégal, fut ouverte par les François, pour la commodité de leur commerce entre Gorée & l'Iſle S. Louis, parce que la voye de la Mer eſt fort ennuyeuſe & fort incertaine. Ce voyage prenoit ſouvent un mois entier, quoique la diſtance au long des Côtes ne ſoit que d'environ quarante lieuës. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les Courans ſont contraires (*k*).

Autres routes à Lambaya.

ON a formé une autre route de Rufiſco à *Lambaya*, Capitale du Royaume de Baol, vingt lieuës à l'Eſt de *Kamina*; & de-là à *Sangbay*, réſidence du Roi de Baol, trois lieuës, Nord-Oueſt, au-delà de Lambaya. Jameſil eſt à cinq lieuës de la même Ville, à l'Eſt; & Borſalo, ſituée ſur une branche de la rivière du même nom, eſt trente lieuës plus loin.

QUOIQUE la route de Rufiſco à Biyurt ſoit au travers des Bois & des Forêts, elle eſt bien moins mauvaiſe que celle du Comptoir de Saint-Louis juſqu'à la Ville de Kayor. Les François font ce voyage ſur des Chameaux, des Chevaux & des Anes, dans l'eſpace de ſix jours; mais avec une infinité de dangers. La plus grande partie du chemin n'eſt qu'une vaſte & épaiſſe Forêt, remplie de Voleurs & de Bêtes féroces, ſans un ſeul endroit où l'on puiſſe paſſer commodément la nuit (*l*).

Leurs difficultés.

ceſſeur de ce Prince; celui-ci n'avoit fait que lui confier l'adminiſtration des affaires; & ce fut la raiſon qui engagea ſes deux autres Frères, *Sibita* & *Kamba*, à le tuer, pour ſe venger de la partialité qu'il avoit témoignée en faveur de Bemoy.

(*i*) Voyez cette hiſtoire fort au long dans l'Afrique de Marmol. Vol. III. Liv. IX. Chapitre XIX.

(*k*) Barbot, Deſcription de la Guinée, pag. 27.

(*l*) *Ibid.* pag. 26.

§. IV.

Révolution du Royaume de Kayor en 1695.

Six Royaumes depuis le Cap-Verd juſqu'à la rivière de Gambra.

LA Côte qui dépend du Comptoir de Gorée s'étend depuis le Cap-Verd juſqu'à l'embouchure de la rivière de Gambra; & dans cet eſpace on compte ſix Royaumes, qui ont la Mer à l'Occident. Le premier eſt celui de *Kayor* ou de *Kayllor*, à qui le Cap appartient, & dont le Souverain ſe nomme Damel. Son étendue eſt d'environ trente lieuës au long de la Côte. Elle eſt terminée par un Village, que les François ont nommé le *Grand Brigni* (*a*).

LE

(*a*) Labat, nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 130. & ſuiv.

BRUE. 1695.

LE ſecond Royaume eſt celui de Baol ou de Baul, dont le Roi porte le titre de *Tin*. Il commence au [petit] Brigni, & ſe termine à la Pointe de *Serena*, qui en eſt éloignée de quinze lieuës. Le troiſième eſt le Royaume de *Sin*, dont le Roi s'appelle *Bur*, c'eſt-à-dire *Roi* dans la Langue du Pays. Il s'étend depuis la pointe de *Serena*, juſqu'à la Rivière de *Bruſalem* ou *Borſalo*, mais il ne renferme pas plus de douze (*b*) lieuës de Côtes. Le quatrième eſt celui de *Bruſalem* ou *Borſalo*, ou plus communément *Barſalli*, qui tire ſon nom de la rivière où il commence, & qui finit après quatre ou cinq lieuës de Côtes à la Rivière de *Betonda* ou *Battonte*. Le cinquième eſt *Barra*, qui commence à la Rivière de Betonda, & qui ſe termine d'un côté à celle de *Gignac* ou de *Janock*, & de l'autre à la pointe du Palmier, qui fait l'embouchure de la Rivière de Gambra. Le Royaume de Barra n'a de recommandable que la bonté du mouillage, au long de ſa Côte, qui eſt d'environ cinq lieuës. Cet avantage procure à ſon Roi quelques préſens, & donne aux Sujets de ce Prince la commodité de vendre leurs proviſions.

Kayor.

Baol ou Baul.

Sin.

Borſalo, ou Barſalli

Barra.

LES Royaumes de Kayor & de Baul, qui avoient été gouvernés par des Rois différens juſqu'à l'année *1695*, tombèrent alors ſous la puiſſance d'un ſeul Maître. Un Roi nommé le (*c*) *Burba Ghiolof*, Prince Puiſſant, dont les Etats étoient ſitués au Sud-Eſt du Lac de *Pami Fide*, & à l'Eſt de Kayor, ſe trouva ſi chargé de la grandeur de ſa domination qu'il prit le parti de la diviſer en pluſieurs Provinces, dont il abandonna le Gouvernement à ſes Généraux. Le Gouverneur de Kayor fut le plus prompt à ſe révolter, & prit le titre de Roi. D'autres ſuivirent ſon exemple. Enfin Burba ſe trouva bientôt réduit à la plus petite partie de ſes vaſtes Etats, & même à la plus mépriſable, parce qu'elle étoit la plus éloignée de toutes les occaſions du Commerce. Mais ſon ambition s'étant réveillée, [& cherchant à faire valoir ſes prétentions, qu'il avoit toûjours conſervées ſur les Royaumes de Kayor, de Siratic, & autres qui faiſoient autrefois partie de ſes Etats,] il trouva le moyen de ſuſciter, dans le Royaume de Kayor, des différends qui lui donnèrent l'occaſion d'y porter la guerre. Il y fit entrer ſes Troupes, il défit l'Armée du Damel & le tua lui-même dans une Bataille. Enfin, ſi ſa prudence eût égalé ſon courage, il ſe ſeroit remis en poſſeſſion de ce Royaume. Mais au lieu d'engager le Peuple par ſes bienfaits à le reconnoître volontairement pour leur Maître, il ne penſa qu'à le punir de ſa révolte. Cette rigueur obligea les Grands de recourir à la protection du *Tin*, Roi de *Baul*, & de lui demander du ſecours pour chaſſer leur Vainqueur, & pour ſe remettre en état de choiſir un Souverain, par une élection libre, ſuivant l'ancien uſage de leur Nation. Latir-Fal-Saukabé, qui régnoit alors à Baul, écouta facilement leur prière; ſoit qu'il eût déja conçu le deſſein qu'il éxécuta dans la ſuite, ou qu'il craignît de devenir lui-même la proye du Conquérant, s'il lui donnoit le tems d'aſſûrer ſes conquêtes. Il leva une Armée nombreuſe, qui fut augmentée par les Mécontens de Kayor. Il livra bataille au Burba, il lui tua la fleur de ſes Troupes; & ce malheureux Prince ayant péri lui-même dans la mêlée, le Peuple de Kayor ſe vit encore ſans Roi.

Décadence du Burba Ghioloſ.

Latir-Fal uſurpe la Couronne de Kayor.

LE

(*b*) *Angl.* onze. R. d. E.

(*c*) Labat nomme ce Prince *Bourbaguiolof*; mais mal-à-propos. *Bur* en langage Mandingo ſignifie Roi, & *Ba* ou *Bau* ſignifie grand. *Ghiolof* eſt la même choſe que *Jaloſ*.

BRUE. 1695.

LE Tin ne ſe trouva pas plûtôt à la tête d'une Armée victorieuſe, qu'il fit éclater les vûes de ſon ambition. Après avoir ſervi ſes Voiſins en qualité de Protecteur, il leur déclara qu'il penſoit à devenir leur Maître. Cependant, pour éloigner les idées d'uſurpation, il réſolut de ſe faire élire dans une Aſſemblée de tous les Grands. Elle fut convoquée dans une petite plaine, où il avoit campé ſes Troupes. Il repréſenta ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour le rétabliſſement de la liberté publique; que ſon deſſein étoit encore de leur procurer un Roi capable de les gouverner avec équité & de les défendre contre leurs Ennemis; qu'ayant cherché quelqu'un qui fût digne de les commander, perſonne ne lui avoit paru plus propre que lui-même à remplir toutes leurs eſpérances; enfin, leur déclarant qu'il regardoit comme ſes Ennemis tous ceux qui n'approuveroient pas ſes vûes; il conclut par ces terribles mots, *Deſoulé Sabay*, qui ſont entre les Négres une imprécation ſolemnelle, & un défi contre toutes ſortes d'oppoſitions.

Voye qu'il prend pour aſſûrer ſon élection.

CETTE expreſſion paſſe dans le Pays pour un ſi cruel outrage, qu'il ne peut être effacé que par le ſang. Les Electeurs ſe ſeroient portés ſur le champ à la violence, s'ils n'euſſent été retenus par la préſence de l'Armée. Ils ſe virent forcés non-ſeulement au ſilence, mais encore à reconnoître Latir-Fal pour leur Roi, à l'excluſion des enfans du Burba, qui regardèrent comme une grace que l'Uſurpateur leur accordât la vie. Auſſi-tôt qu'il fut proclamé, il ſe mit en poſſeſſion du Gouvernement, ſans s'être fait laver dans une fontaine, ſuivant l'ancien uſage de l'inauguration. Il récompenſa ceux qui l'avoient favoriſé dans l'élection; & prenant le titre de Damel, il ſe fit rendre par tous les Grands l'hommage le plus humiliant, qui conſiſte à ſe proſterner à quelque diſtance, ſans autre habit que des hautes-chauſſes, & à ſe mettre enſuite trois fois à genoux en ſe jettant de la pouſſière ſur la tête. Latir-Fal continua toûjours d'éxiger avec rigueur ces marques de ſoûmiſſion, & ne permit qu'aux Marbuts d'etre couverts en lui parlant. Il nomma deux de ſes Généraux pour gouverner les Royaumes de Kayor & de Baul, tandis qu'il paſſeroit alternativement une année dans l'un & dans l'autre. Ces Gouverneurs, qui portent le nom de Vambors, furent les deux perſonnes pour leſquelles il avoit le plus de confiance.

Il humilie les Grands.

DANS la ſuite, il plaça ſes enfans dans ces deux poſtes. Comme ſa cruauté ne l'avoit pas rendu moins odieux que ſon uſurpation, & qu'il avoit raiſon de craindre que les Grands n'excitaſſent le Peuple à la révolte, il prit deux méthodes qui lui aſſûrérent pendant toute ſa vie la poſſeſſion du Trône; l'une, d'ôter la vie, ſous divers prétextes, à ceux qu'il croyoit capables de lui cauſer de l'embarras; l'autre, de gagner le Peuple, en le mettant à couvert de l'oppreſſion des Grands. La Nobleſſe ſe vit contrainte de chercher un azile dans les Etats du Burba-Ghiolof, ou des Princes voiſins, & d'abandonner ſes biens au Damel, qui mettoit encore entre les principes de ſa Politique le ſoin d'appauvrir ſes Sujets, pour leur ôter le pouvoir de ſe révolter. Il ſuffiſoit d'être riche pour devenir l'objet de ſa haine. La mort ſuivoit le moindre ſoupçon. Il étoit ruſé, avare, cruel juſqu'à l'inhumanité, fier, orgueilleux, défiant & vindicatif. La ſeule perſonne qui eût quelqu'aſcendant ſur ſon eſprit étoit la Princeſſe Linghera, ſa Mère, à laquelle il n'avoit jamais ôſé déſobéïr, ni même parler avec la tête couverte. Mais comme il ne pouvoit ſouffrir un Cenſeur toûjours prêt à l'obſerver, il la tenoit éloignée

Rigueur de ſa Politique.

Son caractère.

gnée de ſa Cour, ſous prétexte qu'il avoit beſoin de ſa prudence & de ſes ſoins pour contenir ſes Sujets dans la ſoûmiſſion. BRUE 1699.

CETTE Princeſſe avoit obtenu de lui la vie d'un Seigneur Négre, dont il avoit conçu quelque défiance. Mais n'en étant pas moins réſolu de s'aſſûrer de ſa perſonne, il l'envoya au Général François, qui étoit alors à Gorée, en le faiſant prier de ſe charger de la garde de ce Priſonnier. La qualité de Geolier flattant peu Brue, il fit dire au Damel, que ſi ſes ſoupçons étoient juſtes, il feroit mieux d'envoyer le Coupable en Eſclavage dans les Colonies d'Amérique, d'où il ne devoit pas craindre de le voir jamais revenir. Ce conſeil ne parut point aſſez ſûr au Damel. Il retira ſon Sujet des priſons de Gorée; mais dans l'abſence de ſa Mère, il chargea ſes Gardes de le précipiter dans les flots, avec la précaution de lui faire lier les pieds & les mains; & cet ordre cruel fut éxécuté. Un caractère ſi dangereux obligeoit les François d'être continuellement ſur leurs gardes, & d'éviter les moindres différends avec le Roi Négre. Cependant la Compagnie, qui s'étoit prévenue mal-à-propos en ſa faveur, vouloit que Brue lui confiat les marchandiſes du Comptoir. Depuis deux ans & demi, il avoit fallu combattre ſans ceſſe, pour lui refuſer des ſommes conſidérables qu'il vouloit emprunter continuellement. Enfin le Général ne put ſe défendre de tomber dans le piége.

Aſcendant que ſa Mère avoit ſur ſon eſprit.

Ménagemens auxquels Brue étoit obligé.

ON a déja fait remarquer que Rufiſco eſt le Port du commerce pour le Royaume de Kayor, comme Portodali pour le Royaume de Baul. Latir-Fal, qui avoit réuni les deux Couronnes, étoit intéreſſé à faire établir des Comptoirs dans ces deux Ports. Quelque tems après le voyage que Brue avoit fait par terre, de Rufiſco au Sénegal, les François reçurent avis que le Damel étoit allé à Portodali. Cette démarche, dont les apparences n'étoient pas favorables à leur Commerce, obligea le Général de retourner à Gorée & d'envoyer une Frégate, nommée la *Vigilante*, avec un Facteur & des marchandiſes, pour s'aſſûrer tous les Eſclaves que le Damel avoit alors, & prévenir l'interlope. Le Facteur revint (*d*) avec quelques Eſclaves, mais chargé des plaintes du Damel qui renouvelloit ſes anciennes demandes, & qui lui avoit ordonné de déclarer de ſa part au Général, que ſi les magaſins de Rufiſco & de Portodali n'étoient pas conſtamment remplis de marchandiſes, il arrêteroit abſolument ſon Commerce. Après cette marque de chagrin, le Damel s'étoit rendu à Kaba, une de ſes maiſons de campagne; mais ayant appris dans l'intervalle qu'un petit Bâtiment Anglois commandé par *Pluman*, avoit mouillé à Portodali, il étoit retourné auſſi-tôt dans cette Ville, où il traitoit de Commerce avec le Capitaine Anglois. Sur cet avis, Brue envoya de Gorée un Flybot, nommé le *Gaillard*, avec ordre de ſaiſir & de confiſquer le Bâtiment Anglois.

Différends à l'occaſion des Anglois.

LE même jour que le Flybot mit à la voile, Brue vit arriver un Officier du Damel, avec un Député des Anglois, qui venoit le prier de ne pas cauſer de mal à leur Bâtiment. Il répondit à l'Officier Négre que la Compagnie ayant fourni ſoigneuſement au Roi & à ſes Sujets toutes les marchandiſes dont ils avoient beſoin, il étoit bien étrange qu'au mépris des Traités conclus avec ſes Prédéceſſeurs & renouvellés par lui-même, ce Prince entrepri-

(*d*) Suivant l'Original, le Facteur ne revint pas, mais il écrivit au Général les plaintes du Damel. R. d. E.

BRUE. 1699.

prît de ſe lier avec des Etrangers; que ſi les Anglois continuoient de commercer ſur la Côte, ſon devoir & l'obéiſſance qu'il devoit aux ordres de ſa Compagnie l'obligeoient de ſe ſaiſir de leur Vaiſſeau. Il tint le même diſcours au Député Anglois, en l'aſſûrant néanmoins que ſi ſon Bâtiment manquoit de proviſions, il pouvoit venir à Gorée, où rien ne ſeroit refuſé à ſes beſoins. Il renvoya ces deux Officiers à Portodali ſur une Caiche armée, dont le Capitaine fut chargé de répéter le meme compliment au Capitaine Anglois. Cette fermeté, [accompagnée d'autant de politeſſe,] engagea Pluman à quitter la Côte pour faire voile à Gambra.

Les Anglois ſe retirent.

Reſſentiment du Damel contre Brue.

MAIS le Damel s'en crut offenſé. Il renvoya ſon Alkayde au Général, pour le preſſer inſtamment d'écrire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit revenir à Portodali, à condition qu'il ne fît rien de préjudiciable au commerce des François. Cet Officier avoit ordre d'ajoûter que le Damel ſe croyoit maître dans ſon Pays, & ne ſouffriroit jamais qu'on entreprît de lui faire la loi, ou de le borner dans ſon commerce; que ſi les François avoient eu la hardieſſe de ſe ſaiſir du Bâtiment Anglois, il la leur auroit fait payer bien cher; qu'il entendoit que ſes Ports fuſſent ouverts à toutes les Nations, ſans quoi il commenceroit par en exclure les François. Brue répondit qu'il ne dépendoit pas de lui d'accorder aux Anglois la liberté que le Damel paroiſſoit deſirer, parce que ce ſeroit violer des Traités dont il étoit obligé de maintenir l'exécution; qu'au reſte l'excluſion dont on le menaçoit, ne pouvoit manquer d'être beaucoup plus nuiſible au Royaume de Kayor qu'à la Compagnie, qui pouvoit procurer, par d'autres voyes, des vivres à ſes Garniſons: au lieu que le Damel ne pouvoit tirer des marchandiſes que de la Compagnie, puiſqu'elle avoit le pouvoir d'arrêter tous les Vaiſſeaux qui voudroient faire le commerce d'interlope dans l'étendue de ſes limites. Il ajoûta que le meilleur conſeil qu'il pût donner au Damel étoit de vivre en bonne intelligence avec les Miniſtres de la Compagnie, conformément au Traité qui ſubſiſtoit entre eux. Cette réponſe fut appuyée d'un barril d'eau-de-vie, c'eſt-à-dire de l'argument le plus propre à perſuader le Damel.

Fermeté du Général François.

IL parut s'appaiſer, auſſi long-tems du moins que l'eau-de-vie dura. Mais comme il ne quittoit pas Portodali, le Général y envoya un Négre de confiance, qui lui rapporta qu'un des Officiers de Pluman étoit demeuré dans ce Port, où il faiſoit eſpérer l'arrivée d'un autre Vaiſſeau Anglois, aſſez fort pour éxercer le Commerce malgré les François. En effet ce Vaiſſeau arriva bientôt à Portodali. Il ſe nommoit le *William Jane*, de deux cens cinquante tonneaux & de vingt piéces de canon, commandé par le Capitaine Bedfort, Officier de réputation. La joye du Damel fut extrême. Il ſe hâta de commencer le Commerce. Mais ce plaiſir dura peu. Brue détacha un Vaiſſeau de la Compagnie, nommé le *Maupeou*, qui ſe ſaiſit du Vaiſſeau Anglois, ſans tirer un coup de canon, & qui l'amena au Port de Gorée le 15 de Mars 1699. On ne peut ſe repréſenter quelle fut la rage du Damel en voyant enlever ce Bâtiment à ſes yeux. Elle éclata par toutes ſortes d'injures & de menaces. Cependant le William-Jane fut confiſqué & mené en France, comme de bonne priſe. La plûpart des Eſclaves qu'il avoit à bord étoient des Pêcheurs libres de la Côte, que le Damel avoit trompés en les appellant à Portodali, ſous prétexte d'employer leurs canots au tranſport de ſes Troupes pour aſſiéger Gorée. Quoique ce Prince n'eût pû les ven-

Il ſe ſaiſit d'un Vaiſſeau Anglois à la vûe du Damel.

dre

dre aux Anglois ſans une injuſtice criante, ils furent envoyés aux Colonies d'Amérique (*e*).

BRUE 1699.

BRUE avoit toûjours entretenu des correſpondances fort étroites avec la Princeſſe Linghera, Mère du Damel. Il avoit gagné ſon amitié dans le premier voyage qu'il avoit fait à la Cour de ce Prince. Comme il la connoiſſoit obligeante & généreuſe, & qu'il n'ignoroit pas l'aſcendant qu'elle avoit ſur ſon fils, il s'étoit ſoûtenu dans ſes bonnes graces par des préſens conformes à ſon goût, & lui-même en avoit reçu pluſieurs fois d'elle, en tabac, en étoffes de coton [en pipes,] & en fruits. Quelquefois même elle lui avoit envoyé de jeunes Eſclaves des deux ſéxes. Un jour, elle avoit fait conduire à Gorée un jeune Négre de ſes Parens, en faiſant prier le Général de lui apprendre la Langue Françoiſe, afin qu'elle pût avoir près d'elle une perſonne fidéle, qui fût dans le ſecret de leur correſpondance. Ce jeune-homme avoit tant de diſpoſitions pour toutes ſortes d'éxercices, qu'en peu de Mois, il apprit non-ſeulement à parler, mais à lire, à écrire, [à monter à cheval,] & à tirer fort adroitement. En le renvoyant à ſa Maîtreſſe, Brue le fit habiller proprement à la manière des Négres; il lui donna une zagaye, un fuſil, un ſabre, [un cofre avec des hardes,] & le chargea d'un préſent pour la Reine Mère, qui conſiſtoit dans une caſſette remplie de parfums, de gands (*f*), & d'autres galanteries à l'uſage des femmes. Dans la ſuite, lorſque cette Princeſſe apprenoit de ſon Confident les différends qui s'élevoient entre le Damel & le Général, elle marquoit une inquiétude preſqu'égale pour l'un & pour l'autre. Les aimant tous deux, diſoit-elle, comme ſes Enfans, elle auroit ſouhaité que Brue, qui étoit le plus âgé, eût marqué moins de chaleur, & qu'il en pardonnât un peu à ſon Fils, dont la jeuneſſe demandoit cette indulgence. Elle le fit prier de ne pas s'allarmer trop vîte ſur l'article du Commerce; parce qu'elle prenoit ſur elle-même d'envoyer un Exprès au Roi ſon Fils, pour lui faire reconnoître ſa faute, & de ne rien épargner pour ménager leur réconciliation.

Ses liaiſons avec la Mère de ce Prince.

Jeune Négre qu'elle le prie d'inſtruire.

Services qu'elle rend aux François.

CETTE promeſſe fut éxécutée fidélement. L'Alkayde de Rufiſco, accompagné d'un autre Officier, vint informer Brue que la Princeſſe avoit convoqué une Aſſemblée de Seigneurs, pour repréſenter au Damel que la défenſe du Commerce entraîneroit la ruine du Pays, parce qu'il ſeroit toûjours facile aux François de s'oppoſer à l'arrivée des Etrangers; de ſorte que pour ſon propre avantage, il devoit préférer leur amitié à celle des autres Nations, dont il pouvoit être beaucoup plus mal-traité. Il avoit répondu que s'il étoit choqué contre Brue, c'étoit uniquement parce qu'il avoit empêché que les Anglois débarquaſſent leurs marchandiſes; après quoi il n'auroit pas trouvé mauvais que les François ſe fuſſent ſaiſis du Vaiſſeau: & que ſi le Général vouloit faire avec lui cette convention pour l'avenir, tous leurs différends ſeroient bientôt terminés. Brue remercia la Princeſſe Linghera du témoignage d'affection qu'elle donnoit à la Compagnie; mais il déclara librement aux deux Officiers du Roi, qu'il ne pouvoit entrer dans les vûes de ce Prince, parce que ſes inſtructions y étoient abſolument oppoſées. Il ajoûta qu'il s'engageoit à fournir au Pays toutes les marchandiſes, dont il auroit beſoin, de meilleure

Voye qu'elle prend pour les réconcilier avec le Damel.

(*e*) Labat, pag. 199. & ſuiv.

(*f*) *Angl.* de clouds de girofle. R. d. E.

BRUE. 1699.

meilleure qualité, en plus grand nombre & à meilleur marché que tous les Bâtimens d'interlope. Son deſſein étoit d'accompagner cette déclaration d'un barril d'eau-de-vie pour le Damel; mais l'Alkayde n'ôſant rien accepter ſans l'ordre de ſon Maître, promit de revenir dans quelques jours. Il remit au Général un préſent de tabac, qui lui étoit envoyé par *Iſſa-Fal*, principale femme du Damel, avec beaucoup de complimens de la part de cette Dame & des autres femmes de la Cour.

LE même Officier revint à Gorée, dix ou douze jours après. Il trouva le Général à bord d'un Vaiſſeau d'interlope Hollandois, nommé le *Piter*, qui avoit été pris par l'*Eléonore de Roye*, Vaiſſeau de la Compagnie, à quelque diſtance de l'Iſle de Biſſao. Il lui apprit que le Damel étoit enfin diſpoſé à vivre en bonne intelligence avec le Comptoir François, aux conditions qui lui avoient été propoſées, mais qu'il ſouhaitoit que pour les confirmer, le Général fit faire une décharge de ſon artillerie, qui pût être entendue de *Kaba*, où la Cour étoit alors. Brue lui accorda volontiers cette ſatisfaction. Le canon de Gorée & du Vaiſſeau fut éxercé avec beaucoup d'éclat, & ce bruit devint comme le ſignal d'un heureux renouvellement du Commerce. Les François envoyèrent au Roi un barril d'eau-de-vie, pour boire à la proſpérité de la Compagnie. Ils firent préſent d'un ſabre à chacun de ſes Députés, & leur firent entendre que c'étoit la mauvaiſe humeur & l'inconſtance du Roi qui les avoient empêchés de former des Comptoirs à Rufiſco & à Portodali, comme ils l'avoient toûjours deſiré.

Accommodement & condition que le Damel éxige.

AINSI le Commerce & l'amitié furent rétablis, ſans le ſecours d'aucun nouveau Traité & ſans proclamation. Un préſent, parmi les Négres eſt une ratification pour toutes ſortes de promeſſes; mais ſouvent c'eſt un prétexte auſſi pour les violer, parce qu'ils ſont perſuadés que les Européens ne peuvent ſe paſſer de leur commerce, & qu'une nouvelle paix eſt toûjours accompagnée d'un nouveau préſent.

Les Anglois s'inſinuent à la Cour & dans les Etats du Damel.

LES Anglois de Gambra n'ayant pû voir l'augmentation du Commerce François ſans jalouſie, s'efforcèrent d'abord de le troubler par l'interlope; mais cette voye leur ayant mal réuſſi, & la plûpart de leurs Bâtimens ayant été confiſqués, ils eurent recours à d'autres artifices. Par quelques négociations ſecrétes, ils obtinrent enfin du Damel la permiſſion d'établir des Comptoirs à Portodali & à Bigni. Le Roi de *Sin*, dont le Pays touche à celui de *Borſalo*, ou *Barſalli*, leur accorda la même faveur dans ſes Etats. Outre ces Etabliſſemens, ils envoyèrent à la Cour du Damel quelques perſonnes de leur Nation pour y réſider, & pour ſuivre ce Prince dans ſes différentes courſes avec les marchandiſes dont il avoit beſoin. En même tems ils établirent un nouveau Tarif, beaucoup plus favorable aux Négres que celui des François; ce qui ſervit beaucoup à réfroidir le Damel pour Brue & ſa Nation. Cependant, ſoit de deſſein formé, ou par le hazard des circonſtances, il leur cauſa cette année beaucoup de fatigue & d'embarras en changeant ſans ceſſe de demeure. Il les obligea de faire juſqu'à ſoixante lieuës, pour le ſuivre de Portodali à *Ambul* (*g*), dans le Royaume de Cayor. C'étoit pour eux une dépenſe conſidérable. Il falloit louër neuf ou dix Chameaux pour tranſporter leurs marchandiſes,

(*g*) Ou *Embul*, ſur la route qui conduit au Fort-Louis.

Digitized by Google

marchandiſes, ſans compter d'autres frais indiſpenſables. Leurs marchandiſes conſiſtoient [en or en poudre & en or travaillé,] en piaſtres, en vaiſſelle, en cotons fins, corail, drap d'Ecoſſe (*b*), fuſils, poudre à tirer, eau-de-vie, vins & merceries. BRUE 1697.

LE Damel les avoit traités d'abord avec tant de civilité & de diſtinction, qu'ils n'avoient pas donné de bornes à leurs eſpérances. Il ne leur promettoit pas moins que le commerce excluſif dans tous ſes Etats. Mais pendant qu'ils ſe laiſſoient amuſer par une ſi belle perſpective, il prenoit leurs marchandiſes, & les Seigneurs Négres ſuivoient ſon exemple. Lorſque le terme du payement étoit arrivé, il naiſſoit une affaire qui forçoit le Roi de changer de demeure. Les Marchands le ſuivoient; mais ces voyages les obligeoient à ſe procurer de nouvelles audiences, qui demandoient toûjours de nouveaux préſens. Le Damel continua ſes voyages pendant trois ou quatre Mois, ſans qu'ils puſſent obtenir d'être payés; juſqu'à ce que leurs marchandiſes étant épuiſées, il commença bientôt à leur donner d'autres ſujets de chagrin, en leur faiſant refuſer par ſes Officiers, des Chevaux, des Voitures & des Proviſions. Enfin leur dernière reſſource fut de revenir ſur leurs pas avec beaucoup de difficultés, ſans avoir été payés, & ſans ſçavoir par quels moyens ils pourroient l'être. Pour comble de diſgrace, le Damel étant retourné à Kaba leur fit défendre d'approcher de ſa Cour. Ils ſont cruellement dupés par ce Prince.

ILS reconnurent clairement qu'ils avoient été trompés. La prudence leur fit abandonner leurs Comptoirs de Portodali (*i*) & de Brigni, aſſez heureux de pouvoir ſauver ce qui reſtoit dans leurs Magaſins; car le Damel n'auroit pas manqué de prétexte pour s'en ſaiſir, s'il avoit pû pénétrer leur deſſein. Ils retournèrent à Jamesfort dans le tems que Brue y étoit à négocier un Traité de Commerce entre les deux Nations. Mais la guerre qui s'éleva en 1701 en arrêta le ſuccès.

LA facilité que le Damel avoit eue à tromper les Anglois, lui fit eſpérer que les François ne ſe défendroient pas mieux contre ſes artifices. Il renouvella ſes anciennes prétentions, & les différends furent pouſſés juſqu'à lui faire interrompre entièrement le Commerce. Brue, pour ne lui rien devoir, obſerva de ſi près les Vaiſſeaux d'interlope, qu'il lui coupa toutes les voyes du trafic étranger. Dans le même-tems, il s'en ouvrit un fort avantageux avec le *Bur-Sin* & le *Bur-Salum*, c'eſt-à-dire, avec les Rois de Sin & de Salum, par les rivières de Palmerin & de Salum, qui conduiſirent ſes Barques juſqu'à Kahone, Capitale de Bur-Salum, ſituée ſur la rivière de Gambra (*k*), où il commença le commerce de l'Or, de l'Yvoire & des Eſclaves avec les Mandingos, qui en apportent tous les ans de Galam, de Bambuck, & des Régions intérieures de l'Eſt (*l*). Le Damel entreprend de tromper les François.

CEPENDANT les entrepriſes du Damel furent interrompues par d'autres ſoins. Les Mécontens qui avoient quitté ſa Cour pour ſe réfugier ſous la protection du Burbaghiolof, faiſoient des courſes fréquentes dans ſes Etats, & retournoient toûjours chargés d'Eſclaves & de butin. Il prit enfin le parti d'aſſembler ſes Troupes, pour attaquer l'Ennemi à ſon tour. Mais le Burbaghiolof Ses guerres contre les Voiſins.

(*b*) *Angl.* toiles d'Ecoſſe. R. d. E.
(*i*) *Angl.* de Joal. R. d. E.
(*k*) Kahone, eſt ſituée ſur une rivière de même nom au Nord de celle de Gambra.
(*l*) Labat *ubi ſup.* pag. 210. *& ſuiv.*

BRUE. 1709. losf & ſes Généraux n'ayant oſé lui faire tête, il fut réduit à brûler quelques Villages & à ravager le Pays. Entre ſes Priſonniers, il ſe trouva quelques Négres *Foulis*, Sujets d'un Prince nommé le *Siratick*, qu'il renvoya libres après leur avoit fait voir ſon Armée & ſur-tout ſes Mouſquetaires. A peine fut-il rentré dans ſes Etats, que *Biram Vouba*, Général du Burbaghiolof reprit la campagne, & recommença ſes hoſtilités avec d'autant plus de confiance, que les Troupes du Damel ne pouvoient pas être ſitôt raſſemblées. C'eſt ainſi que les Rois Négres ſe ſont ordinairement la guerre. Il eſt rare qu'ils en viennent à des batailles déciſives. La Campagne ſe paſſe en incurſions & en pillages. Ils s'enlévent mutuellement un grand nombre de leurs Sujets, qu'ils vendent pour l'Eſclavage aux Marchands qui viennent les acheter ſur leurs Côtes. Il eſt certain que ſi les Mécontens de Kayor, qui s'étoient retirés chez les Princes voiſins, s'étoient bien entendus avec leurs Protecteurs, il auroient détrôné facilement l'Ennemi commun; mais leurs diviſions faiſoient ſa ſûreté.

Le ſuccès augmente ſa fierté.

CETTE ombre de ſuccès, qui avoit accompagné les armes du Damel, releva tellement ſa fierté, qu'il continua de fermer l'oreille aux propoſitions de la Compagnie. Brue avoit écrit à ſes Maîtres que l'unique méthode pour traiter avec un Prince également avare & ruſé, étoit de le forcer à l'éxécution des Traités qu'il avoit violés tant de fois. Il leur avoit fait voir que l'interruption du Commerce n'avoit pas été nuiſible à leurs intérêts. Mais ſes repréſentations furent inutiles. La guerre dont la France étoit menacée avoit allarmé ſi vivement les Directeurs, qu'ils lui envoyèrent ordre d'acheter à toutes ſortes de prix l'amitié des Princes Négres, dans tous les Pays où la Compagnie avoit des Etabliſſemens [c'eſt-à-dire les Comptoirs d'Albreda, ſur la Rivière de Gambra, de Gereges ſur celle de Bintam, & de Joal ſur la Côte de Bur-Sin; mais ſur-tout ils vouloient qu'il gagnât l'amitié] du Damel, à cauſe de l'important Comptoir de Gorée. Ils lui recommandèrent de laiſſer peu de marchandiſes dans les Forts, & d'en mettre la plus grande partie en dépôt chez les Rois voiſins, [dès qu'on auroit nouvelle de la Déclaration de la guerre.] C'étoit faire préſent à ces Princes de tous les fonds de la Compagnie, car les Négres ne connoiſſent pas de loi qui les oblige à la reſtitution.

Guerre entre la France & l'Angleterre.

LES hoſtilités entre la France & l'Angleterre commencèrent ſur la Côte de Gorée au mois d'Avril 1701, quoiqu'on n'y fût point encore informé de la Déclaration de Guerre en Europe. Un Vaiſſeau François de vingt piéces (*m*) de canon ayant rencontré un Anglois de cinquante, à la hauteur de Portodali, on ſe canona quelques momens, & le combat n'auroit pas fini ſitôt, ſi la partie eût été plus égale. Ce prélude de rupture entre les deux Nations détermina Brue à faire quelques démarches pour engager le Damel à la paix. Elles furent bien reçues en apparence. Ce Prince lui fit propoſer de ſe rendre à Rufiſco, où il promettoit d'arriver inceſſamment avec un grand nombre d'Eſclaves, & de conclure un nouveau Traité, qui feroit oublier tous les anciens reſſentimens. Le Général François ne fit pas difficulté d'y conſentir. Il ſe trouva au rendez-vous, & le Damel y arriva le 30 de Mai 1701. Après les proteſtations mutuelles de confiance & d'amitié, il ſe paſſa peu de jours où Brue ne vît familièrement le Roi, en attendant l'arrivée des Eſclaves. Enfin le jour qui avoit été marqué pour les échanges du Commerce, ce Prince

Brue eſt trahi par le Damel.

(*m*) *Angl.* de trente piéces. R. d. E.

Prince propoſa au Général François de monter à cheval pour prendre l'air avec lui. La partie fut liée ſans affectation. Brue partit, accompagné de deux Facteurs; & le Damel, ſuivi de ſes Officiers ordinaires. Ils marchèrent l'eſpace d'une lieuë, juſqu'au Village de *Teynier*, qui appartenoit au *Kondi*. BRUE. 1701.

LA, étant entrés dans la maiſon, ils s'aſſirent avec la même tranquillité. Mais le Damel s'étant levé auſſi-tôt, pria Brue d'attendre un moment ſon retour. A peine fut-il ſorti, que le Kondi paroiſſant avec pluſieurs Negres armés, déclara au Général qu'il avoit ordre de s'aſſûrer de ſa perſonne. En même-tems les Négres lui ôtèrent ſes armes & traitèrent de même les deux Facteurs. Il eſt arrêté priſonnier.

LE même jour, qui étoit le 6 de Juin 1701, tous les François qui ſe trouvoient à Ruſiſco & au Cap Bernard furent arrêtés; ſans oublier leurs effets & leurs marchandiſes, juſqu'aux habits que Brue avoit laiſſés à Ruſiſco. Le prétexte de cette violence fut, que, s'étant ſaiſis des Vaiſſeaux Etrangers qui étoient venus pour commercer ſur cette Côte, il devoit des dédommagemens au Damel pour le tort que cette conduite avoit cauſée à ſes Peuples. Il auroit répondu facilement à cette accuſation; mais il ne put obtenir la liberté de parler au Roi, ni celle même de voir ſes propres gens. Prétexte de cette violence.

LE Conſeil des Négres s'étant aſſemblé, on y propoſa de lui couper la tête; & ce ſentiment fut fort appuyé par l'Alkayde de Ruſiſco, qui craignoit, qu'en rendant la liberté au Priſonnier, on n'expoſât ſa Ville au pillage & à l'Incendie. Mais les plus ſages ſe déclarèrent pour le parti de la moderation, & propoſèrent de faire payer une groſſe rançon. Le Damel entra d'autant plus volontiers dans cette vûe, qu'elle flattoit ſon avarice. On commença une négociation avec les Officiers François de Gorée. Ils avoient été ſi allarmés de la détention de leur Général, qu'au défaut des autres voyes, ils étoient déja réſolus d'employer la force pour le remettre en liberté (*n*). Il court riſque de perdre la vie.

LES conditions du Damel furent d'abord exceſſives. Il demandoit non-ſeulement qu'on lui laiſſât tous les effets dont il s'étoit ſaiſi, mais qu'on lui abandonnât l'or, les Eſclaves & toutes les marchandiſes de Gorée, ſans en excepter la cargaiſon du Saint-François de Paule, Vaiſſeau nouvellement arrivé de France. Après de longues diſputes, il conſentit à recevoir un préſent, qui joint aux effets qu'il avoit entre les mains, montoit, ſuivant le Tarif établi, à la ſomme de vingt mille ſept cens ſoixante dix-neuf livres en marchandiſes; ce qui revenoit à ſept mille francs, ſur le pied de leur valeur en France. La perte particulière du Général, en habits, en meubles, en vaiſſelle & en bijoux fut évaluée à ſix mille livres. Il avoit été reſſerré pendant douze jours dans une étroite priſon, ſans aucune communication avec ſes gens ni meme avec ſon Interprète. Mais les femmes & la Mère du Kondi l'avoient viſité tous les jours, & lui avoient porté du tabac, en lui marquant qu'elles prenoient beaucoup de part à ſa diſgrace. L'arrivée de deux Vaiſſeaux François, & la vûe de quelques autres Bâtimens qui parurent dans la Rade de Ruſiſco, contribuèrent beaucoup à ſa liberté. Le Damel s'étant hâté de conclure l'accommodement, reçut le prix de ſa trahiſon, & partit de Ruſiſco le 17 de Juin Il obtient la liberté pour une groſſe rançon.

(*n*) Labat, pag. 220. *& ſuiv.*

BRUE. 1701.

Juin à l'entrée de la nuit. Brue, à qui l'on n'ouvrit les portes de ſa priſon qu'à deux heures après minuit, s'embarqua auſſitôt ſur un des Vaiſſeaux de la Compagnie, & rendit la joye au Comptoir de Gorée par ſon retour.

Complimens qu'il reçoit des Rois Voiſins, & de la Princeſſe Linghera.

LE Brack & le Siratick, le Burbaghiolof, le Bur de Sin & le Bur de Salum, le firent complimenter ſur le bonheur qu'il avoit eu de ſortir des mains du Damel, & lui marquèrent de la diſpoſition à ſe liguer contre un Voiſin ſi déteſté. La Princeſſe de Linghera même lui envoya ſon fidèle Négre, pour lui déclarer qu'elle avoit la conduite de ſon Fils en horreur, & qu'elle alloit tout employer pour rendre la paix ſolide. Brue la remercia beaucoup de ſes bontés, & de ſes intentions; mais ſur l'article de la paix, il lui fit une réponſe équivoque. En effet le Damel éprouva bientôt les effets de ſon reſſentiment. Les Côtes furent gardées avec tant de ſoin, qu'aucun Vaiſſeau étranger n'en put approcher pour le Commerce. Toutes les Barques de Pêcheurs furent enlevées; & les Villages de la Côte furent obligés, ſous peine d'éxécution militaire, de fournir Gorée d'eau & de bois. Les Sujets mêmes du Damel continuèrent, malgré lui, d'apporter de l'Yvoire & des Eſclaves au Comptoir. Comme il vouloit tirer d'eux un prix éxhorbitant pour ſes marchandiſes, ils trouvoient leur avantage à tourner ſecrétement vers les François.

Vengeance de Brue.

LES affaires demeurèrent dans cette ſituation pendant huit mois. Enfin le Damel, qui voyoit tous ſes Peuples prêts à ſe révolter, commença ſérieuſement à deſirer la paix. Il envoya l'Alkayde de Biyurt au Général, qui ſe trouvoit alors au Fort de Saint-Louïs, pour lui propoſer une réconciliation durable, & le prier de lui envoyer un de ſes Facteurs, nommé Moreau, qui parloit fort bien la Langue Jalof. Brue demanda, pour première condition, que l'Alkayde demeurât en ôtage. Tout lui fut accordé. Moreau s'étant rendu à Kaba, où le Damel s'étoit retiré, fut reçu de lui avec beaucoup de careſſes. On ne parla du paſſé que pour l'enſevelir déſormais dans l'oubli. En conſeſſant que Brue avoit reçu de juſtes ſujets de plainte, le Roi Négre prétendit qu'il étoit aſſez vengé, par le mal qu'il lui avoit cauſé en ravageant ſes Côtes & lui enlevant un grand nombre de ſes Sujets. Il ajoûta que n'ayant jamais reçu de lui aucune offenſe, il ne le haïſſoit pas perſonnellement; qu'un Chirurgien François qui avoit donné quelque remède à une de ſes femmes, ayant entretenu un commerce d'amour avec elle, dans le chagrin de ne pouvoir ſe venger du Coupable, il avoit fait tomber ſon reſſentiment ſur toute la Nation; mais qu'il demandoit en grace que le paſſé fût oublié, & l'amitié rétablie ſur des fondemens inébranlables.

Le Damel eſt forcé de demander la paix.

Cauſe de ſa haine contre les François.

BRUE, ſur le récit que Moreau lui fit à ſon retour, fit appeller l'Alkayde de Biyurt, & lui dit qu'il trouvoit fort étrange que le Damel l'eût rendu reſponſable des fautes d'un Chirurgien; qu'il falloit commencer par des plaintes, & s'aſſûrer qu'il auroit obtenu de juſtes ſatisfactions; que les François néanmoins étoient diſpoſés à bien vivre avec lui, s'il vouloit être plus fidèle à l'éxécution des Traités; qu'il devoit reſtituer d'abord tout ce qu'il avoit pris injuſtement à la Compagnie, ſuivant le Mémoire qui lui avoit été préſenté par Moreau, ou trouver bon que la Compagnie enlevât un aſſez grand nombre de ſes Sujets pour ſe dédommager de ſes pertes.

Réponſe de Brue.

Projet de ſe ſaiſir du Damel.

LE Damel avoit peu de penchant pour la reſtitution; & Brue penſoit bien moins à l'y obliger, qu'à trouver l'occaſion de ſe ſaiſir du Tyran, dans la réſolution

KAART van den LOOP der Riviere *SANAGA*, of *SENEGAL*, v
Geligt door een Fr

ſolution de l'envoyer en Amérique. Mais ſon deſſein fut interrompu par un ordre de la Compagnie qui le rappelloit en France, où elle avoit beſoin de le conſulter ſur la décadence de ſes affaires. BRUE. 1702.

IL partit le premier de Mai 1702, en laiſſant pour Directeur Général, à ſa place, le Sieur Louïs le Maître. Le Damel fut charmé de ce changement. Il trouva dans le Maître un homme d'un caractère ſi différent, qu'ayant interdi à ſes Sujets tout commerce avec Gorée, il réduiſit ce nouveau Directeur à lui payer cent barres pour la liberté de tirer de l'eau, du bois & d'autres proviſions du Continent (*o*). Brue eſt rappellé en France.

CET événement fut bientôt ſuivi de la mort de Latir-Fal Saukabé. Il laiſſa ſes deux Royaumes à ſes deux Fils. L'aîné, qui ſe nommoit *Mar-Iſſa-Fal*, lui ſuccéda au Royaume de Kayor & au titre de Damel. Le partage du plus jeune, nommé *Que Komba*, fut la Couronne de Baul, avec le titre de Tin. L'intérêt de la Compagnie eſt d'empêcher que ces deux Etats ne ſe réüniſſent encore ſur la même tête (*p*). Mort du Damel.

(*o*) Labat. pag. 225. *& ſuiv.* (*p*) Ibid. pag. 250.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Rivière du Sénégal, tirée des Mémoires de M. Brue.

Où l'on examine ſi cette Rivière eſt le Niger ou un de ſes bras.

LE cours du Sénégal eſt d'environ huit-cens lieuës de l'Eſt à l'Oueſt, depuis le Lac de *Burnu*, où cette rivière prend (*a*) ſa ſource, juſqu'à deux lieuës & demie de l'Océan Occidental. Là, faiſant un coude, elle tourne tout-d'un-coup au Sud; & n'étant ſéparée de la Mer que par une langue (*b*) de terre, qui n'a pas dans quelques endroits plus de cent toiſes de largeur, & qui s'élargit dans d'autres depuis une lieuë, juſqu'à deux & demie, elle coule encore l'eſpace de vingt-cinq lieuës du Nord au Sud, pour ſe perdre enfin dans l'Océan à quinze degrés cinquante-cinq minutes de latitude (*c*). Cours de la rivière du Sénégal.

CETTE rivière, qui diviſe preſque continuellement la Région des Négres de celle des Mores de Zarra, ou du Déſert, s'avance l'eſpace de trois cens lieuës par divers détours, de l'Eſt à l'Oueſt, c'eſt-à-dire, depuis les Cataractes de Galam, au-delà deſquelles les François n'ont pas encore pénétré, juſqu'à ſon embouchure près de *Biyurt* ou *Bieurt* (*d*), dont on a déja vû la deſcription.

(*a*) Brue, ou Labat, parlent ici ſans doute d'après l'opinion des Géographes, puiſqu'il ajoûte qu'aucun François n'a pénétré ſi loin.

(*b*) Nommée la *Pointe de Barbarie*.

(*c*) Si ce n'eſt pas une faute d'impreſſion dans Labat, il s'eſt fort trompé en mettant vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes.

(*d*) Voyez la Carte, qui eſt copiée d'après celle que Brue fit lever ſur les lieux par un habile Ingénieur, en 1718. On doit la regarder, par toutes ſortes de raiſons, comme une piéce autentique.

Digitized by Google

BRUE. tion. Ses eaux ſont fort rapides, ce qu'on attribue à la longueur de ſon cours dans un Canal fort étroit.

Difficultés de ſon embouchure. SON embouchure eſt large d'une demie-lieuë; mais elle eſt maſquée par une Barre, ou un Banc qui s'eſt formé de l'abondance du ſable que le Courant y amene, & qui eſt repouſſé par la marée. Cette barre eſt doublement dangereuſe, & parce qu'elle a peu d'eau, & parce que tous les ans, les flots impétueux qui ſortent de la rivière, au tems des inondations, lui font changer de place. L'entrée du Sénégal ſeroit inacceſſible, ſi la force de ſon cours & celle de la marée n'avoient ouvert deux paſſages, dont le plus large eſt ordinairement de cent cinquante ou deux cens toiſes ſur deux braſſes de profondeur. Auſſi ne reçoit-il que des barques de quarante ou cinquante tonneaux. Le plus petit n'eſt que pour les Canots. Ces deux ouvertures changent tous les ans de ſituation. L'Iſle de Saint-Louïs eſt quelquefois à quatre lieuës de la Barre, quelquefois à deux. Mais le même inconvénient qui empêche les Bâtimens de quatre ou cinq cens tonneaux d'entrer dans la rivière & d'y pouvoir débarquer leurs marchandiſes, devient une ſûreté pour le Fort, & rend le commerce des François fort tranquille. La Compagnie entretient une Barque & des Négres également adroits & robuſtes pour décharger ſes propres Vaiſſeaux.

Elles ſervent à la ſûreté du Commerce François.

Saiſons où l'on paſſe la Barre du Sénégal. LA ſaiſon la plus commode, pour paſſer la Barre, eſt depuis le mois de Janvier juſqu'au mois d'Août, parce que les vents ſont alors variables & que la direction des marées eſt au Nord. Mais dans cet intervalle même, les mois les plus favorables ſont Avril, Mai, Juin & Juillet. La mauvaiſe ſaiſon eſt depuis Septembre juſqu'à la fin de Décembre, parce que les vents d'Eſt enflent beaucoup la Mer, & rendent le Commerce abſolument impoſſible (*e*).

Intérieur de cette rivière. APRÈS avoir paſſé la Barre, on trouve une rivière d'une belle largeur, d'une eau fort claire & fort unie, dont le cours eſt auſſi agréable que l'entrée en a paru difficile. Sa profondeur eſt depuis dix-huit pieds juſqu'à vingt-cinq. La terre, du côté gauche en montant, eſt une pointe de ſable baſſe & ſtérile. Elle n'a pas plus de cent toiſes de largeur à l'entrée de la Barre; mais on a déja fait remarquer qu'étant longue d'environ vingt-cinq lieuës, ſa largeur augmente, dans cet eſpace, d'une lieuë juſqu'à deux & demie. Cette Péninſule eſt remplie d'une ſorte de petites crabbes, que les François appellent *Tourlouroux* dans les Iſles ſous le vent, & d'une eſpèce d'oiſeaux qu'ils ont nommés *Grands-Goziers* ou *Pélicans*. Une lieuë au-delà de la Barre, la même Péninſule devient moins ſtérile, & préſente des pâturages, où la Compagnie fait nourrir des troupeaux de Moutons & de Chèvres, à la garde deſquels elle entretient quelques Laptots armés. Mais le côté droit de la rivière, auſſitôt qu'on a paſſé la Barre, forme un meilleur & plus beau Pays, qui ſe nomme (*f*) *Terre de Ghinée*, c'eſt-à-dire en Langue Négre, *Pays du Diable*. Il eſt uni, couvert de verdure & de petits Bois de différens arbres, entremêlés de Palmiers & de Cocotiers, qui forment une charmante perſpective. Ce Canton appartient au territoire de *Biyurt* ou *Bieurt*, & fait partie du Royaume de Kayor, qui a de ce côté-là pour bornes la Pointe de Biſeſcha, éloignée de la Barre d'environ ſix lieuës.

Tourlouroux.

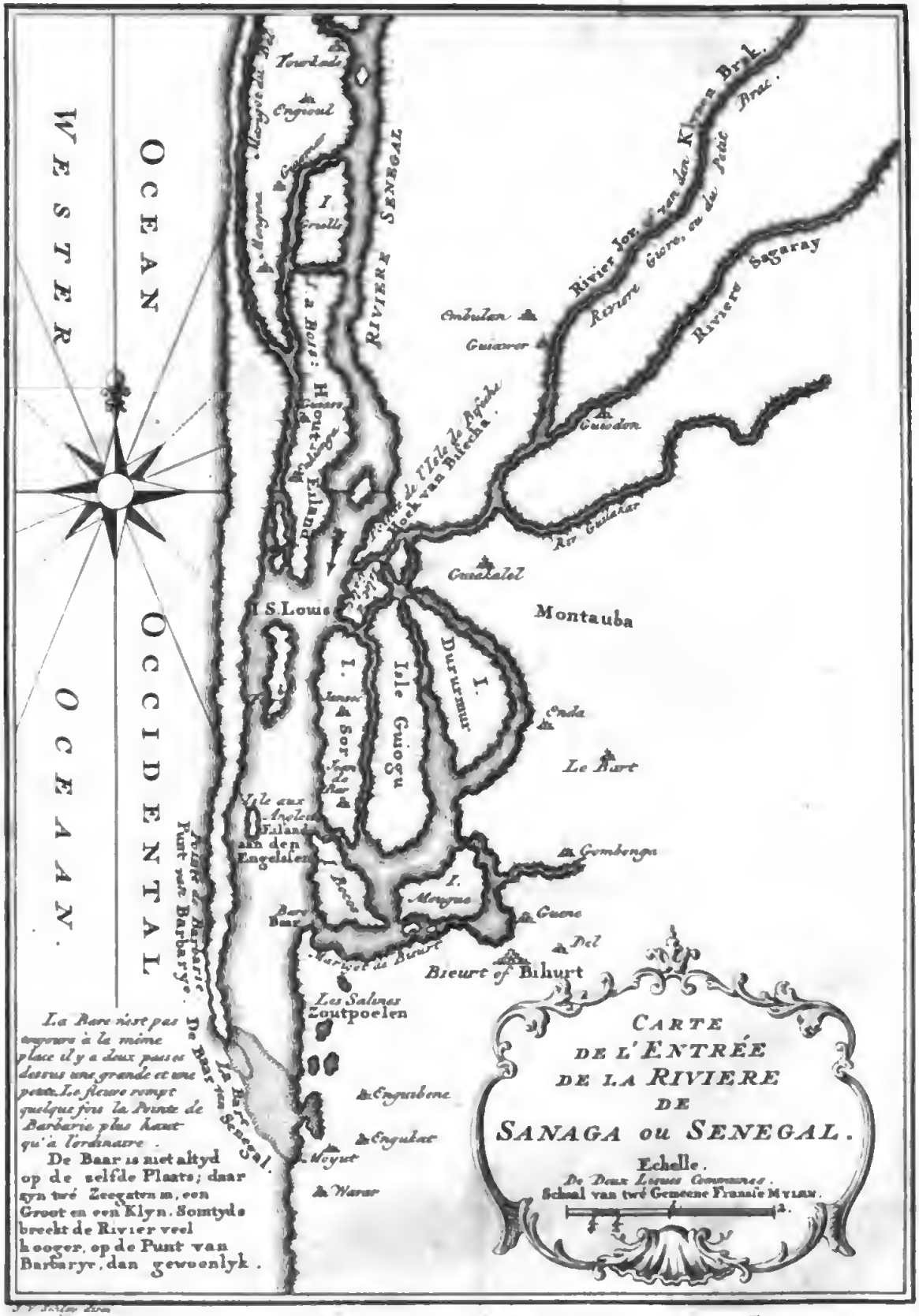
Grands-Goziers, ou Pelicans.

Terre de Ghinée.

DU

(*e*) Labat. Tom. II. pag. 127 *& ſuiv.*

(*f*) Il y a de l'apparence que c'eſt un reſte du Pays de *Ghinea* de *Gebenna*, qui, ſuivant Leon & Marmol, étoit ſitué vers l'embouchure du Sénégal, au côté du Sud.



KAART van 't INKOOMEN der RIVIERE SANAGA, of SENEGAL.

Digitized by Google

BRUE.

Du même côté, deux lieuës au-deſſus de la Barre, on trouve un Canal ou un bras de la rivière, qui remonte juſqu'à Biyurt. L'entrée eſt bouchée par une Baſſe, qui la rend quelquefois fort dangereuſe. Elle contient auſſi deux petites Iſles, dont la plus proche de la grande rivière ſe nomme *Bokos*. C'eſt dans cette Iſle que la Compagnie Françoiſe avoit établi ſon premier Comptoir. On en voyoit encore les reſtes en 1724. Le terrain eſt bas, & fort mal-ſain, parce qu'il eſt ſujet (*g*) aux Inondations; ce qui obligea les François de l'abandonner. L'Iſle de *Moghera* (*h*), qui eſt derrière celle de Bokos, eſt déſerte & ſans culture. Au long de cette Crique, ou du rivage de ce Canal, la nature a formé des Salines fort riches & dans une ſituation fort ſingulière. On en compte huit, éloignées d'une lieuë ou deux l'une de l'autre. Les cinq principales ſont celles de *Guianeau*, où la Compagnie fait ſes cargaiſons, de *Dambur*, de *Luiango*, de *Guingha* & de *Quiert*. Les plus petites ſe nomment *Tunja* (*i*), *Matay*, & *Kak*. Ce ſont de grands étangs d'eau ſalée, au fond deſquels le ſel ſe forme en maſſe. On le briſe avec des crocs de fer pour le faire [monter ſur l'eau &] ſécher au ſoleil. A meſure qu'on le tire de l'étang, il s'en forme d'autre. On s'en ſert pour ſaler les cuirs. Il eſt corroſif, & fort inférieur en bonté au ſel de l'Europe. Chaque étang a ſon Fermier particulier, qui ſe nomme *Ghiodin* ou *Komeſſu*, ſous la dépendance du Roi de Kayor. La même Crique eſt fort abondante en Huitres, dont les écailles ſervent aux Négres, pour compoſer une ſorte de chaux qu'ils employent à leurs Bâtimens. Ces Huitres ſont fort grandes. On les fait ſécher, pour ſervir d'aliment; & l'uſage en eſt fort commun dans le Canton.

Canal de Biyurt.

Salines extraordinaires.

Huitres. Uſage de leurs écailles.

Entre l'Iſle de *Bokos* & la grande Iſle de *Biſeſcha*, il y a une autre Iſle de cinq ou ſix lieuës de tour, nommée l'Iſle de *Jean Barre*. [Sa partie Occidentale eſt ſur la principale branche du Sénégal.] Le terroir en eſt fertile, & couvert, dans quelques endroits, de fort gros arbres. Il appartient à deux Chefs des Négres, *Jean Barre* & *Tanſuk*, qui y poſſédent chacun leur Village. Le premier de ces deux Négres eſt Interprète héréditaire de la Compagnie au Fort S. Louïs. Près de la même Iſle, il y en a deux autres plus petites, qui appartiennent auſſi à des Chefs Négres. L'une ſe nomme *Ghiogu*, & l'autre *Doremur*. Un peu au-deſſus de *Jean Barre*, on en trouve une autre, qui s'appelle l'Iſle *du Galet*; nom tiré d'une ſorte de cailloux fort durs, fort péſans & fort unis, dont la forme eſt un ovale plat. On s'en ſert quelquefois pour faire de la chaux. Vis-à vis l'Iſle de Bokos, on voit encore une Iſle que les François ont nommée (*k*) *l'Iſle aux Anglois*; baſſe, marécageuſe, & qui n'a rien de recommandable. Enfin, trois quarts de lieuë plus loin vers l'embouchure du Senégal, eſt ſituée l'Iſle qui porte le nom même de cette rivière, ou celui de S. Louïs, qu'elle tire de ſon Fort, réſidence ordinaire du Directeur Général (*l*).

Différentes Iſles du Sénégal.

L'Isle

(*g*) Ces Inondations ſont cauſées, comme celles du Nil, par les pluyes qui tombent dans les Pays ſitués entre les Tropiques, aux mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre. On en parlera ci-deſſous. [Voyez auſſi la Relation de Dom Juan de Caſtro au Tome I.]

(*h*) *Angl.* Mogba; Labat la nomme Mogue. R. d. E.

(*i*) Labat l'appelle *Jungé*.

(*k*) Labat prend beaucoup de peine à prouver que les Anglois n'ont jamais poſſédé cette Iſle; [& enfin il laiſſe la queſtion ſans la décider.] Mais pourquoi n'en auroient-ils pas été les Maîtres dans le peu de tems qu'ils l'ont été de l'Iſle S. Louis?

(*l*) Labat Tom. II. pag. 146. *& ſuiv.*

BRUE. Iſle de S. Louïs.

L'ISLE du Sénégal, ou de Saint Louïs, eſt à ſeize degrés cinq minutes de latitude du Nord. Sa ſituation eſt au milieu de la rivière, à deux, trois, ou quatre lieuës de l'embouchure, ſuivant les variations de la Barre. Quelques Voyageurs lui donnent une lieuë de circonférence. Froger qui la meſura, en 1705, compte onze cens cinquante toiſes du Nord au Sud, c'eſt-à-dire dans ſa longueur; mais comme ſa largeur eſt inégale, il ne l'a pas déterminée. Un Ingénieur, qui prit le même ſoin en 1714, lui donne de largeur, du côté de la Barre, quatre-vingt-dix toiſes; cent quatre-vingt-douze du coté oppoſé; & cent trente dans l'endroit où le Fort eſt ſitué. Le bras Oriental de la rivière eſt large de trois cens quatre-vingt toiſes; & celui de l'Oueſt, de deux cens dix. On ne trouve dans l'Iſle qu'une terre plate, ſabloneuſe, & ſtérile. Le côté du Sud étoit autrefois ſujet aux Inondations; mais la marée & les vents du Nord y ont pouſſé tant de ſable, qu'il s'en eſt formé des Dunes, qui couvrent le Fort & qui le ſont paroître dans un creux. Cependant il eſt reſté vers cette Pointe un *Marigot* ou un étang d'eau ſalée. La Pointe du Nord eſt couverte de grands arbres, qui ont l'apparence d'une Forêt; mais ce ne ſont que des *Mangles* (*m*), qui demandent, pour croître, d'avoir toûjours leurs racines dans l'eau. Il ſe trouve un autre étang au milieu de ces arbres. Il s'en trouve encore un, mais plus petit, vers le centre de l'Iſle; avec un petit Bois voiſin, qui ſert à donner de l'ombre aux Moutons & aux Chèvres du Fort: car le fond ſabloneux du terroir n'empêche pas qu'il n'y croiſſe une herbe courte, qui engraiſſe les Beſtiaux, & qui les rend d'un fort bon goût. Les étangs ſont peuplés de Porcs, qui s'y rafraîchiſſent dans la boue, [& qui y paſſent à couvert du ſoleil une bonne partie de la journée. Mais les hommes ne peuvent pas y prendre le frais, parce que ces endroits ſervent de retraite pendant le jour à des millions de Mouſtiques & de Couſins ou Maringoins, & qui ſe répandent de tous côtés dès que la nuit approche.]

Son étendue.

Ses propriétés.

L'ISLE manque d'eau pendant la moitié de l'année, parce qu'il ne s'y trouve ni ſource ni puits, & que durant la mouſſon du Sud, c'eſt-à-dire depuis Décembre juſqu'au mois de Juillet, la rivière eſt ſalée. Dans le tems des Inondations, l'eau eſt aſſez bonne; mais, dans les ſaiſons ſéches, on eſt forcé d'ouvrir, au milieu du ſable, des puits d'une eau ſomache dont on ne peut faire uſage qu'après l'avoir filtrée au travers d'une pierre qui vient des Canaries. Pour la rafraîchir, on la met dans des pots de terre qui ne ſoient pas vernis, dans leſquels on l'expoſe aux vents du Nord, [dans des lieux qui ont du côté du Nord des Ouvertures étroites par dehors, & qui s'élargiſſent conſidérablement en dedans. Il faut de plus que ces lieux ſoient voutés, & couverts d'un toît qui ne touche point la voute.] On admire avec raiſon que l'eau devienne ſalée dans ces puits lorſque celle de la rivière devient douce; & qu'au contraire la rivière commence à devenir ſalée lorſque les puits ceſſent de l'être (*n*).

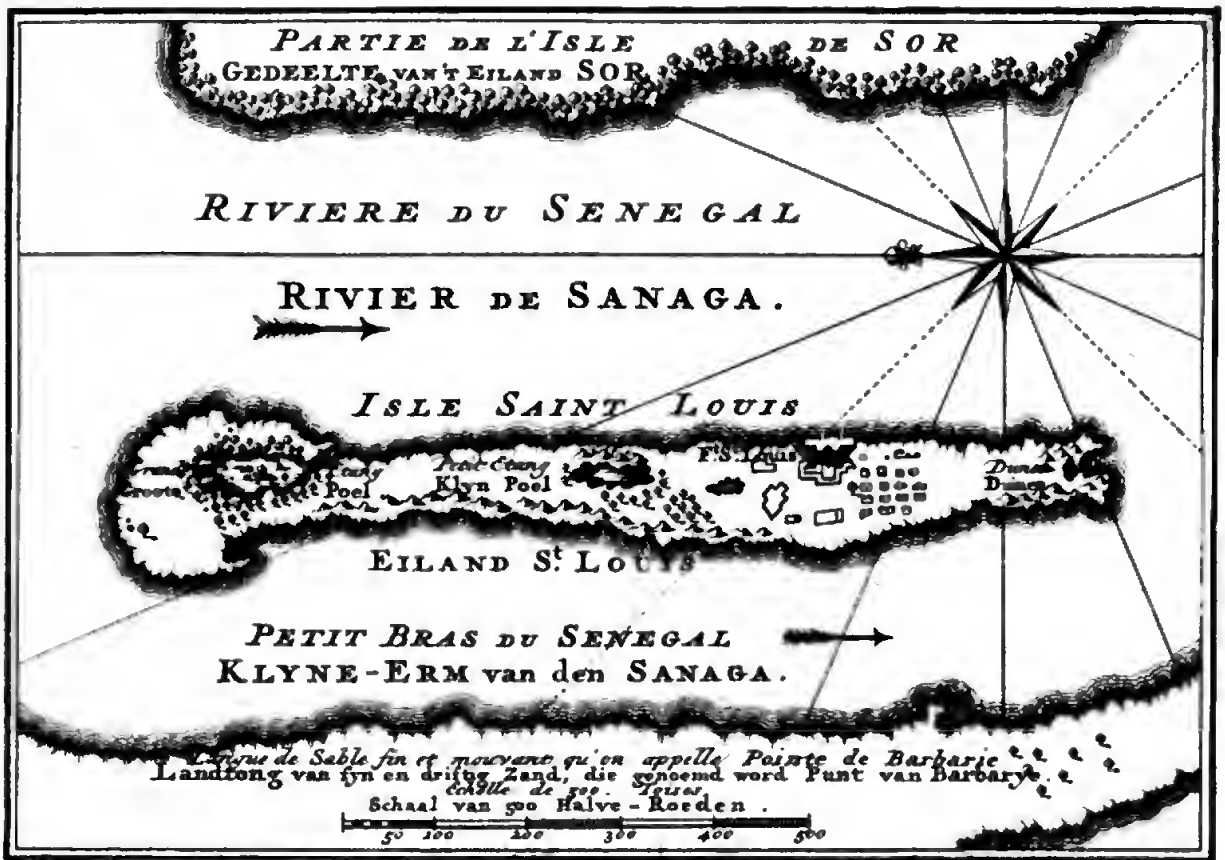
Elle manque d'eau. Comment on y ſupplée.

IL ne reſte aujourd'hui de l'ancien Fort de Saint Louïs que quatre Tours rondes, [qui ne ſont pas ſur une même ligne, mais qui font un angle obtus, dont

Ses Fortifications.

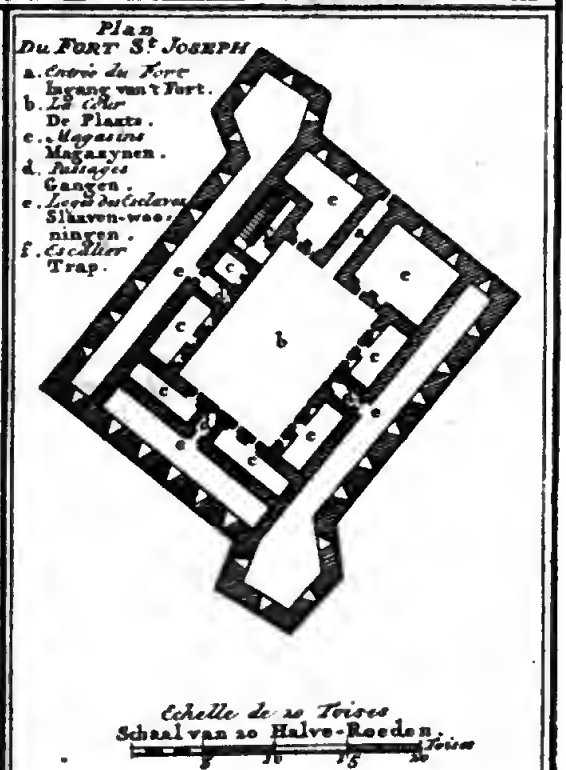
(*m*) Labat dit, Mangles ou Peletuviers. Les Anglois, *Mangroves*. Ces arbres reparoîtront ſouvent.

(*n*) Labat. *ubi ſup.* pag. 220. *& ſuiv.*



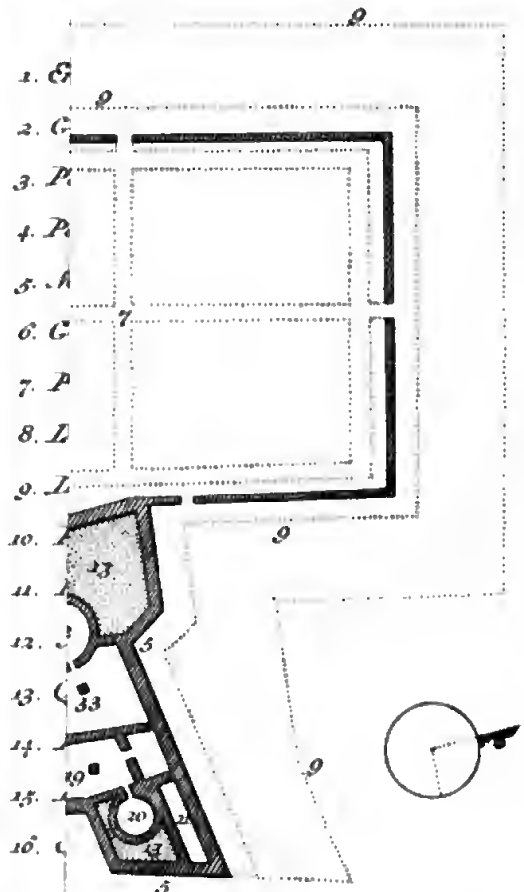
OMLANDEN van 't FORT St. JOSEF, in GALAM.

GRONDTEKENING van 't FORT St. JOSEF.



J. V. Schley fecit.

DU SENEGAL



19. *La Cave.*
De Kelder.
20. *Magasin a poudre.*
Kruit magazyn.
21. *Le Creux sous les Lieux.*
De Hólte onder de plaatsen.
22. *Magasin pour l'Ivoire.*
Ivoir-magazyn.
23. *Entrée de la grande Captiverie.*
Ingang van't groote-Slavenhuis.
24. *La Cuisine.*
't Kookhuis.
25. *La Laverie.*
't Wasch huis.
26. *Escalier pour monter sur la Plateforme.*
Trap om op't Plat te komen.
27. *La Depense.*
De Spys kamer.
28. *Cabinet joint a la depense.*
Vertrek aan de Spys kamer.
29. *La Tonnellerie.*
't Kuip huis.
30. *Magasin d'Armement.*
Wapen huis.
31. *Petit Magasin pour les Outils et Ustanciles.*
Klyn-magazyn voor't Gereedschap.
32. *Entrée de la petite Captiverie.*
Ingang van't klyne-Slaven huis.
33. *Pilliers pour soutenir la Plateforme et le toit.*
Pilaaren ondersteunende't Plat en't Dak.
34. *Deux ponts pour aborder les barques.*
Twee Bruggen, voor't aankomen der Barken.

E

40 50

SANAGA, of SENEGAL.

dont les deux du milieu ne ſont éloignées l'une de l'autre, que de quatre toiſes & demie, & celles des deux bouts en ſont éloignées d'onze toiſes.] Elles ſont fort bien bâties à l'antique, & couvertes de tuiles en piramides (*o*). Elles ont été jointes aux murailles, & renfermées par une Fortification de paliſſades revêtue de terre, au-deſſous de laquelle ſont les Magaſins, & quelques Baſtions mal formés; de ſorte que le Fort n'a pas de meilleure défenſe que ſa ſituation naturelle. Son artillerie eſt de trente piéces, diſtribuées en pluſieurs batteries. L'Arſenal eſt bien fourni de petites armes & de munitions. On ne nous apprend pas ſi la Garniſon eſt nombreuſe; mais on fait obſerver que la Compagnie employe ordinairement deux cens hommes dans les ſix Etabliſſemens qu'elle a ſur cette Côte, & qu'ils ſont diſperſés ſuivant les ordres du Gouverneur. BRUE

Manière dont le Gouverneur François reçut un Prince Négre.

ON peut juger de la figure que le Directeur Général ſait dans ce Pays par la manière dont le ſieur Brue reçut, en 1691 (*p*), un Prince Négre nommé le Petit-Brak. Ce Prince s'étant rendu, de *Maka*, dans l'Iſle de Biſeſcha, avec un cortége de quinze ou vingt Négres, envoya un Canot dans celle de Saint Louïs, pour donner avis de ſa viſite au Général, & pour le prier de le faire prendre dans une Chaloupe. Lorſqu'il fut arrivé à la porte du Fort, il s'aſſit à terre avec ſa ſuite, qui étoit armée de zagayes, de ſabres & de targetes. Il demeura dans cette poſture, en attendant le retour de ſon Interpréte, qui étoit allé ſçavoir du Général François s'il étoit diſpoſé à le recevoir. L'Interpréte revint auſſi-tôt, avec ordre de l'introduire. Il le conduiſit à la Sale de l'audience, accompagné ſeulement de deux de ſes Officiers & de deux *Guiriots* (*q*), ou Muſiciens Poëtes, qui dans ces occaſions ne s'éloignent jamais de leur Maître. Le Général étoit aſſis dans un fauteuil, la tête couverte, avec ſes Officiers autour de lui. En entrant dans la Sale, le Prince Négre ôta ſon bonnet, s'approcha de Brue, & mit ſa main dans la ſienne, qu'il leva trois ou quatre fois juſqu'à ſon front, ſans prononcer un ſeul mot. Brue fit la même choſe; mais ſans ſe lever & ſans ſe découvrir (*r*).

Habillement & figure du Prince.

LE Prince s'aſſit ſur un tabouret. Ses deux Officiers ſe placérent à ſes côtés dans la même poſture, & les deux Guiriots ſe mirent à terre derrière lui. C'étoit un Vieillard de fort bonne mine. Il avoit la barbe & les cheveux gris, & le viſage maîgre & ridé; mais beaucoup de vivacité dans les yeux, & le ſon de la voix fort agréable, avec un air de grandeur qui marquoit celle de ſa naiſſance. Sa robe, qui lui tomboit juſqu'aux genoux, étoit d'une étoffe (*s*) blanche de coton, à rayes bleues, avec de grandes manches, de la forme des ſurplis de l'Oratoire. Par-deſſous, il avoit des hautes-chauſſes de la même étoffe, mais ſi larges qu'elles ne contenoient guéres moins de ſix aunes, & pliſſées par derrière, de manière à pouvoir lui ſervir de couſſin. Sur ſa robe il portoit un baudrier de drap écarlate, d'un demi-pied de large, auquel ſon ſabre étoit ſuſpendu. La poignée & le fourreau étoient travaillés en argent, avec un art ſurprenant

(*o*) Voyez on Plan.

(*p*) *Angl.* en 1691 R. d. E.

(*q*) Jobſon en parle beaucoup dans ſon Voyage à la Gambra. [Il les nomme Juddies.]

☞(*r*) Une telle conduite nous paroît tenir beaucoup de l'inſolence, & ne peut qu'aigrir ces Princes Afriquains, dont le moindre eſt plus reſpecté par les ſujets qu'aucun Roi de l'Europe ne l'eſt par les ſiens.

(*s*) Ces étoffes de coton s'appellent Pagnes, du mot Portugais *Panna*.

Digitized by Google

BRUE. ſurprenant pour un ouvrage des Négres. Toutes les parties de la robe & du baudrier étoient garnies d'Amulets, ou de Griſgris, couſus proprement dans de petites piéces d'écarlate, de maroquin rouge du Levant, & de peau des Bêtes ſauvages du Pays. Mais la forme de toutes ces piéces étoit différente. Les unes étoient quarrées, d'autres rondes, ou longues, ou poligonales ; & chacune attachée ſur la partie du corps qu'elle avoit la vertu de préſerver. Les hautes-chauſſes étoient ſans poches ; mais le Prince portoit, au côté droit, un petit ſac qui contenoit ſon tréſor. Sa robe, quoiqu'on l'ait comparée à nos ſurplis, étoit échancrée par devant comme une chemiſe de femme, & relevée autour du col par une broderie de drap rouge, qui repréſentoit des boutons & d'autres figures. Son bonnet étoit de la même étoffe que la robe, étroit par le bas, mais large au ſommet ; de ſorte que ne pouvant ſe ſoûtenir il panchoit beaucoup à côté de la téte. Au lieu de plumes, il étoit orné de la tête d'un Paon d'Afrique, qui contenoit un Griſgris. Le Prince avoit d'ailleurs les jambes nues, avec des ſandales aux pieds, telles qu'on repréſente celles des Romains.

Il demeura quelque tems en ſilence, regardant le Général avec beaucoup d'attention. Enfin il lui adreſſa un diſcours, qui fut expliqué par l'Interpréte, & qui portoit en ſubſtance, „ Qu'ayant appris l'arrivée du Sieur Brue au „ Sénégal, avec la qualité de Général pour la Compagnie, & n'ayant en- „ tendu que des éloges de ſon caractère, il s'étoit fait un devoir de le pré- „ venir par ſa viſite, & de lui offrir ſon amitié ; qu'il s'étoit toûjours ſenti „ de l'inclination pour les François, & qu'il leur avoit rendu tous les ſervices „ qui dépendoient de lui ; qu'il promettoit de perſévérer dans les mêmes diſ- „ poſitions, & que Brue pouvoit compter en particulier ſur ſon affection, „ dont il vouloit lui donner un témoignage en lui faiſant préſent d'un Eſ- „ clave.

Harangue du Prince Négre.

Les deux Officiers & les Guiriots firent auſſi leur compliment, que le Général reçut d'un air civil & gracieux. Il fit enſuite apporter de l'eau-de-vie ; car ſi la qualité de Mahométans rend quelques Négres fort réſervés ſur l'uſage de cette liqueur, le plus grand nombre ne regarde le précepte de l'Alcoran que comme un conſeil, & ſe livre ſans ſcrupule au plaiſir de boire. Le Prince vit paroître avec plaiſir ſa bouteille. Un de ſes Officiers remplit un verre, en fit l'eſſai, & le préſenta joyeuſement à ſon Maître, qui ſe leva, but à la ſanté du Général, & rendit le verre à l'Officier avec un petit reſte de liqueur ; ce qui paſſe pour une faveur entre les Négres. Après le premier coup, il alluma ſa pipe & ſe mit à fumer. Ses deux Officiers ſuivirent ſon éxemple ; tandis que les Guiriots commencérent à chanter, en accompagnant leur voix du ſon d'un petit inſtrument, qui n'a que trois cordes & reſſemble aſſez à nos luts. Le ventre eſt compoſé d'une piéce de calebaſſe, avec un manche qui y eſt attaché. Le chevalet en eſt fort bas, & les cordes ſont de crin de Cheval. Ils les pincent & les frappent en meſure. Cette muſique n'a rien de déſagréable. Leurs chanſons ſont martiales, & roulent ſur les louanges de leur Prince. Ils relevent ſa naiſſance, [& diſent en François corrompu qu'il eſt *de grand gent.*] Ils diſent qu'il eſt Seigneur de la Mer, qu'il a vaincu tous ſes Ennemis, & qu'ils n'ont jamais eu de Maître ſi magnifique & ſi libéral. Ils finiſſent par des vœux pour ſa ſanté & pour la prolongation de ſa vie ; [& parmi les louanges qu'ils lui donnent, ils ne manquent pas de mêler quelques petits mots pour l'exciter à leur faire reſſentir les effets de ſa libéralité.]

Il eſt fort bien traité par Brue.

Inſtrumens & chanſons de ſes Muſiciens.

LE

BRUE.

LE concert des Guiriots n'interrompit pas la converſation. Comme il étoit aſſez tard, Brue propoſa au Prince de loger dans le Fort. Cette invitation fut acceptée. Il fut conduit dans un appartement ſéparé, parce que les Négres ne mangent pas volontiers avec les Blancs. On lui envoya du kuskus & diverſes viandes, que ſes gens préparérent à leur manière. Le vin de Palmier & l'eau-de-vie ne lui furent pas épargnés. Son arrivée avoit attiré dans l'Iſle quantité de Négres, qui paſſèrent toute la nuit à danſer. Le lendemain, il prit congé du Général, après avoir reçu le *Tago*, c'eſt-à-dire un préſent, qui valoit beaucoup mieux que ſon Eſclave. Brue fit auſſi quelques libéralités à ſes ☞ Officiers & à ſes Muſiciens; [ſans cela ils auroient donné autant de malédictions au Général, qu'ils lui avoient donné de (*t*) louanges.]

Deſcription continuée.

POUR reprendre notre Deſcription, la Pointe de la grande Iſle de Biſeſcha eſt d'environ deux lieuës au-deſſus du Fort Saint-Louïs, du côté droit de la rivière. Elle fait, des deux côtés, les limites du Royaume de Kayor & de Hôval; car le premier eſt à droite, & l'autre à gauche de la rivière. Cette Région étoit connue autrefois ſous le nom de Jalofs, nom général, qui comprenoit ☞ pluſieurs Nations différentes, [à peu près comme nous voyons dans les Royaumes de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, où les Peuples prennent les noms particuliers des Provinces où ils demeurent, ſous le titre général de François, d'Eſpagnols & d'Anglois.] Le Royaume de Hoval s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, l'eſpace d'environ quarante-ſix lieuës. Ses bornes ſont incertaines au Nord, ✠ parce qu'il eſt fort expoſé de ce côté-là aux incurſions des Mores, [qui s'avancent ou ſe retirent ſuivant les occaſions qu'ils trouvent d'y éxercer leurs pillages.] Le Roi de Hoval porte le titre de *Brak*, qui ſignifie Roi des Rois. C'eſt purement un nom de Majeſté, comme le *Damel*, le *Siratik*, & plus anciennement celui de Pharaon & de Ceſar. Ses Etats ont plus d'étendue au Sud du Sénégal qu'au Nord. A l'Eſt ils ſont ſéparés du Royaume des *Fulis* ou *Foulis* par le Lac de *Kayor*, & s'étendent au long du Sénégal juſqu'au Village d'*Embakana* ou *Embakan*, ſur les frontières du Royaume de Galam, qui a cent quatre-vingt ſeize lieuës d'étenduë de l'Eſt à l'Oueſt, mais dont les bornes ſont encore inconnues au Sud. L'Empereur ou le Roi de Galam porte le titre de Siratik.

Royaumes de Hoval & de Kayor.

Royaume de Galam, dont le Roi ſe nomme Siratik.

DIX ou douze lieuës au-deſſus du Fort Saint-Louïs, on trouve une Pointe où la fertilité du terroir a porté les Négres à bâtir ſept ou huit Villages, dont le principal ſe nomme Buckſar. Plus on s'avance vers la Mer, plus le Pays au long de la rivière ſemble fertile & cultivé. Il abonde en maïz, & cette ſorte de grain n'y manque jamais (*v*).

Village de Buckſar.

L'ISLE de Biſeſcha n'a pas moins de vingt-huit lieuës de long, ſur huit dans ſa plus grande largeur. Elle eſt fermée par un bras du Sénégal, qui la ſépare du Village d'*Enſchoie*, & qui ſe diviſe en deux autres bras au Village d'*Auſchafur*. Le dernier de ces deux bras ſe ſubdiviſe encore au Village de *Pama*; de ſorte que l'Iſle de Biſeſcha eſt bornée à l'Eſt par un bras du Sénégal, qui ſe nomme la Rivière de *Sagheray*, à l'Oueſt par le Sénégal même, & ſe trouve diviſée en trois parties par la petite Rivière de Jor (*x*) & le Kora ou le Bekio. Le terroir en eſt riche & fertile, ce qu'on attribue principalement aux Inondations du Sénégal. Il abonde en maïz des deux eſpèces, en ris, en légumes, en

Iſle de Biſeſcha.

Diviſions du Sénégal.

(*t*) Labat. pag. 241 *& ſuiv.*
☞ (*v*) Labat. *ubi ſup. pag.* 152. *& ſuiv.*
☞ (*x*) Appellée auſſi *le petit Brak.*

BRUE. en tabac & en indigo. Le froment y croît fort bien, mais après la ſeconde moiſſon; comme s'il avoit beſoin de ſe naturaliſer au terroir. Le coton y eſt auſſi en fort grande abondance. On y voit de vaſtes prairies, qui nourriſſent quantité de grands & de petits Beſtiaux, tous excellens dans leur eſpèce. La volaille & le gibier y foiſonnent, ſur-tout les Perdrix, les Pigeons ramiers, & les Pintades. Outre les Forêts, il s'y trouve de grands Bois de Palmiers; & & les Villages, qui ſont fréquens ſur la rivière, rendent témoignage que le Pays eſt bien peuplé.

Iſles de Bucxſar & des Palmiers.

AU-DESSUS de l'Iſle de Biſeſcha eſt celle de *Buckſar* (*y*), que les François ont nommée *l'Iſle aux Bois*, parce qu'elle en eſt remplie. Elle eſt ſituée à demie-lieuë de la pointe Nord de l'Iſle Saint-Louïs. Sa longueur eſt d'environ trois lieuës & demie, ſur trois quarts de lieuës de largeur. L'Iſle *Bichon* ou *des Palmiers*, eſt à neuf lieuës de Saint-Louïs, & ne forme qu'une langue fort étroite, quoiqu'elle ait deux lieuës de longueur. Ces deux Iſles ſont habitées & cultivées par les Négres. Ils ont bâti leurs Villages ſur des terrains élevés, pour ſe garantir des inondations annuelles de la rivière (*z*).

Serinpeta.

EN continuant de remonter le Sénégal, le premier endroit remarquable qui ſe préſente à gauche eſt le Village de *Serinpeta*, nommé auſſi *Serimfalli*, où la rivière, qui a coulé, de-là, du Nord au Sud, deſcend déſormais de l'Eſt à l'Oueſt. Entre ce lieu & Buckſar, le Pays n'offre que des Pâturages où les Mores de la Tribu de *Sargentes* viennent nourrir leurs Chameaux & leurs autres Beſtiaux dans le tems de ſéchereſſe, en payant un tribut au Brak. C'eſt à Serinpeta que ſe font les meilleurs Canots du Sénégal. Ce Village appartenoit en 1715. à un Seigneur Négre, nommé Caye, neveu du Brak. Quelques lieuës au-deſſus de Serinpeta, au Nord de la rivière, commence le *Deſert*, Canton célébre par le commerce des gommes, que les Mores de la Tribu de Had-al-Agi y viennent éxercer. C'eſt une Plaine vaſte & ſtérile, bornée par des montagnes de ſable rouge, & qui n'a pour arbres que quelques buiſſons, ſans aucune ſorte de verdure.

Déſert, lieu célébre pour le commerce des gommes.

Angherbel & Ingherbel.

DEUX lieuës plus haut ſur la rivière, on trouve *Angherbel*, réſidence du grand Brack, Roi de Hoval. C'eſt une grande Ville, qui a, vis-à-vis, ſur l'autre rive, un Village nommé *Ingherbel*. Du côté du Sud, le Sénégal reçoit une rivière qui vient du Lac *Pania Fuli* ou *Fouli*, & qui ſe nomme Rivière Portugaiſe. Elle eſt à trente-ſept lieuës de l'embouchure du Sénégal. C'eſt une eſpèce de Canal naturel, par lequel les eaux de cette rivière montent dans le Lac au tems des inondations, & reviennent enſuite lorſque ce déluge eſt fini. Il a cinq ou ſix lieuës de longueur. Ses rives ſont plantées d'arbres, & couvertes de Villages. Le terroir en eſt auſſi fertile que les Habitans ſont pareſſeux. L'entrée de cette Rivière Portugaiſe eſt embaraſſée par un petit Banc de ſable, que ſa ſituation néanmoins ne rend pas dangereux. Le lac même eſt ovale dans ſa forme. Sa longueur eſt de ſix lieuës, du Nord au Sud, & ſa largeur de trois, de l'Eſt à l'Oueſt. Il eſt fermé par deux pointes & par une petite Iſle qui préſente une Crique formée par un aſſez grand ruiſſeau dont les rives diſparoiſſent pendant l'Inondation du Sénégal. Lorſque les flots ſe ſont retirés, la plus grande partie du Lac demeure à ſec, & produit d'abondantes moiſſons de maïz, de ris, de tabac & de légumes. Mais cette fécondité de la terre

Rivière Portugaiſe.

Lac de Pania Fuli.

(*y*) Labat la nomme *Bottxar*. (*z*) Labat *ubi ſup.* pag. 164. juſqu'à 191.

terre & l'abondance de ſes Habitans n'empêchent pas que le Pays ne ſoit ſouvent déſolé par la famine; ce qui vient autant de la pareſſe des Négres, que du ravage des Sauterelles, qui dévorent dans certaines années toutes les plantes & tous les fruits. Les Négres mangent ces inſectes; mais le nombre en eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, & qu'il ne reſte plus la moindre verdure dans les lieux où elles ont paſſé (*a*). BRUE.

UN peu plus haut du côté du Nord, le Sénégal reçoit le *Marigot* ou la petite rivière de Kayor, qui ſort du Lac de même nom. Il eſt à cinquante lieuës du Fort Saint-Louïs; & comme celui de *Paniafali*, il s'eſt formé par les débordemens du Sénégal. A trois lieuës, ſur la rive gauche de ce Canal, on trouve le Village de *Grain* ou *d'Ingrin*, qui eſt gouverné par un Seigneur Négre, Sujet du grand Brack. Le Pays eſt agréable & bien cultivé. Quatre lieuës plus loin, ſur la rive droite, eſt le Village de *Queda*, de la dépendance du Siratick, Roi des Foulis. Dans le tems de la ſéchereſſe, il ne faut pas eſpérer de remonter plus haut vers le Lac, à cauſe des roſeaux qui bouchent le reſte du Canal. Quelques lieuës au-deſſus, dans la rivière du Sénégal, on trouve une petite Iſle nommée par les François *Menage*, d'un lieu du même nom qui eſt à l'oppoſite, ſur la rive méridionale de la rivière. Cette Iſle eſt agréable & fertile; mais ſi baſſe qu'elle eſt couverte tous les ans par l'inondation. Auſſi-tôt que l'eau s'eſt retirée, les Négres y font leurs Lugans, c'eſt-à-dire leurs Plantations de tabac, de ris, de millet & de légumes, qui leur rendent une riche moiſſon. Cinq lieuës plus haut, du côté du Sud, eſt le Village de *Cock*, directement oppoſé à la Pointe Eſt de l'Iſle du *Morfil* (*b*) ou d'Yvoire, & au Village de *Niolé* qui eſt ſitué ſur cette pointe.

Rivière de Kayor.

Ingrin.

Queda.

Menage.

L'ISLE d'Yvoire eſt longue de quatre lieuës (*c*), ſur trois, quatre, cinq & ſix de largeur. Elle eſt formée par un bras du Sénégal, [qui ſe partage en deux aux Villages de *Nau*, & de *Bouray*, &] qui la ſépare de l'Iſle de *Bilbas*, qu'on en peut regarder néanmoins comme une partie. Le grand Canal de la rivière eſt du côté du Nord & conſerve le nom de Sénégal. Celui du Sud prend le nom de *Rivière d'Yvoire*.

Iſle d'Yvoire ou de morfil.

AU Sud de la rivière d'Yvoire, le Pays eſt uni, fertile, bien cultivé, rempli d'arbres, & diviſé par des Prairies d'une grande étendue. Il nourrit quantité d'Eléphans qu'on y voit paître tranquillement, en troupeaux de quarante & cinquante. Mais lorſqu'ils peuvent entrer dans les plantations des Négres, ils y font de terribles ravages. A dix lieuës de la pointe Oueſt de l'Iſle d'Yvoire, ſur la rive Nord du Sénégal, eſt le Village de *Lali*, près duquel on trouve un Village nommé par les François *Terrier-rouge*, d'où l'on compte ſoixante-dix lieuës juſqu'à l'embouchure du Sénégal. Ce lieu eſt célébre par le commerce des gommes, qui ſont apportées par les Mores de la Tribu d'*Ebraghena*, & dont les échanges ſe font comme au Déſert. Depuis Terrier-rouge juſqu'à *Hovolalda*, les deux côtés de la rivière préſentent une perſpective charmante. Ce ſont de vaſtes Plaines, remplies de toutes ſortes de beſtiaux, mais

Lali.

Terrier rouge.

Hovolalda.

(*a*) Labat. Tom. III. pag. 88 & 107. & Tom. II. pag. 174.

(*b*) L'Yvoire même eſt nommée *Morfil* par les Marchands. R. d T.

(*c*) *L'Anglois dit* de quarante-quatre lieuës; & Labat, Tom. II. pag. 192. qu'elle a quatre-vingt lieuës de longueur, ſur cinq, dix & quinze lieuës de largeur; mais, dans le Tom III. pag. 179. il ne lui donne que trois, quatre, cinq ou ſix lieuës de largeur. R. d. E.

BRUE. mais expoſées à d'étranges ravages dans le tems des Inondations. Les Habitans ſont alors obligés de ſe retirer plus loin dans des lieux élevés, avec leurs troupeaux & tous leurs effets. Quinze lieuës au-deſſus de Hovalalda, on rencontre au milieu de la rivière, une chaîne de rocs qui la traverſe. Elle ſe nomme *Platon de Donghel*. Dans les tems ſecs, l'eau y eſt ſi baſſe, qu'à peine le paſſage eſt-il ſûr pour les Canots. Un peu au-delà de cet écueil, eſt une petite Iſle, ſi haute dans une de ſes parties, qu'on y eſt à ſec dans les plus grandes Inondations. Les François y avoient autrefois un petit Comptoir qu'ils ont abandonné. L'Iſle d'Yvoire a du côté du Sud, un Village nommé *Donghel*, où il ſe fait quelque commerce. Vers la pointe Oueſt, elle a le Village de *Burti* (*d*) vis-à-vis l'Iſle de *Bilbas*, dont elle n'eſt ſéparée que par un petit bras du Sénégal. Bilbas n'eſt pas ſi grande, à beaucoup près, que l'Iſle d'Yvoire. [Elle n'a que trente-cinq lieuës en longueur, ſur trois ou quatre de largeur.] Elle eſt formée par deux bras (*e*), qui ſe diviſent près d'un Village nommé le Cap, au Nord de cette rivière. Elle reſſemble, pour le terroir & les productions, à l'Iſle d'Yvoire, & n'eſt pas moins peuplée. Plus haut, ſur la rive Nord du Sénégal, eſt le Village de *Kabaydé*, qui étoit autrefois la dernière borne des Voyages François. Un peu plus loin, on trouve une Iſle qui produit du coton, du tabac, & des légumes en abondance. Au-deſſus de cette Iſle, le Sénégal reçoit une grande rivière qui vient de Gumel, réſidence du Siratik, Roi des Foulis. Cette rivière s'enfle beaucoup dans les Inondations du Sénégal; & ſurpaſſant ſes bords, elle forme un Lac d'une étendue conſidérable. Enſuite, elle laiſſe, en ſe retirant, une eſpèce de glaire qui contribue beaucoup à la fertilité du terroir. Près de l'endroit où elle ſe joint au Sénégal, il y a du côté du Nord, un grand Village, nommé *Ghiorel*, qui eſt le Port du Siratik. L'eſpace, qui eſt d'environ dix lieuës entre Gumel & ce Village, eſt extrémement fertile, & fort peuplé (*f*).

Rocs de Platon Donghel.

Donghel.

Burti.

Iſle de Bilbas.

Kabaydé.

Gumel, réſidence du Siratik.

Ghiorel.

QUARANTE lieuës au-deſſus de Ghiorel & du même côté, on trouve *Layda*, Ville ou Village d'un grand commerce. Plus haut, le Village d'*Embakana* près duquel, au côté du Nord, eſt le Village de *Betel* (*g*), ſur la frontière du Royaume de Galam. Betel eſt un lieu remarquable par l'abondance de toutes ſortes de volailles. *Ghilda*, première Ville des Etats de Galam, eſt ſituée du même côté à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude du Nord. A l'oppoſite de Ghilda, du côté du Sud, eſt *Tuabo*, réſidence ordinaire du Roi de Galam, & renommée par quelques carrières de beau marbre. On trouve enſuite le Village de *Taferé*, au-deſſus duquel, ſur la rive droite (*h*) du Sénégal, eſt celui de *Burnaghi*, dont la latitude eſt de quatorze degrés neuf minutes du Nord. Quelques lieuës plus haut, du côté du Sud, eſt la Ville de *Tafaliſga*, fort bien peuplée & célèbre par ſon commerce. On y voit une petite Moſquée, bâtie, ſi l'on en croit les Négres, ſur le modèle de celle de la Mecque; & près de la Ville, on trouve une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches (*i*).

Layda.

Embakana.

Betel.

Ghilda.

Yaferé.

Burnaghi.

Tafaliſga.

UN

(*d*) Ce Village ne ſe trouve pas dans la première Carte.

(*e*) Ici & dans pluſieurs autres endroits, Labat donne le nom de Niger au Sénégal.

(*f*) Labat Tom. III. pag. 195. *& ſuiv.*

(*g*) Les Anglois & Labat écrivent Bitel.

(*h*) *Angl.* ſur la rive méridionale; *c'eſt-à-dire ſur la rive gauche.* R. d. E.

(*i*) Labat Tom. III. pag. 308. *& ſuiv.*

UN peu au-deſſous de Tafaliſga, près du Village de *Dongiama*, la rivière de *Falemé*, après avoir traverſé le Pays de *Bambuk*, vient ſe décharger dans le Sénégal du côté du Sud. Au-deſſus de Tafaliſga, on trouve le Village de *Buba Segalle*. Plus haut, du côté du Sud, on arrive à *Dramanet*, Ville grande & bien peuplée. Le nombre de ſes Habitans eſt d'environ quatre mille, la plûpart Mahométans, qui vivent indépendans du Roi de Galam. Ils ont un génie particulier pour le Commerce, qu'ils portent juſqu'au Royaume de Tombuto, & juſqu'aux Etabliſſemens des Anglois ſur la rivière de Gambra. Tout le Pays, au Sud du Sénégal, eſt fort bien peuplé; mais du côté du Nord, on ne rencontre pas de Villages au deſſus de Ghilda, parce que cette partie eſt ſans ceſſe expoſée aux incurſions des Mores. C'eſt à Dramanet que les François avoient bati leur Fort de Saint-Joſeph, qui fut ſurpris en 1702 & détruit par les Négres. Ils l'ont tranſporté à *Mankanet*, Village un peu au-deſſous, du côté Sud de la rivière. Entre Dramanet & *Kaygnu*, le Pays eſt rempli de Villages, & le Sénégal reçoit du côté du Sud pluſieurs petites rivières, dont la plus conſidérable eſt celle de *Ghianon*. Elle a quarante lieuës de cours au Sud-Sud-Eſt, & porte des Canots (*k*).

BRUE. Rivière de Falemé.

Buba Segalle.

Dramanet, Ville d'un grand commerce.

Rivière de Ghianon.

DE Dramanet, on compte vingt-cinq lieuës par terre juſqu'à l'Iſle de *Kaygnu* ou *Kagnou*, nommée par les François *Orléans* ou *Pontchartrain*. Elle eſt ſi haute, qu'elle n'eſt jamais entiérement couverte dans les Inondations. Le terroir eſt bon & fertile. A l'oppoſite, du côté Sud du Sénégal, on trouve la Ville de Kaygnu ou *Gongbiru*, qui contient cinq mille Habitans Négres, & qui jouit d'un commerce conſidérable, occaſionné par le paſſage des Caravanes qui prennent cette voye pour ſe rendre à la rivière de Gambra. Les Cataractes de Felu, qui ne ſont pas loin au-deſſus de cette Ville, ſont les limites du Royaume de Galam à l'Eſt, comme Ghilda du côté de l'Oueſt. Le Sénégal tombe ici de la hauteur de trente toiſes, après avoir coulé quelque tems dans un Canal étroit, entre les montagnes. Ses limites, Nord-Oueſt, ſont des Déſerts habités par les Mores, dans des Villages mobiles, c'eſt-à-dire dans des tentes.

Iſle de Kaygnu.

Ville du même nom.

Cataractes de Felu.

AU Nord-Eſt, on trouve le Royaume de *Kaſſan* ou *Kaſſu*, dont le Souverain porte le titre de Segadora & réſide au Nord du Sénégal, dans une grande Iſle qui commence entre les cataractes de Felu & *Govina* [qui ſont éloignées de quarante lieuës l'une de l'autre.] Cette Iſle eſt formée par deux bras du Sénégal, qui prennent le nom de *Rivière Noire* & *Rivière Blanche*, & qui après ſoixante lieuës de cours vont ſe décharger dans le Lac de Kaſſan, peu connu juſqu'à préſent des Européens. Il y a beaucoup d'apparence que la rivière de Gumel, qui tombe dans le Sénégal à Kahaydé, vient du même Lac; parce que les débordemens du Lac arrivent en même-tems que ceux de cette rivière. L'Iſle de *Kaſſan* n'a pas moins d'environ ſoixante lieuës de longueur, ſur ſix de largeur. Elle eſt fort peuplée, extrémement fertile & bien cultivée. Le Roi eſt ſi puiſſant & ſi reſpecté, que la plûpart des Rois voiſins lui payent un tribut, ſans en excepter celui de Galam (*l*).

Iſle & Royaume de Kaſſan.

Sa longueur, & puiſſance de ſon Roi.

(*k*) Ibid. pag. 330. *& ſuiv.*

(*l*) Labat Tom. III. pag. 355. *& ſuiv.*

Brue.

§. II.

Recherches ſur le Niger.

Où l'on examine ſi les Rivières du Sénégal & de Gambra en ſont des bras.

AVANT que de finir la Deſcription du Sénégal, le ſujet nous porte à chercher ſi cette rivière eſt la même que le Niger, comme un grand nombre d'Ecrivains modernes en paroiſſent perſuadés. Cada Moſto, le premier qui ait voyagé ſur ſes bords, étoit (*a*) de cette opinion. Leon, dans ſa Deſcription de l'Afrique, l'aſſûre avec certitude, & s'explique enſuite ſur ſon origine d'une manière qui rend ſes lumières fort douteuſes. Il déclare que cette rivière commence à l'Eſt d'un Déſert que les Habitans nomment *Seu*. D'autres aſſûrent, dit-il auſſitôt, que ſortant d'un Lac elle coule vers la Mer à l'Oueſt. Les Géographes Afriquains prétendent qu'elle vient du Nil, & qu'ayant coulé long-tems ſous terre, elle reparoît dans ce Lac. D'autres s'imaginent qu'elle prend ſource à l'Oueſt, & qu'après avoir coulé vers l'Eſt, elle forme elle-même ce grand Lac. Mais cette opinion, continue-t'il, eſt peu probable, parce que naviguant à l'Oueſt depuis Tombuto juſqu'à Gheneva & Melli, *nous* (*b*) *ſuivimes le cours de l'eau.* Dans un autre endroit, il dit que le lieu où les Marchands s'embarquent eſt *Kabra*, Ville ſur le Niger, à douze lieuës de (*c*) Tombuto; de ſorte que ſes ſuppoſitions n'ont pas d'autres fondemens.

Témoignages incertains de CadaMoſto & de Leon.

C'EST néanmoins ſur l'autorité de ces deux Auteurs, que ſans autre diſcuſſion, la plûpart des Voyageurs & des Géographes ont regardé ce point comme accordé. *Atkins*, dans ſon Voyage de Guinée, en 1721, ne fait pas difficulté d'aſſûrer (*d*) que les rivières du Sénégal & de Gambra ſont deux bras du Niger. *Moore*, dans ſa Relation des Régions intérieures de l'Afrique, publiée en 1738, eſt non-ſeulement de la même opinion, mais ajoûte que le Niger (*e*) eſt un bras du Nil. Cependant il ne parle pas ſur ſes propres informations, mais ſur le témoignage des Ecrivains qui l'ont précédé. Il en cite quatre; Hérodote, la Géographie Nubienne, Leon l'Afriquain, & Ludolf dans ſon Hiſtoire d'Ethiopie. Mais le premier ne dit rien qui favoriſe ce ſentiment. Le Géographe de Nubie a peu d'autorité, quand on conſidère combien ces Régions étoient inconnues aux Arabes; & Ludolf fonde l'opinion que le Niger eſt un bras du Nil, ſur l'autorité du Géographe Nubien & ſur le rapport des Abyſſins, [qui eſt apparemment la ſeule raiſon ſur laquelle le ſentiment de ce Géographe eſt établi.]

On n'a parlé que d'après eux.

Hérodote. Géographie Nubienne. Ludolf.

DE ces quatre Auteurs, Leon eſt le ſeul qui eût voyagé ſur le Niger; & l'on voit néanmoins qu'il ne dit rien de certain touchant la ſource de cette rivière.

(*a*) Voyez ci-deſſus la Relation de Cada Moſto.

(*b*) *Noi navigammo ſcorrendo per l'acqua. Deſcrit. de l'Africa*, Part. I. dans la Collection de Ramuſio, Vol. I. pag. 1.]

(*c*) *Ibid.* Part. VII. pag. 78.

(*d*) Voyage d'Atkins, pag. 35.

(*e*) Labat rejette toutes ces notions. En effet elles ſont détruites par les Relations de pluſieurs Jéſuites qui ont été dans l'Abyſſinie, [tels que Manuel d'Almeyda, Baltazar Tellez, &c.]

rivière. Il ne ſe fonde que ſur divers rapports, qui paroiſſent d'un poids fort médiocre. A l'égard de ſon cours, il s'explique plus poſitivement. Depuis Kabra, dit-il, le cours de la rivière eſt à l'Oueſt; les Marchands le ſuivent de cette Ville juſqu'aux Régions de Ghinea & de Melli; & ces deux Pays ſont ſitués ſur le Niger, & vers l'Océan Occidental où le Niger ſe décharge. C'eſt prendre un ton de certitude. Mais Leon ne produit aucune autorité. Il ne parle pas non plus ſur le témoignage de ſes propres yeux; & quiconque examinera ſa Deſcription la trouvera ſuperficielle & défectueuſe, pour ne pas dire remplie d'erreurs ſur pluſieurs points de Géographie. En particulier, il aſſûre que la Contrée de Melli s'étend l'eſpace de trois cens milles au long d'une rivière qui ſe jette dans le Niger; tandis qu'on eſt ſûr aujourd'hui que cette rivière n'éxiſte pas. Mais quoiqu'il en ſoit, le Niger, ſuivant ſa Deſcription, ne ſçauroit être la rivière de Gambra, & ne peut être que le Sénégal, du moins ſi c'eſt l'une ou l'autre. On ſe perſuadera moins encore que la *Ghinea* ou *Gheneoa* de Leon, à laquelle il donne cinq cens mille d'étendue, & deux cens cinquante au long du Niger, puiſſe être, comme Moore le ſuppoſe, le petit Royaume de (*f*) *Yani*, ſur la rivière de Gambra.

BRUE. Leon avoit voyagé ſur le Niger.

Il n'en parle pas avec plus de certitude.

LES Etabliſſemens & les Voyages des François ſur le Sénégal leur ont donné plus d'occaſions qu'aux autres Européens d'approfondir ce ſecret. Mais après bien des recherches, il paroît qu'ils en ont tiré peu de fruit. Les témoignages des Habitans n'ont jamais pû s'accorder; ſoit que cette oppoſition vienne de leur ignorance, ou d'un deſſein formé d'ôter aux Etrangers le pouvoir & l'envie d'étendre plus loin leur commerce.

BRUE, qui avoit fait trois Voyages ſur le Sénégal, en a rapporté quelques lumières que Labat a publiées. Les *Mandingos*, qui voyagent beaucoup, & qui ſont les plus habiles Commerçans de toutes les Nations des Négres, prétendent, ſuivant cet Ecrivain, que le Niger (*g*) ſort d'un Lac nommé *Maberia*, dont la ſituation ne peut être bien déterminée ſur leur rapport, parce qu'ils n'ont aucune connoiſſance des longitudes & des latitudes. Ils ajoûtent que dans un lieu qui ſe nomme Barakota, il ſe diviſe en deux bras; que celui du Sud, appellé Gambra, va ſe perdre, après un fort long cours, dans un Lac marécageux, & rempli d'herbes & de roſeaux qui en rendent le paſſage impoſſible; & qu'en ſortant de ce Lac, il recommence à couler dans un fort beau lit juſqu'à *Barakonda*, où les Portugais & les Anglois, qui ont formé plus bas des Etabliſſemens, ſe rendent pour commercer avec les Marchands Mandingos; qu'elle eſt navigable, pour les Canots, depuis Barakonda juſqu'au Lac; mais que dans la ſaiſon même des pluyes, les Barques n'y peuvent remonter, à cauſe des Bancs & des Rocs qui coupent le paſſage, ou qui ne laiſſent que de fort petits intervalles (*h*).

Lumières que Brue a tirées des Mandingos.

LES Mandingos diſent encore qu'au deſſus de *Barakota*, où le Niger forme la Gambra, il ſe diviſe en deux autres canaux; que celui qui traverſe le Pays de Bambuk au Sud-Eſt, s'appelle la rivière de *Falemé*, & ſe rejoint au Niger

(*f*) Le *g*, ou plûtôt le *gh*, eſt une lettre fort gutturale chez les Arabes, qui ne reſſemble point à notre conſonante *j*, & bien moins à l'y grec.

(*g*) C'eſt-à-dire, la rivière que l'Auteur nomme le Niger, car les Négres ne connoiſſent pas ce nom, ni celui de Sénégal ou Sanaga.

(*h*) Le Journal de Stibbs, qu'on verra dans la ſuite, s'accorde avec cette circonſtance.

BRUE. ger un peu au deſſus de Ghion, dans le Royaume de Galam; qu'après avoir formé la Gambra, le Niger ſe diviſe encore en deux bras, pour former une grande Iſle, à laquelle ils donnent le nom de *Baba Degu*; que le Canal gauche ſe nomme *Rivière noire*, & celui de la droite, *Rivière blanche*; que ces deux bras ſe réuniſſent à *Kaſſan*, environ vingt lieuës au-deſſus de la cataracte de Govina, & forment la continuation du Niger.

SUIVANT les mêmes témoignages, à l'Eſt du Lac Maberia eſt ſitué le Pays ou le Royaume de Ghinbala, gouverné par un Prince Négre qui ſe nomme *Tonka Quata*. Ce Pays eſt arroſé par la rivière de Ghien, qui paſſe au travers de *Tombuto*, Ville conſidérable par le commerce de l'Or, de l'Yvoire & des Eſclaves. On compte ſoixante journées, ou le chemin de deux mois, depuis le roc de Felu juſqu'à cette Ville; ce qui fait environ quatre cens cinquante lieuës (*i*).

LES Marchands Négres que Brue interrogea ſur la ſituation du Royaume de Tombuto ou Tombuktu, dont ils avoient fait pluſieurs fois le voyage, l'informérent que la Ville n'eſt pas ſituée ſur le Niger, & qu'elle en eſt même aſſez loin dans les terres; que pour s'y rendre ils avoient d'abord ſuivi pendant pluſieurs jours le côté Sud de la rivière; & qu'après l'avoir quitté, ils avoient eu cinq jours de marche pour arriver à la Ville.

DE Kaignu, dernier endroit où la rivière eſt navigable, juſqu'à *Jaga*, il y a cinq journées de chemin. Il y en a une enſuite juſqu'à *Bayogne*; une de Bayogne à *Konguru*; & continuant cette route, une à *Sabaa*, deux à *Baramaga*, une à *Goury*, une à *Galama*, & quinze à *Timbi*. Là, quittant la rivière, & prenant au Sud-Eſt, on arrive dans l'eſpace de cinq jours à Tombuto. Là, diſent les Mandingos, on voit arriver tous les ans une grande Caravane de Blancs, avec des armes à feu, qui apportent des marchandiſes, & qui en prennent d'autres, particuliérement de l'or. Il faut entendre apparemment les Mores de Barbarie. Ces trente-deux journées, à dix lieuës par jour, donnent trois cens vingt lieuës depuis le roc de Felu juſqu'à Tombuto. La raiſon qui fait quitter le Niger aux Mandingos, vers Timbi, eſt pour abréger le chemin, parce que cette rivière fait alors un grand détour vers le Nord. Ils y virent des Barques près de Tombuto; & l'Auteur juge qu'elles pouvoient avoir amené les Marchands de Tripoli, qui viennent à Tombuto tous les ans (*k*).

CES deux Deſcriptions ſont extrêmement différentes. Suivant la premiére, la ſource du Niger eſt au Sud-Oueſt de Tombuto (*l*), à beaucoup de diſtance; & la rivière qui paſſe dans cette Ville, ou fort près, coule à l'Eſt, au lieu de l'Oueſt, conformément à l'opinion de ceux dont Leon cite le témoignage. *De l'Iſle* a ſuivi cette hypothèſe dans ſes dernières Cartes, en donnant à cette rivière le nom de *Sénégal* ou *Niger*, après qu'elle a paſſé le Lac *Maberia*. Mais la ſeconde Deſcription s'accorde avec l'opinion même de Leon, & ſuppoſe tout-à-la-fois que le Niger vient de l'Eſt, & qu'il eſt le même que le Sénégal. Lequel des deux ſentimens doit prévaloir? Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt

Réfléxions ſur les deux Deſcriptions précédentes.

(*i*) Labat, Tom. II. pag. 162 *& ſuiv.*
(*k*) *Ibid.* Tom. III. pag. 361 *& ſuiv.*
(*l*) Cette ſituation de la rivière obligeroit auſſi de la traverſer pour aller à Tombuto, après l'avoir cottoyée du côté du Sud, au lieu que dans l'autre ſituation, cela n'eſt pas néceſſaire, & s'accorde avec le Journal.

BAUE.

c'eſt que malgré de ſi juſtes ſujets d'incertitude, Labat regarde comme une vérité hors de doute, que le Niger eſt le *Sénégal*, & que la Gambra en eſt une branche; quoique le Canal de la Gambra, étant beaucoup plus large, méritât bien mieux d'être regardé comme le lit principal.

Carte de De l'Iſle fondée, l'on ne ſçait ſur quoi.

IL eſt difficile de juger ſur quelles autres lumières De l'Iſle s'eſt déterminé pour l'opinion contraire. A la vérité il s'efforce de concilier les deux Deſcriptions, en plaçant Timbi ſur le Lac Maberia, à quarante milles de la ſource du Ghien, qu'il fait ſortir d'un autre Lac. Mais les diſtances qu'il aſſigne dans ſa Carte ne répondent pas au Journal Mandingo. D'ailleurs il ne paroît pas qu'il arrive jamais aucune Barque de Tombuto par le Sénégal, & que les Marchands faſſent le voyage par eau comme par terre; d'où il faut conclure que le Niger, ou la rivière de Tombuto, n'a pas de communication avec le Sénégal, ou qu'elle eſt coupée par des cataractes & des bancs de ſable. A quelque parti qu'on s'arrête, le récit de Leon & celui de Marmol doivent être faux, lorſqu'ils rapportent que les Marchands ſuivoient le Niger juſqu'aux Royaumes de Ghinea & de Melli, puiſque les cataractes du Sénégal, dont on connoît quelques-unes à neuf cens milles de la Mer, devoient néceſſairement les arrêter.

Moyen pour éclaircir la difficulté.

IL paroît aſſez, par la différence de ces Deſcriptions, que ſi les Européens veulent éclaircir la difficulté, ils ne doivent s'en fier qu'à leurs propres ſoins. Labat propoſe un moyen. (*m*) Ce ſeroit d'envoyer d'*Arguim* & de *Galam* quelques Facteurs éclairés juſqu'à Tombuto, avec les Marchands Arabes ou Mandingos. Mais il eſt douteux que les Mandingos vouluſſent le permettre; car juſqu'à préſent rien n'a pû les y faire conſentir (*n*). Cependant on a peine à ſe perſuader que ce ſecret eût pû demeurer ſi long-tems caché, ſi les Marchands & les Facteurs qui réſident dans ces Contrées avoient fait quelques efforts pour le découvrir. Labat, parlant des Arabes qui font le commerce de l'or à Tombuto, dit que ce n'eſt pas leur ignorance, ni leur mauvaiſe volonté, qui empêche les Européens d'en tirer les lumières néceſſaires pour entrer dans le même commerce; mais que les Facteurs de l'Europe ſe renferment dans les entrepriſes où ils ſe trouvent engagés, ſans avoir la curioſité de pouſſer plus loin leurs vûes & leurs recherches. Il en rejette la faute ſur les Compagnies de Commerce, qui ne donnent point cette Commiſſion à leurs Agens, & qui ne penſent jamais à les récompenſer, lorſqu'ils ſe portent d'eux-mêmes à faire quelque nouvelle découverte (*o*).

Raiſon qui empêche qu'on ne l'employe.

Origine du nom de Niger.

A l'égard du nom de *Niger*, Marmol le fait venir des Arabes, qui nomment cette rivière (*p*) *Hued*, ou plûtôt *Wad Nickar*, c'eſt-à-dire, la *rivière Noire*. Mais cette étimologie paroît forcée, car on ne connoît pas, dans la Langue Arabe, de mot tel que *Nikar* ou *Nijar*, comme l'écrit *Ortelius*, qui ſignifie *noir*. Le nom que leurs Auteurs lui donnent eſt *Nil ad Sudau*, ou le *Nil des Noirs*. Il eſt certain d'ailleurs que *Wad Nickar* eſt un nom inconnu à tous ſes Habitans. Ils connoiſſent bien moins celui de *Sanaga*, ou de Sénégal, qu'il a reçu des Nations de l'Europe qui ſe ſont établies ſur ſes bords. Marmol, après avoir obſervé qu'il a pris le nom de *Sanaga* d'un Seigneur du Pays

(*m*) Labat, Tom. I. pag. 301. & *ſuiv.* & Tom. III. pag. 367.
(*n*) Labat, Tom. IV. pag. 5. & *ſuiv.*
(*o*) Labat, Tom. I. pag. 301 & *ſuiv.*
(*p*) Afrique de Marmol en François, Volume I. pag. 35.

BRUE. Pays avec qui les premiers Portugais s'étoient liés, ajoûte que les Azanaghis (*q*) ou Seneghis l'appellent *Senedeck*; que les Jalofs, les Denghis & les Tukorons, ou Tukorols, qui habitent plus loin dans les terres, lui donnent le nom de *Maye*; les Saragols, ou Sarakolez, qui ſont encore plus loin, celui de (*r*) *Kolle*; les Peuples encore plus à l'Eſt, celui de *Zimbale*; & que dans le Royaume de Tombuto, on lui donne celui d'*Iza*, qu'il porte juſqu'à ſa ſource.

Divers noms de la même rivière.

LA trace de tous ces noms pourroit devenir utile à prouver que le Sénégal eſt le Niger, ſi l'on pouvoit y prendre quelque confiance. Mais Marmol ne nous apprend pas comment cette connoiſſance lui eſt venue; & ſi l'on ſuppoſoit qu'il l'eût reçûe de ceux dont il parle (*s*), il ne s'enſuivroit pas que cette opinion fût ſans erreur; car puiſqu'ils ſe trompent ſur le cours de la même Rivière, ils ne doivent pas être plus infaillibles ſur le nom (*t*).

(*q*) Voyez ci-deſſus Tome. I. Chap. I. R. d. T.

(*r*) Kolez eſt un nom général de Rivière de la Langue de Mandingo.

(*s*) Marmol, *ubi ſup.* Vol. III. pag. 47.

(*t*) On verra dans la ſuite d'autres remarques ſur le Niger, à l'occaſion de la Gambra, au Volume IV. R. d. T.

CHAPITRE V.

Premier Voyage du Sieur Brue ſur le Sénégal en 1697.

LA curioſité eut moins de part à ce premier Voyage, que le mauvais état des affaires de la Compagnie, & la néceſſité d'éclairer les fraudes & les malverſations des Agens qu'elle avoit ſur cette Rivière. Brue entreprenoit de rétablir le Commerce & le crédit de ſa Nation dans tous les Etats voiſins.

Tems de ſon départ.

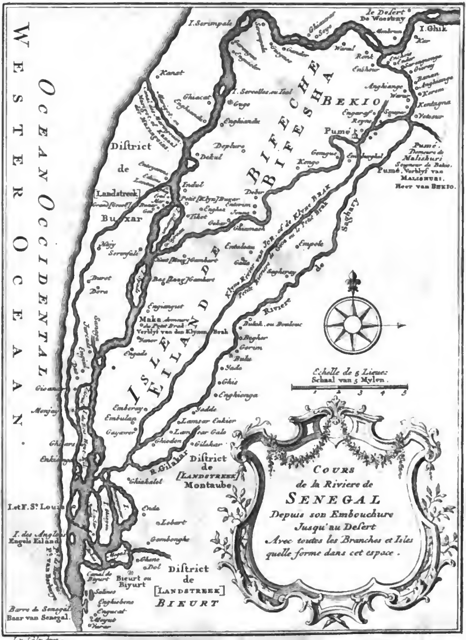
DANS ce deſſein, il partit du Fort St. Louïs le 28 Juillet 1697 (*a*) avec trois Barques & quelques petites Chaloupes, bien pourvûes de marchandiſes & de vivres; ſans avoir oublié de rendre les cabanes commodes, parce que l'expérience avoit appris combien cette précaution étoit néceſſaire. Il ſe fit précéder d'une Barque & de deux Canots, pour donner avis de ſon voyage, & particuliérement pour annoncer au Siratik (*b*), Roi des Foulis (*c*) qu'il venoit lui payer les droits, c'eſt-à-dire remplir un devoir que les Directeurs de la Compagnie avoient long-tems négligé. Ses avant-coureurs avoient ordre auſſi d'exercer le commerce dans le cours de leur route, & de s'avancer juſqu'à *Galam* pour y attendre ſon arrivée. Il étoit réſolu de rendre ſa Navigation fort lente. Le Sénégal étoit alors navigable dans toutes ſes parties; & la ſaiſon des pluyes ne faiſant qu'expirer, les arbres & les prairies commençoient à ſe revêtir de tout leur éclat. Brue viſita ſoigneuſement

(*a*) Dans l'Original, il y a 1698, mais il eſt clair que c'eſt une erreur d'impreſſion.

(*b*) D'autres écrivent *Sebiratik*, [& Labat, *Siratique.*]

(*c*) Labat (Vol. III. pag. 168.) rapporte pluſieurs remarques de M. Brue ſur les Foulis. On les renvoye ici à la Deſcription générale.

Digitized by Google



J. v. Schley direx.

Loop der Riviere SANAGA, van derzelver Mond tot de Woestenye; met alle haare Takken en Eilanden, welken zy daartussen maakt.

Digitized by Google

gneuſement les deux côtés de la rivière, s'arrêtant dans les endroits les plus célèbres pour le Commerce, achetant les marchandiſes que les Négres lui apportoient, & faiſant des préſens aux Chefs de chaque Village (*d*). BRUE.

Beauté des rives du Sénégal.

RIEN ne pouvoit ſurpaſſer la beauté du Sénégal dans cette ſaiſon. Il n'avoit pas moins d'une demie-lieuë de large. Ses rives étoient couvertes de grands arbres de toutes les eſpèces, chargés de verdure, & peuplés d'une grande variété d'Oiſeaux, auſſi-bien que de Singes & d'Écureuils, dont les mouvemens & les tours comiques faiſoient un ſpectacle amuſant. Entre les Oiſeaux, les uns étoient bleus, les autres rouges, d'autres noirs, un grand nombre de la groſſeur des Linottes, & bigarés des plus brillantes couleurs. Un peu au-deſſous de *Donay*, Village où les Mores de la Tribu d'Ebraghena viennent faire quelquefois le commerce des gommes, on trouve une Iſle que les François appellent *Menage*, du nom d'un Village qui eſt ſitué vis-à-vis ſur la rive droite de la Rivière. Elle eſt baſſe, & par conſéquent ſujette aux Inondations. Mais auſſi-tôt que l'eau s'eſt retirée, les Négres y forment des Plantations, qu'ils appellent (*e*) *Lugans*, & la moiſſon eſt toûjours fort abondante. Cinq lieuës plus haut on trouva un autre Village, nommé *le Coq*, avec une petite Iſle du même nom, qui eſt à la Pointe Oueſt de la grande Iſle d'Yvoire ou du Morfil, & vis-à-vis un Village de cette Iſle, qui ſe nomme *Niolé*. L'Iſle d'Yvoire eſt d'une grandeur conſidérable. Sa longueur eſt de quarante-quatre lieuës, ſur trois, quatre, cinq & ſix de largeur. Son nom lui vient de la quantité de dents d'Éléphans que les François y achetent. Le terroir eſt riche & bien cultivé. Il nourrit un grand nombre d'Eléphans, qui forment des troupeaux paiſibles de quarante ou cinquante, mais qui, ſans nuire aux Habitans, font quelquefois de grands ravages dans les Plantations. Les Négres n'ayant pas la hardieſſe de les attaquer ouvertement, employent l'artifice pour ſe venger. Ils creuſent de grandes foſſes, qu'ils couvrent de branches & de feuilles d'arbres. Lorſqu'un Eléphant y eſt tombé, ils le tuent facilement à coups de fléches, & font un délicieux feſtin de ſa chair, après lui avoir laiſſé le tems de ſe mortifier.

Village du Coq.

Iſle d'Yvoire.

Laly & Terrier-rouge.

DIX lieuës au-deſſus de la Pointe Oueſt de l'Iſle d'Yvoire, ſur la rive Nord du Sénégal, on rencontre le Village de Laly, près duquel eſt un lieu célèbre pour le commerce des gommes avec les Mores de la Tribu d'Ebraghena. Les François l'ont nommée Terrier-rouge, & comptent de-là ſoixante-ſix lieuës juſqu'au Fort St. Louïs. Depuis Terrier-rouge juſqu'à Hovalalda, les deux côtés de la rivière ſont charmans. On n'apperçoit que de vaſtes Prairies, couvertes de beſtiaux. Mais dans les Inondations annuelles du Sénégal, le Pays eſt ſi rempli d'eau, que les Habitans ſont forcés de ſe retirer dans des lieux plus élevés avec leurs troupeaux & leurs effets. Brue fut reçu, à Hovalalda, par le (*f*) *Farba*, ou le Chef du Village. C'étoit un ancien ami de la Nation Françoiſe. Il apporta un préſent au Général, qui lui fit auſſi le ſien, & qui le remercia du ſoin qu'il avoit pris de l'Equipage d'une Barque Françoiſe qui avoit été ſubmergée par une ſorte d'ouragan, ou de vent ſubit, qui s'appelle *Puchot*.

Barque Françoiſe ſubmergée.

(*d*) Labat Tom. III. pag. 173.

(*e*) Atkins les appelle *Lugars*, & dit que ce ſont des Plaines ſemées de ris.

(*f*) Farba eſt un titre Négre de dignité, qui ſignifie *Seigneur* ou Chef d'un Village. Dans les Royaumes de Galam & de Bambuck, c'eſt *Farim* & *Elemanni*.

Digitized by Google

BRUE. 1697.

chot (*g*) dans le Pays. Cette partie du Sénégal y eſt fort expoſée, autant par ſa largeur que par la diſpoſition naturelle de ſes bords & par l'immenſe étendue des Plaines. Le Farba de Hovalalda étoit fort riche en troupeaux. Il aimoit paſſionnément l'eau-de-vie, avantage extrême pour les François, qui étoient ſûrs d'entretenir ſon amitié par cette voye. Il donnoit volontiers un Bœuf gras pour une pinte de cette liqueur chérie. Brue remarque qu'il n'eſt jamais à-propos de donner aux Négres une bouteille à demi-pleine, parce que, ſoit orgueil ou ſimplicité, ils préfèrent un petit vaſe plein à un barril auquel il ne manqueroit qu'un pouce de ſa meſure. En général, comme ils aiment l'eau-de-vie à l'excès, c'eſt toûjours la meilleure marchandiſe qu'on puiſſe leur propoſer pour les échanges. On peut juger par-là des immenſes profits de la Compagnie, quand ſes Magaſins en ſont bien remplis. L'eau de-vie ne lui revenant qu'à vingt ſols la pinte, elle y gagne cent pour cent (*b*).

Paſſion des Négres pour l'eau-de-vie.

Les bords du Sénégal, près de Hovalalda, abondent dans cette ſaiſon, en *Kubalots*, qui ſont une eſpéce d'oiſeaux dont le nombre eſt toûjours fort grand lorſque celui des poiſſons l'eſt auſſi dans la rivière. Ils font leurs nids (*i*) à l'extrémité des branches qui ſont ſuſpendues ſur la rivière, pour éviter les pourſuites des Singes, que la crainte de tomber dans l'eau empéche de les chercher ſi loin. Quinze lieuës au-delà de Hovalalda, on rencontre une chaîne de rocs, nommée *Platon de Dongbel*, qui traverſent la rivière, mais au travers deſquels on pourroit ouvrir facilement un paſſage, en les faiſant ſauter. On trouve, au-deſſus, une petite Iſle, que ſa hauteur préſerve des Inondations. La Compagnie s'y étoit formé autrefois un Comptoir, pour le millet, les cuirs, les beſtiaux & l'Yvoire. La rivière étant alors navigable, Brue n'eut pas de peine à paſſer. Il laiſſa dans l'Iſle un Facteur & quelques Laptots, pour ſaiſir toutes les occaſions du Commerce.

Oiſeaux nommés Kubalots.

La multiplication des Comptoirs auroit été d'un grand avantage pour la Compagnie, ſi les Agens qu'elle y employoit euſſent été en plus petit nombre, ou s'ils euſſent été plus honnêtes-gens. [La plûpart des Officiers qui ſont à ſes gages, au lieu d'être des ſurveillans, qui s'empêchent réciproquement de mal faire, s'accordent ſouvent à faire leur profit aux dépens de ceux de qui ils dépendent.] Le projet du Directeur Général pour augmenter le Commerce auroit été de faire venir de France un certain nombre de pauvres familles, dont la Compagnie auroit encouragé l'établiſſement ſur les bords du Sénégal en leur donnant des terres, en leur fourniſſant des marchandiſes; en un mot, de les attacher par néceſſité aux intérêts de la Compagnie.

Obſervation ſur les Comptoirs.

Brue reçut dans ſon voyage (*k*) un Exprès du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis, pour lui apprendre l'impatience que ce Prince avoit de le voir, ou plûtôt de recevoir le payement de ſes droits. Il continua ſa navigation juſqu'au

(*g*) On appelle Purchot un tourbillon de vent qui en tournant avec une violence & une force extraordinaire, entraine tout ce qu'il rencontre, pour peu qu'il lui faſſe obſtacle.

(*b*) Labat *ubi ſup.* pag. 183. & *ſuiv.*

(*i*) Les Négres appellent ces rangées de nids, *des Villages d'Oiſeaux.* [Ces nids ſont en grand nombre, & fort près les uns des autres.]

(*k*) Ces Courriers vont fort vîte, parceque la route eſt excellente & que leurs Chameaux ou leurs Chevaux ſont très-prompts.

qu'au Village de Burty, à l'extrémité Orientale de l'Iſle d'Yvoire, & ſéparé de l'Iſle de Bilbas par un bras du Sénégal. L'Iſle de Bilbas eſt longue d'environ trente-cinq lieuës, ſur deux & quatre de largeur. Le terroir reſſemble beaucoup à celui de l'Iſle d'Yvoire. Son principal commerce conſiſte auſſi dans la multitude des dents d'Eléphans, qui s'achetent ſur le pied de ſix ſols pour le poids de dix livres. Les cuirs ſe donnent à quarante ſols piéce; les Moutons & les Chèvres pour trois ſols, & les autres alimens à proportion. Mais ſi les Négres font un préſent, ils s'attendent à recevoir le double. Par éxemple, s'ils vous donnent un Bœuf, ils comptent de recevoir cinq ou ſix aunes d'étoffe; au lieu que ſi vous l'achetiez au Marché, il ne vous coûteroit que vingt-cinq ou trente ſols.

BRUE 1697.

Grandeur & fertilité de l'Iſle de Bilbas.

BRUE fit voile enſuite à *Kahaydé*, où il fut viſité par le Chef de ce Village, qui étoit accompagné de ſa femme & de ſes enfans. Ce Seigneur Négre étoit monté ſur un fort beau Cheval; & pour cortège il avoit vingt hommes bien équipés & chargés de Griſgris. Sa femme & ſes filles, ſuivies de leurs ſervantes, étoient ſur des Anes fort gras, & vêtues d'étoffes de coton. Ce Village faiſoit autrefois les bornes des Voyages & du Commerce des François. Cette raiſon leur y faiſoit entretenir un Comptoir & payer des droits au Chef; mais depuis l'extenſion de leur Commerce, cet Etabliſſement leur eſt devenu tout-à-fait inutile. Un peu au-deſſus de Kahaydé, on voit une Iſle fort riche en coton, en tabac & en toutes ſortes de légumes. Elle n'a rien à ſouffrir des Inondations; & l'on auroit peine à trouver un lieu plus avantageux pour établir un Comptoir, ſi dans le tems de la ſéchereſſe, lorſque la riviére eſt fort baſſe, elle n'étoit ouverte aux incurſions des Négres & des Mores, qui inſultent ſouvent cette Contrée. Elle eſt trop voiſine auſſi de la réſidence d'un Roi Négre. Tous ces Princes ſe rendent ſi importuns par leurs demandes, que les Mandians les plus effrontés de l'Europe pourroient prendre d'eux des leçons. S'ils ne peuvent rien obtenir à titre de préſent, ils prennent le parti d'emprunter; & pour le moindre refus, ils défendent le Commerce ou le chargent de nouveaux impôts. Auſſi leur voiſinage eſt-il fort incommode. Ils s'attendent ſans ceſſe à de nouveaux préſens; & du premier qu'ils reçoivent, ils ſe font un droit pour demander qu'il ſoit renouvellé conſtamment.

Viſite que Brue reçoit d'un Chef & de ſa Famille.

Iſle fort fertile.

Avarice des Rois Négres.

A Kahaydé, Brue reçut un ſecond Courrier du Siratik, pour preſſer ſon arrivée. Comme la petite Flotte n'étoit plus qu'à deux lieuës de Ghiorel, Port de ce Prince ſur le Sénégal, le Général François y arriva bientôt. Ghiorel eſt un grand Village, dont le Siratik a fait le centre de ſon commerce. Sa réſidence eſt dans celui de Gumel, qui en eſt à dix lieuës vers l'Eſt-Nord-Eſt, ſur les bords d'une fort belle riviére, qui s'enfle beaucoup pendant les Inondations du Sénégal, & qui porte les ſiennes dans tout le Pays voiſin. Ces grands débordemens ne contribuent pas peu à rendre la terre plus graſſe, par une ſorte d'écume qu'ils y laiſſent & qui produit conſécutivement deux récoltes. Celle du ris, ſur-tout, eſt d'une abondance extraordinaire dans un ſi bon terrain. Elle ſe fait immédiatement à l'arrivée des eaux; [& celle du millet & du ris, après qu'elles ſe ſont retirées.] Le tabac n'y eſt pas moins excellent; & ſi les Habitans étoient accoûtumés au travail, il eſt certain que la France en pourroit tirer beaucoup d'avantage. Mais tous les efforts de la Compagnie pour engager les Négres à cultiver une plante ſi précieuſe,

Port & Capitale de Siratik.

BRUE. 1697.

cieuſe, ont produit peu d'effet juſqu'aujourd'hui. Brue fit convenir plus d'une fois Jean Barre & Yamſec de l'utilité qui leur reviendroit d'en planter dans leur Iſle. Ils lui promirent même de l'entreprendre. Mais lorſqu'on en vint à l'éxécution, ils trouvèrent des difficultés de la part des Négres, qui s'excuſèrent ſur l'éxemple de leur Ancêtres.

Plan du Général François pour le commerce.

EN arrivant à Ghiorel, Brue fit tirer trois coups de canon, pour annoncer ſon arrivée. A peine eut-il mouillé l'ancre, qu'il reçut la viſite du Farba. Ce Négre, qui étoit Oncle du Siratik, & qui avoit toûjours eu beaucoup d'affection pour les François, fut reçu d'eux avec beaucoup de civilité, [& ſalué de quelques coups de pierriers quand il retourna à terre.] Il promit au Général de dépêcher ſur le champ un Exprès au Roi ſon neveu. Dès le même ſoir, *Bukar Siré*, un des fils du Siratik, qui avoit ſes terres entre Ghiorel & Gumel, ſe rendit à bord, & répondit au Général de l'amitié que ſon Père avoit conçue pour lui, ſur la ſeule réputation de ſon mérite. Ce compliment fut accompagné d'un préſent de deux Bœufs gras & d'une petite boëte d'or [fort bien travaillée,] du poids d'une once. Le Général fit auſſi ſes préſens au Prince, & le ſalua de pluſieurs coups de canon à ſon départ. Enſuite ayant fait deſcendre ſes Facteurs pour commencer le Commerce, il trouva dans le Village tant d'avidité pour ſes marchandiſes, que ſes Barques furent bientôt chargées de celles du Pays.

Son arrivée à Ghiorel & ſa réception.

LE Siratik n'eut pas plûtôt appris l'arrivée des François, qu'il fit complimenter Brue par ſon grand *Bouquenet*, c'eſt-à-dire par le Grand-Maître de ſa Maiſon. Cet Officier étoit un Vieillard vénérable, de fort belle taille, avec la barbe & les cheveux gris; ce qui marque parmi les Négres une vieilleſſe fort avancée. Mais il n'en paroiſſoit pas moins vigoureux, ni moins vif & moins poli. Son nom étoit *Baba Milé* (*l*). Après les premiers complimens, il reçut le payement des droits, & les préſens annuels. C'étoient des étoffes noires & blanches de coton, quelques piéces de drap & de ſerge écarlate, [de la laine filée & teinte,] du corail, de l'ambre jaune, du fer en barre, des chaudrons de cuivre, du ſucre, de l'eau-de-vie, des épices, de la vaiſſelle, & quelques piéces de monnoye d'argent au coin d'Hollande, avec un ſurtout de drap écarlate à la manière du Brandebourg [avec des agrémens d'argent, qui ſe boutonnent par derrière,] & deux boëtes pour renfermer la plus précieuſe partie du préſent. Le Bouquenet reçut auſſi les droits qui revenoient aux femmes du Prince, & qui montoient à la moitié des premiers; ſans oublier ce qui lui revenoit à lui-même, [& qui étoit à peu près de la même valeur que le préſent deſtiné aux Reines.] Le Kamalingo, ou le Lieutenant Général du Roi, qui eſt ordinairement l'Héritier préſomptif de la Couronne, vint recevoir à ſon tour le préſent ou le droit annuel qui lui devoit être payé. Tous ces préſens peuvent monter à la valeur de quinze ou dix-huit cens livres. Enſuite le Bouquenet (*m*) offrit au Général, de la part du Roi, trois grands Bœufs; & l'ayant invité à ſe rendre à la Cour, il fit paroître les Officiers qui étoient nommés pour le conduire. On avoit déja préparé un grand nombre de Chevaux pour les gens de ſa ſuite, & des Chameaux pour tranſporter ſon bagage.

Le Siratik lui envoye ſon grand Bouquenet.

Valeur des préſens.

LE

(*l*) ou *Pere Milé*. Le nom de Baba ſe donne par honneur chez les Négres à tous les vieillards.

(*m*) *Angl.* Le Kamalingo. R. d E.

BRUE. 1697.

LE jour ſuivant, Brue prit terre au bruit de ſon propre canon, & ſe mit en marche pour la Cour du Siratik. Son cortége étoit compoſé de ſix de ſes Facteurs, deux Interprétes, deux Trompettes, deux Hautbois, & quelques Domeſtiques, avec douze Laptots, ou Négres libres, bien armés. [Son eſcorte s'étant partagée en deux Corps, marchoit une partie à la tête, & l'autre à la queuë après le bagage.] Il traverſa un Pays fort uni & bien cultivé, plein de Villages & de petits Bois. En approchant de *Bukar*, ou *Bukſar*, il découvrit de vaſtes prairies, dont les parties baſſes ſe ſentoient déja de l'Inondation qui commençoit à gagner dans le Pays. Ce qui reſtoit de terrein ſec étoit ſi couvert de toutes ſortes de Beſtiaux, que les Guides du Général avoient peine à lui faire trouver un paſſage. Le convoi ne put arriver à Bukſar qu'à l'entrée de la nuit (*n*).

Arrivée des François à la Cour du Siratik.

LE Prince Siré, à qui ce Village appartenoit, vint au-devant des François à la tête de trente Chevaux. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu le Général, il s'avança au grand galop, en ſecouant ſa zagaye, comme s'il eut voulu la lancer. Brue l'aborda de la même manière, c'eſt-à-dire avec le piſtolet en joue. Mais lorſqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embraſſèrent. Enſuite, étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le Village, & le Prince conduiſit ſon Hôte dans une maiſon qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos que celle de ſes femmes. Après l'avoir introduit dans ſon appartement, il le laiſſa ſeul, mais au même moment le Général fut conduit à l'audience de la Princeſſe. Elle lui parut d'une taille médiocre; mais très-bien faite, jeune & fort agréable. Ses traits étoient réguliers, ſes yeux vifs & bien fendus; la bouche petite, & les dents extrémement blanches. Son teint couleur d'olive auroit beaucoup diminué les agrémens de ſa figure, ſi elle n'eut pris ſoin de le relever avec un peu de rouge.

Ils paſſent à la Cour du Prince Siré.

Accueil qu'on y fait à Brue. femmes du Prince.

ELLE reçut Brue fort civilement, & le remercia de ſes préſens avec beaucoup de grace. Il fit ſucceſſivement ſa viſite à deux ou trois autres femmes du Prince; après quoi retournant auprès de lui, il y paſſa le tems juſqu'à l'heure du ſouper. Il fut reconduit alors dans ſon appartement, où il trouva pluſieurs plats de kuskus, du Sanglet, des fruits & du lait en abondance, qui lui étoient envoyés par les femmes du Prince. Quoiqu'il ſe fût fait préparer à ſouper par un Cuiſinier de ſa Nation, la civilité lui fit goûter de tous ces mêts Afriquains. Après qu'il eut ſoupé, le Prince vint, s'aſſit ſans cérémonie, mangea quelque choſe du deſſert, but pluſieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & ſe mit à fumer avec lui, juſqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le Folgar ou le Bal. L'aſſemblée étoit compoſée de toute la jeuneſſe du Village, qui danſe & chante, tandis que les plus âgés ſont aſſis ſur des nattes autour de celle où ſe fait le Folgar. Ils s'y entretiennent agréablement; & cette converſation, dont ils font un de leurs plus grands plaiſirs, s'appelle *Kalder*. Chacun parle librement. C'eſt dans ces cercles qu'on remarque aiſément l'étendue ſurprenante de leur mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les Sciences, ſi leurs talens naturels étoient cultivés par l'étude. Ils s'expriment en termes fort nobles; [& ils ont des manières polies;] ce qu'il ne faut entendre néanmoins que des perſonnes de diſtinction, tels que les Seigneurs, les Officiers

Folgar, ou Bal des Négres.

(*n*) Labat, *ubi ſup.* pag. 208 *& ſuiv.*

BRUE. 1697.

ciers & les Marchands; car les Payſans, les Ouvriers, & les Pâtres n'y ſont pas moins ignorans & moins groſſiers que dans les autres Pays du monde.

Situation de Bukſar.

LE Village de Bukſar eſt ſitué ſur une petite éminence, au centre d'une grande plaine. L'air y eſt fort ſain. Les maiſons reſſemblent à toutes celles du Pays. Elles ſont rondes & ſe terminent en pointe, comme nos glacières de France: les fenêtres en ſont fort petites, apparemment pour ſe garantir des Moucherons, qui ſont extrémement incommodes dans tous les lieux bas. Le Folgar auquel Brue fut invité ſe tint au centre du Village. Il dura deux heures, & ne fut interrompu que par une pluye violente, qui força tout le monde de ſe mettre à couvert.

LE lendemain, on vint, de la part du Prince, s'informer de la ſanté du Général. Cette politeſſe fut ſuivie du déjeuner. Le Prince ayant envoyé du kuskus & du lait, parut auſſi-tôt lui-meme, & ſe mit à table avec Brue, contre l'uſage des Négres. Enſuite ils partirent enſemble, eſcortés d'environ quarante Chevaux. La route ſe trouva remplie d'une foule de peuple, qui s'étoit raſſemblée de tous les lieux voiſins pour voir les Européens & pour entendre leur muſique. En approchant de Gumel, Brue vit venir à ſa rencontre le Kamalingo, ſuivi de vingt Cavaliers, qui le complimenta au nom du Siratik. Ce grand Officier de la Couronne portoit des hautes-chauſſes fort larges, avec une chemiſe de coton dont la forme reſſembloit à celle de nos ſurplis. Autour de la ceinture il avoit un large ceinturon de drap écarlate, d'où pendoit un cimetère, dont la poignée étoit garnie d'or (*o*). Son chapeau & ſon habit étoient revêtus de Griſgris; & dans ſa main il portoit une longue zagaye. Le Général le reçut avec une décharge de ſa mouſqueterie. Ils continuérent leur marche, & traverſérent le Village de Gumel pour ſe rendre au Palais du Roi, qui en eſt éloigné d'une demie-lieuë.

Le Kamalingo vient au devant du Général.

Cour du Siratik.

LA demeure de ce Prince eſt compoſée d'un grand nombre de cabanes, qui ſont environnées d'un enclos de roſeaux verds, entrelacés, & défendus par une haye vive d'épines noires, ſi ſerrée que le paſſage en eſt impoſſible aux Bêtes ſauvages. Le Roi, informé de l'approche du Général, envoya les principaux Seigneurs de ſa Cour au-devant de lui; de ſorte qu'en arrivant au Palais, ſon train étoit d'environ trois-cens Chevaux. Tout ce cortège deſcendit à la première porte, excepté le Général, le Prince Siré & le Kamalingo, qui entrérent à cheval, & qui ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la ſale d'audience (*p*).

Audience de ce Prince.

BRUE trouva le Siratik aſſis ſur un lit, avec quelques-unes de ſes femmes & de ſes filles, qui étoient à terre ſur des nattes. Ce Prince ſe leva, fit quelques pas au-devant de lui, la tête découverte, lui donna pluſieurs fois la main, & le fit aſſeoir à ſon côté. On appella un Interpréte. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveller l'Alliance qui ſubſiſtoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la Compagnie Françoiſe. Il proteſta que dans toutes ſortes d'occaſions la Compagnie étoit préte à l'aider de toutes ſes forces. Il inſiſta ſur les avantages que les Sujets du Prince tiroient de cet heureux Commerce; & pour concluſion, il l'aſſûra de ſes ſentimens particuliers de reſpect & de zéle. Pendant que l'interpréte expliquoit ce diſcours,

Diſcours du Général François.

(*o*) *Angl.* garnie d'argent. R. d. E.

(*p*) Labat, *ubi ſup.* pag. 214 *& ſuiv.*

diſcours, Brue obſerva que la ſatisfaction du Siratik s'exprimoit ſur ſon viſage. Il prit pluſieurs fois la main du Général, pour la preſſer contre ſa poitrine. Ses Femmes & ſes Courtiſans répétoient avec la même joye: *les François ſont une bonne Nation; ils ſont nos amis.*

Réponſe du Siratik.

Le Siratik répondit d'un ton fort civil, qu'il rendoit graces au Général d'être venu de ſi loin pour le voir; qu'il avoit une véritable affection pour la Compagnie, & pour ſa perſonne en particulier; qu'il vouloit oublier quelques ſujets de plainte qu'il avoit reçus des Agens de la Compagnie; que dans la confiance qu'il prenoit à ſon caractère, il lui accordoit la liberté d'établir des Comptoirs dans toute l'étendue de ſes Etats, & de bâtir des Forts pour leur ſûreté. Enfin, il conclut en aſſûrant les François de ſa faveur & de ſa protection.

Faveur importante accordée aux François.

L'article des Forts étoit une grace importante. Pour le bien comprendre, il faut obſerver qu'à la vérité les Rois Négres aiment paſſionément le Commerce des Européens, ſur-tout celui des François, qui ont plus de complaiſance pour eux que toutes les autres Nations de l'Europe; mais qu'ils ne craignent pas moins de leur voir former des Etabliſſemens dans leurs Etats, parce qu'ils ne ſçauroient oublier la tyrannie avec laquelle ils ont été traités par les Portugais & les Hollandois. Cette défiance pour leur liberté, les diſpoſe à regarder toûjours avec horreur tout ce qui a l'apparence de Fortifications, quoiqu'ils accordent volontiers des magaſins pour y placer des marchandiſes. D'un autre côté, les Européens, qui ont appris par une longue expérience quels avantages ils ont à tirer de leur Commerce en Afrique, mais qui ont reconnu l'avidité des Princes du Pays, & la mauvaiſe foi des Négres, n'abandonnent pas volontiers leurs marchandiſes aux inſultes qu'ils ont toûjours à redouter. Ainſi la liberté de fortifier les Comptoirs étoit la plus grande faveur que les François puſſent eſpérer. Le Général, charmé de l'avoir obtenue, en remercia vivement le Siratik, & lui fit divers préſens en ſon propre nom. Ils conſiſtoient en quelques riches étoffes de l'Inde (*q*), en épées à monture d'argent, accompagnées d'une paire de piſtolets fort bien travaillés, de quelques teleſcopes, de quelques verres ardens, & d'autres curioſités. Le Siratik en fut d'autant plus ſatisfait qu'ayant été payé de ſes droits, il ne s'attendoit pas à cette nouvelle galanterie. Il combla le Général de careſſes. Il lui fit l'honneur de le faire fumer dans ſa propre pipe. Enfin, il le reconduiſit lui-même juſqu'à la porte de la ſale.

Obſervation ſur les Forts d'Afrique.

Audience des Princeſſes.

Deux Officiers, qui étoient à l'attendre, le menèrent enſuite à l'audience des Reines, & des Princeſſes filles du Roi. Il fit à toutes ces Dames des préſens moins conſidérables par le prix que par leur nouveauté. Une des Reines ayant obſervé que pendant l'audience du Siratik, il avoit regardé avec beaucoup d'attention une jeune Princeſſe de dix-ſept ans, qui étoit ſa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & propoſa au Roi de la lui donner en mariage. Ce Prince y conſentit auſſi-tôt, & fit offrir au Général les premiers Poſtes de ſon Royaume, avec un grand nombre d'Eſclaves. Brue s'excuſa ſur ce qu'étant marié, ſa Religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Cette réponſe fit naître quantité de réfléxions & de diſcours entre les Dames

Elles veulent marier le Général en Afrique.

(*q*) *Angl.* en quelques piéces d'Indienne fort belles. R. d. E.

BRUE. 1697.

mes Négres, ſur le bonheur des femmes de l'Europe. Elles demandèrent à Brue comment il pouvoit vivre ſi long-tems ſans la ſienne, & ce qu'il penſoit de ſa fidélité dans une ſi longue abſence.

Portrait du Siratik.

LE Siratik avoit alors près de cinquante-ſix ans. Il étoit d'une taille médiocre. Ses cheveux & ſa barbe commençoient à blanchir. On l'auroit pris à ſon teint pour un Mulâtre plûtôt que pour un Négre. Il avoit le nez aquilin & fort bien-fait, la bouche petite, & les dents belles. Quoiqu'il eût les yeux petits, ſa phyſionomie étoit belle, avec l'air vif & ouvert. Il étoit vétu fort ſimplement d'une chemiſe de coton noir [par deſſus ſes culottes], avec un bonnet de la même couleur & de la même étoffe, des botines de cuir d'Eſpagne, & un ſac de velours rouge ſur l'eſtomac, qui contenoit ſon Alcoran. Il étoit déja fort zélé pour la Religion de Mahomet, & ſon zèle augmenta dans la ſuite juſqu'aux derniers excès de la ſuperſtition.

IL étoit fort tard lorſque le Général ſortit de l'appartement des Princeſſes. Elles l'avoient arrêté long-tems par mille queſtions ſur les uſages de France. A ſon retour, il trouva trois des principaux Officiers du Roi, qui l'attendoient pour lui faire leur compliment. L'un ſe nommoit l'*Amadi Ardé*, Surintendant de la Maiſon Royale; & les deux autres *Lam Ghiondé Bulu*, & *Lam Ghiondé Honté*, tous deux Gouverneurs de Province. Ils étoient vêtus d'une étoffe à rayes blanches & noires, que les Négres tirent des Mores, à qui elle vient des Hollandois. Brue leur offrit de l'eau-de-vie; mais étant fort attachés à leur Religion, ils refuſérent d'y toucher. Il leur fit quelques petits préſens, avec leſquels ils ſe retirèrent fort ſatisfaits. Quelques momens après, on lui apporta de la part des Reines un grand ſouper, dans des plats de bois & dans des calebaſſes. Les mêts étoient les mêmes que le ſoir du jour précédent. Il en goûta par reſpect, comme il avoit fait la veille. Pendant qu'il étoit à table, le Roi lui envoya un jeune Eſclave, dont il lui faiſoit préſent (*r*).

Complimens des Seigneurs Négres.

Revûe de la Cavalerie Négre.

LE jour ſuivant, ce Prince, après avoir fait demander des nouvelles de ſa ſanté, entra dans ſa chambre, & s'étant aſſis familièrement ſur ſon lit, prit long-tems plaiſir à l'entretenir pendant qu'il s'habilloit. Il lui propoſa d'aller faire la revûe de ſa Cavalerie. On amena auſſi-tôt des Chevaux pour le Roi, pour le Général, & pour les Officiers de leur ſuite. Ils ſe rendirent dans une grande plaine à trois quarts de mille du Palais. Le Général François ſe fit accompagner de ſes Trompettes & de ſes Hautbois, qui impoſèrent ſilence à ceux de la Cavalerie Négre. Les inſtrumens du Pays ſont d'Yvoire & de différentes grandeurs; mais ils rendent un ſon fort déſagréable. La Cavalerie conſiſtoit en ſept cens hommes, bien-faits, & fort bien montés. Ils paſſèrent deux ou trois fois (*s*) devant le Roi & le Général; après quoi ſe diviſant en deux corps ils firent pluſieurs évolutions à leur manière, avec beaucoup d'agilité, mais fort peu d'ordre. Tous les Chevaux étoient Barbes, ou, ſortis de cette race. Leur grand défaut eſt de n'avoir pas de bouche, [ce qu'il faut attribuer vrai-ſemblablement à leurs mords qui ſont mal-faits.] Les étriers des Négres ſont forts courts, comme ceux des Mores. Entre les

Les Négres ont des Chevaux Barbes.

Chevaux

(*r*) *L'Original Anglois dit d'après Labat* que le Roi envoya à Brue un jeune Eſclave pour ſon ſouper; ce qui ſignifie qu'il le lui donna en pur don, & ſans prétendre en recevoir aucun payement. R. d. E.

(*s*) *Angl.* deux à deux. R. d. E.

Digitized by Google

Chevaux du Roi, Brue en vit pluſieurs d'une grande beauté, qui étoient de véritables Barbes, & dont chacun valoit quinze Eſclaves (*t*). BRUE. 1697.

APRÈS la revûe, qui dura trois heures, le Roi revint au Palais, & prit la peine de conduire le Général à ſon appartement. De-là il ſe rendit à la ſale d'audience, pour y adminiſtrer la Juſtice à ſes Sujets. Brue curieux d'aſſiſter à ce nouveau ſpectacle, obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir ſans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix Vieillards, qui écoutoient les Parties ſéparément, & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu. Après quoi ce Prince, ſur l'avis des mêmes Conſeillers, prononçoit la déciſion. Elle étoit éxécutée ſur le champ. Brue n'apperçut point d'Avocat ni de Procureur (*v*). Chacun plaidoit ſa propre cauſe. Dans les Cauſes civiles, il revient au Roi un tiers des dommages. Il y a peu de crimes capitaux parmi les Négres. Le meurtre & la trahiſon ſont les ſeuls qui ſoient punis de mort. La punition ordinaire eſt le banniſſement; c'eſt-à-dire que le Roi vend les coupables à la Compagnie, & diſpoſe de leurs effets à ſon gré. Un Débiteur inſolvable eſt vendu avec toute ſa famille, juſqu'à la pleine ſatisfaction du Créancier; & le Roi tire ſon tiers de cette vente.

Adminiſtration de la Juſtice par le Siratik.

BRUE, à ſon retour, trouva un dîner qui lui avoit été envoyé par les Reines, comme le ſouper du jour précédent. De ſon côté il leur envoya quelques piéces de pâtiſſerie à la Françoiſe, telles que ſes gens les avoient pû faire ſans four. Il paſſa une partie de l'après-midi avec le Roi, & l'autre avec les femmes de ce Prince, qui lui parurent fort ſatisfaites de ſes tartes, & qui prirent ſoin de lui envoyer ſon ſouper. Le lendemain, le Roi ſe trouvant fort incommodé des Moucherons, que l'eau ſembloit amener en ſe débordant, & qui commençoient à remplir l'air, prit la réſolution de ſe retirer plus loin dans le Pays avec ſa Cour. Il fit appeller Brue en public; &, dans la préſence de tous ſes Courtiſans, il l'aſſûra de ſon amitié & de ſa protection. Il ajoûta que ſi les François recevoient quelque tort ou quelque outrage de ſes Sujets, il leur permettoit de ſe faire juſtice en les tuant ſans aucune forme de procès. Il embraſſa le Général, & lui ayant fait préſent de quelques Eſclaves, il lui promit d'en fournir bientôt un grand nombre pour le Commerce. Après quoi lui permettant de ſe retirer, il donna ordre au Grand Bouquenet de lui procurer les Chevaux & les Chameaux dont il avoit beſoin pour ſon équipage. Brue prit congé immédiatement du Siratik, des Reines, & des principaux Seigneurs. Enſuite, il fut conduit ſous une eſcorte de trente Chevaux, dans un endroit de la route, où il ſouhaita de s'arrêter, pour voir paſſer la Maiſon du Roi.

Le Roi congédie Brue avec de nouvelles faveurs.

CETTE marche commença par un corps de cent-ſoixante Chevaux, avec de petits tambours, des trompettes d'Yvoire, & des timbales de cuivre, couvertes d'un parchemin groſſier, qui rendoit un ſon fort bruyant, mais ſans aucune harmonie. Les Reines & les Princeſſes venoient après cet avant-garde, montées ſur des Chameaux, & renfermées dans de grands paniers d'oſier, où l'on ne leur voyoit que la tête. La croupe des Chameaux & les paniers étoient couverts de tapis de coton, [avec des paraſols de Jonc.] Chaque

Brue voit la marche de la Maiſon Royale.

(*t*) Labat, *ubi ſup.* pag. 227. *& ſuiv.*

(*v*) A cette occaſion Labat s'écrie. *Heureux Peuple qui ne reſſent point encore ce fleau de la colére de Dieu!* Les gens de Loi ne pourroient-ils pas en dire autant en parlant des gens de ſa profeſſion?

BRUE. 1697. Monture des femmes.

que Chameau portoit deux Dames, ſous la conduite de deux hommes, qui tenoient les paniers, pour les empêcher de tourner. Les Dames Suivantes étoient ſur des Anes; & marchoient autant qu'il leur étoit poſſible à côté de leurs Maîtreſſes, pour les amuſer par leur entretien, allumer leur pipe, & leur rendre d'autres ſervices. Cette troupe galante ſalua le Général avec beaucoup de politeſſe & lui ſouhaita un heureux voyage. Elle étoit ſuivie d'un long train de Chameaux, de Bœufs & d'Anes, chargés du bagage de la Cour. [Chaque Chameau étoit conduit par deux hommes.] Un corps de trois cens Chevaux formoit cette première partie du convoi.

A peu de diſtance, les tambours, les trompettes & les timbales du Roi ſe firent entendre, à la tête d'un autre corps de Cavalerie, bien armé, d'environ deux cens hommes. Le Roi ſuivoit ſeul, à cheval, vêtu d'un ſurtout d'écarlate, avec le ceinturon & l'épée à la Françoiſe. Il portoit ſur la tête un chapeau bordé d'or, orné d'un plumet blanc, que Brue lui avoit donné. Il avoit deux Piſtolets au pommeau de la ſelle, & la zagaye au poing. En approchant du Général, qui le reçut, la tête découverte, il mit auſſi le Chapeau à la main. Après quelques complimens, ils prirent enfin congé l'un de l'autre. Le Roi étoit ſuivi de quatre ou cinq cens Chevaux, qui marchoient ſur quatre de front. Les premiers rangs étoient compoſés des principaux Seigneurs de ſa Cour, tous fort bien montés. Outre le ſabre & la zagaye, chacun avoit ſon arc & ſon carquois, paſſés en ſautoir ſur le dos, avec une écharpe de pluſieurs couleurs autour de la ceinture. Toute cette Nobleſſe ſalua civilement le Général, qui lui rendit quelques fanfares de ſa muſique, avec une décharge de ſa mouſqueterie. Les équipages du Roi ſuivoient en bon ordre, ſur des Chameaux, des Bœufs & des Anes, & même ſur le dos de quelques Négres. Cette longue marche étoit fermée par deux cens Chevaux, qui compoſoient l'arrière-garde.

Derniers adieux du Général François.

LE Siratik peut mettre en campagne une Armée fort nombreuſe, parce que ſes Gouverneurs des Provinces & ſes autres Officiers ſont obligés de fournir chacun leur contingent; ce qui rend ſa puiſſance redoutable à tous les Rois voiſins. Mais comme ces Troupes ſont mal diſciplinées, & qu'elles ſont mal pourvûes d'armes à feu, elles n'ont rien de terrible pour les Européens. Brue ayant continué ſa route, rencontra bientôt la Princeſſe *Bukſar Siré*, belle-fille du Roi, qui étoit en chemin pour aller joindre la Cour. Elle étoit, avec une de ſes filles, ſur un Chameau, environné de pluſieurs ſuivantes dont les unes étoient à pied, d'autres montées ſur des Anes, avec une eſcorte de cent Chevaux, & de pluſieurs Chameaux qui portoient le bagage. Elle s'arrêta pour recevoir les complimens du Général, auxquels elle répondit avec beaucoup de civilité. Deux heures après, Brue fut ſurpris de ſe voir joindre par le Prince ſon mari, accompagné de dix Cavaliers fort leſtes. Il avoit ordre du Roi ſon Pére de le conduire juſqu'aux bords du Sénégal. En chemin, les gens du Général tuérent un Oiſeau bleu, d'une eſpéce rare, plus gros que ceux dont on a parlé, & le plumage du plus beau bleu céleſte. Dans tout leur voyage ils n'en virent qu'un de cette ſorte, & le Prince aſſûra Brue qu'il s'en trouvoit fort peu; excepté vers l'Iſle de *Sadel*, où ils ſe rendent dans une certaine ſaiſon, & où l'on obſerve qu'il viennent du côté du Nord.

Il eſt eſcorté par le jeune Prince.

ON arriva le ſoir à Bukſar. Le Prince y traita Brue comme la première fois, lui fit l'honneur de ſouper avec lui, & lui donna un grand *Folgar*, qui dura pendant

pendant toute la nuit. Quatre ou cinq heures de danſe ſont un rafraîchiſſement pour les Négres après la plus longue marche. Le lendemain, il y eut une chaſſe, où Brue trouva beaucoup d'amuſement. Le jour d'après, on quitta Bukſar; & le ſoir on arriva au Port de Ghiorel. Là, Brue qui ſe trouvoit au milieu de ſes gens, reçut galamment le Prince à bord, & ſe mit en devoir de le bien traiter à ſon tour. Enfin le quittant, après des civilités & des préſens mutuels, il le ſalua d'une décharge de toute ſon artillerie. (x)

BRUE. 1697.

Il le traite à Bord.

Commerce puéril de quelques François.

EN arrivant à Ghiorel, Brue fut témoin d'une ſingulière eſpéce de commerce. Les femmes de ce lieu s'étant imaginé que l'eau qu'on pompoit dans les Barques avoit la vertu de guérir les maux de dents, ceux des yeux & la ſurdité, apportoient du lait en échange pour ce reméde. Un Chirurgien, nommé *Berenger*, s'étoit rendu le Directeur de ce trafic, & le ménageoit ſi habilement, qu'un jour qu'il ne put s'accorder avec une de ces pauvres femmes pour la quantité de lait qu'il éxigeoit d'elle, il remit gravement ſon eau dans la pompe, comme s'il eut fait beaucoup de cas de cette liqueur. [Labat remarque à cette occaſion, qu'il ſeroit à-propos de faire quelques épreuves en France de ce nouveau reméde; les femmes y ſont auſſi foibles qu'en Afrique, & les Charlatans auſſi avides du gain, & auſſi peu ſcrupuleux que le Sr. Berenger.] Le Général même ne trouva pas ces petits gains indignes de lui. Ayant apporté de la Pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, de petites écailles (y) plates, qui paroiſſoient argentées, il en donna d'abord à quelques Négres, pour les récompenſer de pluſieurs petits ſervices. Mais lorſqu'il s'apperçut qu'ils y attachoient beaucoup de prix, parce qu'ils étoient éloignés de la Mer, [pour laquelle ces Peuples ont beaucoup de vénération,] qu'ils les tailloient en rond comme des médailles, ou que leur donnant d'autres formes, ils y gravoient des caractéres pour leur ſervir de Griſgris, il réſolut d'en partager le profit avec les Marbuts, qui leur attribuoient des vertus extraordinaires. Il en fit un commerce, dont il ne tira pas peu d'avantage.

Succès d'un Commerce plus utile.

QUELQUES jours après ſon arrivée à Ghiorel, il y avoit vû arriver les deux Barques qu'il avoit envoyées devant lui à Galam, mais qui ne s'étoient pas avancées au-delà de *Laydé* ſur les frontiéres de ce Royaume, parce qu'elles y avoient trouvé à ſe charger ſi promptement d'Eſclaves, d'or & de coton, que leurs propres marchandiſes étant épuiſées, elles ſe trouvoient obligées de retourner au Fort Saint-Louïs pour y renouveller leur cargaiſon. Brue loua la conduite de ſes Facteurs. Comme il venoit d'établir un Comptoir à Ghiorel, après y avoir ouvert un Commerce fort avantageux, il prit le parti de renvoyer effectivement les deux Barques au Fort Saint-Louïs, & d'attendre leur retour.

Viſite que Brue fait au Kamalingo.

PENDANT le ſéjour qu'il fit à Ghiorel, le *Kamalingo*, ou le Lieutenant-Général du Roi, le fit inviter à paſſer quelques jours avec lui dans le lieu de ſa réſidence, qui ſe nommoit *Laka*, grand Village à quatre lieuës de Ghiorel vers le Nord. Il ſe crut obligé à cette complaiſance pour un Seigneur qui étoit dans une haute faveur à la Cour; d'autant plus que le Kamalingo lui faiſoit offrir des Chevaux & toutes ſortes de commodités pour ſon voyage. Dans cette route il traverſa pluſieurs Villages; & de toutes parts il remarqua que le Pays

(x) Labat, *ubi ſup.* pag. 43 & *ſuiv.*

(y) *Angl.* de petites coquilles. R. d. E.

BRUE. 1697.

Pays étoit fort bien cultivé. La maiſon du Kamalingo étoit à cinq cens pas de Laka, ſur une éminence, & couverte de grands arbres au Sud & au Sud-Eſt, avec une eſplanade devant ſa principale face. C'étoit une multitude de Bâtimens, qui reſſembloient beaucoup aux grandes métairies de France, où l'on trouve pluſieurs cours entourées d'édifices. Il y en avoit trois fort ſpacieuſes; la première, environnée d'une double haye de roſeaux & d'épines, contenoit des étables pour toutes ſortes de Beſtiaux. La ſeconde ſervoit de logement au Kamalingo, à ſes femmes, à tous ſes domeſtiques, & contenoit auſſi ſes greniers & ſes magaſins. La troiſième étoit un vaſte enclos, derrière les deux autres.

Maiſon de ce Seigneur Négre.

LE Général & tous les gens de ſon cortége furent logés dans la ſeconde, près du Kamalingo, qui n'épargna rien pour lui faire trouver de la ſatisfaction dans cette viſite. Les Dames furent charmées de la muſique Françoiſe, & ne ſe laſſoient pas de l'entendre. Brue obſerva ici qu'elles ſe couvroient le viſage devant lui, lorſqu'il étoit amené dans leur appartement par le Kamalingo, & qu'elles paroiſſoient à découvert dans l'abſence de leur Mari.

Uſage de ſes femmes.

QUOIQUE ce Canton ne fût pas le plus fertile du Pays, l'excellence de la culture y faiſoit régner l'abondance. Les Habitans ſont beaucoup plus laborieux que le commun des Négres. Ils font un Commerce conſidérable avec les Mores du voiſinage; & le Général auroit ſouhaité de le pouvoir détruire, parce qu'il emportoit beaucoup d'or & d'yvoire, qui ſeroit venu dans les magaſins de la Compagnie. La ſeule voye étoit d'établir quantité de Comptoirs dans le Royaume du Siratik, & de fournir les Foulis, ſes Sujets, non-ſeulement de marchandiſes Françoiſes, mais encore de calicos rayés, de fer, de *baiks* (z), de cuirs d'Eſpagne, rouges, jaunes & noirs, & de les vendre à meilleur marché que les Mores, qui les apportent de Maroc & de Barbarie. Les Hollandois d'Arguim en fourniſſant auſſi, c'étoit le moyen de ruiner en même tems leur Commerce.

Projet de Brue pour l'avancement de ſon commerce.

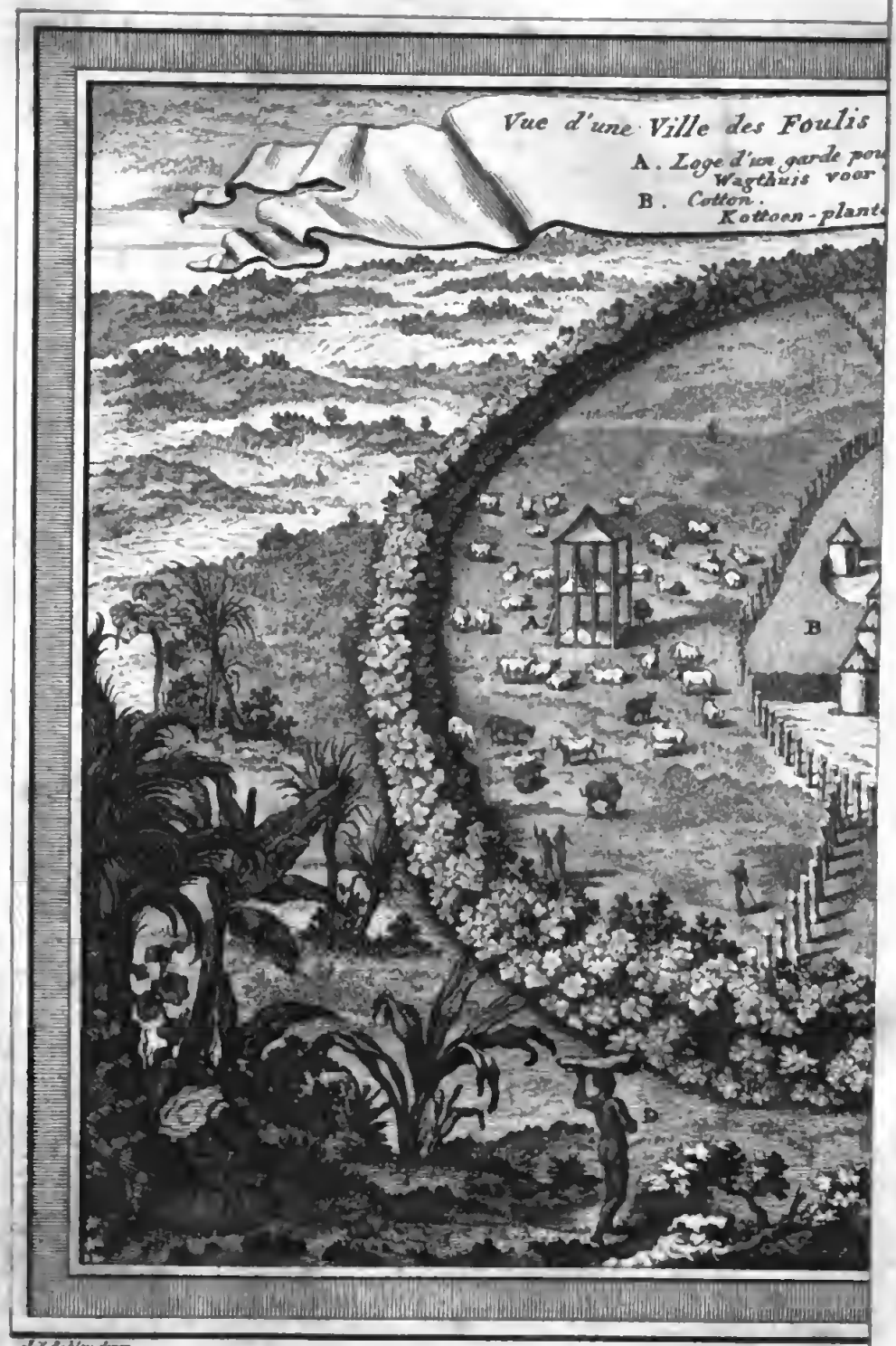
L'OR qui ſe trouve dans le Pays des Foulis leur vient de Galam; car il ne paroît pas qu'il y ait des mines dans les Etats du Siratik. Mais ils ont l'yvoire en abondance. Le Pays, au Sud de la rivière, eſt rempli d'Eléphans, comme le côté du Nord l'eſt de Tigres, de Lions, & d'autres Animaux féroces. Ces Peuples ont auſſi quantité d'Eſclaves, autant de leur propre Contrée que des Régions voiſines. Quoiqu'ils les employent à cultiver leurs terres, la néceſſité les force quelquefois de les vendre.

Richeſſes des Foulis.

LES Barques Françoiſes revinrent du Fort S. Louïs avec de nouvelles marchandiſes, pour continuer leur commerce ſur les bords de la rivière juſques dans le Pays de Galam. Mais l'arrivée d'un Vaiſſeau de France à la Barre du Sénégal empêcha le Général d'éxécuter lui-même ce projet. Il en laiſſa la Commiſſion à ſes Facteurs, & reprenant la route du Fort S. Louïs, il la fit en ſix ou ſept jours, quoiqu'il en eût mis quarante à ſe rendre à Ghiorel, ſans y comprendre le ſéjour qu'il avoit fait dans pluſieurs autres Villages. La raiſon qui l'avoit arrêté ſi long-tems, c'eſt que les bords de la rivière étant couverts d'arbres, il eſt impoſſible d'employer des Chevaux pour la remonter. On n'avance qu'avec le ſecours des Négres Laptots, qui ont beaucoup de peine à tirer les

Difficultés à remonter le Sénégal.

(z) Habillement à la Moreſque.



GEZIGT van eene STAD der FULI, en d

les Barques lorſque le fil de l'eau les pouſſe au milieu du Canal. A la vérité on va fort vîte avec un vent d'Oueſt; mais il ſouffle rarement, & tous les autres ſont contraires, ou ſouvent dangereux, parce que l'eſpace eſt trop petit pour louvoyer. Mais la deſcente eſt fort aiſée, quelque vent qui puiſſe ſouffler. Le cours de l'eau eſt toûjours aſſez fort pour entraîner les Barques; & l'on avance nuit & jour ſans aucun obſtacle (*a*). BRUE. 1697.

A l'occaſion du voyage de Galam, que les Facteurs François devoient faire pour le Commerce, on peut joindre ici un trait de Barbot, qui ne paroîtra pas déplacé. Il le rapporte d'après un Gentilhomme François, qui fut amené priſonnier de guerre à Southampton, en 1711, & qui avoit été long-tems au ſervice de la Compagnie Françoiſe en Guinée, pour le commerce des Négres. „ Dix ou douze ans auparavant, un autre François, nommé „ *Des Marchais*, qui avoit demeuré long-tems au Fort-Louïs, entreprit de „ paſſer les Cataractes de Galam, par le moyen de quelques Barques plates; „ & ſurmontant en effet cet obſtacle, il continua de remonter la rivière „ l'eſpace de cinq cens lieuës. Il y établit un Commerce très-avantageux, „ par un grand nombre de Comptoirs qu'il forma ſur ſes bords. Il y trouva „ quelques Nations preſque blanches. Enfin, pour récompenſer des travaux „ ſi pénibles, & faire naître de l'ardeur à ſes Sujets pour les mêmes entre„ priſes, le Roi de France honora Des Marchais de la qualité de Chevalier „ de S. Lazare (*b*).

Des Marchais paſſe les Cataractes de Galam.

On eſt porté à s'imaginer, ſur ce récit, que le Chevalier Des Marchais fut l'Agent employé par Brue pour remonter juſqu'à Galam, quoique ce Pays ſoit moins éloigné de deux-cens lieuës que Barbot ne le repréſente. Cependant il manque quelque choſe à cette conjecture, puiſque Des Marchais n'eſt pas ici nommé dans les Mémoires du Sieur Brue, & qu'il ne paroît pas même qu'il ait jamais fait de voyage ſur le Sénégal. On a de lui la Relation d'un Voyage de Guinée, qui trouvera place dans la ſuite de ce Recueil; mais Labat, à qui l'on en doit la Préface, ne nomme pas non plus le Voyage du Sénégal entre ceux qu'il lui attribue (*c*).

Doutes ſur ce fait.

(*a*) Labat pag. 260. *& ſuiv.*

(*b*) Deſcription de la Guinée par Barbot, pag. 424.

(*c*) Barbot aſſûre d'après le même témoignage que l'expédition de Des Marchais ſur le Sénégal, fut imprimé par ordre du Roi. [Cependant on ne connoît pas cet Ouvrage. Voyez ci-deſſous ſa Relation d'un Voyage en Guinée.]

§. II.

Remarques ſur la Nation des Foulis, ſur leur Pays, & ſur leur Gouvernement.

Le Lac de Kayor ſépare le Royaume des Jalofs, dont le Roi porte le titre de Brak, du Royaume des Foulis, qui donnent à leurs Souverains le nom de Siratik. Ces deux titres ſont des noms d'honneur & de dignité, comme ceux de Roi & d'Empereur en Europe (*a*).

Le Pays des Foulis a plus d'étendue que celui de Hoval. Depuis le Lac de

(*a*) Labat Tom. III. pag. 168. *& ſuiv.*

Digitized by Google

BRUE. 1697.

de Kayor juſqu'au Village d'*Embakané*, [ſur les frontières de Galam] c'eſt-à-dire de l'Oueſt à l'Eſt, on lui donne environ cent quatre-vingt-ſeize lieuës (*b*). Mais ſes dimenſions ſont moins connues du Nord au Sud, parce que les François ont borné juſqu'à préſent leur commerce aux rives du Sénégal, ſans avoir cherché à pénétrer dans les terres. [Le Commerce étant la ſeule choſe pour laquelle la Compagnie s'intéreſſe, ſes Employés ont fait peu de découvertes ſur la Géographie ou l'Hiſtoire Naturelle de ce Pays.] On ſçait ſeulement qu'il s'étend beaucoup plus au Sud qu'au Nord. Le Pays eſt fort peuplé, le terroir fertile; & ſi les Habitans avoient plus d'induſtrie, ils pourroient tirer, des productions de leurs propres terres, le fond d'un commerce fort avantageux avec les Etrangers.

Etendue du Royaume des Foulis.

Figure & caractère des Habitans.

ON ignore l'étymologie de leur nom. La plûpart ſont d'une couleur fort bazanée; mais on n'en voit pas qui ſoient d'un beau noir, tel que celui des Jalofs au Sud de la rivière. On prétend que leurs alliances avec les Mores ont imbu leur eſprit d'une teinture de Mahométiſme, & leur peau de cette couleur imparfaite. Ils ne ſont pas non plus ſi hauts & ſi robuſtes que les Jalofs. Leur taille eſt médiocre, quoique fort bien priſe & fort aiſée. Avec un air aſſez délicat, ils ne laiſſent pas d'être propres au travail, bons Fermiers, & capables de ſe procurer d'abondantes moiſſons de millet, de coton, de tabac, de pois & d'autres légumes, & d'entretenir un grand nombre de beſtiaux, dont la plus grande partie ſert à leurs propres beſoins. Auſſi vivent-ils beaucoup mieux que les Jalofs. Leurs Chévres & leurs Moutons ſont d'une bonté extraordinaire, leurs Bœufs fort gras, & la Compagnie n'a pas de meilleurs cuirs ni à meilleur marché que ceux qu'elle tire de cette Contrée (*c*).

Leurs inclinations & leurs éxercices.

LES Foulis aiment la chaſſe, & l'éxercent avec beaucoup d'habileté Leur Pays eſt rempli de toutes ſortes d'animaux, depuis l'Eléphant juſqu'au Lapin. Outre le ſabre & la zagaye, ils ſe ſervent fort adroitement de l'arc & des fléches. Ceux qui ont appris des François l'uſage des armes à feu, s'en ſervent auſſi avec une adreſſe ſurprenante. Ils ont l'eſprit plus vif que les Jalofs, & les manières plus civiles. Ils ſont paſſionnés pour les Merceries de l'Europe, & cette raiſon les rend fort careſſans à l'égard de tous les Marchands. Mais il ne faut jamais oublier qu'ils ſont tous fripons & trompeurs. La différence n'eſt que dans le degré.

Leur goût pour la muſique & la danſe.

ILS aiment la muſique; & les perſonnes du premier rang ſe font honneur de ſçavoir toucher quelque inſtrument, tandis que les Princes & les Seigneurs Jalofs regardent cet éxercice comme un opprobre. Ils en ont de pluſieurs ſortes, & leur ſymphonie n'eſt pas ſans agrément. Leur inclination pour la danſe leur eſt commune avec tous les Négres. Après des jours entiers d'un travail ou d'une chaſſe pénible, trois ou quatre heures de danſe ſervent à les rafraîchir.

Leur habillement.

LEUR habillement reſſemble beaucoup à celui des Jalofs; mais ils ſont plus curieux dans le choix de leurs étoffes; & quoique leurs voiſins donnent la préférence au rouge, le jaune eſt leur couleur favorite.

LES femmes ne ſont pas d'une haute taille; mais elles ſont bien faites, belles,

(*b*) Labat. Tom. II. pag. 154. *& ſuiv.* comparé avec Tom. II. pag. 154.
(*c*) Labat ubi ſup. Tom. III. pag. 169.

BRUE. 1697.

belles, & d'une compléxion délicate. La muſique, la danſe & la parure ſont leurs plus fortes paſſions. Il n'y a rien de trop beau pour elles entre les étoffes de coton qui leur viennent des François & des Mores. Il eſt ſurprenant que l'uſage de la ſoye ne s'y ſoit pas encore introduit. Labat eſt perſuadé qu'elles le recevroient avec joye. [Car en ce Pays comme en Amérique, elles ſçavent fort bien avoir recours aux Vapeurs & autres maladies de cette eſpèce, quand leurs Péres ou leurs Maris, ne leur donnent pas auſſi abondamment qu'elles le ſouhaiteroient, les parures dont elles ont envie.] Elles ſont paſſionnées pour l'ambre jaune, [les drogueries ou perles d'Or] & les grains de verre de la même couleur. Elles ont l'art d'en faire des nœuds & des garnitures, qu'elles entrelaſſent dans leurs cheveux, ce qui relève beaucoup leurs agrémens. La plûpart ont l'eſprit vif, les manières douces & polies; & ſi l'on on croit (*e*) Labat, elles ſont auſſi propres qu'aucunes autres femmes du monde à tirer parti de la foibleſſe des hommes pour les ruiner.

Caractere de leurs femmes.

LES grands avantages que la Compagnie Françoiſe tire du Commerce des Foulis, & de celui de Galam, où ſes Facteurs ne peuvent aller qu'en traverſant les Etats du Siratik, l'obligent de traiter ce Prince avec beaucoup de conſidération. Il permet auſſi aux François le commerce des gommes avec les Mores de Bakkard, dans cette partie de ſon Royaume qui s'appelle *Terrier-rouge*. C'eſt ce qui porte la Compagnie à lui envoyer tous les ans une certaine quantité de marchandiſes de l'Europe, à titre de droits ou de préſent.

Avantages que les François tirent du commerce des Foulis.

LE Siratik eſt un Prince puiſſant. Entre ſes Vaſſaux, il compte le grand Brak & tous les Seigneurs du Royaume de Hoval, qui lui payent tous les quatre ans un tribut de quarante-trois Eſclaves & d'un certain nombre de Bœufs. Son Armée n'eſt pas moins forte en Cavalerie qu'en Infanterie; car les Mores, ſes voiſins, lui fourniſſent autant de Chevaux qu'il en deſire. Les armes de ſes Troupes ſont l'arc & le ſabre. Sa Nobleſſe eſt diſperſée dans les Provinces, pour y éxercer les diverſes fonctions du Gouvernement. Le premier Emploi du Royaume eſt celui de *Kamalingo*, ou de Lieutenant-Général [qu'on regarde comme devant ſuccéder au Roi.] Enſuite les principaux Offices (*f*) ſont ceux de *Solidiné*, *Ardobude*, *Gheri Samba*, *Lama de Boſſé*, *Farma Vovalardé*, *Akſon*, *Boukar*, *Lauktor*, *Lali*, *Lamenage*, *Ardogbedé*, *Farba Voagali*, *Boniveré*, *Siratik de Belle*, & *Siratik de Klayé*. Les Seigneurs qui ſont revêtus de ces titres, fourniſſent, à l'ordre du Roi, leur contingent de Troupes, pour former ſon armée, & ſe rembourſent de leur dépenſe par le droit de faire Eſclaves tous les Négres qu'ils rencontrent en chemin dans l'étendue de leurs Provinces ou de leurs Seigneuries; privilége dont le Roi même ne jouit qu'à l'égard de ceux qui ſont convaincus de quelque crime, ou accuſés de ſorcellerie, c'eſt-à-dire, parmi les Négres, d'empoiſonnement.

Puiſſance du Siratik.

Seigneurs du Pays.

SUIVANT les Loix des Foulis, & de la plûpart des Etats Négres, quoiqu'il n'y ait que les Princes du Sang qui ſoient appellés à l'héritage de la Couronne, elle ne deſcend pas néanmoins du Pére au Fils, mais au frére ou au neveu;

Loix de ſucceſſion.

(*e*) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 171. & *ſuiv.*

(*f*) Il ſeroit à ſouhaiter qu'avec ces noms de dignité on eût pû nous expliquer ce qu'ils ſignifient. R. d. T.

BRUE. 1697.

neveu ; & ſi le Roi n'a pas de Frère, c'eſt à ſon neveu par ſa ſœur, ou même par ſa ſœur utérine, parce que la voye des femmes eſt regardée comme la plus ſûre. A l'égard des enfans du Roi, leur ſang eſt toûjours fort incertain, car les Reines ont ordinairement quelque galanterie. Elles n'en ſont pas crues ſur leur parole ; & s'il eſt vrai qu'il y eut autrefois des méthodes établies pour les forcer de déclarer la vérité, ces anciens uſages ne ſubſiſtent plus. Le ſeul cas où les Princes Fils d'un Roi puiſſent prétendre à ſa ſucceſſion, eſt lorſqu'il s'eſt marié à quelque Princeſſe du même ſang, parce qu'alors on ſe croit ſûr, de part ou d'autre, de l'origine des enfans. [Cela oblige les Princes qui montent ſur le Trône, à épouſer des Princeſſes du Sang Royal, afin que les Enfans qu'ils en auront puiſſent leur ſuccéder, ſi les Grands du Pays les en jugent dignes.]

Hiſtoire du Prince Sambaboa.

LE Siratik Siré, qui régnoit à la fin du dernier ſiécle, entreprit, ſans reſpect pour cette loi, de faire monter ſon Fils ſur le Trône ; & dans cette vûe, il le revêtit de la dignité de Kamalingo, qui eſt toûjours réſervée pour l'héritier préſomptif. C'étoit le Prince Sambaboa, ſon neveu, qui poſſédoit alors cet Office. Ses bonnes qualités le faiſoient aimer également de la Nobleſſe & du Peuple, qui le regardoient déja comme leur Maître. Il étoit d'une belle figure. Ses inclinations étoient nobles ; ſon caractère doux & libéral, & ſon courage éprouvé dans la guerre, qu'il entendoit parfaitement. Le Siratik l'ayant dépouillé de ſon titre entreprit de l'empriſonner. Mais Sambaboa s'éloigna de la Cour & ſe tint ſur ſes gardes. Quoiqu'il n'eût rien à craindre des Négres, qui devoient être ſes Sujets, il redoutoit les Mores, que le Roi ſon Oncle avoit fait entrer dans ſes intérêts & dans ſes vûes. S'étant donc retiré ſur la frontière, pour épargner à ſa Patrie les malheurs d'une guerre civile, il ne pût empêcher que la plûpart des Grands, avec une partie de la Nation, ne ſe raſſemblaſſent autour de lui. Cette eſpéce de révolte à laquelle il n'avoit pas contribué, irrita ſi vivement le Siratik, que levant une armée nombreuſe, il s'avança pour châtier ſon neveu & ſes Partiſans. Mais Sambaboa, réſolu de ne pas tirer l'épée contre ſon Oncle, auquel il avoit toûjours donné le nom de Père, continua de ſe retirer avec ſon parti. Cependant lorſqu'il eut appris que le Fils du Siratik, ſon Compétiteur, étoit chargé du Commandement, ſous le titre même qu'il avoit uſurpé ; il chercha l'occaſion d'en venir aux mains, & le défit entiérement avec les Mores qui compoſoient l'Armée Royale (*g*).

Son excellent caractère.

Sa modération dans une longue ſuite d'infortunes.

ENFIN, conſidérant que la guerre ne pouvoit ſervir qu'à la ruine de ſa Nation, & qu'à faciliter la conquête du Royaume aux Mores, qui étoient déja maîtres du cœur du Roi, il prit la réſolution de paſſer dans quelque Pays éloigné, & de laiſſer finir ſes jours en paix à ſon Oncle, qui étoit dans un âge fort avancé ; après quoi il eſpéroit de rentrer facilement en poſſeſſion de ſes droits. Une conduite ſi modérée faiſoit autant d'honneur à ſa bonté qu'à ſa prudence. Mais le Siratik, dont l'eſprit s'affoibliſſoit avec le corps, tomba tout-d'un-coup dans un excès de dévotion, qui lui fit abandonner les rênes de l'Etat à ſon Fils. Sous prétexte de ſe perfectionner dans la Loi de Mahomet, il ſe retira parmi les Marbuts, que les Mores avoient placés près de

(*g*) Labat, Tom. II. pag. 195. *& ſuiv.*

de lui, pour le diſpoſer à les laiſſer maîtres du Gouvernement. Ce foible Prince devint ſi paſſionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit conſtamment à ſon col, dans un gros *in-folio* qui contenoit le Texte & la Gloſe ; & quoiqu'il ſoutînt à peine cet énorme volume, [qui étoit couvert de plaques d'argent, & renfermé dans un magnifique ſac de velours,] il ne voulut jamais ſouffrir qu'on en diminuât le poids. Il combla d'honneurs & de bienfaits les Marbuts qui trouvèrent de l'accès près de lui ſous ombre de piété. Un pélerinage à la Mecque étoit à ſes yeux un titre infaillible de ſainteté ; & le Saint n'étoit pas moins ſûr d'être enrichi que reſpecté. En 1701, il envoya dans le Royaume de Kayor *Barba Voalgali*, un de ſes principaux Miniſtres, pour lui amener un célébre Marbut, à qui l'on attribuoit des vertus extraordinaires (*b*). L'Officier & le Marbut rendirent une viſite, dans l'Iſle de Saint-Louïs, au Directeur François, qui, par reſpect pour le Roi, les reçut avec de grands témoignages de diſtinction. BRUE. 1697.

LA diſgrace du Prince Sambaboa dura trente ans, dont il paſſa une partie ſur les frontières du Royaume, ſans ceſſe ſous les armes, pour ſe défendre tout-à-la-fois contre la violence & les piéges du Siratik. Mais il fit demander enfin au Roi de Galam une retraite dans ſes Etats, pour y vivre ſous ſa protection avec tous ſes Partiſans. Ce Monarque, qui connoiſſoit la valeur de Sambaboa, ſe ſeroit volontiers diſpenſé de recevoir un Hôte ſi dangereux. Cependant il fut raſſûré par la nobleſſe de ſon caractère, qu'il ne connoiſſoit pas moins. Il lui aſſigna des terres, & loin de ſe voir trompé dans ſes eſpérances, il lui trouva autant d'attachement & de fidélité, que de reconnoiſſance. Sambaboa laiſſa même paſſer pluſieurs années ſans cauſer la moindre inquiétude à ſon Oncle. Mais quand il le vit entièrement affoibli par l'âge, il s'avança par degrés vers l'héritage dont on avoit voulu l'exclure. En 1700, il ſe mit en poſſeſſion d'environ trente lieuës de Pays au long du Sénégal ; & le Siratik étant mort en 1702, il monta ſur le Trône ſans oppoſition.

Sambaboa monte ſur le Trône des Foulis.

SON régne commença par l'expulſion des Mores, qui s'étoient établis, & qui commençoient à ſe fortifier dans pluſieurs Cantons du Royaume. Enſuite il reforma pluſieurs abus qui s'étoient introduits par la foibleſſe de ſon Prédéceſſeur. Son deſſein étoit de rendre ſes Sujets heureux, & de le devenir lui-même par le bonheur d'autrui. Mais la mort l'enleva au mois d'Avril 1707. Les François ne doutèrent pas qu'il n'eût été empoiſonné, ou ſuivant les idées des Négres *enſorcelé* par les Mores. Il eut pour ſucceſſeur *Samba Dondé*, qui fut défait & tué dans une bataille par Bubaka Siré ſon propre Frère. L'Uſurpateur ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime. Ghelonghaya qu'il avoit choiſi pour ſon Kamalingo, ſe ſouleva contre lui, le força de fuir devant une Armée de Rebelles, & ſe ſaiſit de ſes Etats dont il jouiſſoit paiſiblement en 1720.

Sageſſe de ſon régne.

Sa mort & ſes Succeſſeurs.

LE Prince Sambaboa avoit reçu deux ſujets de plainte de la Compagnie Françoiſe : l'un dès l'année 1680, dans la plus grande chaleur de ſes affaires. Etant à la veille d'un combat général dont le ſuccés étoit fort incertain, il avoit mis ſon tréſor, qui conſiſtoit dans la ſomme de mille écus, entre les mains d'un

Deux ſujets de plainte qu'il avoit contre la Compagnie Françoiſe.

(*b*) *Angl.* qui ſçavoit prier Dieu d'une manière toute particulière. Sur cela les Auteurs Anglois remarquent que Labat a tort de tourner en ridicule ces ſortes de pratiques, qui paſſent pour des marques diſtinguées de piété dans ſa propre religion. R. d. E.

BRUE. 1697. d'un Facteur, pour le garder juſqu'à la déciſion du fort. Cet infidéle dépoſitaire s'étoit hâté de tranſporter le dépôt au Fort Louïs, d'où le Prince ne put jamais parvenir à le retirer. Quelques années après, le Sieur Chambonneau, Directeur du Commerce François, avoit enlevé une des femmes du Prince, qui ſe nommoit Veragha, Sœur du grand Brak, & l'avoit fait conduire à ſon frère, parce qu'elle ſe plaignoit des froideurs de ſon Mari, qui avoit donné ſa tendreſſe à quelque autre femme.

CES deux raiſons avoient réfroidi le Prince pour la Compagnie, & ſi ſon caractère l'eût porté à la vengeance, il auroit pû ſatisfaire ſon reſſentiment tandis qu'il réſidoit dans les Etats de Galam. Brue, qui prévit les conſéquences de ſon mécontentement lorſqu'il ſeroit monté ſur le Trône, eut la prudence de les prévenir en 1720, par une lettre d'excuſe, qui fut accompagnée d'un préſent. Le Meſſager fit connoître au Prince que la Compagnie n'avoit pas eu de part à la friponnerie de ſon Facteur; qu'il s'étoit dérobé au châtiment par la fuite; mais que ſi le Prince pouvoit le faire retrouver, on abandonneroit le coupable à ſa juſtice. Quant à la Princeſſe Veragha, on reconnut que le Sieur Chambonneau avoit été trop crédule; mais on prétendit que le Brak avoit aſſûré lui-même que la retraite de ſa Sœur ſe faiſoit du conſentement ſecret de Sambaboa, & Brue offrit de la ramener entre les bras de ſon Mari quand il voudroit la recevoir.

Il reçoit les juſtifications de la Compagnie.

SAMBABOA reçut fort civilement les juſtifications de la Compagnie, & remercia Brue de ſes offres; mais il déclara qu'il ſe croyoit heureux d'être défait d'une femme, dont la conduite avoit marqué qu'elle ſe ſentoit peu d'affection pour lui, & qu'il ne félicitoit pas moins la Compagnie d'être délivrée d'un fripon qui la déshonoroit; qu'il promettoit d'oublier le paſſé, & d'aſſiſter la Compagnie dans le deſſein qu'elle avoit de s'établir à Galam. Il ajoûta qu'il conſerveroit les mêmes ſentimens lorſqu'il ſeroit ſur le Trône.

Négociation qui fait honneur à Brue.

BRUE entreprit dans le même tems une autre négociation, qui lui fit autant d'honneur qu'elle procura d'avantage à la Compagnie. Il ſçavoit que par jalouſie ou par inconſtance une des filles du Siratik Siré, femme de *Lali*, Seigneur du Terrier-rouge, avoit quitté ſon Mari & s'étoit retiré chez ſon Père, qui, approuvant la conduite de ſa fille, ne vouloit pas conſentir à la rendre. Brue étoit lié ſi étroitement avec Lali, qu'au mois de May 1720, il avoit obtenu par ſes bons Offices un Contrat de trois mille ſix cens quintaux de gomme dans ſon Port; c'eſt-à-dire, la moitié plus que la Compagnie n'en avoit jamais tiré. Il ſe chargea de le reconcilier avec ſa femme & ſon beau-Père. Cette entrepriſe ne lui coûta qu'une Lettre au Siratik, avec le payement des droits & quelques préſens. La Princeſſe fut renvoyée à ſon Mari ſur une des Barques de la Compagnie, & Lali, dans ſa reconnoiſſance, accorda aux François, non-ſeulement la permiſſion d'établir des Comptoirs dans tous ſes Etats, mais encore le Domaine abſolu de l'Iſle de *Sadel*, pour y former une Colonie, avec la liberté d'y bâtir un Fort. La Mère de la Princeſſe ne fut pas moins ſenſible au ſervice du Directeur. Elle lui envoya des préſens conſidérables, [par une de ſes ſuivantes & deux de ſes valets,] en le faiſant aſſûrer qu'elle s'efforceroit toûjours d'entretenir la bonne intelligence entre le Roi & la Compagnie. [Lali lui envoya auſſi ſon propre Fils pour lui faire ſes remerciemens.] Les Reines de cette Contrée ſoûtiennent la grandeur de leur rang avec une majeſté ſinguliére. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention

Elle vaut l'Iſle de Sadel & d'autres avantages aux François.

Majeſté des Reines du Pays.

(a) Labat Tom. III. pag. 293. *& fuiv.*

YE tot aan 't Eiland MORFIL;
getrokken uit Labat.

Reines du Pays.

une majesté singulière. Jamais elles ne tournent la tête pour marquer de l'attention

tention à ce qui ſe fait autour d'elles. Quand elles ſe ſentent quelque demangeaiſon à la tête, elles ne ſe gratent jamais qu'avec une éguille d'or. Leur titre eſt *Galami*, c'eſt-à-dire, Souveraine (*i*). BRUE. 1697.

(*i*) Labat, pag. 200-209.

CHAPITRE VI.

Second Voyage du Sieur Brue ſur le Sénégal, juſqu'au Royaume de Galam, en 1698.

TOUS les Directeurs qui avoient précédé Brue, avoient formé le deſſein de pénétrer juſqu'au Royaume de Galam, & d'y établir un Comptoir, pour le progrès d'un commerce qui avoit été commencé avec beaucoup d'avantage. Mais ſoit que les forces ou les informations leur euſſent manqué, ſoit qu'ils euſſent été rebutés par les obſtacles, ils n'avoient pas pouſſé leurs voyages & leur trafic au-delà de *Laydé*, & de *Bitel* ou de *Ghildé*, ſur les frontières de cet Etat. Ils n'avoient pas même entrepris de former des Etabliſſemens dans ces deux lieux. Quelques Barques qu'ils s'étoient contentés d'y envoyer, n'avoient pas eu juſqu'alors d'autre commiſſion que d'y prendre les Eſclaves, l'or & l'yvoire, que les Marchands Mandingos ne jugeoient pas à propos de tranſporter ſur la rivière de Gambra. L'Etabliſſement de Galam étoit réſervé aux ſoins d'un Directeur auſſi intelligent que Brue. Au premier moment de ſon arrivée ſur les bords du Sénégal, dans le cours du mois d'Août 1697, il prit la réſolution de faire le voyage de Galam. Mais les affaires de la Compagnie ne lui permettant pas de s'abſenter ſi promptement, il paſſa cette année & la moitié de la ſuivante à faire ſes préparatifs pour une entrepriſe de cette importance. Le Journal de ſa navigation eſt ſi curieux, & la Compagnie en tira tant d'avantages, qu'on ne peut en rapporter trop éxactement les circonſtances (*a*). 1698.

Brue entreprend de pénétrer juſqu'au Pays de Galam.

IL partit du Fort Saint-Louïs avec deux Barques, une grande Chaloupe, & quelques Canots chargés des marchandiſes les plus propres au commerce, & d'une proviſion de vivres pour trois mois. Les gens de ſon cortège étoient choiſis. Quoiqu'il lui manquât quelques marchandiſes particulières, ſtipulées dans les articles du Traité, pour le payement des droits, & que les Princes Négres ſoient ſcrupuleuſement attachés à ces conventions, il ſe flatta que la réputation qu'il s'étoit établie par ſa conduite, leur feroit agréer tout ce qu'il voudroit leur offrir.

LES vents ayant été favorables à l'Eſt & au Sud-Eſt, il arriva le jour ſuivant à l'Iſle du Déſert, où il fit tuer quelques Bœufs qu'il y avoit fait engraiſſer. Ils furent ſalés, pour augmenter la proviſion. Le 29, il continua ſon voyage; mais les vents qui l'avoient ſi bien ſervi commencérent à lui manquer. Il arriva néanmoins à Maka, réſidence du Brak, à qui il fit faire auſſitôt.

(*a*) Labat Tom. III. pag. 293. *& ſuiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

tôt ſon compliment. Ce Prince monta ſur le champ à cheval, pour lui rendre une viſite à bord, & lui fit un reproche obligeant de n'être pas venu dans le deſſein de s'arrêter quelque tems avec un ami ſi fidéle. Il reçut les droits & les préſens, tels qu'il plût à Brue de les offrir.

Il arrive à Maka, réſidence du Brak.

LA petite Flotte alla mouiller enſuite dans l'Iſle de *Roc*, où le Général François avoit établi un Comptoir l'année d'auparavant. Mais trouvant que les Mores étoient venus, & qu'ils avoient emporté toute la charpente du magaſin, il prit le parti d'abandonner un poſte ſi dangereux, pour tranſporter le Comptoir à Hovalalda.

Iſle de Roc.

Vallées remplies de Lions & d'Eléphans.

ENTRE ces deux lieux, le Pays eſt coupé par de profondes Vallées, où les Lions & les Eléphans ſe raſſemblent en grand nombre. Les Eléphans y ſont ſi peu farouches, qu'ils ne s'effrayent pas de la vûe des hommes; & qu'ils ne leur font aucun mal, s'ils ne ſont attaqués les premiers. Ces fonds, ou ces terres baſſes, produiſent des épines d'une prodigieuſe hauteur, qui portent des fleurs d'un beau jaune & d'une odeur fort agréable. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'écorce de ces épines étant de différentes couleurs, l'une rouge, l'autre blanche, noire ou verte, & la couleur du bois étant preſque la même que celle de l'écorce, toutes les fleurs ne laiſſent pas d'avoir une parfaite reſſemblance. Elles forment le plus bel ombrage du monde, s'il étoit poſſible d'en jouir ſans être cruellement tourmenté par les chenilles (*b*) rouges dont elles ſont couvertes, & qui forment des puſtules ſur tous les endroits de la peau où elles tombent. Le ſeul reméde eſt de laver les parties infectées avec de l'eau fraîche, qui diſſipe tout-à-la-fois l'enflure & la douleur. Le bois des épines eſt ſi dur & ſi ſerré, que l'Auteur le prit pour une eſpèce d'ébéne.

Epines ſingulières.

LA néceſſité & la fatigue de faire remonter les Barques à force de bras, fit prendre à Brue le parti de s'arrêter au Village d'*Engbinuba*, dans l'Iſle de *Bilbas*, pour attendre un vent plus favorable. Le Chef du Village s'empreſſa de venir à bord, & d'inviter le Général à prendre ſa maiſon pour logement. Brue deſcendit à terre & prit ſon fuſil pour ſe faire en chemin un amuſement de la Chaſſe. Vers l'entrée du Village il trouva un grand arbre couvert de Singes. Comme ces animaux ſont fort nuiſibles aux Plantations, & qu'entrant même dans les cabanes, ils y gâtent tout ce qu'ils rencontrent, les Négres qui leur font continuellement la guerre ne peuvent concevoir pourquoi les Européens les achetent, lorſqu'ils ne paroiſſent propres qu'à nuire. Quelques-uns d'entre eux en ont pris occaſion d'apporter des Rats à vendre aux Comptoirs François, dans l'opinion qu'ils ne devoient pas être de moindre prix que les Singes, puiſqu'ils n'étoient pas moins pernicieux. Les femelles des Singes portent leurs petits ſur le dos, à l'imitation des femmes du Pays. Brue en tua pluſieurs, qui tomboient avec leurs petits [encore cramponnés ſur leur dos.] On obſerve, en tirant ſur eux, de les bleſſer au viſage, parce que portant auſſi-tôt leurs pattes à la bleſſure, ils ſe rendent ſi aveugles qu'ils tombent de l'arbre à terre. Autrement ils montent juſqu'aux dernières branches, qu'ils ne quittent que lorſqu'ils tombent en pourriture. Les François du Sénégal, plus délicats que ceux de l'Amérique, ſe font un ſcrupule

Singes du Pays.

(*b*) Ces Chenilles ſont des Fourmis, dans l'Original & dans Labat. R. d. E.

Digitized by Google

ſcrupule d'en manger. Pour les Négres, ils en trouvent la chair excellente. Il y a pluſieurs eſpéces de Singes, qui ne ſe mêlent jamais les unes avec les autres, [de maniére que dans un même Canton on n'en trouve jamais de deux ſortes (*c*) d'eſpéces.]

Les Négres en mangent la chair.

LE 9 d'Août, Brue arriva à Ghiorel, où il apprit qu'une Barque dont il s'étoit fait précéder, avoit paſſé cinq ou ſix jours auparavant. Il rendit une viſite au Siratik, qui reçut pour droits & pour préſens les marchandiſes qu'on voulut lui donner. S'étant arrêté trois jours avec ce Prince, il apprit que depuis ſa dernière viſite les Hollandois avoient fait quelques démarches pour ſupplanter les François. Ils avoient envoyé dans cette vûe un homme de leur Nation au Siratik, avec un préſent de deux bracelets travaillés en or, d'une courtepointe de ſatin jaune & d'une piéce de mouſſeline brochée. [Mais il avoit paru diſpoſé à demeurer ferme dans l'Alliance des François.]

Démarches des Hollandois auprès du Siratik.

IL pria le Général de lui prêter quelques Laptots, pour l'accompagner à la chaſſe d'un Lion, qui avoit fait depuis peu de grands ravages dans le Pays. Brue lui en accorda quatre. S'étant joints aux Chaſſeurs du Roi, ils trouvèrent ce furieux animal, qui ſe défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature. Il tua deux Négres. Il en bleſſa dangereuſement un troiſiéme, qu'il auroit achevé, ſi du coup le plus heureux du monde, un des Laptots du Général ne l'eût tué ſur le champ. Il fut porté au Palais comme en triomphe, & le Roi fit préſent de ſa peau au Général. C'étoit un des plus grands Lions qu'on eût jamais vûs dans le Pays. [Il égaloit en hauteur un Poulain de deux ans.] Foulé Diné, Seigneur Négre dit à Brue dans une viſite qu'il lui rendit, qu'il avoit voulu lui faire préſent d'un jeune Eléphant, mais que les François de ſa Barque ayant refuſé de le recevoir à bord, il avoit été obligé de le tuer & de le manger. A la prière du Général, il promit de faire ſes efforts pour en prendre un autre, qui lui ſeroit payé au même prix qu'un Eſclave. Ses Chaſſeurs avoient pris le premier après avoir tué ſa mère. Il étoit demeuré tranquille auprès du Corps; & ſe laiſſant attirer par la nourriture qu'on lui avoit préſentée, il avoit ſuivi les Chaſſeurs juſqu'à l'enclos de leur Maître, où il étoit devenu auſſi familier que les animaux domeſtiques.

Combat contre un Lion.

BRUE partit de Ghiorel le 15 d'Août, & continua de remonter le Sénégal juſqu'au Village d'Embakané, près des frontiéres du Royaume de Galam. Il y arriva le 21; mais il eut dans cet intervalle un ſpectacle fort étrange. Tout-d'un-coup le Soleil fut éclipſé par un nuage épais, qui dura preſqu'un quart d'heure (*d*). Les François reconnurent bientôt que c'étoit une légion de Sauterelles. En paſſant au-deſſus de la Barque, elles la couvrirent d'excrémens. Quelques-uns de ces animaux étant tombés dans le même tems, ils parurent entiérement verds, plus longs & plus épais que le petit doigt, avec deux dents affilées & très propres à la deſtruction. Cette terrible armée fut plus de deux heures à traverſer la rivière. Brue n'apprit pas qu'elle eût cauſé beaucoup de mal dans le Pays. Il ſuppoſa qu'un vent Sud-Eſt, qui ſe leva auſſi-tôt, & qui devint fort violent, la pouſſa vers le Déſert,

Le Soleil s'éclipſe par les ſauterelles.

(*c*) Labat *ubi ſup.* pag. 295. *& ſuiv.*

(*d*) Un ſemblable Phénomene ſe fit voir ſur la rivière de Gambra, pendant le Voyage du Capitaine Stibbs, dont on donnera le Journal dans la ſuite.

BRUE. II. Voyage. 1698.

ſert, au Nord du Sénégal, où elle périt apparemment faute de ſubſiſtance.

AVANT ſon arrivée à Bitel, le Général rencontra la Barque qu'il y avoit envoyée devant lui. L'Officier qui la commandoit avoit été juſqu'à Konan, & n'avoit oſé pénétrer plus loin, effrayé par les menaces du Prince Sambaboa, qui ſembloit vouloir tirer vengeance de l'affront qu'il avoit reçu de Chamboneau. Mais Brue, ſupérieur à ces craintes, s'avança juſqu'à Bitel, le Canton de toute l'Afrique où la volaille eſt en plus grande abondance. Les Poulets y valent mieux que les meilleurs Chapons de l'Europe. Une Poularde graſſe s'y donne pour une feuille de papier. Le 26 d'Août, la Flotte Françoiſe arriva au Village de Ghildé, première Place du Royaume de Galam, à quatorze degrés cinquante-ſept minutes de latitude Nord. Les Habitans s'appellent *Saracolez* (*e*), Peuple léger & turbulent. En 1689, *Sendigha*, Chef de ce Village trompa le Directeur Chamboneau, en ſe faiſant paſſer pour le Roi de Galam, & tirant des François les droits & les préſens ordinaires pour la liberté du Commerce. L'Erreur avoit continué juſqu'en 1697, que Brue ſecoua le joug de cette impoſition.

Extrême abondance de volaille à Bitel.

Les François trompés par un Négre.

A ſon arrivée, le Succeſſeur de Sendigha vint le recevoir au bord de la rivière, dans l'eſpérance de recevoir auſſi les préſens; mais lorſqu'il s'apperçut que l'artifice étoit découvert, il abandonna ſes prétentions, par la ſeule raiſon ſans doute qu'il manquoit de force pour les faire valoir (*f*).

LES rives du Sénégal, depuis *Embakane* juſqu'à *Tuabo* ſont couverts de ronces fort picquantes, [que les François à l'imitation des Négres ont appellé des Diables, parce qu'elles ſont remplies d'épines & de crochets.] Elles ont la forme de l'If (*g*) & le nombre en eſt ſi grand qu'elles ne permettent pas de marcher au long de la rivière pour tirer les Barques contre le courant. En arrivant à Tuabo, Brue trouva une nouvelle eſpèce de Singes, d'un rouge ſi vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. Ils ſont fort gros & moins adroits que les autres Singes. Les Négres les nomment *Patas*, & paroiſſent perſuadés que c'eſt une ſorte d'hommes ſauvages, qui refuſent de parler, dans la crainte d'être forcés au travail & vendus pour l'Eſclavage. Rien n'eſt ſi divertiſſant. Ils deſcendoient du haut des arbres juſqu'à l'extrémité des branches, pour admirer les Barques à leur paſſage. Ils les conſidéroient quelque tems; & paroiſſant s'entretenir de ce qu'ils avoient vû, ils abandonnoient la place à ceux qui arrivoient après eux. Quelques-uns devinrent familiers juſqu'à jetter des branches ſéches aux François, qui leur répondirent à coups de fuſil. Il en tomba quelques-uns; d'autres demeurèrent bleſſés, & tout le reſte tomba dans une étrange conſternation. Une partie ſe mit à pouſſer des cris affreux; une autre à ramaſſer des pierres pour les jetter à leurs ennemis; quelques-uns ſe vuidèrent le ventre dans leurs mains, & s'efforcèrent d'envoyer ce préſent aux Spectateurs; mais s'appercevant à la fin que le combat étoit du moins inégal, ils prirent le parti de ſe retirer.

Eſpèce de Singes rouges.

Ils ſe défendent contre les François.

UN Marbut que le Général avoit rencontré à Tuabo, & qui avoit conſenti à

(*e*) Quelques-uns écrivent *Saracolets*.

(*f*) Labat Tom. III. pag. 303. *& ſuiv.*

(*g*) *Angl.* du lierre; *ou plûtôt*, de ces lianes, qu'on appelle croc de chien aux Iſles de l'Amérique. R. d. E.

à l'accompagner, parce qu'il ſçavoit pluſieurs Langues de différentes Nations du Pays, lui apprit qu'il étoit arrivé depuis peu une grande révolution dans le Royaume de Galam, par la dépoſition de Tonka Mouka, dernier Roi de cette Contrée, & par l'élévation de Tonka Bukary ſur le Trône. Brue feignit de ne pas croire ce récit, & ſe crut obligé pour l'intérêt de la Compagnie, de payer les droits aux deux Concurrens (*b*).

Homme extraordinaire qui ſe faiſoit nommer le Roi des Abeilles.

Cependant il trouva la confirmation de cette nouvelle en arrivant à *Ghiam*. Mais il fut beaucoup plus frappé de la viſite d'un homme qui ſe faiſoit ✠ nommer *le Roi des Abeilles*. [Ici, ſans rien perdre de la confiance qu'on croit devoir au témoignage du Général François, on eſt porté à craindre que ſon Editeur n'ait mêlé ſes propres imaginations au récit de la vérité.] A quelque ſecret, lit-on dans le Journal, qu'on veuille attribuer la vertu de cet homme extraordinaire, il eſt certain que dans quelque lieu qu'il allât, les Abeilles le ſuivoient comme les Moutons ſuivent leur Berger. Il en avoit le corps ſi couvert, ſur-tout la tête, qu'on auroit cru qu'elles en ſortoient. Elles ne lui faiſoient aucun mal, ni à ceux qui ſe trouvoient avec lui. Lorſqu'il ſe ſépara des François, elles le ſuivirent comme leur Général; car outre celles qui four- ✠ milloient ſur ſon corps, il en avoit des millions à ſa ſuite. [Ghiam fut un lieu de merveilles pour la Caravane Françoiſe.] On leur fit voir, ſur les mêmes arbres que les Patas fréquentoient, un grand nombre de Serpens de l'eſpèce des Vipères. Le Chirurgien du Général en tua un, & l'ayant meſuré il lui trouva neuf pieds de long ſur quatre pouces de diamétre. Les Négres s'imaginent que les Serpens de la race de celui qu'on a tué ne manquent pas de venger ſa mort ſur quelque parent du Meurtrier. Mais les Singes vivent en parfaite intelligence avec ces monſtrueux reptiles. La rivière abonde ici en Crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui ſe trouvent à l'embouchure. Les Laptots du Général en prirent un de vingt-cinq pieds de long, à la joye extrême des Habitans, qui ſe figurèrent que c'étoit le père de tous les autres, & que ſa mort jetteroit l'effroi parmi tous les monſtres de ſa race.

Serpens monſtrueux.

Crocodile fort gros.

Brue ayant jetté l'ancre à Ghiam pour faire repoſer ſes gens, reçut à bord deux Négres, qui l'aſſurèrent que Tonka Bukari avoit été reconnu Roi de Galam. Il leur répondit que ſon deſſein n'étoit pas de refuſer les droits à ce Prince s'il étoit réellement ſur le Trône, mais qu'il vouloit en être éclairci dans le lieu même de ſa réſidence. Les deux Négres étant partis avec cette réponſe, un autre Meſſager vint dire à Brue que Tonka Bukari étoit dans un Village voiſin, & qu'il demandoit les droits qui avoient été payés à ſes Prédéceſſeurs; ſans quoi il déclareroit la guerre aux François pour empêcher qu'ils ne pénétraſſent plus loin ſur la rivière. Le Général répondit encore qu'il prendroit de juſtes informations; mais qu'il mépriſoit d'ailleurs les menaces de Tonka Bukari: qu'il continueroit malgré lui ſon voyage, & que, ſi ce Prince lui déclaroit la guerre, il ravageroit le Pays. Cependant une ſage précaution lui fit jetter l'ancre au milieu de la rivière, pour ſe garantir des fléches des Négres.

Brue eſt ſollicité par le nouveau Roi de Galam.

Bientôt

(*b*) *Angl.* Brue feignit de ne pas croire ce récit, pour éviter de payer les droits aux deux Prétendans. R. d. E.

Cependant après avoir marqué tant de ſcrupule ſur ces deux points, il ne fit pas difficulté de boire de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs. En prenant congé du Général, il lui demanda un préſent. Brue lui promit de le ſatisfaire lorſqu'il lui rendroit ſa viſite.

Il lui rend la ſienne à ſon tour.

ELLE ne fut pas remiſe plus loin qu'à l'après-midi du même jour. Les tambours & les trompettes de la Flotte commencèrent la marche, à la vûe de tous les Habitans du Canton, que ce ſpectacle avoit attirés. Les Officiers du Roi amenèrent un Cheval à Brue, quoique le Palais ne fût qu'à deux-cens pas de la rivière. Il n'étoit différent des autres maiſons du Pays que par ſes fondemens, qui étoient compoſés de grands quartiers brutes de marbre rouge, & qui s'élevoient d'environ trois pieds au-deſſus de la terre. Le pavé étoit auſſi de marbre. Tonka Bukari reçut le Général à la porte, ou plûtôt au guichet, car elle étoit ſi baſſe que Brue fut forcé de ſe mettre à genoux pour y entrer. Il jugea que dans une élévation ſi récente, ce Prince n'avoit pas encore eu le tems de ſe loger avec plus de dignité. Il étoit alors fort pauvre, ſans pouvoir cacher ſa miſère.

Forme du Palais Négre.

APRÈS les premiers complimens, Brue lui fit un préſent, qui conſiſtoit dans une écharpe de ſoye cramoiſie, bordée de franges d'or & d'argent. Il la reçut avec de vives marques de reconnoiſſance, mais il n'offrit rien en retour; ce que les François attribuèrent à ſa pauvreté. Le vent étant devenu Oueſt, c'eſt-à-dire favorable pour la continuation du voyage, Brue prit congé du Roi, pour rentrer auſſi-tôt dans ſes Barques. Il arriva dans peu d'heures à *Tafaliſga*, Village fort peuplé & d'un grand commerce. Il y obſerva une petite Moſquée de terre, que les Négres Mahométans croyoient bâtie ſur le modéle de la grande Moſquée de la Mecque. Près du même Village, il vit une montagne de marbre rouge, mêlé de veines blanches fort brillantes, & de la dureté du caillou. Il en prit quelques morceaux pour ſervir de montre à la Compagnie. Le ſoir du même jour, il jetta l'ancre à *Babe Segaglié*, réſidence de Tonka Mouka, Roi dépoſé; & ſans entrer dans la diſcuſſion de ſes droits, il lui fit faire un compliment, accompagné de quelques petits préſens. Ce Prince reçut les civilités des François, ſans paroître irrité de ce qu'ils avoient reconnu ſon Compétiteur. Mais il envoya ſon fils au Général, pour l'aſſûrer qu'il avoit été trompé; qu'à la vérité quelques Rebelles s'étoient ſouſtraits à l'autorité de ſon Père, mais qu'ils ſeroient bientôt forcés de rentrer dans le devoir; qu'en attendant il conſeilloit aux François de payer les droits, s'ils n'aimoient mieux que le Roi ſon Père interrompît leur commerce, & leur coupât le retour ſur la rivière. Ces menaces irritèrent Brue juſqu'à lui faire répondre, non-ſeulement qu'il ne payeroit aucun droit, & qu'il éxerceroit le Commerce à ſon gré, mais que ſi le Roi entreprenoit de lui faire la moindre inſulte, il brûleroit ſa Ville & l'enverroit Eſclave en Amérique. Un ton ſi ferme (1) réduiſit le jeune Prince à la raiſon. Il proteſta que ſon Père avoit toûjours eu de l'inclination pour les François & n'aimoit pas à ſe faire des querelles avec ſes amis. Cependant il revint encore à demander, ſinon les droits, du moins quelque préſent qui pût ſatisfaire le Roi. Mais voyant l'inutilité de ſes inſtances, il prit le parti de ſe retirer

Moſquée à Tafaliſga.

Conférence du Général avec le Fils du Roi dépoſé.

(1) *Il auroit fallu dire*, un langage auſſi impertinent, tenu avec une inſolence qui n'eut jamais ſa pareille. Mais c'eſt l'Offenſeur même qui raconte le fait.

BRUE. II. Voyage. 1698.

retirer. Brue fit voile le même jour vers Dramanet, où il arriva le premier jour de Septembre.

Ville de Dramanet, & Commerce de ſes Habitans.

C'EST une Ville fort peuplée, ſur la rive Sud du Sénégal. Elle n'a pas moins de quatre mille Habitans, la plûpart Mahometans (*k*); les plus juſtes & les plus habiles Négocians qu'on connoiſſe entre les Négres. Leur commerce s'étend juſqu'à *Tombuto*, qui ſuivant leur calcul eſt cinq cens lieuës plus loin dans les terres. Ils en apportent de l'or & des Eſclaves *Bambarras*, qui tirent ce nom du Pays de *Bambarra Kana*, d'où ils ſont amenés. C'eſt une grande Région ſituée entre Tombuto & Kaſſon, fort peuplée quoique ſtérile, & peu connue d'ailleurs des Géographes. Les Marchands de Dramanet font quelque trafic d'or, avec les François du Sénégal, mais ils en portent la plus grande partie aux Anglois de la rivière de Gambra. Auſſi-tôt que les Barques eurent jetté l'ancre, le Chef de la Ville s'empreſſa de venir voir le Général à bord, & parut charmé d'y trouver le Facteur Perere, qu'il avoit connu dans une autre occaſion. Cette viſite fut ſuivie de celle de pluſieurs autres Chefs, qui prièrent tous le Général d'ouvrir inceſſamment le Commerce, en promettant de lui fournir de l'Or, des Eſclaves & de l'Yvoire en abondance. Ils l'aſſurèrent qu'il n'avoit rien à craindre du reſſentiment de Tonka Mouka, tandis qu'il s'arrêteroit dans leur Ville, parce qu'avec le ſecours de leurs Alliés, ils étoient en état de réſiſter aux forces réunies des deux Rois de Galam. Le Commerce fut ouvert dans cette confiance. Les François reçurent en ſix jours deux cens quatre-vingt Eſclaves, avec une groſſe quantité d'or; mais peu d'yvoire. Dans d'autres tems néanmoins, il s'en trouve beaucoup à Dramanet. Il y eſt apporté des Pays intérieurs, car les Mahométans de ce Canton s'éxercent peu à la Chaſſe & laiſſent leurs Eléphans fort tranquilles (*l*). Ils croyent même que la chair en eſt impure; ſuivant la Gloſe apparemment de quelques-uns de leurs Marbuts, puiſque l'Alkoran ne met pas l'Eléphant au nombre des animaux immondes. La Compagnie Françoiſe pourroit établir dans ce lieu un Commerce d'autant plus avantageux, qu'il épargneroit aux Négres la fatigue de porter leurs marchandiſes par terre juſqu'à la rivière de Gambra. Leur méthode conſtante eſt de faire régler le prix de leurs commodités par deux ou trois de leurs principaux [Maîtres des chemins, ☞ c'eſt-à-dire des principaux] Négocians, & ce tarif devient une loi pour tous les autres. En 1698, un Eſclave mâle, entre dix-huit & trente ans, ſe donnoit pour la valeur de vingt livres de France en marchandiſes; l'once d'or, pour la valeur de douze francs; & l'yvoire à quatre ſols la livre.

Les François y ouvrent le Commerce.

Prix des marchandiſes.

Diſtribution du Pays.

AU Sud du Sénégal, juſqu'aux Cataractes de *Felu*, on trouve pluſieurs Villages Mahometans (*m*), entre leſquels Dramanet tient le premier rang. Tous ces petits Peuples forment une République, dont on prétend que la Capitale ſe nomme *Konyar*, Ville dont les édifices ſont de pierre & couverts de tuiles, [& qui eſt la demeure des principaux Marchands du Pays.]

ILS ſont indépendans des Princes Négres; & la multitude de leurs Marbuts

(*k*) *Angl.* la plûpart Marbuts. R. d. E.

☞ (*l*) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit ci-devant.

☞ (*m*) il y a dans l'Original *pluſieurs Villages de Marbuts*, ſurquoi les Auteurs Anglois remarquent que la république, que ces Marbuts forment, n'eſt pas auſſi riche que celle qui a été fondée par une autre ſorte de Prêtres, ſçavoir les Jéſuites, dans le Paraguay. R. d. E.

buts les rend redoutables à leurs voiſins, parce qu'avec tant de Prêtres ils ne manquent pas de Griſgris. Le côté de la rivière, au Nord, eſt couvert de Lataniers & d'autres arbres, mais tout-à-fait déſert, à cauſe des incurſions continuelles des Mores qui viennent du Royaume de Maroc. Le Sénégal leur ſert de frein, parce qu'ils n'ont aucune méthode pour traverſer cette rivière (*n*). BRUE. II. Voyage. 1698.

TANDIS que Brue éxerçoit heureuſement le Commerce à Dramanet, il fut informé que Tonka Mouka s'avançoit avec un corps de troupes. Le Chef de la Ville, de qui il reçut cet avis, l'aſſûra que tous les Habitans perdroient plûtôt la vie que de lui laiſſer faire la moindre inſulte, & que pour ſe mettre en état de le défendre ils avoient demandé le ſecours des Villages voiſins. Quelque mépris qu'il eût pour un Roi ſi foible, il rappella tout ce qu'il avoit de gens à terre, il fit diſpoſer ſon artillerie, & ſe tint prêt contre toutes ſortes d'attaques. Tonka Mouka arriva le ſoir, avec environ trois cens hommes. Il s'arrêta quelque tems à l'entrée de la Ville, comme ſi les Habitans euſſent fait difficulté de le recevoir. Cependant il entra malgré eux, au bruit de ſes tambours. Mais dans le même tems il y arrivoit près de mille hommes, qui étoient envoyés à leur ſecours par les Villages confédérés. Enfin Tonka Mouka voyant la partie inégale, eut la ſageſſe de ſe retirer à mille pas de la Ville où il aſſit ſon camp. Tonka Mouka pourſuit les François à Dramanet.

LE lendemain, il fit renouveller aux François la demande de ſes droits, en les menaçant de la guerre. Brue rejetta ſes prétentions, & lui offrit le combat. Le Marbut qui avoit été chargé de cette députation revint bientôt, & lui déclara que le Roi de Galam aimoit mieux ſe retirer que d'en venir aux mains avec les François. Il s'éloigna effectivement dès le premier jour, ſans qu'on pût pénétrer d'où lui venoit cette crainte ou cette modération. Le Commerce recommença fort tranquillement; & Brue ſe crut obligé de récompenſer, par quelques préſens, les ſervices qu'il avoit reçus des Chefs de la Ville. Une ſi bonne preuve de leur affection lui inſpira le deſſein d'établir un Comptoir dans le Pays. Il chercha un lieu commode; & ſon choix étoit prêt à ſe déclarer pour une des petites Iſles de la rivière, qui, dans un tems où l'Inondation avoit toute ſa hauteur, lui paroiſſoit inacceſſible aux flots. Mais en conſultant quelques-uns des principaux Négres, il reconnut qu'elle convenoit mal à ſes vûes, parce que dans les tems ſecs l'eau du Canal du Nord ſe trouvoit ſi baſſe, que la crainte des Mores les empêchoit eux-mêmes d'y mettre leurs troupeaux. Ce Canal néanmoins [avoit ſix ou ſept braſſes d'eau, &] étoit alors auſſi large que la Seine l'eſt à Paris devant le Louvre. Le Général, déterminé par cette raiſon pour le côté du Sud, choiſit entre Dramanet & Mankanet une place également éloignée de ces deux Villes, qui lui parut tout-à-la-fois à couvert de l'Inondation & capable d'être aiſément fortifiée. Il y forma le plan d'un Fort, dont il confia l'éxécution à ſon Ingénieur. Il ſe retire ſans qu'on ſçache pourquoi. Brue établit un Comptoir & bâtit un Fort à Dramanet.

PENDANT que ſes Facteurs continuoient le Commerce, & qu'il attendoit le retour d'un Officier qu'il avoit envoyé avec deux Marbuts pour reconnoître la Rivière de Falemé, il prit la réſolution de viſiter les Villes qui ſont au Il pénétre juſqu'aux cataractes de Felu.

(*n*) Labat, *ubi ſup.* pag. 335. *& ſuiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

au long du Sénégal juſqu'aux Cataractes de Felu. Ces Cataractes ſont formées par un Rocher qui coupe entiérement la rivière, & d'où elle tombe, avec un bruit épouvantable, de la hauteur d'environ quarante braſſes. Les montagnes qui préparent cette chute d'eau, commencent à une demie-lieuë du Village de Felu, & rendent le Pays preſque inacceſſible. Le courant même de la rivière, au-deſſus de la Cataracte, eſt interrompu par quantité de rocs qui le rendent dangereux pour les Canots, ſur-tout pour ceux des Négres qui ſont ordinairement fort mauvais Matelots. Brue laiſſa ſes Barques deux lieuës au-deſſous du Rocher de Felu, & fit le reſte du chemin à pied juſqu'aux Cataractes. A ſon retour, il viſita l'Iſle de *Kaygnu*, ou *Kaygnoux*, qui porte à préſent les deux noms de Pontchartain & d'Orleans. Ce lieu lui parut d'autant plus commode pour y bâtir un Fort, qu'il eſt voiſin de *Gangbiuru*, grande Ville où paſſent les Caravanes des Eſclaves Bambarras, & riche par le commerce de quatre ou cinq mille Mahométans (*o*) qui l'habitent. Le ſeul obſtacle qui réfroidit le Général pour cet Etabliſſement, fut la diſtance de la rivière de Falemé. Il en revint au projet du Fort de Dramanet.

Il viſite l'Iſle de Kaygnu.

DANS le voyage qu'il avoit entrepris, il s'étoit propoſé de pénétrer juſqu'aux Cataractes de *Govina*, & les Guides ne lui manquoient pas pour l'éxécution de ce deſſein. Il auroit viſité en chemin le Roi de *Kaſſon* ou de *Kaſſou*. Mais l'eau du Sénégal diminua ſi promptement, qu'en vingt-quatre heures elle ſe trouva baiſſée de dix-huit pieds; & pour peu que cette diminution continuât, il pouvoit devenir fort difficile de repaſſer les Rocs de Donghal. Une groſſe pluye, qui ſurvint, fit remonter la rivière de huit pieds. Ces variations obligérent le Général de retourner à Dramanet, où il trouva que Perere avoit acheté une aſſez bonne quantité d'Or & d'Yvoire, avec un grand nombre d'Eſclaves Bambarras, jeunes & bien-faits, mais d'une maîgreur qui faiſoit pitié. Leur Pays avoit été affligé d'une ſi furieuſe famine, que les Marchands d'Eſclaves en avoient perdu pluſieurs, pour n'avoir pû leur donner chaque jour une poignée de bled verd. Il ne fut pas facile aux François de rétablir ceux qu'ils avoient achetés. Des diarrhées violentes, qui les prenoient auſſi-tôt qu'on leur donnoit quelque nourriture, en firent périr pluſieurs. Mais ceux qui échapérent à cette maladie, devinrent les plus beaux Eſclaves qu'on eût jamais tirés de l'Afrique.

Variations de la rivière du Sénégal.

UN homme de la ſuite du Général tua un Oiſeau extraordinaire, que les François nommérent *Quatr'alles*. Il étoit de la groſſeur d'un Cocq d'Inde, le plumage blanc (*p*), le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un Oiſeau de proye. Comme le tems de ſa chaſſe eſt la nuit, on ne put juger qu'elle eſt ſa proye; mais il étoit ſi gras, & ſon ventre étoit ſi plein, qu'il ne paroiſſoit pas avoir manqué d'alimens. Il avoit les aîles très-grandes, très-fortes; & bien garnies de plumes; mais dans la partie qui touchoit à l'épaule, les plumes de deſſous étoient nues (*q*), & couvertes néanmoins d'autres plumes plus longues que les premiéres, qui, à la longueur de quatre ou cinq pouces, portoient une ſorte de poil long &

Oiſeau nommé Quatr alles.

(*o*) *Angl.* Marbuts, ou Marchands. R. d. E.
(*p*) *Angl.* le plumage noir. R. d. E.
(*q*) *Angl.* Mais les plumes du fouet étoient ſans barbe. R. d. E.

& épais (*r*), de ſorte qu'une aîle, en s'étendant, paroiſſoit en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un eſpace vuide entre les deux, [que les tuyaux du ſouet laiſſoient voir au-deſſus des premières plumes, & des plus voiſincs du Corps de l'Oiſcau.] De-là vint le nom de Quatr-aîles, que les François donnèrent à cet Oiſeau, & tout le monde auroit cru qu'il n'en avoit pas moins. Comme il eſt robuſte, elles jouent parfaitement. Il doit voler fort haut & fort long-tems. Brue ſe flattoit d'en rapporter un vivant, ſi les Négres euſſent éxécuté leur promeſſe.

Députation de Tonka Bukari au Général.

LE Kamalingo de Tonka Bukari attendoit les François à Dramanet, tandis qu'ils faiſoient le voyage de Felu. Il vint voir le Général à ſon retour, & lui offrit ſes ſervices. Mais ſa commiſſion étoit de demander un préſent ou des droits, que le Général lui accorda, tels qu'il crut les devoir. Cet Officier avoit rempli la dignité de Kamalingo ſous Tonka Mouka, ce qui le rendit un peu ſuſpect aux François, juſqu'à ce qu'ils eurent appris que la haine étoit mortelle entre ſon ancien Maître & lui. D'ailleurs, étant proche parent de Tonka Bukari, il devoit avoir naturellement plus de zèle pour ſes intérêts. Auſſi promit-il ſa protection aux Agens de la Compagnie qui devoient s'établir à Dramanet, ou qui viendroient enſuite dans le Pays. [Le Général de ſon côté lui promit que ſes droits ſeroient bien payés, & que la Compagnie lui tiendroit compte de ſes bons Offices.] On a dû remarquer que le nom de Tonka eſt un titre de dignité pour les Rois de Galam [& que ceux de Mouka ou Bukari ſont des noms propres.] Après avoir terminé ſes affaires à Dramanet, la Flotte Françoiſe retourna droit au Fort Saint-Louïs.

Retour des François au Fort Saint-Louïs.

[LATITUDES obſervées dans ce Voyage

	deg.	min.
Ghildé, Village	14	57.
Burnagui, Village	14	9]

(*r*) portoient des barbes longues & épaiſſes. R. d. E.

§. III.

Obſervations ſur le Royaume de Galam, & ſur les découvertes des François au-delà,

avec quelques recherches ſur le Pays de Tombuto.

Etendue & ſituation du Pays de Galam.

LA ſituation du Royaume de Galam eſt à l'Eſt du Pays des Foulis, ou du Siratik. Il commence au Village de Ghildé, à deux cens quarante-deux lieuës de la Barre du Sénégal; une lieuë au-deſſous de Tuabo. Son étendue, de l'Oueſt à l'Eſt, en remontant la rivière, eſt d'environ quarante-cinq lieuës. Il ſe termine au Rocher de Felu, où le Sénégal ayant comme forcé le paſſage entre deux montagnes ſe précipite d'environ quarante braſſes de hauteur (*a*). Cependant Brue raconte dans un autre endroit que le Pays de Galam commence au Village d'Embakané, qui eſt de trois ou quatre lieuës à l'Oueſt de Ghildé; ce qui ne lui fait pas compter néanmoins plus de quarante-cinq lieuës juſqu'aux

(*a*) Labat, Afrique Occidentale. Tom. III. pag. 289. *& ſuiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

qu'aux Cataractes de Felu. Il ajoûte au même endroit, que le Royaume au-delà de Felu s'étend du côté de l'Eſt (*b*).

Au Nord & au Nord-Oueſt, il eſt borné par ces Déſerts ſabloneux qui portent le nom de Sarra, ou Déſert de Barbarie; Région fort vaſte où les Mores ont des habitations mobiles; & par quelques Villages fixes des Foulis de la dépendance du Siratik. A l'Eſt & au Nord-Eſt, ſes bornes ſont le Royaume de *Kaſſon* ou *Kaſſou* (*c*). Suivant la Carte poſthume de M. de l'Iſle, la partie du Royaume de Galam ou des *Sarakolez*, qui eſt au Nord du Sénégal, eſt occupée par les Négres de *Heré*, Nation fugitive d'un autre Pays; le même Géographe place les Foulis à l'Oueſt, & le Pays de Bambuk au Sud. Mais, ſuivant les Mémoires employés par Labat, le Royaume de Bambuk fait partie de celui de Galam; & dans cette ſuppoſition, Galam aura les Jalofs auſſi pour limites à l'Oueſt; & les Mandingos du Nord de la rivière de Gambra, au Sud.

Différence d'opinions entre de l'Iſle & Labat.

Le titre du Roi de Galam eſt Tonka, qui ſignifie Roi. Les Principaux Seigneurs du Pays, qui ſont autant de petits Rois lorſqu'ils ont pû parvenir au gouvernement d'un Village, ſe font nommer *Siboyez*. Le commun des Habitans portent le nom de *Sarakolez*, tiré ſans doute du lieu même de leur habitation, parce qu'en langage du Pays *Kolez* ſignifie rivière. On a déja fait remarquer qu'ils ſont inquiets & turbulens, capables de détrôner leurs Rois ſous les moindres prétextes; pareſſeux d'ailleurs, & ſi peu portés à s'éloigner de leur Pays que leurs plus longues courſes ne vont guéres au-delà de Jaga, cinq journées au-deſſus du Rocher de Felu; ou de Bambuk, grande Contrée au Sud qui mérite des obſervations particulières dans ſon propre article, quoiqu'elle ſoit regardée comme une partie du Royaume de Galam. Ils amenent des Eſclaves de Jaga; & de Bambuk, ils apportent de l'Or.

Noms particuliers des Seigneurs & des Habitans de Galam.

La Nation qu'on appelle les *Mandingos* eſt originaire de Jaga; mais elle s'eſt établie dans le Pays de Galam, où elle eſt devenue fort nombreuſe, avec aſſez d'union pour former une eſpèce de République, qui n'a pas plus de conſidération pour le Roi qu'elle ne juge-à-propos. Tout le commerce du Pays eſt entre les mains des Mandingos. Ils l'étendent dans les Royaumes voiſins; & n'étant pas moins ardens pour la Religion de Mahomet que pour les richeſſes, ils font gloire d'être tout-à-la-fois Marchands & Miſſionaires. Ils ſe qualifient tous du nom de Marbuts, que les François ont changé en *Marabous*; c'eſt-à-dire Religieux & Prédicateurs. Si l'on excepte les vices propres aux Négres, il y a peu de reproches à faire à leur Nation. Elle eſt douce, civile, amie des Etrangers, fidelle à ſes promeſſes, laborieuſe, induſtrieuſe, capable de tous les Arts & de toutes les Sciences. Cependant tout leur ſçavoir conſiſte à lire & écrire. On a peine à juger ſi c'eſt par inclination qu'ils aiment les Etrangers, ou pour le profit qu'ils tirent d'eux par le Commerce.

Eclairciſſemens ſur les Mandingos.

Caractère ſingulier de cette Nation.

Les Habitans naturels du Pays de Bambuk, qui ſe nomment *Malinkops*, ont reçu auſſi les Mandingos, & les ont même incorporés avec eux juſqu'à ne former qu'une même Nation, où la Religion, les mœurs & les uſages des Mandingos ont ſi abſolument prévalu, qu'il n'y reſte aucune trace des anciens Malinkops.

Mais

(*b*) Labat. Tom. II. pag. 156. (*c*) *Ibid.* Tom. III. pag. 290.

BRUE. II. Voyage. 1698.

MAIS outre le Pays de Jaga, d'où ſont venus les Mandingos du Royaume de Galam, on trouve au Sud de Bambuk une vaſte Contrée, ou un Royaume qui porte leur nom. Cette Région de Mandingo eſt extrémement peuplée, autant parce que les femmes y ſont d'une rare fécondité, que parce qu'on n'y ſait aucun Eſclave du Pays, comme dans tous les Etats voiſins. On n'y vend du moins que les Criminels. L'abondance des Habitans s'eſt quelquefois trouvée ſi exceſſive, qu'il s'en eſt formé des Colonies dans diverſes parties de l'Afrique, ſur-tout dans les Pays où le Commerce eſt en honneur. Telle eſt l'origine des Mandingos de Galam, de Bambuk, & de pluſieurs autres lieux (*d*).

Grand Pays qui ſe nomme Mandingo.

DES Cataractes de Felu juſqu'à celles de Govina, qui ſont encore plus hautes & plus inacceſſibles, la diſtance eſt d'environ quarante lieuës, ſuivant le calcul des Facteurs François qui firent ce voyage en 1719. Brue dit ici que la Cataracte de Felu a plus de trente toiſes de hauteur, quoiqu'on ait déja rapporté d'après lui qu'elle a quarante braſſes. La rivière ſe trouve comme preſſée entre deux hautes montagnes; non que le Canal n'ait aſſez de largeur; mais il eſt rempli [dans l'eſpace de plus de quatre à cinq lieuës] de Rocs au travers deſquels il ſemble que l'eau ſe ſoit ouvert un paſſage en chariant toute la terre qui les environnoit. Elle coule ainſi par cent boyaux fort rapides, dont aucun ne paroît navigable. Au-delà de ces Détroits, on trouve une belle Iſle ſans nom, vis-à-vis le Village de *Lantu*, qui eſt ſur la rive droite de la rivière. La ſituation de cette Iſle ſeroit fort commode pour un Etabliſſement, & pour un magaſin de marchandiſes, d'où le Commerce pourroit s'étendre ſur les deux bords de la rivière, & plus haut juſqu'au deſſus des Cataractes de Govina.

Cataractes de Felu & de Govina.

BRUE avoit conçu l'importance de cette découverte pour l'intérêt de la Compagnie, & s'étoit propoſé de la faire lui-même avec celle de tout le Pays qui eſt aux environs: mais d'autres affaires l'ayant obligé de mettre des bornes à ſon abſence, il engagea quelques-uns de ſes plus courageux Facteurs à tenter une ſi belle entrepriſe. Ils ſe rendirent du Fort Saint-Louïs au Fort [de Dramanet, qui avoit reçu le nom] de *Saint-Joſeph*, ſous la conduite de quelques Négres qui connoiſſoient le Pays. Enſuite s'étant avancés juſqu'au pied des Cataractes de Felu, ils y quittèrent leurs Chaloupes. Les bords du Sénégal leur parurent d'une beauté admirable, mais mieux peuplés ſur la droite, c'eſt-à-dire au Sud, que du côté du Nord. Ils furent bien reçus dans tous les lieux du paſſage, en ſe faiſant des amis par leurs préſens. Après avoir ſuivi à pied le bas de la montagne, ils arrivèrent à Lantu, ils viſitèrent l'Iſle dont on a parlé, & s'étant procuré quelques mauvais Canots par l'entremiſe de leurs Guides, ils pouſſèrent leur navigation juſqu'au pied d'un Roc, nommé *Govina* par les Habitans, à quarante lieuës de Lantu.

Entrepriſes des François pour découvrir les Pays voiſins.

LA Cataracte de Govina leur parut plus haute que celle de Felu. Comme la rivière y eſt aſſez large, elle forme, en tombant avec un bruit horrible, une épaiſſe bruine, qui, des différens points d'où elle peut être obſervée, réfléchit différens Arcs-en-Ciel. Les Avanturiers François, encouragés par le ſuccès

(*d*) Labat, Tom. III. pag. 370. *& ſuiv.*

BRUE. II. Voyage. 1698.

ſuccès de leur route, cherchèrent de quel côté de la rivière ils pouvoient eſpérer de franchir plus facilement les montagnes qui ſont la Cataracte. Mais les Négres qui leur ſervoient de Guides refuſèrent conſtamment de les accompagner plus loin, ſous prétexte qu'ils étoient en guerre avec les Peuples du Pays ſupérieur, & qu'ils n'entendoient pas leur langage (*e*). Les Facteurs ſe virent dans la néceſſité de retourner au Fort S. Louïs ſans avoir éxécuté leur deſſein.

Elle manque par le caprice des Négres.

Avantages qu'on en pouvoit eſpérer.

QUOIQUE ces Cataractes rendent le paſſage de la rivière fort difficile, elles ne mettent point d'obſtacle inſurmontable au Commerce. Les Habitans ne manquent ni de Bœufs ni de Chevaux pour le tranſport des marchandiſes. Ils ont auſſi des Chameaux en abondance; de ſorte que ſi ces Régions étoient une fois bien connues, & l'ouverture aſſûrée par de bons Etabliſſemens, on pourroit entreprendre un riche commerce avec le Royaume de Tombuto & les Pays du même côté (*f*).

Royaume de Kaſſon, ſon étendue & ſa puiſſance.

A l'Eſt & au Nord-Eſt de Galam, on trouve le Royaume de *Kaſſon*, ou de *Kaſſou*, qui commence à la moitié du chemin entre les Rochers de Felu & de Govina. Le Souverain s'appelle *Sagedova*. Il fait ſa réſidence ordinaire à Gumel, dans une grande Iſle, ou plûtôt une Péninſule, formée par deux rivières au Nord du Sénégal, qui après un cours de plus de ſoixante lieuës vont ſe perdre dans un grand Lac du même nom que le Royaume. La plus méridionale de ces deux rivières, qui forment l'Iſle de Kaſſon, ſe nomme la Rivière noire, de la couleur ſombre de ſes eaux, & ne prend pas ſa ſource à plus d'une demie-lieuë de celle du Sénégal; mais à moins d'une lieuë de ſon origine, elle devient ſi forte qu'elle ceſſe d'être guéable. L'autre, qui eſt au Nord, porte le nom de Rivière blanche, parce que la terre blanchâtre & glaïreuſe où elle paſſe, lui fait prendre cette couleur; fort différente de celle du Sénégal, d'où elle ſort; à demie-lieuë, au plus, de la ſource de la Rivière noire.

L'ISLE, ou la Péninſule de Kaſſon, qui eſt longue d'environ ſoixante lieuës, n'en a guères que ſix dans ſa plus grande largeur. Le terroir en eſt fertile, & bien cultivé. Elle eſt ſi peuplée, & ſon Commerce a tant d'étendue, qu'elle doit être fort riche. Son Roi paſſe pour un Prince puiſſant, qui n'eſt pas moins reſpecté de ſes Voiſins que de ſes Sujets. Galam & la plûpart des Royaumes voiſins ſont ſes tributaires. On connoît peu ſes limites au Nord; mais il eſt certain qu'au Sud il s'étend juſqu'aux Pays de Godova & de Jaga; & que les Mandingos de Bambuk & de Tombuto ſont ſes Tributaires, s'ils ne ſont ſes Sujets. On prétend que les Habitans de Kaſſon étoient Foulis dans leur origine, & que leur Roi poſſédoit anciennement tout le Royaume de Galam & la plûpart des Pays qui forment aujourd'hui les Etats du Siratik. Peut-être faut-il rapporter à cette cauſe le tribut que ces Peuples lui payent encore. On aſſûre qu'il a des Mines d'or, d'argent & de cuivre en fort grand nombre, & ſi riches que le métal paroît preſque ſur la ſurface; de ſorte que, ſi délayant un peu de terre dans un vaſe, on le vuide avec un peu de précaution,

Abondance des Mines qui s'y trouvent

(*e*) Ce ſont-là des excuſes dont ils ſe ſervent pour abandonner les Européens, lorſque ceux-ci veulent faire des découvertes, dans leſquelles ils ne pourroient les aſſiſter ſans imprudence.

(*f*) Labat, Tom. II. pag. 156. *& ſuiv.*

tion, ce qui reſte au fond eſt le métal pur. C'eſt ce qu'on appelle l'or de lavage.

BRUE. II. Voyage. 1698.

COMME les François n'ont pas pénétré plus loin, à l'Eſt, que les Cataractes de Govina, toutes les lumières qu'on a ſur les richeſſes du Royaume de Kaſſon viennent des Marchands Négres du Pays, qui ont beaucoup de paſſion pour les Voyages, & plus d'habileté dans les affaires que tous les autres Peuples de leur couleur. Ils conviennent tous qu'il s'étend pluſieurs journées au-delà du Rocher de Govina, & qu'il eſt borné à l'Eſt par un autre Royaume qui touche à celui de Tombuto; Pays qu'on cherche depuis ſi long-tems (*g*).

Recherches ſur le Commerce de Tombuto, & ſur les entrepriſes des Européens.

COMME l'opinion qui s'eſt répandue des richeſſes de Tombuto & le deſir d'entrer en partage ou plûtôt de ſe ſaiſir du commerce de l'or, eſt le principal motif qui a porté les Européens à s'établir ſur la Côte Occidentale d'Afrique, il ne ſera pas inutile de faire ici quelques recherches ſur l'état de ce commerce & ſur les progrés qu'on a fait juſqu'à préſent dans cette découverte.

NOUS n'aſſûrerons pas que Cada Moſto ſoit le premier qui ait fait connoître en Europe le nom de Tombuto & ſon Commerce; mais il eſt en effet le premier Voyageur qui nous en ait donné de juſtes idées dans ſa Relation. Il avoit fait en 1455 le voyage des deux rivières du Sénégal & de la Gambra. Suivant les lumières (*b*) qu'il s'étoit procurées, l'Or venoit de l'Empire de Melli, Région des Négres à trente journées de Tombuto au Sud-Oueſt. De Tombuto il paſſoit, par les Caravanes, en Egypte, à Tunis, à Hoden, (*Guiden* ou *Whaden*) ſix ou ſept journées à l'Eſt d'Arguim. De Hoden, il étoit tranſporté à Oran, Fez, Maroc, & dans les Ports de ce dernier Royaume, où les Italiens & les autres Nations de l'Europe l'alloient prendre; tandis que les Portugais le recevoient des Mores qui l'apportoient directement de Hoden dans (*i*) la Baye d'Arguim. Hoden, ſuivant le même récit, eſt ſitué au Nord-Oueſt de Tombuto, à quarante [ou cinquante] (*k*) journées de diſtance, & lui fourniſſoit du ſel, d'une Ville ou d'un Canton nommé *Teggazza*, dont Hoden n'eſt qu'à ſix journées au Nord-Eſt.

Témoignages de divers Auteurs.

LEON, qui étoit à Tombuto vers l'année 1500, en parle comme d'un Pays fort riche en Or, mais s'étend peu ſur ſon commerce. Cependant l'occaſion lui fait toucher quelque choſe d'une correſpondance établie par les Marchands avec divers Cantons de Barbarie. Il parle (*l*) auſſi de la poſſibilité de communiquer avec l'Océan par le Niger, qui eſt dans ſes idées la même rivière que le Sénégal. Marmol fit auſſi le voyage de Tombuto, quelques années après Leon; mais il ne donne pas plus d'éclairciſſemens ſur les voyes du Commerce.

EN

(*g*) Labat, Tom. III. pag. 290. *& ſuiv.*

(*b*) Voyez ci-deſſus la Relation de Cada Moſto.

(*i*) Une Lettre écrite d'Arguim à Lisbonne en 1591, parle des riches Mines du Royaume de Darba, ſoixante lieuës dans les terres, mais ſe plaint que les Portugais d'Arguim n'ayant pas de marchandiſes pour attirer ces richeſſes de leur côté, les Mores les tranſportent à Fez en Barbarie, quoiqu'ils en ſoient éloignés de deux cens cinquante milles; & à Tombuto, qui eſt à trois cens lieuës d'eux au Midi. Il paroît par cette Lettre que les Portugais avoient alors un Fort dans la Baye d'Arguim, mais ſans commerce. Voyez la Collection de Hackluyt, Vol. II. Part. II. pag. 188.

(*k*) Leon met cinq cens milles, & Marmol ſix cens.

(*l*) Voyez ſon Hiſtoire d'Afrique Liv. 7.

BRUE. II. Voyage. 1698.

EN 1594, un Marchand (*m*) nommé Antoine *Daſſel*, envoya juſqu'à Maroc, pour y recevoir de ſon Correſpondant, Laurent *Madoc*, des informations ſur Tombuto & Gago, & ſur la conduite des Mores qui avoient fait depuis peu la conquête de ces deux Pays ſous *Alkayd Hamet*. Madoc confirma l'idée qu'on avoit de la richeſſe de ces Contrées, & rendit témoignage qu'il en avoit vû arriver, au mois de Juillet de la même année, trente mulets chargés d'Or.

L'ECRIVAIN anonyme d'une Lettre, qui ſe trouve jointe au voyage de Fréjus en Mauritanie, imprimé en 1671, entre dans quelque détail (*n*) ſur le commerce de l'Or entre Maroc & Tombuto, & ſur la manière dont on traverſe les Déſerts de ſable. Il donne pour diſtance huit cent milles au Sud. Il repréſente les deux rivières du Sénégal & de Gambra, comme deux branches du Niger, & place le lieu de leur diviſion à quatre cens milles à l'Oueſt du Royaume de *Gago*, dont il regarde Tombuto comme la Capitale. Il obſerve que ſuivant l'opinion de quantité de perſonnes, on peut arriver au Royaume de Gago par ces deux rivières, que les Anglois en ont formé l'eſperance plus que toute autre Nation; mais que toutes leurs entrepriſes ont manqué parce qu'ils n'ont pû remonter leur rivière au-delà de quatre ou cinq cens milles. Il ajoûte qu'il avoit ſouvent demandé aux Habitans des bords du Sénégal, ſi cette rivière eſt plus navigable que celle de Gambra, & s'il n'étoit pas poſſible de remonter plus de quatre ou cinq cens milles; qu'ils l'ont aſſuré qu'on ne pouvoit remonter plus loin, par trois raiſons inſurmontables; les maladies cauſées par le climat, la méchanceté des Mores, & les Rochers qui traverſent la rivière (*o*). On doit remarquer que cet Auteur attribue aux trois mêmes cauſes, le mauvais ſuccès des Anglois ſur la rivière de Gambra; quoiqu'au fond le grand obſtacle, ſur les deux rivières, ſoit la hauteur des rocs & des cataractes qui les rend peu propres à la navigation.

Obſtacles qui arrêtent les Européens.

MOUETTE qui voyageoit en 1670 dans les Royaumes de Fez & de Maroc, explique la manière dont ſe faiſoit alors le Commerce des Arabes à (*p*) *Sudan*, en Guinée & dans le Pays de Tombuto. Ils apportoient de ce dernier lieu du *Tibir* ou de la poudre d'or, qu'ils y recevoient en échange pour du Sel; & la vendant aux Mores & aux Juifs, ceux-ci la revendoient dans les Ports de *Zafy*, ou *Aſafy* & d'*Agader* ou *Santa-Cruz*, aux Marchands de l'Europe, qui la tranſportoient dans leur Pays (*q*).

ON pourroit citer quelques autorités plus modernes, ſi tous ces témoignages ne ſuffiſoient pas pour prouver que le commerce de l'Or dans la Nigritie n'eſt pas imaginaire, & que pendant trois cens ans les Arabes & les Mores l'ont exercé de Barbarie à Tombuto & à Gago. Depuis qu'on a ſçu dans l'Europe que c'étoit effectivement delà que venoit tout l'Or de l'Afrique, on s'eſt efforcé d'y pénétrer, dans la vûe de partager avec les Arabes & les Mores un Commerce ſi utile, ou plûtôt de le faire paſſer de leurs mains dans les nôtres. Les Portugais formèrent les premiers cette entrepriſe; & quoiqu'ils l'ayent négligée

(*m*) Collection de Hackluyt, Vol. II. Partie II. pag. 192.

(*n*) Page 13. de cette Lettre.

(*o*) *Angl.* & les Oziers dont la rivière eſt remplie. R. d. E.

(*p*) C'eſt plûtôt *Belad al Sudan*, qui ſignifie *Terre des Negres*.

(*q*) Voyez les Voyages de Mouette, pag. 80. *& ſuiv.* [dans la Collection de Stephens, in 4°. Vol. II.]

Digitized by Google

gligée du côté d'Arguim, parce qu'ils déſeſpérèrent de pouvoir arriver à Tombuto par terre, Marmol nous apprend qu'ils penſèrent enſuite à s'ouvrir une route par la rivière de Gambra, en faiſant ſauter le roc de Barakonda. Mais il eſt à préſumer qu'ayant été découragés par la grandeur de l'obſtacle, ils abandonnèrent entièrement leur entrepriſe (*r*).

BRUE. II. Voyage. 1698.

Les Portugais veulent faire ſauter un Roc ſur la rivière de Gambra.

LES Anglois formèrent enſuite le même deſſein par la même rivière, dans la ſuppoſition qu'elle ſortoit du Niger. Ils conſervent encore cette idée, ſans pouvoir l'éclaircir avec certitude, ni pénétrer plus loin que les rocs de Barakonda.

Tentative des Anglois.

ENFIN les François ont pouſſé leurs découvertes par le Sénégal, mais avec auſſi peu de ſuccès que les autres Nations pour le principal objet de leur entrepriſe. Ils ont trouvé des rocs inſurmontables à trois cens lieuës de l'embouchure de cette rivière. Ils ſont encore incertains s'ils doivent la prendre pour le Niger; & quand ce le ſeroit en effet, ils ignorent ſi dans la ſuppoſition qu'il fut navigable au-deſſus de Govina, il les conduiroit à Tombuto.

Et des François.

MAIS tandis que pluſieurs autres Nations cherchoient comme eux à découvrir Tombuto par les rivières, ils ont pris des informations ſur les routes par terre. Brue faiſant conſtruire ſon Fort à Dramanet demanda ſoigneuſement la ſituation de Tombuto à divers Marchands Négres qui en avoient fait pluſieurs fois le voyage. Ils lui apprirent que la Ville de ce nom n'eſt pas ſur le Niger, mais à quelque diſtance de ſes bords; que pour s'y rendre, ils avoient ſuivi pendant pluſieurs jours la rive du Sud, & qu'ayant quitté cette rivière à Tombir où elle tourne vers le Nord, ils avoient mis ſix jours de marche pour arriver à Tombuto. Trente-deux jours qu'ils avoient employés dans tout le voyage, en les comptant à dix lieuës par jour, font trois cens vingt lieuës depuis les cataractes de Felu juſqu'à cette Ville. Les Négres ajoûtèrent qu'il venoit tous les ans à Tombuto une groſſe Caravane d'hommes blancs, armés de fuſils, pour faire l'échange de leurs marchandiſes, & qu'ils emportoient beaucoup d'Or. Brue ne douta pas qu'ils ne parlaſſent des Mores de Barbarie.

Informations ſur les routes par terre.

ETANT lui-même à Tripoli en Barbarie, il eut pluſieurs fois l'occaſion de voir partir les Caravanes des Mores pour un Pays méridional qu'ils appellent *Faiſon*, *Faiſan*, ou *Faiſaon* & *Faïzzan* (*s*). Ces Caravanes étoient cinquante jours en chemin, ſans y comprendre les jours de repos; d'où l'Auteur conclut que Faiſan n'étant qu'à cent ou cent-vingt lieuës de Tripoli, il y a beaucoup d'apparence qu'au-lieu de Faiſan les Caravanes alloient à Tombuto. D'ailleurs les Marchands Mandingos qui ont fait le voyage de Tombuto, racontent qu'outre l'Or de ce Pays, ils en apportent auſſi du Royaume de Zanfara, & que les Marchands de ce Royaume employent cinquante jours dans leur voyage; or Zanfara n'eſt pas à plus de deux cens lieuës de Faiſan. Ainſi l'on doit conclure que les Caravanes de Tripoli vont à Tombuto, & que leur voyage eſt de quatre cens cinquante lieuës, qui peuvent fort bien prendre cinquante jours de marche. Les Marchands de Zanfara y employent le même tems, parce que leur diſtance eſt à peu près la même. Il eſt probable que les Barques à mâts

Lumières que Brue ſe procure à Tripoli.

(*r*) Le Roi de Portugal envoya des Ingénieurs pour faire ſauter un roc au-deſſus de Cantor. La peine & la dépenſe furent perdues. Marmol, Vol. III. pag. 74. Ce fut apparemment environ l'an 1520.

(*s*) Labat prétend que ce Pays eſt le même que celui auquel les anciens donnoient le nom de *Faſanea Regio*.

BRUE. II. Voyage. 1698.

mâts dont on a parlé, & que les Mandingos voyent ſur le Niger à quelques lieuës de Tombuto, ſont celles que les Tripolitains employent depuis le premier endroit où ils rencontrent cette rivière, & qu'ils laiſſent auſſi dans l'endroit le plus proche de Tombuto, qui ſuivant l'opinion de pluſieurs Géographes n'eſt qu'à ſix lieuës du Niger. La Caravane de Tripoli eſt ordinairement compoſée d'environ mille hommes, aſſez bien armés pour ſe défendre contre les bêtes farouches ou les Voleurs qu'ils peuvent rencontrer dans les Déſerts. Ils y trouvent de l'eau & du fourage pour leurs Chevaux & leurs Chameaux. Les Marchandiſes qu'ils portent à Tombuto ſont preſque les mêmes que les François portent à Galam; des draps & des ſerges de diverſes couleurs; bleu, verd, violet, jaune & rouge, mais rouge ſur-tout, juſqu'à la valeur de vingt mille écus; des criſtaux & des glaces (t), pour la même ſomme; du corail travaillé de différentes ſortes, pour douze mille écus; du papier, du cuivre, des baſſins & des vaſes pour dix mille. Toute la cargaiſon peut monter ainſi à ſoixante-deux mille écus, & l'on jugera de leur profit par les marchandiſes qu'ils prennent en retour. C'eſt ordinairement trois mille quintaux de dattes, qu'ils vendent dans leur Pays à deux écus le quintal; douze-cens quintaux de Séné, dont il tirent quinze écus pour chaque quintal; des plumes d'Autruche pour la valeur de quinze mille écus; huit-cens, ou mille Eſclaves, & mille marcs d'Or. L'article ſeul de l'Or monte à cent mille écus; & comptant les Eſclaves à cinquante écus par tête, c'eſt encore quarante mille écus. Ainſi les cinq articles ne ſont pas moins de cent ſoixante-dix-neuf mille écus; deſquels, ſi l'on déduit les ſoixante-deux mille où l'on a fait monter le premier fond des marchandiſes, il reſte pour profit cent dix-ſept mille écus, gagnés dans l'eſpace de cinq mois. Les François pourroient ſe procurer ce gain avec plus de facilité, & par conſéquent avec encore plus d'avantage (v).

Marchandiſes qu'elle porte. Caravane de Tripoli.

Marchandiſes qu'elle tire, & ſes profits.

Richeſſe & fertilité du Royaume de Tombuto.

IL eſt certain que le Royaume de Tombuto produit beaucoup d'Or. Mais on y en apporte auſſi de Gago, de Zanfara, & de pluſieurs autres Régions; ce qui ajoûte aux avantages de la Ville de Tombuto, qui eſt déja riche en elle-même, celui d'être le centre du Commerce pour toutes les parties de l'Afrique. Son Pays a d'ailleurs en abondance toutes les néceſſités de la vie. Le maïz, le ris, & toutes ſortes de grains y croiſſent en perfection. Les beſtiaux y ſont en grand nombre & les fruits fort communs. Il s'y trouve des Palmiers de toutes les eſpéces. Enfin le ſeul bien qui leur manque eſt le Sel. Comme la chaleur du climat le rend abſolument néceſſaire, il y eſt auſſi cher que rare. On l'y reçoit des Marchands Mandingos, qui l'achettent des Européens & des Mores. L'Auteur regrette qu'un ſi beau Pays ſoit ſi peu connu. Il eſt perſuadé qu'on parviendroit plus aiſément à cette découverte aujourd'hui, parce que la Compagnie Françoiſe ayant des Etabliſſemens dans le Royaume de Galam, il ne ſeroit pas difficile d'engager les Marchands Mandingos à prendre avec eux quelque Agent François. Mais il faudroit choiſir, pour cette entrepriſe, un homme de ſçavoir & d'expérience, capable de dreſſer une Carte du Pays & de lever, ſur ſon paſſage, le plan des Villes & des routes. Il ſeroit même à ſouhaiter qu'il fût verſé dans

Vûes & conſeils pour étendre les découvertes.

(t) *Angl.* toutes ſortes de verroteries qu'on leur apporte de Veniſe, & autres lieux de l'Europe. R. d. E.

☞(v) Labat. Tom. III. 361. *& ſuiv.*

dans la Phyſique, la Botanique & la Chirurgie; qu'il ſçût les Langues Arabe & Mandingo; & qu'il fût excité à courir les dangers d'une ſi grande entrepriſe par des eſpérances proportionnées aux difficultés du travail. On obtiendroit bientôt, par cette voye, une parfaite connoiſſance, non-ſeulement de Tombuto, mais encore de toutes les Régions intérieures de l'Afrique, dont on n'a publié juſqu'aujourd'hui que des Relations puériles & fabuleuſes.

APRÈS une découverte de cette importance, il ſeroit aiſé à la Compagnie de pouſſer ſon commerce par ſes propres Facteurs, avec un bon nombre de Négres armés pour la ſûreté de leur voyage. Elle pourroit former un Etabliſſement au-deſſus des cataractes de Govina, où elle entretiendroit de petits Bâtimens propres à naviguer ſur le Niger (*x*) juſqu'à l'oppoſite de Tombuto, & s'épargner ainſi les trois quarts de la peine & des frais du voyage par terre. Cette méthode la mettroit en état d'acheter ſur les lieux, à trés-bas prix, l'or, l'yvoire & les Eſclaves qu'elle achete à préſent des Mandingos, & lui épargneroit les profits qu'ils font ſur les marchandiſes Françoiſes. Elles excluroit les autres Nations du même commerce. Elle couperoit le cours à celui qu'ils portent ſur la rivière de Gambra.

Utilité que la Compagnie en pourroit tirer.

TELLES étoient les vûes de Brue. La juſte opinion qu'on a de ſon courage & de ſes lumières fait juger qu'il les auroit exécutées, ſi le changement des affaires de la Compagnie ne l'eût obligé d'abandonner ſon entrepriſe (*y*).

(*x*) L'Auteur parle toûjours dans la ſuppoſition que le Sénégal eſt une branche du Niger, [que cette rivière eſt navigable au deſſus de Govina, & que venant de l'Eſt de Tombuto, elle paſſe à quelques lieuës de cette Ville. Mais nous avons prouvé ci-devant, dans nos Recherches ſur le Niger, que ce ſont-là trois articles, dont la certitude, peut être révoquée en doute.]

(*y*) A cette occaſion Labat blâme l'inconſtance ordinaire de ſa Nation, qui eſt cauſe, dit-il, que les François, après avoir eſſuyé les premières difficultés, ont ouvert un chemin que leurs Voiſins & leurs ennemis ont ſuivi.

CHAPITRE VII.

Différends entre les François & les Anglois pour le Commerce de la Rivière de Gambra.

IL n'eſt pas aiſé de fixer le tems où les Anglois commencérent à s'établir ſur la Rivière de Gambra. Ce ſeroit d'eux-mêmes qu'on (*a*) devroit l'apprendre, ſi les fréquentes interruptions de leur commerce & les changemens des différentes Compagnies qui ſe formérent pour cette entrepriſe, n'avoient jetté de la confuſion dans un événement déja fort obſcur. Il eſt certain que les Marchands de la première Compagnie de Dieppe & de Rouen avoient connu

Ignorance des Anglois ſur l'origine de leurs propres Etabliſſemens.

(*a*) Il n'eſt pas plus ſurprenant que les Anglois n'ayent rien de certain ſur l'origine de leurs Etabliſſemens en Afrique, qu'il ne l'eſt de les trouver dans la même ignorance ſur d'autres points de leur ancien commerce & de leurs premières Navigations. On en a déja fait remarquer la raiſon. C'eſt l'ignorance & la groſſiéreté de leurs Marchands, qui n'avoient de recommandable alors, que leur avidité pour le gain. R. d. T.

BRUE. 1698.

connu & fréquenté la Rivière de Gambra long-tems avant les découvertes des Portugais, [tant en Afrique (*b*) qu'en Aſie. Il eſt très probable que] ces Voyageurs Normands trouvant plus d'avantage pour leur commerce en Guinée que ſur la Gambra, négligèrent leurs premiers Etabliſſemens ſur cette Rivière pour en former de plus ſolides à *Mina* ou *la Mina*, au *Petit-Dieppe*, *au Grand & au Petit-Paris*, & dans d'autres Parties de la Côte Méridionale. Le commerce des Eſclaves n'étoit point encore commencé, & les Marchands Mandingos n'avoient pas pris l'habitude d'apporter vers la Mer, l'or l'yvoire & les autres richeſſes qu'ils tirent des Royaumes de Tombuto, de Galam & de Bambuk (*c*).

Succeſſion des François, des Portugais & des Anglois ſur la rivière de Gambra.

LES Portugais, qui vinrent enſuite, remplirent la place que les Normands avoient quittée, & firent divers Etabliſſemens ſur la Côte, depuis le Cap Blanco, & dans l'intérieur même du Pays. Il en reſte des témoignages dans leurs Forts & leurs Comptoirs, dont les ruines ſubſiſtent encore; & malgré la décadence de leurs affaires, ils en ont conſervé quelques-uns, à Kachao, à Bintam & Biſſao, ſans parler de ceux de la Rivière de Gambra, où ils font, par commiſſion, un commerce aſſez conſidérable, pour les François, les Anglois & les Hollandois (*d*).

LES Anglois, qui ſuccédèrent aux Portugais, les chaſſèrent de pluſieurs lieux dont ils étoient en poſſeſſion, & choiſirent pour leur principal Etabliſſement une petite Iſle au milieu de la Rivière, entre Albreda & Jilfray, à quatorze lieuës de l'embouchure. Ils y bâtirent un Fort, qu'ils auroient pû défendre aiſément, s'ils y avoient eu des Citernes & des Magaſins à l'épreuve des bombes. Mais le défaut de ces deux avantages l'ayant expoſé aux incurſions des François & des (*e*) Pyrates, il fut pris pluſieurs fois, pillé, démoli, & les affaires de la Compagnie Angloiſe réduites ſi bas, qu'elles n'auroient jamais pû ſe rétablir ſans l'aſſiſtance du Parlement. Cet Etabliſſement portoit le nom de Jamesfort, & le tems de ſa plus grande diſgrace fut l'année 1695, où il fut pris & raſé par le Comte de Genes.

Jamesfort bâti par les Anglois.

Pris & raſé par les François.

AUSSI-TÔT que cette nouvelle fut arrivée en France, la Compagnie Françoiſe d'Afrique envoya ordre au Sieur Bourguignon ſon Directeur Général au Sénégal, de prendre poſſeſſion des ruines du Fort Anglois, & d'établir un commerce réglé ſur la Rivière de Gambra. Il éxécuta la premiére partie de cette commiſſion (*f*) au mois de Septembre 1696; mais négligeant l'autre, il ne laiſſa perſonne dans le Fort pour y réſider. Le Sieur Brue, qui retourna au Sénégal le 20 d'Août 1697, avec la qualité de Directeur, s'appliqua plus ſérieuſement au progrès du Commerce ſur la Gambra. Il y envoya, au mois de Septembre de la même année, une Barque qui éxerça le Commerce ſur la Rivière juſqu'à Guioches, & qui fit les Traités néceſſaires avec le Roi de Barra & les autres Princes du Pays. L'année ſuivante, il y établit des Comptoirs à Albreda & à Jereja ſur la Rivière de Bintam ou Vintain, où il mit un

Brue établit des Comptoirs ſur la Gambra.

(*b*) Si cela eſt vrai, comment eſt-il arrivé que les Portugais ont été ſi long-tems embarraſſés à trouver la route de Guinée & même à doubler le Cap Bojador?

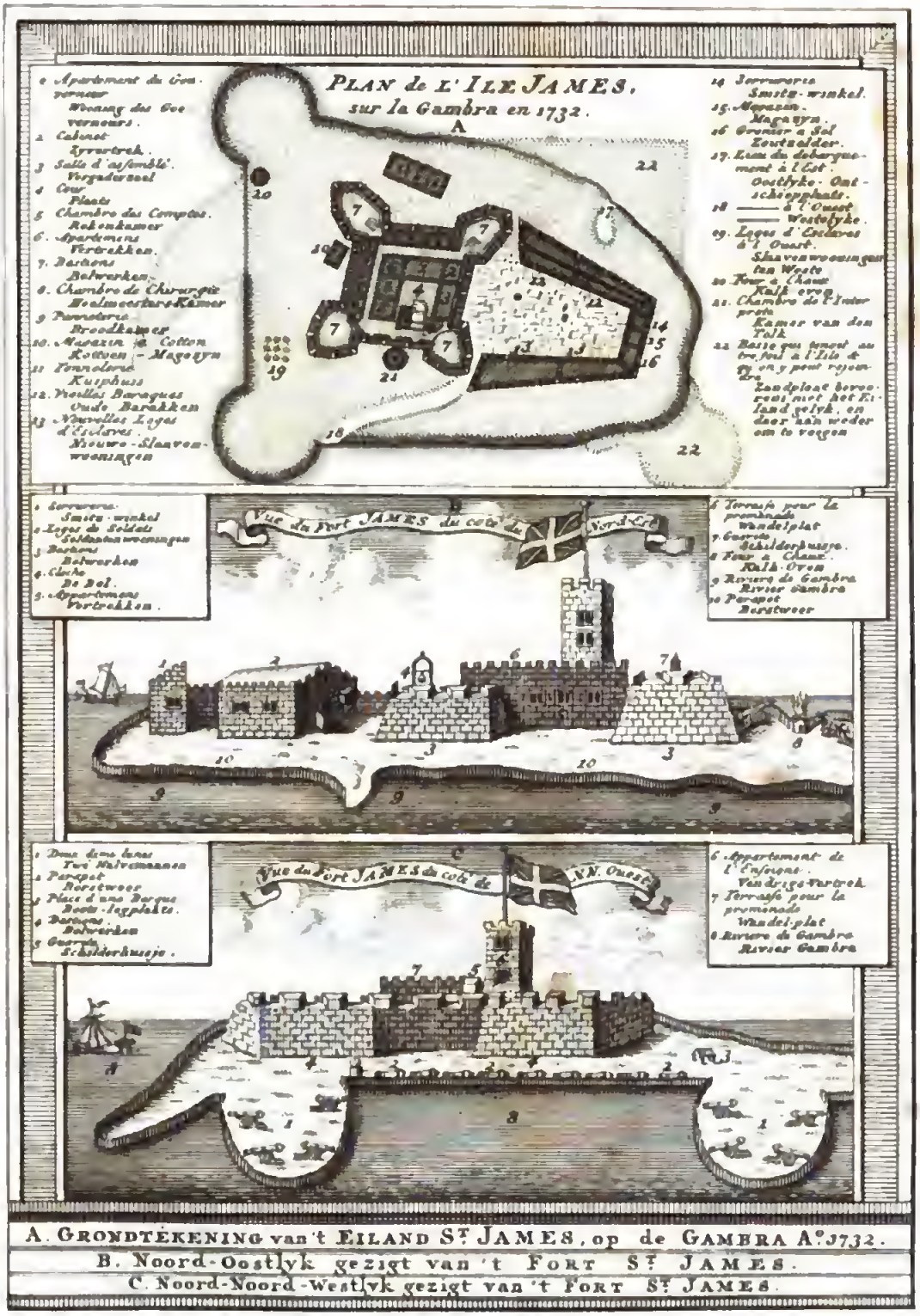
(*c*) Labat, Afrique Occidentale. Tom. IV. pag. 274. *& ſuiv.*

(*d*) Voyez la confirmation de cela dans le Voyage d'Afrique par M. Moore.

(*e*) Johnſon, Hiſtoire des Pyrates, pag. 231. & 262.

(*f*) Labat, Vol. IV. pag. 276.

Digitized by Google



A. GRONDTEKENING van 't EILAND St. JAMES, op de GAMBRA Ao. 1732.

B. Noord-Oostlyk gezigt van 't FORT St. JAMES.

C. Noord-Noord-Westlyk gezigt van 't FORT St. JAMES.

Digitized by Google

un Facteur avec quatorze François. Plusieurs Chaloupes Françoises remontèrent assez loin la Rivière de Gambra, & renouvellèrent le Commerce avec les Nations qui en habitent les bords. BRUE. 1698.

ON pourroit s'étonner que les François n'eussent pas choisi pour leur établissement la Ville même de Bintam, dont la situation est plus favorable au Commerce que celle de Jereja. Mais lorsque M. de Genes avoit pris Jamesfort, il avoit brûlé deux Chaloupes Angloises qui se carénoient près de cette Ville; ce qui avoit tellement irrité l'Empereur de *Foigny* ou *Fonia*, dont Bintam est la Capitale, qu'il fut long-tems sans vouloir souffrir qu'ils s'établissent dans ses Etats. Ils se firent une autre querelle avec le Roi de Barra, dont ils prévinrent sagement les suites. Brue ayant donné des ordres rigoureux pour arrêter l'Interlope, un Vaisseau de la Compagnie Françoise, nommé *la Marianne*, se saisit d'un Bâtiment Anglois sur lequel ce Prince avoit quelque intérêt. Mais le Facteur [fut obligé de rendre le Vaisseau &] lui restitua de bonne grace cent Esclaves qui se trouvèrent à bord. La conduite de cet Officier, après avoir été blâmée par la Compagnie, obtint ensuite des éloges lorsqu'elle fut mieux approfondie. Il avoit jugé qu'il valoit mieux renoncer au petit avantage d'une saisie, que de fournir au Roi de Barra un prétexte pour piller le Comptoir François. Querelle des François avec deux Rois Négres.

LA Compagnie de France continua de jouir du Commerce jusqu'à la Paix de Ryswick, où Jamesfort fut restitué à la Compagnie Royale d'Afrique qui n'avoit pas cessé de subsister en Angleterre. Elle y envoya M. *Corker* pour Gouverneur, au commencement de l'année 1699. Le Parlement d'Angleterre voulant rétablir ce Fort sans aucune dépense pour l'Etat, rendit le Commerce libre dans la Rivière de Gambra, sous la seule condition de payer au Directeur de la Compagnie dix pour cent à l'arrivée de chaque Vaisseau, ou vingt pour cent à leur retour en Angleterre. Il est impossible de représenter quelle multitude de Vaisseaux Anglois cette permission conduisit en Afrique, & quelle confusion elle mit dans le Commerce. Chaque Capitaine se hâtant de prévenir les autres, pour être plûtôt chargé, le prix d'un Esclave monta [à Jilfray] jusqu'à quarante barres. Les Marchands Mandingos, qui n'en tiroient que quinze ou dix-sept de la Compagnie de France & de celle d'Angleterre, à Barakonda ou à Guioches (*g*), furent attirés à l'embouchure de la Rivière par l'espérance d'un profit qui compensoit avantageusement leurs peines. Ainsi les Agens des deux Compagnies se virent forcés de demeurer oisifs, & d'attendre patiemment la fin de ce ruineux commerce. Depuis le mois de Janvier 1699 (*h*) jusqu'au mois de Juin, tous ces Négocians particuliers ne transportèrent pas moins de trois mille six cens Esclaves, répandirent dans le Pays plus de marchandises qu'il n'en falloit pour plusieurs années. 1699. Le Commerce de la Gambra est restitué aux Anglois. Imprudence de la Compagnie Angloise.

LA Compagnie Angloise ouvrit enfin les yeux sur son imprudence. Elle sentit qu'il auroit mieux valu ne rien recevoir du Parlement pour les réparations de Jamesfort, que d'accepter un bienfait pernicieux, dont l'effet manifeste étoit de ruiner son propre Commerce. Elle avoit espéré de nuire, par cette méthode,

(*g*) Autrement *Joar*. [On ne doit pas être surpris de voir porter deux, trois noms, & quelquefois plus au même lieu; c'est-à-dire celui qu'il a dans le Pays, & celui qu'il a reçu des François, des Portugais, des Anglois, &c.]

(*h*) *Angl.* 1698. R. d. E.

BRUE. 1699.

méthode, au Commerce des François, & les plus grandes pertes tombèrent ſur elle-même. Cependant M. Corker avoit établi des Comptoirs dans pluſieurs endroits où ſa Compagnie n'en avoit jamais eu. Outre ceux des bords de la rivière, & de Jereja, il en avoit à *Joval* (*i*), & à *Portodali*. Il avoit envoyé au Roi de Kayor, qu'on a vû paroître tant de fois ſous le titre de Damel, quelques-uns de ſes Facteurs, avec des marchandiſes, & l'ordre de les vendre à ce Prince avide fort au-deſſous de leur prix, en les accompagnant de préſens conſidérables. Ces libéralités avoient eu ſi peu de ſuccès, que le Damel après avoir promené les Facteurs Anglois de Ville en Ville, comme il avoit déja fait dans une autre occaſion, les avoit renvoyés ſans payement, & fort heureux d'être échapés de ſes mains. Corker avoit fait beaucoup plus. Il avoit vendu les marchandiſes de la Compagnie au même prix, c'eſt-à-dire, auſſi bas que les Vaiſſeaux d'Interlope; il avoit employé la force pour fermer l'entrée de la Rivière aux Bâtimens de la Compagnie Françoiſe; il en avoit arrêté quelques-uns; & fait feu ſur les autres, ſous prétexte qu'ils étoient ſans Paſſeport. En un mot, il avoit déclaré dans toutes les occaſions une haine ouverte aux François.

Son Directeur Général y met le comble.

Il s'apperçoit de ſa faute.

IL reconnut enfin ſon erreur, & dans le chagrin de tant d'imprudences, il écrivit à la Compagnie Royale qu'il valoit mieux renoncer au dix pour cent, réparer le Fort William (*k*) à ſes propres frais, & vivre en bonne intelligence avec la Compagnie Françoiſe, que de s'expoſer tôt ou tard à la néceſſité d'abandonner le Commerce. D'un autre côté, il propoſa au Directeur François un accommodement, par lequel le prix des marchandiſes devoit être réglé de concert entre les deux Compagnies, avec des meſures unanimes pour arrêter le commerce d'Interlope auſſi-tôt que l'Acte de 1695 auroit été révoqué par le Parlement d'Angleterre. Il envoya dans cette vûe un Officier au Fort Saint-Louïs, le 10 de Novembre 1699, chargé de ſes complimens pour Brue, & d'un projet de Concordat dont on nous a conſervé les articles.

Projet d'un Concordat avec les François.

I. QUE la Compagnie Françoiſe conſerveroit ſur la Rivière de Gambra le même commerce dont elle avoit joui avant la guerre, c'eſt-à-dire, le droit d'entretenir des Comptoirs à Albreda & Jereja; & que les Agens vivroient, comme auparavant, en bonne intelligence avec ceux de la Compagnie Royale d'Angleterre.

II. QUE la Compagnie Angloiſe, ayant eu avant la guerre des Comptoirs à Joal & à Portodali, elle continueroit de jouir des mêmes Privilèges.

III. QUE la Barque Françoiſe du Sieur *Deſnos* étant la ſeule qui eût été ſaiſie par les Anglois, elle ſeroit reſtituée à l'ordre du Sieur Brue; & que s'ils s'étoient portés à cette violence, c'étoit uniquement parce que le Sieur Deſnos, ſous prétexte de ſe rendre à *Guikar* (*l*) pour ſe faire payer de quelques dettes, avoit éxercé un Commerce illicite, & menacé outrageuſement le Général Anglois de détruire ſon Fort.

IV. QUE comme il venoit encore un ſi grand nombre de Vaiſſeaux d'Angleterre, il paroiſſoit impoſſible d'établir actuellement un Tarif pour les Eſclaves;

(*i*) Joal, Juali, *ou* Joala.

(*k*) ou plûtôt William-Mary; c'eſt le nom qu'on donnoit alors à Jamesfort.

(*l*) Ce lieu eſt nommé ailleurs Ginhor; c'eſt vrai-ſemblablement le même que *Joar*.

claves; mais que cet article ſeroit réglé auſſi-tôt que le Général Anglois auroit reçu les ordres de ſa Compagnie. BRUE. 1699.

V. QUE la Compagnie Royale d'Angleterre ne pouvant chagriner les Marchands particuliers, tant qu'ils ſeroient autoriſés par l'Acte du Parlement, le Général François ne devoit pas prendre en mauvaiſe part qu'elle leur accordât ſon ſecours dans l'occaſion.

BRUE envoya cette réponſe aux Anglois, par le même Officier.

Réponſe du Général François.

I. QU'ON étoit convenu, par la Paix de Ryſwick, que les Conquêtes ſeroient reſtituées de part & d'autre, & toutes les affaires rétablies dans le même état où elles étoient avant la guerre. Qu'avant la guerre, le Commerce de la Compagnie Angloiſe étoit borné à la Rivière de Gambra; au lieu que celui des François s'étendoit par Lettres Patentes depuis le Cap-Blanco juſqu'à la Rivière de Sierra Leona; que la Compagnie Françoiſe avoit toûjours eu le même droit que les Anglois de commercer ſur la Rivière de Gambra, témoins les Comptoirs qu'elle avoit toûjours entretenus à Albreda & à Jereja: qu'aſſurément on ne pouvoit lui conteſter d'en avoir autant que les Interlopiers Anglois & Portugais: qu'il étoit de l'intérêt mutuel des deux Comagnies de s'unir dans un commerce libre, & d'établir pour les marchandiſes un Tarif auquel les Négres ſeroient forcés de ſe ſoûmettre, lorſqu'ils ne pourroient plus prendre avantage de la mauvaiſe intelligence des deux Nations pour troubler le Commerce.

II. QUE la Compagnie Angloiſe étant limitée à la Rivière de Gambra, il n'étoit pas raiſonnable qu'elle prétendît s'établir à Joal & à Portodali, puiſque c'étoit empiéter ſur les Droits de la Compagnie Françoiſe.

III. QUE le Sieur Brue ſe promettoit de l'équité du Général Corker qu'il reſtitueroit au Sieur *Marchand*, Magaſinier de la Compagnie Françoiſe à Albreda, la Chaloupe & les effets qui avoient été ſaiſis, ſuivant l'Inventaire qui ſeroit délivré: qu'à l'égard du Sieur Deſnos, le Sieur Brue auroit rendu au Général Anglois la juſtice qui étoit dûe à ſon caractère, s'il eût pris la peine de la demander; que le Sieur Brue avoit déja rappellé Deſnos pour lui faire rendre compte de ſa conduite; mais qu'il prioit le Général Anglois d'éviter à l'avenir toutes les voyes violentes, qui ne pouvoient ſervir qu'à rompre l'harmonie & l'amitié que les François ſouhaitoient d'entretenir.

IV. QU'IL ſouhaitoit ardemment que le Général Anglois voulût repréſenter à ſa Compagnie la néceſſité de faire, pour le prix des Eſclaves, un Tarif qui fût commun aux deux Nations, & que les Officiers des deux Compagnies fuſſent obligés d'obſerver fidellement.

V. QU'AVEC toute la déférence qui étoit dûe au Parlement d'Angleterre, il ne faiſoit pas difficulté de dire, qu'il y avoit eu de l'injuſtice à donner la liberté du Commerce aux Marchands particuliers, au préjudice non-ſeulement de la Compagnie d'Angleterre, mais de celle même de France, dont les interêts dans cette occaſion n'étoient pas différens.

BRUE finiſſoit en exhortant M. Corker à preſſer ſa Compagnie d'employer tout ſon crédit pour faire ſupprimer la permiſſion du Commerce particulier; & lui promettoit d'engager la ſienne à s'unir, pour repréſenter au Parlement l'importance de cette ſuppreſſion (*m*). L'INCLI-

(*m*) Labat, Tom. IV. pag. 302. *& ſuiv.*

BRUE. 1699. Voyage que Brue fait à la rivière de Gambra. 1700.

L'INCLINATION que Brue avoit à fixer, avec la Compagnie d'Angleterre, un Tarif ou un prix réglé pour les marchandiſes, ſur un pied dont les deux Nations puſſent tirer autant de ſatisfaction que d'avantage, lui fit naître la penſée d'entreprendre un voyage à la rivière de Gambra, ſur la *Princeſſe*, Vaiſſeau de trente-deux piéces de canon. Il entra dans cette rivière le 10 de Février 1700. Son premier ſoin fut d'envoyer faire des complimens au Général Corker. Mais apprenant qu'il étoit allé à *Kachao*, il prit ce tems pour viſiter les Comptoirs d'Albreda, de Jereja & de Biſſao (*n*). En chemin il ſe ſaiſit d'un Vaiſſeau Hollandois nommé l'*Anne*, qui faiſoit le Commerce ſur cette Côte. Comme il falloit paſſer devant James pour ſe rendre avec ſa priſe au Comptoir d'Albreda, il ſalua les Anglois de neuf coups de canon, & leur envoya un de ſes Officiers pour ſçavoir quand leur Général pourroit recevoir ſa viſite. Ils répondirent à ſon artillerie coup pour coup. Le lendemain un Capitaine de Vaiſſeau, nommé *Joanes* (*o*), vint faire les complimens de M. Corker au Général François, & l'aſſûrer qu'auſſitôt qu'il ſeroit délivré de ſa goute, il s'empreſſeroit de l'aller voir à Albreda.

Il ſe préſente devant James-fort.

Politeſſes qu'il reçoit des Anglois.

CEPENDANT on convint que Joanes iroit prendre Brue à Albreda, lorſque Corker commenceroit à ſe porter mieux. Il s'y rendit trois jours après, avec deux magnifiques Barques, au bruit des trompettes & des hautbois. Sept Vaiſſeaux Anglois, qui étoient à l'ancre dans la rivière, déployérent leurs pavillons au paſſage du Général François & le ſaluèrent de leur artillerie. En deſcendant, il trouva le Lieutenant du Fort & tous les Capitaines des Vaiſſeaux aſſemblés pour le recevoir. La Garniſon étoit ſous les armes. Corker, qui n'étoit pas encore bien remis de ſa goute, ne laiſſa pas de venir en pantouffles au-devant de lui juſqu'à la porte. Après le premier compliment, les deux Généraux entrèrent dans une grande ſale, où la table du feſtin étoit déja préparée. Elle étoit faite en longueur. Corker fit placer Brue au ſommet. Il ſe mit à ſa droite, & le Lieutenant du Fort à ſa gauche. Les Officiers François furent placés d'un côté, & les Capitaines Anglois de l'autre. On ſervit beaucoup de groſſe viande, & des pâtés de différentes ſortes. Le vin, *le punch*, le *ſangris* (*p*) & l'eau-de-vie brûlée ne furent point épargnés. Les ſantés des Rois de France & d'Angleterre, des Compagnies Angloiſe & Françoiſe, & des deux Généraux furent bûes avec autant de décharges de l'artillerie du Fort. Enfin, la fête ayant duré juſqu'à deux heures après minuit (*q*), Brue fut reconduit à Albreda & ſalué comme en arrivant par tous les Vaiſſeaux Anglois.

Il reçoit leur viſite à ſon tour.

DEUX jours après cette viſite, il reçut celle de Corker, qui s'étoit promis de le ſurprendre, mais qui ſe trouva fort loin de ſes eſpérances. Les Anglois furent ſurpris de la magnificence avec laquelle ils furent traités, & tout prévenus qu'ils ſont en faveur de leurs propres uſages, ils convinrent que rien n'approchoit de la galanterie des François. A l'égard du cérémonial, il fut le même qu'à Jamesfort. Le Général Anglois & ſes Officiers ſe retirèrent fort ſatisfaits à une heure après minuit, après être convenus avec Brue de ſe revoir le lendemain ſur le Vaiſſeau Anglois du Capitaine *Brown*, qui

(*n*) Voyez ſon Voyage à Biſſao.

(*o*) Peut-être faut-il lire *Jones*.

(*p*) Labat renvoye à ſon Voyage dans les Iſles de l'Amérique pour la deſcription du Punch & du Sangris.

(*q*) *Angl.* juſqu'à deux heures de nuit.

qui étoit entre Albreda & Jilfray. Mais la fête & les plaiſirs avoient été pouſſés ſi loin, qu'on fut obligé de remettre cette aſſemblée au 19 d'Avril, & de régler qu'elle ſe feroit ſans cérémonie dans le Fort. BRUE. 1700.

BRUE s'y rendit, & la conférence s'ouvrit après le dîner. Corker parut fort diſpoſé à ſuivre toutes les vûes du Général François; mais ſes pouvoirs n'étant pas aſſez étendus pour rien conclure ſans le conſentement des Capitaines qui étoient à l'ancre dans la rivière, il devint néceſſaire de les faire inviter à l'aſſemblée, quoiqu'il fût aiſé de prévoir qu'ils ne goûteroient pas des réſolutions qui devoient mettre fin à leur Commerce. Cependant ayant été appellés, Brue leur repréſenta le préjudice extrême que les Marchands particuliers apportoient au Commerce des deux Nations, en fourniſſant aux Négres des marchandiſes au-deſſous de l'ancien prix; ce qui leur avoit donné l'occaſion d'augmenter à l'excès celui des Eſclaves & des proviſions. Pour remédier à ce déſordre & rétablir le Commerce ſur l'ancien pied, il leur demanda la permiſſion de propoſer quatre articles (r). Conférence dans le Fort Anglois.

I. QUE ſi l'on vouloit couper déſormais la ſource à toutes les conteſtations, il falloit néceſſairement fixer les lieux où les deux Compagnies avoient le droit du Commerce, ſoit enſemble, ſoit ſéparément; que, dans cette vûe, il falloit que les Comptoirs des deux Compagnies à Joal & à Portodali commençaſſent par ſe retirer de ces deux lieux, juſqu'à ce que le fond des affaires fût ajuſté entre les Supérieurs reſpectifs. Articles propoſés par Brue.

II. Que ſi les Anglois perſiſtoient, après cette convention, à faire le Commerce du côté de Joal & de Portodali, les François auroient la même liberté ſur la rivière de Gambra.

III. QU'IL paroiſſoit [peu] convenable aux intérêts des deux Compagnies que le Gouverneur Anglois fit ſaiſir & confiſquer les Vaiſſeaux Portugais qui viendroient commercer dans la Gambra; [ſeulement parce qu'ils ſont munis des marchandiſes de France, puiſqu'il doit être libre aux François de leur en vendre comme aux Négres, qui autrement ſe rebuteroient, & ceſſeroient de venir traiter avec eux, ſi leurs marchandiſes ne pouvoient pas être tranſportées avec ſûreté.]

IV. QUE ſi le Tarif n'étoit pas bientôt réglé, ſuivant le quatrième article du Mémoire qu'il avoit envoyé au Général Anglois, le Commerce de l'Europe étoit perdu ſans reſſource, puiſque les Négres ne ceſſoient pas d'augmenter de jour en jour le prix de leurs marchandiſes & de diminuer celui des marchandiſes de l'Europe. Il en donnoit pour exemple le prix des Eſclaves, qui étoit monté à trente ou quarante barres par tête, tandis que celui de la Compagnie n'avoit jamais ſurpaſſé vingt ou vingt-deux Barres.

BRUE reconnut bientôt que ſes propoſitions ne s'accordoient pas avec les intérêts de la plus nombreuſe partie de l'Aſſemblée. Les Capitaines étant ſortis un moment avec leur Général, rentrèrent preſqu'auſſi-tôt, & Corker répondit à Brue en leur nom, que ſans un ordre exprès de la Compagnie d'Angleterre, autoriſé par le Parlement, ils ne pouvoient conſentir au Tarif propoſé entre les deux Nations, [ni empêcher les Anglois de venir trafiquer dans la Rivière, dès qu'ils ſeroient munis de la permiſſion du Parlement, & Difficultés de la part des Anglois.

(r) Labat, Tom. IV. pag. 310 *& ſuiv.*

BRUE. 1700.

& en payant les dix pour cent.] qu'ils ne troubleroient pas les François dans la poſſeſſion de leur commerce à Albreda & à Jereja, mais qu'ils ne leur accorderoient jamais la liberté de remonter plus haut dans la rivière, puiſque les François la leur avoient ôtée dans celle du Sénégal; qu'à l'égard de la Felouque du Sieur Deſnos, qui n'avoit été qu'arrêtée, elle ſeroit rendue au Sieur Brue lorſqu'il voudroit la demander: que la propoſition d'interdire aux Anglois le commerce de Joal & de Portodali regardoit le Parlement d'Angleterre, qui prendroit ſoin ſans doute de régler cet article; & que la reſtitution du Vaiſſeau de William-Jane (*s*) contribueroit à terminer là-deſſus tous les différends.

TELLE fut la fin de la conférence. On prit de part & d'autre le Mémoire de ce qui s'y étoit paſſé; & les deux Généraux ſe ſéparèrent avec de grands témoignages d'amitié & de civilité.

La Compagnie Angloiſe nomme un nouveau Gouverneur.

BRUE s'étant apperçu que le Général Anglois favoriſoit ſecrétement ſon opinion, ſe flatta qu'il employeroit ſon crédit auprès de la Compagnie Angloiſe pour avancer le ſuccès de ſes intentions. Mais Corker fut rappellé vers la fin d'Avril, & le Sieur Pinder nommé pour lui ſuccéder. La Compagnie d'Angleterre envoya dans le même tems à Jamesfort une Compagnie de Grenadiers, avec des Ouvriers pour la réparation du Fort, qui portoit encore des marques de l'expédition de M. de Genes. Brue ne manqua point d'écrire au nouveau Général pour le complimenter ſur ſon élévation, auſſi-bien qu'au Sieur Corker, pour le féliciter du bonheur qu'il avoit de quitter un climat ſi préjudiciable à ſa ſanté, & d'aller jouir dans ſa Patrie (*t*) des richeſſes qu'il avoit acquiſes en Afrique. Pinder en recevant la Lettre du Général François, lui envoya ſon Lieutenant, avec ſon Chapelain & le Capitaine du Vaiſſeau qui l'avoit amené pour lui rendre ſes politeſſes. Ils s'aſſemblèrent pluſieurs fois; & cherchant tous deux les véritables intérêts de leur Compagnie, ils formèrent enfin un plan de paix & de commerce, qu'ils entreprirent de faire approuver à Paris & à Londres. En même tems Pinder communiqua au Général François un Mémoire (*v*) préſenté au Parlement d'Angleterre par la Compagnie Royale d'Afrique, en lui apprenant qu'il y avoit lieu d'eſpérer que les ſoins des Ambaſſadeurs des deux Couronnes dans les Cours reſpectives produiroient bientôt une parfaite intelligence.

Eſpérances d'accommodement.

APRÈS beaucoup d'efforts, Brue perdit l'eſpérance de réuſſir dans ſes vûes. Quoique le Gouverneur Anglois les approuvât, les Marchands particuliers, dont les intérêts étoient fort différens de ceux de la Compagnie, ne ceſſèrent pas de s'y oppoſer; &, par leur crédit ou leurs libéralités, ils obtinrent du Gouvernement d'Angleterre un Vaiſſeau de guerre de cinquante piéces de canon pour aſſûrer leur Commerce.

Raiſons qui les font manquer.

AUSSITÔT que ce Vaiſſeau, nommé le *Rocheſter*, fut arrivé dans la rivière (*x*) de Gambra, le Capitaine *Mayn*, qui le commandoit, écrivit à Brue que ſur diverſes plaintes des Sujets de l'Angleterre, qui accuſoient la Compagnie

Un Vaiſſeau Anglois ſe préſente devant Gorée.

(*s*) Le Vaiſſeau qui étoit commandé par le Capitaine Betfort, fut enlevé par les François à Portodali, & confiſqué par un arrêt du Conſeil, donné à Paris, le 24 d'Avril 1700.

(*t*) Il avoit gagné en peu de tems treize mille cinq cens livres ſterling.

(*v*) Ce Mémoire ſe trouve au long dans Labat, Tom. IV. pag. 328. juſqu'à 334.

(*x*) Il étoit arrivé le 12 de Mars 1701.

Compagnie Françoiſe de les troubler dans leur commerce, & d'avoir fait ſaiſir pluſieurs Bâtimens Anglois, contre les articles formels du Traité de Ryſwick, le Roi ſon Maître l'avoit envoyé pour protéger le Commerce Anglois ſur cette Côte, & pour demander la reſtitution des Vaiſſeaux ſaiſis, particulièrement celle du Brigantin le *Saint-Georges*. La réponſe du Général François n'étant pas venue auſſi-tôt que Mayn l'attendoit, il ſortit de la rivière pour aller mouiller devant Gorée, hors de la portée du canon, & dépêchant un de ſes Officiers à Brue avec le pavillon blanc, il lui fit demander ſi ſa Nation étoit en paix ou en guerre avec les Anglois. [On répondit qu'on étoit en paix. Alors] le Député déclara aux François que le Vaiſſeau qui avoit mouillé dans leur Rade étoit un Vaiſſeau de guerre Anglois de cinquante piéces de canon; que ſi le Fort lui faiſoit l'honneur de le ſaluer, les Anglois rendroient coup pour coup; mais qu'ils demandoient du moins que le Fort fit feu de deux piéces, pour leur faire connoître qu'on n'étoit pas en guerre avec eux. Brue répondit que ce n'étoit pas l'uſage des Forts Royaux de ſaluer les premiers; mais que ſi les Anglois vouloient commencer, on leur rendroit coup pour coup. L'Officier Anglois n'eſpérant plus de faire tomber Brue dans le piége, lui demanda une réponſe à la Lettre du Capitaine. Elle lui fut accordée ſur le champ. Brue lui marquoit qu'il lui avoit envoyé la copie (*y*) d'un Arrêt du Conſeil d'Etat, datté le 24 d'Avril 1700, dans lequel il trouveroit les explications qu'il demandoit, ſur-tout par rapport au Vaiſſeau le *William-Jane*, qui malgré les repréſentations du Lord Mancheſter, Envoyé d'Angleterre à Paris, & quoiqu'il eût payé dix pour cent à la Compagnie Angloiſe, avoit été déclaré de bonne priſe; que le Brigantin le *Saint-Georges*, que Mayn réclamoit, ayant été pris ſans permiſſion & ſans paſſeport, étoit encore plus ſujet à confiſcation. Il ajoûtoit que toute ſa paſſion étoit de vivre en bonne intelligence avec les Anglois, ſuivant les ordres du Roi ſon Maître & ceux de ſa Compagnie, pourvû que les Anglois ne fiſſent rien de propre à la troubler. Après avoir reçu cette Lettre, Mayn leva l'ancre & s'éloigna de Gorée.

BRUE. 1700.

Artifices des Officiers.

Ils ſe retirent.

LES Officiers de la Compagnie Angloiſe furent bientôt forcés de reconnoître que les propoſitions de Brue, étoient ce qu'ils pouvoient accepter de plus utile. La guerre ayant éclaté dans l'Europe, toute la diligence qu'ils apportèrent à mettre Jamesfort en état de ſe défendre, ne l'empêcha point d'être pris au commencement de 1703 par le Sieur de la Roque avec un ſeul Vaiſſeau; & l'année ſuivante, il fut pillé par Henri Baton, Armateur de la Martinique, qui montoit un Brigantin nommé *le Fanfaron*, avec cent vingt hommes. Ainſi le Commerce de la Compagnie Angloiſe fut réduit ſi bas ſur cette Côte, qu'elle ſe vit obligée de propoſer à la Compagnie Françoiſe un Traité de neutralité, dont les articles furent ſignés à Londres le 8 Juin 1705 par les Agens des deux Partis. On nous en a conſervé la ſubſtance.

Jamesfort pris & pillé.

Neutralité propoſée par la Compagnie Angloiſe.

I. QUE les deux Compagnies ordonneront à leurs Gouverneurs & leurs Officiers dans tous leurs Etabliſſemens ſur la Côte d'Afrique, depuis le Cap Blanc juſqu'à la rivière de *Sierra Leona*, de vivre en bonne intelligence & de s'aider réciproquement contre les Négres ou quiconque entreprendroit de troubler

Articles dreſſés.

(*y*) Voyez cette Copie dans Labat Tom. IV. pag. 339. juſqu'à 345.

BRUE. 1700.

troubler leur Commerce. II. Que la Compagnie Angloiſe s'engage à ne pas permettre qu'aucun de ſes Officiers, de ſes Agens, & de ſes Commandans de Vaiſſeaux, attaque ou chagrine, par Mer ou par Terre, aucun Fort, aucun Comptoir, ni aucun autre Etabliſſement de la Compagnie Françoiſe, depuis le Cap Blanc juſqu'à la rivière de Sierra Leona; ni aucune Barque, Vaiſſeau, ou Bâtiment de la même Compagnie, éxerçant le Commerce dans les rivières ou ſur la Côte. III. Que la Compagnie Françoiſe du Sénégal promet les mêmes égards pour la Compagnie Angloiſe entre le Cap Blanc & les rivières de Sierra Leona & de Scherbaro incluſivement. IV. Que ſi quelque Vaiſſeau de l'une ou l'autre Compagnie étoit pris par les Armateurs, les Pyrates, ou les Vaiſſeaux de guerre de la Nation oppoſée, cette violence, qu'aucune des deux Compagnies ne peut prévenir, ne ſera pas regardée comme une infraction du Traite. V. Que les deux Compagnies s'employeront auprès de leurs Cours reſpectives pour obtenir que les Vaiſſeaux de guerre de l'une & l'autre Nation ne commettent pas d'hoſtilités dans les bornes qu'on a nommées. VI. Que pour l'éxécution de ces articles, le Traité ſera dépoſé entre les mains du Sieur André de la Porte à Leyden, & qu'on s'engage de part & d'autre à le ſigner & le ratifier auſſi-tôt que la défenſe du Commerce ſera levée par les deux Cours. VII. Qu'on promet auſſi de ne rien négliger des deux côtés auprès du Miniſtre de chaque Nation, [pour que cet accord ait ſon entier effet.] VIII. Que les deux Compagnies donneront ordre à leurs Gouverneurs, leurs Facteurs & leurs Agens de ſe rendre fidélement les Déſerteurs (z).

Deux Avantures de Brue.

PENDANT que Bruc étoit au Comptoir d'Albreda, il eut deux Avantures remarquables. La première fait honneur à ſa continence, dans l'attaque qu'elle reçut d'une fameuſe Courtiſane du Pays. C'étoit une femme de diſtinction, fille d'un Roi, & veuve d'un Portugais. Elle n'avoit pas été moins galante pendant ſon mariage que depuis qu'elle étoit veuve; & ſes charmes ayant fait impreſſion ſur le Roi de Barra, elle avoit fait avec lui quelques marchés fort avantageux. L'Auteur loue la beauté de ſa taille & celle de ſon viſage. Elle étoit adroite & ruſée. Elle parloit en perfection les langues Françoiſe, Angloiſe & Portugaiſe. Elle ſçavoit même écrire dans ces trois langues. Ses richeſſes, la beauté de ſa maiſon & la multitude de ſes Domeſtiques relevoient encore l'éclat de ſes qualités perſonnelles. Elle ſe nommoit *la Signora Belinguera*. Jamais femme ne fut plus éxercée dans l'art de plaire & ne connut mieux celui de ruiner ſes Amans. Pluſieurs Européens en ont fait une expérience qui leur a coûté bien cher. Cependant l'intérêt de la Compagnie obligeoit les Facteurs d'entretenir ſon amitié par des préſens.

Caractère d'une Courtiſane du pays.

BRUE n'ayant pû ſe diſpenſer de lui rendre une viſite, elle le reçut dans une grande ſale, ouverte de trois côtés, à la manière des Portugais, & fort bien ornée de fauteuils & de tapiſſeries (a). Il ne paroît pas qu'il eut deſſein de rendre ſa viſite fort longue. Mais la Signora, qui penſoit à le mettre au nombre de ſes conquêtes, le retint à dîner avec les careſſes les plus flateuſes. Le repas fut ſervi fort proprement. D'abord il ne manquoit rien à la beauté du linge. Le premier ſervice conſiſtoit en fruits du Pays, tels que des citrons, des oranges, des melons, & deux ou trois ſortes de bananes & de kurbatis.

Repas qu'elle donne à Brue.

(z) Labat, pag. 345. *& ſuiv.*

(a) *Angl.* & de rideaux. R. d. E.

kurbatis. Il fut relevé par trois Poulets au ris, où le poivre dominoit beaucoup, & par deux Pintades déſoſſées, & farcies. [On les écorche pour ſe ſervir de la peau qu'on remplit de leur chair hachée, avec des jaunes d'œufs, des épiceries, & autres aſſaiſonnemens, qu'on fait cuire dans de bon bouillon.] Pour rôti, c'étoient des Poulets gras, du Mouton & d'autres viandes, accompagnées de Jambons & de Langues à l'Européenne. Les liqueurs furent d'excellent vin de palmier, & du punch. La Signora ne but que de l'eau pendant le dîner, mais elle prit un peu de punch au Deſſert. Elle entretint la Compagnie avec tout l'agrément poſſible. [Brue, ou ſon Editeur, paſſe modeſtement ſur les efforts qu'elle fit pour plaire, & ſe contente de remarquer que] ſi elle perdit ſes peines, ce ne fut pas pour les avoir épargnées. BRUE. 1700.

Sa parure.

ELLE étoit vêtue d'une chemiſe d'homme, fort fine, avec des boutons d'or au col & aux poignets. Par-deſſus, elle portoit un corſet de ſatin à la Portugaiſe; & pour jupe une de ces belles étoffes du Cap-Verd, qui ſe nomment *Pagne alte*. Sa coeffure étoit une ſorte de turban de mouſſeline blanche brochée d'or, qui s'élevoit un peu ſur le front. Elle avoit un colier de grains d'or entremêlés d'ambre & de corail; & de très-belles bagues preſqu'à tous les doigts. Cette parure ne contribuoit pas peu à relever ſes charmes naturels. Brue lui fit un fort beau préſent, & ſe crut fort heureux d'être échapé aux piéges d'une femme ſi dangereuſe (*b*).

Avanture d'un Impoſteur Négre.

SA ſeconde Avanture fut avec un Impoſteur Négre, qui ſe donnoit pour Prophéte, & qui ſe prétendoit inſpiré du Ciel pour découvrir les ſecrets les plus cachés. Il ſe vantoit de pouvoir ſe rendre inviſible, & faire entendre ſa voix à toutes ſortes de diſtances. Ses diſciples & ſes Partiſans atteſtoient la vérité de ſes miracles, & la confirmoient par cent relations fabuleuſes; de ſorte que le Peuple, toûjours crédule & paſſionné pour les nouveautés, donnoit avidement dans le preſtige. Ce Charlatan ſe diſoit envoyé du Ciel pour rétablir l'ordre & la juſtice; & prenoit le titre de *Mamayenbuk*, c'eſt-à-dire de grand Juſticier. Il étoit ſans ceſſe accompagné d'une multitude armée de ſes Diſciples. On n'approchoit de lui qu'avec des marques extraordinaires de ſoûmiſſion. S'il parloit, tous les Aſſiſtans demeuroient dans un profond ſilence. Il auroit été dangereux de le contredire ou de révoquer en doute la vérité de ſa Miſſion. Enfin la faveur du Peuple l'avoit rendu ſi redoutable, que ſi ſa prudence & ſa conduite avoient répondu à ſon imprudence, il n'auroit pas eu de peine à s'élever ſur le Trône. On voyoit courir de toutes parts des troupes de Négres, pour ſe mettre ſous ſa protection; car ceux à qui il donnoit une fois le titre de ſes enfans ne ſe croyoient plus ſoumis à l'oppreſſion du Roi & des Grands. Dans ſa marche, il ſe faiſoit précéder d'un petit tambour. S'il ouvroit la bouche pour prêcher ou pour parler, c'étoit avec un ton d'autorité qui faiſoit trembler le Peuple, & qui diſpoſoit tous ſes Partiſans à lui rendre une obéiſſance aveugle.

BRUE, paſſant un jour près d'un Bois, fut ſurpris d'y voir une nombreuſe Aſſemblée. S'étant avancé vers un grand arbre, qui ſembloit attirer les regards de cette Populace, il apperçut des habits ſuſpendus. C'étoient ceux de l'Impoſteur; & les Négres paroiſſoient perſuadés qu'il y étoit lui-même, quoique

(*a*) Labat, Tom. IV. pag. 377.

BRUE. 1700.

que par la vertu de ſes ſecrets il ſe rendît inviſible. Brue, qui étoit à cheval, voulut s'approcher davantage, pour éxaminer mieux en quoi conſiſtoit l'artifice; mais tout le Peuple s'efforça de l'arrêter par de grands cris, en le menaçant d'une mort certaine, s'il avoit la hardieſſe de toucher aux habits. Ses Laptots mêmes, le voyant ſourd aux prières & aux menaces, ſe mirent à pleurer, comme s'ils euſſent déja perdu leur maître. Cependant il arriva au pied de l'arbre, & frappant les habits d'une canne qu'il avoit à la main, il fit voir à l'aſſemblée qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire (*b*). Le Prophéte apprenant cette inſulte, déclara qu'il avoit pardonné au Général François, parce qu'il ſe ſentoit de l'affection pour lui, & qu'il ſçavoit qu'un jour il devoit ſe convertir. Après cet incident, Brue eut la curioſité de le voir. Quelques préſens qu'il lui envoya le déterminèrent à ſe rendre au Comptoir, mais ſuivi d'un grand cortége. Sa robe d'écorce d'arbre étoit ſi longue qu'elle traînoit à terre, quoiqu'il s'en enveloppât la tête pour ſe cacher la moitié du viſage, & qu'il eût auſſi les mains couvertes de ſes grandes manches. Brue lui fit faire diverſes queſtions par ſes Interprétes. Mais il ne fit aucune réponſe. De tems en tems il ſe mettoit à danſer au ſon de ſon tambour. La couleur de ſa peau étoit fort noire, & ſon âge paroiſſoit d'environ trente ans.

Brue détruit ſes preſtiges.

Il reçoit une viſite au Comptoir.

(*b*) C'étoit-là ſans contredit une preuve inconteſtable que l'Impoſteur n'étoit pas en Corps dans ces habits. Mais cette preuve n'a-t'elle pas la même force contre la préſence corporelle de Jeſus-Chriſt dans l'Hoſtie, où l'on ne voit pas plus d'apparence d'un Corps que dans les Habits de cet Impoſteur? Diſons vrai; on s'expoſe à un grand ridicule quand on mépriſe chez les autres ce qu'on fait profeſſion de croire dans ſon Pays.

CHAPITRE VIII.

Voyage du Sieur Brue, d'Albreda à Kachao.

PENDANT le ſéjour que Brue fit au Comptoir d'Albreda, il forma le deſſein de quitter les bords de la rivière pour s'avancer par terre juſqu'à Kachao (*a*); moins dans la vûe de ſatisfaire ſa curioſité, que dans la réſolution d'y établir un nouveau Commerce, & d'éxaminer, par ſes propres yeux, ce qu'il avoit à ſe promettre du Pays, ſans ſe fier aux Officiers ſubalternes, qui ont toûjours beaucoup d'intéret à cacher une partie de la vérité à leurs Supérieurs.

Défiance néceſſaire à l'égard des Subalternes.

Il partit d'Albreda, ſans autre ſuite que deux Facteurs, ſon Chirurgien, ſes Domeſtiques, & un petit nombre de Laptots, pour le tranſport de ſon bagage & de quelques marchandiſes dont il vouloit faire des préſens ſur la route. En traverſant la Rivière de Gambra, il rendit une viſite au Gouverneur Anglois de Jamesfort, qui le reçut fort civilement, & qui lui donna pour guide un de ſes Officiers, fort verſé dans la connoiſſance du Pays, & des

Départ du Général.

(*a*) Les François prononcent *Kachou*. Les [illegible] vent *Kachevv*, & prononcent *Kachhou*.] Portugais écrivent *Chachéo*. [Les Anglois écri-

des différentes langues des Négres. [Il fit auſſi mettre dans les Chaloupes Françoiſes, de la Bierre, des Liqueurs, des Jambons, des Langues fumées, & des Fromages d'Angleterre.] BRUE. 1700.

DE Jamesfort, il entra dans la Rivière de Vintain, ou Bintam, qui ſe jette dans la Gambra du côté du Sud, une lieuë au-deſſus du Fort Anglois. Les Européens l'ont nommée la Rivière de *Saint-Grigou*. L'entrée en eſt facile & le Canal profond. Ses rives offrent, ſur la droite, des Collines chargées de grands Bois; & ſur la gauche, de vaſtes plaines, ou des prairies qui s'étendent à perte de vûe. La Ville du même nom eſt ſituée ſur la rive droite, au pied d'une Colline, & couverte d'arbres qui garantiſſent les maiſons de l'ardeur du Soleil. Brue prit ſon logement au Comptoir Anglois.

Situation de la Ville de Vintain ou Bintain.

IL trouva dans cette Ville quantité de Portugais, qui s'y ſont fait des établiſſemens, & qui ont une plus belle Egliſe qu'à Jilfray (*b*). Leurs Chefs ſe rendirent auprès du Général François en habits de cérémonie; c'eſt-à-dire, vêtus de longues robes noires, avec l'épée au côté, le poignard à la ceinture, de grands chapelets à la main gauche, qui pendoient ſur le pommeau de leurs épées, des chapeaux plats comme ceux des Quakers, & de longues mouſtaches. Ils firent un compliment fort grave, qui fut ſuivi de préſens & d'offres de ſervice. L'Alkade, ou le Chef Négre de la Ville, vint faire auſſi ſa cour au Général, qui le renvoya fort ſatisfait avec quelques flacons d'eau-de-vie. Le ſoir, Brue rendit viſite à ceux de qui il l'avoit reçue, & crut en devoir une auſſi à la femme d'un Capitaine Anglois, nommé Agis. C'étoit une Mulâtre, qui n'avoit pas encore trente ans, grande, bien-faite, & d'une figure agréable, mais ſans beauté. Elle avoit épouſé en premières nôces un Portugais, qui l'avoit laiſſée veuve dans une grande jeuneſſe, avec un bien aſſez conſidérable. Auſſi ſa maiſon & le nombre de ſes domeſtiques répondoient-ils à ſa fortune. Brue la trouva ſous ſon portique, aſſiſe ſur une natte, avec trois ſervantes Négres qui filoient du coton autour d'elle. Auſſi-tôt qu'elle eut apperçu la Compagnie du Général, elle ſe fit apporter un pagne pour ſe couvrir. Ses fileuſes ſe retirèrent. Il ne reſta qu'une de ſes filles, & deux Eſclaves Négres qui ſe tinrent debout derrière ſa chaiſe; car elle en prit une, après en avoir fait donner à toute la Compagnie. Elle parloit fort bien les Langues Portugaiſe & Angloiſe, elle ne ſçavoit le François que pour l'entendre (*c*).

Portugais qui s'y ſont établis.

Viſite que Brue rend à Madame Agis.

APRÈS les premiers complimens, une de ſes Eſclaves, jeune & fort jolie, mais vêtue avec peu de modeſtie, préſenta au Général du *Kola* dans un baſſin d'étain. C'eſt un fruit fort eſtimé des Portugais. Il eſt amer, & jaunit les dents & la ſalive. La même Eſclave lui offrit enſuite, dans une coupe de terre de Portugal, de l'eau fraîche, qu'il ne trouva pas meilleure après avoir mangé du Kola, quoique les Portugais en ayent cette opinion. Madame Agis fit voir au Gouverneur deux petits canons de cuivre, qui avoient appartenu à ſon premier Mari. Brue promit de les acheter. Elle l'invita à dîner le jour ſuivant. Comme il lui reconnut l'eſprit adroit, & qu'il avoit appris qu'elle étoit fort bien à la Cour de l'Empereur de Foigny ou Fonia, il accepta volontiers ſon invitation. Le Capitaine Agis [étoit un homme entreprenant;

(*b*) cet endroit eſt à deux milles d'Albreda. (*c*) Labat, Tom. V. pag. 1. *& ſuiv.*

Digitized by Google

BRUE. 1700. entreprenant ; on la vu juſques ſur la Rivière de Falemé, à une journée du Fort Saint Pierre de Kaniura. Il] étoit alors à Barakonda. Quelques mois après, ayant trouvé à ſon retour que ſa femme étoit accouchée d'un petit Négre, & la ſoupçonnant de l'avoir eu de l'Alkade, avec lequel il prétendoit avoir découvert qu'elle étoit en commerce de galanterie ; il pouſſa la rage juſqu'à écraſer l'enfant dans un mortier, & le jetter enſuite aux chiens. Sa femme, épouvantée de cette barbarie, prit pendant quelque tems le parti de ſe cacher ; mais ils ſe réconcilièrent enfin, & recommencèrent à vivre enſemble.

Effet barbare de la jalouſie.

VERS le ſoir, Brue fit une promenade autour de la Ville, pour obſerver les bords de la rivière, & le grand nombre de ruiſſeaux qui s'y jettent. Il y vit une ſi prodigieuſe quantité d'Abeilles, [ſur les Mangles ou Paletuviers, ☞ dont les bords de la rivière ſont couverts,] qu'il ne fut pas ſurpris que le Pays produiſe tant de cire. Les Habitans de cette Contrée ſont diſtingués par le nom de *Flups* ou *Floupes*. Ils ont une langue, ou plûtôt un dialecte qui leur eſt propre. Leur Religion n'a pas d'objet fixe ; ou s'ils ont quelques divinités, ils ne leur rendent que des adorations arbitraires. Ceux qui habitent l'intérieur des terres ſont farouches, & ſouvent cruels pour les autres Négres qui paſſent dans leur Pays, à moins qu'ils ne ſoient à la ſuite de quelque Européen. A Bintam, & dans les lieux voiſins, ils ont le naturel beaucoup plus doux. Ils aiment les Etrangers, ils ſont de bonne foi dans le Commerce ; mais comme ils ne ſont pas capables de tromper, ils n'aiment pas non plus qu'on abuſe de leur ſimplicité. Brue paſſa quatre jours à Bintam, pour y jetter les fondemens d'un Comptoir, qui reçut bientôt ſa perfection. Elle ne fut d'abord retardée que par l'abſence de l'Empereur, qui étoit allé ſecourir le Roi de Komba contre ſes Sujets rébelles.

Caractère des Habitans du Pays.

Etabliſſement d'un Comptoir François.

[LE cinquième jour après ſon arrivée,] le Général François quitta Bintam ☞ pour ſe rendre à *Jereja*. La diſtance n'étant que de ſept lieuës, il étoit à peine ſix heures lorſqu'il y arriva ; mais les Crépuſcules ſont ſi courts dans ces Régions Equinoxiales, que la nuit le ſurprit tout-d'un-coup. Il fut reçu dans cette Ville avec de grands honneurs, par l'Alkade Négre, par les Portugais, & par les Facteurs des Comptoirs Anglois & François. Le lendemain, il ſe rendit au Palais du Roi, qui n'eſt qu'à une demie-lieuë de la Ville. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'il ſe procura des Chevaux pour ſon cortège. Ils ſont non-ſeulement rares dans le Pays, mais petits & fort mal-faits. La plus grande partie du commerce s'y fait par eau.

Brue ſe rend à Jereja.

LES cabanes du Roi ſont en aſſez grand nombre pour former un petit Village. Brue trouva ce Monarque ſur le ſeuil de ſa porte. C'étoit un petit homme d'une figure aſſez agréable, les yeux vifs, la bouche riante, & les dents fort blanches. Son habillement n'étoit pas différent de celui des Négres ; excepté qu'il portoit ſur la tête un chapeau à la Portugaiſe, & qu'il tenoit à la main une longue épée Eſpagnole, ſur laquelle il s'appuyoit. Après les premiers complimens, il conduiſit le Général François dans ſa ſale, & s'aſſit avec lui ſur des ſiéges de bois. La converſation dura juſqu'à l'heure du dîner. Le Roi fit paſſer ſes femmes, mais en laiſſant une place entre la Reine & lui, qui fut remplie par le Général. Il ne parut que des femmes, pour ſervir à table. Le dîner conſiſta dans une grande fricaſſée de poulets & quelques plats de ris, de kuskus, & de biſcuit. On prodigua le vin de palmier ; &

Il fait ſa cour au Roi qui le traite à dîner.

Brue

Brue ayant fait apporter de l'eau-de-vie, du vin de l'Europe & des confitures; le repas fut pouſſé juſqu'au ſoir avec de grands témoignages d'une ſatisfaction mutuelle. Le Général fit divers préſens au Roi & à la Reine. Mais ceux qu'il fit au Roi lui furent ſi agréables, que ce Prince avoua qu'il n'avoit jamais rien vû de ſi magnifique. Il étoit paſſionné pour les armes à feu, & l'adreſſe ne lui manquoit pas pour s'en ſervir. Ses Sujets ne ſont pas moins belliqueux. De bons Officiers en feroient d'excellentes Troupes; & les Anglois l'ont reconnu par plus d'une expérience. Quelques mois avant l'arrivée du Général Brue, ſur quelques ſujets de plainte qui regardoient les droits & les préſens, ils envoyèrent une Chaloupe bien armée juſqu'à *Jereja*. Le Roi qui avoit mis ſes gens en embuſcade, derrière quelques arbres, ſur le bord de la rivière, reçut ſes Ennemis avec un feu ſi vif, que pendant deux heures ils n'ôſèrent paroître ſur le pont; & vrai-ſemblablement il auroit abîmé la Chaloupe, ſi le reflux de la marée n'étoit arrivé à-propos pour tirer les Anglois d'embarras. Bientôt la paix fut conclue à l'avantage du Roi, qui fut bien payé de la poudre & des bales qu'il avoit employées à ſe défendre. Outre quantité de Portugais qui vivent dans ſes Etats, & qui lui payent un tribut annuel, ſes Sujets ſont compoſés de deux Nations Négres, les *Bagnons* (*d*) & les *Flups*. Les premiers habitent la rive Sud de la Rivière de Gambra, & forment une Nation civiliſée, brave & induſtrieuſe. Leurs femmes paroiſſent entiérement livrées à l'œconomie domeſtique, & au ſoin de leurs familles, avec une application qui n'eſt pas ordinaire aux Négres. On rapporte que pour éviter la médiſance & l'inutilité des diſcours [ordinaires à leur ſéxe], elles ſe rempliſſent la bouche d'eau pendant qu'elles ſont au travail. Le Roi fait ſa réſidence au Nord (*e*) de Kaſamanſa. Il eſt idolâtre, lui & tous ſes Sujets (*f*), & par conſéquent plus facile à convertir que les Mahométans. C'étoit du moins l'opinion de Dom *Juan Felipe* (*g*), Gentilhomme Eſpagnol établi depuis long-tems dans le Pays, & ſi agréable au Roi, que ce Prince lui avoit donné en mariage une de ſes filles, qui ne manquoit ni de jeuneſſe, ni d'agrémens.

BRUE. 1700.

Bravoure de ce Prince & de ſes Sujets.

Sageſſe de leurs femmes.

Eſpagnol marié à la fille du Roi.

DOM Juan aſſûra le Général qu'il avoit converti ſa femme, & que le Roi ſon Beau-père avoit embraſſé ſecrettement le Chriſtianiſme (*b*). Il racontoit même que le Ciel avoit confirmé cette converſion par un miracle. Un jour que le Roi étoit tombé dans un précipice, par un faux pas que ſon Cheval avoit fait ſous lui, il ne fit que prononcer avec confiance, Seigneur Jeſus, ayez pitié de moi; & par la vertu de cette prière, il ſe retrouva dans ſon chemin, à l'étonnement extrême des témoins de ſa chûte; & ſans ſçavoir lui-même comment cette merveille étoit arrivée. D. Juan avoit offert aux Portugais

Converſion ſecrette de ce Monarque.

(*d*) Autrement *Bannons* ou *Baneays*. Moore écrit *Banyans* dans ſon Voyage d'Afrique, pag. 40.

(*e*) A douze ou treize lieuës de la Mer, dit l'Auteur anonyme de la Relation qui eſt à la fin de Le Maire, pag. 125.

(*f*) Le même Auteur dit qu'ils adorent les Bois & les Forêts, parce que ces lieux ſont remplis de Voleurs, & qu'ils les craignent beaucoup.

(*g*) C'eſt une remarque qu'on fait très communément, & dont on a donné la raiſon ci-devant.

(*b*) Si l'on en croit les Miſſionnaires, tous les Rois & les Grands Seigneurs des Pays où ils voyagent, ſont ſecrettement de bons Catholiques, & ce n'eſt que par politique qu'ils font profeſſion ouverte de la Religion dans laquelle ils ont été élevés.

BRUE. 1700.

Portugais du Pays de partager les frais d'une Miſſion. Ils avoient refuſé d'entrer dans une ſi pieuſe intention; ce qui lui faiſoit croire que c'étoit autant de Juifs déguiſés, que la crainte de l'Inquiſition avoit chaſſés du Portugal. Quoiqu'ils portent de grands chapelets, il eſt certain, ajoute l'Auteur, qu'ils ne ménent pas une vie fort chrétienne.

Juifs Portugais établis en Afrique.

POUR remercier le Général de ſes préſens, le Roi donna ordre à l'Alkade de *Jereja* de lui fournir des Chevaux, & lui prêta trois des ſiens. Après s'être arrêté ſix jours, Brue partit accompagné de ſeize perſonnes bien armées, de cinq Chevaux de bagage, & de deux Chevaux de main, [outre ceux qui portoient les Blancs de ſa Compagnie; car pour ſes Négres ils étoient tous à pied.] Le premier jour, ſa marche fut de dix lieuës. Il arriva le ſoir à *Paska*, grand Village de Négres Bagnons, dont l'Alkade le reçut fort civilement. On avoit préparé, par l'ordre du Roi, trois grandes maiſons pour le loger avec ſon cortége, & du fourage pour ſes Chevaux. Il trouva un Bœuf & un Mouton tués pour ſon ſouper, un quartier de Cheval marin, de la volaille, du poiſſon, du kuskus & du miel; enfin plus qu'il n'auroit fallu pour traiter cinquante perſonnes. Outre de l'eau excellente & du vin de palmier, on lui ſervit une liqueur (*i*) qui ſe nomme *Farob*, & qui a quelque reſſemblance avec la biére. Elle ſe fait avec certains fruits [nommés Kurbaris,] dont on trouvera la deſcription dans l'article des productions naturelles du Pays. On en met plus ou moins, à proportion de la force qu'on veut donner à la liqueur. Après l'avoir fait bouillir, on la paſſe au clair dans de grands vaiſſeaux de terre, où la fermentation lui fait jetter une ſorte d'écume ou de lie. Elle a l'odeur & le goût du pain de gingembre. Brue la trouva beaucoup plus agréable que le vin de Latanier, dont les Serères font uſage; mais elle enyvre facilement.

Brue continue ſon voyage. Il arrive à Paska.

Liqueur nommée Farob.

IL avoit été ſurpris, dans ſa marche, de voir le Pays ſi bien cultivé que rien n'y paroiſſoit en friche. Les Cantons bas étoient diviſés par de petits Canaux, & ſemés de ris. Au long de chaque Canal, l'art des Habitans avoit élevé des bordures de terre pour arrêter l'eau. Les lieux élevés produiſoient du millet, du maïz & des pois de différentes eſpèces, particuliérement une eſpèce noire qui s'appelle *Pois négre*, & qui fait d'excellentes ſoupes. Les melons d'eau de ce Canton ſont d'une bonté parfaite. Il s'en trouve qui pèſent juſqu'à ſoixante livres. Leur graine eſt couleur d'écarlate, & le jus en eſt extrémement doux & rafraîchiſſant. Le Bœuf du Pays eſt excellent, mais le Mouton eſt ſi gras qu'il ſent le ſuif. La Volaille & toutes les néceſſités de la vie y ſont en abondance.

Fertilité du Pays.

ENTRE Jereja & Paska, Brue rencontra une Caravane de Négres & de Négreſſes, qui attendoient ſon arrivée pour ſe garantir, par ſa protection, de l'inſulte des Flups, qui ne manquent guères de piller les Paſſans. Leurs Cabanes ſont fortifiées par un enclos de paliſſades, de ſept ou huit pieds de hauteur, qui a pluſieurs entrées dans différens endroits du cercle. [Il y a pluſieurs rangées de ces Paliſſades, à quatre à cinq pieds les unes des autres. Les portes ne ſont pas directement l'une devant l'autre, mais quand on eſt entré dans une enceinte; il faut faire la moitié ou environ de la circonférence,

Cabanes des Habitans.

(*i*) Labat, Tom. I. pag. 20. *& ſuiv.*

ce, pour trouver l'entrée de la ſeconde.] Les Cabanes ſont au centre, fort bien couvertes de feuilles de Palmier (*k*). Celle où le Général fut logé avoit environ vingt pieds de largeur. Elle étoit compoſée de ſix chambres. Le Propriétaire lui dit que l'uſage des enclos leur venoit également de la néceſſité de ſe défendre contre les bêtes farouches & contre leurs Ennemis. Dix hommes y ſoutiendroient l'attaque de cent. Près d'un de ces enclos, Brue rencontra un *Guiriot*, c'eſt-à-dire un Poëte-Muſicien du Pays, avec un bonnet de la forme d'une tête de Bœuf, couvert de certains grains jaunes (*l*), & défendu par deux grandes cornes. Cet Hiſtrion s'approcha du Général, lorſqu'il l'eut reconnu pour le Chef de la Troupe. Il ſe mit à genoux devant lui, à trois pas de diſtance, en le regardant d'un œil fixe. Enſuite ſe levant de même, il ſe retira ſans avoir prononcé une parole.

BRUE 1700.

Poëte muſicien Négre.

LES Chauves-ſouris du Pays ſont de la groſſeur de nos Pigeons, avec de longues aîles pointues, qui leur ſervent à s'attacher aux arbres, où elles ſe tiennent ſuſpendues, en formant enſemble des eſpèces de gros pelotons. Les Négres en mangent la chair, après les avoir écorchées, parce qu'ils croyent que le petit duvet brun dont elles ont la peau couverte, eſt un poiſon. C'eſt le ſeul de tous les Volatiles connus, à qui la nature ait donné du lait pour la nourriture de ſes petits.

Chauves-ſouris monſtrueuſes.

BRUE ayant remarqué, en chemin, des pyramides de terre dans pluſieurs endroits, les avoit priſes d'abord pour des tombeaux. Mais l'Alkade, qui lui ſervoit de Guide, l'aſſûra que c'étoit la retraite des Fourmis, & l'en convainquit auſſi-tôt en ouvrant un de ces terriers, dont le dehors étoit uni & cimenté, comme s'il eût été l'ouvrage d'un Maſſon. Ces Fourmis ſont blanches, de la groſſeur d'un grain d'orge, & fort agiles. Leurs demeures n'ont qu'une ſeule ouverture, vers le tiers de leur hauteur, d'où elles deſcendent ſous terre par une ſorte d'eſcalier circulaire. Brue fit jetter, près d'un de ces terriers, une poignée de ris, quoiqu'il ne parut aucune Fourmi hors du trou. Mais dans l'inſtant il en ſortit une légion, qui tranſportèrent ce tréſor dans leur magaſin, ſans en laiſſer le moindre reſte, & qui rentrèrent dans leur azile lorſqu'elles n'en trouvèrent plus. Ces eſpèces de ruches ſont ſi fortes qu'il n'eſt pas facile de les ouvrir.

Retraites ſingulières des Fourmis.

LE Roi de Jereja entretient à Paska une Garniſon de cent Mouſquetaires Négres, pour contenir les Flups ſauvages dans la ſoûmiſſion, & lever le tribut auquel ils ſont aſſujettis. La Ville, dont le nom ſignifie en langage Négre, *Arbre* ou *Pavillon du Roi*, contient environ trois cens Habitans. Ses Fortifications conſiſtent en ſix rangs de paliſſades. Brue y paſſa un jour & deux nuits, pour ſe donner le tems de renvoyer les Chevaux qu'il avoit amenés de Jereja, & pour s'en procurer d'autres. Il employa cet intervalle à viſiter le Canton, qu'il trouva rempli de Négres occupés de l'agriculture, & les bords de la Rivière, qui ſans être fort large ni profonde (*m*) nourrit un grand nombre de Crocodiles. Avec beaucoup de peine, il trouva des Chevaux, pour lui & pour les Blancs de ſon train; & deux Canots, conduits par

(*k*) *Angl.* de Latanier. R. d. E.
(*l*) C'eſt la parure de ceux qui ſont nouvellement circoncis.
(*m*) *Angl.* qui ſans être large eſt fort profonde. R. d. E.

BRUE. 1700.

par des Négres, ſervirent au tranſport de ſon bagage. Mais l'après-midi du troiſième jour étoit arrivé avant qu'il fût en état de partir.

Belle maiſon d'un Eſpagnol.

IL s'arrêta la nuit ſuivante dans la maiſon d'un Eſpagnol, à une lieuë de Paska, & ſituée ſur la même rivière. Elle étoit commode, défendue par une quadruple paliſſade, dont la plus intérieure étoit flanquée de terre, & montée de huit piéces de canon. Le Maître ſe nommoit *Dom Juan Maldonado*, natif de l'Iſle de Cube, & ſi reſpecté des Négres, qu'il n'en paſſoit pas un qui ne vînt lui faire ſon compliment. Il ne manquoit jamais de reconnoître cette civilité par quelque petit préſent, ne fut-ce qu'une aiguillée de fil (*n*) de la couleur que ces Peuples aiment le plus, & dont ils ornent le colet & les manches de leurs chemiſes. Le Pays, autour de ſa maiſon, préſentoit une fort belle perſpective. Les terres qui étoient ſans culture conſiſtoient en vaſtes prairies, entremêlées de petits bois de palmiers & de (*o*) *polons*. Dom Juan n'étoit pas marié, mais il profitoit de l'uſage du Pays, qui permet d'avoir autant de femmes qu'on le deſire. Brue admira ici l'adreſſe d'un Négre, qui tenoit ſon arc & ſes fléches d'une main, tandis que de l'autre il conduiſoit un Canot. S'il appercevoit un poiſſon, il étoit ſûr de le percer; & ſur le champ il retiroit la fléche avec ſa proye. Entre les arbres, qui bordent les deux rives, Brue trouva des Oiſeaux de la groſſeur des *Truſches* (*p*), dont la chair eſt fort graſſe & de très-bon goût. Leur cri conſiſte à répéter les deux ſillabes *ba*, *ba*, auſſi diſtinctement que la voix humaine (*q*).

Il avoit pluſieurs femmes ſans être marié.

Oiſeaux à voix humaine.

EN quittant cet agréable Canton, Brue voyagea, pendant deux jours, dans un Pays qui n'eſt habité que par des Flups. C'eſt une eſpèce de Négres indépendans, qui ſe ſont établis entre la rivière de Gambra & celle de Cachao. Ceux qui ont été ſubjugués par le Roi de Jereja & les Portugais, ſont aſſez civiliſés; mais les autres, qui habitent les bords (*r*) de la rivière de Kaſamanſa, forment une Nation ſauvage & barbare (*s*) qui ménage peu les Etrangers, comme l'expérience l'a fait connoître aux Anglois & aux François. Ils ont peu de commerce avec les Blancs, & ne vivent pas mieux avec leurs Voiſins, contre leſquels ils ont perpétuellement la guerre. Les Négres des autres Nations n'auroient pas la hardieſſe de traverſer le Pays des Flups, s'ils ne trouvoient l'occaſion des Voyageurs Européens, qui n'y paſſent pas même ſans ſe mettre en état de ne craindre aucune inſulte (*t*). A cette peinture que Brue fait d'un Peuple ſi farouche, on peut joindre ici le témoignage de deux autres Ecrivains. Le premier eſt un Voyageur anonyme, qui a publié de curieuſes remarques ſur cette Côte, à la fin du Voyage de Le Maire en 1728. Il obſerve que les Flups (*u*) poſſédent, juſqu'à ſix lieuës dans les terres, tout l'eſpace qui eſt depuis la pointe Sud de l'embouchure de la Gambra juſqu'au Village de Bulol, à l'entrée de la rivière de San Domingo. Ceux, dit-il, qui habitent l'embouchure de la rivière de Zamenée, qui eſt la même que celle de Kaſamanſa, ſont

Nation des Flups ou Flouppes.

Singularités de ſon caractère.

(*n*) *Angl.* de laine. R. d. E.

(*o*) C'eſt l'arbre qui s'appelle *Fromage* en Amérique; & que du Tertre, dans ſon Hiſtoire des Antilles, nomme Fromage de Hollande. On en donnera la deſcription.

(*p*) *Angl.* des merles. R. d. E.

(*q*) Labat, Tom. V. pag. 39. *& ſuiv.*

(*r*) *Angl.* qui habitent vers l'embouchure. R. d. E.

(*s*) Les Portugais les appellent *Bravos*.

(*t*) Labat, Tom. V. pag. 12. 45 & 52.

(*u*) Il les appelle *Flouppes*.

ſont ſi ſauvages, qu'aucune Nation n'entretient de commerce avec eux. Chacun d'eux a ſa Divinité, qui eſt l'ouvrage de ſon imagination. L'un adore des cornes de Taureau, l'autre une bête, ou un arbre, & leurs ſacrifices ſe font avec autant de bizarrerie. Leur habillement reſſemble à celui des Négres du Cap-Verd & des Habitans de la Gambra; c'eſt-à-dire, qu'il conſiſte dans une piéce d'étoffe de coton, rayé ſuivant la coutume du Pays, pour cacher uniquement leur nudité à la ceinture. Ils n'ont pas de ſucceſſion établie pour les Rois. C'eſt le plus puiſſant qui ſe met en poſſeſſion de l'autorité ſouveraine. Ils cultivent aſſez bien leurs terres, pour y ſemer du ris & du millet. Leurs richeſſes ſont de grands troupeaux de Vaches & de Chèvres. Leurs Villages ſont bien peuplés, & ne ſont éloignés que d'un quart de lieuë l'un de l'autre. BRUE. 1700.

LES Flups qui habitent le côté du Sud de la rivière, ſont d'une cruauté barbare. Ils n'accordent point de quartier aux Blancs qui tombent entre leurs mains, & l'on raconte même qu'ils en mangent la (x) chair. Cette Côte eſt mieux peuplée que celle de la Gambra. On ne compte que deux lieuës d'un Village à l'autre; & le plus proche de la Mer n'en eſt qu'à un quart de lieuë.

J'AI promis le témoignage de deux Ecrivains. Le ſecond eſt (y) un Voyageur Anglois, (z) qui parlant des Flups, Habitans naturels du Sud de la Gambra, les repréſente comme un Peuple tout-à-fait ſauvage, mortel ennemi des Mandingos. Leur Contrée, dit-il, eſt d'une grande étendue, & leur Villes ſont fortifiées de pieux flanqués de terre. Quoiqu'ils vivent dans l'indépendance & qu'ils n'ayent pas de Rois, l'union eſt ſi bien établie parmi eux, que les Mandingos, en quelque nombre qu'ils ſoient, n'ont jamais pû les ſubjuguer. Leur caractère les rend également capables & d'oublier les bienfaits & de ne jamais pardonner les injures. Le même Auteur ajoûte qu'en 1731, une Chaloupe envoyée pour le Commerce à Kachao, par le Gouverneur de Jamesfort, ayant échoué malheureuſement à vingt lieuës dans la Gambra, fut attaquée par ces cruels ennemis de l'humanité. L'Equipage, qui étoit compoſé de cinq Blancs & de ſept Eſclaves, ſe battit avec un courage extrême & tua un grand nombre de Flups. Mais la Chaloupe & tout ce qui lui reſtoit de défenſeurs, auroient été la proye de ces Barbares, ſi le reflux de la marée ne les eut délivrés d'un ſi grand danger. En arrivant à Jamesfort, le Gouverneur Anglois leur fit préſent à chacun d'un habit neuf, pour récompenſer leur valeur. Ce trait confirme ce qu'on a déja rapporté d'après Brue; [ſi ce n'eſt pas le même événement, avec quelque altération dans les circonſtances.]

EN traverſant ce dangereux Pays, les François eurent à paſſer deux petites rivières, qui tombent dans celle de Paska. Ils s'arrêtérent deux nuits dans les cabanes de quelques Bagnons, qui ſe trouvent mêlés avec les Flups. Les femmes du Pays, n'ayant jamais vû d'hommes blancs, s'aſſembloient en foule

Admiration des femmes pour Brue.

(x) C'eſt une opinion qui a peu de fondement en Afrique, & dont on ne laiſſe pas d'être frappé de part & d'autre. Certains Négres croyent que les Blancs ſont capables de les manger, comme les Blancs craignent de l'être par les Négres.

(y) Voyage de Le Maire aux Iſles Canariès, pag. 124. *& ſuiv.* Barbot, Deſcription de la Guinée, pag. 82. Mais il eſt clair que Barbot a copié le Maire & pluſieurs autres, [qu'il ne cite point. Cela eſt cauſe qu'on ne peut pas faire fond ſur ce qu'il dit.]

(z) C'eſt Moore, dans ſon Voyage d'Afrique, pag. 36. Il écrit Floops.

BRUE. 1700.

foule autour du Général, pour admirer ſa couleur, ſes habits, ſes armes, & ſur-tout ſes cheveux, qu'ils ne pouvoient croire naturels, parce qu'ils étoient fort longs. Il arriva le troiſième jour à *James*, (*a*) à quatorze lieuës de Paska. Jamez eſt l'endroit du Pays qui produit le plus de cire. Il s'y tient deux fois la ſemaine un marché pour le Commerce. Les Portugais, qui l'achettent ſans préparation, la purifient & la font tranſporter à Kachao. On trouve ici moins de férocité à la Nation des Flups. Elle forme une eſpéce de République, ſous le Gouvernement de ſes Anciens. Les terres y ſont bien cultivées; & les Portugais qui s'y ſont établis ont des maiſons fort agréables. Mais ils y ſont infeſtés par les *Moſquites* (*b*). Ce fut de-là que Brue renvoya ſes Chevaux & qu'il prit des Canots pour le conduire juſqu'à Kachao.

Rivière de Kaſamanſa.

UNE lieuë au-deſſous de Jamez, il entra dans la rivière de Kaſamanſa, deux lieuës au-deſſus d'un Fort Portugais qui eſt ſur la rive droite de cette rivière, en la remontant, c'eſt-à-dire au Sud. La Kaſamanſa va porter ſes eaux dans la Mer, au Nord de Rio San-Domingo. Elle eſt aſſez large & aſſez profonde pour recevoir de gros Vaiſſeaux; mais la barre eſt ſi dangereuſe à ſon embouchure, qu'il n'y peut entrer que des Canots, des Chaloupes & d'autres petits Bâtimens, qui n'y ſont pas même éxempts de dangers. Le Pays eſt diviſé par pluſieurs rivières, ou plûtôt par des torrens ſortis d'un grand Lac qui ſe forme dans la ſaiſon des pluyes, & qui ſe ſéchant enſuite, comme les torrens, ne compoſe plus qu'un marais. Brue paſſa par le Fort Portugais. Il conſiſte en deux demi-baſtions, qui font face à la rivière, & deux baſtions du côté de la terre, montés de quelques piéces d'artillerie. Une lieuë plus loin, il trouva le Village de Bayto, où les Portugais ont une redoute ou un magaſin paliſſadé, avec quinze petits canons. La Garniſon eſt de quinze hommes, en y comprenant deux Officiers qui la commandent; mais il étoit aiſé de juger, à la pâleur de leur viſage & à l'enflure de leur ventre, que la ſituation de la Place eſt fort mal-ſaine. Le Commandant reçut les François avec beaucoup de civilité, & les preſſa de s'arrêter; mais Brue aima mieux s'avancer vers un Village de Négres Bagnons, ſitué ſur un ruiſſeau qui paſſe par *Ghinghin*, & qui ſe jette dans la rivière de Kachao. Cependant il ſe repentit d'avoir refuſé les offres de l'Officier Portugais, car à peine eût-il fait cinq cens pas qu'il ſe vit engagé dans des marais fort humides, & percé juſqu'à la peau par une pluye qui le força d'entrer dans quelques cabanes de Négres, & d'y paſſer une fort mauvaiſe nuit. Le jour ſuivant, il gagna un Village où le Roi des Bagnons fait ſa réſidence. Quoique ce Prince fût abſent, ſes Officiers fournirent au Général François autant de Chevaux & d'Anes qu'il en avoit beſoin. Avec ce ſecours il arriva le même ſoir à Ghinghin, qui n'eſt qu'à cinq lieuës de Bayto (*c*).

Fort Portugais & ſa Garniſon.

LE Village ou la Ville de Ghinghin eſt ſitué à la ſource d'un ruiſſeau qui ſort

(*a*) Autrement *Jam* ou *Yam*. L'Auteur anonyme, qui eſt à la fin de le Maire, appelle ce lieu *Jam*, & le place à ſept ou huit lieuës de l'embouchure de Rio San-Domingo. Il dit que les Portugais y ramaſſent beaucoup de cire, qu'ils envoyent à Kachao & ſur la Gambra.

(*b*) Eſpéce de Mouches, que les Matelots François appellent *Maringouins*. R. d. T.

(*c*) Labat, Tom. V. pag. 42. *& ſuiv.*

Digitized by Google

NEGRES DE KACHAO ET DE BISSAO QUI PREPARENT LE MANIOC.

NEGERS van KACHAO en BISSAO, die MANIOC bereiden.

1 Négre qui retire de la racine de Manioc. Negger die den Wortel Manioc schraept. 2 Négre qui la rape. Negger die dien raept. 3 Négre qui la masse Negger die het maelt. 4 Femme pour la farine en dans Een vrauw Meel in Zakken. 5 Négre qui fait cuire la Pate. Negger die het Deeg bakt.

Cochin Fil. del. *J. V. Schley sculp.*

BRUE. 1700.

ſort de la rivière de Kaſamanſa, & qui tombe dans celle de San-Domingo trois lieuës au-deſſus de Kachao, dont Ghinghin (*d*) n'eſt qu'à cinq lieuës. C'eſt un lieu bien peuplé, moitié de Bagnons, moitié de Portugais qui s'y ſont établis, & qui font cultiver leurs Plantations par les Gromettes, Eſclaves Négres, qu'on employe au commerce de la cire. Le Pays eſt agréable. Il porte des fruits en abondance; & de toutes parts on y voit des Abeilles. Les Singes y ſont en ſi grand nombre qu'ils y cauſent beaucoup de déſordre; mais ils n'oſent attaquer les ruches. [Le Marigot ou] la rivière de Ghinghin, eſt diviſée en deux bras par une Iſle longue & étroite, au-deſſous de laquelle ils ſe réuniſſent pour entrer dans la Kaſamanſa. Les Flups rendent le plus grand de ces deux Canaux fort dangereux. Un Capitaine François qui s'y étoit engagé dans une Chaloupe bien armée, avec vingt-cinq hommes, pour retourner à Ghinghin par cette voye, découvrit une embuſcade de cent Flups qui l'attendoient au paſſage. Avec toute la diligence qu'il fit pour avancer, il ne put éviter d'être pourſuivi par ces Barbares, les uns à la nage, d'autres dans leurs Canots. Ils attaquèrent la Chaloupe avec une extrême furie, & les François ne ſe virent libres qu'après les avoir tués preſque tous à coups de fuſil.

Ghinghin & ſa ſituation.

Grand commerce de cire.

Furie des Flups.

CES deux bras de la rivière ſont bordés d'une eſpèce ſingulière de citroniers, dont le fruit eſt tout-à-fait rond & la peau auſſi fine que du parchemin. Il eſt rempli de jus, mais il ne porte aucune ſorte de pepin ou de ſemence. Une lieuë au-deſſous de l'endroit où les deux bras réunis ſe jettent dans la rivière de San-Domingo, on trouve la Ville de Cachao.

BRUE s'étoit attendu de trouver, à Ghinghin, une Pinaſſe dont il s'étoit fait précéder; & n'en apprenant aucune nouvelle il envoya, dans un Canot, un de ſes Facteurs avec un Interpréte, pour ſe procurer des informations. Ils rencontrèrent un Vaiſſeau Anglois, arrivé nouvellement de Lisbonne, & chargé de fruits & de vins, dont le Capitaine envoya auſſi-tôt ſa Chaloupe au Général, pour le délivrer d'inquiétude. En effet dans la joye qu'il eut d'apprendre que ſa Pinaſſe étoit à l'ancre près de Kachao, il ſe rendit immédiatement ſur le Vaiſſeau Anglois, où il fut reçu avec toute la diſtinction due à ſon caractère. Il y paſſa même la nuit. Le lendemain, on lui fit voir un eſſein d'Abeilles qui s'étoient établis à bord & qui y faiſoient leur travail.

Brue rencontre un Vaiſſeau Anglois.

Abeilles qui s'y trouvent.

LE Capitaine Anglois conduiſit Brue à Kachao. Ils rencontrèrent la Pinaſſe Françoiſe, qui attendoit les ordres de ſon Général; & le ſoir du même jour ils arrivèrent à la Ville, où Brue prit ſon logement chez Dom *Manuel Perere*, Officier Portugais. Le jour ſuivant, il envoya complimenter le Gouverneur par un de ſes Officiers, & dans le cours de l'après-midi il reçut ſa viſite. Ce Gentilhomme Portugais, qui ſe nommoit Dom *Antonio de Barros*, étoit né à Madère. Il offrit ſa maiſon au Général, & lui fit porter quantité de rafraîchiſſemens. Après avoir paſſé quelques jours à Kachao, Brue monta ſur la Pinaſſe, qu'il avoit fait partir avant lui dans ce deſſein, & retourna directement dans la rivière de Gambra.

Arrivé des François à Kachao.

KACHAO eſt une Ville & une Colonie Portugaiſe, ſituée ſur la rive Sud de Rio San Domingo, à vingt lieuës de ſon embouchure. C'eſt le principal Etabliſſement que les Portugais ayent dans ce Pays, quoique les Habitans, qui ſont

Deſcription de cette Ville.

(*d*) Dans l'Appendix au Voyage de Le Maire, ce lieu eſt nommé *Guanguin*. [Mais cha-cun ſe fait là-deſſus des régles arbitraires.]

BRUE. 1700.

ſont diſtingués par le nom de Négres *Papels*, leur portent une haine mortelle. Auſſi n'ont-ils rien négligé pour ſe fortifier du côté de la terre. Ils y ont un rempart bien paliſſadé, avec une bonne artillerie. La Ville conſiſte en deux longues rues, traverſées de pluſieurs autres. Elle eſt environnée de marais, avec quelques petits cantons de terre labourable, où l'on recueille un peu de maïz & de ris, mais en ſi petite quantité qu'il ne peut fournir à l'entretien des Habitans (*e*). Comme il ne ſe trouve aux environs ni fermes, ni prairies, les Bœufs & les Vaches y ſont auſſi chers que rares. On y voit quelques Chèvres, mais ſans Porcs & ſans Moutons.

LES maiſons de la Ville ſont de terre glaiſe, blanchies dedans & dehors. Elles ſont fort grandes, mais leur hauteur n'eſt que d'un étage. Pendant la ſaiſon des pluyes, elles ſont couvertes de feuilles de Lataniers; mais dans les tems ſecs, on ne les couvre que d'une ſimple toile, qui ſuffit pour les garantir du Soleil & de la roſée. Le climat eſt ſujet à des roſées fort abondantes, ſur-tout près d'une ſi grande rivière & dans un Canton ſi marécageux. [Le changement de couvertures ſe fait à cauſe du Feu, qui ne manqueroit pas de prendre aux Maiſons, ſi pendant la ſaiſon ſèche elles étoient couvertes de quelque matière que la chaleur, ou les Voleurs pourroient allumer aiſément.] Il y a dans la Ville une Egliſe Paroiſſiale & un Couvent de Capucins. La paroiſſe eſt deſervie par un Curé & deux Pretres, d'une ignorance égale à leur pauvreté. En 1700, le Couvent des Capucins n'en contenoit que deux, qui étoient entretenus par le Roi de Portugal. Ils ſont ſoûmis à l'Evêque de S. Jago.

Sa Garniſon & ſes Fortifications.

LA Garniſon eſt compoſée de trente hommes [qui ſont ordinairement des Criminels, bannis de Portugal,] ſous un Capitaine-Major, qui prend le titre de Gouverneur, & qui a ſous lui un Lieutenant, un *Alfere* ou un Enſeigne, & un Aide-Major. Dom Antonio de Barros occupoit (*f*) ce poſte depuis long-tems. L'uſage eſt de changer la Garniſon tous les trois ans, terme qu'elle attend toûjours avec impatience; car elle eſt ſi mal payée que la plûpart des Soldats ne font pas ſcrupule de voler pendant la nuit. Pour Officiers civils, le Roi (*g*) de Portugal a dans Kachao un Intendant, qui ſe nomme *Sindiquante*, un Receveur des droits [appellé *Faitor*,] un Notaire & quelques Commis. Le droit d'entrée [& de ſortie] pour les Vaiſſeaux eſt de dix pour cent (*h*).

LA Ville eſt défendue à l'Oueſt par un Fort triangulaire qui ſe nomme *Caſa-forte*. Un de ſes baſtions fait face à la rivière; mais n'ayant qu'une paliſſade, ſans foſſé, ſans glacis & ſans chemin-couvert, étant même très-mal pourvu de munitions, il eſt peu capable de défenſe. La rivière a plus d'un quart de lieuë (*i*) de largeur devant la Ville. Elle eſt aſſez profonde pour recevoir des Bâtimens de la première grandeur, ſi les dangers de la barre ne les arrêtoient à l'embouchure. Les deux rives ſont couvertes d'arbres (*k*); mais ceux de la rive du

(*e*) L'Auteur anonyme qui eſt à la fin de Le Maire n'en fait monter le nombre qu'à deux ou trois cens, pag. 128.

(*f*) Il revint en Europe avec le Capitaine Roberts en 1725.

(*g*) Labat, Tom. V. pag. 57.

(*h*) L'Auteur anonyme dans Le Maire, page 128.

(*i*) *Angl.* à trois quarts de lieuë. R. d. E.

(*k*) *Angl.* de Mangles ou Paletuviers. R. d. E.

GEZIGT van de STAD en 't FORT van KACHAO, van de Noordzyde.

J.V. Schley direx

du Nord ſont les plus beaux de toute l'Afrique, (*l*) autant par l'excellence du bois, que par leur hauteur & leur groſſeur. On feroit de leur trone un Canot d'une ſeule piéce, capable de recevoir le poids de dix tonneaux & de porter vingt-cinq ou trente hommes. La marée remonte trente lieuës au-deſſus de Kachao. Il y pleut avec tant d'abondance qu'on l'appelle le pot de chambre de l'Afrique; comme Rouen, dit l'Auteur, eſt celui de la Normandie. Sa ſituation eſt à l'onziéme degré de latitude du Nord (*m*). BAUE. 1700. Arbres d'une beauté ſingulière.

L'INDOLENCE des Portugais eſt extrême à Kachao. Quoique les vivres y ſoient chers, ils ne veulent pas prendre la peine d'élever de la volaille. Ils ſont obligés pour leurs moindres beſoins, juſqu'à celui de l'eau, de ſortir de leurs remparts avec une Garde; ſans quoi ils ſeroient expoſés aux inſultes des Papels, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Barbares ſe ſont familiariſés avec eux, & demeurent même dans la Ville, dont ils compoſent environ la cinquiéme partie. Cette raiſon a fait donner à leur quartier le nom de *Villa Quinta*. Ils ſont Idolâtres; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris la plûpart des uſages Portugais, comme les Portugais ont adopté quelques-uns des leurs; ſur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux Nations pouſſent à l'excès. [de ſorte que le Viſitador eſt quelques-fois obligé de ſortir des bornes de la tolérance qu'on a pour ce péché, & de condamner à des amendes pécuniaires, ceux qui y tombent avec trop de ſcandale.] Ils ne mangent de la chair qu'une fois par jour, au repas qu'ils appellent *jentar*, ou dîner. Leur raſſiar, ou leur ſouper, eſt toûjours maîgre; & la riviére, quoique remplie de *Legartos* ou d'*Alligators*, leur fournit du poiſſon en abondance. Tous leurs repas commencent par les fruits, dont le Canton produit différentes ſortes, ſans culture & ſans ſoins; tels que des guaves, des oranges, des citrons, des ignanes, des patates, des kurbaris, &c. Indolence des Portugais de Kachao, & leur régime.

QUOIQU'ON ne puiſſe ſortir pendant la nuit à Kachao, ſans courir quelque danger, & qu'on ait ſoin de s'armer lorſqu'on eſt appellé dans la Ville par quelque affaire preſſante, il s'y trouve une eſpéce de gens qui s'en font comme un métier. L'Equipage de ces Avanturiers nocturnes eſt fort remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, avec une bavette qui couvre une demi-cuiraſſe ou une cotte de mailles. Ce tablier, qui ne paſſe la ceinture que de quelques doigts, eſt plein de trous, auxquels ſont attachés deux ou trois paires de piſtolets de poche & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier. Au-deſſous pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre tout-d'un-coup par le moyen d'un reſſort, pour épargner la peine & le tems de la tirer. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & ſeulement pour ſe réjouir, ils ſont couverts, par-deſſus toute cette parure, d'un manteau noir, qui leur pend juſqu'aux mollets. Mais s'ils ſe propoſent quelque avanture, c'eſt-à-dire, un Duel à la Portugaiſe, [ou un Aſſaſſinat,] ils ajoûtent à leurs armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, & d'un quarteron de poudre, avec un bâton fourchu pour la poſer deſſus en tirant. Enfin, pour achever une ſi étrange parure, ils ont ſur le nez une grande paire de lunettes, qui eſt attachée des deux côtés à l'oreille. Singuliére eſpéce d'Aſſaſſins. Leur Habillement.

(*l*) Les Portugais appellent cette Rive *Matta formoſa*.

(*m*) L'Auteur ne dit pas que cette latitude ait été obſervée.

BRUE. 1700.

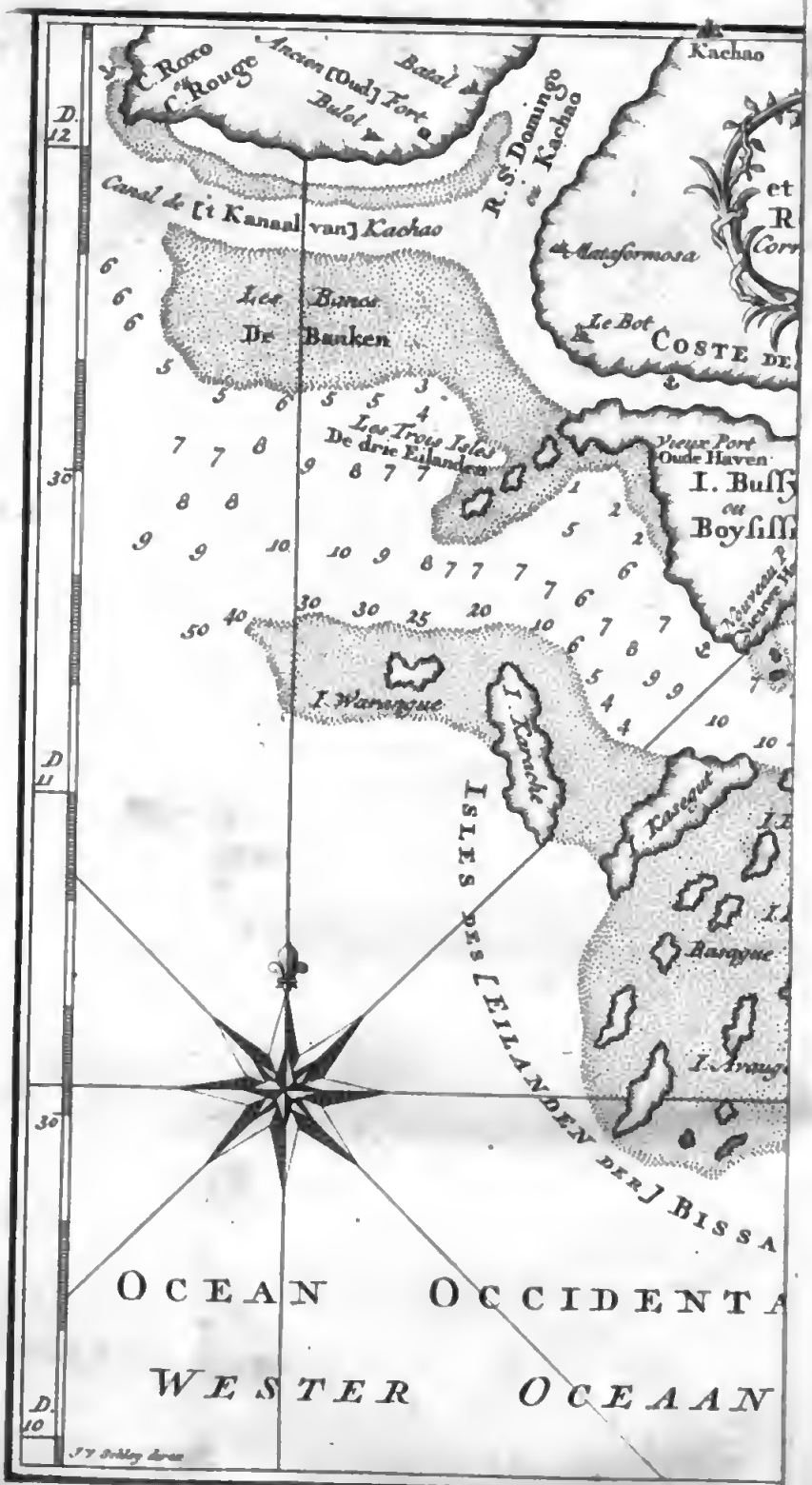
Manière dont ils tuent leurs Ennemis.

l'oreille. En arrivant au lieu de l'éxécution, le Brave commence par planter ſa carabine, rejette ſon manteau ſur le bras gauche, prend ſon épée de la main droite, &, dans cette poſture, attend courageuſement l'homme qu'il veut tuer & qui ne penſe point à ſe défendre. Auſſi-tôt qu'il le voit, il fait feu, en lui diſant de prendre garde à lui. Il lui ſeroit fort difficile de le manquer, car cette eſpèce d'arme à feu écarte tellement les bales qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si l'Infortuné qui reçoit le coup n'eſt pas tout-à-fait mort, le Meurtrier s'approche, en l'exhortant à dire *Jeſus-Maria*, & l'acheve à terre de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive quelquefois que ces perfides Aſſaſſins trouvent la partie égale, & qu'ils ſont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie (*n*). Mais ils ſe tirent d'embarras en proteſtant qu'ils ſe ſont trompés, & qu'une autre fois ils ſçauront mieux diſtinguer leur ennemi. Enfin il eſt toûjours très-dangereux à Kachao de ſortir la nuit, & l'Auteur ajoûte qu'il n'y a pas beaucoup plus de ſûreté dans toutes les autres Colonies Portugaiſes. [Il n'eſt pas permis de porter ni flambeau ni lanterne; on s'expoſeroit à recevoir un coup de fuſil: toute la civilité que vous pouvez attendre, c'eſt que le premier Amant, Aſſaſſin, ou chercheur d'avanture qui vous apperçoit, vous crie *Smorcar*, c'eſt-à-dire éteignez, à quoi il faut obéir ſans réplique, ſi l'on ne veut dans le moment même entendre ſiffler les bales à ſes oreilles. Il faut donc marcher dans les ténébres, & quand on entend le ſon d'une guitarre, il faut rebrouſſer chemin, & chercher une autre rue. Cet Inſtrument tient lieu de Carabine à ceux qui vont en bonne fortune. Ils ſe placent de manière qu'ils peuvent être entendus de leur Belle, & même lui parler. En attendant cet heureux moment, ils font le pied de grue, leur grande épée nue à la main, & quand quelqu'un vient à paſſer, ils lui diſent, en lui préſentant la pointe de l'épée, à gauche ou à droite, ſelon qu'il leur convient, & il eſt de la prudence & de la politeſſe d'obéir.] Cependant le Gouverneur fait marcher dans les ténébres une patrouille de quelques Soldats, pour arrêter les vols & les autres déſordres. Ce ſoin pourroit être de quelque ſecours au public, ſi les Gardes n'étoient eux-mêmes des Voleurs, d'autant plus redoutables qu'ils ſont en grand nombre & comme privilégiés. Les maiſons ne ſont guères plus ſûres que les rues, parce qu'étant fort légères, il eſt aiſé d'en forcer l'entrée. Auſſi ne manque-t'on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des Chiens de l'Europe, pour avertir par leur aboyement. Ceux du Pays n'aboyent preſque point. On fait veiller auſſi les Domeſtiques, avec ordre de tirer ſur tout ce qui paroît autour de la maiſon.

Précautions dont on uſe contr'eux.

IL y a peu de familles Portugaiſes, à Kachao, qui méritent véritablement ce nom. La plûpart ſont de race mêlée, & même ſi noirs qu'à peine les diſtingue-t'on des Négres. Ces Portugais, ſoit blancs ou bazanés, mulâtres ou noirs, ont des femmes légitimes, & les tiennent fort reſſerrées dans leurs maiſons. Celles qui ſont blanches n'en ſortent jamais pendant le jour, pas même

(*n*) Labat ne parle point de cette prétenduc égalité de partie, qui fait ici un ſens aſſez bizarre; il dit ſimplement, que ceux qui vont la nuit ſont expoſez à des qui pro quo, c'eſt-à-dire à être pris pour d'autres, & qu'alors le Brave en eſt quitte pour dire que c'eſt un accident, ou qu'il s'eſt trompé; mais que cela l'engagera à chercher avec plus de ſoin ſon Ennemi, qui eſt la cauſe de cette mépriſe. Voyez Labat Tom. V. pag. 62.



KUST VAN AFRIKA, en derzelver E
Verbéterd op de Handschriften van de Bewaarkame

même pour aller à l'Egliſe. L'uſage des perſonnes de diſtinction eſt d'avoir des Chapelles domeſtiques pour les éxercices de la Religion. Cependant les Dames d'une autre couleur, c'eſt-à-dire, noires ou mulâtres, ont la liberté de ſortir voilées. Les mantes, qui les couvrent, ne laiſſent voir de toute leur figure qu'un œil & les pieds. La jalouſie des maris paſſe pour une marque d'eſtime & de tendreſſe. Dans les viſites qu'on rend aux Portugais, on ſe garde bien de demander à voir leurs femmes, ou même de s'informer de leur ſanté. Ce ſeroit aſſez pour s'expoſer à quelque duel, [de la nature de ceux qu'on vient d'expliquer,] ou pour expoſer une femme au poignard ou au poiſon. Les filles des Papels & les Eſclaves ſortent librement, ſans autre habit qu'une piéce d'étoffe, de la longueur d'un pied & de ſix ou ſept pouces de largeur, pour cacher leur principale nudité, mais ornées néanmoins de bracelets, de pendans d'oreilles & de ceintures de grains de verre. Lorſqu'elles ſont mariées, elles portent le pagne.

BRUE. 1700.

Femmes de Kachao.

LES Portugais de Kachao voudroient ſe réſerver tout le Commerce; mais comme le Portugal ne leur fournit point aſſez de marchandiſes pour les enrichir, ils ont la prudence d'entrer en compoſition ſur cet article. En ſauvant un peu les apparences, les Etrangers ſont ſûrs d'être bien reçus; & les Officiers même de la Ville ſe prêtent facilement à ces petits artifices. Ainſi l'on y trouve toûjours quelque Vaiſſeau François, Anglois, ou Hollandois, qui feint de manquer d'eau, ou d'avoir beſoin de quelque autre ſecours.

Facilité que les Portugais y donnent aux Etrangers pour le Commerce.

CHAPITRE IX.

Voyage du Sieur Brue aux Iſles de Biſſao & des Biſſagos.

LES François avoient reconnu les avantages du commerce de *Biſſao* (*a*) avant que de s'y être fait un Etabliſſement. Dès les années 1685 & 1686, *Lafond*, qui avoit fait le voyage de cette Iſle en qualité de Facteur, en avoit tiré dix-huit cens Eſclaves & près de quatre-cens quintaux de cire. En 1686 & 1687, Bourguignon s'y étoit procuré ſept-cens Eſclaves dans l'eſpace de 18 mois; & Lafond n'avoit eu beſoin que de trois mois, en 1687 (*b*), pour en acheter trois cens. Mais ce commerce étoit tombé dans la ſuite, juſqu'à l'arrivée du Sieur Brue au Sénégal, en 1697. Il n'avoit pas trouvé un ſeul des Agens de ſa Compagnie, qui eût été à Biſſao par terre ou par mer. Cependant il reconnut bientôt que cette Iſle méritoit l'attention d'un Directeur, & qu'année commune, elle pouvoit fournir en échange, pour les marchandiſes de l'Europe, quatre-cens Négres, cinq-cens quintaux de cire, & trois ou quatre-cens quintaux d'yvoire. C'eſt à ſa ſituation qu'elle doit ces richeſſes. Elle eſt au centre de pluſieurs autres Iſles fort

Introduction, ou motif de ce Voyage.

Ancien Commerce des François à Biſſao.

(*a*) Labat, [qui affecte de donner à tous les lieux d'Afrique des terminaiſons Françoiſes,] écrit *Biſſaux*. Barbot met *Biſſos*. Mais, chez tous les autres, c'eſt *Biſſao*, qui eſt le nom Négre.

(*b*) *Angl.* en 1689. R. d. E.

BRUE. 1701.

fort peuplées, & proche de pluſieurs rivières navigables, qui ſortent du Continent.

Projet d'une Colonie à Bulam.

LE premier deſſein de la Compagnie Françoiſe étoit de former un Comptoir dans une petite Iſle, nommée l'*Iſle de Bourbon*, à peu de diſtance de celle de Biſſao. Mais après l'avoir éxaminée plus ſoigneuſement, Brue la trouva trop petite, & ſe détermina d'abord pour celle de *Bulam*, où il ſe propoſa d'établir une Colonie, [comme celle qu'on venoit d'établir dans l'Iſle à la Vache, ſur la Côte de Saint Domingue.] Le 10 de Janvier 1699, il y envoya l'*Eléonor le Roye*, Vaiſſeau de la Compagnie, avec les Corvettes, *la Mignone* & *l'Hirondelle*, chargées de pluſieurs Facteurs, d'un Chapelain, d'un Ingénieur, d'un Chirurgien, & de quelques Soldats avec leurs Officiers. Ces trois Bâtimens firent heureuſement le Voyage, & trouvèrent l'Iſle inhabitée; mais le Sieur Cartaing, qui avoit la direction du projet, jugea dès la première vûe qu'elle étoit trop grande pour être défendue par le petit nombre d'hommes qu'il avoit ſous ſes ordres. Il envoya propoſer auſſi-tôt cette objection au Général, qui lui fit dire de former ſon Etabliſſement dans l'Iſle même de Biſſao, & d'y prendre poſſeſſion du Fort des Portugais, s'ils prenoient le parti de l'abandonner, comme le bruit s'en étoit répandu.

Il eſt changé en celui de s'établir à Biſſao.

CARTAING éxécuta une partie de ces ordres. Il fit voile à Biſſao. Il y fut bien reçu du Roi, qui lui prêta quelques maiſons pour y dépoſer ſes marchandiſes, & qui lui permit d'ouvrir un commerce fort avantageux avec les Habitans. Mais quelques mois après, on fut extrémement ſurpris de le voir arriver à Gorée. Il s'étoit vû forcé d'abandonner ſon entrepriſe par la mort d'une partie de ſes gens, & par le triſte état où la maladie avoit réduit les autres; ſans compter les éxactions du Gouverneur Portugais, qui prétendoit lever ſur les marchandiſes Françoiſes un droit de dix pour cent. Brue, plus rempli que jamais de la néceſſité de cet Etabliſſement, réſolut de ſe rendre lui-même à Biſſao; mais ſi bien accompagné, qu'il n'eut rien à redouter des Portugais & des Négres (*c*).

Mauvais ſuccès de l'entrepriſe de Cartaing.

Brue entreprend de l'éxécuter lui-même.

IL étoit revenu depuis peu de Kachao & d'Albreda (*d*) Après avoir employé juſqu'au 21 de Février 1701 à faire ſes préparatifs, il mit à la voile avec deux Vaiſſeaux de la Compagnie, *la Princeſſe* & *l'Eléonor de Roye*; les deux Corvettes *la Mignone* & *l'Hirondelle*; *la Sirene*, Galiote à bombes; *le Saint-Georges*, Brigantin, & *la Chriſtine*, Barque de proviſions. Cette petite Flotte mouilla [ſur les onze heures du matin, vis-à-vis l'Iſle aux Chiens, &] le lendemain près de la Pointe de *Bagnon*. Le ſoir, ayant levé l'ancre avec la marée, elle continua ſa courſe juſqu'au 28. Elle étoit à la vûe de Saint-Martin, Pointe Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle de Biſſao (*e*), lorſque l'Eléonor avertit, par un ſignal, qu'il paroiſſoit un Bâtiment. *De la Rue*, qui commandoit la Princeſſe, entreprit auſſi-tôt de lui donner la chaſſe, & le ſuivit en effet au Sud-Sud-Oueſt, vers le Canal qui ſépare les Iſles de Kazegut & de Carache. Mais s'étant fié à ſon Pilote, qui croyoit y trouver aſſez de fond, il échoua doucement

(*c*) Labat, *ubi ſup.* Tom. V. pag. 85. & *ſuiv.*

(*d*) *Angl.* de Kachao à Albreda. R. d. E.

(*e*) Labat, dit qu'elle étoit à l'Oueſt-Sud-Oueſt d'une des Pointes de l'Iſle de Biſſao, appellée Saint-Martin. R. d. E.

doucement ſur le ſable. La même diſgrace étoit arrivée au Vaiſſeau qu'il pourſuivoit, [à deux portées de canon à leur Avant.] BRUE. 1701.

ELLE n'empêcha pas le Capitaine François d'armer auſſi-tôt ſes Chaloupes; mais l'autre ſe rendit ſans réſiſtance. C'étoit un Bâtiment Danois, commandé par *Louis Batman*, François de Dieppe, établi à Saint-Thomas, une des *Iſles Vierges*. Après avoir aſſûré cette priſe, & remis la Princeſſe à flot, la Flotte Françoiſe alla mouiller, le 4 de Mars, ſous la Pointe de *Bernafel*, dans l'Iſle de Biſſao, ſix lieuës à l'Oueſt du Fort Portugais. La même nuit, Brue apperçut des feux en Mer; ce qui lui fit juger qu'il y avoit ſur la Côte d'autres Bâtimens d'Interlope. Il découvrit en effet, avec la lumière du jour, deux Vaiſſeaux à l'ancre, ſous le vent de la Flotte. S'étant avancé pour les obſerver, il les reconnut en moins d'une heure pour des Hollandois. La Princeſſe arbora ſon Pavillon, &, portant droit au plus gros, tira un coup de canon pour le ſommer de ſe rendre. Mais le Hollandois fit bonne contenance & parut diſpoſé à ſe défendre. Alors de la Rue ceſſant de le ménager, lui envoya quelques bordées qui lui ôtèrent l'envie de combattre. Dans le même tems l'Eléonor donnoit la chaſſe à l'autre; qui ſe défendit vigoureuſement; mais l'Equipage Hollandois déſeſpérant à la fin de pouvoir s'échaper, ſe fit échouër volontairement, & ſe ſauva dans ſes Chaloupes. Les Négres, qui étoient à bord, profitèrent de l'occaſion pour briſer leurs chaînes. Ils pillèrent même une partie des marchandiſes, avec leſquelles ils gagnèrent la terre en ſautant dans la vaſe. Il fut impoſſible aux Barques Françoiſes d'arriver aſſez-tôt pour prévenir ce déſordre. Elles trouvèrent le Vaiſſeau abandonné, & le tillac couvert des reſtes du pillage. Les Négres de l'Iſle, voyant un Vaiſſeau à ſec, s'approchèrent avec leurs arcs pour attaquer les François; mais la chûte de quelques-uns de leurs compagnons arrêta leur ardeur, & le Bâtiment fut remis à flot par la première marée. Le plus conſidérable de ces deux Vaiſſeaux ſe nommoit *l'Anne*, de vingt-deux piéces de canon. L'autre, nommé *le Peter* [& *Jean* de Fleſſingue], en avoit ſeize. Les deux Capitaines, *Vandernotte* & *Jacob Kenoque*, étoient morts de maladie ſur la Côte.

Il prend un Vaiſſeau Danois.

Et deux Vaiſſeaux Hollandois.

BRUE alla jetter l'ancre, avec ſes priſes, ſous le Fort Portugais de Biſſao. Quoique la Flotte Françoiſe y fût arrivée avec ſes pavillons déployés, le Gouverneur lui fit tirer un coup de canon à bale; ce qui irrita ſi vivement De la Rue, que ſans les inſtances du Général, il auroit battu ſur le champ la Place avec toute ſon artillerie. Mais Brue lui ayant fait ſuſpendre ſon reſſentiment, envoya la Mignone, commandée par le Sr. *Le Cerf*, avec ordre d'entrer dans une Crique fort proche du Fort; réſolu de ne garder aucun ménagement avec les Portugais, s'ils continuoient de tirer ſur cette Corvette ou ſur la Flotte. Le Cerf mouilla ſi près du Fort, que le Gouverneur, nommé *Dom Rodrigo de Oliveira de Alfonça*, prit le parti de lui envoyer demander qui il étoit, & de le faire prier de deſcendre au rivage. Le Cerf deſcendit, & ſe laiſſa conduire dans le Fort, où le Gouverneur feignant d'apprendre qu'il étoit François, lui demanda ſi Cartaing étoit à bord. Sans s'expliquer nettement, Le Cerf répondit que Cartaing ſeroit bientôt dans l'Iſle. Alors le Portugais prenant un ton fort haut, déclara que ſi Cartaing paroiſſoit à Biſſao, on le forceroit d'en ſortir plus vîte qu'il n'y ſeroit entré, & que les François ne devoient pas eſpérer d'être ſoufferts dans l'Iſle, ni même d'obtenir la liberté d'y deſcendre. Là-deſſus, il conſeilla

Il arrive à Biſſao.

Mauvais accueil qu'il reçoit du Fort Portugais.

BRUE. 1701. conſeilla au Capitaine de ſe retirer, & de faire voile où ſes affaires l'appelloient.

Il députe au Gouverneur & le ménage peu.

AU retour de Le Cerf, & ſur le récit des rodomontades Portugaiſes, Brue fit monter Cartaing ſur une Barque bien armée, pour aller complimenter de ſa part le Gouverneur, lui faire des plaintes du coup de canon qu'il avoit fait tirer, & lui déclarer que le Général François du Sénégal étoit venu préciſément dans la vûe de s'établir à Biſſao. Cette députation rendit les Portugais plus modérés. Dom Alfonſe reçut Cartaing fort civilement, & s'excuſa ſur l'accident du boulet. Cependant il continua de prétendre que les François ne pouvoient être reçus dans l'Iſle, parce qu'elle étoit compriſe dans les limites de la Compagnie Portugaiſe en Afrique, & qu'il avoit une défenſe expreſſe du Roi ſon Maître d'y ſouffrir l'Établiſſement d'aucune autre Nation. Le ſoir du même jour, il envoya ſon Alfere, ou ſon Enſeigne, au Général, avec des explications dans la même vûe, & de grandes offres de ſervice.

Réponſe qu'il fait au Meſſager du Gouverneur.

BRUE répondit qu'il étoit fort ſurpris qu'après avoir réſidé ſi long-tems dans le Pays, il oubliât que les François y avoient éxercé le commerce avant que les Portugais y euſſent bâti leur Fort (*f*); qu'il devoit apprendre à mettre de la diſtinction entre la Compagnie Françoiſe & les Interlopiers, puiſque la Compagnie avoit un droit établi par Lettres Patentes d'éxercer le Commerce au long des Côtes, depuis le Cap-Blanco juſqu'à Sierra Leona; droit qui excluoit toutes les autres Nations, comme il pouvoit en juger par les priſes que la Flotte Françoiſe venoit de faire à ſes yeux; que le meilleur parti qu'il eut à prendre, étoit de bien vivre avec la Compagnie, & de faire ſon commerce ſans apporter d'obſtacle à celui d'autrui.

Il demande une audience à l'Empereur de l'Iſle.

COMME il falloit s'attendre qu'il employeroit tout ſon crédit auprès de l'Empereur de Biſſao, pour empêcher l'Établiſſement François, Brue envoya De la Rue & Cartaing à la Cour de ce Prince, pour lui faire demander une prompte audience. Ils furent reçus fort civilement. L'Empereur promit de ſe rendre dans un jour ou deux à ſa Capitale, & de délibérer avec le Conſeil ſur l'Etabliſſement que le Général propoſoit.

Marche des François en allant à l'Audience de l'Empereur.

LE 9 de Mars, ce Prince arriva de grand matin dans une maiſon qu'il avoit près du rivage, & fit donner avis de ſon arrivée à la Flotte Françoiſe. Brue ſe diſpoſa auſſi-tôt à deſcendre. Il entra dans ſa Chaloupe au bruit de toute l'artillerie de ſa Flotte. En touchant à terre, ſa marche fut ordonnée avec beaucoup d'appareil. Elle commença par deux Trompettes & deux Hautbois. Un Capitaine d'Infanterie, nommé *De Segonzac*, ſuivoit armé du ſponton, à la tête de 25 Soldats, avec deux Sergens & deux Tambours. Les Facteurs de la Compagnie marchoient enſuite, deux à deux, devant le Général, qui avoit à ſes côtés les deux principaux Capitaines de la Flotte. Les autres Officiers venoient après lui, ſuivis des Domeſtiques de ſa Livrée, & d'un Corps de Matelots armés. L'artillerie fit une ſeconde décharge lorſque cette Troupe ſe mit en mouvement. Elle s'avança vers un grand arbre, entre le Fort Portugais & le Couvent des Franciſcains. Là Brue trouva l'Empereur de Biſſao, aſſis ſur un fauteuil. Ce Prince portoit un habit de moire verte, orné de quelques dentelles d'argent, [ſur les tailles & aux manches.] Ses hautes-

chauſſes

(*f*) Ils n'y avoient point eu de Fort avant 1694.

chauſſes étoient d'une belle étoffe de coton. Il avoit la tête couverte d'un bonnet de drap rouge, en forme de pain de ſucre, & bordé par le bas d'un double rang de corde de chanvre. Ce bord de corde eſt la marque de ſon pouvoir abſolu ſur la liberté de ſes Sujets. Quatre de ſes femmes étoient aſſiſes à ſes pieds; & les Seigneurs de ſa Cour ſe tenoient debout en cercle, mais à quelque diſtance. Derrière eux, trois Négres d'une taille fort haute, jouoient d'un inſtrument qui reſſemble à la flute Allemande. Il y avoit quelques fauteuils placés vis-à-vis de l'Empereur.

BRUE 1701.

Cérémonies de l'Audience.

BRUE s'étant approché, l'Empereur ſe leva pour le recevoir. Ils ſe ſaluèrent en ſe ſerrant pluſieurs fois les mains; & l'Empereur répéta chaque fois, d'un air riant, *Vous êtes le bien venu.* Lorſqu'ils ſe furent aſſis tous deux, Brue commença ſon compliment, qui fut expliqué auſſi-tôt par l'Interpréte de la Compagnie, à genoux entre l'Empereur & le Général. Il contenoit en ſubſtance que la grande réputation de S. M. n'étant pas moins répandue en Europe qu'en Afrique, la Compagnie qui avoit appris en même-tems ſa bonté pour les Etrangers, & le ſoin qu'il prenoit de rendre ſon Peuple riche & floriſſant (*g*), par les encouragemens qu'il donnoit au Commerce, ſouhaitoit ardemment & lui demandoit la permiſſion d'établir un Comptoir dans ſes Etats, & d'y bâtir les Magaſins néceſſaires à cette entrepriſe, avec l'eſpérance que S. M. lui accorderoit tout-à-la-fois ſon conſentement & ſa protection (*h*).

L'EMPEREUR répondit civilement, qu'il remercioit le Général de ſa viſite, & qu'il ſouhaitoit de vivre en bonne intelligence avec les François; mais qu'à l'égard de l'Etabliſſement, il ne pouvoit ſe déterminer ſans avoir conſulté ſes Dieux, en préſence du Gouverneur Portugais, qu'il alloit faire appeller. Brue jugea que cette réponſe avoit été concertée, car le Gouverneur arriva immédiatement, accompagné de ſon Alfere & de ſix Fuſiliers Négres, [après avoir été auparavant à l'Egliſe de la Paroiſſe pour y faire ſes dévotions.] Cependant il profita de ce court intervalle pour repréſenter à l'Empereur les grands avantages qu'il pouvoit tirer de l'ouverture du Commerce, ſur-tout avec la Compagnie Françoiſe. [Le Prince écouta ce diſcours avec attention, & parut y prendre plaiſir, de même que tous ceux qui étoient avec lui.] Le Gouverneur en arrivant ſalua Brue, & fit une profonde révérence à l'Empereur, qui le reçut d'un air familier, ſans ſe lèver de ſon fauteuil, & qui le pria de s'aſſeoir.

Réponſe de l'Empereur à la harangue du Général.

APRÈS un moment de ſilence, l'Empereur lui dit d'un ton ſévère: „ Vous „ m'avez ſoutenu que le deſſein des François étoit de bâtir ici, non-ſeulement un „ Comptoir, mais encore un Fort. M'avez-vous dit la vérité, ou n'eſt-ce „ qu'une fable de votre invention? Le Gouverneur ne pouvant prouver ce qu'il avoit avancé, demeura quelque tems dans l'embarras. Enfin il répondit que les François ne pouvoient penſer à bâtir un Comptoir ſans le fortifier d'une manière qui aſſurât la conſervation de leurs marchandiſes; que le Roi ſon Maître ne le ſouffriroit jamais, & qu'une entrepriſe de cette nature étoit contraire aux Traités du Portugal avec S. M. Imp. & ſes Prédéceſſeurs. Brue prit la parole, pour expliquer hautement que ce qu'il demandoit n'étoit

Il fait appeller le Gouverneur Portugais & le ménage peu.

(*g*) Labat remarque, pag. 132. que ce compliment dût être fort déſagréable aux Aſſiſtans qui éprouvoient tous les jours combien la conduite de ce Prince étoit dure & injuſte.

(*h*) Labat, pag. 97. *& ſuiv.*

BRUE. 1701.

n'étoit pas une nouvelle faveur, mais le renouvellement d'une ancienne Alliance entre les deux Nations; que les injuſtes prétentions des Portugais avoient forcé le Sieur Cartaing de ſe retirer l'année d'auparavant; que la Compagnie ne penſoit point à bâtir un Fort ni même des Magaſins de pierre, & qu'elle croiroit ſes marchandiſes aſſez aſſûrées par la protection de l'Empereur; que ce Prince étant le Maître dans ſon Iſle, pouvoit accorder les faveurs qu'il jugeoit-à-propos, & n'avoit pas beſoin de conſulter des Nations Etrangères. Cette réponſe parut plaire à l'Empereur. Il ſe leva, & regardant le Gouverneur Portugais d'un air ſombre, il lui dit qu'il trouvoit fort étrange qu'on prétendît lui impoſer des loix dans ſon Royaume; qu'il feroit voir s'il étoit le Maître, & qu'il ſçavoit comment il devoit traiter ceux qui entreprendroient de s'oppoſer à ſes volontés. Enſuite prenant Brue par la main, il le pria de le ſuivre. Il s'avança vers la Mer avec ſes femmes & ſes principaux Courtiſans, précédé de ſes trois Joueurs de flute. Il s'arrêta près d'un grand arbre, que les Habitans regardent comme une eſpèce de Divinité, parce qu'il contient les images de leurs Dieux. Tout le cortége fit un grand cercle autour de cet arbre, tandis que l'Empereur & ſes femmes s'approchérent du tronc. Un Prêtre des Idoles, vêtu d'un habit de pluſieurs couleurs, d'où pendoient quantité de petites ſonnettes, préſenta au Monarque une coupe de calebaſſe, remplie de vin de Palmier. Ce Prince la reçut ſur la paume de ſa main droite, & ſes femmes y joignirent auſſi leur main pour la ſoûtenir. Tous les Seigneurs, qui purent trouver place, firent la même choſe, & ceux qui n'en purent trouver, ſoûtinrent le coude des autres.

Adreſſe du Général.

L'Empereur conſulte ſes Dieux. Cérémonies du Sacrifice.

ALORS l'Empereur s'adreſſant aux Divinités qui étoient placées dans les niches de l'arbre, leur répéta la demande du Général François, & leur demanda gravement leur avis. Brue avoit peu d'embarras pour la réponſe. Il avoit pris ſoin de ſe la rendre favorable par les préſens qu'il avoit faits ſecrettement au Prêtre, aux femmes de l'Empereur & à ſes principaux Courtiſans.

L'EMPEREUR, après avoit arroſé l'arbre d'une partie de la liqueur, & verſé le reſte au pied, donna ordre qu'on amenât un Bœuf, deſtiné pour le Sacrifice. Le Prêtre ſe ſaiſit de la Victime, lui coupa la gorge; & recevant le ſang dans la même calebaſſe, il la préſenta encore à l'Empereur, qui recommença ſes aſperſions. Enſuite ayant trempé un de ſes doigts dans le ſang, il s'approcha du Général, & lui toucha la main; miſtère ſacré, qui emporte un ſerment d'Alliance perpétuelle. Après toutes ces formalités, il prit Brue par la main & le reconduiſit au premier lieu de l'audience. On s'y aſſit. La muſique ceſſa, & fut ſuivie, pendant quelques momens, d'un profond ſilence. Enfin l'Empereur s'adreſſa au Général dans ces termes: „ Vous êtes „ le bien venu. Vous avez la liberté d'établir ici un Comptoir & des Ma„ gaſins, dans les lieux que vous voudrez choiſir. Je fais une Alliance per„ petuelle avec vous & votre Nation. Je vous reçois ſous ma protection; „ & juſqu'à ce que vos maiſons ſoient bâties, je vous prêterai les mien„ nes. Lorſque l'Empereur eut fini ce diſcours, ſes femmes, les Grands, & tous les ſpectateurs, pouſſèrent un cri de joye, auquel les François répondirent par une décharge de leur mouſqueterie & de tout le canon de leur Flotte.

La réponſe des Dieux eſt favorable au Général.

BRUE s'étant levé auſſi-tôt rendit graces à l'Empereur de ſes bontés, & fit

BRUE. 1701.

fit apporter les préſens de la Compagnie. C'étoient de fort beaux calicos, de l'eau-de-vie & d'autres liqueurs, du corail, des verres ardens, des teleſcopes, des criſtaux & pluſieurs belles paires de piſtolets, avec une épée à monture d'argent, & le ceinturon brodé, [que le Prince mit à ſon côté au moment même.] Les femmes de l'Empereur eurent auſſi leurs préſens, qui conſiſtoient en petites galanteries de l'Europe. Toute l'Aſſemblée fut traitée avec de l'eau-de-vie; ce qui produiſit de nouvelles acclamations. En ſe retirant, l'Empereur donna pluſieurs fois la main au Général, & le fit conduire juſqu'à ſa Barque par ſes Joueurs de flute, & par une partie de ſes Courtiſans. Le Gouverneur Portugais, qui avoit quitté l'Aſſemblée en apprenant la réponſe de l'Oracle, rejoignit Brue en chemin, & lui fit un compliment fort froid ſur l'avantage qu'il venoit d'obtenir. Brue lui répondit que ce qu'ils avoient à faire de mieux l'un & l'autre étoit de vivre en amis, juſqu'à ce que leurs différends fuſſent terminés par leurs Supérieurs en Europe. Le Gouverneur s'y engagea nettement par ſa promeſſe. Il preſſa même les Officiers François d'accepter un dîner dans le Fort. Brue ne fit pas difficulté d'y conſentir. On l'y reçut avec une décharge de treize canons. Mais il arriva malheureuſement qu'une piéce étant chargée à boulet, briſa quelques pierres, qui bleſſérent le fils du Roi & quelques Seigneurs du Pays. Quoique ce fût le ſimple effet du haſard, les Négres en firent un crime aux Portugais, & l'attribuèrent au reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé. Il s'éleva de grands cris, on courut aux armes, & les Habitans du Canton commençoient à s'aſſembler. Brue envoya Cartaing à l'Empereur pour l'informer de la vérité, & le ſupplier d'arrêter le déſordre. Sa prière eut l'effet qu'il avoit eſpéré. Après le feſtin, il fut conduit par le Gouverneur au Couvent des Cordeliers, où il fut traité avec de nouvelles politeſſes.

Préſens qu'il fait à l'Empereur.

Le Gouverneur Portugais prend le parti de la politeſſe.

LE Fort Portugais de Biſſao eſt peu conſidérable. C'eſt un quarré d'aſſez grande étendue, qui n'a que trois baſtions, parce que le quatrième eſt demeuré imparfait; ſans foſſés, ſans chemin-couvert & ſans paliſſades. Les courtines étoient fort baſſes & fort mal entretenues. L'artillerie conſiſtoit en vingt piéces de campagne; mais il n'y avoit dans l'Arſenal que vingt fuſils, outre ceux de la Garniſon, qui étoit ou qui devoit être compoſée de quinze (*i*) *Gromettes*, c'eſt-à-dire de quinze Négres gagés. Le Gouverneur, ſon Lieutenant & ſon Alfere étoient les ſeuls Blancs. Ils avoient pour Sergent un vieux Créole noir de S. Jago.

Etat du Fort de Biſſao.

BRUE ne perdit pas un moment pour commencer l'édifice du Comptoir. Tous ſes gens furent employés au travail. Il ſe ſervit des Négres pour couper le bois de la charpente; mais au lieu de paille & de feuillage, il couvrit les toîts de fort bonnes tuiles, qu'il avoit apportées pour leſt. Il fit un grand cabinet de briques, avec la précaution de les enduire de terre glaiſe & d'en blanchir les dehors, pour aller au devant de toutes les défiances des Négres.

Brue ſe hâte de bâtir un Comptoir.

L'OUVRAGE fut preſſé avec tant de diligence, que dans l'eſpace d'un mois le Comptoir fut en état, non-ſeulement de recevoir les marchandiſes &

(*i*) Labat les appelle *Gourmets*; mais Barbot, Atkins, &c. s'accordent pour *Grometar*, qui eſt le nom Portugais. Ces Négres ſont les mêmes qu'on appelle Laptots ſur le Sénégal & la Gambra.

BRUE. 1701.

& les Facteurs, mais de ſe défendre même en cas d'attaque. On avoit ménagé, autour de la maiſon, des embraſures bouchées de terre & blanchies. Sous prétexte de ſe procurer de l'eau pour les Ouvriers & de ſe précautionner contre les accidens du feu, on avoit environné le Comptoir d'un foſſé large de ſix pieds, ſur autant de profondeur, avec une double haye d'épine, qui en défendoit l'approche. Brue n'avoit pas manqué, tandis qu'on travailloit aux embraſures, de prodiguer l'eau-de-vie aux Ouvriers Négres, pour écarter leur attention (*k*).

Son habileté dans cet édifice.

APRÈS l'heureuſe éxécution de ſon projet, il ſe rendit à la maiſon de campagne de l'Empereur, qui n'eſt pas à plus d'un quart de lieuë du Fort Portugais. Le grand nombre de ſes cabanes lui donne l'apparence d'un petit Village. [Il eſt enfermé dans un enclos de paille, ſi bien ajuſtée, qu'elle paroit de loin comme un mur.] La première porte étoit gardée par vingt-cinq ou trente Négres, armés de ſabres, d'arcs & de fléches. On entre dans un labyrinte de bananiers, entremêlé de cabanes fort propres, qui ſont la demeure des Femmes, des Enfans, & des Eſclaves domeſtiques. Au centre eſt une grande place, au milieu de laquelle eſt un oranger d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'il couvre toute la place de ſes branches. Brue trouva l'Empereur aſſis ſous cet arbre, avec une douzaine de ſes femmes & de ſes enfans. Il étoit en déſhabillé. Un pagne faiſoit toute ſa parure; mais il avoit ſon diadême ſur la tête, c'eſt-à-dire, le bonnet bordé de corde. [Les Princeſſes ſes filles avoient les Cheveux aſſez ras, & coupés en fleurs d'une manière fort propre.] Après avoir fait donner au Général & à ſes Officiers des chaiſes de bois, telles que la ſienne, il ſe ſervit de la Langue Portugaiſe, qu'il parloit fort bien, & que Brue entendoit parfaitement. Ses diſcours furent civils. Il préſenta du vin de palmier à la Compagnie. Il but à la ſanté du Général. On apporta des pipes, & la converſation dura trois heures (*l*).

Palais de l'Empereur de Biſſao.

(*k*) Labat, pag. 109. *& ſuiv.* Voyez auſſi pag. 215.

(*l*) *Ibid.* pag. 121. *& ſuiv.*

§. II.

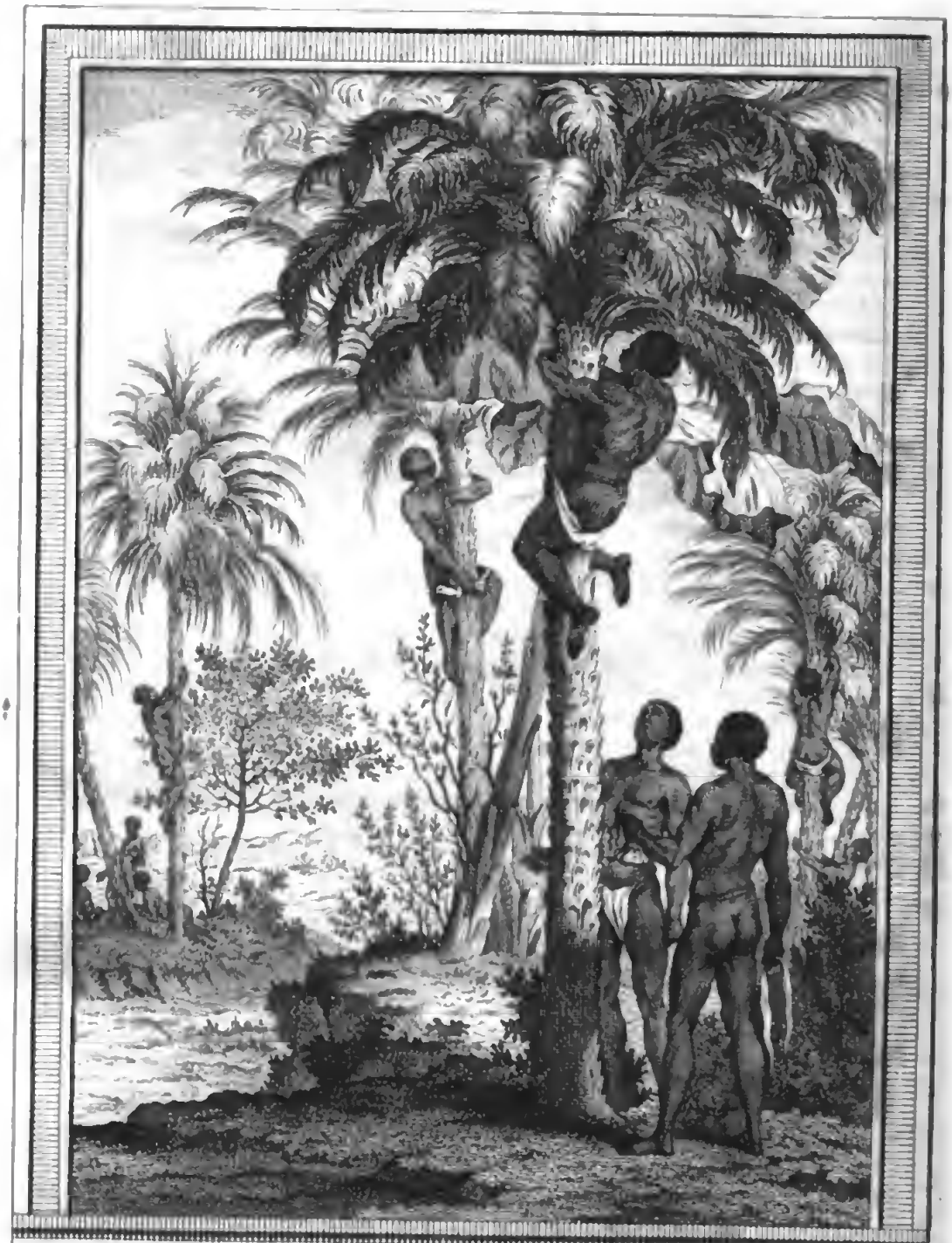
Deſcription de l'Iſle de Biſſao & des uſages du Pays.

Grandeur de l'Iſle.

LA circonférence de cette Iſle eſt de trente-cinq ou quarante lieuës. Sa perſpective eſt d'autant plus agréable de la Mer, qu'elle s'éleve inſenſiblement juſqu'au centre, où l'on découvre pluſieurs hauteurs, qui ſont moins des montagnes que des collines, entre leſquelles il ſe trouve des vallées & des ſources d'eau aſſez fortes pour former des rivières, qui vont ſe perdre dans l'Océan après avoir fertiliſé toutes les parties de l'Iſle. Auſſi eſt-elle entièrement cultivée, avec un mélange de petits bois de Palmiers (*a*), qui ſervent d'abris contre la chaleur. Les Orangers y ſont en abondance, avec les autres eſpèces d'arbres qui ſont propres au climat [& particulièrement les Mangles.] Il y a peu de cabanes qui ne ſoient environnées de Bananiers, de Guaviers [de Citronniers & d'autres arbres.]

Sa beauté & ſa fécondité.

(*a*) *Angl.* de Polons ou Fromagers. R. d. E.



Negres grimpans sur les Arbres.

NEGERS op de PALMBOOMEN klimmende.

Brue. 1701.

Le terroir eſt ſi riche & ſi fécond, qu'à la grandeur du ris & du maïz, on les prendroit pour des arbuſtes. Il s'y trouve, avec le maïz des deux eſpéces, un autre ſorte de grain qui lui reſſemble. Il eſt blanc, & ſe réduit aiſément en farine, que les Habitans mêlent avec du beurre ou de la graiſſe, pour en faire une pâte qu'ils nomment *Fonde*. Le maïz ne leur ſert pas, comme au Sénégal, à faire du pain ou du kuskus. Ils le mangent grillé. Cependant les plus curieux en forment quelquefois des gâteaux, nommés *batangos*, de l'épaiſſeur d'un doigt, & les font cuire dans des cercles de terre, comme la caſſave en Amérique. Cette ſorte de pâtiſſerie excite l'appétit, ſur-tout lorſqu'on la mange fraîche, avec du beurre. Ils préparent le ris avec du beurre, ou ſous la volaille. Les femmes du Roi en firent manger à Brue, qu'il trouva délicieux.

Alimens des Inſulaires.

Les Bœufs & les Vaches ſont d'une groſſeur extraordinaire dans l'Iſle de Biſſao, & ſe vendent aſſez cher. Mais le lait & le vin de palmier ſont en ſi grande abondance qu'ils ne peuvent être à meilleur marché, de même que les bananes, les guaves & les autres fruits. L'Iſle eſt ſi remplie de Bananiers, qu'une de ſes parties en a tiré ſon nom. Les Portugais y ont planté du Manioc, dont ils faiſoient d'auſſi bonne farine qu'au Bréſil. On ne remarque pas que les Négres en prennent le goût, apparemment parce que leur pareſſe leur fait craindre la peine de le préparer. Cependant il s'en trouve quelques-uns qui le cultivent; mais ce n'eſt pas pour en faire de la caſſave ni de la farine. Ils le mangent grillé ſur les charbons, ce qui le purge de ſon jus, qui paſſe pour nuiſible. Les patates & les ignames ſont une grande partie de leur nourriture. Ils ont une grande quantité de Chèvres graſſes à courtes jambes; mais ils manquent de Moutons & de Chevaux. On prétend même que les Chevaux meurent auſſi-tôt qu'ils ont goûté de l'herbe de l'Iſle. On n'y voit pas de Porcs. Les Portugais & les Négres paroiſſent les mépriſer également, ſans qu'on puiſſe ſoupçonner ceux-ci d'être arrêtés par des ſcrupules de religion, puiſqu'ils ne ſont ni Juifs ni Mahométans; mais que faut-il penſer des premiers (*b*)? Leurs Vaches leur ſervent de monture au lieu de Chevaux. On leur fait un trou dans les narines, par lequel on paſſe une corde qui leur ſert de bride; & ſi leur pas n'eſt pas fort vîte, il eſt extrêmement doux.

L'Iſle n'a pas de Porcs ni de Chevaux.

Les Habitans demeurent dans des cabanes diſperſées; car, excepté deux petits Villages qui ſe ſont formés autour de l'Egliſe paroiſſiale & du Couvent des Portugais, il n'y a rien dans l'Iſle qui ait l'apparence d'une habitation régulière. Le Couvent & ſa Chapelle ont un grand air de pauvreté; mais ils étoient entretenus proprement. La Paroiſſe, qui eſt entre le Fort & le Couvent, regarde la Mer, & n'eſt pas mieux bâtie que les maiſons des Portugais, qui ſont de terre blanchie & couvertes de paille. Elle a deux ou trois petites cloches, mais ſi peu de revenu qu'il ne peut ſuffire à l'entretien de ſes Miniſtres. Les Paroiſſiens ſont environ cent cinquante Négres & quatre-cens femmes, qui ſe diſent Portugais, quoiqu'ils ſoient auſſi noirs que des Corbeaux. Brue vit à Biſſao une Négreſſe blanche, née d'un père &

Logemens des Inſulaires.

Négreſſe blanche.

(*b*) Labat eſt très prompt à décider que ces pauvres Portugais Négres ſont des Juifs.

BRUE 1701.

& d'une mère noirs. Elle fut mariée à un Négre, dont elle eut des enfans auſſi noirs que leur père.

L'ISLE de Biſſao eſt fort peuplée, & le ſeroit beaucoup plus ſi elle n'étoit expoſée aux incurſions des Négres *Biafaras*, *Balantes*, *Biſſagos*, qui infeſtent ſouvent ſes Côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs Priſonniers aux Blancs, & ſacrifient le reſte à leur Divinité, qui ſe nomme China (*c*).

LES Habitans de Biſſao ſont *Papels*. Cette Nation occupe une partie des Iſles & des Côtes voiſines, ſur-tout au Sud de Kachao. Elle eſt mal diſpoſée pour les Portugais, quoiqu'elle ait emprunté un grand nombre de leurs uſages. Les femmes des Papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton, avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles ſont entiérement nues. Si leur naiſſance eſt diſtinguée, elles ont le corps régulièrement marqué de fleurs & d'autres figures, ce qui fait paroître leur peau comme une piéce de ſatin travaillé. Les Princeſſes filles de l'Empereur de Biſſao étoient couvertes de ces marques, ſans autre parure que des bracelets de corail, & un petit tablier de coton.

Habillement des Inſulaires.

L'HABILLEMENT des Seigneurs eſt peu différent de celui des conditions inférieures. C'eſt une peau de Chèvre paſſée entre les jambes, qui leur couvre le derrière & le devant du corps. (*d*) Ils portent à la main un ſabre nud, & deux groſſes bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils ſe ſervent comme de caſtagnetes. L'une eſt au pouce & l'autre au doigt du milieu. En les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choſes qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les Négres de Biſſao ſont excellens Mariniers, & paſſent pour les plus habiles Rameurs de toute la Côte. Ils employent au lieu de rames, de petites pelles de bois, qu'ils nomment pagales; & le mouvement qu'ils font pour s'en ſervir produit une ſorte de muſique, avec un faux-bourdon, qui n'eſt pas ſans harmonie. Ils ont un langage qui eſt propre aux Papels, comme ils ont des uſages qui leur ſont particuliers. Le Commerce n'a pas ſervi peu à les civiliſer. Ils ſont Idolâtres; mais leurs idées de religion ſont ſi confuſes, qu'il n'eſt pas aiſé (*e*) de les démêler. Leur principale Idole eſt une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine. Chacun d'ailleurs ſe fait une Divinité ſuivant ſon caprice. Ils regardent certains arbres conſacrés, ſinon comme des Dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu. Ils leur ſacrifient des Chiens, des Cocqs & des Bœufs, qu'ils engraiſſent & qu'ils lavent avec beaucoup de ſoin avant que de les faire ſervir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arroſent de leur ſang les branches & le pied de l'arbre. Enſuite ils les coupent en piéces, dont l'Empereur, les Grands & le Peuple ont chacun leur partie. Il n'en reſte à la Divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre juſqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes (*f*).

Caſtagnetes qui forment un langage.

Religion de l'Iſle.

IL

☞(*c*) Labat, Tom. V. pag. 118. & *ſuiv.* Voyez auſſi pag. 139.

(*d*) Barbot dit que c'eſt une peau d'Agneau préparée & peinte en rouge. Deſcription de la Guinée, pag. 88.

(*e*) L'Auteur a dit ci-deſſus qu'ils adorent particuliérement les flots & les arbres.

☞(*f*) Labat, pag. 121. & *ſuiv.* Voyez auſſi pag. 74. & 139.

Digitized by Google

BRUE. 1701.

IL ne paroît pas que l'Iſle de Biſſao ait jamais été troublée par des guerres civiles; preuve aſſez honorable de l'humanité des Habitans & de leur ſoûmiſſion pour leur Prince. Cependant ils ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs Voiſins, qu'ils troublent, comme ils en ſont troublés, par des incurſions continuelles. Les *Biafaras*, les *Biſſagos*, les *Balantes*, & les *Nalus* (*g*), qui les environnent de toutes parts, ſont des Nations fort braves, qui ſe battent avec la dernière furie. Les Traités de paix n'étant pas connus entre ces Barbares, il n'y a jamais beaucoup de correſpondance entre eux dans les intervalles mêmes de repos. Loin de leur offrir leur médiation, les Européens trouvent leur intérêt à les voir ſouvent aux mains, parce que la guerre augmente le nombre des Eſclaves (*b*). Mais ordinairement les incurſions, de part ou d'autre, ne durent pas plus de cinq ou ſix jours.

Nations voiſines & leurs guerres.

LORSQUE l'Empereur prend la réſolution de porter la guerre chez ſes Voiſins, il fait ſonner le *bonbalon*, qui eſt une ſorte de tocſin; & ce ſignal raſſemble en certains lieux les Officiers & les Soldats. Ils y trouvent la Flotte Royale, qui eſt ordinairement de trente Canots. Chaque Canot reçoit vingt hommes, dont le Commandant répond. Il eſt rare que l'Empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions; mais il conſulte ſes Dieux avant l'entrepriſe par le ſacrifice de pluſieurs victimes, dont la chair ne ſe partage qu'entre lui, les Prêtres & ſon armée. Comme les Divinités de bois ſont toûjours dans les intérêts du Prince, la réponſe ne manque point de lui être favorable. Alors les Troupes s'embarquent avec une vive confiance, & la courſe eſt tellement réglée qu'elles arrivent ſur le terrain ennemi pendant les ténébres. Elles débarquent ſans bruit. S'il ſe trouve quelque cabane écartée & ſans défenſe, elles l'environnent, la ſurprennent; & ſe ſaiſiſſant des Habitans & des effets, elles ſe rembarquent auſſi-tôt. Si les Habitations ſont capables de ſe défendre, l'attaque n'eſt pas ſi bruſque. On ſe met en embuſcade du côté de quelque riviére ou de quelque fontaine, & l'on cherche l'occaſion d'enlever furtivement quelque ennemi. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, & l'on retourne en triomphe. La moitié du butin appartient à l'Empereur. Le reſte ſe diviſe entre ceux qui l'ont enlevé. Tous les Eſclaves ſont vendus aux Européens, à moins que dans le nombre il ne ſe trouve quelque Négre d'un rang diſtingué, qui eſt ordinairement racheté par ſa famille ou ſes amis, en donnant à ſa place deux autres Eſclaves ou cinq ou ſix Bœufs. Les Guerriers de l'expédition font parade de leurs avantages dans toutes les parties de l'Iſle. Ils montrent leurs bleſſures. Ils ſe font ſuivre de leurs Priſonniers. Leur uſage n'eſt pas de les maltraiter, comme dans le Nord de l'Amérique; mais de les accabler de reproches, & de les forcer à chanter les louanges de leurs Vainqueurs. [On leur fait des préſens de pagnes, & d'autres choſes qu'ils vendent auſſi-tôt pour avoir du vin de Palme, & faire la debauche.] C'eſt une eſpéce d'Ovation qu'ils appellent *Cavalarze*; nom tiré apparemment des Portugais. Mais s'il arrive au contraire que l'entrepriſe ſoit malheureuſe, les Priſonniers courent grand riſque d'être ſacrifiés; ſur-tout lorſqu'on a perdu

Manière dont la guerre ſe fait entre ces Barbares.

Leurs triomphes & les honneurs qu'ils rendent aux morts.

(*g*) La Carte de l'Afrique Françoiſe par De l'Iſle les appelle *Anallus*. [D'autres les nomment *Naloux* & *Analloux*.]

(*b*) Cette conduite des Européens, qui font négoce d'Eſclaves, eſt très criminelle.

Digitized by Google

BAUE. 1701.

perdu quelque perſonne riche ou d'une famille puiſſante. Ceux qui périſſent dans ces occaſions, reçoivent des honneurs publics, par des chants, & des danſes au ſon du tambour. Les femmes, qui ſont les principales actrices de la pompe funèbre, expriment leur douleur d'une manière qui inſpire la compaſſion. Elles s'arrachent les cheveux, elles ſe déchirent la peau, & leurs cris ne peuvent être repréſentés. Lorſqu'elles ſont fatiguées d'un ſi rude éxercice, on leur donne du vin de Palmier en abondance. Ce rafraîchiſſement les met en état de recommencer la ſcene, & leur fournit une nouvelle ſource de larmes, juſqu'à ce que le corps ait reçu la ſépulture (*i*).

Pouvoir deſpotique de l'Empereur.

L'EMPEREUR de Biſſao jouit d'une autorité fort deſpotique. Il a trouvé une voye fort étrange pour s'enrichir aux dépens de ſes Sujets, ſans qu'il lui en coûte jamais rien (*k*). C'eſt d'accepter la donation qu'un Négre lui fait de la maiſon de ſon voiſin. Il en prend auſſi-tôt poſſeſſion, & le Propriétaire ſe trouve dans la néceſſité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de ſe venger eſt facile, en jouant le même tour à celui de qui on l'a reçu. Mais l'Empereur n'y peut rien perdre, puiſqu'il ne hazarde que de gagner deux maiſons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend ſur tous ceux qui habitent dans l'Iſle. Un jour, l'Empereur de Biſſao avoit confié à la garde des Portugais, un Eſclave qui ſe pendit. C'étoit lui, naturellement, qui devoit ſupporter cette perte. Mais il ordonna que le cadavre fût laiſſé dans le même lieu, juſqu'à ce que les Portugais lui fourniſſent un autre Eſclave. Le déſagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occaſion, deux Eſclaves qu'il avoit vendus s'échapèrent de leurs chaînes, & furent repris par ſes Soldats. L'équité ſembloit demander qu'ils fuſſent reſtitués à leur Maître. Mais l'Empereur déclara qu'ils étoient à lui, puiſqu'ils s'étoient remis en liberté, & les revendit ſans ſcrupule à d'autres Marchands. Le Sieur de la Fond, Agent de la Compagnie Françoiſe, s'étoit procuré un Négre qui jouoit excellemment d'un Inſtrument du Pays, nommé *Balafo*. L'Empereur, qui entendit louër le talent de cet Eſclave, ſouhaita de l'acheter; & l'Agent, pour l'intérêt de ſa Compagnie, conſentit à le vendre. Mais le Négre s'étant échapé de la maiſon de l'Empereur, retourna ſur le Vaiſſeau de la Fond, qui lui demanda avec ſurpriſe pourquoi il avoit abandonné ſon Maître. L'Eſclave répondit que l'uſage de la Cour étoit de tuer les Muſiciens à la mort du Prince, pour l'accompagner & le réjouir dans l'autre monde; & que les Blancs n'ayant pas cette cruelle coutume, il préféroit leur eſclavage à celui de l'Empereur. Cependant il fut reclamé par ce Maître impérieux, qui ne craignit pas de démentir ſon propre éxemple; & l'Agent François n'öſa refuſer de payer le prix de l'Eſclave.

Exemples.

Uſages barbares à la mort des Rois de Biſſao.

A la mort des Empereurs de Biſſao, les femmes qu'ils ont aimées le plus tendrement & leurs Eſclaves les plus familiers ſont condamnés à perdre la vie, & reçoivent la ſépulture près de leur Maître, pour le ſervir dans un autre monde. [Après cela on met le Corps du Prince dans une biere faite de roſeaux,

(*i*) Labat, Tom. V. pag. 133. *& ſuiv.*

(*k*) Cet Empereur paroit être auſſi deſpotique que le dernier Prince de Maroc, Muley Iſmaël, qui vendoit les grands Seigneurs de ſa Cour les uns aux autres.

roſeaux, très proprement treſſés, & quatre des principaux Seigneurs le portent en cérémonie, au lieu de la ſépulture. Quand ils y ſont arrivés, ils font ſauter la biere en l'air, & la retiennent ſans la laiſſer tomber à terre, juſqu'à ce qu'après lui avoir fait faire pluſieurs ſauts, ils la laiſſent enfin tomber ſur les Grands qui ſont proſternés aux environs du lieu de la ſépulture, & celui qui ſe trouve accablé ſous ce poids, eſt ſur le champ reconnu pour Roi. Mais cette élection ne peut être limitée entre ceux qui ſont de la famille royale.] L'uſage étoit autrefois d'enterrer des Eſclaves vivans avec le Monarque mort. Mais il paroît que cette coutume eſt abolie. Le dernier Roi n'eut qu'un Eſclave enterré avec lui; & celui qui régne à préſent paroît diſpoſé à détruire entiérement une Loi ſi barbare. Un Seigneur du Pays avoit donné ordre en mourant qu'on enterrât près de lui trois jeunes filles, qu'il avoit choiſies pour cet affreux ſacrifice. L'Empereur les vendit, & donna l'argent aux héritiers du mort (*l*). BRUE. 1701.

EN parlant de la guerre, on a nommé le tocſin qui ſert à raſſembler la milice des Négres. Il porte dans cette Iſle le nom de *bonbalon*. C'eſt une ſorte de trompette marine, mais ſans corde, avec beaucoup plus de groſſeur & le double de la longueur. Elle eſt d'un bois léger. On frappe deſſus avec un marteau de bois dur, & l'on prétend que le bruit ſe fait entendre de quatre lieuës. L'Empereur a pluſieurs de ces inſtrumens au long des Côtes & dans l'intérieur de l'Iſle, avec une Garde pour chacun; & lorſque le ſien a donné le ſignal, les autres répétent autant de fois les mêmes coups & ſur les mêmes tons; de ſorte que ſes volontés ſont connues, en un moment, par la maniére de les communiquer. Si quelqu'un refuſe d'obéir, il eſt vendu pour l'Eſclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la ſoûmiſſion; & l'Empereur, pour qui la déſobéiſſance eſt utile, ſe plaint quelquefois de trouver ſes Sujets trop ardens à le ſervir. Tocſin militaire nommé Bonbalon.

AU lieu de la qualité de Roi, la plûpart des Ecrivains lui donnent celle d'Empereur, parce que l'Iſle étant diviſée en huit ou neuf Provinces, ils prétendent que le titre des Gouverneurs répond à celui de Rois. [Mais pour confirmer cette remarque, il auroit fallu nous apprendre quels titres ils portent en effet dans la Langue du Pays, & ce qu'ils ſignifient dans les Langues de l'Europe.] Le Roi de Biſſao qualifié d'Empereur, & pourquoi.

(*l*) Labat conclud de-là que ce Prince pourroit être aiſément converti; d'autant plus que ces Peuples ſont idolâtres, & qu'ils n'ont aucun culte fixe & réglé; car ajoute-t-il, s'ils étoient Mahométans, la choſe ſeroit preſque impoſſible: mais la facilité qu'on auroit à les convertir, ne viendroit-elle point de ce qu'ils adorent les Images?

§. III.

Voyage dans l'Iſle de Bulam.

TANDIS que le Comptoir ſe formoit à Biſſao, Brue entreprit de viſiter l'Iſle de Bulam, où ſon premier deſſein avoit été d'établir une Colonie. La grandeur de l'Iſle l'avoit fait renoncer à ce projet; mais il lui reſtoit des impreſſions avantageuſes du Pays, & quelque eſpérance d'en tirer de l'avantage pour les intérêts de la Compagnie. Dans cette vûe, il prit deux Barques, montées par les Laptots de Gorée, & par quelques Papels qui avoient traverſé Motifs de ce voyage.

BRUE. 1701.

traverſé les Détroits dans leurs expéditions, avec deux Pilotes François qu'il ſe propoſoit de laiſſer à Biſſao après ſon départ, pour examiner les Côtes & pouſſer le Commerce.

Iſles des Sorciers & de Bourbon.

IL mit à la voile entre l'Iſle des Sorciers & celle de Bourbon, portant au Sud, pour doubler la Pointe de l'Iſle Formoſa. Les apparences de celle-ci répondent fort bien à ſon nom. Elle eſt couverte de grands arbres, excepté ſur les Côtes, qui ſont baſſes & qui ne préſentent que des arbriſſeaux (*a*). Le terroir paroît uni & fertile; mais il manque d'eau fraîche, & c'eſt apparemment ce qui le rend déſert. Brue ſe ſentoit beaucoup de penchant à deſcendre au rivage, pour obſerver un ſi beau Pays. Quelques raiſons lui firent remettre ce deſſein à d'autres tems. Il remarqua ſeulement que la longueur de l'Iſle eſt d'environ deux lieuës, ſur une de largeur. On en compte cinq depuis la Pointe Sud-Eſt de Biſſao juſqu'à la Pointe Nord-Eſt de l'Iſle Formoſa.

Iſle Formoſa.

Obſervation ſur les Détroits de ces Iſles.

EN doublant cette Pointe, on entre dans le bras d'une grande rivière, qui ſépare la Péninſule de Biafaras de l'Iſle de Bulam. L'entrée de ce Canal peut avoir une bonne lieuë de largeur. Ses rives ſont hautes, & la Mer y bat avec aſſez de violence, à proportion de la force des marées. Comme le deſſein du Général étoit de reconnoître ſoigneuſement tous ces paſſages, il avançoit la ſonde à la main. Entre la Pointe Oueſt de la Péninſule de Biafaras & la Pointe Eſt de l'Iſle Formoſa, il trouva depuis deux & trois juſqu'à ſept braſſes, & qu'il eſt néceſſaire de ſuivre le milieu du Canal pour éviter les bancs qui le reſſerrent beaucoup, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à la pointe Nord-Eſt de l'Iſle de Bulam.

Dangers de la plûpart des Biafaras.

EN ſondant, avec trop peu d'attention pour le reſte, les deux Barques échouèrent vis-à-vis l'une de l'autre. Le reflux, qui eſt d'une extrême rapidité dans le Canal, les laiſſa ſi vîte à ſec, qu'on n'eût pas d'autre parti à prendre que d'y faire la garde, en attendant le retour de la marée. Il eſt dangereux de demeurer expoſé aux Négres de Biafaras. Leur avidité pour le butin les rend attentifs à tous les Bâtimens qui s'approchent de leur Côte, & rarement manquent-ils de les inſulter. Ils attachent à leurs pieds, dans ces occaſions, des ſemelles d'écorce d'arbre, longues de deux pieds & larges de ſept ou huit pouces, avec leſquelles ils marchent ſur la vaſe ſans enfoncer; à peu près comme les Sauvages du Canada ſont pour marcher ſur la neige. Quoique les deux Barques fuſſent trop bien armées pour craindre des Ennemis ſi mépriſables, l'Equipage demeura ſous les armes juſqu'à l'arrivée des flots.

Bons ancrages autour de Bulam.

EN doublant la Pointe Nord-Eſt de Bulam, on trouve une Crique large d'une lieuë, & d'environ la même profondeur, au milieu de laquelle il y a toûjours trois ou quatre braſſes d'eau, & dont les bords ſont couverts d'arbriſſeaux (*b*). Dans le mauvais tems, c'eſt une fort bonne retraite pour les petits Vaiſſeaux. De cette petite Baye juſqu'à la Pointe Sud, le mouillage eſt ſûr & commode au long de la Côte, pour les plus grands Bâtimens. Mais il faut connoître la nature des marées, [& les avantages ou déſavantages qu'elles peuvent produire.] Brue en ſentit la néceſſité par ſon expérience; car à peine eut-il gagné la Pointe Eſt, que la même marée qui l'y avoit conduite lui

Contrariété des marées & des courans.

(*a*) *Angl.* des Mangles. R. d. E.

(*b*) *Angl.* de Mangles. R. d. E.

lui devenant contraire, produiſit le même effet que le reflux. Il n'eut pas d'autre reſſource que de gagner auſſi-tôt le rivage, & d'amarrer contre les arbres, à l'exemple d'un Canot de Biſſagos, qui ſe trouvoit dans le même cas. Il paſſa la nuit dans ce lieu. Ses tentes n'empêchèrent pas qu'il n'y fût fort mouillé, & qu'il n'eût beaucoup à ſouffrir d'un violent ouragan, accompagné de tonnerre & de pluye; outre l'irrégularité des Courans, qui lui firent craindre d'être enlevé de deſſus ſes ancres, & de ſe briſer ſur la Côte. L'obſcurité d'ailleurs étoit ſi épaiſſe, que les objets les plus proches ne pouvant être diſtingués qu'à la lueur des feux, il n'étoit pas poſſible de ſe hazarder en Mer. Le jour ſuivant ramena un tems plus tranquille. Les Biſſagos, qui avoient paſſé la nuit ſur le rivage, avec beaucoup d'inquiétude pour leur Canot, s'approchèrent des Barques Françoiſes après les avoir long-tems obſervées. Brue les y encouragea par des ſignes d'amitié, & leur fit parler par ſes Interprétes. Il en vint trois à bord, qui furent traités civilement. On les fit boire. On leur offrit quelques petits préſens. Enfin tous les autres s'avancèrent, au nombre de quinze.

BRUE 1701.

Rencontre de quinze Biſſagos.

BRUE leur ayant déclaré le deſſein qu'il avoit de traverſer l'Iſle, & de chaſſer en chemin, ils s'offrirent volontairement à lui ſervir de Guides. Il en prit ſept, & laiſſa le reſte dans ſes Barques, ſous prétexte d'aſſiſter ſes gens; mais en effet pour lui ſervir d'ôtages pendant ſa courſe. Après avoir doublé la Pointe Eſt de Bulam, il découvrit une belle rivière, de la largeur d'une lieuë, & d'une profondeur à recevoir les plus gros Vaiſſeaux. Ce fut-là qu'il reconnut la cauſe de cette contrariété qui l'avoit ſurpris dans les marées & les courans. Le Canal, ou la rivière, qui eſt entre l'Iſle de Bulam & la Péninſule de Biafaras, fait partie de la grande rivière, nommée *Rio Grande*, qui ſe diviſe en deux bras à la Pointe Sud-Eſt de Bulam. Il arrive de-là que la marée entrant par deux ouvertures, les flots du Canal du Sud, qui vont impétueuſement à l'Eſt, forcent ceux du Canal du Nord, qui eſt plus étroit & plus creux (*c*) que l'autre, à retourner ſur eux-mêmes, & forment des Courans rapides & incertains, qui obligent de jetter l'ancre pour ne pas perdre, par le reflux, ce qu'on a gagné à la faveur de la marée (*d*).

Explication des Courans.

DEPUIS la Pointe Nord-Eſt de Bulam juſqu'au Sud-Eſt, l'ancrage eſt excellent, entre douze & vingt braſſes d'un très-bon fond. La Côte eſt unie, & couverte de grands arbres. Les terres intérieures ſont cultivées en pluſieurs endroits, & préſentent une perſpective agréable. Quatre gros ruiſſeaux ſe déchargent dans la Baye, qui eſt large d'environ deux lieuës. Elle forme un Port très-commode pour toutes ſortes de Vaiſſeaux.

DANS la Péninſule de Biafaras, à l'oppoſite du lieu où les Barques Françoiſes avoient jetté l'ancre, on trouve trois ſources d'eau fraîche qu'on a nommées *les Trois Fontaines*. La rivière en eſt éloignée d'une lieuë.

Les Trois Fontaines.

BRUE laiſſant ſes deux Barques amarrées avec le Canot des Biſſagos, deſcendit au rivage, accompagné de dix-huit Blancs, de douze Laptots, & de pluſieurs Négres armés, ſans compter les ſept Biſſagos. Il laiſſa un Officier avec le reſte de ſes gens, pour garder les deux Barques, & tenir l'œil ouvert ſur le Canot & ſur les huit hommes qui y étoient reſtés. Après avoir marché l'eſpace

Brue deſcend dans l'Iſle de Bulam.

(*c*) *Angl.* & moins profond. R. d. E. pag. 141. *& ſuiv.*
(*d*) Labat, Afrique Occidentale. Tom. V.

BRUE. 1701.

l'eſpace de ſix cens pas, & s'être dégagé des Bois qui bordent la Côte, il trouva un Pays fort agréable, qui paroiſſoit avoir été habité, & qui eſt encore cultivé tous les ans par trois ou quatre cens Biſſagos, qui viennent y ſemer leur ris, leur maïz & leurs légumes, & qui ſe retirent dans leur Pays après la moiſſon. Le terrain s'éleve inſenſiblement juſqu'au pied de quelques Collines, qui ſervent comme de baſe à des montagnes plus élevées. Mais les plus hautes ne ſont ni eſcarpées ni ſtériles. Elles ſont couvertes de grands arbres. Les côtés ſont capables de culture; & l'on voit ſortir, des fréquentes Vallées qui les ſéparent, quantité de petits ruiſſeaux, qui, ſuivant le témoignage des Biſſagos, ne tariſſent jamais dans les plus grandes chaleurs.

Deſcription de cette Iſle.

Sa fertilité.

LE terroir eſt gras, riche & profond, autant qu'on en peut juger par la hauteur des arbres qu'il produit. Il s'y trouve des Palmiers de toutes les eſpèces. On y voit auſſi des chênes verds, les uns droits, d'autres tortus, qui paroiſſent très-propres aux édifices; & des poiriers de la même eſpèce que dans les Iſles de l'Amérique. Le bois en eſt fort bon pour toutes ſortes d'uſages, pourvû qu'on apporte un peu de ſoin à le garantir de certains inſectes qui l'altèrent beaucoup. [Ces Inſectes ſont des fourmis blanches, connues aux Iſles de l'Amérique ſous le nom de poux de bois.] Le rivage offre une pierre griſe d'un beau grain, [& des moîlons, tant qu'on veut.] Toutes les rivières ont du ſable fort net; & la Mer jette ſur les Côtes une ſi grande quantité d'Huitres & d'autres coquillages, qu'on ne ſçauroit manquer de ciment (*e*). La Pointe Sud de l'Iſle eſt une Prairie naturelle, où le pâturage eſt excellent. On y voit des troupeaux de Vaches & de Chevaux ſauvages. Les Chevaux ſont petits; mais les Taureaux & les Vaches paroiſſent d'une groſſeur extraordinaire. Les Cerfs, les Daims, les Bufles ne ſont pas en moindre abondance. On rencontre même quelques Eléphans, qui viennent ſans doute du Continent (*f*).

Pourquoi elle eſt déſerte.

L'ISLE de Bulam appartenoit anciennement aux Biafaras; mais les Biſſagos, leurs ennemis, [qui trouvoient que ce beau terrain étoit tout-à-fait à leur bienſéance,] leur ont fait une guerre ſi cruelle, qu'après en avoir enlevé un grand nombre pour l'Eſclavage, ils ont forcé le reſte de ſe renfermer dans leur Pays. Cependant les Vainqueurs n'ont jamais entrepris de ſe mettre en poſſeſſion de leur conquête. Ils s'y rendent, chaque année, au nombre de trois ou quatre cens, pendant les mois de Février, de Mars, d'Avril & de Mai, pour y faire leurs *Lugans*, ou leurs Plantations; & la fin de la moiſſon eſt le ſignal qui les rappelle chez eux. S'il s'y en trouve dans d'autres tems, comme à l'arrivée du Général François, ce ſont ou des Avanturiers qui vont ravager les Côtes des Biafaras, ou des Chaſſeurs qui viennent tuer des Eléphans. Ces animaux ſont toûjours une riche proye pour les Négres, qui, outre le profit des dents, ſe nourriſſent long-tems de la chair. C'eſt cette deſtruction qui empêche les Eléphans de multiplier, comme ils feroient néceſſairement dans une Iſle où il ne ſe trouve pas de Lions, ni d'autres bêtes de proye qui leur faſſent la guerre. [Si les François, dit Labat, étoient une fois établis ſur cette Iſle, ils verroient bientôt la fin de toutes ces bêtes. Car leur méthode eſt de ravager tout, dans les endroits où ils viennent. On en voit la preuve dans les Iſles de l'Amérique, où ils ont trouvé le moyen de détruire en

(*e*) *Angl.* de chaux. R. d. E.

(*f*) Labat, 146. *& ſuiv.*

en peu de tems, ce qui devoit ſervir à la nourriture d'un grand peuple, pendant des ſiécles entiers.] BRUE. 1701.

BULAM ne manque pas d'Oiſeaux, ſoit de paſſage, ſoit naturels au Pays. La Mer y eſt remplie de Poiſſons. Les Tortues & les coquillages de toute eſpèce y ſont en ſi grande abondance que l'homme le plus pareſſeux y peut vivre avec peu de travail. Brue, & tout ſon cortège, qui n'avoient avec eux que du biſcuit, du vin & de l'eau-de-vie, ne laiſſèrent pas de faire fort bonne chère pendant quelques jours, qu'ils employèrent à faire le tour de l'Iſle. Ils la trouvèrent charmante dans toutes ſes parties, & fort propre à l'établiſſement d'une Colonie, qui ne manqueroit pas de devenir bientôt riche & floriſſante. Le Commerce y ſeroit avantageux avec les Portugais & les Négres des Pays voiſins, non-ſeulement en marchandiſes de l'Europe, mais même en productions du Pays, telles que le ſucre, le rum, le coco, l'indigo, le coton, le roucou, &c. qui n'y réuſſiroient pas moins que dans les Iſles de l'Amérique. Il ſeroit d'autant plus aiſé d'y établir des Manufactures de ſucre, que les cannes viennent en perfection au Sénégal, d'où l'on pourroit en tirer facilement; & la plus grande partie de l'Iſle étant déja défrichée, les Plantations s'y feroient ſans peine. Les Eſclaves qui ſont ſi chers en Amérique, ſe trouveroient ici à bon marché. On pourroit s'aſſûrer la poſſeſſion tranquille du Pays, ſoit par un Traité avec les Biſſagos, ou par la voye de la force, en les châtiant s'ils entreprenoient de s'y oppoſer.

L'Iſle de Bulam fort propre à l'Etabliſſement d'une Colonie.

BRUE mit quatre jours à faire le tour de l'Iſle. Quoique fatigué en retournant à ſes Barques, il s'applaudit beaucoup d'un voyage, qui le confirmoit dans la réſolution d'établir une Colonie à Bulam, ſemblable à celle de l'Iſle *das Vaccas*, ou *des Vaches*, ſur la Côte d'Hiſpaniola. Suivant ſon calcul, l'Iſle de Bulam a huit ou dix lieuës de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; cinq de largeur, du Nord au Sud, & vingt-cinq ou trente de circonférence.

APRÈS avoir fait ſes obſervations par terre, il entreprit d'en faire le tour ſur ſes Barques, pour reconnoître parfaitement les Bayes, les Rocs, les Ports & les profondeurs. Il partit avec des proviſions fraîches, en ſuivant la même direction qu'il avoit priſe pour venir. La ſonde, qu'il n'abandonnoit pas, ne put lui faire trouver de paſſage entre l'Iſle de Bulam & l'Iſle Formoſa. C'eſt un bane continuel, où le moindre vent met la Mer dans une grande agitation. Il y envoya les Biſſagos dans leur Canot, avec la précaution d'en retenir quatre, pour la ſûreté de deux Pilotes dont il les fit accompagner. Quoique la marée fût pleine, le Canot toucha le fond dans pluſieurs endroits, & les Négres furent obligés de ſe jetter dans l'eau pour le tirer au travers des Rocs, ſur une Baſſe de la plus dure eſpèce. Il rejoignit les Barques à la Pointe Oueſt de Formoſa, où elles s'étoient rendues par un paſſage plus ſûr. Les Rocs continuent d'une Pointe à l'autre, en formant un demi-cercle juſqu'à celle du Nord-Oueſt dans l'Iſle de Bulam. Cependant, à la diſtance de deux cables de ces Rocs, on trouve de l'eau depuis huit juſqu'à dix braſſes (g).

Brue en fait le tour par Mer.

Paſſage impoſſible entre Bulam & Formoſa.

EN avançant entre l'Iſle de Bulam & celle des Biſſagos, que les Portugais ont

(g) Labat, pag. 150. *& ſuiv.*

BRUE. 1701.

ont nommée l'Iſle *das Gallinas*, parce qu'elle produit beaucoup de volaille, on rencontre un canal d'une lieuë de large, qui a l'apparence d'une rue fort droite, & qui a cinq lieuës de long au Sud-Eſt, [Nord-Oueſt.] Le fond eſt depuis douze juſqu'à trente-ſix braſſes (*b*). Entre les Bancs & les Baſſes qui commencent à la Pointe de l'Iſle des Biſſagos, & qui continuent juſqu'à une Iſle déſerte qui eſt à l'Eſt-Sud-Eſt de Kaſnabak, [Une des principales Iſles des Biſſagos,] on trouve au long du rivage, à deux cables de diſtance, un fond de gravier entre quatre & cinq braſſes.

Iſle des Biſſagos, ou das Gallinas.

Bancs & Baſſes.

LES Baſſes de l'Iſle de Bulam commencent à deux lieuës de ſa Pointe Nord-Oueſt. Cet eſpace forme la Rade de l'Oueſt, qui n'eſt pas moins ſûre & moins commode pour l'ancrage que celle de l'Eſt. Les Bancs reparoiſſent & forment un angle droit, à deux lieuës de la Pointe de l'Iſle, par une ligne qui retourne & qui va ſe terminer à la Pointe Sud-Sud-Eſt. Entre cette Pointe des Rocs & celle de Tombali au Continent, qui eſt habitée par les Négres *Nalous* ou *Anallus*, on découvre le plus grand bras de *Rio Grande*, qui a, dans toutes ſes parties, depuis vingt juſqu'à trente braſſes d'eau. Brue s'engagea dans ce bras, entre la Pointe des Nalous & celle de Troisfontaines. Rio-Grande a deux lieuës de largeur dans ce lieu. Après avoir coulé pendant quelques lieuës à l'Eſt & à l'Oueſt, & fait un grand détour au Sud, il prend un autre cours au Nord-Eſt, juſqu'à ce qu'il ſoit diviſé en deux bras par l'Iſle de Biſague.

Rio Grande & ſes bords.

TOUT le Pays, aux deux côtés de cette rivière, eſt fort bien peuplé. Brue entendit, pendant la nuit, les tambours qui battoient dans chaque quartier, ſoit par ſimple amuſement, ſoit que les deux Barques fuſſent ſuſpectes aux Habitans, & qu'ils vouluſſent faire connoître qu'ils étoient ſur leurs gardes. Les bords de Rio Grande ſont couverts de gros arbres, qui firent naître aux Portugais la penſée d'y venir conſtruire des Vaiſſeaux. Celui qu'on nomme *le Misberi*, donne d'excellentes planches, qui ſont fort aiſées à travailler, & qui ont la propriété d'être à l'épreuve des vers, non-ſeulement ſur cette Côte où les Vaiſſeaux s'en reſſentent beaucoup, mais encore dans toutes les Parties de l'Afrique, de l'Europe & de l'Amérique. La réſine onctueuſe, dont cet arbre eſt rempli, a tant d'amertume, qu'on n'attribue pas ſa vertu à d'autre cauſe. Il n'eſt pas fort haut, & rarement ſurpaſſe-t'il vingt ou vingt-deux pieds; mais il a le tronc d'une groſſeur ſurprenante.

SUR les bords des ruiſſeaux & dans les terrains marécageux, on trouve certains arbres d'une hauteur médiocre, qui reſſemblent par le bois & par les feuilles au Mahot de l'Amérique, dont l'écorce ſert au-lieu d'étoupe, pour calfater les Vaiſſeaux. Les Habitans, au défaut de godron, qui leur manque ſouvent, employent l'huile de palmier, mêlée avec de la glue vive (*i*), & bouillie juſqu'à la conſiſtence néceſſaire. Pour ſuppléer aux cables, la nature a donné au Pays certains roſeaux, nommés *Bumbus*, qui croiſſent dans les lieux marécageux. On les coupe, on les laiſſe rouir dans l'eau; après quoi les ayant bien battus, pour en ſéparer les parties les plus groſſières, on les file en corde. Ce qui manque au Pays, c'eſt du bois propre à faire des mâts. Le Misheri eſt trop court, le Palmier trop peſant, & tous les autres arbres.

(*b*) *Angl.* vingt-ſix braſſes. R. d. E.

(*i*) *Angl.* avec de la chaux vive. R. d. E

arbres trop faciles à ſe fendre (*k*), de ſorte qu'on eſt réduit à ſe ſervir du Palmier: mais pour corriger ſa peſanteur, on n'y met pas de perroquets, & l'on fait généralement les mâts fort courts. Il eſt étrange que l'Iſle produiſant un ſi grand nombre de Cocotiers, on ne s'y ſerve pas, comme aux Indes Orientales, des coſſes pour en faire des cordes.

Ce qui manque au Pays pour l'équipement des Vaiſſeaux.

APRÈS avoir paſſé l'Iſle de Biſaghe, d'où les Biſſagos ont peut-être tiré leur nom, Brue trouva, une lieuë plus loin, ſur la gauche, un *Marigot* (*l*) ou une petite rivière, dans laquelle s'étant avancé l'eſpace d'une lieuë, il arriva près de *Ghinala*, grand Village habité depuis long-tems par les Portugais. Il y trouva un petit Vaiſſeau Anglois de Sierra Leona, commandé par le Capitaine *Glick*, [qui étoit Catholique &] qui s'étoit marié dans ce Pays avec une riche Négreſſe. Outre une groſſe ſomme d'argent, elle lui avoit apporté la propriété d'une grande Iſle dans la rivière de Sierra Leona; & tandis qu'il faiſoit cultiver ſon bien par des Eſclaves, il éxerçoit un commerce avantageux ſur les Côtes voiſines. Son Vaiſſeau étoit un Brigantin de 50 ou 60 tonneaux, conſtruit à Sierra Leona. A l'arrivée des François, il ſe hâta de venir faire des civilités au Général. Le Signor *Patricio Pareſſe*, un des principaux Habitans, ne fut pas moins empreſſé dans les ſiennes, & lui offrit ſa maiſon, qu'il accepta. Cet honnête Afriquain étoit né d'un père Hollandois & d'une Mulâtre Portugaiſe. Il étoit blanc, mais avec un cercle noirâtre autour des yeux (*m*), qu'il tenoit apparemment de ſa mère. Il avoit hérité la gravité du Portugal, & la propreté de la Hollande. Il étoit riche. Sa maiſon étoit fort belle. A peine Brue y fut-il entré, qu'il y reçut la viſite du Chef des Portugais & de tout les *Fidalgos* du voiſinage, perſonnages fort remarquables par la longueur de leurs noms & de leurs titres.

Iſle de Biſague.

Anglois marié avec une riche Négreſſe.

LE Village de Ghinala eſt ſitué ſur la rive droite du Marigot ou de la rivière du même nom. Elle donne auſſi ſon nom au Royaume, qui porte également celui de Biafaras. Cette Région eſt conſidérable par le nombre des Portugais blancs, noirs, bazanés & mulâtres, qui y jouiſſent d'une fortune aiſée; & qui ſont aſſez bien logés. L'antichambre, qu'ils appellent le portique de leurs maiſons, eſt agréable & fort bien meublé. Nul étranger ne pénétre plus loin dans un Pays où la jalouſie eſt le vice général. Femmes & Maîtreſſes, tout eſt renfermé ſous une même clef. A l'exception de ce point, les Portugais de Ghinala ſont civils & complaiſans. Brue employa trois (*n*) jours à rendre ſes viſites & à prendre des informations ſur l'état du Commerce.

Situation de Ghinala.

IL partit eſcorté de vingt hommes de ſa ſuite & de pluſieurs Gentilshommes Portugais, qui ſe firent honneur de l'accompagner, l'eſpace d'une lieuë, juſqu'à la Cour du Roi de Ghinala ou de Biafaras; car ce Monarque eſt également connu ſous ces deux noms. Il le trouva informé de ſon approche, & déja prêt à le recevoir, ſous un arbre qui eſt vis-à-vis de ſon enclos. Son habillement étoit un pagne noir, qui lui tomboit juſqu'au milieu des jambes, avec

Brue rend viſite au Roi.

(*k*) *Angl.* trop caſſans. R. d. E.

(*l*) Ce nom ſignifie proprement l'eau qui reſte dans les terres lorſque la marée ſe retire; mais les François le donnent ſans diſtinction à toutes les rivières qui ſont ſur cette Côte.

(*m*) Labat dit qu'il avoit ſimplement un peu de tanné dans le blanc des yeux. R. d. E.

(*n*) *Angl.* deux, R. d. E.

BRUE. 1701.

avec [un jupon à la Portugaiſe, &] un manteau de la même couleur; des ſandales noires, ſans bas; & ſur la tête un grand chapeau noir; de ſorte qu'à la réſerve de ſes dents & de ſes yeux, on n'appercevoit rien que de noir dans ſa figure.

Civilités & offres qu'il reçoit de ce Prince.

Il reçut avec beaucoup de civilité le compliment & les préſens du Général François, en lui touchant pluſieurs fois la main, & l'aſſûrant qu'il verroit volontiers des François dans ſes Etats; qu'il leur accorderoit une protection particulière, & qu'il prendroit plus de plaiſir à commercer avec eux qu'avec toute autre Nation; qu'il leur donnoit la permiſſion de s'établir dans les lieux qu'ils voudroient choiſir, & d'y bâtir des Magaſins & des enclos. Enfin Brue lui témoignant quelque deſir de former un Etabliſſement dans l'Iſle de Bulam, dont il n'ignoroit pas, lui dit-il, que le Domaine étoit à lui, il répondit que rien ne pouvoit lui être plus agréable que de voir les Biſſagos, ſes ennemis, chaſſés pour jamais de cette Iſle; qu'il en faiſoit préſent de tout ſon cœur aux François, & que ſi cet eſpace de Pays ne leur ſuffiſoit pas, il y joindroit volontiers d'autres terres, du côté de Trois-fontaines. Enſuite il éxamina curieuſement les préſens du Général; & pour lui témoigner qu'il en étoit ſatisfait, il fit apporter du vin de palmier, dont il lui fit boire, après avoir bû lui-même à ſa ſanté.

Il prit tant de plaiſir dans ſa converſation, qu'il parut chagrin de ne pouvoir le retenir quelques jours de plus à ſa Cour. Il lui donna un dîner dans le goût du Pays; c'eſt-à-dire, que l'abondance y tint lieu de la délicateſſe. Cependant le ris étoit fort bien préparé; & la volaille bouillie, qu'on ſervit deſſus, étoit coupée en quartiers avec aſſez de propreté. Après le repas, Brue viſita le Village, qu'il trouva fort grand. Le Pays, aux environs, lui parut délicieux. Les Bananiers & les autres arbres dont les maiſons ſont entourées, les enclos de roſeaux, les hayes d'épine, forment des perſpectives charmantes. La ſituation du Village eſt ſur le bord d'une rivière médiocre, qui venant de l'Eſt, va ſe jetter dans celle de Kurbali. Elle répand la fécondité dans un terroir déja riche & fertile, qui le deviendroit encore plus s'il étoit cultivé par d'autres mains. La cire, les Eſclaves & l'yvoire y entretiennent un commerce conſidérable. Les Eléphans y ſont en grand nombre, malgré les perſécutions des Négres, [qui en aiment autant la chair que les dents.]

Beauté du Pays.

Les François retournèrent le ſoir à Ghinala, & prirent le reſte du jour pour ſe repoſer. Le lendemain Brue eut la curioſité de faire ſix lieuës ſur la rivière, pour viſiter un Village où l'excellence du bois porte divers Européens à faire conſtruire des Vaiſſeaux. Il y en trouva un ſur les chantiers, d'environ cent tonneaux. Le ſeul déſavantage du Pays eſt de manquer de mâts.

Lieu où les Européens conſtruiſent des Vaiſſeaux.

La plûpart des Villages, au long de la rivière, ſont habités par des Portugais, quelquefois entremêlés de Négres; mais on diſtingue aiſément leurs maiſons par la forme & la grandeur. Outre la cire, les Eſclaves & l'yvoire, le Pays produit, pour le Commerce, de grands cuirs ſéchés, du coton, quelques plumes d'Autruche & des gommes de différentes ſortes. Il fournit même de l'or, qui vient des terres intérieures au Sud & à l'Eſt, mais ſans qu'on connoiſſe autrement les lieux.

Rio Grande eſt navigable juſqu'à cent cinquante lieuës de ſon embouchure,

re, du moins pour les Barques & les autres petits Bâtimens. Brue aſſûre que ſi l'Etabliſſement de Bulam étoit une fois formé, & qu'on n'y laiſſât pas manquer les marchandiſes de l'Europe, on pourroit s'ouvrir un commerce fort étendu dans toutes ces Régions. Les Portugais de Biſſao & des rivières de *Geſves*, de Nunez, de Kurbali, de Rio Grande, &c. s'empreſſeroient d'y venir prendre les commodités dont ils auroient beſoin, & d'y apporter en vente ou en échange leurs propres richeſſes (*o*).

BRUE. 1701. Commodité de RioGrande pour le Commerce.

(*o*) Labat, Tom. V. pag. 160. *& ſuiv.*

§. IV.

Voyage à Kazegut, une des Iſles des Biſſagos.

APRES avoir fait toutes les Obſervations convenables à ſes vûes, Brue revint à Biſſao, où il trouva les édifices du Comptoir fort avancés. Comme il n'y avoit rien qui demandât néceſſairement ſa préſence, il remonta auſſi-tôt dans ſa Barque, pour viſiter quelques Iſles des Biſſagos. On en compte treize ou quatorze, dont les principales & les plus fréquentées ſont Kaſnabak, las Gallinas, Kazegut, Karache, Aranghena, Papagago, ou l'Iſle des Perroquets, Formoſa, Babachoka, Biſſague, & Warange. Il y en a quelques autres moins connues, parce qu'elles ſont peu fréquentées. Chacune de ces Iſles eſt gouvernée par un Chef, qui eſt revêtu de l'autorité ſouveraine. Tous ces petits Monarques ſont indépendans l'un de l'autre, & ſe font même ſouvent la guerre; mais ils s'uniſſent pour la faire ſur le Continent aux Biafaras, leurs anciens ennemis, qu'ils ont chaſſés de l'Iſle de Bulam. Leurs Canots ſont aſſez grands pour recevoir vingt-cinq ou trente hommes, avec des proviſions & leurs armes, qui ſont l'arc & le ſabre.

Nombre des Iſles des Biſſagos.

LES Négres de ces Iſles ſont grands & robuſtes, quoique leurs alimens ordinaires ſoient le poiſſon, les coquillages, l'huile & les noix de palmier (*a*), & qu'ils aiment mieux vendre leur ris, leur maïs & leurs légumes aux Européens, que de les réſerver pour leur uſage. Ils ſont Idolâtres, & d'une cruauté extrême pour leurs ennemis. Ils coupent la tête à ceux qu'ils tuent dans leurs guerres; ils emportent cette proye pour l'écorcher, & faiſant ſécher la peau du crâne avec la chevelure, ils en ornent leurs maiſons comme d'un trophée. Au moindre ſujet de chagrin, ils tournent auſſi facilement leur furie contre eux-mêmes. Ils ſe pendent, ils ſe noyent, ils ſe jettent dans le premier précipice. Leurs Héros prennent la voye du poignard. Ils ſont paſſionnés pour l'eau-de-vie. S'ils croyent qu'un Vaiſſeau leur en apporte, ils ſe diſputent l'honneur d'y arriver les premiers, & rien ne leur coûte pour ſe procurer de cette chére liqueur. Alors le plus foible devient la proye du plus fort. Dans ces occaſions, ils oublient les loix de la nature. Le pére vend ſes enfans; & ſi ceux-ci peuvent l'emporter par la force ou l'adreſſe, ils traitent de même leurs péres & leurs méres.

Qualités des Habitans.

Leur paſſion pour l'eau-de-vie. A quoi elle les porte.

FORMOSA eſt la plus Orientale de toutes leurs Iſles, mais elle eſt inhabitée. Celles das Gallinas & de Kaſnabak, qui ſont ſituées à la tête des Bancs &

(*a*) *Angl.* & les noyaux de Palmier, qu'on appelle Chevaux. R. d. E.

Digitized by Google

BRUE. 1701.

& des Baſſes qui environnent cette chaîne d'Iſles, ſont également fertiles & peuplées. L'eau fraîche y eſt en abondance. Les Côtes ſont remplies de poiſſon & de coquillages. Avec un peu plus d'induſtrie pour cultiver leurs terres, les Habitans pourroient faire un commerce conſidérable, car le terroir eſt excellent dans toutes les Iſles.

Deſcription de Kazegut.

KAZEGUT eſt une des plus grandes & des plus fertiles. Elle eſt renfermée dans un cercle de Bancs de ſable & de Baſſes, excepté aux deux pointes du Nord-Eſt & du Sud-Oueſt, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller en ſûreté. On compte dix ou douze lieuës depuis la pointe de Bernaſel dans l'Iſle de Biſſao, juſqu'à la pointe Nord-Eſt de Kazegut, & cinq ſeulement juſqu'à celle de Saint-Martin. En partant de la pointe de Bernaſel, il faut ſuivre de près l'Iſle des Perroquets; ſans quoi les [Ras de] marées & les Courans écartent beaucoup un Vaiſſeau, & l'obligent de louvoyer long-tems pour regagner ce qu'il a perdu. Les Habitans de Kazegut ſont les plus civils de tous ces Inſulaires, & doivent cet avantage au Commerce. Mais il y a néanmoins des précautions néceſſaires pour traiter avec eux. Brue qui en étoit bien informé les obſerva ſoigneuſement. Lorſqu'il eut amarré ſa Corvette, il fit arborer ſon pavillon & tirer une petite piéce d'artillerie. Trois Biſſagos, qui parurent auſſitôt ſur le rivage, firent connoître par des ſignes qu'ils ſouhaitoient d'être conduits à bord. On les prit dans l'Eſquif. C'étoit un des Grands de l'Iſle & des plus proches parens du Roi, accompagné de deux perſonnes de ſa famille. Il n'avoit qu'un pagne autour de la ceinture, & un chapeau ſur la tête. Ses cheveux étoient graiſſés d'huile de Palmier, ce qui les faiſoit paroître rouges. Il ſalua civilement Brue, en ſe découvrant la tête; & l'ayant pris par la main, il lui demanda des nouvelles du Sieur De la Fond, dont il avoit été l'ami particulier (*b*).

Brue y arrive.

Seigneur Négre.

Cérémonie bizare d'un Négre.

TANDIS que le Général traitoit ce Seigneur Négre avec de l'eau-de-vie, on vit paroître un Canot chargé de cinq Inſulaires, dont l'un étant monté à bord s'arrêta ſur le tillac, en tenant un Coq d'une main, & de l'autre un couteau. Il ſe mit à genoux devant Brue, ſans prononcer un ſeul mot. Il y demeura une minute; & s'étant levé, il ſe tourna vers l'Eſt & coupa la gorge au Coq. Enſuite s'étant remis à genoux, il fit tomber quelques goutes de ſang ſur les pieds du Général. Il alla faire la même cérémonie au pied du mât & de la pompe; après quoi retournant vers le Général, il lui préſenta ſon Coq. Brue lui fit donner un verre d'eau-de-vie, & lui demanda la raiſon de cette conduite. Il répondit que les Habitans de ſon Pays regardoient les Blancs comme les Dieux de la Mer; que le mât étoit une Divinité qui faiſoit mouvoir le Vaiſſeau; & que la pompe étoit un miracle, puiſqu'elle faiſoit monter l'eau, dont la propriété naturelle étoit de deſcendre (*c*).

BRUE renvoya le Seigneur Négre après lui avoir fait un préſent. Comme la nuit s'approchoit, il remit ſa deſcente au lendemain. Le premier Inſulaire qu'il rencontra ſur le rivage fut ce même Seigneur, qui venoit au devant de lui pour le conduire dans ſon Habitation. Elle etoit à trois cens pas du rivage, bâtie à la manière des Portugais, & blanchie en dehors, avec un porche ouvert,

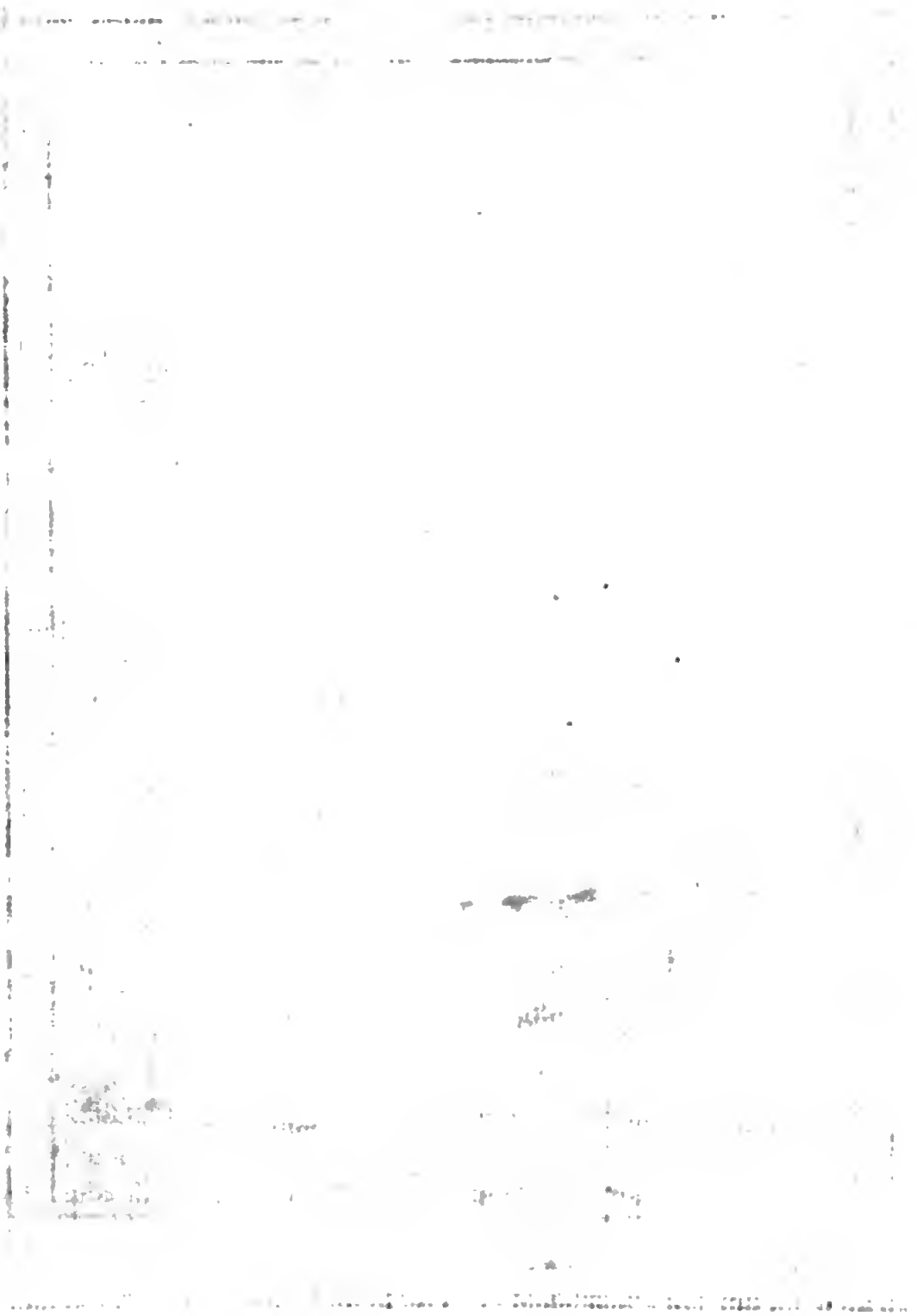
Maiſon d'un Seigneur de l'Iſle.

(*b*) Le Sr. De la Fond étoit fort connu dans ce pays, & il y auroit bien fait ſes affaires & celles de la Compagnie, ſi la jalouſie de quelques Officiers n'avoit pas empêché de le continuer dans ſon emploi.

(*c*) Labat, Tom. V. pag. 167. *& ſuiv.*

Femmes de Kazegut en differens habits.

VROUWEN van KAZEGUT, in onderscheide GEWAAD.



Digitized by Google

ouvert, qui étoit environné de grands Palmiers, & garnie de chaiſes de bois aſſez propres. Après quelques momens de converſation, le Nègre conduiſit Brue vers un édifice, qui étoit à cinquante pas de la maiſon, & que les François reconnurent avec beaucoup d'étonnement pour une Chapelle, qui avoit ſon Autel, ſes bancs, & même une cloche d'environ trente livres, ſuſpendue près de la porte à un grand arbre. Le Seigneur Nègre fit ſonner la cloche, & dit à Brue qu'aimant les Chrétiens ſans l'être lui-même, il avoit fait bâtir cette Chapelle pour l'uſage de ceux qui pourroient venir dans l'Iſle; & que ſi quelque Prêtre vouloit s'y établir avec lui, il s'engageoit à ne le laiſſer manquer de rien.

BRUE. 1701.

Chapelle qu'il avoit bâtie ſans être Chrétien.

ENSUITE ils ſe rendirent enſemble à la Maiſon, ou ſi l'on veut, au Palais du Roi, qui n'étoit eloigné que d'un mille. Ce Prince parut charmé de la viſite qu'il recevoit du Général. C'étoit un vénérable vieillard d'environ ſoixante-dix ans. Sa barbe étoit friſée, & preſque blanche. Il avoit la bouche & les yeux agréables, & l'air majeſtueux. Son habillement n'étoit qu'un pagne & un chapeau. Il ſe découvrit pour ſaluer Brue; & lui ayant pris la main en répétant pluſieurs fois qu'il étoit le bien venu, il lui offrit la liberté de s'établir dans ſon Iſle. Brue lui fit préſent de quelques curioſités de l'Europe & de deux barrils d'eau-de-vie. [Le Roi en but, & la trouva meilleure que celle des Portugais, qui n'eſt que de l'eau-de-vie de cannes, toûjours altérée par l'eau qu'on y met.] Sa maiſon n'étoit pas ſi commode que celle de ſon parent; mais elle ne manquoit ni de chaiſes ni de tables. Il retint le Général à dîner. Les mêts furent de la Volaille bouillie dans du ris, de la Venaiſon, du Mouton & du Bœuf, [aſſez bien accommodés.] Le vin de palmier étoit excellent, & l'eau-de-vie du Général ne fut pas épargnée. Enſuite le Roi propoſa de fumer, & preſſa Brue de ſe ſervir de ſa pipe. Le tuyau n'avoit pas moins de cinq pieds de longueur, & la tete étoit aſſez grande pour contenir un quarteron de tabac. Elle étoit ornée de divers anneaux & d'autres bijoux de cuivre blanc. Le Roi fit préſent au Général de deux coqs; ce qui paſſe à Kazegut pour la plus haute marque de diſtinction, parce que cet animal eſt conſacré particulièrement aux Divinités de l'Iſle.

Viſite que Brue rend au Roi de Kazegut.

LA Longueur de Kazegut ſurpaſſe trois fois ſa largeur. Le terroir eſt riche & bien cultivé. Il produit en abondance [des Polons,] des Lataniers, des Palmiers, & des Orangers, du maïz, du ris, des courges, des pois & d'autres eſpèces de légumes. Brue remarqua près du Palais quarante ou cinquante Nègres armés de ſabres, qu'il prit pour la Garde du Roi. Kazegut, Karache, Koſnabak, & Las Gallinas ſont les ſeules Iſles des Biſſagos où le Commerce ſoit ſans péril pour les Etrangers. Dans toutes les autres, il faut être dans une défiance continuelle, & ne pas ſe hazarder témérairement au rivage. Les Portugais ſe ſont repentis pluſieurs fois d'avoir négligé les précautions. A bord même, c'eſt-à-dire ſur ſon propre Vaiſſeau, un Etranger ne peut être trop ſur ſes gardes, particulièrement dans les ténèbres; & l'ancre doit être jettée dans un lieu, où l'on ne puiſſe pas craindre que la marée laiſſe jamais un moment le Vaiſſeau à ſec. Brue donne des avis fort utiles pour la conduite qu'il faut tenir enſuite avec les Inſulaires. Après avoir arboré les couleurs & tiré un coup de canon, il conſeille d'envoyer au rivage un Interpréte, avec des eſſais de marchandiſes, & une bouteille d'eau-de-vie pour le Roi ou le Chef de l'Iſle. Pour cette Députation,

Propriétés de l'Iſle.

BRUE 1701.

tion, il recommande que la Chaloupe ſoit bien armée, & n'approche pas plus du rivage qu'il n'eſt néceſſaire pour débarquer l'Interprète. Les Inſulaires le reçoivent & le conduiſent à leur Roi, qui ſe trouve ſouvent ſur le bord de la Mer, dans la foule de ſes Sujets. Leurs complimens ſont fort ennuyeux, & conſiſtent à répéter mille fois, *Bon-jour*, *ſoyez le bien venu*. On convient néanmoins aſſez promptement du prix des Eſclaves, de l'yvoire, & des autres marchandiſes. La Chaloupe ramene l'Interprète, qui rend compte de ſa négociation. Si les Habitans ont des Eſclaves ou d'autres biens à vendre, ils s'empreſſent bientôt de les amener à bord dans leurs Canots. C'eſt alors qu'il faut redoubler la garde, tenir l'Equipage ſous les armes, & pointer même le canon, pour forcer les Négres d'entrer l'un après l'autre. Malgré le danger, il n'y a pas d'année où l'on ne tire de ces Iſles trois ou quatre-cens Eſclaves, dont le prix eſt depuis quinze juſqu'à vingt barres; & ce Commerce pourroit recevoir beaucoup d'augmentation s'il étoit bien ménagé. Les marchandiſes qui conviennent à ces Iſles, ſont l'ambre jaune, les étoffes de laine jaunes & rouges, l'eau-de-vie en abondance, les ſonnettes (*d*), les armes à feu, ſur-tout pour la chaſſe; les paremens de lit rouges & jaunes (*e*), les étoffes de coton ou les pagnes, la vaiſſelle d'étain, les baſſins de cuivre, des toiles de différentes ſortes, & des grains de verre rouges & noirs.

Avis ſur la maniere de ſe conduire avec les Inſulaires.

Plaintes du Roi de Kazegut contre les François.

Le Roi de Kazegut avoit eu de grands ſujets de plainte, qu'il promit d'oublier en faveur du Général Brue. En 1687, le Sieur De la Fond, qui étoit venu commercer dans ces Iſles, avoit perdu quelques marchandiſes par le pillage des Habitans. Pendant qu'il cherchoit à ſe vanger, il arriva ſur la Côte un Vaiſſeau de guerre François nommé le *Lion*, ſous le commandement du Sieur de Montifier. Les deux Capitaines convinrent de piller l'Iſle, & débarquérent, dans cette vûe, deux-cens hommes qui n'y trouvérent aucune réſiſtance. Le Roi, qui ſe nommoit *Dakermenay*, ſe voyant ſurpris dans ſa maiſon, ſans eſpérance de pouvoir ſe ſauver par la fuite, prit le parti d'y mettre le feu de ſes propres mains & de ſe brûler vif. Les Négres ſe retirérent ſi promptement dans les montagnes, que de deux ou trois milles Habitans, il fut impoſſible aux François d'en prendre plus de dix ou douze. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe fit craindre à La Fond que le Commerce ne fût interrompu pour jamais avec tous ces Peuples; mais il eut l'habileté de leur perſuader qu'il n'avoit pas eu de part au pillage, & qu'ils ne devoient en accuſer que les Corſaires.

Uſages des Habitans de Kazegut.

Les Habitans de Kazegut, ſur-tout ceux qui ſont diſtingués par le rang ou les richeſſes, ſe frottent les cheveux d'huile de Palmier; ce qui les fait paroître tout-à-fait rouges. Les femmes & les filles n'ont autour de la ceinture qu'une eſpéce de frange épaiſſe, compoſée de roſeaux, qui leur tombent juſqu'aux genoux. Dans la ſaiſon du froid, elles en ont une autre qui leur couvre les épaules, & qui deſcend juſqu'à la ceinture, [comme un peignoir.] Quelques-unes en ajoûtent une troiſiéme ſur la tête, qui pend juſqu'aux épaules. Rien n'eſt ſi comique que cette parure. Elles y joignent des bracelets de cuivre

(*d*) *Angl.* les grelots de fonte & de cuivre. R. d. E.

(*e*) *Angl.* les laines filées rouges & jaunes. R. d. E.

cuivre d'étain aux bras & aux jambes. En général les deux ſéxes ont la taille belle, les traits du viſage aſſez réguliers & la couleur du jais le plus brillant, ſans avoir le nez plat, ni les lévres trop groſſes. L'eſprit & la vivacité ne leur manquent pas. Il ne ſeroit pas difficile de les inſtruire dans toutes ſortes d'Arts, ſi leur indolence n'étoit un obſtacle inſurmontable; mais ils ſouffrent l'Eſclavage avec tant d'impatience, ſur-tout hors de leur Patrie, qu'il eſt dangereux d'en avoir un grand nombre à bord. La Fond, après en avoir acheté pluſieurs, avoit pris toutes ſortes de précautions pour les tenir ſous le joug, en les enchaînant deux-à-deux par le pied, & mettant des menotes aux plus vigoureux. Ils n'en trouvèrent pas moins le moyen d'arracher l'étoupe du Vaiſſeau, & l'eau pénétra ſi vîte, qu'il auroit coulé à fond, ſi le Capitaine n'eût rencontré fort heureuſement une vieille voile qui ſervit à boucher le trou. Le naturel fier & indomptable de ces Inſulaires, & leur pareſſe obſtinée, ſont des vices ſi connus en Amérique, qu'on ne les y achette qu'avec de grandes précautions. Ils ne travaillent qu'à force de coups. Ils ſe dérobent ſouvent par la fuite, & quelque-fois ils ſe détruiſent eux-mêmes (*f*).

BRUE. 1701.

Leur pareſſe & leur fierté dans l'Eſclavage.

(*f*) Labat. Tom. V. pag. 178. *& ſuiv.*

§. V.

Affaires de Biſſao.

EN arrivant de Kazegut, le Général trouva ſes édifices preſqu'achevés. Le foſſé demandoit encore quelque travail; mais la haye étoit entiérement plantée; & deux ou trois nuits paroiſſoient ſuffire pour la perfection de l'entrepriſe. Son premier ſoin fut de ſe rendre auprès de l'Empereur, qui le reçut avec de grands témoignages d'amitié & de nouvelles aſſûrances de protection. Les femmes de ce Prince & les Seigneurs de la Cour lui firent mille offres de ſervice. Enfin dans cette occaſion, comme en 1723, lorſqu'il retourna au Sénégal avec la qualité de Directeur, toutes les apparences devoient lui perſuader que l'Empereur & ſes Peuples étoient de bonne-foi dans ſes intérêts.

Le Comptoir François s'achéve à Biſſao.

IL ſe crut obligé de rendre une ſeconde viſite au Gouverneur Portugais, avec lequel il vivoit auſſi-bien qu'on pouvoit l'attendre de l'un & de l'autre dans l'oppoſition de leurs intérêts. Dom Rodrigo apprenant que Brue ſe propoſoit de loger dans ſon nouveau Comptoir, le preſſa de prendre un appartement dans le Fort. Il s'en défendit, parce que le Fort étoit trop éloigné de ſes Bâtimens. Le Gouverneur lui offrit le Couvent des Cordeliers, que Brue refuſa par la même raiſon. Enfin il accepta un magaſin dont la ſituation lui parut plus commode, & les Portugais le firent auſſi-tôt meubler pour l'y recevoir. Le Dimanche ſuivant, Brue étant à la Meſſe avec le Gouverneur, qui l'y avoit invité, obſerva qu'une des peintures de l'Autel portoit les Armes de la Compagnie Françoiſe, c'eſt-à-dire, *argent ſemé de fleurs de lys d'or*, avec deux Négres pour ſupport, [& une couronne tréflée.] Il les fit remarquer au Gouverneur, comme une preuve que ſa Nation avoit eu des Etabliſſemens dans l'Iſle avant les Portugais, ou du moins auſſi-tôt qu'eux, puiſque

Armoiries de la Compagnie Françoiſe dans l'Egliſe des Portugais.

BRUE. 1701.

que cette peinture paroiſſoit auſſi ancienne que l'Egliſe. Dom Rodrigo répondit qu'il n'entreprenoit pas de décider cette difficulté; mais il proteſta qu'un Empereur de Biſſao avoit envoyé ſon fils au Roi de Portugal, pour le reconnoître en qualité de Souverain, & s'étoit engagé par un Traité excluſif à recevoir les Portugais dans ſon Iſle, & à leur permettre d'y élever un Fort. Ce récit parut d'autant plus fabuleux à Brue, que le Gouverneur ne put lui citer le tems dont il parloit, ni ſous quels Rois de Portugal & de Biſſao le Traité s'étoit conclu, ni même la datte (*a*) de l'érection du Fort. Auſſi n'abandonna-t'il pas le projet d'établir ſon Commerce & de ruiner celui des Portugais, [comme cela arriva effectivement peu de tems après.]

Explications du Gouverneur.

Amitié politique entre les deux Chefs.

L'AMITIÉ fut entretenue extérieurement par des viſites, des préſens, & des feſtins mutuels. Cependant lorſque Brue fut à la veille de ſon départ, il reçut de la main d'un Officier du Fort, une Proteſtation formelle au nom du Roi de Portugal contre l'Etabliſſement des François. Le parti qu'il prit, ſans rien changer à ſes politeſſes, fut de répondre par une contre-Proteſtation (*b*) dattée à bord de l'*Anne*, dans la Rade de Biſſao, le 16 d'Avril 1701. (*c*) Malgré cette eſpèce d'hoſtilité, les deux Chefs ne ceſſèrent pas de ſe voir avec leurs civilités ordinaires, & convinrent de laiſſer la déciſion du différend aux deux Cours.

L'Empereur viſite Brue.

L'EMPEREUR de Biſſao n'eût pas plûtôt appris que Brue ſe diſpoſoit à partir, & lui faiſoit demander ſon Audience de congé, qu'il ſe rendit avec toute ſa Cour au nouveau Comptoir. Les François allèrent le recevoir à quelque diſtance, & le ſaluèrent de toute l'artillerie de la Flotte. Ils lui rendirent tous les honneurs dont ils ne pouvoient craindre aucune conſéquence. L'Empereur demanda civilement à Brue s'il étoit ſatisfait de ſon Etabliſſement, en lui offrant la liberté de le changer ou de l'augmenter à ſon gré. Le Général lui fit des remercimens fort vifs, & lui marqua beaucoup de confiance à ſa protection. Entre pluſieurs préſens, il lui donna un bonnet de velours cramoiſi, brodé d'or, que ce Prince mit auſſi-tôt ſur ſa tête.

IL

(*a*) On trouve dans la Gazette de Paris du mois de Novembre 1694. un article de Lisbonne, en date du 26 Octobre, où l'on raconte qu'il étoit arrivé un Vaiſſeau de Kachao avec un Prince Négre, nommé *Batonto*, fils de *Bacompoloco* Empereur de l'Iſle de Biſſao; que ſon père l'avoit envoyé à la Cour de Portugal pour ſe faire baptiſer, pour en amener des Miſſionnaires, pour demander la protection du Roi & pour lui promettre la liberté de bâtir un Fort dans ſon Iſle. La Gazette de la même Ville, du 18 de Décembre, dit dans un autre article de Lisbonne du 9 Novembre, que ce jeune Prince avoit été baptiſé dans la Chapelle du Château par Contarini, Nonce du Pape; que le Roi lui avoit ſervi de Parrain, l'avoit nommé Emmanuel, & lui avoit fait préſent d'un joyau de huit cens piſtoles. *Voyez Barbot*, dans ſa Deſcription de la Guinée, pag. 428. On ne peut conteſter ce fait; [Mais Brue pouvoit fort bien l'ignorer: peut-être n'avoit-il pas fait attention à cette nouvelle quand elle parut dans la Gazette, ou qu'il n'étoit pas alors en France; quant à Labat, s'il en avoit été inſtruit, il n'auroit pas manqué d'en parler, & on ne ſauroit lui faire un crime de cette ignorance, puiſqu'il s'agit d'une choſe qui s'eſt paſſée trente ou quarante ans avant qu'il écrivit. Quoiqu'il en ſoit,] il paroît ſi peu que les Portugais euſſent profité des offres du Prince, que *Le Maire* dans ſon Voyage publié en 1694 déclare poſitivement [qu'ils avoient bâti autrefois un Fort dans cette Iſle, mais que les Négres ne l'ont pas ſouffert; d'où il ſemble qu'on peut conclure] qu'ils n'avoient point alors de Fort dans l'Iſle de Biſſao. [Mais en quelque année qu'eut été bâti celui que Brue y trouva, le droit des François, qui portoit ſur un Traité de Commerce plus ancien, n'en pouvoit recevoir d'affoibliſſement.]

(*b*) La Proteſtation, & la Contre-Proteſtation ſe trouvent dans Labat, Tom. V. pag. 199. & 202.

(*c*) *Angl.* 1700. R. d. E.

Digitized by Google

BRUE. 1701.

Il étoit vêtu fort bizarrement ce jour-là. Ses hautes-chauſſes étoient un pagne fort long. Il portoit ſur le corps un manteau de gros drap ſans forme, ſous lequel on ne voyoit ni veſte ni chemiſe. Ce manteau étoit long, & par derrière il avoit un capuchon qui pendoit juſqu'au milieu des épaules. Sa tête étoit couverte d'un grand chapeau noir à forme haute, ceint d'un ruban rouge, ſans ſa bordure ordinaire de corde de chanvre. Il avoit les pieds nuds; ce qui ne l'empêcha point de marcher dans cet état l'eſpace d'un quart de mille, juſqu'au Comptoir François. Il auroit pû venir à cheval; car à l'exception de la taille, qui eſt fort baſſe, il ſe trouve d'aſſez jolis Chevaux dans l'Iſle. Mais il n'en avoit pas aſſez pour tout ſon train.

Son habillement.

Brue ſe rendit à ſon Palais de campagne le 26 d'Avril, pour lui faire ſes derniers adieux. On ſervit des chaiſes au Général, & à ſon cortége, ſous un arbre fort près de la porte de l'enclos. L'Empereur parut immédiatement, couvert, ſur ſon pagne, d'un manteau d'écarlate doublé de calico, avec un bonnet gris ſur la tête. Brue lui renouvella ſes remercimens pour toutes ſes faveurs, & lui préſenta le Sieur Cartaing, qu'il laiſſoit pour Chef du Comptoir, avec ſix autres Facteurs qui devoient demeurer dans l'Iſle, & pour leſquels il lui demanda ſa protection. Elle lui fit accordée, avec des vœux pour le ſuccès de ſon voyage, & pour le plaiſir de le revoir. Le même jour une partie (*d*) des Courtiſans & des femmes de l'Empereur l'allèrent complimenter ſur ſon départ & lui portèrent des proviſions. Ils l'amuſèrent par des danſes, au ſon des tambours Impériaux. Enfin ce Prince, qui marque tant de hauteur pour toutes les autres Nations, traita Brue, avec des témoignages extraordinaires de conſidération (*e*).

Brue prend congé de la Cour.

Avec les Facteurs, Brue laiſſa dans le Comptoir un Chirurgien, deux Interprétes & quelques Laptots. Il leur donna une Barque, un Brigantin, une excellente Chaloupe, avec des Pilotes & des Matelots. Dans le Comptoir, il mit des armes, des munitions, des marchandiſes pour le Commerce, & des proviſions de l'Europe. Il donna au Sieur Cartaing toutes les inſtructions qui pouvoient ſervir à régler ſa conduite. Mais il le chargea particulièrement de reconnoître avec ſoin les Côtes voiſines; & ſi les Portugais abandonnoient leur Fort, comme on ne ceſſoit pas de le publier, il lui recommanda de s'en mettre en poſſeſſion avant que les Négres puſſent le détruire.

Ordre qu'il met au Comptoir François.

Le 30 d'Avril, il ſe rendit dans le Fort, pour rendre ſes dernières civilités au Gouverneur. Il y fut reçu, comme il l'avoit toûjours été, au ſon des inſtrumens militaires & la Garniſon ſous les armes. Dom Rodrigo alla au-devant de lui juſqu'à la porte extérieure. Après quelques complimens, Brue lui préſenta les ſept Officiers de la Compagnie qui étoient deſtinés pour le Comptoir, en le priant de leur accorder ſon amitié juſqu'à la déciſion de leur différend. Elle lui fut promiſe, & Dom Rodrigo voulut l'accompagner juſqu'au Port. L'artillerie du Fort le ſalua de neuf coups à ſon embarquement. Comme il avoit envoyé devant lui ſes deux plus grands Vaiſſeaux, pour faire leur

Politeſſes qu'il reçoit des Portugais à ſon départ.

(*d*) Les Portugais, pour flater les Seigneurs de l'Iſle, leur avoient donné le nom de *Fidalgos*, qui ſignifie Gentilshommes. [Les François ſe gardoient bien de leur refuſer ce titre, lorſqu'il étoit queſtion de ſe les attacher & d'aſſûrer leur protection au nouveau Comptoir.]

(*e*) Labat, Tom. V. pag. 208. *& ſuiv.*

BRUE. 1701.

leur cargaiſon au Sénégal & à Gorée, il partit de Biſſao [le 11 (*f*) de Mai] avec ſes trois priſes & les petites Barques, fort ſatisfait du ſuccès de ſon Voyage.

Artifices qu'ils employent pour le faire entrer dans leurs vûes.

LES civilités du Gouverneur Portugais & la parole qu'il avoit donnée d'attendre la déciſion de ſes Maîtres en Europe, ne l'empêchèrent pas d'employer ſecrettement toutes ſortes d'artifices pour engager Brue à payer les dix pour cent, dont il s'attribuoit le droit ſur les marchandiſes. Le Gouverneur Portugais de Kachao écrivit à Gorée, pour repréſenter au Général François que c'étoit le moyen de vendre plus de marchandiſes en quinze jours, qu'il ne pouvoit l'eſpérer dans une année. Il lui offrit même de rabatre quelque choſe de ce droit, en lui rappellant que le Sieur La Fond avoit fait des profits conſidérables dans l'Iſle de Biſſao, parce qu'il ne s'étoit pas fait un ſcrupule de le payer. Il ajoûtoit que le Roi ſon Maître lui ayant permis de commercer avec les Etrangers, il ſouhaitoit que les François vouluſſent ſaiſir une ſi belle occaſion, avant qu'il l'offrit aux Marchands d'Angleterre & de Hollande.

Sa réponſe.

Brue répondit qu'il ne manqueroit pas de communiquer ces propoſitions à ſa Compagnie; quoique ſuivant ſes propres lumières il les trouvât préjudiciables au Commerce des François & contraires à leurs priviléges: que l'exemple de La Fond n'étoit pas une raiſon qui leur pût faire abandonner leurs droits, parce qu'il s'étoit conduit en Négociant particulier, qui n'avoit en vûe que ſon propre intérêt. Bientôt le Commerce des Portugais à Biſſao tomba dans une décadence qui ne leur permit plus de fournir aux frais d'un Commandant & d'une Garniſon. Leur Magaſinier fut rappellé, & le Gouverneur de Kachao conſeilla au Roi de Portugal d'abandonner & de raſer le Fort. Brue ſe hâta d'en donner avis à ſa Compagnie, qui écrivit auſſi-tôt au Préſident Rouillé, Ambaſſadeur de France à la Cour de Portugal. En 1703, Brue ſe rendit lui-même à Lisbonne, & joignit ſes inſtances à celles de l'Ambaſſadeur, pour obtenir du Miniſtère Portugais que le Fort fût vendu à la Compagnie Françoiſe. Mais la Cour de Lisbonne prit le parti de le faire démolir; ce qui fut éxécuté au mois d'Octobre de la même année.

Les Portugais abandonnent le Fort de Biſſao.

LE Couvent appartenoit à l'Ordre de Saint-François; mais il avoit été rempli ſucceſſivement par des Cordeliers, des Capucins & des Recolets. La Paroiſſe étoit gouvernée par des Prêtres Séculiers, qu'on y envoyoit de S. Jago; & s'ils venoient à manquer, c'étoient les Religieux du Couvent qui ſuppléoient à leurs fonctions. Ils n'étoient que trois pendant le ſéjour que Brue fit à Biſſao. Mais quoique leur zèle fût fort ardent, ils penſoient à ſe retirer, rebutés du champ ſtérile qu'ils avoient à cultiver (*g*). Le mauvais éxemple des Blancs, leurs débauches & leurs vices, ſont un obſtacle preſqu'invincible à la converſion des Négres. Cependant un Inſulaire de quelque diſtinction ſe fit baptiſer. Mais ayant bien-tôt renoncé à ſa nouvelle religion, il mourut ſans aucun ſigne de pénitence. Ses parens ne laiſſèrent pas d'apporter

Zèle des Prêtres Catholiques dans cette Iſle.

(*f*) Il eſt dit pag. 114. que Brue partit de Biſſao le 11 d'Avril, c'eſt ſans doute une faute.

(*g*) Ceci ne paroît pas s'accorder avec ce que Labat dit ſouvent, c'eſt que les Idolâtres embraſſent aiſément la Religion Catholique. Et qui croira, en voyant l'endurciſſement de ce Peuple, que le Roi ſe ſeroit déclaré Chrétien, s'il n'avoit pas craint les Grands de ſon Royaume & s'il n'avoit pas fallu renoncer à la Polygamie? ſubterfuges qu'on employe ordinairement en pareille occaſion.

Digitized by Google

ter ſon corps à l'Egliſe Portugaiſe. Les Recolets qui éxerçoient alors l'Office de Curé, refuſèrent de l'enterrer, à cauſe de ſon Apoſtaſie & de ſon impénitence finale; ce qui fit naître un tumulte qu'il ne fut pas aiſé d'appaiſer. Les amis du mort enterrèrent le corps dans l'Egliſe, malgré la réſiſtance des Récolets, qui interrompirent le Service divin, & regardèrent l'Egliſe comme profanée. Cette ſévérité, que les Portugais mêmes traitèrent de contre-tems, rendit les Prêtres fort odieux dans l'Iſle. Ils furent accablés de reproches par les Seigneurs Négres, & la vengeance auroit été pouſſée plus loin, s'ils n'euſſent été ſous la protection du Roi de Portugal. Enfin le Vicaire Général de Kachao, allarmé pour les ſuites de cette affaire, envoya un Commiſſaire Eccléſiaſtique à Biſſao pour terminer le différend. Après de longues délibérations, l'expédient auquel on s'arrêta, fut d'enlever ſecrettement le corps pendant la nuit, & de purifier l'Egliſe par une nouvelle conſécration. Mais cette démarche ſatisfit ſi peu les Récolets, qu'ils publièrent un Manifeſte pour juſtifier leur conduite. Ils accuſèrent d'irreligion tous les Chrétiens qui tenoient d'autres Chrétiens dans l'Eſclavage, quoique Négres & Barbares. Ils firent un crime de vendre des Eſclaves aux Anglois & aux Hollandois, parce qu'il n'y avoit point avec eux de ſûreté pour l'éxercice de la Religion. Ils s'emportèrent ouvertement contre leurs Compatriotes, en leur reprochant d'arrêter par leurs irrégularités les progrès de la Foi Catholique. Ils firent répandre des copies de ce Mémoire en Eſpagne & en Portugal. Enfin l'excès de leur zèle les ayant fait chaſſer de Biſſao par les Négres & par les Portugais mêmes, qui les obligèrent de s'embarquer dans un Vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe, qui faiſoit voile à la Martinique, ils s'efforcèrent de faire approuver leur conduite & leurs ſentimens aux Négocians François de cette Iſle. Mais le Gouverneur les pria de garder leur Apologie pour eux-mêmes, & de ne pas ouvrir la bouche ſur cette matière, pendant le ſéjour qu'ils devoient faire parmi les François en attendant l'occaſion de repaſſer dans leur Patrie. Ils eurent des Cordeliers pour Succeſſeurs à Biſſao (*b*).

BRUE. 1701.

Différend des Inſulaires avec les Recolets.

Les Recolets ſont chaſſés de l'Iſle. Leur manifeſte.

(*b*) Labat, Tom. V. pag. 212. *& ſuiv.*

§. VI.

Voyage à Geves, avec une Deſcription Hiſtorique & Géographique des Pays & des Iſles juſqu'à Sierra Leona.

LA rivière de *Kaſamanza* ou Kaſamanſa (*a*) eſt une branche de la Gambra (*b*). Son cours eſt fort long & fort rapide. Elle le prend entre les rivières de *Saint Juan* & de *San-Domingo*, dont la dernière eſt ſouvent nommée *Rivière de Kachao*, parce que cette Ville eſt ſituée ſur ſes bords.

LES Portugais ont deux petits Forts ſur la rivière de Kaſamanſa, tous deux ſur la rive droite en remontant. Le premier, qui n'eſt qu'à dix-huit ou vingt lieuës

Deux Forts Portugais ſur la rivière de Kaſamanſa.

(*a*) Ce nom lui vient de celui d'un Seigneur du Pays. Il ſemble que ſon vrai nom ſoit *Zamenée* ou *Jameni*, tiré de la Ville de *Jam* ou *Jamez* qui eſt fort loin ſur ſes bords. Du moins l'Auteur anonyme, à la fin de Le Maire, ne la nomme pas autrement, pag. 124.

(*b*) Labat avance la choſe ſans la prouver.

Brue. 1701. lieuës de ſon embouchure, s'appelle *Zinkinchor*. Le ſecond, preſqu'à la même diſtance de l'autre, eſt ce même Fort de *Ghingin* dont on a déja vû la deſcription dans le voyage de Kachao. Ces deux Places ne ſont proprement que des magaſins, environnés d'un mur ou d'un enclos de terre garni de faſcines. Leur principale force conſiſte dans la difficulté de l'accès, à cauſe des marais & des arbres au milieu deſquels ils ſont ſitués; quoiqu'ils ſoient aſſez défendus par des Légions de mouches, qui ſuffiroient pour détruire une armée.

Commerce de cire. C'eſt dans ce triſte ſéjour qu'on trouve dix ou douze miſérables Bannis Portugais, avec deux ou trois piéces d'artillerie pour exclure les autres Nations du Commerce de cette Contrée. Les Portugais tirent annuellement de ces deux lieux cent ou cent-vingt quintaux de cire jaune, aux mois d'Avril, de Mai & de Juin. Lorſqu'ils ne peuvent la vendre aux Bâtimens étrangers qui s'approchent de la Côte, ils la tranſportent à *Sommers*, Village ſur la gauche de leur rivière, d'où elle paſſe à Jereja, & de-là dans la Gambra. Quelquefois ils la portent à Kachao; mais c'eſt lorſqu'ils déſeſpérent de trouver d'autres voyes, parce qu'il y a des droits à payer au Gouverneur de cette Ville, & que ceux qui achetent la cire en baiſſent d'autant plus le prix, qu'ils ne peuvent trouver autrement de profit à la revendre.

[On traite avec eux cette circ ſur le pied de ſeize barres le quintal; à payer les trois quarts ou le tout, en fer effectif, & quelques-fois un quart en gros verrot blanc, ou en ambre jaune moyen. C'eſt de ces deux endroits que la Compagnie Françoiſe tire une bonne partie de la cire qu'on apporte aux Comptoirs de Gorée & du Sénégal. Si on l'achetoit de la premiére main, comme on le peut faire depuis l'Etabliſſement d'un Comptoir fixe à Biſſao, il eſt certain qu'elle ne reviendroit qu'à huit ou dix barres le quintal.]

Royaume de Cabo. A cent cinquante lieuës de ſon embouchure, la rivière de Kaſamanſa forme, en tournant, un coude qui donne le nom de *Cabo* à un grand Royaume voiſin. Il étoit gouverné au commencement de notre ſiécle par un Roi Négre, nommé *Briam Mangare*, qui vivoit avec plus de faſte que tous les autres Princes de la même Côte. Sa Cour étoit nombreuſe. Il ſe faiſoit ſervir dans de la vaiſſelle (*c*), dont il avoit juſqu'à quatre mille marcs. Il entretenoit conſtamment ſix ou ſept mille hommes bien armés, avec leſquels il tenoit ſes voiſins dans la ſoûmiſſion, & les forçoit de lui payer un tribut. La Police étoit ſi bien établie, dans ſes Etats, que les Négocians auroient pû laiſſer ſans crainte leurs marchandiſes ſur le grand chemin. A force de Loix & par la rigueur de l'éxécution, il avoit corrigé dans ſes Sujets le penchant au Vol, qui eſt un vice comme naturel aux Négres. Jamais ſes Eſclaves n'étoient enchaînés. Lorſqu'ils avoient reçu la marque du Marchand, il ne falloit plus craindre de les perdre par la fuite, tant la garde étoit éxacte ſur les frontiéres & la diſcipline rigoureuſe dans le Gouvernement. Ce Prince faiſoit chaque année,

Bonnes qualités du Roi. Excellence de ſon Gouvernement.

(*c*) L'Auteur ayant omis la qualité du métal, on n'oſe y ſuppléer, quoique ce ſoit apparemment de l'or: cela eſt même aſſez confirmé quelques lignes plus bas par le Préſent d'or que le Roi fait aux Etrangers. *C'eſt ici une Remarque du Traducteur qui n'a pas fait attention que le mot Anglois ſignifie ordinairement de la Vaiſſelle d'Argent; & d'ailleurs pour lever ſon ſcrupule, il n'avoit qu'à conſulter Labat, qui dit poſitivement que cette Vaiſſelle étoit d'Argent. Et qu'elle apparence y a-t-il qu'un Prince Négre, eut quatre mille marcs, c'eſt-à-dire deux mille livres de ſeize onces, en Vaiſſelle d'Or?* R. d. E.

Digitized by Google

année, avec les Portugais, un commerce de ſix cens Eſclaves, à quinze ou dix-huit barres (*d*) par tête, en différentes eſpèces de marchandiſes, telles que des armes à feu, des ſabres courbés avec de belles poignées, des ſelles de France, des fauteuils de velours, & d'autres meubles, de la fenouillette de l'Iſle de Rhé, de l'eau de canelle, du roſſolis, &c. Lorſqu'il recevoit la viſite de quelque Blanc, il le faiſoit défrayer dès l'entrée de ſes Etats; & ſes Sujets ne pouvoient rien éxiger d'un Etranger, ſous peine d'être vendus pour l'Eſclavage. Il étoit toûjours prêt à donner audience. A la vérité on étoit obligé, pour l'obtenir, de lui faire un préſent de la valeur de trois Eſclaves; mais il rendoit toûjours plus qu'il n'avoit reçu. Ces civilités continuoient juſqu'à ce que l'Etranger eût diſpoſé de ſes marchandiſes. Alors ſi dans ſon audience de congé il demandoit au Roi un préſent pour ſa femme, ce Prince ne manquoit jamais de donner un Eſclave ou deux marcs d'or (*e*). Il mourut en 1705, également regretté de ſes Peuples & des Etrangers (*f*).

BRUE 1701.

Sa généroſité pour les Etrangers.

L'ISLE de *Buſſi*, *Buſi* ou *Boiſſiſi*, eſt ſituée à l'Eſt de Biſſao. Elle en eſt ſéparée par un canal large & profond, dont l'entrée, du côté du Sud, eſt devenue fort dangereuſe par deux Baſſes qui ſe ſont formées à l'embouchure. C'eſt tout ce qu'on a pû découvrir de cette Iſle, parce que ſes Habitans, qui ſont Papels comme ceux de Biſſao, ont le caractère ſi farouche & ſi méchant, qu'on n'ôſe ſe fier à leur commerce. Cependant on tire d'eux quelques beſtiaux, & des noix de Palmier, qu'on fait ſervir à la nourriture des Eſclaves, après en avoir exprimé l'huile. Cinq barrils de ces noix ne coûtent que deux barres, en grains de verre. Leurs Bœufs reviennent à quatre ou cinq barres. L'Iſle de Buſſi a deux Ports, où l'ancrage eſt ſûr & commode. Celui du Nord porte le nom de *Vieux-Port*, & l'autre celui de *Port-Neuf*. On n'y peut trop apporter de précaution contre la ſurpriſe & la fraude. La plus ſûre eſt de ne recevoir qu'un Canot à la fois, & de faire feu ſur les autres, s'ils ne ſe retirent pas après avoir été avertis.

Iſle de Buſſi. Férocité de ſes Habitans.

Ses deux Ports.

AU Nord de l'Iſle de Buſſi, de l'autre côté du Canal ou de la Rivière de Geves, on trouve un Canton de dix ou douze lieuës de longueur, habité par des Négres, nommés *Balantes*, qui n'ont aucune correſpondance avec leurs Voiſins, & qui ne ſouffrent pas que les Etrangers pénètrent dans leur Pays. Ils ne contractent leurs Alliances qu'entr'eux, ſans ſe relâcher jamais de cette loi pour les mariages. Leur Religion eſt l'Idolâtrie; & leur Gouvernement une eſpèce de République, dont le Conſeil eſt compoſé des Anciens. Ils ne ſont aucun Eſclave, dans leur Pays, mais ils ſont méchans à l'excès pour leurs voiſins; & comme ils cherchent ſouvent leur proye, ils ont ſurpris pluſieurs Barques Portugaiſes. Dans ces occaſions, ils ne ſont pas de quartier aux Blancs. Pour les Négres, ils les vendent à leurs Voiſins, ou les échangent pour des beſtiaux. Leurs armes ſont le ſabre, la zagaye, & les fléches. Ils eurent la hardieſſe, le 23 d'Avril 1700 (*g*), d'attaquer un Brigantin François de quatre piéces de canon, [& ſix pierriers, qui venoit de l'Iſle de Buſſi.] Ils l'environnèrent avec trente-cinq Canots, dont chacun ne portoit

Canton des Négres nommés Balantes.

Singularité de cette Nation.

Elle attaque un Brigantin François.

(*d*) Le mot de barre eſt une évaluation imaginaire de marchandiſes qui ſert de régle pour le Commerce. Elle a déja été expliquée.

(*e*) Labat dit une Marc. R. d. E.

(*f*) Labat, Tom. V. pag. 230. *& ſuiv.*

(*g*) Brue étoit alors à Biſſao.

BRUE. 1701.

portoit pas moins de quarante hommes. Heureuſement les François, à la vûe de cette Flotte, eurent le tems de ſe couvrir d'un double mur de peaux de Bœufs, qui les garantit de la première grêle des fléches. Les Négres tentèrent pluſieurs fois d'aborder le Brigantin; mais le Capitaine François fit un uſage ſi bien entendu de ſon artillerie, que prenant pluſieurs files de Canots, avec ſa mitraille, il en détruiſit une grande partie. Le combat dura néanmoins plus de ſix heures, & rien ne peut être comparé à la furie des Sauvages. Enfin leur courage diminuant avec le nombre, ils ſe retirèrent, en marquant par des cris effroyables la grandeur de leur perte & leur conſternation.

Raiſons qui ſont croire qu'elle a des mines d'or.

C'EST l'opinion commune du Pays que les Balantes ont des Mines d'or dans leur terroir, & qu'ils n'ont pas d'autre raiſon pour en interdire l'entrée aux Etrangers. Cette perſuaſion eſt fondée ſur deux ou trois argumens: 1°. Que les Portugais ayant acheté d'eux de la volaille ſur cette Côte, ont trouvé de l'or dans preſque tous les geziers. 2°. Que ces Peuples payent en or leur tribut annuel au Roi de Kaſamanſa, dont le territoire eſt entre la Rivière de ce nom & celle de Geves. 3°. Que leur or eſt différent de celui de Galam & de Tomba-Aura, quoique les Mangos n'ayent aucun commerce avec eux.

QUANT à la première raiſon, quoique les François n'ayent jamais trouvé d'or dans la volaille de cette Contrée, parce qu'elle leur venoit peut-être d'un autre Canton, les Portugais étoient ſi perſuadés de la vérité du fait, que s'étant aſſemblés à Biſſao, au mois de Juillet 1695, ils partirent avec trois cens Négres pour la Conquête de la Toiſon d'or, & débarquèrent ſans oppoſition. Mais comme on étoit alors au milieu de la ſaiſon des pluyes, leurs armes & leurs munitions furent ſi mouillées, qu'elles ſe trouvèrent hors d'état de ſervir. Ils furent attaqués par les Balantes & repouſſés avec beaucoup de réſolution juſqu'à leurs Barques, en laiſſant à leurs ennemis une bonne partie de leur bagage & de leurs Négres auxiliaires.

LES Balantes ſont laborieux, autant du moins qu'on en peut juger par cette partie de leur Côte qu'on découvre de la Mer, car aucun Voyageur n'a pénétré aſſez loin pour en donner la Deſcription. S'ils font quelque commerce avec leurs Voiſins, il ne conſiſte qu'en ris, en maïz, en légumes, en beſtiaux, & en volaille. On juge de la fertilité de leur terroir par l'abondance de leur volaille & de leurs beſtiaux (*b*).

Embouchure de Rio S. Domingo, & ſes difficultés.

RIO S. Domingo, autrement nommé la Rivière de Kachao, a ſon embouchure à trois lieuës au Sud de celle de Kaſamanſa. L'accès en eſt difficile. Après avoir doublé le Cap Rouge (Cabo Roxo), qui eſt à onze degrés trente-ſix minutes de latitude du Nord, il faut mouiller ſur quatorze ou quinze braſſes, à deux lieuës de ce Cap, Nord & Sud. On envoye de-là ſa Chaloupe, pour obſerver l'état préſent de la Rivière, parce qu'une partie des Rocs & des Baſſes ſe faiſant voir à découvert dans les baſſes-marées, on juge plus aiſément du péril. On doit paſſer fort près de ceux du Nord, ſi l'on veut éviter ceux du Sud, qui ſont les plus dangereux. Ces Bancs ont environ trois lieuës de longueur. Il ne faut pas eſpérer d'y pouvoir louvoyer, parce que le Canal

(*b*) Labat, Tom. V. pag. 178. *& ſuiv.*

Canal n'a qu'une demi-lieuë de large. Lorſqu'on a mis au Nord & Sud un gros arbre qu'on a nommé l'*Arbre Couronné*, pour la forme de ſes branches, on peut s'avancer droit vers la Rivière, ſans s'embarraſſer des battemens de la marée, que ceux qui connoiſſent mal ce lieu peuvent prendre pour autant d'écueils, & qui leur feroient chercher des dangers réels pour en éviter d'imaginaires. BRUE. 1700.

KACHAO, Colonie Portugaiſe, dont on a déja vû la Deſcription, eſt ſituée ſur la rive droite de la Rivière, à vingt lieuës de ſon embouchure. Il s'y fait annuellement un commerce de deux ou trois cens Eſclaves, à trente barres par tête; de cent quintaux de cire, à ſeize barres le quintal; & d'autant d'yvoire, à dix-huit barres le quintal. Commerce de Kachao & de Farim.

FARIM, eſt un autre Marché ſur la rive droite, c'eſt-à-dire, au Sud de Rio San-Domingo. Cette Ville eſt environ quarante-cinq lieuës au-deſſus de Kachao, & n'a guères que la moitié du même commerce.

MAIS revenant à l'embouchure de Rio San-Domingo, on trouve entre ſa rive Sud & le Canal de Geves, un Village nommé *Le Bot*, où le ris eſt excellent & dans une extrême abondance. On l'achete avec de l'ambre jaune, des criſtaux, du fer, des ſabres, du cuivre, & de l'étain, des baſſins, des ſonnettes (*i*) de différentes grandeurs, des couteaux, & d'autres ſortes de mercerie. On remarque, avec étonnement, dans la Rivière de Rio San-Domingo, que les *Caymans*, ou les Crocodiles, qui ſont ordinairement des animaux ſi terribles, ne nuiſent ici à perſonne. Il eſt certain, dit l'Auteur, que les enfans en font leur jouët, juſqu'à leur monter ſur le dos & les battre même, ſans en recevoir aucune marque de reſſentiment. Cette douceur leur vient peut-être du ſoin que les Habitans prennent de les nourrir, & de les bien traiter. Dans toutes les autres parties de l'Afrique, ils ſe jettent indifféremment ſur les hommes & ſur les animaux. Cependant il ſe trouve des Négres aſſez hardis pour les attaquer à coups de poignards. Un Laptot du Fort Saint-Louïs s'en faiſoit tous les jours un amuſement, qui lui avoit long-tems réuſſi; mais il reçut enfin tant de bleſſures dans ce combat, que ſans le ſecours de ſes Compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monſtre. Le Bot, Village. Crocodiles privés.

UN peu au-deſſus du Bot, & du même côté, ſur la Rivière de Geves, au Nord de Biſſao, eſt le Village de *Bole*, où les Habitans donnent du maïz & des Bœufs pour du fer, du cuivre, des baſſins, des grains de verre noir, des couteaux, & du criſtal. Le barril de maïz écoſſé, ſe vend quatre barres; & le plus gros Bœuf ne paſſe pas le même prix. Ces Négres ſont Papels, & font un commerce aſſez conſidérable. La Rivière de Geves eſt au Nord-Nord-Eſt de l'Iſle de Biſſao. [Le Village qui porte le même nom eſt à ſoixante & dix lieuës de ſon embouchure, & à quarante de Biſſao.] Ses Habitans ſont Biafaras & Mandingos; les premiers Idolâtres, & ceux-ci Mahométans. Les Portugais ont un Comptoir dans ce Canton, avec un Officier qu'ils appellent Sergent. Ils y ont auſſi une Egliſe, déſervie par deux ou trois Prêtres. Bole, Village. Fort Portugais.

LA Rivière de Geves eſt extrémement rapide. Outre la pente du Canal, on attribue la vîteſſe de ſon cours à l'irrégularité de la marée, qui après avoir employé ſix heures à monter, deſcend en trois heures (*k*), & quelquefois plus Rapidité de la rivière de Geves.

(*i*) *Angl.* des grelots de fonte & de cuivre. R. d. E.

(*k*) *Angl.* qui après avoir employé ſix heures à deſcendre, remonte en trois heures R. d. E.

BRUE. 1701.

plus vîte, avec une ſi furieuſe violence, que les vagues s'élèvent comme autant de montagnes. Il eſt à-propos de jetter l'ancre de manière qu'on ſoit toûjours à flot, & que les Bâtimens obéïſſent au mouvement de la marée. On employe dix marées pour ſe rendre de Biſſão à Geves. Les Barques qui ſont deſtinées pour ce voyage, ne doivent prendre que quatre pieds d'eau. Elles ne peuvent partir que depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Septembre, c'eſt-à-dire, pendant que la Rivière eſt acceſſible; car depuis Octobre juſqu'au mois de Janvier, les marées ſont ſi fortes, que la Navigation eſt trop dangereuſe, ſur-tout lorſqu'il n'y a pas d'eſperance d'être aidé ſur les rives.

Deſcription de la Ville de Geves.

LA Ville, ou le Village de Geves, contient environ quatre mille ames, entre leſquels on compte quatre ou cinq familles de Blancs. Tout le reſte eſt noir ou bazané, & n'en prend pas moins le nom de Portugais, mais ſans autre garand que leur parole. Geves eſt ſituée ſur une éminence, & n'a pas de mur ni d'enclos. Les maiſons ſont de terre, blanchies en dehors, & couvertes de paille. L'Egliſe Paroiſſiale eſt fort belle. C'eſt un Prêtre mulâtre de S. Jago, qui éxerce les fonctions de Curé. Autrefois les environs de la Ville étoient fort bien cultivés; mais les terres ſont à préſent fort négligées, & les Habitans tirent leurs proviſions des Villages voiſins.

Son Commerce.

Années communes, il s'y fait un commerce de deux cent cinquante Eſclaves, à trente barres par tête; de quatre-vingt ou cent quintaux de cire, à ſeize barres le quintal; d'autant d'yvoire, à dix-huit barres; & de quatre ou cinq cens *Guluzans*, ou Pagnes communs, qui ſe donnent pour une paire de cordes, ou pour une pinte & demie d'eau-de-vie. [On a deux Guluzans pour une chemiſe commune, deux autres, pour quatre milliers de raſſade jaune, deux pour une paire de ſouliers, &c.] Ces Guluzans ſont abſolument néceſſaires, pour le commerce des Biſſagos & de la plûpart des Négres. Comme ils ſe vendent ſur le pied de trois livres piéce, il y auroit peu de profit ſur cette vente, ſi l'évaluation commune de l'eau-de-vie n'étoit à quarante ſols la pinte. [Outre les Guluzans, il y a encore des Pagnes jongoutardes, ils ſont blancs; on les traite à peu prés au même prix, ſoit d'achat ou de vente que les (*l*) Guluzans.]

Réfléxions ſur les moyens de l'étendre.

LA meilleure voye & la plus ſûre pour étendre ici le Commerce, ſeroit d'avoir un grand nombre de petites Barques qui fuſſent répandues continuellement dans les Marigots & dans les autres lieux où les Négres ſe préſentent. On pourroit faire un établiſſement fort avantageux avec deux Facteurs & quelques Gromettes, au Village de Malanpagne, qui eſt vis-à-vis celui de Geves. Ce Pays eſt habité par les Biafaras, dont le Souverain ſe nomme *Tamba* (*m*). Celui qui occupoit alors le Trône, étoit un Prince des plus affables de cette Côte, porté d'inclination pour les Blancs, ſur-tout pour les François. La Compagnie Françoiſe employe dans ſes Comptoirs & pour le ſervice de ſes Barques, un grand nombre de Gromettes, dont elle tire beaucoup d'avantage. Les uns ſervent d'Interprétes. Ceux qui ont plus de lumiéres & d'habileté, ſont chargés du Commerce intérieur pour la cire, l'yvoire, l'or, & les Eſclaves. Outre leurs gages, elle leur accorde un certain profit ſur les marchandiſes. De cette manière, elle eſt ſûre que tout ce qu'elle achete eſt de la premiére main, & ſon profit eſt de cent pour cent.

(*l*) Labat, Tom. V. pag. 236. & *ſuiv.* (*m*) Il ſemble que c'eſt le Roi de Ghinala.

cent. Lorſque ces Facteurs Négres ont raſſemblé de quoi charger une Barque ou deux, la Compagnie leur envoye de nouvelles marchandiſes pour remplir leurs Magazins, & fait tranſporter celles qu'ils ont achetées. Brue. 1701.

Malanpagne. Mal Formoſa.

Dix-sept lieuës au-deſſus de Malanpagne, on trouve un Village nommé *Mal Formoſa* (*n*), dont le terroir produit les plus beaux Arbres du monde pour la Conſtruction des Vaiſſeaux. Il eſt facile de les couper & de les tranſporter à bord. Le Chef du Village donneroit la moitié de ſa Forêt pour un barril d'eau-de-vie.

Gonfede.

Après avoir tourné le coude, pour entrer dans la véritable embouchure de la Rivière de Geves, qui a ſon cours au Nord-Eſt, on découvre ſur la rive droite un Village nommé *Gonfede*, habité par les Biafaras civiliſés, qui font un Commerce aſſez conſidérable de millet, de ris, d'yvoire, de beſtiaux, & d'Eſclaves. [Un peu plus haut, il y a un Village nommé Kurbali, où l'on fait un trafic conſidérable de Sel. On y traite auſſi de quelques Eſclaves & de l'Yvoire.] Plus au Sud du même coude, dans un grand Marigot, qui ſe nomme *Rivière de Dongol*, & qui eſt plûtôt un bras de Mer, ou une Baye qui ſépare du Continent la Péninſule des Biafaras, on voit le Village de *Golli*, où l'on achete des Eſclaves, depuis dix juſqu'à quinze barres par tête, de l'yvoire à huit ou dix barres le quintal, & des guluzans pour une pinte & demie d'eau-de-vie. Mais c'eſt à condition que votre commerce ſe borne aux Négres du Canton; car [s'ils apprennent que vous] ayez quelque relation avec les Portugais qui s'y ſont établis, ils font monter le prix des Eſclaves juſqu'à trente barres, & celui du quintal d'yvoire à dix-huit. Les Négres Biafaras de Golli, ſont d'un naturel aſſez doux, & l'on peut traiter ſûrement avec eux ſur le rivage. Cependant il ne faut jamais perdre les marchandiſes de vûe; car l'occaſion les porte quelquefois à tromper.

Kurbali.

Rivière de Dongol. Golli.

Le Village de *Kurbaly*, donne ſon nom à la Rivière qui paſſe au long de ſon enclos, & qui venant de l'Eſt va ſe perdre dans celle de Geves. Ses bords ſont fort unis des deux côtés, & cultivés avec beaucoup de ſoin. Mais les Habitans ſont obligés de veiller nuit & jour, pour garantir leurs Plantations des Elephans & des Chevaux-Marins. Cette Rivière de Kurbaly conduit dans un Village où le Roi de Ghinala fait quelquefois ſa réſidence. Il eſt fort commun de voir dans le Pays des troupeaux de quarante ou cinquante Eléphans. Lorſqu'ils ſont couchés dans la fange, pour s'y rafraîchir, ils ne jettent pas les yeux ſur les paſſans, & l'on n'a pas d'exemple qu'ils ayent jamais attaqué perſonne; à moins qu'on ne faſſe feu ſur eux & qu'on ne les irrite par quelque bleſſure, car ils deviennent alors des ennemis ſi dangereux, qu'il eſt fort difficile de leur échaper. Mais ſi l'on parvient à les effrayer aſſez pour leur faire prendre le parti de ſe retirer, ils le font avec beaucoup de lenteur. Ils regardent fixement ceux qui troublent leur repos, & jettant deux ou trois cris, ils continuent leur marche.

Rivière de Kurbaly.

Abondance des Eléphans.

Quelques Matelots François remontant la Rivière dans une Barque, virent un Eléphant ſi embarraſſé dans la fange, qu'ils ſe promirent d'en faire aiſément leur proye. Comme ils ne pouvoient s'en approcher aſſez pour le

(*n*) Il y a de l'apparence que c'eſt plûtôt Matta Formoſa, à l'embouchure de Rio San-Domingo.

BRUE 1701.

le tuer, leurs bales ne ſervirent qu'à le mettre en fureur. Ne pouvant auſſi s'avancer vers eux, il n'eût pas d'autre moyen pour ſe venger, que de remplir ſa trompe d'eau bourbeuſe, & de leur en lancer une ſi groſſe pluye qu'elle faillit de les abîmer dans leur Barque. Ils furent contraints de ſe retirer; & la marée qui revint bientôt, mit l'Eléphant en état de regagner la rive à la nage.

Chevaux-Marins, & leurs ravages.

LES Chevaux-Marins ſont en nombre prodigieux dans toutes ces Rivières, comme dans celles du Sénégal & de Gambra; mais ils ne cauſent nulle part tant de déſordre qu'entre celles de Kaſamanſa & de Sierra-Léona. Les Plantations de ris & de maïz que les Négres ont dans les Cantons marécageux, ſont expoſées à des ravages continuels, ſi la garde ne s'y fait nuit & jour. Cependant ils ſont plus timides & plus aiſés à chaſſer que les Eléphans. Au moindre bruit, ils regagnent la Rivière, où ils plongent d'abord la tête; & ſe relevant enſuite ſur la ſurface, ils ſecouent les oreilles, & pouſſent deux ou trois cris ſi hauts, qu'ils peuvent être entendus d'une lieuë (o).

Portugais établis à Kurbaly.

IL ſe trouve quantité de Portugais établis ſur les deux rives de la Rivière de Kurbaly. Leur occupation pendant tout le jour eſt de demeurer aſſis ſur des nattes à l'entrée de leurs maiſons, ſans autre habillement que leur chemiſe & des hautes-chauſſes, & d'y paſſer le tems à diſcourir & à fumer. Ils ſe promènent rarement. Ils ne chaſſent jamais. Enfin ils paroiſſent avoir renoncé à toutes ſortes d'éxercices. Après avoir mangé du Kola, ils boivent de l'eau, que l'amertume de cette noix leur fait trouver plus agréable. [Le Commerce des deux côtés de la rivière de Kurbaly eſt conſidérable, mais il eſt difficile à cauſe de la quantité de Bancs & de Roches dont ſon lit eſt ſemé.] Cela n'empêche pas les Portugais d'y trafiquer continuellement, par le miniſtère de leurs Gromettes. On y voit ſans ceſſe deſcendre & monter leurs Canots, quoique la marée ſoit ſi violente qu'elle s'approche avec un bruit horrible & qu'elle arrive en un moment. Il s'y trouve des Serpens d'une grandeur prodigieuſe. On en a vu de vingt-cinq & trente pieds de long. On aſſûre même qu'ils ſont capables d'avaler un Bœuf entier, à la ſeule exception des cornes. Mais comme ces récits viennent des Portugais, ils ſont d'autant plus ſuſpects, qu'on n'ignore pas que la nature apprend aux Serpens, lorſqu'ils dévorent quelque animal, à commencer par la tête. Ainſi, dire qu'ils ne peuvent avaler les cornes d'un Bœuf, c'eſt donner lieu de conclure qu'ils ne nuiſent pas plus au corps.

Fauſſe Idée ſur les Serpens.

PENDANT le Voyage que Brue fit à Geves, la mort y enleva le Capitaine *Manuel Alvas*, Gouverneur de cette Ville pour le Roi de Portugal. C'étoit un Chrétien Négre, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, & le plus généreux Cavalier du Pays; qualité rare parmi les Négres, & qu'il portoit ſi loin, qu'outre l'accueil agréable qu'il faiſoit aux Etrangers, perſonne ne ſortoit de ſa maiſon ſans avoir reçu de lui un préſent d'or, plus ou moins conſidérable, ſuivant la qualité de ſes Hôtes. Brue, en arrivant dans la Ville, ne manqua point d'aller faire ſes complimens de condoléance à la Veuve & aux Enfans du mort. Auſſi-tôt qu'il parut à la porte de la maiſon, les Pleureuſes gagées pour cette

(o) Labat, Tom. V. pag. 242. *& ſuiv.*

cette cérémonie, commencèrent leurs lamentations, comme ſi le Gouverneur eut expiré le même jour. Brue. 1701.

Les uſages des Portugais & des Négres ſont à-peu-près les mêmes à la mort des Chefs d'une famille. Il ſeroit difficile de juger laquelle des deux Nations emprunte les ſiens de l'autre. Lorſque la principale perſonne d'une Maiſon a rendu l'ame, toutes les femmes du voiſinage s'aſſemblent; & ſi le nombre n'en n'eſt pas aſſez grand, on en prend d'autres à gages. Ces femmes tiennent compagnie pendant quelque tems à la Femme & aux Enfans du mort, & font leurs gémiſſemens en cadence. Ces cris funébres, accompagnés de ſoupirs & de larmes, ſont capables de toucher vivement ceux qui ne les prendroient pas pour de ſimples grimaces. A la fin de chaque ſcene, on ſert aux Pleureuſes de l'eau-de-vie & du vin de palmier, qu'elles boivent d'auſſi bonne grace que ſi elles n'avoient fait que rire pendant tout le jour. Elles ſe réjouiſſent ainſi juſqu'à l'arrivée de quelques nouveaux ſpectateurs, devant leſquels cette comédie recommence. Cérémonies funébres communes aux Portugais & aux Négres.

Les Enfans du Capitaine Manuel étoient aſſis ſur des nattes, en deuil profond, avec tous leurs Parens autour d'eux. Lorſque Brue leur eut fait ſon compliment, il s'aſſit près d'eux, & pendant quelques momens il régna dans la compagnie un profond ſilence. Enſuite on ſervit du vin de Palmier. Tous les aſſiſtans en bûrent quelques verres, après quoi la converſation tourna ſur les nouvelles, tandis que les Pleureuſes, qui étoient dans une chambre voiſine avec la Veuve, crioient de toutes leurs forces, bûvant dans les intervalles & récitant les grandes actions du mort. Après avoir aſſiſté une heure entière à cette triſte cérémonie, Brue ſe leva & fut conduit à la porte par les Parens; car l'uſage oblige les Enfans de demeurer ſur leur natte, dans la même poſture, c'eſt-à-dire, à demi étendus, & la tête appuyée ſur le bras, [excepté quand il faut boire. On recommence les cérémonies à chaque Compagnie qui arrive; & quand il en arrive pluſieurs, c'eſt une néceſſité de beaucoup boire, pour pouvoir pleurer beaucoup.]

Brue fut invité aux Obſéques du Capitaine. Tous les Portugais du Canton y aſſiſtérent en habits longs, avec leurs longues épées & leurs poignards. On avoit placé devant la maiſon du Mort huit petites Piéces de canon, dont on fit une décharge au départ du Convoi. On continua de tirer ſucceſſivement chaque Piéce, à meſure que la Proceſſion défiloit. Après l'Enterrement, on fit encore une décharge générale. Enſuite le Cortège étant retourné à la Maiſon, on y diſtribua du vin de Palmier, & tout le monde ſe retira.

Le Capitaine Manuel avoit toûjours donné un appartement dans ſa Maiſon aux Facteurs François que leurs affaires amenoient à Geves. Mais l'état de ſa famille ne permettoit pas au Général d'en attendre cette civilité. Un Officier Portugais, nommé Dom *Franciſco Collea*, le fit prier d'accepter un logement près de ſa Maiſon. Il profita de cette offre; mais ayant cru devoir une viſite à ſon Hôte, il fut ſurpris en approchant de ſa Maiſon d'entendre des cris ſi aigus, que s'il avoit diſtingué plus d'une voix, il les auroit pris pour quelque nouvelle cérémonie d'Enterrement. Etant entre, il trouva un grand homme maîgre, dans un Hamac, ou un Branle, qui faiſoit une pénitence forcée pour les péchés de ſa jeuneſſe. Sa femme, qui étoit une Negreſſe du Pays, ne manquoit ni d'agrémens ni de politeſſe. Elle avoit preparé l'appartement. Brue accepte un logement chez Dom Franciſco Collea.

Etat où il le trouve.

BRUE. 1701.

tement du Général avec autant de propreté qu'elle avoit pû, c'eſt-à-dire qu'elle y avoit mis un branle, des chaiſes, des nattes, une table, du bois & de l'eau, & qu'elle y avoit laiſſé des domeſtiques pour lui faire ſon ſouper. Heureuſement, il avoit apporté des proviſions & du linge, parce qu'il s'étoit attendu à n'en pas trouver aiſément dans la Ville. C'eſt un embarras extrême lorſqu'il faut ſe procurer un chevreau ou quelques poulets. Les Portugais, qui ſont établis depuis long-tems dans un Pays ſi fertile & ſi capable de culture, ſe laiſſent manquer des choſes les plus néceſſaires à la vie, & ſe traitent plus miſérablement que les Négres.

Tempérance forcée des Portugais.

CETTE diſette générale de proviſions les force à la tempérance. Leur nourriture la plus ordinaire, eſt la chair des Chevaux-Marins; viande, qui avec l'apparence du Bœuf, n'a qu'un goût ſauvage de poiſſon. Ils n'ont guères d'autre vin que celui de Palmier, ni d'autres liqueurs que le *Rum*. Encore leur Rum eſt-il ſi fort & d'une odeur ſi déſagréable, que dans les Iſles voiſines, il n'y a que les Négres & la plus vile populace qui en veuillent faire uſage. La Chaſſe pourroit ſuppléer au défaut de la volaille & des beſtiaux, car le Pays eſt rempli de Singes, de Gazelles, de Daims, & d'autre gibier. Il s'y trouve auſſi des Oiſeaux de toute eſpèce, & dans une grande abondance. Mais le ſoin de les tuer ſeroit un éxercice trop pénible, pour des gens qui préfèrent l'oiſiveté & l'inaction à tous les plaiſirs.

Flamingos, oiſeaux fort révérés des Négres.

LES *Flamingos* ſont en grand nombre dans le Canton, & ſi reſpectés par les Mandingos d'un Village à demi-lieuë de Geves, qu'il s'y en trouve des milliers. Ces Oiſeaux ſont de la grandeur d'un Coq-d'Inde. Ils ont les jambes fort longues. Leur plumage eſt d'un rouge de feu, mêlé de quelques plumes noires. Mais leur chair a le goût huileux, & fait un mêts très-médiocre pour ceux qui n'y ſont pas accoûtumés. Les Habitans du même Village portent le reſpect ſi loin pour ces animaux, qu'ils ne ſouffrent pas qu'on leur faſſe le moindre mal. Ils les laiſſent tranquilles ſur des arbres, au milieu de leur Habitation, ſans être incommodés de leurs cris, qui ſe font entendre néanmoins d'un quart de lieuë. Les François en ayant tué quelques-uns dans cet azile (*p*), furent forcés de les cacher ſous l'herbe, de peur qu'il ne prît envie aux Négres de venger ſur eux la mort d'une bête ſi révérée.

Oiſeaux nommés *Spatules*.

DANS pluſieurs endroits de la Côte, ſur-tout aux environs de Geves, on trouve une ſorte d'Oiſeaux de Rivière, de l'eſpèce des Oyes ou des Canards. On l'a nommé *Spatule*, parce que leur bec a beaucoup de reſſemblance avec cet inſtrument de Chirurgie (*q*). Ils ont la chair beaucoup meilleure que les Flamingos (*r*).

Différentes rivières ſur la Côte ou qui ſe jettent dans Rio Grande.

RIO-GRANDE n'eſt qu'à dix ou douze lieuës au Sud de la Rivière de Geves. Dans l'intervalle, on trouve deux autres petites Rivières qui ſont peu fréquentées. Le Commerce des Eſclaves eſt plus ou moins riche dans cette Contrée, ſuivant les guerres des Habitans & leurs divers ſuccès. On en tire auſſi de l'yvoire, de la cire, & de l'or.

EN remontant Rio-Grande, quatre-vingt lieuës au-deſſus de ſon embouchure, on arrive dans le Pays des Nalus ou des Analoux, Négres qui ont beaucoup

(*p*) *Angl.* quelques-uns qui étoient ſortis de cet azyle. R. d. E.

(*q*) Voyez ſa Deſcription au Tome ſuivant, dans l'Hiſtoire Naturelle de ces Régions.

(*r*) Labat, Tom. V. pag. 248. *& ſuiv.*

BRUE. 1701.

beaucoup de paſſion pour le Commerce. Leurs richeſſes ſont l'yvoire, le ris, le maïz, & les Eſclaves.

A ſeize lieuës de Rio-Grande, vers le Sud, on trouve la Rivière de Nogne (*s*) ou Nunez, ſur les bords de laquelle on fait un Commerce annuel de trois cent quintaux d'yvoire, à huit ou dix barres le quintal, & d'une centaine d'Eſclaves, depuis dix juſqu'à quinze barres par tête. Le ris y eſt excellent & à fort bon marché. Les cannes de ſucre & l'Indigo, y croiſſent naturellement. Ce Commerce ſe fait depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Août, pour ſe ménager l'avantage des vents du Sud au retour.

Rivière de Nogne ou Nunez.

LE Pays, aux environs de la Rivière de Nogne, produit un Sel que les Portugais eſtiment beaucoup, & qu'ils regardent comme un contre-poiſon. Ils ont l'obligation aux Eléphans de leur en avoir découvert la vertu. Les Négres qui vont à la chaſſe de ces animaux, leur tirent des fléches empoiſonnées; & lorſqu'ils les tuent, ils coupent l'endroit où la fléche a touché, & vuident le corps de ſes boyaux, pour en manger la chair. Des Chaſſeurs qui avoient bleſſé un Eléphant, furent ſurpris de le voir marcher & ſe nourrir, ſans aucun reſſentiment de ſa bleſſure. Ils cherchoient la cauſe de ce prodige, lorſqu'ils le virent s'approcher de la Rivière & prendre dans ſa trompe quelque choſe qu'il mangeoit avidement. Ils trouvèrent, après ſon départ, que c'étoit un ſel blanc, qui avoit le goût de l'alun. Un autre Eléphant, qu'ils bleſſèrent encore, s'étant guéri de la même manière, les Portugais, qui ſont dans une défiance continuelle du poiſon, firent diverſes expériences de ce ſel, & le reconnurent pour un des plus puiſſans antidotes qui ayent jamais été découverts. Que le poiſon ſoit intérieur ou extérieur, une dragme du *Sel de Nogne*, délayée dans de l'eau chaude, eſt un remède ſpécifique.

Eſpéce de ſel, qui eſt un contre-poiſon.

ON compte cinq Rivières entre celles de Nogne & de Sierra-Léona. Leurs noms ſont (*t*) *Ponghé*, *Tafali*, *Samos*, & *Caſſéres*. Les Peuples qui en habitent les bords, ſe nomment les *Zapez*, les *Foulis*, les *Kokolis*, & les *Nalus*. Les Zapez ſont diviſés en quatre Tribus, diſtinguées par autant de noms; les Zapez *Errans*, les Zapez *Volumez*, les Zapez *Rapez*, & les Zapez *Soſez*. Toutes ces Nations ſont Idolâtres, & n'en reconnoiſſent pas moins un Etre ſuprême, auquel ils ne rendent aucun culte, parce qu'ils ſe fient à ſa bonté. Ils empoiſonnent ſi habilement leurs fléches, que la moindre bleſſure cauſe la mort dans l'eſpace d'une demi-heure. Mais ils n'entendent pas moins l'art des Contre-poiſons. Leur principal Commerce eſt celui de l'yvoire, & d'un certain fruit nommé *Kola*, dont les Portugais font beaucoup d'uſage, pour relever le goût de l'eau, comme on l'a déja fait obſerver.

Cinq rivières.

LES Anglois ont un petit Fort ſur la Rivière de Sierra-Léona, d'où leur Commerce s'étend dans l'intérieur du Pays, juſqu'à celui des Foulis, à l'Eſt. Ils en tirent des Eſclaves, de l'yvoire, & même un bonne quantité d'or (*v*). Mais

Ancien Fort Anglois.

(*s*) On lit [mal-à-propos] *Nongue* dans la Carte de De l'Iſle, [puiſqu'il eſt certain que le nom vient de *Nunnez* ou *Nugnez*.] D'autres veulent *Nunbo*.

(*t*) L'Auteur n'en nomme que quatre. Les Cartes en mettent ſix, [qui ſont *das Padras*, *Pichel Jafali*, ou *Tafali*, *Pugne* ou *Pogona*, *Kagranga*, & *das Cajas*;] & dans la Deſcription de Sierra-Léona l'Auteur même en met dix.

(*v*) Les Anglois ont depuis abandonné ce Fort.

BRUE. 1701. Mais on n'a point encore appris d'où cet or vient comme de ſa première ſource. La Rivière de Sierra-Léona borne au Sud la Conceſſion de la Compagnie du Sénégal (*x*).

(*x*) Labat, Tom. V. pag. 257. *& ſuiv.*

§. VII.

Supplément au Voyage de Biſſao, par un Voyageur Anonyme.

INTRODUCTION. ON a l'obligation de la Relation ſuivante aux Obſervations d'un François, qui fit le Voyage de cette Partie de l'Afrique dans le même tems que Le Maire, & qui le vit à Gorée en 1682. Auſſi l'a-t'on publiée en 1696, à la ſuite du Voyage de Le Maire aux Iſles Canaries; mais il ſemble que contenant des Remarques curieuſes ſur les Rivières & les Habitans des Côtes qu'on vient de repréſenter, il ne peut être placé plus naturellement qu'après le Voyage du Sieur Brue à Biſſao.

ANONYME. 1695. LE Royaume des Barbeſſins, qui ſont preſque tous Mahométans, & qui touchent au Pays des Jalofs, n'a pas plus de ſix ou ſept lieuës d'étendue ſur la Côte. Il commence au Village de Jual, & n'eſt habité dans cette partie que par un petit nombre de Mulâtres & de Portugais. Il a dans ſa dépendance, près du Cap-Verd, un autre petit Village nommé *Koringhe*, où ſe fait le principal Commerce du Pays.

Royaume des Barbeſſins.

AU Sud, on trouve à ſept ou huit lieuës la Rivière de *Bruſalem* ou de *Borſali* (*a*), dont l'embouchure eſt fort large, mais remplie de bancs de ſable qui ferment l'entrée aux Canots, aux Chaloupes, & aux petites Barques. Le Commerce y eſt de peu d'importance. Cependant les Portugais y achetent du ſel & des proviſions de vivres.

SUR la même Côte, deux lieuës plus bas, eſt la Rivière de Gambra, qui offre deux paſſages aux Vaiſſeaux, l'un au Nord & l'autre au Sud. Elle peut recevoir des Bâtimens de cinq cens tonneaux; mais auparavant il eſt à-propos de ſonder le canal, ſi l'on veut ſe garantir des Bancs. En entrant dans la rivière on trouve au Nord le Royaume de Barra, dont le Roi fait ſa réſidence à un quart de lieuë de la Mer. Les Habitans ſont Mandingos, & la plûpart Mahométans.

Royaume de Barra.

L'ISLE *des Chiens*, qui ſe nomme aujourd'hui l'Iſle *Charles*, où l'on peut paſſer à pied ſec dans les baſſes marées, eſt vis-à-vis de cette Région. Elle étoit autrefois habitée par les François, qui ſe laiſſèrent ſurprendre & maſſacrer par les Négres. Depuis leur infortune, elle eſt demeurée ſans Habitans, & ſes avantages ne ſont pas aſſez conſidérables pour en attirer. Les Négres Flups, ou Floupes, ſont préciſément à l'entrée, ſur la Pointe Sud. Six lieuës plus haut dans la rivière, on voit le Village d'Albreda, où les François avoient autrefois (*b*) un Comptoir. Les Anglois en ont un à Jilfray, qui eſt une lieuë plus loin ſur la même rive. Ils ont auſſi un Fort régulier dans l'Iſle, qui n'eſt pas à plus d'un demi-quart de lieuë de Jilfray (*c*).

L'Iſle des Chiens ou Charles.

Ce

(*a*) L'Auteur met *Breſalme*.

(*b*) Ils l'ont rétabli depuis le voyage de l'Auteur.

(*c*) *Angl.* qui n'a qu'un demi-quart de lieuë de tour. R. d. E.

Digitized by Google

☞ Ce Fort [, bâti ſur une roche pourrie & graveleuſe eſt muni de plus de cinquante ANONYME. 1695.
☩ piéces de canon ; mais faute de mains [ou d'habileté] pour les employer, elles ne ſont pas d'un grand uſage. Les Anglois ſont obligés de faire venir leur bois & leur eau du Continent. Ils ont la meilleure partie du commerce de cette rivière, qui conſiſte en Eſclaves Négres, en cire & en yvoire. Elle eſt navigable l'eſpace d'environ deux cens lieuës.

LA rivière *Zamenée* (*d*) eſt habitée par différentes ſortes de Négres. Ceux qui habitent l'embouchure ſont de la race des Flups, Nation extrémement ſauvage (*e*) qui occupe toute la Côte juſqu'à *Bulol*, à l'entrée de Rio San-Domingo. Cette Côte eſt beaucoup mieux peuplée que celle de la Gambra.

SEPT ou huit lieuës plus haut, la marée forme un ruiſſeau, qui conduit à la Ville de Jam, où les Portugais font une groſſe quantité de cire, qu'ils tranſportent à Kachao & ſur les bords de la Gambra. Les Pays voiſins ſont habités par les Négres, nommés *Bagnons*, dont le Roi fait ſon ſéjour ordinaire à douze ou treize lieuës de la Mer.

Divers lieux ſur les bords de Rio San-Domingo.

LE cours de Rio S. Domingo eſt de l'Eſt à l'Oueſt, mais il fait différens tours pendant plus de deux cens lieuës. Ses rives ont auſſi différentes ſortes d'Habitans, Négres & Portugais, qui ſont raſſemblés dans pluſieurs Villages. A l'embouchure, du côté du Nord, les Portugais ont un Fort, muni de quatre piéces de canon, & commandé par un Sergent, avec quatre Soldats. Quatre lieuës plus loin, ſur la même rive, près du Village de Bulol, on rencontre la petite rivière de Linghin, qui n'a que huit ou dix lieuës de cours dans les terres, & qui eſt occupée par les Bagnons. Elle a, près de l'endroit où elle ſe perd dans celle de S. Domingo, le Village de *Quongain* (*f*) habité par quantité de Portugais & de Gromettes, qui ramaſſent beaucoup de cire.

Rivière de Bujind.

LA rivière de *Bujind* vient ſe décharger du même côté, trois lieuës au-deſſus de l'endroit juſqu'où la marée remonte. Elle coule douze ou quinze lieuës dans les terres, & ſes bords ſont habités par la même Nation, qui fait auſſi le commerce de la cire. C'eſt la route ordinaire de *Jam* à Kachao.

A l'entrée de la rivière de S. Domingo, du côté du Sud, on trouve un grand Bois, nommé (*g*) *Matta formoſa*, qui renferme un Village habité par des Flups, mais moins barbares qu'on ne les a repréſentés dans leurs autres Cantons. On fait avec eux le commerce des Eſclaves & des proviſions, ſurtout du ris, que leur terroir produit en abondance. Deux lieuës plus loin, en continuant de remonter, on rencontre une petite rivière qui n'eſt pas navigable, & qui ſépare le Pays des Flups de celui des Papels.

LES Négres qui ſe nomment *Papels*, ſont Idolâtres comme les Flups, & gouvernés par un Roi qui fait ſa réſidence à cinq ou ſix lieuës de cette rivière. A la mort des perſonnes conſidérables, ils ſacrifient des Veaux, des Chevreaux & des Chapons à leurs Dieux, qui ſont généralement des arbres, des cornes de Taureaux & d'autres ſubſtances inanimées. Dans le même Canton, trois

(*d*) Ou *Jam*, ou *Jameni*. C'eſt la même rivière que la Kaſamanſa.

(*e*) On a déja cité cet endroit de la Relation.

(*f*) La même ſans doute que Guinguin ou Ghinghin.

(*g*) Suivant ce récit, Matte Formoſe devroit être placée, dans la Carte, à l'endroit où eſt *Bulol* ou *Bulor*, comme l'Auteur l'appelle, qui devroit être reculé plus loin au côté Nord de la rivière.

ANONYME. 1695. Obſervations ſur les Villes de Kachao & de Farim.

trois ou quatre lieuës plus loin, eſt ſituée la Ville de Kachao (*h*), Colonie Portugaiſe. Cette Ville a trois Forts, dont le premier contient dix ou douze piéces de canon, & les deux autres chacun deux ou trois. Elle eſt commandée par un Capitaine-Major, qui dépend du Gouverneur Général des Iſles du Cap-Verd. Sa Garniſon eſt recrutée tous les ans par trente ou quarante Soldats Portugais, dont la plûpart ont été bannis pour leurs crimes. Le nombre des Habitans eſt de deux ou trois cens hommes, ſans y comprendre leurs femmes & leurs Concubines. [La plûpart ſont mulâtres.] Le Roi de Portugal entretient à Kachao un Receveur des droits, qui ſont de dix pour cent ſur tous les Vaiſſeaux Marchands qui arrivent & qui partent; avec un Ecrivain ou un Sécretaire, qui éxerce tout-à-la-fois l'Office de Notaire & de Chérif (*i*). C'eſt au Gouverneur qu'appartient l'adminiſtration de la Juſtice. Il y a dans la Ville une Egliſe Paroiſſiale, qui a ſon Curé, dépendant d'un Viſiteur, ou de ce qu'on appelle en France un grand Vicaire, pour l'Evêque Diocéſain de S. Jago. Les Capucins ont un Couvent à Kachao, mais on y voit rarement plus de trois ou quatre Religieux. Les Habitans de la Ville ont de petites Barques, avec leſquelles ils éxercent le Commerce ſur les rivières de Nogne, de Pouque, de Sierra Léona, & dans les Iſles des Biſſagos, d'où ils tirent beaucoup de cire & d'Eſclaves, ont une petite quantité d'yvoire.

LES Portugais ont plus haut ſur la même rivière une autre Ville, nommée *Farim*, à cent cinquante lieuës (*k*) de Kachao, mais beaucoup moins peuplée. Elle n'a pour Fortifications qu'un enclos de paliſſades. Les principaux Habitans de Kachao ont des maiſons à Farim, où leurs Gromettes font des étoffes de coton & de la cire. La Ville eſt gouvernée par un Capitaine-Major, dépendant de celui de Kachao. On appelle Mandingos, les Négres qui habitent les Contrées voiſines. Tous les Villages entre Kachao & Farim ſont peuplés de Gromettes Portugais, qui s'employent à ramaſſer du coton.

Iſles au Sud de Rio San-Domingo.

EN quittant la rivière de S. Domingo pour s'avancer vers le Sud, on rencontre pluſieurs Iſles. La première, nommée *Trois-Iſles*, parce qu'elle en a (*l*) l'apparence, eſt poſſédée par des Gromettes Négres, qui ſe ſont délivrés de l'eſclavage des Portugais. La plûpart, quoique baptiſés, ont renoncé au Chriſtianiſme. Cette Iſle, qu'ils cultivent ſoigneuſement, produit une extrême abondance de coton, dont ils ſe font des habits. Ils ont des Canots, ſur leſquels ils vont commercer avec les Négres du Continent, dans un Village nommé (*m*) *le Bot*. Mais ils ne permettent pas l'accès de leur Iſle aux Canots étrangers.

VIS-à-vis les *Trois-Iſles*, on découvre celle de Buſſi, ou Buſſiſi, qui eſt occupée par les Papels, ſous un Roi de peu d'autorité. Le canal qui ſépare ces deux Iſles a ſi peu de profondeur, qu'on n'y a pas de l'eau juſqu'aux genoux. Mais le commerce

(*h*) L'Auteur écrit toûjours Cacheau & Gambie. [On a fait remarquer l'erreur de cette orthographe.]

(*i*) Le Titre de Chérif, doit ſignifier ici un Greffier. R. d E.

(*k*) Cette diſtance eſt une erreur. On l'a marquée ci-deſſus plus juſte.

(*l*) Ce ſont en effet trois Iſles, & l'Auteur s'eſt trompé en les prenant pour une ſeule.

(*m*) Ce Village, dont on a déja parlé, eſt placé dans la Carte à trois lieuës de l'embouchure de Rio San-Domingo.

Digitized by Google

commerce n'en eſt pas moins dangereux avec les Inſulaires, parce qu'ils portent à l'excès la défiance & la jalouſie. L'Auteur rend témoignage que, de ſa connoiſſance, pluſieurs Négocians Anglois & Hollandois ont péri par la trahiſon de ces Barbares. Ils ont des proviſions en abondance, telles que du ris, du millet, des beſtiaux, de la volaille & des Faiſans, mais d'une bonté médiocre. L'Iſle de Buſſi a de circonférence environ dix lieuës. On lui connoît deux Ports; l'un à l'Eſt, nommé le *Port-Vieux*; l'autre au Sud-Eſt, qui ſe nomme (*n*) *Port des Pierres blanches*. Vis-à-vis eſt l'Iſle de Kazelut (*o*), & pluſieurs autres petites Iſles qui ne ſont pas habitées. ANONYME. 1695.

CELLE de Biſſao eſt à deux lieuës de Buſſi. Le canal eſt ſi bien connu entre ces deux Iſles, qu'un Bâtiment de trois cens tonneaux y paſſe ſans danger. Biſſao n'a pas moins de quarante lieuës de circuit. Les Papels qui l'habitent ſont Idolâtres, & ſacrifient ſouvent à leurs Dieux des Veaux, des Chevreaux & des Chapons. Elle a pluſieurs Ports, dont le principal porte le nom de *Port Biſſao*. Pluſieurs Vaiſſeaux de ſoixante piéces de canon y peuvent mouiller ſans incommodité. Les Portugais y ont une Egliſe & un Couvent de Capucins. Ils ſe marient ſans difficulté avec les femmes du Pays, & pluſieurs jeunes Papels ont reçu le Baptême. Obſervations ſur l'Iſle de Biſſao.

L'ISLE a neuf Rois, dont huit reconnoiſſent l'autorité du neuviéme, & ne ſont proprement que des Gouverneurs de Province. Lorſqu'il en meurt un, on étrangle plus de trente perſonnes pour l'accompagner au tombeau, ſur-tout les jeunes filles & les Eſclaves qui lui ont été les plus fidéles. On enterre avec lui cette multitude de victimes, & l'on renferme dans le même tombeau ſon or, ſon argent, ſon ambre gris, ſes étoffes & ce qu'il avoit de plus précieux. Il ne ſe préſente pas d'autres concurrens pour le Trône que les Jeagres, dont la dignité peut être comparée à celle des Ducs & Pairs en France. Ils s'aſſemblent en cercle, autour de la tombe du Roi mort, qui eſt compoſée de roſeaux & de bois fort léger. Elle eſt ſoulevée par quantité de Négres qui l'élancent dans l'air; & le Jeagre ſur qui elle retombe, obtient la Couronne.

LE Palais de l'Empereur n'eſt éloigné du Port de Biſſao que d'une lieuë. Ce Monarque a ſes Gardes, ſon Armée & ſes femmes autour de lui. Sa Flotte eſt compoſée d'environ cinquante Canots, qui peuvent recevoir chacun trente hommes. La ſeule arme de la Milice eſt un cimeterre attaché au bras. Pour habillement, les Inſulaires de Biſſao portent une peau de Chevreau, qui pend derrière eux, & qui paſſant entre leurs jambes, ſe relève pardevant pour cacher leur nudité. Leurs guerres ſont contre les Biafaras, qui habitent le Continent à l'oppoſite de leur Iſle. Elles ſe renouvellent deux ou trois fois dans le cours de l'année.

LES Portugais avoient autrefois bâti un Fort dans l'Iſle de Biſſao, & l'avoient monté de huit piéces de canon, pour interdire le commerce de l'Iſle aux Etrangers; mais les Négres ne le ſouffrirent (*p*) pas long-tems. Ils ont toûjours entretenu la liberté de leur Pays, en recevant dans leurs Ports les Etrangers qui s'y préſentent pour le Commerce, & leur accordant la permiſſion

(*n*) Il s'appelle auſſi *Port-neuf*. Voyez cy-deſſus.

(*o*) Erreur, pour *Kazegut*.

(*p*) Voyez ci-deſſus le Voyage de Brue à Biſſao. R. d. T.

ANONYME. 1695. permiſſion de l'éxercer dans l'Iſle avec une parfaite ſûreté. Mais avant que de les laiſſer deſcendre au rivage, leur Roi conſulte les Dieux par un ſacrifice ſolemnel.

Iſle Sortières. VIS-A-VIS de Biſſao eſt une Iſle nommé *Sortières*, couverte d'arbres, où les Négres vont faire tous les ans leurs grands ſacrifices. Les Vaiſſeaux y ſont en ſûreté ſur leurs ancres.

LA rivière de Geves coule environ ſoixante-dix lieuës dans le Continent par divers détours au Nord-Eſt & au Sud-Eſt. Tous les Villages qu'elle a ſur ſes bords, à une lieuë de la Mer, ſont habités par les Biafaras. A l'entrée, ſur la rive de l'Eſt, on trouve le Village de Gonfede (*q*), où les Veaux & la Volaille ſont en abondance. Les Négres y vendent auſſi de l'yvoire & quelques Eſclaves.

Confede.

Geves. CINQ lieuës plus haut dans la rivière, on arrive à la Ville de Geves, dont la plûpart des Habitans ſont Portugais & Gromettes. Cette Ville eſt défenduë par un enclos de paliſſades. Elle a ſon Egliſe, ſon Curé; & pour Commandant, un Capitaine qui dépend du Gouverneur de Kachao. Les lieux voiſins ſont poſſédés par les Biafaras.

LES Portugais ont quantité de Barques, ſur leſquelles ils portent leur commerce juſqu'à Sierra Léona. Ils les envoyent auſſi dans la rivière Nogne, pour en apporter de l'yvoire & de l'*Indigo* en feuilles, qui leur ſert à teindre leurs étoffes. Il ſe fait un grand commerce de *Kofiers* (*r*) fruit qui par ſa forme & ſon goût reſſemble beaucoup aux marons de l'Inde. Il y en a de rouges & de blancs. Le principal tranſport eſt dans le Pays des Biafaras & des Mandingos.

LES Barques ne peuvent aller plus loin que la rivière de Geves; mais avec les Canots on pénétre dans pluſieurs petites rivières qui coupent le Pays. Vis-à-vis cette Côte (*s*), on rencontre pluſieurs Iſles, particuliérement celle de Bulam, qui eſt fort riche en arbres, mais ſans aucun Habitant. Elle eſt à l'Embouchure de Rio-Grande, & ſon circuit eſt d'environ ſix lieuës. Les autres Iſles ne méritent pas qu'un Voyageur s'y arrête, ni qu'il en parle.

Iſle de Bulam.

(*q*) *Angl.* Gouffade. R. d. E.

(*r*) C'eſt vray-ſemblablement le Kola, dont on a parlé pluſieurs fois.

(*s*) *Angl.* vis à-vis le Port. R. d. E.

CHAPITRE X.

Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des Obſervations ſur le Commerce de Gorée.

BRUE. 1714. INTRODUCTION. LE Lac de *Kayor*, de *Kayer*, ou de *Kaillar*, n'eſt pas à plus de cinquante lieuës du Fort Saint-Louïs, c'eſt-à-dire, de l'embouchure du Sénégal. Il eſt formé par les Inondations de cette rivière, au Nord de laquelle il eſt ſitué; mais lorſque les flots ſe retirent, il demeure à ſec dans une grande partie de ſon étendue, & les Mores ou les Négres qui habitent ſes bords y font leurs Plantations de millet & de ris, qui réuſſiſſent merveilleuſement dans un

un terrein engraiſſé par les eaux de la rivière (*a*). Ce Lac n'avoit pas été fort connu des François, ou du moins leurs principales lumières venoient des Mores & des Négres, dont le témoignage eſt toûjours ſuſpect. On ſçavoit, ſur leurs récits, que le Lac de Kayor eſt fort grand, & que pour y naviguer on étoit obligé d'employer la Bouſſole. Quoique cette circonſtance parût douteuſe, on étoit ſûr, du moins par l'accord de tous les témoignages, qu'il eſt plus grand que celui de Panier Fouli; que le Commerce s'y étoit fait autrefois avec beaucoup d'avantage, & que les Pays voiſins ſont habités par des Mores & des Négres ſujets du Siratik (*b*).

BRUE. 1714.

Récits incertains ſur le Lac de Kayor.

LES changemens qui étoient arrivés dans la Compagnie Françoiſe ayant fait perdre toutes les idées de ce commerce, Chamboneau, Directeur au Sénégal en 1693, entreprit de les faire revivre. Il fit partir du Fort Saint-Louïs, une Barque, avec un Facteur & des marchandiſes. Les François chargés de cette commiſſion arrivèrent au Lac & n'y entrèrent pas ſans difficulté. Ils eurent à traverſer une forêt de roſeaux, qui rendoient le paſſage preſqu'impoſſible. Cependant après avoir ſurmonté cet obſtacle, ils furent effrayés par la vûe d'un corps de Négres armés, qui ſe préſenta ſur la Côte, près d'un Village où ils ſe propoſoient de débarquer. Ils revinrent ſans aucun fruit de leur voyage; & les récits qu'ils en firent ayant paru terribles, le Directeur ne trouva perſonne qui voulut tenter la même entrepriſe.

Entrepriſe de Chamboneau pour les vérifier.

Elle réuſſit mal.

BRUE, qui ſe trouva revêtu de la qualité de Directeur en 1697, entra d'abord ardemment dans les vûes de ſon Prédéceſſeur; mais d'autres affaires le forcèrent de les ſuſpendre juſqu'en 1699. Enfin, ſon caractère lui faiſant mépriſer les difficultés, il envoya une Barque bien armée, ſous la conduite d'un Facteur habile, avec les Marchandiſes convenables & des préſens pour les Chefs Mores. Il avoit eu la précaution de mettre dans ſes intérêts quantité de Marbuts ou de Prêtres, qui lui avoient promis de faire goûter ſes propoſitions de commerce aux Chefs de pluſieurs Nations. La Barque gagna heureuſement la rivière de Kayor. C'eſt un Canal naturel par lequel les eaux du Lac communiquent avec la rivière du Sénégal, & celles du Sénégal vont groſſir le Lac dans leurs débordemens. Sa largeur eſt de ſeize ou dix-huit toiſes, & ſa profondeur de douze ou quinze pieds. La Navigation n'y eſt pas difficile juſqu'au Port de Graine, ou d'*Ingrin*, Village éloigné du Lac d'environ huit lieuës, où les Négres ont un commerce établi pour le millet, les pois & d'autres légumes. Mais, un peu au deſſus de ce Village, les François commencèrent à trouver le Canal ſi bouché par l'épaiſſeur & la force des roſeaux, qu'avec un fort bon vent & de l'eau dans une juſte hauteur, leur Barque fut arrêtée. Le Facteur, qui s'étoit fait accompagner par pluſieurs Canots du Village d'Ingrin, en prit un pour aller reconnoître de plus près la grandeur de l'obſtacle & s'ouvrir un paſſage. Mais ne trouvant pas plus de facilité à pénétrer, & les roſeaux s'élevant dans pluſieurs endroits, de deux toiſes au-deſſus de l'eau, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur ſes traces.

Brue la tente auſſi avec peu de ſuccès.

CETTE confirmation des premiers récits fit abandonner l'entrepriſe juſqu'en

(*a*) Labat, Afrique Occident. Tom. III. pag. 53. & ſuiv.

(*b*) Ce ſont les Foulis.

BRUE. 1714. Seconde tentative du ſieur Brue.

qu'en 1714, que Brue prit la réſolution de la tenter lui-même. Il ſemble que la meilleure méthode auroit été de mettre le feu aux roſeaux dans le tems de la ſéchereſſe, & de les brûler ainſi juſqu'à la ſurface de l'eau; après quoi il auroit été moins difficile de les déraciner; [ſur-tout avec le ſecours des Négres qui habitent les bords du Canal, & que leur propre intérêt auroit attachés au travail.] Les terres des deux côtés appartiennent à un Chef Négre, nommé *Riquet*, qui a pluſieurs Villages au long des rives. Il eſt Vaſſal du Siratik (*c*). Son terroir eſt fertile, & les Habitans y vivent dans l'abondance. [Le Lac de Kayor ſépare le Royaume de Hoval, ou du Brac, d'avec celui des Foulis ou du Siratik.]

LA ſaiſon des pluyes ayant fini tard cette année, & les eaux étant plus groſſes qu'à l'ordinaire, Brue ſe flattoit de trouver les paſſages plus ouverts, ou du moins les roſeaux plus faciles à forcer. [Au pis aller, s'il lui arrivoit de ne pouvoir pas pénétrer juſqu'au Lac, il viſiteroit les Etabliſſemens qui ſont ſur le Sénégal, & renouvelleroit l'amitié qu'il avoit eue avec les Rois de ces quartiers.] Il ſe mit dans une Barque de vingt tonneaux, commandée par *Gaudebou*, ancien Officier de la Compagnie, qui connoiſſoit la riviére & le Pays. [Il étoit arrivé à ce Maître de Barque une Avanture ſingulière. Il venoit du Terrier-Rouge, où il étoit allé traiter de la gomme. Comme il étoit occupé à faire bouillir la marmite ſur le bord de la rivière, il ſe vit enveloppé tout-d'un-coup par un parti de deux cens Mores qui étoient un Détachement d'un Corps aſſez conſidérable, envoyé par le Roi de Maroc, pour faire des Eſclaves Négres. Gaudebou ne jugea pas à-propos de ſe fier aux ſignes d'amitié qu'ils lui faiſoient: mais s'étant promtement retiré à ſa Barque, il s'éloigna aſſez de terre pour ne pouvoir pas être inſulté, & pour défendre ſa chaudière qui étoit reſtée ſur le bord de la Rivière. Les Mores lui crièrent pluſieurs fois de ne rien craindre, & de venir traiter avec eux; mais voyant qu'ils ne pouvoient le perſuader, ils s'approchèrent de la chaudière pour l'enlever. Gaudebou leur cria de ſe retirer, & accompagna ſes paroles de quelques coups de fuſil. Les Mores lui répondirent ſur le même ton & les choſes s'échaufèrent ſi bien de part & d'autre, qu'il y eut une eſcarmouche, qui dura plus de quatre heures, qui coûta la vie à un Blanc & à deux Laptots de la Barque, outre deux autres Blancs & deux Laptots qui furent bleſſés. Les Mores n'en furent pas quittes à ſi bon marché; ils perdirent dix-huit à vingt hommes, & eurent un plus grand nombre de bleſſés. Enfin ils ſe retirèrent, & laiſſèrent le champ libre aux François qui remportèrent la chaudière en triomphe.] Brue & ſa ſuite étant partis du Fort Saint-Louïs au commencement de Novembre, ils arrivèrent le ſoir du même jour à Bukſar, ou Buxar, qui en eſt à 15 lieuës. Cette Habitation eſt un compoſé de pluſieurs Villages, dans une grande Plaine qui aboutit aux bords du Sénégal. Les Négres y nourriſſent un grand nombre de beſtiaux & mènent une vie fort aiſée. [Les Blancs, qui ſont un peu délicats, ne s'accommodent guères de la maniére mal-propre dont ces Négres tirent leur lait; & quand ils paſſent à quelque Coral (*d*), c'eſt-à-dire à quelque troupeau de vache, ils ont ſoin de porter

Il part dans une Barque de vingt tonneaux.

(*c*) *Angl.* du Brac. R. d. E.

(*d*) Kolben dans ſa Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance. Vol. II. pag. 176. dit qu'un Kraal eſt un Village de forme circulaire, avec une entrée étroite; & que les Hottentots renferment pendant la nuit leur menu bétail dans

porter avec eux un vaiſſeau bien net. Avec cette précaution ils ſont ſûrs d'avoir du lait excellent, au lieu que celui que les Négres tirent dans leurs calebaſſes, s'aigrit d'abord, parce qu'ils ne les nettoyent jamais, s'imaginant que le vieux lait, qui reſte au fond, fait crêmer le nouveau plus facilement. On prétend que le lait de ce Pays eſt plus chargé & plus ſucré que celui d'Europe. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les Vaches de ces quartiers, c'eſt qu'elles ceſſent d'avoir du lait, dès qu'elles ceſſent d'allaiter leurs veaux; c'eſt ce qui fait qu'on y mange peu de veaux, afin de ne ſe pas priver du lait des vaches. Ces Négres font des fromages aſſez bons, mais ils ne peuvent pas conſerver leur beurre frais pendant longtems; cela les oblige à le fondre & à le ſaler.] On remarque que de Bukſar juſqu'à la Mer, les beſtiaux ſont petits, & qu'on les trouve plus gros à meſure qu'on remonte la rivière. [Pendant la nuit on attache les Vaches par un pied de derrière à des piquets, qui ſont plantés en cercle, & l'on fait entrer dans le centre les Veaux, les Moutons & les Chèvres.] Ils y ſont infeſtés par certains Oiſeaux qui s'attachent ſur leur dos, & qui leur mangeroient la chair juſqu'à l'os, ſi l'on ne prenoit ſoin de les en délivrer. Brue, ſans s'arrêter à Bukſar, continua de remonter, avec le ſecours de ſes Laptots, juſqu'à l'Iſle des Palmiers. C'eſt un peu plus haut, du côté Nord de la rivière, qu'on trouve le Marigot ou le Canal de Kayor. Il a quinze lieuës de longueur, du Nord au Sud. Dans l'endroit où il ſe joint au Sénégal ſa largeur eſt d'environ huit toiſes. Le 4 de Novembre, il avoit quatre toiſes de profondeur, ce qui fit connoître au Général que l'eau étoit beaucoup plus diminuée qu'il ne devoit s'y attendre dans la ſaiſon. Cependant ſa réſolution n'en fut pas réfroidie. En avançant, il obſerva que le Canal devenoit plus large & plus creux. Il jetta l'ancre près du Village de Graine ou d'Ingrin, à trois lieuës du Sénégal, contre la rive gauche du Canal (*e*).

BRUE 1714.

Il arrive au Canal de Kayor.

CE Village appartient à *Riquet*, Seigneur Négre du Royaume de Hoval, & parent du grand Brak. Quoiqu'il n'y faſſe pas ſa principale réſidence, il y a des femmes & des Eſclaves, pour ne pas manquer de compagnie lorſqu'il y vient. Il s'y trouvoit à l'arrivée du Général. Il lui fit préſent d'un Eſclave, & Brue deſcendit ſans difficulté, pour tirer quelques pintades avec lui. Il trouva le Pays agréable, bien cultivé, & libre de ces moucherons importuns qui rempliſſent les Cantons bas & marécageux. Le ris & le maïz promettoient une riche moiſſon ſur les bords du Canal. Les pompions n'y étoient pas moins abondans. C'eſt le nom que les Négres donnent aux melons d'eau, que les Eſpagnols appellent *Paſteques*. Les melons de France & d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, les rouges & les verds croiſſent ici parfaitement. On en ramaſſe la graine; & les Négres s'en font un mêts qu'ils aiment beaucoup, en la rôtiſſant dans des poëles pleines de trous.

Riquet, Seigneur Négre.

Richeſſe de ſon pays.

BRUE paſſa la nuit dans ſa Barque; mais le jour ſuivant, Riquet lui rendit une ſeconde viſite, accompagné d'une de ſes femmes, qui fit préſent d'un Bœuf gras au Général. Cette Dame avoit la taille bien priſe, le viſage agréable,

dans la place qui reſte vuide au milieu tandis que le gros bétail eſt attaché autour des Habitations. Ainſi Labat paroît s'être trompé en donnant le nom de Coral, qui eſt le même que celui de Kraal, aux troupeaux, & non aux Villages.

(*e*) Labat, Tom. III. pag. 54. & *ſuiv.*

BRUE. 1714.

ble, & les dents d'une blancheur ſurprenante. Brue lui demanda quelle étoit ſa méthode pour les conſerver ſi belles. Elle lui dit qu'elle ſe les frottoit avec un certain bois, dont elle lui donna quelques piéces. Ce bois ſe nomme *gbelele*. Il croît ſur le bord de l'eau & reſſemble beaucoup à notre ozier; mais il eſt d'un goût fort amer. L'âge de Riquet paroiſſoit d'environ ſoixante-quinze ans: mais il jouiſſoit d'une parfaite ſanté, il avoit l'air martial & robuſte, avec beaucoup de vivacité dans les yeux. Son courage avoit éclaté dans les guerres des Négres contre les Mores Mahométans, où il avoit battu plus d'une fois les troupes du Roi de Maroc.

Belles dents de ſa femme & ſon ſecret pour les conſerver.

Village de Queda.

BRUE ayant levé l'ancre, ſe rendit, quatre lieuës plus loin, dans un Village nommé *Queda*, ſur la rive droite du Canal, & de la dépendance du Siratik, Empereur ou Roi des Foulis. Le Canal & le Lac de Kayor ſéparent ſes Etats de ceux des Jalofs & du Brak. Ici le Canal ſe rétrécit beaucoup, & l'eau s'abaiſſe viſiblement. Vis-à-vis du Village, il s'eſt formé une crique fort profonde où de gros Vaiſſeaux pourroient être à flot toute l'année; mais lorſqu'on en eſt ſorti, à peine trouve-t'on aſſez d'eau pour les plus petites Barques dans les tems de ſéchereſſe. Le Chef du Village vint faire les complimens ordinaires à Brue & les accompagna d'un préſent. Il lui déclara que s'il ne finiſſoit pas ſon voyage dans l'eſpace de quarante-huit heures, il falloit y renoncer juſqu'à la ſaiſon ſuivante, parce que les eaux ſe retiroient avec une promptitude dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Seigneur de Kayor, qui vint rendre le lendemain ſes civilités au Général, lui tint le même langage, en paroiſſant fort affligé de ce que la retraite des eaux lui ôtoit l'eſpérance de le recevoir dans ſon Village. Il l'aſſûra que ſi les Barques Françoiſes venoient à la fin de Juillet ou d'Août, elles trouveroient le paſſage plus libre, & qu'elles feroient un Commerce avantageux dans le Pays, où les Habitans ſeroient charmés qu'on leur épargnât la peine de porter leurs marchandiſes à Arguim, à Portendic & aux Comptoirs du Sénégal. Il ajoûta que ſi le Général vouloit s'arrêter deux ou trois jours à Queda, on lui fourniroit aſſez de maïz & de ris (*f*) pour charger ſa Barque. Brue accepta cette offre, qui fut éxécutée fidélement.

Obſtacles aux progrès vers le Lac de Kayor.

Viſites que Brue reçoit à bord.

LE même jour il reçut à bord un Seigneur More, accompagné de deux autres, avec une ſuite qui annonçoit ſon rang. Les trois Seigneurs étoient fort bazanés. Ils avoient la tête nue, les cheveux friſés au ſommet & treſſés par derriére. Leur barbe & leurs mouſtaches étoient fort longues. Ils étoient vêtus comme les Négres; mais leurs pagnes étoient d'une étoffe très-fine & d'un noir brillant. Sans avoir beaucoup d'embonpoint ni la taille fort haute, ils étoient de fort bonne mine & leurs manières fort polies. Le Principal fit un compliment au Général & lui préſenta deux Bœufs d'une groſſeur extraordinaire, mais ſi farouches que pour les empêcher de nuire, il fallut les tuer ſur le champ. Les préſens des deux autres Seigneurs furent quelques beaux pagnes. Brue leur fit auſſi les ſiens, & les ayant retenus à dîner avec quelques Seigneurs Négres, il ne leur épargna pas l'eau-de-vie. Mais par un ſcrupule de religion, les Mores ne burent que de l'hydromel. Ils étoient venus ſur des Chevaux barbes d'une grande beauté, qu'ils eſtimoient la valeur de quinze Eſclaves, c'eſt-à-dire quatre cens cinquante livres.

Scrupule religieux des Mores.

LE

(*f*) *Angl.* & de féves. R. d. E.

LE lendemain au lever du Soleil, on vit arriver plus de cinq cens Marchands, Négres ou Mores, avec du maïz, du ris & des fèves en coſſe (g), chargés ſur des Chameaux, des Chevaux & des Anes. Les Chefs de Queda & de Kayor réglèrent les prix du marché. Leur meſure [ſe nomme Matas, c'eſt un cube qui] contient environ le minot de Paris. Le Commerce ſe fit à bord, avec la précaution de n'y recevoir à la fois qu'un petit nombre de Marchands, pour éviter la confuſion. Ils étoient ſi empreſſés à ſe procurer des marchandiſes de l'Europe, que pluſieurs tombèrent dans l'eau; & le bruit auroit été capable d'effrayer, ſi l'on en avoit ignoré la cauſe. Cependant il n'arriva aucun déſordre. Les François achetèrent quatre-vingt barrils de maïz, de ris & de fèves, [qui ne coutèrent pas cent livres. On traita encore] de l'yvoire, des plumes d'Autruche & quelques livres d'Ambre gris; mais, avec ſi peu d'eſpace pour placer les marchandiſes, ils furent obligés de renvoyer plus de quatre cens Marchands.

Commerce des François avec les Habitans du Pays.

PENDANT le ſéjour qu'ils firent à Queda, il arriva un accident qui retarda leur départ de quelques heures. Un des principaux Habitans du Village mourut ſubitement, & ſa femme n'eût pas plûtôt mis la tête à ſa porte, pour donner avis de ſa perte par un cri, qu'il s'éleva un tumulte ſurprenant dans toute l'Habitation. On n'entendit de toutes parts que des gémiſſemens. Les femmes accoururent en foule; & ſans ſçavoir de quoi il étoit queſtion, elles commencèrent à s'arracher les cheveux, comme ſi chacune eut perdu toute ſa famille. Enſuite lorſqu'elles eurent appris le nom du mort, elles ſe précipitèrent vers ſa maiſon, avec des hurlemens qui n'auroient pas permis d'entendre le tonnerre. Au bout de quelques heures les Marbuts arrivèrent, lavèrent le corps, le revêtirent de ſes meilleurs habits, & le placèrent ſur ſon lit, avec ſes armes à ſon côté. Alors ſes parens entrèrent l'un après l'autre, le prirent par la main, lui firent pluſieurs queſtions ridicules, & lui offrirent leurs ſervices; mais ne pouvant recevoir aucune réponſe, ils ſe retiroient comme ils étoient entrés, en diſant gravement, il eſt mort. Pendant cette cérémonie, ſes femmes & ſes enfans tuèrent ſes Bœufs, & vendirent ſes marchandiſes & ſes Eſclaves pour de l'eau-de-vie; parce que l'uſage, dans ces occaſions, eſt de faire un Folgar, c'eſt-à-dire, de donner une fête après l'enterrement.

Funérailles d'un Négre auxquelles Brue aſſiſta.

LE Convoi fut précédé des Guiriots, avec leurs tambours. Tous les Habitans ſuivoient en ſilence, chargés de leurs armes. Enſuite venoit le corps environné de tous les Marbuts qu'on avoit pû raſſembler, & porté par deux hommes. Les femmes fermoient la marche, en criant & ſe déchirant le viſage comme autant de furieuſes. Lorſque le mort eſt enterré dans ſa propre maiſon, privilége qui n'appartient qu'aux Princes & aux Seigneurs, la proceſſion ſe fait autour du Village. En arrivant au lieu deſtiné pour la ſépulture, le principal Marbut s'approche du corps & lui dit quelques mots à l'oreille, tandis que quatre hommes ſoûtiennent un drap de coton qui le cache à la vûe des Aſſiſtans.

ENFIN les Porteurs le mettent dans la foſſe, & le couvrent auſſi-tôt de terre & de pierres. Les Marbuts attachent ſes armes au ſommet d'un pieu, qu'ils

(g) *Angl.* & des fèves dans des ſacs de peau. R. d. E.

BRUE. 1714.

qu'ils placent à la tête du tombeau avec deux pots, l'un rempli de kuskus, l'autre d'eau; [c'eſt-là ſa proviſion pour un an.] Après ces formalités, ceux qui ſoûtenoient le drap de coton le laiſſent tomber; ſignal auquel les femmes recommencent leurs lamentations, juſqu'à ce que le principal Marbut donne ordre aux Guiriots de battre la marche du retour. Au même moment le deuil ceſſe, & l'on ne penſe qu'à ſe réjouir, comme ſi perſonne n'avoit fait aucune perte. Dans quelques endroits, on creuſe un foſſé autour du tombeau, & l'on plante ſur le bord une haye d'épine. Sans cette précaution, il arrive ſouvent que le corps eſt déterré par les bêtes farouches. Dans d'autres lieux, la cérémonie funébre dure ſept ou huit jours. Si c'eſt un Jeune-homme qu'on ait perdu, tous les Négres du même âge courent le ſabre à la main, comme s'ils cherchoient leur camarade, & font retentir le cliquetis de leur armes lorſqu'ils ſe rencontrent. [Brue prit plaiſir à ce ſpectacle.]

Il retourne au Fort Saint-Louis.

QUOIQUE la Barque fut petite, il eut beaucoup de peine à retourner par le Canal de Kayor, juſqu'au Sénégal. [Les eaux s'étoient retirées avec une promptitude qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne l'eût reconnu par ſa propre expérience. Dans le chagrin d'avoir manqué ſon entrepriſe,] il ne penſa qu'à retourner directement au Fort Saint-Louïs.

§. II.

Obſervation ſur le Commerce de Gorée.

LE département, ou la diviſion du Comptoir de Gorée, comprend le commerce des Royaumes de *Kayor*, de *Sin*, & de *Salum*.

ON a déja vû que le Royaume du Damel, ou de Kayor, eſt aſſez loin du Lac qui porte le même nom. Il eſt près du Cap-Verd & de Gorée; au lieu que le lac eſt dans le *Zarra*, ou le Déſert, habité par les Mores, au Nord du Sénégal. Le commerce du Royaume de Kayor produit chaque année deux ou trois-cens Eſclaves, vingt mille cuirs [en poil], & deux-cens cinquante quintaux de morfil ou d'yvoire. Les cuirs montoient autrefois juſqu'à quatre-vingt mille; mais les oppreſſions du Damel ont dépeuplé le Pays & diminué le nombre des Beſtiaux.

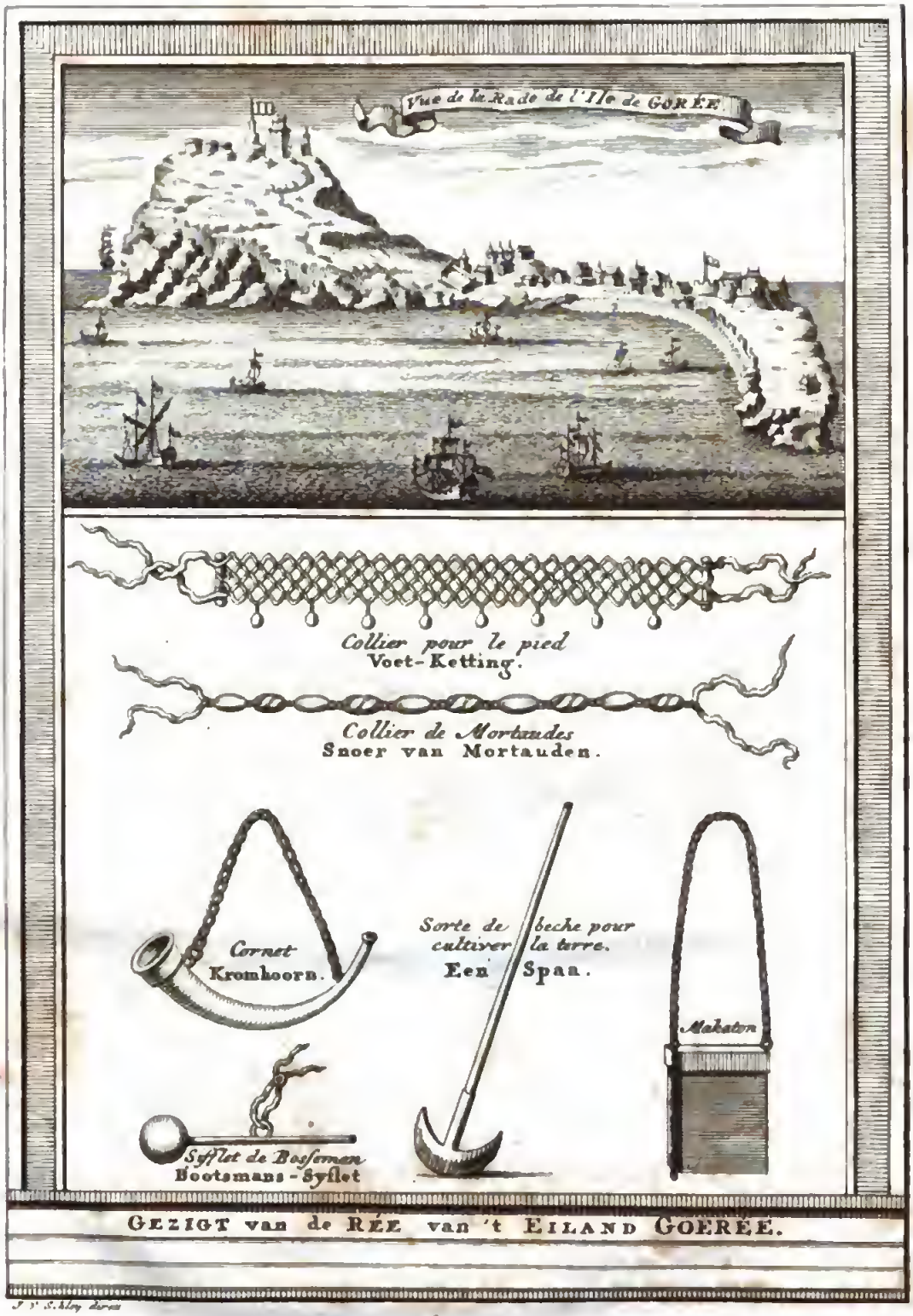
Trois Tarifs de la Compagnie Françoiſe.

LA Compagnie Françoiſe a trois tarifs pour le Département de Gorée; l'un qui ſert de régle pour le Commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands du Pays, le troiſiéme avec le Peuple. Le principal, qui regarde le Roi, eſt pour le commerce des Eſclaves. [Lorſqu'ils ſont piéce d'Inde, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ne ſont pas au deſſus de trente ans, ni au-deſſous de dix, & qu'il ne leur manque aucun membre, ou qu'ils ne ſont point contrefaits,] on apporte beaucoup de ſoin à les éxaminer. Les moindres défauts ſuffiſent pour les faire rejetter, ou du moins pour en diminuer le prix. Deux enfans paſſent pour un homme, ou trois pour deux, ſuivant leur âge & leurs forces. C'eſt dans le ménagement de cet article que conſiſte l'habileté des Facteurs.

LES principales marchandiſes, pour l'échange, ſont [diſtinguées par des noms qui viennent apparemment des Négres.]

Le grand Makaton.

1°. LE grand *Makaton*. C'eſt une boëte d'argent quarrée, de trois pouces neuf lignes de hauteur, & de la même largeur; épaiſſe d'un pouce & quatre lignes,



GEZIGT van de RÉE van 't EILAND GOERÉE.

J. V. S. Ley. deen

lignes, avec un couvercle de la même figure, & quatre anneaux aux quatre coins pour y attacher une chaîne ou un cordon de ſoye. La longueur de la chaîne eſt ordinairement de quatre pieds ſept pouces. Avec le Makaton, elle pèſe quatorze onces. Les Négres portent cet ornement en forme de bandoulière, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leurs bagues, leur or, & d'autres choſes précieuſes. Les Damels ne le portent pas eux-mêmes, car ils ne font cet honneur qu'à l'Alcoran; mais ils le font porter près d'eux par un de leurs principaux Officiers, qui eſt toûjours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le Makaton ne contient que des curedents, ou ne ſert que pour la montre. BRUE, 1714.

2°. LE *Cornet d'argent*. C'eſt effectivement une ſorte de cornet, dont le diametre eſt de neuf ou dix pouces dans ſa plus grande largeur, & de ſept dans ſa plus étroite partie. Avec la chaîne qui eſt ordinairement longue de quatre pieds, il pèſe ſix onces & quatorze grains. Les Négres s'en ſervent comme du Makaton, pour garder leurs parfums. Ils ſont paſſionnés auſſi pour les ſiflets d'argent, tels qu'on les a ſur les Vaiſſeaux. Le poids de ces ſiflets eſt ordinairement de deux onces deux grains. Avec la chaîne, qui eſt longue de quatre pieds & demi, ils pèſent dix onces. Les femmes aiment certaines petites chaînes plates, qu'elles portent au-deſſous de la cheville du pied. Elles les nomment chaînes de pieds. Leur poids eſt de deux onces & demie. Le Cornet d'argent.

3°. LES *Mortaudes*. Ce ſont des grains d'argent, creux & de figure ovale, que les femmes mêlent dans leurs coliers avec les grains de corail & d'ambre. Les uns ſont unis, & pèſent depuis quarante juſqu'à cinquante grains. Les autres qui ſont travaillés & qui ſe nomment *Mortaudes de Godené*, pèſent depuis ſoixante-dix juſqu'à quatre-vingt grains. Quelquefois les femmes ſe ſervent de petits grelots d'argent, tels que ceux des hochets, & ſe les attachent aux pieds pour ſe donner plus de grace en danſant. Ces grelots pèſent depuis ſoixante juſqu'à ſoixante dix grains. Mortaudes.

4°. LES *Bujis* (*a*), ou les *Kowris*. Ce ſont de petites coquilles qui viennent des Iſles Maldives, & qui ſervent de petite monnoye au long des Côtes de Guinée, & depuis la rivière du Sénégal juſqu'à celle de Sierra Léona.

5°. DES *Barres de fer*. Celles qu'on porte au Royaume de Kayor doivent être plates, & longues de neuf pieds, ſur deux pouces de largeur & quatre lignes d'épaiſſeur. Les Négres les diviſent en douze longueurs, chacune de ſept pouces & demi, qu'ils appellent *pattes*; & chaque longueur eſt ſubdiviſée en trois parties, nommées *dialots*. Un dialot ſuffit pour faire l'épée ou le poignard, ou la bêche d'un Négre. Barres de fer, & maniére d'en faire des épées.

6°. DES *Emaux & des Verres* de toutes ſortes d'eſpèces, de couleurs & de figures. Il s'en vend une incroyable quantité dans le Royaume de Kayor. Les Négres, hommes, femmes & enfans, s'en font des coliers, des bracelets & d'autres parures (*b*). Emaux & Verres.

LE Tarif pour les Eſclaves, avec le Damel, eſt réglé de la manière qui ſuit. Le coin d'argent, ou le *patacon*, eſt évalué à vingt-huit ſols.

Grand

(*a*) Labat dit les Bouges. 237. *& ſuiv.*
(*b*) Labat, Afrique Occident. Tom. V. pag.

BRUE. 1714.

Tarif des Eſclaves.

	Marchandiſes	Eſclaves.
Grand Makaton avec la chaîne.	1	1.
Ambre jaune.	3 livres.	1.
Bales de Mouſquet.	100	1.
Corail rouge.	9 oz.	1.
Couteaux de Hollande.	240	1.
Tambours.	2	1.
Echarpes de taffetas à franges fauſſes.	4	1.
Drap écarlatte.	4 aunes.	1.
Eau-de-vie.	100 pintes.	1.
Barres de fer.	30	1.
Fuſils communs.	4	2.
Fuſils garnis de cuivre jaune.	2	1.
Epices.	4 livres.	1.
Iris de Florence.	4 livres.	1.
Laine écarlate.	30 livres.	1.
Piſtolets.	3 paires.	1.
Papier.	12 rames.	1.
Etoffes rouges & jaunes.	30 aunes.	1.
Petits Baſſins de cuivre.	30	1.
Quintin.	6 pièces.	1.
Calicos de cinq aunes & demie	5 pièces.	1.
Grains de verre petits & gros, de mille au rang.	5 rangs.	1.(c)

Commerce de la Compagnie Françoiſe au Royaume de Sin.

LE Royaume de Sin n'a que deux Ports pour le Commerce, ſur la Côte Occidentale d'Afrique; *Joal* & *Fakiyu*. Le plus conſidérable eſt le premier, parce que l'ancrage y eſt plus ſûr, & le débarquement plus aiſé. La Ville eſt grande & peuplée. Quoique les Habitans ſoient inſolens & groſſiers, ils aiment le Commerce; & lorſqu'on s'eſt accoûtumé à leurs manières, on peut trouver avec eux beaucoup d'avantages. Deux raiſons avoient déterminé la Compagnie Françoiſe à s'y faire un Comptoir. 1°. La certitude de s'y procurer près de deux cens Eſclaves, plus de trois mille cuirs, douze ou quinze cens quintaux d'yvoire, & quatre ou cinq cens quintaux de cire jaune, ſur le même Tarif que celui du Damel; de ſorte qu'en tenant ſes Magaſins bien remplis, la Compagnie étoit ſûre d'y jouir de tout le Commerce, & d'éloigner par conſéquent tous les Vaiſſeaux d'Interlope. 2°. La néceſſité de tenir le Damel en reſpect, & de ſe garantir de ſes caprices, dont les François avoient fait pluſieurs fois l'expérience. Le *Bur*, ou le Roi de Sin, étant ſans ceſſe en guerre avec le Tin & le Damel, ſes deux voiſins, les différends continuels de ces trois Princes tournent à l'avantage de la Compagnie, qui eſt en état, lorſqu'elle tient ſes Magaſins bien garnis, d'acheter tous les Priſonniers qu'ils font l'un ſur l'autre, & qui s'enrichit ainſi de leurs pertes.

Avantages qu'elle trouve au Port de Joal.

OUTRE les marchandiſes qu'on a nommées, Joal eſt capable de fournir à l'Iſle de Gorée & aux Vaiſſeaux qui viennent ſur la Côte, toutes les proviſions qui

(c) Labat. Tom. IV. pag. 234.

qui peuvent être néceſſaires. Les *Bœufs* y ſont en abondance; la volaille, commune & à bon marché. Six cens barrils de maïz, peſant chacun deux cens livres, s'y donnent pour une barre. Cinquante ou ſoixante meſures de ris, chacune du poids ordinaire de quatre cens livres, n'y coûtent pas plus de quatre barres, quand le ris eſt nettoyé, & ſe donnent autrement pour deux.

Commerce de Fakiyu.

A *Fakiyu*, treize ou quatorze lieuës au Sud de Joal, on ne paye le ſel tranſporté à bord que trois livres le barril, c'eſt-à-dire la valeur de cette ſomme en fer, en *Bujis*, [en laine filée] en couteaux & verres rouges; de ſorte que trois cens livres de ſel ne reviennent qu'à trente-ſix franes (*d*). C'eſt encore une voye que la Compagnie prend pour mortifier le Damel, dont les revenus conſiſtent dans les Salines de Biyurt (*e*).

Artifice des Négres pour ſe diſpenſer de recevoir leur Roi.

L'AUTEUR n'a pû ſe défendre, dit-il, de donner place ici à l'artifice des Négres d'un Village voiſin de Joal. Ils avoient publié, dans le Canton, que tous les Chevaux qui entroient dans leur Village mouroient ſubitement. Les François & les Anglois s'étoient laiſſé perſuader par ce bruit, ſur-tout depuis qu'un Facteur François, nommé *Moreau*, y avoit perdu ſon Cheval par un accident qui l'auroit fait périr de même dans tout autre lieu. Enfin la mort de ce Cheval avoit confirmé le récit des Négres; juſqu'à ce que Brue s'informant de la vérité dans le Village même, découvrit que c'étoit une ruſe des Habitans, inventée pour empêcher que le Burſin, leur Roi, ne leur rendît de ſi fréquentes viſites, parce que ce Prince ne paſſoit jamais chez eux ſans enlever tout ce qu'il trouvoit de ſon goût. Brue ayant traverſé pluſieurs fois le même Village à Cheval, ſans avoir éprouvé le moindre accident, les Négres eurent encore la malice de répandre qu'il s'en étoit garanti par la vertu d'un Griſgris François. Le Bur, qui ne pouvoit ſe procurer un Griſgris ſi puiſſant, n'en eut que moins de hardieſſe à viſiter le Village; & vray-ſemblablement les Négres auroient empoiſonné ſes Chevaux, pour ſe délivrer de l'honneur dangereux de le voir; car les Rois Négres ne marchent jamais qu'à Cheval (*f*).

DE Joal juſqu'à la rivière de Palmerin, on compte ſept lieuës, qui font, à peu près toute l'étendue du Royaume de Sin au long de la Côte. Il eſt beaucoup plus large de l'Oueſt à l'Eſt. Le terroir en eſt fertile & bien cultivé, à l'exception des Frontières, que les incurſions des Sujets du Tin & du Damel ont rendues fort déſertes. On trouve dans ce Pays une grande abondance de Palmiers, & de Bananiers, avec beaucoup de fruits & de coton. Les Négres de Joal ſont fiers & brutaux. Le ſeul moyen de les tenir dans la ſoûmiſſion eſt de ſe bien fortifier dans un Comptoir bâti de pierre, car ils n'ont point aſſez d'adreſſe & de force pour entreprendre un ſiége. Mais, pour leur inſpirer plus de terreur, il ſeroit à-propos que les Vaiſſeaux qui font le commerce ſur cette Côte, mouillaſſent quelquefois dans leur Port, qu'ils y priſſent leur proviſion d'eau & de bois, & qu'ils chargeaſſent plus ſouvent les marchandiſes du Pays, qui demeurent dans les Magaſins.

Moyen de tenir les Négres de Joal en reſpect.

LE principal Commerce du Royaume de Salum ſe fait au Village de Kahone,

(*d*) L'Original Anglois dit vingt-cinq livres, mais c'eſt encore beaucoup plus qu'il ne faut; Labat compte que le Barril de ſel ne revient à la Compagnie que vingt-cinq ſols, à cauſe du prix auquel elle fait monter les marchandiſes qu'elle donne en échange. R. d. E.

(*e*) Labat. Tom IV. pag. 242. *& ſuiv.*

(*f*) Labat. Tom. IV. pag. 253. *& ſuiv.*

BRUE. 1714.

hone, ou Kohorne, près de l'endroit où la rivière de Gambra forme (*g*) celle de Salum. On y pourroit établir un bon Comptoir, parce que les Marchands Mandingos s'y arrêtent avec l'or, l'yvoire & les Eſclaves qu'ils ont tirés des Royaumes de *Tombuto*, de *Bambara Kana*, & des autres Régions plus Orientales. Ils ſeroient fort ſatisfaits de trouver à Kahone, un Marché, qui leur épargneroit cinq ou ſix jours de chemin juſqu'aux Comptoirs d'Albreda & de Jilfray, ſans compter les droits conſidérables qu'ils ſont obligés de payer au Roi de Barra. La meilleure ſaiſon pour le Commerce de Kahone eſt depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mai, en ménageant ſa route pour s'y trouver au commencement de Janvier, qui eſt le tems auquel on y voit arriver les Marchands Mandingos. Ils y amenent annuellement ſept ou huit cens Eſclaves. Ils y apportent une groſſe quantité d'yvoire, & ſouvent quatre cens marcs d'or.

Commerce du Royaume de Salum qui ſe fait à Kahone.

LES Anglois qui ſont établis ſur la rivière de Gambra, & qui traverſent autant qu'il leur eſt poſſible le commerce des François, vont juſqu'à Barakonda pour rencontrer les Mandingos. Mais comme ils manquent ſouvent de Facteurs pour entreprendre ce voyage, les Marchands Négres ne les trouvant point au rendez-vous ſont alors obligés de deſcendre à Jilfray, où les Anglois ont un Comptoir, vis-à-vis Jamesfort. Il arrive de-là que les François du Comptoir d'Albréda partagent leur commerce, d'autant plus que ſur la réputation d'avoir de meilleures marchandiſes, & d'être plus civils que leurs compétiteurs, les Mandingos les préfèrent toûjours aux Anglois. Mais l'Auteur obſerve qu'outre ces deux raiſons, ils ſont aſſez vengés par la mort preſque certaine de trois ou quatre Agens du Comptoir Anglois, que leur intempérance & la ſaiſon des pluyes font périr tous les ans. Enſuite ces places étant remplies par de nouveaux Facteurs, qui ne ſont accoûtumés ni au climat, ni au commerce du Pays, le tort qu'ils peuvent cauſer à la Compagnie Françoiſe n'eſt jamais fort redoutable.

Les François préférés aux Anglois dans le Commerce.

LA meilleure voye, continue l'Auteur, que le Comptoir de Gorée puiſſe prendre pour conſerver ſon commerce, & l'étendre dans l'intérieur des terres, ſeroit, 1°. d'entretenir les Forts & la Garniſon de Gorée dans un état qui ne lui laiſſât rien à craindre des Ennemis de l'Etat en tems de guerre, ni des Pyrates & des Négres pendant la paix; 2°. d'avoir ſes Magaſins toûjours bien fournis de marchandiſes de l'Europe; 3°. de n'être jamais ſans quelques Vaiſſeaux bien armés, pour éloigner les Bâtimens d'Interlope, enfin d'être ſans ceſſe en état de contenir les Négres par la terreur, & de les forcer à l'obſervation des anciens Traités. Il faudroit s'attacher ſur-tout à nourrir les jalouſies dont le fond ſubſiſte toûjours entre le Damel & le Tin, & ne jamais permettre, s'il étoit poſſible, que les Couronnes de ces deux Princes ſe trouvent réunies ſur la même tête. En conſervant ces deux Puiſſances dans l'équilibre, la Compagnie Françoiſe ſera toûjours en état de leur faire la loi, ou du moins d'empêcher qu'elles ne puiſſent impoſer de nouveaux droits ſur les marchandiſes, hauſſer le prix des proviſions, ou retrancher la liberté de prendre de l'eau & du bois dans leurs Ports.

Conſeils pour le ſuccès du Commerce de France.

(*g*) Suivant les Informations des Anglois, la rivière de Salum ou de Borſali n'eſt pas un bras de celle de Gambra. [*Voyez* le Tome ſuivant.]

TARIF

TARIF des Echanges pour les Cuirs & les Eſclaves, à Ruſiſco, Portodali *&* Joal, *avec le Damel, le Burſin & leurs Sujets.*

MARCHANDISES D'EUROPE.	MARCHANDISES DU PAYS. Avec les Officiers des deux Rois.	Avec le Peuple.
Grains ou Perles d'argent uni.	2 . . . . . 2 Cuir & demi. . . .	2 Cuirs.
Perles d'arg. travaillées.	1 . . . . . 1 Cuirs & demi. . .	2 Cuirs.
Siflets d'arg. & la chaîne.	1 . . . . . 1 Eſclave.	1 Eſclave.
Cornets d'ar. & la chaîne.	1 . . . . . 1 Eſclave.	1 Eſclave.
Makatons & la chaîne.	1 . . . . . 1 Eſclave.	1 Eſclave.
Grands baſſins de cuivre.	1 . . . . . 6 Cuirs.	8 Cuirs.
Petits baſſins.	1 . . . . . 3 Cuirs.	4 Cuirs.
Bujis, *ou* Kowris. . . .	50 . . . . . 1 Cuir.	1 Cuir.
Corail.	1 once . . 18 Cuirs.	24 Cuirs.
Chapeaux communs. . .	1 . . . . . 8 Cuirs.	12 Cuirs.
Chemiſes groſſes. . . .	1 . . . . . 8 Cuirs.	12 Cuirs.
Couteaux de Flandres. .	2 . . . . . 1 Cuir & demi. . . .	2 Cuirs.
☞[Cardes.	1 paire. . 3 Cuirs.	4 Cuirs.]
Drap rouge de Berry. . .	1 aune . . 20 Cuirs.	30 Cuirs.
Eau-de-vie.	1 pinte. . 1 Cuir & demi. . . .	2 Cuirs.
Echarpes de taff. à frang.	1 . . . . . 1 Eſclave.	1 Eſclave.
Barres de fer de 9 pieds.	1 . . . . . 8 Cuirs.	12 Cuirs.
Papier commun. . . .	2 mains. . 1 Cuir & demi. . . .	2 Cuirs.
☞[Laine rouge ou jaune filée.	2 onces . 1 Cuir & demi. . . .	2 Cuirs.]
Aſſiettes d'étain. . . .	1 . . . . . 3 Cuirs.	4 Cuirs.
Etoffes rouges, jaunes, bleues.	1 aune . . 6 Cuirs.	8 Cuirs.
Rubans de couleur. . . .	1 aune . . 6 Cuirs.	8 Cuirs.
Sabres.	1 . . . . . 8 Cuirs.	12 Cuirs.
Linge.	1 aune . . 6 Cuirs.	8 Cuirs.
Grains de verre.	1000 . . . . . 1 Cuir.	1 Cuir.
Petits grains de verre rouges.	10 rangs . 1 Cuir & demi . . .	2 Cuirs.
Grains rouges moyens. .	6 rangs . 1 Cuir & demi . . .	2 Cuirs.
Gros grains rouges. . . .	3 rangs . 1 Cuir & demi . . .	2 Cuirs(*a*)

Tarif des Echanges.

(*a*) Labat, Tom. V. pag. 236.

CHAPITRE XI.

Troiſième Voyage du Sieur Brue ſur le Sénégal.

BRUE. III. Voyage. 1715.

A Son retour au Sénégal, en 1714, avec la qualité de Directeur Général du Commerce de France en Afrique, Brue prit la réſolution de pénétrer dans le commerce des Gommes, qui étoit ſujet à quantité de fraudes & d'artifices, dont on avoit accuſé pluſieurs Officiers de la Compagnie. Le 4 de Mars de l'année ſuivante, *Scham Schi*, Chef des Marbuts Mores, qui ſe nomment *Serins* (*a*), le fit avertir qu'il étoit tems d'envoyer ſes Barques pour le Commerce. Il partit le 7, avec deux Barques & deux Canots Négres, accompagné de dix-huit Blancs & d'autant de Laptots, [avec trois Interprétes.] Dans ſa route, il toucha au Port de *Maka*, réſidence du petit Brak, qui lui envoya un Bœuf, pour lequel il lui fit préſent d'un baudrier d'écarlate. Après l'avoir traité à bord, avec deux ou trois de ſes Grands, il continua ſon voyage.

Brue eſt averti par un Marbut.

LE 10 de Mars, il jetta l'ancre à Serinfalli. Le Pays entre ce Village & celui de Maka, eſt fort uni, & conſiſte en vaſtes Plaines, qui feroient en France les plus belles Prairies du monde. Il étoit autrefois rempli de beſtiaux, quoiqu'il s'y en trouve à préſent fort peu. Mais à la place on voit de grands troupeaux de Daims & de Gazelles, qui traverſent la rivière pour venir paître dans un ſi beau lieu, quoique les Négres leur faſſent payer cette nourriture bien cher; car dans la ſaiſon de la ſéchereſſe, c'eſt-à-dire, au mois de Mars & d'Avril, ils mettent le feu aux herbes; & les flammes chaſſant tous ces animaux à l'extrémité de l'Iſle, ils en font une prodigieuſe boucherie. Leur chair eſt excellente.

Boucherie d'animaux.

LA fertilité du terroir, depuis Serinfalli juſqu'à Bukſar, y attire, avec leurs troupeaux, les Négres (*b*) qui ſe nomment *Sargants*. Ils donnent, pour cette permiſſion, quelques marques de reconnoiſſance au Chef du Pays. On fait dans le même Canton les plus grands Canots que les Négres employent pour ſe rendre à Maka & à Biyurt, où ils vont charger du ſel, qu'ils échangent pour leur maïz avec les Foulis. Quoique cette Région fût autrefois ſi abondante en troupeaux noirs, qu'il en ſortoit tous les ans vingt-cinq ou trente mille Cuirs, à peine en fournit-elle aujourd'hui le tiers. Ce changement eſt venu des guerres que les Négres ont euës avec les Mores, & qui ont cauſé la ruine des deux Partis. L'occaſion qui les avoit fait naître eſt trop remarquable pour ne pas demander une courte digreſſion (*c*).

Guerre des Mores contre les Négres.

LES Mores qui introduiſirent le Mahométiſme parmi les Négres furent longtems l'objet de leur vénération. Cette prévention que leurs Marbuts ou leurs Prêtres remarquèrent en leur faveur, leur inſpira le deſſein de prendre, ſur des

(*a*) Les Serins habitent au Nord du Sénégal.

(*b*) *Angl.* les Mores. R. d. E.

(*c*) Labat, Afriq. Occid. Tom. III. pag. 77. *& ſuiv.*

des hommes ſi ſimples, la même autorité dans le Gouvernement civil qu'ils s'étoient procurée dans la Religion. Ils commencèrent à s'emporter contre le pouvoir abſolu que les Rois Nègres éxerçoient ſur leurs Peuples, & le traitèrent de tyrannie. D'un autre côté ils repréſentèrent la liberté comme le plus grand de tous les biens. Une doctrine de cette nature fut extrémement agréable aux Négres, qui ſont les plus pareſſeux de tous les hommes. L'averſion qu'ils ont pour le travail leur fit embraſſer toutes les propoſitions des Prêtres, ſur-tout lorſque ces Impoſteurs leur promirent que s'ils vouloient ſecouër le joug de leurs Rois, le ris & le millet croîtroient pour eux naturellement, par la vertu de leurs Griſgris.

Commencement de la révolte des Négres.

LA révolte commença par le refus qu'ils firent de travailler aux Lugans de leurs Rois. Les Princes du Pays s'étant efforcés de les faire rentrer dans la ſoûmiſſion, ils appellèrent les Mores à leur ſecours. Ce fut alors qu'on vit paroître les Marbuts à leur tête. On en vint aux mains pluſieurs fois. Le Brak & le Damel furent tués dans une ſanglante bataille, & leurs Troupes entièrement défaites. Le Burba Ghiolof, qui avoit embraſſé leur cauſe, fut vaincu à ſon tour & contraint de chercher un azile dans les Terres du Roi de Galam, dont les ſujets, comme ceux du Siratik, avoient refuſé de prêter l'oreille aux ſéductions des Marbuts. La mort ou la fuite de ces trois Princes ayant laiſſé leurs Etats à la diſcrétion de leurs Ennemis, les Mores de Mavre (*d*) enlevèrent la plus grande partie des jeunes gens pour l'Eſclavage, [& les conduiſirent à leur Roi (*e*)] tandis que les Marbuts & leurs partiſans pillèrent le Pays, ſans mettre de diſtinction entre leurs Ennemis & ceux qui avoient imploré leur aſſiſtance. Pendant ce tems-là, il ne paroiſſoit aucun effet de ces promeſſes de bonheur & d'une abondante moiſſon, qui avoient fait prendre les armes à tant de miſérables La famine qui vint après la guerre, en fit périr un nombre incroyable. Le reſte ouvrit enfin les yeux; & revenant de leurs folles eſpérances, ils choiſirent de nouveaux Princes dans les plus anciennes familles du Pays. Ces Princes formèrent une armée du débris des trois Nations, & chaſſèrent les Marbuts, qui n'étant plus ſupportés par le Roi de Maroc, ſe trouvèrent trop foibles pour leur réſiſter. C'étoit dans une ſi longue guerre, que Riquet, dont on a déja vû le nom, avoit ſignalé ſa conduite & ſa valeur.

Trois Rois tués dans une Bataille.

Rétabliſſement des Royaumes Negres.

LE Pays s'eſt rétabli inſenſiblement, ſur-tout en Beſtiaux, par la défenſe d'en tuer, excepté dans certaines occaſions. Comme ce ſage réglement en a beaucoup augmenté le nombre, on peut eſpérer que les habitans ſeront bientôt en état de fournir l'ancienne quantité de cuirs. Le Seigneur ou le Prince du Canton où Brue aborda, ſe nommoit *Kaye*. Il étoit neveu du Brak, à la Cour duquel il ſe trouvoit actuellement. Ses femmes & les Chefs des Villages voiſins ne manquèrent pas de faire au Général François leurs complimens & leurs préſens. Il y avoit dans le même Canton un autre Seigneur nommé *Ker*, dont le Territoire nommé le *Petit-Bukſar*, eſt ſitué à l'oppoſite du *Grand-Bukſar*, ſur le bord gauche de la rivière. Sans aucune ſorte d'étude, il s'attribuoit des lumières extraordinaires en Médecine, & cette réputation lui attiroit

Médecin Négre.

(*d*) *Angl.* de Maroc. R. d. E.

(*e*) Ce Roi étoit le fameux, ou plûtôt le cruel *Muley Iſmaël*.

BRUE. III. Voyage. 1715.

attiroit quantité de malades, dont il ne faiſoit pas ſcrupule de ſe faire payer à grand prix. Brue ayant à bord la femme d'un Chef Négre des environs du Fort S. Louïs, qui étoit attaquée depuis quelques années d'une facheuſe infirmité, la mit entre les mains de Ker, comme la dernière reſſource à tenter pour ſa guériſon. Il accompagna ſa priére d'un flacon d'eau-de-vie, ſpécifique auſſi agréable pour les malades Négres que pour le Médecin. [Mais en faiſant entendre que la femme du Chef fut redevable de ſa ſanté à ce remède (*f*), l'Auteur ne nous apprend pas pourquoi il en avoit réſervé l'expérience au Docteur Négre.]

[ON trouve ſur les Côtes de cette Iſle, une infinité de ſarcelles, griſes & noires. Elles ſont graſſes & d'un goût admirable; & ce qu'il y a de commode dans la chaſſe de ces Oiſeaux, c'eſt qu'on en tue vingt-cinq ou trente d'un coup de fuſil.] Le terrain, depuis Bukſar juſqu'à la Rivière des Maringouins, eſt parfaitement au niveau de la Mer, pendant l'eſpace de trois lieuës, ce qui expoſe les Barques à des vents capables de les renverſer. On trouve fort ordinairement ſur la ſurface de la terre, dans cette étendue de Pays, une matière blanche & ſolide, d'un goût fort âcre & fort amer. Quelques-uns l'avoient pris pour du ſalpêtre, & fondoient de grandes eſpérances ſur cette opinion: mais Brue jugea que ce n'étoit que l'écume des flots, qui étant pouſſée par le vent, reçoit ſa condenſation de la chaleur, & forme cette croute ſalée. La rivière des Maringouins n'a pas plus de quatre toiſes de largeur. Elle eſt ſi baſſe, qu'elle ne devient navigable que dans le tems des Inondations. Mais ſa petiteſſe n'empêche pas qu'elle ne porte ſes eaux juſqu'à la Mer. En 1645, un Bâtiment Eſpagnol arrivé ſur cette Côte, y débarqua quelques hommes, qui bâtirent un Fort. Ils s'y maintinrent juſqu'à la fin de leurs proviſions, mais lorſqu'elles vinrent à manquer, ils prirent le parti de s'engager au ſervice du Sieur Collyer, qui étoit alors Directeur de la Compagnie Françoiſe au Fort Saint-Louïs. On ſe figura que c'étoient des Criminels tranſportés pour recruter quelque Garniſon Eſpagnole en Afrique; mais ils s'accordérent fidellement à cacher leur fortune & leurs noms. Les environs de la rivière des Maringouins forment un terroir marécageux, qui produit une eſpéce de maïz ſauvage, nommé *Gernotta*. Brue vit environ deux cens femmes [entiérement nues,] qui s'occupoient à le recueillir. [C'eſt particuliérement en cet endroit qu'on trouve les Oiſeaux (*g*), auxquels les François ont donné le nom de Peignez.]

Ecume de Mer changée en croute de ſel.

Fort bâti par des Eſpagnols inconnus.

IL arriva le 14 de Mars à Serinpate, où il trouva une Barque de la Compagnie, qui ayant fait le Voyage de *Terrier-Rouge*, pour le Commerce des gommes, avoit eu quelques différends avec les Officiers du Siratik, au ſujet des droits. Elle avoit pris le parti de retourner; mais elle apportoit deux cens Moutons & quatre-vingt Bœufs, pour les conduire au Fort Saint-Louïs. Chaque Mouton ne lui revenoit qu'à ſix ou ſept ſols, & chaque Bœuf à trente-cinq ou quarante. Brue ſe procura ici deux Autruches, qu'il fut ſurpris de trouver apprivoiſées en arrivant au Fort Saint-Louïs. On lui fit auſſi préſent de douze de leurs œufs. Il les prit comme une bonne proviſion pour le Carême,

Autruches apprivoiſées; groſſeur de leurs œufs.

(*f*) Labat n'inſinue point que cette Femme fut guérie. R. d. E.

(*g*) On trouvera la deſcription de cette eſpéce de Maïz, & de ces Oiſeaux, dans la ſuite, où l'on parlera de l'Hiſtoire Naturelle de ce Pays.

Carême, parce que d'un ſeul on peut faire une omelette pour huit hommes (*b*).

LE lendemain, c'eſt-à-dire le 15, il arriva au Déſert, Marché ordinaire des Gommes, qui y ſont apportées par les Mores de la Tribu d'*Alad-al-Haij*. De-là, il dépêcha au Brak un Alkaïde, avec un préſent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce Prince à venir recevoir lui-même les droits établis. L'Alkaïde revint le 16, & déclara au Général que le Prince ſon Maître ayant commencé par s'enyvrer à l'arrivée du préſent, ne ſeroit pas en état de venir d'un jour ou deux; ſans compter qu'il étoit arrêté par la crainte des Mores, qu'il avoit pillés peu de jours auparavant, & qui cherchoient l'occaſion d'en tirer vengeance. Enfin le Député fit entendre au Général que s'il vouloit obliger beaucoup le Brak, il falloit lever l'ancre & l'aller jetter devant ſon Village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en ſortir.

Marché des gommes.

CETTE demande étoit ſi raiſonnable, que mettant à la voile auſſi-tôt, le Général alla mouiller devant le Village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, réſidence du Roi. Il fit connoître ſon arrivée par trois coups de canon. Le lendemain, [il fit charger toutes les armes & diſpoſa les deux barques qui étoient alors avec la ſienne de manière qu'elles puſſent ſe ſecourir réciproquement, s'il arrivoit quelque déſordre, comme il ne manque jamais d'en arriver, ſur-tout quand le Roi s'eſt enyvré. Après cela] ayant vû paroître ce Prince ſur le rivage, avec un cortége de trente Chevaux, il le fit prier de ne prendre que cinq ou ſix de ſes gens pour venir à bord. Le Brak y conſentit, & ne ſe fit accompagner que de *Mulo*, *Riquet*, *Kayé*, & *Menbros*, quatre de ſes Grands, avec ſes Guiriots, *Mantel*, ſon Amiral, deux Valets, & ſon Alkaïde. Brue le reçut ſous une Tente, qu'il avoit fait dreſſer ſur le tillac. Ils ſe ſerrèrent pluſieurs fois la main, [ſans ſe découvrir la tête.] Après quelques momens de ſilence, le Général déclara qu'il étoit venu pour payer les droits & renouveller le Traité de commerce & d'amitié: mais qu'il avoit trois faveurs à demander au Roi. 1°. Que le Commerce fut ouvert à Serinpate au-lieu du Déſert, parce qu'attendant de jour en jour des Vaiſſeaux de l'Europe, il auroit plus de facilité à renvoyer la Barque de la Barre (*i*), qu'il avoit amenée avec lui; 2°. Que Sa Majeſté ſe privât du plaiſir de boire pendant qu'elle ſeroit à bord, pour éviter tous les déſordres qui étoient capables de troubler leur bonne intelligence; 3°. Qu'elles ne demandât cette année aucun préſent, parce qu'il n'y avoit, dans les Magazins de la Compagnie, que les marchandiſes néceſſaires pour le Commerce.

Brue va mouiller à Ingherbel.

Il prie le Roi de ne pas boire de quelques jours.

LE Brak écouta paiſiblement ces propoſitions, & s'engagea ſans peine aux deux dernières; mais il répondit à l'autre, qu'il prioit le Général de trouver bon que le Commerce s'ouvrit au Déſert, parce que s'attendant à ſe voir attaqué par les Mores, il eſpéroit que les François lui accorderoient leur ſecours. Mulo, qui paroiſſoit le plus conſidérable de ſes Grands, appuya cette demande par des raiſons ſi fortes, que pour obliger le Roi, Brue promit d'ouvrir le Commerce, non-ſeulement au Déſert, mais au Port même d'Ingherbel, s'il le deſiroit, & de l'aſſiſter de toutes les forces de la Compagnie. Tous les Courtiſans pouſſèrent un cri de joye à cette promeſſe. Le Brak témoigna

Accord entre le Brak & Brue.

(*b*) Labat. Tom. III. pag. 88. *& ſuiv.*

(*i*) C'eſt une Barque entretenue par la Compagnie pour tranſporter les marchandiſes des Vaiſſeaux au Fort Saint-Louïs. R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

moigna lui-même beaucoup de reconnoiſſance pour les offres du Général; & ſe bornant à demander l'ouverture du Commerce au Déſert, il l'aſſûra d'une parfaite amitié.

LES droits furent payés ſans aucune conteſtation. Mais le Roi ne ſe ſouvint pas long-tems de la parole qu'il avoit donnée de ne pas boire. Il demanda ſi ſouvent de l'eau-de-vie, que Brue ſe crut obligé d'en faire apporter. Contre ſa coûtume, ce Prince but avec modération. Il paroiſſoit âgé d'environ 46 ans. Sa taille étoit haute, avec un embonpoint raiſonnable. Il n'avoit rien dans ſes habits qui le diſtinguât de ſes Courtiſans; mais il avoit l'air noble, & le ſon de la voix fort agréable. Lorſqu'il étoit ſobre, c'étoit un des plus raiſonnables & des meilleurs hommes du monde. Il ſe nommoit *Fara Pinda*, du nom de ſon Père & de ſa Mère, ſuivant l'uſage des Princes Négres du Pays. Les droits conſiſtèrent en Makatons d'argent, en fer, linge (*k*), baſſins, corail, ambre jaune, coliers de verre, eau-de-vie, & quelque argent en eſpèces; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le Brak fit preſent au Général d'un jeune Eſclave, pour lequel Brue lui donna huit piaſtres (*l*). Il ſouhaita d'être ſalué à ſon départ de quelques coups de canon. Cette ſatisfaction lui fit accordée d'autant plus volontiers qu'on étoit content de ſa conduite. Toute ſa Cour & le Peuple qui étoit en foule ſur le rivage, marquèrent leur joye par de grandes acclamations (*m*).

Age & figure du Brak.

LE même jour Brue reçut la viſite des deux Sœurs du Brak. Le Roi leur Père, nommé *Fara Komba*, avoit été tué dans la guerre contre les Mores. L'une des deux Princeſſes étoit femme d'un Seigneur Négre qui ſe nommoit *Brieu*. L'autre étoit encore à marier. Elles étoient toutes deux jolies & bienfaites, ſur-tout la plus jeune, qui, avec un teint auſſi noir que le jais, avoit l'air vif & gracieux. Elles avoient à leur ſuite deux Eſclaves & un Guiriot de leur ſéxe, dont les cheveux étoient chargés de Griſgris dans un grand nombre de petites boëtes d'argent, de différentes formes. Brue reçut ces deux Dames, le chapeau à la main, & les conduiſit ſous ſa tente, où il leur préſenta d'abord du biſcuit blanc, qu'elles trempèrent dans de l'eau mêlée de miel. Enſuite il leur fit ſervir des Prunes de Brignoles & d'autres confitures. Elles bûrent, à ſa prière, un verre de malvoiſie. A leur départ, elles lui firent des excuſes de n'avoir aucun préſent à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à ſon retour du Déſert, elles ne manqueroient pas de lui témoigner leur reconnoiſſance. Leur habillement conſiſtoit en deux pagnes noirs, à rayes blanches, l'un qui leur ſervoit de jupon, l'autre qui leur couvrant le corps en manière d'écharpe, tomboit par derrière avec une longue queuë. Ce pagne ſupérieur eſt une grande marque de diſtinction, & ſe porte différemment. Quelques femmes le paſſent en bandoulière, & laiſſent voir un bras nud, avec une partie du ſein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entiérement, & demeurent nues juſqu'à la ceinture. Les deux Princeſſes avoient des coliers de corail, entre-melés de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faiſceaux, qui leur tomboient ſur la poitrine. A chaque bras elles portoient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, & des chaînes du même

Viſite que Brue reçoit de deux Princeſſes.

Portrait de ces deux Dames.

(*k*) Il eſt bon d'avertir ici que les Négres meſurent la toile à la grande coudée des Mores, qui eſt depuis la hanche gauche, juſqu'à l'extrémité du bras droit.

(*l*) *Angl.* dix piaſtres. R. d. E.

(*m*) Labat. Tom. III. pag. 96. *& ſuiv.*

Digitized by Google

me métal. Leurs pieds étoient ornés de petits coquillages & de grelots au-deſſous de la cheville. En arrivant à bord elles avoient des ſandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles ſe les firent ôter, pour être plus à leur aiſe. Leurs cheveux tomboient par derrière en deux treſſes, avec quelques brins d'or & de corail à l'extrémité. Sur la tête, ils étoient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les ſoûtenoit; & ſur le front, ils étoient partagés comme ceux des Villageoiſes de France; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en tombât quelques boucles ſur les temples & au long des oreilles, mais ſans cacher les pendans, qui étoient deux anneaux d'or. Les Princeſſes mariées portent de grands morceaux de corail au-lieu d'anneaux. Leurs ſourcils étoient fort noirs. Elles les entretiennent dans cette couleur, en ſe les frottant ſouvent avec un morceau de plomb. On leur remarquoit une affectation continuelle à montrer les mains; ſur-tout leurs ongles, qu'elles avoient fort grands & rougis à l'extrémité. Leurs dents étoient extrémement blanches & bien rangées. Elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois de Ghelele, dont on a déja parlé. Apres une longue converſation, où elles marquèrent toutes deux beaucoup d'eſprit & de bon ſens, elles chantèrent un air du Pays, & firent danſer leur Guiriotte, qui ſurprit Brue par ſon agilité, mais avec des poſtures laſcives & indécentes, qui lui cauſèrent peu de ſatisfaction. Il fit préſent d'une lunette d'approche (*n*) à chacune des deux Princeſſes, & les ſalua d'une décharge de ſon Artillerie à leur départ (*o*).

Autre viſite que Brue reçoit du Brak.

LE 18, il reçut une ſeconde viſite du Brak, accompagné d'une de ſes femmes & de ſes trois filles. Ce Prince s'aſſit ſans façon ſur une caiſſe, la jambe étèndue ſur les genoux de ſa femme, qui étoit aſſiſe près de lui. Une de ſes filles, qui ſe mit entre ſes jambes, lui tenoit la cuiſſe accolée d'un bras. Les deux autres étoient à terre auprès de leur Mère, & firent quantité de petites ſingeries pour divertir le Roi. Leur ſituation, dit l'Auteur, auroit fait le ſujet d'une peinture fort groteſque. Pendant que Brue entretenoit le Roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi* (*p*), Chef des Mores. Il ſe hâta de l'aller recevoir ſur le tillac, & de l'introduire dans ſa chambre avec ſes deux fils & trois Marbuts. Schamchi lui fit un compliment fort civil; mais ayant apperçu le Brak, il évita de parler des affaires qui l'amenoient. C'étoit un petit homme, aſſez blanc, en comparaiſon des Négres, qui avoit une longue barbe griſe, & qui paroiſſoit âgé de plus de ſoixante ans. Il portoit un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mouſſeline (*q*). Son habillement

Viſite de Shamchi, Chef des Mores.

(*n*) *Angl.* il fit préſent d'un Miroir. R. d. E.

(*o*) Labat. Tom. III. pag. 101. *& ſuiv.*

(*p*) Ce Perſonnage paroît être le même que celui que Barbot appelle *Schi-Schi-mi*, & qui habitoit à une trentaine de lieuës du Comptoir de *Terrier-Rouge*. Il faiſoit les fonctions d'Arbitre entre les François, les Mores, & les Foulis qui apportoient de la gomme. Ce Shi-Shi-mi venoit ordinairement toutes les années dans le Pays des Mores, ſix ſemaines ou deux mois avant les débordemens du Sénégal, afin de les inſtruire du tems dans lequel ſe feroit la traite de la Gomme. Auparavant c'étoit un nommé *Alli*, qui étoit chargé de cet employ; auſſi étoit-ce dans ſa Ville, que ſe tenoit le Marché de la Gomme. Mais il perdit cet avantage pour s'être révolté contre ſon Souverain, en ſe joignant aux Mores Azoaghes. Voila ce que dit Barbot. pag. 46. ſurquoi il eſt à-propos de remarquer, qu'au-lieu du Sénégal il dit le Niger, & qu'en parlant des Mores, qu'il nomme ici Azoaghes, il les appelle dans les Paragraphes précédens, *Arabes*, ou Mores *Azgor*. Ainſi il confond les Arabes avec les Mores. Faute qu'il condamne dans un autre endroit.

(*q*) *Angl.* entouré d'un Matel ou pièce de Mouſſeline, *qui lui tenoit lieu de turban*. R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

ment étoit un pagne de coton, à la manière des Négres; mais il avoit pardeſſus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de ſoye rouge, [dont il étoit négligemment envelopé, à peu près comme les mauvais peintres repréſentent les Apôtres.] Les gens de ſa ſuite étoient vêtus de même. Le Général lui fit quelques préſens; & ſçachant qu'il étoit venu pour le Commerce des Gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du Marché devoit ſe faire au Déſert. [Le même jour Brue donna au Commis, qu'il renvoya au Terrier-Rouge, ce qui manquoit aux droits du Siratik, lui ordonnant de pouſſer la traite le plus qu'il pourroit; & dès qu'il le vit parti, il fit lever l'ancre & alla mouiller au Déſert.]

Deſcription du Déſert.

LE Déſert (r) eſt une plaine vaſte & ſtérile au Nord du Sénégal, bornée au loin par de petites Collines de ſable rouge, & couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaiſſeur. C'eſt dans ce lieu que ſe faiſoit depuis longtems le Commerce des Gommes. Le Général, pour ſe garantir de l'attaque des Morès, fit entourer les Magazins qu'il éleva au long de la Rivière, d'un foſſé large de ſix pieds & d'autant de profondeur, défendu par une haye d'épine. Il fortifia ſoigneuſement la porte, & mit pour la garder deux Laptots bien armés, avec un Interpréte, pour éxaminer & pour introduire ceux qui viendroient s'y préſenter. Près de la porte, [il y avoit une caſe qui ſervoit de Corps-de-garde, &] il éleva un Cavalier, ſur lequel il plaça deux petites Piéces de canon. Les deux Barques furent rangées contre la rive, & l'artillerie pointée vers les Ouvrages du Fort. Le Brak & le Schamchi qui virent toutes ces préparations, & qui n'en ignoroient pas les motifs, approuvérent les précautions du Général, comme la meilleure voye pour prévenir les déſordres pendant la Foire.

Fort que Brue y bâtit pour la ſûreté du Commerce.

Arrivée des Caravanes.

LE 1 d'Avril, Schamchi ayant reçu avis de l'approche des Caravanes, vint avertir Brue qu'il étoit tems de régler les prix. Après quelques conteſtations ſur les meſures, ſur la nature des échanges, & ſur les frais de l'entretien des Mores, le Général ſe relâcha de quelque choſe en faveur de la paix; mais il obtint en récompenſe que de trois-cens quatre-vingt livres dont la meſure avoit été compoſée juſqu'alors, elle monteroit à cinq-cens.

Engagement des François pour l'entretien des Mores.

LES François ſont obligés de pourvoir à l'entretien des Mores qui apportent les Gommes, [dont ils ſe nourriſſent pendant le Voyage.] Cet engagement les expoſe à quantité de fauſſes dépenſes, parce que, ſous prétexte de Commerce, il arrive une multitude de Mores, qui ne cherchent que l'occaſion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de ſatisfaire leur inclination au larcin. Mais Brue régla tellement cet article, qu'il n'étoit obligé de nourrir que ceux qui auroient apporté des marchandiſes, & dans la proportion même de ce qu'ils auroient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de Bœuf & autant de Kuskus pour chaque portion, & tel nombre de portions pour chaque quintal. Les Commis qui furent nommés pour la diſtribution, reçurent ordre de la finir auſſi-tôt que les marchandiſes ſeroient délivrées. On parvint ainſi à purger la Foire de Voleurs & de gens oiſifs (s).

On

(r) Barbot dit pag. 45. que les Mores appellent le Déſert *Azgor*.

(s) Labat. Tom. III. pag. 306. *& ſuiv.*

ARABIERS en MOOREN, zittende op hunne KAMEELEN, PEERDEN,
en OSSEN, om de Gommen naar SENEGAL te brengen.

Digitized by Google

ON commença le 5 d'Avril à meſurer les Gommes. Cette opération ſe fit ſans déſordre, parce qu'on ne reçut les Marchands que l'un après l'autre. Le Général y aſſiſta éxactement, & fit veiller avec le même ſoin à tout ce qu'il ne pouvoit éclairer par ſa préſence. Auſſi-tôt que le Commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles Caravanes, de dix, vingt, & trente Chameaux, ou de voitures traînées par des Bœufs & gardées par les Propriétaires des Gommes & par leurs domeſtiques. Ces Mores ont l'apparence d'autant de Sauvages. Ils n'ont pour habit que des peaux de chèvre autour des reins; & des ſandales de cuir de Bœuf. Leurs armes ſont de longues piques, des arcs, & des fléches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes, qui ſont portées ſur le dos des Chameaux, ont des chemiſes de coton blanc (*t*), & par-deſſus, une piéce d'étoffe rayée, en forme de jupe ou d'écharpe. Une partie de leurs cheveux eſt relevée ſur la tête; le reſte eſt lié par derrière & leur tombe juſqu'à la ceinture. Cet habillement eſt modeſte. Pour coëffure, elles ont une piéce de linge entrelaſſé (*v*). Les filles ne portent qu'une piéce d'étoffe rayée, autour des épaules; & plus bas une jupe de peau aſſez courte, coupée en pluſieurs bandes, qui les couvre aſſez bien lorſqu'elles ſont en repos ou dans un tems calme; mais le moindre mouvement, ou le ſouffle du vent les met en déſordre. Ces Moreſques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs fort beaux & fort brillans, la bouche petite & les dents d'une blancheur extrême. Quoiqu'elles ayent l'air fort vif, elles ont plus de retenue que les femmes des Négres. Elles apportent leur proviſion de beurre & de lait dans des outres fort nettes, des boëtes à tabac, & des bourſes de différentes ſortes, compoſées de paille de ris ou de jonc, & tiſſues avec beaucoup d'art.

Exercice du Commerce.

Portrait des femmes Moreſques.

IL n'eſt pas beſoin de Sentinelles pour découvrir l'approche de ces Caravanes. Les Chameaux pouſſent des cris hideux qui les trahiſſent bien-tôt. Leurs *foulons* (*x*), c'eſt-à-dire les ſacs dans leſquels ils apportent les gommes, ſont des peaux de Bœuf ſans couture; [dont les ouvertures tant des jambes, que du col ſont liées avec des courroyes.] Les Mores n'ont pas d'autres commodités pour renfermer leurs marchandiſes, ni même pour le tranſport de leur eau. Comme on avoit pris toutes ſortes de ſoins pour empêcher qu'ils n'entraſſent pluſieurs à la fois dans l'enclos, c'étoit un ſpectacle amuſant que de voir leurs efforts & leurs contorſions pour entrer l'un avant l'autre; car les Motes ſont une Nation fort bruyante (*y*).

LE premier jour de la foire, *Mabagni*, Interpréte More de Schamchi, vint trouver Brue & lui dit que les Officiers François qui avoient eu juſqu'alors la conduite du Commerce s'étoient toûjours accordés avec lui pour faire tourner à ſon avantage un huitiéme de profit, qui devoit revenir à ſon Maître; & que de ſon côté il leur avoit ménagé le commerce privé de l'or & de l'ambre gris que les Mores apportoient à la foire. C'étoit préciſément ce que le Général s'étoit propoſé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'Interpréte, que s'il continuoit cette injuſte pratique, il en avertiroit ſon Maître; & cet honnête Agent, fâché de s'être trahi ſans précaution, promit d'être à l'avenir plus fidéle.

Friponnerie des Officiers du Commerce.

A

(*t*) *Angl.* de coton noir. R. d. E.
(*v*) *Angl.* de linge roulé comme une couronne. R. d. E.
(*x*) Labat dit Toulons. R. d. E.
(*y*) Labat, Tom. III. pag. 113. *& ſuiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

A l'arrivée du Général on lui avoit préſenté une jeune Négreſſe d'une fort jolie figure, qui lui avoit offert diverſes ſortes de ſervices, tels qu'elle étoit accoutumée de les rendre aux François qui étoient venus avant lui. Elle avoit ſoin, lui dit-elle, de leur laver les pieds, de les peigner & de les ſervir dans l'intérieur du Magaſin lorſqu'ils revenoient fatigués du travail. Brue admira la délicateſſe de ſes Facteurs, & reçut la Négreſſe pour blanchir ſon linge, mais la diſpenſa du reſte de ſes offres.

Détail du Commerce.

LA préſence du Général entretint l'ordre & la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On meſura les gommes dans un Vaiſſeau cubique, que les Mores appellent *quantar*. Il en revenoit au Brak une certaine quantité ſur chaque quintal. Ses Commiſſaires la mettoient dans un ſac; & lorſqu'ils en avoient reçu le poids d'un quintal, ils laiſſoient aux Agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenoit. Un Officier de Schamchi prenoit le compte de tous les quintaux qui ſe meſuroient, parce que ce Chef More s'attribue le droit d'un huitième ſur toutes les gommes qui ſont vendues à la Compagnie. Comme c'eſt lui même qui régle le prix des gommes & le poids du quintal, on trouve toûjours le moyen de faire tomber ce droit ſur les Marchands Mores, [& non ſur les acheteurs] [par des compenſations qui ſont à l'avantage de Schamchi ou de ſes Officiers.]

Le Prince Addi allarme le Brak.

LE Brak, qui ſe reprochoit d'avoir pillé les Mores, étoit dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses Eſpions lui rapportèrent un jour au ſoir qu'ils avoient remarqué parmi eux des mouvemens extraordinaires, & qu'il en étoit arrivé quelques-uns avec des armes, de la part d'Addi, Prince More qui avoit ſon camp dans le voiſinage. Cet avis l'avoit jetté dans une ſi vive allarme, qu'il étoit prêt à quitter Ingherbel, lorſque ſur de meilleurs conſeils il prit le parti de faire communiquer ſes craintes au Général François & de lui demander du ſecours. Il étoit minuit lorſque ſon Courier arriva au Magaſin. Brue éveillé bruſquement & frappé lui-même de cette nouvelle, ſe détermina ſur le champ à s'éloigner du rivage avec ſes deux Barques, en laiſſant deux Facteurs & ſes Laptots pour la garde du Magaſin. Lorſqu'il ſe préparoit à partir, il lui vint un autre exprès pour lui apprendre que le Prince Addi ne s'approchoit d'Ingherbel que pour faire une viſite de civilité au Brak, & qu'il en avoit fait demander la permiſſion; mais qu'il étoit accompagné de vingt fuſiliers, dont on pouvoit appréhender quelque violence. Sur quoi le Brak faiſoit prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés, pour ſoûtenir ſa réputation & faire connoître aux Mores qu'il avoit des amis. Brue lui envoya douze de ſes Laptots, avec trois Officiers Négres. Le Prince Addi étant entré dans Ingherbel affecta de ſaluer le Brak par une décharge de ſa mouſquetérie. Elle lui fut rendue par treize Fuſiliers Négres, que le Brak avoit à ſon ſervice, & par les quinze Laptots du Général. Ceux-ci ayant tiré à bale, les Mores ne parurent pas contens d'une civilité de cette nature. Cependant les deux Princes eurent une longue & ſecrette conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur ſatisfaction. Addi préſenta au Brak un Bœuf gras, & le Brak lui donna un jeune Eſclave (2).

Secours que Brue envoye au Brak.

LE même jour Addi vint rendre ſa viſite au Général. La converſation dura long-tems

(2) Labat, pag. 119. *& ſuiv.*

long-tems. Le Prince More parloit Arabe. Schamchi, qui l'accompagnoit, répétoit ſes diſcours en Langue des Négres à l'Interpréte, qui les rendoit en François à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandois, qui étoient alors en poſſeſſion d'Arguim. Il vanta les droits & les préſens qu'il recevoit d'eux. C'étoient cent fuſils, cent piſtolets, quatre barrils de poudre, quatre de bales, & cent écus pour chaque quintal de gomme; ſans compter une groſſe quantité de biſcuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs & d'autres mercerie. Brue répondit que les Hollandois s'étoient rendus coupables d'une injuſtice en ſe ſaiſiſſant d'Arguim, & que les égards qu'ils avoient pour les Princes Mores ceſſeroient auſſi-tôt qu'ils pourroient ſe paſſer de leur protection (*a*). Il retint le Prince à dîner. On ne lui ſervit d'abord que de l'eau & du miel pour liqueur. Mais ayant conſenti à goûter du vin de Canarie, il ne ſe fit pas preſſer enſuite pour boire toutes ſortes de vins François. Addi étoit d'une taille médiocre, mais fort bien priſe. Il paroiſſoit extrémement robuſte. Il avoit les traits réguliers, le nez aquilin, les dents belles, la barbe longue & les cheveux courts, Sa tête étoit nue, mais il avoit le corps entiérement couvert. Il portoit pour habit une ſorte de chemiſe blanche, qui s'élargiſſoit ſur ſes hautes-chauſſes, avec une ceinture de mouſſeline, d'où pendoit un couteau en forme de poignard. Par deſſus, il avoit une caſaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendoit par derrière. Après le dîner, Brue lui fit préſent de pluſieurs choſes qui paroiſſoient lui plaire. Il fuma, il prit du caffé. A ſon départ, il fut ſalué de cinq coups de canon. Brue, qui l'avoit reçu ſur ſa Barque, le conduiſit juſqu'au rivage, dans l'eſpérance de voir ſon Cheval; mais il fut ſurpris de n'y trouver que des Chameaux, pour ſa monture & celle de ſa ſuite. Quoique les Mores ne manquent pas de Chevaux, ils les ménagent beaucoup, & les réſervent particuliérement pour leurs expéditions.

Le Prince Addi ſe loue des Hollandois.

Sa figure & ſes Habits.

LE Brak vint remercier le Général du ſecours qu'il lui avoit envoyé, & parut mettre beaucoup d'ardeur & de bonne-foi dans les témoignages de ſon amitié. Il lui amena pluſieurs jeunes Eſclaves, mais il n'en refuſa pas le payement. Le même jour, un More, nommé *Barikala*, fit préſent au Général d'une Aigle apprivoiſée, de la grandeur d'un Coq-d'Inde, [de couleur fauve.] Elle n'avoit rien d'ailleurs qui la diſtinguât des Aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes alloit juſqu'à ſe laiſſer prendre par le premier venu, & dans peu de jours, elle prit l'habitude de ſuivre le Général comme un chien. Mais elle fut tuée malheureuſement par la chûte d'un barril, qui l'écraſa ſur le tillac (*b*).

Aigle apprivoiſée.

LE 10 d'Avril, la principale femme du Brak rendit une viſite au Général, accompagnée des Dames de ſa Cour. Elles étoient montées ſur des Anes, avec un cortége de dix ou douze femmes à pied & d'autant d'hommes, entre leſquels étoient deux Guiriots. Brue reçut la Sultane à l'entrée de ſa Barque & la conduiſit dans ſa chambre, où elle s'aſſit d'abord ſur le lit, avec trois de ſes principales Dames. Les autres prirent les places que le hazard leur offrit, & le fauteuil demeura au Général. Toutes ces Dames étoient couvertes d'un fort beau pagne de coton noir, qui prenant depuis la tête avec la forme d'un turban

Viſite que la Sultane rend à Brue, & les circonſtances.

(*a*) N'eſt-ce pas là le cas de toutes les Nations, qui font des Etabliſſemens dans les Païs étrangers?

(*b*) Labat. pag. 126. *& ſuiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

turban, leur tomboit juſqu'à la ceinture. Plus bas, elles avoient un ſecond pagne qui traînoit juſqu'à terre, & ſous lequel il y en avoit un troiſième qui leur ſervoit de jupon. Après les premières civilités, elles ôtèrent le pagne ſupérieur, & laiſſèrent voir leur tête, qui étoit coëffée comme celle des deux Princeſſes dont on a déja vû le portrait. Bientôt elles ſe défirent auſſi du ſecond pagne, qui les laiſſa preſque nues. La Sultane n'étoit pas une beauté régulière, mais elle avoit le viſage agréable, & la taille fine, avec un air de majeſté & de douceur qui rendoit ſa figure fort touchante: ſes dents & celles de toutes les autres Dames étoient d'une grande blancheur. Elle fit préſent au Général d'une boëte d'or de Filigrame, travaillée à la Moreſque, remplie d'épices & de petits grains d'or.

ELLE fit enſuite apporter des pipes, pour elle-même & pour les Dames de ſa ſuite. Le tuyau eſt un roſeau de dix-huit ou vingt pouces de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail & d'ambre. La tête eſt d'or ou d'argent. La Sultane remarquant que le Général ne fumoit pas, offrit de renvoyer les pipes, ſi la fumée l'incommodoit. Mais lorſqu'elle eut appris qu'il ne s'en diſpenſoit que pour lui donner une marque de reſpect, elle le força de recevoir ſa propre pipe & s'en fit apporter une autre. La converſation fut fort vive, & Brue n'eut pas peu d'embarras à répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit de tous côtés par la bouche de ſon Interpréte. Elles roulèrent preſque toutes ſur les Dames de France, ſur leur beauté, leur habillement, leur galanterie, ſur la magnificence de la Cour de France, & ſur la manière dont les femmes Françoiſes vivent avec leurs maris. Le bonheur de n'en avoir qu'un paroiſſoit leur faire envie. On ſervit le déjeuner, c'eſt-à-dire, de l'eau & du miel, des confitures & des biſcuits de France, de l'eau-de-vie & du vin.

Sujet de leur entretien.

A l'heure du dîner, le Général qui ſçavoit que les femmes du Pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de ſe retirer. Elles furent traitées ſuivant leurs uſages. Mais Brue leur envoya quelques mêts de ſa table, ſur-tout pluſieurs piéces de pâtiſſerie Françoiſe. La Sultane y fut ſi ſenſible qu'elle but à ſa ſanté, & qu'elle le fit prier de venir boire à la ſienne. Il paſſa auſſi-tôt dans la chambre des Dames, où il acheva de dîner à leur table. Enſuite il leur fit ſervir du caffé, & du chocolat qu'elles trouvérent délicieux. A leur départ il leur fit préſent de miroirs, de corail, de cloux de girofle; & de coliers de verre aux femmes de leur ſuite. Il conduiſit la Sultane au rivage, il l'aida à remonter ſur ſon Ane, & la fit ſaluer de cinq coups de canon. Elle laiſſa paſſer peu de jours ſans lui envoyer quelque préſent. L'Auteur nomme deux Pintades, mâle & femelle, ſi privées qu'elles mangeoient ſur ſon aſſiete, & qu'avec la liberté de voler au rivage, elles revenoient ſur la Barque au ſon de la cloche pour le dîner & le ſouper. Pendant toute la foire, Brue ayant obſervé les jours de fête & les jeûnes de l'Egliſe (*c*), & n'ayant pas manqué de faire réciter ſoir & matin les prières à bord, tous les Mores le prirent pour un Marbut François (*d*).

Galanterie qu'elle fait à Brue.

Pintades privées.

LE Déſert eſt infeſté par une ſorte de Milans, que les Négres appellent *Ekufs*. Ces animaux ſont ſi voraces, qu'ils venoient prendre les alimens des Matelots juſques dans les plats. [Il arriva un jour qu'un Matelot ayant fait griller ſa ration, la mit ſur un morceau d'écorce, pour la pouvoir porter, où il

(*c*) *Angl.* & les Dimanches. R. d. E. (*d*) Labat, pag. 132 *& ſuiv.*

il devoit l'aller manger, un Ekuf, s'abbattit deſſus, & l'empoigna, mais cette viande brûlante lui grilla les Serres, & l'obligea de lâcher priſe & de s'enfuir à vuide.]

BRUE, qui ne ſe ménageoit pas dans l'éxercice de ſes fonctions, gagna une colique violente, pour avoir dormi à l'air après s'être extrémement fatigué. Ses Chirurgiens avoient employé vainement toute leur habileté à le ſoulager, lorſqu'un More, qui étoit venu lui rendre viſite, lui conſeilla, comme un reméde ordinaire à ſa Nation, de faire diſſoudre de la gomme dans du lait & d'avaller cette potion fort chaude. Il ſuivit ce conſeil, & fut guéri ſur le champ.

Remède More pour la colique.

LE 15 de May, il arriva au Déſert un Marbut, qui prétendoit revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un impoſteur, au récit qu'il faiſoit de la tombe du Prophéte, qu'il avoit vu, diſoit-il, ſuſpendue dans l'air entre les mains de quatre Anges, qui ſe relevoient d'heure en heure, pour ſoûtenir ce précieux fardeau. Cependant il le retint à ſouper: après quoi le Marbut ſe préſenta au Peuple, pour le conduire à la prière. Elle fut ſuivie d'un folgar, ou d'une danſe, qui dura toute la nuit, avec un mélange de chants tirés des verſets de l'Alcoran, à l'honneur de ce nouveau Saint. Le Général lui fit préſent de quelques mains de papier, pour faire des Griſgris; qui ſont le principal revenu des Prêtres Mores.

Marbut impoſteur.

ON vit arriver, le 17 May, une nouvelle Caravane, avec des apparences qui annonçoient moins une troupe de Marchands, que des Voyageurs d'une haute diſtinction. Elle étoit précédée par un grand nombre d'hommes armés, les uns montés ſur des Chameaux, d'autres à cheval, avec un tambour & deux trompettes à leur tête. Cette avant-garde étoit ſuivie de huit ou dix Chameaux, qui portoient ſur leur dos des ſiéges couverts de drap bleu. Enſuite on voyoit un autre Chameau, beaucoup plus gros, chargé auſſi d'un grand ſiége ouvert, mais ombragé par un paraſol, ſur lequel étoient aſſiſes deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre. Autour de ce Chameau marchoient pluſieurs hommes à pied, armés de mouſquets & de ſabres. Dix ou douze Cavaliers bien montés fermoient la marche. Schamchi apprenant qui étoient les Dames, ſe hâta d'aller à leur rencontre, & fit dire en même tems à Brue, que c'étoient la mére & la femme du Prince Addi qui venoient pour le voir.

Viſite que Brue reçoit de la Princeſſe Addi.

LE Général fit mettre auſſi-tôt tous ſes gens ſous les armes, & prit la réſolution de recevoir les Princeſſes dans ſon Magaſin, parce que les deux Barques étoient ſi chargées qu'il n'y reſtoit plus d'eſpace libre. Un de ſes Officiers les reçut d'abord à la porte du Fort, avec une décharge de mouſqueterie, au ſon des hautbois & des tambours. Brue fit quelques pas hors du Bâtiment pour aller au-devant d'elles; & les ayant introduites dans la ſale, il les plaça dans une alcove, couverte d'un beau tapis & de couſſins. Elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois Dames de leur ſuite & d'un Guiriot. Les autres s'arrêtérent dans une antichambre, & tout l'Equipage attendit dans la Cour, avec beaucoup d'ordre & de retenue.

LA Princeſſe mére de Sidi Addi avoit été très-belle femme; mais l'embonpoint avoit altéré ſes traits. Son habillement conſiſtoit dans une belle mante de toile noire des Indes, qui deſcendoit juſqu'à terre; [dont les épaulettes s'attachoient par devant avec des agrafes,] & dont les manches étoient ſi longues qu'elles lui couvroient les mains. Une partie de ſes cheveux étoit raſ-

Portrait de ces deux Princeſſes.

BRUE. III. Voyage. 1715.

ſemblée ſur le haut de la tête; le reſte lié d'un nœud de rubans tomboit négligemment ſur les épaules, avec un voile de mouſſeline rayée, qui flottoit pardeſſus. Elle avoit à chaque oreille un anneau d'or, dont le diametre étoit au moins d'un demi-pied. Son colier étoit d'or, mêlé de grains d'ambre. La femme du Prince paroiſſoit âgée d'environ dix-huit ans. Elle étoit plus grande que ne le ſont ordinairement les femmes de ſa Nation, mais parfaitement bien-faite, les traits réguliers, les yeux noirs, bien ouverts & remplis de feu; la voix douce, & toute la figure agréable. Elle avoit du rouge au viſage; mais ſon teint, qui étoit olivâtre, en tiroit peu d'avantage. Ses ongles étoient auſſi peints de rouge, & ſes mains fort belles. Elle étoit vêtue comme ſa mère, avec la ſeule différence que ſes cheveux étoient entremêlés de grains d'or, d'ambre & de corail, & qu'ils étoient rangés avec plus d'art. Les Dames de la ſuite n'étoient pas vêtues moins modeſtement; fort différentes des Négreſſes qui ont l'habitude de laiſſer voir la moitié de leur corps à découvert (*e*).

Leur converſation.

LA vieille Princeſſe commença par un compliment fort civil. Elle dit au Général que ſur la réputation de ſon caractère, elle n'avoit pas fait difficulté de paſſer un peu ſur les loix de la bienſéance pour venir voir un Etranger. Enſuite elle lui préſenta une boëte d'or & une chaîne de filigrame, fort bien travaillées. La jeune Princeſſe lui fit auſſi ſon compliment & ſon préſent. Il leur fit à toutes deux une réponſe polie. La converſation devint fort agréable, & les deux Dames marquèrent beaucoup d'eſprit & d'enjouement. Brue ayant demandé à la Princeſſe Douairière ſi la jeune Dame, qu'elle avoit avec elle, étoit la Sultane, ou la première femme du Prince Addi (*f*), elle lui répondit que les Mores n'avoient qu'une femme légitime; & que ſi la Loi leur en permettoit d'autres, les perſonnes de diſtinction & de conduite ne les voyoient qu'en ſecret & comme à la dérobée.

Elles font dîner Brue avec elles.

A l'heure du dîner, le Général demanda aux deux Dames ſi elles étoient réſolues de manger ſuivant leurs uſages, où ſi elles lui feroient l'honneur d'accepter un dîner à la Françoiſe. Elles lui en laiſſèrent le choix, en le priant ſeulement qu'il n'y eût pas dans la ſale d'autre homme que l'interpréte. On mit auſſi-tôt une table fort baſſe. Brue s'aſſit, comme les Dames, en croiſant les jambes ſur un couſſin. Les plats furent apportés juſqu'à la porte par les Domeſtiques François, & les femmes des Princeſſes les alloient recevoir. L'Interpréte les plaçoit ſur la table, & faiſoit le reſte du ſervice autour du Général. On avoit eu ſoin de ſe pourvoir de kuskus, & de quelques autres mêts à la Moreſque. Mais les Dames eurent la complaiſance de ne toucher qu'aux alimens François. Elles imitèrent même, avec beaucoup de grace, l'uſage qu'elles voyoient faire au Général de ſa fourchette & des autres inſtrumens de table.

Leur chant & leurs Inſtrumens.

PENDANT le dîner, la Princeſſe mère fit chanter quelques airs à ſa Guiriotte, qui étoit une jeune fille extrémement jolie, [& fort parée, c'eſt-à-dire

(*e*) Labat, pag. 140. & *ſuiv.*

(*f*) Il eſt fort extraordinaire, ce ſemble, que Brue ait fait cette queſtion. Un homme comme lui, qui avoit réſidé & converſé ſi longtems avec ces Peuples, n'auroit pas dû ignorer une choſe auſſi remarquable. Cela nous fait voir combien ceux qui voyagent uniquement dans des vûes de commerce, ſont peu curieux des coutumes étrangères, qui n'ont pas un rapport direct avec leur principal but.

Digitized by Google

dire que ſa tête étoit couverte de quantité de petits colifichets d'or, d'argent, d'ambre & de corail.] Elle lui fit toucher un Inſtrument compoſé d'une calebaſſe couverte de parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de letton, dont le ſon reſſembloit à celui de la harpe. Les deux Dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avoient reçu du Général. Elles acceptèrent quantité de confitures qu'il les pria d'emporter, & pluſieurs paires de gants parfumés, qui étoient pour elles un préſent d'autant plus agréable, qu'elles n'en avoient jamais vû. Brue les conduiſit enſuite juſqu'à leur Chameau; & les fit ſaluer, à leur départ, d'une décharge générale de ſa mouſqueterie & de ſon canon.

UN Pêcheur lui apporta le même jour un jeune Crocodile vivant, long d'environ cinq pieds. Mais perſonne n'ayant voulu prendre la commiſſion de l'apprivoiſer, on prit le parti de lui caſſer la tête. Brue n'en trouva pas la chair déſagréable, [elle n'a de mauvais qu'une odeur de muſc, qu'il eſt difficile de lui ôter.]

LE 9 de May, un Officier François, qu'il avoit envoyé pour le Commerce à Terrier-Rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais ſans yvoire & ſans or, parce que les Mores avoient porté leur or & leur yvoire à Portendic [& à Arguim,] où il étoit arrivé quelques Vaiſſeaux Hollandois. Le tems du Commerce approchant de ſa fin, & les eaux du Sénégal commençant à s'enfler, Brue renvoya ſes Barques chargées au Fort Saint-Louis. Le 24, il jetta l'ancre devant Ingherbel, où rendant viſite au Brak, il le trouva ſous le portique de ſon Palais, occupé à juger un procès fort ſingulier. Un Marbut s'étoit engagé avec un Seigneur Négre à lui donner un Griſgris ou un charme qui le rendroit invulnérable à la guerre. Il avoit reçu, pour une faveur ſi précieuſe, un Cheval d'une beauté rare. Mais ce merveilleux Amulete n'avoit point empêché que le Négre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses Héritiers, qui n'avoient pas ignoré le marché, redemandoient le Cheval au Marbut. Le Brak voyant arriver Brue lui demanda ſon opinion. Il parut clair au Général que le Griſgris ayant été ſans vertu, le Cheval devoit être reſtitué aux Héritiers; & ſon jugement ſervit de Sentence (*g*).

Viſite que Brue rend au Brak.

Il juge un Procès bizarre.

APRÈS cette audience, il fut conduit dans l'appartement du Roi, qui ne différe de ceux de ſes Sujets que par le nombre & la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice & les meubles ſont à-peu-près les mêmes. Ce qui diſtingue ſeulement le Palais Royal, c'eſt qu'il eſt renfermé dans un vaſte enclos de roſeaux, qui reçoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour deſquels ſont les appartemens du Roi, ſes magaſins, ſes étables, ſon chenil, & les logemens de ſes femmes & de ſes Officiers. La porte de cet enclos eſt gardée par cinq ou ſix Négres, armés de ſabres & de zagayes. Après une longue conférence où les engagemens du Commerce & de l'amitié furent renouvellés, le *Tagaraf*, un des principaux Officiers du Palais, conduiſit le Général à l'audience de la Sultane ou de la principale Reine. Cette Princeſſe étoit aſſiſe ſur ſon lit. Sa chambre étoit couverte de nattes, ſur leſquelles cinq ou ſix de ſes femmes s'occupoient à filer. Elle fit aſſeoir Brue à ſon côté; & lorſqu'il

Palais du Brak. Ses Femmes & ſes Chiens.

(*g*) Labat, Tom. III. pag. 148. *& ſuiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

lorſqu'il ſe leva pour ſe retirer, elle quitta auſſi ſa poſture & le reconduiſit juſqu'à la porte. Il rendit ſucceſſivement ſa viſite à toutes les autres femmes, car le Brak en a pluſieurs, qui ont chacune leur maiſon & leur famille. Retournant enſuite auprés du Roi, il le trouva dans ſa cour, aſſis au pied d'un Latanier, d'où il voyoit faire l'éxercice à quelques Chevaux qu'on lui offroit à vendre. Les Mores qui les éxerçoient ne manquoient pas d'art & de grace pour les conduire; mais quoique ces animaux fuſſent de belle encolure, ils n'avoient pas de bouche; ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal-faites. Il vit auſſi les Chiens du Brak. Ce Prince en avoit dix-huit, grands, les oreilles belles, & de l'eſpèce de nos lévriers; mais avec deux propriétés rares dans cette eſpèce, le nez & les yeux excellens. On les nourriſſoit avec du ſon de maïz trempé dans du lait; & lorſqu'ils avoient tué quelque piéce de gibier, on leur donnoit les entrailles.

Départ du Général, & galanteries du Brak.

A l'heure du dîner, le Général fut conduit dans une chambre où le Roi l'attendoit. Toutes les femmes de ce Prince lui envoyérent chacune un plat de leur cuiſine. Comme il avoit apporté de l'eau-de-vie & du vin, le Brak fut de la meilleure humeur du monde, avec aſſez de modération pour ne pas s'enyvrer. Brue prit enſuite congé des femmes du Roi, de ſes ſœurs & de ſes filles, qu'il n'avoit pas vues le matin, & qu'il ne quitta pas ſans leur avoir fait quelques petits préſens. Il en reçut auſſi de toutes ces Princeſſes. Enfin lorſqu'il fut retourné pour faire ſes derniers adieux au Brak, il fut ſurpris de le voir monter à cheval avec toute ſa Cour, dans la réſolution de conduire ſes Hôtes juſqu'au bord de la riviére. Cette politeſſe fut accompagnée de toutes ſortes de galanteries. Le Roi fit faire quantité de ſauts & de courbettes à ſon Cheval. Quelquefois il le mettoit au grand galop; & retournant tout-d'un-coup, il ſe rapprochoit du Général en branlant ſa zagaye d'un air libre & gracieux. On amena quelques Eſclaves qu'il lui vendit, & dont il reçut le prix ſur le champ. A ſon départ, Brue le ſalua de quelques coups de canon.

Droits de Schamchi.

LE jour ſuivant, les droits de Schamchi furent réglés. Il lui revenoit dix quintaux, des huitiémes qu'il s'attribuoit ſur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avoit emprunté l'année d'auparavant. Il fit un nouvel emprunt, de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandiſes, qui devoit être pris ſur les huitiémes de l'année ſuivante. Cette méthode le met en état de continuer le Commerce, & l'intéreſſe beaucoup à l'avantage de la Compagnie.

Richeſſe du Commerce François.

BRUE partit du Déſert le 1 de Juin 1715, avec plus de ſept cens quintaux de gomme, ſans y comprendre ce qui étoit venu de Terrier-Rouge. Comme il avoit fait monter le quintal à ſept cens livres, poids de Paris, ſa cargaiſon ſe trouva de quatre cens mille livres de gomme, outre les Eſclaves, l'yvoire, les plumes d'Autruche, l'or & l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jetter l'ancre pluſieurs fois, & d'attendre le reflux des marées pour retourner au Fort Saint-Louïs, où toutes ces richeſſes arrivérent heureuſement (*b*).

(*b*) Labat. pag. 155. *& ſuiv.*

§. II.

§. II.

Obſervations ſur la Gomme du Sénégal, & ſur ſon Commerce.

QUOIQUE le Pays aux environs d'Arguim & de Portendic, ſoit fort mauvais, & la Côte très-dangereuſe, les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empreſſement, & s'efforcent tous d'y établir leur commerce, parce que c'eſt le ſeul endroit, avec le Sénégal, où les Peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette marchandiſe eſt peu importante en apparence; mais deux raiſons principales en font un objet conſidérable. 1o. Elle s'achete à fort bon marché dans le Pays, & ſe vend fort cher hors de l'Afrique. 2o. Elle occupe une grande partie des Manufactures de l'Europe, & ſert ainſi à faire circuler l'argent. Elle fournit à l'entretien d'une infinité de perſonnes.

Importance du commerce des gommes.

IL n'eſt donc pas ſurprenant que les plus riches Marchands de l'Europe entreprennent de porter leur commerce du côté d'Arguim & de Portendic. Ils n'ont que cette voye pour empêcher que toutes les gommes ne tombent entre les mains des François, qui ſont ſeuls en poſſeſſion du Sénégal, c'eſt-à-dire, de tous les autres Ports où cette marchandiſe eſt apportée. C'eſt la véritable raiſon qui a jetté les Hollandois dans une ſi groſſe dépenſe pour établir un Comptoir dans l'Iſle d'Arguim, & qui leur a fait chercher une retraite à Portendic lorſqu'ils ont été chaſſés de cette Iſle. Ils ont réuſſi, par cette voye, à partager d'abord le commerce des gommes avec les François. Enſuite ils l'ont attiré preſqu'entièrement dans leur Comptoir, en payant les gommes fort cher, & faiſant des échanges à perte, pour engager les Mores à tourner de leur côté. Lorſque ces artifices ne produiſoient rien, ils employoient le Prince Aliſchandora & d'autres Seigneurs Négres à piller les gommes que les Mores portoient au Sénégal. C'eſt ce qu'on a vû plus d'une fois, malgré les Traités formels de ce Chef de la Tribu [qui s'apelle Terarza,] avec la Compagnie Françoiſe, qui n'a jamais manqué de lui payer les droits & de les accompagner de préſens.

Efforts des Nations de l'Europe pour y participer.

Artifice des Hollandois.

LA gomme s'appelle gomme du Sénégal, ou gomme Arabique, parce qu'avant que les François euſſent des Comptoirs au Sénégal, elle ne venoit que de l'Arabie. Mais depuis que le Commerce eſt ouvert par cette voye, le prix en eſt tellement diminué qu'on n'en apporte plus d'Arabie. Cependant il en vient encore du Levant. On prétend même qu'elle eſt meilleure que celle du Sénégal, par la ſeule raiſon qu'elle eſt plus chère; car au fond elles ſont toutes deux de la même bonté. L'artifice conſiſte à trier la plus belle, c'eſt-à-dire la plus claire & la plus ſéche, & celle qui eſt en gros morceaux, qu'on fait paſſer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Origine & nature du commerce des gommes.

LES Médecins prétendent que cette gomme eſt pectorale, [humectante,] anodine, & rafraîchiſſante; qu'elle épaiſſit les humeurs ſéreuſes & les empêche d'entrer dans la maſſe du ſang pour le corrompre; qu'elle eſt excellente pour le rhume, ſur-tout lorſqu'elle eſt mêlée avec le ſucre d'orge, ſuivant l'uſage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup; que c'eſt un ſpécifique contre la Diſſenterie & les Hémorragies les plus obſtinées. On lui attribue quantité d'autres effets, [que Labat ne veut pas rapporter, de peur de ſe brouil-

Qualités de la gomme du Sénégal.

BRUE. III. Voyage. 1715.

ler avec la Faculté. Ce qui l'étonne, c'eſt qu'on ne ſe ſoit pas encore aviſé de la faire prendre en bol avec du liège; rien à ſon avis ne ſeroit plus propre à abſorber les humeurs peccantes, & les empêcher de ſe répandre ſur les poumons, & autres parties nobles où elles cauſent de ſi grands déſordres. Pour prouver que ce qu'il dit n'eſt pas ſans fondement, voici comment il argumente. Chacun convient que ce qui ſert à la nourriture de l'homme, lui ſert auſſi de médicament. Or] il eſt certain, qu'un grand nombre de Négres qui la recueillent, & les Mores qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture; qu'ils n'y ſont pas réduits par néceſſité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, & qu'ils la trouvent délicieuſe. Ils n'y employent pas d'autre art que de l'adoucir par le mélange d'un peu d'eau. Elle leur donne de la force & de la ſanté. Enfin, par ſa ſimplicité & ſes autres vertus, ils la regardent comme une diéte excellente. Si elle a quelque choſe d'inſipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur & le goût qu'on deſire (*a*). Il paroît étrange, ajoûte l'Auteur, que ceux qui l'apportent, de plus de trois cens milles dans l'intérieur des terres, n'ayent aucune proviſion de reſte lorſqu'ils arrivent au Marché; mais il eſt bien plus ſurprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, & qu'elle ait été leur unique ſubſiſtance dans une ſi longue route. Cependant c'eſt un fait qui ne peut être conteſté, & ſur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont paſſé quelque tems au Sénégal. Brue, qui avoit goûté ſouvent de la gomme, la trouvoit agréable. Les piéces les plus fraîches, c'eſt-à-dire, celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mûr. Le dedans en eſt tendre, & reſſemble aſſez à l'abricot par le goût (*b*)

Uſage de la gomme du Sénégal.

ON fait un grand uſage de la gomme du Sénégal dans pluſieurs Manufactures, particuliérement dans celles de laine, & de ſoye. Les Teinturiers s'en ſervent beaucoup auſſi, [ſur-tout de celle qu'ils appellent vermiculée c'eſt-à-dire de celle qui s'étant tortillée en tombant de l'arbre, a pris, quoiqu'un peu groſſiérement la figure d'un ver.] Toute l'habileté dans le choix de cette gomme, conſiſte à choiſir la plus ſéche, la plus nette & la plus tranſparente, car la groſſeur & la forme des piéces n'y mettent aucune différence.

Arbre qui la produit.

L'ARBRE qui la porte, en Afrique comme en Arabie, eſt une ſorte d'*Acacia*, (*c*) aſſez petit (*d*) & toûjours verd, chargé de branches & de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites & rudes. Il porte une petite fleur blanche [compoſée de cinq feuilles,] en forme de vaſe, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piſton (*e*) où la ſemence eſt renfermée. Ce piſton [ſe change en une ſilique de trois à quatre pouces de longueur, &] eſt d'abord verd; mais en meuriſſant il prend une couleur de feuille morte. La ſemence ou la petite graine dont il eſt rempli, eſt ronde, dure & blanchâtre (*f*). On trouve entre le Sénégal & le Fort d'Arguim trois Forêts qui portent quantité de ces arbres. La premiére ſe nomme *Sabel*;

(*a*) Labat, Afriq. Occident. Tom. I. pag. 238. *& ſuiv.*

(*b*) Labat. Tom. III. pag. 114.

(*c*) Cet article n'appartient qu'au Commerce. Mais on trouvera d'autres détails dans l'Hiſtoire Naturelle de toutes ces Régions, Tome ſuivant. R. d. T.

(*d*) Barbot dit que c'eſt un grand Arbre, qui reſſemble aſſez à celui qu'on appelle *Maput* en Amérique. Voyez ſa Deſcription de la Guinée. pag. 46.

(*e*) Ce piſton, eſt le piſtille de la Fleur. R. d. E.

(*f*) *Angl.* & noirâtre. R. d. E.

bel; la ſeconde & la plus grande, *Lebiar*; & la troiſième *Afatak*. Elles ſont à peu près à la même diſtance, c'eſt-à-dire à trente lieuës [d'une eſcalle du Sénégal, nommée le] Déſert, qui eſt auſſi à trente lieuës du Fort Saint-Louïs; & toutes trois, elles ſont entr'elles à dix lieuës l'une de l'autre. De Sahel à Marſa ou Portendic, on compte ſoixante lieuës, & quatre-vingt juſqu'à la Baye [de Guie, d'Agnadir, ou] d'Arguim.

BARB. III. Voyage. 1715. Trois Forêts où il s'en trouve.

LA récolte de la gomme ſe fait deux fois chaque année; mais la plus conſidérable eſt celle du mois de Décembre, où l'on prétend qu'elle eſt [en plus grands morceaux,] plus nette & plus ſéche. Celle du mois de Mars eſt plus gluante, avec moins de tranſparence. La raiſon en eſt ſenſible. C'eſt qu'au mois de Décembre elle ſe recueille après les pluyes, lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſéve que la chaleur du Soleil vient épaiſſir & perfectionner, ſans lui donner trop de dureté. Depuis cette ſaiſon juſqu'au mois de Mars, la chaleur devenant exceſſive & ſéchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des inciſions pour en tirer cette ſéve; car la gomme n'étant que de la ſéve extravaſée qui tranſpire par les pores de l'écorce, on eſt forcé, lorſqu'elle ne ſort pas d'elle-même, de bleſſer l'arbre pour l'en tirer (*g*).

Tems & manière de la recueillir.

ELLE ſe meſure, pour la vente, dans un vaiſſeau cubique nommé *Quantar*, ou *Quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens & les Mores. La meſure des Hollandois, lorſqu'ils étoient en poſſeſſion d'Arguim, contenoit le poids de deux cent vingt livres de Paris, qui leur revenoient à la valeur d'une piaſtre d'Eſpagne [évaluée à trois livres, monnoye de France; &] en marchandiſes, [elle leur coutoit douze cadenats; ou deux (*b*) onces de Corail; ou quatre baſſins de cuivre; ou une demi-aune de drap fin; ou trois quarts d'aune de drap commun; ou deux barres de fer plat; ou trois aunes de revèche; ou ſix aunes trois quarts de toile baſtos, c'eſt-à-dire couteline bleue, ou ſix aunes & demie de toile platille (*i*).] Les Interlopiers, qui faiſoient le Commerce à Portendic & dans la Baye d'Arguim avec la permiſſion du Gouverneur Hollandois, avoient une meſure qui contenoit environ ſept cent livres de Paris.

Manière dont elle ſe meſure.

IL ne ſera point inutile de joindre ici les droits qu'ils payoient aux Hollandois, ſur les marchandiſes qu'ils donnoient en échange dans le commerce des gommes, & les préſens que le Prince Aliſchandora éxigeoit d'eux, pour mille quintaux du poids qu'on vient d'expliquer.

(*g*) Barbot explique autrement la manière de recueillir la gomme. Il prétend que dans la ſaiſon, les Mores dépouillent l'arbre de ſon écorce avec de petits inſtrumens de fer, & que peu de tems après, la ſubſtance aqueuſe qui étoit deſſous, s'endurcit & ſe gromele. Il ajoûte que les Arabes la conſervent fraîche d'une année à l'autre, en la mettant ſous terre. Mais il ne cite aucune autorité. Voyez ſa Deſcription de la Guinée, pag. 46. [Le même Auteur donne auſſi une Deſcription du commerce de Gomme que font les François, mais cette Deſcription eſt fort imparfaite, en comparaiſon de celle que nous avons extrait de Labat.]

(*b*) Les Auteurs Anglois diſent douze onces; mais nous avons ſuivi ici Labat. R. d. E.

(*i*) Labat, Tom. III, pag. 239. *& ſuiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

DROITS du Gouverneur Hollandois d'Arguim pour ſa protection & ſe courtage de mille quintaux, à une demi-piaſtre par quintal, . . . 3000 l.

Prix des Gommes en Marchandiſes.

Tarif des Contrebandiers d'Arguim & de Portendic.

MILLE piéces de drap de laine bleue, nommé *Blaeukaton*, de vingt-cinq aunes de Hollande (*k*), à 17 *guilders* (*l*) ou 21 liv. 5. ſ. par piéce, ...		2125 liv.
CINQ cens douzaines de petits miroirs, à 7 ſols la douzaine, .		175
CINQ cens douzaines de peignes de bois, à 6 ſols la douzaine, .		150
DEUX mille cadenats . . . à 5 ſols piéce, ...		500
DEUX mille couteaux de Flandres, à 5 ſols piéce, ...		500
Total. . . .		25575 l.

Droits du Prince Aliſchandora, pour la Cargaiſon d'un Vaiſſeau.

CE Prince a long-tems éxigé deux mille quatre cens piaſtres en eſpèces. Mais il pouvoit prendre la moitié de cette ſomme en marchandiſes, c'eſt-à-dire, en trois cens piéces de toile bleue, évaluées à douze cens piaſtres, quoiqu'au fond leur valeur ſoit de vingt & une liv. cinq ſols par piéce; ce qui monte à neuf mille neuf cens ſoixante-quinze livres (*m*), [de façon qu'il reçoit en tout.] . . . . . 9975 l. ſols.

LES préſens en différentes ſortes de marchandiſes montent à .	2870 -	10
LES appointemens de l'Interpréte, pour cent jours de ſervice, à une demie-piaſtre par jour, payables, moitié en eſpèces, moitié en toile bleue, ...	150.	
LES gages de vingt Ouvriers Mores, pour charger le Vaiſſeau pendant le même eſpace de tems, à un quart de piaſtre par jour, payables de la même manière que ceux de l'Interpréte, .	1418 -	15
Total. . . .	14414 -	5

CETTE dernière ſomme ajoutée à la premiére de 25575 liv. ſans y comprendre les autres frais du Vaiſſeau, fait celle de . 39989 - 5

CE qu'il y a de fort remarquable, c'eſt que les droits du Prince Aliſchandora regardoient toutes ſortes de Vaiſſeaux, ſans diſtinction de leur grandeur. Ainſi les Hollandois, au-lieu d'employer des Bâtimens de trois ou quatre cens tonneaux, auroient trouvé beaucoup d'avantage à n'en avoir que de mille ou douze cens (*n*).

EN 1715, Brue régla, au nom de la Compagnie Françoiſe, un Tarif des poids fort différent, tant au Déſert qu'à Terrier-Rouge ſur le Sénégal. Le quintal des Mores peſoit, dans ces deux lieux, cinq cens livres de Paris.

MAR-

(*k*) L'aune de Flandres, telle que l'employent les Hollandois, ne fait qu'environ la moitié de celle de Paris.

(*l*) Monnoye de Hollande que nous appellons *Florin*. R. d. T.

(*m*) *Angl.* à ſix mille trois cens ſoixante-quinze livres. R. d. E.

(*n*) Labat, pag. 246. *& ſuiv.*

BRUE. III. Voyage. 1715.

MARCHANDISES.	Nomb.	Quintaux de gomme.
Argent en Eſpèces, ou Piaſtres d'Allemagne, à 48 ſols piéce.	4.	1.
Perles d'argent uni, à 5 ſ. 6 d. piéce.	24.	1.
Ambre jaune.	6 onces.	1.
Cadiz ou Serge noire & bleue.	8 aunes.	1.
Chaudières de cuivre, peſant 12 livres.	1.	1.
Chaudrons de cuivre de ſix livres.	2.	1.
Corail.	1 once.	1.
Coliers, nommés de Cornalines.	6.	1.
Drap rouge commun.	2 aunes.	1.
Drap bleu.	2 aunes.	1.
Barres de fer plates, de 8 à 9 pieds.	2.	2.
Cloux de girofle.	80.	1.
Mains de papier à 20 feuilles la main.	20.	1.
Pagnes de coton du Pays.	5.	1.
Reveches rouges ou bleues.	3 aunes & demie.	1.
Baſſins de cuivre rouge.	4.	1.
☞[Spares, ou perches qui ſervent de mâts aux tentes.	2.	1.]
Baftos bleus.	12 aunes.	1.
Toile blanche.	12 aunes.	1.
Calico, ou Toile des Indes.	5. aunes & demie.	1.
☞[Cordes de] Grains de verre rouge, de moyenne groſſeur.	40.	1.
☞[Cordes de] Grains de verre rayé.	18.	1.
Grains de verre jaune.	600.	1.
☞[Cordes de] Grains jaunes maſſifs.	40.	1.
Petits grains de différentes couleurs.	24000.	1.

Tarif des François réglé par Brue en 1715.

Différence du prix des Marchandiſes en France & au Sénégal.

	en France.	au Sénégal.
Piaſtres (*o*) d'Allemagne.	2liv. 8ſols	4liv. 10ſols
Perles d'argent unies (*p*).	5 10	10
Ambre jaune, l'once.	1	2 . . 5
Serge de Cadiz, l'aune.	1 10	4
Baſſins de cuivre rouge, la piéce.	1 10	3
Corail la livre.	45	160
Drap rouge ou bleu, l'aune.	12	16
Barres plates de fer, la livre (*q*).	3	6
☞Cloux de girofle, [la livre].	8 10	32

Différence des prix en France & au Sénégal.

Papier,

(*o*) Ou plûtôt Pataques d'Allemagne. R. d. E.

(*p*) Labat les évalue à 5 ſols 6 deniers en France à 10 Sols au Sénégal. R. d. E.

(*q*) *Angl.* la barre. 3liv. . . 6liv. R. d. E.

BRUE. III. Voyage. 1715.

	en France.	au Sénégal.
Papier, la rame.	2liv. 10 fols	8 li. 4 fols.
Pagnes, ou étoffes de coton, la piéce.	1 10	4
Reveche l'aune.	1 10	4
[Chaudières de cuivre rouge la livre.	1 4	1 . . 4].
Toiles diverſes, l'aune.	18	2 (r).

(r) Labat. Tom. III. pag. 166.

CHAPITRE XII.

Etat des Pays, au Nord du Sénégal, d'où l'on tire la Gomme.

LE Pays au Nord du Sénégal, qui s'appelle *Zarra* ou *le Déſert*, & que la plûpart de nos Géographes ont nommé *le Déſert de Barbarie*, eſt habité, ſuivant le témoignage de Leon, par ſix Nations ou Tribus de Mores; les *Sanagas*, les *Souenzigas*, les *Fuergas*, les *Lampbins* (a), les *Bardoas* & les *Levatas*. Ces Peuples ſont ſitués, depuis l'Océan vers l'Eſt, l'un après l'autre dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainſi les Sanagas, Zanajas, ou Zaneghas, car leur nom ſe trouve écrit différemment, ſont les plus Occidentaux, bordent la Mer, & poſſédent le Pays où croît la gomme, & dans lequel Arguim & Portendic ſe trouvent renfermés. Quoiqu'ils ayent la même origine que les Mores de Barbarie, ils ſont diſtingués d'eux par la différence des Pays qu'ils habitent, comme ils le ſont des Arabes, qui viennent ſouvent commercer avec eux. Cependant les Ecrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces Peuples; & Labat ſur-tout, eſt habituellement dans cette erreur. L'Eſpagne fut d'abord conquiſe par les Arabes, & dans la ſuite, arrachée de leurs mains par les Mores de Fez & de Maroc. Nos Hiſtoriens & nos Géographes modernes n'ayant pas mis de diſtinction entre ces deux conquêtes, employent ſouvent les noms de Mores & d'Arabes pour déſigner indifféremment les deux Nations. D'autres ſe ſont ſervis, avec la même indifférence, du nom de Mores pour ſignifier tous les Mahométans. C'eſt ainſi que pour ſuivre le langage des Portugais & des autres Nations de l'Europe aux Indes Orientales, nous n'avons pas donné d'autre nom, dans le premier Volume de ce Recueil, aux Mahométans de l'Aſie. Enfin les Arabes mêmes de Barbarie, qui ſont en grand nombre & qui n'admettent aucun mêlange, n'ont pas laiſſé d'être confondus ſous le nom de Mores par la plûpart de nos Auteurs, qui paroiſſent ne pas connoître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat mérite quelque indulgence, lorſqu'il aſſûre (b) que la gomme eſt recueillie par trois Tribus de Mores ou d'Arabes, parce qu'il ſe trouve en effet quelques Tribus d'Arabes établis dans le Pays du Sénégal. Mais il confeſſe qu'il n'a jamais ſçu à qu'elles Tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient.

Six Tribus Mores.

Erreur des Ecrivains de l'Europe ſur le nom de ces Peuples.

Trois Tribus Arabes, & leur ſéjour.

LA première de ces familles ou de ces Tribus s'appelle en Arabe *Terarza*. Son Chef étoit Aliſchandora, dont on a vû pluſieurs fois le nom. Ce Prince, fils

(a) *Angl.* les Lamptuns. R. d. E.

(b) Afrique Occidentale, Tom. I. pag. 254.

Digitized by Google

fils d'Addi (*c*), n'avoit pas d'autre demeure que ſes Villages errans, au Nord de la Forêt de Sahel, vers Arguim & Portendic. Auſſi portoit-il volontiers la gomme de ſa Forêt dans ces deux Ports; parce qu'ils étoient plus proches de lui; mais ſur-tout à Portendic, où il y avoit deux pauvres Villages, compoſés d'environ quatre cens perſonnes, qui y faiſoient conſtamment leur réſidence.

LE Chef de la Tribu d'*Aulad al Haji*, ſe nommoit *Chams*. Cette Tribu recueille la gomme de la Forêt de Hebiar, & quelquefois celle d'Afatak, & la porte aux François dans le Déſert [, Port ou Eſcalle dans les Etats du Roi Brak, ſur la rive] du Sénégal. La Tribu d'*Ebraghena*, dont le Chef ſe nommoit *Barkar*, recueille la gomme de la Forêt d'Afatak, & la porte auſſi à la Compagnie Françoiſe dans un Port du Sénégal, qui ſe nomme *Terrier-Rouge*, de la dépendance du Siratik, à cinquante lieuës de la réſidence de Bakar. [Ce lieu eſt ſur les terres du Siratik (*d*).]

Religion des Mores dans ces Contrées d'Afrique.

LA Religion des Mores eſt le Mahométiſme, quoiqu'ils n'ayent pas de Moſquées, ni de lieu fixe pour leur culte. Ils prient dans leurs Tentes, ou dans quelque lieu qu'ils ſe trouvent, au tems marqué pour la prière, après s'être lavés d'eau s'ils en ont, & s'être frottés de terre ou de ſable ſi l'eau leur manque (*e*). Les Chefs des trois Tribus Arabes, les Principaux de chaque Tribu, & celle d'Aulad al Haji preſqu'entière, ſont Marbuts, [ou Marabouts, comme les François les appellent par corruption.] A leur contenance grave & modeſte, à leurs diſcours & leurs prières, qui commencent & & finiſſent toûjours par le nom de Dieu & de leur Prophéte, on s'imagineroit qu'ils ſont les plus ſcrupuleux obſervateurs d'une Loi, qui, malgré les libertés qu'elle accorde, a des pratiques triſtes & mortifiantes. Mais lorſqu'on les met à l'épreuve, ſur-tout dans les affaires & le commerce, on n'y trouve que de l'hipocriſie, de la diſſimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la ſuperſtition & de l'ignorance, ſans aucun principe de vertu morale, ou même d'honnêteté naturelle. Ce ſont les Phariſiens du Mahométiſme, [dit Labat.] Ils parcourent la Terre & les Mers pour faire des Proſélytes (*f*), ce qui leur réuſſit ſans peine parmi les Négres (*g*).

Penchant des Arabes d'Afrique pour les longs Voyages.

LA moindre eſpérance de gain engage aiſément les Arabes dans de longs Voyages. Ceux qui habitent le Canton d'Arguim n'entreprennent guéres le pélerinage de la Mecque, parce qu'il eſt long & dangereux; mais comme ils ſont paſſionnés pour l'or, & que la nature n'en produit pas dans leur Pays, ils font volontiers le voyage de *Tombuto*, de *Gago* & de *Galam*, d'où ils le tirent quelquefois en abondance, [car ils n'en reçoivent point des Européens.] Il eſt certain qu'ils y vont en Caravanes, ſans craindre la fatigue & les dangers. Outre l'or, ils en apportent des dents d'Eléphans d'une groſſeur & d'une blancheur extraordinaires, de la civette, du bézoar, & des Eſclaves, pour leſquels ils donnent en échange, du ſel, du drap & des inſtrumens de fer. Il ſemble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne. Amis, ennemis, ils traitent

(*c*) C'eſt du nom de cet Addi, que les François ont appellé Penia ou Portendic, *Port d'Addi*.

(*d*) Labat. Tom. pag. 244. *& ſuiv.*

(*e*) *Ibid.* pag. 292.

(*f*) Si cela eſt vrai nous en pouvons conclure que ces Miniſtres de la Religion ne ſont pas moins corrompus que les autres hommes. Mais ne peut-on pas dire la même choſe du Clergé Catholique; & ne peut-on pas lui appliquer avec raiſon ce que Labat dit ici des Marbuts?

(*g*) Labat. Tom. I. pag. 244. *& ſuiv.*

Digitized by Google

DEPUIS 1715.

traitent tout le monde en vrais Brigands. Ils reſſemblent à ces Vaiſſeaux qui éxercent tout-à-la-fois le commerce & la guerre. Souvent ils ſe ſaiſiſſent des Négres mêmes qui trafiquent avec eux, & s'ils ne les gardent pas pour leur uſage, ils les vendent [aux Européens ou] aux Mores de Fez & de Maroc, [avec qui ils négocient quelquefois (*b*).]

Trois Tribus de Mores entre le Cap-Blanc & le Sénégal.

Les trois Tribus de Mores qui ont leurs Habitations entre le Cap-Blanc & le Sénégal ne reconnoiſſent pas de Souverains (*i*). Chaque Canton compoſe une petite République, gouvernée par un Chef, qui eſt ordinairement le plus riche & le plus conſidéré de la Tribu. Ces Chefs ont entr'eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaiſent auſſi facilement qu'ils s'élèvent. Ils ont un reſpect extrême pour les Marbuts, par la crainte de leurs Griſgris (*k*) & de leurs enchantemens, plûtôt que par un ſentiment de Religion.

On trouve, parmi ces Mores, des Chevaux Barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de ſoin. Ils nourriſſent auſſi un grand nombre de Chameaux, de Bœufs, de Moutons & de Chèvres. Mais à l'exception des jours de fêtes & des occaſions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour les manger. Ils mangent des Autruches, des Gazelles, des Cerfs, & même des Singes & des Lions, qu'ils tuent à la chaſſe; mais aſſez rarement, car ils ſont mauvais tireurs. Leurs Bœufs & leurs Chameaux leur ſervent à tranſporter leur bagage, lorſque la diſette du fourage les force de changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam & à Gago, pour le commerce des Eſclaves, de l'or & des pagnes.

Armes des Mores. Pourquoi ils n'ont pas d'armes à feu.

Leurs armes ordinaires ſont le ſabre & la zagaye. [Ils lancent cette dernière avec beaucoup d'adreſſe & de force.] Ils ont quelques mouſquets & quelques piſtolets de poche, qu'ils ont achetés des Hollandois; mais la chaleur & l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; & comme ils n'ont pas d'Ouvriers qui ſoient capables de les remettre en ordre, ils les négligent, pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étoient mieux armés & plus accoûtumés à la guerre, ils ſeroient d'autant plus redoutables pour les Européens qu'ils ſont naturellement braves & fort endurcis à la fatigue. [En parlant des Peuples qui ſont entre Capo-Blanco & le Sénégal, Labat les nomme indifféremment Mores ou Arabes, ne ſçachant quel de ces noms leur convient le mieux. Si ce ſont des Mores, il lui ſemble qu'ils doivent être deſcendus de ceux que les Arabes chaſſèrent, & qui parcoururent la Barbarie dans le ſeptième ſiècle. Il croit cependant qu'on peut les appeller Mores à cauſe de leur pays, & Arabes eu égard à leur origine (*l*). Il obſerve de plus que dans pluſieurs Auteurs le mot de More déſigne la Religion, & ſignifie la même choſe que celui de Mahométan (*m*).]

Les

(*b*) Voyez Labat, Tom. I. pag. 297. *& ſuiv.*

(*i*) Notre Auteur dit, Vol. I. pag. 152. qu'ils reconnoiſſent le Chérif de Maroc, ſans lui payer néanmoins de Tributs, ni lui donner le titre de Roi, à moins qu'il ne leur en revienne quelque avantage. Ils ſont trop éloignés de lui pour craindre ſon reſſentiment.

(*k*) Labat, Tom. III. pag. 108. Ne ſeroit-ce point auſſi les Griſgris & le pouvoir des Prêtres de certaines Sectes de Chrétiens, qui les rendent reſpectables à leurs Sectateurs?

(*l*) Cette diſtinction ne ſauroit avoir lieu chez un peuple, qui ſe pique d'être ſeparé de tout autre, & de n'avoir jamais mêlé ſon ſang avec des Nations étrangères à la ſienne.

(*m*) Labat Tom. I. pag. 252. *& ſuiv.* Cet Auteur ajoûte ici une Relation des Arabes, très peu éxacte, & qui ne fait rien à ſon ſujet

BRUE. 1715.

LES Mores & les Arabes, aux environs d'Arguim & du Sénégal, conſervent inviolablement les uſages de leurs Ancêtres. Si l'on excepte un petit nombre, qui ont leurs Cabanes ſous les murs du Fort de Portendic, & vers le Sénégal, ils campent tous en pleine campagne, prés ou loin de la Mer ou de la rivière, ſuivant les faiſons & les beſoins du commerce. Leur Tentes & leurs Cabanes ont toutes la forme d'un cône. Les premières ſont compoſées d'une toile groſſière de poil de Chèvre & de Chameau, ſi bien tiſſue que malgré la violence & la longueur des pluyes, il eſt fort rare que l'eau les pénétre. Ces toiles ou ces étoffes ſont l'ouvrage de leurs femmes, qui filent le poil & la laine, & qui apprennent de bonne-heure à les mettre en œuvre. Elles n'en ſont pas moins chargées de tous les travaux domeſtiques, juſqu'à celui de panſer les Chevaux, de faire la proviſion d'eau & de bois, de faire le pain & de préparer les alimens. Malgré ces aſſujettiſſemens, où leurs maris les réduiſent, ils les aiment & ne les maltraitent preſque jamais. Si elles manquent à quelque devoir eſſentiel, ils les chaſſent de leur maiſon; & les péres, les frères ou les autres parens d'une femme coupable la puniſſent bientôt de l'opprobre qu'elle jette ſur leur famille. D'ailleurs les maris ſe font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, & ne leur refuſent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail eſt employé à cet uſage. Auſſi ne faut-il guères eſpérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages. Ils le gardent pour en faire des bracelets & des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir la poignée de leurs couteaux & de leurs ſabres.

Leurs tentes.

Leurs femmes.

LES femmes des Mores ne paroiſſent jamais ſans un long voile, qui leur couvre le viſage & les mains. Les Européens ne ſont pas encore aſſez familiers avec leur Nation pour obtenir la liberté de les voir à découvert. Mais les hommes & les enfans ont généralement la taille & la phyſionomie fort belles. Quoiqu'ils ne ſoient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers: leur couleur foncée vient de la chaleur du Soleil, à laquelle ils ſont continuellement ✠ expoſés. [Peut-être que leurs femmes ſont moins noires; mais] Si la beauté du teint leur manque auſſi, elle eſt fort avantageuſement compenſée par la prudence, la modeſtie, & la fidélité pour les engagemens du mariage. Elles ne connoiſſent pas la galanterie; apparemment, dit l'Auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occaſion. Non-ſeulement elles ne ſortent jamais ſeules, mais l'uſage des hommes eſt de détourner le viſage, lorſqu'ils rencontrent une femme. Ils ſe rendent même le bon office de veiller mutuellement ſur les femmes & les filles l'un de l'autre, & nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la Tente des femmes. Un More, qui ſeroit aſſez pauvre pour n'avoir qu'une ſeule Tente, recevroit les viſites & feroit toutes ſes affaires à la porte, plûtôt que d'y laiſſer entrer ſes plus proches parens. Ce privilége n'eſt accordé qu'à leurs Chevaux, ou plûtôt à leurs Jumens, qu'ils préférent beaucoup aux mâles de cette eſpèce, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des Poulains, qui leur apportent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives & de plus longue durée que les mâles. Elles couchent dans leurs Tentes, pêle-mêle avec leurs femmes & leurs enfans. Ils les laiſſent courir librement avec leurs Poulains; ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, & leur ſeul lien eſt aux pieds. Elles s'étendent par terre, où elles ſervent d'oreiller aux enfans, ſans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaiſir

Leur figure & leur taille.

Leur familiarité avec leurs Chevaux.

Brue. 1715.

ſir à ſe voir baiſer, & careſſer; elles diſtinguent ceux qui les traitent le mieux, & lorſqu'elles ſont en liberté elles s'en approchent & les ſuivent. Leurs Maîtres gardent fort ſoigneuſement leur généalogie, & ne les vendent pas ſans faire valoir les bonnes qualités de leurs péres, dont ils produiſent un état éxact qui en rehauſſe beaucoup le prix, [ſur-tout quand ils peuvent prouver qu'ils ont forcé une Autruche à la courſe.] Elles ne ſont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint, mais, dans une taille médiocre, elles ſont bien proportionnées. L'uſage des Mores n'eſt pas de les ferrer. Ils les nourriſſent pendant la nuit avec du grand millet & de l'herbe un peu ſéchée. Au Printems ils les mettent au verd, & les laiſſent un mois ſans les monter.

Leur habillement.

L'HABILLEMENT des Arabes eſt fort ſimple. Il n'y a que les perſonnes riches ou d'un rang diſtingué, qui portent des chemiſes de toile. Leurs hautes-chauſſes (*n*) tombent juſqu'à la cheville du pied. Ils ont, par-deſſus, une grande caſaque ſans boutons, [croiſée ſur l'eſtomac, &] liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robe, qu'ils nomment *Caffetan* ou *Kaftan*, eſt d'un drap de laine, ou de ſerge [de couleur, fort ſouvent] de coton, bleu ou noir, mais rarement de ſoye. Les manches en ſont longues & étroites. Dans la ceinture, ils paſſent un fourreau, qui contient un grand [couteau en forme de] bayonette, & quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont ſur eux dans leur ſein. Leur bourſe eſt ordinairement ſuſpendue à leur ceinture; c'eſt un petit ſac [profond] d'un tiſſu de ſoye ou de coton, aſſez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort doux, & fort fin, aſſez proprement brodé par leurs femmes.

Ils portent auſſi à leur ceinture un mouchoir de coton, beaucoup plus long que large, qui ne leur ſert guères que pour s'eſſuyer les mains. Les plus galans en ont deux. Leurs hautes-chauſſes leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des ſocs de cuir d'Eſpagne rouge, qui montent juſqu'au-deſſus de la cheville, & des baboches ou des mules de la même matière & de la même couleur. Sur la tête, ils portent un bonnet rouge bordé de coton blanc (*o*). Par-deſſus tout cet habillement, ils ont une autre ſorte de robe, ſans manches, d'un beau drap de laine [bien moëleux & friſé] qu'ils nomment *Haïk*. Elle eſt ornée d'un grand capuchon [pointu,] de la forme de celui des Chartreux, [à la pointe duquel pend un long Cordon, avec une houpe.] Ils ne portent de ſabre que dans les occaſions de s'en ſervir. Alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le paſſent dans leur ceinture, car ils n'ont pas l'uſage des ceinturons ni des baudriers.

Ils montent à Cheval en botines de cuir d'Eſpagne rouge, avec une maſſue de guerre à l'arçon de la ſelle, & la lance ou la zagaye dans la main. Les Pauvres n'ont [point de chemiſes, & ils ne portent] par-deſſus leurs hautes-chauſſes (*p*) qu'un morceau d'étoffe paſſé en forme de (*q*) ceinture, & la plûpart vont nuë-tête & nuds-pieds. Ceux qui ont leurs Habitations près de celles des Négres n'ont guères d'autre habillement que ces Barbares.

LES

(*n*) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.
(*o*) *Angl.* entouré d'une laiſſe de toile de coton blanche, qui fait leur turban. R. d. E.
(*p*) *Angl.* Leurs Caleçons. R. d. E.
(*q*) *Angl.* d'étoffe lié avec leur ceinture. R. d. E.

BRUE. 1715.

LES femmes ont des chemiſes & des hautes-chauſſes (*r*) fort longues. Les manches de la chemiſe ſont d'une grande largeur; mais au lieu de haïk, elles portent une piéce de drap qui les couvre de la tête juſqu'aux pieds. Leurs pendans d'oreilles ſont plus précieux & plus grands, à proportion de leurs richeſſes. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets [de cuivre] aux jointures du bras, des chaînes [de même métal] à la cheville du pied, & d'autres ornemens (*s*).

Habillement de leurs femmes.

UN *Adouar* eſt un nombre de Tentes & de Cabanes, où les Mores habitent, quelquefois par Tribus, & quelquefois par familles. Ils les rangent ordinairement en cercle, l'une fort près de l'autre, en laiſſant dans le centre une place où leurs beſtiaux & leurs animaux domeſtiques paſſent la nuit. Il y a toûjours une Sentinelle établie, pour garantir l'Habitation des ſurpriſes de l'Ennemi, ou des Voleurs, ou des Bêtes farouches. Au moindre danger, la Sentinelle donne l'allarme, qui eſt augmentée par l'aboyement des Chiens; & tout le Village penſe auſſi-tôt à ſe défendre. Ces Adouars ſont mobiles & ſe tranſportent d'autant plus aiſément que les Mores ayant peu de meubles & d'uſtenciles domeſtiques, ils [les mettent dans des ſacs faits de poil ou de peau de Bêtes, &] chargent en un inſtant tout leur équipage ſur leurs Bœufs & leurs Chameaux. Ils placent leurs femmes dans des paniers, ſur le dos de ces animaux. Cette vie errante n'eſt pas ſans agrémens. Ils ſe procurent ainſi de nouveaux voiſins, [de nouvelles commodités] & de nouvelles perſpectives, [ce qu'on n'a pas lorſque l'on eſt fixé dans un même lieu.] Leurs Tentes ſont de poil de Chameau. Elles ſont ſoûtenues par des pieux, auxquels ils ne les attachent qu'avec des courroyes de cuir. Dans le tems de la ſéchereſſe, ils approchent leurs Camps des bords du Sénégal, pour y trouver de l'herbe & la fraîcheur de l'eau. Dans la ſaiſon des pluyes, ils ſe retirent vers les Côtes de la Mer, où le vent les délivre de l'importunité des Moucherons. C'eſt à la fin de cette dernière ſaiſon qu'ils font leurs plantations [de millet &] de maïz.

Adouar ou Village des Mores.

Ils changent ſouvent de lieu.

[POUR l'ordinaire] ils n'ont pas d'autre boiſſon que l'eau & le lait. Leur pain eſt de farine de millet; non que la nature leur refuſe d'autres grains, puiſque le froment & l'orge croiſſent en perfection dans le Pays; mais les changemens continuels de leur demeure leur ôtent le goût de l'agriculture. Ils ſe ſervent quelquefois de ris. Lorſqu'ils recueillent de l'orge ou du froment, ils l'enferment, après l'avoir fait ſécher, dans des puits fort profonds [& ſecs,] qu'ils creuſent dans le roc ou dans la terre. L'ouverture de ces trous n'a pas plus de largeur qu'il ne faut pour le paſſage d'un homme; mais ils s'élargiſſent par degrés à proportion de leur profondeur, qui eſt ſouvent de trente pieds. On les nomme *Matamors*. Le fond & les côtés ſont garnis de paille. Les Mores y mettent leur bled juſqu'à l'ouverture, qu'ils couvrent de bois, de planches & de paille; & par-deſſus ils forment une couche de terre, ſur laquelle ils ſément ou plantent quelque autre grain. Le bled ſe conſerve fort long-tems dans ces greniers ſoûterrains.

Manière dont ils conſervent leurs grains.

LES Mores ont des moulins portatifs, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'induſtrie. Ils nettoyent fort ſoigneuſement leur grain pour le moudre. [& pour

Leurs uſages domeſtiques.

(*r*) *Angl.* des Caleçons fort longs. R. d. E. (*s*) Labat, Tom. I. pag. 261. *& ſuiv.*

BRUE, 1715.

pour cet effet, ils ont toûjours des tamis avec eux.] Leur pain [qui eſt fait ☞ ſans levain] ſe cuit ſous la cendre, & leur uſage eſt de le manger chaud. Ils font bouillir doucement leur ris dans un peu d'eau; & lorſqu'il eſt à demi-cuit, ils le tirent du feu, le couvrent & le laiſſent ainſi comme en digeſtion. Dans cet état, il s'enfle, ſans ſe coaguler (t). [N'ayant pas l'uſage des cuillières,] ils ſe ſervent de leurs doigts, pour en prendre de petites parties qu'ils jettent fort adroitement dans leur bouche. Ils ne mangent que de la main droite, parce que l'autre eſt réſervée pour des éxercices qui ont moins de propreté. Auſſi ne ſe lavent-ils jamais la main gauche. Leurs viandes ſont coupées en petits morceaux avant qu'elles ſoient cuites, pour éviter la peine de ſervir des couteaux à table. Mais ſi l'on prépare des Poules ou quelque autre piéce de volaille au ris, on les coupe en quartiers; après quoi il n'eſt plus beſoin de couteau pour les dépecer autrement, parce que l'un en prend un quartier qu'il préſente à ſon voiſin; & celui-ci tirant de ſon côté tandis que l'autre tire du ſien, le partage eſt fait en un moment. Ils mangent, comme au Levant, aſſis à terre & les jambes croiſées, autour d'un cercle de cuir rouge, ou d'une natte de palmier, ſur laquelle on ſert les alimens dans des plats de bois ou dans des baſſins de cuivre. Ils mangent ſucceſſivement leur pain & leur viande; & jamais ils ne boivent qu'à la fin du repas, lorſqu'ils quittent la table pour ſe laver. Les femmes ne mangent point avec les hommes. L'uſage ordinaire eſt de manger deux fois le jour; le matin, & vers l'entrée de la nuit. Les repas ſont courts, & ſe font avec un grand ſilence. Mais la converſation vient enſuite, du moins entre les perſonnes de diſtinction, lorſqu'on commence à fumer, à boire du caffé, ou du vin & de l'eau-de-vie, pour ſe procurer les amuſemens que chacun peut tirer de ſon rang ou de ſes richeſſes. Les Marbuts mêmes ne ſe refuſent pas ces plaiſirs, lorſqu'ils peuvent les prendre ſecrétement & ſans ſcandale (v).

Leurs repas.

Ils n'ont pas de Médecins.

LES Mores de ces Contrées n'ont pas de Médecins. La ſanté, qui eſt un bien commun dans leur Nation, [ſur-tout pour ceux qui n'ont pas d'habitude ☞ avec les Européens,] les délivre de cette ſervitude. S'ils ſont ſujets à quelques maladies, c'eſt à la Diſſenterie & à la pleuréſie, mais ils s'en guériſſent eux-mêmes avec le ſecours des Simples. Barbot aſſûre nettement (x) qu'ils ne ſont ſujets à aucune maladie, & que l'air de Zarra eſt ſi bon, qu'on y porte les Malades comme à la ſource de la ſanté & de la vie.

Superſtition de leurs femmes.

ILS ſont paſſionnés pour leurs enfans, & ſans ceſſe attentifs à les garantir de toutes ſortes de maux. Leurs femmes ſont perſuadées, comme celles d'Eſpagne & de Portugal, que certaines gens ont les yeux empeſtés & capables de communiquer des Maladies par leur regard. Elles ne connoiſſent pas d'autre reméde que les Griſgris, c'eſt-à-dire des amuletes compoſés de quelques verſets de l'Alcoran, que les Marbuts envelopent dans de petites boëtes ou de petits ſacs, & qu'ils vendent fort cher. Les Arabes établis en Syrie ſont eſclaves de la même ſuperſtition (y).

LES enfans mâles reçoivent la circonciſion à l'âge de treize ou quatorze ans. Ils ſe marient enſuite, auſſi-tôt qu'ils ſont en état d'acheter une femme.

UN

☞ (t) C'eſt apparemment ce qu'on nomme Pillau.

(v) Labat, *ubi ſup.* pag. 278. *& ſuiv.*

(x) Deſcription de la Guinée, pag. 534.

(y) Voyez le Chevalier d'Arvieux, dans ſon Voyage en Paleſtine.

Un père qui a pluſieurs filles devient bientôt riche par les Chameaux, les Chevaux, les Bœufs & les Chèvres qu'il reçoit en les mariant. L'Amant convient de prix avec la famille, & doit le payer avant que ſa femme lui ſoit délivrée. S'il ne la trouve pas de ſon goût lorſqu'elle arrive chez lui, il peut la renvoyer; mais il perd tout ce qu'il a donné pour l'obtenir. BRUY. 1715. Femmes qui s'achettent.

LORSQU'UN More a rendu le dernier ſoupir, ſa femme, ou quelque parent de la famille met la tête à la porte de la tente & pouſſe un horrible cri. A ce ſignal, toutes les femmes du voiſinage ſe mettent à crier auſſi de toute leur force; de ſorte qu'en un moment la nouvelle de cette mort eſt répandue dans l'*Adouar*. Tous les Habitans s'aſſemblent autour de la tente, où les uns jettent des cris, & les autres chantent les louanges du Mort. On s'imagineroit, aux témoignages d'un intérêt ſi vif, qu'ils ſont tous ſes parens ou ſes intimes amis. Mais c'eſt une ſimple formalité; & malgré toutes ces grimaces, il n'y en a pas un qui ne ſoit auſſi prêt à rire qu'à pleurer. Enſuite on lave le corps, on l'habille, on le tranſporte dans quelque lieu élevé, où l'on creuſe une foſſe dans laquelle on place le corps, la tête un peu élevée & le viſage tourné à l'Eſt. On remplit la foſſe, & l'on jette deſſus quantité de pierres, pour la garantir des bêtes ſauvages (*z*). Funérailles des Mores.

LES Marbuts ſont preſque les ſeuls qui ſçachent lire l'Arabe. En général toute la Nation eſt enſevelie dans l'ignorance. Cependant il ſe trouve un grand nombre de particuliers qui connoiſſent fort bien le cours des Etoiles, & qui parlent raiſonnablement ſur cette matière. L'habitude qu'ils ont de vivre en pleine campagne leur donne beaucoup de facilité pour les Obſervations. Ils ont preſque tous l'imagination fort vive & la mémoire excellente; mais leur Hiſtoire eſt mêlée de tant de fables, qu'il eſt difficile d'y rien comprendre. Leur habileté principale eſt pour le Commerce. Ils n'ignorent rien de ce qui appartient à leurs intérêts (*a*). Ils ſont adroits & trompeurs. Sans goût pour les arts, ils ne laiſſent pas d'aimer la muſique & la poëſie. L'inſtrument qui les amuſe le plus, reſſemble à nos guitarres. Ils compoſent des vers, qui ne paroiſſent pas mépriſables à ceux qui connoiſſent le génie des Langues Orientales, [dont la leur eſt deſcendue.] Leurs ſciences & leurs plaiſirs.

LEURS armes ordinaires ſont la zagaye, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe, le ſabre [& le poignard.] On a déja remarqué que les armes à feu qu'ils reçoivent des Hollandois ne leur ſont pas d'un grand uſage, parce qu'ils manquent d'art pour les remettre en ordre. Leurs combats ſe font à cheval. Ils ſont excellens cavaliers. [Leur adreſſe ne paroît pas moins dans les ſervices qu'ils tirent de leurs Bœufs & de leurs Chameaux.] [Ils vont annuellement, pour les affaires de leur Commerce, en nombreuſe Caravane, à Tombut, Gago, & les pays plus avancés dans le Continent (*b*).]

CETTE partie de l'Afrique produit des Chameaux d'une groſſeur & d'une force extraordinaires. Ils ne ſont pas incommodés d'un poids de douze cens livres. On les accoutume à ſe mettre à genoux pour recevoir leurs charges; mais lorſqu'ils ſe trouvent aſſez chargés, ils ſe lèvent d'eux-mêmes, & ne ſouffrent pas volontiers qu'on augmente leur fardeau. Il y a peu d'animaux auſſi Chameaux de pluſieurs eſpèces & leurs propriétés.

(*z*) Labat *ibid.* pag. 285. *& ſuiv.*

(*a*) Barbot prétend au contraire qu'ils ont le cœur libre & ouvert, qu'ils ſont fort ſenſibles à l'honneur, & qu'ils reçoivent bien les Etrangers. Deſcript. de la Guinée, pag. 534.

(*b*) Labat pag. 291. *& ſuiv.*

BRUE. 1715. auſſi faciles à nourrir. Le Chameau ſe contente de branches d'arbres, de ronces & de joncs (*c*), qu'il mâche à loiſir. Il eſt capable de demeurer chargé pendant trente ou quarante jours, & d'en paſſer huit ou dix ſans boire & ſans manger (*d*). Sa nourriture commune eſt le maïz & l'avoine. Lorſqu'il eſt revenu de quelque long Voyage, ſes Maîtres lui donnent la liberté de chercher à vivre dans les plaines, où il trouve toûjours de quoi ſe nourrir. Si l'herbe eſt fraîche, on ne lui donne de l'eau qu'une fois en trois jours. Il boit beaucoup lorſqu'il en trouve l'occaſion; & loin d'aimer l'eau bien claire, il la trouble avec le pied pour la rendre bourbeuſe.

LE Chameau a le col fort long, à proportion de ſa tête, qui eſt fort petite. Il a ſur le dos une boſſe aſſez épaiſſe, & ſous le ventre une ſubſtance caleuſe, ſur laquelle il ſe ſoûtient lorſqu'il plie les jambes. Ses cuiſſes & ſa queuë [ſemblables à celles de l'Ane] ſont petites; mais il a les jambes longues & fermes, & le pied fourchu comme le Bœuf. La nature l'a rendu traitable & docile, fort utile aux beſoins des hommes & peu incommode pour la dépenſe. Il vit longtems. Son naturel le porte à la vengeance; & s'il eſt maltraité ſans raiſon par ſes guides, il ſaiſit la première occaſion de leur marquer ſon reſſentiment, par quelques coups de pieds, [qui heureuſement ſont peu dangereux.] Il aime la muſique & le chant. La manière de lui faire hâter ſa marche eſt de ſifler ou de jouër de quelque inſtrument. On aſſûre que les femelles portent leurs jeunes une année preſqu'entière, & qu'elles ne s'accouplent qu'une fois en trois ans. Auſſi-tôt qu'un jeune Chameau paroît au jour, les Mores lui lient les quatre pieds ſous le ventre, & le couvrent d'un drap, ſur les coins duquel ils mettent des pierres fort peſantes. Ils l'accoutument ainſi à recevoir les plus gros fardeaux. Le lait des Chameaux eſt un des principaux alimens des Mores. On mange leur chair, lorſqu'ils deviennent vieux, ou peu propres au ſervice, & l'on aſſûre que malgré ſa dureté elle eſt ſaine & nourriſſante. Les Mores donnent à cette eſpèce de Chameau le nom de *Jimels* (*e*).

Chameaux nommés *Bechets*.

ILS en ont une autre eſpèce qu'ils nomment (*f*) *Bechets*, mais qui eſt rare en Afrique, & qui ne ſe trouve guères hors de l'Aſie. Elle eſt plus foible que la première, quoiqu'elle ait deux boſſes ſur le dos.

Dromadaires.

LA troiſiéme eſpèce ſe nomme (*g*) *Dromadaires*. Elle eſt plus foible encore que la ſeconde, & ne ſert ordinairement que de monture. Mais en récompenſe elle eſt extrêmement légère à la courſe; ſans compter qu'elle réſiſte fort long-tems à la ſoif. Auſſi les Mores en ſont-ils beaucoup d'eſtime. Le mouvement de cet animal eſt ſi rapide, qu'il faut ſe ceindre la tête & les reins pour le ſupporter (*b*).

[ARISTOTE & les Anciens Naturaliſtes ont dit que le chameau avoit l'eſtomac

(*c*) *Angl.* de Chardons, qu'il.. R. d. E.

(*d*) Labat dit bien que ces Animaux peuvent paſſer dix jours ſans boire; mais il ne dit pas qu'ils puiſſent reſter auſſi long-tems ſans manger. R. d. E.

(*e*) Ou *Jam*. [Les Naturaliſtes Arabes diſent que l'inclination à la vengeance, ſi forte parmi eux, vient de ce qu'ils mangent la chair de cet Animal.]

(*f*) C'eſt plûtôt *Baſt* ou *Biſt*, car *Bechet* ſignifie un Chameau en pâture avec ſon Poulain.

(*g*) Barbot dit que les Mores les appellent *Raguabils* & *Elmabaris*. Au reſte on verra l'Hiſtoire naturelle de ces Pays au Tome ſuivant.

(*b*) Il faut auſſi ſe faire lier ſur la ſelle, & ſe couvrir la bouche pour n'être pas ſuffoqué.

l'eſtomac double. On remarque que les membranes de la bouche & de la langue de cet Animal ſont ridées & dures, la nature l'ayant ainſi jugé-à-propos, afin qu'il pût ſe nourrir de ronces & de chardons.] Les Chimiſtes attribuent beaucoup d'effets aux diverſes parties du corps des Chameaux. Mais ſa principale vertu eſt dans ſon urine, qui étant ſéchée & ſublimée au ſoleil, produit le vrai ſel ammoniac, drogue fort connue, & ſouvent contrefaite par les Hollandois & les Vénitiens. Ce ſel, lorſqu'il n'eſt point altéré, a tant de force & d'âcreté, qu'étant mêlé dans l'eau forte ou dans l'eſprit de nitre, il diſſout l'or (*i*). BRUE. 1715.

L'AUTRUCHE eſt le principal oiſeau du même Pays. Il eſt ſi commun, qu'on en voit ſouvent de grandes troupes dans les déſerts qui ſont à l'Eſt du Cap-Blanc, du Golphe d'Arguim, de celui de Portendic, & ſur les bords de la rivière de *S. Jean*. Ces oiſeaux ont ordinairement ſix ou huit pieds de hauteur, en les prenant de la tête aux pieds; mais leur corps a peu de proportion avec leur grandeur, quoiqu'il ſoit aſſez gros, & qu'ils ayent le derrière large & plat. Il ſemble qu'ils ne ſoient compoſés que de pieds & de col. Le plus grand avantage qu'ils reçoivent de leur taille eſt de voir de fort loin. Ils ont la tête fort petite, & couverte d'une ſorte de duvet jaune. La nature, qui eſt toûjours ſage dans ſes opérations, n'a pas cru devoir une défenſe plus forte à des têtes qui ont fort peu de cervelle. En effet, rien n'approche de leur ſtupidité: [auſſi l'Ecriture Sainte en fait-elle mention (*k*). Les yeux de l'Autruche ſont [ovales,] fort grands, avec de longs ſourcils (*l*). Les paupiéres ſupérieures ſont auſſi mobiles que celle de l'Homme. Elle a la vûe ferme. Son bec eſt court, dur & pointu. Sa langue eſt petite & fort rude. Son col, qui eſt auſſi long qu'on l'a déja repréſenté, eſt couvert de petites plumes, ou plûtôt d'un poil fort doux & comme argenté. Ses aîles ſont trop petites & trop foibles pour ſoûtenir dans l'air un corps ſi peſant; mais elles l'aident à courir avec une vîteſſe ſurprenante, ſur-tout avec la faveur du vent; elles lui ſervent de voiles, & rien n'égale alors ſa légéreté, au-lieu que ſi le vent eſt contraire, les aîles & le corps demeurent immobiles (*m*). Les plumes du corps ſont douces. Elles reſſemblent à la laine ou au coton. Celles des mâles ſont plus blanches, plus longues & plus épaiſſes que celles des femelles, dont la couleur eſt ordinairement griſe ou d'un brun foncé. Celles du derrière, quoique de la même eſpèce que celles des aîles, ſont plus courtes & plus noires qu'aux femelles. La queuë eſt toûjours blanche, du moins lorſque l'Autruche eſt parvenue à toute ſa grandeur. Ses cuiſſes reſſemblent beaucoup à celles de l'homme. Elles ſont groſſes & charnues, couvertes d'une peau dure & épaiſſe, ridées, d'un blanc ſale qui tire ſur le rouge; ſes jambes longues, groſſes & fortes, couvertes d'écailles depuis la jointure ſupérieure juſqu'aux pieds, qui ſont auſſi fort gros & de la forme de ceux des Bœufs; mais la corne eſt diſtinguée en articles, & même armée de griffes, qui lui ſervent à lever ce qu'elle veut prendre. Si quelqu'un la pourſuit, elle prend des pierres qu'elle jette derrière elle avec beaucoup de force.

Autruches & leurs propriétés.

Forme des Autruches.

LES

(*i*) Labat Vol. I. pag. 270. *& ſuiv.*
(*k*) Voyez Job. XXXIX. *verſ.* 17.
(*l*) *Angl.* avec de longs cils. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Si le vent eſt contraire, alors elle ſerre ſes ailes. R. d. E.

BRUY. 1715.

LES Autruches multiplient prodigieuſement. Elles couvent leurs œufs pluſieurs fois l'année, & jamais elles n'en couvent moins de quinze ou ſeize à la fois. Ce n'eſt point en repoſant deſſus qu'elles leur rendent l'office de mères. Elles les placent au Soleil, où la chaleur les fait éclore; & les jeunes n'ont pas plutôt vû le jour qu'ils cherchent leur nourriture (*n*). Les œufs ſont fort gros. Il s'en trouve qui pèſent juſqu'à quinze livres, & qui ſuffiſent pour raſſaſier ſept perſonnes. On aſſûre qu'ils ſont de bon goût & fort nourriſſans. L'écaille en eſt blanche, unie & fort dure, quoique d'une épaiſſeur médiocre. On en fait des taſſes, & des ornemens pour le cabinet des curieux. Les Turcs & les Perſans les ſuſpendent à la voûte de leurs Moſquées [où ils ſervent d'Ornement, au milieu de leurs lampes.] L'extrémité de l'aîle des Autruches eſt armée d'un os pointu, de la longueur d'un doigt.

Leur fécondité.

Ses vertus.

LES Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'Autruche pour ſes plumes, qui ſont une marchandiſe recherchée, mais encore pour ſa chair, qui toute dure qu'elle eſt, paſſe chez eux pour un mêts délicat. Comme ils ont peu d'adreſſe à tirer, qu'ils ſont mal pourvus d'armes à feu, & qu'ils n'ont pas de chiens formés à la courſe, ils chaſſent les Autruches à cheval, en prenant ſoin de les pouſſer toûjours à contre-vent. Lorſqu'ils s'apperçoivent qu'elles commencent à ſe fatiguer, ils fondent deſſus au grand galop, & les achevent à coups de fléches & de zagayes (*o*).

Sa voracité.

L'AUTRUCHE eſt d'une voracité ſingulière. Elle dévore tout ce qu'elle rencontre; herbe, bled, oſſemens d'autres animaux, juſqu'aux pierres & au fer (*p*). Mais les corps durs paſſent au travers de ſon corps, avec peu d'altération. D'une infinité de vertus que les Chimiſtes attribuent à cet oiſeau, on n'en connoît pas une aſſez avérée pour mériter un éloge ſérieux. Son principal mérite conſiſte dans ſes plumes. Elles ſont en uſage dans tous les Pays de l'Europe pour les chapeaux, les dais, les cérémonies funébres, & ſur-tout pour les habillemens de théâtre. En Turquie, les Janiſſaires s'en ſervent pour orner leurs bonnets. On n'eſtime que celles qui ſont arrachées à l'oiſeau tandis qu'il eſt vivant. Mais les Arabes en font des amas, dans leſquels ils font entrer indifféremment les bonnes & les mauvaiſes. Dans la difficulté de les diſtinguer, les Facteurs n'ont qu'une régle; c'eſt de preſſer le tuyau, qui doit rendre une liqueur rouge, ſemblable à du ſang, lorſque les plumes ſont d'une Autruche vive. Autrement, elles ſont légères, ſéches & fort ſujettes aux vers (*q*).

Uſage de ſes plumes.

(*n*) Elian (Liv. XIV. Chap. XV.) prétend que les Autruches aident à la fécondité de leurs œufs par leurs regards, & que les œufs ſont remplis de petits vers qui ſervent de nourriture aux petits. [Mais on ſçait qu'il faut ſe fier peu aux anciens Naturaliſtes.]

(*o*) Jannequin aſſûre qu'ils ne les tuent qu'à coups de bâton, dans la crainte de ſouiller leurs plumes de ſang. Voyage de Lybie, page 158. Il ajoûte que les Autruches s'apprivoiſent aiſément dans leur jeuneſſe.

(*p*) Quelques-uns croyent qu'elle n'avale ces ſortes de choſes que pour lui ſervir de leſt dans ſa courſe.

(*q*) Labat, *ubi ſup.* Tom. II. pag. 1. & *ſuiv.*

CHAPITRE

COMPAGNON. 1716.

CHAPITRE XIII.

Relation de la Découverte du Royaume de Bambuk, ou *Bambouc*, *& de ſes Mines d'or, en 1716.*

INTRODUCTION.

LES richeſſes du Royaume de Bambuk excitoient depuis long-tems toute l'ardeur des Compagnies Françoiſes. Elles n'avoient pas eu de Directeur Général qui n'eût recommandé à ſes Agens, d'employer tous leurs ſoins pour la Découverte d'un Pays, d'où venoit l'or qu'ils recevoient des Sujets du Siratik, & de ne rien négliger pour s'en ouvrir l'entrée. Les affaires du Commerce François, qui avoient reçu tant d'altération par la mauvaiſe conduite d'une grande partie de ſes Officiers, avoient beſoin d'un ſecours ſi puiſſant pour ſe rétablir.

Premières tentatives pour la découverte de Bambuk.

CETTE découverte étoit réſervée à la Compagnie de 1696, & Brue fut le premier Directeur qui ſe procura les éclairciſſemens néceſſaires pour remonter juſqu'à la ſource des tréſors que les Négres apportoient au Sénégal & ſur les bords de la Gambra. Il avoit vû quelquefois juſqu'à quatre cens marcs (*a*) d'or entre les mains des Mandingos. C'étoit pour approfondir cet important ſecret qu'il avoit fait le voyage du Royaume de Galam, & qu'il avoit entrepris d'y établir pluſieurs Comptoirs. Il vouloit s'avancer par degrés vers le Pays qui mérite juſtement le nom de terre d'or (*b*), puiſqu'outre les rivières, il s'y trouve pluſieurs Cantons qui portent ce précieux métal en abondance.

Obſtacle de la part des Mandingos.

CE n'étoit pas une entrepriſe aiſée. Les Mandingos du Royaume de Galam, & les Sarakolez, qui ſont les Habitans naturels du Pays, [& qui trafiquent à Bambuk,] comprenoient également qu'il n'étoit pas de leur intérêt d'introduire des Etrangers, dont le premier ſoin ſeroit de faire tourner un ſi riche commerce à leur avantage, & qui ne s'établiroient peut-être dans le Pays que pour les en chaſſer. Ils conſentoient volontiers à partager avec les François le commerce de leur propre Pays ; mais ils ne vouloient pas les recevoir pour Aſſociés dans celui de Bambuk & des autres Pays à l'Eſt. En un mot, leur jalouſie allant juſqu'à leur faire exclure les Sujets du Siratik, leurs voiſins, leurs pareils en couleur & leurs frères en religion, il étoit aiſé de s'imaginer qu'ils admettroient bien moins les Européens, dont ils connoiſſoient le génie entreprenant & l'humeur audacieuſe.

Autres obſtacles.

D'AILLEURS les Peuples de Bambuk n'ignoroient pas les avantages de leur Pays. L'expérience leur avoit fait connoître depuis long-tems combien les hommes de toutes ſortes de Nations & de caractéres étoient paſſionnés pour le précieux métal qu'il renfermoit dans ſon ſein, & quelle ardeur ils auroient eue à s'en rendre maîtres, s'ils avoient trouvé de la facilité dans les circonſtances. Par cette raiſon ils n'y recevoient aucun Etranger, ſous quelque prétexte

(*a*) Le marc eſt de huit onces.
(*b*) Voyez Labat, Afrique Occid. Tom. IV. pag. 1. *& ſuiv.*

COMPAGNON. 1716.

texte qu'il ſe préſentât, à la reſerve d'un petit nombre de Négocians qui leur apportoient les commodités que la nature a refuſées à leur climat; de ſorte que ſi l'on excepte les occaſions du Commerce, perſonne ne pouvoit ſe vanter d'avoir pénétré dans le Royaume de Bambuk. Ceux qui l'avoient tenté avoient payé leur curioſité bien cher, & l'on ne connoiſſoit pas de Voyageurs qui fuſſent revenus pour en faire le récit.

Préparatifs du Directeur François pour les vaincre.

CEPENDANT la Compagnie Françoiſe, qui n'entreprenoit rien qu'avec prudence, n'étoit pas diſpoſée à riſquer ſes peines & ſon argent, ſans être bien ſûre que l'or dont les Mandingos & les Sarakolez faiſoient un ſi riche trafic [avec les Fûlis, les Anglois & les François] venoit réellement de Bambuk, & n'étoit pas peut-être apporté de quelque Région beaucoup plus éloignée. Il falloit commencer par faire découvrir non-ſeulement les lieux, mais encore la quantité de métal qui s'y trouvoit; chercher le moyen d'y former des Etabliſſemens; s'en rendre maître, s'il étoit poſſible, autant du moins qu'il étoit néceſſaire pour empêcher que les tréſors du Pays ne paſſaſſent dans d'autres mains; projet dont l'éxécution n'avoit pas moins de difficultés que de dangers.

Difficultés qui l'arrêtent.

LA première démarche & la plus indiſpenſable étoit de s'établir d'abord dans le Royaume de Galam. Brue ſe l'étoit propoſé dès l'année 1698, près d'un lieu nommé *Dramanet*, où il avoit tracé le plan d'un Fort. Il avoit eu le même deſſein dans l'Iſle de *Kaygnu*, près des Cataractes de Felu; & cette double entrepriſe auroit réuſſi, particuliérement la première, s'il eût été libre alors de ſuivre ſes vûes, & s'il avoit eu le nombre d'hommes & les matériaux néceſſaires. Mais il lui falloit le conſentement de la Compagnie, qui toute prévenue qu'elle étoit par les informations qu'il avoit pris ſoin de lui envoyer, marquoit tant de lenteur dans ſes délibérations, que le renfort d'hommes & les autres ſecours qu'il lui demandoit n'arrivèrent point au Sénégal avant le milieu de l'année 1700.

A quoi il s'étoit réduit pendant deux ans.

LES ſoins du Directeur s'étoient bornés dans cet intervalle à cultiver le commerce de Galam, autant qu'il l'avoit pû avec la petite quantité de marchandiſes qu'il recevoit de France. Il n'avoit pas ceſſé d'y envoyer des Barques dans la ſaiſon. Ses préſens & ſes promeſſes lui avoient fait obtenir l'amitié des Princes [& des Grands] du Pays. Il s'étoit aſſûré de leur protection pour les Etabliſſemens qu'il méditoit; & dans leur faveur qu'il avoit acquiſe à leur Cour, il crut avoir trouvé l'occaſion d'envoyer un de ſes Facteurs à Bambuk, & d'approfondir enfin la ſituation & les richeſſes de cette Contrée.

Il employe le Frère Apollinaire. Caractère de ce Religieux.

ENTRE les François qu'il avoit laiſſés à Dramanet, il faiſoit beaucoup de fond ſur l'intelligence & l'habileté d'un Frère Auguſtin, nommé *Apollinaire*, Chirurgien de profeſſion, qui avoit ſervi la Compagnie dans cette qualité, avant que d'embraſſer l'état Religieux, & qui étoit rentré depuis à ſon ſervice. Comme il joignoit des mœurs fort réglées aux qualités de l'eſprit, il y avoit beaucoup d'apparence que la conſidération même qu'il s'étoit acquiſe parmi les Négres lerviroit à lui ouvrir un paſſage libre dans leur Pays, & le feroit recevoir ſans défiance [ſous la conduite des Mandingos qui rendroient témoignage à ſon caractère. Il rapporta long-tems ſes ſoins à ce grand projet.] Mais les Mandingos eurent l'adreſſe d'éluder toutes ſes offres. Il fut obligé de réduire ſes obſervations au Royaume de Galam; ou, s'il les étendit

tendit au-delà, ce ne fut que dans une partie de celui de Kaſſon, environ quatre lieuës au-deſſous de la Cataracte de Govina. Les Négres du Pays lui refuſèrent conſtamment la liberté de pénétrer plus loin, ſous prétexte de leurs guerres, qui ne leur permettoient, ni de lui ſervir de guides, ni de lui accorder le paſſage (*c*). COMPAGNON. 1716. Ses entrepriſes.

CEPENDANT il fut plus heureux du côté de la rivière Falemé, qu'il remonta juſqu'à la chaîne de rocs qui eſt vis-à-vis de *Kaygnura*. Il y mit dans les interêts de la Compagnie, le Seigneur de ce Village, & l'attacha par des liens ſi forts, que les François ont tiré des fruits conſtans de ſon amitié. Brue avoit laiſſé au Frère Apollinaire un aſſortiment de marchandiſes pour le Commerce. Il l'avoit recommandé particuliérement au Chef des Marbuts de Dramanet qui ne ſe relâcha point de ſon zéle dans toutes les occaſions de lui rendre ſervice. Ce fut ſous ſa protection que Frère Apollinaire ſe procura une maiſon à Dramanet, & qu'en vendant ſes marchandiſes, il acquit beaucoup de lumiéres ſur tout ce qui regarde la ſituation & le commerce du Pays. Mais il n'exécuta rien de plus dans le cours d'une année; & raſſemblant toutes ſes connoiſſances, il en fit un Mémoire daté le 8 d'Octobre 1699, qu'il prit ſoin d'envoyer à la Compagnie. Il en reçut de nouvelles inſtructions, & diverſes demandes auxquelles on le preſſoit de répondre. Comme il n'excelloit pas dans l'art d'écrire, il crut qu'il lui ſeroit plus facile de faire le voyage de France que de ſatisfaire par ſes lettres aux queſtions de la Compagnie. Dans cette réſolution, il arriva au Fort Saint-Louis le 16 de Septembre 1700. Deux mois après, il s'embarqua pour l'Europe, avec des Lettres du Directeur Général, qui rendoient témoignage à ſon mérite, & qui exhortoient la Compagnie, non-ſeulement à le récompenſer avec diſtinction, mais à le retenir à ſon ſervice dans quelque poſte honorable.

Compte qu'il en rend à la Compagnie.

Il retourne en France.

BRUE avoit abandonné le deſſein du Fort dont il avoit tracé le plan à Dramanet; ou du moins, en ayant différé l'éxécution juſqu'à l'arrivée des ſecours de France, il commençoit à déſeſpérer de cette entrepriſe, depuis deux ans d'une attente inutile; lorſqu'en 1700, il reçut par les Vaiſſeaux de la Compagnie, ce qu'il n'avoit pas ceſſé de demander avec des inſtances continuelles. Il dépêcha auſſitôt un Facteur à Dramanet pour commencer le Fort. Mais cet Officier eut la préſomption de changer le terrain que le Général avoit marqué. Sous prétexte d'en prendre un plus commode pour charger & décharger les marchandiſes, il bâtit ſi près de la rivière, qu'à la premiére Inondation le Fort fut emporté par la violence des flots, avec une perte conſidérable pour la Compagnie. Cette diſgrace chagrina d'autant plus le Général, qu'elle rompoit toutes ſes meſures. Cependant il ſe hâta de la réparer par de nouveaux ordres. Comme la quantité des marchandiſes augmentoit à meſure que le Commerce acqueroit plus d'étendue, il fit prendre un lieu plus élevé, & donner auſſi plus d'élévation aux édifices (*d*), pour mettre d'abord à couvert les biens de la Compagnie. L'enclos fut environné d'une bonne terraſſe, ſur laquelle on plaça quelques piéces de canon. Brue ſe diſpoſoit à s'y

Brue fait enfin bâtir un Fort à Dramanet.

On ſuit mal ſes vûes.

(*c*) Labat ibid. pag. 6. *& ſuiv.*
(*d*) *Angl.* & il y conſtruiſit des logemens, R. d. E.

COMPAGNON. 1716.

s'y rendre, pour achever d'en faire un Fort régulier. Mais, contre ſon attente, il fut rappellé en France le 12 d'Avril 1702 (*e*).

Il eſt rappellé en France.

SUIVANT les informations des Mandingos, la rivière de Falemé ſépare du Sénégal, un peu au-deſſous de *Barakotta*, un Village où les Anglois de Gambra paroiſſent ſouvent, ſoit par eux-mêmes, ſoit par les Négres libres, & les Portugais qui leur ſervent de Gromettes, c'eſt-à-dire, de Meſſagers & de Facteurs. Ils ſe rendent dans ce lieu par la rivière de Gambra, qui eſt une branche (*f*) du Sénégal, mais qui n'eſt pas navigable au-deſſus de Barakotta, parce qu'une chaîne de rocs dont elle eſt traverſée y forme une de ces chûtes d'eau qu'on a nommées Cataractes. Les Gromettes, & quelquefois même un Capitaine Anglois nommé *Agis* (*g*), laiſſant leurs Barques à Barakotta, venoient avec une fatigue incroyable juſqu'à Kaygnura. Ils étoient obligés de faire à pied une route auſſi dangereuſe que difficile, ſans ôſer prendre à l'Eſt de Falemé, parce que les Négres y ſont ſi défians qu'ils ne permettent à perſonne l'accès de leur Pays. Cette rivière de Falemé (*h*), après un cours dont la longueur n'eſt pas encore bien connue, vient ſe rendre dans la rivière du Sénégal à Dughiuma. Elle forme une grande Iſle nommée *Babadegu*, qui renferme les Contrées de Bambuk, de Makanna, de Jaka, & de Gadda, partie des Royaumes de Galam & de Kaſſon, avec divers autres Pays à l'Eſt, dont les Européens n'ont point acquis la connoiſſance. On n'y a trouvé juſqu'à préſent qu'une chaîne de Rocs, près de Kaygnura; mais c'eſt aſſez pour y rendre la navigation impoſſible, dans tout autre tems du moins que celui des pluyes. [Son lit eſt étroit &] ſes eaux ſont fort rapides, avec beaucoup moins de profondeur que celles du Sénégal. Ses débordemens arrivent dans la même ſaiſon. Les lieux mêmes où elle eſt navigable ſont d'un accès ſi difficile, par (*i*) la hauteur des rives qui ſont en même tems eſcarpées & couvertes d'arbres ou de grandes bornes, qu'on n'y peut faire paſſer ni hommes ni animaux pour tirer les Barques. On ne va pas plus aiſément à la voile, parce que les arbres coupent ſans ceſſe le vent. [de ſorte qu'il faut continuellement aller à la rame.] Cependant il ſe trouve ſur les bords, quantité de Villages qui communiquent l'un à l'autre par des routes, & dont l'accès eſt fort aiſé par terre (*k*).

Anglois, ou leurs Agens, qui s'approchent des Etabliſſemens François.

Rivière de Falemé.

LE départ du Directeur Général l'ayant empêché de former à *Kaygnu* l'Etabliſſement qu'il s'étoit propoſé, devint fatal à celui de Dramanet. Les Marbuts Mandingos ſe repentirent bientôt d'avoir reçu les François. Ils ne ſe crurent pas obligés, dans l'abſence du Général, d'obſerver le Traité d'Alliance qu'ils avoient avec lui. On ignore ſi ce changement vint de la diminution du Commerce

Les François attaqués à Dramanet dans leur Fort de Saint Joſeph.

(*e*) Labat ibid. pag. 11. *& ſuiv.* De L'Iſle, dans ſon *Afrique Françoiſe*, appelle ce Fort Montarly.

(*f*) On ſuit ici l'Auteur, quoique cette ſuppoſition ait déja été combattue dans un article précédent, & qu'elle paroiſſe détruite dans le Tome ſuivant.

(*g*) Il en a été parlé ci-devant.

(*h*) Cet endroit n'eſt pas ſans difficulté, car dans la ſuppoſition de l'Auteur, il paroît ici que la Gambra ſe ſépare du Sénégal au deſſous de Barakotta; mais ſi cela eſt, comment la Falemé, qui ſort de cette rivière au-deſſus du même Village, peut-elle y retomber, puiſqu'elle doit rencontrer la Gambra qui l'en empêche.

(*i*) *Angl.* mais il eſt beaucoup plus difficile d'y naviguer en remontant, à cauſe de la hauteur de ſes rives R. d. E.

(*k*) Labat Tom. IV. pag. 20. *& ſuiv.*

Commerce ou des artifices des Anglois, qui inſinuèrent aux Négres que la Compagnie Françoiſe n'avoit pouſſé ſi loin ſes découvertes que pour leur impoſer la loi, & remonter juſqu'à la ſource de l'or (*l*). [Quoiqu'il en ſoit, les Marbuts ajoutèrent foi à ce que leur diſoient les Guinéas & autres Marchands qui vont en Caravane; que les François étoient dangereux, s'inſinuant dans l'eſprit des autres par des promeſſes & par des préſens; mais que quand une fois ils ſeroient établis, ils leveroient le maſque, & réduiroient, toute la Nation à l'Eſclavage.] Ces diſcours furent ſoûtenus par une lettre qu'on prétendoit avoir reçu de Salé, & qui portoit que les François devoient ſe joindre aux Mores de Maroc, pour conquérir une partie de l'Afrique, réduire à l'eſclavage tous les Négres qui étoient en état de porter les armes, & forcer le reſte de travailler aux Mines. C'étoit aſſez pour ſoûlever contre eux tout le Pays. Auſſi le Fort de Dramanet, qu'ils avoient nommé *Saint-Joſeph*, fut-il aſſiégé par une multitude de Négres, avant que le Commandant pût s'en défier. Malheureuſement il venoit d'abattre une partie de ſon enclos, dans la vûë de l'élargir; & le canon du Fort ayant été démonté, la Garniſon ſe trouvoit expoſée aux fléches empoiſonnées des Aſſiégeans, qui ne ceſſoient d'en lancer jour & nuit. Les Facteurs & quelques Soldats employés par la Compagnie, ſe défendirent pendant pluſieurs jours avec un courage extrême, & tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. Mais ces Barbares, irrités par leur perte, n'en furent que plus ardens à preſſer le Siége. Ils y employèrent une habileté qui n'eſt ordinairement que le fruit de l'expérience, s'avançant la nuit à couvert de leurs faſcines, & paroiſſant ſe propoſer de brûler le Fort. A la vérité leurs efforts eurent ſi peu de ſuccès, qu'ils ne tuèrent [ni ne bleſſèrent] pas un homme aux Aſſiégés. Mais la fatigue de tant de jours & de nuits paſſés ſous les armes, & la diminution de la poudre & des vivres, forcèrent enfin le Commandant de faire quelques propoſitions d'accommodement. [Les Ennemis ayant perdu pluſieurs de leurs Chefs,] Elles furent ſi mal reçues que perdant toute eſpérance, il prit le parti de profiter des ténébres pour deſcendre dans une Barque qui étoit ſous le Fort, avec ſes gens, le reſte de ſes munitions & ſes meilleures marchandiſes. Il mit le feu à tout ce qu'il laiſſoit derrière lui; & s'abandonnant au cours de la rivière, le 23 Décembre 1702, il ne penſa qu'à retourner droit au Fort Saint-Louïs. [C'eſt ainſi que les François perdirent le riche Commerce de ce Pays pour cinq ou ſix ans.]

COMPAGNON. 1716.

On les rend odieux aux Négres par divers artifices.

Ils ſe défendent vaillamment.

LES Négres ne perdirent pas la Barque de vûë. Ils s'obſtinèrent à la ſuivre au long de la rivière, dans l'eſpérance que l'eau lui manquant au milieu du Canal, elle ſeroit forcée, dans quelque endroit, de s'approcher des rives. Mais les François aimèrent mieux s'expoſer à toute autre ſorte de danger; ce qui n'empêcha point que lorſqu'ils rencontroient des Baſſes ou des Bancs de ſable, ils ne ſe viſſent dans la néceſſité de s'avancer quelquefois à la portée des fléches. Ils ne ſortirent de cet embarras qu'en arrivant dans les Etats du Siratik.

Ils ſont forcés d'abandonner leur Fort.

APRÈS ce fâcheux événement, les Affaires de la Compagnie tombèrent dans une langueur qui fit différer le rétabliſſement du Fort Saint-Joſeph juſqu'à l'année

(*l*) *Angl.* qui n'eurent pas de peine à concevoir, que ſi les François formoient des Etabliſſemens de ce côté, ils ſeroient abſolument les Maîtres du Négoce avec les Négres, & du Commerce de l'or. R. d. E.

COMPAGNON. 1716.

Mort conſécutive de deux Directeurs François.

née 1710, lorſque le Sieur Muſtellier, premier Directeur de la cinquième Compagnie, & le dix-neuvième depuis la conceſſion du Sénégal [& des Côtes d'Afrique,] arriva au Fort Saint-Louïs dans le cours du mois de May. Il en partit l'année ſuivante, dans le deſſein de relever le Comptoir de Dramanet; mais la mort l'arrêta dans ce voyage, le 15 du mois d'Août, à Tuabo ſur le Sénégal.

IL eut pour Succeſſeur le Sieur de Richebourg, Commandant de Gorée, qui ne poſſeda guères plus long-tems le même Office. Le 2 de May 1713, ayant voulu paſſer la barre du Sénégal, il eut le malheur de ſe noyer avec quelques Matelots [après avoir joui de ſon emploi un peu plus d'un an & demi; Il avoit cependant,] établi un Comptoir & bâti un Fort dans le Royaume de Galam, une lieuë au-deſſous de Dramanet, dans un lieu nommé (*m*) Mankanet. La ſituation en eſt agréable & l'air excellent. L'ancrage pour les Barques eſt ſûr & commode, au pied d'une petite éminence, & défendu par l'artillerie & la mouſqueterie du Fort. [Le Sr. Richebourg cherchoit à ne donner aucun ombrage pour ce qui regarde le Commerce aux Mandingos de Dramanet, juſqu'à ce que le Fort fût achevé: car quoique intéreſſés ſur cet article, ils en uſent plus honnêtement que les Sarakolez, qui ſont cependant moins puiſſans qu'eux.]

Brue renouvelle ſes efforts pour le Commerce. Forts qu'il bâtit.

BRUE renvoyé au Fort Saint-Louïs dans le cours du mois d'Avril 1714, s'attacha beaucoup à remettre le commerce de Galam dans un état floriſſant. Il fit achever le Fort de Mankanet, ſous l'ancien nom de Saint-Joſeph, & dans le même tems il en éleva un à Kaygnura, qu'il nomma Fort de Saint-Pierre (*n*). Des commencemens ſi favorables ſembloient lui promettre beaucoup de ſuccès; mais il ne voyoit réuſſir qu'une partie de ſes eſpérances, par la vente des marchandiſes qu'il envoyoit dans ſes Comptoirs; ſans aucun moyen de participer à des richeſſes beaucoup plus conſidérables, qu'il ne pouvoit ſe promettre qu'en les allant chercher à leur ſource [& en empêchant par-là que d'autres ne les partageaſſent avec lui.] Il falloit, comme on l'a déja fait remarquer, avoir acquis une parfaite connoiſſance du Pays & de ſes Mines. Brue en avoit propoſé l'entrepriſe à pluſieurs de ſes Facteurs. Il avoit joint des offres fort avantageuſes à ſes propoſitions. Quelques-uns s'y étoient engagés par des promeſſes formelles. Mais ils s'étoient crus tous en droit de les rétracter, lorſqu'ils avoient appris de quels dangers les Blancs étoient menacés à l'entrée du Royaume de Bambuk, où la jalouſie des Négres n'épargnoit rien pour éloigner les Etrangers.

Entrepriſe du Sieur Compagnon.

UN Facteur, nommé (*o*) le Sieur Compagnon (*p*), qu'on a vû depuis Architecte à Paris, fut le ſeul qui ôſa riſquer tous les périls d'une ſi grande entrepriſe.

(*m*) Les Auteurs François mettent *Macanet*, mais on trouve dans tous les autres & dans la Carte *Mankanet*.

(*n*) Voyez Labat Vol. IV. pag. 22. & *ſuiv.*

(*o*) L'autorité de Labat m'ayant paru trop foible pour établir la vérité d'une Relation ſi merveilleuſe, je me ſuis adreſſé à MM. de Prémenil & David, actuellement Directeurs de la Compagnie des Indes, & chargés particuliérement des Affaires du Sénégal. Ils m'ont garanti toute l'hiſtoire du Sieur Compagnon. R. d. T.

(*p*) Dans les Voyages du Chevalier Des Marchais, Tom. I. pag. 125 publiés par Labat, ce Facteur eſt nommé Compagrion. On trouve dans cet endroit l'hiſtoire d'une Lionne à laquelle il avoit ſauvé la vie, & qui lui en témoigna ſa reconnoiſſance, en le ſuivant par-tout comme un Chien. Il en ſera parlé dans la ſuite.

Digitized by Google

Digitized by Google

PAYS DE ['T
Sangalu
Dongrame
Fhegi
Goulombole
St. Joseph
LES [DE
PAYS DE
Diabolenkide
Selin
['T LAND VAN]
PAYS DE
PAYS DE LANDS
PAYS DE
[LAND VAN]
BONDU
Dikkikinkumu
Debu

trepriſe. Il s'étoit fourni de toutes les marchandiſes qu'il avoit crû convenables au Pays, & de préſens pour les *Farims* ou les Chefs de Village qui pouvoient favoriſer ſon deſſein par leur protection. Toutes ſes meſures furent priſes avec tant d'habileté, qu'ayant réuſſi avec autant de bonheur, il fut le premier Européen qui pénétra dans cette rédoutable Contrée, & qui acquit aſſez de connoiſſance des lieux pour y retourner pluſieurs fois. COMPAGNON. 1716.

LA Carte qu'on ne manquera pas de joindre à ce Chapitre, eſt de ſa propre compoſition. Après y avoir tracé les différentes routes qu'il avoit ſuivies dans ſes divers Voyages, il a pris ſoin de les corriger enſuite & de rectifier la poſition, & les diſtances des Places, ſur le Recueil général de ſes propres obſervations.

SON premier Voyage fut du Fort Saint-Joſeph (*q*), en droite ligne, juſqu'à celui de Saint-Pierre ſur la rivière de Falemé. Il en fit un ſecond, en ſuivant la rive Eſt de cette rivière depuis Onneka juſqu'à Naye. Dans le troiſième il traverſa le Pays depuis Babiakolam ſur le Sénégal, juſqu'à Netteko & Tamba Aura, lieux qui ſont au centre de Bambuk & voiſins des Mines les plus riches. Ainſi, dans l'eſpace d'un an & demi qu'il mit à voyager dans ce Royaume, il le viſita de tant de côtés différens, qu'il paroît n'avoir laiſſé aucun endroit à parcourir. Il porta ſes obſervations ſur tous les objets qui ſe préſentèrent dans ſa route, avec l'exactitude dont ſon génie le rendoit capable; autant pour ſatisfaire ſa curioſité, que pour répondre aux eſpérances de la Compagnie qui l'employoit, [& mériter les grandes récompenſes qu'on lui avoit promiſes (*r*).] Voyages qu'il fait au Royaume de Bambuk.

LA ſageſſe de ſa conduite & ſes préſens lui gagnèrent aiſément l'eſtime du Farim de Kaygnure, qui le prit moins pour un Agent de la Compagnie, que pour un [Artiſte] curieux, dont le but étoit de s'inſtruire [d'un Pays dont il avoit tant entendu parler.] Il le fit conduire par ſon propre fils juſqu'à *Sambanura*, dans le Royaume de *Kontu*. On y fut extrémement ſurpris de voir un Blanc. Mais on ne le fut pas moins de la hardieſſe de cet Etranger, & les Négres l'auroient fort mal reçu s'il n'avoit eu pour guide le fils du Farim de Kaygnure. Tout étoit à craindre de la part d'un Peuple ſi jaloux de ſon or. Les plus paſſionnés propoſérent de lui ôter la vie. D'autres plus modérés voulurent qu'il fut renvoyé ſans lui laiſſer le tems d'obſerver le Pays. Il doit ſes ſuccès à ſa conduite.

CEPENDANT le Farim de la Ville, ſollicité par le Fils de ſon Ami, & peut-être gagné par les préſens de Compagnon, trouva le moyen de perſuader à ſes Sujets que leurs allarmes étoient ſans fondement. Il les aſſûra que ce Blanc étoit un honnête-homme, qui venoit leur propoſer un Commerce avantageux, & qui pouvoit leur fournir d'excellentes marchandiſes à meilleur marché que les Négocians Mores ou Négres, auxquels ils permettoient l'entrée de leur Pays. Ces raiſons, ſoûtenues de quelques préſens, qui furent répandus à propos entre les principaux Habitans & leurs femmes, produiſirent un changement merveilleux. La défiance parut ſe changer en affection. Le Peuple Obſtacles qu'il trouve à vaincre.

(*q*) Labat Tom. II. pag. 122 donne pour latitude à ce Fort, 12 degrés 34 minutes. Il ſemble que c'eſt une erreur pour 14 degrés 34 minutes. Auſſi ne dit-il pas qu'il l'ait appris par obſervation.

(*r*) Labat donne à ce ſujet un coup de dent à la Compagnie. Il dit que comme ce Voyageur eſt plein de vie, il n'y a perſonne plus en état que lui, de nous apprendre s'il a lieu d'être content de ſon Voyage, & quelles récompenſes il a eues pour les fatigues & les dangers auxquels il s'eſt expoſé.

COMPAGNON. 1716.

ple accourut en foule pour admirer les armes & l'habillement de l'Etranger. On lui trouva du ſens & de bonnes qualités. Comme il s'accommodoit à leurs manières, il s'inſinua ſi heureuſement dans leur eſtime, qu'il ſe vit bientôt autant d'amis qu'il avoit eu d'abord d'ennemis & de perſécuteurs. On lui répétoit de toutes parts: „ Nous remercions le Ciel de vous avoir conduit ici. „ Nous ſouhaitons qu'il ne vous arrive aucun mal (*s*). „

Ils redoublent à meſure qu'il avance.

COMPAGNON auroit remercié la fortune, s'il n'avoit pas eu d'autre obſtacle à ſurmonter. Mais il devoit s'attendre aux mêmes difficultés dans chaque Ville qu'il avoit à traverſer. A la vérité, il n'oublia pas de ſe faire accompagner, dans toute la ſuite de ſes Voyages, par quelques Habitans du Pays qui lui avoient paru fort attachés à ſes intérêts. Cependant les jalouſies & les dangers renaiſſoient à chaque pas. Il fut obligé de répondre à mille queſtions ennuyeuſes, d'eſſuyer des obſervations fort génantes; & ſans l'amorce de ſes préſens, il auroit déſeſpéré plus d'une fois de pouvoir pénétrer plus loin. Dans ce Pays, comme dans le reſte du monde, c'eſt le plus ſûr moyen de donner de la force & du poids aux argumens. Il trouva néanmoins pluſieurs Villes, où les préſens joints aux raiſons furent trop foibles pour diſſiper la crainte & la défiance. Si les Habitans paroiſſoient diſpoſés à ménager ſa vie, ils n'en refuſoient pas moins de le laiſſer toucher à la terre de leurs Mines. En vain leur offroit-il de l'acheter au prix qu'ils y voudroient mettre, en les aſſûrant par lui-même & par ſes guides qu'il n'avoit pas d'autre motif que ſa curioſité, & que ſon deſſein étoit d'en faire des *caſſots* ou des têtes de pipes. Après avoir écouté ſes raiſons, ils lui déclaroient que jamais il ne leur ſeroit croire qu'un homme pût voyager ſi loin par un motif ſi léger. Ils lui ſoûtenoient qu'il étoit venu dans quelque mauvaiſe intention; celle peut-être de voler leur or, ou de conquérir leur Pays après l'avoir reconnu; & la concluſion ordinaire étoit de le renvoyer ſur le champ, ou de le tuer, pour ôter aux Blancs la penſée de ſuivre ſon exemple.

Danger où ſa vie eſt expoſée.

Fermeté de Compagnon.

[LA fermeté de Compagnon ſervoit ſouvent à le tirer des plus dangereux embarras.] Etant à *Torako*, il envoya un de ſes guides à *Silabali*, pour lui apporter du *ghingan*, ou de la *terre dorée*, & pour inviter le Peuple à lui vendre ſes caſſots, qu'il promettoit de payer libéralement. Son meſſager fut mal reçu. Non-ſeulement on rejetta ſes demandes, mais il fut chaſſé brutalement, avec ordre de dire au Farim de Torako, qu'il falloit être fol pour ouvrir l'entrée de ſes terres à un Blanc, dont l'unique intention étoit de voler le Pays, après y avoir fait ſes obſervations (*t*). Cette réponſe fut rendue à Compagnon dans la préſence du Farim; mais ſans ſe déconcerter, il répliqua que le Farim de Silabali devoit être lui-même un fol, pour s'effrayer de l'arrivée d'un Blanc dans ſon Pays, & pour refuſer de vendre quelques morceaux d'une terre dont il avoit beaucoup plus qu'il n'en pouvoit jamais employer. Après ce diſcours, il paya le Négre avec autant de libéralité que s'il eût réuſſi dans ſa commiſſion.

CETTE

(*s*) Labat, Afrique Occidentale. Tom. IV. pag. 30. *& ſuiv.*

(*t*) Tous ces gens raiſonnent fort bien avant d'être corrompus par des préſens; & lorſque le *Farim* de *Torako* n'en avoit encore reçu aucun, il avoit des idées auſſi juſtes ſur le Voyage de *Compagnon*, que celui de *Silabali*.

CETTE humeur généreuſe fit tant d'impreſſion ſur les Habitans du Pays, qu'elle devint le ſujet de tous les entretiens. Un autre Négre offrit à Compagnon de lui aller chercher de la terre pendant la nuit. Mais comme la politique du Facteur François le portoit toûjours à cacher ſes vûes, il reçut cette offre avec beaucoup d'indifférence, en ſe contentant de répondre que lorſqu'il ſeroit mieux connu, on ne feroit pas difficulté de lui vendre de la terre & des caſſots. COMPAGNON. 1716. Effet qu'elle produit ſur les Négres.

IL parvint ainſi à s'en voir apporter plus qu'il n'en deſiroit. Les Farims, & le Peuple même, prirent par degrés tant de conſidération pour lui, qu'ils lui rendirent des préſens pour les ſiens, & qu'à la fin ils lui accordèrent la liberté de choiſir lui-même la terre qui lui plaiſoit le plus, & d'en faire autant de caſſots qu'il deſiroit. Brue, qui continuoit de commander au Fort Saint-Louïs, envoya (*v*) de ces caſſots à la Compagnie, avec des eſſais de toutes les Mines, par le Vaiſſeau *la Victoire*, qui partit du Sénégal le 28 Juillet 1716 (*x*).

LES Mines qui furent ouvertes en 1716 ſont marquées de pluſieurs petites croix dans la Carte. Ce ſont celles où les Négres du Pays travaillent habituellement. La plûpart produiſent de l'Or en ſi grande abondance, qu'il n'eſt pas beſoin de creuſer. On grate la ſuperficie du terrain. On met la terre dans un vaſe, & l'ayant démêlée avec de l'eau, il ſuffit de pancher doucement le vaſe pour en faire ſortir les parties terreſtres, qui laiſſent au fond, de l'or en poudre, & quelquefois en aſſez gros grains. Compagnon fit lui-même l'expérience de cette méthode. Mais il remarqua que les Négres s'arrêtant ainſi à l'extrémité des rameaux d'une Mine, ne parviennent jamais aux principales veines. A la vérité ces rameaux mêmes ſont fort riches, & l'or en eſt ſi pur, qu'on n'y trouve aucun mélange de marcaſſite ni d'autres ſubſtances minérales. Il n'a pas beſoin d'être fondu, & tel qu'il ſort de la Mine, il peut être mis en œuvre. La terre qui le produit ne demande pas non plus beaucoup de travail. C'eſt ordinairement une ſorte d'argile de différentes couleurs, mêlée de veines de ſable ou de gravier; de ſorte que dix hommes ſont plus ici que cent dans les plus riches Mines du Pérou & du Bréſil. Mines de Bambuk & leur richeſſe.

LES Négres du Pays n'ont aucune notion des différences de la terre, ni la moindre régle pour diſtinguer celle qui produit de l'or d'avec celle qui n'en produit pas. Ils ſçavent en général que leur Pays en contient beaucoup, & qu'à proportion que le ſol eſt plus ſec & plus ſtérile, il produit plus d'or. Ils gratent la terre indifféremment dans toutes ſortes de lieux; & quand le hazard leur fait rencontrer une certaine quantité de métal, ils continuent de travailler dans le même endroit juſqu'à ce qu'ils le voyent diminuer ou diſparoître entièrement. Alors ils tournent leur travail d'un autre côté. Ils ſont perſuadés que l'or eſt un être malin, qui ſe plaît à tourmenter ceux qui l'aiment, & qui par cette raiſon change ſouvent de domicile. Auſſi, quand après avoir remué quelques poignées de terre ils ne trouvent rien qui réponde à leurs eſpérances, ils ſe diſent l'un à l'autre, ſans aucune plainte: Manière dont les Négres y travaillent.

(*v*) On trouve de ces Caſſots à Paris dans pluſieurs Cabinets.

(*x*) Labat *ubi ſup.* pag. 35. *& ſuiv.* & pag. 52.

Compagnon. 1716. te: il eſt parti. Enſuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu.

L'induſtrie leur manque. Si la Mine eſt fort riche, & que ſans beaucoup de travail ils ſoient ſatisfaits du produit, ils s'y arrêtent & creuſent quelquefois juſqu'à ſix, ſept, ou huit pieds de profondeur. Mais ils ne vont pas plus loin; non qu'ils craignent que le métal vienne à manquer, car ils déclarent au contraire que plus ils pénétrent, plus ils le trouvent en abondance; mais parce qu'ils ignorent la manière de faire des échelles, & qu'ils n'ont point aſſez d'induſtrie pour ſoûtenir la terre & pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont ſeulement l'uſage de tailler des degrés pour y deſcendre, ce qui prend beaucoup d'eſpace, & n'empêche pas la terre de tomber, ſur-tout dans la ſaiſon des pluyes, qui eſt ordinairement celle de leur travail, parce qu'ils ont beſoin d'eau pour ſéparer l'or. Lorſqu'ils s'apperçoivent que la terre menace ruine, ils quittent le trou qu'ils ont ouvert pour en commencer un autre, qu'ils abandonnent de même après l'avoir conduit à la même profondeur. On conçoit qu'avec ſi peu d'induſtrie, non-ſeulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui eſt dans la Mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré; car ils ne s'arrêtent qu'aux parties ſenſibles qui demeurent au fond du vaſe, tandis qu'il en ſort avec l'eau & la terre une infinité de particules qui ſeroient bientôt la fortune d'un Européen.

Dépendance où ils ſont pour l'ouverture des Mines. Cependant les Habitans de cette riche Contrée n'ont pas la liberté d'ouvrir en tous tems la terre, ni de chercher des Mines quand il leur plaît. Ce choix dépend de l'autorité de leurs Farims ou des Chefs de leurs Villages. Ces Seigneurs ſont publier dans certaines occaſions, ſoit en faveur du Public, ſoit pour leur intérêt particulier, que la Mine ſera ouverte un certain jour. Ceux qui ont beſoin d'or ſe rendent au lieu marqué, & commencent le travail. Les uns creuſent la terre, d'autres la tranſportent; d'autres apportent de l'eau, & d'autres lavent le minéral. Le Farim & les principaux Négres gardent l'or qui eſt nettoyé, & prennent garde que les Ouvriers n'en détournent quelque partie, [ce qu'ils font aſſez ſouvent.] Après le travail, il eſt partagé; c'eſt-à-dire, que le Farim commence par ſe mettre en poſſeſſion de ſon lot, qui eſt ordinairement la moitié, à laquelle il joint, par un ancien droit, tous les grains qui ſurpaſſent une certaine groſſeur. L'ouvrage dure auſſi long-tems qu'il le juge à-propos; & lorſqu'il eſt fini, perſonne n'a la hardieſſe de toucher aux Mines. Ces interruptions ſont la ſeule cauſe que l'or n'eſt point apporté régulièrement dans les mêmes ſaiſons; car ſi les Négres avoient toûjours la liberté de travailler, leur pareſſe céderoit au beſoin qu'ils ont des marchandiſes de l'Europe, & le travail ſeroit auſſi continuel que la néceſſité du Commerce. Leur Pays eſt ſi ſec, qu'il ne produit aucune des néceſſités de la vie, [manquant de toutes les choſes dont on a beſoin pour ſe vêtir & pour ſe mettre à couvert.] Les Mandingos, les Guinéas & d'autres Marchands, tirent avantage de leurs beſoins pour leur faire attendre longtems les moindres ſecours, dans la vûe de les leur faire payer plus cher. Mais ſi les Européens s'établiſſoient une fois parmi eux, on les délivreroit de la tyranie de ces étrangers; & la connoiſſance qu'on leur donneroit des marchandiſes de l'Europe ſerviroit également à leur en faire conſommer davantage & à nous procurer de l'Or avec plus d'abondance.

Cauſe pour laquelle l'Or ne vient pas régulièrement.

Miſére des Peuples de Bambuk.

Dans cette vûe, il faudroit commencer par leur fournir ſur leurs frontiè-

res

res toutes les commodités dont ils ont beſoin, parce qu'ils ont auſſi peu de diſpoſition à ſortir de leur Pays, qu'à recevoir les Etrangers. D'ailleurs, s'ils entreprenoient de traverſer celui des Sarakolez pour ſe rendre aux Etabliſſemens de France ſur le bord du Sénégal, ces Peuples, qui ſont pauvres, avides, méchans, & de mauvaiſe foi, ne manqueroient pas, au mépris de tous les Traités, de piller des paſſans qu'ils verroient chargés d'or. Ainſi les François ſe trouveroient engagés dans des guerres continuelles, pour ſoûtenir leur commerce. L'Auteur conclut que l'intérêt de la Compagnie Françoiſe eſt d'établir des Comptoirs bien fortifiés, dans un Pays dont elle a tant de richeſſes à ſe promettre (*y*). COMPAGNON. 1716. Utilité qu'on en peut tirer.

☞ COMPAGNON, & ceux qui ont entrepris à ſon éxemple [& par ordre du Sr. Brue] de pénétrer dans le Royaume de Bambuk, pour confirmer l'Alliance qu'il avoit commencée avec les *Farims*, n'ont pu trouver en remontant la rivière de Falemé, depuis ſa jonction avec le Sénégal juſqu'au Village de Naye, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de quatorze ou quinze lieuës, qu'un ſeul Village où ils ayent découvert quelques marques de Mines d'or. Ce lieu, qui ſe nomme *Furkarane*, eſt une Habitation ruinée, à deux lieuës de la rivière, au Nord-Eſt, près d'un Marigot ou d'un Ruiſſeau qui va s'y jetter. Ce Marigot a trop peu d'eau pour recevoir des Barques; mais n'étant qu'à deux lieuës de la rivière, il ſeroit fort aiſé, ſi l'on y avoit formé un Etabliſſement, ☞ de tranſporter le minéral ſur le dos des Chameaux [ou d'autres bêtes de charge.] ☞ Outre les apparences d'une Mine d'or, on y a trouvé [une Roche blanche avec des paillettes fort brillantes & dont la pierre eſt extrémement peſante, marques] d'une Mine d'Argent des plus riches. On prendroit facilement poſſeſſion d'un lieu qui eſt abandonné, éloigné de toute habitation, & qui n'eſt pas à plus d'une journée du Fort de Saint-Joſeph. Noms & lieux des Mines connues. Furkarane.

LA ſeconde Mine d'or, dont on doit la découverte à Compagnon, eſt à l'Eſt de la rivière de Falemé, à vingt-cinq lieuës de ſa jonction avec le Sénégal, environ cinq lieuës dans les terres, entre les Villages de Sambanura & de Dallemulet. C'eſt un Canton haut & ſabloneux, où les Négres trouvent de l'or, en lavant ſeulement la ſurface de la terre, qu'ils gratent au hazard, ſans ſe donner la peine de la creuſer. Mine de Sambanura.

LES environs de *Segalla*, Village à cinq cens pas de la Rive droite de Falemé, en remontant cette rivière, & à cinquante lieuës de ſon embouchure, ſont remplis de veines de la même couleur & de la même ſubſtance que celles des Mines d'or de *Ghingi-Faranna*; ſans compter que les Négres y recueillent auſſi de l'or en lavant ſeulement la terre. Il eſt d'une beauté extraordinaire, & facile à travailler. On ne doutera point que ſi ces terrains métalliques étoient ouverts par des mains habiles, ils ne produiſiſſent beaucoup plus que les Négres n'en peuvent tirer. Segalla.

LES Mines de Ghinghi-Faranna, ſont cinq lieuës plus loin. Il ſemble que ce Canton ſoit uniquement compoſé d'Or. Le Farim de *Taroko*, qui en eſt le maître, ayant accordé à Compagnon la liberté d'enlever autant de terre qu'il en ſouhaiteroit, elle fut priſe au hazard, & lavée dans un vaſe, au fond duquel Compagnon trouva une groſſe quantité d'or pur, qu'il fit fondre fort aiſément Ghinghi Faranna.

☞ (*y*) Labat, *ubi ſup.* pag. 39. *& ſuiv.*

COMPAGNON. 1716.

aiſément. Une autre preuve de la richeſſe de ce terroir, c'eſt que tous les marigots ou les ruiſſeaux qui l'arroſent & qui vont ſe jetter dans la rivière de Falemé, charient tant d'or dans leur ſable, que les Negres voiſins, lorſqu'ils ont beſoin d'or pendant le repos de leurs Mines, viennent aux bords de ces marigots & de la rivière de Falemé, en prennent le ſable, le lavent, & tirent quantité d'or. Cette manière de le ramaſſer n'eſt défendue dans aucun tems; & ſi les Négres étoient moins pareſſeux, elle ſuffiroit pour les enrichir.

Rivières qui charient de l'Or.

LES montagnes voiſines de Ghinghi-Faranna, ſont compoſées d'un gravier doux, qui paroît entièrement couvert de paillettes d'or. Brue en communiqua des eſſais à la Compagnie de France, après avoir fait lui-même diverſes expériences qui lui réuſſirent heureuſement. Sans le ſecours d'aucun diſſolvan (z), il fit, avec le feu ſeul, des lingots d'or d'une excellente qualité, [ſur leſquels l'eau forte ne produiſit aucun effet, mais dont l'eau régale fit une diſſolution d'un très-beau jaune, comme celle de l'Or a accoutumé d'être.] Dans le même lieu, on trouve des marcaſſites dorées, qui ſurpaſſent les eſpérances. On prétend que le Village de *Nian Sabanna*, ſur la rivière *Sannon* (a), près de *Turet Kandat*, eſt un des premiers endroits où les Peuples de cette région ont découvert de l'Or. La Mine en eſt riche, & le travail facile. Mais le minéral demande d'être [broyé &] fondu, ouvrage dont les Négres n'ont aucune notion. D'ailleurs il eſt mêlé de ſouffres d'arſénic, qui produiſent de fâcheux effets ſur ceux qui n'ont pas l'art de s'en défendre. Les Négres, qui ſont idolâtres de leur ſanté, & qui ont une extrême averſion pour le travail pénible, ont entièrement abandonné cette Mine. Il y a beaucoup d'apparence que le Farim de ce Canton céderoit volontiers un terrain dont il ne fait aucun uſage.

Mine de Sahama.

LA plus riche de toutes les mines où les Nègres travaillent actuellement, eſt preſqu'au centre du Royaume de Bambuk, entre les Villages de *Tamba Aura*, & *Nettoko*, à trente lieuës de la rivière de Falemé à l'Eſt, & à quarante du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, ſur la même rivière. Elle eſt d'une abondance ſurprenante, & l'or en eſt fort pur. Quoique tout le Pays, à quinze ou vingt lieuës, ſoit ſi rempli de mines qu'on n'auroit pû les marquer toutes dans la Carte, ſans y mettre trop de confuſion, il eſt certain que ce Canton de Bambuk ſurpaſſe tous les autres en richeſſe.

Tamba Aura & Nettoko.

CES Mines ſont environnées de montagnes, hautes, nues, & ſtériles. Les Habitans du Pays n'ayant pas d'autres commodités que celles qu'ils ſe procurent avec leur Or, ſont obligés d'y travailler avec plus d'application que leurs voiſins. Le beſoin ſert d'aiguillon à leur induſtrie. On trouve, dans cet eſpace, des trous qui n'ont pas moins de dix pieds de profondeur; ce qui doit paroître merveilleux pour des Peuples qui n'ont ni échelles ni machines. Ils confeſſent tous qu'à la profondeur où ils s'arrêtent, l'or ſe trouve en plus grande abondance qu'à la ſurface. Lorſqu'ils rencontrent quelque veine mêlée de gravier, ou de quelque ſubſtance plus dure, l'expérience leur a fait comprendre qu'il faut briſer la marcaſſite pour en tirer l'or. Ils en lavent les fragmens,

Situation de ces Mines.

(z) *Angl.* d'aucun fondant. R. d. E.

(a) Elle traverſe une partie du Royaume de Bambuk, & tombe dans celle de Falemé.

mens, & raſſemblent ainſi ce qui frappe leurs yeux. Qui ne conçoit pas qu'avec plus d'induſtrie ils en tireroient infiniment d'avantage? Ajoûtons qu'ils n'ont jamais été capables de pénétrer juſqu'aux principales veines. COMPAGNON. 1716.

TOUTES ces terres ſont argilleuſes, & de différentes couleurs; comme blanc, pourpre, verd de Mer, jaune de pluſieurs nuances, bleu, &c. Les Négres de ce Canton l'emportent ſur tous les autres pour la fabrique des caſſots ou des têtes de pipe. On voit briller de tous côtés, dans la terre dont ils ſe ſervent, du ſable d'or & des paillettes de diverſes grandeurs, mais les paillettes ſont fort minces. Ils appellent cette terre *Gbingan*, c'eſt-à-dire, terre d'or ou dorée. Quoiqu'elle ait été lavée lorſqu'on l'employe pour les caſſots, ☞ on en tireroit encore beaucoup d'or [par le moyen du Mercure.] Qualités des terres.

ASSEZ près du Fort Saint-Pierre à Kaygnure, on trouve un marigot dont le fond & les bords ſont revêtus de rocailles colorées, ou de marcaſſites métalliques. La couleur & le poids ſemblent indiquer quelques mines aux environs; & la difficulté de les découvrir ne ſçauroit être infinie à ſi peu de diſtance du Fort. Mines près du Fort Saint-Pierre

LE Village de Naye a deux Mines d'or. Celle qui eſt le plus près de la rivière eſt abandonnée depuis long-tems, parce qu'elle eſt ſujette aux Inondations, & que les Négres ne penſent guéres à vuider les puits. Mais on en a découvert une autre, ſur la droite de la rivière, & plus éloignée, qui n'a rien à redouter du débordement des eaux. Le Village de Naye eſt aſſez grand. Comme il n'eſt qu'à quatre lieuës du Fort Saint-Joſeph, il ne ſeroit pas difficile de ſe ſaiſir de cette Mine ou de l'acheter. Mines de Naye.

VINGT lieuës au-deſſus de Kaygnure, à gauche de la rivière de Falemé, on connoît une mine d'or dans les terres de *Tomana Niakanel* (*b*), où la pureté du métal ne le céde qu'à ſon abondance. Quoique le travail y ſoit aiſé, les Négres l'ont abandonnée, par l'opinion ſuperſtitieuſe qu'il n'y a que des Femmes ou des Blancs qui puiſſent y travailler ſans mourir. Les Femmes n'oſent y mettre la main, parce qu'elles ſe croyent menacées du même danger que leurs maris. Ainſi, conclut l'Auteur, elle paroît réſervée aux Blancs, à qui l'intérêt ſeul eſt capable de faire mépriſer les ſuperſtitions (*c*). Mines de Tomana Niakanel.

ON trouve, en différens lieux, des ſignes manifeſtes de Mines d'or, ſurtout à dix-ſept lieuës de la jonction des rivières de Falemé & du Sénégal. L'Auteur déſigne encore plus éxactement le lieu, en marquant la trente-ſixiéme *Raque de bois* à main droite. Il nomme ſouvent ces *Raques*, ſans expliquer leur uſage; mais on croît comprendre que ce ſont des poteaux, à diſtances égales, qui ſervent à marquer l'éloignement des lieux. La terre de ce Canton eſt ſéche, ſtérile, & chargée d'un gravier doux, diviſé en pluſieurs couches de couleurs fort vives, comme celle de Tamba Aura & de Nettoko. Quoiqu'on n'ait pas découvert d'autres mines juſqu'en 1720, on doit préſumer que le même Pays en a quantité d'autres, qui demeurent inconnues par l'ignorance & la pareſſe des Négres. Mines de la Raque de Bois.

OUTRE l'or & l'argent, dont la nature eſt ſi prodigue dans la contrée de Bambuk, on trouve, dans quantité d'endroits, des pierres bleues (*d*), qu'on regarde Autres métaux de Bambuk.

☞(*b*) Ce lieu n'eſt pas marqué dans la Carte.

(*c*) *Angl.* qui à cauſe de cela n'auroient pas beaucoup de difficulté à en faire l'acquiſition. R. d. E.

☞(*d*) C'eſt peut-être, du *Lapis Lazuli.*

COMPAGNON. 1716.

regarde comme des ſignes certains de quelques mines de cuivre, d'argent, de plomb, de fer, & d'étain. En effet on y a trouvé [de tous ces métaux, auſſi bien que] d'excellentes pierres d'aimant, dont on a pris ſoin d'envoyer pluſieurs morceaux en France. Mais l'ardeur ne doit pas être bien vive pour des biens d'une valeur médiocre, dans un Pays où l'on nous repréſente l'or ſi commun.

Fer extrémement commun dans toutes ces Contrées.

A l'égard du fer, ce n'eſt pas ſeulement dans les Contrées de Bambuk, de Galam, de Kayne, & de Dramanet, qu'il eſt en abondance & d'une excellente qualité. Il s'en trouve dans tous les (*e*) autres Pays en deſcendant le Sénégal, ſur-tout à Joël & Donghel, dans les Etats du Siratik, où il eſt ſi commun [& ſi doux] que les Négres en font des pots & des marmites, ſans autre ſecours que [le feu &] le marteau. Auſſi n'en achetent-ils pas des François, à moins qu'il ne ſoit travaillé.

Autres Productions.

LE Royaume de Galam produit quantité de criſtal de roche, de pierres tranſparentes, & de beau marbre. Il n'eſt pas moins riche en bois de couleur, d'un grand nombre d'eſpèces, dont quelques-unes donneroient beaucoup d'éclat à la teinture de l'Europe. [On y trouve d'ailleurs des bois odoriférans.]

LA Compagnie de France s'eſt fait apporter, du même Pays, des eſſais de Salpêtre. Il ne demande que la peine du travail & du tranſport. Ce ſeroit épargner, à l'Europe, l'embarras [& les grands fraix] de l'apporter des Indes Orientales, d'où l'on en tire beaucoup (*f*).

Deux ſyſtêmes de Brue pour s'établir dans le Royaume de Bambuk.

BRUE avoit formé différentes vûes pour l'établiſſement des François dans le Royaume de Bambuk. Il les réduiſit à un ſeul ſyſtême, qu'il ſoûmit au jugement de ſa Compagnie. Il vouloit d'abord qu'on n'épargnât rien pour ſe concilier l'affection des Farims, & pour en obtenir la permiſſion de bâtir des Forts dans leur Pays. Il propoſoit d'en conſtruire deux ſur la rivière de Falemé, & d'en faire un troiſième qui fut mobile, c'eſt-à-dire, de bois, pour le tranſporter de mine en mine, ſuivant les raiſons qu'on auroit de préférer l'une à l'autre. Le Directeur, les Officiers, les Mineurs, les Soldats, & tous les gens néceſſaires à l'entrepriſe, auroient eu dans le Fort mobile une retraite toûjours ſûre, dont la crainte des armes à feu auroit éloigné les Négres de Bambuk. Mais ce projet entraînant des lenteurs, qui ne convenoient point à l'impatience de ſa Nation, il en forma un ſecond, qu'il préſenta à la Compagnie le 25 Septembre 1723. Il y établiſſoit que douze cens hommes étoient une armée ſuffiſante pour la conquête du Royaume de Bambuk, que l'entretien de ce Corps de troupes, pendant quatre ans, ne reviendroit qu'à deux millions de livres. Il comptoit que quatre mille marcs d'or, à cinq cens livres le marc, rembourſeroient toute la dépenſe, & que les mines fourniroient annuellement plus de mille marcs. Mais on ne s'eſt point apperçu juſqu'à préſent que ce ſyſtême ait été goûté (*g*).

Lumières qu'on a ſur l'étendue & la ſituation de ce Pays.

[ON ne peut ſe diſpenſer de donner ici quelque idée de l'étendue & de la ſituation d'un Royaume dont on a tant vanté les richeſſes.] Du côté du Nord, le Royaume de Bambuk s'étend dans une partie des Régions de Galam & de Kaſſon. A l'Oueſt, il a la rivière de Falemé & les Royaumes de Kantu & de Kombregudu

(*e*) *Angl.* dans pluſieurs autres Pays. R. d. E.
(*f*) Labat, Tom. IV. pag. 51. *& ſuiv.*
(*g*) Labat, ibid pag. 62. *& ſuiv.*

Digitized by Google

Kombregudu (*b*), au Sud, celui de Manksanna, & les Pays à l'Oueſt de Mandingo. Ses bornes Orientales ſont encore peu connues. On ſçait ſeulement qu'elles touchent aux Pays de Gadda & de Guinée, où les Voyageurs Européens n'ont pas porté bien loin leurs découvertes. COMPAGNON. 1716.

LE Pays de Bambuk, comme ceux de *Kontu* & de *Kombregudu*, n'eſt gouverné par aucun Roi, quoiqu'il porte le nom de Royaume. Peut-être avoit-il autrefois des Souverains. Mais à préſent les Habitans n'ont pour Seigneurs que les Chefs des Villages, qui ſont nommés *Farims*, vers la rivière de Falemé, avec l'addition du lieu dont ils ſont les maîtres; comme *Farim Terako*, *Farim Furbarane*. Dans l'intérieur du Pays, ces Chefs s'appellent *Elemanni*, ou portent d'autres noms. Quoique leurs titres ſoient moins faſtueux que ceux d'Empereur ou de Roi, ils ont la même autorité, & leurs Sujets vivent dans la même ſoûmiſſion, auſſi long-tems du moins qu'obſervant les anciens uſages de cette Ariſtocratie, ils n'entreprennent point d'innovation; car il ſeroit dangereux ici d'aſpirer au pouvoir arbitraire. [Les Mandingos n'entendent pas railleric ſur ce ſujet.] Le moindre châtiment qui menaceroit les Uſurpateurs, ſeroit une honteuſe dépoſition ou le pillage de leurs biens. Gouvernement de Bambuk.

TOUS ces Farims ou ces Chefs, ſont indépendans l'un de l'autre; mais leur devoir les oblige de ſe réunir pour la defenſe du Pays, lorſqu'il eſt attaqué dans le corps ou dans les membres. Les Habitans s'appellent *Malinkups*. Ils ſont en fort grand nombre, comme on en peut juger par la multitude de Villages qui ſont à l'Eſt de la rivière de Falemé, quoiqu'on n'ait pû donner place dans la Carte qu'aux plus conſidérables. Le *Sannon*, le *Guianon*, la *Manſa* & d'autres petites rivières qui ſe rendent dans celle de Falemé ou du Sénégal, ſont auſſi bordées d'Habitations. Mais le centre du Pays n'eſt pas ſi peuplé, parce que les lieux qui n'ont pas de rivières ſont ſecs & ſtériles, [Comme le ſont tous ceux qui ſont remplis de Mines d'Or, d'Argent, de Cuivre, d'Etain & de Fer.] La terre n'y produit ni millet, ni ris, ni légumes. La paille même y manque pour couvrir les maiſons. Cette ſtérilité vient de la chaleur exceſſive du climat, non-ſeulement parce qu'il eſt entre le douze & treizième degré de latitude du Nord, mais encore plus parce qu'étant environné de hautes montagnes, [ſtériles qui réfléchiſſent la chaleur, & empêchent les vents d'y ſouffler librement,] l'air n'y trouve aucun paſſage, & les vapeurs qui s'éxhalent ſans ceſſe d'un fond ſi rempli de métaux & de minéraux, y demeurent conſtamment renfermées. Auſſi le ſéjour de ce Canton eſt-il fort mal-ſain, & très-dangereux pour les Etrangers, quoique les Habitans naturels [& les autres Négres] n'en ſouffrent aucunes incommodités (*i*). Le Pays eſt fort peuplé. Il l'eſt moins au centre. Raiſon que l'Auteur en apporte.

COMME le Royaume de Bambuk produit quelques Animaux extraordinaires, & pluſieurs Plantes qui lui ſont propres, il eſt naturel de les placer ici, [ſans les confondre dans l'article général de l'Hiſtoire Naturelle.]

ON y trouve une eſpéce de Singes blancs, d'une blancheur beaucoup plus brillante que les Lapins blancs de l'Europe. Ils ont les yeux rouges. On les apprivoiſe aiſément dans leur jeuneſſe; mais lorſqu'ils avancent en âge, ils deviennent Singes blancs.

(*b*) Labat écrit *Konton* & *Koutou*; *Cambegoudou* & *Combegouda*; mais on a ſuivi l'Orthographe de la Carte.

(*i*) Labat, Tom. IV. pag. 1. *& ſuiv.*

COMPAGNON. 1716.

deviennent auſſi méchans que les Singes des autres Pays. Juſqu'à préſent il n'a pas encore été poſſible d'en apporter un vivant au Fort Saint-Louïs. Outre la délicateſſe de leur conſtitution, ils paroiſſent chagrins lorſqu'ils ſortent de leur Pays, & leur triſteſſe va juſqu'à leur faire refuſer toutes ſortes de nourriture.

LE Renard (*k*) blanc eſt vn autre animal particulier au Pays de Bambuk, qui n'eſt pas moins ennemi de la volaille que celui de l'Europe. Sa couleur eſt un blanc argenté. Les Négres en mangent la chair, & vendent la peau aux Comptoirs François.

Pigeons verds.

LES Pigeons de Bambuk ſont tout-à-fait verds; ce qui les fait prendre ſouvent pour des Perroquets. On trouve dans le même Pays & dans les Régions voiſines, un Animal extraordinaire, nommé *Ghiamala*. Il ſe retire particulièrement à l'Eſt de Bambuk, dans les Cantons de Gadda & de Jaka. Ceux qui l'ont vû prétendent qu'il eſt plus haut de la moitié que l'Eléphant, mais qu'il n'approche pas de ſa groſſeur. On le croit de l'eſpéce des Chameaux, avec leſquels il a beaucoup de reſſemblance par la tête & le col. Il a d'ailleurs deux boſſes ſur le dos comme le Dromadaire. Ses jambes ſont d'une longueur extraordinaire, ce qui ſert encore à le faire paroître plus haut. Il ſe nourrit, comme le Chameau, de ronces & de bruyères. Auſſi n'eſt-il jamais fort gras. Mais les Négres n'en mangent pas moins la chair, lorſqu'ils peuvent le prendre. Cet animal pourroit devenir propre à porter les plus lourds fardeaux, ſi les Négres étoient capables de l'apprivoiſer. Le Pays de Bambuk ayant peu de pâturages, on n'y voit pas de troupeaux, à la réſerve de quelques Moutons & de quelques Chèvres, qui trouvent à vivre dans les lieux les plus ſecs. Le Ghiamala eſt extrémement féroce. La nature l'a pourvû de ſept petites cornes fort droites, qui dans leur pleine grandeur ſont longues chacune d'environ deux pieds. Il a la corne du pied, noire & ſemblable à celle du Bœuf. Sa marche eſt prompte & ſe ſoûtient long-tems. Les Négres trouvent ſa chair excellente (*l*).

Animal nommé Ghiamala.

Merles blancs & tachetés.

QUOIQUE le Merle blanc paſſe pour une chimère, il s'en trouve néanmoins de cette couleur dans le Pays de Bambuk & de Galam. On y en voit auſſi de marquetés. Le *Monoceros* ou l'Oiſeau du Paradis, n'y eſt pas rare. Sa grandeur eſt celle d'un Coq ordinaire, & ſon plumage varié, ſur-tout aux aîles. Son bec eſt crochu, comme celui de l'Aigle; ſes éperons gros & robuſtes. Il a ſur la tête deux plumes, longues de trois ou quatre pouces, qui ſe joignent dans un point avec l'apparence d'une corne; ce qui a fait croire mal-à-propos que c'en étoit une.

Monoceros, ou l'oiſeau du Paradis.

Eſpéce de pois ſinguliére.

LES Cantons ſabloneux du Royaume de Bambuk produiſent une eſpèce de pois fort ſingulière. La coſſe (*m*) en eſt ronde, d'environ deux pouces de diamettre [verte, polie & couverte d'une écorce épaiſſe.] La tige rampe & s'étend fort loin. Il eſt fort ordinaire de lui voir cinq ou ſix pieds de longueur. Ses feuilles, ſemblables au treffle, n'ont pas moins de ſix pouces de long, & ſortent deux à deux, à cinq ou ſix pouces de diſtance. C'eſt entre les deux feuilles que ſe placent les fleurs; mais elles ſont de différentes formes. Les premières forment un calice ouvert, compoſé de cinq feuilles bleues, longues de

(*k*) *Angl.* la Belette blanche. R. d. E.
(*l*) Labat, pag. 92. *& ſuiv.*
(*m*) *Angl.* la Tige. R. d. E.

COMPAGNON. 1716.

de quinze ou seize lignes, & presque de la même largeur. Ce calice est supporté par cinq petites feuilles vertes, fort douces & fort brillantes. Le centre du calice contient quantité de filets, longs de six lignes, d'un jaune foncé ou couleur d'orange; mais il est sans pistou (*n*). Les autres fleurs [qui occupent la partie de la tige opposée aux premières,] ressemblent à celles de nos pois. [La plus grande différence entre les unes & les autres, c'est que] les premières ne produisent point de cosse; au lieu que les autres en donnent une, [de cinq ou six pouces de long & d'environ un pouce de diamétre,] qui est partagée en petites cellules par une petite peau rouge. Chaque cellule contient un pois, de la grosseur d'une bale de mousquet, de seize à la livre. Les pois sont ronds, d'un gris marbré, durs, & difficiles à cuire, s'ils n'ont été trempés dans l'eau chaude pendant onze ou douze heures. Comme ils viennent sans culture, les Négres en font beaucoup de cas, & les préférent à de meilleures espéces qui leur couteroient plus de peine & de travail. Ce qui paroît fort extraordinaire dans cette Plante, c'est que ses différentes sortes de fleurs sont placées alternativement de chaque côté de la tige (*o*).

Abel-Mosh ou graine de musc.

L'ABEL-MOSH, nommé autrement la *Graine de Musc* ou l'*Ambrette*, croît en abondance & sans culture dans le Pays de Galam. Les Négres n'en font aucun usage. Leurs femmes mêmes, qui aiment beaucoup les odeurs & qui sont passionnées pour les cloux de girosle, dont elles portent des paquets autour du col, négligent cette graine, par la seule raison peut-être qu'elle est fort commune; car lorsqu'elle est cueillie (*p*) doucement, elle rend une [forte] odeur de musc qui est fort agréable. Il est vrai que cette odeur se dissipe; mais elle peut être renouvellée avec de la graine fraîche. Les Marchands ne doivent pas souhaiter que l'usage s'en établisse parmi les Négres, parce que le girosle, qu'ils achetent assez cher, leur deviendroit inutile.

Description de cette plante.

LORSQUE l'Abel-Mosh se trouve dans un riche terroir, & qu'il rencontre un arbre auquel il puisse s'attacher, il s'élève jusqu'à six ou sept pieds de hauteur. Sans ce secours, il rampe sur la terre, & ne s'élève à la fin que d'environ deux pieds. Ses cosses (*q*) sont rondes, blanches, tendres & couvertes d'un duvet [& de petits rejettons fort tendres.] Les feuilles [ressemblent à celles de la Mauve &] croissent deux à deux, mais d'inégale grandeur. Celles du côté supérieur sont beaucoup plus grandes que les autres. Elles sont dentelées, & quoique l'échancrure ne soit pas fort profonde, elle forme des angles si aigus qu'on les croiroit capables de piquer. [Elles sont charnues & un peu molasses; &] leur couleur est un verd brillant au-dessus, & plus pâle au-dessous. On prétend que ces feuilles, bouillies dans l'eau, & réduites en cataplasmes, sont un remède excellent pour les tumeurs, & qu'elles les font meurir en peu de tems. Elles ne sont pas moins estimées pour les contusions & les érésipelles (*r*). [Ces feuilles sont attachées à de longues queuës presque triangulaires & fort velues; &] c'est de leurs aisselles que sortent les

(*n*) *Angl.* sans pistiles. R. d. E.

(*o*) Labat, Tom. IV. pag. 99. *& suiv.*

(*p*) *Angl.* Lorsqu'on la frotte doucement. R. d. E.

(*q*) *Angl.* sa tige est ronde. R. d. E.

(*r*) *Angl.* contusions & entorses. R. d. E.

Au reste comme cette plante ne croît pas en Europe, Labat lui substitue un remède prompt, & qu'il dit être infaillible. Il faut prendre une poignée de persil, qu'on fera bouillir dans l'urine du Malade, quand il est à demi-cuit, faites-en un cataplasme, dont vous aurez soin de ne pas exprimer le suc; & appliquez-le sur la partie affectée, en prenant garde de ne pas la

Compagnon. 1716.

les fleurs, compoſées de cinq feuilles rondes, qui forment un grand calice. Le dehors eſt de couleur d'Or fort brillante, & le dedans couleur de pourpre. Du fond du calice il s'élève pluſieurs [petits] filets, au milieu deſquels eſt un piſton (*s*) blanc, qui ſe change en un fruit pyramidal, à cinq angles. Il eſt d'abord d'un verd pâle, enſuite brun & preſque noir dans ſa maturité. Ce fruit contient quantité de petite ſemence griſe, plate d'un côté, de la forme d'un roignon, & d'une odeur d'ambre qui eſt fort agréable. On prétend que cette ſemence eſt extrémement chaude, & qu'elle eſt d'un excellent uſage dans certaines maladies. Il s'en trouve chez nos Parfumeurs. On les accuſe même de s'en ſervir pour falſifier leur muſc.

Bataule ou beurre de Bambuk.

Entre les curioſités du Pays de Bambuk, Brue reçut des Marchands Mandingos pluſieurs calebaſſes remplies d'une certaine graiſſe, qui ſans être auſſi blanche que celle du Mouton avoit la même conſiſtence. On la nomme *Bataule* dans le Pays. Les Négres qui ſont plus bas ſur la rivière lui donnent le nom de *Bambuk Tulu*, ou beurre de Bambuk, parce qu'elle leur vient de cette Contrée. C'eſt un admirable préſent de la nature. Cependant on aſſûre que la meilleure vient du Pays de *Ghiaora*, ſur les bords du Sénégal, trois cens vingt lieuës à l'Eſt de Galam. L'arbre qui produit le fruit d'où l'on tire cette graiſſe, eſt d'une groſſeur médiocre (*t*). Les feuilles ſont petites, rudes, & en fort grand nombre. Si on les preſſe entre les doigts, elles rendent un jus huileux, les inciſions qu'on fait au tronc de l'arbre en tirent la même liqueur, mais en moindre quantité. On n'en connoît pas d'autre propriété, parce que les Mores & les Négres s'attachent plus au commerce de leur beurre qu'à l'étude de l'arbre qui le produit. Cependant on ſçait d'eux que le fruit en eſt rond, de la groſſeur d'une noix, & couvert d'une coque, avec un petite peau ſéche, brillante, [peu adhérente à la chair qu'elle couvre.] Il eſt d'un blanc rougeâtre, & ferme comme le gland (*v*), huileux & d'une odeur aromatique. Son noyau eſt de la groſſeur d'une muſcade, & fort dur; mais l'amande qu'il contient a le goût d'une noiſette. Les Négres ſont paſſionnés pour ce fruit. Aprés en avoir ſéparé une partie, qui tient de la nature du ſuif, ils pilent le reſte & le mettent dans l'eau chaude. Il s'en forme une graiſſe qui ſurnage. C'eſt ce qui leur tient lieu de beurre ou de lard avec leurs légumes, & quelquefois ſans aucun mélange. Les Blancs qui en mangent ſur le pain ou dans les ſauces, ne le trouvent pas différent du lard, à la réſerve d'une petite acreté qui n'eſt pas déſagréable, [& à laquelle on s'accoutume bien-tôt.] Brue paroît perſuadé que l'uſage de cette graiſſe eſt fort ſain. Les Négres l'employent d'ailleurs avec ſuccès pour la guériſon des Rhumatiſmes, des Sciatiques, des douleurs de nerfs, & des autres maladies de cette nature. Ils la préférent beaucoup à l'huile de Palmier. Leur méthode eſt d'en froter devant le feu les parties attaquées, pour y faire pénétrer la graiſſe autant qu'il eſt poſſible; de les couvrir enſuite avec du papier gris, le plus doux

Son Origine.

Deſcription de l'Arbre qui le porte, & de ſon fruit.

Son uſage pour diverſes maladies.

la ſerrer trop fort. Si le Malade ſe tient au lit, il ſera entiérement guéri au bout de ſept ou huit heures, ou du moins, aſſez bien rétabli pour marcher ſans douleurs. Il ajoûte que deux de ces cataplaſmes ſuffiſent pour guérir les plus violentes entorſes.

(*s*) *Angl.* un piſtile blanc. R. d. E.

(*t*) Il ſemble être l'Arbre qui produit le ſuif, commun à la Chine, ou une eſpéce ſemblable.

(*v*) *Angl.* comme le Maron d'Inde. R. d. E.

doux, & de les tenir chaudement ſous quelque drap fort épais. [Les Chirurgiens François ont jugé à-propos d'y mêler de l'eau-de-vie ou de l'eſprit de vin; mais les Négres diſent qu'il vaut mieux boire cette liqueur que de s'en ſervir à cet uſage (x).] COMPAGNON. 1716.

(x) Labat *ubi ſup.* Tom. III. pag. 341. *& ſuiv.*

§. II.

Suite des Affaires du Comptoir François à Mankanet.

C'EST ici qu'il faut joindre aux Tranſactions du Sieur Brue, ce qu'il rapporte de Mankanet, après le rétabliſſement du Fort en 1718, & ce qui regarde le projet qu'il avoit formé de bâtir un Fort à Kaygnu, pour couper le Commerce des Anglois ſur la rivière de la Gambra. BRUE. 1718.

AUSSI-TÔT que le Fort de S. Joſeph eut été rétabli à Mankanet, Brue reçut pluſieurs plaintes, au Fort Saint-Louïs, des inſultes continuelles que les Agens de la Compagnie recevoient d'un Chef Négre nommé *Budel*, Alkaïde de *Tonka Niama*. Cet Ennemi des François défendoit le Commerce, ſuivant les mouvemens de ſon caprice, dans la vûe de faire monter les droits auſſi hauts que ceux du Siratik, ou de réduire les Agens à la néceſſité de quitter le Pays. Brue prit la réſolution, le 31 de Juillet 1718, d'envoyer au Sieur Charles, Gouverneur du Fort Saint-Joſeph, l'ordre de raſſembler toutes les munitions néceſſaires pour ſa défenſe & de commencer alors à punir rigoureuſement Budel, non-ſeulement par le pillage & l'incendie de ſon Village, mais s'il en trouvoit l'occaſion, en l'enlevant lui-même avec ſes femmes & ſes enfans. Il ajoûtoit à cet ordre, que ſi Tonka Niama prenoit le parti de ſon Alkaïde, au-lieu de le corriger, & refuſoit de ſatisfaire la Compagnie, il vouloit que Charles engageât les *Bakarris*, ou les principaux Seigneurs de Galam, à dépoſer leur Roi, pour en élire un plus agréable aux François. Ces menaces, qu'on ne chercha point à tenir ſecrettes, allarmèrent ſi vivement le Roi, ſon Alkaïde & les Bakarris, qu'abandonnant toute leur fierté, ils devinrent extrémement civils. Mais c'étoit un maſque, ſous lequel ils vouloient attendre l'occaſion d'exercer leur reſſentiment. Démêlé avec un Alkaïde. Réſolution du Directeur Général, & ſes effets.

LA paix dura juſqu'en 1722, que l'Alkaïde & les Bakarris de Mankanet, ſoûtenus par Tonka Niama, recommencérent leurs outrages, & les pouſſérent ſi loin, qu'ils tuérent un Facteur à ſon retour du Marché. Le Gouverneur de Saint-Joſeph, qui ſe nommoit alors Charpentier, ne ſe trouvant point en état de penſer à la vengeance, prit le parti d'attendre l'arrivée des Barques du Fort Saint-Louïs. A peine eurent-elles paru qu'il raſſembla toutes ſes forces; & tournant vers le Village de Mankanet, il battit en pleine campagne les Négres qui avoient pris les armes, il en tua ſoixante, il en bleſſa le double & fit quatre cens Eſclaves. Enſuite il brûla le Village, après en avoir enlevé tous les Beſtiaux. [Ceci ſe paſſa dans le mois de Décembre.] 1722. Les troubles recommencent. Châtiment des Négres.

UN châtiment ſi juſte & ſi ſévère jetta la terreur dans tout le Pays, & força Tonka Niama & ſes Bakarris d'implorer la clémence des Vainqueurs. Ils employérent pour médiateurs les Marbuts de Dramanet, & les principaux Négocians Négres, qui s'étoient conſervé l'amitié des François. Charpentier

Brue. 1722.

se fit presser long-tems, & ne manqua pas, dans l'intervalle, de faire conduire ses Esclaves & son butin au Fort Saint-Louïs. Ensuite il se rendit aux sollicitations des Marbuts. Le Roi désavoua la conduite de ses Bakarris, qui reconnoissant leur faute, demandèrent pardon aux François, & se reconnurent Sujets de la Compagnie de France. Le Traité fut confirmé avec les cérémonies ordinaires, par le serment des deux Parties. Il y a beaucoup d'apparence qu'il continuera d'être observé fidélement, comme il n'a pas cessé de l'être jusqu'aujourd'hui; sur-tout depuis que la Compagnie est devenue plus puissante dans ces Régions, & que son Commerce ne fait qu'augmenter de jour en jour (*a*).

Rétablissement du Traité & sa confirmation.

Remarques sur divers Etablissemens.

Lorsque Brue avoit été rappellé en France, peu de tems après la perte du Fort de Dramanet en 1702, plusieurs Facteurs s'étoient fait un mérite d'écrire leurs sentimens à la Compagnie sur les lieux les plus propres à la construction d'un nouveau Fort. Mais la plûpart n'avoient pris pour guides que leur passion & leur intérêt. La différence des opinions tint long-tems la Compagnie en suspens. Quelques-uns proposoient de bâtir à l'embouchure de la rivière de Falemé, & cet avis n'auroit pas été le moins raisonnable, s'il avoit été possible de l'exécuter. D'autres furent pour Mankanet, sans considérer ce qu'il y avoit à craindre parmi des Négres factieux & turbulens. Enfin d'autres louèrent l'Isle de Kaygnu, & prirent parti pour l'opinion de Brue, qui avoit toûjours jugé ce lieu fort commode, pourvû qu'il y eût près de la rivière Falemé un autre Fort, tel que celui de Dramanet, pour soûtenir le principal Etablissement, & que le commerce pût suffire aux frais de ces deux Comptoirs; ce qu'on ne pouvoit connoître que par une expérience de plusieurs années.

Divers projets proposés à la Compagnie Françoise pour bâtir un Fort.

Le Frère Appollinaire ayant été consulté, comme un homme de probité & d'expérience, déclara qu'on ne pouvoit choisir de place plus favorable que le Canton de Dramanet. 1°. Parce que les provisions y sont en abondance; objet d'une importance égale pour la commodité des Agens de la Compagnie & pour l'entretien des Esclaves jusqu'à l'arrivée des Barques. 2°. Parce qu'on y pourroit toûjours compter sur un Commerce avantageux, & trouver pendant toute l'année l'occasion d'acheter des Esclaves, de l'Yvoire & de l'Or, pourvû que les marchandises ne manquassent point au Comptoir, que les Facteurs fussent des gens doux & civils [& que les Guinéas (*b*) & autres Marchands Négres trouvassent parmi eux la même justice & la même honnêteté qu'ils trouvoient chez les Anglois de la Rivière de Gambra, afin de les engager par-là à y transporter leur Commerce.] 3°. Frère Appollinaire représentoit qu'à la vérité les Sarakolez de Kaygnu désiroient de voir chez eux un Etablissement François; mais qu'étant une Nation maligne & turbulente, & leurs Chefs fort [pauvres & fort] avides, il seroit difficile, dans le cas d'une rupture, de retirer les marchandises d'entre leurs mains, que comme il étoit vrai néanmoins qu'on pouvoit tirer de [plus grands] avantages du commerce de Kaignu

Projet du Frère Appollinaire. Ses raisons pour l'appuyer.

(*a*) Voyez Labat *ubi sup.* Tom. IV. pag. 78. & *suiv.*

(*b*) Le Pays des Guinéas fait partie de Nambuk, comme on l'a dit ci-dessus. Il est à l'Est entre le Sénégal & Gambra, & est différent du pays que les Européens nomment Guinée. C'est, peut-être, l'Ancienne Guinée, (ou Genehoa, comme les Arabes l'appellent) ou une partie de ce Pays; qui, selon toutes les apparences, a donné son nom à la Guinée que nous connoissons.

Kaignu [que de celui de Dramanet,] parce que les Caravanes de Bambara Kana s'y arrêtoient, & que les Marchands Négres seroient bien-aises qu'on leur épargnât la peine de porter leur Yvoire & leur Or jusqu'à la Gambra, il croyoit qu'en attendant que le Fort de Dramanet fût en état de soûtenir [les dépenses qu'éxigeroient l'entretien de] celui qu'on vouloit bâtir à Kaygnu, il falloit ne pas négliger ce dernier lieu, & prendre soin d'y envoyer des Barques pour le passage des Caravanes. Il ajoûtoit qu'il seroit plus aisé de soûtenir un établissement à Dramanet qu'à Kaygnu, parce qu'ici la paresse des Sarakolets rendoit les provisions toûjours rares; de sorte que dans toutes les suppositions, il étoit nécessaire d'avoir un Fort à Dramanet, ne fut-ce que pour fournir des provisions à l'autre. BRUE. 1722.

D'AILLEURS il faisoit observer que dans les tems mêmes où la rivière est la plus basse, il y a toûjours devant Dramanet un Canal d'une demi-lieuë de largeur, avec six ou sept pieds d'eau; ce qui suffisoit pour les Barques: au-lieu que la rivière étant trop large à Kaygnu, il y avoit à peine assez d'eau pour les Canots; enfin que si les François vouloient pousser leur Commerce dans le Pays de Bambuk, il falloit absolument qu'ils eussent deux ou trois postes fortifiés sur la rivière de Falemé, particuliérement à Kaygnura; [ce qui établissoit encore la nécessité d'un Fort à Dramanet, pour les Provisions.] Kaygnura est situé dans un lieu fort avantageux, & dépend d'un Peuple ami des François. Il n'est qu'à dix-huit ou vingt lieuës de Dramanet par terre, sans être beaucoup plus éloigné par eau. C'est ce qui a fait prendre enfin le parti d'y bâtir un Fort sous le nom de Saint-Pierre, comme on l'a déja remarqué (*b*). Autres raisons.

IL paroît par toutes ces raisons, qu'un Etablissement à Kaygnu a toûjours été regardé comme un objet fort important pour le Commerce des François sur le Sénégal. Aussi Brue n'avoit-il pas cessé de presser la Compagnie, depuis son premier voyage au Royaume de Galam en 1697. L'Isle de Kaygnu, ou de *Kaygneaux*, comme Labat l'a corrompu dans sa Langue (*c*), est située dans la rivière du Sénégal, un peu au-dessous des Cataractes de Felu, & vingt lieuës au-dessus de Mankanet. Sa longueur est d'environ une lieuë, & dans les plus grandes Inondations l'eau ne couvre que sa pointe Est. Les Pays voisins, habités par les Négres, sont bien cultivés & fournissent beaucoup de provisions. Mais le principal avantage de sa situation, est d'avoir à l'oppoſite une Ville du même nom, où les Mandingos & les autres Marchands de Tombuto & de Bambara Kana, & de plusieurs autres Contrées à l'Est & à l'Est Sud-Est (*d*), ne manquent jamais de s'arrêter avec les Esclaves qu'ils amènent de l'intérieur des terres, pour les conduire sur la rivière de Gambra, où ils les vendent aux Anglois. On en doit conclure de quel avantage il seroit de pouvoir intercepter ces Marchands, & leur faire perdre l'envie d'aller plus loin, en leur fournissant ici des marchandises pour leur Or, leurs Esclaves & leur Yvoire. On composeroit avec eux d'autant plus facilement, Conclusion en faveur de Kaygnu. Situation avantageuse de ce lieu.

(*b*) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 25. & *suiv.*

(*c*) *Angl.* Comme les François l'appellent R. d. E.

(*d*) Ceci prouve que Kaygnu est à l'Est des Comptoirs que les Anglois ont sur la rivière de Gambra, & où ils trafiquent avec les Marchands de Tombuto. Ainsi cet endroit se trouve bien placé dans la Carte de l'Amérique Françoise de De L'Isle, publiée après la mort de ce Géographe.

BRUE. 1702.

facilement, que ce ſeroit leur épargner près de deux cens lieuës qui leur reſtent à faire juſqu'aux Etabliſſemens Anglois ſur la rivière de Gambra. Outre une nouvelle ouverture pour le débit de ſes marchandiſes, la Compagnie ſeroit aſſurée de trouver tous les ans une groſſe quantité d'Or, & depuis quinze cens juſqu'à deux mille Eſclaves. A la vérité les Anglois ont porté le prix des Eſclaves trois ou quatre fois plus haut qu'il n'étoit anciennement, dans la vûe de ruiner le Commerce de France. Mais que deviendroit le leur ſur la Gambra, ſi la ſource en étoit coupée à la diſtance de deux cens lieuës ? Ils ſeroient peut-être obligés d'abandonner tous les Etabliſſemens qu'ils ont ſur cette rivière.

Avantage que les François en peuvent tirer au préjudice des Anglois.

ON convient que ce Commerce avec les Mandingos ne peut procurer des Eſclaves que de Bambara. Mais il eſt certain que ces Négres ſont les meilleurs de l'Afrique pour le travail; qu'ils ſont robuſtes, dociles & fidéles; enfin qu'ils ne ſont pas ſujets, comme la plûpart des Négres de Guinée, à ſe déſeſpérer de leur condition, juſqu'à vouloir s'en délivrer par la mort ou la fuite.

Ce projet demeure encore ſans éxécution.

LE Sieur Courbe, que Brue eut pour Succeſſeur en 1702, ſuivit le plan qu'il lui avoit laiſſé, & n'épargna rien pour engager la Compagnie à bâtir un Fort à Kaignu. Mais il fut rappellé avant l'éxécution; & le Sieur Muſtelier, qui prit ſa place en 1710, écrivit ſi fortement contre ce projet, qu'il parvint à le faire abandonner. Brue ayant repris l'Emploi de Directeur Général en 1714, rentra auſſi-tôt dans toutes ſes anciennes vûes, & renouvella ſes efforts pour les faire gouter, ſans y avoir jamais pû réuſſir. Il dreſſa en 1727 un Mémoire, daté du Fort Saint-Louïs, le 27 de Février, où toutes ſes raiſons furent réunies avec beaucoup de force, mais avec auſſi peu de ſuccès (*d*). [On trouvera, dans la ſuite de ce Recueil, les remarques de quelques autres Voyageurs ſur l'état actuel du Commerce de France en Afrique.]

(*d*) Labat. Vol. IV. pag. 82. *& ſuiv.*

Fin de la Troiſième Partie.

De l'Imprimerie de PIERRE VOS, *à la Haye.*

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE V.

Voyages en différentes parties de l'Afrique & dans les Isles Adjacentes avec la Description des Pays & des Habitans.

CHAPITRE I. *Description des Isles Canaries & de l'Isle Madere par Thomas Nicols.* Pag. 1.
Paragraphe I. *Isles Canaries en général*, - 3.
Parag. II. *Isle Canarie*, - - - - - - - 9.
Parag. III. - - - - - - - - - - - - - - -
Parag. IV. *Isles de Gomera, de Palma, d'Hierro ou Ferro, de Lancerota & de Fuerte Ventura*, - - - - - - - - - - - - - - - 21.
Parag. V. *Trois Voyages au sommet du Pic de Ténérife; avec des observations sur l'origine des Guanches & sur les Caves des Morts*, 27.
Parag. VI. *Description de l'Isle de Madere*, 42.
Parag. VII. *Histoire de la Découverte de l'Isle de Madere.* - - - - - - - - - - 53.
CHAP. II. *Voyage d'Alvise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique, jusqu'à Rio Grande, en 1455*, - - - - - - - - - 66.
CHAP. III. *Second Voyage d'Alvise da Cada Mosto en 1456, & découverte des Isles du Cap-Verd*, - - - - - - - - - - 96.
CHAP. IV. *Voyage de Pierre de Cintra à Sierra Léona, écrit par Cada Mosto*, - - 103.
CHAP. V. *Voyage de Georges Roberts au Cap-Verd & aux Isles du même nom, en 1721*, - - - - - - - - - - - - - - 106.
CHAP. VI. *Description des Isles du Cap-Verd*, - - - - - - - - - - - - - - - 144.
Parag. I. *Observations Générales sur les Isles du Cap-Verd*, - - - - - - - 146.
Parag. II. *Isles de Sal & de Bonavista*, 152.
Parag. III. *Isles de Mayo ou de May*, - 159.
Parag. IV. *Isle de S. Jago*, ou *de Saint Jacques*, - - - - - - - - - 167.
Parag. V. *Isle de S. Philipe*, ou *de Fuego*, 188.
Parag. VI. *Isle de S. Jean*, ou *Brava*, - 191.
Parag. VII. *Isle de S. Nicolas*, - - - - 205.
Parag. VIII. *Isles de S. Vincent & de S. Antoine*, - - - - - - - - 212.

LIVRE VI.

Voyages au long de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap-Blanco jusqu'à Sierra-Léona, contenant la Description de plusieurs Pays & de leurs Habitans.

CHAPITRE I. *Etablissement des François entre le Cap-Blanc & Sierra-Léona*, Pag. 225.
CHAP. II. *Voyage en Lybie, particulièrement au Royaume du Sénégal sur le Fleuve Niger*, 256.
CHAP. III. *Voyages du Sieur André Brue, au long des Côtes Occidentales d'Afrique*, 267.
Parag. I. *Différends entre Brue, & le Damel, Roi de Kayor*, - - - - - - - - 268.
Parag. II. *Voyage, par terre, de Rufisque au Fort S. Louis*, - - - - - - - 272.
Parag. III. *Route de Rufisque à Biyurt, & du Fort S. Louis à Kayor, suivant Barbot*, 282.
Parag. IV. *Revolution du Royaume de Kayor en 1695*, - - - - - - - - - 284.
CHAP. IV. *Description de la Rivière du Sénégal, tirée des Mémoires de M. Brue; où l'on examine si cette Rivière est le Niger ou un de ses bras*, - - - - - - - - 295.
Parag. II. *Recherches sur le Niger; où l'on examine si les Rivières du Sénégal & de Gambra en sont des bras*, - - - - - - 306.
CHAP. V. *Premier Voyage du Sieur Brue sur le Sénégal, en 1697*. - - - - - - 310.
Parag. II. *Remarques sur la Nation des Foules, sur leur Pays & sur leur Gouvernement*, 323.
CHAP. VI. *Second Voyage du Sieur Brue sur le Sénégal, jusqu'au Royaume de Guiam, en 1698*, - - - - - - - - - - 329.
Parag. II. *Observations sur le Royaume de Galam, & sur les Découvertes des François au delà; avec quelques recherches sur le Pays de Tombuto*, - - - - - - - - - 339.
CHAP. VII. *Différends entre les François & les Anglois pour le commerce de la Rivière de Gambra*, - - - - - - - - - 347.
CHAP. VIII. *Voyage du Sieur Brue, d'Aubreda à Kacheo*, - - - - - - - - 358.
CHAP. IX. *Voyage du Sieur Brue aux Isles de Bissao & des Bissagos*, - - - - 378.
Parag. II. *Description de l'Isle de Bissao & des mœurs du Pays*, - - - - - 378.
Parag. III. *Voyage dans l'Isle de Huiam*, 389.
Parag. IV. *Voyage à Kaxegut, une des Isles des Bissagos*. - - - - - - - - 391.
Parag. V. *Affaires de Bissao*, - - - - 395.
Parag. VI. *Voyage de Geves avec une Description Historique & Geographique des Pays & des Isles jusqu'à Sierra-Leona*, - - 399.

Parag.

Parag. VII. *Supplement au Voyage de Biſſao, par un Voyageur Anonyme*, . . . 410.
Chap. X. *Entrepriſe pour découvrir le Lac de Kayor en 1714, avec des obſervations ſur le Commerce de Gorée*, ... 414.
Parag. II. *Obſervations ſur le Commerce de Gorée*, ... 420.
Chap. XI. *Troiſième Voyage du Sieur Bruc ſur le Sénégal*, ... 426.
Parag. II. *Obſervations ſur la Gomme du Sénégal, & ſur ſon Commerce*, . . . 441.
Chap. XII. *Etat des Pays, au Nord du Sénégal, d'où l'on tire la Gomme*, . . 446.
Chap. XIII. *Relation de la découverte du Royaume de Bambuk, ou Bambouc, & de ſes Mines d'Or, en 1716*, ... 457.
Parag. II. *Suite des affaires du Compteir François à Monkanet*, ... 475.

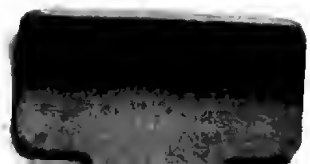
AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures & les Cartes Géographiques du

TROISIÈME VOLUME.

Carte des Iſles Canaries, dreſſée ſur les Journaux des Navigateurs. 5
Carte de l'Iſle de Ténériſe. 12
Vûe du Pic de Ténériſe à 34. lieuës au Nord-Oueſt; Vûe du Pic au-deſſus du côté de Gomera. 27
Cave ſépulchrale des Guanches. 40
Carte des Iſles de Madère & Porto-Santo. 42
Vûe de la Ville & de la Rade de Funchal, Capitale de l'Iſle de Madère. 45
Carte des Iſles du Cap-Verd. 106
Iſle de May; Vûe de l'Iſle S. Jago, ou St. Jaques; le Havre de Praya dans l'Iſle de St. Jago. 159
Plan de la Ville & des Forts de St. Jago. 167
Iſle de St. Philippe ou de Fuego avec ſon Volcan. 189
Hommes & Femmes de l'Iſle de St. Jean. 199
Hommes & Femmes de l'Iſle de S. Jean dans leurs Habits. 201
Vûe de Porto Grande dans l'Iſle de S. Vincent. 212
Plan de la Baye de l'Iſle de St. Vincent, une des Iſles du Cap-Verd. 214
Carte de la Côte Occidentale d'Afrique, depuis le Cap-Blanc juſqu'à Tanit. 225
Plan de la Baye & Iſle d'Arguim. 231
Carte d'une Partie de la Côte d'Afrique, depuis Tanit, juſqu'à la Rivière du Sénégal. 237
Plan de Fort d'Arguim. 245
Plan du Portendie, appellé auſſi Portudaddi ou Penia. 247
Plan de l'Iſle de Gorée, ſur les Deſſeins du Sr. Compagnon. 253
Plan de l'Iſle de Gorée avec ſes Fortifications. 253
Carte des Pays Voiſins des Rivières de Sanaga & Gambra. 272
Vûe de Rufiſco. 272
Habits des Négres du Cap-Verd. 275
Guiriot ou Négre jouant du Balafo. 283
Cours de la Rivière de Sanaga ou Sénégal. 295
Carte de l'Entrée de la Rivière Sanaga ou Sénégal. 297
Partie de l'Iſle de Sor, Rivière du Sénégal, Iſle St. Louis; Petit Bras du Sénégal; Plan du Fort S. Joſeph. 298
Plan du Fort S. Louis dans l'Iſle de Sanaga ou du Sénégal. 298
Cours de la Rivière du Sénégal, depuis ſon Embouchure, juſqu'au Déſert. 319
Vûe d'une Ville des Foulis & de ſes Plantations. 323
Cours de la Rivière de Sénégal, depuis le Déſert juſqu'à l'Iſle de Morfil, avec le Lac du Pancer Foule. 329
Plan de l'Iſle James ſur la Gambra. 348
Négres de Kachao & de Biſſao qui préparent le Manioc. 367
Vûe de la Ville & du Fort de Kachao du côté du Nord. 368
Côte d'Afrique, & les Iſles compriſes entre le Cap Rouge, & la Rivière de Nunho. . . 371
Négres grimpans ſur les Arbres. 379
Femmes de Kazegut en différens Habits. 392
Vûe de la Rade de l'Iſle de Gorée. 420
Arabes & Mores montés ſur leurs Chameaux, leurs Chevaux, & leurs Bœufs pour apporter des Gommes au Sénégal. 432
Carte du Cours des Rivières de Falemé, & Sanaga, dans le Pays de Bambuc, & Tamba Awra. 462

FIN DU III. VOLUME.



005636709

Digitized by Google